

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

DEUXIÈME ANNÉE

TOME QUATRIÈME

Juillet-Août 1895

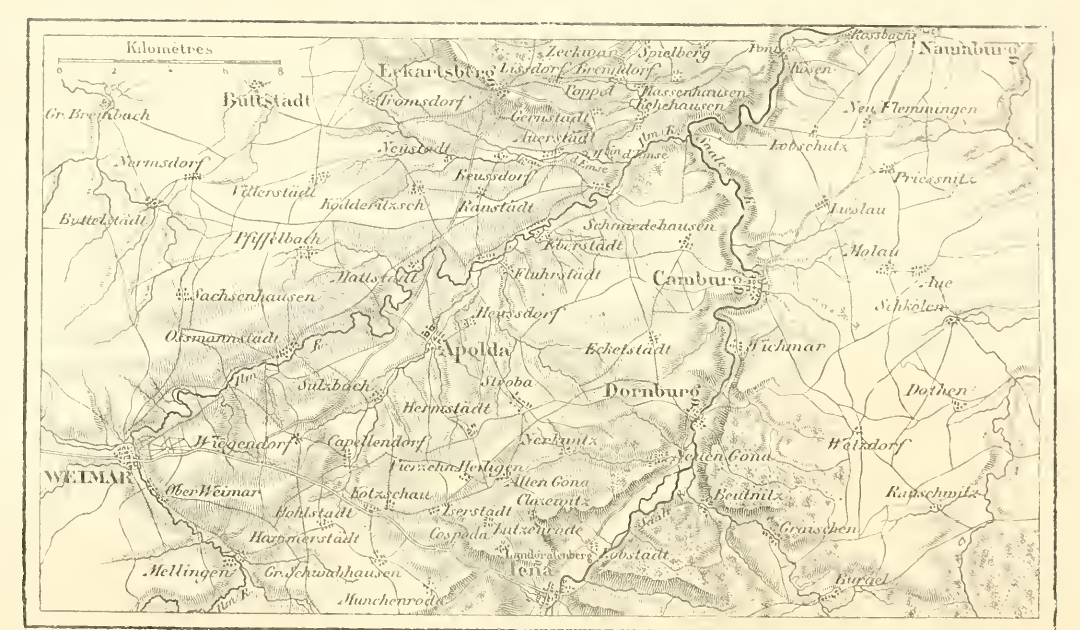
PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1895

CAMPAGNE DE PRUSSE



LA BATAILLE D'AUERSTAEDT

JOURNAL HISTORIQUE
DE LA
CAMPAGNE DE PRUSSE[1]
— 1806 —

A MONSIEUR LE COMTE D'HUNEBOURG, MINISTRE DE LA GUERRE.

Erfurt, le 19 janvier 1809

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'adresser à votre Excellence le Journal historique des Campagnes de 1806 et 1807 faites par le 3e Corps.

La nécessité de rassembler une grande quantité de matériaux, les corrections nombreuses qu'il a fallu faire au premier travail, et les déplacements successifs du quartier général, depuis plusieurs mois, sont les causes du retard que

1. Ces pages sont extraites du « *Journal historique de la campagne de Prusse et de celle de Pologne*, en 1806 et 1807, faites par le 3e Corps de la Grande Armée ». Ce rapport, qui sera publié prochainement, fut rédigé par ordre du maréchal Davout, d'après ses indications et à l'aide des documents officiels. Le maréchal le certifia exact et le signa à Erfurt, le 19 janvier 1809. Le travail de rédaction fut exécuté par le colonel du génie Thadée-Louis Legrand, dont le nom reste attaché à l'un des faits de guerre les plus dramatiques et les plus extraordinaires : l'affaire de la surprise de Berg-op-Zoom, en 1814.

j'ai mis dans l'envoi de ce journal, qui m'a été demandé plusieurs fois par le prince vice-connétable et par le général Sanson.

L'intention d'exposer les faits ainsi qu'ils se sont passés, de faire connaître en détail le service des troupes, tel est l'esprit de ce rapport qui a été rédigé par le colonel du génie Legrand.

Je désire qu'il obtienne le suffrage de Votre Excellence.

J'ai l'honneur d'être avec respect, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur,

LE MARÉCHAL DUC D'AUERSTAEDT.

I

BATAILLE D'AUERSTAEDT[1]

14 OCTOBRE. — Le 3e corps, réduit à ses propres forces, composé de trois divisions d'infanterie et de trois régiments de chasseurs à cheval, ne formant que 26 000 combattants, allait lutter contre une armée commandée par le roi de Prusse et le duc de Brunswick, forte de 54 000 hommes d'infanterie, bien exercée et de plus de 12 000 hommes de cavalerie, en grande réputation dans l'Europe militaire.

Le terrain au delà de la Saale est élevé et offre de beaux plateaux qui sont accidentellement coupés par quelques ruisseaux, par de petits ravins et quelques chemins creux, et sur lesquels sont répandus un grand nombre de villages.

Ces plateaux sont couronnés vers le nord de mamelons plus élevés et couverts de bouquets de bois. La Saale n'est point guéable. Sa rive gauche est très escarpée et couverte aussi de quelques bouquets de bois. La grande route de Naumburg à Weimar et à Erfurt passe par Kösen où il y a un pont en pierres sur la Saale.

Après avoir passé cette rivière, il faut monter par une pente

1. La relation porte : « *Bataille d'Iéna* ».

raide et longue sur le plateau d'Hassenhausen ; c'est ce défilé que devait franchir le 3e corps avant de parvenir sur ce plateau; il n'y avait pas d'autre chemin pour se diriger sur Erfurt en passant par Auerstaedt et Apolda, ainsi que l'Empereur l'avait ordonné. Il était donc important de se saisir de la tête du défilé afin de pouvoir se développer.

D'après les ordres donnés dans la nuit par M. le maréchal vu l'éloignement où se trouvait la 1re division, le mouvement du 3e corps se fit, comme celui de l'armée prussienne, par la gauche. Le général Gudin, avec la 3e division, passa la Saale sur le pont de Kösen, à six heures et demie, tandis que le colonel Cassagne, avec le 25e régiment, précédé d'un escadron du 1er régiment de chasseurs à cheval, après avoir traversé le défilé, débouchait sur le plateau.

La 2e et la 1re division étaient également mises en marche à quatre heures du matin pour se porter vers le même point.

Il s'était élevé, une demi-heure avant le jour, un brouillard si épais qu'il ne permettait pas de distinguer les objets à portée de pistolet. M. le maréchal ordonna à son premier aide de camp, le colonel Burcke, de se porter en avant avec un détachement du 1er régiment de chasseurs commandé par le capitaine Hulot, et d'engager une échauffourée pour se procurer des renseignements certains sur la position de l'ennemi.

Le colonel Burcke, sans rencontrer ni vedette ni avant-postes, se trouva à portée de l'avant-garde commandée par le général Blücher. Le roi y était en personne et marchait à la tête. Cette avant-garde s'arrêta près de Hassenhausen, en apercevant à travers le brouillard le détachement français. Le colonel Burcke, qui fit insulter à coups de pistolet les escadrons prussiens, soutint avec vigueur la charge de deux escadrons du régiment de la reine, et fit quelques prisonniers dont un major. Ramené, après avoir rempli sa mission, par des forces supérieures, il vint rallier son détachement sous la protection du 25e régiment d'infanterie de ligne qui s'avançait en colonne à la droite de la chaussée, tandis que le 85e régiment marchait dans le même ordre à gauche. Le général Gauthier, qui commandait cette brigade, eut l'ordre de se mettre promptement en état de recevoir la charge de ces deux escadrons en faisant former le carré au 25e régiment.

En même temps, le général Blücher, avec le reste de l'avant-garde composée de six cents chevaux, d'une batterie légère et d'un bataillon de grenadiers, avançait sur le chemin de Hassenhausen : il fut foudroyé par l'artillerie du général Gauthier placée sur cette chaussée. Les escadrons et le bataillon de grenadiers furent dispersés, la plupart des canonniers furent tués. et les charretiers prirent la fuite. En même temps, deux compagnies de grenadiers et une de voltigeurs du 25e, conduites par le capitaine Lagoublais, aide de camp du général Gauthier, soutenues par le détachement de chasseurs commandé par le capitaine Hulot, se précipitèrent sur la batterie prussienne et enlevèrent six pièces.

Après ce premier succès, le 25e régiment se porta en colonne en avant. sur la route de Hassenhausen. L'ennemi voulut profiter de son isolement ; ce régiment eut à soutenir une nouvelle charge de cavalerie. Le feu d'une batterie ennemie l'incommodant de nouveau, le chef de bataillon Saint-Faust et quatre compagnies se précipitèrent sur les pièces de canon et les enlevèrent.

Cependant, toute la troisième division prussienne (celle du général Schmettau) était en ligne avec une immense cavalerie en arrière d'Hassenhausen. L'ennemi réunissait ses efforts sur le 25e régiment porté à la tête et un peu à droite de ce village.

M. le maréchal. voyant sa droite débordée par la cavalerie prussienne. craignant même d'être tourné et enveloppé, et voulant concentrer ses forces, ordonna au général Petit de se porter au secours du 25e régiment avec le 21e régiment de ligne commandé par le colonel Decous, et de se faire suivre en échelon par le 12e régiment commandé par le colonel Vergès. M. le maréchal fit en même temps avancer dix pièces d'artillerie.

Ce mouvement s'effectuait sous le feu le plus vif, pendant que le général Blücher marchait à la tête de vingt-cinq escadrons. entre Spielberg et Punscherau. Au moment où le brouillard se dissipait. il s'aperçut qu'il était sur les derrières de l'infanterie française. Il n'hésita pas à la charger avec vigueur dans tous les sens : mais d'après l'ordre de M. le maréchal, les carrés déjà formés recevaient avec calme, à bout portant,

ces nombreux escadrons, tandis que M. le maréchal, le général de division Gudin, les généraux de brigade Gauthier et Petit, se portaient tantôt dans un carré, tantôt dans un autre. Pas un seul bataillon ne fut entamé quoique le général Blücher revînt sans cesse à la charge. Enfin, après une perte énorme, lui-même ayant eu son cheval tué et n'ayant eu que le temps de prendre celui d'un trompette, il fut entraîné avec toute sa cavalerie, dans un désordre complet, jusqu'à Eckartsberg.

Pendant que trois régiments de la division Gudin résistaient depuis une heure et demie avec tant d'intrépidité et de succès aux efforts de la cavalerie prussienne, et à ceux de la division Schmettau, le 85e régiment commandé par le colonel Viala, placé à la gauche du village d'Hassenhausen, et soutenu par deux seules pièces de canon de 8, voyait se développer devant lui une partie de la division Orange, tandis que la 2e division prussienne, celle de Wartensleben, s'avançait vers sa gauche.

Le général Friant, à la tête de la 2e division, arrivait sur le plateau vers les huit heures et demie en colonne serrée par bataillon. Le 111e régiment marchait le premier. M. le maréchal envoya le colonel du génie Tousard le placer à la droite de la division Gudin. Ce régiment se trouva en face d'une batterie de six pièces de canon qui incommodait beaucoup les mouvements de la 2e division française. M. le maréchal donna ordre au 108e régiment de l'enlever ; ce fut pour le 2e bataillon, conduit par son intrépide colonel Higonet, l'affaire d'un moment, tandis que le 1er bataillon allait chasser l'ennemi du village de Spielberg où venait d'arriver, par Poppel, la brigade du prince Henry de Prusse, de la division Orange (1re division prussienne). L'autre brigade de la même division Orange s'était portée à la gauche de la 3e division prussienne (Schmettau).

Le prince Henry, par ses mouvements, menaçait de tourner la droite de l'armée française ; M. le maréchal recommanda au général Friant de ne pas se laisser déborder ; en conséquence, ce général fit marcher le 33e et le 48e, sous les ordres du général Kister, sur la droite de Spielberg, et détacha quatre compagnies sous les ordres du capitaine du génie Menissier

pour fouiller le bois sur sa droite et en débusquer l'ennemi, ce qui fut exécuté avec le plus grand succès.

Toute la cavalerie du 3e corps, qui consistait en trois régiments de chasseurs à cheval, le 1er, le 2e et le 12e, était placée à l'extrémité de l'aile droite et chargeait à propos les bataillons prussiens, qui étaient ébranlés par notre infanterie. Elle suppléait à la faiblesse du nombre par son courage et sa bonne contenance.

Pendant que l'arrivée de la division Friant préparait à la petite armée française une supériorité marquée sur la droite, le courage opiniâtre de la division Gudin résistait toujours à l'immense supériorité du nombre. Le 85e régiment, soutenu par deux pièces de 8, restait seul, sur la gauche, à la hauteur d'Hassenhausen. Il combattait depuis longtemps contre des forces infiniment supérieures, et il allait enfin être écrasé. M. le maréchal envoya à son secours le 12e régiment d'infanterie et fit défendre le village d'Hassenhausen par le 21e, l'un et l'autre de la brigade du général Petit, la même qui, avant l'arrivée de la division Friant, avait, avec le 25e de la brigade du général Gauthier, combattu, avec tant de succès, contre toute la division Schmettau et la cavalerie prussienne. A peine le 12e régiment d'infanterie de ligne avait-il, en arrière d'Hassenhausen, traversé la grande route d'Erfurt pour prendre à gauche, qu'il fut assailli par des forces tellement supérieures, que la division Gudin, tournée par sa gauche, allait nécessairement succomber si la première division, commandée par le général Morand, ne fût arrivée au pas de course. M. le maréchal lui avait envoyé l'ordre de s'appuyer de suite à la gauche de la division Gudin.

Dès que la 1re division fut sur le terrain, M. le maréchal alla, avec le général Morand, se mettre à sa tête. Le général Morand avait, par ordre, laissé le 2e bataillon du 17e régiment à la garde du pont de Kösen ; le reste de sa division marchait sur la gauche du plateau d'Hassenhausen, en colonne par division, à distance de peloton.

Le 13e régiment d'infanterie légère, sous les ordres du colonel Guyardet, tenait la tête des colonnes avec deux pièces de 4. Le général d'Honnières, qui conduisait ce régiment, eut ordre de faire marcher un des bataillons, serré en colonne,

et l'autre déployé, et de se diriger sur le clocher d'Hassenhausen que la 3e division venait d'abandonner en repliant un peu sa gauche. L'ennemi avait établi une batterie en avant de ce village, protégée par un corps nombreux; il fut enfoncé par le 13e et poursuivi au delà du village, mais ce régiment, emporté par son ardeur, s'isola trop du reste la division : il tomba au milieu de forces si nombreuses qu'il fut obligé de revenir et de prendre position à gauche, et en arrière du village, à la hauteur de la 3e division. Ceci eut lieu sur les dix heures et demie du matin.

En même temps, les autres bataillons de la 1re division marchaient en colonne à grande distance, et s'avançaient de front dans le plus bel ordre, au milieu des escadrons prussiens qui couvraient le plateau. Le 51e et le 61e régiment, sous les ordres du général Debilly, obliquaient à gauche. Le général Brouard, avec le 30e régiment, suivait le mouvement de la brigade du général Debilly, de manière à présenter ses têtes de colonne vis-à-vis les intervalles de la première ligne.

Le 1er bataillon du 17e, sous les ordres du colonel Lanusse, appuyait la gauche, près de la Saale, en côtoyant la rampe que forme la rive droite de cette rivière. M. le maréchal avait fait placer l'artillerie au centre de la division.

La 1re division avait à peine passé la grande route, pour se porter sur le plateau, à gauche d'Hassenhausen, au devant de la 2e division prussienne (Wartensleben), qu'elle fut assaillie par la cavalerie de cette division, renforcée d'un autre corps nombreux de cavalerie à la tête duquel était le prince Guillaume de Prusse. Ce prince chargea à différentes fois la division du général Morand, mais tous les corps formés en carrés, le reçurent avec sang-froid, aux cris de « *Vive l'Empereur !* »

M. le maréchal, pendant ces charges, se portait tantôt dans un carré, tantôt dans un autre, et il fut partout témoin de cette rare intrépidité des troupes. Pas un seul carré ne fut entamé! Enfin le prince Guillaume, après avoir été blessé se replia, avec sa cavalerie, derrière l'infanterie.

Le duc de Brunswick avait déjà été blessé mortellement, en arrière du village d'Hassenhausen, ainsi que le général Schmettau. Le feu n'en continuait pas moins, sur toute la ligne, avec un égal acharnement.

La division du général Gudin, quoique affaiblie par le combat qu'elle avait si longtemps soutenu seule, se défendait encore avec avantage à la hauteur d'Hassenhausen, tandis que le général Friant, avec la plus grande partie de sa division, continuant de tourner l'ennemi, s'avançait entre Spielberg et Zeckwar, et incommodait déjà le flanc gauche des Prussiens par une artillerie bien placée et bien dirigée.

La droite de la division Morand commença à gagner du terrain : le 61e régiment, commandé par le général Debilly et le colonel Nicolas, avançait à la tête du ravin qui conduit à Rehehausen : il était défendu par une nombreuse infanterie prussienne soutenue par un grand nombre de bouches à feu. Le choc fut terrible ; on était à portée de pistolet : la mitraille ouvrait les rangs qui aussitôt se resserraient : chaque mouvement du 61e était dessiné sur le terrain par les braves qu'il y laissait. Enfin, l'audace et l'intrépidité l'emportèrent ; l'ennemi renversé et en désordre abandonna ses canons.

En même temps, le 51e régiment, sous les ordres du colonel Baille, quoique foudroyé par l'artillerie prussienne, reçut avec intrépidité une nouvelle charge de cavalerie combinée avec une attaque d'infanterie. Le 2e bataillon du 30e régiment, ayant à sa tête le général Brouard et le colonel Valterre, s'élança sur une batterie, et repoussa une forte colonne qui débouchait du ravin par le chemin qui, situé à droite d'Hassenhausen, mène à Rehehausen.

Pendant que tous les efforts de l'ennemi ne pouvaient arrêter la marche des Français vers Rehehausen, les chasseurs de Weimar, le bataillon d'Oswald, les régiments des Gardes et une partie de la réserve arrivaient par Sonnendorf sur les hauteurs qui bordent la rive gauche de l'Ilm, faisant filer trois compagnies d'infanterie au pied du vallon, le long de la rivière.

Le roi voulait, par un dernier effort, enfoncer l'aile gauche de la 1re division où il s'était aperçu qu'il n'y avait, non plus qu'à la 3e division, pas un détachement de cavalerie. Il espérait tourner ainsi l'infanterie qui s'avançait vers Rehehausen.

La garde de ces hauteurs était confiée au 30e régiment et au 1er bataillon du 17e. M. le maréchal s'aperçoit de ce mou-

vement de l'ennemi, et il y fait porter le général Morand. Celui-ci se fait précéder de l'artillerie à pied de sa division et va se placer à la tête du 30e. Rien ne résiste aux efforts combinés de ce régiment, du 1er bataillon du 17e, et de l'artillerie. Les régiments des Gardes prussiennes sont foudroyés ainsi que la plus grande partie de la 1re division de la réserve prussienne dont ils faisaient partie. Le général Morand gagne toujours du terrain, les hauteurs de l'Ilm sont balayées, et il finit par s'établir à l'extrémité du plateau, en face du vallon où est le moulin d'Emse, sur un contrefort qui domine tous les environs. Il y fait placer son artillerie, et, de là, il déborde et prend en flanc l'armée prussienne. En même temps, le général Friant, à la tête de la 2e division, placée également sur la hauteur à droite de Poppel, débordait déjà l'aile gauche de l'ennemi.

Le général Friant avait combattu longtemps à Spielberg; après s'être rendu maître de ce village, il ordonna au général Lochet de se diriger sur Poppel avec le 108e. Ce régiment, commandé par le colonel Higonet, marchait sur ce village, enlevait à l'ennemi un drapeau, plusieurs pièces de canon, et faisait un grand nombre de prisonniers, pendant que la 1re compagnie de sapeurs, commandée par le capitaine Pradeau, s'avançait au pas de course sur la grande route, tournait le même village, s'ouvrait un passage à coups de baïonnette au milieu de la colonne ennemie, imposait, par son audace, aux Prussiens qui voulaient secourir les compagnies coupées près du ruisseau de Poppel, et faisait mettre bas les armes à plus de mille hommes.

Le capitaine Pradeau et le lieutenant Truilhier se sont particulièrement distingués dans cette attaque.

La fermeté du 48e régiment, placé à l'extrémité de notre aile droite, ôtait à l'ennemi l'espoir de nous déborder de ce côté. Le colonel Barbanègre, commandant ce régiment, gagnait toujours du terrain, et ses braves soldats avaient déjà enlevé deux pièces de canon et fait plusieurs prisonniers, parmi lesquels se trouvaient deux officiers supérieurs.

Profitant des succès qu'avaient la droite et la gauche de son armée, M. le maréchal fit avancer le centre.

La division Gudin se porta en conséquence sur le village

de Taugwitz, força ce village, et s'avança à la hauteur de la 1re et de la 2e division.

Un faible détachement du 2e régiment de chasseurs, aux ordres du capitaine Decours, saisit à propos cette occasion de charger l'ennemi et le fit avec succès.

A midi et demi, l'armée prussienne avait commencé à plier ; à une heure, elle évacuait les hauteurs d'Hassenhausen, et sa déroute eût été complète si le général Kalkreuth ne se fût présenté avec ce qui lui restait de la réserve.

Cette réserve, composée de deux divisions (Arnim et Kuhenheim), était restée en bataille depuis le commencement de l'action, entre Auerstaedt et Gernstaedt, à la hauteur de Sulza. C'est de là que les régiments des Gardes et une partie de cette réserve, surtout la cavalerie, avait été détachés pour renforcer tantôt le centre, tantôt l'aile droite de l'armée prussienne, et principalement pour tourner la gauche de la 1re division française (Morand), sur les hauteurs près de la rivière. Le reste n'avait pas encore pris part au combat, et venait d'être renforcé du bataillon de grenadiers Knebel (de la division Orange) qui avait été chargé de la garde des bagages pendant cette journée. Ce bataillon se joignit au régiment du prince Auguste et à celui de Rheinbaden ; le roi forma de ces deux corps une brigade de grenadiers aux ordres du prince Auguste.

Le général Kalkreuth s'avança sur les hauteurs en arrière de Taugwitz et de Rehehausen, ayant devant son front le ruisseau qui coule de Poppel à Rehehausen. La brigade nouvellement formée et confiée au prince Auguste, formait sa gauche : tout ce que le général Blücher avait pu réunir de cavalerie formait sa droite. Le général Kalkreuth présenta ainsi un front encore imposant, pendant que les trois divisions du corps de bataille de l'armée prussienne qui venaient de prendre part au combat, se retiraient en désordre, abandonnant sur les hauteurs d'Hassenhausen une grande partie de leur artillerie.

Le général Kalkreuth, séparé par le vallon et par le ruisseau de l'armée victorieuse, tint quelque temps ferme dans cette position, mais débordé sur sa droite par le général Morand qui, avec son artillerie placée sur le contrefort en

face du moulin d'Emse, balayait la plaine, foudroyé sur son flanc gauche par l'artillerie que le général Friant avait placée sur les hauteurs de Poppel, le comte de Kalkreuth revint prendre en arrière de Gernstaedt sa première position. Attaqué vigoureusement sur sa gauche par la 2e division française qui marchait sur Lissdorf, menacé sur son centre par la 3e division qui s'avançait au delà de Poppel, il fut obligé de prendre une troisième position sur les hauteurs en avant d'Eckartsberg.

M. le maréchal qui, de la 1re division, s'était rendu avec son chef d'état-major, le général Daultanne, à la 3e division, la dirigea sur la gauche des plateaux situés en avant d'Eckartsberg, où elle se formait en bataille, et il ordonna au général Petit d'attaquer ce plateau avec quatre cents hommes du 12e et du 21e régiment.

Le général Petit reçut le feu de l'artillerie prussienne et celui de la mousqueterie sans riposter ; ses troupes gravirent la montagne, la baïonnette en avant, tandis que le général de brigade Grandeau de la 2e division, arrivait sur la droite de cette montagne avec la plus grande partie du 111e régiment, suivi du général Friant et de sa division.

L'ennemi, ne pouvant résister à tant d'audace si bien dirigée, abandonna cette belle et dernière position avec une telle précipitation qu'il laissa vingt pièces de canon au pouvoir du général Petit. Il fut poursuivi jusqu'au delà du bois et du château d'Eckartsberg où se terminèrent, sur les quatre heures et demie, les exploits de cette mémorable journée.

Le roi de Prusse, qui s'était toujours trouvé au fort de la mêlée, et avait eu un cheval tué sous lui, espérait faire sa jonction avec l'armée du prince de Hohenlohe et avec le corps du général Rüchel. Il ignorait encore que dans la même journée l'un et l'autre avaient été complètement défaits par l'Empereur à Iéna. En conséquence il indiqua la ville de Weimar pour le rendez-vous général.

Le général Kalkreuth s'efforça encore de rallier ses troupes entre Alt-Schel et Eberstaedt, mais il suivit bientôt l'armée prussienne et prit la route de Weimar avec la plus grande partie de la réserve. Une partie des gardes de la 1re division de la réserve firent leur entrée le long des hauteurs qui bordent la rive gauche de l'Ilm par Wickerstaedt.

La 1re division du corps d'armée (Orange) avait fait la sienne par Auerstaedt; la 2e division (Wartensleben) par Reussdorf, et la 3e division (Schmettau) par Eckartsberg.

M. le maréchal, avec un corps d'armée de trois divisions d'infanterie et de trois faibles régiments de chasseurs à cheval. où il ne se trouvait pas un homme qui n'eût pris part au combat, ne put poursuivre aussi vigoureusement qu'il l'aurait désiré une armée encore presque trois fois plus nombreuse que la sienne. Cependant, d'après ses ordres, le général Vialannes, qui, avec ses trois régiments de chasseurs, n'avait cessé de harceler l'ennemi sur la droite, jusqu'à la hauteur d'Eckartsberg, continua de le poursuivre, toujours à droite, afin de rejeter l'ennemi à gauche, vers la Saale et vers Apolda, point indiqué par S. M. l'Empereur. C'est en manœuvrant ainsi que le général Vialannes, tout en ramassant des canons, et un bon nombre de prisonniers, vint bivouaquer la nuit, avec ses trois régiments, jusqu'à Buttstaedt, à quatre lieues du champ de bataille, et pour ainsi dire, pêle-mêle avec les débris de l'armée prussienne.

Le 2e bataillon du 17e, qui avait été préposé à la garde du pont de Kösen, fut rappelé et envoyé avec les avant-postes : il ramassa aussi un grand nombre de pièces d'artillerie et de prisonniers.

M. le maréchal bivouaqua la nuit au milieu du 3e corps. sur le champ de bataille. Le 15, à deux heures du matin, il envoya le général Lochet avec sa brigade (de la 2e division) renforcer le détachement du 13e régiment d'infanterie légère. chargé, dès le 13 octobre au matin, de la garde du pont de Freyburg sur Unstrut. Ce général avait ordre de détruire tous les ponts de cette rivière pour en interdire le passage à l'armée prussienne.

Ainsi, dans cette mémorable journée, la division Gudin, de quatre régiments d'infanterie, avec un faible détachement de chasseurs à cheval, résista depuis six heures et demie du matin jusqu'à neuf heures à tous les efforts de la 3e division prussienne (Schmettau) secondée par l'avant-garde et l'immense cavalerie du général Blücher. Depuis neuf heures jusqu'à dix heures et demie, trois régiments de chasseurs, la 2e division (Friant), réunie à la 3e (Gudin) eurent à combattre

la 3e division prussienne (Schmettau), l'avant-garde et la cavalerie du général Blücher, la brigade du prince Henry de Prusse de la 1re division (Orange) et la 2e division (Wartensleben). Enfin, depuis dix heures et demie jusqu'à la fin de la bataille, tout le 3e corps réuni à l'exception du 2e bataillon du 17e qui gardait le pont de Kösen, remporta une victoire complète sur toute l'armée prussienne renforcée successivement par toutes les réserves.

Cette journée coûta cher aux Prussiens. Outre le duc de Brunswick et le général Schmettau, blessés à mort dans la matinée, plusieurs généraux furent tués. Le vieux maréchal Mollendorf, âgé de quatre-vingt-un ans, malgré une blessure très grave, ne voulut jamais quitter le champ de bataille. Les frères du roi et la plupart des autres généraux furent blessés.

Un ouvrage où nous avons pris différents détails, donne, comme officiers prussiens tués ou blessés, les chiffres suivants :

1re division Orange	107	officiers.
2e division Wartensleben	98	—
3e division Schmettau.	89	—
Les deux divisions de réserve	30	—
Total des officiers, tant tués que blessés.	324	officiers.

En ajoutant moitié en sus pour la perte de la cavalerie qui avait donné si souvent, l'auteur de cet ouvrage avouerait 486 officiers tant tués que blessés, et 10 000 hommes hors de combat, plus 3 000 prisonniers.

L'ennemi perdit aussi un grand nombre de drapeaux et 115 pièces de canon prises au milieu du combat ou abandonnées pendant la retraite ; toute l'artillerie du 3e corps français, la réserve comprise, ne consistait qu'en 44 pièces de différents calibres.

Le roi, en approchant d'Apolda, se rendant à Weimar, faillit être pris par l'armée victorieuse à Iéna, et déjà maîtresse d'Apolda. Il en fut de même à Weimar, également occupé dans la même soirée par le vainqueur, de sorte que le roi ne sut de quel côté diriger sa marche pour ne pas tomber entre les mains de l'Empereur.

La perte faite par le 3e corps fut aussi très considérable.

A la 1re division, le général Morand fut blessé au bras gauche ; le général Debilly fut tué à la tête de sa brigade, le général d'Honnières fut blessé. L'adjudant commandant Cœhorn, le colonel Guyardet du 13e, le colonel Nicolas du 61e le furent également. Les chefs de bataillon Thévenet du 13e, Vergnes, du 17e, Gallo et Devez du 51e, Peugnet du 61e furent blessés. L'intrépide capitaine d'artillerie Seruzier, commandant une batterie d'artillerie légère, reçut deux blessures. Le capitaine du génie Gall, et le capitaine Morand, aide de camp et frère du général, furent aussi blessés.

Outre ces officiers, dont le général de division Morand fit un éloge particulier dans son rapport, il se loua beaucoup de l'habileté, du courage et des talents militaires des généraux sous ses ordres, Brouard et d'Honnières, des colonels Lanusse du 17e, Baille du 51e, Valterre du 30e, et du major Vasservas qui commandait l'artillerie de sa division ; des chefs de de bataillon Therrier du 13e, Mallet du 17e, du major Gibassier du 30e, et du chef de bataillon Vilmain du même régiment, du chef de bataillon Bodelin du 61e, du capitaine Plaige, du 30e, du chef de bataillon Martinlagarde, du lieutenant de hussards Pargnèz, des capitaines adjoints Sallé et Gaillardi, de ses aides de camp, et des jeunes officiers venus de l'École militaire de Fontainebleau, particulièrement du jeune Larochette.

Péré, fusilier à la 9e compagnie du 2e bataillon du 61e régiment, est appelé, par ses camarades, « l'Empereur ». Au moment où le feu était le plus vif, le danger le plus grand, Péré s'écrie : « Mes amis, suivez l'Empereur », marche en avant, et est suivi de tous ses camarades. Ce trait, et plusieurs autres, lui ont valu la décoration de la Légion d'honneur et le grade de caporal.

A la 2e division, le brave colonel Higonet, du 108e régiment, fut tué, ainsi que le chef de bataillon Cartier, commandant par intérim le 33e régiment. Le général de division mentionna de la manière la plus honorable, comme s'étant particulièrement distingués, les généraux de brigade de la 2e division Kister, Lochet et Grandeau, l'adjudant-commandant Leclerc, le colonel Barbanègre, du 48e régiment, le

colonel Gay, les chefs de bataillon Guigne et Guignand, du 111[e] régiment, les chefs de bataillon Chevalier et Lemaire. tous deux du 108[e] régiment, et dangereusement blessés, le commandant de l'artillerie Villeneuve, les capitaines-adjoints Rosmaire, Despéramons, le capitaine du génie Ménissier.

A la 3[e] division, la plupart des chefs furent tués ou blessés. l'adjudant-commandant Delotz mourut des suites de ses blessures, les deux généraux de brigade Gauthier et Petit furent blessés, le colonel Vergès, du 12[e], reçut deux blessures que l'on croyait mortelles ; le colonel Cassagne, du 25[e], fut blessé légèrement ; le colonel Viala, du 85[e], reçut un biscaïen dans le corps ; le chef de bataillon Crognet eut la cuisse emportée par un boulet ; le chef de bataillon Lavalé, du 15[e] régiment, fut blessé trois fois, sans vouloir quitter le champ de bataille ; le capitaine Legoublaye, aide de camp du général Gauthier, officier de beaucoup de mérite, eut le genou fracassé, blessure dont il est mort deux mois après.

Le général de division Gudin, après l'éloge de ces généraux et officiers, cite avec distinction le colonel Decous, du 21[e] régiment, les chefs de bataillon Husson, Vaugrineux, Saint-Faust, les officiers de l'état-major, le chef de bataillon Gudin, le chef d'escadrons Cabrol, le lieutenant Creutzer, ses aides de camp, les capitaines-adjoints Serraris et Massot, le chef d'escadron Pelegrin, commandant l'artillerie, le capitaine du génie Cirez et plusieurs autres officiers de tous grades qu'on ne peut mentionner sans faire une espèce d'appel nominal.

Le 1[er] régiment de chasseurs à cheval eut un officier de tué et 17 chasseurs ; 4 officiers de blessés et 53 chasseurs.

La perte du 2[e] chasseurs fut plus considérable ; le colonel Bousson, qui le commandait, fut grièvement blessé, 27 hommes furent tués, et 75 blessés.

Le 12[e] eut 11 hommes tués, dont 3 officiers, et 30 blessés, il perdit plus de 80 chevaux, dont 12 appartenant aux officiers.

Le colonel Burcke, aide de camp de M. le maréchal, reçut une balle dans l'avant-bras, dont il est resté estropié ; parmi les officiers d'artillerie, le lieutenant Miquel fut tué et le lieutenant Laporte blessé. Le capitaine du génie Prévost fut blessé.

La plupart des généraux, des officiers supérieurs de toute l'armée, et des officiers d'état-major ont été touchés par des balles ou ont eu des chevaux tués sous eux. Il y en a qui en ont eu jusqu'à trois.

Voici le relevé des officiers et soldats, tant tués que blessés dans les divisions.

1re division.	98	officiers	2181	sous-officiers	et soldats.
2e division.	20	—	900	—	—
3e division.	134	—	3500	—	—
	252		6581		

Ainsi, en ajoutant la perte de l'infanterie à celle de la cavalerie, de l'artillerie, des troupes du génie et de l'état-major, on voit qu'il y eut environ le tiers du 3e corps mis hors de combat.

Dans le compte que M. le maréchal Davout adressa à l'Empereur, il lui fit connaître la part glorieuse que chacun des trois généraux de division avait eue au succès de cette grande journée.

Il fit un éloge particulier de la conduite de son chef d'état-major, le général Daultanne, qui avait eu un cheval tué sous lui et qui, en se portant partout où le danger était le plus imminent, s'était, par son sang-froid, et par la justesse de son coup d'œil, rendu très utile, et avait ajouté à ses anciens et nombreux services.

M. le maréchal fait un semblable éloge du général Hanique, commandant de l'artillerie de son corps d'armée, dont les excellentes dispositions avaient beaucoup contribué au succès de la bataille.

Il se loua également du général Vialannes, qui avait commandé sa petite cavalerie; de l'adjudant-commandant Hervo, sous-chef d'état-major; des adjudants-commandants Cœhorn et Romœuf; du colonel Charbonnel, chef de l'état-major de l'artillerie; du capitaine Seruzier et des autres officiers de cette arme; du colonel du génie Tousard; du chef de bataillon Breuille et des autres officiers du génie, et des sapeurs.

M. le maréchal, dans le même rapport à Sa Majesté, annonçait que le petit détachement de gendarmerie impériale, qui était à sa disposition, avait rivalisé d'intrépidité avec les autres

troupes; qu'il avait chargé l'ennemi toutes les fois que l'occasion s'en était présentée: et il citait avec éloge le chef d'escadrons Saulnière commandant ce détachement. Enfin, ajoutait M. le maréchal, généraux, colonels, officiers, soldats, tous ont déployé une grande intrépidité, et tous ont contribué à la victoire.

Tous les blessés mis hors de combat, et incapables d'aller eux-mêmes aux ambulances, ne reçurent de secours qu'après la bataille. Un grand nombre d'officiers et de soldats, également blessés, restèrent volontairement à leurs drapeaux jusqu'à ce que la victoire fût complètement décidée. C'est cet esprit qui a fait vaincre.

Aux premiers coups de fusil, le tocsin s'était fait entendre dans tous les villages: partout les habitants s'étaient montrés ennemis. Ceux mêmes de Naumburg firent des difficultés, pendant la bataille, pour recevoir les blessés. Sur le rapport qui lui en fut fait, M. le maréchal chargea le commissaire ordonnateur Chambon de déclarer aux magistrats que si cette mauvaise volonté ne cessait à l'instant, il serait fait sur eux et sur leurs administrés un exemple dont le souvenir serait transmis à leurs arrières-neveux. Ils réparèrent leur erreur et secondèrent, par la suite, l'ordonnateur en chef Chambon qui déploya, dans cette circonstance comme toujours, une activité, une intelligence et un zèle qui lui ont acquis l'estime des militaires.

Les habitants du village de Priessnitz avaient attaqué et arrêté un convoi de munitions; plusieurs militaires qui l'escortaient, appartenant au 3e corps, avaient été blessés, et même quelques-uns tués. M. le maréchal donna ordre à l'instant de cerner le village, d'en faire sortir les habitants, d'épargner les femmes, les enfants et les vieillards, de faire fusiller tous ceux en état de porter les armes, et d'incendier le village. Cet ordre allait être exécuté quand le bailli et les principaux habitants vinrent implorer la clémence de M. le maréchal. Il leur pardonna en disant: « Les Français sont vainqueurs, je vous fait grâce: si le succès eût été douteux, vous auriez tous été passés au fil de l'épée; les habitants s'exposent à ces terribles vengeances lorsque, violant les lois de la guerre établies entre les nations civilisées, ils se forment en bandes d'assassins. »

II

BERLIN

22 OCTOBRE. — L'Empereur établit, le 22, son quartier-général avec toute sa garde, à Wittenberg.

Les ordres par lesquels Sa Majesté prescrivit la marche du 3e corps, et son entrée à Berlin, écrits par le prince Alexandre en date du 22, sont trop intéressants pour ne pas les rapporter presque en entier. Les instructions de l'Empereur à M. le maréchal étaient conçues en ces termes :

« Vous dirigerez votre marche, de manière à pouvoir faire votre entrée à Berlin le 25, à midi ; vous ferez reconnaître le général Hulin pour commandant de la place.

» Vous laisserez dans cette ville un régiment, à votre choix, pour y faire le service.

» Vous enverrez des postes de cavalerie légère sur les routes de Landsberg, de Küstrin et de Francfort-sur-l'Oder.

» Vous placerez votre corps d'armée à une lieue de Berlin, sa droite appuyant à la Sprée, la gauche à la route de Landsberg.

» Vous choisirez votre quartier-général dans une des maisons de campagne, sur la route de Küstrin, en arrière de votre armée.

» Comme l'intention de l'Empereur est de laisser à ses troupes quelques jours de repos, vous ferez faire des baraques avec du bois et de la paille.

» Généraux, colonels, officiers d'état-major et autres officiers, logeront en arrière de leurs divisions ; personne à Berlin.

» L'artillerie sera placée dans les positions qui protègent le camp : les chevaux au piquet : le tout dans l'ordre le plus militaire.

» Vous ferez intercepter la navigation de la Sprée par un fort parti, afin d'arrêter tous les bateaux qui. de Berlin, évacueraient sur l'Oder.

» Faites complimenter le prince Ferdinand, et accordez-lui une sauvegarde avec une entière exemption de logement.

» Faites publier l'ordre de désarmement en laissant seulement 600 hommes de milice pour la police de la ville.

» Les armes des bourgeois seront transportées en lieu sûr pour être à la disposition de l'armée.

» Dès que les soldats auront formé leur camp, un tiers pourra venir en ville; les deux autres tiers seront toujours présents aux camps.

» Faites votre entrée, M. le maréchal, par la chaussée de Dresde, par division, chaque division ayant son artillerie, et chaque division à une heure de distance l'une de l'autre.

» Sa Majesté ira probablement loger au palais de Charlottenbourg ; donnez des ordres pour que tout y soit préparé, etc. »

Le même jour, 22, à cinq heures du soir, la 1re division se mit en mouvement et se dirigea vers Berlin par la route de traverse de Iuterbock et de Zahna. Elle prit position sur deux lignes, près du village de Golsdorf; la cavalerie légère occupa Trauenbritzen afin de tenir la grande route de Berlin et de tenir le flanc de la colonne.

La 2e division vint se placer en avant de Zahna, à cheval sur la route de Iuterbock, et la 3e division en arrière de Zahna.

23 OCTOBRE. — Le 23, M. le maréchal donna ordre à l'adjudant-commandant Romœuf, accompagné du colonel d'artillerie Charbonnel, du colonel du génie Tousard, du commissaire-ordonnateur Desirat, de le précéder à Berlin avec cent hommes du 2e régiment de chasseurs à cheval.

Les instructions de l'adjudant-commandant portaient qu'il annoncerait aux magistrats l'arrivée du 3e corps pour le 25, à midi, et qu'il prendrait, de concert avec eux, toutes les mesures pour assurer le service des subsistances militaires et le bon ordre.

Il devait faire la reconnaissance des corps de garde, des maisons de détention, de correction, des établissements publics, des maisons royales, des hôtels des monnaies, des académies, lycées, bibliothèques, observatoires, etc., et en dresser un état pour faire connaître la force qu'il serait né-

cessaire de mettre à la disposition du général commandant de la place, afin d'assurer la tranquillité publique, la conservation de tous les établissements, et de tout ce qui tenait aux sciences, aux arts et à l'industrie.

Les colonels de l'artillerie et du génie, et l'ordonnateur, devaient, chacun en ce qui les concernait, prendre connaissance des établissements militaires tels que arsenaux, magasins à poudre, salles d'armes, casernes, pavillons, magasins d'habillement et de denrées de toutes espèces, hôpitaux tant militaires que civils, etc.

La 1re division se porta, par Iuterbock et Luckenwalde, à Waltersdorf.

La 2e division suivit la même route, et vint se placer entre le bois et le village de Kleistow, près Trebbin.

La 3e division arriva, comme la première, à Waltersdorf.

24 octobre. — Le 24, la 1re division vint à Tempelhof, et se plaça à cheval sur la grande route.

La 2e, en arrière du même village, dans le bois.

La 3e division avait sa droite à Lankwitz et sa gauche à Steglitz.

L'adjudant-commandant Romœuf, les officiers supérieurs qu'il avait avec lui et le détachement du 2e régiment de chasseurs entrèrent à Berlin le 24 à midi, et mirent pied à terre à la municipalité, afin d'exécuter de suite les ordres dont ils étaient porteurs.

M. le maréchal avait, dans la matinée, donné une mission non moins importante à son sous-chef d'état-major, l'adjudant-commandant Hervo : c'était d'aller reconnaître la position indiquée par l'Empereur, au delà de Berlin, où l'armée devait camper.

Il devait se faire accompagner des officiers du génie attachés aux trois divisions, tracer l'emplacement des camps et y faire porter à l'avance le bois et la paille pour les baraques, ainsi que les fourrages pour les chevaux.

25 octobre. — Le 25, à dix heures, M. le maréchal, accompagné de tout son état-major, était à la tête du 3e corps, sur la route de Berlin, à une portée de canon de la ville.

Les magistrats, suivis des principaux habitants, vinrent lui en apporter les clefs, qu'il leur remit, en leur disant qu'ils ne devaient en faire hommage qu'à l'Empereur. Il traversa la ville, suivi de son corps d'armée, au milieu d'une foule immense étonnée de l'ordre et de la belle tenue des soldats qui avaient eu à peine un jour de repos depuis leur départ de l'extrémité sud de l'Allemagne et qui, depuis la reprise des hostilités, n'avaient pas approché d'une maison pour y reposer.

L'armée fut camper à la position indiquée par l'Empereur, où elle trouva, sur place, des fourrages et tout ce dont elle avait besoin pour dresser ses baraques.

Le 30e régiment, le 51e et le 61e de la 1re division furent établis en avant de Lissdorf, sur une ligne à peu près perpendiculaire à la grande route, et parallèle à un ruisseau qui couvrait son front de bandière.

Le 1er bataillon du 17e régiment, avec deux pièces de 4, fut placé en avant de la ligne et couvrait le village de Golsdorf. Le 2e bataillon occupait Cöpenick ; les postes se liaient avec ceux de la 2e division qui occupait la position en avant de Marzahn et avec ceux de la 3e division campée à Hohen-Schönhausen.

L'artillerie et les équipages étaient campés dans la plaine de Biesdorf, en arrière du camp, qui fut achevé en vingt-quatre heures, sur deux rangs de baraques.

Dans la même journée, une partie des chasseurs à cheval s'emparèrent du cours des rivières et des canaux ; ils arrêtèrent et emmenèrent un très grand nombre de bateaux : ils poussèrent des reconnaissances sur les routes de Stettin et de Küstrin, et éclairèrent au loin toutes les avenues qui menaient à Berlin.

Le général Vialannes s'avançait en même temps, à la tête de quatre cents chasseurs à cheval, vers Francfort-sur-l'Oder, pour surprendre cette ville et empêcher l'ennemi de brûler le pont. M. le maréchal avait donné des instructions très détaillées à ce général pour exécuter ce coup de main. Il devait être suivi d'infanterie transportée sur des chariots et en poste, en cas qu'il éprouvât de la résistance.

Le plus grand ordre régna tant au camp que dans la ville.

26 OCTOBRE. — L'Empereur fit son entrée le 26 à Berlin : il prévint M. le maréchal qu'il passerait, le 28, la revue de son corps d'armée.

28 OCTOBRE. — Elle eut lieu dans la plaine de Biesdorf. L'Empereur passa les trois divisions en revue dans le plus grand détail : il y fit de nombreuses promotions et nomma à tous les emplois vacants. Sa Majesté, après avoir fait appeler les généraux, les officiers et les sous-officiers du corps d'armée, les fit ranger autour de lui et leur dit :

« Généraux, officiers et sous-officiers de mon troisième corps d'armée, j'ai voulu vous réunir pour vous témoigner moi-même toute ma satisfaction de la belle conduite que vous avez tenue à la bataille du 14. J'ai perdu des braves, je les regrette commes mes propres enfants, mais enfin ils sont morts au champ d'honneur en vrais soldats. Vous m'avez rendu un service signalé dans cette circonstance marquante; c'est particulièrement à la brillante conduite du 3e corps d'armée que sont dus les résultats que vous voyez. Dites à vos soldats que j'ai été satisfait de leur courage.

» Généraux, officiers, sous-officiers, vous avez acquis pour jamais des droits à ma reconnaissance et à mes bienfaits. »

M. le maréchal répondit à Sa Majesté que « le 3e corps serait toujours digne de la confiance de son souverain et qu'il serait pour lui, dans toutes les circonstances, ce que la 10e légion avait été pour César. »

L'Empereur, outre les nombreuses promotions qu'il venait de faire, accorda encore cinq cents décorations de la Légion d'honneur aux officiers, sous-officiers et soldats qui s'étaient le plus distingués et qui n'avaient été élevés à aucun nouveau grade.

M. Denon était présent à ce beau spectacle; peut-être son pinceau en retracera le souvenir à la postérité, mais, malgré son talent, il lui sera difficile de rendre l'air de satisfaction et de bonté du souverain et l'expression du dévouement et de la reconnaissance qu'on distinguait sur toutes les figures, depuis le chef du 3e corps, jusqu'au dernier soldat, tous également animés d'une même ardeur, et prêts à saisir d'autres occasions de mériter la bienveillance de Sa Majesté.

Le peu de jours passés près de Berlin furent employés à mettre les armes, les caissons, les équipages en état, et à pourvoir l'armée de tout ce dont elle pouvait avoir besoin pour continuer le cours de ses succès. — Le général Vialannes était entré le 26 à Francfort-sur-l'Oder. Soixante fantassins, et autant de troupes à cheval, n'avaient opposé aucune résistance. Ils avaient seulement enlevé, en se retirant, quelques longerons et madriers du pont. Le général avait requis de suite les charpentiers du pays pour le réparer. Au bout de vingt-quatre heures, ses chasseurs avaient déjà passé l'Oder. Ils y arrêtaient les bateaux, sur la rive droite comme sur la rive gauche, en faisaient autant sur la Warthe. et poussaient des reconnaissances jusqu'aux portes de Küstrin, sur les routes de la Silésie et sur celles de Pologne.

En conséquence des ordres de Sa Majesté, M. le maréchal donna le suivant en date du 29 :

« L'armée se mettra en marche, demain 30. à six heures du matin, pour se porter vers Francfort-sur-l'Oder.

» La 1re division prendra position en avant de Tempelberg.

» Le 17e régiment, avec deux pièces de canon, partira à quatre heures précises du matin. et se portera le plus loin qu'il pourra en avant de Tempelberg. Il réglera sa marche de manière à pouvoir être rendu à Francfort le 31 à huit heures du matin.

» La 2e division prendra position en avant d'Eggersdorf ; la 3e à Hoppegarten.

» Le parc de réserve en arrière de Hoppegarten. »

III

FRANCFORT ET KÜSTRIN

30 OCTOBRE — L'armée se mit en marche à la pointe du jour. Le général Gudin reçut ordre en route de se porter, avec la 3e division, sur l'Oder, en face de la forteresse de Küstrin.

Le 2e régiment de chasseurs à cheval fut détaché de Francfort par le général Vialannes, pour se réunir à cette division.

Une batterie de six pièces de 12 suivit le même mouvement. Le général Gudin devait attaquer le lendemain, de vive force, la tête du pont, sur la rive droite, vis-à-vis la forteresse.

En conséquence de ces nouveaux ordres, le général Gudin vint bivouaquer le soir à Müncheberg, à six lieues de Küstrin.

31 OCTOBRE. — Pendant que la 1re et la 2e division continuaient, le 31, de se porter sur Francfort, où elles arrivèrent, avec M. le maréchal, à huit heures du matin, la 3e division, passant par Seelow, approchait vers Küstrin. L'avant-garde de cette division rencontra, à la pointe du jour, cent cinquante Prussiens en avant du fort. Les charger, tuer le commandant, faire cinquante prisonniers, entrer avec le reste dans la tête du pont, fut en un moment le résultat de l'impétuosité et du courage de cette avant-garde composée de trois compagnies de voltigeurs du 12e et des chasseurs du 2e. Le gouverneur de la forteresse, sous la protection de son canon tirant à mitraille, fit aussitôt mettre le feu au grand pont sur l'Oder.

De grands et beaux magasins, remplis de grains, situés sur la rive gauche de l'Oder, tombèrent au pouvoir du général Gudin qui fit bivouaquer sa division en face de Küstrin, et de manière à ce qu'elle parût la plus nombreuse possible.

Le soir, sur les huit heures, le capitaine Duchesne, du 21e régiment de ligne, fut envoyé en parlementaire, par le général Gudin, au général commandant la forteresse, pour lui signifier que s'il ne cessait pas de faire sur l'armée française un feu inutile, puisqu'elle était séparée de cette place par l'Oder, la ville serait dans vingt-quatre heures réduite en cendres. Le général Gudin, pour opérer ce terrible bombardement, n'avait pour tous moyens que deux petits obusiers. Cependant cette menace remplit de terreur les habitants, et fit impression sur le vieux gouverneur qui fit accompagner le capitaine Duchesne par un de ses officiers pour proposer au général français des arrangements d'après lesquels la place cesserait de tirer. Le général de division Gudin traita fort sèchement l'officier prussien ; lui dit qu'il n'avait point d'arrangements à prendre avec les ennemis de l'Empereur, et

qu'il s'en tenait à ce qu'il venait de faire dire à M. le gouverneur.

Cependant, l'Empereur, qui n'avait fait cerner Küstrin que pour ne pas perdre de temps, et seulement sur la rive gauche de l'Oder, faisait mettre en marche de nouvelles troupes pour relever la division Gudin et faire le siège de cette forteresse, tandis que cette même division devait rejoindre les deux autres à Francfort, que le 3e corps devait y passer l'Oder, servir d'armée d'observation et couvrir le siège du côté de la Pologne.

IV

PRISE DE KÜSTRIN

1er NOVEMBRE. — Les ordres de M. le maréchal au général Gudin, pour l'exécution de ce mouvement, en ce qui le concernait, arrivèrent dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre. Ce général de division devait laisser seulement le général Gauthier avec un régiment devant la place. En conséquence, le 1er novembre, au point du jour, le général Gudin, à la tête de sa division, prit la route de Francfort. Le général Petit était resté en arrière pour relever les postes du 21e régiment, et allait suivre la division, quand on vint l'avertir qu'un officier supérieur prussien demandait, de la part du gouverneur de la forteresse, à parler à M. le général commandant les avant-postes de l'armée française.

Le général Petit se rendit près du parlementaire qui lui dit qu'il était envoyé pour prendre des arrangements afin qu'il voulût bien ménager la ville. Le général Petit répondit gravement à cet officier qu'il avait ordre, de la part de Son Excellence, M. le maréchal de l'Empire Davout, si la place n'était pas rendue dans deux heures, de faire usage des 80 tant mortiers qu'obusiers, qui étaient en batterie. Sur ces entrefaites, le colonel Duplin, du 85e régiment d'infanterie, étant arrivé avec quatre compagnies, le général Petit le qualifie de colonel d'artillerie, et lui demande si toutes les dispositions

sont prises. Le colonel répond que tout est prêt, suivant ses ordres. « Suspendez-en l'exécution, dit le général, Monsieur apporte des paroles de paix. » Il dit ensuite au parlementaire qu'il pouvait épargner de grands malheurs aux habitants et à la garnison en n'essayant pas une défense inutile, qu'il était disposé à accorder la capitulation la plus honorable, mais qu'il voulait traiter directement avec M. le gouverneur.

L'officier prussien rentra dans son bateau, traversa l'Oder, et fut porter à son général et aux magistrats de la ville les paroles consolantes du général français.

Le général Petit avait fait avertir dès le premier moment le général Gudin, par le capitaine du génie Cirez; il lui dépêcha plusieurs ordonnances à la suite de cette conférence.

Bientôt le gouverneur parut sur l'Oder accompagné du même officier. Le général Gauthier qui, d'après l'ordre donné dans la nuit, devait rester dans la place, et à qui, par conséquent, le commandement appartenait, se présenta pour recevoir le gouverneur. Il le conduisit dans la maison du faubourg en deçà de l'Oder, la plus voisine du débarquement. Le général Petit s'y rendit. Il fut convenu que la forteresse de Küstrin serait remise aux troupes de Sa Majesté l'Empereur des Français et Roi d'Italie, de suite, avec l'artillerie, les arsenaux, les magasins, et tout ce qui appartenait à Sa Majesté le roi de Prusse; que les officiers conserveraient leurs effets et leurs chevaux : les soldats, leur sacs : que la garnison mettrait bas les armes, et que les officiers ainsi que les soldats seraient prisonniers de guerre. Cette extraordinaire et inattendue capitulation fut signée par le gouverneur et par les deux généraux français.

D'après l'ordre du général Gauthier, le colonel Duplin s'embarqua avec le gouverneur et une compagnie de grenadiers, partie sur le même bateau, partie sur un autre pris la veille, le seul que les Français eussent à leur disposition. Le colonel, en débarquant, s'empara des postes de la ville, envoya des bateaux sur la rive gauche, et fut suivi de près par le général Petit ayant avec lui la compagnie de grenadiers du 21[e] régiment. Ce général se rendit chez le gouverneur, lui enjoignit de faire réunir sur-le-champ sa garnison sur la place, et il s'y rendit à la tête de ses grenadiers. Il y trouva la garnison rangée en bataille sur trois lignes; ces troupes, au com-

mandement de leurs chefs, mirent bas les armes; le général Petit les fit enlever, et fit conduire les prisonniers au nombre d'environ 3 000, par une partie de sa compagnie, dans une île de l'Oder où ils furent observés. Quelques autres grenadiers de la même compagnie furent détachés pour veiller aux magasins à poudre.

Les troupes de l'artillerie, toujours sur les remparts, ne paraissaient point disposées à abandonner aussi facilement leurs canons. Elles parlaient même de faire feu. Le général Petit se rendit sur les remparts; il intima l'ordre aux officiers de les faire quitter à leurs troupes, ce qui fut exécuté. Ces canonniers étaient au nombre de 700. Ils furent également conduits dans l'île auprès des autres. Quatre-vingts tant dragons que hussards, qui formaient toute la cavalerie de la garnison, eurent le même sort.

Le général Gauthier était arrivé peu de temps après avec des renforts. Le général Gudin, qui n'avait pu être averti de ce qui se passait qu'à moitié chemin de Francfort, arriva ensuite. Il trouva dans l'île environ 4 000 prisonniers; il les fit transporter, dans la soirée même, au delà de l'Oder, sur la rive gauche. Après avoir fait entrer de nouvelles troupes et mis des postes suffisants aux portes, aux magasins et à tous les établissements, il donna ordre qu'on dressât des inventaires de ce qui s'y trouvait renfermé, et partit pour Francfort, afin d'apprendre à M. le maréchal qu'une belle forteresse, 90 pièces de canon en batterie sur les remparts, plus de 400 dans l'arsenal, des magasins immenses de tout genre, des munitions de toute espèce, et 800 000 francs en caisse étaient au pouvoir de l'Empereur.

Cette nouvelle circulait déjà dans Francfort, mais on avait besoin de l'assertion du général Gudin, témoin oculaire de la reddition de Küstrin, pour croire que 4 000 hommes, dans une place bien revêtue, avec des fossés pleins d'eau, construite dans une île où l'on ne pouvait arriver du côté le plus abordable qu'en traversant un fleuve tel que l'Oder, ayant des vivres et des munitions en abondance, s'étaient rendus sans être cernés, sans être sommés, à un seul régiment d'infanterie qui n'avait avec lui que deux pièces de campagne pour faire le siège et un seul bateau pour effectuer un débarquement.

Cette conquête, préparée par la rapidité des mouvements de l'Empereur, fut le résultat de la terreur imprimée aux Prussiens par les événements de la campagne : de l'habileté des manœuvres que le général Gudin avait exécutées la veille devant cette place, et que les généraux Gauthier et Petit, ainsi que le colonel Duplin, avaient continuées avec tant d'habileté et de sang-froid dans la journée du 1er novembre, en s'aidant de l'intelligence des troupes à leurs ordres.

Ajoutons que les habitants, craignant de voir brûler leurs maisons, engagèrent le gouverneur à ne pas entreprendre une défense qui, selon eux, ne devait être d'aucune utilité à la monarchie prussienne, et que le vieillard qui commandait là depuis la guerre de Sept Ans, et qui avait oublié dans l'inaction les leçons du grand Frédéric, eut la faiblesse de souscrire à leurs sollicitations.

2 NOVEMBRE. — M. le maréchal se rendit le lendemain de Francfort à Küstrin. Il y fit la visite des fortifications et des souterrains, qu'il trouva en bon état ; il donna des ordres pour la construction d'un grand nombre de fours afin de pouvoir faire cuire du pain pour toute la grande armée, mais l'objet qui attira le plus sa sollicitude fut la restauration des ponts. Outre le grand pont sur l'Oder, où onze travées étaient brûlées, les Prussiens avaient aussi mis le feu à deux ponts moins considérables au delà de la porte de Pologne, et à un pont sur le fossé même de la place.

M. le maréchal donna ordre au colonel du génie Tousard de les faire réparer dans le moins de temps possible. Ils le furent avec une célérité qui a peu d'exemple, savoir : le pont sur le fossé, dans la journée ; les autres au delà de la porte de Pologne, le lendemain ; les onze travées du grand pont dans l'espace de six jours, de manière que la grande armée, et toute l'artillerie, purent y passer en toute sûreté.

Cette construction rapide et solide fut due principalement aux soins du capitaine du génie Ferandy.

M. le maréchal laissa à Küstrin, jusqu'à nouvel ordre, le général Gauthier avec le 85e régiment. Tout le reste de la 3e division alla, le 2 novembre, rejoindre, à Francfort, le 3e corps, qui reçut l'ordre d'entrer en Pologne.

Dès le 1er novembre, le colonel Exelmans, par ordre de M. le maréchal, s'était mis avec le 1er régiment de chasseurs à cheval en marche de Francfort pour Posen. Ce colonel y arriva le 4 au soir, et y fut reçu avec acclamations des Polonais qui, depuis le partage de leur pays, n'attendaient que de la protection de la France la restauration de leur patrie.

Sa Majesté envoya à M. le maréchal l'ordre de se porter, avec son corps d'armée, en Pologne, à la rencontre de l'armée russe, qui, en vertu d'un traité signé à Grodno, au mois d'octobre, entre les gouvernements russe et prussien, venait d'entrer dans la partie de la Pologne échue au roi de Prusse, lors du dernier partage.

. . . .

Je certifie que ce journal est le récit exact des actions auxquelles a concouru le 3e corps de la grande armée pendant les campagnes de 1806...

En foi de quoi, j'ai signé le présent journal.

A Erfurt, le 19 janvier 1809.

Le Maréchal de l'Empire, commandant en chef de l'armée du Rhin.

Signé : DUC D'AUERSTAEDT.

LA FEMME ANGLAISE

ET

LE SOCIALISME

I

On me dit que les Français s'intéressent au mouvement de réforme qui travaille le monde féminin en Angleterre et dans tous les pays de langue anglaise. D'ordinaire, en ce qui touche les questions de littérature et d'art, ils mettent un bon quart de siècle à s'apercevoir de ce qui passe à l'étranger. C'est ainsi qu'ils commencent à lire et à commenter George Eliot qu'on ne lit presque plus dans son pays et dont l'influence est à peu près nulle parmi les jeunes générations. Ils parlent du préraphaélitisme comme on parle d'une chose nouvelle et d'une chose vivante, alors que le préraphaélitisme est mort et enterré — dans le doux petit cimetière de Birchington-sur-Mer — depuis tantôt quinze ans avec le pauvre Dante Rossetti. Je me réjouis de les voir un peu moins arriérés sur les questions sociales. Le problème de la « femme nouvelle » est bien un problème à l'ordre du jour, un problème non résolu et qui réclame une solution. C'est le moment de l'étudier.

Pourquoi s'y intéresse-t-on en France? Est-ce le côté scabreux du sujet qui réveille notre incorrigible gauloiserie?

J'aime mieux croire que c'est, au contraire, la gravité de la question qui nous émeut et, — suivant le parti qu'on adopte, — la possibilité d'un péril ou la perspective d'un progrès. Quand la maison du voisin brûle, il est naturel de se demander si quelques flammèches ne pourraient pas tomber sur notre toit. Et, pareillement, quand le voisin reconstruit sa demeure sur un plan plus confortable, il est bon de voir si, chez nous, la vieille bâtisse n'appellerait pas quelques réparations. Enfin, à tout prendre, c'est un spectacle, et, en admettant que nous ne devions plus vivre que par la curiosité, celui-là vaut la peine d'être regardé et décrit. Pour en tirer quelque utilité morale ou même, simplement, pour en jouir, il faut éviter deux choses que nous apportions toujours en pareille matière, nous autres hommes: la mauvaise humeur et la blague. La mauvaise humeur n'a jamais prouvé que l'impuissance et, quant à la blague, elle a donné tout ce qu'elle pouvait, elle a fait son temps. Je vous confesse que je n'ai aucune sympathie pour le bonhomme Chrysale, et, quand il parle de son pot, « dont il a besoin », j'ai envie de l'en coiffer. Ceux qui traitent la question des femmes et du mariage par des arguments tirés de Molière n'ont pas besoin de lire ces pages: elles ne leur ménagent que peu de joie.

Ce qui m'a jusqu'ici empêché d'écrire sur ce mouvement que j'observe, depuis quelques années, avec un profond intérêt, c'est, d'abord, qu'il s'agit des femmes. Après avoir assisté à un meeting féminin ou causé une heure avec une des *leading women* qui dirigent ce mouvement, je me sens plus d'incertitude et d'obscurités que devant. Ce n'est pas que la femme anglaise manque de mots, ou de franchise, ou d'aplomb pour exprimer sa pensée. Non : la Providence lui a accordé le don de ne jamais douter, et encore moins d'elle-même que de toute autre chose. Mais sa dialectique, je dirai sa vision intellectuelle est si différente de la nôtre! Pour la comprendre, pour voir comme elle, il faut que je m'habitue à une sorte d'image renversée des objets et, dans cette transposition, il m'arrive de me tromper et de devenir un traducteur infidèle. Mais il y a une difficulté plus grande, qui me déroute et, en même temps, qui me passionne.

Elle gît dans une contradiction que personne n'a encore signalée, et qui me frappe tous les jours davantage, qui devient d'une évidence aveuglante. C'est une idée allemande qui a réussi à s'implanter sur un sol étranger et ennemi, à fleurir et à fructifier en s'alimentant de sève anglaise ; c'est le socialisme le plus absolu greffé sur l'individualisme le plus intransigeant. Comment ce monstre s'est-il créé des organes? Comment ce *lusus naturæ* est-il venu à terme et s'obstine-t-il à vivre? Par quel procédé mystérieux d'accommodation, ces deux éléments, dont l'opposition est éternelle dans le monde, ces deux forces adverses, au lieu de se détruire ou de se neutraliser comme notre pauvre benoîte logique leur en fait un devoir, semblent-elles s'entre-croiser amicalement, collaborer, d'une façon presque harmonieuse, à une œuvre commune et prochaine? S'ignorent-elles, ou pactisent-elles sciemment? Est-ce un *modus vivendi* ou un accord final? La femme anglaise aurait-elle, pour son début dans la vie publique et dans la vie pensante, découvert ce que nous cherchons avec le désespoir des vaines poursuites et des énigmes insolubles, le moderne Saint-Graal, la conciliation de l'individualisme et du socialisme?

Avant de répondre à ces questions-là, ou de l'essayer (car je ne promets rien), il faut rappeler comment et dans quelles conditions le phénomène s'est accompli : ses phases, son état présent, ses développements probables. Parmi les meneurs du mouvement actuel, quelques-uns songent déjà à lui faire une généalogie. Les parvenus n'y manquent jamais. Parmi ces ancêtres du progrès féminin, on nous fait la politesse de placer Condorcet et George Sand, un peu étonnés du rapprochement ; mais, après tout, pourquoi pas? Quant à moi, il me paraît que le premier mouvement pratique en faveur de l'émancipation des femmes anglaises date de 1867. Il y avait alors un grand philosophe qui aimait tendrement une femme et, comme il arrive, cette femme n'était pas la sienne. Ces deux personnes ne cachaient pas leur liaison de cœur et d'esprit et la considération de cette dame en avait souffert. D'où une amertume, une sorte de colère contre les conventions sociales qui refusaient à l'amour le droit de sélection.

imprescriptible et inaliénable comme tous les droits naturels, et, en déniant à la femme les libertés que l'homme s'est arrogées, la tiennent dans un perpétuel état d'infériorité et d'esclavage.

Le dépit d'une femme aimée, convenablement refroidi et condensé dans les hautes régions de la pensée, peut se cristalliser en un principe. Il inspira *the Subjection of women*, qui porte le nom glorieux de John Stuart Mill et qui fut la première charte comme le premier réservoir d'arguments pour les féministes. Le moment était favorable. Une nouvelle couche d'électeurs était, en 1867, appelée à la vie politique. Après les catholiques, les israélites avaient vu tomber devant eux les barrières du Parlement. Le tour de la femme n'allait-il pas venir? Jusque-là, le mouvement progressif, inauguré en 1829 et en 1832, avait tourné à son détriment, car elle possédait, en principe, le droit de suffrage avant le bill de réforme. Dans cette ère de réparation, de progrès et de justice, serait-elle la seule victime oubliée, la seule opprimée dont on n'écouterait pas la plainte?

Donc une agitation commença. Elle avait pour programme la conquête de l'égalité devant la loi et l'entrée de la femme dans toutes les professions masculines compatibles avec son état physique et ses fonctions sexuelles; pour buts prochains, l'obtention du vote politique et municipal et le développement de l'éducation féminine à tous ses degrés, industrielle et universitaire, ou, comme on dirait en France, professionnelle et supérieure. Ce mouvement continue, et, si je compte bien, trois générations de leaders féminins se sont succédé, en moins de trente ans, à la tête du parti, présidant des meetings, répandant des brochures, multipliant les conférences, éditant des journaux spéciaux, créant partout des comités de propagande et d'action.

Ce long combat, semé de quelques victoires, interrompu par des trêves nombreuses, a eu des épisodes très intéressants. Il en est plus d'un que j'aimerais à évoquer. Je crois voir encore — il y a vingt-quatre ans de cela! — miss Jex Blake, avec ses yeux noirs brillants, son sourire tranquille, ses bonnes joues à fossettes, racontant à un auditoire londonien comment elle avait été huée et insultée par messieurs les

carabins d'Édimbourg : ses démêlés avec le Sénat, les professeurs, la justice, son triomphe final à force de persévérante volonté et d'invincible patience. Il y eut, sur d'autres points, beaucoup d'escarmouches partielles du même genre : quoi qu'il en soit, la cause est gagnée. Il y a déjà seize ans que le *tripos examination* de Cambridge s'est ouvert aux femmes et elles y ont obtenu plus d'un succès. Cambridge a deux collèges féminins, Oxford en a trois. A Londres, King's College a créé une branche pour les femmes. A University College, c'est mieux encore : les étudiants des deux sexes travaillent côte à côte sur les mêmes bancs, dans les salles de cours et à la bibliothèque, sans que la correction de leur attitude réciproque se soit jamais démentie un seul instant [1]. Je pourrais citer des mathématiciennes de talent, une helléniste très distinguée dont les travaux sur la céramique grecque font autorité, des écrivains féminins qui tiennent un rang fort honorable parmi les économistes. Beaucoup de femmes, aujourd'hui, possèdent le droit d'écrire après leur nom ces initiales enviées M. A. (maître ès arts) ou B. A. (bachelier ès arts) qui, autrefois, ouvraient tous les salons et toutes les carrières [2]. En pareille matière, le mieux est de donner la parole aux chiffres. En voici quelques-uns qu'on a bien voulu recueillir pour moi dans le dernier recensement. Il y avait, en 1891, 101 femmes-médecins, 19 femmes-architectes, 166 femmes-légistes, 660 femmes-auteurs ou journalistes, 127 reporters féminins, 42 femmes qui s'occupaient de recherches scientifiques, 3 032 qui suivaient les diverses professions artistiques, non compris le théâtre ; 8 546 femmes qui étaient fonctionnaires du gouvernement, sans compter 504 employées dans les prisons ; enfin 146 375 femmes qui suivaient la carrière pédagogique à divers degrés.

Lorsque j'ai pénétré pour la première fois au *British Museum*, dans la grande salle de lecture, j'ai aperçu cinq ou six femmes qui se tenaient, parquées, aux deux rangées extrêmes. Au-

1. Je suis obligé de faire une exception pour la *School of art* ; on y flirte légèrement.

2. L'égalité n'est pas encore complète. Aucune femme, que je sache, n'a encore obtenu le D. Lit. le D. es sc., ni le doctorat en philosophie et en théologie.

jourd'hui, près de la moitié des tickets d'admission est donnée à des femmes dont l'assiduité et la tenue — sauf deux ou trois exceptions — sont exemplaires. Cette simple observation prouve le progrès de l'instruction supérieure parmi les femmes. Mais l'instruction professionnelle n'a pas marché du même pas et, sous ce rapport, — m'a dit une personne très compétente qui s'occupe de ces questions, activement et pratiquement, depuis vingt ans — l'Angleterre reste bien loin derrière les États-Unis et la Suisse. Pourquoi? C'est qu'une classe de la société, celle des ouvriers mâles, a intérêt à entraver le progrès industriel de la femme. Cette résistance, sourde ou avouée, à laquelle je reviendrai tout à l'heure, car c'est le nœud de la crise actuelle, n'a pas empêché la femme de se glisser dans l'industrie par toutes les issues et à l'aide de toutes les occasions qui s'offrent à elle. Je lisais ces jours-ci que, dans un village du Nord, une forge de maréchal-ferrant est exploitée par une mère et ses deux filles. N'allez pas en conclure l'existence d'une nuée de forgeronnes. Ces singularités locales, qui fournissent un paragraphe aux faits-divers, ne sont propres qu'à égarer, en présentant l'exception au lieu de la règle. Comme banquier, homme d'affaires, commis-voyageur, la femme anglaise est jusqu'ici une non-valeur. Est-ce incapacité naturelle, manque de volonté, manque d'habitude? Je n'en sais rien, mais le fait est là. Les journaux féminins qui, plus que les autres, auraient voulu employer les femmes comme courtières d'annonces, ont tenté l'expérience et y ont renoncé.

Quelques-unes des choquantes inégalités qui distinguaient les deux sexes aux yeux de la loi ont disparu; la plupart subsistent. La femme a obtenu le droit de faire faillite. Elle n'a pas celui d'élever ses enfants (après l'âge de sept ans) ni de gérer leur fortune comme tutrice. Un juge anglais disait: « La loi anglaise *ignore* la femme. » Pardon, Votre Honneur! La loi anglaise ignore la femme quand il s'agit de la protéger; elle la connaît parfaitement et sait où la trouver lorsqu'il s'agit de la punir. Chaque paragraphe de cette loi commence par ces mots: « Si une personne... » Une personne, en matière civile, cela veut dire un homme; en matière criminelle, cela signifie un homme ou une femme.

Au point de vue électoral, où en est la femme anglaise à l'heure actuelle? Comptons ses succès et ses défaites. Elle est électeur et éligible pour les *school boards* qui appliquent la loi scolaire; électeur et éligible aux *poor law boards* qui administrent le budget local de l'assistance publique; elle est électeur municipal, avec certaines restrictions qui font son droit inférieur à celui des hommes; elle est électeur aux nouvelles assemblées paroissiales avec des limitations encore plus étroites. Enfin, tandis que les femmes sont électeurs et députés dans certaines colonies anglaises [1], leurs sœurs de la Métropole attendent encore le droit de suffrage aux *county-councils* et au Parlement. J'ajoute qu'elles l'attendront longtemps et qu'elles sont peut-être plus loin de l'obtenir que jamais. Pourtant il n'y a pas l'ombre d'une bonne raison à leur opposer. On prend leur argent comme contribuables : pourquoi ne prendrait-on pas leur avis comme électeurs? Dans les pays de l'Europe centrale et en France, le service militaire donne aux hommes qui y sont seuls astreints une apparence de priorité; en Angleterre, rien de semblable. Alléguera-t-on l'ignorance, l'incompétence des femmes? L'argument est aujourd'hui sans force. Depuis vingt ans, la femme a appris ce qu'elle ne savait pas, elle a fait ses preuves de capacité et d'intelligence.

Soutiendra-t-on, au contraire, qu'elle est non pas au-dessous, mais au-dessus du rôle qu'elle réclame; qu'elle est faite pour planer et qu'elle souillerait le bout de ses ailes aux fanges de la politique? C'est ce qu'on appelle l'argument angélique : il est encore plus ridicule que les autres. Dira-t-on sérieusement qu'elle n'a rien à voir aux problèmes qui intéressent l'église, l'école, la boutique et l'usine, aux questions de paix et de guerre? On ne l'oserait pas. La nullité politique de la femme anglaise est une violation constante et flagrante du principe constitutionnel d'après lequel nul ne doit obéir à la loi s'il ne l'a librement consentie, ni supporter les charges publiques s'il ne les a librement votées. C'est pour avoir méconnu ce prin-

1. *New Zealand* et *South Australia*. L'État de Colorado compte trois femmes dans les rangs de son assemblée, et l'Utah va, dit-on, suivre cet exemple qui se généralisera dans les États de l'Ouest. Les femmes sont électeurs dans l'île de Man et l'île de Jersey.

cipe que l'Angleterre a perdu ses colonies d'Amérique, et toute faute de ce genre, tout déni de justice amène à la longue un châtiment.

Pourquoi donc l'entrée des femmes dans la vie publique semble-t-elle, à l'heure où nous sommes, indéfiniment retardée? Pour plusieurs causes faciles à découvrir et à expliquer. C'est, d'abord, l'apathie de l'immense majorité des intéressées. Le parti féminin est un état-major sans armée. Presque toutes les *leading women* appartiennent aux diverses fractions de la classe moyenne. La haute classe est hostile et sarcastique; la basse classe, profondément indifférente. Lorsqu'on introduisit pour la première fois un ouvrier dans ce petit réduit fermé de trois planches et meublé d'une tablette, lorsqu'on plaça un crayon dans ses gros doigts incertains en lui disant de faire sa croix sur un certain papier en regard du nom qui lui plaisait, il ne comprit pas d'abord, le pauvre esclave, que ce rite bizarre, cette mystérieuse petite cérémonie du vote secret lui mettait le pays dans les mains, le faisait le maître de ses maîtres et, finalement, le couronnait roi. Maintenant, il ne le sait que trop, mais il a mis près de vingt-cinq ans à le savoir. Comment l'ouvrière, qui n'a point tâté de ce droit, en connaîtrait-elle la valeur? Et comment comprendrait-elle le rapport qu'il y a entre ce coup de crayon électoral donné tous les cinq ans et la question poignante des salaires et du pain quotidien?

Donc, les *leading women* ont beau prêcher, elles ne sont pas suivies de la foule. En haut lieu, on ne les écoute pas. Disraëli, quand il était dans l'opposition, les amusait de bonnes paroles, en évitant les promesses; au pouvoir, il ne les connaissait plus. Avec elles, M. Gladstone était plus sourd que de raison: c'est seulement depuis qu'il a quitté la politique qu'il leur a accordé un peu de cette sympathie qui s'est tant promenée des Bulgares aux Arméniens. Les partisans de l'électorat féminin dans la Chambre des communes sont de fort honnêtes gens qui sont assis un peu partout sur les bancs du Parlement. Ils ne manquent jamais une occasion de se féliciter en public d'avoir trouvé « un terrain neutre » où conservateurs et libéraux se rencontrent et se donnent la main. C'est précisément là ce qui perd la cause des femmes.

Elle n'aura quelque chance de succès, toute juste qu'elle soit, que quand elle sera formellement inscrite, avec un numéro d'ordre, sur le programme d'un des deux grands partis. Or ces deux partis n'ont aucun intérêt à l'y inscrire. Lorsqu'ils promettent leur appui au parti de la tempérance ou aux cabaretiers, aux patrons ou aux *labour men*, aux nationalistes irlandais ou aux loyalistes de l'Ulster, aux partisans ou aux adversaires de la loi des huit heures, aux partisans ou aux adversaires de l'Unification londonienne, aux partisans ou aux adversaires de l'Église établie du pays de Galles, ils savent parfaitement qu'en retour de cette concession, ils obtiendront, à la prochaine élection générale, le concours d'un groupe compact dont la force peut s'évaluer en chiffres. Quel appui appréciable apporteraient les femmes à leurs champions? Soutenir leurs droits serait du pur donquichottisme.

Et si la mesure était réalisée, qu'en résulterait-il? L'affranchissement politique des femmes profiterait-il au parti qui l'aurait fait voter? Les uns assurent que les électrices resteraient chez elles et que les seules qui useraient du bulletin de vote grossiraient les masses socialistes. D'autres prétendent que toutes les femmes voteraient d'après le bon plaisir du clergyman. De toute façon, c'est l'inconnu, ou, comme on dit en Angleterre, *a leap in the dark*, un saut dans la nuit. Il y a trente ans, l'introduction des femmes *freeholders* dans le corps électoral n'en aurait pas sensiblement modifié la composition[1]. Aujourd'hui, si on leur concédait, comme aux autres citoyens, la *tenant franchise* et la *lodger franchise*, l'électorat de la Grande-Bretagne serait presque doublé. Peut-on risquer une telle expérience sans quelque hésitation? Plus elle devient formidable, moins elle paraît possible, et cependant elle n'a pas cessé d'être nécessaire.

Mais voici où la question se complique encore et s'envenime. Sur le marché de l'industrie, il y a guerre entre l'homme et la femme. L'ouvrière est, comme l'Allemand, une concur-

1. Le nombre des femmes propriétaires, au recensement de 1871, était de 37 806 sur un nombre total de 269 547.

rente dangereuse pour l'ouvrier. Elle a moins de force, mais elle a moins de besoins : elle travaille à bas prix parce qu'elle vit de rien. Si on la laissait aller ainsi, non seulement elle ferait tomber le prix des salaires, mais elle absorberait une grande partie du travail que les hommes prétendent se réserver. Donc, la femme voilà l'ennemi ! C'est ainsi que l'entend l'*Independent Labour Party*, dont on s'est moqué au début et qui n'en a pas moins fait de rapides, d'énormes progrès. Quelques femmes se sont mêlées à ce mouvement, lui donnent leur temps et leur dévouement. Elles font là un métier de dupes et ne tarderont pas à le reconnaître.

Quant à ceux des *labour men* qui sont restés fidèles à la politique du noyau radical, dans la Chambre des communes, ils travaillent activement à obtenir une législation contraire aux intérêts du travail féminin. Les gros bonnets du parti libéral avaient à opter entre une politique de justice et une politique d'égoïsme, entre les joies stériles de la conscience et l'intérêt électoral, entre la cause des femmes qui ne peuvent leur offrir qu'un grand merci et la cause des hommes qui peuvent leur apporter des bulletins de vote par millions. Vous devinez ce qu'ils ont choisi. Nos députés, en pareil cas, en auraient fait tout autant. Eh bien, ce n'est pas encore ce qu'il y a de pire. Dans notre état social, chacun tire à soi la couverture, chacun se protège et se défend comme il peut. Ce qui me répugne profondément dans le nouveau *factory act* et dans toutes les lois de même sorte, votées depuis quelques années, c'est leur caractère hypocrite ; c'est la grimace doucereuse avec laquelle elles se présentent, le faux nez philanthropique dont elles s'affublent. On défend à l'ouvrière d'emporter du travail chez elle, sous prétexte de rendre impossibles les hideux abus du *sweating*. On lui défend de travailler en dehors de la journée réglementaire, sous prétexte de ménager ses forces. John Burns propose un amendement qui empêche la femme mariée de paraître à l'usine un certain temps avant et un certain temps après l'accouchement. Veut-on savoir le résultat où aboutit cette sollicitude ? A fermer absolument devant les femmes certaines professions où elles trouveraient un salaire rémunérateur et qui conviennent admirablement

à leur prestesse de main comme à leur promptitude de coup d'œil.

Je ne citerai qu'un exemple. Nous savons tous qu'en France les femmes rendent de grands services comme lecteurs, correcteurs et compositeurs d'imprimerie. J'ai eu dix volumes imprimés par des femmes, et je suis loin de m'en plaindre. Or, dans ce Londres immense où grouillent cinq millions d' « âmes », dont trois millions de corps affamés, il n'y a que deux imprimeurs qui consentent à employer des femmes. Les autres sont décidés à s'en tenir aux ouvriers mâles, parce que les hommes, quand le travail presse, peuvent fournir des heures supplémentaires.

Tel est le dernier fruit du pseudo-libéralisme de la Chambre des communes, tel est l'esprit du bill que sir William Harcourt introduisait, avec une véhémence émue, devant le Parlement, et qui a obtenu, dans le *Woman's Signal*, l'approbation enthousiaste de lady Henry Somerset, mieux inspirée d'ordinaire. En réalité, c'est un nouveau coup porté aux misérables et précaires espérances de l'ouvrière. Encore quelques bills de cette force, et il ne lui restera plus qu'à choisir entre la prostitution et le fond de la rivière, entre la polygamie et la mort. Quelques-unes choisiront la mort, et le *coroner* rendra son verdict immoral et stupide : « Folie temporaire. »

Si la femme avait la parole ou, du moins, le vote, elle ferait entendre à qui de droit ses besoins et ses plaintes. Mais c'est ce qu'on ne veut pas, et voilà, John Bull, pourquoi votre fille est muette !

II

On vient de voir ce qu'a accompli le mouvement individualiste inauguré en 1867, et devant quel obstacle il est arrêté en 1895. J'ai fait pressentir qu'un mouvement tout différent d'origine et de nature était venu se mêler et, jusqu'à un certain point, se substituer à celui-là depuis une quinzaine d'années. C'est un mouvement allemand et socialiste, qui a

son point de départ dans le livre de Bebel: *Die Frau und der Sozialismus*.

Je n'apprendrai rien à personne en disant que les socialistes d'outre-Rhin sont des esprits bien autrement larges, puissants et systématiques que les nôtres. De très bonne heure, ils se sont aperçus que la propriété individuelle et le mariage étant connexes et indissolubles, il fallait détruire la famille pour élever l'état socialiste sur ses ruines, et que, pour détruire la famille, il fallait avoir un allié dans la place. Si la famille est la citadelle de l'individualisme, c'est la femme qui est la garnison de cette citadelle. En somme, c'est pour elle que le mariage a été inventé, c'est elle qui est intéressée à sa conservation, s'il prospère, à sa restauration, s'il s'affaiblit.

La Bruyère a dit « qu'il y a de bons mariages, mais qu'il n'y en a point de délicieux ». Comment le savait-il, lui, le vieux garçon qui ne connut de la paternité que quelques petites tapes données en passant sur la joue de la petite fille de son libraire? Peu importe comment il le savait: le point, c'est qu'il avait raison. Et c'est justement parce qu'il n'est point de délicieux mariage que cet état convient à l'immense majorité des êtres qui ne sont point faits pour des sensations très hautes ni très violentes. Il ne fait point l'affaire des intellectuelles ni des hystériques, mais il s'adapte aux besoins de celles qui sont entre les deux et qui sont presque toute l'humanité féminine. Je crains bien que le mariage ne nous vienne pas directement de la nature, car la nature est polygame. C'est tout simplement une très belle découverte, un arrangement excellent, un progrès social dont la femme bénéficie plus que son conjoint; c'est une chose humaine, faite à la taille et mesurée aux forces des humains. Un peu d'amour, un peu d'intérêt, un peu de vertu, un peu de nécessité, un peu de raison, un peu de tout... Non, il n'est pas de mariages exquis, pas plus qu'il n'en est de sublimes. Et pourtant, si les premières heures du mariage ont parfois une douceur inoubliable, parfois aussi les dernières se colorent et s'idéalisent de cette pure et tendre sérénité des belles fins de jour.

C'était une tâche malaisée de détacher de ces choses le cœur de la femme, mais il le fallait; sinon l'insuccès du socialisme était certain (car, en vérité, il dépendait et il

dépend encore de la femme de le faire échouer parmi nous). Bebel commença par présenter à ses lectrices les inégalités et les abus qui se sont glissés dans le mariage comme des défauts inhérents à l'institution. Il montra l'homme monopolisant, dans le ménage, l'argent et les jouissances qui en dérivent, s'arrogeant les libertés qu'il refuse à sa compagne. De la bourgeoise, on s'occupait peu : elle est complice de l'état de choses créé par l'égoïsme des classes moyennes. Cependant, elle en est aussi la victime. Ignorante, oisive, prisonnière au logis, sa sotte activité se dépense vainement entre la cuisine et la chambre à coucher; une tournée de visites et une séance dans les magasins complètent sa journée. La femme du peuple, à laquelle le socialiste réserve, naturellement, toute sa sollicitude, est une esclave. Elle travaille sans cesse et son travail n'est jamais rémunéré. Son salaire, c'est le vivre et le coucher, auquel se joint comme gratification périodique l'agrément de mettre au monde des enfants.

Tout cela, d'après la doctrine socialiste, doit prendre fin. L'indépendance économique de la femme doit être assurée par ses parents, s'ils le peuvent, ou par son mari, en attendant l'organisation définitive de la nouvelle société. Lorsque le socialisme aura cessé d'être un rêve et sera devenu un fait, la femme sera dispensée de travail pendant la période maternelle, et l'État la débarrassera du soin de ses enfants. On lui reconnaît non seulement le droit au pain, mais au bonheur, c'est-à-dire à la satisfaction de ses désirs naturels. Le mariage ne sera plus un contrat civil ou un acte religieux; il durera ce que dure l'amour, c'est-à-dire, apparemment, une nuit ou une vie, suivant les cas. Une disciple de Bebel, Mathilde Stromberg, a imprimé que « la femme qui fait travailler son cerveau a le libre choix des moyens qui lui plaisent pour faire circuler son sang ».

Il est curieux de remarquer en passant que le socialisme érudit (nous aurons bientôt une archéologie socialiste, une philologie socialiste, tout un jeu complet de sciences inféodées à la nouvelle doctrine et qui « jureront pour elle quand elle en aura besoin », comme le témoin de Chicaneau), il est à remarquer que le socialisme érudit va chercher des raisons pour séduire l'Ève moderne jusque dans le passé le plus lointain ; il a

réinventé, à son profit et à sa gloire, la chimère d'un âge d'or primitif, d'une période paradisiaque. Cette théorie a été formulée dans toute son ampleur, en 1861, par Bachofen, au cours d'un livre bizarre mais, par éclairs, vraiment lumineux, qui a pour sujet et pour titre : *Das Mutterrecht*. On pourrait faire remonter la première notion de l'idée au jésuite Lafiteau, qui a donné, en 1721, l'*Histoire des sauvages américains*, et qui préparait, bien innocemment, des armes pour les amis de Bebel et de Liebknecht.

A l'époque où fleurissait le communisme primitif, alors que toutes les femmes avaient pour maris tous les hommes de leur tribu, l'intervention du mâle dans la reproduction était considérée comme un accident de médiocre importance, qui ne constituait pas de droit en sa faveur. Le fait qui frappait ces populations sauvages, c'était la façon dont l'enfant entrait dans le monde. L'homme était regardé comme le fils de sa mère, et de sa mère seule[1]. La mère pouvait dire à la manière de Louis XIV : « La famille, c'est moi! » Pendant cette période du « droit maternel », la femme était entourée d'amour et de respect; on la vénérait, on l'adorait presque pour ce pouvoir quasi divin de perpétuer la race humaine. Bachofen et ses amis négligent de nous expliquer comment cette vénération s'allie avec l'obligation pour la femme de tenir son corps à la disposition de tous les guerriers de la tribu. Mais qui a mis fin à ce beau règne de la femme? La première apparition de l'infâme capital, sous la forme d'une douzaine de peaux de bêtes, d'épieux durcis et de haches en silex. Le père a souhaité de les léguer à son fils, le fils en a convoité l'héritage, et le mal est entré dans le monde avec la propriété individuelle, transmissible de mâle en mâle, avec le droit de primogéniture qui l'aggrave et le consomme.

Comment ces idées allemandes ont-elles voyagé jusqu'en Angleterre? Comme voyagent ces filles de la pensée, à travers les airs, portées par le vent d'est et peut-être mêlées à ces lourdes brumes grises de la mer du Nord, qui enfantent des

1. Voir à ce sujet une très intéressante brochure de M. Havelock Ellis, *The evolution in sex illustrating the changing Status of woman.*

rêveries farouches. Mystérieusement, lentement, irrésistiblement, elles se sont infiltrées dans beaucoup de cerveaux. Je ne vois pas trop à quel apôtre, en particulier, ou à quel groupe d'apôtres attribuer cette propagande. Le socialisme anglais reçoit son impulsion d'une sorte de parlement qui s'est constitué lui-même, mais qui n'en est pas moins obéi. C'est la Société Fabienne : elle a emprunté son nom à un opportuniste bien connu de l'antiquité, et elle emploie contre le capital et l'individualisme propriétaire la tactique du Temporiseur dans sa guerre contre Annibal. Les Fabiens font des conférences, publient des brochures, agitent entre eux les questions de principes et de personnes, s'arment par l'étude, la méditation et la discussion commune. Ils sont au nombre de six cent quatre-vingt-un, dont cent quarante et une femmes. La direction est aux mains d'un comité de quinze membres. Pratiquement, ce comité est sous l'influence de trois hommes qui, à leur tour, se laissent volontiers influencer par une femme. Beatrice Potter, qui a épousé, il y a deux ans et demi, M. Sidney Webb, un des hommes les mieux doués et les plus remarquables de ce temps, est elle-même une femme hors ligne. D'abord elle est absolument charmante, sans la plus légère touche d'excentricité ou de masculinité apparente, sans une ombre de cette disgrâce qui s'attache à tous les mouvements et à toutes les paroles de la femme qui a changé de classe ou de sexe. Herbert Spencer, qui l'a connue enfant et qui a pressenti de bonne heure ses beaux dons philosophiques, s'est intéressé à son éducation. Fille de bourgeois, mariée à un bourgeois, elle est, — s'il est permis de rapprocher des situations et des caractères si différents — la madame Roland de l'évolution sociale en Angleterre. Elle a écrit, en collaboration avec son mari, une histoire des *Trades Unions* qui est à la fois un arsenal et un monument. Lorsque parut, l'an dernier, le rapport de la Commission du travail, elle a, dans le *Nineteenth Century*, disséqué, réduit en miettes ce pauvre, ce lamentable document. Séduits, je dirai presque hynoptisés par son prestige de femme et de penseur, les socialistes la suivent docilement et semblent plus flattés que choqués du luxe intelligent qui fait à cette rare figure un cadre artistique.

Les ouvriers devront beaucoup à madame Webb. Que peuvent attendre d'elle les femmes? Peu de chose. Régulièrement et heureusement mariée, elle ne prêche contre le mariage ni de bouche ni d'exemple. Je me trompe peut-être, mais je me figure que si, depuis douze ans, la Société Fabienne hésite sur cette grande question vitale du mariage, clef de voûte du socialisme, si, malgré les adjurations qui lui viennent du dedans et du dehors, elle n'a pu se mettre d'accord sur la rédaction d'une brochure doctrinale à ce sujet, cette abstention est due à l'influence, plus ou moins directe, de madame Webb. Messieurs les Fabiens, c'est trop de prudence, même pour des disciples du vieux Fabius, et s'abstenir tout à fait, c'est mal temporiser. L'opportunisme vous a réussi, mais l'opportunisme n'a qu'un temps. Le moment est venu de prendre parti et de dire si vous n'êtes rien qu'un *Caucus* en vue des élections municipales, ou une école véritable de philosophie sociale, et si vous avez en réserve une solution qui laisse subsister la famille individuelle. Beaucoup s'en réjouiront et vous tendront la main. Mais la force des choses est contre vous, et j'ose vous défier de le faire.

Ce n'est donc point par la *Fabian Society* que l'idée antifamiliale, anticonjugale de Bebel et de ses adhérents a pénétré en Angleterre: elle fait son chemin toute seule. C'est qu'elle a été favorisée par des circonstances particulières: elle a trouvé les femmes anglaises, à tous les étages, mécontentes du mariage, les unes parce qu'il les avait dédaignées, les autres parce qu'il les avait déçues.

Pour les premières, c'est une simple question d'arithmétique. Partout, les femmes sont plus nombreuses que les hommes, mais nulle part la disproportion entre les sexes n'est plus grande qu'en Angleterre. L'émigration augmente sans cesse cette disproportion qui condamne une partie notable de la population féminine au célibat. En même temps, avec le développement pléthorique des grandes villes, la prostitution s'étend toujours et la statistique constate une diminution faible encore, mais déjà appréciable, des mariages dans les dix années de 1881 à 1891.

J'ai eu l'idée de consulter les tables du suicide et celles du divorce: mais ces chiffres sont peu concluants. La femme

anglaise se tue quelquefois par amour, très rarement par misère. Elle a un pouvoir d'endurance que notre sexe ne connaît pas, une élasticité morale que rien ne dément ni n'entame. Il faut qu'elle soit absolument acculée au désespoir pour porter la main sur elle-même. A défaut de ce courage de vivre qui est en elle, la religion ou l'amour des enfants la retiennent dans ce triste monde. Ce n'est donc pas la statistique des suicides qui nous donnera la mesure de ses douleurs. Et ce n'est pas davantage la statistique des divorces qui nous livrera le secret de ses désappointements conjugaux. Le divorce coûte cher : c'est une denrée de luxe, un accessoire de la vie riche. C'est pourquoi il n'y a en Angleterre que un divorce sur 577 mariages, tandis qu'en France on compte un divorce sur 87 mariages, et à Paris un sur 13[1]. Je pourrais citer tel comté du Connecticut où la proportion s'élève à 1/6e. Partout, dans le monde entier, le divorce est devenu plus facile depuis quelques années. Je ne citerai pas le Japon, où le bavardage est un cas de divorce : malgré les victoires des Japonais sur terre et sur mer, ils ne font pas encore autorité pour l'Occident en matière de morale conjugale. En Australie, le mari peut être débarrassé de sa femme si elle a été prise deux fois en état d'ivresse. Aux États-Unis, les raisons les plus saugrenues et les plus frivoles sont produites et admises. Un mari demande le divorce parce que sa femme ne sait ou ne peut faire la cuisine. Une femme demande le divorce parce que son mari ne coupe pas assez souvent les ongles de ses orteils. Vous rappelez-vous, dans la *Physiologie du mariage,* une femme à laquelle il est impossible d'aimer son époux parce qu'il a du poil dans les oreilles ? Le poil dans les oreilles sera bientôt un cas de divorce aux États-Unis. Dieu merci, les juges anglais ne se prêtent pas à ces tristes plaisanteries. On a rappelé récemment, dans la convocation d'York, le mot de l'apôtre saint Mathieu : « L'homme et la femme ne seront qu'un, sauf le cas de fornication. » En somme, la législation anglaise continue à reposer sur ce principe-là. La loi favorise l'homme en exigeant que l'adultère dont il se rend coupable, pour

1. Ce chiffre est formidable. J'en laisse la responsabilité à la Commission du Parlement qui a réuni ces documents. Voir la *New Review* d'août et septembre 1894, articles de M. J. Henniker Eaton.

entraîner le divorce, soit compliqué de sévices (*cruelty*). Cependant, je suis heureux de dire, d'après un procès récent, qu'une jurisprudence plus libérale et plus équitable tend à prévaloir sur la lettre de la loi.

Quoi qu'il en soit, le divorce, en Angleterre, n'est applicable qu'à un très petit nombre de cas, il n'est pas à la portée de toutes les bourses, et, par conséquent, ne peut pas fournir d'indications bien sincères ni bien claires sur cette lente décomposition du mariage à laquelle nous assistons.

Puisque les statistiques n'ont rien à nous dire, interrogerons-nous le roman et le théâtre? L'un nous emporterait bien au delà de la réalité, et l'autre nous retiendrait en deçà. Ce caractère utopique du roman et ce caractère réactionnaire du théâtre, en matière de réforme sociale, sont invariables. Il y a là un sujet de réflexion et d'étude pour quiconque voit et comprend. En ce moment, je veux seulement les constater une fois de plus. Deux hommes d'esprit, Sidney Grundy et Arthur Pinero, ont porté sur la scène la question des femmes et du mariage, le premier au *Comedy Theatre* dans la *New Woman*, le second au *Garrick* dans *The notorious mistress Ebbsmith*. Grundy n'a fait qu'effleurer le sujet. Dans sa pièce on voit la paix d'un ménage troublée par les entreprises d'un bas-bleu qui fait servir la littérature à ses petits desseins ; mais le caractère a peu de relief et d'actualité. En somme, c'est la vieille histoire : Feuillet nous l'a contée plus d'une fois. La femme émancipée, la femme nouvelle n'apparaît que dans les types épisodiques qui sont d'amusantes caricatures, mais c'est de l'humour de journal, plutôt que de la philosophie sociale.

La pièce d'Arthur Pinero est plus ambitieuse, mais, — peut-être est-ce la faute des conventions étroites et des pudeurs obligatoires qui limitent l'essor du dramatiste anglais? — il me semble qu'il est loin d'avoir donné au sujet toute son ampleur. Mrs Ebbsmith est une femme mariée et mal mariée. Elle se fait garde-malade. En ce moment, c'est la rage, c'est la fureur. La garde-malade est l'héroïne du jour, et elle le sait : il n'y a qu'à la voir marcher dans la rue pour s'en rendre compte. Donc, Mrs Ebbsmith est entrée dans la confrérie, et se trouve mise ainsi en relations avec un

homme dont les déceptions conjugales, quoique différentes des siennes, n'ont pas été moins profondes. L'une a été brutalisée et outragée, l'autre n'a pas été compris : là où il espérait l'amour, il n'a même pas rencontré la sympathie. Ces deux blessés du mariage se rapprochent pour panser leurs plaies et s'unissent. Mais de quelle union ? Mrs Ebbsmith veut en proscrire la passion; elle sera une sœur, non une maîtresse. Ce n'est pas la peur du monde qui la retient, car elle a rompu en visière avec lui, ni la crainte du péché, car elle est libre de toute superstition religieuse. C'est une femme qui ne tient pas à avoir un amant : je suis très disposé à me contenter de cette raison. Mais les amis du jeune homme sont à l'œuvre pour le détacher d'elle, et il est dans le caractère de cette femme d'accepter la lutte. Pour conserver l'homme qu'elle a pris, elle cherchera à allumer ce désir que tout à l'heure elle voulait éteindre. A son tour, elle subit un rude assaut. C'est l'ancienne foi de son enfance qui l'appelle, par la bouche d'un humble et éloquent ministre, que le hasard a amené là. Elle n'est pas persuadée et comme, en se retirant, il laisse une bible sur la table, elle saisit le livre avec haine et avec colère; elle le jette au feu. Puis voici qu'un merveilleux revirement se fait en elle; elle pousse une sorte de gémissement, court vers le foyer, plonge ses mains dans la flamme et en retire le saint livre qu'elle élève vers le ciel, avec une sorte d'égarement enthousiaste. C'est la crise, la péripétie de la pièce. Ce beau jeu de scène a été fort applaudi. Il prouve que M. Pinero est un habile homme et que Mrs Patrick Campbell est une grande actrice ; mais il ne prouve rien de plus. Que deviendrait toute cette aventure si Mrs Ebbsmith avait tranquillement laissé la bible dans le feu, ou, plus simplement encore, sur la table? C'est là ce qu'auraient fait infailliblement les *leading women* socialistes que j'ai l'honneur de connaître.

On a parlé quelque peu à Paris du roman de Grant Allen, *The Woman who did.* J'avoue que j'aime ce livre noble et triste, qui traite chastement une question délicate et qui est revêtu d'une réelle beauté littéraire. Je l'ai lu et je le relirai. Herminia Barton, l'héroïne de Grant Allen, repousse le mariage *a priori* et par principe : « Le mariage en lui-même,

dit-elle, est une affirmation de la domination de l'homme sur la femme. Il la lui enchaîne pour la vie ; il ignore qu'elle ait une existence à elle. Il lui arrache une promesse qu'aucun cœur humain n'est sûr de tenir. Car vous pouvez vous engager à faire ou à ne pas faire, la chose est aisée ; mais s'engager à sentir ou à ne pas sentir, n'est-ce pas, manifestement, une absurdité ? Tous les maux peuvent sortir de cette situation, et je refuse d'envisager une telle perspective. Si j'aime un homme, je ne puis l'aimer que dans des conditions d'indépendance absolue. Je ne puis prendre l'engagement de vivre avec lui — car ce serait une souillure ! — une heure après que j'aurai cessé de l'aimer : ou de l'aimer encore quand je l'aurai reconnu indigne de mon amour ou incapable de le garder, ou si je découvre un autre homme qui en est plus digne que lui. »

Herminia est fidèle jusqu'au bout à sa théorie de l'union libre. Pourtant, elle se contredit et se dément en un point important, non par une de ces conversions instantanées où tout un caractère s'effondre et se retourne, — conversions si communes au théâtre, si rares dans la vie — mais par la persistance d'un sentiment naturel qui, il faut bien le dire, démolit toute sa philosophie. Ce sentiment, dont elle meurt, c'est l'amour qu'elle a pour son enfant : sentiment exclusif et puissant qui la ramène, à son insu ou même malgré elle, à la monogamie et l'y enferme.

III

The Woman who did, la femme qui a osé mettre en pratique la théorie de l'union libre, tandis que les autres s'en tenaient à la plainte, à la dissertation ou au rêve, n'est jusqu'ici qu'une créature d'imagination. Fût-elle vivante, elle ne serait encore qu'une exception. Je ne conteste pas que, souvent, c'est par les exceptions que nous pouvons pressentir la génération qui nous suit. Peut-être Herminia Barton sera-t-elle la règle au xx[e] siècle. En tout cas, ce n'est pas d'après elle qu'il faut

juger la masse de ses contemporaines. Ce qu'il faut se dire, c'est qu'il entre dans leur composition quelques atomes intellectuels de cette femme étrange. Les idées qui prennent chez Herminia une forme si impitoyablement nette, si hautaine, si agressive, existent chez beaucoup de femmes à l'état de velléités incertaines ou de vagues regrets; leur cervelle en est hantée aux heures de nervosité et de faiblesse où la vie est plus rude et le cœur plus lourd.

Décidément la famille anglaise n'est pas aussi solide que nous l'avions cru : elle n'est peut-être pas aussi solide que la nôtre, dont nous médisons si volontiers.

Tout d'abord, c'est la préface du mariage qui a perdu toute sa sincérité et sa grâce La chasse au mari, unique occupation de la jeune fille, unique objet de ses pensées depuis l'enfance, a pris, dans ces dernières années, un caractère d'âpreté répulsive. Toutes les périphrases du monde ne serviraient de rien, si je voulais essayer de dire, en termes acceptables, jusqu'où va le manège des candidates au mariage. L'homme, cependant, fait le gros dos, se laisse cajoler avec une fatuité sournoise: au bon moment, il crève le filet et s'échappe : tout est à recommencer. Dans *the Ideal Husband*, la dernière, ou l'avant-dernière pièce d'Oscar Wilde, un jeune homme, après s'être déclaré, demande à la jeune personne qui l'a circonvenu : « Croyez-vous que vous pourrez m'aimer? » Elle lui répond : « Vous aimer! Mais tout Londres sait que je vous adore depuis six mois! Ma réputation est absolument perdue. » Je comprends que ces mœurs-là donnent la nausée à celles qui ont du cœur, et qu'elles aiment mieux renoncer au mariage que de se marier ainsi.

La promesse une fois obtenue, la fiancée est protégée par la loi du *Breach of promise*, qui n'a sa raison d'être que dans les cas de séduction. Il est vrai que les effrontées et les intrigantes, seules, l'invoquent: néanmoins, elle couvre de son ombre tutélaire toutes les petites demoiselles du Royaume-Uni. Quelquefois l'homme s'engage à dix-huit ans. Suit une longue période d'attente. On apprend à se connaître, mais à quoi bon, puisqu'on est déjà lié pour la vie? J'ai vu marcher à l'autel des jeunes gens et des jeunes filles qui étaient mortellement las l'un de l'autre.

Voici nos gens mariés. La plus belle chambre est presque remplie par un grand lit carré, qui est le meuble important de la maison. Ce lit commun a été, pendant des siècles, le trait capital de la vie anglaise. Que, par une circonstance ou une autre, il cesse d'avoir ses deux occupants, et le charme est rompu. Le mari est comme le dieu de la femme anglaise, mais cette religion ne survit pas à la suppression des cérémonies du culte.

Chez nous, ce sont les enfants qui constituent véritablement la famille. Il n'est pas rare de voir des cœurs absolument froids l'un pour l'autre, se réchauffer peu à peu et se rejoindre dans l'amour qu'ils ont pour leurs petits. Un Anglais m'a dit un jour ce mot effrayant : « La mère n'existe pas chez nous. » Ce qui est certain, c'est que l'Anglaise s'occupe peu de l'éducation de ses enfants. Tant qu'ils sont petits, on a la *nurse* et la sous-*nurse;* plus grands, on les envoie à l'école, souvent très loin. Ils reviennent pour les holidays : on trouve les holidays bien fréquents et bien longs. Plus tard, ils ne viennent plus qu'à Christmas, à moins qu'ils ne se trouvent alors dans l'Inde ou en Australie. De cette façon, il y a toujours de la place dans la maison pour les nouveaux babies, résultats du culte dont je parlais tout à l'heure. Et les enfants du peuple, où s'élèvent-ils? Dans le ruisseau. Qui prend soin d'eux? Personne. Quelquefois vous en rencontrez deux ou trois empilés dans une petite voiture d'osier que pousse machinalement devant elle une sœur aînée de dix ou douze ans. Elle va ainsi, regardant les boutiques, quelquefois lisant une livraison de roman, jusque sous les roues des camions et des omnibus. Je m'imagine comment une mère française recevrait le fonctionnaire de l'État socialiste qui viendrait lui confisquer ses enfants. En Angleterre, ils trouveraient beaucoup de mères préparées à ce sacrifice.

En France et sur le continent en général, l'amour n'est pas le seul ciment du mariage. Combien de sentiments, bons ou mauvais, entrent en jeu, dans cette association à vie ! La vanité chez la femme, l'ambition chez l'homme, l'intérêt chez tous deux. Avec quelle énergie on travaille ensemble à bâtir le nid aux petits, à édifier la fortune commune! La femme

est, souvent, une bonne caissière : elle entend le commerce parfois mieux que son mari et, de par cette supériorité naturelle qui finit toujours par s'affirmer, devient la véritable gérante de la communauté. Devant M. le maire, les maris jurent protection à leurs femmes et les femmes promettent obéissance à leurs maris. Mais nous savons tous combien il y a de maris qui obéissent à leurs femmes et de femmes qui protègent leurs maris. Il en est qui sont ferrées sur la finance et sur le code.

Je n'ai jamais vu rien de tel chez les femmes anglaises des classes moyennes. Elles ne savent pas gagner de l'argent; elles ne savent même pas le dépenser : elles le gaspillent. Elles cousent tout de travers, ne connaissent pas un mot de cuisine, sont pillées par leurs bonnes et par leurs fournisseurs; si bien que leur maison leur coûte trois fois plus cher qu'elle ne devrait. Elles ne rangent rien autour d'elles : les chambres d'où elles émergent, parfaitement propres, nettes et fraîches, sont des chaos. Comme la fameuse madame Benoîton, elles ne sont jamais chez elles, dans ce fameux *home, sweet home*, tant vanté et tant chanté. A dix heures, elles trottent par la ville, au parc, ou dans les magasins. Elles déjeunent quelquefois en route, dans une de ces jolies crèmeries dont Londres s'est embelli, ou dans un restaurant végétarien, ou dans ces *tea-rooms* dont Brada a donné une description si curieusement vraie dans ses *Notes sur Londres*. Elles ont l'air d'obéir à une fringale de mouvement, d'être emportées par une fièvre galopante de vie active et extérieure, pour se décarêmer des longs siècles de puritanisme que l'Angleterre bourgeoise a derrière elle.

Je causais l'autre jour de tout cela avec une femme dont l'intelligence et le courage sont admirables, avec Mrs Brownlow. Veuve à vingt ans, elle s'est donnée à l'étude des questions pédagogiques et industrielles qui concernent l'ouvrière. C'est un haut, noble et pur caractère, une femme sans peur et sans reproche. « Je suis d'une famille de soldats, je ne connais pas la crainte », me disait-elle du même air paisible et souriant dont elle venait de m'offrir une tasse de thé. Vraiment, je plains le parti qui a une telle adversaire. Je lui demandais : « Que pensez-vous de la *New Woman* dont on

parle tant? » Elle me répondit : « La *New Woman* n'existe pas : c'est une invention des journalistes ; vous rencontrerez de ci de là quelques femmes qui en portent l'uniforme, la vareuse à deux rangées de boutons et les cheveux courts. Qui sont-elles? Nous ne les connaissons pas. »

Évidemment, Mrs Brownlow en sait plus long que moi là-dessus. Il se peut que la « femme nouvelle » n'existe pas, ou qu'elle soit, comme on l'a dit assez drôlement, une simple reprise du bas-bleu de jadis. Cependant, la transformation des allures féminines frappe les yeux de tout le monde, et surtout ceux d'un étranger. Les jeunes filles se sont mises à siffler comme leurs frères : depuis six mois, elles ont pris l'habitude de sauter d'un omnibus en marche. La hardiesse de leur pas et de leur regard est incroyable. En ce moment, il y a un monde entre la démarche de la Parisienne et celle de la Londonienne. En fait de jeux en plein air, le fade croquet est abandonné depuis longtemps : le lawn-tennis ne suffit plus. On est allé jusqu'au foot-ball : non l'innocent foot-ball des pensions, mais le brutal et sauvage foot-ball de Rugby, le foot-ball qu'on n'ose jouer aux États-Unis sans la présence constante d'un médecin. Il y a quelques semaines, deux équipes complètes de femmes, dans un costume beaucoup plus masculin que féminin, ont joué une grande partie, devant dix mille spectateurs qui riaient.

Ai-je besoin de dire que, dans ces manifestations excentriques, il entre beaucoup de pose, d'affectation et de mode, l'envie de s'exhiber mêlée à une sorte de bravade et de défi qui est encore un appel à l'attention des hommes? Les procédés de la coquetterie ont changé souvent depuis le jour où Galatée allait se cacher derrière les saules après avoir jeté une pomme à la tête de son amoureux. Il y a des moments où prévalent les airs mourants, les cils baissés, les timidités exquises, les rougeurs, les pudeurs et les langueurs ; on s'évanouit à la vue d'une souris, on se fait soutenir, on se fait porter, c'est charmant. Il y a d'autres moments où la femme fait du trapèze, enfourche une bicyclette, fume, tire du pistolet, met les mains dans ses poches, se déguise en bon garçon, en gentil camarade, éclate de rire quand on lui parle d'amour, et c'est encore charmant. Au lieu de griser, d'envelopper l'homme de

ses regards et de ses sourires, de le troubler par des contacts énervants, elle le fait sauter après l'amour comme un petit chien après un biscuit. Quelquefois elle lui dit qu'elle le déteste pour lui faire entendre qu'elle l'aime. Peut-être bien que nous en sommes là.

Cependant, il ne faut pas s'y fier. Certains symptômes indiquent un état de choses plus sérieux, une sorte de refroidissement entre les sexes, comme si la femme se mettait en devoir de se passer de l'homme. Quand on compare les journaux féminins à ce qu'ils étaient il y a vingt ans, on mesure le chemin parcouru, le progrès accompli. Vous trouverez encore là beaucoup de frivolité et de niaiserie; la grosse affaire, pour l'immense majorité, c'est encore de s'attifer et de plaire. Mais la toilette a aussi sa philosophie, et je ne vois pas, après tout, pourquoi Aristote n'aurait pas écrit un chapitre sur les chapeaux, puisque Ruskin s'est occupé de l'esthétique du meuble et du vêtement. Cette révolution qui s'est accomplie dans le goût anglais, les journaux féminins l'ont suivie et servie: par là ils ont contribué à élever et à raffiner l'esprit de la femme, à lui donner des besoins nouveaux et des organes qu'elle n'avait point. Ces mêmes journaux ont maintenant une critique, disent leur mot sur les auteurs et sur les livres. Discrètement la question sociale s'y glisse. On conseille la femme dans ses difficultés légales; on la dirige dans la recherche d'un emploi décent, d'un gagne-pain honorable. Peu à peu disparaît le ton d'optimisme et d'enfantillage: les sévères réalités sont envisagées comme elles doivent l'être.

Il y a vingt ans, il y avait à Londres un club de femmes, dans Berners Street. Je l'ai visité. Oh! le pauvre club! Il succomba sous ses difficultés financières au milieu de l'indifférence universelle. Comparez ce timide et malheureux essai avec les clubs féminins ou mixtes qui existent aujourd'hui, et surtout avec le *Pionnier*. Brada, dans ses *Notes*, a décrit l'intérieur du Pioneer Club; Arvède Barine, dans un de ces piquants articles écrits, l'été dernier, au retour d'un séjour à Londres[1], a raconté une des soirées du club. J'aime mieux

1 *Journal des Débats*, août et septembre 1894.

vous renvoyer à cette description et à ce récit que les recommencer. Une femme très originale et fort avancée dans le mouvement actuel, Katharine Saint-John Conway (aujourd'hui Mrs Glasier) a esquissé avec esprit[1], mais. je le crois, avec un petit grain de méchanceté, quelques-unes des figures qu'on rencontre dans un club féminin : « Elles sont toutes *dehors* (hors la société, j'imagine). Les unes sont nées en dehors; les autres ont sauté dehors; d'autres encore ont été mises dehors à la suite d'un accident quelconque... Celles qui ont sauté, — et qui sauteront peut-être encore — me font l'effet de grenouilles galvanisées. On ne sait jamais où elles seront demain. Il y en a une qu'on appelle Bobby. Elle avait épousé un petit homme bien tranquille qui possédait quelques centaines de livres de rente et qui lui fait une pension. Elle m'a dit, la première fois que je l'ai vue, qu'elle n'avait jamais eu l'idée de se laisser embêter par la marmaille, et m'a proposé de me dire tout sur tout quand je le voudrais. Alors, elle m'a demandé avec quoi je lavais mes cheveux pour leur donner une si jolie couleur. Elle sait conduire et veut m'emmener dans Bond Street habillée en page. Elle dit que nous aurions un succès fou... Il y en a une autre. Celle-là est toquée de théosophie. Elle s'efforce de mener la vie supérieure, la vie de l'esprit dans un misérable *flat*, en compagnie de deux autres femmes et d'un homme. Ils ne doivent manger que des pois cassés avec un peu de fruit. Elle m'a demandé l'autre jour si je croyais qu'un chou souffre quand on le coupe avec un couteau... Au fond, elle est à plaindre. Ses parents sont des *Plymouth brethren*. Ils ne lui donneront pas un sou, à moins qu'elle ne rentre au bercail. Elle vit avec six shillings par semaine en attendant qu'elle en meure : c'est, du reste, tout ce qu'elle souhaite. »

Admettons que ces deux figures soient des portraits, et même des portraits ressemblants. L'erreur serait de conclure que les clubs féminins soient peuplés exclusivement de pareilles folles. Oui, on y rencontre des cœurs aigris et des cerveaux malsains, des curieuses, des ambitieuses, des agitées, pour qui tout vaut mieux que la monotonie, le calme et

1. *Kasband and Brother.*

l'obscurité; puis d'honnêtes mouches du coche qui ne savent à quel apostolat se vouer; mais on y rencontre aussi des réformatrices sérieuses et sincères dont il ne faut parler qu'avec respect.

Quelqu'un me disait : « Elles ne savent pas ce qu'elles veulent, mais elles le veulent si bien qu'elles sont, pardieu! capables de l'accomplir! » Ce mot sceptique a besoin d'un correctif. Si les femmes ne savent pas ce qu'elles veulent, elles savent fort bien ce dont elles ne veulent plus, et ce dont elles ne veulent plus, c'est le mariage moderne, tel que l'homme l'a arrangé — ou dérangé — pour son agrément personnel. « Pratiquement, écrit Mrs Havelock Ellis, la monogamie a cessé d'exister en Angleterre. » Et comment? Par la faute des hommes. En mettant au jour le triste état où l'institution est tombée, la femme ne fait que constater un fait patent dont elle est la victime, non l'auteur.

Donc, de ce chaos confus de plaintes justes ou futiles se dégage une puissante clameur contre le mariage. Les unes désirent le purifier, les autres l'alléger : quelques-unes n'hésitent pas à le supprimer, au moins en tant que sacrement et que contrat à vie. Mrs Ellis, dans la brochure que je viens de citer et qui est pleine de tact, de raison, d'honnête et délicat sentiment[1], s'indigne surtout qu'on précipite les jeunes filles dans le mariage sans leur en faire connaître à l'avance les charges et les obligations. Elle souhaiterait que le mariage fût précédé d'une sorte d'apprentissage et de noviciat : mais, comme elle ne va pas jusqu'au bout de sa pensée et recule devant la conséquence extrême d'un accouplement à l'essai, tout le projet d'initiation, on le conçoit, avorte et s'écroule. Mrs Stanton Blatch, qui exprime, avec plus de ténacité, de franchise et de logique que personne, les idées de Bebel, est surtout préoccupée d'assurer ce qu'on appelle « l'indépendance économique » de la femme du peuple. Il faut que le fruit de son travail lui appartienne; son pain ne doit pas être l'aumône que son maître lui jette.

C'est, en effet, dans le milieu ouvrier que la question du mariage est la plus urgente et la plus difficile à résoudre,

1. *A Noviciate for mariage.*

parce que, comme on l'a vu, il se complique d'une rivalité industrielle entre les sexes. On est saisi, à cette heure avancée de la civilisation, de retrouver le problème de la Faim et de l'Amour posé à peu près comme il l'était dans l'âge des cavernes et des cités lacustres. Les deux grands instincts naturels dont l'un assure la conservation de l'individu et l'autre tend à la perpétuité de l'espèce se retrouvent en présence et comme en arrêt, ainsi que des fauves qui se montrent les dents. Par la faim, entendez l'ensemble des lois économiques qui président à l'existence matérielle; par l'amour, ce monde de sentiments qui a créé la famille et la conserve. Rien ne confond plus que la réapparition du vieux problème, qui exige une nouvelle solution. Combien les données en demeurent identiques et, cependant, combien différentes !

Comme ni l'Amour ni la Faim ne peuvent disparaître, il faudra encore une fois trouver entre eux un accommodement. Non moins vivaces sont les deux modes de l'existence humaine, l'individualisme et le socialisme. Sans le premier, pas de progrès; sans le second, pas de bonheur. Le socialisme a donc pleinement sa raison d'être. Où il se trompe, c'est quand il veut régner seul et se croit au début d'une période de conquêtes. Il a donné tout ce qu'il pouvait donner, ou plutôt il a pris tout ce qu'il pouvait prendre. Il a presque achevé l'amplitude de la demi-oscillation qui lui appartient ou, si l'on veut une autre comparaison tirée du monde physique, la marée que nous lui avons vu monter si bruyamment sera bientôt étale, et l'individualisme reprendra son mouvement d'ascension.

La campagne faite par les femmes anglaises sous la bannière socialiste est, en réalité, un symptôme de cette renaissance individualiste dont l'Angleterre nous devait l'exemple et l'impulsion. Elles ont emprunté des théories à Bebel, comme autrefois leurs arrière-grands-pères ont emprunté des dogmes à Luther, puis à Calvin. Elles se sont assimilé très vite tout ce qui, dans ces idées étrangères, convenait à leur tempérament et à leur situation présente. Elles ont vu, avant tout, dans le socialisme, avec un nom qui fait peur et qui est, à lui seul, un défi, tout un plan d'attaque contre l'autorité mascu-

line, et c'est ce côté destructif de la doctrine qui les a séduites. Elles n'iront pas plus loin. La cité socialiste de l'avenir garde encore pour elles le prestige des utopies lointaines, le charme des lieux où l'on n'est jamais allé, où l'on n'ira jamais. Le jour où, délivrées de la tyrannie, réelle ou prétendue, de l'homme, elles sentiraient descendre et peser sur leurs épaules le lourd, l'abrutissant, l'intolérable niveau de l'État collectiviste, elles ne le supporteraient pas une heure, et je ne me représente pas ces vaillantes femmes que j'ai écoutées avec tant de sympathie abdiquant leur personnalité et perdant leur nom pour porter un uniforme et un numéro d'ordre dans la cuisine ou la *nursery* socialiste. Elles seraient les premières à se révolter si elles savaient où elles vont. Pour le moment, elles aspirent à obtenir la culture, l'égalité et surtout l'indépendance. Qu'elles réussissent, et ce sont elles, ces socialistes d'un jour, qui nous sauveront du socialisme.

AUGUSTIN FILON.

L'EMPREINTE[1]

X

— Peut-on entrer? demanda Léonard.

Madeleine Jouques poussa un cri.

— Vous!... Huit jours sans revenir!... quel oublieux vous êtes!

Léonard sourit et balbutia :

— Saviez-vous qu'il pleut, ce soir?... J'avais envie de mon pardon : j'ai donc averti mes gens! et, certain de vous trouver, je suis venu...

Il s'arrêta, inquiet, sur le seuil :

— Votre frère n'est pas chez lui?

Madeleine fit une révérence moqueuse :

— Il est dehors, vous l'avez dit. Rassurez-vous, il rentrera dans un quart d'heure.

— Et vous gardiez le logis, seule?

— Cendrillon.

Léonard dit gaiement :

— J'entre; tant pis si je vous compromets!

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 juin.

— Ce ne sera pas pour longtemps : papa me réclame; je rentre à Nevers la semaine prochaine.

— Déjà ?

— Déjà...

Ils hésitèrent, comme s'ils avaient quelque chose à se confier.

— Je vous précède, dit encore Madeleine qui avait rougi.

Elle le conduisit dans le cabinet de travail de Jouques, s'assit ensuite au coin du feu.

— Eh bien! vous restez debout? prenez ce fauteuil...

Léonard sourit de nouveau :

— Non, laissez-moi. Je m'amuse énormément chaque fois que je viens ici. J'ai la manie de passer l'inspection.

Ce soir-là, plus que d'autres, il goûtait le calme de la pièce. Elle était d'une intimité pénétrante. Au fond, les reliures des livres piquaient la muraille de points brillants. Les meubles, larges et de couleur sombre, disaient l'aisance. Des Callot accrochés aux murs et un moulage d'après Donatello égayaient cet intérieur un peu grave.

— On se croirait dans un sanctuaire, murmura Léonard avec une ironie à peine marquée. Il n'y manque qu'une statue de l'Éducation : ce serait tout à fait bien.

— Fi ! répondit Madeleine, aurez-vous bientôt fini de vous moquer de mon frère ?

— Je ne me moque pas : j'admire...

Et, s'approchant d'une table sur laquelle un bouquet de roses s'épanouissait :

— Peste! fit-il, des fleurs, comme chez des amoureux !...

Madeleine gardait le silence ; Léonard se décida : il fit le tour de la table et. s'asseyant en face de la jeune fille, la regarda. De l'enfant de jadis, seuls les yeux couleur de primevère étaient restés. On n'aurait pu dire qu'elle fût jolie. Un charme, cependant, se dégageait d'elle. On la devinait primesautière et sérieuse, capable d'affection et d'espièglerie.

— A quoi songez-vous ? demanda-t-elle à Léonard, gênée par cet examen.

— Je songe au temps qui est horriblement triste, et j'écoute la pluie qui est bonne à entendre, quand on est, comme nous, à l'abri...

Les gouttes, en effet, tombaient dehors, rythmées. Pareilles à des doigts mystérieux, elles tapotaient sur les vitres.

— Oh ! oui, bonne à entendre, répéta Madeleine avec un frisson de plaisir.

A l'inverse de Léonard, elle n'éprouvait aucune mélancolie et jouissait pleinement de leur tête-à-tête.

Tout à coup, ils eurent l'impression que cette seconde heureuse s'envolait. La porte s'ouvrit ; Jouques entra, secouant ses vêtements encore éclaboussés par l'eau.

— Bonne nouvelle, mes enfants ! j'entre au *Globe*.

Il éprouvait une joie sereine. Cette réussite secrètement désirée favorisait le dessein de son ambition. Il n'avait, d'ailleurs, jamais parlé de ses démarches.

Affectueusement il serra la main de Léonard, puis répondit au baiser de Madeleine :

— Va, petite Mad, me voici en selle ! Il n'y a plus qu'à donner de l'éperon. Je ramènerai de ma course le Prince Charmant de tes rêves !

Madeleine et Léonard reprirent place aux deux coins de la cheminée. Jouques, devant le feu, sécha ses vêtements. La pluie continuait de tomber avec un bruit fade.

— Voici comment c'est arrivé, commença Jouques. Malville, depuis longtemps, voulait abandonner sa critique hebdomadaire. Il se prétend vieilli. Son esprit s'irritait surtout d'un contact habituel et obligatoire avec le roman, qui envahit les lettres. Les érudits de sa trempe se plaisent mal aux fantaisies, bien que ces fantaisies préparent la matière de l'histoire. Bref, il était las. On désirait aussi, au *Globe*, des idées plus modernes. Le format du journal, déjà compact, s'alourdissait de théories anciennes. Malville m'a présenté, et ce fut tout...

Une telle chance, si simplement venue, enchanta Madeleine. Elle la trouvait juste, adorant son frère. Léonard resta pensif.

— Ainsi, murmura Jouques, il suffit de rencontrer un homme pour qu'une vie devienne facile !

Sans Malville, en effet, il serait allé dans un lycée de province, professeur ignoré. C'était Malville qui l'avait retenu à Paris, Malville qui avait pétri sa pensée, puis dirigé sa volonté. Et il parla avec une tendresse recueillie de ce vieillard auquel Paris faisait une réputation de rudesse. Il le dessi-

nait en phrases nettes, avec sa silhouette anguleuse, son austérité, l'âpre désir de vérité dont tout son cœur brûlait. Il en faisait une façon d'apôtre vigoureux et désolé.

Léonard interrompit Jouques :

— C'est un sectaire.

L'évolution religieuse de Malville avait scandalisé. Quelques-uns le baptisaient encore le Renan protestant, non qu'il eût jamais goûté l'ondoyante séduction des doutes sytématiques, mais simplement parce qu'il avait abandonné le sacerdoce et pour mieux marquer leur rancune.

— De quel droit juges-tu un homme que tu ne connais pas? répondit Jouques. Suffit-il de n'avoir pas tes opinions pour être malhonnête? Il faut être plus juste ou plus charitable.

— En matière d'idées, il n'y a pas de charité, répliqua Léonard d'une voix dure. On peut secourir un misérable, on n'est jamais tenu d'excuser un crime.

Jouques sourit de cet emportement :

— Comme tu changes ! Il semble qu'aujourd'hui ta religion ait perdu toute charité.

— La vie, elle aussi, manque de charité.

Et Léonard tomba dans une rêverie. La mélancolie qui l'avait poussé à monter ce soir-là, l'enveloppait de nouveau. Des souvenirs le troublaient. Il reprit, laissant parler ses inquiétudes :

— Ah ! les espoirs dont l'enfance est remplie pour mieux exciter nos désirs ! Quel feu de paille ! On s'émerveille d'abord, tant la flamme brille ; mais la fumée s'élève. Il n'y a bientôt plus qu'elle. Elle aveugle, elle étouffe, et la nuit vient. Je te répète que la vie manque de charité: souriant à qui passe, offrant tout, ne se donnant jamais...

— Tu te trompes : elle cède à qui la prend. Le monde moral est d'une mécanique aussi précise que le matériel. Chacun d'eux échange ses effets dans un jeu régulier d'actions et de réactions. Fatalement, dans l'un comme dans l'autre, la victoire revient aux forces dirigées, et tout ici-bas est équilibré.

— Tu oublies l'existence future.

— Je n'oublie rien. Cette justice même me fait douter de l'au delà.

Jouques se leva et marcha à grands pas :

— Mais ma vie en est la preuve, reprit-il, s'animant. Je n'ai jamais mis de côté une seule de mes ambitions. J'en ai réalisé quelques-unes, j'attends les autres. Nieras-tu cependant que j'aie commencé par des jours durs? Rappelle-toi, Madeleine, quelle détresse fut la nôtre! et, après la mort de notre mère, mon père qui, là-bas, s'abandonnait, laissant le commerce à la dérive... Tout à coup, la médaille se retourne : Malville s'intéresse à moi; j'entre à l'École normale... Peut-être avant deux ans je deviendrai célèbre. A Nevers aussi, mon père devient un autre homme, la maison s'agrandit, l'argent afflue de tous côtés... J'ai eu quinze ans de déveine, c'est quinze années de chance! Quinze ans! le quart d'une longue vie humaine!

Léonard avait écouté, recueilli :

— Qu'est-ce qu'un fait isolé, devant le nombre immense des faits qui composent l'ensemble des vies? murmura-t-il. Tu parles de ton existence? voici la mienne...

Il avait fait son droit, s'était ensuite jeté dans la littérature, avait goûté du journalisme. L'une après l'autre, les portes s'étaient fermées. Son existence n'avait été qu'un désir tué par l'effort. Même aujourd'hui, devenu riche, — M. Artus lui ayant laissé sa fortune, — il avait le sentiment d'être une belle machine admirablement montée, mais dont il n'était possible de tirer aucun travail. Sans doute, depuis un an, il s'était épris d'études sociales. Le désir de transformer l'humanité douloureuse en une autre selon son rêve et meilleure le passionnait. Il voyait là un but très noble, et cela expliquait son entrée dans « l'Union de la défense sociale », sa passion pour Ronchard qui la dirigeait; cependant, combien de fois lui arrivait-il encore de mettre en doute le succès de cette recherche!

— Quoi que j'aie tenté, je me suis toujours heurté à un obstacle séparant l'idée pure de l'acte. Je conçois l'une, je ne puis atteindre l'autre. Mon ambition demeure entière, ma déception grandit. Il y a des heures où j'envie le bureaucrate, le paysan, le boutiquier, tous les êtres enserrés dans une règle. En vérité, si l'équilibre dont tu parles existe, quelle force énigmatique détruit ainsi mon effort? Je ne suis ni meil-

leur ni pire que la plupart; pourtant j'ai fait moins et souffert plus !

— Il est étrange, répondit Jouques, qu'analysant ton mal avec cette précision tu demeures incapable d'y porter remède. Il y a dans ton être je ne sais quelle impatience inexplicable, une faim d'inconnu que rien ne satisfait. Je me demande parfois si elle ne résulte pas, selon le mot de Malville, d'une empreinte originelle, d'un *choc en retour* d'éducation, par exemple, agissant à distance et dont les années n'ont pu atténuer l'effet. Sans une formation d'esprit caractéristique, comment expliquer ce fait que, seules, les entreprises ou les théories chimériques soient capables de te retenir? Tu parlais de Ronchard, de « l'Union de la défense sociale ». Je les connais mal peut-être : d'après ton dire, toutefois, j'imagine encore là une réunion d'hommes de bon ton plus que de bonne volonté, ni tout à fait libéraux, ni tout à fait catholiques, mais un peu les deux, s'amusant à codifier leurs conceptions sociales à l'abri des contradicteurs, avec d'autant plus d'assurance qu'ils savent n'être jamais mis en état de les appliquer. Sans doute, Le Play leur sert de guide. Ils goûtent volontiers l'esprit et l'intransigeance de son œuvre. Encore la déforment-ils, pour la plier aux exigences de leurs traditions familiales ou religieuses. Ce sont des opinions de salon, qui ne sauraient aller au grand air. La liberté de tester, le retour au droit d'aînesse, aux métiers autonomes et fermés, pure utopie ou jeux d'esprit! Or voici ma crainte : n'est-ce pas l'irréalisable de ces rêves qui te les fait ainsi goûter?

— Tu parles en esprit prévenu. Non, l'Union ne se contente pas, comme tu l'imagines, de remuer des idées : elle veut les appliquer. En province, à Paris, partout, des groupes adhérents se sont constitués, véritables foyers de propagande : nous possédons aujourd'hui une revue, des cours publics dont le nombre va croissant. Bref, nous voulons atteindre l'âme même de la nation; pour la gagner à nous, il suffira qu'elle nous connaisse !

— Soit, reprit Jouques avec vivacité, mais quel est ton rôle dans tout cela? Quel but précis recherches-tu? Il y a mille procédés pour conquérir une place dans le monde, mais un seul suffit et il faut s'y tenir. Si les médiocres réussissent

de préférence, c'est précisement parce que impuissants à suivre des pistes diverses, ils ne veulent qu'une chose et la veulent bien !

— Mon but... commença Léonard.

Mais il s'interrompit brusquement.

— A quoi bon en parler aujourd'hui ? fit-il après un instant. Tu le connaîtras bientôt, et, si je l'atteins, je suis certain de ton approbation.

— Voilà une parole comme je les aime ! Bon courage ! Ton mal est guérissable. Peut-être ne vient-il que d'une trop grande soumission à certaines influences du passé.

Léonard fit un geste bref :

— Ne parle pas du passé : il est mort pour moi, plus que tu ne pourrais le soupçonner.

Un silence suivit. Madeleine alla vers la fenêtre :

— Je vous annonce le beau temps, dit-elle enfin. Venez donc regarder : ce Luxembourg est charmant.

Une éclaircie s'était faite. La lune, d'un coup de faucille, avait séparé les nuages. Un jour bleu enveloppait les arbres. On ne distinguait, d'ailleurs, que les verdures, de longues allées enveloppées de brumes, çà et là des pelouses d'un azur profond et, tout au loin, la perspective des maisons éclairées. Madeleine montra la traînée blanche de brouillard qui semblait suivre les grilles.

— C'est singulier : ne dirait-on pas d'ici un fleuve ? Je m'imagine être à Nevers.

Ce nom remua leurs cœurs. Pour eux aussi, le jardin, si calme, évoquait la ville. Ils la revoyaient avec ses fines aiguilles, ses ogives, le ruissellement des escaliers dégringolant vers la Loire paisible.

Jouques se tourna vers Léonard :

— As-tu remarqué l'aspect de cloître ancien et guilleret qu'a gardé le vieux Nevers ? et le silence délicieux des rues ?... et la plaine ? Ah ! la plaine, toute bleue, avec ses villes aux noms ecclésiastiques, Prière, la Charité... On respirait là-bas un parfum fané de christianisme.

Mais ce que Léonard avait retenu, c'étaient les noms curieux des ruelles, la rue de la Boulerie, la rue de la Tourterelle, la rue des Trois-Carreaux, la rue des Belles-Lunettes :

elles enfermaient Nevers dans une enceinte de légende, survivant aux tours anciennes. et l'on comprenait que des saints mystérieux se plussent à y être vénérés : saint Arigle, saint Gildart, d'autres encore...

Madeleine dit :

— On voit que vous n'habitez plus Nevers. Vous l'aimez comme une absente.

Elle seule avait le cœur serré, songeant à son départ prochain. Soudain quelqu'un sonna. Le domestique de Léonard apportait une dépêche. L'heure tardive de son arrivée l'ayant inquiété, il était venu la remettre.

— Donnez, fit Léonard.

Il déchira l'adresse, lut avec un imperceptible tremblement des mains et dit ensuite :

— C'est le Père de Bernières qui me prévient de son passage à Paris. Il arrive demain à la gare du Nord, et me demande d'aller l'y voir.

Il se fit un silence. Jouques eut un mot brutal :

— Tu corresponds avec cet imbécile?

— Nous nous sommes écrit.

— Drôle de relation !

— Pourquoi?

Jouques ne savait. Son antipathie d'autrefois continuait sans raisons nouvelles.

Léonard reprit :

— Il y a sept ans que nous ne nous sommes vus : nous quittions alors Saint-Louis de Gonzague. Notre correspondance a débuté pendant son noviciat, l'année dernière. Bernières commença, je répondis. Tu as tort d'en parler mal, car il a changé.

Jouques haussa les épaules.

— Une lettre n'a point de visage.

Ils étaient revenus autour de la table. Des panaches de vapeur montaient tout droit, au-dessus du thé servi. Les braises, soulevant la cendre qui les couvrait, semblaient des yeux ouverts. L'arrivée du télégramme avait rendu Léonard songeur.

— Il y a des heures où les souvenirs enveloppent l'âme, dit Jouques. Je me rappelle maintenant. avec une insistance qui me surprend. un goûter chez madame None auquel assis-

tait Bernières. Quelle étrange réunion! Je vous scandalisai. On parla philosophie, et nous nous rendîmes à un salut, dans la chapelle de ton collège. Tes amis me déplurent. J'aimerais pourtant savoir où ils demeurent, ce qu'ils font... Imagine, un instant, qu'un prestige les amène autour de cette table, placés comme jadis, et cherche quels pourraient être leurs sentiments. Y en aurait-il un seul — je ne parle pas de nous, dont l'amitié a poussé comme les fleurs tardives et très vivaces — y en aurait-il un seul qui n'éprouvât de la gêne ou de l'ennui? Et quelle diversité! Comme ils seraient loin de nous et de ce qu'ils furent eux-mêmes!

— Ce qu'ils sont devenus? Bernières est jésuite; les autres...

Léonard chercha, s'étonnant de trouver à tel point étrangers à ses affections actuelles des êtres qui avaient si longtemps partagé sa vie.

Une revue commença. Jouques disait :

— Je revois une silhouette ridicule, Cheudaine. Qu'est-il devenu?

— Je l'ai retrouvé récemment chez Ronchard, avocat sans causes; il pioche la sociologie comme jadis il écrivait un roman moyen âge. Certaines sottises sont irrémédiables.

— Lanie, l'ami dont tu ne te séparais pas?...

— Clerc de notaire; marié, je ne sais quand, je ne sais où...

— Delestang, ce militaire épris de batailles?

Madeleine répondit, rieuse :

— Il place des engrais.

— Servet?

— A Paris encore, ne faisant rien, s'amusant ferme...

A chaque demande, une mélancolie plus grande serrait le cœur de Léonard. Ah! qu'ils étaient tristes, ces pauvres noms d'oubliés. Ils erraient comme des épaves sur l'océan des souvenirs. Entre eux et l'heure présente, un flot de jours avait passé, chacun les entraînant plus loin.

Jouques murmura :

— Au fait, pourquoi chercher? Sans doute nous ne les retrouverons jamais...

Tous trois rêvèrent.

Par un hasard curieux, leurs pensées avaient remonté d'un commun accord les années écoulées. Madeleine retrouvait

dans sa mémoire un soir d'été où, vêtue de blanc, elle avait applaudi un collégien déguisé en empereur. Jouques songeait à une après-midi durant laquelle, échappé de l'école primaire, il s'était amusé en compagnie de gamins, à démolir à coups de pioche un vieux pan de mur : temps charmant où l'on avait peur de la police et où l'on vagabondait sans souci de déchirer ses vêtements. Et Léonard voyait, à demi effacés, les visages des camarades dont les noms venaient d'être évoqués. Il ne les regrettait pas ; cependant un indéfinissable charme semblait s'attacher à chacun d'eux.

Leurs trois enfances étaient là : celle de Madeleine, enthousiaste et rêveuse : celle de Jouques, plébéienne et enivrée des libertés de la rue : celle de Léonard, bourgeoise et gourmée.

— Où est le temps, murmura Jouques, où j'achetais un pot de marguerites pour l'offrir à un trottin?

— Où est le temps où je vous vis costumé en roi d'Allemagne? dit Madeleine à Léonard.

Celui-ci tressaillit. Cheudaine, Lanie, tous ces disparus lui rappelaient la minute où, pris de vertige, il avait entrevu la jouissance du monde possédé. Ainsi revu à distance, combien ce triomphe de collège semblait puéril !

— Je ne vous comprends pas, répondit enfin Léonard en se levant, même s'il est mauvais, le présent ne vaut-il pas toujours mieux que ce qui n'est plus?

Il échangea ensuite avec eux des serrements de main presque tendres.

— Il faudra venir lui dire adieu, puisqu'elle veut partir, murmura Jouques tristement.

— Reviendrez-vous bientôt? interrogea Madeleine.

Et, en descendant l'escalier, Léonard entendit encore sa jolie voix :

— Y voyez-vous? dois-je descendre pour vous éclairer mieux?

— Non, merci, ne vous dérangez pas!

Il se retrouva dans la rue d'Assas.

Sous le ciel apaisé, le Luxembourg étalait ses verdures. Il y avait partout des horloges sonnantes : une pluie d'heures semblait tomber sur le quartier désert. Léonard frissonna.

Le passé l'obsédait. La phrase de Jouques : « Où est le temps où j'offrais des marguerites à un trottin ? » avait aussi réveillé en lui des amertumes secrètes.

En vain fouillait-il les jours écoulés ; il ne se rappelait rien de tel. Il avait toujours eu le cœur vide, une conduite d'ascète, une fidélité farouche aux observances religieuses, et il envia le roman naïf que Jouques avait laissé deviner : — le pot de fleurs provincial, l'ouvrière aux mains piquées, les rendez-vous le soir, dans le mystère de la rue, surtout la douceur des caresses. Pourquoi sa jeunesse n'avait-elle jamais goûté à la même part de rêve ?

Comme il suivait la rue Auguste-Comte, un bruit de pas le fit retourner. Une femme venait derrière lui. Elle était vêtue de soie claire et marchait, les jupes froufroutantes.

Elle atteignit Léonard, passa sans paraître l'avoir vu ; mais, parvenue près d'un bec de gaz, elle tourna la tête à son tour, et Léonard l'aperçut jolie, en somme, et désirable.

Son cœur battit. Dans le regard de l'inconnue, il avait lu clairement qu'elle aussi trouvait séduisantes sa tournure svelte et sa distinction d'allures.

Il eut une seconde l'envie d'approcher, puis, brusquement, s'arrêta.

L'inconnue fit un imperceptible geste d'ennui, et, reprenant sa marche rapide, elle disparut.

Léonard demeura immobile dans la rue vide. Une colère maintenant le soulevait contre lui-même. Quelle cause secrète le faisait ainsi différent des autres ? Pourquoi restait-il hors la loi ? Il semblait qu'une pierre eût scellé son cœur : et, retrouvant près de lui la grille du Luxembourg, que nulle ouverture à cette heure n'interrompait, l'idée lui vint que sa vie était close comme ce jardin.

Le matin viendrait-il jamais qui en ouvrirait les portes ?

XI

A Jouques, il n'avait raconté, pour ainsi dire, que l'extérieur de sa vie. Le drame dont sa conscience était le siège

restait secret. Il l'évoqua le lendemain, en feuilletant les lettres du Père de Bernières.

Il avait gardé sa promesse : depuis sa sortie de Saint-Louis de Gonzague, il était demeuré fidèle au Christ. Le Christ cependant l'avait délaissé.

Dès le début, il avait senti la grâce l'abandonner. Il priait : Jésus ne lui répondait plus. En vain il était revenu, aux fêtes régulières, tenace dans son désir, montrant simplement, pour attendrir l'inflexible, quelle tristesse l'accablait. Tentatives inutiles : de plus en plus la forme divine s'obscurcissait. Puis, un jour, il avait sangloté : cette forme venait de s'effacer, le Christ-idée lui avait fait place.

Une période trouble avait succédé. Il s'était réfugié dans une piété raide. Il s'était appris — lui, le voluptueux des menues chapelles — à aimer Saint-Sulpice ! En même temps, des contrastes avaient divisé son âme. Vierge, il connaissait en esprit les dépravations et jouissait d'imaginations expertes. Soumis aux dogmes, il recherchait les libertés de parole. Sa volonté restait chrétienne, son cœur cessait de l'être.

C'était l'époque où la vie commença de souffler sur ses illusions de fort en thème : il venait alors de finir son droit. Obstinément une main mystérieuse détruisit ses desseins.

Tout à coup la crise éclata : le souvenir de sa vocation l'obsédait. Il crut découvrir l'origine de son insuccès. Il s'était jadis refusé à l'appel du Christ : le Christ, non content de s'éloigner, lui fermait le monde.

Un débat, le plus cruel de tous, alors avait suivi. L'instinct de Léonard criait : « Voici la clé de l'énigme, Dieu se venge ! » Sa raison répondait : « Tu te trompes ! Ta décision, ayant été loyale, ne mérite aucun blâme. » Journées poignantes où le bonheur le plus désirable à ses yeux avait été l'oubli ! En ces temps-là, il avait couru les confessionnaux anonymes, tremblant qu'un prêtre ne découvrît son secret. Il ne communia plus qu'aux solennités obligatoires. Ç'avait été la fuite systématique de sa conscience, l'effroi des recueillements, une volonté tenace de tuer le souvenir : et, cette fois enfin, le silence absolu de l'âme s'était fait. Aujourd'hui tout se taisait au fond de lui, la paix était venue. On voit ainsi, dans la campagne, de vieux saules réduits à leur seule

écorce; ils tiennent contre le vent, mais la sève a cessé de les vivifier. Il était pareil à cet arbre, stérile et robuste.

Mal à l'aise, Léonard revint aux lettres du Père de Bernières, que sa rêverie lui avait fait oublier.

Celles-ci, également, racontaient une vie spirituelle, mais toute unie, d'une béatitude irritante et continue. Elles n'étaient, d'ailleurs, ni laïques ni religieuses, ces lettres. La narration d'un beau salut, l'histoire d'une récréation, un jour de fête de saint Stanislas de Kostka, suffisaient à leur joie. Le noviciat s'y peignait comme une villégiature poétique : telle une éducation à la Jean-Jacques, très idyllique et dépourvue de rigueurs. Quelques phrases, échappées par inadvertance et trop semblables à des extraits de prédication, marquaient seules l'action produite sur le cerveau par ce régime champêtre.

Léonard eut un sourire d'ironie légère. Un bonheur spirituel si pareil à lui-même suppose une sensibilité peu raffinée : il ne l'enviait pas. Et, qui sait ! peut-être avait-il exagéré le changement produit en Bernières. Comme avait dit Jouques, une lettre n'a point de visage. Il avait savouré dans celles-ci une tendresse un peu spéciale et leur inattendu. Y mettre plus semblait hasardeux.

Avec un geste de doute, Léonard rejeta les feuilles dans le tiroir où elles dormaient d'habitude. L'heure était venue. Il se rendit à la gare.

Il dut attendre sous le hall. La foule des dimanches envahissait les quais. Les fermes vibraient avec des frissons métalliques par-dessus les colonnades grecques. On eût cru volontiers, à voir la gaieté des partants, qu'apportées par les rails la fraîcheur des campagnes vertes et la joie des cabarets de banlieue se prolongeaient jusque-là. Tandis que Léonard flânait, contemplant les bousculades, quelqu'un tout à coup s'approcha.

— Clan !

— Servet !

— Tu n'habites pas Nevers ?

— Mais non...

Servet se retourna vers deux femmes qui le suivaient :

— Venez donc ! il faut que vous fassiez connaissance ! Une

amie à moi, Féli; son amie, Marcelle: un ancien camarade, Léonard Clan.

Il serra les mains de Léonard. Il était de ceux que la vue des visages connus enchante, parce qu'elle procure une occasion de parler ; tout de suite, sans attendre les réponses, il posa des questions :

— Est-ce que tu es installé à Paris? Comment se fait-il qu'on ne te rencontre jamais? où demeures-tu?

Léonard, gêné, laissait passer le déluge. Marcelle y mit fin.

— J'ai déjà le plaisir de connaître monsieur.

— Moi, madame?

— Certainement : nous avons dû nous rencontrer... peut-être hier.

Léonard tressaillit. Il la reconnaissait en effet. C'était elle, qui, la veille, avait passé près de lui, le long du Luxembourg. Il affecta de ne point s'en souvenir :

— Il est possible... Vous m'excusez? voici le train.

— Tu attendais quelqu'un?

— Bernières.

— Ah! Bernières! mais alors, j'attends aussi! Nous allions à Enghien : nous en serons quittes, s'il le faut, pour ne partir que dans une demi-heure : n'est-ce pas, Féli?... Je suis curieux de savoir comment la robe lui va!

Un flot de voyageurs envahit le quai. Servet se précipita, mais l'alerte était fausse. Un employé déclara qu'il restait cinq minutes avant l'arrivée du train de Hollande.

— Restons ici, dit Servet.

Et, sans que Léonard l'eût demandé, il le mit au courant de sa vie. Depuis deux ans, Féli et lui s'adoraient. Cela suffisait à l'occuper. Il parla aussi des camarades anciens. On en retrouvait beaucoup à la Conférence : Cheudaine, Bruet...

— Au fait, pourquoi ne viens-tu pas à la Conférence?

— Quelle conférence?

— La Conférence Olivaint, chez les Pères. On s'y donne rendez-vous tous les dimanches, pour la messe de neuf heures, c'est très commode.

Léonard eut un sourire railleur et montra Féli :

— Vous y allez... tous les deux?

— Tu n'y songes pas, avec Féli!

— Pourquoi pas?

Féli eut un accès de gaieté :

— Les bons Pères feraient une tête.

Mais Servet l'interrompit sèchement :

— C'est bien : assez sur ce sujet!

— Et vos amis, demanda Léonard à Marcelle, vont-ils aussi à la messe de neuf heures?

Elle répondit, les yeux dans ses yeux :

— Oh! moi, je n'ai pas d'amis.

Il rougit. La réponse le troublait moins que le regard jeté sur lui. Il s'aperçut aussi combien il l'avait mal vue. Elle n'était pas jolie, mais inquiétante. Son corps avait des lignes grêles. Elle souriait toujours, d'un sourire sensuel et sec. Ses cheveux blonds étaient roulés négligemment sur sa nuque.

— Voulez-vous me donner le bras? dit-elle en s'approchant de lui. Le piétinement sur place me fatigue.

Il ne parut pas avoir entendu :

— Cette fois, nous ne nous trompons plus, reprit-il.

La sortie recommençait. Une foule nouvelle s'écoulait, les mains encombrées. Des embrassades sonnaient dans les coins. Le Père de Bernières parut. Léonard et Servet s'avancèrent à sa rencontre, laissant les deux femmes en arrière.

Le Père aperçut tout de suite Léonard, s'approcha, et, gravement, colla sa joue contre les joues de celui-ci.

— Et moi! s'écria Servet, ne me reconnais-tu pas?

Était-ce le costume, l'odeur retrouvée et pareille à celle qui régnait dans la chambre du Père Propiac, était-ce simplement cette accolade particulière, Léonard sentit soudain sa sympathie pour Bernières se glacer.

Marcelle et Féli, demeurées à l'écart, regardaient en souriant.

Servet tourna un instant autour du Père :

— Eh bien! vrai, la robe te va mal. Il en est qu'elle avantage; elle te diminue, au contraire. Tu sembles plus petit qu'autrefois... Mais comprends-tu cette chance? j'arrivais ici, j'allais partir : tout à coup, je rencontre Clan qui m'annonce ta venue. Aussitôt...

Léonard l'interrompit :

— Je le regrette, mais nous ne pouvons rester ici. Bernières n'a que le temps nécessaire pour retrouver son train à la gare de Lyon.

Il héla une voiture, salua légèrement Marcelle et Féli, qui les avaient suivis de loin, et obligea Bernières à monter. Un peu ahuri, Servet protestait :

— Comment! vous êtes si pressés?

— Certainement.

— Adieu donc, dit le Père.

— Adieu.

La voiture partit.

— Quelles sont les dames qui vous accompagnaient? demanda le Père de Bernières : elles ont l'air fort bien.

— Tout à fait bien, répondit Léonard, mais je ne les connais pas.

Puis, curieux, ils s'examinèrent.

Servet avait raison : la soutane allait mal à Bernières. Cependant elle tenait à lui. C'était bien un jésuite qui revenait. Cela se reconnaissait à des indices caractéristiques : le dos plus courbé que jadis, une façon lente de lever les paupières, des ongles gris, la robe tachée, et encore cette odeur, obsédante et spéciale, qui dès l'abord avait gêné Léonard. Le Père semblait, d'ailleurs, avoir toujours été ainsi. On ne pouvait plus déjà l'imaginer autrement. Léonard en éprouva un malaise. Il tenta de le dissiper :

— Tu es vraiment aimable, dit-il, de m'avoir prévenu de ton passage. Je t'en demeure reconnaissant.

Bernières sourit.

— J'avais moi-même des raisons pour désirer vivement ta rencontre.

— Parlons vite et bien : que deviens-tu?

— Je suis heureux.

Le mot mystérieux qui autrefois avait miroité aux yeux de Léonard était revenu naturellement.

— Je ne te demande pas cela, mais où tu vas, ce que tu comptes faire...

— Tu t'y intéresses donc? Je suis nommé surveillant au collège de Besançon. Ma santé m'interdit le professorat. Elle

est devenue cependant beaucoup meilleure. Loin de me fatiguer, le noviciat m'a fortifié.

La voix du Père était unie, ses phrases aussi. Il semblait qu'un rouleau eût passé sur sa cervelle et nivelé ses pensées. Son bonheur même était insignifiant.

Il continua :

— A ton tour de répondre. T'occupes-tu toujours de science sociale ?

Léonard fit l'éloge de Ronchard. L'Union de la défense sociale se développait. La revue prospérait. Il cita des noms politiques qui avait promis leurs adhésions.

— Où cela te mènera-t-il ? interrogea Bernières.

Léonard répondit blessé :

— J'oubliais que tu ne peux comprendre ces ambitions mondaines !... J'aspire à conduire les hommes de mon âge. C'est un apostolat, sans doute, plus aride que le tien, mais j'ai la faiblesse de croire qu'il sera également plus fructueux.

Et, comme le Père ne répondait rien, Léonard, cédant à la tentation de l'éblouir, découvrit l'ambition secrète à laquelle il s'attachait :

— Non ! la vie, pour moi, ne consiste pas dans un renoncement inutile aux autres et vraiment trop aisé. Je veux au contraire agir, me mêler à la lutte sociale qui est proche, aider à découvrir les solutions rationnelles qui peuvent y mettre fin... Dans quinze jours, peut-être, j'aurai une chaire, des élèves...

— Tu vas professer ? interrompit Bernières avec un étonnement mal contenu.

Léonard sourit orgueilleusement :

— Il y a dans toute existence des heures précises, très rares, où, sans qu'on le désire, et presque de soi-même, l'avenir se décide. Depuis longtemps déjà, il était question à l'Union de fonder une chaire de Classification sociale. A son dernier lundi, Ronchard annonce enfin qu'un généreux anonyme a pris sur lui d'assurer cette création. Le hasard, la Providence — que sais-je ? — veulent que le même soir je sois contraint de prendre la parole : je me passionne, je m'emporte : une ovation succède... Bref, quelles qu'en soient les raisons, je crois avoir gagné la partie, car, dès le lendemain, Ronchard

m'annonçait qu'il songeait à moi pour être le professeur choisi.

La fièvre d'ambition qui brûlait Léonard mit un éclair dans ses yeux :

— Ainsi, avant huit jours peut-être, j'aurai atteint mon but... Souris-tu encore de ma conduite? Songes-tu bien qu'une chaire, en plein Paris, c'est une fenêtre ouverte sur le monde, et d'où l'on peut crier aux passants ses idées. Hardiment, comme un semeur, on les jette au dehors, et elles germent!

Le Père de Bernières répondit :

— Ne serait-il pas plus sage de t'occuper de ton salut, sans te soucier d'une société qui ne demande rien?

— Est-il donc nécessaire de s'enfermer pour gagner le ciel? répliqua durement Léonard.

— Non, certes, ce n'est pas cela que j'entends, mais j'ai peur que, dans ton enthousiasme, tu ne te laisses entraîner par le monde.

— Tu parles du monde comme un aveugle.

— On me l'a décrit suffisamment pour que je le connaisse.

— Permets-moi d'en douter.

Léonard, ironique, avait songé tout à coup aux amies de Servet que Bernières avait louées. L'image de Marcelle apparut sans effort dans sa mémoire; il fut surpris d'y prendre du plaisir.

Le Père de Bernières poursuivit :

— Vraiment, je redoute que tu n'entres dans une voie dangereuse. C'est afin de t'en avertir que j'ai désiré te voir pendant ces quelques minutes. Les lettres que tu m'adressais étaient peu chrétiennes de sentiment. Tu es devenu mondain. Je suis certain que tu ne communies plus chaque dimanche. Enfin, pourquoi n'avoir conservé aucune relation avec nos Pères... car tu ne les vois plus, n'est-ce pas?

Léonard pâlit, mais ne répondit rien.

— Il est très regrettable de te voir oublier ainsi ceux qui t'ont donné une éducation dont tu dois être fier. C'est contraire à l'intérêt de ton salut. La vraie piété ne peut se soutenir si elle n'est pas dirigée : c'est le cas de la tienne...

— Est-ce une commission dont tu t'acquittes? demanda brusquement Léonard.

— Non, mais il est bien certain que je ne me serais pas autant inquiété si l'on ne m'avait parlé des dangers que tu cours.

— En ce cas, plus un mot, je t'en prie. J'agis à ma guise. Des conseils, d'où qu'ils viennent, seraient superflus.

Léonard baissa la glace et affecta de regarder les passants. Très simplement, les phrases unies du Père de Bernières venaient de renouer le drame de Saint-Louis de Gonzague. Leur maladresse naïve annonçait à découvert une lutte nouvelle et prochaine.

Léonard reprit :

— C'est bien pour me dire ces choses, n'est-ce pas, que tu désirais me voir ?

— Certainement.

— Je me doute que sans cela je n'aurais pas eu la surprise de ta dépêche. Voilà du moins qui est franc !

Il haussa les épaules avec une sourde colère.

— On m'a appris à mettre Dieu dans tous mes actes. Je ne vois pas en quoi ma conduite pourrait te surprendre, répliqua Bernières.

— Ne mêle pas Dieu à tes commissions !

Bernières eut un mouvement de révolte pieuse. Le mot le scandalisait.

La voiture maintenant suivait la rue de Lyon. Le tumulte qui emplissait l'air facilitait les silences.

— J'estime, dit enfin Léonard, qu'après ceci nous n'aurons plus rien à nous communiquer. Ne t'étonne pas, si je renonce à une correspondance inutile, et peut-être dangereuse.

— Moi-même, j'allais te le demander : malgré ma bonne volonté, j'aurais eu de la peine à t'écrire. Je serai très occupé, là-bas. Je craindrais aussi d'aller contre notre règle. Un bon religieux doit s'interdire même les affections permises.

— Au noviciat, cependant...

— Au noviciat, ce n'était pas la même chose. On nous recommandait, au contraire, d'entretenir des relations fréquentes avec nos amis restés dans le monde. Il faut bien s'apprendre un peu à diriger les âmes.

Léonard partit d'un éclat de rire ironique :

— Bref, tes lettres étaient un devoir de vacances ?

— Ah ! tu as des mots...

— Nullement. Je suis enchanté d'avoir pu t'être utile. Ma prose a-t-elle été appréciée ? La simple courtoisie voulait qu'on me fît part de mes notes !

Il ouvrit la portière : on arrivait.

— Allons, fit-il, tu n'as point de bagages. Ton âme est légère. La route et le lendemain t'importent peu. Détachons-nous l'un de l'autre, puisque la règle l'exige. Je n'ai même pas à te souhaiter bon voyage.

Le Père de Bernières, troublé par cette raillerie, balbutia :

— Qu'as-tu ? tu parais fâché...

Léonard répondit :

— Fâché ! de quoi le serais-je ?

Et il s'éloigna.

Son cœur éclatait.

Ainsi, depuis sept ans, sans qu'il le soupçonnât, son existence avait été suivie ! Tandis qu'il s'obstinait à effacer jusqu'au souvenir de sa vocation, patiemment ses maîtres guettaient l'heure favorable pour renouveler leur tentative ! Vraiment, leur procédé d'information avait été d'une jolie habileté : tout en surveillant ses actes, on perfectionnait les méthodes du novice !

Léonard frémit de colère. Quel était le but ? Espérait-on encore faire de lui le jésuite désiré ? S'imaginait-on l'avoir pétri de telle sorte qu'au premier avertissement il dût redevenir docile ? Et subitement un malaise étrange l'envahit. Voici qu'il sentait la peur d'une empreinte indélébile laissée sur lui par l'enseignement de jadis. Si Jouques avait dit juste ?... Mais il se révolta :

— Je m'égare : quelle volonté au monde pourrait faire que je ne fusse pas mon maître ?

Il eut ensuite un beau mouvement de fierté.

— Nulle graine n'est restée dans le sol. J'ai la conscience nette, le cœur ferme.

D'un effort brusque, il détourna sa pensée : il oublierait cette matinée comme il avait oublié le reste. Qu'importent les convoitises si l'on reste hors d'atteinte ! Tous les liens du passé étaient brisés, l'avenir seul demeurait !

Justement, comme il rentrait, Léonard poussa un cri de joie : une lettre de Ronchard l'attendait, déterminant à jamais cet avenir ; l'anonyme, définitivement, avait accepté le nom de Léonard. Une soudaine allégresse souleva Léonard. Du geste, il défia l'ennemi vague dont la crainte l'avait obsédé et murmura :

— Je suis quelqu'un ! Je suis quelqu'un ! — comme si le monde allait se rendre à lui.

XII

Le lendemain, son domestique vint l'éveiller et lui annonça qu'une personne l'attendait. Léonard eut le pressentiment que l'imprévu entrait dans son existence.

— Qui est-ce? demanda-t-il anxieux.

— Je ne sais pas.

— C'est bien : j'y vais.

Léonard se leva. Tout en s'habillant, il résolut d'annoncer sa nomination à madame None, moins par affection que pour en faire parler dans Nevers. Il se sentait très fort, la tête pleine d'idées, et largement payé des amertumes de sa jeunesse.

Il demeura stupéfait en se trouvant devant Cheudaine.

— C'était donc toi? Pourquoi n'avoir pas dit ton nom?

— C'est moi-même.

Cheudaine sourit. Il portait une redingote noire ; une cravate couleur terre de Sienne brûlée et mouchetée de gros dessins de soie jaune, empêchait seule de le prendre pour un clergyman anglais. Vu en plein jour, avec ses cheveux collés plat et séparés honnêtement par une raie, avec ses yeux de myope naïf, ses doigts noués, ses bras trop longs, il ressemblait à un pantin maussade, aux attaches distendues par l'usage.

— Quelle bonne fortune me vaut cette visite... inattendue? demanda Léonard.

Cheudaine répliqua, sans répondre à sa question :

— Es-tu libre ce matin?

— Oui.

— Dans ce cas, mets ton chapeau et viens.

— Mais encore, explique-toi : où veux-tu me conduire?

— Chez un ami qui désire te revoir.

— Son nom?

— Le Père Propiac.

Léonard étouffa un cri :

— Ah!... il est ici?

— Certainement. Qu'y a-t-il d'étrange à cela?

Le sourire de Cheudaine s'élargit :

— Je l'ai rencontré hier, à la conférence Olivaint. Nous avons parlé de toi, et comme il t'aime beaucoup, j'ai pensé te faire plaisir en venant te chercher. C'était tout simple.

— Tout simple, en effet, répéta Léonard lentement.

Rêveur, il se promena dans la pièce. Un tumulte de souvenirs bouleversait son âme. Ce nom « le Père Propiac », prononcé devant lui pour la première fois depuis sept ans, avait suffi pour déchirer les plaies cicatrisées.

— Et, naturellement, c'est lui qui t'envoie?

Cheudaine, que l'agitation de Léonard surprenait, répondit :

— Tu penses bien que je ne serais pas venu sans cela.

Il continua, voulant montrer sa perspicacité :

— Je sais, d'ailleurs, ce qu'il veut te dire.

— Tu le sais?

— Je m'en doute. Il est le directeur de la conférence Olivaint et doit désirer que tu en fasses partie.

Léonard eut un rire ironique :

— J'admire ta clairvoyance...

Il retomba dans sa rêverie.

Il s'y attendait depuis des années. Une fois ou l'autre, une telle rencontre était fatale : ne fût-ce que pour dégonfler son âme des colères que le passé y avait accumulées, il en avait eu souvent le désir. Par une chance, cela arrivait ce jour-là! Certes, il pouvait aller au rendez-vous tête haute! L'avenir conquis justifiait ses actes. Ce ne seraient plus le Père et l'élève mis face à face, mais deux égaux, également résolus et forts, qui liquident un compte et font le bilan de leurs droits.

Des idées de bataille lui vinrent. Il se tourna vers Cheudaine et dit d'une voix dure :

— C'est bien. Moi aussi je serai enchanté de le revoir.

— De quel ton tu dis cela !

— Où demeure-t-il ?

— Rue de Sèvres, naturellement. C'est là qu'est la Conférence.

— Alors, descendons...

Ils partirent.

Une bise aigre courait. De l'air sale enveloppait les maisons et noyait les arbres dans sa tristesse. Cheudaine, sans remarquer le mutisme de Léonard, parlait avec volubilité :

— Ah! le Père sera bien content! Il m'a appris ta nomination.

— Il la connaissait déjà?

— Sans doute. Il en est enchanté. C'est qu'aussi tu parles joliment bien! Je comprends qu'il veuille te voir entrer dans sa Conférence. Comment se fait-il que tu n'en sois pas? Croyais-tu par hasard que ce fût un cercle? Non, pas du tout. C'est autre chose, bien mieux. Imagine...

Ensuite une avalanche de phrases dont aucune n'attendait une réponse : une pluie de petits mots dont chacun s'obstinait à décrire la Conférence, comme les lettres de Bernières avaient décrit le noviciat. Cela ne s'arrêtait qu'aux traversées des rues, quand Cheudaine hésitait à passer entre les voitures.

A force d'incises, de retouches, d'épithètes papillotantes, cette conférence, d'ailleurs, prenait corps, se dessinait avec des contours précis. A voir l'amour que lui vouait Cheudaine, on la devinait de même nature que le collège : elle était l'ombre qui suit le passant à mesure qu'il s'éloigne de l'arbre, l'éducatrice politique succédant à l'éducateur moral.

Curieuse, en vérité, et redoutable. A la fois congrégation de la Vierge, office central des œuvres catholiques, conférence de Saint-Vincent de Paul, patronage d'apprentis, pépinière de choix alimentant l'Association catholique de la Jeunesse française, excitant les mêmes ferveurs que Saint-Louis de Gonzague, maintenant les mêmes limites étroites de pensée, moins forte par sa constitution officielle que par ses réticences.

Sans doute, on s'y interdisait de parler politique : cependant l'histoire — qui, elle, n'est d'aucun parti — permettait d'y justifier l'émigré et de déclarer que ce courageux serviteur

du roi fut chassé « moins par la crainte de son propre péril que par le désespoir de ne pouvoir secourir la Royauté ». La même neutralité permettait de condamner 1830 et de blâmer la politique papale, tout en réclamant le rétablissement de l'État romain. Si l'on y parlait littérature, c'était avec des mépris pour l'art contemporain bien pareils à ceux du Père Cahours. Tout y était officiellement libre; tout cependant y était soumis à un contrôle. La conférence du vendredi — écrite — était examinée au préalable par le Directeur, la discussion surveillée par lui. Et. comme au collège encore, c'était la même passion pour les succès d'examens. Derrière la conférence Olivaint, se dressait la conférence Laënnec, celle-là plus spécialement réservée aux apprentis médecins rêvant l'internat, et permettant, par une habileté singulière, de glorifier la maison à l'aide des résultats de l'enseignement officiel.

En écoutant Cheudaine, Léonard se sentait rentrer dans l'atmosphère ancienne. N'était-ce pas dans une sorte de Saint-Louis de Gonzague, plus libre seulement, qu'il allait retrouver le Père Propiac? Même milieu d'éducation, même groupement d'élèves corrects. Le quartier aussi changeait autour de lui, accroissant l'illusion. Après Saint-Sulpice, les rues s'étaient rétrécies. Partout c'étaient des hôtels pieux. des demeures saintes, des communautés évanouies dans le silence : l'Abbaye-aux-Bois, abritée sous ses lierres; Saint-Thomas de Villeneuve, asile aristocratique à façade misérable, où l'on vénère saint Expédit écrasant un corbeau; d'autres encore, les Dames de la Retraite, les Chanoinesses de Saint-Augustin, les Religieuses de Saint-André; puis des coins de piété glacée, des magasins aux étalages de chapelles, tout le Paris catholique épanoui là. Involontairement, Léonard se rappelait le Nevers gothique au milieu duquel s'élève Saint-Louis de Gonzague. Il lui semblait que les années venaient de se dissiper : sa retraite avait fini la veille, le Père Propiac l'avait appelé, et il allait le trouver, comme d'habitude, simplement pour s'expliquer.

— Nous arrivons!

La voix de Cheudaine rappela Léonard à la réalité. Il ressentit un court émoi, puis regarda la maison. Point de croix sur la porte, point de clocher grimpant sur la crête du toit; le couvent anonyme.

Ils passèrent auprès d'un guichet derrière lequel un frère était assis, et pénétrèrent dans les parloirs.

— Est-ce ici qu'il doit venir? demanda Léonard.

Il se sentait glacé par ces hautes pièces sonores, à parois de verre, où tout se voit et peut s'entendre. Les portraits des Pères victimes de la Commune et déjà à demi canonisés les décoraient lugubrement. Comme par ironie, le Père Clerc y était représenté avec une barbe en broussaille qui lui donnait des airs de fédéré; la face rieuse du Père de Bengy évoquait l'idée d'un héros de Rabelais.

— Non, dit Cheudaine, montons. Il n'y a personne à la Conférence : les locaux n'ouvrent qu'à deux heures; mais le Père doit être là-haut, dans son cabinet.

Il fallut traverser un préau, gravir des escaliers. Un silence enveloppait le couvent : silence des portes closes, silence de l'Église énorme cachée dans une arrière-cour, silence du jour blafard.

Si près du but, Léonard maintenant défaillait. Des peurs de balbutier le faisaient pâlir. S'il allait se troubler? Tandis que Cheudaine frappait à la porte du Père, il dut s'appuyer contre la rampe du palier.

— Attendez, me voici, dit une voix tout à coup.

Oh! cette voix reconnaissable entre mille! Léonard se redressa, comme fouetté par elle, et se retourna : le Père Propiac montait.

Il arriva, essoufflé. Il semblait si pressé que tout naturellement les salutations d'usage furent omises.

— Mon brave Cheudaine, fit-il tout de suite avec douceur, vous seriez bien aimable de nous attendre là, dans mon cabinet, tandis que nous causerons. Vous ne m'en voulez pas, au moins?

Il tira ensuite ses clefs, ouvrit à côté la salle des conférences et, s'effaçant :

— Entrons, murmura-t-il si bas qu'on l'entendit à peine, nous serons mieux.

Léonard obéit : la porte se referma sur eux. Ils étaient seuls enfin! et se regardèrent fixement.

Léonard était arrivé avec des mots sonores dans la tête et la volonté de crier sa haine; il se tut.

Trop de liens l'attachaient à cet homme qui avait été, qui était encore le confesseur! c'est-à-dire celui qui a connu les détours du cœur, et ses défaillances, et ses hontes plus que le cœur lui-même ne les saurait connaître : en qui, sur la foi d'une promesse informulée, on a jeté, comme en un coffre à jamais fermé, les turpitudes dont la conscience se détourne!

Dès cette première minute, ce fut une sujétion retrouvée.

Ils allaient se parler : derrière les mots échangés, les mots d'autrefois, spectres vivants, pouvaient transparaître.

Ils se regardaient : les yeux voilés du Père disaient, non seulement l'inquiète recherche d'un état d'âme encore inconnu de lui, mais encore l'impérieuse résurrection d'inquisitions anciennes.

Tout les avait séparés. Depuis sept ans, ils étaient hostiles et ne s'étaient plus revus. Léonard avait transformé son être de telle sorte qu'on aurait pu douter de la continuité des personnes. Dans la muette interrogation du Père, il retrouvait toutes ses pensées d'autrefois et ses secrets gardés, comme une menace!

Le Père, las du silence, se décida le premier. Il ouvrit les bras du même geste lent qu'il avait eu jadis pour embrasser Léonard, puis dit simplement :

— Mon cher enfant!

Léonard recula, rappelé à lui-même :

— Je vous en prie, pas de démonstrations inutiles!

Le Père sourit :

— Voilà de bien gros mots. Pourquoi gâter le plaisir de nous revoir?

Il n'avait pas changé, lui. Ses joues avaient gardé leur rouge violent. Comme autrefois, ses yeux par instants semblaient se mouiller de larmes.

Léonard reprit d'une voix plus calme, mais qui tremblait encore :

— J'ignore pourquoi vous avez désiré me voir. Si c'est un compte qu'il vous fallait, il est facile à établir. Le métier, auprès de moi, ne vous a pas réussi. Marquez un échec. Je suis libre, grâce à Dieu! Je souhaite le même bonheur à tous les enfants qui tomberont sous votre direction.

Le Père leva les bras, avec un geste de martyr qui s'offre, et répliqua d'une voix musicale :

— Il ne faudrait pas croire, mon cher enfant, que vous avez commis un péché mortel en refusant d'entrer dans notre ordre !

Léonard stupéfait allait répondre ; il l'arrêta, lui prenant les mains :

— Plus un mot : écoutez-moi d'abord. La situation est bien plus simple que vous ne l'imaginez. Il y a eu malentendu de votre part, voilà tout. Si vous aviez eu plus de franchise avec moi, cela ne serait jamais arrivé. Fuir les explications, c'est avoir tort. C'est votre cas. Voilà pourquoi, puisque vous ne vouliez pas faire de vous-même le premier pas, j'ai songé à vous appeler... Ah ! je connais bien cette tête ! bonne, mais orgueilleuse !... J'éprouvais une grande peine à sentir votre conscience gênée ; je veux, pour votre bonheur que cette gêne n'existe plus...

Il lança les derniers mots doucement, certain de frapper juste. Léonard pâlit :

— Votre intervention était inutile, dit-il froidement. Ma conscience n'éprouve aucune gêne. J'ai pu subir des entraînements dangereux ; je me suis repris à temps, sans passion, sans remords. Dieu, du reste, me donne raison. J'ai sur beaucoup d'autres l'avantage de pouvoir parler de mes actes sans avoir besoin de recourir au huis clos.

Les yeux du Père Propiac s'éclairèrent d'une courte flamme, puis reprirent leur bonhomie souriante :

— Hé ! qui vous parle de cela ? fit-il avec un geste indécis. Je songe à votre avenir et vous revenez au passé comme si, en vérité, vous en subissiez le regret !

Léonard releva la tête :

— Faut-il encore vous répéter que je ne regrette rien ? Vous avez aussi d'étranges façons de parler d'avenir ! Je n'ai pas comme vous l'art des sous-entendus. Si vous voulez être compris, expliquez-vous clairement.

— Voilà justement ce que je désirais ! Allons, quittez cet air maussade qui vous va mal. Un peu plus, j'aurais cru que vous étiez fâché contre moi ! Et maintenant, suivez-moi bien.

La main qui avait jusque-là retenu Léonard se faufila sous

son bras. D'un mouvement imperceptible et léger, le Père l'entraîna, et ils commencèrent à marcher côte à côte, ainsi qu'autrefois.

La pièce était très longue, tendue de rouge, avec, çà et là, en guise de décoration, des tapisseries représentant les zouaves pontificaux à la bataille de Patay, Jeanne d'Arc à Domrémy et la procession de la Couronne d'épines. Au fond, sur un socle de marbre, le buste du Père Olivaint souriait. La tête, extatique et despote, semblait dominer une assemblée invisible, et ses yeux incertains contemplaient un horizon connu d'eux seuls.

— Dieu est meilleur que vous, mon enfant, reprit le Père avec des caresses dans la voix. Si j'en juge par le présent, il vous offre les prémisses d'un superbe avenir. J'en suis profondément heureux. Nous nous intéressons toujours à nos élèves, surtout lorsqu'ils sont, comme vous, sages et bons. Je vous ai suivi de loin, m'informant de ce que vous deveniez. La sainte Providence semblait d'ailleurs favoriser mes désirs. Quoi qu'ils fassent, nos amis, même ingrats, ne parviennent pas à nous rester étrangers, et soit par l'un, soit par l'autre, grâce à une foule d'incidents imprévus, nous nous tenons encore près d'eux. Un de ces hasards m'a fait connaître la voie que vous avez choisie ; je tenais à vous en féliciter.

Les phrases du Père Propiac se précipitaient peu à peu.

Léonard resta muet. Après une seconde d'attente, le Père poursuivit :

— J'ai appris, ce matin, que vous alliez professer. A la bonne heure ! Intelligent comme vous l'êtes, vous irez loin. Le don de l'éloquence est une grande force : vous l'avez, m'a-t-on dit. En jeune homme chrétien et de foi ardente, remerciez Dieu de ces richesses qui ne sont pas les vôtres à proprement parler, mais les siennes. Je suis assuré que vous les mettrez à son service.

Il soupira ensuite, avec une impatience à peine marquée. Le silence de Léonard le gênait.

— J'ai tenu à vous rappeler ce devoir, continua-t-il, certain que vous aurez conscience de vos responsabilités et que vous saurez renoncer à certaines exagérations, à une fougue très justifiable à votre âge, mais qui nuirait à votre enseigne-

ment. Une chaire, même laïque, est un apostolat : le mot est de vous, je crois — vous voyez combien je suis renseigné; — il importe à la vérité comme à la religion qu'elle n'ait pas d'hérétiques.

Ils s'étaient arrêtés au bout de la pièce, au-dessous même du buste du Père Olivaint. Leurs yeux se levèrent en même temps et tombèrent sur les cartouches qui portaient en lettres d'or la devise de la Conférence : « *Fortes in fide, diligatis invicem.* »

Le Père les désigna du doigt :

— On ne saurait mieux dire : retenez cette parole et méditez-la. Une foi forte, une affectueuse union.

Puis il se tut, résolu cette fois à attendre une réponse.

— Si j'ai bien saisi, dit enfin Léonard avec un sourire d'ironie, c'est une mise en demeure. Vous désirez être de moitié dans mon enseignement.

Le Père Propiac eut un geste d'ennui :

— Vous voilà encore usant de mots qui ne conviennent pas. Non, aucune mise en demeure : simplement un conseil, le conseil de votre vieux directeur qui, si vous l'avez quitté, ne s'en intéresse pas moins à la bonne santé de votre âme. Vous répéterai-je ce que vous savez? que la vérité est une et n'a qu'une seule face. L'erreur en a mille. Comme un miroir brisé, elle peut avoir d'éblouissants reflets, des airs de vérité; elle n'est jamais le vrai. J'ai peur que votre inexpérience ne vous entraîne parfois à des opinions imprudentes, et je vous demande seulement de professer en homme conscient et réfléchi...

Peu à peu, le sens véritable s'était dégagé du brouillard des mots. Léonard écoutait, savourant cette interversion de leurs rôles. La veille, il était ignoré : aujourd'hui déjà, l'on comptait avec lui et l'on quêtait son alliance.

Il demanda, feignant la naïveté :

— Mais qui m'indiquera si vraiment je ne me laisse pas entraîner aux imprudences que vous dites?

Le Père hésita, cherchant à pénétrer sa pensée :

— Ne savez-vous pas, mon cher enfant, que je suis toujours prêt à vous éclairer dans vos doutes? N'ayez aucune crainte d'être importun. Si ce n'est moi, d'autres seront là, connais-

sant mon affection pour vous et qui se feront un devoir de vous accueillir. C'est une responsabilité, sans doute...

Léonard continua, railleur :

— Mais les responsabilités ne vous font pas peur, je le sais pertinemment.

Le Père s'arrêta net :

— Encore !

Ils se regardèrent avec un brusque défi.

— Que signifie cette phrase? expliquez-vous : j'ai la haine des réticences.

Léonard sourit :

— Je ne m'en doutais pas... Je ne vous remercie pas moins de votre franchise et, puisque vous l'ordonnez, je vais y répondre.

Il se dégagea du bras du Père Propiac et continua :

— Vous avez bien voulu vous apercevoir jadis que j'étais un capital intellectuel. Vous avez même cherché à l'exploiter pour votre compte, et il a tenu à peu de chose que vous n'y réussissiez. Aujourd'hui, l'événement justifie vos prévisions. Il est probable qu'à bref délai j'exercerai une influence sur les jeunes gens de mon âge. Ne pouvant exploiter vous-même, vous désirez vous associer. Je saisis tout ce que la combinaison a d'avantageux pour vous. Malheureusement, je ne suis plus un enfant. Les mots ne parviennent plus à me griser. Je suis libre. J'entends le rester.

Un tremblement agita les lèvres du Père Propiac.

— Je ne m'arrêterai pas à ce que vos paroles ont d'injuste ou de blessant. Il ne me plaît pas, comme à vous, de revenir sur des incidents oubliés.

— C'est que vous avez la conscience facile.

— Vous oubliez que je connais la vôtre.

— Inutile de le rappeler. Je suis payé pour le savoir.

Ces ripostes étaient si bien l'expression de leurs cœurs, qu'elles s'étaient succédé sans transition, découvrant dans sa nudité l'infranchissable abîme qui les séparait.

Ils se turent, stupéfaits. De telles violences convenaient mal aux habitudes du Père. Celui-ci hocha la tête, embarrassé. Léonard affecta une soudaine indifférence et regarda autour de lui.

Le Père ressaisit le premier son calme :

— Nous nous égarons tous les deux, mon enfant, puisque nous nous emportons, fit-il d'une voix tranquille. La preuve en est que vous m'avez empêché justement de vous dire l'essentiel.

— Ah ! il y a autre chose?

— Une simple remarque ; mieux que les discussions, elle prouvera l'absurdité de vos reproches : quel intérêt personnel pourrais-je avoir en vous proposant mes conseils, puisqu'en somme nous raisonnons sur des hypothèses? Vous parlez d'un cours à professer, d'influence à acquérir, que sais-je! Êtes-vous bien sûr de tout cela? Avant d'être dans la main des hommes, l'avenir appartient à Dieu.

— Est-ce une menace?

— Une menace!

Le Père attendit une seconde, prolongea le mot d'une façon sournoise et sourit à son tour :

— Comment pourrais-je menacer? N'avez-vous pas pris soin tout à l'heure de me montrer que vous vous étiez passé de moi pour arriver au but de vos ambitions? Soyez logique... ma vieille expérience ne peut que vous mettre en garde contre les déceptions et ne cherche rien au delà.

Il ajouta, pesant sur chacun des mots :

— Croyez-moi, mon enfant, vous auriez tort de méconnaître nos bonnes intentions. C'est compter sans Dieu... qui guide les hommes.

Léonard répondit avec un geste de dédain :

— Je compte sur Dieu et sur moi.

— C'est un mot d'orgueilleux.

— Que sa justice en décide!

— Elle a l'éternité pour elle : c'est une échéance longue.

— Vous flattez-vous de l'aider?

— Je ne me flatte pas, mon enfant : j'en suis certain.

Léonard poussa un cri de dépit :

— Ah! vraiment, le jeu que vous jouez est abominable!...

Et il céda à sa colère :

— Depuis une heure, vous agissez comme si j'étais un bien volé que vous voulez reprendre. Vous avez des phrases à double face, vous cajolez, vous menacez, vous parlez de mon

âme, de l'intérêt du ciel. Quel droit croyez-vous posséder sur moi? Est-ce parce que j'ai consenti à revenir ce matin? Mais si je suis ici, — comment ne l'avez-vous pas deviné! — c'est que depuis sept ans...

Le Père saisit le bras de Léonard.

— Prenez garde, mon ami, il faut toujours éviter les mots irréparables!

— Je ne connais qu'un acte irréparable, c'est l'attentat commis par vous sur ma conscience d'enfant!

Le Père Propiac blémit :

— Ah! vous retirerez cette accusation infâme! je le veux.

— Autant m'arracher la mémoire!

Les yeux de Léonard s'enflammèrent :

— Vous aviez cru retrouver un enfant; vous rencontrez un homme. Cela vous change!

Le Père répondit, montrant la porte :

— Sortez! vous venez de prouver quel triste prêtre vous auriez fait.

— Vous êtes chez vous. Je l'oubliais...

Léonard s'inclina, traversa la pièce et disparut.

Cheudaine, attiré par les voix, avait quitté le cabinet du Père. Il regarda passer Léonard. Puis, se tournant vers le Père Propiac qui arrivait à son tour :

— Mon Dieu! mon Père, d'où vient donc tout ce bruit?

Il devinait un événement grave et tremblait d'y être mêlé.

Le Père Propiac sourit, puis répondit comme en rêve :

— Il ne faut jamais désespérer des brebis égarées, mon ami : dans nos maisons, nous donnons tellement de religion à nos élèves que tôt ou tard, fût-ce à l'article de la mort, ils la rendent... tel un aliment mal digéré.

XIII

Dehors, Léonard respira. Il ne ressentait plus aucune colère. Cette explication avec le Père Propiac avait suffi pour vider son âme du trop plein d'amertume qui l'étouffait. On aurait dit qu'avec ce mot : « Je compte sur Dieu et sur

moi ! » il eût déposé le fardeau de ses rancunes. Il avait les épaules libres, l'âme légère, le corps pénétré d'un adorable bien-être.

Il pénétra dans le square du Bon-Marché. Des enfants y jouaient, déguenillés. Ils poussaient des cris. Quelques-uns se battaient, d'autres sautaient par-dessus les bancs. Les moineaux qui bataillaient sur la pelouse semblaient de même famille et voletaient sans être effarouchés.

Pour la première fois, l'âme du peuple parut bonne à Léonard. Il l'imaginait sans replis, avec des haines ou des amitiés toutes franches.

Tout à coup, en se retournant, il revit la maison des Pères. La gaieté de cette matinée printanière lui donnait un air plus triste encore que d'habitude. Ses croisées sombres étaient coupées à mi-hauteur par des rideaux de toile blanche, et, leurs vitres reflétant celles du Bon-Marché, il semblait qu'un grand commerce s'abritât aussi derrière la muraille nue.

Gêné par ce voisinage, Léonard suivit la rue de Sèvres : il se dirigea vers le Luxembourg. Les phrases du Père Propiac revinrent à sa mémoire, précises sous leur forme spéciale. Impossible de s'y tromper : c'était la guerre désormais.

A quel propos, en vérité ? N'avait-il pas le droit de demeurer libre et de vivre à sa guise ? Ainsi sept années de malaise douloureux n'avaient pas satisfait : on voulait qu'il se soumît, on le menaçait de représailles ! Et qui parlait ainsi ? Un prêtre ! Cette vengeance monstrueuse se parait de la robe du Christ ! Tous les sentiments religieux de Léonard en furent bouleversés. Il éclata en regrets, pour avoir si mal exprimé tout à l'heure le mépris dont il était plein.

Il s'arrêta ensuite, épouvanté, comprenant l'événement qui atteignait sa conscience : le respect du prêtre venait de mourir en lui.

Ce fut une première démolition qui présageait les autres. Dieu sait pourtant s'il avait aimé, presque adoré cette robe noire, marque de la mission divine ! A Saint-Louis de Gonzague, son enfance s'était passée moins dans le culte de Dieu que dans celui de son ministre. Celui-ci lui avait paru toujours la réalisation du Christ : véritable idole animée, il avait accaparé pour lui-même un peu de l'adoration destinée au Dieu

qu'il représente. On le lui avait montré intangible, inaccessible aux passions ou aux luttes humaines, cloîtré dans sa soutane : et il avait admiré sa chasteté de vierge, placé, à cause de lui, la suprême dignité de la vie dans la mort à l'amour... Cette fois, le voile se déchirait, annonçant ainsi qu'autrefois, au Temple, la fin d'une religion. Ce prêtre redevenait un homme.

Sans doute, Propiac — Léonard supprimait maintenant le mot « Père » — Propiac était une exception. Mais doit-il y avoir une exception parmi ceux qui représentent Dieu? Dieu ne peut être avec qui le ravale. Du moment qu'un seul avait failli, les autres étaient indignes.

La colère de Léonard tomba. Ce lien brisé calmait son emportement. Le mépris du prêtre était à ses yeux un acte si grave qu'il suffisait à le venger. Il s'étonna de n'en pas souffrir plus, et de se découvrir presque meilleur.

Chaque respect qui s'en va donne ainsi l'illusion d'accroître ceux qui restent. Peut-être s'imaginait-il, comme le Christ toujours, avoir uniquement chassé le vendeur du temple. A coup sûr, sa religion lui parut plus dépourvue d'alliage. Il eut le sentiment de s'être rapproché de Dieu et murmura :

— Seigneur! il n'y a que vous! rien que vous!

Par un hasard étrange, Dieu sembla entendre son appel : cette matinée, qui venait de ressusciter le passé, allait lui découvrir les routes de l'avenir, lui permettant le choix.

Il était entré au Luxembourg.

Autour de lui, une forêt d'arbres grêles bourgeonnait avec des mauves tendres. La sève fraîche glaçait les écorces ridées. Le soleil glissant à travers les ondulations des branches dorait légèrement les fourrés violets. Plus loin, l'eau du bassin reflétait, immobile, son cercle de marbre et, derrière l'allée des platanes qui frissonnaient sous leurs robes d'écorce, le palais triste apparaissait.

C'était le jardin! celui-là même qui, le samedi précédent, avait empli Léonard de désirs, lui rappelant les joies interdites de l'amour.

Pour achever l'illusion, une voix, tout de suite reconnue, l'appela au détour d'une allée :

— Vous êtes gentil de passer sans me voir!

Marcelle vint à lui, avec ce sourire des yeux qui l'avait si singulièrement troublé.

Elle dit encore :

— J'étais seule sur un banc ; voulez-vous me tenir compagnie?

Et sa voix était pareille au bruit clair que font les ruisseaux des montagnes.

Léonard s'arrêta. Le parc était vide. Le silence profond provoquait aux aveux.

— Volontiers, dit-il : je ne suis pas pressé.

Côte à côte, sans se donner le bras, ils marchèrent en disant des riens. Ils passèrent ainsi devant les statues des Reines, suivirent des allées discrètes et, revenus à la terrasse, se penchèrent pour mieux voir les plantes et le parterre à la française.

Léonard était surpris par le langage correct de Marcelle et son maintien. Il s'était fait une autre idée d'une maîtresse. Enhardi, lui-même parlait avec une aisance factice.

Comme ils allaient se séparer :

— Vous aimez ce jardin? demanda-t-il.

— Pourquoi cette question?

— Rappelez vos souvenirs.

Marcelle rougit légèrement :

— Peut-être avons-nous les mêmes goûts. Faut-il m'en plaindre?

Elle cherchait à lui plaire. Il l'avait découvert à mille détails : ses regards trop insistants, des intonations presque tendres, ce mystère dégagé par la femme qui veut aimer.

Léonard ne répondit pas à la question de Marcelle, mais poursuivit, d'un ton léger :

— Votre ami doit sans doute demeurer par ici.

— Je vous ai dit déjà que je n'aime personne.

Léonard sourit railleusement.

— Quand ce ne serait que son chien, une femme aime toujours quelqu'un ou quelque chose.

Elle répondit hardiment :

— Êtes-vous jaloux?

— De qui, mon Dieu! et de quel droit? Tant mieux pour vous, si votre cœur est en vacances!

— Connaissez-vous ce plaisir?

— Je n'en sais pas de meilleur.

Marcelle tourna le dos à la terrasse et, silencieusement, traça des figures sur le sable, avec la pointe de son ombrelle.

— Je croyais que vous aviez promis de venir me voir, dit-elle enfin.

Léonard sourit :

— Votre mémoire est infidèle : je ne sais même pas votre adresse.

— Eh bien! accompagnez-moi, vous l'apprendrez.

Ils se regardèrent : tous leurs mots avaient eu pour but d'amener celui-là. Léonard sentit passer un froid sur son cœur, puis répliqua, d'un air de moquerie :

— Je déteste faire des visites le matin.

— Vous préférez le soir?... Après tout... si j'y suis... pourquoi pas?

Il hésita :

— Non, décidément, n'y comptez pas. Je reste aussi le soir chez moi.

Marcelle partit d'un rire nerveux :

— Vous êtes plus timide que je ne croyais!

Elle le regarda fixement et, appuyant sur les mots :

— Cette fois, c'est moi qui suis pressée, je m'en vais.

Léonard haussa légèrement les épaules :

— Sans rancune!

— De la rancune, pourquoi? parce que vous êtes pot-au-feu?

Elle s'éloigna. Il n'essaya pas de la retenir. De temps à autre elle se retournait, et il devinait dans ses yeux des sarcasmes et une déception secrète.

Quand elle eut disparu, il s'accouda sur la balustrade. Ses tempes se gonflèrent. Pourtant il ne bougea pas.

— A quoi bon? une fille!... songeait-il.

Il avait toujours été ainsi, désirant la chute, se reprenant. Au-dessous de lui, le parterre à la française dessinait ses allées larges et tristes. Décidément, il préférait les routes qui ressemblent à ces allées, et dont la seule grandeur fait la mélancolie. Il partit, admirant quel facile courage suffit à repousser de pareilles tentations...

Comme il rentrait il rencontra Jouques.

— J'allais chez toi.

— Monte : nous déjeunerons ensemble.

Tout de suite, il apprit à Jouques sa nomination. Joyeux, celui-ci le félicita :

— Voilà donc l'ambition dont tu faisais mystère! Avoue enfin qu'un jour ou l'autre la vie nous rend justice!

Cependant la gaieté des mots couvrait mal sa préoccupation.

A table, Léonard conta sa visite au Père Propiac. Jouques l'écouta, sérieux.

— Ainsi, dit-il, les gens les plus spirituels sont toujours gros d'une bêtise! Comment n'as-tu pas compris le danger auquel tu t'exposais?

— Il y a certainement au fond de l'âme des mobiles que l'on ignore, répondit Léonard, songeur.

— Le tout est d'oser y porter la lumière, répliqua Jouques. Je suis venu pour cela, ce matin.

Léonard leva la tête :

— Explique-toi, dit-il.

Jouques commença d'un ton embarrassé. Il parla de leur longue affection. Depuis leur rencontre à Paris, surtout, n'étaient-ils pas comme des frères? La vie qui détruit tant d'amitiés avait resserré la leur. Plus ils vieillissaient, plus ce bien leur devenait précieux. Sa démarche ne pouvait donc étonner Léonard, encore moins le blesser. Quand il s'agit de ce que nous avons de plus cher, les convenances ne doivent-elles pas s'effacer devant une règle supérieure?

Sa parole, doctrinaire d'habitude, s'attendrissait. Léonard, inquiet, l'interrompit :

— Parle vite! qu'y a-t-il?

Jouques dit simplement :

— Madeleine part demain.

Il attendit, examinant Léonard.

— Ne l'a-t-elle pas annoncé samedi?... Est-ce que les affaires de ton père vont mal?

— Non, certes : par bonheur, tout est bien, là-bas. La maison prospère. C'est Madeleine qui m'inquiète.

Il continua, anxieux :

— Madeleine est presque mon enfant, tu le sais : mon père s'occupe si peu d'elle! Elle a des yeux clairs qui ne savent pas cacher sa pensée. Or, depuis quelques jours, ils ont changé.

Les joies qui les animent ne sont plus les mêmes et j'ai cru deviner... certainement je ne me trompe pas. Elle aime ou va aimer.

Léonard aussi devinait.

— Alors, continua Jouques d'une voix qui tremblait, je suis venu te trouver. Si tu l'aimes aussi, quoi de plus simple? Tu es libre ; elle sera riche plus tard, à en juger par le commerce de mon père. Rien ne vous sépare. Il n'y aura qu'un bonheur de plus parmi nous. Sinon... c'est très simple aussi. J'empêcherai Madeleine de s'attacher à des projets chimériques. S'il en est temps encore, cette explication lui épargnera des chagrins immérités.

Il s'arrêta : puisque son ami se taisait. la réponse était donnée ; un grand chagrin obscurcit son cœur. Léonard baissa la tête.

Donc Madeleine l'aimait ! La vie droite, celle-là même qu'il avait désiré suivre tout à l'heure, s'offrait. Avec elle, l'amour honnête et sincère. Que de fois il en avait rêvé ! Ses nuits solitaires avaient été peuplées par ce désir. Soudain, cette joie était venue. Il suffisait d'aller à elle et de dire oui.

— Je ne sais que répondre, murmura-t-il, je n'avais jamais pensé au mariage.

— Si ce n'est que cela, reprit Jouques avec un mouvement d'espoir, je suis heureux de t'y avoir obligé.

Il avait désiré un autre accueil, mais, puisque Léonard ne disait pas non, le bonheur de Madeleine était encore possible.

Une angoisse douloureuse étreignit Léonard. Jouques suivait des yeux son émotion. Ce mutisme prolongé lui causait un insupportable malaise. Devant l'âme fermée, quels mots prononcer qui ne soient périlleux ou vains?

Son impatience l'emporta.

— Que décides-tu? demanda-t-il.

Léonard parut revenir d'un songe et répondit lentement :

— Je crois que je ne me marierai jamais.

Cette fois, le mot était prononcé. Jouques poussa un cri désolé :

— Il est injuste que le hasard fasse souffrir des innocents !

— Ah ! tu le vois bien, toi aussi tu ne crois plus à la justice d'ici-bas ! répliqua Léonard avec un geste triste.

— Trève de sophismes, reprit Jouques. Il s'agit d'intérêts trop graves pour se livrer à des jeux de pensée. As-tu seulement pesé la réponse que tu me donnes? Il y a dix minutes, tu avouais n'avoir jamais pensé au mariage: tu refuses maintenant, sans examen. Il faut être franc, justifier ta décision! Je veux savoir ce qui t'arrête. Tu n'avais pas le droit de prendre le cœur de Madeleine pour en arriver là!

— Des raisons?... il me semble que j'en ai; cependant je n'arrive pas à les exprimer.

Jouques continua, en s'irritant :

— Est-ce qu'un homme comme toi se résout sans motif? Si Madeleine te déplaisait, tu ne devais pas venir si souvent chez elle. C'est un crime que de voler un cœur quand on n'en veut rien faire. As-tu peur qu'elle ne soit sans fortune? Est-ce d'épouser une fille de commerçant qui révolte ton orgueil? Je t'en supplie, parle! dis-moi la vérité, sans crainte de me blesser : dis-la-moi tout entière!

— Non, ce n'est rien de tout cela... c'est autre chose encore...

Il n'était point choqué de l'insistance de Jouques: mais il sentait que, le bonheur étant à sa porte, une irrésistible force l'obligeait à ne pas lui ouvrir.

— J'y suis, s'écria Jouques, tu as une maîtresse que tu ne veux pas quitter!

— Moi! une maîtresse!

L'accent de Léonard fut tel que Jouques retomba découragé :

— Je l'oubliais! tu es pharisien en actes comme en paroles!

Léonard reprit, après un nouveau silence :

— Encore une fois, ce n'est rien de tout cela... mais j'ai la sensation que je ne rendrais pas une femme heureuse, que moi-même je souffrirais horriblement. J'ai peur de compromettre ma liberté, mon travail... Pourquoi? je ne sais. J'ai peur; c'est tout, et c'est insurmontable.

Jouques sourit amèrement :

— Ose encore parler de devoir, toi qui, placé en face du premier des devoirs, te refuses à l'accomplir!

Léonard répondit, blessé :

— Fort heureusement, il n'est pas ici question de devoir.

— Alors qu'entends-tu par devoir, si la fondation d'une

famille n'en est pas un? Quel autre but vois-tu à l'existence? Toute la machine du monde ne vit que pour recréer. La mort elle-même n'est raisonnable que si elle alimente des existences nouvelles : cherche un travail, un acte conscient, une impulsion de nature qui, détournés de ce but, ne deviennent pas monstrueux! Et toi qui acceptes des obligations morales, déterminées, qui rêves même de les imposer à chacun, c'est toi qui protestes contre la loi universelle! Des pressentiments, dis-tu : es-tu seulement capable d'imaginer les joies que tu refuses? Que sais-tu de la vie? Des mots te grisent. Tu t'attaches à des rêves, à une liberté qui n'est pas, à des ambitions qui te paraîtront puériles avant dix ans! Ah! on voit bien que tu n'as jamais aimé!

Ce fut le trait de lumière :

— Tu viens précisément de trouver le mot que je cherchais, dit Léonard lentement. Je n'ai jamais aimé... Je n'arrive pas à aimer.

Il voyait clair enfin. Ce mot expliquait l'antinomie de sa chair révoltée et de son existence d'ascète, son mépris pour celles qui le recherchaient et son plaisir à se sentir recherché.

Jouques surprit un regret dans ses yeux :

— Tiens, j'ai eu tort, dit-il affectueusement ; je n'aurais pas dû te parler de devoir : il n'y a pas de devoir, il n'y a pas de loi, il n'y a que le plaisir, oui, l'ineffable plaisir d'aimer. Tu ignores, tu hésites, c'est bien ; mais quand tu sauras!... L'amour est l'éducateur suprême. Il est quelque chose d'imprévu, mieux encore, une naissance, la vie enfin rendue consciente...

Il s'exaspéra, tant ces mots enveloppaient mal la béatitude dont il parlait ; il s'imaginait enfermer une statuette exquise dans du papier à plis raides, et, la montrant ainsi, demander qu'on la juge. Mais Léonard l'interrompit :

— N'insiste pas, ne cherche même pas à deviner! Mon mal est plus grave que tu ne pourras jamais le soupçonner.

Subitement étaient revenus à sa mémoire l'aventure de sa vocation, les paroles expertes du Père Propiac, l'entraînement méthodique subi jadis en vue d'un veuvage perpétuel, et cette superstition de la chasteté restée en quelque sorte collée à sa conscience... En vérité, le mal était celui-là : son cœur avait été anesthésié, un miracle seul aurait pu l'éveiller!

Jouques regarda Léonard au fond des yeux :

— Allons, j'ai eu tort.

Lui pensait à Madeleine.

— C'est moi que tu dois plaindre, dit encore Léonard.

Jouques répliqua durement :

— Tu as le bonheur que tu mérites !

Et au moment de sortir, il laissa éclater sa rancune dans un mot dont peut-être il ne soupçonnait pas la cruelle exactitude :

— Va, tu peux retourner auprès de Propiac, tu as bien son âme !

Léonard chancela :

— Tu as deviné : il semble par moments que j'ai une âme de prêtre !...

Mais Jouques était déjà parti et n'entendit pas.

Alors un silence profond succéda. Pour la seconde fois, Léonard avait décidé de son existence. Il revit les yeux bleus de Madeleine, entendit sa voix, retrouva la grâce délicate de ses gestes et cependant ne ressentit aucun regret.

Il ouvrit la fenêtre et contempla Paris.

On ne voyait, de là, que des étagements de toitures déchiquetées, un hérissement de cheminées qu'empanachaient des fumées grêles. Cela ressemblait à une immense plaine portant les ruines d'une capitale très ancienne. Vers la gauche, la silhouette solitaire du Panthéon surgissait, pareille à un temple épargné, et çà et là des sommets d'arbres teintés de verdure neuve figuraient les buissons maigres que broutent les chèvres entre les pierres.

Une bouffée d'air froid fit voler les rideaux.

— Ai-je eu tort ? murmura Léonard

Puis, sombre, il revint à sa table de travail. Il éprouvait le besoin de se délasser avec des idées.

ÉDOUARD ESTAUNIÉ.

(A suivre.)

MÉMOIRES D'UN ARTISTE

II

L'ITALIE

Le 5 décembre 1839, Lefuel, Vauthier et moi, nous prenions, à huit heures du soir, la malle-poste qui partait de la rue Jean-Jacques-Rousseau. Mon frère seul était venu nous dire adieu. Notre première étape était Lyon. De là nous descendions le Rhône par Avignon, Arles, etc... jusqu'à Marseille. A Marseille, nous prenions un *voiturin*.

Le *voiturin !* que de souvenirs dans ce mot ! Pauvre vieux véhicule écroulé, écrasé, broyé sous la vitesse haletante, vertigineuse des roues de fer de la vapeur ! Le *voiturin*, qui permettait de s'arrêter, de regarder, d'admirer paisiblement tous les sites à travers lesquels — quand ce n'est pas par-dessous lesquels — la rugissante locomotive vous emporte maintenant comme un simple colis, et vous lance à travers l'espace avec la furie d'un bolide ! Le *voiturin*, qui vous faisait passer, peu à peu, graduellement, discrètement, d'un aspect à un autre, au lieu de cet obus à rails qui vous prend endormis sous le ciel de Paris et vous jette, au réveil, sous celui de l'Orient, sans transition, ni d'esprit ni de température, brutalement,

1. Voir *la Revue* du 1[er] juin..

comme une marchandise, à l'anglaise! Beaucoup, vite et à fond de cale : comme du poisson qu'on expédie par le *rapide* pour qu'il arrive encore frais!

Si, du moins, le Progrès, ce conquérant sans pitié, laissait la vie aux vaincus! Mais non : le *voiturin* n'est plus!... Je le bénis d'avoir été : il m'a permis de jouir en détail de cette admirable route de la Corniche qui prépare si bien le voyageur au climat et aux beautés pittoresques de l'Italie : Monaco, Menton, Sestri, Gènes, la Spezia, Trasimène, la Toscane avec Pise, Lucques, Sienne, Pérouse, Florence; enseignement progressif et alternatif de la nature qui explique les maîtres et des maîtres qui vous apprennent à regarder la nature. Tout cela, nous l'avons pendant près de deux mois dégusté, savouré à notre aise: et, le 27 janvier 1840, nous entrions dans cette Rome qui allait devenir notre résidence, notre éducatrice, notre initiatrice aux grandes et sévères beautés de la nature et de l'art.

Le Directeur de l'Académie de France à Rome était alors M. Ingres. Mon père l'avait connu tout jeune. Dès notre arrivée, nous montâmes, comme c'était notre devoir, chez le directeur, pour lui être présentés, chacun par notre nom. Il ne m'eut pas plutôt aperçu qu'il s'écria :

— C'est vous qui êtes Gounod! Dieu! ressemblez-vous à votre père!

Et il me fit de mon père, de son talent de dessinateur, de sa nature, du charme de son esprit et de sa conversation, un éloge que j'étais fier d'entendre de la bouche d'un artiste de cette valeur, et qui était bien le plus doux accueil possible à mon arrivée.

Chacun de nous s'étant installé ensuite dans le logement qui lui était destiné, — logement qui se composait d'une grande pièce unique qu'on appelait une loge et qui servait de cabinet de travail et de chambre à coucher, — mon premier sentiment fut celui de ce long exil qui me séparait de ma mère. Je me demandai comment mon travail de pensionnaire suffirait à me faire prendre en patience un éloignement que le séjour de Rome et celui de l'Allemagne devaient faire durer trois ans.

De ma fenêtre, j'apercevais au loin le dôme de Saint-Pierre, et je m'abandonnais volontiers à la mélancolie dans laquelle me plongeait ma première expérience de la solitude, bien qu'à tout prendre ce ne fût pas une solitude que ce palais où nous étions vingt-deux pensionnaires, réunis chaque jour au moins deux fois autour de la table commune, — dans cette fameuse salle à manger tapissée des portraits de tous les pensionnaires depuis la fondation de l'Académie, — et que je fusse de nature à faire de suite connaissance et bon ménage avec tous mes camarades.

Je dois l'avouer : une des causes qui contribuèrent le plus à cette tristesse fut assurément l'impression que me fit mon arrivée à Rome. Ce fut une déception complète. Au lieu de la ville que je m'étais figurée, d'un caractère majestueux, d'une physionomie saisissante, d'un aspect grandiose, pleine de temples, de monuments antiques, de ruines pittoresques, je me trouvais dans une vraie ville de province, vulgaire, incolore, sale presque partout : j'étais en pleine désillusion, et il n'aurait pas fallu grand chose pour me faire renoncer à ma pension, reboucler ma malle et me sauver au plus vite à Paris pour y retrouver tout ce que j'aimais.

Certes, Rome renfermait tout ce que j'avais rêvé, mais non de manière à frapper tout d'abord : il fallait l'y chercher : il fallait fouiller çà et là et interroger peu à peu cette grandeur endormie du glorieux passé et faire revivre, en les fréquentant, les ruines muettes, les ossements de l'antiquité romaine.

J'était trop jeune alors, non seulement d'âge, mais encore et surtout de caractère; j'étais trop enfant pour saisir et comprendre, au premier coup d'œil, le sens profond de cette ville grave, austère, qui ne me parut que froide, sèche, triste et maussade, et qui parle si bas qu'on ne l'entend qu'avec des oreilles préparées par le silence et initiées par le recueillement. Rome peut dire ce que la Sainte Écriture fait dire à Dieu par rapport à l'âme : « Je la conduirai dans la solitude et là je parlerai à son cœur. »

Rome est, à elle seule, tant de choses, et ces choses sont enveloppées d'un calme si profond, d'une majesté si tranquille et si sereine qu'il est impossible d'en soupçonner, au premier abord, le prodigieux ensemble et l'inépuisable richesse. Son

passé comme son présent, son présent comme sa destinée, font d'elle la capitale non d'un pays mais de l'humanité. Quiconque y a vécu longtemps le sait bien; et, à quelque nation que l'on appartienne, quelque langue que l'on parle, Rome parle une langue si universelle qu'on ne peut plus la quitter sans sentir que l'on quitte une *patrie*.

Peu à peu, je sentis ma mélancolie faire place à une disposition tout autre. Je me familiarisai avec Rome et je sortis de cette espèce de linceul où j'étais renfermé.

Toutefois je n'étais pas demeuré absolument oisif. Ma distraction favorite était la lecture du *Faust* de Gœthe, en français, bien entendu, car je ne savais pas un mot d'allemand; je lisais, en outre, et avec grand plaisir, les poésies de Lamartine : avant de songer à mon premier envoi de Rome, pour lequel j'avais du temps devant moi, je m'étais occupé à écrire plusieurs mélodies, au nombre desquelles se trouvaient *le Vallon* ainsi que *le Soir*, dont la musique devait être, dix ans plus tard, adaptée à la scène de concours du premier acte de mon opéra, *Sapho*, sur les beaux vers de mon ami et illustre collaborateur Emile Augier : « *Héro, sur la tour solitaire...* » — Je les écrivis toutes deux à peu de jours de distance et presque dès mon arrivée à la Villa Médicis.

Six semaines environ s'écoulèrent; mes yeux s'étaient habitués à cette ville dont le silence m'avait causé l'impression d'un désert; ce silence même commençait à me charmer, à devenir un bien-être, et je trouvais un plaisir particulier à fréquenter le Forum, les ruines du Palatin, le Colisée, tous ces restes d'une grandeur et d'une puissance disparues, sur lesquels s'étend, depuis des siècles, la houlette auguste et pacifique du Pasteur des peuples et de la Dominatrice des nations.

J'avais fait connaissance et peu à peu lié amitié avec une excellente famille, les Desgoffe, qui recevaient l'hospitalité de M. et de madame Ingres. Alexandre Desgoffe était, non un pensionnaire de Rome, mais un élève de M. Ingres, paysagiste d'un talent noble et sévère. Il habitait l'Académie avec sa femme et sa fille, une charmante enfant de neuf ans, — devenue depuis madame Paul Flandrin, épouse et mère aussi admirable qu'elle avait été une fille parfaite. — Desgoffe était

une nature rare : cœur profond, digne, dévoué, modeste; simple et limpide comme un enfant; fidèle et généreux. Ce fut, on le pense bien, une grande joie pour ma mère lorsque je lui écrivis qu'il y avait près de moi des êtres excellents qui me témoignaient une véritable affection et auprès desquels je pouvais trouver quelque adoucissement à ma solitude et, au besoin, des soins affectueux et dévoués.

Notre soirée du dimanche se passait habituellement dans le grand salon du directeur, chez qui les pensionnaires avaient, ce jour-là, leurs entrées de droit. On y faisait de la musique. M. Ingres m'avait pris en amitié. Il était fou de musique; il aimait passionnément Haydn, Mozart, Beethoven, Gluck surtout, qui, par la noblesse et l'accent pathétique de son style, lui semblait un Grec, un descendant d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. M. Ingres jouait du violon : ce n'était pas un exécutant, moins encore un virtuose; mais il avait, dans sa jeunesse, fait sa partie de violon dans l'orchestre du théâtre de sa ville natale, Montauban, où il avait pris part à l'exécution des opéras de Gluck. J'avais lu et étudié les œuvres de Gluck. Quant au *Don Juan* de Mozart, je le savais par cœur, et, bien que je ne fusse pas un pianiste, je me tirais assez passablement d'affaire pour pouvoir régaler M. Ingres du souvenir de cette partition qu'il adorait. Je savais également, de mémoire, les symphonies de Beethoven, pour lesquelles il avait une admiration passionnée : nous passions souvent une partie de la nuit à nous entretenir ainsi tous deux dans l'intimité des grands maîtres, et en peu de temps je fus tout à fait dans ses bonnes grâces.

Qui n'a pas connu intimement M. Ingres n'a pu avoir de lui qu'une idée inexacte et fausse. Je l'ai vu de très près, familièrement, souvent, longtemps; et je puis affirmer que c'était une nature simple, droite, ouverte, pleine de candeur et d'élan, et d'un enthousiasme qui allait parfois jusqu'à l'éloquence. Il avait des tendresses d'enfant et des indignations d'apôtre; il était d'une naïveté et d'une sensibilité touchantes et d'une fraîcheur d'émotion qu'on ne rencontre pas chez les *poseurs*, comme on s'est plu à dire qu'il l'était.

Sincèrement humble et petit devant les maîtres, mais digne

et fier devant la suffisance et l'arrogance de la sottise; paternel pour tous les pensionnaires qu'il regardait comme ses enfants et dont il maintenait le rang avec une affection jalouse au milieu des visiteurs, quels qu'ils fussent, qui étaient reçus dans ses salons, tel était le grand et noble artiste dont j'allais avoir le bonheur de recueillir les précieux enseignements.

Je l'ai beaucoup aimé, et je n'oublierai jamais qu'il a laissé tomber devant moi quelques-uns de ces mots lumineux qui suffisent à éclairer la vie d'un artiste quand il a le bonheur de les comprendre.

On connaît le mot célèbre de M. Ingres : « Le dessin est la probité de l'art. » Il en a dit devant moi un autre qui est toute une synthèse : « Il n'y a pas de grâce sans force. » C'est qu'en effet la grâce et la force sont complémentaires l'une de l'autre dans le total de la beauté, la force préservant la grâce de devenir mièvrerie, et la grâce empêchant la force de devenir brutalité. C'est l'harmonie parfaite de ces deux éléments qui marque le sommet de l'art et qui constitue le génie.

On a dit, et beaucoup l'ont machinalement répété, qu'il était despotique, intolérant, exclusif; il n'était rien de tout cela. S'il était contagieux, c'est qu'il avait la foi, et que rien au monde ne donne plus d'autorité. Je n'ai vu personne admirer plus de choses que lui, précisément parce qu'il voyait mieux que personne par où et pourquoi une chose est admirable. Seulement il était prudent; il savait à quel point l'entraînement des jeunes gens les expose à s'éprendre, à s'engouer, sans discernement et sans méthode, de certains traits personnels à tel ou tel maître; que ces traits, qui sont les caractères propres, distinctifs de chaque maître, leur physionomie individuelle à laquelle on les reconnaît comme nous nous reconnaissons les uns les autres, sont précisément aussi les propriétés incommunicables de leur nature; que, par conséquent, c'est d'abord et tout au moins un plagiat que de les vouloir imiter, et que, de plus, cette imitation tournera fatalement à l'exagération de qualités dont l'imitateur fera autant de défauts. Voilà ce qu'était M. Ingres et ce qui l'a fait accuser, très injustement, d'exclusivisme et d'intolérance.

L'anecdote suivante montrera combien il était sincère à revenir d'une première impression et peu obstiné dans ses répugnances. Je venais de lui faire entendre, pour la première fois, l'admirable scène de Caron et des Ombres, dans *l'Alceste*, non de Gluck, mais de Lulli ; cette première audition lui avait laissé une impression de raideur, de sécheresse, de dureté farouche, si pénible qu'il s'écria :

— C'est affreux ! c'est hideux ! ce n'est pas de la musique ! c'est du fer !

Je me gardai bien, moi jeune homme, de tenir tête à cette impétuosité d'un homme pour qui j'avais un tel respect ; j'attendis et laissai passer l'orage. A quelque temps de là, M. Ingres revint sur le souvenir que lui avait laissé ce morceau, — souvenir déjà un peu adouci, à ce qu'il me semblait, — et me dit :

— Voyons donc cette scène de Lulli : Caron et les Ombres ! Je voudrais réentendre cela.

Je la lui chantai de nouveau ; et, cette fois, plus familiarisé sans doute avec le style primitif et rugueux de cette peinture si saisissante, il fut frappé de ce qu'il y a d'ironique et de narquois dans le langage de Caron, et de touchant dans les plaintes de ces Ombres errantes, à qui Caron refuse le passage dans sa barque parce qu'elles n'ont pas de quoi le payer. Peu à peu, il s'attacha tellement au caractère de cette scène qu'elle devint un de ses morceaux favoris et qu'il me la redemandait constamment.

Mais sa passion dominante était le *Don Juan* de Mozart, où nous restions parfois ensemble jusqu'à deux heures du matin, au point que madame Ingres, tombant de fatigue et de sommeil, était obligée de fermer le piano pour nous séparer et nous envoyer dormir chacun de notre côté.

Il est vrai qu'en fait de musique ses préférences étaient pour les Allemands et qu'il n'aimait pas beaucoup à parler de Rossini ; mais il regardait *le Barbier de Séville* comme un chef-d'œuvre : il avait la plus grande admiration pour un autre maître italien, Cherubini, dont il a laissé un si magnifique portrait, et que Beethoven considérait comme le plus grand maître de son temps, ce qui n'est pas un mince éloge décerné par un tel homme. D'ailleurs, nous avons tous nos

préférences : pourquoi M. Ingres n'aurait-il pas eu les siennes? Préférer n'est pas condamner ce que l'on ne préfère pas.

Une circonstance particulière favorisa et multiplia mes relations avec M. Ingres. J'aimais beaucoup à dessiner : aussi emportais-je souvent un album dans mes excursions à travers Rome. Un jour, en revenant d'une de mes promenades, je me trouvai, à la porte de l'Académie, nez à nez avec M. Ingres, qui rentrait aussi. Il aperçut mon album sous mon bras et me dit, en fixant sur moi ce regard à la fois profond et lumineux qui lui était propre :

— Qu'est-ce que vous avez là, sous le bras?

Je répondis, un peu troublé :

— Mais... monsieur Ingres... c'est... un album!

— Un album? et pour quoi faire? vous dessinez donc?

— Oh!... monsieur Ingres!... non... c'est-à-dire... oui... je dessine un peu... mais... si peu...

— Vraiment? Ah! voyons! montrez-moi ça!

Et, ouvrant mon album, il tomba sur une petite figure de Sainte Catherine que je venais de copier, le jour même, d'après une fresque attribuée à Masaccio, dans la vieille basilique de Saint-Clément, non loin du Colisée.

— C'est vous qui avez fait ça? me dit M. Ingres.

— Oui, monsieur.

— Tout seul?

— Oui, monsieur.

— Ah çà!... mais... savez-vous bien que vous dessinez comme votre père!

— Oh!... monsieur Ingres!...

Puis, me regardant sérieusement :

— Vous me ferez des calques.

Faire des calques pour M. Ingres! peut-être les faire auprès de lui! m'éclairer de ses rayons! me chauffer à son enthousiasme! J'étais suffoqué d'honneur et de joie.

C'était, en effet, à côté de lui, le soir, à la lampe, que je me livrais à cette occupation si attachante et, en même temps, si instructive pour moi, tant par les chefs-d'œuvre qui passaient sous la pointe soigneuse de mon crayon que par tout ce que je recueillais de la conversation de M. Ingres.

Je fis pour lui près d'une centaine de calques, d'après des gravures de sujets primitifs, qui eurent l'honneur d'habiter ses cartons, et dont plusieurs n'avaient pas moins de quarante centimètres de hauteur.

Un jour, M. Ingres me dit :

— Si vous voulez, je vous fais revenir à Rome avec le Grand Prix de peinture.

— Oh ! monsieur Ingres, répondis-je, changer de carrière et en recommencer une autre ! Et puis, quitter ma mère encore une fois ! Oh ! non, non...

Cependant, comme après tout j'étais à Rome pour me livrer à la musique et non à la peinture, il fallait songer un peu sérieusement aux occasions d'y entendre de la musique. Ces occasions n'étaient pas précisément fréquentes, mais, surtout, il s'en fallait qu'elles fussent profitables et salutaires.

Et d'abord, en fait de musique religieuse, il n'y avait guère qu'un endroit que l'on pût décemment et utilement fréquenter, c'était la chapelle Sixtine, au Vatican : ce qui se passait dans les autres églises était à faire frémir ! En dehors de la chapelle Sixtine — et de celle dite « des Chanoines », dans Saint-Pierre — la musique n'était pas même nulle : elle était exécrable. On n'imagine pas un tel assemblage, en pareil lieu, des inconvenances qui s'y étalaient en l'honneur du ciel. Tous les oripeaux de la musique profane passaient sur les tréteaux de cette mascarade religieuse. Aussi ne m'y reprit-on pas après les premières expériences.

J'allais, d'ordinaire, le dimanche, entendre l'office en musique à la chapelle Sixtine, le plus souvent en compagnie de mon camarade et ami Hébert... Mais la Sixtine ! pour en parler comme il conviendrait, ce ne serait pas trop des auteurs de ce qu'on y voit et de ce qu'on y entend, — ou plutôt de ce qu'on y entendait jadis, car, hélas ! si l'on y peut voir encore l'œuvre sublime mais destructible et déjà bien altérée de l'immortel Michel-Ange, il paraît que les hymnes du divin Palestrina ne résonnent plus sous ces voûtes que la captivité politique du Souverain Pontife a rendues muettes et dont le vide pleure éloquemment l'absence de leur hôte sacré.

J'allais donc le plus possible à la chapelle Sixtine. Cette musique sévère, ascétique, horizontale et calme comme la ligne de l'Océan, monotone à force de sérénité, anti-sensuelle, et néanmoins d'une intensité de contemplation qui va parfois à l'extase, me produisit d'abord un effet étrange, presque désagréable. Était-ce le style même de ces compositions, entièrement nouveau pour moi, était-ce la sonorité particulière de ces voix spéciales que mon oreille entendait pour la première fois, ou bien cette attaque ferme jusqu'à la rudesse, ce martèlement si saillant qui donne un tel relief à l'exécution en soulignant les diverses entrées des voix dans ces combinaisons d'une trame si pleine et si serrée, — je ne saurais le dire. Toujours est-il que cette impression, pour bizarre qu'elle fût, ne me rebuta point. J'y revins encore, puis encore, et je finis par ne pouvoir plus m'en passer.

Il y a des œuvres qu'il faut voir ou entendre dans le lieu pour lequel elles ont été faites. La chapelle Sixtine est un de ces lieux exceptionnels; elle est un monument unique dans le monde. Le génie colossal qui en a décoré les voûtes et le mur de l'autel par ces incomparables conceptions de la Genèse et du Jugement dernier, ce peintre des Prophètes, avec lesquels il semble traiter d'égal à égal, n'aura sans doute jamais son pareil, non plus qu'Homère ou que Phidias. Les hommes de cette trempe et de cette taille ne se voient pas deux fois : ce sont des synthèses; ils embrassent un monde, ils l'épuisent, ils le ferment, et ce qu'ils ont dit, nul ne peut plus le redire après eux. La musique palestrinienne semble être une traduction chantée du vaste poème de Michel-Ange, et j'inclinerais à croire que les deux maîtres s'éclairent, pour l'intelligence, d'une lumière mutuelle : le spectateur développe l'auditeur, et réciproquement; si bien qu'au bout de quelque temps on est tenté de se demander si la chapelle Sixtine, peinture et musique, n'est pas le produit d'une seule et même inspiration. Musique et peinture s'y pénètrent dans une si parfaite et si sublime unité qu'il semble que le tout soit la double parole d'une seule et même pensée, la double voix d'un seul et même cantique; on dirait que ce qu'on entend est l'écho de ce qu'on regarde.

Il y a, en effet, entre l'œuvre de Michel-Ange et celle de

Palestrina de telles analogies, une telle parenté d'impressions, qu'il est bien difficile de n'en pas conclure au même ensemble de qualités, j'allais dire de vertus chez ces deux intelligences privilégiées. De part et d'autre, même simplicité, même humilité dans l'emploi des moyens, même absence de préoccupation de l'effet, même dédain de la séduction. On sent que le procédé matériel, la main, ne compte plus, et que l'âme seule, le regard immuablement fixé vers un monde supérieur, ne songe qu'à répandre dans une forme soumise et subjuguée toute la sublimité de ses contemplations. Il n'y a pas jusqu'à la teinte générale, uniforme, dont cette peinture et cette musique sont enveloppées, qui ne semble faite d'une sorte de renoncement volontaire à toutes les teintes : l'art de ces deux hommes est pour ainsi dire un sacrement où le signe sensible n'est plus rien qu'un voile jeté sur la réalité vivante et divine. Aussi ni l'un ni l'autre de ces deux grands maîtres ne séduit-il tout d'abord. En toutes choses, c'est l'éclat extérieur qui attire ; là, rien de pareil : il faut pénétrer au delà du visible et du sensible.

A l'audition d'une œuvre de Palestrina, il se passe quelque chose d'analogue à l'impression produite par la lecture d'une des grandes pages de Bossuet : rien ne frappe en route, et au bout du chemin on se trouve porté à des hauteurs prodigieuses ; serviteur docile et fidèle de la pensée, le mot ne vous a ni détourné ni arrêté à son profit, et vous êtes parvenu au sommet, sans secousse, sans diversion, sans malversation, conduit par un guide mystérieux qui vous a caché sa trace et dérobé ses secrets. C'est cette absence de procédés visibles, d'artifices mondains, de coquetterie vaniteuse, qui rend absolument inimitables les œuvres supérieures : pour les atteindre, il ne faut rien de moins que l'esprit qui les a conçues et les ravissements qui les ont dictées.

Quant à l'œuvre immense, gigantesque de Michel-Ange, que pourrai-je en dire? Ce que Michel-Ange a répandu, dépensé, entassé de génie, non seulement comme peintre mais comme poète, sur les murs de ce lieu unique au monde est prodigieux. Quel assemblage puissant des faits ou des personnages qui résument ou symbolisent l'histoire capitale, l'histoire essentielle de notre race ! Quelle conception que cette double lignée de Prophètes

et de Sibylles, ces voyants et ces voyantes dont l'intuition perce les voiles de l'avenir et porte à travers les âges l'Esprit devant qui tout est présent ! Quel livre que cette voûte remplie des origines de l'humanité, et qui se rattache, par la figure colossale du prophète Jonas échappé aux entrailles d'une baleine, au triomphe de cet autre Jonas arraché par sa propre puissance aux ténèbres du tombeau et vainqueur de la mort ! Quel hosanna rayonnant et sublime que cette légion d'anges que le transport de leur enthousiasme roule et tord pour ainsi dire autour des instruments bénis de la Passion qu'ils emportent à travers l'espace lumineux jusque dans les hauteurs de la gloire céleste, tandis que, dans les abîmes inférieurs du tableau, la cohue des réprouvés se détache, lugubre et désespérée, sur les livides et dernières lueurs d'un jour qui semble leur dire adieu pour jamais ! Et sur la voûte même, quelle traduction éloquente et pathétique des premières heures de nos premiers parents ! Quelle révélation que ce geste prodigieux de l'acte créateur qui, sur cette statue encore inanimée du premier homme, vient de déposer cette « âme vivante » qui va le mettre en relation consciente avec le principe de son être ! Quelle puissance immatérielle se dégage de cet espace vide, si étroit et d'une si profonde signification, laissé par le peintre entre le doigt créateur et la créature, comme s'il eût voulu dire que, pour passer et pour atteindre, la volonté divine ne connaît ni distance ni obstacle, et que pour Dieu, acte pur, comme s'exprime la langue théologique, vouloir et produire ne sont qu'une seule et même opération ! Quelle grâce dans cette attitude soumise de la première femme lorsque, tirée des profondeurs du sommeil d'Adam, elle se trouve en présence de son Créateur et son Père ! Quelle merveille que cet élan d'abandon filial et de gratitude expansive par lequel elle s'incline sous cette main qui l'accueille et la bénit avec une tendresse si calme et si souveraine !

Mais il faudrait s'arrêter à chaque pas, et on n'aurait encore qu'effleuré ce poème extraordinaire dont l'étendue donne le vertige. On pourrait presque dire, de ce vaste ensemble de peintures de la Bible, que c'est la Bible de la peinture. Ah ! si les jeunes gens soupçonnaient ce qu'il y a d'éducation pour leur intelligence et de nourriture pour leur avenir

dans ce sanctuaire de la chapelle Sixtine, ils y passeraient leurs journées entières, et les sollicitations de l'intérêt, pas plus que le souci de la renommée, n'auraient de prise sur des caractères façonnés à une si haute école de ferveur et de recueillement.

A côté de cette grande tradition de musique sacrée maintenue par les offices de la chapelle pontificale, j'avais à faire aussi, comme pensionnaire, une part à l'étude de la musique dramatique. Le répertoire du théâtre, à cette époque, était à peu près entièrement composé des opéras de Bellini, de Donizetti, de Mercadante, toutes œuvres qui, malgré les qualités propres et l'inspiration parfois personnelle de leurs auteurs, étaient, par l'ensemble des procédés, par leur coupe de convention, par certaines formes dégénérées en formules, autant de plantes enroulées autour de ce robuste tronc rossinien dont elles n'avaient ni la sève ni la majesté, mais qui semblait disparaître sous l'éclat momentané de leur feuillage éphémère. Il n'y avait, en outre, aucun profit musical à recueillir de ces auditions bien inférieures, au point de vue de l'exécution, à celles qu'offrait le Théâtre-Italien de Paris, où les mêmes ouvrages étaient interprétés par l'élite des artistes contemporains. La mise en scène elle-même était parfois grotesque. Je me rappelle avoir assisté, au Théâtre Apollo, à Rome, à une représentation de *Norma*, dans laquelle les guerriers romains portaient une veste et un casque de pompier et un pantalon beurre frais de nankin à bandes rouge cerise : c'était absolument comique ; on se serait cru chez Guignol.

J'allais donc rarement au théâtre, et je trouvais plus d'avantages à étudier chez moi les partitions de mes chers maîtres favoris, les *Alceste* de Lulli, les *Iphigénies* de Gluck, le *Don Juan* de Mozart, le *Guillaume Tell* de Rossini.

Outre les heures d'intimité passées auprès de M. Ingres pendant cette fameuse période des *calques*, j'avais la bonne fortune d'être admis à le voir travailler dans son atelier, et on devine si j'avais garde de ne pas profiter d'une telle faveur. Pendant qu'il peignait je lui faisais la lecture, et on

peut penser que je m'interrompais plus d'une fois pour le regarder peindre. C'est ainsi que je l'ai vu reprendre et achever son tableau si exquis de la *Stratonice*, devenu la propriété du duc d'Orléans, et sa *Vierge à l'hostie*, destinée à la galerie de M. le comte Demidoff. L'histoire de ce dernier tableau offre une particularité très intéressante dont je fus le témoin. Dans la composition primitive, le premier plan n'était pas occupé par le ciboire surmonté de la sainte hostie, mais par une admirable figure de l'Enfant Jésus, couché, endormi, la tête reposant sur un oreiller dont sa petite main tenait un gland avec lequel il avait l'air de jouer encore. C'était ou, du moins, cela me semblait quelque chose d'exquis, comme grâce de dessin, comme charme de peinture, comme abandon d'attitude, que ce ravissant petit corps si lumineux et si potelé. M. Ingres lui-même en paraissait très satisfait, et lorsque je le quittai, au moment où le déclin du jour l'obligea de suspendre son travail, il était enchanté de sa journée. Le lendemain, dans l'après-midi, je remonte à son atelier : — plus d'Enfant Jésus! La figure avait disparu, entièrement grattée par le couteau à palette : il n'en restait plus trace.

— Ah! monsieur Ingres! m'écriai-je consterné.

Et lui, triomphant, l'air résolu :

— Mon Dieu, oui! me dit-il; oui!... souligna-t-il encore.

La splendeur du symbole divin venait de lui apparaître comme supérieure à cette lumineuse réalité humaine, et, par suite, plus digne des hommages de cette vierge adorant son fils : il n'avait pas hésité à sacrifier un chef-d'œuvre à une vérité. C'est à ces nobles préférences, c'est à cette rigueur désintéressée qu'on reconnait les hommes dont le privilège et la récompense légitime sont dans cette autorité inamissible qui les classe parmi les guides et les docteurs des autres hommes.

La compagnie des pensionnaires de mon temps, à l'Académie de France, à Rome, comptait dans son sein bien des jeunes artistes, dont plusieurs sont devenus célèbres : entre autres, Lefuel, Hébert, Ballu, l'architecte, tous trois aujourd'hui membres de l'Institut ; d'autres, ou qui se seraient illustrés ou qu'une mort prématurée a enlevés à leur art en pleine espérance pour

leur pays : Papety le peintre, Octave Blanchard, Buttura, Lebouy, Brisset, Pils, les sculpteurs Diébolt et Godde, les musiciens Georges Bousquet, Aimé Maillart : — autant de rejetons de cette école si décriée qui, après les Hippolyte Flandrin et les Ambroise Thomas, produisait Cabanel, Victor Massé, Guillaume, Cavelier, Georges Bizet, Baudry, Massenet et tant d'autres artistes éminents dont il faudrait joindre le nom à cette liste déjà respectable.

Les pensionnaires étaient souvent invités aux soirées de l'ambassade de France. C'est là que je vis, pour la première fois, Gaston de Ségur, alors attaché d'ambassade, devenu, depuis, le saint évêque que tout le monde sait, et que j'ai eu le bonheur de compter au nombre de mes plus tendres et plus fidèles amis.

Au séjour de Rome, qui était la résidence permanente et régulière, vinrent s'ajouter les excursions autorisées dans le reste de l'Italie.

Je n'oublierai jamais l'impression que me fit Naples la première fois que j'y arrivai, avec mon camarade Georges Bousquet, mort aujourd'hui, et qui avait eu le Grand Prix de musique l'année précédente. Nous faisions le voyage avec le marquis Amédée de Pastoret, qui avait écrit les paroles de la cantate avec laquelle je venais de remporter le prix.

Ce climat enchanteur qui fait pressentir et deviner le ciel de la Grèce, ce golfe, bleu comme le saphir, encadré dans une ceinture de montagnes et d'îles dont les pentes et les sommets prennent, au coucher du soleil, cette gamme incessamment changeante de teintes magiques qui défieraient les plus riches velours et les pierreries les plus étincelantes, tout cela me produisit l'effet d'un rêve ou d'un conte de fées. Les environs, ces merveilles qu'on appelle le Vésuve, Portici, Castellamare, Sorrente, Pompéï, Herculanum, les îles d'Ischia et de Capri, Pausilippe, Amalfi, Salerne, Pœstum enfin avec ses admirables temples doriques que baignaient autrefois les flots d'azur de la Méditerranée, me semblèrent une véritable vision. Ce fut absolument l'inverse de Rome : le ravissement instantané.

Si l'on ajoute à de pareilles séductions tout l'intérêt qui

s'attache à la visite du Musée de Naples (les *Studii* ou Musée Borbonico), trésor unique par les chefs-d'œuvre d'art antique qu'il renferme et dont la plupart ont été révélés par les fouilles de Pompéï, d'Herculanum, de Nola et autres villes enfouies depuis plus de dix-huit siècles sous les éruptions du Vésuve, on comprendra facilement ce que doit être l'attrait d'une pareille ville, et combien de jouissances y attendent un artiste.

Trois fois, pendant mon séjour à Rome, j'eus le bonheur de visiter Naples, et parmi les plus vives et les plus profondes impressions que j'en aie rapportées, je place en première ligne cette île merveilleuse de Capri, si sauvage et si riante à la fois grâce au contraste de ses rochers abruptes et de ses coteaux verdoyants.

Ce fut en été que je visitai Capri pour la première fois. Il faisait un soleil ardent et une chaleur torride. Pendant le jour, il fallait ou s'enfermer dans une chambre en demandant à l'obscurité un peu de fraîcheur et de sommeil, ou se plonger dans la mer et y passer une partie de la journée, ce que je faisais avec délices. Mais ce qu'il est difficile d'imaginer, c'est la splendeur des nuits sous un pareil climat, dans une telle saison. La voûte du ciel est littéralement palpitante d'étoiles ; on dirait un autre Océan dont les vagues sont faites de lumière, tant le scintillement des astres emplit et fait vibrer l'espace infini. Pendant les deux semaines que dura mon séjour, j'allais souvent écouter le silence vivant de ces nuits phosphorescentes : je passais des heures entières, assis sur le sommet de quelque roche escarpée, les yeux attachés sur l'horizon, faisant parfois rouler, le long de la montagne à pic, quelque gros quartier de pierre dont je suivais le bruit jusqu'à la mer, où il s'engouffrait en soulevant un friselis d'écume. De loin en loin, quelque oiseau solitaire faisait entendre une note lugubre et reportait ma pensée vers ces précipices fantastiques dont le génie de Weber a si merveilleusement rendu l'impression de terreur dans son immortelle scène de la « fonte des balles » de l'opéra *le Freischütz*.

Ce fut dans une de ces excursions nocturnes que me vint la première idée de la « nuit de Walpürgis » du *Faust* de Gœthe. Cet ouvrage ne me quittait pas; je l'emportais partout avec

moi, et je consignais, dans des notes éparses, les différentes idées que je supposais pouvoir me servir le jour où je tenterais d'aborder ce sujet comme opéra, tentative qui ne s'est réalisée que dix-sept ans plus tard.

Cependant il fallait reprendre la route de Rome et rentrer à l'Académie. Quelque agréable et séduisant que fût le séjour de Naples, je n'y suis jamais resté sans éprouver, au bout d'un certain temps, le besoin de revoir Rome : c'était comme le mal du pays qui s'emparait de moi, et je m'éloignais sans tristesse de ce milieu auquel je devais cependant des heures si délicieuses. C'est qu'avec toute sa splendeur et tout son prestige, Naples est, en somme, une ville criarde, tumultueuse, agitée, glapissante. La population s'y démène et s'y interpelle et s'y chicane et s'y dispute, du matin au soir et même du soir au matin, sur ces quais où l'on ne connait ni le repos ni le silence. L'altercation, à Naples, est l'état normal ; on y est assiégé, importuné, obsédé par les infatigables poursuites des *facchini*, des marchands, des cochers, des bateliers qui, pour un peu, vous prendraient de force et se font, entre eux, la concurrence au rabais [1].

De retour à Rome, je me mis au travail. C'était à l'automne de 1840.

Malgré le professorat qui, pendant la semaine, remplissait du matin au soir les journées de ma mère, elle trouvait encore le temps de me faire une large part de correspondance. Ce n'était guère que sur son sommeil qu'elle pouvait prendre les heures que me consacrait, sous cette forme, sa tendre et constante sollicitude. Je recevais d'elle des lettres dont la longueur seule me donnait la mesure du repos dont elle avait dû se priver pour les écrire. Je savais que, dès cinq heures, elle était levée pour être prête à recevoir sa première élève, qui arrivait à six heures : que, fort souvent, l'heure même de son déjeuner était sacrifiée à une leçon pendant laquelle, pour tout repas, elle avalait une soupe, ou même un simple morceau de pain avec un verre d'eau rougie ; que ce métier durait jusqu'à six heures du soir ; qu'après son dîner

1. Voir, à l'*Appendice*, une lettre de Gounod à Lefuel, en date du 14 juillet 1840.

il lui fallait s'occuper des mille soins qu'exige l'entretien d'une maison ; qu'elle avait, d'ailleurs, à écrire à bien d'autres qu'à moi : que, de plus, elle était dame de charité et travaillait bien souvent de ses mains pour vêtir les pauvres qu'elle visitait ; mille choses, enfin, qu'on ne pouvait concilier qu'à force d'ordre et de méthode dans l'emploi du temps : — c'est qu'elle était douée, au plus haut degré, de ces deux essentielles et fondamentales qualités sur lesquelles repose toute vie utile et bien remplie. Ah ! par exemple, elle avait rayé de son programme cette plaie de *la visite* qui consiste à perdre son temps, du lundi au samedi, pour aller simplement chez les autres leur faire perdre le leur, et à *tuer* ce temps qui fait mourir d'ennui quiconque ne l'emploie pas à *vivre*. Aussi nous avait-elle élevés avec des maximes courtes, mais qui en disaient long, et qu'elle nous jetait en passant, avec ce laconisme des gens qui n'ont pas le temps d'être bavards : — « Qui ne fait pas de dépenses inutiles trouve toujours moyen de faire les dépenses nécessaires. » — « Qui ne perd pas une minute a toujours le temps de faire tout ce qu'il doit. »

Un des amis de notre famille me disait : « Votre mère est, pour moi, non pas un miracle, mais deux miracles ; je ne sais pas où elle trouve le temps qu'elle emploie et l'argent qu'elle donne. » Je sais bien, moi, où elle trouvait l'un et l'autre : dans sa raison et dans son cœur. Plus elle en avait à faire, plus elle en faisait. C'est l'inverse d'un mot charmant d'Émile Augier, mais qui signifie absolument la même chose : « J'ai été tellement inoccupé que je n'ai eu le temps de rien faire. »

Dans les lettres de ma mère, mon cher et excellent frère glissait aussi, de temps à autre, quelques bonnes paroles et quelques sages conseils à mon adresse. J'en avais grand besoin, car, je dois le dire, la sagesse n'a jamais été mon côté fort, et la *faiblesse* est bien *forte* quand la raison n'est pas là pour lui faire contrepoids. Hélas ! j'ai assez mal profité de tout cela, et j'en fais mon *meà culpà*...

Il y a, à Rome, dans le Corso, une église qu'on appelle Saint-Louis-des-Français, et qui est desservie par un chanoine et des prêtres français. Tous les ans, à la fête du roi Louis-Philippe, c'est-à-dire le 1er mai, on célébrait, dans cette église, une messe en musique dont la composition revenait au

musicien pensionnaire. L'année de mon arrivée à Rome, la messe exécutée (messe avec orchestre) était de mon camarade Georges Bousquet. L'année suivante, ce devait être mon tour. Craignant qu'avec mes obligations de pensionnaire je n'eusse pas le temps d'accomplir un travail de cette importance, ma mère m'envoya ma messe de Saint-Eustache entièrement copiée de sa main sur le manuscrit de ma partition d'orchestre, dont elle ne voulait ni se dessaisir ni risquer la perte dans le transport par la poste.

On imagine ce que j'éprouvai en recevant, à Rome, cette nouvelle preuve de la tendresse et de la patience maternelles. Toutefois je n'en fis pas l'usage auquel ma mère l'avait destinée : je trouvai qu'il était plus digne d'un artiste consciencieux de chercher mieux que cela (ce qui n'était pas difficile), et je poursuivis bravement la nouvelle messe que j'avais commencée en vue de la fête du roi. Je la composai et j'en dirigeai moi-même l'exécution[1]. Ce travail me porta bonheur; outre les félicitations, fort indulgentes assurément, qu'il me valut, je lui dus la nomination de « Maître de chapelle honoraire à vie » de l'église Saint-Louis-des-Français, à Rome. Je ne me doutais guère que, l'année suivante, j'aurais, en Allemagne, l'occasion de la faire entendre et de la diriger. On verra plus loin quels furent pour moi les conséquences et les avantages de cette seconde exécution.

Plus j'avançais dans mon séjour à Rome, plus je m'attachais profondément à cette ville d'un attrait mystérieux et d'une paix incomparable. Après les lignes crénelées, volcaniques, bondissantes, du cratère de Naples, les lignes placides, solennelles, silencieuses de la campagne de Rome encadrée par les monts Albains, les montagnes du Latium et la Sabine, le majestueux Mont Janvier, le Soracte, les monts de Viterbe, le Monte Mario, le Janicule, me causaient l'impression douce et sereine d'un cloître à ciel ouvert. Un de mes sites de prédilection, dans les environs de Rome, était le village de Nemi, avec son lac que l'œil découvre au fond d'un vaste cratère et

1. Sur une répétition de cette messe voir, à l'*Appendice*, une lettre de Gounod à Lefuel, avec post-scriptum d'Hébert, en date du 4 avril 1841.

qui est entouré de bois touffus d'une végétation splendide. Le tour du lac, par la route supérieure, est une des plus ravissantes promenades qu'il soit possible de rêver : faite par un beau jour et terminée par un coucher de soleil tel qu'il m'a été donné de le contempler en apercevant la mer des hauteurs de Gensano, c'est un souvenir enchanteur et ineffaçable.

Mais les environs de Rome abondent en sites admirables et fournissent au voyageur et au touriste une série inépuisable d'excursions : Tivoli, Subiaco, Frascati, Albano, l'Ariccia, et mille autres lieux tant de fois explorés par les peintres paysagistes, sans parler de ce Tibre dont les bords ont un caractère si noble et si majestueux.

Parmi les merveilles d'art qu'on ne rencontre qu'à Rome, comment passerais-je sous silence, dans ces souvenirs de ma jeunesse, une œuvre d'une beauté incomparable qui se partage, avec la chapelle Sixtine, l'intérêt et la gloire du Vatican? Je veux parler de ces immortelles peintures de Raphaël dont l'ensemble compose ce que l'on nomme « les Loges » et « les Stances » : « *le Loggie e le Stanze* ». C'est là que se trouvent ces pages immortelles de *l'École d'Athènes* et de *la Dispute du Saint-Sacrement*, dans la salle (*stanza*) dite « de la Signature ». Ces deux chefs-d'œuvre, parmi tant d'autres dus au pinceau de ce peintre unique, ont porté si haut le prestige de la beauté qu'il semble impossible qu'on les surpasse jamais. Et pourtant, tel est l'ascendant irrésistible du génie que cet homme qui n'a pas son pareil, cet homme dont les siècles ont placé le nom au sommet de la gloire, ce Raphaël enfin, a été troublé par Michel-Ange! Il a subi l'étreinte de ce Titan : il a fléchi sous le poids de ce colosse, et ses dernières œuvres portent la trace de l'hommage rendu à l'inspiration grandiose de ce vaste et puissant cerveau qui a dépassé les proportions humaines.

Raphaël est le premier; Michel-Ange est le seul. Chez Raphaël, la force se dilate et s'épanouit dans la grâce; chez Michel-Ange, c'est la grâce qui semble, au contraire, discipliner et soumettre la force. Raphaël vous charme et vous séduit, Michel-Ange vous fascine et vous écrase. L'un est le peintre

du Paradis terrestre; l'autre semble plonger, avec le regard de l'aigle, comme le captif de Pathmos, jusque dans le séjour enflammé des séraphins et des archanges. On dirait que ces deux grands évangélistes de l'Art ont été placés là, l'un près de l'autre, dans la plénitude des temps esthétiques, pour que celui qui avait reçu le don de la beauté sereine et parfaite fût un abri salutaire contre les splendeurs éblouissantes révélées au chantre des Apocalypses.

Une analyse détaillée des innombrables chefs-d'œuvre qui se trouvent à Rome sortirait des bornes de ces Mémoires où j'ai voulu surtout retracer les circonstances principales de ma jeunesse et de ma carrière artistique...

Ce fut dans l'hiver de 1840-41 que j'eus, pour la première fois, l'occasion de voir et d'entendre Pauline Garcia, sœur de la Malibran, et qui venait d'épouser Louis Viardot, alors directeur du Théâtre-Italien à Paris. Elle n'avait pas encore dix-huit ans, et ses débuts au Théâtre-Italien avaient été un événement. Elle faisait son voyage de noces avec son mari, et j'eus l'honneur et le plaisir de lui accompagner, dans le salon de l'Académie, l'air célèbre et immortel de *Robin des Bois*. Je fus émerveillé du talent déjà si majestueux de cette enfant qui annonçait et qui devait être, un jour, une femme illustre. Je ne la revis qu'au bout de dix ans. — Chose curieuse ! à douze ans, j'avais entendu la Malibran dans l'*Otello* de Rossini, et j'avais emporté de cette audition le rêve de me consacrer à l'art musical ; à vingt-deux ans, je faisais la connaissance de sa sœur, madame Viardot, pour qui je devais, à trente-deux ans, écrire le rôle de Sapho, qu'elle créa, en 1851, sur la scène de l'Opéra, avec une si éclatante supériorité.

Le même hiver, j'eus le bonheur de faire la connaissance de Fanny Henzel, sœur de Mendelssohn. Elle passait l'hiver à Rome avec son mari, peintre du roi de Prusse, et son fils qui était encore enfant. Madame Henzel était une musicienne hors ligne, pianiste remarquable, femme d'un esprit supérieur, petite, fluette, mais d'une énergie qui se devinait dans ses yeux profonds et dans son regard plein de feu. Elle était douée de facultés rares comme compositeur, et c'est à elle que sont dues plusieurs mélodies sans paroles publiées dans l'œuvre de

piano et sous le nom de son frère. M. et madame Henzel venaient souvent aux soirées du dimanche, à l'Académie : madame Henzel se mettait au piano avec cette bonne grâce et cette simplicité des gens qui font de la musique parce qu'ils l'aiment, et, grâce à son beau talent et à sa prodigieuse mémoire, je fus initié à une foule de chefs-d'œuvre de la musique allemande qui m'étaient, à cette époque, absolument inconnus : entre autres, quantité de morceaux de Sébastien Bach, sonates, fugues et préludes, concertos, et nombre de compositions de Mendelssohn qui furent pour moi autant de révélations d'un monde ignoré. M. et madame Henzel quittèrent Rome pour retourner à Berlin, où je devais les revoir deux ans plus tard.

Avant de quitter l'Académie, M. Ingres voulut me laisser un souvenir qui m'est doublement précieux comme gage de son affection et comme relique de son talent ; il fit mon portrait au crayon, et me représenta assis au piano et ayant devant moi le *Don Juan* de Mozart.

Je sentis profondément le vide qu'allait me faire son départ et combien me manquerait cette salutaire influence d'un maître dont la foi était si vive, l'ardeur si communicative et la doctrine si sûre et si élevée. Il y a, dans les arts, autre chose que le savoir technique, l'habileté spéciale, la connaissance et la possession, même parfaites, des procédés : tout cela est bien et même absolument nécessaire ; mais tout cela ne constitue que les matériaux de l'artiste, l'enveloppe et le corps d'un art particulier et déterminé. Dans tous les arts, il y a quelque chose qui n'appartient exclusivement à aucun et qui est commun à tous, au-dessus de tous, et sans quoi ils ne sont plus que de simples métiers ; ce quelque chose, qui ne se voit pas, mais qui est l'âme et la vie, c'est l'Art.

L'Art est une des trois grandes transformations que subissent les réalités au contact de l'esprit humain, selon qu'il les considère à la lumière idéale et souveraine de l'un des trois grands aspects du Bien, du Vrai ou du Beau. L'Art n'est pas plus un rêve pur qu'il n'est une pure copie ; il n'est ni l'Idéal seul ni le Réel seul ; il est, ainsi que l'homme lui-même, la rencontre, l'union des deux. Il est l'unité dans la dualité. Par

l'Idéal seul, il est au-dessus de nous : par le Réel seul, il reste au-dessous, La Morale est l'humanisation, l'incarnation du Bien : la Science est celle du Vrai : l'Art est celle du Beau.

C'est à cet apostolat du Beau qu'appartenait M. Ingres : c'est là qu'était sa vie ; on le sentait dans ses discours autant que dans ses œuvres, et plus encore, peut-être, que dans ses œuvres, tant les hommes de *foi* sont des hommes de *désirs*, et tant l'effort de l'aspiration les emporte au delà du chemin parcouru. De cette hauteur, il répandait sur un musicien autant de lumière que sur un peintre, et révélait à tous le foyer commun des vérités supérieures. En me faisant comprendre ce que c'est que l'Art, il m'en a plus appris sur mon art propre que n'auraient pu le faire quantité de maîtres purement techniques.

Quelque peu que j'eusse recueilli de ce précieux contact, ce peu avait suffi pour laisser en moi une empreinte qui ne devait plus s'effacer et un souvenir qui allait me tenir lieu de présence réelle.

Au mois d'avril 1841, M. Ingres fut remplacé par M. Schnetz, peintre renommé, qui devait principalement son succès et sa popularité à des qualités de sentiment et d'expression. M. Schnetz était un homme aimable, affectueux, plein d'esprit naturel, très cordial avec les pensionnaires, très gai, et d'une physionomie très douce et très bienveillante, en dépit d'une charmille épaisse de sourcils noirs qui venait rejoindre une chevelure abondante couvrant le front presque entier, M. Schnetz était, par-dessus tout, le type de ce qu'on appelle un *bon enfant*.

Je passai sous sa direction ma seconde et dernière année de séjour à Rome. M. Schnetz avait pour Rome une prédilection que les circonstances ont particulièrement favorisée. Trois fois il a été directeur de l'Académie de France, où il a laissé les meilleurs souvenirs.

Mon temps de résidence à Rome allait expirer avec l'année 1841 ; mais je ne me sentais pas la force de partir, et je prolongeai mon séjour, avec le consentement du directeur : je restai à l'Académie près de cinq mois au delà de mon temps réglementaire, et ne partis qu'à la dernière extrémité, n'ayant plus

que les ressources strictement nécessaires pour me rendre à Vienne, où je devais toucher le premier semestre de ma troisième année de pension.

Je n'essaierai pas de décrire mon chagrin lorsqu'il fallut dire adieu à cette Académie, à ces chers camarades, à cette Rome où je sentais que j'avais pris racine. Mes camarades me firent la conduite jusqu'à Ponte-Molle (Pons Milvius), et, après les avoir embrassés, je montai dans le voiturin qui devait m'arracher, c'est bien le mot, à ces deux chères années de Terre Promise. Si, du moins, j'avais dû venir directement retrouver ma pauvre mère et mon excellent frère, le départ m'aurait moins coûté ; mais j'allais me trouver seul dans un pays où je ne connaissais personne, dont j'ignorais la langue, et cette perspective ne laissait pas de me paraître bien froide et bien sombre. Tant que la route le permit, mes yeux demeurèrent attachés sur la coupole de Saint-Pierre, ce sommet de Rome et ce centre du monde : puis les collines me la dérobèrent tout à fait. Je tombai dans une rêverie profonde et je pleurai comme un enfant.

CH. GOUNOD

(A suivre.)

APPENDICE

I

A MONSIEUR H. LÉFUEL, ARCHITECTE,

A l'Académie de France, à Rome, villa Médicis.

Naples, le mardi 14 juillet 1840.

J'aurais bien désiré, cher Hector, t'adresser plus tôt ce petit mot que je remets à Murat[1]. Mais je n'ai trouvé jusqu'à cette heure que le temps d'écrire à mon frère une assez longue pancarte ; et dans cette ville de Naples, où j'ai fait quelques connaissances il y a trois mois, il m'a fallu commencer cette fois par me faire voir. Maintenant, à partir d'aujourd'hui, me voilà plus libre. J'ai écrit aussi à Desgoffe, et j'aurais voulu en faire autant pour ce bon Hébert, auquel je te prie de faire bien des excuses de ma part. Il aura certainement de mes nouvelles directes un de ces jours, et même très prochainement, car je pense, sans toutefois en être sûr, partir mercredi ou jeudi de la semaine prochaine pour faire ma tournée des îles d'Ischia, Capri, puis revenir par Pestum, Salerne, Amalfi, Sorrento, Pompéia et Naples ; c'est une affaire d'une douzaine de jours. J'espère, cher bon ami, que tu t'es bien porté depuis mon départ ; je le demande aussi à Desgoffe, que je prie de t'engager à ne pas trop travailler. La chaleur là-bas doit être si grande en ce moment ! Ici, à Naples, il fait quelquefois très lourd ; aujourd'hui surtout, nous avons eu un temps d'orage assommant ; mais la brise de mer n'est pas une charge et, surtout pour nous qui sommes logés en quelque sorte sur la mer, nous en jouissons et nous en sentons la fraîcheur autant qu'il est possible.

Naples m'ennuie plus que jamais (la ville, s'entend). Je suis fort curieux de Capri et d'Ischia, ainsi que de Pestum. Je suis enfin monté hier aux Camaldules : c'est un point de vue dmirable, surtout comme étendue de mer ; tu sais si nous

1. Murat (Jean), peintre, prix de Rome.

aimons la mer : plus on la voit, plus on comprend la beauté de cette simple ligne horizontale derrière laquelle on pourrait soupçonner l'infini. Demain soir, à quatre heures, s'il fait beau, nous montons au Vésuve pour y voir le coucher du soleil ; nous y passons la nuit pour voir l'effet de tout le golfe au clair de lune, et nous voyons le lendemain matin le lever du soleil. Tu vois que c'est une belle partie,

J'ai reçu avant-hier une lettre de ma mère, envoyée de Rome ; je te remercie, cher Hector, si c'est à toi que je dois l'arrivée de cette lettre. Ma mère m'y charge de mille amitiés pour toi ainsi que mon bon Urbain.

Comment t'es-tu trouvé du tableau de M. Ingres ? Écris-le-moi, ou mets-moi un mot dans la lettre de Desgoffe quand il me répondra. Envoyez-moi toujours vos lettres à la Ville-de-Rome, quai Sainte-Lucie, à Naples. Si je suis en tournée pendant ce temps, je les trouverai à mon retour. Dis à Hébert que je serai très content aussi de savoir l'effet que lui aura produit le tableau de M. Ingres : bien que je ne mérite pas cette nouvelle avant de lui avoir écrit moi-même, j'en suis bien désireux.

Embrasse bien mon petit frère Vauthier, que je prie aussi de ne pas m'oublier. Dis à Fleury[1] que je suis bien fâché de n'avoir pu lui dire adieu avant mon départ. Enfin je te charge, cher ami, de tous mes souvenirs pour nos bons camarades en général et en particulier, selon la formule consacrée.

Adieu, cher Hector, je t'embrasse comme je t'aime, et c'est de tout cœur, tu le sais bien ; au reste, je peux te le dire, car dans notre exil à tous deux, j'ai la part de trois.

Tout à toi de cœur,

CHARLES GOUNOD.

Guénepin[2] t'écrira sous peu de jours ; il te dit mille choses aimables ; il est fort bon garçon pour moi, nous avons fait bon voyage, bien que nos nuits aient été de trois ou quatre heures au plus : c'est un détail. Fais-moi donc l'amitié de me dire, quand tu m'écriras, si Desgoffe a renvoyé chercher ma partition de *Freischütz* chez le prince Soutzo.

1. Domestique de confiance des pensionnaires ; au service de l'Académie, alors, depuis quarante ans.

2. Guénepin (François-Jean-Baptiste), architecte, prix de Rome.

II

A MONSIEUR HECTOR LEFUEL

A Venise, poste restante.

Rome, le mardi 4 avril 1841.

Mon cher et tendre père[1],

Voilà déjà que ton enfant désolé se creusait la tête pour savoir où t'écrire, et il commençait à désespérer de la tendresse de son vieux papa, lorsqu'il apprend par M. Schnetz que cet intrépide centenaire s'est transporté de Florence à Bologne pour se rendre au plus vite à Venise. C'est donc à Venise que ce fils rassuré se hâte de lui faire parvenir de ses nouvelles pour lui dire qu'il se porte très bien, et ensuite que sa messe a obtenu un heureux succès parmi ses petits camarades d'abord, et en second lieu parmi les en bas. Il a pensé aussitôt à la satisfaction de son vieux père et cette pensée a été pour beaucoup dans la joie de son succès.

Il a aussi regretté beaucoup l'absence du même vieux père, qui est naturellement l'être auquel il tenait le plus ici, et dont le sort l'a frustré fort mal à propos dans ce moment-là.

De plus, nouvelles de Paris qui me chargent de mille amitiés pour toi, mon cher bon Hector : je ne sais pas comment cela se fait, mais maman croyait que j'allais te revoir au bout d'un ou deux mois : je l'ai désabusée sur ce point, et cette désillusion n'aura pas été sans lui faire de peine. Et puis tu ne sais pas la nouvelle que j'ai reçue à propos d'Urbain : elle m'a donné d'abord une fameuse alerte de joie, et puis à la fin du paragraphe un affreux renfoncement ; il s'agissait tout bonnement pour lui du voyage en Sicile et à Rome ; mais c'est tombé dans l'eau, et voici comment.

M. le marquis de Crillon, qui a toujours porté beaucoup d'intérêt à notre famille, avait l'intention de s'adjoindre pour son compagnon de voyage en Sicile un artiste distingué, ayant fait de bonnes études, enfin un homme sérieux. Bref, il avait pensé à Urbain. Il arrive donc à la maison un jour, et fait à ma mère la déclaration de ce projet ; ma mère le remercie

1. Voir la *Revue* du 1er juin, page 476.

de cette extrême bonté, lui en exprime toute sa reconnaissance, en parle à Urbain lorsqu'elle le voit. Urbain, après avoir vite et mûrement réfléchi, se décide, et va donner sa réponse affirmative à M. de Crillon. Ensuite, lorsqu'il s'est agi d'aller faire ses visites d'adieu à ses clients, il a trouvé partout des visages contrits et désolés de le voir partir, des regrets universels : on ne trouverait jamais à remplacer sa délicatesse, sa loyauté, etc... enfin toutes les bonnes et estimables qualités que tu lui connais. Circonstance déjà entravant les projets de départ; mais ce n'est pas le tout ; voici qui est venu mettre les plus gros bâtons dans les roues : ce sont ses intérêts compromis pour une somme de dix ou douze mille francs. A ce moment-là, sa présence est devenue indispensable à Paris, comme tu peux bien penser. Je suis fort inquiet de cette aventure critique et voudrais bien savoir le plus tôt possible comment cela aura tourné : je t'en informerai dans ma plus prochaine lettre. Pauvre Urbain, qui est si bon et qui s'est donné tant de mal ! Heureusement qu'il a bien du courage et qu'il sait supporter de vilaines épreuves; mais c'est dur sur le moment.

J'ai su, mon cher Hector, que tu avais écrit à Gruyère ; au moment où je me laissais aller à ma jalousie, Hébert m'a dit : « Console-toi : c'est une commission dont il le charge, tout simplement. » Alors, je me suis consolé dans l'espoir d'en recevoir une plus tard pour moi. Je dois te dire que j'ai été fort heureux des témoignages d'intérêt que m'ont donnés ces jours-ci plusieurs de mes camarades, entre autres notre bon petit peintre Hébert : j'ai été très sensible au soin et à l'attention avec lesquels je l'ai vu écouter la répétition de ma messe; il n'y aurait certainement pas eu cela chez un indifférent, et on est toujours heureux de pouvoir citer ceux qui ne le sont pas. Comme je sais que tu aimes aussi Hébert, je suis bien aise de te faire parvenir ce renseignement sur son compte, bien sûr que son attachement pour moi ne diminuera en rien le tien pour lui. Il se porte aussi d'une manière satisfaisante, et me charge de mille amitiés pour toi ainsi que tous ces messieurs de l'Académie. Je vais voir s'il est chez lui et le tenter pour qu'il te mette deux mots au bas de ma lettre.

Bazin n'est toujours pas arrivé ; je ne sais pas ce qu'il fait : j'ai grand'peur que dans l'enthousiasme qu'a dû lui témoi-

gner sa ville natale à son passage on ne l'ait pris lui-même en nature pour le clouer sur un piédestal en guise de statue à son honneur. Les Marseillais ont la tête chaude, ils sont capables de lui avoir fait celle-là; elle serait un peu bonne pour ses mois de pension !

Adieu, mon cher Hector; tu sais comme je t'aime. eh bien, je t'embrasse comme cela, sur les deux joues et sur l'œil gauche, comme on dit : si tu es encore avec Courtépée[1], dis-lui que je lui envoie une poignée de main bien soignée aussi. J'espère que vous vous portez bien tous les deux et que, si vous avez le même temps que nous, vous devez faire des choses superbes. Adieu, cher ami. Tout à toi de cœur.

CH. GOUNOD.

Mon cher architecte, je profite de l'occasion de notre cher musicien pour te donner signe de vie. J'ai appris par notre grand sculpteur Gruyère que tu étais aux prises avec une foule de rhumes; j'espère que le soleil de la noble et voluptueuse Venise te fondra les glaces que le vieux hiver a amoncelées dans ton cerveau. Tu as eu un succès à l'Exposition; tous ont été étonnés de tes dessins, l'ambassadeur et l'ambassadrice n'en dorment plus. Je ne te parle pas de moi : ce que j'ai fait est trop peu important et trop peu bien pour mériter une ligne. La messe de notre célèbre musicien a eu un plein succès parmi nous et parmi le monde. Elle a été bien exécutée grâce à l'activité qu'il a déployée à secouer ces vieux endormis. Si tu vois Loubens[2], dis-lui bien des choses de ma part; et ce Courtépée, qu'en fais-tu? peux-tu venir à bout de le faire lever en même temps que toi, ô travailleur matinal ?

Adieu. Si je puis t'être utile ou agréable, je suis à toi.

E. HÉBERT.

Murat ne veut pas seulement t'écrire deux mots : il dit qu'il t'écrira.

CH. GOUNOD.

Ce n'est pas vrai.

MURAT.

1. Architecte, « rapin » de Lefuel.

2. Ancien élève de l'École polytechnique, ami de Gounod, d'Hébert, etc...

LES

CHOUANS SOUS L'EMPIRE[1]

L'AGENCE DE JERSEY

Au commencement de 1806, c'est par la voie de Jersey que les émigrés refugiés en Angleterre communiquaient avec les royalistes de Normandie et de Bretagne. Dans cette petite île qui n'est qu'à quelques lieues des côtes de France, résidaient d'anciens chouans échappés pour la plupart, en 1800 après la machine infernale, en 1804 après la conspiration de Georges, aux poursuites de la police. Ils y vivaient, les regards tournés vers la patrie, guettant une occasion propice pour y rentrer, objet des faveurs et des bontés du gouverneur de l'île, Philippe de la Tour d'Auvergne, fils naturel légitimé de Charles de la Tour d'Auvergne, prince de Bouillon. Né à Jersey, par conséquent sujet anglais, le capitaine d'Auvergne, comme on l'appelait, avait servi d'abord sur la flotte britannique. Nommé ensuite au commandement de l'île, il était devenu l'agent le plus actif des Bourbons. C'est à lui que le comte de Puisaye, représentant de ceux-ci en Angleterre,

1. D'après des documents inédits.

adressait les correspondances destinées à la France et s'en remettait du soin de les y faire parvenir.

Le prince de Bouillon employait à ces missions périlleuses quelques-uns des émigrés et des chouans établis à Jersey, entre autres, Louis-Armand de Chateaubriand, cousin de l'auteur d'*Atala*, qui s'était marié avec une jeune femme de Saint-Hélier, Rachel Braun, après avoir guerroyé dans l'armée de Condé ; le comte de Goyon-Vaucouleurs, ancien officier de marine, de la famille des Goyon, illustre dans les pays bretons ; Bertin, Ferdinand de Grammont, Lenoir, Prijent, Bouchard, obscurs combattants des guerres vendéennes, jetés après d'innombrables aventures dans une vie d'intrigues ténébreuses et d'incessants dangers.

Le 29 août 1806, l'un des espions que la police française entretenait à Hambourg adressait à Fouché, dans un rapport confidentiel, quelques détails sur l'agence de Jersey. « Après avoir été pendant un temps considérable, disait-il, confiée à un sieur Prijent, fils d'une fruitière de Saint-Malo, qui a fait deux cents et quelques atterrages et a même obtenu la croix de Saint-Louis pour ses bons et loyaux services, elle est entre les mains d'un nommé Bertin. »

L'espion se trompait. Bertin, qu'il désignait comme l'émissaire du prince de Bouillon, avait dès cette époque quitté Jersey pour passer dans le Morbihan. Il faisait partie de la bande du chevalier de La Haye-Saint-Hilaire, avec lequel, à quelques semaines de là, il allait être pris et fusillé comme l'un des auteurs de l'enlèvement de l'évêque de Vannes. Quant à Prijent, il continuait, de concert avec Bouchard, à porter en Bretagne les ordres du comte de Puisaye, à l'aide de petits navires que commandaient tour à tour le comte de Goyon et Armand de Chateaubriand. C'était là, semble-t-il, une bien humble besogne pour deux nobles gentilshommes dont l'un, Goyon, avait dépassé la cinquantaine, et dont l'autre, Chateaubriand, n'en était pas loin. Mais ils ne s'astreignaient à ce dur métier qu'à l'effet de se procurer quelques ressources pour nourrir leur famille.

Après avoir reçu l'avis venu de Hambourg, la police de Fouché, stimulée par Réal et Desmarets, les deux acolytes du ministre, redoubla de vigilance. L'agitation royaliste

en Bretagne l'avait convaincue qu'une insurrection se préparait. Elle soupçonnait Puisaye d'en avoir pris la direction d'accord avec le gouvernement anglais et le prince de Bouillon. Le 30 mars 1807, Réal écrivait à Fouché : « Il me paraît hors de doute que les communications des îles de Jersey et de Guernesey se sont constamment maintenues par la voie de Saint-Malo, quoique l'autorité locale n'en ait rien su et n'ait élevé aucun soupçon sur les agents de ces communications coupables. » Il allait jusqu'à se demander, tant il était étrange qu'elles n'eussent pas été dénoncées, si le maire ne les avait pas favorisées.

Presque en même temps, les prévisions de la police étaient confirmées par des avertissements de ses espions de Londres, auxquels succédèrent en peu de jours des faits significatifs.

Le commissaire général de police de Brest, à la date du 5 avril, annonçait le débarquement de Prijent à Saint-Briac. Le préfet de la Manche signalait la présence d'un cutter anglais en vue de Cancale. Ce navire avait tiré des coups de canon et fait des signaux. Au commencement de mai, Fouché acquérait la certitude que le fameux Bertrand Saint-Hubert qu'il croyait retourné en Angleterre, après l'affaire de l'agence anglaise de Bordeaux, s'était montré dans le Morbihan. Reçu par La Haye Saint-Hilaire qui tenait la campagne aux environs de Vannes, il avait été conduit par ses soins sur les bords de la Loire où les gendarmes, après l'avoir vainement poursuivi, venaient de le laisser s'enfuir.

D'autres agents royalistes apparaissaient ailleurs tour à tour. Des bandes en armes recommençaient à parcourir la Mayenne, la Loire-Inférieure, la Sarthe, l'Orne, le Maine-et-Loire. Elles commettaient des excès chez les particuliers, arrachaient aux mains des gendarmes les déserteurs arrêtés, pillaient les caisses publiques, s'attaquaient aux diligences.

On trouve dans un rapport de Réal à Fouché, très logiquement déduites et minutieusement énumérées, les causes des désordres propagés par les royalistes dans l'Ouest, depuis que Napoléon s'était engagé dans les affaires d'Espagne. Les anciens chouans résidant en Normandie et en Bretagne, les malfaiteurs qui s'y trouvaient en si grand nombre, et enfin les déserteurs

et les conscrits réfractaires fournissaient aux chefs des rebelles un personnel toujours prêt à les seconder.

« Les autorités, disait Réal, ont trop longtemps dissimulé ce mal. Cette masse de déserteurs et de réfractaires est le produit de six ou huit années. Les préfets, chaque année, complètent leurs contingents. Ils l'annoncent avec satisfaction. Mais ils ne disent pas combien ils ont sauté de numéros et, par conséquent, combien de jeunes gens sont absents et se cachent. Ils ne disent pas non plus combien de conscrits partis ont déserté en route et sont revenus dans le pays, où ils sont également cachés. Il ne paraît pas, d'ailleurs, que l'on exerce des poursuites bien actives contre leurs personnes, soit défaut de moyens suffisants, soit pour ne pas fatiguer le pays, soit plutôt que les préfets, se bornant à être en règle vis-à-vis du gouvernement pour un contingent complet, s'étourdissent sur le présent et sacrifient l'avenir. »

En résumé, la police s'attendait à de graves événements, voire à l'arrivée de Puisaye. « S'il vient, et il est presque sûr qu'il viendra, il se tiendra dans la partie de Fougères, Vitré, et surtout dans la forêt du Pertre, s'il se croit recherché. Ces cantons ont été travaillés d'avance par La Haye Saint-Hilaire. Ils renferment un nombre d'hommes décidés, restes des bandes de du Boisguy et de ce corps de chouans appelé « Colonne brutale », gens auxquels est resté, non l'opinion royaliste, mais le goût de chouannerie et de brigandage. » On organisait donc une surveillance active, à l'effet de s'emparer de Puisaye, s'il osait se présenter en Bretagne, comme de ses complices Prijent et Bouchard, dont la présence avait été signalée à Créhem-en-Ploubalaye.

Plusieurs habitants de cette commune déclaraient spontanément les avoir reçus sur leur demande, mais avoir repoussé leurs propositions. En ordonnant au préfet des Côtes-du-Nord d'interroger tous ceux qui se seraient signalés comme ayant eu des relations avec ces deux conspirateurs, Réal précisait le but qu'il poursuivait : « Mon intention n'étant pas ici de punir, mais d'obtenir des lumières, vous ferez questionner ces individus avec douceur et circonspection. Qu'ils soient assurés de n'être compromis, ni du côté de l'autorité, ni même dans l'opinion. Si vous jugez que l'intervention de

l'autorité civile puisse inspirer des craintes à ces gens simples, employez les ecclésiastiques, les propriétaires honnêtes et influents. »

Bien qu'il ne crût pas à la sincérité du dévouement du clergé, le préfet s'empressa de régler sa conduite sur ces instructions. Il recourut au zèle de monseigneur Caffarelli, évêque de Saint-Brieuc, frère des deux Caffarelli, dont l'un était aide de camp de l'Empereur et l'autre préfet du Calvados. Le prélat répondit qu'en effet il connaissait l'arrivée de Prijent et de Bouchard. Dès qu'elle était parvenue à sa connaissance, il en avait averti le commandant de gendarmerie. Il ajouta que si ces rebelles se dérobaient à toutes les recherches, c'est « qu'on n'y mettait pas assez d'adresse » et qu'on déployait un trop pompeux appareil « pour surprendre des hommes qui se cachent ».

On employa dès lors d'autres moyens. Les individus compromis jadis dans la chouannerie furent secrètement surveillés. On promit des récompenses à ceux qui livreraient Prijent et Bouchard ou mettraient la police sur leurs traces. Ces démarches restèrent sans résultats. Cependant Prijent n'avait pas quitté le pays. On en était sûr. Le sous-préfet de Dinan écrivait à Paris qu'un de ses administrés avait, à la sollicitation de Prijent, accepté de se rencontrer avec lui, la nuit, dans un champ.

— Je suis chargé, lui avait dit ce dernier, d'offrir la croix de Saint-Louis et des récompenses pécuniaires à ceux qui ont servi et voudraient resservir. A Londres, d'où j'arrive, j'ai assisté à un conseil où étaient présents les princes, les ambassadeurs des puissances et les ministres anglais. On y a pris la résolution de former une coalition nouvelle. On débarquera en France auprès de Saint-Malo. On fait ce qu'on peut pour pousser Bonaparte vers la Russie. On désire qu'il s'y enfonce avec son armée.

Celui à qui ces propositions étaient faites ne les avait pas accueillies. Son témoignage n'en attestait pas moins que Prijent continuait à errer en Bretagne. Mais bientôt, d'une autre déposition qui succéda à celle-ci, on dut conclure qu'il était retourné à Jersey. Elle fut faite par un sieur Mathurin Dutertre, maire de la commune de Plaintel, dans les Côtes-

du-Nord, au préfet de ce département. Il raconta que Prijent lui ayant demandé un rendez-vous chez madame de Goyon-Beaucorps, propriétaire du pays, il s'était rendu à son appel le 17 avril. Or, Prijent venait de repartir en chargeant madame de Beaucorps de communiquer à Dutertre ses projets. Ces informations épouvantèrent le préfet, lui firent croire qu'un débarquement de chouans était prochain.

Réal doutait de l'imminence d'un tel danger. Il savait que les royalistes de Londres et de Jersey ne trouvaient pas le moment opportun pour une action générale. Leurs menées n'avaient d'autre but que d'entretenir par des actions isolées, le zèle et les espérances de leurs partisans. Cessant de s'occuper de Prijent, il signalait au préfet la présence en Bretagne de La Haye Saint-Hilaire et d'un autre chouan, Le Peige de Bar, jadis général dans les armées vendéennes, venus aussi de Jersey. « Ils trouvent asile et secours chez les habitants où ils se présentent comme victimes de leurs opinions. » Quant à Mathurin Dutertre, il l'accusait de n'avoir pas dit au préfet toute la vérité et d'avoir vu Prijent. Le préfet défendait énergiquement Dutertre. « Il n'a rien fait que par mon ordre. Je suis humilié de me voir en quelque sorte atteint d'un soupçon. »

A la suite de ces incidents, pendant près d'une année, on n'entendit plus parler de Prijent ni de Bouchard. La Haye Saint-Hilaire et Bertin furent pris et fusillés... De Bar disparut et la police ayant mis la main, dans le Calvados, sur une bande en train de conspirer, elle se croyait délivrée pour longtemps sinon pour toujours des entreprises des chouans, lorsqu'en février 1808, à l'improviste, elle retrouva les traces de Prijent.

A Paris, elle exerçait une surveillance active autour de la maison de madame de Ponchartry, sœur de Puisaye, chez qui vivait la fille de celui-ci. Elle apprit que madame de Ponchartry avait reçu pour sa nièce et pour elle-même des lettres de Londres. De qui pouvaient émaner ces lettres sinon du comte de Puisaye? On arrêtait alors les gens pour moins que cela. Madame de Ponchartry fut mandée chez le commissaire de police de son quartier et questionnée. Elle reconnut que diverses missives expédiées de Londres par son frère lui

étaient parvenues à une date récente, les unes pour mademoiselle de Puisaye, les autres pour elle. Elle les montra. On n'y put relever une seule phrase suspecte. Mais, on y découvrit la preuve qu'elle avait été chargée de faire tenir un pli à son frère aîné, le marquis de Puisaye des Joncherets, domicilié dans l'Orne, commune de la Mesnière. Ce que contenait ce pli, elle l'ignorait.

Ordre fut aussitôt envoyé au préfet d'Alençon d'arrêter le marquis et de l'interroger. Arrêter comme un malfaiteur un homme paisible, grand propriétaire, adjoint au maire de sa commune, et qui, resté en France sous la Révolution, n'avait pris aucune part aux troubles de cette époque, parut au préfet chose si grave qu'il ne put s'y résoudre. Son administré méritait quelques égards. Il se contenta donc d'expédier au château de la Mesnière le lieutenant de gendarmerie Caignou en lui enjoignant d'y procéder à une perquisition. Caignou était l'ami du marquis. Il se fit précéder d'un avis secret à l'effet de laisser à M de Puisaye, s'il était détenteur de pièces compromettantes, le temps de les faire disparaître. Sans attendre l'arrivée de Caignou, le vieux gentilhomme partit sur l'heure pour Alençon. Il se présenta chez le préfet. Il lui déclara que quoiqu'il fût le tuteur de sa nièce, il était sans nouvelles de son frère depuis cinq ou six ans.

— Mais la lettre que vous a envoyée votre sœur, madame de Ponchartry ? objecta le préfet.

— Cette lettre ne m'est pas parvenue, répliqua le marquis. Je suis d'ailleurs brouillé avec ma sœur.

Le préfet qui s'était promis de l'arrêter si ses réponses n'étaient pas satisfaisantes n'osa le retenir. Toutefois, avant de le laisser s'éloigner, il lui fit promettre de communiquer aux autorités tout ce qu'il pourrait apprendre sur les projets des chouans.

Cette entrevue avait eu lieu le 4 mars. Au mois de juin, le marquis de Puisaye revint trouver d'abord le sous-préfet de Mortagne, puis, sur le conseil de celui-ci, le préfet de l'Orne. Il en avait long à raconter. Durant un voyage qu'il venait de faire à Pacy, dans le département de l'Eure, une femme restée inconnue s'était présentée chez lui. Ne le rencontrant pas, elle avait laissé un paquet qu'elle était chargée de lui

remettre de la part de Prijent. Ce paquet contenait des papiers relatifs à une insurrection prochaine, des cadres d'armée, des listes d'effectifs, des brevets en blanc que le comte de Puisaye expédiait de Londres à son frère, en le chargeant de les distribuer à des gens qu'il croyait disposés à se mettre à la tête de ce mouvement et qu'il désignait à ce titre, encore qu'il ne les eût pas consultés ; enfin deux lettres adressées l'une à la comtesse de Jarnac, par son mari réfugié en Angleterre, l'autre par Prijent lui-même à madame de Fortia, à Paris. Dans celle-ci, Prijent invitait sa correspondante à remettre à la personne qui se présenterait chez elle au nom du marquis de Puisaye des Joncherets une somme de cinquante louis en échange d'une traite tirée de Londres par un sieur Campremont. La traite était jointe au paquet.

Le marquis déposa ces pièces entre les mains du préfet. Portées aussitôt à Paris par Caignou et avant que la police en eût pénétré le mystère, elles lui prouvèrent que Prijent était revenu en France, qu'il y tramait de nouveaux complots. En attendant qu'on pût s'emparer de lui, il importait pour y parvenir de rechercher ses complices. On s'occupa d'abord des destinataires des deux lettres, madame de Jarnac et madame de Fortia. Le lieutenant Caignou fut chargé de se rendre auprès d'elles afin de les interroger et de présenter à la seconde la traite Campremont. La comtesse de Jarnac avoua que son mari lui faisait tenir de ses nouvelles par le comte de Puisaye. Ce dernier expédiait les lettres à Prijent par la correspondance de Jersey. Prijent les mettait à la poste.

Quant à madame de Fortia, sur le vu de la traite, elle affirma qu'elle avait déjà payé. Le sieur de Campremont signataire de cette traite n'était autre, à ce qu'elle ajouta, que monseigneur de Béthisy, ancien évêque d'Uzès, émigré, qui résidait à Londres. Les fonds récoltés par madame de Fortia provenaient de personnes charitables ; ils étaient destinés à ce vénérable prélat. Redoutant de se compromettre, elle n'avait osé les lui expédier. Elle s'était contentée de lui faire savoir qu'elle les gardait à sa disposition. Puis, un neveu de l'évêque étant venu la voir, elle les lui avait versés pour s'en débarrasser. En tout cela, rien ne parut répréhensible. Les destinataires des lettres ne furent pas inquiétés.

Au surplus, Fouché et Réal n'attachaient de prix qu'à la capture de Prijent. Du moment qu'il était en Bretagne, on devait l'y découvrir. Réal suggéra au préfet de l'Orne l'idée d'employer à cet effet le marquis Puisaye des Joncherets. Si ce dernier voulait écrire à Prijent, lui donner un rendez-vous, il serait sans doute aisé de se saisir de l'introuvable conspirateur. Réal envoyait même de Paris le texte de la lettre qu'il s'agissait de faire signer par le marquis. C'était là une basse et louche manœuvre. M. de Puisaye d'abord parut y répugner. Puis, il consentit à écrire sous la dictée du préfet quelques lignes un peu différentes du projet rédigé par Réal dont il ne voulut pas adopter tous les termes. Tel qu'il était conçu, ce billet devait suffire à faire tomber Prijent dans un piège. La police, quand elle l'eut en sa possession, se crut donc au moment de réussir. Mais, comme elle venait de le recevoir, lui arrivait, par ses espions, la nouvelle du retour de Prijent en Angleterre. Une fois de plus, ses efforts aboutissaient à un échec. C'était une partie à recommencer.

Il ne vint pas à la pensée de Réal, tant était grande sa confiance en ses agents, qu'ils avaient pu se tromper. Ils se trompaient cependant. Arrivé de Jersey le 20 janvier, Prijent, depuis cette époque, allait et venait en Bretagne, avec son compagnon Bouchard que l'agence royaliste lui avait adjoint comme auxiliaire. Tous deux avaient vite reconnu l'impossibilité de provoquer dans le pays un soulèvement. Ils cherchaient en vain à repartir. N'osant se montrer, ils se cachaient avec la complicité de quelques royalistes fidèles qui, tout en refusant de les seconder, se seraient fait hacher plutôt que de les livrer. Ils couchaient tour à tour dans des châteaux, dans des chaumières, dans des ruines, ou même en rase campagne, à la belle étoile, menant l'existence la plus misérable.

Au mois de mai, le prince de Bouillon n'entendant plus parler d'eux, envoya des émissaires à leur recherche, les nommés François Launay et Olivier Botrel. Ceux-ci débarquèrent nuitamment à Rochebonne, près de Saint-Malo. Ils se mirent en quête de Prijent et de Bouchard. En dépit de leurs efforts, ils ne purent les découvrir. Ils en furent bientôt réduits à se cacher eux aussi. Le 19 juin, à bout de ressources, exténués de fatigue, mourant de faim, traqués de toutes parts, ils allè-

rent se livrer après avoir brûlé leurs papiers. Ils apprirent alors que, depuis quinze jours, Prijent et Bouchard étaient au pouvoir de la police.

Las de sa vie errante, Bouchard avait pris le parti de se soumettre. Le 5 juin, s'étant présenté à la gendarmerie de Dinan il se fit reconnaître. Il offrit de révéler la retraite de ses complices si, par avance et pour le cas où il serait ultérieurement condamné, on lui promettait sa grâce. De telles promesses ne lient personne et n'engagent guère ceux qui les font. Le préfet de Saint-Brieuc, consulté, comprit qu'avant tout, il fallait se saisir de Prijent; il promit. Bouchard aussitôt s'exécuta. Il avait laissé Prijent caché dans un champ de blé aux environs de la ville, en compagnie de deux chouans François Deschamps et Jean Leclerc. Il y conduisit tout droit les gendarmes. Prijent dormait. Ses compagnons veillaient auprès de lui. A la vue de la troupe armée, sans même le réveiller, ils sautèrent sur leurs fusils et firent feu. Un gendarme eut la cuisse brisée. Les autres répondirent par une décharge générale. Une balle atteignit Leclerc. Hors d'état de se défendre, il fut pris et désarmé ainsi que Deschamps. Prijent ne s'éveilla que pour constater qu'il était prisonnier. Le lendemain, on le conduisait à Rennes où il fut incarcéré.

Depuis la veille, un courrier galopait vers Paris, afin de porter la bonne nouvelle au ministre de la police. Il revint dans les cinq jours avec l'ordre d'envoyer le prisonnier à Fouché. « Prijent sera transféré de Rennes à Paris dans une voiture de poste bien armée et marchant nuit et jour sans s'arrêter. A leur arrivée, le lieutenant Durocher et le gendarme Ancelot devront descendre à l'hôtel de Son Excellence le ministre de la police générale, à quelque heure que ce soit et devront faire remise du prisonnier à Son Excellence qui en donnera elle-même décharge. »

Prijent comparut devant Desmarets le 11 juin. Durant la route qu'il venait de parcourir, il avait eu le temps de dresser ses batteries et de préparer ses réponses uniquement inspirées par la volonté de racheter sa tête. Il se jeta aux pieds de Desmarets, lui demanda grâce en promettant de lui dévoiler tous les projets des royalistes. Desmarets s'engagea à le sauver comme le préfet de Saint-Brieuc s'était engagé à sauver Bou-

chard. Dès lors, le misérable n'allait plus être que l'instrument servile de la police. Verbalement ou par écrit, il raconta ce qu'il savait et même ce qu'il ne savait pas. Ses innombrables lettres à Desmarets, conservées aux Archives nationales, attestent à la fois sa bassesse d'âme et la fécondité de son imagination : « Ame sensible et généreuse, magnanime protecteur ; j'ai fait un serment, j'y serai fidèle jusqu'à la mort. »

En ce qui le concernait, il reconnut avoir fait un voyage en France, au commencement de 1807. Il y était revenu en janvier 1808. Il y résidait depuis. Sa première course avait eu pour objet de prouver aux Anglais que, contrairement aux affirmations de La Haye Saint-Hilaire qui réclamait sans cesse de l'argent, des armes, des soldats, la Bretagne n'était pas mûre pour une insurrection. En revenant la seconde fois, il était chargé de la préparer.

Il dénonça ensuite le comité royaliste de Londres, celui de Jersey, leur organisation, leurs projets, leurs agents, le comte de Puisaye, Armand de Chateaubriand, De Bar, le comte de Goyon-Vaucouleurs. « C'est un ancien officier de marine, écrit-il à propos de celui-ci, plein de bonne volonté, de bravoure, chargé de dettes et de famille. Quand il vient de Jersey en France, il ne descend jamais à terre. A cause de son âge et de ses infirmités, il reste dans son bâteau. Il ne vient qu'amener et chercher les espions. »

Il donnait des détails analogues sur le monde des émigrés et des chouans, la cour des princes en Angleterre, révélait leurs intrigues, leurs propos. Il conseillait l'établissement d'une croisière devant les côtes entre Cherbourg et Brest, où les royalistes s'étaient ménagés plusieurs points de débarquement. Il indiquait les moyens de créer à Jersey une agence d'espionnage ou même de s'emparer de cette île. Il offrait aussi de s'y rendre afin d'y tout préparer pour faire tomber dans un piège les principaux agents royalistes.

Enfin, il nomma, ce qui était plus grave, les diverses personnes avec qui, dès son arrivée en Bretagne, il s'était mis en rapport et qui l'avaient secondé dans ses efforts et ses démarches : madame de Goyon-Beaucorps, royaliste incorrigible, bien qu'elle eut un fils officier dans les armées impériales, déjà compromise dans l'affaire de la machine infernale.

à la suite de laquelle elle était restée longtemps détenue à la Conciergerie avec ses deux filles, et que ses soixante-sept ans et ses malheurs n'empêchaient pas de se livrer à une active propagande en faveur des Bourbons; madame de Cognac qu'il avait vue à plusieurs reprises chez le fermier Lefèvre; Adèle Stévenot une fille de vingt ans qui lui procurait des journaux; Jeanne Gouin qui lui servait de commissionnaire; le marquis de Puisaye des Joncherets dépositaire de sa correspondance; Rastel, maire de Claye, chez qui il était resté caché durant plusieurs semaines: d'autres encore. Tous ces malheureux furent successivement arrêtés.

A Paris, chez madame de Fortia, on mit la main sur le jeune de Béthisy, neveu de l'évêque d'Uzès. Il parvint à prouver « qu'il ne s'occupait que de ses plaisirs ». Il fut laissé en liberté ainsi que le marquis de Puisaye des Joncherets que Prijent avait calomnié, et qui le démontra, en rappelant les services qu'il avait déjà rendus à la police. Entre tous ceux que dénonçait Prijent, ils furent les seuls épargnés. Madame de Goyon-Beaucorps convaincue de complicité ne chercha même pas à se défendre. Ce fut en vain que madame de Cognac affirma avoir traité de pure folie les desseins de Prijent. On l'avait prise, relâchée, reprise; on la garda. On arrêta même son fils, un jeune homme de vingt-quatre ans. Il ne savait rien et fut renvoyé. Les dépositions et les mémoires de Prijent, fatras de vérités et de mensonges, étaient adressés jour par jour à l'Empereur. De Bayonne, où il se trouvait, il pressait Fouché d'obtenir, « de cet homme », la liste des agents anglais qui résidaient en France. « Il les connaît tous ». En fait, Prijent n'en connaissait aucun.



L'idée de l'envoyer à Jersey et de s'emparer, grâce à lui, de quelque royaliste de marque, souriait à Fouché. Mais il eut vite changé d'avis. Il se souvenait de Bouchard resté dans les prisons de Rennes. Il lui parut que celui-là était encore plus digne de sa confiance que Prijent. Prijent écrivait et parlait beaucoup. Mais Bouchard avait agi, donné des

preuves de son zèle, livré Prijent. A ce dernier, Fouché préféra Bouchard. Réal adressa les instructions suivantes au commissaire général de Saint-Malo. Elles précisent les rôles, la part qui revient à chacun dans le guet-apens que dressait la police et dont le comte de Goyon devait être la victime.

« Il est nécessaire d'expédier un agent à Jersey porter les dépêches de Prijent et en rapporter celles qui doivent être pour lui. Son arrestation ne doit pas être connue à Jersey. Si elle est connue, sa lettre l'a démentie. Faites partir Jules Bouchard, auquel vous assurerez de ma part une récompense convenable. Il devra revenir très promptement. La mission est sans difficultés. Choisissez des marins discrets et sûrs. Bouchard rapportera les journaux anglais, qu'il ira demander de la part de Prijent au général Don [1], trois exemplaires des Mémoires de Puisaye, déposés chez madame Fall [2], à Saint-Hélier. Voici un mot de Prijent pour cette dame. Si le préfet de l'Orne vous envoie une lettre du frère de M. de Puisaye pour ce dernier à Londres, et si elle vous parvient à temps, vous la coulerez dans le gros paquet sous l'enveloppe. »

Bouchard était si fermement convaincu que le service qu'il allait rendre à la police protégeait sa vie contre tout risque futur, qu'au lieu de rester à Jersey, ce qui lui eût été facile, il revint en hâte après s'être acquitté des commissions dont il s'était chargé. Derrière lui, et trompé par ses mensonges, partit le comte de Goyon, chargé d'aller chercher Prijent en Bretagne pour le ramener à Jersey. Arrivé en vue des côtes de France, il y croisait depuis quelques heures, quand il aperçut Bouchard qui, du rivage, lui faisait signe d'approcher. Sans défiance, il obéit à cet appel, débarqua, ce qu'il ne faisait jamais. Des gendarmes attendaient, cachés. Avant qu'il eût pu songer à se défendre, ils se saisirent de lui. Il fut conduit à Rennes, où était concentrée l'instruction de l'affaire, sous la direction du préfet. Bientôt, on y ramena Prijent, Fouché ayant tiré de lui tout ce qu'il pouvait en attendre et tenant tous les coupables.

A cette époque, le ministre de la police adressait à l'Empe-

1. Gouverneur militaire de Jersey, sous les ordres du prince de Bouillon.

2. Madame Armand de Chateaubriand.

reur un rapport circonstancié dont voici le résumé : « Il y a eu un plan d'insurrection générale organisé par Puisaye. Prijent était chargé de la direction des moyens d'exécution. Les principaux complices sont Bouchard, Deschamps, Guignette, Jean Leclerc, Launay, Botrel, Goyon-Vaucouleurs. Bouchard, Launay et Botrel se sont livrés. Le premier a rendu de grands services depuis sa soumission. Guignette est retourné en Angleterre. Prijent a dénoncé comme ayant eu des conférences avec lui divers individus parmi lesquels un chirurgien, Pierre Lemoine, un prêtre, l'abbé Neveu, Bastel, maire de Claye, madame de Goyon-Beaucorps, madame de Cognac. Sauf l'abbé Neveu fugitif, ils sont tous arrêtés ainsi que de nombreux comparses, hommes et femmes, ayant servi de logeurs, de guides, de commissionnaires. »

Comme suite à ce rapport, un décret impérial, en date du 28 août 1808, traduisit les accusés, au nombre de trente-cinq, devant le conseil de guerre siégeant à Rennes, sous la présidence du général Mignotte. Ils devaient y comparaître le 27 septembre. La lettre qui en donnait avis au préfet d'Ille-et-Vilaine témoigne des engagements pris par la police envers les délateurs. « Dans le cas où Prijent et Bouchard seraient condamnés, il devra être sursis à leur égard à l'exécution du jugement. Je vous ferai connaître ultérieurement le parti qui devra être pris à leur égard. Cette disposition doit rester absolument secrète jusqu'après le prononcé du jugement. »

Les débats s'ouvrirent à la date indiquée. Ils occupèrent six audiences. La dernière fut tenue dans la nuit. Sauf le comte de Goyon-Vaucouleurs, le chirurgien Lemoine, madame de Goyon-Beaucorps et madame de Cognac, tous les accusés appartenaient aux plus humbles classes sociales. On ne comptait pas moins de neuf femmes parmi eux. Goyon émut ses juges par son attitude simple et digne. Il leur parla de sa femme et de ses enfants dont il était l'unique appui. Il ne s'était mis au service de l'agence de Jersey que pour assurer leur existence. Il déclara que s'il obtenait sa grâce, il demanderait à rentrer dans la marine. Il promettait d'y servir loyalement l'Empereur. A cela se borna sa défense.

En revanche, Prijent se révéla, dit le général Mignette, comme « un coquin consommé ». Il se mit constamment en

contradiction avec lui-même. La plupart de ses déclarations antérieures furent reconnues fausses. Jusque dans sa correspondance « avec les ci-devant princes français, avec le duc de Bouillon, avec Puisaye » il avait effrontément menti. Les protestations provoquées par ses réponses constituèrent les seuls incidents de ces débats.

La sentence fut rendue dans la nuit du 2 au 3 octobre. François Prijent, Jean Leclerc, François Deschamps, Jules Bouchard, François Launay, Olivier Botrel et le comte de Goyon étaient condamnés à mort, les autres accusés mis à la disposition de la police ou acquittés. En ce qui touche ceux-ci, disons pour n'y pas revenir que, acquittés ou mis à la disposition du ministre, leur sort devait être pareil. Ils furent incarcérés les uns et les autres pour une durée plus ou moins longue : Madame de Goyon-Beaucorps pour trois mois, madame de Cognac pour un mois. Ils durent résider ensuite à trente lieues des côtes sous la surveillance de la police. Adèle Stévenot était décédée en prison.

Le 3 octobre, à quatre heures de l'après-midi, on conduisit les condamnés à mort au Champ de Mars de Rennes, sauf Prijent et Bouchard qui bénéficiaient d'un sursis. On les fusilla « au son de la musique, devant toute la canaille de la ville », s'il faut en croire un témoin, Boisé-Lucas, étudiant à la faculté qu'on va voir figurer dans une affaire non moins dramatique que celle-ci. Mignotte écrivait encore : « Ils ont montré de la résignation à la mort et du courage. » Le commissaire général de police disait de son côté : « Goyon-Vaucouleurs a excité quelques regrets. Il n'y a personne qui n'approuve sa condamnation. Mais, une mesure d'indulgence aurait fait plaisir à une partie de l'ancienne noblesse. Son ton de bravoure et de loyauté m'intéresse plus que je ne devrais peut-être l'avouer. » Ici se place un touchant épisode. M. de la Villeguemon, gentilhomme breton, apitoyé par le sort de M. de Goyon avait au lendemain de l'arrestation de celui-ci demandé la main de sa fille. Après l'exécution, il l'épousa.

Restait à prononcer sur le sursis provisoire prononcé en faveur de Prijent et de Bouchard. Ce sursis, surtout en ce qui concernait Prijent, avait exaspéré la population de Rennes. Elle considérait ce traître comme indigne de toute pitié.

Fouché n'en persistait pas moins à plaider sa cause et celle de Bouchard auprès de l'Empereur, en proposant une commutation de peine. Mais Napoléon avait les traîtres en horreur, même quand il profitait de leur trahison. Il refusa de ratifier les formels engagements pris en son nom. Le sursis fut levé. Le 11 octobre, à six heures et demie du matin, Prijent et Bouchard furent exécutés. « Prijent est mort aussi lâchement qu'il avait vécu. C'est un grand scélérat de moins sur la terre. » Il n'y a rien à contredire en cette sévère mais juste appréciation du général Mignotte.

*
* *

A Jersey, le recrutement d'agents pour la France, déjà si difficile, le devint plus encore après l'arrestation de Prigent et de ses compagnons. Les plus résolus se décourageaient. Ceux qui se présentaient au prince de Bouillon ne lui inspiraient guère confiance. Il n'était pas plus sûr de leur fidélité que de leur courage, ce qui ne laissait pas de le mettre en un cruel embarras. Justement, le comte de Puisaye lui demandait un homme incorruptible et vaillant, capable de remplir en France une mission périlleuse. Pour cette mission, Bouillon avait déjà songé à Goyon ou à Chateaubriand. Il revint à cette idée. A défaut de Goyon, emprisonné à Rennes et prêt à passer en jugement, il s'en tint à Chateaubriand qui se trouvait à sa portée.

Il lui fit des ouvertures. Il s'agissait d'aller à Paris, d'observer l'état de l'esprit public, examiner les chances d'une restauration, se rendre compte de l'importance des forces de la garnison et porter de la part de l'ancien conventionnel Henri de Larivière, proscrit depuis le 18 fructidor, des lettres confidentielles et secrètes. Il fallait en faire tout autant à Brest afin de se mettre à même de prévoir avec quelque certitude l'accueil que trouverait une armée anglaise à son débarquement, embaucher enfin, sur la côte de Saint-Cast près de Saint-Malo, des marins disposés à se charger du service de la correspondance avec Jersey.

Si redoutables que fussent les dangers à courir dans l'ac-

complissement de cette mission, Chateaubriand n'hésita pas à les affronter. C'est même lui sans doute qui désigna la côte de Saint-Cast comme un point favorable aux atterrissages. Né à Saint-Malo, elle lui était familière. Il y avait des relations et des amis... Avant de se jeter dans l'entreprise, il dut se rendre à Londres, où résidait Larivière, afin de recevoir de lui des instructions. Après les avoir reçues, il objecta qu'il ne pourrait probablement aller lui-même à Paris et à Brest. Peut-être, à voyager dans l'intérieur de la France, à se montrer dans les villes, s'exposait-il trop à être reconnu et dénoncé. Mais il se fit fort de trouver des hommes capables de le remplacer, de tout voir aussi bien que lui. Il reçut de Larivière quinze cents louis, des proclamations, des libelles imprimés qu'il devait répandre, un questionnaire et trois lettres destinées à divers personnages habitant Paris : l'abbé Siccard, le glorieux inventeur de la méthode d'instruction pour les sourds-muets ; l'avocat Caillé, ancien secrétaire du ministre de la police ; le vaudevilliste Laya, lequel était, en même temps qu'auteur dramatique, professeur de rhétorique au lycée Charlemagne.

Revenu à Jersey, il en repartit le 25 septembre par un bateau comptant onze hommes d'équipage, neuf Anglais dont nous n'avons pas les noms et deux Français, Roussel et Quintal. Dans la soirée du même jour, vers dix heures, il débarquait sans encombre à Saint-Cast. Le bateau repartit sur-le-champ. Quintal, à qui Chateaubriand en remit le commandement, reçut l'ordre de revenir, le 29 septembre, attendre celui-ci et ensuite le 15 octobre, si la première fois il ne le trouvait pas au rendez-vous.

Aux abords de ce petit village, habitait un ami de Chateaubriand, propriétaire considéré dans le pays. Il se nommait Delaunay de Boisé-Lucas. C'est chez lui que le téméraire agent se rendit en arrivant. N'osant entrer dans la maison, de peur d'être vu par les gens, il frappa aux vitres du salon. Boisé-Lucas ouvrit la croisée. Chateaubriand se nomma, expliqua sa présence par le très naturel désir d'avoir des nouvelles de sa sœur, de laquelle il était séparé depuis deux ans. Boisé-Lucas avait du monde. Il fit entrer son ami, mais en secret, et lui accorda l'hospitalité pour la nuit. Au matin, il le con-

duisit chez un de ses voisins, royaliste comme lui, où il espérait lui trouver un asile. Le voisin, terrifié, ne voulut pas recevoir ce voyageur suspect. Force fut à Boisé-Lucas de ramener ce dernier dans sa maison et de le cacher. Chateaubriand alors se décida à se confier à son hôte. Il lui révéla les causes véritables de son arrivée en France, le désir qu'il nourrissait de trouver deux émissaires pour les expédier, l'un à Paris, l'autre à Brest. Boisé-Lucas se récria, montra le péril de ces sortes d'aventures, rappela que Prijent et Goyon-Vaucouleurs allaient comparaître devant un conseil de guerre. Il supplia Chateaubriand de ne pas s'exposer au même sort, de n'y pas exposer ses amis. C'était prêcher dans le désert. Chateaubriand protestait contre l'idée de rentrer à Jersey sans avoir accompli sa mission.

Dans l'embarras où son entêtement jetait Boisé-Lucas, celui-ci crut devoir consulter son fils, étudiant en droit à la Faculté de Rennes, encore en vacances à cette époque de l'année, et son gendre, M. de Bergerac, qui se trouvait de passage en sa maison. M. de Bergerac déclara ne vouloir tremper en rien dans cette affaire et retourna chez lui. Quant au jeune Boisé-Lucas, il n'y vit que l'occasion inespérée qui lui était offerte à l'improviste de faire un voyage à Paris. C'était un aimable garçon. Il voulait devenir auditeur au Conseil d'État. Il plaisait aux femmes. A Rennes, et même dans son village, quelques-unes le lui avaient dit, entre autres une jeune fille qui correspondait avec lui à l'insu de ses parents, et une femme mariée, dont les lettres sont au dossier avec une boucle de cheveux. Il brûlait du désir de se l'entendre dire par les Parisiennes. Ce désir causa sa perte.

Pressé de partir, il s'ingénia à faciliter la mission de Chateaubriand. Il connaissait à Brest un ancien officier de marine, M. de Goyon-Varouault, de cette famille de Goyon déjà mêlée aux complots royalistes et dont deux membres à la même heure étaient jugés à Rennes, comme complices de Prijent. Il lui écrivit en lui envoyant les parties du questionnaire de Chateaubriand, relatives à notre grand port militaire. Il lui demandait d'y répondre par un rapport détaillé. D'autre part, il trouva dans le pays un aubergiste, le sieur Chauvel, qui consentit à assurer le service de la correspondance avec Jersey

une fois que Chateaubriand y serait retourné. Enfin, lui-même se mit en route pour Paris en promettant de renvoyer à bref délai à Terrien — c'était le nom sous lequel Chateaubriand vivait chez Boisé-Lucas — les réponses aux lettres et aux questions qu'il emportait avec lui.

Ces arrangements, grâce à l'activité intéressée du jeune Boisé-Lucas, furent si promptement pris que Chateaubriand, trois jours après son arrivée à Saint-Cast, se trouvait réduit à ne plus rien faire. Il ne lui restait qu'à attendre les renseignements qui devaient lui être expédiés de Paris et de Brest. Boisé-Lucas père tira parti de l'inutilité de sa présence et des dangers auxquels lui-même s'exposait en lui donnant asile pour l'exhorter à retourner à Jersey. Chateaubriand s'y résigna, après que son ami se fut engagé à lui faire passer les réponses attendues. L'aubergiste Chauvel devait être l'intermédiaire de cette correspondance. Avec Chateaubriand, il parcourut les rochers qui bordent la côte à Saint-Cast. Ils marquèrent divers endroits où Chauvel devait déposer les papiers qui lui seraient remis pour être expédiés à Jersey. Un bateau devait les y prendre.

Ces mesures arrêtées, Chateaubriand n'avait plus qu'à partir. On était au 27 septembre. Il avait ordonné à Quintal de revenir ce jour-là. Mais ce fut en vain qu'il l'attendit. Il demeura aux aguets durant cinq nuits sans rien voir apparaître. Il dut se résigner à patienter jusqu'à la date qu'il avait fixée lui-même à Quintal. Après être resté caché dans la maison de Boisé-Lucas, sans en sortir, sans voir personne, il revint à son poste d'attente dans la soirée du 15 octobre. Le bateau ne se montra ni cette nuit, ni les trois suivantes, Chateaubriand se voyait acculé à la nécessité de retourner à Jersey par une autre voie. Mais laquelle? Il songeait, dès ce moment, à se la procurer.

Pendant ce temps, lui arrivaient, peu à peu, les renseignements qu'il était venu chercher en France. Il reçut de Brest un rapport de M. de Goyon-Varouault. Celui-ci, qu'il ne connaissait pas, ne savait pour le compte de qui il agissait. C'est du moins ce qu'il prétendit plus tard, ce que Boisé-Lucas fils affirma de son côté. Son rapport n'en contenait pas moins les détails les plus précis sur les fortifications de Brest, les forces

qui les gardaient, les moyens de s'en emparer. Il se borna d'ailleurs, à cette unique communication.

Celles de Boisé-Lucas fils furent au contraire nombreuses. Il écrivait fréquemment à Chateaubriand. Il ne lui dissimulait pas les dangers auxquels il s'exposait pour le servir : « Une seule lettre décachetée à la poste et je suis perdu. » Néanmoins, il s'acquittait résolument des commissions confiées à son zèle. Il s'était rendu chez les destinataires des lettres de Larivière. Il racontait ses visites par le menu. Caillé l'avait reçu dans son antichambre, debout, sans vouloir prendre la lettre de Larivière ni s'occuper « d'un homme réfugié à Londres ». C'était trop dangereux. Laya, lorsque le jeune émissaire se présenta chez lui, venait de sortir. En rentrant, il trouva la lettre qui lui était destinée. Boisé-Lucas l'avait laissée avec un mot annonçant sa visite prochaine. En vue de la prévenir, Laya lui écrivit :

« Monsieur,

» C'est avec plaisir que j'ai reçu des nouvelles de M. H. L... votre ami. Je n'ai pas oublié quelques-unes de ces aimables soirées chez madame Dufrénoy, ma cousine, avec l'abbé Sicard, Legouvé, Doigny, etc., etc., et ce souvenir me mène naturellement au regret de le voir éloigné de sa patrie depuis tant d'années. Je conçois son désir d'y rentrer. Il me consulte sur les moyens à prendre pour faire cesser son exil. Éloigné comme je le suis par ma position, des personnes qui pourraient les connaître et les indiquer, vivant très obscur dans le sein de ma famille et occupé également de mes travaux littéraires, je ne puis que former des vœux qui, bien qu'impuissants, ne sont pas moins sincères pour le voir enfin rentrer dans ses pénates et embrasser ses anciens amis. »

Cette lettre n'était pas encourageante. Elle ne révélait pas dans son auteur, une âme intrépide ni le goût des aventures politiques. Mais pouvait-on attendre mieux d'un homme qui s'honorait « de vivre des bontés du gouvernement » et qui n'ignorait pas les rigueurs exercées contre quiconque entretenait des relations avec l'Angleterre, Boisé-Lucas revint le

voir. Cette fois, sous des formes toujours exquises, Laya déclara ne vouloir se mêler de rien. Il tremblait à l'idée d'attirer sur sa tête les foudres policières. Il en faisait l'aveu : « Telle une colombe fugitive qui, poursuivie par un sinistre faucon parvient à force d'ailes à regagner son humble toit, se ramasse dans sa cellule, n'en ressort plus... » Il ne fallait pas songer à lier partie avec lui. Boisé-Lucas le comprit et y renonça.

Il trouva meilleur accueil chez l'abbé Sicard. Ce vénérable prêtre avait soixante-sept ans. Il gardait un souvenir vivace des amitiés d'autrefois. Il aimait Larivière. Il aimait aussi les Bourbons. Il lut avec attendrissement la lettre de son ami, promit non seulement de lui répondre, mais encore de le tenir au courant des choses de France. Il convint avec Boisé-Lucas d'un signe de reconnaissance pour les lettres qu'il expédierait en Angleterre. Larivière devait adresser les siennes, au nom de Bécasseau, poste restante à Paris. On trouve ces détails dans la correspondance du fils Boisé-Lucas avec Chateaubriand. On y trouve encore d'assez piquants tableaux de Paris, celui-ci par exemple : « On croirait maintenant en vérité, au sein de Paris, être tombé dans celui de Lacédémone. Vous n'y trouveriez plus, si vous y rentriez, cette frivolité brillante qui faisait parler sur tout sans songer à rien et ce penchant qui portait chaque individu à fournir sa carrière en la parsemant de plaisirs... Les uns sont ruinés ; les autres ont perdu leurs enfants par l'effet des conscriptions ; les autres sont dévorés de jalousie, convoitent la fortune subite de leurs voisins. D'autres, enfin, jouissent du comble des faveurs, étant tourmentés par la conscience qu'ils ne les méritent pas ou par la crainte de les perdre ».

Par malheur pour lui, l'aimable étudiant ne s'en tint pas à ces descriptions inoffensives. Il exprima sous des formes malveillantes pour le gouvernement impérial l'opinion des Parisiens. « Pour ce qui est de la guerre d'Espagne, ils pensent que c'est une usurpation atroce exercée contre un souverain allié, sous les couleurs de la générosité. On croit que l'Espagne sera à la fin subjuguée, mais, après le sacrifice d'une partie de la jeunesse française. » L'observation était judicieuse venant d'un si jeune homme. Quand plus tard, Fouché réu-

nissait les éléments de l'acte d'accusation, à l'aide de toutes ces pièces saisies au moment de l'arrestation de Chateaubriand, il écrivit prudemment en marge de celle-ci : « Je pense qu'il faut supprimer cet article et partant la question. » Il en restait assez d'autres pour établir la complicité de Boisé-Lucas fils. Il y avait, notamment, dressé par lui un tableau de l'effectif de la garnison de Paris et des remarques suspectes sur l'état d'esprit des soldats.

* * *

Cependant, après avoir vainement attendu Quintal, Chateaubriand était parvenu à faire acheter une barque par Chauvel. Dans la nuit du 9 au 10 novembre, ils partirent ensemble de Saint-Cast, « par un temps affreux ». Au bout de vingt-quatre heures, alors qu'ils allaient arriver en vue de Jersey, après avoir failli vingt fois périr, le vent changea, les ramena vers la France. La barque faisant eau, ils durent débarquer, non loin de Saint-Cast. Par bonheur, les douaniers n'étaient pas à leur poste. Chateaubriand put regagner la maison de Boisé-Lucas père. Dès le lendemain, il se remettait en quête des moyens de partir. Mais, la difficulté de les trouver grandissait de jour en jour. La semaine précédente, était arrivé à Saint-Malo un corsaire ramenant vingt prisonniers anglais. Tandis qu'on les conduisait à la prison de la ville, l'un d'eux s'échappa. On se mit à sa poursuite. Il fut atteint et tué au moment où il venait de s'emparer d'une barque et d'y monter. Ordre fut aussitôt envoyé sur toute la côte de désarmer chaque soir les bateaux pêcheurs et d'en enlever les agrès. De cette manière, personne ne pourrait plus s'enfuir. Chateaubriand dut attendre encore. On touchait au 15 décembre.

A cette date, le bateau qui l'avait amené en septembre courait des bordées en vue de Saint-Cast. Une tempête se déchaîna, le jeta à la côte. Les douaniers veillaient. Ils arrêtèrent l'équipage, y compris Quintal. Ainsi, la mauvaise fortune semblait s'acharner contre Chateaubriand, préparer sa perte. Il recourut encore aux services de Chauvel. Mais celui-ci, alarmé par l'arrestation de Quintal, ne voulait plus s'exposer

aux périls qu'il avait affrontés déjà. Il ne s'engagea qu'à trouver un matelot pour conduire Chateaubriand à Jersey.

Le 6 janvier 1809, veille de la fête des Rois, le hasard lui fit rencontrer un cultivateur des environs de Saint-Cast, nommé Depagne.

— Je suis bien aise de te voir, lui dit-il. Veux-tu gagner cent écus?

— Que faut-il faire?

— Passer un monsieur à Jersey. C'est un honnête homme. Il n'y a rien à craindre.

— Mais je ne connais pas la navigation.

— Ça ne fait rien. Il ne s'agit que de nager. Lui, connaît le compas. Il te fera ensuite rentrer en France. En attendant, tu auras un écu par jour en sus du prix convenu.

— Je consens, répondit Depagne.

C'est en ces conditions que, d'après son témoignage, lors de l'instruction judiciaire, il fut engagé. Chauvel ajouta :

— Trouves-toi ce soir, à six heures, dans les rochers de Saint-Cast. Tu y verras un homme vêtu d'un pantalon garni en cuir, d'une veste bourgeoise, coiffé d'un chapeau haute forme. Il te dira ce que tu dois faire.

Depagne fut exact au rendez-vous. Chateaubriand l'attendait et l'accueillit par ces mots :

— Ah ! c'est vous qui venez avec moi à Jersey. Suivez-moi dans le havre.

Ils y allèrent. Chateaubriant désigna un bateau :

— Voilà celui que nous allons prendre.

— Mais il n'y a pas d'agrès, objecta Depagne.

— En voici au pied de la falaise.

Ils armèrent le bateau, s'embarquèrent et prirent le large. Ce voyage devait être moins heureux encore que le précédent. Durant trois jours, battus des vents et des flots, Chateaubriand et son compagnon coururent d'innombrables risques sans parvenir à se rapprocher de Jersey. Le 9 janvier, dans la matinée, ils allaient à la dérive, n'ayant plus ni gouvernail, ni mât, ni voilure, ni rames. Les vagues furieuses les poussaient grand train vers un rivage qu'ils ne connaissaient pas. La fatigue et le froid avaient paralysé leurs forces. Ils ne se tenaient plus. Ils pouvaient à peine parler. Chateaubriand avait les pieds et

les jambes gelés. Il comprit qu'il était perdu. Il portait sur lui ses papiers dans une enveloppe de toile cirée. Il s'en débarrassa en les jetant à la mer. Il remit cent cinquante francs à Depagne, lui recommanda, pour le cas où ils trouveraient du monde sur la plage où ils allaient arriver, de le nommer John Fall. Depagne devait s'appeler Jean Brien. Chateaubriand s'étendit alors au fond de la barque, ferma les yeux. Bientôt il perdit connaissance.

Quelques instants après, elle abordait à Bretteville-sur-Ay, dans le département de la Manche. Les douaniers retirèrent du bateau les deux hommes évanouis. Ils les transportèrent à la gendarmerie. Quand les naufragés purent parler, ils donnèrent les noms dont ils étaient convenus, déclarèrent que, partis de Saint-Malo, ils allaient chercher des pierres à Jersey, quand la tempête les avait surpris. Mais ce mensonge ne pouvait plus les sauver. Quintal avait fait des aveux. Le préfet de la Manche, mis en éveil par la police, fut convaincu que l'un des deux naufragés était Chateaubriand.

Depagne, conduit à Coutances, fut interrogé le premier. Il ne put ni dissiper ce soupçon ni le confirmer, puisqu'il ne connaissait son compagnon que sous son nom de John Fall. Mais celui-ci, transféré peu de jours après, de Coutances à Saint-Lô, et amené devant le préfet, fut reconnu par un des espions que la police entretenait à Jersey, le sieur Lelièvre, qui se trouvait en France en ce moment. Lorsque, sans être aperçu du prisonnier, Lelièvre le vit gravir le perron de la préfecture, il s'écria :

— C'est Chateaubriand. Comment l'a-t-on pris ?

Chateaubriand, interrogé par le préfet, persévéra dans sa version mensongère. Le préfet enregistra ses déclarations sans témoigner qu'il n'y croyait pas. Le malheureux pouvait donc se flatter de l'espoir d'être protégé par son incognito et bientôt relâché. Il ignorait encore que, par la plus cruelle fatalité, ses papiers, qu'il avait jetés à la mer, au moment d'arriver à Bretteville, étaient venus à la côte, au nord de Carteret, et trouvés intacts sous leur enveloppe toute mouillée, avaient été envoyés à Paris. Ils étaient accablants, ces papiers. Le rapport de Goyon sur les défenses de Brest, ceux du fils Boisé-Lucas sur l'état de Paris, sa correspondance, les lettres

de l'abbé Sicard, celle de Laya, une autre de Chateaubriand à Henri de Larivière, à Londres, toute prête à être mise à la poste, rien n'y manquait. La police tenait toutes les preuves du complot. Elle allait bientôt tenir tous les coupables.

Goyon-Varouault fut arrêté à Brest, Boisé-Lucas père à Saint-Cast. Le fils, rentré à Rennes, avait repris ses études. En apprenant l'arrestation de son père et son transfert à Saint-Brieuc, il demanda un congé au doyen de la Faculté et partit pour cette ville. Il fut incarcéré en y arrivant. Le gendre, M. de Bergerac, avait été arrêté aussi. Mais nulle preuve n'existant à sa charge, on le relâcha.

Le premier interrogatoire des prévenus en révéla assez pour confondre Chateaubriand et le contraindre à renoncer à son système de défense. Non seulement, son identité était établie, mais encore les dépositions de Quintal, de Chauvel et de Depagne, dénonçaient formellement toute sa conduite. De Saint-Lô, on le ramena à Rennes. De cette ville, on l'envoya à Paris, au commencement de février. Il y arriva dans la journée du 5, passa la nuit à la Force. Le lendemain, il fut conduit au ministère de la police, où Réal l'interrogea, puis écroué à l'Abbaye, où, un mois plus tard, ses complices, au nombre de six, de Goyon-Varouault, Boisé-Lucas père et fils, Chauvel, Quintal et Depagne vinrent le rejoindre. Le capitaine de vétérans Bertrand dirigeait l'instruction comme juge rapporteur de la commission militaire instituée par un décret impérial du 25 février pour connaître de l'affaire. Cette commission devait être présidée par le général de Bazancourt, un des juges du duc d'Enghien.

Chateaubriand ne contesta aucun des faits pour lesquels il était incriminé. Il n'eut rien gagné à les nier. Il préféra, en s'avouant coupable, consacrer ses efforts à défendre ses complices. « Que l'Empereur daigne rendre à la liberté des hommes qui languissent dans les prisons pour m'avoir témoigné trop d'intérêt, écrivait-il le 13 mars à Fouché. Je recommande ma malheureuse famille à la générosité de l'Empereur. » Goyon-Varouault nia toute participation au complot. Quand on lui présenta son rapport sur Brest, trouvé parmi les papiers de Chateaubriand, il affirma ne l'avoir pas fait pour le communiquer. Résolu à le conserver pour son instruc-

tion personnelle, il l'avait perdu. Cette réponse ne soutenait même pas l'examen. Boisé-Lucas fils essaya d'abord de démontrer qu'il n'avait pas eu de rapports avec Chateaubriand. Mais, une servante affirma les avoir vus ensemble, ce qu'il n'osa contester plus longtemps quand il eut constaté que ses lettres étaient aux mains des juges. Boisé-Lucas père n'était accusé que d'avoir caché des suspects. Il était resté étranger à tous les détails du complot. Quant aux matelots Chauvel, Depagne et Quintal, ils avouèrent les services qu'ils avaient rendus. Quintal était de beaucoup le plus compromis. On lui reprochait des habitudes d'espionnage, celle de travailler pour les Anglais.

On questionna aussi les destinataires des lettres apportées par Boisé Lucas fils. Caillé et Laya n'eurent aucune peine à démontrer leur parfaite innocence. La police témoigna moins de bienveillance à l'abbé Sicard. Elle invoquait contre lui l'empressement avec lequel il avait accueilli les ouvertures de Larivière. La preuve de cet empressement résultait d'une observation de Chateaubriand relevée dans sa lettre à l'ancien Conventionnel. Après lui avoir vanté le bon vouloir de l'abbé Sicard, il l'invitait « à n'en pas abuser pour ne point perdre un homme si intéressant pour l'humanité ». Le pauvre vieux prêtre fut interrogé à diverses reprises. On ne lui ménagea ni les dures paroles ni les émotions. Pour le confronter avec Boisé-Lucas fils, détenu à l'Abbaye, on le ramena dans cette prison où il avait été enfermé lors des massacres de septembre. Elle lui rappelait ces jours sinistres, ses amis égorgés sous ses yeux. Après lui avoir infligé ce châtiment, on le mit hors l'affaire par égard pour ses bienfaits.

L'instruction fut close vers la fin de mars. Le 30 de ce mois, en pleine semaine sainte, les sept accusés comparurent devant la commission militaire qui les attendait. La sentence était dictée d'avance. Les débats ne durèrent que quelques heures. A la fin de l'unique séance qui eut lieu, le jugement fut prononcé : Chateaubriand, Goyon, Boisé-Lucas fils et Quintal condamnés à mort ; Boisé-Lucas père renvoyé devant le jury des Côtes-du-Nord à l'effet d'y être jugé pour recel d'émigrés ; Chauvel une année de prison, Depagne six mois.

Cet arrêt était prévu. Depuis plusieurs semaines, toutes les

influences dont disposaient les familles de Goyon et de Chateaubriand s'exerçaient pour obtenir les grâces des coupables. L'auteur du *Génie du Christianisme* alla plaider auprès de Fouché la cause de son cousin. Il n'obtint que cette railleuse réponse :

— Rassurez-vous, il saura bien mourir.

Il adressa alors une supplique à l'Empereur. Il la lui fit remettre par l'impératrice Joséphine que madame de Rémusat avait intéressée à l'affaire. Napoléon lut la lettre et, sans répondre, il la jeta au feu. Il était résolu à ne faire grâce ni à Chateaubriand, ni à Goyon dont la femme le sollicitait par l'intermédiaire de sa parente la duchesse de Montmorency, ni même au matelot Quintal. Boisé-Lucas fils fut seul épargné, peut-être à cause de sa jeunesse, sa peine commuée en celle de deux ans de prison. Le 31 mars, vendredi saint, au petit jour, les trois condamnés à mort furent conduits en charrette dans la plaine de Grenelle et fusillés contre le mur d'enceinte de Paris. Les détails manquent sur cette triple exécution. Nous savons seulement par les *Mémoires d'outre-tombe* que l'infortuné Chateaubriand eut la tête brisée par les balles : « Je retrouvai mon cousin pour la dernière fois sans pouvoir le reconnaître, le plomb l'avait défiguré, il n'avait plus de visage. »

Le fils Boisé-Lucas, après un séjour de quelques mois à l'Abbaye, fut transféré, le 26 décembre, au fort de Vincennes. Il y était, a-t-il écrit « sans linge, sans vêtements, presque sans nourriture ». A l'expiration de sa peine, en mars 1811, il réclama sa mise en liberté. Il l'obtint le 27 avril. A ce moment, son père ayant purgé la condamnation prononcée contre lui par la Cour d'assises de Saint-Brieuc, vivait à Saint-Cast sous la surveillance de la police.

*
* *

Ainsi, les entreprises des chouans avortaient tour à tour. Tous les émissaires qu'envoyait en France l'agence de Jersey périssaient sur l'échafaud ou sous les balles. Rien que dans une période de deux ans, septembre 1807–septembre 1809

on compte vingt-six chouans exécutés : La Haye Saint-Hilaire, Le Chevallier, la baronne Aquet de Férolles, Goyon-Vaucouleurs, Chateaubriand, Goyon-Varouault, pour ne citer que les principaux. Et encore ne parlons-nous ni du comte d'Aché, assassiné, ni des innombrables victimes qui pourrissaient dans les prisons quoique pour la plupart, elles ne fussent frappées d'aucun jugement. C'étaient là de terribles exemples. Ils ne facilitaient pas les tentatives du comte de Puisaye. Il ne trouvait plus d'agents pour se rendre en France. Il en trouvait d'autant moins que les plus zélés et les plus intrépides, — Michelot-Moulin, par exemple, l'ancien compagnon de Louis de Frotté, — refusaient de s'engager dans des aventures que, d'autre part, blâmait le roi.

Cependant, en 1812, il s'en présenta un, de Bar, cet ancien chef de l'armée du Morbihan dont il a été précédemment parlé. Agé de quarante-deux ans, absent de France depuis 1805, de Bar s'impatientait de sa longue immobilité. Il aspirait à se battre. Depuis qu'étaient connus les désastres de Napoléon en Russie, il croyait à la possibilité de provoquer en Bretagne une insurrection. Il fit part de ses plans et de ses espérances non au comte de Puisaye, qui, tombé en disgrâce, ne siégeait plus dans les conseils du roi, mais au chevalier de Bruslart. Celui-ci s'y rallia et consentit à en seconder la réalisation en les appuyant auprès du gouvernement britannique. Durant la nuit du 12 au 13 novembre 1812, une frégate anglaise, *la Rotha*, débarquait dans l'île morbihannaise d'Houat, de Bar et deux anciens chouans qu'il s'était adjoints, Droz et Leguern. Il pensait, une fois là, pouvoir passer aisément en France. En attendant, il alla se loger avec ses compagnons dans une auberge tenue par Pierre Legurum. Grâce à des pêcheurs, il se mit en relation avec la plus proche localité de la côte bretonne, Port-Navalo, en demandant qu'on vînt le chercher à la faveur de la nuit.

Au moment où il se livrait à ces imprudentes démarches, il ignorait qu'à son départ de Londres, il avait été signalé à la police française. Depuis, elle le guettait. Elle le savait arrivé à Houat. Le commissaire de police de Lorient, qui en fut averti le premier, résolut d'aller le chercher dans cette île et de l'enlever. Entre Houat et Port-Navalo, la baie était libre.

Le préfet maritime mit à la disposition du commissaire général deux péniches armées. Elles partirent dans la soirée du 24 novembre. Mais, le mauvais temps ne leur permit pas de dépasser la citadelle de Port-Louis. Elles durent rebrousser chemin. En revenant au rivage, elles surprirent, prête à partir, malgré l'état de la mer, une barque dont le patron, menacé d'être arrêté, avoua qu'il allait à Houat chercher de Bar, Droz et Leguern. On lui fit comprendre la gravité de l'acte qu'il était prêt à accomplir. Par la menace et la terreur, on lui arracha la promesse de livrer les trois rebelles ou d'aider à se saisir d'eux.

Le lendemain, il s'embarqua à bord du lougre *l'Alerte*, que commandait l'enseigne Allaniou et qui portait vingt-deux hommes d'équipage. En arrivant à Houat, Allaniou avec une troupe de matelots fut conduit chez Legurum par le patron. Celui-ci frappa à la croisée de l'auberge. Une servante s'étant présentée, il lui fit savoir qu'il venait de Port-Navalo prendre « trois messieurs ». De Bar et ses compagnons entendirent ces mots, s'emparèrent de leurs fusils et sortirent de l'auberge. En les voyant, l'enseigne Allaniou tira sur de Bar, dont il avait le signalement, un coup de pistolet. De Bar ne fut pas atteint.

— Nous sommes trahis, s'écria-t-il, vendons chèrement notre vie.

Un second coup de pistolet l'étendit raide mort. Leguern et Droz furent tués en cherchant à se défendre. Tout cela s'était passé en quelques minutes. Cette nouvelle tentative d'insurrection se trouvait ainsi étouffée. La police regretta la mort des trois chouans. Elle eût préféré les prendre, de Bar surtout, — afin de tirer d'eux quelques renseignements.

Après ces tragiques événements, on comprit à Jersey et à Londres que toutes les tentatives analogues subiraient le même sort. Le comité royaliste se résigna à attendre des circonstances meilleures, conformément à l'avis du roi qui ne cessait de désapprouver les expéditions partielles. Mais cette attente ne dura que quelques semaines. Au commencement de 1813, la destruction des armées françaises en Russie, leur défaite en Saxe, leur retraite précipitée en deçà du Rhin, l'intention manifestée par les alliés de mettre un terme à la tyrannie de

Napoléon, firent revivre dans le cœur des émigrés les espérances depuis longtemps perdues. A ces espérances renaissantes, Louis XVIII s'associa, cette fois; ce fut lui qui autorisa ses partisans à se jeter en Normandie et en Bretagne pour y réveiller l'esprit royaliste et y prêcher l'insurrection.

Par ses ordres, Auguste de La Rochejacquelein, le plus jeune frère d'Henri et de Louis, Michelot-Moulin, jadis compagnon de Louis de Frotté, le comte de Suzannet, le marquis d'Autichamp, sortirent de leur retraite et consacrèrent l'hiver de 1813-1814 à parcourir les provinces où ils avaient déjà combattu, ranimant le zèle de leurs anciens soldats, et les préparant à un soulèvement. Soit qu'ils fussent plus habiles que leurs prédécesseurs, soit que la police, en prévision du rétablissement de la royauté, crût prudent de se relâcher de ses rigueurs envers les chouans, les émissaires royaux échappèrent cette fois à tous les dangers. Ils purent même librement et impunément nouer à Paris des relations avec les chefs des factions hostiles à l'Empire. Par leurs soins, fut décidée une attaque générale contre les troupes impériales disséminées dans les départements de l'Ouest. Elle devait avoir lieu, dès que les alliés auraient déclaré, ainsi qu'on s'y attendait, qu'ils ne voulaient plus traiter avec l'Empereur.

La nouvelle de cette déclaration arriva enfin. S'il faut en croire les assertions contenues dans un mémoire inédit du comte de Flavigny et consacré au récit de ces événements, elle fut apportée de Paris en Vendée par le comte Emmanuel d'Harcourt. « Chacun se rendit à son poste, dit M. de Flavigny; la date du soulèvement fut fixée au lundi de Pâques. Le tocsin, sonné dans toutes les communes, du Layon à la mer, devait en donner le signal. » Il y a lieu de mentionner qu'on n'avait réuni que quelques centaines d'hommes résolus. Tout ce qu'on pouvait espérer, c'est qu'ils en entraîneraient d'autres. Mais le samedi saint, on connut à Nantes l'arrivée des alliés à Paris. Le lundi de Pâques, on la connaissait par toute la Bretagne. Bientôt, en même temps qu'était arboré le drapeau blanc, on acclamait le roi qu'on savait en route vers la capitale. Naturellement, l'attaque projetée n'eut pas lieu, sauf dans deux ou trois communes où la nouvelle du retour des Bourbons n'ayant pu arriver à temps, les habitants exécu-

taient les ordres antérieurement donnés et désarmèrent les gendarmes.

L'avènement de Louis XVIII aurait dû, semble-t-il, mettre fin à l'organisation insurrectionnelle de la Vendée. Elle fut cependant conservée au moins en partie. Les anciens combattants demandèrent à leurs chefs le maintien des cadres. Ils étaient pour la plupart convaincus qu'avant peu, ils seraient amenés à reprendre les armes. Certains actes du nouveau gouvernement les irritaient, entretenaient en eux une sourde défiance. Ils accusaient le roi de méconnaître leurs anciens services, de subir les influences révolutionnaires, de ne pas dépouiller les propriétaires de biens nationaux, de favoriser la création de gardes nationales, d'y laisser figurer des hommes notoirement connus pour leur participation aux actes de la Terreur. Telle n'était pas la royauté qu'ils avaient rêvée aux jours d'épreuves, quand ils versaient leur sang pour elle. Des ferments de révolte germaient dans les cœurs. A la faveur de ces circonstances, dans plusieurs localités de l'Ouest, les royalistes conservèrent un semblant d'organisation qui existait encore, lorsque, au mois de mars 1815, Napoléon débarqua au golfe Juan, revenant de l'île d'Elbe.

ERNEST DAUDET.

LA

NÉVROSE D'ÉTIENNETTE

I

Comme toute Parisienne qui se respecte, la jolie madame Chamblet avait sa névrose : une petite névrose pas méchante, pas dangereuse, mais enfin une névrose. La Faculté, consultée en la personne de ses plus illustres représentants, avait déclaré que la jeune femme était *névrosiaque*, ou *névropathe*, ou *nervoso-hystérique*, au choix.

En quoi consistait au juste cette névrose? madame Chamblet ne pouvait le préciser, la maladie, suivant le terme consacré, étant essentiellement *protéiforme*, c'est-à-dire offrant des manifestations qui variaient à l'infini.

Tantôt, c'étaient des somnolences invincibles, surtout après deux ou trois soirées passées au bal : tantôt des troubles d'estomac, surtout après douze dîners en ville : tantôt des agacements terribles, surtout lorsque le couturier avait manqué une robe ; tantôt enfin, au théâtre, une crise de bâillements incoercibles, surtout le mardi, aux Français, quand on jouait les classiques.

— Rien au fond que tout cela, disait la mignonne Étiennette avec un soupir ; mais c'est assez pour empoisonner la vie!

Elle résolut de se soigner énergiquement. L'hydrothérapie était indiquée : tout par l'eau froide, aujourd'hui! Madame Chamblet commença un traitement chez le docteur Dubardon, le directeur du grand établissement hydrothérapique du quartier Monceau.

Le célèbre médecin reçut la jeune femme avec son amabilité ordinaire, et, lui tapotant doucement la main :

— Compris, compris... Nous guérirons ces nerfs-là, je vous en réponds.

Et il s'offrit pour la doucher lui-même, comme il le faisait souvent, et pour ses clientes les plus timorées. Un médecin n'est-il pas un confesseur? Ainsi que le prêtre oublie les laideurs morales, n'oublie-t-il pas, lui, les beautés physiques? Mais madame Chamblet s'y refusa.

Alors, avec un vague regret, s'adressant à la doucheuse principale :

— Vous soignerez bien madame, n'est-ce pas? Aussi doux que possible... une caresse!

Madame Chamblet fut introduite dans la salle de douches. Une merveille que cette petite salle, avec sa lumière finement tamisée, ses légères colonnettes, ses cuivres reluisants comme de l'or, sa piscine en marbre blanc, pleine d'une eau opaline: le vrai temple de la déesse Hydrothérapie.

La nouvelle cliente du docteur Dubardon fit bientôt connaissance avec les joies de l'eau chaude, tiède et froide; elle goûta tour à tour les zigzags tortueux du jet brisé, la brutalité puissante du jet plein, l'enveloppement pointillé de la douche en cercle; elle s'essaya, avec de petits cris, aux brusques alternatives de la douche écossaise.

Chaque matin, quelque temps qu'il fît, simplement vêtue, suivie de son caniche noir à bracelet d'argent, elle arrivait pédestrement chez Dubardon. Cinq minutes pour se dévêtir, deux minutes de douche, dix minutes pour se rhabiller, et elle revenait chez elle à grands pas, afin d'assurer sa réaction. Rien ne l'eût fait manquer à cette promenade matinale. Quand elle disait : « Ma douche ! » ou bien : « Je vais à ma douche ! » on sentait qu'il s'agissait de quelque chose de grave, de religieux presque.

Sa persévérance ne fut qu'à demi récompensée. Après six

mois de traitement, la névrose n'était pas guérie. Elle avait changé de forme, seulement. Un progrès, sans doute, mais bien petit. Maintenant, c'étaient les visites qui lui causaient un cruel ennui : elle se figurait tout le temps qu'elle allait dire aux gens des énormités, des choses extravagantes, des insolences même. Elle frémissait à l'idée de ressembler quelque jour à cette pauvre dame de X..., qui aboie, ou à madame de Z..., qui, dans les conversations les plus graves, ne peut prononcer quatre phrases de suite sans y mêler les mots : « Polisson! polisson! polisson! » murmurés à voix basse, il est vrai, mais d'une façon trop distincte encore.

Elle s'imagina aussi ne plus pouvoir traverser les places, ou rester seule dans une pièce sans recevoir le plafond sur la tête... *Agoraphobie* et *claustrophobie* mélangées, disait la Faculté, en termes galants. Quant aux bâillements incoercibles, ils persistaient toujours : seulement, ce n'était plus aux Français, le mardi, mais le vendredi, à l'Opéra. Un simple déplacement, voilà tout. En réalité, le même supplice, la même vie impossible. Une torture!

Elle consulta trois « lumières » de la science. Trois avis différents : Divonne, Ragatz, Néris. Une quatrième « lumière », consultée pour départager les opinions, répondit Néris. Plus d'hésitation : en route pour le Bourbonnais!

Accompagnée de la fidèle Bernardine, sa femme de chambre, madame Chamblet arriva à Néris en juillet. Une chaleur accablante. Elle la combattit par les bains prolongés — oh! si prolongés! — Une demi-heure, puis une heure, puis une heure et demie! Elle eut beau dévorer volumes sur volumes, ces terribles immersions la navraient. Et une nouvelle crainte nerveuse la prenait peu à peu : celle de fondre dans cette sempiternelle baignoire, comme un simple morceau de sucre, doucement, doucement... et tout d'un coup, frrrout... plus d'Étiennette!

Elle passa ses premières journées à changer de robes et de chapeaux, et ses soirées au Casino. Peu à peu, elle fit connaissance de quelques baigneurs. Des promenades s'organisèrent. Elle connut à fond le pays, pays pauvre, tout bossué de collines et coupé de haies. Sur les routes, d'innombrables oies marchaient par troupeaux, bedonnantes, les pattes écartées, poussant en avant leurs becs jaunes et leurs yeux en boutons

de bottines. Le soir, du côté de Montluçon, parmi les cheminées de fabrique, de beaux couchers de soleil flambaient, avec des lueurs d'incendie.

Étiennette aimait les animaux et la nature ; cependant, après un mois de couchers de soleil et de troupeaux d'oies, son traitement fini, ce n'est pas sans un certain plaisir qu'elle revint à Paris.

Assurément elle avait obtenu une amélioration, mais insignifiante ! La cure d'eau ne réussissait qu'à demi : une cure d'air s'imposait d'elle-même. L'air, ainsi que l'eau, est un des principaux agents de la thérapeutique moderne. Le point choisi fut Saint-Moritz, dans l'Engadine, à 1 800 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Étiennette poussa un soupir et donna l'ordre à Bernardine de faire les malles, en s'écriant, découragée :

— Quand serai-je guérie, ô mon Dieu !

II

Était-elle réellement malade ? Ou bien, en admettant qu'elle le fût, l'origine de cette névrose était-elle toute physique ?

Si Étiennette s'était consciencieusement interrogée, elle eût été forcée de se répondre : non ! Son grand mal, ou plutôt la cause de tous ses maux était l'ennui. Et cet ennui prenait forme en la personne de M. Georges Chamblet, son mari.

C'était un bon garçon d'une quarantaine d'années, blond, figure réjouie, solidement bâti, aussi sanguin, aussi pondéré, qu'Étiennette était nerveuse et déséquilibrée. Pourvu qu'il fît son tour de Bois à cheval le matin, sa partie au club entre cinq et sept, qu'il n'allât pas trop souvent dans le monde ni au théâtre, qu'il ne se couchât pas après minuit et voyageât le moins possible, il se déclarait parfaitement heureux. Sa grande passion était pour les livres, passion paisible s'il en fût. Peu à peu, il avait réuni une assez belle bibliothèque, belle par les reliures plutôt que par le choix des œuvres, car il achetait un peu au hasard, « tout ce qui paraît », comme on dit. Un libraire avisé, flattant sa manie, se chargeait de lui

envoyer les nouveautés, de le faire souscrire aux collections les plus coûteuses, aux éditions de bibliophile les plus rares.

Chaque jour, après déjeuner, Chamblet passait dans sa bibliothèque, allumait sa pipe et regardait ses livres. Grimpé sur l'échelle, il les prenait un par un, soufflait la fine poussière de la tranche, caressait le dos des reliures, faisait claquer les plats, feuilletait rapidement les pages du bout du pouce, en éventail, puis remettait le volume sur le rayon, soigneusement... et sans le lire. Que voulez-vous? bien qu'ayant fait ses études, comme tout le monde, il ne se piquait pas d'être un grand clerc en littérature. Hors les journaux, le roman en vogue et les revues « obligatoires », il ne lisait rien ou presque rien. Il constatait que la quantité de ses livres augmentait, il les savait là, sous sa main, bien rangés, bien catalogués : il n'en demandait pas davantage. Son amour pour eux était platonique.

Tout autres étaient ses sentiments pour Étiennette, qu'il aimait tendrement et absolument. S'il n'éprouvait pas une passion romanesque, incompatible avec sa nature, du moins l'affection qu'il lui portait était solide, à l'abri de tous les retours de jeunesse et de tous les vertiges de l'âge mûr.

De beaucoup plus riche qu'elle, il l'avait épousée uniquement par amour, et cet amour n'avait subi aucune atteinte. Il l'entourait toujours des mêmes attentions, des mêmes soins, prévenant ses moindres désirs et lui laissant cette précieuse liberté qui, avec les maris quelquefois, les enfants souvent et les diamants toujours, constitue, aux yeux des jeunes filles, les plus enviables privilèges du mariage. Et ce n'était pas par indifférence que Chamblet agissait ainsi, mais par confiance absolue. Oui! il croyait en Étiennette, la jugeant inconséquente, folle, mais incapable d'une faute réelle. Il ne s'était pas trompé, jusqu'à présent du moins; pourtant, quand une femme commence à s'ennuyer...

En réalité, pourquoi cet ennui? Et quel reproche adresser à cet excellent compagnon de sa vie? Elle eût été assez embarrassée de le dire. L'ennui, sentiment vague, peut-il s'analyser de façon précise? Toutefois, en cherchant bien, et comme premier grief, elle lui reprochait de ne pas « la prendre au sérieux », de la traiter « en enfant ». Comme s'il était

facile d'éprouver de la vénération pour cette petite créature évaporée, insaisissable, toute grouillante de lubies !

Le dernier grief d'Étiennette contre son mari était purement littéraire. Elle lui reprochait d'être arriéré, fermé à toute tentative nouvelle. N'osait-il pas avouer qu'il prenait encore plaisir à la lecture de Dumas père? que, dans un roman, il lui fallait une histoire avec un commencement, un milieu et une fin, et de l'intérêt tout le temps? Quelle pitoyable conception d'art! Elle. au contraire, ne goûtait que les produits les plus récents de la littérature moderniste. En poésie, elle adorait les vers ayant trop de pieds et pas assez de rimes, les vers ultra-décadents. Ses auteurs préférés en prose étaient les néo-mystiques, tout pleins d'envolements, d'extases languissantes, de piétés attendries. En toute bonne foi, l'excellent Chamblet, sur la prière de sa femme, avait essayé de lire ces œuvres rares et d'en savourer les beautés. Dévouement inutile! Il s'endormait toujours à la vingtième page. « Rien à faire, décidément! » soupirait-elle en reprenant le volume. Et un imperceptible haussement d'épaules montrait en quel mépris littéraire elle tenait l'homme auquel elle avait associé sa vie.

Troisième grief. De date récente, celui-là, et d'origine bizarre. Un soir de février, par un de ces vents du nord si douloureux pour les névropathes, Étiennette rentrait chez elle pour dîner. Elle avait fait dix visites, monté trente étages, essayé deux robes. Elle était vibrante et déséquilibrée : un de ses plus mauvais jours. Ayant pénétré en tourbillon dans le cabinet de son mari, elle l'avait trouvé au coin du feu, très calme, lisant un journal. Il était en pantoufles : des pantoufles qu'elle ne connaissait pas, qu'il mettait pour la première fois. Ce détail la frappa. Cette chose nouvelle, que ses yeux n'étaient point accoutumés à voir, lui fut nerveusement désagréable. Et, tout en ôtant son chapeau et ses gants :

— Tiens! Vous avez des pantoufles neuves?

— Oui. Elles sont jolies, hein?

— Je ne trouve pas.

Elle les avait prises en grippe tout de suite. Un instant après, assise en face de Chamblet, qui lisait toujours :

— Vous y tenez beaucoup?

— A quoi?

Elle les désigna du doigt. Le mot lui semblait horrible à prononcer.

— Mais oui... Pourquoi?

— Parce que, si tu étais bien gentil... tu ne les mettrais plus!

Chamblet avait levé les yeux de son journal.

— Encore une folie?

— Tu me ferais tant de plaisir!

Tout d'abord, il allait consentir. Il l'aimait si tendrement, sa petite toquée! Il lui avait déjà fait de si nombreuses concessions... Une de plus, une de moins, qu'importe? Mais, cette fois, c'en est trop!

Ses pantoufles amies, avec lesquelles il grimperait si aisément, sans glisser jamais, sur l'échelle de sa bibliothèque, pour ranger et épousseter ses livres! Les lui enlever!... mais c'eût été l'atteindre dans son bien-être; plus encore, dans son être intime; le priver d'une de ces petites joies physiques, secondaires sans doute, mais dont la répétition journalière fait la douceur de la vie!

Pas laides, cependant, ces pantoufles. Il n'en avait jamais eu de si jolies, au contraire! A la dernière mode, du dernier cri! Son bottier lui avait assuré qu'il en avait fait beaucoup de pareilles. Et il avait cité des noms, des titres. Elles étaient en cuir jaune, jaune d'ocre, un jaune délicieux, que le valet de chambre devait entretenir à l'aide d'un vernis blanc liquide, d'une composition savante. Les semelles en liège, doubles, avec petit molleton de feutre intercalé, se relevaient en pointe, gracieusement, et donnaient à l'ensemble une apparence de babouches turques mâtinées d'anglais : élégance et solidité, Constantinople et Londres, la Corne d'Or et Piccadilly. Renoncer à ces pantoufles-là? Jamais!

Étiennette avait prié, supplié. Elle reconnaissait volontiers que son idée était absurde, sa demande grotesque. C'était de la folie, assurément ; mais une folie si innocente, si facile à apaiser! Qu'il mette ce qu'il voudrait : des bottines, des souliers, des escarpins, des sabots, des bottes en cuir verni, molles, à l'écuyère, à la Chantilly, à la hussarde, à la Souvarof, hongroises, russes, de cheval, de chasse, de marais ; qu'il mette tout, tout enfin... — et même simplement d'autres

pantoufles — mais pas celles-là, ces « jaunes », ces horribles « jaunes » qui l'horripilaient !

Chamblet n'avait pas faibli. Il sentait que, cette fois, sa dignité se trouvait engagée. Aux mêmes heures, ses pieds se délassèrent dans les mêmes pantoufles, et Étiennette souffrit le même supplice en les regardant... Oui, un supplice ! Peu à peu, cette impression désagréable tournait à l'idée fixe, à l'obsession, à la manie. Il en fut ainsi pendant tout le printemps. A la fin de juin, elle n'y tint plus. Il fallait guérir cette nouvelle névrose... Et c'est ainsi que, par un soir de juillet, la petite madame Chamblet était partie pour la Suisse, accompagnée de sa fidèle Bernardine, tandis que le bon Chamblet restait à Paris, en pantoufles.

III

Un mois a passé. Peu satisfaite de Saint-Moritz, — dont l'incessant courant d'air l'affolait, — Étiennette, au bout de peu de jours, s'est installée à Pontrésina. Elle y a mené la vie au grand air, la vie alpestre. Tantôt à pied, tantôt à mulet, elle a fait les principales excursions recommandées aux touristes comme faciles et sans fatigue : le Schafberg, les glaciers de Morteratsch et du Roseg, sur les bords seulement, bien entendu ; le Muottas Muraïgl, d'où la vue embrasse les étincelantes blancheurs du Bernina. Elle a même gravi le Piz Languard ; — une véritable ascension : trois mille deux cents mètres au-dessus du niveau de Trouville.

Décidément, plus que l'eau froide du docteur Dubardon, plus que l'eau chaude de Néris, c'est l'altitude qu'il lui faut. Un sang plus vif court dans ses veines ; elle se sent légère, légère, et sa jolie figure de Parisienne étiolée se colore d'un ton vif. Et quel appétit ! Avec quelle joie, le matin, elle avale une tasse de lait épais, parfumé, tout un bouquet de fleurs des Alpes, agrémenté de confortables rôties !... Et le sommeil ! Depuis le couvent, elle ne se souvient pas d'avoir si bien dormi. Si paresseuse jusqu'ici, elle se lève dès l'aurore pour jouir de l'admirable panorama des glaciers rosés par le

soleil. Elle commence à comprendre, à goûter le charme du matin, de ce moment suave où le corps, frais et reposé, non touché encore par la fatigue de la journée, n'est d'aucun poids à l'âme et ne l'empêche pas, comme trop souvent, de s'envoler aux pays du rêve et d'y planer délicieusement.

Et puis — autre initiation — elle se sent prise pour la nature d'une passion inattendue. Elle reste des journées entières sur la terrasse de l'hôtel à regarder les fiers profils des montagnes, où s'accrochent de grands nuages blancs. Elle comprend qu'il y a autre chose au monde que l'avenue des Acacias bornée par le Mont-Valérien ; que derrière ces montagnes il y en a d'autres, d'autres encore, et des plaines, et des champs, et des contrées entières, tout le vaste univers, où des êtres humains naissent, vivent, souffrent et meurent, suivant une éternelle loi.

A ces pensées d'une philosophie vague, son petit cerveau s'apaise. Elle comprend combien peu elle est, elle, Étiennette Chamblet, devant cette nature écrasante. Elle se dit que ses petits maux, ses petits tracas, ses petites nervosités y tiennent moins de place qu'un grain de poussière ; qu'elle est bien sotte, ayant si peu de temps à passer sur cette terre, de se tourmenter ainsi ; que, parmi les êtres humains répandus sur toute la surface du globe, elle est encore de ceux qui méritent le moins d'être plaints.

Oui, elle se dit tout cela ; et c'est l'apaisement moral et physique qui commence ; et la guérison est prochaine, et elle va venir certainement. Pourquoi faut-il que le hasard amène à Pontresina, le poète Octave Florély, Florély, l'auteur des *Frissons*, un des volumes de poésies les plus remarqués, ce dernier printemps parisien ?

Octave Fleurant, — car Florély n'était qu'un pseudonyme, — comptait parmi les hommes à la mode. Inconnu voilà deux ans, il s'était fait rapidement un nom dans la jeune littérature. Ses origines étaient plus que modestes. Il avait vu le jour au cinquième, faubourg Saint-Martin, mais il cachait cette naissance soigneusement. Un premier volume, *les Pâmoisons*, avait commencé une réputation malsaine et tapageuse, qu'augmentait bientôt une série de chroniques plus que salées dans un journal très répandu. Un duel à scandale, pour

une femme, avait achevé de le poser. Il avait pénétré peu à peu dans le monde. Le prince d'Otrante lui serrait la main. Il était reçu partout. Très souple, très insinuant, très pratique, il était devenu « quelqu'un ». Le bohème d'antan, grand buveur de bocks, grand coureur de brasseries esthétiques, s'était métamorphosé en gentleman correct, trop correct même. Il avait l'air, en s'habillant trop bien, de vouloir rattraper le temps perdu. Son accent, où traînaient de vagues intonations faubouriennes, et ses mains très soignées, mais de forme vulgaire, contrastaient bizarrement avec la tenue ultra-*select*, les cravates suggestives et les gants anglais. Quant à l'âme, elle était restée toujours la même, d'une essence médiocre, très ambitieuse, très sèche, égoïste insondablement.

C'était peu de jours après la mise en vente des *Frissons* qu'Étiennette avait fait la connaissance de Florély. Des amis communs les avaient invités à dîner au pavillon d'Armenonville. En vue de cette rencontre, et pour être « à hauteur », Étiennette avait acheté le volume. Elle avait lu et relu ces vers bizarres, curieusement désarticulés, où les sensations les plus ténues étaient analysées avec une méticulosité extrême, où les voluptés les plus charnelles se voilaient d'un mysticisme habile autant que nuageux. Elle n'y avait pas compris grand'chose, mais l'incompréhensible est de mode, n'est-il pas vrai ?

Dès le début du dîner, Florély avait captivé l'attention de la jeune femme. Les regards d'Étiennette s'étaient arrêtés avec complaisance sur cette figure pâle, entièrement rasée, aux traits fins, aux yeux d'un blond doré, très enfoncés dans l'orbite. Elle avait remarqué la délicatesse du nez, la brune abondance des cheveux séparés par une raie habile, avec un renflement vers la nuque, la mise très particulière, affectant le genre 1830 le plus pur. Son tact de femme et de Parisienne lui avait bien fait sentir que Florély, s'il était « quelqu'un », n'était pas absolument un « homme du monde » ; mais à cela elle ne trouvait qu'un charme de plus.

Le poète n'était guère brillant causeur. Cependant, la conversation ayant sauté brusquement de la bicyclette à la peinture, il s'était dégelé et avait parlé de Burne Jones, de Botticelli et des quatrocentistes en termes aussi enthousiastes que peu clairs. Lés quatrocentistes ? Hum ! Étiennette se demandait ce

que pouvaient bien être ces gens-là. Une école où l'on était quatre cents, n'est-ce pas ? N'importe ! Elle approuvait, et c'étaient des : « Je crois bien... Comme vous avez raison !... Tout à fait comme moi !... » ponctués d'un assentiment de sa petite tête blonde.

Le dîner fini, à l'heure des cigarettes, quand la conversation, jusqu'alors générale, devint particulière, combien ces signes d'approbation ne se multiplièrent-ils point ! Étiennette ayant fait allusion à ses tourments nerveux, Florély avait aussitôt « sorti » les siens : car il était névropathe aussi, le pauvre, comme bien vous pensez.

De même que chez Étiennette, rien de trop défini, mais une langueur générale, un état d'âme particulier. Parfois, dans la tête, une sensation de vide, et, dans les jambes, une mollesse, oh ! une mollesse !... Dans le creux de l'estomac aussi, de temps en temps, une pesanteur... Et puis un mauvais sommeil, la fâcheuse insomnie... Pour être tout à fait véridique, il aurait pu ajouter que cette volée de maux s'abattait sur lui principalement lorsqu'il apprenait le succès d'un confrère. En ce dernier cas, attaques brusques, mais terribles : d'autant plus cruelles qu'il ne voulait pas s'avouer à lui-même la raison de son mal.

Et ainsi, entre Étiennette et lui, le duo s'établit sur la tristesse de vivre, les inquiétudes physiologiques et psychologiques, les appréhensions, les désespérances, l'interminable cortège des misères humaines...

Le soir, descendant avec le paisible Chamblet, en victoria, l'avenue du Bois toute grouillante de voitures, Étiennette rêvait. Elle revoyait le jeune poète, sa tête pâle avivée d'en bas par les globes lumineux de la table, ses mains frêles, presque aussi blanches que la nappe ; elle entendait encore, mêlée au bruit des valses tziganes, sa voix un peu couverte, mais d'un joli timbre, et qui disait des choses si vraies... Ah ! voilà quelqu'un dont elle était comprise !... une âme-sœur, enfin !

Depuis le dîner d'Armenonville, Étiennette n'avait pas eu l'occasion de revoir Florély ; mais elle y avait souvent pensé. Peu à peu, avec cette promptitude des femmes romanesques à créer un personnage de fiction, elle s'en était fait un

idéal. Aussi quand, un matin, elle se trouva nez à nez avec lui, dans une rue de Pontrésina, elle eut une vraie petite émotion.

Le jeune homme, lui, n'avait conservé d'elle qu'un souvenir assez vague. Il n'éprouva, en la reconnaissant, que cette sensation agréable d'un joli visage de femme entrevu à Paris et qui s'offrait dans un nouveau cadre.

— Madame Chamblet ! ici ! Pour ces pauvres nerfs, sans doute ?

— Oui, une cure d'altitude.

— Moi aussi. J'arrive.

— Vous verrez. C'est merveilleux... cette vie au grand air... Mon médecin est un homme de génie.

La conversation reprit où elle en était restée au pavillon d'Armenonville. On se raconta ses maux, on analysa ses souffrances, toujours de plus en plus semblables. Oh ! combien de points de contact, combien ! Étiennette, en réalité, était mieux et, sincèrement, l'avait tout d'abord avoué ; mais ne plus passer pour nerveuse, plus du tout... était-ce possible, cela ? Alors qu'elle avait annoncé l'amélioration de sa santé, elle avait cru remarquer dans le regard de Florély un étonnement presque désapprobateur... Ne plus être nerveuse ! elle, Étiennette... Non, cela ne se pouvait ! C'était presque une déchéance. Et, peu à peu, après dix minutes de causerie, elle en arrivait à affirmer et à se persuader de bonne foi que la cure d'altitude ne lui avait rien fait — oh ! mais rien de rien. Elle était aussi mal qu'à son arrivée et ne guérirait jamais. Quant à son docteur, il n'y avait pas vu plus clair que les autres ; c'était un âne, un simple âne. Du reste, la médecine ne fait aucun progrès, tandis que la chirurgie !...

Florély fit chorus. Il était « dans ses tristesses ». Un confrère, inconnu jusqu'ici, ne s'était-il pas permis de publier un volume : *A fleur de peau*, qui n'était au fond qu'une plate imitation des *Frissons*, mais dont le succès avait été presque égal ? Il avait eu, à ce propos, une crise aiguë ; il en était tout dolent.

Entre ces deux victimes de la destinée, une intimité s'établit promptement, favorisée par la vie côte à côte. Logés dans le même hôtel, Étiennette et Florély se voyaient sans cesse. A Pontrésina, encombré d'Anglais et d'Allemands, l'élément

français fait presque défaut : on préfère Saint-Moritz, plus élégant, plus mondain. Donc, peu de gens de connaissance, liberté complète. Ils refirent à deux les excursions déjà faites par Étiennette seule; ils en entreprirent de nouvelles. Ils étaient ensemble dès le matin, ensemble le soir, à la table d'hôte, ensemble encore après dîner, sous la véranda de l'hôtel, à regarder les étoiles... Bref, au bout de quelques jours, les deux âmes-sœurs devenaient inséparables, et, dénouement prévu, Étiennette était très éprise de Florély.

Quel danger n'eût pas couru le pauvre Chamblet si cette passion avait été partagée! Heureusement pour lui, l'auteur des *Frissons* ne frissonnait guère qu'en vers. Et puis, le souci constant de sa pauvre santé le rendait très ménager en matière d'amour. Il était venu pour se reposer, pour respirer l'air pur, boire du lait, vivre d'une vie végétative. Si charmante qu'elle pût être, une intrigue était peu de son goût. Il ne vit donc en Étiennette qu'un très gentil compagnon de voyage, un petit bout de femme très amusant qui semblait l'admirer en tout, aussi bien pour son talent que pour la forme de ses complets. Au reste, n'était-ce pas une chance rare d'avoir rencontré, à cette altitude, une distraction aussi avenante, un original petit flirt? Il se laissait encenser avec complaisance, avec plaisir même. Quant à aimer, ou simplement désirer, il n'y songeait même pas.

Mais, peu à peu, comme chez Étiennette, la cure d'altitude opéra. Un matin, en lisant un article élogieux pour un confrère, il fut tout surpris de ne pas sentir cette contraction de la gorge et ce petit goût amer qui, en pareil cas, lui montait aux lèvres. Positivement, il était mieux.

Dès lors, son égoïsme quelque peu rassuré, il cessa de regarder en lui pour regarder autour de lui. Il admira ces montagnes, ces blancheurs de glaciers sous le soleil, ces lacs jumeaux de Sils et de Silvaplana, romantiques comme des lacs de légende: toute cette nature de l'Engadine, enfin, très particulière, où les rudesses alpestres commencent à s'adoucir sous les caresses d'un ciel déjà presque italien. Il regarda tout cela et, plus que tout cela, les yeux d'Étiennette aussi bleus que l'eau des lacs, ses cheveux fins que dorait aussi le soleil, son petit nez inquiet, sa taille souple.

On a beau jouer au pur esprit, le voisinage d'une jolie femme est toujours troublant pour un homme jeune, si désabusé qu'il soit et si insensible qu'il veuille être. Tout doucement, Florély en arriva, sinon à aimer Étiennette, au moins à la désirer.

Côte à côte dans un *einspänner* — une de ces légères voitures à siège renversable usitées dans l'Engadine — ils étaient partis, un matin, pour l'Alpe Grüm, excursion des plus belles et des plus faciles. Bien qu'on fût en juillet, la température était fraîche, quelques flocons de neige voletaient; mais, en ce pays, la tonicité de l'air est telle que la sensation du froid existe à peine. C'est presque une jouissance, au contraire, de se sentir le visage piqué par ces molécules blanches, aussitôt fondues, et qui laissent une impression vite effacée d'imperceptible brûlure. On a conscience que, dans ces baisers âpres, la santé vous arrive, s'infiltre en vous, dans les poumons, dans le sang, dans l'être tout entier.

Après une longue et admirable montée en vue du glacier de Morteratsch, ils arrivèrent à l'Hospice du Bernina. Là, déjeuner très gai dans la grande salle en sapin, au plancher rebondissant et sonore, au bout d'une longue table à demi occupée par d'autres voyageurs. Les deux âmes-sœurs avaient un appétit aigu. On fit honneur au menu rustique, au joli vin clair de la Valteline, scintillant dans de petites carafes au col évasé. Puis, chacun sur son mulet, départ pour l'Alpe Grüm, où l'on arriva par un temps pur, sous un ciel rasséréné.

Ils mirent pied à terre, et s'assirent sur l'herbe, l'un près de l'autre. Et, silencieux, ils regardèrent.

C'était, en ce vaste cadre, toute la grandeur de la montagne et toute sa poésie. A droite, séparé seulement par une étroite vallée, le glacier de Palü montait en ondulant, tel qu'un gigantesque linceul troué çà et là par la pointe des rochers noirs. Sur le bleu du ciel, des arêtes de glace se profilaient nettes, comme découpées au couteau. Là-bas, au fond, dans un éloignement de rêve, la tache scintillante du petit lac de Poschiavo; puis, fuyant vers un lointain brumeux, la vallée de la Valteline. Aucun souffle, aucun frémissement de l'air. Le grand silence des sommets, seulement animé par le chant monotone et grave des clochettes

d'un troupeau. Derrière eux, leurs guides causaient lentement, doucement, dans le patois du pays. Et très haut, au-dessus de leurs têtes, se poursuivant, se fuyant, des aigles planaient.

Longtemps, Étiennette et Florély restèrent muets. Ils avaient la sensation d'être seuls au monde. Pour eux seuls, la nature était si grande et si belle, le soleil si brillant, l'air si pur. En les réunissant dans ce coin perdu de l'immense univers, la destinée ne disait-elle pas qu'ils devaient être l'un à l'autre ; que leurs deux vies, jusqu'à présent séparées, devaient fatalement s'unir ?

Cette union, Étiennette, romanesque et sincère, la considérait comme un abandon complet de soi, une ivresse de dévouement et de sacrifice ; Florély, lui, n'y voyait qu'une très vive satisfaction d'amour-propre, un bonheur dont il s'estimait digne assurément, mais qu'il n'aurait jamais espéré aussi grand, ni aussi proche ; une bonne fortune rare, dont il profiterait volontiers, et qui durerait bien... quelque temps.

Mais, à l'heure présente, aucun d'eux ne faisait l'analyse de ses sensations. La nature complice les enveloppait, les grisait, les mêlait l'un à l'autre. Et c'est d'une voix tremblante que Florély, rompant le silence, murmura tout bas :

— Étiennette !

Ainsi appelée par lui pour la première fois, la jeune femme tressaillit ; une légère rougeur lui colora le front, ses paupières battirent ; puis, tout à coup :

— Mon ami ! murmura-t-elle.

Et elle lui abandonna sa main.

Au même instant, la pipe aux lèvres, juché sur l'échelle de sa bibliothèque, le bon Chamblet époussetait soigneusement un rarissime exemplaire des *Liaisons dangereuses*, et le remettait en place, sans le lire.

IV

— Si ! je vous en supplie !

— Non ! non !

— Mais, puisque je vous aime !...

— La belle raison... Il faudrait que je vous aime aussi, moi !

— Et vous ne m'aimez pas ?

— J'ai pour vous beaucoup d'admiration, de sympathie...

— Il me faut plus !

— N'insistez pas, ou je me fâche !

— C'est si facile ce que je vous demande !

— Vous trouvez ?

— Personne ne se doutera... Ma fenêtre donne sur le jardin, presque au ras du sol... elle sera ouverte...

— Vous êtes fou !

— Une simple visite d'amie... Rien de ce que vous pouvez craindre... Une sainte, je vous respecterai comme une sainte... Pouvoir seulement tomber à vos genoux ! garder, après que vous serez partie, le souvenir d'une apparition céleste, d'une fée exquise dont la banalité des choses s'illuminera...

— Je vous répète...

— Qui nous dit que ce jour délicieux n'est pas le dernier ? Demain, l'inconnu, l'insondable, nous attendent peut-être... Tandis qu'aujourd'hui, par cette soirée si douce, sous les rayons de cette mystique lune... Oh ! Étiennette ! Étiennette !

— Prenez garde ! on vient.

Du bout de la terrasse de l'hôtel, un couple s'avançait : un jeune Anglais correct, smoking, fleur à la boutonnière : une jeune miss, toilette claire, fleurs dans les cheveux. Un flirt, assurément. Ils s'assirent et se mirent à causer à voix basse. Une seconde après, nouveau couple de flirteurs, Anglais également ; puis un autre encore, puis un autre... En peu d'instants, la terrasse se garnit, et ce fut un murmure de voix et de petits rires contenus auquel se mêlaient, par bouffées, les accords d'une valse pianotée dans le salon. Une véritable symphonie en flirt majeur, devant les montagnes vaporeuses et impassibles. Derrière, dans l'embrasure des hautes fenêtres, les ombres des maîtres d'hôtel, desservant la table d'hôte, passaient et repassaient.

De plus près et plus tendrement, Florély reprit :

— Non ! vous ne pouvez me repousser ainsi... L'amour est la loi de la vie... Voyez autour de nous... Écoutez ces cœurs qui battent, ces lèvres murmurant des paroles si douces...

Aurez-vous la cruauté de me refuser la minute exquise que je vous demande ?...

— N'insistez pas, mon ami...

— Jamais, alors, jamais ?

Fébrilement, il lui avait pris la main et la portait à ses lèvres. Elle se leva, d'un jet :

— Non ! Vous êtes fou... nous sommes fous, l'un et l'autre... c'est impossible...

— Vous me quittez ?

— Je suis brisée de fatigue... A demain !

Elle était visiblement très émue. Un homme plus épris et moins vaniteux que Florély n'eût pas insisté. Il se fût contenté de cette première victoire, prélude du triomphe définitif. Mais son amour-propre se piquait au jeu. Gâté par de faciles conquêtes, il s'attendait à un dénouement plus rapide. Et, sans lui quitter la main, d'une voix caressante et sombre :

— Eh bien ! oui, partez... quittez-moi... mais vous viendrez tout à l'heure... je vous en supplie...

Encore une fois, elle allait répondre non. Il la prévint :

— Si !... je vous attendrai... le cœur palpitant... l'âme en feu... Je vous attendrai jusqu'à minuit. Si à minuit vous n'êtes pas venue, eh bien...

Elle l'interrogeait des yeux, muette, immobile. Il eut un geste las, soupira profondément, et bas, très bas, comme dans un souffle :

— C'est si peu de chose, la vie !... Et l'on s'en affranchit si promptement !

— Octave !

Elle avait jeté le mot presque à haute voix, oubliant tout. Le murmure d'abeilles des flirteurs s'interrompit. Curieusement, quelques têtes se levèrent. Elle se sentit rougir, et, retirant sa main :

— C'est de la folie... Promettez-moi... jurez-moi...

— Promettez-moi vous-même...

— Non ! non ! non !

Elle s'éloigna brusquement, laissant Florély seul et décontenancé. Il se voyait observé et n'osa la suivre.

V

Étiennette est rentrée dans sa chambre, le cœur sursautant, la gorge serrée. Elle se promène fiévreusement, ne pouvant tenir en place, touchant à un objet, à un autre. Puis, d'un coup, elle tombe accablée dans un fauteuil... Non, certes, elle n'ira pas à ce rendez-vous ! car c'en est un, bien que le mot n'ait pas été prononcé. Florély a eu beau lui promettre « tous les respects », on sait ce que valent de semblables promesses ! Le danger serait trop grand. Elle n'est pas assez sûre d'elle-même... L'aimer? Aime-t-on si vite ! En tout cas, il a pris un ascendant terrible sur elle. Cela est trop déjà. Elle veut lutter, elle luttera. Sera-t-elle victorieuse? Elle y tâchera, du moins, de toutes ses forces... D'ailleurs, n'est-ce pas une insolence de sa part, à ce poète, d'avoir osé lui parler comme il l'a fait? Quand elle y réfléchit, elle se demande comment il a eu cette audace! Et elle aurait la lâcheté, elle, — car c'en serait une, en même temps qu'une honte, — de céder à un premier désir aussi cavalièrement exprimé? En vérité, comment a-t-elle pu être assez maîtresse d'elle-même pour écouter de semblables paroles?...

Indignée, frappant du poing le bras du fauteuil, Étiennette s'est levée. Elle recommence sa promenade à travers la chambre. Oh ! non ! elle n'ira pas à ce rendez-vous ! Dès demain, elle partira pour ne plus revoir Florély, pour éviter à l'avenir tout danger. Elle va sonner Bernardine et lui donner l'ordre de préparer le départ. Soudain, elle s'arrête. Devant elle, elle croit voir, elle voit, encore plus pâle, la pâle figure du jeune homme, avec un trou sanglant au milieu du front. Il a mis sa menace à exécution, il s'est tué pour elle, pour elle, Étiennette, la petite Étiennette !

Non, cela ne se peut. Encore de ces choses qu'on dit, mais qu'on ne fait jamais... Qui sait, pourtant? Il avait l'air convaincu, tout à l'heure ; sa voix était tremblante, son geste tragique. Et puis, comme elle, c'est un névrosé, un détraqué... Elle sait trop, hélas ! combien, en certains moments de trouble

cérébral, on se sent peu maître de soi, à la merci d'une simple vibration nerveuse... Oh! ces nerfs! ces maudits nerfs! Il en souffre aussi, le pauvre garçon! Comme elle, il est victime d'une destinée implacable, d'un mal héréditaire, d'une dégénérescence... « C'est si peu de chose, la vie... » Qu'elles sont vraies, ces paroles! Pourquoi tenir à l'existence quand elle ne vous apporte qu'un désespoir continu, un ennui chaque jour plus incurable et plus profond? Oui, certes, il exécutera sa terrifiante menace. Pour lui, pour un être aussi supérieur et aussi désenchanté, la mort serait une délivrance, une joie! Mais elle n'a pas le droit, elle, Étiennette, de l'y pousser. Qu'il se supprime pour lui-même, « pour son plaisir », rien de mieux, ou du moins rien de plus légitime. Mais penser qu'elle y serait pour quelque chose... cela, non! Ce serait un perpétuel remords qui empoisonnerait sa vie, si empoisonnée déjà. Un homme qui se serait tué pour elle! Intolérable, cela!...

Et pour l'en empêcher, pour le retenir sur cette terre qui est une vallée de larmes, sans doute, mais avec quelques petits îlots encore logeables, il suffit qu'elle aille peu d'instants auprès de lui, chez lui! En réalité, ce ne serait qu'une inconséquence. La faute n'existerait que si cette inconséquence... s'accentuait. Or, cela dépend d'elle, de sa force de résistance. N'en doute-t-elle pas vraiment trop, de sa force de résistance? A un galant homme — et Florély est un galant homme — une femme ne donne que ce qu'elle veut. Sans doute, il fut hardi, plus que hardi, insolent, et il mériterait une bonne leçon... Mais est-ce bien à elle de lui reprocher son impertinence?... S'il ne l'aimait pas, lui parlerait-il ainsi? Et n'est-ce pas flatteur d'avoir inspiré un sentiment aussi vif, aussi prompt, à l'auteur exquis des *Frissons*, au jeune poète dont le talent naissant est acclamé par tous?... Son talent! Si la mort anéantit cette belle intelligence, que de chefs-d'œuvre à venir ne perdra-t-on point! Ne serait-elle pas responsable de cette perte par son rigorisme excessif, par son appréhension ridicule d'un danger qu'elle s'exagère et qu'un peu de fermeté conjurera? Oui! elle doit aller à ce rendez-vous, ne fût-ce que par devoir. Le moyen est risqué, sans doute, mais c'est le seul d'éviter

un malheur irréparable. Elle ne restera qu'une minute : le temps de lui dire : « Voyez... j'ai eu confiance en vous... je suis venue... Jurez-moi de renoncer à vos sinistres projets... » Cela, rien que cela, et elle partira...

Sa résolution est prise, maintenant. Pendant ses hésitations, le temps a coulé. Quelle heure? Minuit un quart! Grand Dieu! Il est trop tard! Elle va le trouver dans l'état où elle a cru le voir durant l'horrible hallucination. Vite! plus un instant à perdre! Elle jette une dentelle sur ses épaules... Et, le cœur battant à se rompre, elle sort de sa chambre.

Vaguement éclairé, le corridor de l'hôtel s'étend devant elle avec la banalité de ses portes numérotées, et les rangées de lourds souliers devant chacune d'elles. A travers les cloisons minces, des ronflements percent, discrets ou sonores. Comme ils dorment, tous ces gens! Quel interminable corridor!... Enfin, l'escalier. En le descendant, elle croise un maître d'hôtel, en bras de chemise, la cravate blanche fripée, les yeux gros de sommeil. Il s'est respectueusement adossé au mur pour lui faire place, mais elle se sent poursuivie par son regard brutal et gouailleur... Enfin, la voilà sur la terrasse, toute blanche de lune. A droite, plus loin, quelques marches qui mènent au jardin. Elle les descend vivement. Elle tourne l'angle d'un pavillon. Devant elle, la fenêtre de la chambre de Florély. Elle est ouverte, comme il l'a dit. Une douce lumière filtre à travers les volets... Il est là, il l'attend, à moins que déjà... Il semble à Étiennette que son cœur va lui sauter dans la gorge, l'étouffer. Ses jambes ne la soutiennent plus. Elle est obligée de s'appuyer à la muraille... Voyons! du courage!... Elle se redresse, s'avance d'un pas... Dans la nuit calme, le sable a crié sous son pied... Il l'a entendue, sans doute, il va paraître... Non!... Mon Dieu! l'horrible supposition serait-elle vraie?... Elle s'avance encore, touche la fenêtre de la main et doucement :

— C'est moi...

Puis, plus fort :

— Octave!

Rien... Plus de doute, à présent : ses pressentiments ne l'ont pas trompée! Il est là, à deux pas d'elle, étendu sans vie sur le tapis, les yeux ouverts et fixes, un revolver dans sa main crispée, un trou sanglant au front... Qu'a-t-elle fait, mon Dieu!

N'importe, elle veut voir, elle veut, elle doit savoir... Et, brusquement, écartant les volets, elle regarde dans l'intérieur de la chambre...

Sous la lumière de la lampe qui caresse son pâle visage, le jeune homme est étendu, en effet, mais non à terre. C'est une moelleuse chaise longue qui soutient son corps alangui. Ses yeux ne sont pas fixes et ouverts, mais doucement fermés. Sa main fine, qui ne se crispe autour d'aucune arme, pend languissamment jusqu'à terre. Un souffle régulier soulève sa poitrine... Il dort.

Étiennette pousse un grand soupir de soulagement. Ses terreurs s'envolent. Il est là, vivant, bien vivant. Ah ! que c'est bon d'être rassurée, après de pareilles émotions !... Et, silencieuse, appuyée contre le montant de la fenêtre, elle continue à le regarder dormir.

Heureuse, oh ! oui, elle l'est. Mais étonnée un peu aussi. Elle ne s'attendait pas à un pareil dénouement. Ne point tenir sa promesse, ne pas « s'affranchir de la vie » comme il l'avait juré... il a bien fait, certes ! C'eût été une folie, un crime envers l'art, une preuve d'immense amour dont elle n'était pas digne, elle, la pauvre Étiennette... Mais s'être endormi aussi tranquillement, aussi paisiblement... quand il l'attendait, quand il devait palpiter à l'idée de la voir... Cette menace terrifiante de se tuer si elle ne venait pas, n'aurait donc été qu'une phrase de mélodrame, un moyen banal employé pour l'émouvoir, et pas autre chose ?... Oh ! non ! cela, elle ne veut pas le penser. Il a été sincère... au moins quand il a parlé. Après, il a réfléchi peut-être, et, voyant passer l'heure, si décidé qu'il fût à tenir sa promesse, le cœur lui a manqué, il n'a pas eu le courage, il a préféré ne pas mourir. Encore une fois, il a bien fait : elle ne se serait jamais consolée de sa mort... mais, après avoir passé par de pareils troubles d'âme, comment peut-on aussi bien dormir ? Cela prouve une nature évidemment moins impressionnable qu'elle ne l'avait cru...

Car il continue de dormir, de dormir profondément. Soudain, le voilà qui bouge... Il va s'éveiller, sans doute... Étiennette se recule. Non !... c'est la main pendante qui se relève et, béatement, avec un geste de prélat satisfait, vient se

joindre à l'autre main et se croiser sur le ventre. En même temps, le haut du corps se cale dans le fond de la chaise longue, la bouche s'ouvre plus grande, le souffle, jusqu'alors discret, s'accentue et s'amplifie... Horreur! l'auteur des *Frissons* ronfle comme un simple bourgeois, comme tous ces dormeurs prosaïques de l'hôtel, qu'elle méprisait tout à l'heure! Un sourire voltige sur les lèvres d'Étiennette. Elle est bonne fille, cependant, elle ne veut pas être injuste. Elle réfléchit que le pauvre garçon doit être fatigué par cette journée de grand air, que « l'altitude éprouve... » Elle se dit tout cela, et, glissant peu à peu sur une pente d'indulgence, elle va peut-être oublier, pardonner, quand soudain, son regard quittant un moment le visage de Florély pour s'égarer au fond de la chambre, elle aperçoit, au pied du lit, sur une affreuse moquette représentant un léopard... elle aperçoit une paire de pantoufles jaunes, se redressant en pointes, à semelles de liège, enfin absolument pareilles à celles de son mari !

C'est pour cela qu'elle a fait des centaines de lieues, qu'elle est venue en Suisse, sur les pics, au milieu des glaciers, à 1800 mètres d'altitude! C'est pour cela qu'elle a tremblé, que son cœur a palpité, que tout son être a été ému!... Les mêmes pantoufles! Mais c'est donc une rage, cette année, que ces pantoufles-là!... Tous ils en ont, tous... jusqu'aux poètes!

Et, par une intuition subite, elle croit voir Florély, chaussé de ses pantoufles, lisant un journal au coin du feu, comme le faisait Chamblet... les trouvant jolies, comme Chamblet... refusant de les lui sacrifier, comme Chamblet... Tout, comme Chamblet... Ah ! non, pas tout ! Ce n'est pas Chamblet qui, aux premiers temps de leur union, se serait endormi ainsi à l'heure du berger! Il ne faisait ni vers ni serments, lui ; il ne parlait pas de se tuer : non, point de phrases, mais des actes ; une tendresse toujours en éveil, une possession douce et virile, dont elle se sentait dominée, enveloppée! Ah! elle l'a bien aimé, et elle l'aime encore bien, au fond, ce brave ami... Elle pense à son indulgence pour elle, pour toutes ses lubies; elle revoit ses bons yeux de chien fidèle quand il sourit à sa « petite toquée »! Et cette con-

fiance généreuse, absolue, dont jusqu'ici elle n'a jamais abusé! Ah! quel étonnement douloureux et cruel pour cette âme d'honnête homme, s'il la voyait en cette minute!

Sans qu'elle en ait même conscience, les regards d'Étiennette se sont détachés de Florély. L'image physique et morale de son mari, longtemps absente de sa pensée, s'y réinstalle peu à peu. A demi retournée, elle contemple, sous le ciel criblé d'étoiles, l'admirable spectacle de cette nuit pure et calme. Au lointain, la masse grise des montagnes ondule, éclairée çà et là par les taches d'argent des glaciers. Sur les prairies pâles, sur le velours sombre des sapins, la lune s'épand en clartés paisibles. Le bruit monotone d'un torrent trouble seul le silence. L'impression s'impose de quelque paysage gigantesque d'une terre astrale dont l'humanité serait absente. Et, de nouveau, comme avant l'arrivée de Florély, Étiennette sent un calme profond, presque religieux, lui pénétrer dans l'âme tel qu'un grand souffle sain et en chasser toutes les brumes qui l'obscurcissent. L'éternelle et bienfaisante nature l'a reconquise, et pour de bon, cette fois...

Elle comprend l'énormité de ce qu'elle allait faire, elle s'étonne même d'en avoir conçu l'idée. S'il n'avait pas dormi, ce bon poète, où en serait-elle maintenant? Elle n'y veut pas même penser! D'un dernier regard, elle le remercie de ce sommeil sauveur, dont peu avant elle s'offensait. Guidée par son esprit de Parisienne gamine, elle lui fait, sous la lune, une belle révérence. Puis, reprenant le chemin si fiévreusement parcouru, elle arrive à sa chambre, sonne Bernardine :

— Les malles, tout de suite... Départ demain, première heure!

VI

Dans sa bibliothèque, en haut de l'échelle, Chamblet range un livre acheté de la veille, quand la porte s'ouvre.

— Toi?... Par exemple!...

Ils se regardent tous deux, Étiennette en bas, fraîche

et charmante dans son costume de drap, lui en haut, figé d'étonnement, son bouquin à la main.

— Si je m'attendais!... Pourquoi ne m'avoir pas prévenu?...

— Une idée folle... la dernière!... Mais descends donc de ton échelle.

Il est à terre, d'un bond, et, remarquant les joues roses de la voyageuse :

— Quelle mine! Il paraît que l'altitude...

— Guérie, entièrement guérie!

Elle se jette dans ses bras. Lui, tout heureux de retrouver sa petite toquée, la serre sur sa large poitrine, l'embrasse longuement près de l'oreille, au milieu de ses frisons, — un petit coin qu'il connaît bien. Et, pendant ce baiser, laissant son regard couler jusqu'à terre, Étiennette contemple avec un sourire les bonnes, les confortables pantoufles conjugales dont les pointes, conscientes sans doute de leur victoire, se redressent avec sérénité.

JACQUES NORMAND.

LE ROLE DU NOMBRE

DANS LES SCIENCES

Laissons de côté le pur idéaliste, pour qui rien n'existe que sa propre pensée : abandonnons-le au rêve qu'il poursuit dans sa solitude, de la naissance à la mort. Pour les autres que cet homme-là, il y a quelque chose qui n'est pas eux, il y a un univers dont ils sont une partie quelque peu distincte. Distincte, dans quelle mesure? On ne s'attend pas à ce que je réponde à cette question, ni que j'essaie, après tant d'autres, d'éclaircir ou d'obscurcir le problème de la personnalité humaine : je veux dire seulement quelques mots sur la façon dont les hommes connaissent (ou croient connaître) le monde extérieur.

C'est nous et nos états de conscience que nous connaissons directement : nous constatons dans ces états des persistances, des ressemblances et des différences : il reste à admettre que ces états de conscience correspondent au monde extérieur, aux phénomènes qui persistent, qui se ressemblent, qui diffèrent. Cette correspondance, si elle était parfaite, serait telle qu'à chaque différence dans le monde extérieur répondît une différence dans notre pensée, et réciproquement : alors, notre pensée, où chaque phénomène viendrait se peindre, équivau-

drait, en un certain sens, à l'ensemble des phénomènes ; l'imperfection de notre connaissance consiste essentiellement à confondre des objets qui sont distincts, ou à regarder comme distincts des objets qui sont identiques.

Dans la mesure où la correspondance entre les objets extérieurs et nos états de conscience satisfait aux conditions dont je viens de supposer la perfection, nous parvenons à une connaissance du monde extérieur qui est indépendante de nous, au moins lorsque nous n'affirmons dans les choses extérieures que des différences ou des analogies. On dit communément : le bleu et le rouge ne sont pas dans les objets, c'est en nous qu'est la sensation de bleu ou de rouge ; d'accord : mais lorsque nous affirmons qu'un objet bleu diffère d'un objet rouge, nous affirmons autre chose que la différence entre deux sensations, nous affirmons quelque chose du monde extérieur, et qui ne dépend pas de nous. Toutefois, dans cette connaissance des choses, non de nous, dans cette connaissance qui ne dépend pas de la façon dont les différents phénomènes du monde extérieur éveillent nos différentes sensations, subsiste nécessairement une ignorance radicale, dont nous n'avons aucun moyen de nous débarrasser : concevons deux univers, l'un qui sera, si l'on veut, l'univers réel, l'autre un univers imaginaire, mais tel que chaque phénomène qui s'y passe réponde exactement à un phénomène du monde réel et réciproquement ; je n'ai, je ne puis avoir aucune raison de croire à l'existence du premier plutôt qu'à celle du second ; je ne connais pas l'un plutôt que l'autre ; ils sont équivalents pour moi comme deux livres écrits dans deux langues, mais dont l'un est la traduction exacte de l'autre. Bien comprendre cette équivalence c'est comprendre en quoi notre connaissance du monde extérieur est relative à nous, et comment elle est nécessairement relative, si parfaite qu'on la suppose. On voit assez, sans que j'y insiste, que, de ce point de vue, le débat sur la préférence qu'il convient d'accorder à une hypothèse scientifique ou à une autre perd souvent toute signification [1] ; deux conceptions qui

1. On trouvera d'intéressants exemples dans un article de M. Duhem inséré dans la *Revue des Questions scientifiques* (juillet 1894) ; au reste, plusieurs des idées développées par M. Duhem, dans cet article ou ailleurs, se retrouveront ici.

semblent très différentes s'équivaudront entièrement si l'on peut faire correspondre chaque élément de l'une à chaque élément de l'autre; elles s'exprimeront exactement par le même langage, si l'on convient de noter par les mêmes mots deux éléments correspondants des deux conceptions.

Si quelque connaissance du monde extérieur, indépendante de nous-mêmes, est possible, comment s'organise-t-elle, comment devient-elle une science, et comment cette science se vide-t-elle de plus en plus de ce qui est nous, de ce qui est nos sensations, pour ne plus conserver que la trace des relations entre les choses?

Tout d'abord, à nos sensations, nous substituons des signes, des mots qui leur correspondent : lors même qu'il s'agit d'une sensation simple, il est d'une importance considérable d'avoir remplacé cette sensation par un mot qui l'isole des autres sensations. Bien que des hommes, qui ont appris la même langue, désignent les mêmes couleurs par les mêmes mots, on ne peut affirmer cependant qu'une même couleur éveille chez tous la même sensation, on peut affirmer seulement que chacun distingue ce que les autres distinguent, reconnaît comme analogue ce que les autres reconnaissent comme analogue : si l'un d'eux voyait rouge ce que les autres voient vert, et vert ce que les autres voient rouge, il continuerait d'appeler rouges les objets que les autres appellent rouges, il répéterait les mots qu'on lui a appris. Cette remarque, bien banale, montre comment, pour la communication entre les hommes, la sensation qu'un mot éveille chez chacun d'eux importe peu; ce qui importe, c'est que chacun applique les mêmes mots aux mêmes objets : il y a ainsi, dans les mots les moins abstraits, comme une tendance à éliminer les sensations individuelles.

A mesure, d'ailleurs, que les mots deviennent plus abstraits et plus généraux, on s'aperçoit mieux que leur véritable fonction est de désigner des ressemblances ou des différences, de grouper les objets par quelque relation commune, qui les distingue des autres : tantôt les groupes ainsi formés sont nettement séparés, tantôt ils sont contenus les uns dans les autres, tantôt ils empiètent les uns sur les autres; c'est la pensée des rapports de cette nature que les mots abstraits éveillent dans

notre esprit, c'est sur ces rapports que sont fondés les raisonnements scientifiques.

Suivez quelqu'un de ces raisonnements : c'est à peine si les mots feront naître dans votre esprit quelques images vagues, vite évanouies; les mots se suivent; la logique règle la correction de leur assemblage, comme la grammaire règle la correction de leurs accords. Plus un raisonnement est un raisonnement scientifique, plus c'est un raisonnement de mots, un raisonnement de signes, et c'est par là qu'il exprime des relations qui ne dépendent pas de celui qui le fait, ou qui le comprend. Par contraste, ouvrez un poète : des mots vont jaillir des images et des sensations ; c'est vous, c'est une âme pareille à la sienne, que le poète veut émouvoir: s'il se sert des choses, ce n'est que pour arriver à vous ; et les mots, pour lui, sont-ils des signes ? Oui, encore, mais vous l'oubliez, pendant que leur harmonie vous enchante et que les sensations qu'ils évoquent vous envahissent. Pour le poète, la puissance d'évocation qu'il y a dans les mots est trop faible ; pour le savant, les mots sont encore trop imprégnés de sensation, ils ne sont pas assez décolorés; ils désignent trop des objets ou des groupes particuliers; tout en exprimant des relations entre les objets ou les groupes, ils font penser non seulement à ces relations, mais encore aux objets ou aux groupes, et cela est de trop: c'est le nombre et la science des nombres qui va fournir un ensemble de signes vraiment approprié à n'exprimer que des relations.

La notion du nombre entier, soit qu'on la tire de la notion de collection, soit qu'on la confonde avec la notion de rang, de *numéros* qui se suivent dans un ordre déterminé, suffit à engendrer l'arithmétique, l'algèbre, l'analyse entière. Ces sciences, il est vrai, se sont développées le plus souvent en vue d'applications réelles: mais elles sont indépendantes de ces applications, elles se suffisent à elles-mêmes: les problèmes qu'elles traitent s'engendrent l'un l'autre et se posent, l'un après l'autre, en devenant de plus en plus complexes, de plus en plus généraux, et leur unique matière se ramène toujours au nombre, qui, en dernière analyse, se réduit toujours au nombre entier. Faites sur les nombres telles ou telles opérations, vous trouverez tel résultat : c'est à cela que se réduit la pure ma-

thématique. Qu'une pareille étude préoccupe les hommes depuis des milliers d'années, qu'elle ait produit des milliers de volumes, dont le nombre s'accroît tous les jours, que les gouvernements paient des gens pour s'y livrer et pour l'enseigner, cela n'est pas sans causer quelque étonnement, d'autant que ceux-là même qui s'y livrent avec le plus de passion, qui y obtiennent les plus beaux résultats, fatigués de vivre dans un monde d'où presque toute réalité a été bannie, las de ne manier que des symboles, ne peuvent se défendre parfois de penser que tout leur travail n'est qu'un jeu inutile. A quoi bon construire laborieusement ce temple de la Nécessité logique, à quoi bon savoir comment s'agencent et s'enchevêtrent ses diverses parties, ses voûtes, ses étages et ses demeures particulières, s'il doit rester vide? Et la Nécessité logique, la déesse du temple, que gouverne-t-elle? Rien que des conséquences de suppositions. Supposez ceci, il en résultera cela. Ces conséquences, elle les enchaîne d'une façon rigoureuse, elle règne sur elles en maîtresse absolue, implacable; mais quels sujets est-ce là? Ne sont-ils pas quelque peu chimériques, comme les suppositions qui les ont engendrés? C'est dans ce temple pourtant que viendra se ranger et s'organiser notre connaissance du monde extérieur.

Comment cela peut-il se faire? Simplement en substituant aux choses des nombres qui leur correspondent, en vertu de certaines définitions. Si l'on peut concevoir *a priori* qu'une pareille correspondance soit possible, les différences entre les choses se traduisant par des différences entre les nombres, si l'on conçoit même qu'elle puisse se faire d'une infinité de façons, ce qui reste étonnant, c'est qu'elle nous serve à quelque chose et qu'elle ne nous jette pas dans d'inextricables complications, où notre intelligence ne puisse se débrouiller; et cet étonnement subsiste lors même que l'on se rend compte que ce monde numérique que nous substituons à la réalité est loin de lui correspondre exactement, et ne peut se construire que grâce à d'extraordinaires simplifications. Ce monde simplifié, que le travail scientifique de chaque jour complique continuellement pour le mieux adapter à la réalité, nous représente de mieux en mieux le monde réel, comme une suite de cartes géographiques, d'abord très simples, et de plus en plus

détaillées, nous font connaître de mieux en mieux la surface du globe terrestre, et nous permettent finalement d'y voyager, en sachant à chaque instant où nous sommes, pourvu que nous sachions lire ces cartes et que nous connaissions le système de projection dans lequel elles ont été construites.

Pour construire une carte, il y a une infinité de systèmes de projections : parmi ces systèmes on choisit ceux qui nous fournissent les représentations les plus facilement intelligibles. La science du monde extérieur ne sera possible que si elle se résume en formules suffisamment simples, assez simples pour que notre esprit puisse les saisir; l'œuvre essentielle du génie scientifique sera donc, parmi les modes de correspondance entre les nombres et les objets extérieurs, de choisir ceux qui conduisent à des lois simples. Que cela soit possible, au moins dans une certaine mesure et entre certaines limites d'approximation, c'est un fait, puisque la science existe.

Cette simplicité de ce qu'on appelle les lois de la nature, à propos de laquelle on me permettra une courte digression, est une condition de notre connaissance du monde extérieur : elle ne regarde peut-être que nous, et l'on a dit avec raison qu'elle n'importerait pas à une intelligence capable de suivre les phénomènes dans leur infinie complexité. Tout le monde a lu la page éloquente, banale à force d'être citée, par laquelle Laplace termine l'*Exposition du système du monde*. « Séduit par les illusions des sens et de l'amour-propre, l'homme s'est regardé longtemps comme le centre du mouvement des astres... Enfin, plusieurs siècles de travaux ont fait tomber à ses yeux le voile qui couvrait le système du monde. Alors il s'est vu sur une planète presque imperceptible dans le système solaire, dont la vaste étendue n'est elle-même qu'un point insensible dans l'immensité de l'espace. Les résultats sublimes auxquels cette découverte l'a conduit sont bien propres à le consoler du rang qu'elle assigne à la Terre, en lui montrant sa propre grandeur dans l'extrême petitesse de la base qui lui a servi pour mesurer les cieux. » En vérité, il n'y a, dans la conception de Kopernik et dans ses conséquences, ni humiliation ni consolation. Ce n'est plus le corps de l'homme, c'est toujours sa pensée qui est le centre de l'univers, de l'univers qu'elle connaît : et c'est pourquoi

l'homme a adopté le système de Kopernik, qui lui donnait des mouvements des astres une représentation plus simple, plus conforme à la faiblesse de son intelligence que celle qu'il pouvait avoir en se regardant lui-même comme immobile. Mais qu'entend-on lorsqu'on dit qu'un système est plus vrai que l'autre? Que l'on rapporte le mouvement des astres à la Terre ou au Soleil, ne peut-on pas déduire un mouvement de l'autre? C'est un problème que les astronomes résolvent continuellement; les deux conceptions sont équivalentes, seulement l'une est plus commode que l'autre. A la vérité, le système de Kopernik, même en le complétant par les lois de Kepler, ne représente le mouvement des astres que d'une façon assez grossière; mais que dire de la loi de Newton, d'une formule si brève qui permet de représenter d'une façon si précise tant de mouvements compliqués? Si même elle est seule de cette espèce, la simplicité de cette loi décourage l'admiration et arrête le sourire du philosophe devant les gens qui rêvent je ne sais quels accords mystérieux entre les choses et notre pensée.

C'est là un fait : quelque science du monde est possible. Dans l'infinie complexité des choses, il est possible de débrouiller certaines correspondances qui se traduisent par des formules simples, que notre esprit peut saisir facilement. Souvent on n'obtient cette simplicité qu'en se résignant à ne représenter les choses qu'imparfaitement, comme on se résigne, pour leur apprendre la géographie, à mettre entre les mains des enfants des cartes simplifiées; dans quelques cas ces formules simples permettent d'aller très loin dans la connaissance des choses.

J'arrive aux sciences particulières, en les rangeant à peu près suivant l'importance du rôle qu'y jouent les mathématiques.

Un de nos géomètres les plus illustres se plaît à répéter que la géométrie est la première des sciences expérimentales; il y a, en effet, à l'origine de la géométrie, un certain nombre de notions qui ont un caractère nettement expérimental : l'étendue, la distance, le solide, le déplacement du solide, la ligne droite: ces notions sont si simples, nous en avons une si longue habitude, elles nous paraissent si claires qu'il peut sembler légi-

time de les regarder comme aussi primitives que la notion du nombre entier, et de regarder dès lors la géométrie comme faisant partie des mathématiques pures, au même titre que l'arithmétique, l'algèbre ou l'analyse. C'est d'ailleurs ce que l'on a fait longtemps : historiquement, la géométrie semble s'être développée plus rapidement que la pure science du nombre, et cette dernière même n'a pris tout son essor qu'après l'invention de la géométrie analytique, qui a relié l'algèbre à la géométrie. Il ne peut venir à l'esprit de personne de contester les services que la géométrie a rendus à l'analyse, dont les développements, sans la géométrie, auraient été impossibles en fait, mais non en théorie. Toutefois, quand on reste dans le domaine de la pure géométrie, il est très difficile de démêler nettement les notions qui sont à l'origine, de discerner celles qui sont indispensables, irréductibles les unes aux autres. Que d'un autre côté, la géométrie puisse être constituée avec la seule notion du nombre, indépendamment de la notion d'espace, c'est ce qui est aujourd'hui hors de doute : il suffit d'appeler *point* un système de trois nombres quelconques, et de définir les éléments géométriques, la distance en particulier, par des opérations analytiques à effectuer sur des systèmes de trois nombres : on constituera ainsi un chapitre de l'analyse, relatif à des systèmes de trois variables, où le langage sera exactement celui de la géométrie et où se retrouveront tous les théorèmes de la science de l'espace. Il va sans dire que les définitions auront dû être choisies de manière à satisfaire à des conditions qu'impose l'expérience : c'est la définition de la distance et la condition que le déplacement d'un solide soit possible qui formera le nœud de cette algèbre géométrique, que je n'ai nullement la prétention de développer ici. Mais le lecteur comprendra de lui-même que cette façon de procéder qui, au premier abord, semble très artificielle, permet de distinguer nettement, par cela même qu'on ne fait appel à aucune intuition, les hypothèses fondamentales de la géométrie. c'est-à-dire les restrictions particulières qu'il faut faire pour extraire de la théorie analytique des systèmes de trois variables cette science spéciale qui est la géométrie à trois dimensions. Un autre point a été mis ainsi en évidence, c'est que, outre les restrictions qu'il faut, de toute nécessité, faire

au début pour constituer une science qui corresponde à la géométrie, il fallait en faire une plus particulière pour retrouver la théorie des parallèles, et ainsi est apparu clairement le véritable caractère du postulatum d'Euclide, caractère que les purs géomètres avaient d'ailleurs commencé d'éclaircir : en d'autres termes on peut concevoir diverses géométries, dont la géométrie dite euclidienne, celle à laquelle nous sommes habitués et qui conserve la théorie ordinaire des parallèles, n'est qu'un cas particulier. Ici encore, comme on l'a montré, la question de savoir si l'une est plus vraie que l'autre ne se pose pas[1] : elles sont équivalentes en ce sens qu'on peut passer de l'une à l'autre, traduire l'une dans l'autre, et il n'y aurait lieu, pour l'étude du monde extérieur, de rejeter la géométrie euclidienne, que s'il devait en résulter quelque importante simplification. On conçoit aussi qu'on puisse construire une géométrie à quatre dimensions, en considérant quatre variables au lieu de trois et en introduisant, dans l'étude des systèmes de quatre variables, des restrictions et des définitions analogues à celles que l'on a été amené à poser au début de la géométrie à trois dimensions ; on peut constituer ainsi un chapitre d'algèbre qui n'est pas sans intérêt. Si l'on veut, on admettra qu'il correspond à quelque réalité que, à la vérité, nous sommes incapables d'imaginer, mais qui est logiquement possible. Certains physiciens, dont le génie ne connaît pas la timidité, s'essaient déjà à tirer parti de cette conception pour la représentation du monde extérieur ; mais il est bien permis de n'y voir encore qu'un chapitre de pure algèbre. Au reste, on pourra multiplier les dimensions autant qu'on voudra.

La géométrie étant ainsi réduite à n'être qu'un chapitre de la science du nombre, il est clair que, si l'on fait maintenant correspondre, à un objet quelconque, un symbole purement géométrique, cela reviendra à lui faire correspondre une combinaison numérique.

Dans la cinématique, ou étude géométrique du mouvement, s'introduit une variable numérique qui ne joue pas le même rôle que les variables qui servent à fixer les points de l'espace,

1. Voir dans la *Revue générale des Sciences* (décembre 1891), un article de M. Poincaré sur les *Géométries non euclidiennes*.

je veux parler du *temps* ; mais tant qu'on n'aborde pas les applications de la mécanique, la nature de cette variable est entièrement indéterminée, sauf la condition de varier toujours dans le même sens. C'est là le caractère, primordial en quelque sorte, que nous ne pouvons enlever au temps : il s'écoule toujours dans le même sens, il ne retourne jamais en arrière : d'une façon précise, si l'on considère trois événements, et si le second est postérieur au premier, le troisième au second, nous sommes forcés de concevoir le troisième comme étant postérieur au premier. Cette notion est si primitive que plusieurs philosophes et plusieurs mathématiciens (non des moindres), soutiennent que l'idée de nombre est liée d'une façon indissoluble à l'idée de cette succession dans le temps.

Dans la mécanique rationnelle, la notion de matière n'intervient que par des propriétés géométriques, et par un nombre à signification particulière, la *masse*, que l'on suppose attaché à chaque particule matérielle, qui la suit dans tous ses mouvements ; je reviendrai tout à l'heure sur la détermination de ce nombre. Dans la définition des *forces*, que l'on considère aussi en mécanique, il n'entre rien d'autre que la masse, le temps et des éléments géométriques. En dehors de ses applications, la mécanique rationnelle peut être, elle aussi, regardée comme un chapitre spécial de la science du nombre, comme l'étude d'un certain système d'équations différentielles. Plus particulièrement encore, la mécanique céleste traite des cas où les forces que l'on considère obéissent à la loi de Newton ; elle a affaire à un système d'équations différentielles plus particulier.

Si l'on veut appliquer ces sciences à la réalité, le temps ne pourra plus être une variable quelconque, ce sera une variable déterminée, qu'il faudra évaluer sur une *pendule* déterminée : de même les masses ne seront plus des nombres quelconques, mais des nombres déterminés qu'il faut aussi évaluer.

Théoriquement, on pourrait mesurer le temps avec n'importe quelle pendule, pourvu que les aiguilles marchassent toujours dans le même sens : ayant choisi cette pendule, on dira que deux intervalles de temps sont égaux quand, pendant ces intervalles, l'aiguille aura tourné d'un même angle : par définition, le mouvement de l'aiguille sur cette pendule sera

dit uniforme. Une autre pendule réglée différemment marquera un autre temps ; des durées qui, évaluées sur la première pendule, étaient égales, ne le seraient plus si on les évaluait de même avec la seconde : peu importe, si l'on sait, à chaque instant, les deux nombres que marquent les deux pendules, si, connaissant l'un de ces nombres on peut en déduire l'autre, soit au moyen d'un tableau convenablement dressé, soit au moyen d'une formule ; on aura alors tous les éléments nécessaires pour faire ce que l'on appelle en mathématiques un changement de variable. Mais il arrive[1] que ce changement de variable modifie profondément les équations de la mécanique ; si elles étaient simples avec la première variable, elles seront compliquées avec la seconde. Ces équations acquièrent toute leur simplicité, quand on fait choix d'une pendule spéciale, la pendule sidérale, réglée sur le mouvement apparent des étoiles, ou, si l'on veut, sur le mouvement de la Terre. Pour passer de l'heure marquée par la pendule sidérale, à celle que marquent nos pendules ordinaires, il n'y a d'ailleurs qu'un changement insignifiant à faire, insignifiant parce qu'il n'altère pas l'*égalité*: deux durées qui sont égales quand on les évalue avec une pendule sidérale, sont encore égales quand on les évalue avec une pendule ordinaire, qui marque ce que l'on appelle le temps moyen. Il n'en serait plus de même si l'on se servait d'une pendule réglée sur le mouvement apparent du Soleil : les lois de la mécanique, simples avec la pendule sidérale, se compliqueraient singulièrement avec la pendule solaire : c'est cette simplicité qui a déterminé le choix.

Comment est-on arrivé à la reconnaître ? Par de nombreuses observations dont quelques-unes sont très vulgaires. Nous sommes habitués à la répétition d'une foule de phénomènes qui se ressemblent tellement, que nous les regardons presque comme identiques ; il est commode de dire qu'ils demandent le même temps pour s'accomplir ; cela signifie, au fond, qu'on suppose l'existence d'une pendule marchant de telle façon qu'elle marquerait toujours des temps égaux pour la durée de ces phénomènes.

1. Voir l'*Étude critique sur la mécanique* de M. Calinon.

Voici un sablier ; j'admets bien volontiers qu'il mettra le même temps à se vider, aujourd'hui ou demain. dans cette chambre ou dans cette autre : de même pour une foule de phénomènes physiques. Cette habitude est si familière qu'on a prétendu trouver là une définition de l'égalité de deux durées : deux durées sont égales, dit-on, si pendant chacune d'elles. s'accomplissent deux phénomènes identiques. Cette proposition, prise comme définition, contient un non-sens, ou tout au moins un cercle vicieux : tout d'abord, il n'y a pas, à proprement parler, deux phénomènes identiques ; s'ils sont *deux*, si on les distingue, c'est qu'ils diffèrent par quelque chose ; pourquoi donc ne différeraient-ils pas par leurs durées ? Ce qui caractérise un phénomène, c'est, comme l'on dit, les circonstances de ce phénomène, et la durée du phénomène est une de ces circonstances ; pourquoi l'isoler des autres ? Veut-on dire que si toutes les circonstances de deux phénomènes, autres que la durée, sont les mêmes, les durées aussi seront les mêmes ? On aurait grand peine à trouver de pareils phénomènes ; et la définition, ainsi comprise, serait peu applicable ; c'est sans doute *quelques* circonstances qu'on veut dire ; lesquelles ? Le soleil se lève et se couche tous les jours ; deux jours solaires sont des phénomènes assez pareils, pourquoi ne regardez-vous pas leurs durées comme égales ? Mais cette proposition, dont on ne peut, sans cercle vicieux, tirer une définition, n'en conserve pas moins quelque valeur pratique : il y a des phénomènes qui se ressemblent beaucoup, dont on est habitué de dire qu'ils se répètent ; ils sont en très grand nombre et, d'ordinaire, cette supposition simple qu'ils s'effectuent pendant le même temps s'accorde avec elle-même : au lieu d'un sablier, prenez-en deux ; vous avez observé, par exemple, qu'ils mettaient le même temps à se vider ; recommencez l'expérience ; vous les avez retournés au même instant, c'est au même instant qu'ils seront vides : cette observation — ou d'autres analogues — vous est si familière, que vous dédaignerez de recommencer l'expérience. Les expériences de cette nature, et d'autres, infiniment plus délicates, sont entièrement d'accord avec la définition qui veut que deux intervalles de temps soient égaux, si pendant chacun des deux intervalles, la Terre a tourné autour de son axe d'un même angle, angle que

l'astronomie nous permet d'observer ; et c'est, finalement, à cette définition qu'il convient de s'arrêter : c'est elle qui permet de réaliser l'accord le plus complet et le plus simple entre les théories mécaniques et les faits, même de faire rentrer sous des lois simples l'inégalité des jours solaires, comme aussi cette égalité de durée que l'habitude nous force à attribuer à ces phénomènes qui ne font, pour ainsi dire, que se répéter. Il y a des raisons, tirées de la mécanique même, pour croire que si on l'appliquait à des périodes extrêmement longues, extraordinairement plus longues que celles que l'observation nous permet de considérer, cette définition ne permettrait plus de conserver aux équations de la mécanique leur forme simple ; c'est elle, non les équations, qu'il conviendrait de changer, si la science embrassait un jour des périodes aussi considérables.

La masse d'un corps, c'est le nombre que l'on mesure avec la balance, et que dans le langage courant, on appelle son *poids*. Si je pèse un corps avec une balance, que je le pèse ici ou là, à Paris ou à Marseille, dans le fond d'une vallée ou sur le haut d'une montagne, je trouverai toujours le même poids ; si ce corps est, par exemple, une certaine quantité d'eau, contenue dans un vase clos, si je chauffe cette eau pour la réduire en vapeur, et si je pèse cette vapeur, je trouverai toujours le même nombre, qui se retrouverait encore d'ailleurs après des transformations bien autrement complexes que celles que je viens de décrire. C'est là un fait d'expérience qui concorde avec la définition de la matière de la mécanique rationnelle par un nombre fixe attaché à chacune de ses particules. Que, en réalité, on puisse mesurer, au moyen de certaines expériences précises, un nombre qui reste fixe pour chaque partie de matière, c'est le principe de la conservation de la masse.

Ce même corps, que l'on pesait tout à l'heure avec une balance, il suffirait de monter du fond de la vallée sur le sommet de la montagne, d'aller un peu loin vers le nord ou vers le sud pour voir son poids changer, si, au lieu d'une balance, on se servait d'un *peson* très sensible. Comment soutenir, après cela, que le principe de la conservation de la masse ait en lui quelque évidence métaphysique, qui doit le

faire admettre *a priori*, et qu'il exprime l'indestructibilité de la matière, l'impossibilité que le néant devienne de l'être, ou que l'être retourne au néant? Qu'il y ait des penseurs à soutenir cette opinion, cela étonne. Mais pourquoi donc est-ce ce nombre mesuré de cette façon, plutôt qu'un autre nombre, que l'on mesurerait autrement, qui reste constant? Qu'est-ce qui peut justifier *a priori* l'emploi de la balance plutôt que celui du peson? Et même avec la balance, que de précautions ne faut-il pas prendre? Entrez dans un laboratoire et regardez le physicien qui fait une pesée délicate, dans le vide, qui observe patiemment les lentes oscillations d'une aiguille portée par un instrument dont la complication vous émerveille : ne bougez pas, vous agiteriez l'air de la chambre, vous feriez trembler le parquet, vous dérangeriez l'instrument, vous changeriez le nombre que le physicien guette et vous risqueriez de lui faire faire une expérience où le principe de la conservation de la masse se trouverait en défaut. Sans doute le physicien saura vous rendre compte de toutes les précautions qu'il prend, mais ses explications sont liées elles-mêmes à une infinité d'expériences délicates qui n'ont rien à faire avec l'évidence *a priori*. Des expériences grossières, faites avec des appareils imparfaits, ont donné d'abord l'idée de l'invariabilité de la masse : elles permettaient seulement d'affirmer que la masse variait très peu, mais comme il n'y a pas de loi mathématique plus simple que celle de la constance d'un nombre, c'est à celle-là qu'on s'est arrêté, et quand elle s'est trouvée en défaut, au lieu d'admettre la variation de la masse, au lieu d'admettre en particulier qu'elle dépend de la température ou de la pression atmosphérique, on s'est ingénié à réaliser des conditions d'expériences où la constance de la masse fût conservée : Regarder la masse comme constante est la meilleure hypothèse, parce qu'elle nous permet la représentation la plus simple de l'univers : mais, logiquement, d'autres hypothèses, qui ne feraient que compliquer les calculs, seraient tout aussi légitimes. Et, pour en finir avec ce sujet, que dire de ceux qui prétendent justifier *a priori* le principe de la conservation de l'énergie? Il suffit de penser à la complication des équations par lesquelles ce principe s'exprime pour sourire à l'idée d'une justification métaphysique. On vous dira peut-être :

J'ignore si c'est ce que vous appelez la masse et ce que vous appelez l'énergie qui reste constant, mais je sais qu'il y a quelque chose qui reste constant, je sais qu'il y a des *lois*; et cela me suffit. La prétention alors est plus modeste, si modeste qu'elle en est insignifiante ; qu'est-ce que dire que quelque chose est constant, si l'on ne sait quoi ?

Et pourquoi serait-il si clair que rien ne se perd et que rien ne se crée ? Tout changement n'est-il pas la destruction de ce qui était et la création de ce qui va être ?

Ce n'est pas avec des balances que l'astronome pèse les masses auxquelles il a affaire. S'il connaissait exactement certains nombres, parmi lesquels les masses du soleil et des planètes figurent au premier rang, les formules de la mécanique céleste, en admettant leur parfaite rigueur, lui permettraient de calculer, avec une approximation indéfinie, la position de ces astres, n'importe à quel moment. Il s'ingénie, au moyen de ces formules, à définir d'autres nombres, accessibles à l'observation, et qui lui permettent de déterminer ceux qu'il cherche. Les nombres fournis par l'observation ne sont jamais qu'approchés : il en est de même des nombres que l'astronome en déduira, par de longs calculs : aussi ne peut-il être question d'une approximation indéfinie dans les conséquences, et les périodes pendant lesquels les formules de l'astronomie, réduites en nombre, représentent le mouvement des astres avec une exactitude suffisante sont-elles nécessairement limitées.

Dans les parties de la physique qui ont un caractère nettement mathématique, dans les théories, par exemple, de la thermodynamique, de l'électricité, de la lumière, le procédé est toujours le même : arriver à des définitions purement mathématiques, que l'on substitue aux choses, et qui en permettent une représentation suffisamment simple. Ces définitions sont suggérées par de longues réflexions sur les résultats de l'expérience, par des idées préconçues qu'a fait naître l'organisation antérieure de la science ; grâce à elles, toute une classe de phénomènes se trouve remplacée par une courte formule et débarrassée de l'infinité des autres phénomènes qui s'y mêlent dans la réalité : cette simplification est essentielle. Que ferait le géomètre, s'il voulait penser, en même temps qu'à ses formes abstraites, à la couleur des

corps, à leur matière, aux actions et aux réactions physiques, chimiques ou vitales qui s'y passent, à l'univers entier, qui est dans chacune de ses parties? Non, il écarte tout cela de sa pensée, pour n'y retenir que des définitions. Il faut que le physicien procède de même, mais dans un monde bien autrement complexe; il ne se meut pas librement dans le pur espace et n'y joue pas avec les symboles qu'il s'amuse à créer. Les choses le serrent, le pressent de tous côtés; que négligera-t-il, que gardera-t-il dans sa pensée? Il me semble que les difficultés mathématiques ne sont rien devant le choix de ces définitions qui sont l'essence des théories physiques, qui permettent de mettre en équation les problèmes réels, et que l'on ne saurait trop admirer les physiciens et les géomètres qui y ont réussi les premiers.

Dans les sciences expérimentales et surtout dans celles qui traitent de phénomènes relativement simples, les mathématiques jouent encore un rôle, mais plus modeste; elles permettent un commencement d'organisation en formulant des lois empiriques qui traduisent une correspondance entre des tableaux de nombres obtenus par des mesures expérimentales. Ces lois n'ajoutent aux tableaux de nombres que la supposition d'une certaine continuité dans la variation des phénomènes, supposition qui se retrouve expressément dans presque toutes les parties des sciences physiques. Quoique l'habitude de cette continuité l'ait fait ériger en principe *a priori*, rien n'oblige à croire qu'elle soit essentiellement au fond des choses; il nous est simplement commode de la supposer, et il n'y a à cela nul inconvénient, si les discontinuités sont trop petites pour que nous les observions. On cherche à simplifier l'expression de ces lois empiriques, de manière toutefois que l'erreur qui résulte de leur application soit du même ordre que les erreurs que comportent nécessairement les instruments de mesure avec lesquels on a obtenu les nombres dont ces lois expriment la correspondance : les diverses expressions qui satisfont à cette condition sont aussi bonnes l'une que l'autre, et l'on choisit la plus simple. Les limites entre lesquelles on peut ainsi simplifier l'expression des lois empiriques sont d'autant plus amples et permettent d'obtenir des expressions d'autant plus simples que les ins-

truments de mesure sont plus grossiers. Aussi l'imperfection de nos sens et des premiers instruments de mesure a-t-elle joué un rôle utile dans la constitution de la science empirique en conduisant à des énoncés très simples, ne représentant sans doute les choses qu'avec une approximation très grossière : mais ces lois d'une simplicité encourageante conduisaient à un premier groupement des phénomènes et permettaient d'orienter les recherches ultérieures. En perfectionnant les procédés de mesure, il a fallu, peu à peu, compliquer les lois empiriques ; si complexes qu'elles soient, elles sont infiniment plus simples que les phénomènes qu'elles représentent, dont elles sont les signes, et fournissent à la réflexion scientifique une matière qui lui est mieux appropriée ; parfois une vue de génie vient les grouper, les rattacher à quelque heureuse définition, et les fait pénétrer, sous une forme meilleure, dans la science théorique. Au reste, il importe d'observer que cette dernière science, lors même qu'elle est le mieux organisée, comme la mécanique céleste, et qu'elle ne comporte plus, en dehors de ses définitions, qu'une chaîne rigoureuse de déductions mathématiques, ne peut jamais se passer de l'expérience : si elle veut être une représentation du réel, ce n'est pas à des nombres arbitraires, mais à des nombres particuliers qu'elle s'applique ; la science théorique aura toujours besoin de données expérimentales ; ces données seront toujours imparfaites, puisqu'elles résulteront toujours de mesures ; jamais la tâche de l'expérimentateur ne sera terminée ; il lui faudra toujours s'ingénier pour trouver de nouveaux nombres, moins inexacts que ceux qu'avaient obtenus ses prédécesseurs.

Qu'il s'agisse donc de la géométrie, de la mécanique, de l'astronomie, de la physique mathématique, c'est toujours un chapitre spécial de la science des nombres qui porte le nom d'un chapitre de la science du réel. Mieux une science est constituée, plus il apparaît nettement qu'elle est une science de signes : ses définitions une fois admises, elle n'est plus qu'une suite de déductions logiques, entièrement nécessaires : mais il ne faut pas oublier que cette nécessité logique qui y règne en maîtresse ne concerne que les signes ; rien n'autorise à la transporter dans les choses, en lui conservant le

même caractère[1]. Le rôle que jouent les mathématiques dans ces sciences ne doit pas faire illusion : sans doute, les déductions mathématiques sont d'une entière rigueur, mais à condition que l'on reste dans les mathématiques; tant que l'on y reste, on ne peut contester les conclusions, à moins de contester la raison elle-même : si vous faites tels calculs sur tels nombres, vous trouverez tel résultat; voilà, encore une fois, ce qu'affirment les mathématiques, ce qui est d'une nécessité logique; elles ne peuvent rien affirmer au delà : elles ne peuvent affirmer l'accord entre les résultats d'un calcul, et les résultats d'une expérience : cet accord est un fait, et il n'a pas, il ne peut pas avoir d'autre importance qu'un fait, répété autant de fois qu'on le voudra. Que l'on dise, si l'on veut, que cet accord nous révèle la nécessité qui est au fond des choses, et qui en règle le cours, c'est une croyance comme une autre, et personne assurément ne cherchera dans la science des raisons pour l'infirmer; mais personne non plus n'a le droit de vouloir l'imposer au nom de la science : il faut s'entendre sur cet accord, admirable à coup sûr, entre les résultats de la théorie et ceux de l'expérience : encore une fois, il n'est qu'approché, et il ne peut être qu'approché, puisqu'une mesure ne peut être qu'approchée ; pour le physicien, il est parfait lorsque la différence entre les résultats de la théorie et de l'expérience n'est pas plus grande que les erreurs que comporte l'expérience. Dès lors, ce qu'il convient d'induire de l'accord entre la théorie et l'expérience, c'est que les phénomènes sont déterminés par les lois théoriques, *entre certaines limites*, entre des limites que nous connaissons, si nous connaissons les instruments de mesure : encore n'y a-t-il là qu'une induction. La valeur de cette induction ne peut être contestée, mais il ne faut pas la pousser trop loin, et l'on dépasserait infiniment les bornes entre lesquelles elle est légitime, si l'on affirmait que l'accord entre la théorie et l'expérience doit se poursuivre indéfiniment.

En résumé, il y a quelques classes de phénomènes particulièrement simples, et que nous simplifions encore de parti

1. Il est sans doute inutile de rappeler ici la thèse de M. Boutroux *Sur la contingence des lois de la nature*.

pris, dont nous pouvons trouver une représentation approchée, mais pleinement intelligible et logiquement enchaînée, dans certains chapitres de la science des nombres, constitués exprès. C'est là un fait admirable, et qui est plein de promesse ; que cette représentation puisse devenir bien plus approchée, qu'elle puisse s'étendre à bien d'autres classes de phénomènes, et bien autrement complexes que ceux qui ont pu être étudiés jusqu'ici, c'est ce qu'il est assurément légitime d'espérer, et même d'affirmer. Mais si l'on tient à croire que ce progrès ne peut être indéfini, et qu'il est des phénomènes dont aucune science n'est possible, on reste libre de garder cette opinion, et l'on pourra toujours la défendre, en reculant, s'il le faut, pied à pied ; car, de l'infinité des phénomènes, la science n'aura jamais étudié qu'un fragment infime, et ne l'aura étudié qu'imparfaitement ; il y aura toujours, et tant qu'on voudra, des phénomènes si éloignés, si complexes ou si petits que la science n'aura aucune prise sur eux.

Qu'on me permette d'entrer un peu dans le domaine du rêve, et d'imaginer, au contraire de ce que je viens de dire, que ce progrès soit possible et soit réalisé, et qu'un homme, analogue à nous, mais nous dépassant infiniment par son intelligence, soit capable de contenir une science équivalente à la réalité extérieure, en ce sens que tous les phénomènes répondent pour lui à des transformations numériques dont il ait la claire compréhension ; si la grandeur de son intelligence laissait place chez lui à quelqu'une de ces inquiétudes que nous cultivons sous le nom de philosophie, peut-être trouverait-il le moyen d'être encore mécontent et de se dire que la science des nombres n'est qu'une abstraction, qu'elle correspond parfaitement aux choses, mais qu'elle ne les explique pas, qu'elle s'explique seulement elle-même, et qu'elle ne répond pas même à cette question : pourquoi, dans le domaine infini des transformations numériques que ma pensée peut saisir, est-ce celles-ci, plutôt que celles-là, qui correspondent à la réalité et pourquoi les nombres au moyen desquels je désigne et reconnais les choses correspondent-ils aux sensations que j'éprouve plutôt qu'à d'autres ?

Quoi qu'il en soit, la conception purement arithmétique de la science du monde extérieur me semble offrir au moins un

avantage, c'est qu'il est difficile d'en être dupe; personne, sans doute, ne s'imaginera que le monde extérieur n'est rien autre chose qu'une suite d'opérations d'arithmétique. C'est, je crois, le plaisir de se laisser duper, qui fait qu'on s'arrête habituellement à une conception intermédiaire, à la conception mécanique. On s'en va répétant que nos sensations ne sont qu'en nous, qu'il ne faut pas, comme nous faisons, en remplir l'univers, où il n'y a ni couleurs, ni bruit, où il n'y a que du mouvement; le mouvement, dit-on, est la seule réalité extérieure; à elle seule, par ses variétés, elle explique tout, et l'on se complaît à imaginer de petits points qui circulent dans l'espace, qui tournent les uns autour des autres. Les services qu'a rendus et que rendra encore cette conception ne sont pas contestables : il n'est pas question de s'en priver, pas plus qu'aucun savant, si persuadé qu'il soit de la subjectivité de ses sensations, n'est disposé pour cela à se passer de ces sensations, à se crever les yeux et à se boucher les oreilles; mais, prise en elle-même, je ne vois pas que cette conception soit bien intelligible et que l'on gagne grand chose à conserver, pour n'attribuer de réalité objective qu'à elle seule, cette dernière et vague intuition du mouvement.

Si l'on veut qu'il n'y ait, en dehors de nous, ni bleu ni rouge, pourquoi veut-on qu'il y ait du mouvement? Le mouvement de quoi? De la matière? Mais je ne puis imaginer la matière qu'avec des propriétés, et c'est justement ces propriétés que vous prétendez réduire au mouvement : si elle n'a plus de propriétés, je ne distingue plus la matière de la pure étendue, et l'étendue elle-même s'évanouit de ma pensée, si j'essaie d'abolir le souvenir de mes sensations, de ces sensations de lumière et de toucher dont elle est inséparable. La lumière n'est qu'un mouvement, soit ; comment imaginerai-je cette étendue obscure où il s'effectue, comment distinguerai-je les particules qui se meuvent? Et si l'on me dit que ces particules ne peuvent se pénétrer, qu'entendrai-je par là, puisque je ne les distingue pas de ce qui n'est pas elles? Vous me rendez aveugle, vous abolissez en moi le sens du toucher, et vous prétendez me faire spéculer sur des intuitions que je ne puis puis avoir ! Eh bien ! même alors, la succession de mes états de conscience me laisse l'idée de nombre et me permet de

reconstruire la longue et multiple série des déductions qu'elle contient en elle; parmi ces déductions infinies, on en choisit quelques unes et l'on me dit qu'elles correspondent à quelque chose qui n'est pas moi, à des possibilités d'autres états de conscience; on ne me dit rien qui soit inintelligible; et, si vous me rendez la vue, l'ouïe et le toucher, si je reconnais que les sensations qui m'envahissent correspondent à cette science des nombres que j'avais déjà, je ne m'imaginerai pas que le monde extérieur soit cette science, je saurai bien qu'elle n'est qu'un signe; je ne mépriserai pas ce signe; je serai comme un homme qui, tout d'un coup, aurait appris la musique : j'avais lu et relu cette partition : j'avais eu la patience de voir, à chaque ligne, de quelle note chaque note était suivie; maintenant que j'ai appris la musique, la partition me paraît tout autrement admirable : en la feuilletant, j'entends chanter les violons, gémir la flûte ou le hautbois, gronder les cuivres.

JULES TANNERY.

LETTRE

A

L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE

Sire,

Votre Majesté a dédié à la Paix le canal de Kiel. Elle a voulu oublier qu'il pût jamais servir aux œuvres de guerre, et qu'il y ait été destiné, au moins pour partie. Même les bâtiments cuirassés lui parurent être des symboles et des « images de la paix ». Dans la fête grandiose qu'elle s'est donnée, emportée par un mouvement d'enthousiasme, elle a parlé en homme vraiment humain devant les représentants de l'humanité civilisée. L'amour de la paix, du bien, de la justice, est un des sentiments de votre âme; c'est, je dirai, une de ses sincérités.

Et maintenant que les fêtes sont finies, d'autres vont commencer. Votre Majesté a décidé de célébrer le vingt-cinquième anniversaire de la guerre de France. Ce sera les noces d'argent de l'Allemagne avec la victoire. Les grandes journées seront particulièrement honorées: mais chaque régiment — et combien y en a-t-il de centaines ! — aura son jour de fête; pendant plus de six mois, on n'entendra parler que

de batailles. Dieu sera remercié d'avoir donné la victoire; des harangues seront saluées de « Hurrah! hurrah! » dans les écoles, dans les réunions de *Krieger*, et au front des régiments. Votre Majesté parlera sans doute, et ses paroles seront entendues en France et dans le monde entier, en France surtout.

Je prie Votre Majesté de me permettre de lui dire ce que nous penserons en France de ces fêtes.

*
* *

D'abord, nous nous souviendrons que, si la France a déclaré la guerre, elle n'a pas voulu cette guerre. C'est une vérité aujourd'hui démontrée, et les fondateurs mêmes de l'Empire en ont donné les preuves. M. de Bismarck, dans une conversation célèbre, et M. de Roon, dans ses *Souvenirs*, ont raconté la scène qui s'est jouée entre eux et M. de Moltke, le 13 juillet 1870. Tous trois étaient assis à table; ils s'entretenaient des négociations engagées à Ems entre le roi Guillaume et l'ambassadeur de France, et ils espéraient qu'elles finiraient bien, c'est-à-dire par la guerre. Mais une dépêche arriva d'Ems, qui racontait les incidents de la journée. M. de Bismarck la lut à ses convives. Ceux-ci, comprenant que les choses menaçaient de s'arranger, « laissèrent tomber couteau et fourchette sur la table et reculèrent leur chaise ». Nous étions profondément abattus, a dit M. de Bismarck. En effet, la guerre de France était pour eux une vocation, une fin de carrière. Alors M. de Bismarck demanda aux deux généraux s'ils lui répondaient de la victoire, autant qu'on en peut répondre. Sur leur déclaration que « l'instrument » était prêt, il arrangea si bien la dépêche qu'elle devint pour la France une provocation à déclarer la guerre. Puis tous les trois « continuèrent à manger du meilleur appétit ».

Moins de deux mois après, les trois personnages étaient réunis auprès du roi de Prusse, à Sedan. La journée était finie, et la moisson couchée dans la plaine. Le roi leva son verre en l'honneur des trois héros de la journée : « Vous, dit-il, ministre de la guerre de Roon, vous avez aiguisé notre épée; vous, général de Moltke, vous l'avez dirigée; vous, comte de

Bismarck, vous avez, par la conduite de la politique, porté la Prusse à la hauteur où elle est aujourd'hui. »

Le roi Guillaume parla ce jour-là comme parlera l'histoire. M. de Bismarck a *conduit* la politique de la Prusse vers la guerre de France.

*
* *

En mars dernier, la jeunesse des universités allemandes se pressait, dans le parc de Friedrichsruhe, au pied d'une haute balustrade où s'accoudait le maître de la maison. M. de Bismarck avait le casque en tête, et le doigt levé à la hauteur de l'œil : geste du Maître qui dit à ses disciples des choses graves. Ce casque et ce doigt dominaient des centaines et des centaines de têtes, et les rapières levées, et les bannières, qui ressemblent à des étendards des guerres d'autrefois, car la jeune Allemagne, c'est toujours la vieille Allemagne, docte et militaire, de savants et de soldats. Le prince fit une leçon d'histoire; il expliqua comment il lui fallut, de toute nécessité, vaincre l'Autriche et vaincre la France. Le moment aurait été bon de parler d'une agression de la France, mais le prince ne daigna pas mentir. Il se contenta d'affirmer que la guerre avec la France était inévitable après la guerre d'Autriche, seulement il fallait ne pas la faire trop tôt (*Es empfahl sich nur ihn nicht zu früh zu führen*), et avoir la patience d'attendre que « les fruits de l'unification allemande fussent à l'abri, sous le toit de la grange ».

C'est sa théorie, vraie jusqu'à présent, que la politique est œuvre de fer et de sang. Par le fer et le sang furent toujours fondés les empires. M. de Bismarck a le culte des héros d'œuvres violentes. Il dit un jour à lord Loftus étonné : « Attila tient dans l'histoire une place bien plus grande que votre M. Bright, » et c'est vrai jusqu'à présent, trop vrai. Cette admiration pour Attila ne fut pas un paradoxe : elle est sincère chez un homme qui, vingt-deux ans après la guerre terrible, raconta la scène où la guerre fut préparée, et, en toute tranquillité d'âme, conclut par : « Nous continuâmes à manger du meilleur appétit. » Non, M. de Bismarck ne peut pas fausser

compagnie aux héros fondateurs d'empire. S'il disait que la guerre lui fut imposée, il aurait été l'honnête homme quelconque, qui se mit en état de légitime défense, et non pas le grand homme qui, à l'heure venue. et parce qu'il voulut se lever et frapper, se leva et frappa.

* * *

Il a bien choisi l'heure, et la mise en train de la guerre fut admirable. Les apparences, toutes les apparences de la responsabilité furent mises de notre côté. Mais voici la vérité sur la responsabilité de la France.

L'opinion libérale française avait pris parti pour la Prusse contre l'Autriche, dans le conflit qui s'ouvrit en 1864. Ce que dit un jour l'empereur Napoléon III en conseil des Ministres, — et je puis garantir l'authenticité du mot — « La Prusse, c'est le progrès, et l'Autriche, c'est le passé », beaucoup le pensèrent en France. L'empereur Napoléon III n'a-t-il pas dit encore que la Prusse était un être mal fait, qu'il fallait aider à se mieux constituer? Il est vrai, après la victoire de la Prusse, après ce coup porté, si rapide et si décisif, le gouvernement et l'opinion s'inquiétèrent en France. L'idée que la guerre était inévitable apparut.

La France souffrait alors d'un grand malaise; la lutte y était engagée entre les oppositions coalisées et l'Empire; les partis reprochaient au gouvernement ses actes et les actes d'autrui : ils l'accusaient de la diminution de la France. L'empereur négociait des alliances et travaillait à la réorganisation de nos forces militaires. La dynastie ébranlée sentait qu'elle avait besoin de se raffermir, et de se rendre une raison d'être. Tout cela est vrai ; tout cela, c'est l'apparence contre nous; l'apparence, car il y avait loin de l'idée flottante de la guerre à la guerre elle-même. L'empereur n'était ni en disposition physique, ni en disposition morale à tenter cette aventure formidable. Aucun courant national ne portait à la guerre ; les Chambres ne la voulaient pas ; les électeurs ne la voulaient pas. Le Corps législatif se fit prier pour voter des crédits militaires d'une insignifiance ridicule. — J'ai vu le maréchal Niel pleurer en

descendant de la tribune. — Les futurs membres du gouvernement de la Défense nationale discouraient contre le militarisme, et leur creuse éloquence travaillait à désarmer la France. Ces hommes populaires ne se seraient pas conduits ainsi assurément, si le peuple avait voulu la guerre.

Nous en étions là, mal à l'aise chez nous, mal à l'aise en Europe. Là nous serions demeurés : l'accoutumance aux événements accomplis se serait faite peu à peu. L'Empire serait tombé ; la France aurait eu les graves soucis d'une révolution. Mais M. de Bismarck voyait notre situation intérieure et l'état de l'Europe, avec la netteté de son regard ; il savait que nous serions seuls et que nous étions faibles. Est-ce lui qui suggéra la candidature d'un Hohenzollern à la couronne d'Espagne ? En tout cas, il l'approuva et en fit brusquement éclater la nouvelle. Comme il avait tiré la guerre avec l'Autriche de l'affaire des duchés, il se procura la guerre avec la France par la candidature Hohenzollern. C'est bien vraiment lui qui a forgé la couronne de Votre Majesté. Tout le monde le sait ; Votre Majesté le sait ; il le sait mieux que personne. C'est pourquoi Votre Majesté s'est séparée de lui. Il laissait trop voir cette qualité de forgeron ; il croyait que personne ne lui pouvait enlever le tablier et le marteau.

Mais je voulais dire seulement que la France, en ces mois où la commémoration de la guerre va être célébrée, se souviendra qu'elle fut saisie, il y a vingt-cinq ans, par cette main de fer, si finement articulée et si adroite qu'on est tenu par elle avant de la sentir, qu'on la sent juste au moment où elle étrangle.

La France se rappellera aussi qu'elle eut contre elle la force, le nombre, l'organisation, le plan longuement préparé, la prévision de tout, la préméditation formidable, et que pourtant, après d'invraisemblables défaites, elle ne désespéra pas ; qu'elle se battit pour l'honneur, et que l'honneur fut sauvé, après Sedan et après Metz, mieux qu'il ne le fut après Sadowa, mieux qu'il ne le fut après Iéna. Et, alors, elle se demandera pourquoi, puisqu'elle ne fut pas une ennemie sans vertu, l'Allemagne n'a pas compris qu'elle devait respecter son malheur et son deuil.

J'ai entendu exprimer, en Allemagne, des inquiétudes au sujet de ces fêtes prochaines. Quelqu'un ne prononcera-t-il pas, d'un côté ou de l'autre, une parole imprudente? Car il n'est pas possible que l'on parle d'un côté, et que, de l'autre, on garde le silence. La France pourrait, elle aussi, célébrer l'anniversaire. Il n'est pas une de nos défaites dont un de nos régiments ne puisse porter le nom avec fierté. Nous aussi nous aurions des discours à prononcer devant les enfants, devant les jeunes hommes, et au front des troupes, et au pied des monuments.

Heureusement Votre Majesté est maîtresse de sa parole, et la France n'est, ni ne sera provocante ; elle se contentera de la fierté de penser que, victorieuse, elle aurait eu la générosité de ne pas célébrer sa victoire. Mais pourquoi mettre deux grands peuples en un état d'émotion, qui n'est pas sans quelque péril?

Assurément l'Allemagne a le droit de se réjouir et de s'enorgueillir de s'être élevée à la dignité d'une grande nation. Pendant des siècles, elle attendit ce jour de joie et de gloire. Elle l'attendit dans une grande misère, divisée contre elle-même, pauvre, dévorée par ses principicules, carrière exploitée à outrance par les chancelleries de l'Europe, lesquelles y trouvaient toujours à brouiller, champs d'exercice et de batailles où toujours des Allemands servirent contre l'Allemagne sous les ordres de l'étranger. Ah ! comme elle valait mieux que cette fortune ! Son esprit planait au-dessus de cette mêlée de trahisons et de vilenies, L'Allemagne, c'était l'âme dont parle Heine, l'âme qui cherche un corps. Ce corps, votre Prusse le lui a donné. C'est pourquoi, bien qu'elle ne se sente pas au large, l'âme vaste et contradictoire des Allemagnes, dans ce corps dressé à être rigide, elle se plaît dans l'Empire, elle aime l'Empire, elle aime l'Empereur, et malgré plus d'un souci et plus d'une inquiétude, elle donne sur elle à Votre Majesté un crédit inépuisable, ou presque.

Mais s'il fallait absolument des fêtes pour célébrer la fondation de l'Empire, il était aisé d'en trouver qui ne fussent pas, comme les commémorations des batailles et les harangues et hurrahs autour des monuments élevés sur le sol conquis, offensantes pour la France.

*
* *

Sire, ces fêtes sont inquiétantes pour l'Europe et pour le monde, parce qu'au fond et en vérité, Votre Majesté et l'Allemagne vont célébrer non seulement la guerre d'il y a vingt-cinq ans, mais la guerre.

Votre Majesté a l'honneur d'être une des plus hautes personnalités du monde, au moment où le monde arrive à un tournant de l'histoire.

En cette personnalité si haute vit un long passé dont elle est l'héritière. C'est d'abord, tout près, l'œuvre de fer et de sang d'où est sorti l'Empire ; plus loin, la revanche d'Iéna prise à Waterloo ; plus loin, le grand philosophe Frédéric et son épopée, brillante comme un glaive et nette comme un syllogisme ; puis, le grand électeur Frédéric-Guillaume, qui retira ses États en ruine de la grande ruine allemande, après la guerre de Trente Ans, les ranima et leur donna, dans la médiocrité et la misère persistantes, une fière figure ; plus loin, par delà les temps où les Hohenzollern arrivèrent en Brandebourg, c'est la double lignée des prédécesseurs historiques : margraves de Brandebourg préposés sur l'Elbe à la garde de la frontière, et qui accomplirent leur tâche, l'extermination des Slaves ; chevaliers teutoniques, avant-garde aventurée de l'Allemagne sur la Vistule lointaine, et qui accomplirent leur tâche, l'extermination des indigènes de la Prusse. Plus loin, enfin, dans le crépuscule des origines, deux ancêtres encore : l'un, par le sang, les Germains, qui peuplaient leur poésie de héros de guerre, et dont le paradis était une guerre sans fin ; l'autre, par l'esprit, Israël, le peuple élu de ce dieu vengeur qui « sur la terre cassera la tête de beaucoup », et promet à celui qu'il aime de lui faire « de ses ennemis un escabeau pour ses pieds ».

Deux ancêtres, oui, car les Germains, dès qu'ils connurent le christianisme, aimèrent Israël et le Vieux Testament plus que le Christ et l'Évangile. Ils admirèrent la poésie biblique, semblable à la leur par l'élan de sa véhémence, par la grandeur de ses images, le heurt des pensées sombres, la tristesse grandiose, et

par la vigueur de Dieu. Ce ne fut pas le Christ doux et martyr qui succéda en leurs âmes à Odin, mais le terrible Jéhova, une des conceptions humaines qui furent le plus malfaisantes à l'humanité. Des siècles plus tard, quand les Germains exprimèrent leur intime foi religieuse par la Réforme, ce fut un retour vers le Dieu sombre et dur, qui choisit de toute éternité ses rares élus et le nombre immense de ses victimes.



Sire, c'est un sujet d'admiration pour ceux qui observent Votre Majesté, que de trouver en elle la conscience et la survivance de tout ce passé. Elle honore les héros de la dernière guerre, l'« inoubliable grand-père », et le ci-devant chancelier auquel elle rendait, il y a trois mois, des honneurs inusités. Si elle n'a jamais exprimé, autant qu'il m'en souvienne, une aussi vive admiration pour le grand Frédéric, c'est sans doute parce que cet unique personnage, *Friedrich der Einzige*, donna un scandaleux exemple en refusant de mêler Dieu aux affaires de sa Prusse. Mais Votre Majesté professe un culte filial pour le grand électeur Frédéric-Guillaume, et l'on dit qu'elle a commandé le drame historique où est célébrée la gloire du « Nouveau Maître ». Elle aime à rappeler aux Brandebourgeois qu'ils sont ses fidèles particuliers et spéciaux, et qu'elle est leur margrave. Elle a donné des preuves de sa bienveillance aux monuments et aux souvenirs des chevaliers teutoniques. Et l'esprit de l'Ancien Testament est en elle — elle parle, comme un prêtre, le langage sacré — et aussi l'esprit des vieux païens héroïques, des Sagas et de l'Edda; Votre Majesté a chanté Egir en vers et en musique, et les paroles qu'elle dit en baptisant ses vaisseaux de guerre, un roi de mer aurait pu les dire, aux temps fabuleux de la Scandinavie.

Aucun prince jamais ne posséda comme Votre Majesté, par la force d'une imagination d'artiste et de poète, le passé de sa race et de son Empire. Au tournant, dont je parlais, elle aperçoit avec une netteté extraordinaire tous les plans. Jusqu'aux brumes lointaines lui sont lumineuses. Mais, de ce même tournant, que voit-on du présent et de l'avenir?

*
* *

Une Allemagne puissante, unie sous le commandement de l'Empereur, mais divisée en ses instincts, ses croyances et ses passions ; un seul peuple, mais d'âmes très diverses, irréductible à l'unité de l'obéissance inconditionnelle. Étrange contradiction, qui étonne des esprits simplistes, comme sont nos esprits de France : l'Allemagne est un pays constitutionnel, puisqu'elle a une constitution et un parlement, mais l'Empereur a introduit dans la magistrature impériale la vieille autorité absolue des rois de Prusse, rois par la grâce de Dieu. Votre Majesté est à la fois Empereur constitutionnel et Autocrate des Allemagnes. Et c'est un conflit à résoudre, car aucun peuple, pas même la philosophique Allemagne, ne peut s'accommoder toujours de la coexistence des contraires.

Dans cette Allemagne, un grand parti très jeune pourrait célébrer son vingt-cinquième anniversaire en même temps que l'Empire, car il est né presque en même temps que lui. Or, il a sa conception de la vie, laquelle n'est ni impériale, ni chrétienne. Il croit que la vie des hommes n'appartient ni à l'Empereur, ni à Dieu, qu'elle est à ceux qui la vivent, et qu'elle n'est pas nécessairement mauvaise, qu'elle peut même être bonne et le sera un jour, le jour où il n'y aura plus ni Dieu ni maître. Il a sa philosophie et comme une haute métaphysique des appétits ; il l'enseigne à l'ouvrier de la mine, de l'atelier et de l'usine, au valet de charrue et au soldat. Elle déshabitue du renoncement et de l'acceptation ; elle ronge dans les âmes frustes la séculaire obéissance. Jamais sans doute elle ne se réalisera tout entière, mais elle fera des ruines, annoncées déjà par des lézardes.

Le présent, c'est l'Europe divisée en deux camps : l'alliance à deux contre l'alliance à trois ; sous la courtoisie des propos et des cérémonies, la froideur, l'inquiétude, la menace ; l'habitude prise de faire sonner les alliances comme sonne le sabre traînant sur les pavés. Ce sont des embrassades comme celle de Kiel, desquelles on craignait qu'elles ne finissent par des étouffements. Mais voici le réel et permanent sujet d'in-

quiétude : partout en Europe, la difficulté de vivre amène le surmenage par le travail, lequel accroît encore la difficulté de vivre. C'est le cercle vicieux : misère qui veut le travail, travail qui, par ses excès, diminue sa propre valeur. Et, sur cette contradiction, pèse de plus en plus, et de telle force qu'on prévoit qu'elle fera tout rompre, l'énorme contribution d'argent, de force intellectuelle et de force vitale prélevée par la guerre.

Le présent, c'est aussi l'apparition de possibilités menaçantes.

Voilà trois siècles que l'Europe importe en Amérique des forces qui s'y décuplent. Le jour viendra, — il n'est pas très éloigné, — où les places vides encore seront remplies ; l'énorme population sera condensée, tassée. L'Amérique ne suffira plus à entretenir et enrichir les Américains. Qu'arrivera-t-il alors ?

En même temps, une force qui dormait s'éveille dans l'Orient lointain, et s'annonce, dès l'éveil, comme une puissance historique. Le Japon ne sera-t-il pas, pour l'énorme monde jaune, ce que fut la Macédoine pour le monde hellénique et la Prusse pour le monde germanique, un maître et un metteur en œuvre ? Alors la concurrence serait terrible entre Jaunes et Blancs, soit dans la paix, soit dans la guerre, car les Jaunes ont l'ouvrier à bon marché et qui pullule ; ils ont le soldat à bon marché et qui pullule. Ils ont reçu de nous les moyens et les méthodes du travail et de la guerre. Ils ont de justes raisons de nous haïr, peut-être même de nous mépriser, et sans doute déjà une obscure pensée de revanches et un rêve lointain de domination.



Sire, la solution d'aucune de ces difficultés n'est ni dans la vieille histoire de la Prusse, ni dans l'Ancien Testament, ni dans les Nibelungen. Et les souvenirs et la magie du passé seraient de dangereux guides vers l'avenir.

Personne n'oserait dire ce que cet avenir sera. Partout, des obscurités. Comment l'Allemagne acquerra-t-elle la

liberté? Comment s'y achèvera l'œuvre entreprise de la réforme sociale? Comment s'établira, si elle doit s'établir jamais, la paix entre les âmes, la paix entre les intérêts?

Il est bien loin, le temps où les princes jouissaient de l'autorité pleine, sans dispute ni contrôle, voisins et intimes de Dieu, Dieu et le roi travaillant l'un avec l'autre, l'un pour l'autre. Dans ce temps-là, les rois pouvaient se croire les représentants des peuples détenus dans l'âge de minorité; quelques peuples, quatre ou cinq peuples d'Europe, croyaient contenir en eux toute l'humanité: l'humanité croyait être tout l'univers pensant, et que les astres inhabités n'avaient été créés que pour elle, pour éclairer son jour, et pour l'ornement de ses nuits et pour les rêves de ses poètes. La terre, seule pensante et vivante dans le monde; quelques peuples seuls vivants et pensants sur la terre; au-dessus de chacun d'eux, très haut au-dessus, des rois, et, tout de suite, et tout proche, Dieu, conférant, par sa grâce, le droit et la force de régner.

Cela, très simple, très naïf, comme les tableaux des vieux maîtres, où l'Éternel, dans le cadre étroit, étale sa barbe blanche et ouvre ses bras bleu de ciel, cela, c'est le passé. Les limites du cadre où se meut l'Éternel se sont reculées dans l'infini. Dieu s'éloigne, s'éloigne toujours. Et les princes sont diminués de tout cet éloignement; et ils sont, d'autant, rapprochés des peuples. Il ne sera plus longtemps possible de régner par la grâce de Dieu. Mais comment l'avenir organisera-t-il la vie politique, si grossière encore aujourd'hui, même dans les pays les plus libres? Comment organisera-t-il la vie sociale?

***

Sire, l'effort des peuples d'Europe pour se constituer en grands États, les luttes qui en ont été la conséquence obligée, les ambitions d'hégémonie et de prééminence, c'est aussi le passé.

Un passé clos d'hier. Cavour et Bismarck, Victor-Emmanuel et Guillaume Ier, en constituant à l'état d'êtres politiques l'Italie et l'Allemagne, ont achevé la longue évolution qui a fait de l'Europe un composé de nations, rivales nécessai-

rement, presque nécessairement ennemies. Cette phase de l'histoire de l'Europe eut ses grandeurs et ses gloires. Chaque nation y prit conscience d'elle-même, détermina son génie propre, et la concurrence des génies nationaux accrut l'activité de l'esprit humain. Mais justement parce que cette œuvre est accomplie, une autre s'annonce ; dès qu'un état de choses historique a été porté à la perfection, l'évolution commence vers un autre état. Tout achèvement est un début, et toute conclusion, un exorde.

La facilité des communications contribua pour une large part aux deux dernières formations nationales, mais, en même temps, elle activait les rapports internationaux et la circulation par-dessus les frontières des intérêts et des idées. La vénérable idée — heureusement indestructible — d'une humanité supérieure aux nations, se précise tous les jours par des faits. Les frontières laissent passer l'argent, les marchandises, les doctrines et les rêves de réforme sociale, les livres, la poésie, la science. Pas une année ne s'achève sans qu'un congrès n'ait rassemblé des philosophes et des savants, des économistes, des ouvriers. Il existe en Europe une coalition permanente contre le mal physique et le mal social; l'habitude y est prise de travailler ensemble en vue des intérêts communs. Et, de plus en plus, il est clair qu'aucun des grands peuples européens ne peut se suffire à lui-même; enfermé dans ses frontières, il y étoufferait.

Si bien que, par la force des choses, apparaît, au-dessus des États qui viennent de s'achever, la forme encore vague d'une confédération de l'Europe.

Si bien que, le théâtre de l'histoire s'élargissant toujours et s'égalant à la terre, il semble que le moment viendra où la concurrence et la lutte entre les États de l'Europe seront remplacées par la lutte et la concurrence entre les continents.

Si bien qu'en comparaison de l'étroit passé, l'avenir s'annonce grandiose.

Si bien qu'une gloire plus grande que celle des fondateurs d'États récompenserait les hommes qui travailleraient à dégager des difficultés et des troubles de l'heure présente, l'être point encore né, mais qui demande à naître. Certes, ce serait une œuvre longue et difficile, car, s'il est des sentiments et des

idées qui rapprochent, il en est tout autant qui divisent, et la carte de l'Europe, comme elle est aujourd'hui, ne peut être celle d'une patrie européenne. Il faudrait faire, dans la paix et pour la paix, maints sacrifices comme ceux qui jusqu'à présent furent imposés par la seule guerre. Mais quelle gloire! En comparaison de cette œuvre, celle des Bismarck et des Cavour, des Pierre le Grand, des Ferdinand d'Aragon et des Louis XI ne serait plus qu'un épisode médiocre dans l'histoire universelle.

* * *

Sire, c'est un sujet d'étonnement pour ceux qui observent Votre Majesté de voir, par moments, dans sa vive intelligence, l'instinct de l'avenir. C'est elle qui a pris l'initiative d'une délibération européenne sur le régime du travail ; c'est elle, je crois bien, qui pensa la première à coaliser l'Europe contre l'Orient. Et par là, Votre Majesté a démontré — ce qui est de grande importance — qu'il existe déjà *une politique intérieure et une politique extérieure de l'Europe.*

Nul doute que votre active et mobile imagination n'aime à hanter l'avenir comme le passé. Et c'est pourquoi il est permis de vous entretenir de ces choses, vagues encore, dont sourient les politiques ordinaires.

Choses vagues, oui, mais il est certain qu'il faudrait établir la paix de l'Europe, puisqu'il existe, si lointain soit-il, un péril de l'Europe. Il est certain que le salut de l'Europe est nécessaire à l'humanité, car cette Europe honore l'humanité par le travail de ses esprits et de ses bras, par ses pensées et par ses rêves, par la philosophie et par l'art. Notre façon vraiment humaine et noble de comprendre la vie, nos belles émotions d'art, notre générosité, notre pitié, notre justice, tout ce patrimoine ancien et sans cesse renouvelé, agrandi, depuis les temps lointains de Rome et de la Grèce, — par combien d'efforts, de luttes, à travers combien de misères ! — tout cela serait l'ornement et la royale parure d'une Union, qui aurait pour raison d'être immédiate et pratique la satisfaction de communs intérêts positifs.

C'est bien cela qu'il faudrait faire, cela qui *devrait* être, mais est-ce à dire que ce qui devrait être sera? Non certes: oh non! Non. Le présent est là qui nous réclame et s'impose, le présent, sur qui pèse ce passé de compétitions, de luttes, de préjugés et de haines. Se dégager du passé, s'élever au-dessus du présent pour s'orienter vers l'avenir, quel effort difficile, impossible peut-être!...

Sans doute, il en est des princes et des gouvernements comme des individus. L'individu est occupé, du matin au soir, par les tâches que lui imposent son métier et ses habitudes. Il arrive pourtant, s'il est supérieur au commun des hommes et sent en lui l'impulsion vers le mieux, qu'il se prend à regarder par-dessus l'immédiat et le quotidien. Il voudrait, au lieu d'être mené par la vie, la mener. Il se rêve maître de lui-même, agissant, commandant. Puis, le moment de la réflexion est passé; l'heure revient de tourner la roue, il tourne: le mieux, ce sera pour demain. Le prince aussi a les tâches quotidiennes et la roue à tourner. Sa journée ne suffit pas à sa peine, son esprit est occupé sans cesse de nouvelles qui arrivent, d'affaires qui attendent un ordre, et de cérémonies et de parades. Lui aussi, s'il est prince supérieur au commun des princes, il a ses heures de méditation. Il se retire, comme Votre Majesté, à la Wartburg, *in stiller Zurückgezogenheit*, seul avec lui-même, devant Dieu! — Et Dieu conseille-t-il alors de garder l'orgueil, la haine, la guerre, et si ce Dieu conseille cela en effet, est-il chrétien, ce Dieu-là? — Mais en descendant de la Wartburg, le prince est ressaisi par le courant des choses, qui l'emporte.

Voilà pourquoi il est probable (je pense qu'il est certain) qu'en Europe demeureront les haines, les orgueils et les frontières irréconciliables. L'Europe continuera d'épuiser ses forces dans la préparation de la guerre; et nous sommes bien imprudents de comparer nos civilisations avec les barbaries d'autrefois. Car le régime de la paix armée, en cette fin du XIX[e] siècle, est plus odieux et plus laid que le régime de la guerre perpétuelle du moyen âge, au-dessus duquel s'élevaient au moins quelques idées communes et des sentiments très nobles. L'Europe d'alors était un être moral, qui savait se réunir pour des actions communes: elle était la chré-

tienté. Elle était idéaliste à sa façon, cette Europe du moyen âge; et l'Allemagne de ce temps-là n'était-elle pas rassemblée, par une Idée d'où procédaient la force et la grandeur des lointains prédécesseurs de Votre Majesté, les Othon et les Barberousse?

Il est probable que ce régime de la paix armée durera, bien qu'il soit évident qu'il ne peut durer. En vain les statisticiens financiers démontreront par d'exacts calculs que la banqueroute est la très certaine échéance de cette folie. En vain le bon sens dira que les milliards dépensés pour la guerre pourraient contribuer à la paix sociale. En vain l'absurdité du régime sera flétrie par les ennemis de la société d'à présent, et ensemble l'indignité des gouvernements qui l'aiment ou le tolèrent. Et il ne servira de rien que la misère de ceux qui souffrent devienne de jour en jour plus insupportable, que les colères d'aujourd'hui s'exaspèrent en fureurs, et que la société, pour tout dire, donne droit contre elle aux destructeurs. Les gouvernements répéteront le mot de Louis XV : « Ceci durera bien autant que nous; après nous, le déluge ». Louis XV fut bon prophète; après lui vint le déluge.



S'il se trouve des penseurs qui, dans un siècle ou deux, veuillent savoir quand commença la décadence de l'Europe, ils remonteront au temps où nous sommes. Ils découvriront qu'alors une nouvelle destinée possible s'offrait et même s'annonçait par certains signes. Ils chercheront qui avait le pouvoir et le devoir d'interpréter ces signes et de les faire comprendre. A l'esprit de ces juges se présentera tout de suite quelqu'un qui eut à la fois l'intelligence et la puissance. Ses paroles, ses actes seront scrutés. Qu'a-t-il pensé? qu'a-t-il dit?... Il a pensé des idées contradictoires. Un jour, il disait à un vaisseau : « Rappelle le Dieu des temps nébuleux, le terrible Ægir, qui était adoré et craint par tous les navigateurs de la Germanie, nos aïeux; le Dieu dont l'empire s'étendait des glaces du Nord au lointain pôle du Sud. Sur ces immenses mers qui constituaient ses domaines, les hommes du Nord se

sont heurtés dans des combats, semant la mort et la destruction parmi l'ennemi. Prends le nom du Dieu invincible et puisses-tu t'en montrer digne, vaisseau redoutable que je nomme *Egir*. » Et quelques jours après, au même lieu, il disait un dithyrambe en faveur de la paix. *Frieden. Frieden* y revenait à chaque ligne, comme un mot magique. Il connut le passé, et il entrevit l'avenir. Entre les deux, il parut hésiter quelquefois, mais le passé le séduisit, le prit et le garda. Il eut l'exquise fortune de pouvoir acquérir une gloire sans précédent et sans égale, et il fut assez modeste pour se contenter d'exulter dans la gloire que d'autres lui avaient léguée.

Avec la pensée que l'Empereur Guillaume II méritait une destinée meilleure et plus haute, j'ai l'honneur d'offrir à Votre Majesté l'hommage du respect d'un obscur témoin des choses d'aujourd'hui.

ERNEST LAVISSE.

L'Administrateur-Gerant : ÉMILE NORBERG.

LES

VUES DE HOCHE

LA VENDÉE, L'IRLANDE ET LE RHIN[1]

I

Au commencement de 1794, Hoche avait à peine vingt-six ans. Il était général d'armée et républicain fanatique. Il passa tout d'un coup de l'armée à la prison. A l'armée, il avait appris à connaître les ennemis de la France, et à les battre; en prison, il apprit à connaître les Français et à les aimer. Déjà, dans leurs campagnes, son maître, le général Le Veneur, lui avait montré tout ce que l'ancienne armée contenait de science, de patriotisme, de vertu. Il ne savait de la société française, entrevue du dehors, devinée à travers les romans et les libelles, que les dégradations et les vices. La

1. J'ai consulté pour cette étude les manuscrits des affaires étrangères et ceux du ministère de la guerre; je dois citer à part et mettre tout à fait hors de pair, pour l'abondance et la sûreté des informations et des documents : La Sicotière, *Louis de Frotté et les insurrections normandes*, Paris, 1889; nulle part on ne trouvera de plus larges données sur le rôle politique de Hoche en 1795 et 1796; E. Guillon, *La France et l'Irlande pendant la Révolution*, Paris, 1888, non moins fécond, non moins neuf et non moins important pour tout ce qui concerne les expéditions d'Angleterre et les relations de Hoche avec les Irlandais. En outre: Rousselin, *Vie de Hoche*, Paris, an VI; les écrits sur Hoche de Bergounioux, de Bonnechose, Albert Duruy; Chuquet, *Hoche et la lutte pour l'Alsace;* Desprès, *Guerre de Vendée;* Barante; Sybel; *Mémoires de Larevellière-Lépeaux; Mémoires de Barras*, publiés par M. George Duruy, Paris, 1895, etc. — A. S.

Conciergerie lui en révéla les plus nobles qualités : la dignité devant la mort, je ne sais quoi d'allègre dans les épreuves, le mépris de la sottise dans les persécutions. De la Révolution, il n'avait voulu voir que les nécessités : il jugeait les factions en homme qui fait de l'État même une faction implacable : il comprit qu'on pouvait aimer la France et défendre la Révolution, avec le même cœur, dans des armes différentes. L'injustice qu'il subissait lui ouvrit les yeux.

Il se rendit compte qu'il y avait une autre exaltation politique que celle de Marat et que celle des sycophantes. La grossièreté chez lui était toute superficielle : défaut d'éducation première, mais surtout rhétorique de sans-culotte, mode et littérature de club et de corps de garde. C'était un jeune sauvage de faubourg, merveilleusement souple et capable de s'affiner au frottement de la vie. Il arrivait dans la Révolution comme ces cadets de province, héros de l'ancienne armée, héros aussi des romans de l'ancienne France, faméliques et déguenillés, ne sachant guère de la vie que l'escrime et l'équitation, de l'histoire que Plutarque et Montluc, mais l'esprit alerte, le cœur ouvert, arrivaient à Paris pour chercher fortune, et, tirés du rang par leur vaillance et leur entreprise, faisaient souche nouvelle de maréchaux et de grands Français. Hoche dépouilla l'enveloppe du démagogue aussi rapidement qu'il avait dépouillé la casaque du soldat. Il y avait en lui un fond de belle humanité. La prison l'adoucit, le purifia. Il était né magnanime, il devint pitoyable. Il pensait droit, vite, très haut ; il apprit à planer, à voir en grand et largement. Il ajouta au patriotisme enthousiaste l'ancien honneur français. Il découvrit la France dans la Révolution ; mais, en étendant ce beau nom de République française à toute la patrie, il demeura purement, inébranlablement républicain.

Hoche avait révélé un militaire de race, il va montrer un politique supérieur ; mais l'un et l'autre restent inachevés. Il a des coups d'ailes, des inspirations admirables ; puis, à côté, des obscurités subites, des vides, des contradictions, des gaucheries, des écarts qui laissent l'esprit perplexe. Il possède l'extérieur, le ton, la voix du commandement ; il voit clair, il conçoit avec ordre, il expose brièvement ; mais il demeure prodigieusement impressionnable, soupçonneux, enclin à se

croire trahi par les hommes, abandonné par la fortune; toute contestation lui est une injure; il est toujours prêt à s'emporter contre la résistance des hommes, à se laisser abattre par la résistance des choses. Il est audacieux et inquiet à la fois dans l'entreprise, intrépide mais fiévreux aussi dans l'action. Il est fidèle à ses amis, amoureux avec une tendresse passionnée, impitoyable aux ennemis de la République qu'il ne distingue pas de ses propres ennemis. Il a le sentiment de sa valeur, il s'irrite d'être méconnu ou seulement contrarié; puis il doute de lui-même et tombe en de brusques accablements. « De longs malheurs, écrivait-il un jour à sa femme, de grandes peines ont pu donner à ma figure, à ma conversation un ton morne et pensif. » Mais il paraît plus souvent et plus volontiers ouvert, prévenant, expansif. Il s'abandonne, dans la colère, à des imprudences de langage, il devient, dans l'habitude de la vie, de plus en plus circonspect et mesuré. Il pénètre promptement les hommes; s'il se trompe du premier coup, c'est à fond, sauf à revenir, d'un revirement spontané, de bon cœur et de bonne foi. Il aime la renommée plus que la puissance; il tient au pouvoir conquis de toute la force de ses convictions; le plus sincère des hommes dans son ambition et le plus désintéressé dans son désir de gloire. Cependant, tous ces traits ne forment point une image précise. On ne discerne bien Hoche que de profil, passant avec sa grande taille élégante, sa démarche imposante, hâtive et agitée. A son âge, Bonaparte a déjà tous les traits de la statue : il se dresse debout sur la colonne césarienne, coulé du premier coup dans le bronze rigide et définitif. Il arrête et domine. Hoche attire à lui par je ne sais quel charme de sympathie secrète et d'inconnu. Il reste de ce beau jeune homme, svelte et robuste en apparence, mais miné sourdement par le mal qui le tuera avant sa trentième année, comme l'ébauche brisée de la statue d'un jeune dieu.

« Les cachots des cruels décemvirs m'ont enfermé pendant cinq mois, écrivait-il en 1797 [1]. Pendant cinq mois, j'ai été témoin de l'assassinat juridique de 1266 personnes immolées

1. Au ministre de la guerre, 4 août 1797

à la rage de l'affreux Comité de salut public. Qu'avais-je fait? Rendu de grands services à ma patrie. Depuis ce temps, et sans songer au passé, j'ai travaillé sans relâche, d'abord à pacifier l'intérieur, puis à venger la patrie des maux que lui a causés l'Angleterre. » C'est toute l'explication de sa vie, depuis sa sortie de prison, après Thermidor, jusqu'à sa mort, au lendemain d'une victoire, sur les bords du Rhin, sans exclure ni Quiberon, qui le vit impitoyable, ni Fructidor, qui le montra factieux.

L'homme politique, l'homme d'État, qui couvait en lui sous le guerrier, se manifesta en Vendée. « L'inexplicable Vendée » — inexplicable à la sophistique de Barère, à la férocité de Carrier, à l'inquisition de Robespierre, à l'infatuation hiératique de Saint-Just, — se découvrit à Hoche dès la première rencontre. Ce Français au bon cœur, ce héros à l'âme populaire comprit que, si l'on persistait à arracher ces hommes aux affections séculaires qui étaient pour eux l'amour même de la patrie, si l'on prétendait contraindre ces croyants naïfs à renoncer au salut éternel, il les faudrait anéantir jusqu'au dernier; un peu de justice, un peu de pitié feraient ce que tous les supplices, les colonnes infernales, les incendies, les guillotines et les gabarres à soupape n'avaient pu opérer. Hoche résolut de rendre ces Vendéens à leurs champs, de leur rendre leurs prêtres, et de leur prouver que la Révolution s'était faite surtout pour les pauvres gens comme eux. Il trouva l'armée de l'Ouest dénuée de tout, misérable, épuisée, désespérée et en même temps exaspérée de la guerre qu'on lui faisait mener, errante, en bandes que la faim rendait féroces, dans le pays dévasté. Il trouva le peuple réduit à l'état sauvage. Il sut nourrir l'armée et la discipliner, ramener les paysans dans leurs chaumières, les rassurer, les réconcilier entre eux d'abord, puis avec le soldat, puis avec la France. Il fit tant et si bien qu'il obligea, par l'abandon général de leurs hommes, les chefs à se soumettre: « Les Romains, écrivait Hoche au Directoire, les Romains de qui nous approchons un peu, soumettaient les peuples par la force des armes et les gouvernaient par la politique. » Il gouverna à la romaine, et il réussit, mais non sans luttes, surtout contre les administrations civiles. Il dut en appeler souvent au gouvernement de Paris.

« J'ai dit vingt fois au Directoire, écrivait-il le 9 mars 1796:

Si l'on n'admet pas la tolérance religieuse, il faut renoncer à l'espoir de la paix dans ces contrées ; le dernier habitant, charmé d'aller en paradis, se fera tuer en défendant l'homme qu'il pense lui en avoir ouvert les portes. Qu'on oublie une fois les prêtres, et bientôt il n'y aura ni prêtres, ni guerre... Je le demande hardiment, cette multitude d'hommes, qui ne connaît que ses prêtres et ses bœufs, peut-elle adopter tout à coup les idées de morale et de philosophie? D'ailleurs, faut-il fusiller les gens pour les éclairer? Ces principes ne sont pas ceux du Directoire, et il comblera par son silence l'abîme qu'un zèle maladroit voudrait creuser sous les pas de la République chancelante. Le pays vendéen réclame, à grands cris, une organisation civile. Le régime militaire ne lui convient plus. Il n'est pas assez fort non plus pour supporter le gouvernement constitutionnel. Il lui en faut un mixte, dont les agents soient pris dans les deux classes de citoyens, les réfugiés et ceux qui n'ont pas sorti du pays. »

On le contrarie, on le dénonce, on l'accuse. S'il ménage le pays, c'est qu'il conspire contre la République ! Le manège de délations et d'intrigues qu'il a connu, en 1793, quand il chassait les Allemands d'Alsace, recommence. Il a été visiter. dans sa retraite modeste de vieux soldat « en réforme », Le Veneur, « l'homme qui a le plus contribué à son éducation politique et militaire ». — « J'ai été voir mon ami, je l'ai embrassé, et de plus, j'ai empêché que des voleurs ne lui enlevassent les armes avec lesquelles il a servi si honorablement la République à Namur, à Maëstricht, à Nerwinden... Me désavouez-vous? écrit-il au ministre de la guerre. Vous me le diriez que je ne vous croirais pas ! » A la fin, excédé de fatigue et de dégoût : « Je puis braver les boulets, mais non l'intrigue ; et lorsque je ne suis pas assez fort pour la faire cesser, je préfère me retirer... » Le Directoire ne vivait et ne gouvernait que par les généraux ; Hoche d'ailleurs avait toute la confiance des Directeurs et les avait convaincus. Ils répondirent en confirmant et en étendant ses pouvoirs. Hoche est aussitôt regagné, réconforté : « Frappé par la calomnie, déchiré de voir l'armée à la veille de manquer de tout dans un pays si riche, je me suis abandonné à la douleur la plus profonde. Le Directoire le pardonnera à mon âge, à mon inexpérience ; mais malheur

aux ennemis du gouvernement républicain ! Je vengerai sur eux les fautes que j'ai pu commettre. »

Tant d'énergie et de politique, avec tant d'âme et tant de jeunesse, l'avaient mis hors de pair. Il donne, aux Français de l'Ouest, la même impression de surprise, le même sentiment de curiosité, il exerce sur eux le même prestige que, dans le même temps, Bonaparte sur les Italiens. Frotté, qui l'avait rencontré aux Conférences de la Mabilais, écrit au comte de Provence : « Je lui trouvai de l'élévation dans l'âme, un grand amour de la gloire, de la pénétration et de la fierté. L'insuffisance de nos moyens d'action et même de nos mesures lui était connue. Son jugement sur les puissances me parut impartial, mais juste. » Les royalistes, toujours obsédés de Monk, cherchent à l'attirer. « Que ne remettez-vous le roi sur son trône? lui disait une femme de l'ancien monde. — C'est impossible, madame. — Vous n'êtes pourtant pas républicain, et si vous ne faites pas un roi, vous le serez vous-même. — Moi? Tant d'ambition ne va pas à un particulier. — Vous pouvez y prétendre tout comme un autre. Le trône semble vacant. »

Mais Hoche avait de plus nobles soucis et de plus grands desseins. La République ne serait fondée que quand elle aurait donné à la France la paix glorieuse et sûre. Pour l'obtenir, il fallait d'abord, à l'intérieur, étouffer la guerre civile et enlever aux Anglais tout pied-à-terre sur le sol de France : c'était chose faite en 1796 : il fallait ensuite battre l'Autriche : Bonaparte en Italie, Moreau en Allemagne y travaillaient à l'envi ; il restait à vaincre l'Angleterre chez elle, c'était la tâche que Hoche se réservait dans l'œuvre patriotique. Il y voyait le couronnement de sa carrière. Il choisissait la partie la plus aventureuse ; mais s'il réussissait, il porterait le coup décisif.

II

Dès que la grande guerre de la Révolution avait commencé, que la France avait pris l'offensive et que la République avait assigné pour terme à la guerre la conquête des « limites natu-

relles », les limites de la Gaule, avec leur condition nécessaire, une Hollande alliée et subordonnée, tout le monde, en France, avait compris et avait déclaré que cette guerre impliquait un duel à mort avec l'Angleterre. L'Angleterre ne se résignerait jamais à cette extension magnifique de la France. La République ne prévaudrait donc que par l'abaissement, la ruine même de la monarchie anglaise. « La lutte s'étendra aux deux hémisphères, — s'écria, le 1er janvier 1793, un ancien officier de marine, un Breton, le conventionnel Kersaint, — c'est sur les ruines de la Tour de Londres que vous devez signer le traité qui réglera les destinées des nations et fondera la liberté des mondes. » Le 1er août, Barère, au nom du Comité de salut public, prédisant la coalition du continent contre l'Angleterre, concluait : « La Carthage moderne sera détruite. »

Hoche était tout ému de ces passions et tout agité de ces desseins lorsque, en 1793, il fut nommé chef de bataillon à Dunkerque. Il vit la mer, il devina l'Angleterre derrière sa ceinture de flots houleux et son rideau de brumes. Il rêvait, dès sa jeunesse, de partir pour les Indes et d'y renouveler les exploits de Dupleix. Ces rêves flottaient toujours en lui ; ils se précisèrent et prirent corps. Dunkerque fut pour lui ce qu'Ancône fut pour Bonaparte en 1797. L'imagination de Bonaparte l'emporta vers l'Orient, les entreprises infinies, l'Angleterre tournée par l'Égypte et prise à revers par les Indes. Hoche, plus simple, poussa droit à l'ennemi ; il conçut le dessein, tout français, d'agression directe et d'abordage qui dès lors ne le quitta plus et que Bonaparte reprit, après lui, à Boulogne. « Depuis le commencement de la campagne, écrit-il au Comité, le 1er octobre, je n'ai cessé de croire que c'était chez eux qu'il fallait aller combattre les Anglais... Il ne faut que de l'intrépidité et de l'amour de la liberté pour renverser Pitt. Six mois de réflexion m'ont confirmé dans la persuasion que la descente en Angleterre ne peut être considérée comme une chimère. Un brave homme à la tête de quarante mille autres ferait bien du ravage dans ce pays, et forcerait bientôt les tyrans coalisés à demander la paix. Mais, dira-t-on, les moyens de transport?... Couvrez la mer des bâtiments de la marine marchande ; qu'ils soient

armés en guerre, qu'ils forment un pont des côtes de France à la superbe Albion... »

Le cri de passion de 1793 devint la conclusion raisonnée, le terme nécessaire des vastes desseins politiques que formèrent, en l'an III, les puissants réalistes de la Convention, et qui décidèrent des destinées de la France républicaine. « Pour consolider notre gouvernement, écrit dans un mémoire rétrospectif le ministre de la marine de 1796, Truguet, il ne suffisait pas de vaincre la maison d'Autriche et de fonder des républiques en Italie... Pour donner une paix glorieuse à la France et le repos à l'Europe, il fallait contenir et humilier l'Angleterre. Attaquer l'Anglais, l'affaiblir, le ruiner, tel était mon but; l'invasion du territoire anglais en Europe et dans les deux Indes..... C'est en Angleterre que le Directoire voulut signer la paix... Il résolut, en même temps, d'aller au secours d'un peuple opprimé et de rendre l'Irlande libre. Cet acte de magnanimité, exécuté comme il devait l'être, était le coup préalable le plus décisif porté au cabinet de Londres. »

Ces vues étaient toute lumière dans l'esprit de Hoche: il apportait à ce dessein, qui était dans la force des choses et dans les nécessités de la politique républicaine, la véhémence de son âme française et populaire, l'effervescence de son ambition de guerrier et d'homme d'État. Plusieurs généraux, entre autres Humbert et La Barollière, songeaient à une diversion, mais c'était grossièrement, à la terroriste : établir une « chouannerie en Angleterre », y envoyer une bande d'hommes intrépides, « accessibles à l'appât du butin, sachant, à l'exemple des flibustiers dans les Antilles, porter au milieu de leurs ennemis l'épouvante et la mort »: débarquer enfin des forçats qui pilleraient, violeraient, incendieraient, terrifieraient les propriétaires et insurgeraient, pour l'anarchie, les ouvriers des mines. Le Directoire approuva, et une lettre du 18 avril, signée Le Tourneur, Carnot et Barras, chargea Hoche de diriger les préparatifs. Hoche concevait l'entreprise plus en grand. Il répondit, le 28 avril, au Directoire : « Nous pouvons nous servir de forçats... », mais, ajoute-t-il aussitôt, et c'est le coup d'œil supérieur : « Nous pouvons nous servir de cinq à six mille déserteurs rentrés; ceux-ci

ayant fait la guerre avec Stofflet et Charette connaissent le métier. Ils sont maintenant aux îles de Ré et d'Oléron... » Les forçats ne peuvent que provoquer, en Angleterre, par représailles, une chouannerie plus horrible; Hoche pense à transporter en Irlande et en Angleterre les Vendéens eux-mêmes.

Après les avoir pacifiés, il les gagnera définitivement en les associant à la gloire de la République : il leur a rendu leurs prêtres, il les appellera à la guerre sainte, contre l'Anglais hérétique et persécuteur, pour l'Irlandais catholique; il enflammera leur fanatisme religieux de toutes les vieilles haines héréditaires contre cet Anglais dont ils n'ont subi l'alliance qu'avec horreur, sur lequel ils brûlent de se venger de cette félonie qu'ils ont, malgré eux, pensent-ils, commise un instant, d'avoir avec lui combattu contre des Français. Le moment est opportun. « J'ai, écrit Hoche le 9 juin 1796, la presque certitude que le gouvernement anglais ne sait que faire. Le Parlement étant prorogé, le roi seul peut, en cas d'événements malheureux, ordonner de grandes mesures qui ne peuvent que mécontenter le peuple. Si, dans un moment de troubles, le Parlement est assemblé, ne peut-on espérer une révolution? La peur grossit les objets. Le genre de guerre que je me propose de faire à nos rivaux est terrible. Les résultats en sont certains pour la République. Il ne faut que la permission d'agir. » C'est le ton de Bonaparte en Italie, ce sont les mêmes vues subites, directes, pénétrantes, la même façon de découvrir les régions, par éclairs, et de s'emparer du terrain.

Le Directoire comprend et consent. Les « tentatives de chouannerie dans le pays de Galles... » ne seront plus « qu'une diversion utile ». Les principaux efforts se réuniront sur « la grande expédition d'Irlande ». Le 19 juin 1796, les Directeurs écrivent à Hoche : « La situation du pays où vous commandez, le désir que témoignent la plupart des chefs chouans de rentrer dans le sein de la République, et la confiance que vous avez inspirée aux départements naguère insurgés, ont rendu possibles des plans sur lesquels le Directoire exécutif n'avait d'abord arrêté qu'une attention spéculative. Il s'agit, citoyen général, de rendre un pays généreux et mûr pour une révolution à l'indépendance et à la liberté

qu'il appelle... Détacher l'Irlande de l'Angleterre, c'est réduire celle-ci à n'être plus qu'une puissance de second ordre ; c'est lui enlever une grande partie de sa supériorité sur les mers... »

Hoche suivait les progrès de Bonaparte en Italie : le 10 mai, Lodi : le 19 juin, l'entrée triomphale à Milan, la Lombardie délivrée : il s'impatiente de son inaction. L'expédition d'Irlande sera sa campagne d'Italie : il y battra les Anglais, comme Bonaparte a battu les Autrichiens dans le Piémont et le Milanais. Les hommes sont sous sa main : ici les réguliers disciplinés et exercés, là des Vendéens soumis, des forbans même. Mais les moyens de transport manquent. Ce sera la plaie chronique et l'insurmontable obstacle. « La marine française, écrit-il au Directoire, fait en vérité pitié. » Il demande à venir à Paris pour exposer l'état des choses au Directoire.

Un Irlandais, Wolf Tone, l'un des plus intelligents et actifs promoteurs de l'insurrection nationale de sa patrie, était alors à Paris où il se cachait sous le nom de Smith. Il remettait notes sur notes aux Directeurs, les pressant d'agir, multipliant les renseignements précis, les conseils sagaces et sur les conditions politiques de l'entreprise et sur les ménagements à observer avec les peuples : ces notes avaient été transmises à Hoche, qui les avait lues avec le plus vif intérêt. Le 12 juillet, au matin, on vint quérir Wolf Tone, en son logis, de la part du général Clarke, Irlandais d'origine, attaché aux bureaux militaires du Directoire, très avancé dans la confiance de Carnot, et qui s'occupait fort de « la grande expédition ». Wolf Tone se rendit au Luxembourg. Il attendait, seul dans un cabinet, le moment d'être reçu, lorsqu'il vit entrer « un grand et beau gaillard, très bien mis, en habit brun et pantalon de nankin. » « Vous êtes le citoyen Smith ? » Wolf Tone crut avoir affaire à un chef de bureau et répondit : « Oui, citoyen, je m'appelle Smith. » L'autre reprit : « Vous vous appelez aussi, je crois, Wolf Tone. — Oui, c'est mon véritable nom. — Eh bien, je suis le général Hoche. » Ils causèrent aussitôt de l'Irlande, et en toute confiance. Hoche demandait quel gouvernement, en cas de succès, conviendrait aux Irlandais, lorsque Clarke les pria de de se rendre chez Carnot, qui les attendait pour dîner. Plusieurs personnes étaient réunies dans le salon du Direc-

teur. Les salutations échangées, Hoche emmena Wolf Tone à l'écart et renouvela sa question, qu'il paraissait avoir fort à cœur. Wolf Tone répondit : « C'est la république. » Hoche reprit : « En êtes-vous bien sûr? — Aussi sûr que je puis l'être de quelque chose. Je ne connais personne en Irlande qui pense à autre chose. » Hoche reprit encore : « N'y aurait-il pas de danger que les catholiques constituassent une monarchie au profit de leurs chefs? — Pas le moindre. » Hoche parut satisfait de la réponse. Après le dîner, auquel prirent part Lacuée et Truguet, Wolf Tone se retira. Carnot, Clarke, Hoche, Truguet, Lacuée, conférèrent de six heures à neuf heures du soir. Le projet de chouannerie en Angleterre fut écarté : c'est à quoi Wolf Tone travaillait depuis longtemps, convaincu que ce genre de guerre paralyserait les meilleurs citoyens en Irlande même, et soulèverait en Angleterre un mouvement général d'horreur qui se traduirait par une résistance énergique. Clarke en informa Wolf Tone. « Ce fut, écrit celui-ci dans son journal, une mémorable journée. J'avais dîné avec le président du Directoire, et j'étais fier, en outre, de ce qu'on avait accédé à mes idées. J'avais fait pour cela de dignes sacrifices. J'aime beaucoup Carnot, mais je crois que j'aime Hoche bien davantage. »

Le général retourna à Brest et se donna tout entier aux préparatifs. Le désarroi des arsenaux, la lenteur des agents, l'inertie des bureaux de la marine, la mauvaise volonté de plusieurs chefs le mettaient hors de lui. Il retrouva sa belle effervescence de génie de 1793, lors de la campagne d'Alsace, où tout était à créer dans l'armée, quand il fallait lutter contre l'intrigue sournoise de Pichegru et la présomption fanatique de Saint-Just; mais il attisa aussi la fièvre qui dès lors le consuma sourdement. Il se multiplie, il se prodigue, il sait mettre en chaque place l'homme qui convient, il enflamme tous ses collaborateurs du feu sacré qui l'anime. Il tient liées toutes les parties de la machine, il règle les plus minutieux détails d'approvisionnement et d'armement; mais en même temps il s'impatiente ; il veut tout voir, tout contrôler par lui-même ; il y perd du temps, se le reproche, et s'en prend aux incapables, aux malveillants qui lui résistent, qui ne le comprennent pas ou tout simplement le déroutent dans leur

ornière. Ce sont des traîtres! Il les éperonne, les invective, les dénonce, et il s'use lui-même par ces alternatives de chaleur et d'abattement, de découragement et d'illusion. C'est la hâte de vivre, dont il devait mourir[1]. Que l'on compare, avec les lettres de Hoche à cette époque, celles de Bonaparte dans la même période, ses continuelles dénonciations contre les commissaires des guerres, contre les agents civils, les bureaux, ses récriminations contre les chefs des autres armées, ses impatiences, ses emportements, ses anxiétés de tout perdre en une seule journée, ses accès d'hypocondrie, ses doléances de santé, ses démissions réitérées suivies de réactions subites de confiance et d'activité, on verra que cet état d'âme n'était pas particulier à Hoche. Si Hoche le trahit plus violemment et en souffre davantage, c'est qu'il ne s'était point trempé comme Bonaparte, à la lutte de tous les jours, et exercé, dès l'enfance, à la maîtrise de soi-même. C'était un enfant de l'Ile de France, nerveux, généreux, frémissant: ses artères battaient trop vite; il s'élançait à l'assaut de la vie, comme à l'assaut d'une barricade; très capable de raison, mais par accès seulement et non par suite concertée. La Révolution, en l'exaltant, l'avait enfiévré.

Il s'élève à la grande politique par envolées subites. Il demande des instructions; en réalité, il en suggère. Les questions qu'il pose au Directoire impliquent tout un plan de gouvernement pour l'Irlande affranchie. Ce sont, mais avec la sympathie humaine, la foi aux idées, l'élan et le cœur, si j'ose appliquer ces mots à la politique, des vues qui correspondent à celles que Bonaparte développait dans ses proclamations et instructions aux Italiens. Il faut, comme pour Bonaparte, y chercher par reflet des aperçus sur le gouvernement intérieur de la France. Le gouvernement de la France et la fin de la Révolution étaient les pensées maîtresses des deux jeunes héros de la République. L'Irlande pour Hoche, l'Italie pour Bonaparte n'étaient pas seulement des moyens de donner la paix aux Français, c'étaient deux grands théâtres d'expérience où se formaient et se dessinaient leurs idées en matière d'État. On voit par l'organisation de

1. Guillon, *la France et l'Irlande*, p. 105 et suiv.

l'Italie s'annoncer et se préparer le consulat de Bonaparte. Les desseins de Hoche pour l'Irlande et bientôt après pour les pays du Rhin, permettent de conjecturer ce qu'eût été son protectorat ou sa présidence de la République française.

Il écrit au Directoire, le 6 juillet : « Quelle sera la conduite que tiendra le général commandant au moment où l'insurrection éclatera? ...Si, après avoir convoqué une Convention nationale, il ne se rend au lieu indiqué pour le rassemblement des mandataires du peuple que quelques individus obscurs, sans talents, sans crédit, devront-ils être regardés comme des législateurs du peuple irlandais? Nul doute, d'ailleurs, que, si les membres du Comité catholique et ceux de l'Assemblée de l'union des *defenders* se rassemblent, on ne doive les considérer comme les véritables représentants de la nation. Dans ces deux cas, il faudra user de ménagements et se conduire avec la loyauté et la générosité qui caractérisent la nation française : chercher toujours à concilier les insurgents qui pourraient se diviser pour des motifs quelconques et conduire les esprits vers le gouvernement républicain... Pourra-t-on traiter le pays comme une conquête et, en cas d'échec, est-il un arrangement, une capitulation à faire avec le gouvernement anglais? »

Le Directoire, qui recevait alors les indications de Wolf Tone, répondit, le 19 juillet, par une instruction développée. « Prudence, esprit, talents militaires, connaissance des éléments qui peuvent contribuer à former des systèmes plus ou moins parfaits de gouvernement, douceur et fermeté, et le désir de voir ses semblables jouir des bienfaits de la liberté, telles sont les qualités que doit avoir le général chargé d'opérer l'indépendance de l'Hibernie. Ces qualités, nous les avons trouvées en vous ; les grands services que vous n'avez cessé de rendre à la République française et la pacification récente de ses départements de l'Ouest » ont décidé le choix du Directoire. Tant que les troupes françaises seront en Irlande, le général en chef devra tenir les rênes du gouvernement. Il s'attachera à ce que la première Convention nationale ne soit « ni mal composée, ni trop nombreuse » : si elle inclinait vers l'Angleterre et vers des principes funestes pour la France et pour l'Hibernie, il pourrait la dissoudre. Avant tout, éviter une monarchie : à défaut d'une république à la fran-

çaise, le Directoire se contenterait d'une constitution analogue à celle de Gênes. Si, malgré les conseils du général, le vœu public se prononçait pour la monarchie, il tournerait tous ses efforts « à donner à la nation irlandaise un chef du pays bien disposé en faveur de la France et très connu comme ennemi passionné de l'Angleterre. Il devrait être de la religion catholique romaine ». L'antagonisme religieux serait une garantie. Le Directoire attend que l'Irlande nous indemnisera par la création d'une marine redoutable, par des facilités de commerce, par une action ardente contre l'Angleterre. Il ne paraît pas que les Irlandais soient disposés « à s'affranchir du joug de la superstition de Rome : un culte conforme à la religion naturelle dont la base serait le déisme pur conviendrait plus que tout autre »... au Directoire, ou au moins au Directeur Larevellière-Lépeaux ; faute de mieux, on tolérera toutes les religions sans en soutenir aucune : on les tolérera, mais en s'accommodant de façon que la religion anglicane demeure en minorité, et sans donner trop d'influence à la religion romaine. Si, enfin, la révolution réussit, Hoche pourra passer en Angleterre. Le 20 juillet, le Directoire signa l'arrêté qui nommait Hoche général en chef de l'armée d'Irlande, et le chargeait de régler les préparatifs de l'expédition.

III

C'était la partie douloureuse et exténuante de la tâche. C'était aussi pour une âme d'État, comme l'était celle de Hoche, une incitation constante à concentrer dans ses mains tous les moyens d'action, comme il assumait toute la responsabilité. Ainsi faisait depuis six mois Bonaparte en Italie et ainsi, seulement, il avait pu opérer de si grandes choses. Bruix, alors directeur général des mouvements du port de Brest, le plus zélé, le plus utile des collaborateurs de Hoche, lui écrit le 1er novembre, dénonçant l'inertie, les conflits d'attributions et les prétentions qui paralysent tout : « Le plus puissant moteur manque au mouvement de cette machine, je veux dire cette volonté opiniâtre, ce dévouement absolu qui fait triompher de tous les obstacles

dans l'entreprise des choses grandes et hardies qui doivent tourner à la gloire de la patrie... Au lieu de cette autorité morcelée et répartie entre des mains faibles, incertaines et ayant des intérêts divers, il faudrait que toute l'autorité, débarrassée des formes administratives, fût concentrée dans les mains d'un seul homme qui n'eût d'autre volonté que celle du gouvernement, d'autre passion que celle de la vraie gloire, et d'autre intérêt, enfin, que celui de la chose publique. Cet homme, mon général, je voudrais que ce fût vous. » « L'autorité, je dirai même la volonté est trop divisée, trop morcelée, — ajoute-t-il encore le 5 octobre. — Ce sont les nécessités de la guerre; elles s'imposent à la préparation aussi bien qu'à la direction de la guerre ; et comme la République ne vit que par la guerre et pour la guerre, la transition se fait insensiblement, dans l'esprit des hommes, du gouvernement des armées au gouvernement de l'État. » Le Directoire y cède en Bretagne, comme il y cédait en Italie : le 30 septembre, il investit Hoche de cette autorité unique que Bruix sollicitait pour lui. « Nous devons, lui écrit le vaillant Truguet, vouloir bien ce que nous voulons. Cette irascibilité de volonté a fait triompher nos armées de terre, et c'est elle aussi qui nous fera triompher sur mer. »

Mais ces lenteurs, qui reculent l'entreprise à la saison des tempêtes, ont une autre conséquence aussi funeste. Le bruit des préparatifs transpire; les espions anglais entrent en campagne; ils se faufilent dans les chantiers, de Flessingue à Brest. Le cabinet anglais a des agents jusque dans les bureaux de la guerre; il en est qui se vantent d'avoir accès dans le cabinet même de certains Directeurs. Duverne de Presle se procure le plan de descente en Irlande. A partir du mois de juillet, Mallet du Pan est averti par ses correspondants des dispositions, des progrès, des difficultés de l'expédition [1]. Les ministres anglais ont appris, en Vendée et en Bretagne, comment se préparent et aussi comment se combattent ces insurrections et ces débarquements. Ils arment; ils soulèvent une contre-insurrection d'orangistes, d'anglicans, de proprié-

1. Voir la *Correspondance avec la cour de Vienne*, publiée par M. André Michel, t. II, p. 104, 105, 118, 124, 125, 140.— *Mémoires de Barras*, t. II, p. 346, 378.

taires. Ils mettent toute leur police en branle. Hoche devient, comme Bonaparte, en Europe aussi bien qu'en France, « important et redoutable ». Les royalistes et les Anglais lui font l'honneur de penser à lui ; Frotté propose de reprendre le manège interrompu en 1795 et d'entamer, avec le pacificateur de la Vendée, la négociation louche de défection, les tentatives de séduction que Montgaillard a menées, pour le compte de Condé, avec Pichegru, que d'Antraigues va se charger d'entamer avec Bonaparte. Si l'on ne réussit point à débaucher le général, on s'accommodera de façon à le déconsidérer sournoisement : on le rendra suspect aux républicains, par les pourparlers mêmes qu'on aura essayé d'engager ; on lui enlèvera cette confiance aveugle et enthousiaste du soldat, qui est une condition nécessaire au succès d'une expédition comme celle d'Irlande. « Muni d'une capitulation de l'Angleterre et des pouvoirs de Monsieur, raconte Frotté, je me flattais de réussir. Dans ce cas, l'armée de Hoche, forte de plus de cent mille hommes, et les royalistes, marchant de concert sous le même drapeau, n'avaient aucun obstacle à vaincre pour arriver à Paris et se rendre maîtres au moins de tout l'Ouest de la France, tandis que les autres armées républicaines étaient enfoncées au centre de l'Allemagne et de l'Italie. »

Au mois d'août 1796, Frotté, porteur d'une lettre du comte d'Artois, se présenta chez Pitt. Il demanda trois millions sterling disponibles le jour où Hoche se serait prononcé, et la garantie de la reconnaissance de Louis XVIII par l'Angleterre dès que ce prince serait proclamé roi par l'armée de Hoche. Pitt différa sa réponse. Frotté fit tenir, le 13 septembre, à Hoche, une lettre où il lui demandait un entretien particulier pour traiter « de grands intérêts qui ne pouvaient être communiqués qu'à lui seul ». Si l'on veut savoir ce que Hoche avait acquis de tact, de finesse, de politique, ce qu'il joignait à sa droiture naturelle d'art de faire et d'art de dire, il suffit de lire sa réponse à Frotté : « Il n'est si grand intérêt, monsieur, lui écrit-il le 14 septembre, qui ne puisse se traiter par écrit. Bien que je ne voie pas comment vous pouvez être utile à la République, ni comment, avec des sentiments si diamétralement opposés, nous pourrions jamais concourir ensemble au retour de l'ordre intérieur, j'aurais été satisfait de pouvoir

vous convaincre de vive voix de l'inutilité de vos efforts pour rallumer la guerre. Votre éloignement ne le permet pas. Veuillez donc me faire connaître par écrit quels sont vos projets et croire que je les seconderai s'ils tendent à consolider le gouvernement républicain actuel. » Cette réponse ne découragea pas Frotté. Le comte d'Artois, inépuisable en illusions et en promesses, y découvrit même quelques dispositions cachées à la grâce monarchique ; il adressa à Hoche une belle missive, où, sans parler des avantages qui seraient faits à ce général (l'espérance du bâton de maréchal, pour lui, la confirmation de leurs grades pour ses officiers !), il lui annonçait les secours de l'Angleterre : « Il me serait doux, concluait-il, de partager avec un brave Français comme vous l'honneur et la gloire d'ouvrir à notre Roi les portes de son royaume. » Pitt refusa de garantir la reconnaissance de Louis XVIII : il n'entendait point « travailler contre ses véritables intérêts en relevant la France », et il déclara que, sous ces réserves seulement, il donnerait les millions. Puis il tira en longueur, et l'affaire s'arrêta. Quant à Hoche, il avait immédiatement instruit le Directoire des ouvertures de Frotté et de la réponse qu'il y avait faite.

L'automne s'écoula dans les mêmes alternatives d'ardeur et de fatigue. Le 1er octobre, Hoche écrivit à Clarke : « Je ne crois pas que nous puissions compter sur notre expédition. » La malveillance des chefs de la marine, à l'exception de Bruix, arrête tout. Hoche rassemble les ingénieurs et les commissaires récalcitrants. Il les exhorte, il croit les avoir entraînés. « Cependant, écrit-il le 3 octobre, il a fallu donner encore. Impatienté d'entendre dire sans cesse qu'un gouvernement qui n'a pas d'argent ne doit pas faire d'expédition, j'ai fait remettre sur mes fonds cinquante mille livres en numéraire... Enfin, il ne me reste plus qu'à trouver sept mille matelots et si, après cela, nous avons bon vent et que personne n'ait la colique, nous partirons, avec l'aide de Dieu, dans trois semaines... Ouf, quel effort ! » Un mois après, il était toujours échoué sur les mêmes grèves. Il fulmine contre Villaret, dont l'escadre n'est pas en mesure. « J'ai donné ma parole d'honneur que j'irais seconder ce brave peuple. Je dois la tenir, mande-t-il au Directoire, le 3 no-

vembre. Permettez-moi de partir avec une frégate. Vous m'enverrez cet hiver les secours que vous jugerez convenables. »

Enfin les navires sont armés. Hoche dresse les instructions pour chaque capitaine ; il prépare les proclamations aux Irlandais. C'est une des grandes époques de sa vie. Bonaparte l'avait devancé, et dans la guerre et dans la politique; il avait conquis des provinces, dicté des traités, émancipé des peuples. Hoche, qui avait un nom dans la République quand Bonaparte était encore inconnu, brûle de le rejoindre et de reprendre ses avantages. Il se voit enfin en mesure et à la veille d'opérer de grandes choses. C'est alors que, sans doute, il prit cet « air royal », dont a parlé Michelet et qui offusquait tant Carnot, aveugle au masque césarien de Bonaparte. Les flottes anglaises croisent devant Brest, et gardent la haute mer ; on compte, pour les attirer au loin, sur une diversion combinée avec les Espagnols. Mais rien ne se fait. Le 8 décembre, Hoche écrit au Directoire : « Après bien des travaux, je me vois contraint de renoncer à mon entreprise. Notre détestable marine ne peut et ne veut rien faire. J'offre au gouvernement les seize mille hommes que je réservais pour l'expédition. Attendre plus longtemps serait les exposer à périr de faim et de misère. Obtenez, je vous en supplie, que je ne les quitte pas. Je les conduirai où l'on voudra, en qualité de général divisionnaire, et quel que soit l'homme sous lequel on me place, soyez convaincu que je remplirai mon devoir ». Le commencement de la lettre est toute colère, la fin est tout cœur. Hoche, tout entier, est dans ce contraste: l'emportement d'une ambition généreuse, le retour d'une âme magnanime. Quand il désespère de servir avec gloire, il donne sa démission; étant sincère, il la donne le désespoir dans l'âme ; on la refuse, il reprend courage, rend grâces aux dieux et jure de prouver sa reconnaissance par de nouveaux services. Bonaparte donne sa démission par politique, afin de s'imposer. Lorsqu'en réponse il reçoit de nouveaux pouvoirs, il en prend acte pour se pousser à de nouvelles usurpations et se jouer, avec plus de mépris, du gouvernement dont il se rend maître.

Le Directoire se décourage à son tour de cette expédition

toujours déconcertée : il ordonne de débarquer les troupes et annonce, le 17 décembre, à Hoche un autre commandement. Mais, dans l'intervalle, l'escadre attendue arrive; le vent paraît favorable, Hoche se rembarque, et le jour même où les Directeurs signaient l'arrêté qui le rappelait, il annonce son départ et adresse ses adieux : « Qu'il me soit permis maintenant, citoyens Directeurs, de vous prier de vous rappeler de moi, quel que soit le sort qui m'attende. Jamais, non, jamais, la patrie n'aura de soldat plus dévoué, ni le gouvernement d'ami plus fidèle. Si j'ai commis quelque erreur, n'en voulez qu'à mon inexpérience; mon cœur n'y a nulle part. » Et cependant, le lendemain, il est encore à l'ancre : « Je croyais bien toucher à la fin de la lutte scandaleuse de la marine contre le gouvernement... » Le vent est bon : ce sont les voiles qui manquent! « Avant un mois, on nous assurera qu'il n'y a plus d'eau dans la mer. » Sans atténuer en rien l'impéritie des bureaux, ni surtout l'abominable désarroi de la marine, en hommes, en navires, en agrès, le grand obstacle ici, c'était la force des choses, et Bonaparte en fit trop complètement l'expérience en son omnipotence même, dans son camp de Boulogne, et dans le plein jeu de son prestige.

Malgré tout, on partit le 15 décembre. La flotte, dispersée et désemparée par les vents contraires, les fausses manœuvres des officiers, l'inexpérience des équipages, le mauvais état des navires, s'égara dans les brouillards. La *Fraternité*, qui portait Hoche, fut un des premiers vaisseaux qui perdit la route : pendant plus de quinze jours, on n'en eut point de nouvelles. Sans Hoche, l'expédition n'était plus qu'une aventure. Hédouville, resté à terre, tâchait de rassembler une nouvelle flotte. « Mais, écrivait-il au Directoire, il nous manque l'homme le plus propre à nous seconder par son audace, ses talents et son génie. Le général Hoche avait, pour ainsi dire, électrisé les troupes qu'il commandait, et avec elles, il aurait humilié et, je crois, entièrement abattu la puissance anglaise. » Cette lettre est du 18 janvier 1797; le 12, Hoche était en vue de l'île de Ré. Las d'être ballotté par la mer et le vent contraire, après avoir été, près d'un an, tiraillé par les hommes, rétifs et malveillants, épuisé par le

mal de mer, le froid surtout, secoué par une toux qui ne le quitta plus, il se jeta dans une barque, au risque de se noyer, prit terre, gagna La Rochelle, monta dans une voiture de poste et courut à Paris. Tout le monde fut frappé de l'altération de ses traits.

IX

Le Directoire avait besoin de relever ses affaires en Allemagne. Hoche reçut le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse. Il était rendu à son élément et revenait à son théâtre. Il ne renonçait ni à affranchir l'Irlande, ni surtout à écraser l'Angleterre, suprême objet de la guerre, mais c'était sur le continent qu'il fallait encore une fois l'attaquer, c'était par le continent qu'il fallait l'investir et la bombarder avant de donner l'assaut final. Il s'en réservait le péril et n'en voulait laisser l'honneur à aucun autre. « Ma fortune, écrivit-il à Hédouville, resté en Bretagne, me mènerait-elle aussi cette année aux portes de Vienne, ce que j'espère, je la quitterais encore pour aller à Dublin, et de là à Londres. » Mais il allait rencontrer Bonaparte, plus profond dans l'ambition, plus mesuré dans la marche, plus favorisé dans la fortune, à qui, avec les batailles décisives et les négociations directrices, revenait, en ce moment-là, tout le gouvernement des affaires de la France.

« Croyez-en notre énergie, disait, au commencement de mars, Reubell au ministre prussien Sandoz, si l'Angleterre est impérieuse dans ses propositions, nous ne le serons pas moins à les rejeter autant de fois qu'elle les produira ; nous soutiendrons plutôt une guerre éternelle que de renoncer à une acquisition (la Belgique) qui est liée avec le système que nous avons adopté en Hollande. » Il fallait vaincre l'Autriche, alliée de l'Angleterre, pour contraindre l'Angleterre à laisser la Hollande sous la dépendance de la France ; il fallait à la France une Hollande assujettie pour y trouver les ressources d'argent et de vaisseaux, propres à préparer l'invasion de l'Angleterre et à contraindre les Anglais de laisser à la France

la paisible possession de la Belgique. Le général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse avait, dans l'un et l'autre dessein, un rôle prépondérant. Il avait à surveiller les Hollandais, à les tenir en obéissance et en haleine, à presser leur armement maritime ; il avait à pousser la reprise des hostilités contre l'Autriche et la grande marche sur Vienne qui, combinée avec les mouvements de Bonaparte, devait réduire l'empereur à demander la paix. « Le général Hoche, note Barras le 10 février 1797, a présenté un plan de campagne sur le Rhin ; ce beau travail est celui d'un homme qui connaît aussi bien la guerre que la politique. Le plan de Hoche est accepté avec admiration et reconnaissance unanimes. »

Arrivé le 24 février sur les bords du Rhin, il se livre de toute son ardeur à cette tâche. Les armées, surtout celle de Moreau, avaient passé un hiver misérable et déprimant au possible. Le soldat, nu et affamé, réclamait la paix à grands cris. Le plus urgent était de le rhabiller, de le réconforter ; puis de harceler Moreau, trop flegmatique, trop temporisateur. Quant aux affaires d'Allemagne, Hoche partageait l'opinion alors dominante parmi les républicains. « Voyez en lui, disait Reubell à Sandoz, un homme qui aime la Prusse et qui ne connaît d'autre militaire que celui de la Prusse. » Il appartenait à ce « parti démocratique qui — rapporte encore Sandoz — était l'ennemi déclaré de l'Autriche, avait le désir de la réduire au dernier degré de faiblesse, pour l'empêcher de nuire, et celui d'élever grandement la puissance de la Prusse ».

Au commencement d'avril, l'armée de Sambre-et-Meuse, refaite et ranimée, était prête : les Autrichiens avaient peu à peu dégarni leur armée d'Allemagne pour se renforcer en Italie ; le moment était favorable. Hoche, fatigué des lenteurs de Moreau, résolut de l'entraîner quand même. Il dénonça l'armistice, passa le Rhin dans la nuit du 17 au 18 avril et battit les Autrichiens à Neuwied. Moreau suivit le mouvement, passa, à son tour, le Rhin. La nouvelle des préliminaires de Leoben, apportée directement par un courrier de Bonaparte, les arrêta en pleine offensive. Hoche dut ronger son frein, mais le patriotisme l'emporta chez lui sur l'émulation. Bien qu'il fût général en chef et qu'il n'eût d'ordres à recevoir que du Directoire, il n'hésita pas à suspendre ses opérations. « Je dois me réjouir avec tous

les Français de la bonne nouvelle que vous voulez bien me transmettre, écrivit-il à Bonaparte. Nous n'oublierons jamais que c'est à vos travaux que nous devons la paix et ses inestimables résultats. »

Deux grands objets, d'ailleurs, sollicitaient son activité politique et son génie guerrier : l'expédition d'Angleterre qui, en conséquence de la paix avec l'Autriche, allait redevenir la première et la suprême affaire de la République ; puis, ce qui s'imposait de plus près et avec plus d'urgence, l'organisation des pays de la rive gauche du Rhin. Hoche s'en était donné un aperçu ; il s'y consacra, parcourant les campagnes, séjournant dans les villes, observant, interrogeant. Il avait trouvé ce pays aussi malheureux que l'armée, pressuré, agité, s'épuisant à héberger un vainqueur qui lui avait promis la liberté et qui ne lui apportait que la réquisition et la ruine. Sous le prétexte que ces pays n'étaient ni réunis par décret ni cédés par traité, le Directoire les faisait traiter en pays conquis. Hoche rassura les habitants par son esprit de justice, par la tenue surtout qu'il sut donner au gouvernement. Grâce à l'ordre et à l'économie qu'il imprima au service des réquisitions, à son impitoyable sévérité contre le gaspillage, à sa lutte incessante contre les commissaires exacteurs et déprédateurs, sangsues de l'habitant, vermine de l'armée, destructeurs de la conquête, les pires ennemis de la France que le soldat faisait aimer et qu'ils faisaient haïr, Hoche trouva moyen de ravitailler ses troupes, de soulager l'habitant et de faire rentrer l'argent. Il était temps.

La population se lassait de l'incertitude de l'avenir et de la misère du présent. La France saurait-elle conserver sa conquête, et, la conservant, la saurait-elle administrer? Les bienfaits annoncés ne s'annonçaient point. La liberté que donnerait la République serait-elle la liberté rêvée? Ces peuples étaient encore indécis et malléables : leurs traditions de civilisation latine les inclinaient vers la France ; leurs penchants à l'indépendance locale les détournaient de l'annexion pure et simple ; leurs intérêts, leur raison, leurs désirs de liberté civile et religieuse les portaient à se rattacher à la grande république, propagatrice des *droits de l'homme*, protectrice des nations émancipées ; leur langue, cependant, leurs mœurs,

leurs instincts natifs, l'inconscient et l'inexpliqué de leur tempérament national les rattachaient sourdement à l'Allemagne. Ils en détestaient tout ce qui s'y voyait : les gouvernements, la société ; ils n'en aimaient que le génie populaire. Tout était ainsi chez eux en contrariété et en suspens, aussi bien les vœux qu'ils formaient que le sort auquel ils semblaient destinés[1].

La masse, comme partout, se taisait, portant le poids du jour, craignant de regarder devant soi, de se compromettre surtout et d'encourir le soupçon du maître d'aujourd'hui, les représailles du maître de demain. Parmi ceux qui se prononçaient, on pouvait distinguer des nuances très sensibles dans l'attrait plus ou moins mélangé de sympathie et de calcul qu'ils déclaraient pour la France. Il y avait des « patriotes » proprement, ou plutôt improprement dits, plus cosmopolites que républicains, plus républicains que Français, qui désiraient la réunion immédiate et complète : dans cette réunion seule ils trouveraient la sécurité contre un retour offensif des princes allemands et les espérances que la qualité de citoyens d'un grand État ouvrait à leur ambition. D'autres, qui auraient été plus justement qualifiés de « patriotes », plus rhénans qu'Allemands ou Français, mais épris de la liberté et de ses avantages, s'encourageaient à la constance ; ils considéraient les charges qui les écrasaient comme une suite inévitable de la guerre : ils n'attendaient d'adoucissement que de leur adoption définitive par la grande République, qui leur assurerait la liberté et leur donnerait un bon gouvernement. Les fonctionnaires et les agents des anciens pouvoirs composaient une classe intermédiaire, nombreuse et influente : on avait l'habitude de leur obéir, on continuait à les écouter. Ils se montraient réservés, attendant la paix pour s'engager, mais ne cachant pas que, quel que fût le maître, pourvu que ce maître les fît servir, ils le serviraient. « Ils n'avaient ni passion pour la France, ni enthousiasme pour la liberté, ni attachement obstiné à l'ancien ordre de choses : ils étaient prudents et indifférents. Ils voulaient bien se laisser prendre, mais non se donner[2]. » A Bonn, à Cologne, on trouvait

1. Voir les livres allemands de Häusser, Remling, Venedey, Perthes, Hüffler, Hesse, Biedermann.

2. Alfred Rambaud, *Les Français sur le Rhin*.

dans le clergé, dans le peuple attaché aux croyances catholiques si enracinées en ce pays, dans les congrégations et confréries, dans les corporations et maîtrises, dans les anciennes administrations urbaines, tous gens épris de leurs chartes et privilèges, des résistances tenaces à la réunion. Quant aux paysans, ils souhaitaient la paix qui mettrait fin aux réquisitions, au cours forcé des assignats, aux cantonnements, qui concilierait les avantages de l'ancien état de choses, la douceur du gouvernement patronal, avec les avantages de la Révolution, l'abolition des droits seigneuriaux avec les beaux placements d'économie en terres nobles confisquées et en biens d'Église sécularisés.

Dans cette incertitude, nombre de ces Rhénans, et non des moins cultivés ni des moins estimables, se reprenaient à caresser la chimère des premiers jours, celle des patriotes mayençais de 1792 : une république indépendante, soit unitaire, soit formée d'une fédération de villes et de cantons, à la manière suisse, protégée par la République française, et prenant entre l'Allemagne, parente toujours redoutée, mais affectionnée quand même, et la France, mère adoptive, patrie d'élection, mais crainte aussi, un lien, un gage de paix et de conciliation. Profitant de la république et de l'empire, se réclamant de l'une contre l'autre, se protégeant de l'une et de l'autre, ménagés par les deux, sans les charges d'aucune, ils auraient constitué une *Marche* républicaine, comme il y avait eu des Marches impériales. « Nous nous disions, écrit un de ces républicains : les Français ont traîné tous les principes dans la boue ; nous devons, comme Allemands, montrer que ces principes sont applicables ; c'est pourquoi nous voulons nous prononcer, non pour la réunion à la France, mais pour l'indépendance. Nous voulons la république cisrhénane. »

L'exemple de la Hollande ne les décourageait pas. Encore que rigoureux et précaire, le sort des Hollandais leur semblait préférable au leur dans le présent ; il permettait de tout attendre de l'avenir. L'exemple des Italiens et l'expérience faite par Bonaparte convainquirent les meneurs et frappèrent singulièrement les indécis. Les descendants des Celtes et des Germains, colonisés par Rome, leur paraissaient destinés, comme les anciennes colonies romaines de l'Italie, à se faire

les alliés de la Rome nouvelle, et à prospérer dans la *paix française*, comme les autres avaient prospéré dans la *paix romaine*. Pourquoi ne verrait-on pas la république cisrhénane puisqu'on voyait surgir et grandir chaque jour la république cispadane et la transpadane? Cologne, Aix-la-Chapelle, Bonn, Mayence, Trèves, Spire, Worms, Coblentz, valaient, pour les traditions et les souvenirs de liberté locale et d'association impériale, Milan, Pise et Ferrare. L'homme manquait seul pour concentrer ces aspirations et diriger le mouvement. Les patriotes rhénans avaient tourné leurs premières espérances vers Marceau : ce héros était mort. Ils étaient retombés sous le joug des commissaires déprédateurs, pour qui les peuples n'ont qu'un droit, celui d'être exploités, et, de la grande république, ils n'avaient plus connu que le fisc insatiable. Mais voici qu'on leur envoie, et pour les garantir à jamais contre le retour des anciens maîtres, et pour organiser leur province, le plus magnanime des guerriers républicains, celui qui a su réconcilier les rebelles de l'Ouest en leur rendant leurs prêtres et en les rendant eux-mêmes à leurs champs, qui a rouvert les églises et supprimé le brigandage, Hoche, que l'on appelle partout le « Bonaparte du Nord ». Pourquoi ne ferait-il pas, pour eux et avec eux, ce que Bonaparte a fait pour les Lombards et pour les peuples de l'Émilie?

Des comités de propagande se forment à Kreuznach, puis rayonnent vers Coblentz et Bonn. Ils envoient des émissaires qui exhortent les populations, de Trèves à Cologne, à se confédérer en république; ils distribuent des secours aux misérables; ils promettent aux catholiques la liberté du culte: ils font signer des pétitions; ils plantent des arbres de la liberté: ils organisent des fêtes et des manifestations: ils ont un drapeau; ils s'insinuent dans les municipalités: ils envoient un agent officieux à Paris; ils députent un homme de confiance au quartier général de Hoche. Par goût, par nécessité, par émulation de Bonaparte, Hoche se portait de plus en plus au gouvernement des hommes. Il en avait les dons essentiels, l'esprit de simplicité, et l'esprit d'équité. C'est la fatalité de ce temps que, par la sottise et la corruption du pouvoir civil, le pouvoir militaire apparaisse partout comme le pouvoir réparateur, celui qui seul peut accomplir l'œuvre

d'ordre sans laquelle les peuples ne peuvent vivre, et l'œuvre de justice que les peuples attendent de la Révolution. Comme il l'a déjà fait dans l'Ouest, comme Bonaparte le fait en Italie, Hoche s'attribue les pouvoirs dont il a besoin et étend à l'organisation civile de la conquête la dictature militaire du conquérant. Il met fin à l'anarchie administrative et financière : il constitue, à Bonn, sous le nom de « commission intermédiaire », un gouvernement civil provisoire ; il révoque les agents français qui ont abusé de leur mandat, procède à des enquêtes sur leurs excès, les réprime et remplace ces fonctionnaires, à la fois incapables et pillards, par d'anciens employés de bailliage, des indigènes, ralliés ou soumis, qui ménagent l'habitant, le traitent selon ses mœurs, perçoivent davantage, avec moins d'abus, et ne retiennent plus de commissions. Il suspend les contributions de guerre et les remplace par les anciens impôts : il les augmente d'un tiers, mais, succédant à l'arbitraire, ces impôts paraissent un adoucissement ; il rend aux autorités locales l'administration locale, mais partout un commissaire français exerce la haute tutelle, vérifie les comptes, veille à l'exécution des décrets et s'assure de la conservation des biens confisqués. Il promet la tolérance religieuse. Il organise la libre navigation du Rhin, et entraînant Moreau dans cette politique, comme il l'a entraîné dans l'action militaire, il étend, peu à peu, à toute la rive gauche du Rhin, les mesures qu'il a prises dans la partie nord de ces pays, soumis à son commandement.

Il était partisan de la réunion totale. « Ce n'est, écrivait-il au Directoire, qu'en conservant la rive gauche du Rhin qu'il était possible de dédommager la République des maux de la guerre. Ce n'était qu'à cette condition que le silence du gouvernement sur le partage de la Pologne eût été expliqué. » Mais, faute d'avoir le tout, il se contentera d'une partie. Consulté par le Directoire sur l'extension à donner aux préliminaires de Leoben, il répond que la République pourrait réclamer une frontière qui laisserait en dehors les possessions prussiennes et Cologne. « Il vaudrait mieux, écrit-il le 20 mai 1797, céder que d'être obligé, par une obstination impolitique, à reprendre les armes, ce qui pourrait nous faire perdre la considération dont nous jouissons chez les puissances

étrangères, et altérer la confiance du peuple dans le gouvernement, qui en tire toute sa force... Si la ligne que nous avons tracée entre le Rhin et les frontières constitutionnelles (les Pays-Bas, le Luxembourg, Liège) était adoptée, il est à croire que nul n'aurait rien à dire sur le traité qui va se conclure et qu'on n'aurait qu'à se louer de la modération dont le Directoire a si souvent donné des preuves. »

Mais si Carnot trouvait ce projet « judicieux », la faction conquérante du Directoire, les *triumvirs*, comme on les appelait, l'estimaient insuffisant. Ils entendaient tirer des préliminaires la limite du Rhin, de Bâle à la Hollande. Les préliminaires déclaraient, à la vérité, que la paix se ferait sur le principe de l'intégrité de l'empire. Mais il y avait moyen, par la convoitise des biens ecclésiastiques, d'intéresser les princes allemands à la cession de la rive gauche à la France ; les vœux de réunion, manifestés par les peuples, fourniraient, devant l'Europe, un puissant argument. Les directeurs, Reubell en particulier, remirent en mouvement les partisans de l'annexion. Émissaires venus de Paris, meneurs allemands, tous prirent pour thème l'échec déplorable de la République rhénane de 1793, la chute de Mayence, la réaction qui s'en était suivie; ils représentèrent qu'il n'y avait pas de milieu entre le retour des anciens maîtres, l'ancien régime, aggravé par les vengeances, et l'association complète avec la France; qu'il valait mieux être gouvernés par des Français, pénétrés des idées généreuses de la Révolution, que par des fonctionnaires indigènes, étroits, tyranniques, serviles au despotisme, incapables de se plier à aucune amélioration. Ils trouvèrent, comme partout d'ailleurs, des auxiliaires très actifs, très insinuants dans les juifs : l'entrée des armées françaises les émancipait, la guerre, l'occupation militaire, le cours forcé des assignats, les difficultés du change, l'émigration et ses subterfuges, les confiscations des biens d'émigrés leur ouvraient une source intarissable de courtages, échanges, prêts et commissions : la réunion à la République leur assurait la suite de leurs affaires et la sécurité dans leurs bénéfices : ils devenaient les égaux des autres hommes par le droit, ils demeuraient leurs maîtres par l'argent ; le retour des Allemands les eût repoussés dans leurs ghettos, sous le régime de la tolérance

jalouse, fiscale, méprisante. Leur dignité d'hommes et leurs intérêts les unissaient au parti de la France : en travaillant pour la réunion, ils travaillaient pour eux-mêmes.

Résigné dès lors à la réunion partielle, Hoche ne put que s'intéresser davantage aux projets des « Cisrhénans ». Constituer cette république serait un moyen de conserver à la France un pied dans cette partie de la rive gauche que l'on n'acquerrait point définitivement, mieux qu'une tête de pont pour passer en Allemagne, un foyer de propagande par où les sympathies républicaines et l'influence française pourraient gagner la rive droite, les régions du centre et du sud, si disposées à se rapprocher. L'empire serait entamé au flanc, et cette attraction des peuples vers la France, toute libérale, toute spontanée, si conforme d'ailleurs à leurs penchants d'indépendance locale, à leur « particularisme » invétéré, n'assurerait-elle pas à la politique française une action plus directe, plus sûre en Allemagne que tous les traités et toutes les alliances de princes achetés avec des terres et des hommes, et au fond irrémédiablement hostiles, et par leurs préjugés et par leurs intérêts mêmes ?

Hoche eut à peine le loisir d'esquisser ces vues dans son esprit. L'Irlande et l'Angleterre le réclamaient. Aussi bien, il ne les avait jamais négligées. C'était à la fois sa pensée de derrière la tête, en politique, et la part d'épopée dans son beau rêve de gloire. Il était demeuré en relations avec les émissaires irlandais. Il se remit à préparer l'insurrection de l'île. Les « patriotes » promettaient de ne point poser les armes avant que la France et l'Espagne eussent chassé les Anglais de Gibraltar. Mais l'Espagne n'agirait que par diversion. C'est sur la Hollande que la république comptait cette fois pour fournir les vaisseaux, les marins, l'argent. Or, tout était trouble, crainte, indécision dans cette république. Hoche se rendit dans le plus grand secret à La Haye, à la fin de juin, pour conférer avec le gouvernement hollandais et les agents français, examiner l'état des préparatifs, se concerter enfin avec les Irlandais. Les Hollandais se disaient prêts à agir : seize vaisseaux, dix frégates, 15 000 hommes ; mais ils désiraient se réserver la direction de l'entreprise. Hoche, tenté un instant de s'embarquer avec 5 000 Français d'élite, y renonça et

revint à Cologne, persuadé que, peu de jours après, la flotte hollandaise pourrait prendre la mer. Les grands desseins sur l'Angleterre étaient encore une fois ajournés, et peut-être faudrait-il avant de marcher sur Londres vaincre décidément les Anglais à Vienne? C'est alors que la politique vint le surprendre pour le jeter dans une aventure à laquelle rien ne l'avait préparé. Il avait connu de la guerre et de la politique les plus grands côtés; il s'en était emparé, il les avait dominées. Il ne connaissait que pour les détester et en avoir souffert, le manège des factions, l'intrigue, les complots, la guerre civile. Il s'y trouvait comme hors de lui-même et il ne pouvait que s'y égarer.

ALBERT SOREL
de l'Académie française.

LE MOULIN SILENCIEUX

I

Depuis combien de temps le « Moulin silencieux » porte-t-il ce nom? Je ne sais. Depuis que je le connais, c'est un vieil édifice à demi écroulé, reste lamentable d'une époque depuis longtemps évanouie.

Délabrés, sans toit, ses murs, qu'émiettent les années, se dressent vers le ciel, laissant la route ouverte à tous les vents. Deux grandes pierres rondes, qui sans doute ont bravement travaillé jadis, ont rompu la charpente vermoulue qui les portait et, entraînées par leur propre poids, se sont enfoncées dans le sol profondément.

La grande roue demeure suspendue de travers entre les deux supports pourris. Les palettes ont disparu ; seuls les rayons se dressent encore en l'air, semblables à des bras tendus vers le ciel pour demander le coup de grâce. La mousse et les algues ont jeté sur le tout un manteau de verdure, au travers duquel le cresson pousse les touffes de ses feuilles boursouflées, d'une pâleur maladive. Un canal à demi effondré verse doucement l'eau qui tombe goutte à goutte, avec un bruit d'une monotonie endormante, sur les rayons de la roue, pour rejaillir en poussière qui remplit l'air alentour d'une vapeur humide.

Caché sous un fourré d'aunes grisâtres, le ruisseau répand

une odeur d'eau croupie; tout plein d'algues et d'herbes, il est envahi par les pins aquatiques et les joncs: au milieu seulement suinte encore un filet d'eau bourbeuse et noire, où pousse paresseusement la lentille d'eau, avec ses feuilles délicates d'un vert clair.

Autrefois, le ruisseau du moulin passait alerte et joyeux, l'écume brillait blanche comme neige le long de la digue; les roues envoyaient jusqu'au village le bruit joyeux de leur tic-tac; et dans la cour allaient et venaient, en longues files, les voitures, tandis que retentissait au loin la voix puissante du vieux meunier.

Il s'appelait Felshammer; et, rien qu'à le voir, on comprenait qu'il méritait son nom[1]. C'était un homme! Il était bien de force à faire sauter des rochers. Certes, il ne fallait pas s'aviser de le taquiner ou de le contrecarrer: il entrait alors en fureur, il serrait les poings, les veines se gonflaient sur ses tempes comme des cordes, et, quand il se mettait à jurer, tout le monde tremblait devant lui: les chiens eux-mêmes se retiraient dans leurs niches.

Sa femme était une personne douce, calme, soumise. Pouvait-il en être autrement? Une créature plus vigoureusement trempée, qui eût voulu garder ne fût-ce qu'une lueur de volonté personnelle, il ne l'eût pas soufferte vingt-quatre heures auprès de lui. Mais dans ces conditions ils menaient ensemble une existence supportable, on pourrait presque dire heureuse, sans cette fatale colère qui s'allumait et jetait des flammes à la moindre occasion et qui valut à la paisible femme bien des heures de chagrin.

Mais jamais elle ne versa tant de larmes que le jour où le malheur s'abattit sur ses enfants. Trois rejetons, de beaux et solides gaillards, étaient nés de leur union. Ils avaient les yeux bleus et vifs, les cheveux blonds, mais surtout « une paire de poings qui promettaient beaucoup », comme disait volontiers le père avec orgueil, bien que le plus jeune, qui était encore au berceau, ne put jusqu'à ce jour faire d'autre usage des siens, que de les sucer.

1. *Fels*, rocher; *Hammer*, marteau: *Felshammer*, marteau à briser les rochers, masse.

Les deux plus âgés étaient déjà des gars superbes. Quelle fierté dans le regard, quand ils se plantaient, les jambes écartées, la tête rejetée en arrière, les mains dans les poches de leur culotte! Chacun d'eux semblait dire : « Je suis le fils de mon père. Venez-y donc! »

Ils se battaient ensemble toute la sainte journée; c'était le père lui-même qui les excitait. Quand la mère, prise d'inquiétude, intervenait pour réclamer la paix, elle en était pour sa peine, et on se moquait d'elle par-dessus le marché.

La pauvre mère tremblait sans cesse pour ses terribles enfants, car elle voyait avec effroi que tous deux avaient hérité du caractère irascible de leur père. Une fois déjà, elle était accourue au moment où Fritz, qui avait huit ans, se précipitait, un grand couteau de cuisine à la main, sur son frère plus âgé que lui de deux ans; six mois plus tard, le jour arriva, en effet, où furent justifiés ses sombres pressentiments.

Les deux enfants s'étaient battus dans la cour, et Martin, l'aîné, furieux de voir Fritz le plus fort, lui avait lancé une pierre et l'avait atteint si malheureusement à la partie postérieure de la tête qu'il était tombé ensanglanté, perdant sur-le-champ l'usage de la parole.

On put sans trop de peine arrêter le sang, la blessure se cicatrisa, mais l'enfant ne recouvra jamais la parole. Il resta inerte, indifférent à tout, prenant comme un animal la nourriture qu'on lui donnait. Il était devenu idiot.

Ce fut un coup terrible pour la maison du meunier. La mère passa des nuits entières à pleurer; lui aussi, l'homme actif, énergique, erra longtemps, comme perdu dans un rêve.

Mais celui qui en reçut l'impression la plus profonde, ce fut l'auteur de l'accident. Cet enfant si fier, si turbulent, était presque méconnaissable. Son arrogance avait disparu; il était taciturne, rentré en lui-même, obéissant à la lettre aux ordres de sa mère, évitant chaque fois qu'il le pouvait les jeux de ses camarades d'école.

L'affection qu'il témoignait à son malheureux frère était vraiment touchante. A la maison, il ne le quittait pas un instant. Il se pliait avec une patience angélique aux habitudes de l'idiot tombé au rang de la bête; il apprenait à comprendre

les sons inarticulés que l'infirme faisait entendre, et le regardait faire en souriant lorsqu'il brisait le jouet qui lui était le plus cher.

L'infirme s'habitua si bien à sa société, qu'il ne voulait plus s'en passer. Quand Martin était à l'école, il criait sans interruption et il eût mieux aimé mourir de faim que d'accepter sa nourriture d'une autre main que celle de son frère.

Pendant trois ans, il traîna une existence misérable, puis il tomba malade et mourut.

Sa mort aurait dû sembler une délivrance à toute la maison; cependant elle fit couler des larmes brûlantes; Martin surtout fut inconsolable. Dans les premiers temps, il s'en allait chaque jour au cimetière, et souvent il fallait l'éloigner de force de la tombe. Il se calma pourtant peu à peu, et cet apaisement, il le dut surtout à la société de Jean, son plus jeune frère, sur lequel il parut, à dater de ce jour, vouloir reporter l'amour infini qu'il avait voué à sa victime.

Tant que Fritz avait vécu, Martin s'était fort peu occupé de Jean ; il semblait presque qu'il eût considéré comme un crime de donner à un autre la plus petite parcelle de son cœur. Mais quand la mort eut enlevé le malheureux, un besoin irrésistible l'attira vers le plus jeune; il espérait que son affection pour Jean comblerait peut-être le vide atroce qu'avait laissé en lui la mort de sa victime : il fallait réparer au profit du frère qui lui restait le mal qu'il avait causé à celui qui n'était plus.

Jean était alors un joli bambin de cinq ans : il savait déjà mettre en place le pan de sa chemise, on allait lui acheter à la prochaine foire sa première paire de souliers. Il semblait n'avoir hérité en rien de la rudesse, de l'arrogance paternelles; il tenait bien plus de sa douce et paisible mère ; il se serrait contre elle en sa qualité de Benjamin et il était devenu son idole. Mais elle n'était pas seule à l'adorer; tout le monde le gâtait et le dorlotait; il était la lumière, il était la joie de la maison.

Rien qu'à le voir, en effet, on ne pouvait s'empêcher de l'aimer ! Ses longs cheveux, d'un blond clair, étincelaient comme des rayons de soleil, et dans ses yeux limpides et francs, qui s'allumaient d'une flamme joyeuse pour prendre ensuite

une expression rêveuse et calme, il y avait tout un monde de tendresse et de bonté.

Il s'attacha, dès lors, avec une véritable passion à ce frère qui l'avait si longtemps négligé. Mais la différence d'âge — il y avait près de neuf ans entre eux — ne permettait pas qu'il s'établît entre eux une amitié purement fraternelle : Martin était déjà sur le point de sortir de l'enfance ; son air grave et réfléchi, son langage précocement sérieux le rapprochaient déjà de l'homme fait. Il allait, du reste, dès l'année suivante, faire son entrée dans la vie active. N'était-il pas naturel qu'il eût parfois dans ses relations avec son jeune frère un ton paternel ? Il ne rougissait pas, cependant, de prendre part à ses jeux enfantins ; souvent même il faisait patiemment le cheval et se laissait conduire avec des « hue » et des « dia », à travers les cours et les champs ; mais alors même il y avait dans sa conduite bien plus de l'indulgence souriante d'un maître que de la joie naïve d'un camarade conscient de sa supériorité.

Le bambin caressant, affectueux, se livra de toute son âme à son grand frère. Il lui reconnaissait une autorité absolue, plus encore peut-être qu'à son père et à sa mère, qui n'étaient pas si près de son cœur d'enfant. Le moment venu de fréquenter l'école, il trouva en Martin un guide dont la patience ne se démentait jamais, toujours prêt, quand la tâche était trop forte, à l'aider de ses conseils ou même de façon plus effective. Alors la vénération du petit pour son aîné ne connut plus de bornes.

Le vieux Felshammer fut le seul à qui cette amitié profonde ne causa pas beaucoup de joie. « Ils étaient trop doucereux, ils se becquetaient trop; ils eussent mieux fait de se battre comme des chats ; on eût été sûr, alors, d'avoir son sang et sa chair devant soi. » Mais la douce, la paisible mère n'en était que plus heureuse. Tous les matins et tous les soirs, elle suppliait Dieu de protéger ses fils et de ne pas laisser se réveiller chez Martin le feu de la colère. Et sa prière semblait exaucée. Son fils n'eut plus qu'un seul accès de fureur ; mais il l'épouvanta jusqu'au fond de l'âme.

Jean avait alors neuf ans. Un jour, il s'amusait avec un fouet auprès d'une des voitures qui, venues pour chercher de la

farine, stationnaient dans la cour. Un des chevaux avait pris peur, et le charretier, un ivrogne brutal, avait arraché le fouet des mains de l'enfant et lui avait balafré la tête et le cou.

Au même instant, Martin, bondissant hors du moulin, les veines du front gonflées, les poings fermés, saisit le coupable à la gorge et la lui serra avec une telle vigueur qu'il en devint livide. La mère, alors, accourut en jetant un grand cri :

— Pense à Fritz! cria-t-elle en levant la main, dans un mouvement de folle angoisse.

Et le furibond, laissant tomber ses bras comme s'ils eussent été frappés de paralysie, se retira en chancelant et s'affaissa tout en larmes sur le seuil du moulin.

Depuis ce jour, la colère sembla totalement morte en lui ; une fois même, on l'insulta sur la route, on le frappa, et pourtant il laissa bien tranquille au fond de sa poche le couteau que les paysans de cette contrée ont d'ordinaire si vite en main.

Les années passèrent. Martin venait d'atteindre sa majorité, quand le meunier mourut. Sa femme le suivit bientôt. Elle ne s'était pas remise depuis sa mort et elle s'éteignit paisiblement, sans une plainte. On eût dit qu'elle n'aurait pu vivre sans les injures dont son mari l'avait abreuvée chaque jour pendant vingt-trois ans.

Les deux frères, dès lors, restèrent seuls dans le moulin. Rien d'étonnant qu'ils se soient serrés plus étroitement l'un contre l'autre, qu'ils aient cherché à confondre leurs deux existences.

Et pourtant, ils étaient bien différents de corps et d'âme. Martin était un solide gaillard aux épaules carrées, à la nuque courte, qui passait, gauche et taciturne, au milieu des étrangers. Les sourcils en broussaille qui lui tombaient sur les yeux donnaient à son visage quelque chose de sombre ; les paroles s'échappaient péniblement et par saccades de ses lèvres, comme si le fait seul de parler eût été pour lui une torture ; sans la franchise et la profondeur de son regard, sans le sourire bon enfant, presque naïf, qui éclairait parfois comme un rayon de soleil ses traits rudes et grossièrement taillés, on aurait pu le prendre pour un homme dur et haineux.

Tout autre était Jean. Il promenait hardiment sur le monde des regards joyeux; sur ses lèvres se lisait, en un rire perpétuel, la folle insouciance et la malice. Sa taille élancée et souple avait tout le charme de la jeunesse. Cela n'échappait pas aux jeunes filles; toutes lui lançaient au passage des coups d'œil ardents, et plus d'une rougeur confuse, plus d'un serrement de main expressif lui disaient : « Je ne serais pas éloignée de t'aimer. » Jean ne s'en inquiétait guère. Il n'était pas encore mûr pour l'amour : il préférait à la salle de danse le bruit et le mouvement du jeu de quilles; à la société de Rose ou de Gretchen, celle de son frère taciturne sur le parapet de l'écluse.

Tous deux, en une heure solennelle, dans la paix du soir, s'étaient fait la promesse de ne jamais se séparer et de ne jamais admettre entre eux une tierce personne, qu'elle apportât l'amour ou la haine.

Ils avaient compté sans le conseil royal de revision. Le jour vint où Jean fut obligé de satisfaire à la conscription : il lui fallait s'en aller bien loin, bien loin, servir à Berlin dans les uhlans de la garde. Ce fut pour tous deux un rude coup. Martin, suivant son habitude, garda son chagrin pour lui, sans rien dire; Jean, d'une nature plus vive, manifesta une douleur inconsolable, à tel point qu'il eut à subir, au moment du départ, mille railleries de ses camarades.

Mais sa douleur ne fut pas de longue durée. Les fatigues des premiers exercices, le mouvement confus de la capitale, si nouveau pour lui, ne lui laissaient pas le loisir de s'abandonner à ses rêves : seulement, quand il était étendu sur son lit de camp, à l'heure tranquille du crépuscule, la mélancolie, les regrets venaient l'assaillir avec une violence extrême : il voyait alors, dans l'obscurité, briller comme un paradis perdu le moulin où il était né, et le tic-tac des roues se rythmait à son oreille comme un chant divin. Dès qu'on sonnait l'appel, le charme s'évanouissait.

Martin était bien plus malheureux au moulin, où il était resté absolument seul : car il ne fallait pas compter comme une société les garçons meuniers et le vieux David, que son père lui avait laissé en mourant. Il n'avait jamais eu d'amis, ni au village, ni ailleurs. Jean remplaçait pour lui toutes les amitiés. Silencieux et rentré en lui-même, il errait à l'aven-

ture ; son esprit s'assombrit de jour en jour; il s'enfonça de plus en plus dans les rêves, et la mélancolie finit par l'envelopper de telles ténèbres, que le spectre de sa victime se mit à le poursuivre. Il eut assez de raison pour comprendre qu'il ne pouvait continuer à mener cette existence. Il chercha dès lors à tout prix des distractions : le dimanche, il fréquenta les bals, il alla dans les villages voisins, surtout pour rendre visite aux gens du métier. Il en résulta... Bref, un beau jour, au commencement de sa deuxième année de service, Jean reçut de son frère une lettre ainsi conçue :

« Mon cher petit,

» Il faut bien que je t'écrive et cependant tu vas être fâché contre moi. Il m'a été impossible de supporter plus longtemps la solitude, et j'ai résolu de me marier. Elle s'appelle Gertrude Berling ; c'est la fille du meunier d'un moulin à vent de Lehnort, à deux lieues de chez nous. Elle est encore très jeune et je l'aime beaucoup. La noce aura lieu dans six semaines. Si tu peux, demande une permission pour venir. Cher frère, je t'en prie, ne me garde pas rancune. Tu sais bien que le moulin sera toujours ton foyer, qu'il y ait ou non une femme. L'héritage de notre père, tel qu'il est, nous appartient en commun. Elle t'envoie ses salutations. Vous vous êtes rencontrés une fois à la fête des tireurs. Tu lui as plu beaucoup, mais tu ne t'es pas le moins du monde occupé d'elle et elle te fait dire qu'elle en a été terriblement froissée. Adieu.

» Ton frère fidèle. »

Jean était un grand enfant gâté : puisqu'il se fiançait, Martin trahissait à ses yeux l'amour fraternel. Il lui semblait que son frère le trompait et portait une grave atteinte à ses droits indéniables. A cette même place où il avait jusqu'à ce jour régné en maître, allait s'installer une étrangère, et sa situation, chez lui, allait dépendre de la générosité, de la condescendance de cette femme.

Les avances que lui faisait si familièrement la fille du meunier ne purent ni l'apaiser ni lui faire oublier son dépit. Quand le moment de la noce fut venu, il ne demanda pas de permis-

sion, il se contenta d'envoyer par son ancien camarade d'école, Franz Maas, qui avait justement fini son temps, ses salutations et ses vœux.

Six mois plus tard il était lui-même libéré...

Eh bien! que faisons-nous, Jean? — Entêté, comme nous sommes, nous ne rentrons pas au pays, oh, non! nous allons d'abord tenter la fortune à l'étranger, nous voyageons à droite et à gauche, par monts et par vaux, pour jeter notre gourme. Et puis, au bout de trois semaines, nous reconnaissons que, malgré la présence de la fille du meunier de Lehnort, la vie est mille fois plus belle au moulin de Felshammer que partout ailleurs et nous reprenons gaiement la route du pays.

Par une radieuse journée de mai, Jean fait son entrée au village de Marienfeld.

L'honnête Franz Maas, qui s'est installé l'automne précédent comme maître boulanger, est planté, les jambes écartées, devant sa boutique, regardant avec complaisance les *bretzel* de fer-blanc se balancer doucement au-dessus de sa porte sous la brise de midi. Tout à coup, il aperçoit un uhlan qui s'avance en chantant sur la route; son bonnet de police est posé de travers sur sa nuque et ses éperons sonnent. Le boulanger sent aussitôt son cœur de vaillant réserviste battre plus fort sous son tablier blanc; il enlève sa pipe de sa bouche et, se faisant un abat-jour de la main :

— Jean! par ma foi, oui, c'est Jean... Hé! vieux camarade!

Et ils sont dans les bras l'un de l'autre.

— D'où viens-tu à cette époque de l'année? As-tu donc fait du *rabiau*?

— Allons donc!...

Puis ce sont les questions et les confidences.

Le capitaine, le maréchal des logis, le cantinier, la fille blonde dans la boutique du boulanger à droite de la caserne, qu'on appelait « Madeleine petit pain », — bref, personne n'est oublié.

— Et toi? est-ce qu'on t'a reconnu dans le village? demande Franz, dont l'insatiable curiosité se rabat maintenant sur le sol natal.

— Pas une âme ! dit Jean qui se met à rire et tortille avec complaisance ses moustaches de jeune cavalier, dont les pointes insolentes menacent le ciel.

— Et à la maison ?

Jean, alors, prend un air sérieux, et lui tend la main.

— Ah ! oui, tu es en route pour y aller ?... Ça doit faire toc toc là dedans !...

Et il lui donne une tape sur la poitrine pour s'en assurer.

Un rire fugitif effleure les lèvres de Jean, qui réprime ensuite un soupir, comme lorsqu'on s'efforce de maîtriser son émotion.

Franz lui pose la main sur l'épaule :

— Tu trouveras une belle-sœur... une belle-sœur... nom d'un petit bonhomme ! dit-il en faisant claquer sa langue et clignant des yeux.

Jean, à ces mots, sent se réveiller en lui le dépit et la colère. Il hausse les épaules d'un air de dédain, tend la main à son ami et s'éloigne en faisant sonner ses éperons.

Trois minutes de chemin encore, et il est au bout du village. Voici là-bas l'église ; elle s'est un peu délabrée, la pauvre vieille !

Mais les sombres mélèzes font encore entendre la même chère musique, qui, au jour de la confirmation, lui a caressé l'oreille comme une promesse de bonheur... A gauche, l'auberge, mille tonnerres ! elle a une nouvelle porte cochère en pierres de taille et à la fenêtre se dressent d'énormes bouteilles remplies de liquides d'un rouge éctatant et d'un vert d'arsenic. Il a fait des progrès, l'aubergiste de « la Couronne » !

Ce chemin descend à la rivière... Et là-bas apparaît le moulin, le but de ses rêves.

Comme le vieux toit de chaume brille d'un éclat familier au-dessus des bouquets d'arbres, comme les cerisiers en fleurs étalent dans le jardin leur blancheur de neige ! Comme le tic-tac des roues lui crie gaiement : « Sois le bienvenu, sois le bienvenu ! » Quelle douce chanson murmure le vieux et cher barrage, couvert de mousses vertes.

Il rejette encore un peu plus crânement son bonnet de uhlan sur sa nuque, il prend une attitude résolue, car il veut à tout prix dominer son émotion.

Les champs qui s'étendent à droite et gauche du chemin appartiennent tous au moulin; à droite, il y a du seigle d'hiver, comme d'habitude, mais à gauche, où l'on plantait autrefois les pommes de terre, il y a maintenant un potager où s'alignent gravement, en files régulières, les touffes d'asperges et les tiges de betteraves.

Entre les longues plates-bandes. à cinq pas environ de la haie, apparaît une silhouette féminine. à la taille élancée, aux formes riches et jeunes, qui, courbée vers la terre, travaille avec ardeur.

Qui cela peut-il bien être? Appartient-elle au moulin? Une nouvelle servante, peut-être! Mais non : elle a l'air trop élégante et trop propre, ses chaussures sont trop délicates, son tablier trop coquet, et le fichu blanc, qui lui enveloppe la tête d'une façon si pittoresque. est d'étoffe trop fine pour une servante. Si seulement elle voulait ne pas cacher si complètement son visage!

Ah! elle lève les yeux!... Mille tonnerres, la charmante fille!... Quelle vive rougeur sur ses joues rondes! quel éclat dans ses yeux noirs, et comme ses lèvres pleines et finement dessinées appellent le baiser!

Dès qu'elle l'aperçoit, elle laisse tomber sa houe; puis elle le regarde fixement.

— Bonjour! dit-il en portant la main à son bonnet d'un geste légèrement embarrassé. Savez-vous si le meunier est à la maison?

— Oui, il est à la maison, dit-elle en continuant à le dévisager.

« Que diable te veut-elle? » pense-t-il, cherchant à vaincre sa timidité... Depuis son séjour à Berlin, il a quelques raisons de se considérer un peu comme un conquérant, aussi se fait-il un point d'honneur d'approcher tout contre la haie et d'engager, si possible, la conversation avec la jeune fille.

— Eh bien! on travaille toujours? demande-t-il pour dire quelque chose.

Et, pour dissimuler son embarras, il porte la main à sa moustache. Allons, uhlan, ouvre l'œil!

— Oui, on travaille toujours, répète-t-elle machinalement, sans cesser de fixer le regard sur lui.

Puis, tout à coup, tendant la main et écartant les cinq doigts, comme si elle voulait le désigner de tous à la fois, elle dit, partant d'un joyeux éclat de rire :

— Mais vous êtes Jean !...

Il balbutia, interloqué :

— Oui, ce... c'est moi... Et vous?

— Je suis sa femme !

— Que... quoi... vous... sa... la femme de Martin?

Et elle lui fait de la tête un signe affirmatif en prenant un air de dignité, tandis que la malice perce dans ses yeux.

— Mais vous avez l'air d'une jeune fille !

— Il n'y a pas si longtemps que je ne le suis plus ! dit-elle en riant.

Tous deux, de chaque côté de la haie, se considèrent avec curiosité. Mais elle, réfléchissant, essuie cérémonieusement à son tablier ses mains couvertes de terre et les lui tend à travers la clôture.

— Soyez le bienvenu, beau-frère !

Il saisit les mains qui lui sont tendues, mais garde le silence.

— Seriez-vous, par hasard, fâché contre moi, beau-frère?

Et elle lui lance en dessous un regard malicieux.

Il se sent complètement désarmé en face d'elle et ne peut que rire d'un air embarrassé en disant :

— Moi... fâché?... Oh !

— Il me semblait ! dit-elle.

Et, levant le doigt d'un air de menace, elle ajoute :

— Oh ! il ferait beau voir !...

Puis, le menton enfoncé dans son col, elle fait entendre un léger ricanement.

— Ah ! vous êtes drôle, dit-il avec un air plus dégagé.

— Moi? drôle !... jamais !... Continuez votre chemin; je vais pendant ce temps-là traverser rapidement le jardin pour aller chercher Martin.

Et elle allait s'enfuir; tout à coup elle s'arrête, met son index sur son nez et dit :

— Attendez, je vous rejoins de l'autre côté.

Avant qu'il ait le temps de lui tendre la main pour l'aider, elle passe, vive comme un lézard, entre les lattes de la clôture.

— Me voici, dit-elle, en effaçant de la main les plis de sa jupe.

Elle fait glisser sur son cou le fichu qu'elle avait noué autour de sa tête, et ses cheveux noirs frisés et en désordre, qui lui tombent à flots sur le front et la nuque, se mettent à voltiger au vent, heureux d'avoir reconquis leur liberté.

Le regard de Jean s'arrête étonné sur la beauté fraîche et virginale de cette jeune femme qui a les allures d'une enfant naïve et tapageuse. Elle saisit ce regard et repousse, en rougissant légèrement, ces boucles folles qu'elle ne peut parvenir à dompter.

Ils marchent un instant silenceux, l'un à côté de l'autre. Elle baisse les yeux et sourit, comme si la timidité s'était aussi emparée d'elle.

Ils franchissent la grande porte cochère sans avoir renoué la conversation.

Jean jette les yeux autour de lui et pousse un cri d'étonnement. Il n'en veut pas croire ses sens. Tout, à l'entour, est changé, tout est embelli. La cour ronde, qui était autrefois par la pluie un horrible bourbier, et par le beau temps un trou d'où s'envolaient des nuages de poussière, est recouverte maintenant d'un joli gazon et ressemble à une prairie pleine de fleurs. Les portes du grenier et des écuries brillent d'une belle couleur rouge et portent des numéros peints en blanc. Au milieu de la cour s'élève, couronnant la pelouse, un pigeonnier artistement construit, qui rappelle les châlets de la Suisse. Devant la maison d'habitation se dresse une véranda neuve, où pousse toute une forêt de jeunes pampres; ils jettent autour des fenêtres étincelantes au soleil et des bois élégamment sculptés leurs branches qui promettent une abondante verdure.

Le moulin apparaît à ses yeux enivrés comme un asile où règnent la paix et l'innocence. Émù, il croise ses mains et demande :

— Qui a fait cela?

Elle promène son regard à la ronde et garde le silence.

— Vous? demande-t-il, surpris.

— J'y ai contribué, répond-elle modestement.

— Mais c'est vous qui en avez pris l'initiative?

Elle sourit. Ce sourire lui donne l'air plus âgé, il répand pour un instant sur son visage d'enfant la grâce de la femme.

— Votre main est bénie, dit-il d'une voix basse et timide avec plus de gravité que de coutume.

Il ne peut s'empêcher de songer à sa mère morte, qui souvent s'est plainte de l'insupportable poussière et souvent a regretté qu'il n'y eût pas dans toute la cour la plus petite place pour se reposer.

— Que n'a-t-elle vu cela ! dit-il à demi-voix, suivant sa pensée.

— Mère ? lui demande-t-elle.

Surpris, il la regarde. Elle n'a pas dit : « *votre* mère » : cela le frappe au premier abord, puis lui cause un sentiment de bien-être indicible tel que jamais il n'en a éprouvé dans sa vie. Il se sent pénétré d'une douce chaleur qui lui gagne le cœur et ne veut plus disparaître. Il y a donc dans le monde, en dehors de la famille, une femme jeune et belle qui parle de sa mère à lui comme de la sienne propre, comme s'il trouvait en elle une sœur, cette sœur qu'il a si souvent désirée dans les folles années de l'enfance, quand ses yeux s'arrêtaient avec une admiration secrète sur les jeunes filles du village.

Et elle répète doucement sa question.

— Oui... mère, répond-il en lui lançant un regard de reconnaissance.

Pendant une seconde elle soutient ce regard, puis elle baisse les paupières et dit, un peu troublée :

— Où Martin peut-il bien être ?

— Au moulin, bien sûr !

— Ah ! oui, au moulin, naturellement, réplique-t-elle aussitôt.

Elle ajoute en s'éloignant, légère :

— Je vais le chercher.

Presque machinalement il suit des yeux cette silhouette de jeune fille qui traverse d'un pas si léger la pelouse.

Tout sur elle voltige et flotte : ses jupes, les rubans de son tablier, le fichu qui entoure son cou, la masse en désordre de ses boucles rebelles.

Il reste là, un instant, immobile, comme fasciné, la suit

des yeux, puis il secoue la tête en riant et se dirige vers la véranda. La première chose qui le frappe, c'est une élégante petite table surmontée d'une corbeille à ouvrage en paille tressée. De cette corbeille s'échappe une broderie commencée, une longue bande blanche où sont tracées des fleurs et des feuilles, comme celle dont les femmes ont coutume de garnir leur linge. Sans bien savoir ce qu'il fait, il prend dans sa main la bande de toile et suit le travail compliqué des points, jusqu'au moment où résonne à son oreille la voix rieuse de sa belle-sœur. Brusquement, comme un enfant pris en défaut, il laisse tomber la broderie : elle apparaît à l'angle de la maison traînant plaisamment à sa suite un homme d'une solide carrure tout poudré de blanc, qui cherche, d'un geste maladroit, à se défendre des petites mains qui le tiraillent, et répand autour de lui d'épais nuages de poussière blanche. Et cet homme c'est... en vérité, c'est...

— Martin, mon vieux Martin !

Et il se précipite vers la tonnelle pour voler dans ses bras.

Les membres maladroits et gauches s'arrêtent dans leur mouvement, les sourcils en broussaille se lèvent, le sourire calme et bon enfant reste comme figé sur les lèvres : notre homme sent un frisson lui parcourir le corps, et fait en chancelant un pas en arrière pour s'élancer, l'instant d'après, à la rencontre de l'enfant chéri qu'il retrouve enfin.

Sans dire un mot, les deux frères se tiennent étroitement embrassés. Puis, au bout d'un moment, Martin prend dans ses deux mains la tête de l'enfant prodigue, et, fronçant les sourcils d'un air sombre, se mordant la lèvre inférieure, il plonge longtemps en silence ses yeux dans les yeux brillants et rieurs de son frère.

Ensuite, il s'assoit sur le banc de la véranda ; et, posant ses coudes sur ses genoux, il fixe devant lui ses regards sur le sol.

— Pourquoi réfléchis-tu ainsi, Martin? demande Jean d'une voix tendre en posant sa main sur l'épaule de son frère.

— Hein! pourquoi ne réfléchirais-je pas? réplique-t-il avec ce sourd grognement qui lui est particulier et qui accompagne toujours ses discours laconiques... Hein, polisson! continue-t-il, — et le bon gros rire qui le caractérise dans les

heures de bonne humeur se répand sur ses traits grossièrement taillés et les illumine. — Tu as voulu te fâcher, toi?...

Alors il se dresse, et, prenant sa femme par la main :

— Regarde-le, Gertrude, il a voulu se fâcher, le bêta... Viens ici, gamin! hein... C'est elle... regarde-la bien... hé! C'est contre elle que tu as voulu te fâcher?

Il se laisse tomber si lourdement sur le banc, qu'un nouveau nuage de poussière blanche s'élève en tournoyant ; il lève les yeux sur Jean, rit une seconde en lui-même et finit par dire à Gertrude :

— Va chercher une brosse.

Gertrude pousse un éclat de rire et s'envole en chantant. Quand elle revient, brandissant en l'air l'objet demandé, il lui dit d'un ton de commandement :

— Brosse-le !

— Quand les meuniers et les ramoneurs se mêlent d'être tendres, il arrive toujours un malheur, dit Jean en plaisantant d'un air embarrassé.

Et il fait mine de lui prendre la brosse des mains.

— Je vous en prie, laissez-moi! dit-elle en se défendant et cachant vivement la brosse sous son tablier.

Martin frappe du poing sur le banc :

— Laissez-moi?... Eh bien, en voilà une maison! Comment! vous n'avez pas encore fraternisé, hein?

Jean garde le silence, et Gertrude lui passe énergiquement la brosse sur le dos.

— Et je parie que vous ne vous êtes pas encore embrassés?

Gertrude laisse, du coup, tomber sa brosse. Jean dit : « Hum! » et s'occupe activement à faire tourner le long du décrottoir, qui est devant la porte, une des molettes de ses éperons.

— Il le faut! Allons!

Jean fait rapidement demi-tour et se met à tortiller sa moustache; il espère sortir de cette fatale situation en prenant un air conquérant; mais il n'a même pas le courage de se pencher vers elle. Il reste là raide comme un pieu et attend qu'elle lui présente sa bouche et avance les lèvres; il y pose un instant les siennes toutes tremblantes et sent comme un léger frisson lui parcourir le corps.

L'instant d'après, tout est fini. Tous deux sont là, l'un à côté de l'autre, souriant timidement, les joues empourprées.

Martin se frappe les genoux de ses poings et dit qu'il vient d'assister à une scène d'un comique à mourir de rire. Puis il se lève brusquement et s'en va. Il emporte son bonheur dans la solitude.

L'après-midi, les deux frères se rendent ensemble au moulin. Gertrude, à la fenêtre, les suit des yeux ; Jean se retourne, elle sourit et cache sa tête derrière le rideau.

Sur le seuil, Jean s'arrête ; il s'appuie contre un des battants de la porte et jette un regard de profonde émotion dans la pénombre de la vieille et chère salle, tandis que le vacarme des roues arrive assourdissant à son oreille et que des nuages de farine grisâtres, des poussières de son et des vapeurs d'eau, emportés par le courant d'air, lui fouettent la figure.

Devant lui s'alignent à leur poste les différents tournants du moulin. A gauche, tout près du mur, le vieux blutoir pour la farine fine, puis le concasseur et la meule à broyer, où le son reste mélangé à la farine, puis la meule à monder, qui débarrasse l'orge de son enveloppe, et finalement le cylindre d'un système tout nouveau, qui est venu, pendant son absence, s'ajouter aux autres. Il y a aussi une vis sans fin et un tube ascenseur. C'est la nouvelle mode qui veut cela.

Martin, les deux mains dans les poches de son pantalon, calme, satisfait, remue sa courte pipe dans sa bouche. Puis il prend Jean par la main pour lui expliquer les mécanismes nouveaux ; il lui montre la fine farine saisie par la vis sans fin, passant dans le tube ascenseur où de petits godets, qui courent le long d'une courroie circulaire, l'élèvent à travers deux étages presque jusqu'au sommet du toit, pour la verser ensuite dans les tuyaux de soie cylindriques, car il faut qu'elle passe en fine poussière à travers leur tissu serré avant de pouvoir servir.

Respirant à peine, Jean écoute ; il saisit au passage les phrases rares, que son frère ne prononce que par fragments ; et il est fort étonné de voir à quel point l'on peut s'encroûter au régiment, car tout cela, c'est pour lui de l'hébreu.

Les affaires sont florissantes. Tous les tournants sont en

plein travail et les garçons meuniers ont assez à faire, en haut, sur la galerie, de verser le grain dans les augets et en bas, de surveiller l'écoulement de la farine et du son.

— J'en ai trois maintenant, dit Martin montrant du doigt les compagnons, blancs comme neige, qui, tantôt l'un, tantôt l'autre, grimpent ou dégringolent l'escalier.

— Et tu as encore David? demande Jean.

— Mais, naturellement, répond Martin en faisant une grimace.

On eût dit que la seule pensée que David ne serait plus au moulin l'a rempli de terreur. Jean se met à rire :

— Où est-il donc, le vieux gaillard?

— David! David!

Et la voix puissante de Martin retentit à travers la salle, dominant le vacarme des roues.

Alors, du coin obscur des machines dont la masse gigantesque surgit d'en bas, derrière les charpentes des tournants, s'avance lentement une longue silhouette, vacillante, couverte de farine des pieds à la tête; un visage pâle apparaît, sur lequel se lit seulement cette sorte d'hébètement que produisent les années; un nez légèrement rouge qui descend jusque sur le menton parsemé de brins de paille, des yeux ternes et boudeurs qui se cachent sous des sourcils ébouriffés, une bouche qui semble agitée par un éternel mouvement de mastication.

— Que me voulez-vous, maître? demande-t-il en se plaçant devant les deux frères, sans enlever de sa bouche la pipe de terre qui pend et se balance entre ses lèvres.

— Le voilà! dit Martin en frappant sur l'épaule du vieux, tandis que passe sur son visage un sourire de tendre respect.

— Tu ne me reconnais donc plus, David? demande Jean en lui tendant amicalement la main.

Le vieux lance entre ses dents un jet de salive brune, réfléchit un instant et murmure :

— Pourquoi ne vous reconnaîtrais-je pas?

— Et comment ça va?

Le vieux réfléchit encore, se gratte la tête et dit :

— Eh bien, comment ça irait-il?

Alors il s'occupe à attacher, puis à détacher de ses doigts

noueux la ficelle d'un sac de farine; puis, quand il s'est bien convaincu qu'on n'a plus besoin de lui, il déguerpit et disparaît dans son coin obscur.

Le visage de Martin est rayonnant.

— C'est un cœur dévoué! Vingt-huit ans à notre service, hein! et toujours laborieux, toujours fidèle à ses devoirs!

— Qu'est-ce qu'il fait, exactement?

Martin est embarrassé.

— Oui.., vois-tu... hein!... difficile à dire... poste de confiance... Ah! cœur dévoué..., cœur dévoué!

— Ce cœur dévoué chipe-t-il encore quelquefois un peu de farine dans le sac? demande Jean en riant.

Martin hausse les épaules d'un air mécontent et murmure quelque chose comme: « Vingt-huit années de services » et: « fermer les yeux. »

— Il semble me garder encore rancune parce que je me suis permis de découvrir la cachette où il entassait, comme la marmotte, ce qu'il avait réussi à voler.

— Tu as une dent contre lui, gronde Martin; comme Gertrude, du reste... Vous êtes injustes, cruellement injustes envers lui!

Jean secoue gaiement la tête et, montrant du doigt une porte qui mène à un réduit en planches établi nouvellement :

— Qu'est-ce que c'est que ça? dit-il.

Martin, embarrassé, balance doucement la tête.

— Mon bureau, balbutie-t-il enfin.

Et, comme Jean fait mine d'ouvrir la porte, il se précipite et le tire en arrière par le pan de son habit.

— Je t'en prie, gronde-t-il, ne franchis pas ce seuil! ni aujourd'hui, ni jamais... j'ai mes raisons!

Jean le regarde, mécontent, il est sur le point de lui demander : « Depuis quand as-tu des secrets pour moi? » mais la prière qu'il lit dans les yeux francs de son frère lui ferme la bouche, et tous deux quittent le moulin bras dessus bras dessous.

Le soir est venu. La grande roue s'est arrêtée; elle a, par le fait même, condamné à l'immobilité tout l'essaim des petites roues. Le silence règne sur le moulin; seules, au

loin, dans l'écluse ouverte, les eaux en mouvement chantent leur monotone mélodie.

Ici, devant la maison, le ruisseau, il est vrai, est calme et paisible, comme s'il n'avait autre chose à faire que de porter des nénuphars, et le soleil couchant se reflète dans ses eaux profondes. Semblable à un ruban d'or rouge, il serpente à travers les buissons d'aunes rabougris, où une armée de rossignols ignorant leur mérite accordent leur gosier pour entrer en lutte avec les grenouilles installées au-dessous.

Les trois créatures humaines appelées à vivre ensemble désormais dans cette solitude fleurie, où tout inspire des chansons, déjà sont réunies en un cercle intime. Assis dans la véranda, autour de la table recouverte d'une nappe blanche qui porte le dîner, ils n'ont pas fait beaucoup honneur au repas, ce soir, et leurs regards fixés devant eux sur le sol expriment un profond sentiment de bien-être. Martin, le visage appuyé sur ses deux mains, tire de sa courte pipe d'épais nuages de fumée, en poussant, de temps à autre, un son qui tient le milieu entre le rire et le grognement.

Jean s'est complètement plongé dans l'épais feuillage, laissant les pampres de la vigne vierge lui caresser la figure; ils tremblent et voltigent au souffle de sa bouche.

Gertrude, la tête enfoncée dans son col, jette parfois un regard furtif sur les deux frères: on dirait un enfant indiscipliné qui voudrait bien faire quelque folie mais tient à s'assurer, auparavant, que personne ne le surveille. Évidemment le silence n'est pas de son goût, mais elle est trop bien stylée pour le rompre. Cependant, elle s'amuse toute seule à faire en cachette de petites boulettes de pain et les lance au milieu d'une bande de moineaux gourmands qui rasent le sol autour de la véranda. Il y en a un surtout, un petit gaillard malpropre qui, par son adresse et sa rapidité, met en déroute tous les autres. Dès qu'un grain de pâture arrive en roulant, il écarte les deux ailes et se met à crier comme un possédé; puis, tout en se disputant à droite et à gauche avec les autres, il cherche à faire sortir à coups d'ailes la boulette du champ de bataille pour en prendre possession tout à l'aise, pendant que ses camarades échangent encore de furieux coups de bec.

Cette manœuvre se répète quatre, cinq fois, et il est tou-

jours vainqueur : mais, à la fin, un autre, qui ne manque pas de courage, découvre son système et l'applique mieux encore

A cette vue, Gertrude est prise d'une grande envie de rire : elle veut la réprimer de force, elle enfonce son mouchoir dans sa bouche, et retient sa respiration jusqu'à ce que sa figure devienne toute violette. Puis, renonçant à l'espoir d'en être plus longtemps maîtresse, elle se lève pour s'enfuir : mais elle n'a pas encore gagné la porte que le rire éclate, et elle disparaît dans l'ombre du vestibule en poussant des cris de joie.

Les deux frères, arrachés à leur rêverie, se dressent.

— Qu'y a-t-il ? demande Jean effrayé.

Martin secoue la tête, les regards dirigés vers la jeune femme dont il connaît bien la folie et les enfantillages. Au bout d'un instant, il saisit la main de son frère et dit, montrant du doigt la porte :

— Dis, a-t-*elle* l'air de vouloir te faire partir ?

— Pour sûr, non ! répond Jean, avec un rire un peu gêné.

— O mon garçon ! fait Martin, grattant sa tête en broussailles, par quelles inquiétudes j'ai passé ! Je me suis tourné plus d'une nuit dans mon lit : je pensais à toi ! tu sais, à propos du tort que je t'ai peut-être fait...

Après une pause, il continua :

— Et pourtant, quand je la voyais si douce, si innocente, dis-moi, mon garçon, m'était-il possible de ne pas l'aimer ? Dès que je la vis, ah ! je ne me possédai plus. Elle me rappelait mon Jean par tant de côtés : joyeuse, des yeux brillants où se lisait une folle gaieté, tout comme toi. Elle était enfant, il est vrai, et elle l'est restée jusqu'à ce jour... insouciante, turbulente, espiègle comme un enfant... Et, tu sais, si on ne lui tient pas la bride un peu courte, elle menace de tout briser. Mais elle me plaît ainsi, — un éclair de tendresse illumina ses traits, — et, à bien réfléchir, je ne pourrais plus me passer d'une seule de ses folies... Tu sais, j'ai toujours besoin de faire le père avec quelqu'un : autrefois je t'avais, maintenant c'est elle.

Ayant soulagé son cœur, il se plonge dans un profond silence.

— Et tu es heureux ? demande Jean.

Martin tire d'épaisses bouffées de sa pipe : au milieu du

nuage où il s'est enveloppé, il murmure, après une nouvelle pause :

— Hem ! cela dépend.

— De quoi ?

— Il faut que tu ne lui gardes pas rancune !

— Moi, lui garder rancune ?

— Ta, ta ! ne te défends pas.

Jean ne répond rien. Il n'aura pas de peine à désabuser son frère, et, fermant les yeux, il plonge à nouveau sa tête dans les feuilles qui s'agitent au vent.

Un rayon de lumière lui fait lever les yeux.

C'est Gertrude qui, debout sur le seuil de la porte, une lampe à la main, apparaît toute confuse. Son gracieux visage est couvert d'une vive rougeur, et ses cils baissés jettent sur ses joues pleines deux ombres demi-circulaires.

— Quelle petite sotte tu fais ! dit Martin, caressant tendrement ses cheveux en désordre.

— Ne veux-tu pas aller te reposer, Jean ? demande-t-elle avec un grand sérieux ; mais sa voix trahit encore un léger rire qu'elle cherche à réprimer.

— Bonne nuit, frère !

— Attends, je monte avec toi !

Jean tend la main à sa belle-sœur, qui détourne la tête pour dissimuler son sourire.

Martin lui prend la lampe et gravit l'escalier, précédant son frère. Arrivé en haut, il lui saisit la main et, sans rien dire, fixe un instant son regard franc et bon sur le visage de Jean, comme s'il ne pouvait encore maîtriser son bonheur, puis se dirige silencieusement vers la porte et sort.

Jean soupire et s'étire, les deux mains appuyées sur sa poitrine. La joie qui envahit son âme l'étouffe. Il veut rejoindre son frère pour soulager son cœur par quelques mots de tendresse et de reconnaissance, mais il entend déjà les pas de Martin retentir en bas dans le vestibule. Il est trop tard.

Avant de se mettre au lit, il lui faut retrouver son calme. Il éteint la lampe et ouvre un des battants de la fenêtre. L'air frais de la nuit, qui lui fouette le visage, lui fait du bien et l'apaise.

Il se penche sur la barre d'appui et siffle un air en plon-

geant ses regards dans l'ombre du crépuscule. Au-dessous de lui, le pommier en pleine floraison balance la masse blanche de ses fleurs. Que de fois, tout enfant, il a grimpé dans ses branches! Que de fois, fatigué de jouer, il s'est appuyé au tronc, perdu dans un rêve, tandis que les feuilles lui murmuraient de jolis contes! Et puis, en automne, quand un coup de vent passait sur l'arbre, c'était une pluie de pommes dorées qui lui tombaient presque entre les bras. C'en était une joie!

Que de pensées ne vous viennent pas à l'esprit quand on siffle ainsi! Chaque note éveille une nouvelle chanson, chaque air ressuscite de nouveaux souvenirs. Avec les chansons d'autrefois s'éveille aussi la rêverie d'autrefois, qui s'envole sur des ailes de papillon et parcourt son vaste empire du lever de la lune à celui de l'aurore...

Et tandis qu'il regarde la terre où tout se noie dans les ténèbres, il voit au-dessous de lui une fenêtre s'ouvrir doucement et une tête apparaître, la face tournée vers lui. Dans l'ovale pâle du visage, qui se détache en clair sur l'ombre des cheveux, il voit briller deux yeux noirs et fripons qui le regardent avec une malice de jeune chatte.

Brusquement, il cesse de siffler; alors résonne à son oreille un rire moqueur, et la voix joyeuse de sa belle-sœur lui crie :

— Allons, Jean, continue!

Et comme il ne veut pas se rendre à cette invitation, elle fait la bouche en pointe et siffle elle-même, très imparfaitement, quelques notes.

Alors on entend gronder, à l'intérieur de la maison, la voix de basse taille de Martin, qui dit paternellement, d'un ton de reproche :

— Ne fais pas de farces, Gertrude! laisse-le dormir!

— Mais il ne dort pas! répond-elle du ton boudeur d'un enfant que l'on réprimande.

Puis la fenêtre se ferme et les voix s'éteignent.

Jean secoue la tête en riant et se met au lit, mais il ne peut s'endormir à cause des fleurs que Gertrude a placées à son chevet et dont les brindilles tombent jusque sur le bord du lit. Aux grappes violacées des lilas se mêlent les narcisses, avec leurs calices étoilés, d'un blanc léger. Il se tourne, puis s'agenouille sur son lit et plonge son visage au milieu des fleurs.

Les pétales délicats lui caressent et lui baisent les paupières et les lèvres.

Tout à coup, il prête l'oreille. Du plancher il entend monter le bruit d'un rire à peine perceptible, comme s'il venait du sein de la terre : un rire léger comme l'aile du vent effleurant l'herbe, mais si heureux, d'une si folle gaieté !

Il écoute un instant, il espère l'entendre une seconde fois ; mais tout demeure silencieux.

— Quelle petite folle ! dit-il joyeux,

Il retombe sur l'oreiller et s'endort, le sourire aux lèvres.

Le lendemain matin, Jean cherche dans la chambre ses vêtements de travail. Ils le serrent légèrement aux épaules. Dame ! on a pris un peu d'ampleur.

Le soleil est déjà haut sur le ciel. C'est à croire que partout ailleurs il vous met moitié moins de lumière et de chaleur au cœur. C'est une chose particulière que le soleil du pays natal. Il dore tout ce qu'il touche, et les chansons jaillissent des lèvres qu'il caresse. Que la vie est belle, à la maison paternelle !... Vive la joie ! .

— J'ai maintenant chez moi tout un nid de gais oiseaux, dit en riant Martin qui vient lui souhaiter le bonjour. Continue à chanter, petit... J'y suis habitué depuis que Gertrude est là... Mais que veux-tu faire avec cette veste blanche ?

— Tu crois peut-être que je vais rester ici à me croiser les bras ?

— Repose-toi encore un jour.

— Pas une heure ! Mes habits de fainéant sont déjà pendus au clou.

Cependant Martin a remarqué les fleurs qui sont à la tête du lit, et dit en riant d'un air bourru :

— Voyez-vous cette satanée coquine ! Je lui ai défendu cela pour moi, et la voilà qui se met à faire à d'autres cette mauvaise plaisanterie. C'est donc pour cela que tu es si pâle ce matin !

— Pâle, moi ? pas le moins du monde !

— Ne dis rien. Je l'empêcherai bien de faire ces farces-là.

Et là-dessus ils descendent.

On ne voit nulle part Gertrude dans la maison.

— Elle est depuis cinq heures au jardin, dit Martin en souriant avec complaisance. Tout marche à la vapeur dès le matin, ici, depuis qu'elle a la direction du ménage... Vive comme un furet, elle est sur pied dès l'aube; et toujours gaie... toujours des chants et des cris de joie!

Tandis qu'ils se rendent au moulin, les deux frères voient passer au-dessus d'eux une tige de carotte qui leur effleure la tête.

Martin se retourne en riant, faisant du doigt un geste de menace.

— Qui était-ce? demande Jean, parcourant du regard la cour où l'on n'aperçoit âme qui vive.

— Qui veux-tu que ce soit, si ce n'est elle? Et tu ne vois rien qui indique où elle est?

— Rien, absolument... C'est un vrai lutin! elle se rend invisible à volonté.

Et, le visage rayonnant, il suit son frère au moulin.

Les heures passent. Jean veut montrer ce qu'il peut faire, et il travaille avec un redoublement d'énergie.

Tandis qu'il surveille, en haut, sur la galerie, l'engrènement du blé dans la trémie, il se sent tirer d'en bas par le pan de sa veste. Il regarde au-dessous de lui. Gertrude, debout sur l'escalier, les joues hâlées par le soleil, les yeux brillants, lui fait un signe et lui dit :

— Viens déjeuner.

— A l'instant.

Il termine son travail et il saute à côté d'elle.

— Brrr, fait-elle en se secouant, comme te voilà fait!

— Eh bien! quoi?

— Oh!... Hier, tu me plaisais mieux.

Cela dit, elle lui tend la main pour lui souhaiter le bonjour et descend précipitamment l'escalier, s'amusant à répandre devant elle une pluie de farine.

Au moment de passer devant la porte du réduit que Martin appelle *son* bureau, sa figure prend un air mystérieux, et, s'arrêtant, elle lève les deux mains en l'air, comme pour conjurer un esprit.

Au bout d'un instant, elle demande à voix basse :

— Dis donc, qu'est-ce qu'il y a là dedans ?

— Je ne sais pas.

— Moi non plus. Tu n'es pas autorisé à y entrer ?

— Non.

— Dieu soit loué ! Je ne suis donc pas seule à être si sotte... Quand j'ai quelque chose à lui dire, il faut que je sonne... Voyons, avoue-le, est-ce gentil de sa part ? Je ne suis pourtant plus une enfant pour qu'il me... Mais, je me tais, il ne faut pas dire de mal de son mari... Cependant, tu es son propre frère ; intercède pour moi auprès de lui, prie-le de me dire ce qu'il y a là dedans. Vois-tu, je suis si intriguée !

— Tu te figures qu'il me le dira ?

— Eh bien, alors, il faudra nous consoler ensemble... Viens !

Et, d'un bond, elle franchit les trois marches qui mènent au seuil de la porte.

Pendant le déjeuner, elle prend tout à coup une mine sérieuse et parle avec importance des soucis que lui donne la direction du ménage. Elle avait, il est vrai, pris dans sa famille l'habitude de se tirer d'affaire toute seule car sa pauvre mère était morte depuis de longues années et il lui avait fallu, bien avant sa confirmation, diriger la maison de son père, mais la tâche n'était pas trop lourde : le père n'avait à son service qu'un domestique pour le moulin et les travaux des champs... il s'exténuait de travail, le pauvre père !

Ses yeux s'emplissent de larmes. Confuse, elle détourne la tête. Puis elle se lève vivement et demande :

— Tu n'as plus faim ?

— Non.

Elle continue :

— Viens avec moi au jardin. Je sais une tonnelle où l'on est très bien pour causer... Là-bas, au bout de la grande allée... C'est ma place favorite.

Ils pénètrent côte à côte dans le jardin que le soleil inonde de ses rayons ardents, et ils respirent plus librement une fois sous la voûte de verdure qui les enveloppe de son ombre fraîche.

Elle se jette négligemment sur le banc de gazon et passe

sous sa tête en guise de coussin ses bras ronds, brunis par le soleil.

A travers l'épais feuillage se glissent çà et là quelques rayons qui parsèment sa robe de taches d'or, rôdent sur son cou et ses joues et, effleurant son front, mettent une flamme claire dans sa chevelure brune et frisée.

Jean s'assied en face d'elle et la contemple avec une admiration qu'il ne cherche pas à déguiser. Il est persuadé qu'il n'a vu de sa vie autant de grâce. Quel charme dans la pose de sa jeune belle-sœur, à demi couchée ! Les paroles de son frère lui reviennent à l'esprit : « M'était-il possible de ne pas l'aimer ? »

— Je ne sais, mais je me sens aujourd'hui d'humeur à bavarder, dit-elle avec un sourire confiant, — et elle arrangea plus commodément sa tête. — Et toi, es-tu disposé à écouter ?

Il fait un signe affirmatif.

— C'est gentil de ta part, Jean !... Alors... tu penses bien que le pain n'était pas abondant à la maison et que les morceaux en étaient comptés. Quant au beurre à mettre dessus, inutile d'en parler. Et si je n'avais eu la culture du jardin dont on pouvait vendre les produits à la ville, il nous eût été impossible le plus souvent de joindre les deux bouts. Pourquoi aussi les gens portent-ils toute leur farine au moulin à eau des Felshammer, sans songer que dans les moulins à vent les pauvres meuniers ont aussi besoin de vivre ? C'est ce que nous nous disions souvent, et nous avions voué à votre maison une belle haine... Mais voilà que tout à coup Martin arrive. Il veut, dit-il, vivre en bons termes avec ses voisins. Il se montre aimable et gracieux pour le père, aimable et gracieux pour moi. Il apporte aux enfants du pain d'épices et du sucre candi, et nous nous entichons tous de lui. Et, à la fin, il déclare au père qu'il veut absolument m'avoir pour femme... « Mais elle n'a rien, dit mon père. — Je ne veux rien non plus ! » dit-il. Et figure-toi... il me prend sans un sou de dot !... Tu peux te représenter ma joie, car le père m'avait répété assez souvent : « Aujourd'hui les hommes courent tous après l'argent : Gertrude, tu es pauvre : prépare-toi à rester vieille fille. » Et voilà que je suis fiancée avant mes dix-sept ans !... Du reste, j'avais depuis longtemps déjà une profonde affection pour

Martin : car, bien qu'il fût un brin timide et quelque peu avare de ses paroles, j'avais lu dans ses yeux quel cœur il avait!... Il ne peut pas se livrer autant qu'il voudrait, voilà tout. Je sais combien il est bon, et malgré son air grognon, malgré les réprimandes qu'il me fait, je ne cesserai de l'aimer de toute ma vie.

Elle garde un instant le silence et passe la main sur son visage comme pour chasser le rayon de soleil qui lui dore les cils et fait miroiter ses yeux de couleurs vives et chatoyantes.

— Et vois un peu s'il est bon pour les miens! continue-t-elle avec empressement, comme si elle ne pouvait trouver assez d'affection pour l'accumuler sur la tête de Martin. Il voulait à toute force leur servir chaque année une pension, — je ne sais de combien : — mais je ne l'ai pas souffert, car je ne pouvais me faire à l'idée que mon père fût réduit à accepter une aumône pour ses vieux jours, même de son gendre. Mais je me suis réservé une chose : c'est de continuer ici la culture du jardin, à laquelle j'étais habituée chez nous, et d'en garder les revenus pour mon argent de poche. L'usage que j'en ferai, c'est mon affaire.

Elle sourit, en le regardant d'un air fûté, et continue :

— Ils en ont vraiment besoin, à la maison : car, vois-tu, il y a encore trois petits, qu'il faut nourrir et vêtir, sans compter qu'il leur faut une servante, depuis que je suis partie.

— Tu n'as pas de sœur? demande-t-il

Elle secoue la tête et dit, poussant tout à coup un grand éclat de rire :

— C'est scandaleux ! pas même une dont tu puisses faire ta femme.

Il rit avec elle et dit :

— Ce n'est pas une femme qu'il me faudrait maintenant.

— Quoi donc alors?

— Une sœur.

— Eh bien ! tu en as une, dit-elle en se levant d'un bond et s'approchant de lui.

Puis, honteuse, sans doute, de sa vivacité, elle se laisse retomber en rougissant sur le banc de gazon.

— Ah! tu veux bien? dit-il les yeux rayonnants.

Elle fait une légère moue et dit vivement :

— Y a-t-il besoin d'un grand effort? La femme d'un frère, c'est déjà presque une sœur.

Et, le toisant des pieds à la tête avec un sourire, elle ajoute :

— Je crois qu'avec un frère comme toi, on pourrait se montrer.

— Cinq pieds, dix pouces, ex-uhlan de la garde... si cela suffit!

— Et en fin de compte, tu ferais aussi un bon camarade de jeu.

— En as-tu besoin d'un?

— Oh! oui, dit-elle avec un soupir, la vie est si calme, si sérieuse ici!... Il n'y a personne avec qui l'on puisse se poursuivre, comme je faisais autrefois à la maison avec mes frères. Souvent j'ai été sur le point de prendre par le collet un garçon meunier, mais la dignité! et le respect!

— Eh bien! je suis là maintenant, dit-il en riant.

— Aussi, je fonde sur toi de grandes espérances.

— Alors prends-moi donc par le collet!

— Tu es trop enfariné.

— Voyez un peu une femme de meunier, qui a peur de la farine! dit-il d'un ton railleur.

— Laisse faire, conclut-elle, je mettrai bien à l'épreuve tes talents de joueur.

Tandis que tous trois dans la véranda se reposent à l'heure du crépuscule, Jean qui, la tête cachée dans les pampres, rêve en silence comme son frère, sent tout à coup quelque chose de rond, qu'il ne saurait définir, lui heurter le front et tomber à terre. « C'était peut-être une coccinelle », se dit-il, mais l'attaque se renouvelle une seconde, puis une troisième fois.

Alors il jette un regard soupçonneux sur Gertrude qui, statue vivante de l'innocence, fredonne mélancoliquement l'air : *Dans une fraîche vallée* ; cependant, elle roule en cachette les petites boulettes de pain qui lui servent de projectiles.

Il réprime une grande envie de rire et saisit à la dérobée une branche de vigne où pendent encore de l'année précé-

dente quelques grappes desséchées. Elle lui lance une nouvelle bombe : il lui décoche, prompt à la riposte, un grain sur le nez. Elle tressaille, le regarde un moment toute déconcertée, et comme il se penche vers elle avec le visage le plus sérieux du monde, elle pousse un bruyant et joyeux éclat de rire.

— Qu'y a-t-il encore ? dit Martin, arraché brusquement à sa torpeur.

— Il a subi l'épreuve ! répond-elle en se jetant à son cou.

— Quelle épreuve ?

— Si je te le dis, tu nous gronderas, j'aime mieux me taire.

Martin, d'un coup d'œil, interroge son frère.

— Oh ! rien, dit celui-ci avec un sourire embarrassé, c'était un enfantillage... Nous nous bombardions.

— C'est bien, mes enfants, bombardez-vous, dit Martin qui continue à fumer en silence.

Jean est tout honteux et Gertrude toise son nouveau camarade de jeux d'un œil malin et provocateur.

« Espiègle », oui, c'était bien cela... c'était le nom qu'avait donné Martin Felshammer à sa femme...

A dater de ce jour, c'en est fait à jamais des heures calmes et silencieuses du crépuscule, que Martin aime tant.

Dans les allées paisibles du jardin résonnent des roulades et des rires ; sur la pelouse passent comme une trombe deux formes humaines qui cherchent à s'attraper ; on plaisante, on se taquine, on lâche les chiens pour faire tapage avec eux ; on fait la chasse aux chats du voisinage qui se donnent au moulin leurs rendez-vous d'amour ; on joue à cache-cache derrière les meules de foin et les haies.

Martin les laisse faire, il regarde ces folies avec l'œil bienveillant et indulgent d'un père. Au fond, il aimerait mieux le calme des jours passés ; mais ils sont si heureux dans leur jeunesse et leur innocence, les yeux brillants, les joues empourprées : ce serait un crime de gâter leur joie par des observations fâcheuses. Après tout, ce sont des enfants !

Et puis, n'y a-t-il pas aussi des heures moins bruyantes ? Quand Gertrude dit : « Jean, viens chanter », ils s'assoient sagement l'un à côté de l'autre dans la véranda ou bien se promènent à pas lents sur le bord de la rivière ; et, dès que Martin

a allumé sa pipe et est prêt à les écouter, leurs voix résonnent claires et vibrantes dans l'ombre du soir.

Bientôt viennent des instants d'un charme solennel. Les oiseaux qui se couchent, gazouillent dans les branches, une légère brise souffle dans les pampres et le sourd murmure du barrage fait l'accompagnement... Comme leur humeur a brusquement changé! Ils étaient joyeux et gais, quand ils ont commencé ; mais les airs qu'ils chantent deviennent toujours plus tristes, toujours plus plaintifs les accents de leurs voix. Il y a quelques minutes à peine, leurs têtes se touchaient presque : maintenant ils sont là graves et rêveurs, les mains jointes, les yeux fixés sur le ciel empourpré. Et leurs voix vont admirablement ensemble. Jean a une voix de ténor claire et souple qui s'accorde bien avec les notes pleines et graves du contralto de Gertrude, et son oreille n'est jamais en défaut lorsqu'il s'agit d'accompagner à l'improviste une nouvelle chanson.

Ce qui est étrange, c'est qu'ils ne peuvent jamais chanter quand ils sont seuls. Si, tandis qu'ils chantent, Martin est obligé de s'éloigner, appelé par quelque affaire, aussitôt leur voix perd de son assurance, ils se regardent en souriant, se détournent pour sourire encore : l'un ou l'autre, en général, laisse échapper quelque note fausse et la chanson reste inachevée.

Toute la soirée, quand Martin est absent de la maison, ou qu'il s'enferme dans son bureau, ce qui arrive bien une fois ou deux par semaine, ils gardent, comme d'un commun accord, le silence ; aucun d'eux n'oserait inviter l'autre à chanter.

En revanche, ils ont d'autres occupations plus intéressantes encore, auxquelles ils ne peuvent se livrer que s'ils n'ont pas à redouter l'indiscrétion d'un tiers.

Jean, pendant qu'il était au service, s'est rédigé un beau cahier de musique, dans lequel il a réuni tout ce qui lui a le mieux plu parmi les chansons gaies et sentimentales. C'est le genre sentimental qui l'emporte de beaucoup. Les désespoirs d'amour, les chants funèbres, les complaintes d'infanticides et d'innocents condamnés à mort, alternent avec les considérations poétiques sur la vanité de l'existence ; et, pour couronner le tout, l'explosion de désespoir de Kotzebue, ce débordement de sentimentalité qui a été pendant un demi-siècle la plus populaire de toutes les poésies allemandes.

Ce recueil répond parfaitement au goût poétique de Gertrude. Aussitôt qu'elle se sait seule avec Jean, elle lui murmure d'un ton de prière :

— Va chercher les chansons !

Alors ils se blottissent dans un coin retiré, ils rapprochent leurs têtes : il faut bien que Gertrude suive sur le livre : ils sentent avec délices pendant la lecture un frisson de volupté leur parcourir le corps.

Voici, d'abord, cette poésie étrange : *le Comte Osinski à sa bien-aimée :*

En signe d'adieu, prends les plaintes de mon cœur,
Changées en une douce harmonie,
Mais ne cherche jamais à deviner ce que disent ces accents...

Ou bien cette vieille romance populaire :

Henri reposait près de sa nouvelle épouse,
Riche héritière des bords du Rhin...
Minuit sonna, et à travers le rideau passa
Tout à coup une main blanche et délicate ;
Qui aperçut-il? sa Wilhelmine
Qui se dressait devant lui dans son linceul.

A ce passage, Gertrude tressaille, et, avec une angoisse dans ses yeux grands ouverts, elle regarde fixement devant elle à travers l'ombre du crépuscule ; mais son sourire, en même temps, trahit une délicieuse extase.

Mais ce qu'il y a de merveilleux dans ce recueil, c'est une pièce intitulée : *la Belle meunière.*

— D'où te vient celle-ci? demande Gertrude que le titre a frappée.

— Un de mes camarades, qui était musicien, avait ces chansons dans un grand cahier de musique. C'est là dedans que je les ai copiées. Celui qui les a faites s'appelait, je crois, Meunier[1], et il était lui-même meunier.

— Lis, lis vite ! s'écrie Gertrude :

Mais Jean refuse.

— C'est trop triste, dit-il en fermant brusquement le livre; une autre fois.

1. *Müller.*

Et ils en restent là. Mais Gertrude le harcèle tant de ses prières, lui fait tant la moue, qu'il lui faut absolument céder à ses désirs.

— Viens ce soir avec moi au barrage, dit-il : il faut que je lève les vannes. Nous ne serons pas dérangés là-bas et je te ferai la lecture... à condition, naturellement...

Il cligne des yeux dans la direction du « bureau ». Gertrude fait un signe de tête. Ils s'entendent à merveille.

Après le dîner, Martin se retire dans son réduit, poursuivi par les regards impatients de Gertrude, qui a peine à attendre le moment où les secrets de « la belle Meunière » vont se révéler à elle.

Bras dessus, bras dessous, ils traversent la prairie pour se rendre au barrage. L'herbe est humide de rosée. Le ciel est strié de bandes rougeâtres. Sur le fond en feu se détache, nettement découpée, la silhouette noire du bois de sapins qui, morne et silencieux, encadre la plaine. A mesure qu'ils approchent, le mugissement des eaux arrive de plus en plus fort à leurs oreilles... Les feux du soleil couchant se reflètent dans les tourbillons des flots et les gouttes d'écume qui jaillissent sont autant d'étincelles. De l'autre côté du barrage, la rivière calme ressemble à un miroir sombre; les aunes jettent dessus leur ombre noire et reflètent leur image dans les eaux trop profondes pour être transparentes.

Tous deux s'approchent en silence du barrage. Une étroite passerelle, qui porte en son milieu un pont-levis, court le long de la traverse supérieure. C'est de là que le meunier lève et abaisse les vannes de l'écluse qui, au nombre de six, reposent les unes à côté des autres, prises dans de solides pieux d'appui, les « empellements ».

A cette époque, pendant les chaleurs du mois de juin, le barrage ne donne pas grand travail ; mais dans les premiers jours du printemps et en automne, au moment de la débâcle et des grandes eaux, quand il faut lever toutes les vannes et même les empellements, pour permettre aux flots et aux glaçons de passer sans rencontrer d'obstacles, il s'agit de faire attention et d'employer toutes ses forces, pour n'être pas entraîné avec les pièces de bois dans le tourbillon des eaux.

Jean lève deux vannes. Cela suffit pour l'instant. Puis il jette

le levier et appuie son coude sur la rampe du pont-levis. Gertrude qui, pendant tout ce temps, l'a regardé faire sans rien dire, s'élance sur la grande poutre qui traverse le cours d'eau d'une rive à l'autre, à la même hauteur que la rampe du pont-levis, à quelques pouces d'elle.

— Tu vas avoir le vertige, Gertrude, dit Jean qui jette un regard inquiet sur la chute de l'écluse, où, sur le fond de planches incliné, les eaux passent avec une rapidité effrayante, pour se précipiter ensuite écumantes dans le gouffre.

Gertrude pousse un éclat de rire et dit qu'elle est souvent restée des heures entières, assise à cette même place, à regarder en bas, sans être prise de vertige ; et puis, au besoin, n'est-il pas là ? Son regard où se lit une curiosité impatiente est fixé sur la poche de Jean, et, au moment où il tire son cahier de musique, elle pousse un grand soupir, ravie à la pensée des splendeurs qu'elle pressent, et joint les mains comme un enfant à qui sa grand'mère va raconter une histoire. Jean commence. Les paroles émues du poète coulent de ses lèvres comme un chant.

Les voyages sont la passion du meunier...

Gertrude fait entendre une joyeuse exclamation et marque du pied le rythme contre les montants de l'écluse.

J'entendis murmurer un ruisseau...

Gertrude retient sa respiration, attendant la suite.

Je vis briller le toit d'un moulin...

Dans sa joie, Gertrude bat des mains et montre là-bas, de l'autre côté, la ferme.

Était-ce bien ce que veut dire ton murmure, mon ami ?...

A cet endroit, la belle meunière entre en scène et Gertrude devient sérieuse.

Que n'ai-je mille bras pour frapper !...

Gertrude donne de légers signes d'impatience.

Je n'interroge pas les fleurs, je n'interroge pas les astres...

Un sourire de satisfaction erre sur les lèvres de Gertrude.

J'aimais à le graver dans l'écorce de tous les arbres...

Gertrude pousse un profond soupir et ferme les yeux. Et la lecture se poursuit, avec les rêveries du jeune compagnon meunier ivre d'amour, jusqu'à ce cri de joie qui domine le murmure du ruisseau, le vacarme des roues, le chant des oiseaux :

> La meunière bien-aimée est à moi !

Gertrude écarte les deux bras, un sourire de douce béatitude passe sur son visage, elle secoue la tête comme si elle voulait dire : « Grand Dieu ! que peut-il bien encore arriver? »

Alors la meunière ressent tout à coup une passion mystérieuse pour la couleur verte; on entend retentir le cor dans la forêt ; apparaît le fier chasseur. Gertrude est prise d'inquiétude.

— Que vient-il faire ici, celui-là? murmure-t-elle en frappant du poing sur la poutre.

Le garçon meunier, le pauvre, le comprend bientôt :

> Je voudrais partir, me perdre dans l'immensité du monde,
> Si tout n'était si vert, si vert dans les bois et les champs...

dit sa triste chanson. Gertrude, partagée entre la crainte et l'espoir, fait en l'air un geste de la main. Ce n'est pas possible ! il faut absolument que tout finisse bien.

Et puis :

> Fleurettes, qu'elle me donna,
> On vous mettra toutes avec moi dans la tombe.

Les yeux de Gertrude sont humides de larmes, mais elle espère toujours le départ du chasseur et la conversion de la meunière. Il ne peut, il ne doit pas en être autrement. Le meunier et le ruisseau commencent leur dialogue mélancolique; le ruisseau veut le consoler, mais le meunier ne connaît plus qu'une seule paix, qu'un seul repos :

> Hélas ! cher petit ruisseau, tes intentions sont bonnes,
> Mais hélas ! petit ruisseau, sais-tu le mal que fait l'amour?

Gertrude approuve vivement de la tête. Que veut dire ce stupide ruisseau?... Qu'entend-il à l'amour, à la peine?... Ensuite vient la mystérieuse berceuse que chantent les ondes. Sans doute, le jeune meunier s'est endormi sur le bord du ruisseau : un baiser va le réveiller, et, quand il ouvrira

les yeux, la meunière se penchera sur lui pour lui dire : « Pardonne-moi ; je t'aime toujours ! » Mais non : que signifient ces étranges mots de *chambrette de cristal bleu*? Pourquoi faut-il qu'il dorme jusqu'à ce que la mer ait bu la dernière goutte des ruisseaux? Et puisque, pour lui couvrir les yeux, cette méchante fille est obligée de jeter son mouchoir dans l'eau, c'est que le dormeur ne repose pas sur le bord, mais bien au fond.

Gertrude cache son visage dans ses mains, elle éclate en sanglots convulsifs ; et, comme Jean veut malgré elle achever la lecture, elle lui crie :

— Assez, assez !

— Gertrude, qu'as-tu ?

Elle lui fait signe de la laisser en repos. Ses larmes sont toujours plus abondantes, tout son corps tremble : elle cherche un appui et se penche en arrière.

Jean pousse un cri d'angoisse et, d'un bond, se précipite pour la recevoir dans ses bras.

— Pour l'amour de Dieu, Gertrude ! fait-il, la voix haletante, respirant avec effort.

Une sueur froide perle sur son front... mais elle incline sa petite tête sur la poitrine de Jean, lui jette les bras autour du cou et pleure tout son comptant.

Le lendemain, Gertrude dit :

— Hier j'ai été bien enfant, Jean, et je crois qu'un peu plus je tombais dans le gouffre.

— Tu avais déjà perdu l'équilibre, dit-il.

Et un frisson le secoue au souvenir de ce terrible instant.

Un sourire sentimental passe sur le visage de Gertrude.

— Alors, c'eût été fini une fois pour toutes, dit-elle avec un profond soupir.

Mais, l'instant d'après, elle rit elle-même de sa folie.

H. SUDERMANN.

(Traduction de M. Rémon et G. Devaussanvin.)

(A suivre.)

NOTES DE VOYAGE

EN BELGIQUE ET EN HOLLANDE[1]

GAND. — Gand est dans une grande plaine au confluent de quatre rivières, qui font vingt-six îles. C'est une Venise du Nord. Ajoutez les canaux; on comprend sa richesse et sa liberté précoces; ces cours d'eau étaient des défenses et des moyens de navigation. Il faut y joindre le voisinage de la mer, la fertilité du sol.

Il reste des traces de son moyen âge : un vieux château, un haut beffroi usé, noirci, et surtout la rue qui borde le fossé du béguinage, avec ses vieilles maisons bosselées, lézardées, salies, demi-trempées dans l'eau croupissante, ses toits de tuile effondrés, réfléchis par la longue mare. Là, au XIII[e] siècle, parut l'aurore des temps modernes, tout puants de graisse et de trafic, fumier grouillant de luxure, de travail, de mangeaille, de meurtres, de hurlements; brutes effrénées, déchaînées par l'excès de nourriture, entassées dans des rues étroites, dans des maisons de bois fécondes en pestes et en incendies, tripots de violences et de ripailles à la Rabelais.

1. Voir la *Revue* du 15 juin.

En une année on y compte quatorze cents meurtres. Songez qu'ils sortaient du jeûne du moyen âge, tout ignorants et brutes. Pour nous adoucir et nous régler, il a fallu six siècles de police, de politesse et de raisonnements.

Beaucoup de rues trempent le bas de leurs maisons dans l'eau; point de chaussée; des fenêtres, on descend dans les barques. Les rues font un singulier effet avec leurs eaux dormantes, noires, semées de larges plaques luisantes. Les maisons s'y peignent avec leurs toits rouges, leurs portes closes, leurs hangars, leurs grilles et, de temps en temps, un arbre vert. Lentement, un à un, en silence, de gros bateaux bruns défilent.

Il y a trois églises frappantes : Saint-Bavon, Saint-Nicolas, Saint-Michel. Saint-Bavon n'a qu'une tour, énorme et majestueusement triste. Les dentelures de l'Ile-de-France manquent toujours, à cause de la petitesse des pierres. Un même type reparaît partout, la tour du château flanquée de minces tourelles latérales, ordinairement rondes, qui grimpent jusqu'au sommet; cela montre l'antiquité : ces clochers sont parents des châteaux du IXe et Xe siècle.

Saint-Bavon est fort orné en dedans. Le matin il est ouvert pour le culte, mais tous les objets d'art sont cachés; l'après-midi l'église est fermée et prélève un franc par visiteur. Entre autres traits de mendicité, il y a deux troncs avec une inscription; pour en doubler l'éloquence, on a peint au-dessus une main qui laisse tomber une belle pièce de cinq francs.

Dans les églises belges, le dehors est gothique, le dedans jésuite, les tableaux sont de l'âge poétique. Ce sont les trois moments du christianisme.

Il y a là de beaux Crayer. Une *Hérodiade* voluptueuse et molle avec un bourreau superbement brute, une *Sainte Barbe* qu'on décapite en riche robe de soie brodée de perles, avec une servante qui essaie d'arrêter le bras du bourreau.

Le plus important tableau est le Van Eyck[1]. Ce n'est pas un barbare empêtré, demi-novice, mais un grand maître.

Pour le fini, le relief, chacun sait ce qu'il peut faire; le merveilleux, c'est sa Vierge, tant elle est candide, jeune fille,

1. Commencé par Hubert Van Eyck, terminé par Jean Van Eyck en 1432.

pieuse, réelle comme si on l'avait copiée d'un modèle vivant, et pourtant idéale. La bouche est petite, les lèvres saillantes, le nez fin, les yeux ont ce relevé naïf, ce modelé si expressif... elle ressemble à la Jeanne de Naples, quoique moins cygne, et plus pleine. Une superbe chevelure châtaine crêpelée déborde d'un diadème ouvragé de rubis et de cent mille pierreries; sa robe bleu foncé à bordure d'or se ploie gravement en plis sombres. Point d'extase; elle lit dévotement un livre de piété. — L'impression est d'une Renaissance à forte sève encore enclose dans le christianisme, comme un bouton dans son calice rigide.

L'Agneau au centre.

Le chef-d'œuvre est la couleur. La richesse et l'intensité du ton de la prairie, des collines vertes, des bouquets d'arbres est incroyable. C'est plein comme un riche accord. Roses, marguerites, noircissements des bois lointains ; puis des cathédrales et des tours ; puis les infinis lointains, montagneux, bleuâtres. (Je n'ai vu ces tons dans la nature que dans la Forêt-Noire et à Heidelberg.) C'est le système des tapis orientaux, le bleu. le rouge, le vert dans leur plus grande intensité, beaux en eux-mêmes et accordés entre eux.

Les groupes autour de l'Agneau sont comme des bouquets: capuches et manteaux énormes à plis puissants, rouges, verts. bleus, aurore, lie de vin, blancs. Chaperons Charles VI. Fortes figures et types vigoureux, mais réels et laids. (Voir, à droite, les six hommes en lie de vin violet pâle, à genoux ; les énormes nez et mentons en avant sont presque grotesques. Le dernier fait la grimace.) Mais quelle race solide! Quelle carrure d'épaules et quels énormes cheveux bouclés! ce sont les soldats d'Artevelde. — Admirable groupe épais d'ecclésiastiques calmes et pieux, tous en velours rouge avec or et diamants; relief étonnant des plis. — Types délicats, moyen âge, dans le groupe du deuxième plan des saintes ; cheveux blonds, bouffants énormes, immense déploiement des robes et des mantes.

Le merveilleux, quand on regarde, c'est la vérité et la perfection de chaque plante, lis, iris, pivoines, marguerites, herbes des prés, orangers, cyprès. (Ceci est probablement de Jean Van Eyck après son voyage en Portugal.)

L'intensité de la couleur est peut-être plus grande encore dans les volets copiés par Coxie. Le relief des oranges en or ou pommes d'Hespérides et de leurs feuilles, les feuillages plus lointains vus entre les troncs sont extraordinaires. Les têtes de la procession de moines et jeunes femmes au fond s'enlèvent avec une clarté de jour. Le manteau de saint Christophe, pourpre, fait comme un coup de trompette. Les juges et cavaliers du volet gauche ont des pennons et manteaux couleur de sang, des armures et des manches d'un vert si puissant, des velours bleus si profonds et si lumineux qu'on les croirait impossibles. Chaque ton lance toute sa voix et aucun ne détonne à cause de l'accord des voisins. (Voir, pour prendre une idée de cette franchise et de cette vigueur, Antonello de Messine, au Louvre.)

Il faudrait avoir sous les yeux le détail des ors, cuirs, broderies d'un de ces enharnachements pour voir le parti pris de vérité illimitée. C'est comme le Quentin Metsys, mais d'un ton plus fort.

Le prodigieux, c'est toujours ici la force et l'intensité de la coloration. Ces gens-là inventent tout, et pourtant copient la seule nature; en cela, c'est la Renaissance, et aussi dans le magnifique amas d'arbres fleuris, de prairies rayonnantes de fleurs joyeuses. Mais les groupes sont en paquets; les gens n'osent s'écarter de leur stalle, de leur poste de cérémonie. Il y a surtout huit bons vieux en robes blanches agenouillés à droite, comme des sacristains à la parade, seulement avec sérieux, bonne foi, convaincus qu'ils feraient un péché mortel, s'ils quittaient d'un pli leur attitude. — Ne croyez pas le moyen âge extatique comme dans l'*Imitation* et Dante; il est surtout, et particulièrement à la fin, au temps de Van Eyck, discipliné, moins chrétien qu'ecclésiastique.

A Saint-Bavon, Porbus a un beau tableau: *Jésus réfutant les Docteurs*, de noble architecture antique à colonnes, à groupes réguliers, de figures expressives et élevées; surtout celle de Charles-Quint, vigoureux et fier, sur le premier plan. Il est solide et vrai, mais un peu sec. — Au fond, les premiers maîtres ont tout, le génie y est complet. Rubens n'ajoutera que l'audace, et la liberté du bonheur.

Le Rubens de cette église est un Saint Bavon en cuirasse

au haut d'un escalier, se faisant moine. Au-dessous s'agite un groupe qui semble réclamer; deux superbes femmes sont debout à gauche, l'une en grand bonnet blanc transparent qui avance aussi élégant qu'une fleur, l'autre la gorge demi-nue, en robe de velours rouge. Le fond de son idée est ceci : étant donné un escalier et des gens qui montent, comment faire l'escalier le plus beau et le plus animé possible?

Saint-Nicolas, sur la place aux Grains, est une des plus vieilles églises (XIe siècle), toute noire et rongée. Le portail et la grande fenêtre sont flanqués de tourelles à meurtrières; de même les façades latérales. L'énorme tour centrale à grandes fenêtres ogivales, la plupart bouchées, est flanquée de quatre hautes tourelles aussi à meurtrières et à clochetons. Sur les tourelles, s'accolent en ornements des colonnettes et petites arcades rudimentaires. Est-ce le climat, la brique, la petitesse de la pierre, qui ont écarté ici presque partout le système de l'évidement?

A côté sont de très curieuses maisons, aux pignons très hauts, ouvragés, fantaisistes, l'un en coupoles, l'autre en escaliers.

AU MUSÉE. — Crayer est un vrai peintre, le premier après Rubens et Van Dyck.

Son chef-d'œuvre est *Sainte Rosalie* couronnée par l'Enfant Jésus dans les bras de sa mère.

Je l'ai regardée plus d'une demi-heure. C'est un mélange de Corrège et des Vénitiens, avec un fond de blancheur lymphatique flamande, sans rien d'excessif ou de trivialement cru comme Rubens, de beaux contours harmonieux, arrondis, une couleur fondue et riche, quelque chose de plein et d'aimable. Sainte Rosalie est admirable avec sa fine oreille au-dessus de son col blanc, délicat, pleine d'une langueur tendre, en riche robe royale. Un ange tend les bras pour prendre la couronne de roses que tient l'Enfant Jésus. La Vierge est divinement belle avec un sourire de tendre complaisance, non pas trop expressive comme Prud'hon ou Corrège, mais bonne de tempérament et de fond, avec une largeur extrême, et pourtant infiniment de goût. Un balustre encadre la scène comme dans les Véronèse, et un paysage bleuâtre se perd dans le lointain. — Je sens mieux

maintenant ce que j'ai vu de lui à Bruxelles, surtout l'Assomption de sainte Catherine, en robe couleur de flamme sombre; je ne sais comment expliquer cette nuance presque feuille morte, si douce et si grave, qui entourait si bien ce corps puissant. C'est dans ces sujets qu'il faut le voir, non dans les Martyrs ; là, Rubens dépasse tout.

Deux tableaux historiques sont à noter :

L'un de Duchastel, *Inauguration de Charles II comme comte de Flandre en 1666 ;*

L'autre de Van Volsum, *Inauguration de Charles VI* au même titre, en 1717.

Une révolution s'est faite entre ces deux tableaux; le Gand de bois a été rebâti en pierres. Les gens de 1666, splendides de costumes, de pose fière, un peu bêtes dans leur carrure contente, avec leurs chevaux aux crinières galonnées, tout décoratifs, l'air cavalier, les soldats en cuirasses et buffles de l'Angleterre puritaine, avec leur simplicité et leur grande tournure, se sont civilisés, francisés, raffinés, dépoétisés ; les seigneurs ont l'air bien élevés, prêts à saluer, les femmes se rengorgent avec des airs de vanité. Le XVIe siècle avait laissé quelque chose d'héroïque, un fond de sensibilité rude qui a disparu.

Planat a raison : la peinture flamande est le contre-coup, le reste de la guerre des Pays-Bas. La grande génération des héros d'action a eu pour fils les héros d'art. Après eux sont venus les courtisans, les bourgeois casaniers, les disciples des Jésuites.

Je vois cela par Sanderus, que je viens de feuilleter à la bibliothèque. Cet homme est un chanoine (1636) qui passa sa vie à composer une immense description géographique, statistique, historique des Pays-Bas, patriote dévoué à la Flandre, à la foi catholique, ennemi des Hollandais, ne parlant que de la gloire de sa patrie. Il mourait de faim, demandait aux échevins du papier pour continuer. — Il y a là cinquante ans de paix, d'abondance, de repos, même de liberté. Les Flamands sont sous leur seigneur naturel, leur comte qui par hasard est roi d'Espagne, gouvernés par son frère ou sa sœur qui se fait presque indigène. — Ils se glorifient de leur catholicisme, ils ont encore des assemblées d'États, il y a un

mouvement religieux chez eux à Ypres, à Louvain, comme en France sous Richelieu. Les Jésuites ne persécutent pas, ils ont toujours laissé vivre ceux qui voulaient bien vivre. La religion devient une parade, un sujet de procession ; les idées philosophiques, le besoin de réforme manquent. Dans cette paix et ce bien-être, l'enthousiasme qui survit se jette sur les arts, comme en Italie au XVI[e] siècle ; on était chrétien de forme sous Léon X, païen au fond, conquis, sans idée politique : le dernier essor de la vie héroïque, des haines privées de ville à ville, de la vie dangereuse du moyen âge, au moment de la pacification, a produit l'art.

***

DE GAND A BRUGES. — Sept heures et demie du matin. Toute la campagne est dans le brouillard blanc que la sérénité de l'air dépose chaque matin sur le sol. Tout est noyé d'abord, et, dans les premiers moments, quand la vapeur est épaisse encore, c'est une mousseline froide de suaire et de morte. Au haut du ciel, pourtant, le soleil brille de toute sa force ; on le devine à l'illumination vague qui perce la blancheur. Elle devient plus vive, et par degrés les arbres mouillés apparaissent ; les bois nagent dans une brume palpable et mouvante qui traîne autour d'eux. Les haies et les herbes semblent sortir de l'eau ; chaque touffe dégoutte et les gouttelettes luisent comme des perles. Le brouillard devient plus mince, ce n'est plus qu'une gaze, et le paysage s'ouvre encore demi-indistinct à distance, estompé, flottant ; simple dessin émoussé qui n'arrive pas à la couleur. Mais la blancheur virginale de tous les fonds est incomparable, et du côté de l'ouest, les lignes de peupliers, les rigoles d'eau, les cultures, les lointains apparaissent dans un ton blanc si pâle, si doux, si fin, qu'il n'y a rien au-dessus. Ce sont les virginités et les délicatesses frémissantes, éphémères du pays humide. Il y en a de pareilles dans les joues rosées, dans la chair blanche si prompte à recevoir l'afflux du sang ; dans les soies pâles des cheveux ; dans certaines physionomies immobiles, et comme endormies dans une enfance éternelle.

*
* *

BRUGES. — Bruges est la plus flamande et la plus agréable des villes que j'ai vues : rues entières composées de maisons à pignons ; beaux canaux, grands arbres et promenades partout — solitude et le silence. En plein midi, j'ai quelquefois traversé six rues sans voir deux hommes. Deux fabriques en tout, tandis que Gand en est ceinte. On dit que c'est la plus déchue ; les pauvres n'y savent vivre, faute d'ouvrage. Dans un quartier perdu, on leur loue une maison soixante centimes par semaine.

Les vieux édifices sont en briques ; le plus joli est l'hôtel de ville du XIV[e] siècle, élégant, à clochetons, contemporain de l'origine de la peinture. La Tour des Halles, d'un rouge sombre, morne au dedans, déserte, a un clocher très haut avec une plate-forme, un peu comme un minaret. Notre-Dame est aussi d'un beau gothique. — Il y a un carillon curieux à la Tour des Halles : bizarre invention musicale et barbare ; je n'en ai pas dormi, à Gand, pendant deux nuits.

Les longues allées d'arbres qui bordent l'Escaut autour de Bruges, les toits rouges derrière, les agrès des vaisseaux m'ont fait plaisir ; l'eau, noire et polie, a les reflets d'une glace parfaite ; tout autour se développent des prairies moites, d'un vert bleuâtre, gorgées d'humidité, où les vaches ruminent accroupies ; les énormes nuages courent noircis et déchirés comme des ailes de chauve-souris.

A la cathédrale et à Notre-Dame sont les peintures des voisins de Rubens. Une admirable *Adoration du Christ* par Crayer. Que la sainte de droite, avec ses diamants, sa couronne et la douce couleur fondue de ses joues, est donc belle ! Un Quellin, le *Mariage mystique de sainte Catherine ;* un noble et riche Van Oost, une sainte avec saint Paul à droite, à genoux devant la Vierge ; *une Adoration des mages* de Zegers ; un Van Hœck, et surtout un Nicolas Roose. J'en ai vu un autre de lui à Saint-Bavon, *la Vierge et la Cour céleste*, sombre, à effets de lumière touchants et mystiques, raffiné, fouillé, tendre. Quels sourires fins, quels froissements et frémissements d'étoffes ! Quel air de respect naïf et tendre

dans la petite fille qui baise la main de l'Enfant Jésus! Rubens les a tous effacés, comme Shakespeare les sept ou huit grands poètes dramatiques qui l'accompagnent. Il a de plus qu'eux l'excès et le génie. Mais ils *sont*. Ils ont leur invention, leur beauté vraie, naturelle, sans parti pris. Ce seraient eux qui me feraient comprendre le plus aisément la grande peinture idéale. Rubens crie d'une voix de tonnerre ce qu'ils prononcent d'une parole unie. Ils montrent que le génie a été alors public, national, qu'il est sorti de terre comme une moisson. Et le génie a été très borné, tout de grande peinture poétique, décorative, pour les hôtels de ville et les églises. — Distinguez ici la Hollande de la Belgique : les gens tristes, les copistes du réel petit, les peintres d'intérieur et de chevalet, Rembrandt, Ostade, Ruysdaël sont Hollandais. Les musées de Belgique ne renferment que de la peinture idéale et monumentale. Partout c'est l'amour des belles chairs, des figures poétiques, des plis harmonieux, des couleurs fondues ou tranchées, la joie, l'épanouissement de la prospérité et du génie. — En ce moment, j'ai les yeux pleins de triomphes ; la peinture a été le contre-coup des entrées de ville et des magnificences. Aux églises, les yeux rêvaient sur les dalmatiques, les larges et molles attaches d'un cou ployant, la tache satinée d'une épaule découverte, l'ombre noyée d'une joue fuyante, la jambe rose et potelée d'un enfant entrevu dans une gloire céleste. Je pense surtout à un Christ en croix de Crayer et à un autre de Van Oost qui monte au ciel; les poitrines blanches font une fête aux yeux... Si mes pauvres yeux étaient bons, je dépouillerais le vieil homme ; je me sens pris par les saintes, et les enfants, si heureux, si bons au fond, si doux et si éclatants ; je comprends qu'on passe des heures à suivre une draperie, à rêver sur une ombre, à revenir sur un geste, à adorer une de leurs rougeurs ou un de leurs regards.

Au Musée, un admirable *saint Christophe* et *Baptême de Jésus* de Memling; les arbres, les fleurs sont un peu alignés, trop minutieusement faits, mais quelle forte et saine couleur ! (Voir les paysages d'Heidelberg.) L'eau surtout un peu trop régulière, est d'une transparence, d'un éclat..., on frissonne de la toucher. Le moyen âge s'éveille, c'est le premier amour pour la Nature !

Van Eyck a là sa *Vierge et saint Georges*. La Vierge est une solide matrone avec une abondance de cheveux crêpelés, un superbe manteau rouge, par derrière un fond de vitraux travaillés et d'objets amoncelés splendides. Le donataire, vieille figure travaillée, bosselée, est à genoux, en chape, devant le crapaud d'enfant, sale, tortillé. Quel Dieu bouddhique! Arrive saint Georges en armure de cuivre d'un détail infini, qui défait naïvement son casque et salue : « Bonjour, mon Dieu. » C'est vulgaire, puissamment saisi, et de riche couleur, de génie concentré, écrasé par soi-même, en bouton. — A côté, *Portrait* de la femme de Van Eyck, énergique, sévère et vivante, cheveux faisant corne de bélier des deux côtés. — Ce diable d'homme a senti à fond du premier coup toute la profondeur de l'individualité et de la vie, il ne lui a manqué que l'épanouissement. Le chanoine donataire a le menton en étages, et une figure d'hippopotame tanné. Van Eyck est plus fort, plus rude, moins chrétien que Memling. — Il faut marquer tout de suite l'inconvénient de cette peinture si solide et si consciencieuse. Elle ne fait pas le velouté, le fondu, l'empiètement réciproque des tons. Aussi l'enfant si bien modelé est en cuir, et toutes les têtes ont une immobilité hiératique. La chair ne transpire pas à travers la peau qui manque de transparence.

Un beau Porbus, *Jugement dernier*. Nudités riches, largeur italienne, raccourcis à la Michel Ange. Une révolution s'est faite, on italianise jusqu'à Rubens. — Curieux tableau d'un inconnu (1478) : l'*Écorchement* ; les bourreaux et les assistants sont sérieux, consciencieux ; l'un met son couteau dans sa bouche en attendant; il ne faut pas gâter la peau. (J'ai essayé de rendre ce sentiment dans *Pé de Puyane*.)

Autre tableau d'un inconnu, probablement intermédiaire entre Memling et Porbus. En face, le Purgatoire, six hommes et femmes à demi nus, avec un ange. A droite sont d'horribles feux rouges, le soufre enflammé, des monstres fantastiques, l'Enfer. A gauche, un palais et un ciel d'or, avec une troupe de saints serrés, portant des palmes. Au fond, la mer tempêtueuse (la vie) avec de misérables barques. Au sommet, le Christ bon et divin avec toute sa cour. — Voilà la religion physique du moyen âge à l'usage du peuple.

A l'hôpital Saint-Jean, Châsse de sainte Ursule :

Belle couleur riche et forte, qui a duré; c'étaient des ouvriers plus simples et plus patients. Voyez leurs livres et meubles.

Très beau ciel bleu, riant, avec le détail et le relief des monuments derrière, moins pointillé que dans Van Eyck; c'est le premier éclair de la Renaissance. — Les têtes sont réelles, de race vulgaire, trop grosses, mais profondément croyantes, sérieuses; par exemple, le prêtre qui baptise. Le sérieux simple ôte le grotesque et le contradictoire d'aujourd'hui.

Les robes sont collantes, lacées par devant, les poses sont vraies et nobles par la profonde piété; voyez une religieuse moderne par opposition à la femme laïque minaudante et inquiète. La fille en robe bleue, un peu enfantine, qui tend les bras pour recevoir la sainte, a une courbure tendre, douce, infiniment réservée et touchante. — Sur l'autre panneau, sainte Ursule couronnée, avec un fond d'église et des vitraux religieux par derrière, le corps sec, point de seins, figée par la vie monastique; près d'elle, deux filles agenouillées, selon le cérémonial officiel ecclésiastique, les bras grêles, la figure mince du bas, avec de fins cheveux adorablement déroulés et amoureusement suivis par le peintre. C'est le premier amour virginal et chaste pour une religieuse vierge. — L'*Imitation* est là. La machine allait, pliait monacalement, mais de paisibles rêveries célestes se déroulaient dans le cerveau. Impossible de comprendre ailleurs l'absolu de la croyance; sainte Ursule, debout dans le martyre, a l'air de bois, résignée, doucement invincible; sous les lances, elle ne remue qu'à peine; la demi-ignorance du peintre lui sert encore. La fixité placide des yeux est étonnante. — La Vierge, un peu plus loin, est une toute jeune fille enfant, les paupières immobiles, le front gros, comme crevant de rêveries accumulées pendant des siècles; il faut lire ici la *Vie nouvelle* de Dante et quelques livres bouddhiques. On pourrait adorer cela; et encore le mot est faux, il faut le prendre dans le vieux sens, la contemplation sans angoisses ni désirs, une sorte de nirvana hindou.

En général, les petits Jésus sont des têtards en son rembourré, en caoutchouc; c'est la réalité hideuse de la môle dont la femelle accouche; ils n'ont pas encore osé la transformer.

Mais, dans le *Mariage de sainte Catherine*[1], la finesse et la beauté des trois femmes, la fine figure travaillée, mystique, de la Vierge, la robe jaune superbement ouvragée de noir de sainte Catherine, l'écarlate de la Vierge, montrent le premier éclair du beau, de la joie, de la Renaissance.

Une autre *Vierge à la pomme* (oubliez le têtard d'enfant). Memling évidemment l'adore, peint en dévot tendre les cheveux onduleux, les plis du manteau, les diamants. Chaque teinte a été l'œuvre de cent contemplations et adorations. Dante sera toujours le grand commentateur : le mysticisme idéaliste devient corporel par l'amour et la vue minutieuse des couleurs et des formes. Regardez la manière dont Dante tourmente ses sonnets, ordonne ses couleurs, cache des allégories, des allusions aux nombres.

Sur le volet sont deux religieuses (portraits), pâles, point jaunes, de couleur figée, étiolée, conservée, comme si la vie avait cessé de battre, demi-rosée pourtant ; comme de pâles fleurs à l'ombre, les yeux presque sans regard, les mains ridées, officiellement jointes. Bon Dieu, quelle transformation de l'homme! quelle terrible machine que le moyen âge! C'est l'anti-grec, et l'anti-romain; la suppression de l'activité terrestre, personnelle, la vague rêverie tendre de l'infini sous la discipline réglée.

Piété infinie et croyance absolue. — Il faudra cent ans pour qu'ils sortent de ce Bois dormant. — Les yeux ouverts immobiles ne regardent pas. On resterait des heures devant ces figures. Elles ont quelque chose d'éternel...

Le ton est beau, fort, solide, mais moins que dans Van Eyck.

Le système d'idéalisation de Memling pour le Christ, saint Jean, l'ange et les donataires, est analogue à celui de Van Eyck. Eau admirable, bleuâtre, frisottante, sous un petit vent. La nature aussi est idéalisée, il la fait la plus belle possible ; il n'y a pas de rives aussi tranchées, d'arbres si droits sur les roches. Mais il fait les arbres les plus beaux et les plus parfaits qu'il peut ; de même les gazons assombris ou clairs, et les iris d'eau, et les riches herbes prodiguées, et les loin-

1. Tryptique.

tains entre les troncs droits, semblables aux profondeurs de la forêt où Dante vit sa procession de candélabres vivants. Il part du réel très observé, très aimé, non poncif, et ce sont les plus beaux et délicieux aspects de ce réel qu'il assemble sans savoir si la géologie et la botanique les acceptent.

Les reliefs, la perspective, l'eau du fleuve, les architectures et les villes gothiques, les lointains, les routes, les champs. les montagnes sont d'un fini délicat et d'un sentiment poétique profond. Mais c'est surtout aux tableaux des deux chevets et des deux toits qu'il faut revenir pour comprendre l'incomparable douceur et le calme de la vie monacale mystique. — Toujours la Belle au Bois dormant, mais avec un rêve céleste et un fond d'humilité obéissante tendre. — Ces yeux et ces traits ont une nuance qui manque à Beato Angelico, une nuance de tristesse soumise avec un fond de réalité plus grand. Il n'y a pas d'élancements et de ravissements ici. L'imagination est flamande, non italienne. Il n'y a qu'une douceur rêveuse comme par un ciel d'automne.

LA CATHÉDRALE. — Architecture : c'est encore le système de la tour centrale unique au portail, énorme forteresse-donjon carrée, en briques, flanquée de petites tourelles, massive, avec meurtrières et arcades rudimentaires. Analogie avec Florence, surtout au sommet où s'empilent les étages de tours à petites fenêtres cintrées comme en Toscane. Il y a du roman dans ce système.

De même à NOTRE-DAME, qui est voisine. Le clocher rouge à arêtes et à pointes saillantes rappelle Vérone. La tour est incroyable d'énormité, de hauteur ; petites ouvertures jetées çà et là, simulacres de hautes arcades aveugles et un placage de contreforts montant en bosselures carrées; la masse en est toute bardée.

A l'intérieur, tombeau de Marie de Bourgogne et du Téméraire, tout en cuivre doré sur marbre noir (fin du XVe siècle); la masse de marbre est brodée en relief d'écussons, feuillages, petits anges, et sur le dessus gisent couchés, chacun sur son tombeau, le père et la fille, l'un en armure, un lion à ses pieds, l'autre en grande robe avec chiens; tous deux ont les mains jointes; la robe de Marie est magnifique-

ment brodée ; sa chape est hérissée d'ornements en repoussoir; ses fines mains sont jointes, la tête est sur un coussin. Cette tête est absolument réelle, le front très bombé; le petit nez un peu retroussé se joint au front par une courbure: c'est une bonne petite femme bornée et gentille. Lui en costume et armure de chevalier-roi, les mains laides, réelles, sillonnées de veines.

Soixante-dix ans de distance entre les deux tombeaux ; celui de Marie est de 1490, celui du Téméraire est de 1558. Le premier est bien plus pieux : toutes les figurines sentent l'enfant de chœur; une brave Vierge, l'honnêteté même, et aux angles, des Évangélistes à la Van Eyck. — Dans l'autre, on voit l'approche et l'effort vers le paganisme italien avec les têtes de satyres et de faunes antiques hurlants; on sent l'imitation de l'École florentine dans les grands apôtres allongés et les tailles longues des figurines. Il y a des souvenirs du Rosso. (Marie est par P. Beckere de Bruxelles. Le Téméraire par Jongelinck d'Anvers.)

HÔTEL DE VILLE. — Bibliothèque. Grande salle à vitraux coloriés. Portes gothiques rouges fleuronnées d'or. Le plafond à clochetons pendants, dorés, avec arceaux rouges rayés d'or et fond noir, est austère et grand.

Façade charmante, toute fleuronnée et fleurie, avec pinacles, statues, hautes et étroites fenêtres ogivales à trois trèfles au sommet. En face, des arbres et une charmante maison à pignon, avec fenêtres et colonnettes Renaissance, entre l'Hôtel de Ville et le Palais de Justice.

Rien de plus froid et plus académique que le PALAIS DE JUSTICE (1727), mais le reste de l'ancien palais [1] vu par derrière, du côté de l'eau, rouge de briques, à tourelles sveltes, a le fantastique charmant du climat et du moyen âge. Dans la cour du Palais de Justice, quatre vieilles statues de plâtre; l'une me semble un hussite, sorte de paysan qui mord à belles dents le pied d'un enfant pour le dévorer.

Toute cette place [2] est précieuse. A droite de l'Hôtel de Ville,

1. Palais du Franc.

2. Place du Bourg.

sorte de petite loggia gothique avec fenêtres et médaillons Renaissance, toute fleuronnée d'ogives, meneaux et fenêtres à courbe presque horizontale. Et sur la place voisine, l'énorme bâtiment gothique quadrangulaire. Le soubassement de brique rouge semble tout écrasé par son gigantesque beffroi massif du bas, puis flanqué de clochetons, de petites arcades, percé d'ogives et couronné d'une balustrade à pinacles et fleurons à jour. — Je n'ai pas vu ici de ville d'un plus beau moyen âge.

J'ai passé une demi-heure charmante sur un banc en face de l'Hôtel de Ville. Les angles aigus fleuronnés du toit, la tourelle de droite, toutes ces vieilles formes tranchent en noir sur un ciel presque blanc d'une limpidité parfaite. Il y a des lumières jeunes sur les statues, les façades historiées. Au fronton du Palais de Justice, deux vieilles statues plantureuses et rudes, un Hercule, une Vérité tordue, revivent, quoique lézardées et décrépies. La plus charmante clarté illumine les feuilles jaunes et tout ce coin perdu d'arbres découronnés. Des femmes en mante noire passent, les longs plis droits beaux comme une draperie. L'air est tiède. Pas de bruit, sauf le carillon de l'heure avec ses étranges voix de cuivre, fausses, mais douces et pénétrantes comme une musique slave. C'est la Pise du pays flamand.

***

OSTENDE. — De Bruges, le trajet est charmant, mais j'aurai à noter bien d'autres paysages.

La plaine est absolument plate; de temps en temps seulement, on rencontre la chaussée d'une route ou d'un canal; le ciel est sans un nuage, et à gauche l'immense coupole finit par une blancheur de lait. Des lignes d'arbres, peupliers demi-effeuillés; à une distance qui semble infinie, d'autres arbres, vaporeux, moins grands que le doigt: sur toute la prairie, des taches noires et rousses de vaches de plus en plus petites; une lumière étalée sur toutes ces herbes pâlies; çà et là des terres argileuses, nouvellement tranchées par les charrues en

énormes mottes collantes qui luisent d'un effet violet. Et toujours les petits troncs effeuillés, grêles, qui peu à peu se détachent en noir sur la blancheur immense, puis l'estompent et commencent à se brouiller dans la vapeur.

A Ostende, de la chaussée et de l'estacade, l'étrange sensation revient: l'horizon solide manque. Pas de brise, pas un nuage ; la moitié de l'horizon est une eau d'un bleu pâle et charmant, ridé d'innombrables rides ; le soleil qui baisse à gauche fait un grand ruisseau d'or enflammé, étalé par places en flaques arrondies qui rayonnent. Du côté des sables, à l'Occident, sur la plage mouillée ou la mince eau immobile de la marée basse, c'est un ruissellement de feu, un pétillement d'étincelles, une magnificence d'or épandu et rutilant. En face, de grands luisants onduleux ; la mer semble couverte d'une glace mobile ; la vapeur ardoisée et rousse monte noyant les fonds de son brouillard terne. De vagues teintes d'améthyste et de lie de vin coulent avec des intervalles de nacre. A droite, la mer est encore bleue, et la vapeur épaisse d'un violâtre noircissant ajoute par son contraste à la clarté d'azur tendre, aux tons de douce soie luisante et changeante qui remuent sur l'eau. — La côte de toutes parts se ternit, s'enveloppe d'une fumée pâle, rentre dans le monde des spectres humides et nocturnes. Mais la dernière flambée tombe sur l'armée montante des longues ondulations qui se suivent et viennent à l'assaut de la plage, niellées, damasquinées, d'un bleu intense, encore rehaussé par les luisants dorés du sable et par les écailles des flaques immobiles où elles arrivent et s'étalent.

Quatre heures trois quarts. — Pendant que tout l'avant des vagues est d'un bleu de soie pâle et délicieusement doux, l'arrière est jaune fauve, comme d'or bruni, mat, tout cela mouvant comme un tapis magnifique et délicat qui ondule; dans cette prodigieuse draperie de noces, un navire immobile gris noir semble en relief.

Cinq heures. — Sur tout le couchant, l'eau est d'un roux doré intense, et la traînée enflammée du soleil est maintenant droite comme une flamme de flambeau ; Crayer n'a pas

d'étoffes plus saturées d'un embrasement de fournaise, avec des gradations plus riches; et les nielles bleues des vagues au rivage font un cadre infini en repoussoir.

Le soleil a disparu derrière la masse noire bleuâtre comme une boule de fer rougi ; et, depuis ce moment, la mer à l'occident a le plus étonnant reflet de cuivre rouge, rayé d'arêtes mouvantes lumineuses — Les chapes des évêques, dans les tableaux, n'ont pas une broderie de métal plus magnifique, une pourpre rousse plus sillonnée de clartés, des tons lie de vin plus intenses et plus rehaussés d'or. — Maintenant, la grande vapeur s'épaissit et engloutit la couleur, et, à l'est, les tons blafards refroidis exhalent déjà des traînées de vapeurs blanches.

* * *

Je suis revenu par Anvers, d'abord en compagnie de trois moines, très beaux, très expressifs: un Augustin aux yeux noirs, rasé, sauf une couronne de cheveux; un Dominicain athlétique, sanguin, au teint clair. Ces grands costumes simples sont dignes d'un peintre.

Le Dominicain m'a dit qu'à Gand[1], sur cent dix mille habitants, il y a soixante mille communiants à Pâques, et que tous, même « les plus coquins », vont à la messe. A Limoges, au contraire, dans une paroisse de quinze mille âmes, selon l'aveu du curé, il n'y a que trois cents communiants hommes. — Il souhaite à la Belgique le gouvernement absolu comme chez nous. Il voudrait l'abolition de la presse libre. « La partie n'est pas égale; ils pratiquent le mot de Voltaire: Mentons, mentons, camarades. »

A Anvers, je trouve en wagon deux Belges, M. X... et son fils; celui-ci est un type de la jeunesse riche d'aujourd'hui. Il ne fait rien, s'est arrêté après son premier examen de droit, ne veut prendre aucun état, s'intitule oisif, voyage à droite, à gauche, suit son idée du jour, feuillette de loin en loin un journal ou un livre. A ce métier, il prend du ventre (à vingt-

1. 1858.

quatre ans), s'engonce des épaules, courant les filles, ayant fait un calepin de celles de Paris et de Londres. — Le père a soixante mille livres de rente; c'est un ancien député, parisien de goûts, sceptique, épicurien; il me conte de bonnes histoires sur Balzac et Talleyrand.

A Mœrdyk, je prends le bateau à vapeur. La Meuse est une magnifique nappe d'eau dont on ne voit pas le courant, polie, ou à longues ondulations tranquilles, jusqu'au bord de l'horizon où apparaît une bande de verdure.

De gros bateaux, à un mât et deux voiles, remontent ou descendent. C'est tout le bien d'une famille; ils y couchent, mangent, les enfants y naissent; la femme travaille dans un coin, ou épluche des carottes, quelquefois tire à la voile; ils vivent ainsi en voyage. — Des files de joncs à panache grisâtre s'allongent indéfiniment; de petites maisons en briques, à toits rouges, à nombreuses fenêtres toutes petites, posent leur pied dans l'eau. Les moulins à deux étages s'entassent, et remuent leurs pattes grêles sur l'horizon; c'est une richesse; ils scient du bois. Le sol est partout à fleur d'eau. Il fait un beau soleil, des nuages blancs courent comme des navires; on sent la fraîcheur inépuisable du grand fleuve étalé qui pénètre ses rives et les verdit.

Dordrecht toute rouge de briques passe à droite, éclairée d'une tache de lumière, avec un grand clocher en tour, et des centaines de maisons pressées, aux fenêtres innombrables. Dans ce désert d'eau et de verdure presque flottante, cet amas de pierres dures fait un étrange effet.

A cinq heures du soir, s'ouvre Rotterdam en amphithéâtre, son port encombré de grands vaisseaux, courbée pour s'offrir tout entière à l'œil; superbes ormes sur le quai, fortes couleurs noirâtres ou rouges des hautes maisons, foule pressée, vapeurs qui arrivent; puis, dans l'intérieur, un amas de canaux regorgeant de navires, les églises trempant dans l'eau, les bateaux filant le long des quais intérieurs, des moulins hauts de cent pieds remuant leurs ailes au fond d'une rue; et l'eau partout, tellement que la ville est une Venise.

Le lendemain matin, j'étais presque seul sur le quai désert; les navires ne remuaient pas encore; une houle grisâtre gron-

dait contre les dalles; un ciel blafard, jaunâtre, menaçait, traversé de nuages pâles. Rien d'expressif comme ces ciels du Nord.

Il a plu horriblement; je ne conçois pas comment l'on n'est pas noyé ici. Souvent les rues sont plus basses que les quais; il y a des ruelles comme des couloirs; les boutiques sont microscopiques, parfois elles sont dans des caves; la ville ressemble à un vaisseau dont on habiterait les cabines. Tous les habitants brossent, lavent, s'entassent, fument.

Je suis allé à la messe, et aux vêpres protestantes. Le temple est un grand bâtiment assez nu, avec des orgues et une belle chaire sculptée, surmontée d'un couvercle pour renvoyer la voix. Les orgues sont très douces et les psaumes d'une musique vraie et grave, non pas plaintive ou officielle comme chez nous. La comédie était dans le pasteur, joli monsieur en rabat, à favoris soignés, mince, ayant juste autant qu'il fallait l'air poitrinaire, consumé par le zèle du Seigneur, martyr élégant, à gestes charmants, tournant avec une résignation d'acteur les feuillets de sa belle Bible.

Ici, comme à La Haye et à Amsterdam, la race est laide; mauvais teints jaunâtres, gâtés par la vapeur marécageuse: vilains traits, bosselés, souvent salis par des maladies de peau, raidis; l'œil vitreux, inerte. Les pauvres petits enfants jaunes, de cire, ou de graisse flasque malade, font pitié; beaucoup de visages secs et mous comme de convalescents; ou bien des bajoues enflées, avec des tours d'yeux rougeâtres.

Le goût est bien mauvais; j'ai vu aujourd'hui des paysannes avec leur habillement national. C'est un chapeau cabriolet dont le devant se cabre convulsivement; par-dessous, un bonnet tuyauté comme une fraise, juste aussi haut que le chapeau, deux plaques d'or de côté faisant demi-casque, un fronton d'or et des tire-bouchons d'or faisant spirale sur le haut de l'oreille. D'autres chapeaux coupés net ont l'air d'avoir perdu leur devant. Tout cela encadre de vilains visages couleur de fromage gâté.

Les cafés sont très laids, comme en Belgique. Tout ce qui est besoin de représentation, d'élégance, de conversation, tout

ce que les habitudes de vanité rivalisante et de société raffinée produisent, tout cela est absent. En revanche, le sens de ce qui est agréable aux yeux, commode à la rêverie, est universel. Je vais très volontiers dans les petites maisons à bière, peintes d'une belle couleur d'eau, à tonneaux rangés d'un brun clair luisant, bien cerclés de noir, où toutes les formes et toutes les teintes sont harmonieuses ; on les suit de l'œil en fumant, et en buvant sa bière; cela tient lieu de la conversation chez nous.

Conversation avec le baron de *** [1], Hollandais, ayant un château dans la Gueldre.

Admirable tranquillité et caractère sédentaire des femmes. Il revient de l'Exposition. Sa femme n'a pas voulu y aller; celle de son frère et une autre non plus; elles aiment mieux rester au logis. — Un Hollandais, ambassadeur je ne sais plus où, invite au retour des Français et Françaises à son château; naturellement, parties de chasses, de bateau, etc., tohu-bohu; sa femme, désespérée, lui demande de vendre le château, cause de tant de trouble. — Celle du baron, très jeune femme, ne veut pas quitter le pays; sans quoi il s'établirait à Paris, qu'il aime beaucoup mieux. Et notez qu'il vit l'hiver à La Haye, où est la cour, ville gaie, frivole en comparaison d'Amsterdam. On y a joué vingt-cinq fois *la Belle Hélène ;* à Amsterdam, on ne l'aurait pas jouée une fois ; on n'y aime que le drame, la tragédie, l'opéra sérieux.

(Je vois de plus en plus que notre popularité ou succès à l'étranger a deux sources : 1° la gaminerie, la polissonnerie, les petites pièces bouffonnes et lestes du Palais-Royal, etc. C'est un genre de gaieté et de plaisanterie grivoise inconnu ailleurs, et spécial à la France comme le vin de Champagne ; 2° le bon style, et la bonne littérature, avec les traditions du XVIIe siècle. — La première langue qu'on enseigne en Hollande aux enfants, c'est le français).

A Amsterdam, richesse énorme — lourdeur d'esprit et économie. — Tel négociant qui a deux cent cinquante mille francs de rente va en seconde classe et en omnibus. —

1. 1867.

Dans le monde, les femmes sont couvertes de diamants. Des femmes de députés restent ainsi immobiles en soirée, muettes, froides, comme des châsses à la montre, le cou chargé de colliers de perles à triple étage, les cheveux sertis de diamants, d'énormes pendeloques aux oreilles. Il y a quelque chose du bœuf flegmatique ruminant dans leur air et leurs yeux placides.

***

LA HAYE est une ville élégante, mais quel bon marché par rapport à Paris ! Jeune homme, M. Z... avait pour cent francs par mois un des appartements de garçon les plus jolis; pour quatre mille florins (huit mille francs), une maîtresse chic ! Marié, avec quarante mille francs de dépenses, il a six domestiques, des voitures, quatre chevaux, maison de ville et de campagne, réception, etc. A Paris, ce serait le double.

La Haye est dans les terres, mais toujours avec des canaux d'eau souvent saumâtre, couverte de lèpre végétale. Vilains bâtiments de briques pour l'administration et la Loterie. — Une jolie église neuve octogone. — Mon grand plaisir a été l'immense parc, et la Maison de Bois, palais du XVIIe siècle, avec une haute salle de peintures par Jordaens et les autres. La mythologie et l'imagination de la Renaissance sont là tout entières.

Visite à l'*Orange Zeal*. — On longe un grand parc, plein de daims, avec de beaux arbres; mais l'arbre n'est pas sain en Hollande, le marécage nuit; la vue admirable, c'est à droite, sur la plaine verte infinie, plate comme la mer, rayonnante de soleil matinal.

La salle a soixante pieds de haut, et vers le haut les parois convergent; elle est couverte de haut en bas de grandes peintures allégoriques triomphales à la Rubens. Les peintres sont Van Thulden, Everdingen, de Grebber, Zoutman, Honthorst et Jordaens. L'Orange Zeal a été dédiée à la mémoire du prince Frédéric-Henri par sa veuve Amélie de Solms (un peu après 1648).

Triomphe de Frédéric-Henri, etc. C'est le moment triomphal enthousiaste de la Hollande; comme pour Rubens, il faut lire ici les masques de Ben Jonson, les Entrées de ville

flamandes. Les peintres sont en grande partie élèves de Rubens. — Magnifiques corps de femmes, surtout ceux des cinq nymphes de gauche; l'une, vue de devant, a des chairs amples, voluptueuses, ployantes, d'une blancheur adorable, d'une fraîcheur de santé reluisante et grasse. — Une Vénus qui apporte des armes, vue en plein, d'une blancheur molle et heureuse. Quelle prédication !

MUSÉE, — Les peintres hollandais (Philippe de Kœning, Jean Steen, Van Ostade) saisissent ce qui nous intéresse, le type, mais par d'autres raisons; ils sont minutieux, consciencieux, à titre de Hollandais, un peu mesquins et laids, à titre de bourgeois. Nous, nous sommes bourgeois et philosophes.

Rembrandt, *la Leçon d'anatomie.* C'est de sa première manière, avant les audaces de couleur. La blancheur froide du cadavre, avec l'effet de la graisse intérieure soutenante, est étonnante. L'élève lourdaud et soudard est frappant d'individualité expressive. Il y a là, déjà, les deux grandes marques, le sens de l'individu et du trait caractéristique, poétique, blessant.



AMSTERDAM. — La *Ronde de nuit* de Rembrandt. Le sujet n'existe pas, les types eux-mêmes ne viennent qu'en second ordre ; c'est un simple effet de lumière, la pure poésie du réel ; tout est idéal.

Cet homme-là est l'être le plus sensible aux nuances du clair obscur qui ait vécu. Il les sentait comme un poète ses mots, ou un musicien ses notes : chaque teinte était grosse pour lui de souvenirs et d'émotions. — Voyez de même dans Balzac les longues rêveries sur la forme, le son, le sens, les racines, les alliances des mots.

C'est un monde perdu, sauf un souvenir dans Decamps. (Il faudra chercher sa biographie.) Le point de départ pour le comprendre est descendre dans une cave avec une seule chandelle, et regarder l'enfoncement maladif de la lumière mourante, comme elle tremble, et va de plus en plus se tachant

de noir. — La couleur jaune profonde est l'âme douloureuse des corps. — Les personnages sont transparents, comme éclairés à fond par une lumière intérieure.

La collerette qui de loin est blanche, de près est d'un jaune sale. Il y a des pointillements noirs et verts dans la figure du tambour à droite, comme dans un mur effrité, ou dans un vieux fromage piqueté; c'est comme si l'on avait aspergé dessus de l'eau sale. Celle-ci est tachée de bleu, d'ocre; il n'y a pas un centième de ligne semblable à l'autre. Deux ou trois mains apparaissent dans la lumière, d'un rouge sombre, avec des taches noires, vertes, ponceau; à distance, c'est la vérité même. — Et nous, barbares, nous ne voyons dans un objet qu'une seule teinte.

Quel sentiment dans la petite fille blanchâtre, noyée de lumière jaune au fond! Elle nage dans une nuée de clarté vaporeuse. De même, le tableau des *Cinq Régents*. Le livre est bosselé d'empâtements comme une omelette manquée.

Il y a eu là une monomanie; toute la sensibilité et l'attention étaient tournées sur les taches: sa vie était de les voir et d'y rêver.

J'ai vu ici les portraits du XVIIe siècle, un *Repas donné à la garde civique* (1648, Van der Helst) justement à l'issue de la guerre, et dans la plénitude de l'orgueil et du succès. Ce sont les vigoureux capitaines de la guerre de Trente ans, les solides fantassins, piquiers, joyeux soldats à cuirasse, durs aux coups et à la mangeaille, vaillantes trognes à mousquets. Le capitaine du milieu surtout a une héroïque tête bourgeoise, sensée et joyeuse, franche, militaire et convaincue. — Les oies couvantes, marécageuses, sont devenues cygnes pour un instant. En ce moment d'héroïsme, ils s'élèvent au-dessus d'eux-mêmes, comme nous dans nos guerres de la Révolution et de l'Empire. Ils sont en grand costume de fête, chapeaux à plumes, collerettes, belles écharpes de soie, justaucorps brodés, belles couleurs franches et éclatantes. — Tout autour sont des portraits du temps, dont deux de Van der Helst, tous très beaux, plus simplement peints, plus finis que Rubens. — Partout le même caractère, des bourgeois et marchands, soulevés au-dessus d'eux-mêmes par la guerre heureuse,

les grandes navigations, les belles actions qu'ils viennent de faire.

Je suis allé m'asseoir sur le port de dix heures du matin à trois heures de l'après-midi, regardant, songeant, bayant aux corneilles, ou plutôt aux mouettes, qui volent ici avec de bien fines ailes.

La mer change de couleur chaque demi-heure, tantôt lie de vin pâle, tantôt d'une blancheur crayeuse, tantôt jaunâtre comme du mortier détrempé, ou noirâtre, comme de l'encre délayée. Les nuages ressemblent exactement aux masses rondes et déchirées de vapeur qui sortent d'une locomotive ; tout cela est grand, étrange, malade ; l'eau gorge et noie tout ; on aperçoit au bord du ciel une bande verte imperceptible, qui semble nager sur la mer ; la terre ici n'est rien.

H. TAINE.

LA

FÊTE DES SAINTS APÔTRES

Depuis deux mois, j'étais en Arcadie, fouillant les ruines de Mantinée. A courir les villages, à fréquenter les pappas et les maires, à brasser vingt affaires de fouilles ou de politique, je m'étais pris d'admiration pour ces Arcadiens pleins de sagesse. Ce n'était pas les doux bergers de l'idylle. Leurs manières étaient rudes et ils jouaient volontiers du pistolet ou du couteau. Mais c'étaient de bons chrétiens, et puis ces fils d'Albanais étaient, au fond, des Grecs de bonne race, qui, raisonnaient et savaient raisonner : ce qui toujours distingua l'Hellène des Barbares, dit Hérodote, c'est que dès l'origine il fut plus avisé, plus dégagé de crédulité sotte.

Chaque dimanche, j'allais chez l'évêque, le préfet ou quelque notable, rôtir l'agneau à la pallikare et, tout en traitant mes affaires, discuter politique, religion, archéologie. Chaque dimanche, ils corrigeaient en moi quelque faute de raisonnement. Leur ironie socratique et leur audace de déduction me choquaient un peu. Mon respect pour les principes que je croyais indiscutables et mon entêtement contre certaines évidences les rebutaient parfois. Mais, ayant beaucoup d'intérêts communs, nous restions toujours bons amis. Ils me plaignaient seulement d'être né en Europe et d'avoir sucé, avec le lait de ma nourrice, une crédulité tout européenne. Ils

croyaient que, né en Grèce, j'aurais pu devenir un homme presque raisonnable, et, méprisant en moi le Barbare, ils semblaient ne pas mésestimer l'individu. Je voudrais, par ce temps d'esprit nouveau, raconter comment leur sagesse me délivra de mes idées fausses sur la religion.

I

Un matin de juillet, un moine en guenilles m'avait apporté le billet que voici :

Très cher et très noble Ami,

Nous fêtons demain les Saints Apôtres. Si tu veux monter au couvent, je t'enverrai le mulet. J'ai invité tous nos amis, l'évêque, M. le préfet, le démarque (maire) de Tsipiana et le docteur Lagopoulos. Amène ton serviteur Sotiri : qu'il apporte sa guitare et sa flûte : nous chanterons. J'aurai aussi le paysan de Goritza qui te refuse ses terres pour tes fouilles. Avec de bonnes paroles, nous lui ferons signer, j'espère, tout ce que tu voudras. Viens donc : tu ne perdras ni ton temps ni ta peine, et tu fêteras en bon chrétien les saints apôtres Pierre et Paul.

C'était signé : *Damien, higoumène (abbé) du Monastère des Saints Anargyres.*

L'abbé Damien s'intéressait à mes fouilles : c'était un homme instruit, le meilleur de mes maîtres. Car l'église hellénique, pour recruter son épiscopat, choisit de jeunes clercs intelligents qu'elle envoie en Europe terminer leurs études : à leur retour, en attendant, on leur donne une abbaye. L'abbé Damien avait donc étudié à Leipzig et à Montauban. Il en avait rapporté quelques idées et aussi quelques livres, qu'il feuilletait encore dans l'oisiveté de son couvent, et, par toute la plaine, il avait une réputation de savoir et de sainteté.

J'acceptai l'invitation, étant de loisir : mes pieux Arcadiens me refusaient tout travail le jour des Saints Apôtres. Le lendemain, bien avant l'aurore, je montais au couvent, assis sur le mulet que tirait le bon moine et que Sotiri, par derrière, aiguillonnait de son couteau. Nous allions lentement dans la

nuit sans souffle. Une aube encore lointaine derrière les monts d'Argolide commençait à pâlir le ciel. Sur la pente dénudée, le couvent nous était apparu dans son petit bois de cyprès. Et voici qu'en montant, nous avions rencontré d'abord le vieil évêque sommeillant sur son âne, et son diacre, à pied derrière lui, se signant pour les trépassés, chaque fois qu'une étoile filait à l'horizon. Puis le préfet nous avait rejoints, monsieur le préfet en redingote, secoué sur le bât d'une haute jument et suivi d'un gendarme à pied, qui le tutoyait et lui donnait des conseils.

Au village de Tsipiana, parmi les maisons bien closes, toutes gardées par des chiens furieux, il fallut longtemps chercher la porte du *démarque* (maire). Le gendarme cognait de son fusil à tous les seuils et, pendant que les chiens continuaient leurs musiques, le moine s'égosillait :

— Debout, seigneur Ilias! debout, seigneur démarque! Laisse ta femme et lève-toi : c'est le jour des Saints Apôtres!

Un géant borgne parut, le seigneur Ilias, démarque de Tsipiana. Une minute, et il fut en selle, couvrant de sa fustanelle son petit cheval ; et caracolant sur la pente, et criant, et tirant des pistolades en mon honneur, en l'honneur du préfet, en l'honneur des Saints Apôtres, il montait devant nous. Nous le suivions de loin. La route était ardue. Le petit âne de l'évêque s'arrêtait à tous les tournants, et derrière, en file indienne, Sotiri, le diacre, le gendarme et le moine s'arrêtaient aussi, pour discuter.

Le moine se vantait de retrouver en deux coups de pioche le tombeau d'Épaminondas, que nous cherchions dans cette plaine de Mantinée. Il en savait la place exacte, là-bas, au milieu des champs :

— Moine, disait le gendarme, c'est dans ce coin-ci, près de la source, qu'Épaminondas fut enterré; je le sais par mon grand-père, qui lui aussi a tué bien des Turcs.

Le diacre se mit à rire et soutint qu'Épaminondas était mort bien avant les Turcs, au temps de Thémistocle :

Cela ne fait rien, reprit le gendarme. Je te dis qu'il est enterré là.

Et, comme le diacre riait encore, le gendarme se fâcha et tira sa baïonnette : il fallut les séparer.

— Quels sauvages! gémit le préfet. Dire que je suis rentré

de Paris pour vivre chez ces loups ! Quand je faisais mon droit avec le docteur Lagopoulos...

— Mais, lui demandai-je, pourquoi le docteur n'est-il pas venu ?

— Je ne sais pas. Il y avait dimanche des élections à Tégée, et l'on s'est un peu battu : le docteur, depuis deux jours, est occupé là-bas. Ah ! quand nous étions ensemble à Paris !

— Mon petit enfant, dit l'évêque d'un ton sévère, ce ne sont point là des paroles de chrétien. Tu te plains des choses d'aujourd'hui, toi qui n'as pas vu celles d'autrefois. Moi, je me souviens encore de mon premier voyage à ce couvent. J'étais tout petit. Les Turcs, qui venaient de prendre Tripolitza, avaient pendu tous les hommes. Les femmes et les enfants s'enfuyaient au monastère. D'ici, nous avons vu flamber la ville. Et pourtant personne ne se plaignait ; nous ne pensions qu'à atteindre le couvent pour être en sûreté : les Turcs, d'ordinaire, respectaient les églises. Nous savions alors supporter quelques maux pour acquérir de grands biens, et c'est pourquoi nous avons eu la liberté. Aujourd'hui, grâce à nous, tout le pays est chrétien : de quoi vraiment, peux-tu te plaindre ?

— Regarde seulement le démarque, répondit le préfet, quelle jolie figure lui fait son œil crevé !

Le démarque arrivait au seuil du couvent. Il se retournait sur son cheval pour nous injurier doucement : dans sa face épanouie, son œil crevé faisait un trou.

— Voilà, dit le préfet, ce que coûte une élection.

— Et en quoi, répliqua l'évêque, cela peut-il vraiment te toucher ? Aux élections, c'est vrai, ils se crèvent parfois les yeux, coupent les oreilles des ânes et même se tuent les uns les autres. Mais les élections ne durent qu'un jour et ne reviennent que tous les quatre ans. Sous les Turcs, c'est tous les jours que le pacha pendait les pallikares et donnait à ses Arnautes les femmes et les garçons... Ah ! l'on m'avait bien dit que le voyage d'Europe ne vaut rien pour la jeunesse. Elle prend là-bas de mauvaises idées et n'apprécie plus, en rentrant, le bonheur de vivre en pays chrétien.

Cependant, le démarque était entré dans le monastère.

L'abbé, ses neuf moines et une nuée de moinillons accoururent pour baiser la main de l'évêque. On entra par la longue voûte. C'était un vieux couvent à la mode d'autrefois, forteresse au dehors, ouvrant sur une cour intérieure ses écuries, ses cellules et ses galeries de bois. Au centre de la cour jonchée de feuillage, sous quatre vieux platanes, la petite église fumait d'encens. Les lueurs d'un grand feu dansaient dans ce nuage. Aux branches, pendaient deux agneaux sanglants qu'un moine achevait d'écorcher.

Le démarque palpa les gigots :

— Voilà, dit-il en riant, deux belles pièces ! Saint higoumène, je ne reconnais pas ton habituelle ladrerie !

— Tais-toi, dit l'évêque. Nous connaissons, nous, ton antienne ordinaire.

— Très saint higoumène, reprit le démarque toujours riant, je finirai ma chanson le jour où l'on vous branchera tous, comme ces deux moutons, autour de votre église. Quelle fête alors dans toute la plaine ! plus de redevances ! les femmes pleureront peut-être leurs bons amis les moines...

L'abbé l'interrompit d'un éclat de rire :

— Est-ce notre faute à nous, seigneur démarque, si tous les maris ne savent pas contenter leurs femmes ?

Mais le démarque feignit de ne rien entendre et de s'intéresser à la toilette de l'agneau.

— C'est le seul moyen de le faire taire, continua l'abbé. Grand comme il est, haut de six pieds, large de quatre, il n'a jamais pu avoir d'enfants. Il en est tout chagrin, parce qu'aux élections ses ennemis l'appellent vieux mulet. Il a mené sa femme à la Vierge de Tinos pour demander un fils ; mais il n'a rien obtenu. De là vient son humeur contre nous. Malgré tout, nous sommes bons amis... Allons, seigneur démarque, tu connais le chemin : conduis nos invités dans ma chambre. L'évêque et moi, nous allons chanter l'office des Apôtres ; nous en avons pour un petit quart d'heure.

Dans ce vieux couvent, aux escaliers disjoints, aux galeries branlantes, l'abbé n'avait qu'une pauvre cellule. Un tapis, un foyer de pierres brutes, un divan fatigué composaient tout l'ameublement ; une longue planche au mur supportait quelques

livres; et sous le plafond bas, tout noirci de fumée, le jour n'entrait que par une étroite fenêtre sans vitres. Une bande de moinillons mal peignés apporta les cigarettes et les tasses. Le démarque prépara le café. Sotiri tendait les cordes de sa guitare. Le préfet, ayant mis bas sa redingote, s'était accroupi au bord de la fenêtre, et nous regardions la plaine inondée de soleil, où les fouilles se dessinaient en lignes d'ombre:

— Alors tu n'as pas trouvé le tombeau d'Épaminondas? Ce serait, pourtant, une bonne affaire! Les élections approchent. Nous ferions venir le roi et Tricoupis. Nous serions sûrs du succès.

Ainsi parlait le préfet, et, comme je me plaignais d'un village, dont tous les habitants me refusaient leurs terres:

— Moi je n'y puis rien, dit-il : ils sont tous de l'opposition. Mais l'évêque t'enverra le prédicateur départemental. Prépare un sermon qu'il leur récitera dimanche, sur la nécessité des fouilles pour le pays et pour l'Idée.

Et comme je me plaignais encore des fêtes trop nombreuses, des journées perdues chaque semaine à chômer Saint Jean, Saint Pierre et Saint Paul :

— Oh ! dit le démarque scandalisé, tu n'aurais pas voulu travailler aujourd'hui ! En Europe, vous ne chômez donc pas les Saints Apôtres ?

Je répondis que non. Le démarque m'accusa de mensonge et interrogea le préfet qui leva la tête et claqua de la langue, ce qui dans toute l'Arcadie veut dire *non* :

— Quelles gens ! s'écria le démarque. On m'avait bien dit qu'ils n'étaient pas chrétiens !

Cet accès de dévotion nous fit sourire, chez un homme qui voulait brancher tout le couvent aux arbres de l'église :

— Ce n'est pas la même chose, continua-t-il. Je déteste les moines, c'est vrai ; mais je suis chrétien, moi, et je chôme les Apôtres... Alors vous ne fêtez non plus Saint Savas et les Saints Anargyres ?

— En Europe, dit le préfet, ce n'est pas comme chez nous. Ici, depuis le départ des Turcs, nous sommes tous chrétiens. Chez eux, il y a des gens qui se vantent de ne pas l'être : aux élections ils forment un parti.

Comme l'évêque, l'abbé et le diacre entraient, leur office

terminé, on installa le vieil évêque sur le divan. Les autres s'accroupirent, auprès de nous, par terre; la troupe bourdonnante des moinillons leur apporta des tasses, le démarque les mit au courant :

— Nous discutons théologie...

— Alors, dit l'abbé, tu dois raconter de jolies choses.

— D'abord, je raconte ce que je veux. Et puis, je ne vis pas dans un couvent avec d'aussi jolis petits moines, c'est vrai ; mais pourtant je ne suis pas une bête. Le préfet dit qu'en Europe il y a des gens qui ne sont pas chrétiens.

— Mais, dit l'évêque, il n'y a pas de chrétiens en Europe, ils sont tous catholiques ou hérétiques.

— Catholiques et chrétiens, ce n'est pas la même chose? s'écria Sotiri, lâchant sa guitare. Moi, je suis catholique, parce que mon père et ma mère, qui étaient venus de Malte, étaient catholiques tous les deux ; et je ne serais pas chrétien? Je voudrais bien savoir pourquoi.

— D'abord, répliqua l'évêque, tu es schismatique et tu obéis au pape. Et puis, montre-nous un peu comment tu fais le signe de la croix!

Sotiri se signa à la mode latine.

— Eh bien? demanda le démarque.

— Tu ne vois pas, dit l'évêque, qu'il se signe la main ouverte et de gauche à droite! Un Turc ne ferait pas autrement.

— C'est vous qui êtes des Turcs, riposta Sotiri. Alors, comment faut-il se signer pour être chrétien ?

— Mon petit enfant, dit l'évêque, tu dois ouvrir ces trois doigts, pour montrer que tu crois à la Sainte-Trinité : celui-là c'est le Père ; celui-là, c'est le Fils ; celui-là, c'est le Saint-Esprit. Il faut ensuite les réunir, pour montrer que tu crois à la Trinité une et indivisible, puis commencer par le front parce que le Père règne au ciel, descendre au ventre parce que le Fils est descendu sur la terre, aller à droite et terminer à gauche, parce le Christ est mort d'un coup de lance dans ce côté. Si tu fais autrement, tu n'es pas chrétien.

Sotiri protesta vainement. L'évêque l'accabla en critiquant encore le baptême catholique, — « ils se mouillent le front et se croient baptisés! » — et le culte des images, et les

cérémonies au grand jour, — « ils disent la messe tout entière, sans tirer le rideau entre le prêtre et les fidèles! » — et l'abstinence du samedi, — « faire maigre ce jour-là, c'est crucifier à nouveau le Seigneur, » écrit saint Ignace aux gens de Philippes!

Sotiri ne sut que répondre et le démarque lui tapait sur l'épaule :

— En voilà des chrétiens! disait-il en riant.

— Mais toi, me dit le préfet, tu es catholique aussi; pourquoi ne dis-tu rien?

J'avais de bonnes raisons pour me taire, ne voulant point simuler des convictions que je n'avais pas, et ne voulant pas non plus scandaliser cet auditoire de moines et de clercs : l'évêque et l'abbé m'étaient trop utiles pour mes fouilles. J'esquivai toute discussion :

— Sur ce chapitre, dis-je, je n'ai aucune prétention. Dimanche dernier, vous m'avez prouvé que notre patriotisme, — et pourtant nous croyons nous y connaître, — était inintelligent. Aujourd'hui, je vous abandonne la religion sans discuter : ce n'est point notre fort.

— Quelle modestie! s'écria l'abbé. Alors, tu reconnais, sur ce chapitre encore, notre supériorité?

— Si tu veux.

— Et tu penses qu'en religion nous avons des idées plus justes que les vôtres?

— En religion comme en toutes choses.

— La sagesse te vient lentement. Mais elle te vient toujours.

— Mais moi, dit l'évêque, je voudrais bien connaître vos idées d'Europe là-dessus : elle doivent être curieuses. Très saint higoumène, puisque le Français ne veut pas discuter aujourd'hui, tu devrais nous dire ce qu'ils en pensent, toi qui as étudié chez eux.

L'abbé prit la parole :

— Ils ont sur la religion, comme sur tout le reste, des idées fort étranges. Catholiques ou protestants, croyants ou incrédules, ils l'attaquent ou la défendent sans trop savoir au juste ce qu'elle est. Ils se battent sur les mots. Ils ignorent la réalité. Je suis persuadé qu'au fond notre ami est irréligieux, comme à peu près tous les Français de son âge, et je

suis sûr, pourtant, qu'il ne s'est jamais demandé ce qu'est la religion.

— Comment se peut-il faire qu'on soit irréligieux et chrétien ? demanda le démarque.

— C'est que, répliqua l'abbé, le clergé et les croyants, chez eux, se font une religion si difficile et si compliquée ; ils y mêlent tant de choses tout à fait étrangères, qu'il est vraiment impossible d'être chrétien à leur façon. Tout d'abord, les croyants se figurent, pour la plupart, que la science est contenue tout entière dans la religion et ne peut en être séparée. Ils ne peuvent comprendre qu'un savant travaille sans préoccupations religieuses : histoire, géographie, physique, médecine, en tout, il y a des idées qu'ils appellent chrétiennes, et d'autres qui, pour eux, ne le sont pas.

— Mais, reprit le diacre, que peuvent avoir de commun la religion et la science ? En quoi la médecine, par exemple, peut-elle toucher à l'Évangile ? Le Christ n'est pas venu sur la terre pour chasser la fièvre.

— En effet, continua l'abbé. Si l'on réfléchit une minute, il semble bien que les Apôtres, meilleurs chrétiens que nous et connaissant mieux l'Évangile, étaient des savants médiocres ; je crois qu'ils n'ont inventé ni les chemins de fer ni les bateaux à vapeur.

Le démarque trouva la plaisanterie admirable et, poussant le coude de Sotiri :

— Alors, tu crois que les Apôtres ont inventé les chemins de fer ? Si c'est dans l'Évangile que tu apprends aussi les fouilles, je comprends que tu n'aies pas trouvé le tombeau d'Épaminondas.

— Il est facile, répondit Sotiri en colère, de plaisanter aussi sottement. Mais nous n'avons jamais eu de pareilles idées.

— Nous allons voir, reprit l'abbé. J'avais à Leipzig un ami catholique, un jeune étudiant, désireux, comme il disait, de mettre toute son intelligence au service de la bonne cause : la bonne cause, pour lui, c'était la religion, et la mauvaise c'était la science. Car il était pénétré de votre idée européenne que la religion et la science sont en perpétuelle rivalité, et qu'un honnête homme doit bafouer l'une pour

glorifier l'autre. Il avait donc entrepris une thèse de théologie sur *la Bible et la Botanique*.

— La Bible? demanda l'évêque. Que cherchait-il dans la Bible?

— Ce sont des Juifs, dit le démarque en poussant encore Sotiri. Les Turcs croient au Coran et les Chrétiens à l'Évangile; mais il ne reste que les Juifs pour croire encore à la Bible.

— Tu as raison, dit l'abbé. Nous vivons sous la Nouvelle Loi, et l'Ancienne a été abolie. Mais respecte leurs convictions et évite les injures : ils se figurent que la Bible est chrétienne. Mon ami faisait donc sa thèse sur ce verset de la Bible : *Et Dieu dit : « Que la terre fasse pousser de l'herbe, et des plantes portant semence, et des arbres donnant du fruit.* » Voilà, disait mon ami, toute la botanique ; en dehors de cette vérité, nous n'avons rien appris et nous ne saurons jamais rien. Et voici comment il raisonnait. Le sauvage connaît les simples mieux que les botanistes, et Salomon décrivait déjà toutes les herbes, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope : aucun roi d'aujourd'hui n'en pourrait faire autant. Donc, les botanistes n'ont rien fait pour augmenter nos connaissances. D'autre part, ils n'ont rien fait non plus pour augmenter notre bonheur, puisque, tous les jours encore, des savants et même des botanistes s'empoisonnent en mangeant de mauvais champignons. la botanique nous est donc inutile pour la seule question qui vraiment nous importe, et que raisonnablement nous pouvions lui soumettre, à savoir la question de la nourriture.

Le préfet, qui riait en roulant des cigarettes, arrêta l'abbé :

— As-tu demandé à ton ami si la Bible nous avait fourni la pomme de terre?

Le démarque, visiblement, s'ennuyait : au dehors, on entendait les moines assemblés dans la cour, qui chantaient en rôtissant les agneaux. Le mot du préfet lui fournit un honnête prétexte : il parla d'aller faire cuire des pommes de terre sous la cendre, et, pour ne pas sortir seul, il entraîna Sotiri.

L'abbé poursuivit :

— La conclusion de cette thèse était que la botanique ne sera jamais qu'une tentative de classification, imparfaite et

inutile. Les botanistes, croyant découvrir une méthode, ont divisé les plantes, d'après leurs organes de reproduction, en cryptogames, phanérogames, etc... c'est leur seule découverte à peu près certaine. Mais cette méthode est déjà tout entière dans le verset de la Bible, puisque Dieu créa d'abord les herbes sans semences visibles, puis les plantes dont on voit la semence, et enfin les arbres dont la semence est contenue dans un fruit...

— C'est vrai, dit le préfet ; mais tu aurais pu lui chanter la *tragoudie* d'Andritzena : « Gazons, petites fleurs, grands arbres, avez-vous vu ma Mariora? » Toute la botanique y est aussi.

— Après la botanique, conclut l'abbé en se retournant vers moi, mon ami comptait entreprendre la zoologie, la géologie, toutes les sciences, et prouver que les idées les plus neuves, toutes celles du moins qui ont une parcelle de vérité et d'utilité, nous viennent de la Bible : toute science, disait-il, doit se mettre à l'école de la religion.

— Eh bien? me dit l'évêque, que penses-tu de cette thèse?

Je voulus m'excuser encore, en disant que j'ignorais la botanique, comme beaucoup d'autres sciences, et que je lisais l'hébreu à grand'peine et seulement à coups de dictionnaires. Mais l'abbé se mit à rire :

— Et crois-tu que mon ami en savait davantage? Ceux qui vous prêchent si étrangement sur la religion et la science ignorent d'ordinaire l'une et l'autre ; ils oublient que la première règle scientifique est de parler seulement des choses que l'on connaît, et la première règle religieuse de ne pas mêler la religion aux vaines disputes du siècle.

Son air railleur m'agaça :

— Puisque tu connais, toi, les règles scientifiques et religieuse, et que tu sais les choses dont tu parles, étant tout à la fois un grand savant et un grand saint, je voudrais bien savoir comment tu concilies la science et la sainteté, et quelle est ton attitude à l'égard de la science ?

— Ne te fâche pas, dit l'abbé, ou nous t'enverrons avec Sotiri cuire les pommes de terre. Je ne suis pas un grand savant, et je m'en console, n'y ayant aucune prétention. Mais, si je ne suis pas non plus un grand saint, je crois être un bon religieux, et c'est de religion que je parle. Mon attitude, comme

tu dis, à l'égard de la science est très simple. C'est la même, par la Vierge! qu'à l'égard de la musique ou de la cuisine. Quand tu as besoin d'un cuisinier, tu t'adresses au plus habile : aujourd'hui, pour rôtir les agneaux, tu laisses faire mon moine Savas, parce qu'il sait mieux que toi entretenir le feu, tourner la broche et arroser de vin blanc les morceaux trop cuits. Or, nous avons besoin de la science pour nous faire des routes, des bateaux et des chemins de fer. Nous nous adressons donc aux savants les plus habiles, nous leur confions la besogne et nous attendons patiemment qu'ils l'aient terminée. Nous savons qu'un agneau se rôtit en trois heures, mais qu'une vérité ne se découvre pas toujours en trois siècles. Aussi nous ne dérangeons pas les savants à toute heure, en leur criant, comme chez vous c'est la mode : « Aurez-vous bientôt fini? quand m'apporterez-vous la vérité complète? » et nous ne nous moquons pas de leur art, si chaque matin ils ne décrochent pas la lune. Mais tandis qu'ils travaillent tranquillement, tranquillement nous disons nos prières. Chacun reste chez soi, et tout est pour le mieux.

— Tout cela est fort bien, dit le préfet, mais si leurs savants travaillent contre la religion et prouvent qu'elle est fausse?

— D'abord, ils ne pourront jamais le prouver. Si pourtant ils arrivaient à une preuve évidente, il faudrait les croire, car on ne discute pas contre l'évidence, à moins d'être fou. Mais il faut avoir tous leurs préjugés européens pour imaginer un conflit entre la religion et la science, et l'erreur de leur clergé ne peut se comprendre que si on connaît un peu leur histoire. Il fut un temps où toute leur science fut faite par des gens d'église. Elle fut mal faite d'ailleurs, car un homme ne saurait mener de front deux besognes si différentes. Aussi, durant huit siècles, a-t-elle moins progressé que pendant les trente années dernières où, les besognes étant réparties, il y eut des savants pour la science et des prêtres pour la religion. Mais ayant eu le monopole, leurs prêtres n'ont jamais pu y renoncer. Les circonstances le leur avaient donné : ils s'imaginèrent, en toute honnêteté, le tenir de Dieu lui-même. Ils déclarèrent donc que leurs idées seules étaient chrétiennes, et quiconque ne travailla pas avec eux travailla contre la religion. Or, étant faillibles comme tous les hommes, ils ne soutenaient

pas que des vérités indiscutables et ils s'entêtaient parfois à la défense d'erreurs manifestes. Le peuple eut donc, trop souvent, à choisir entre eux et le bon sens, entre la religion et la vérité. Faut-il s'étonner que souvent il ait délaissé la religion... Quelques-uns de leurs prêtres, voyant que ces prétentions du clergé étaient insoutenables, les ont combattues avec véhémence. L'un d'eux a écrit à propos de la condamnation de Galilée : « En quoi le Seigneur a-t-il besoin de tous ces mensonges? Hommes de peu de foi, et de bas esprit, et de cœur misérable, vos ruses ne sont-elles pas devenues le scandale des âmes! Le jour où la grande science de la nature s'est levée sur le monde, vous l'avez condamnée. Ne vous étonnez pas si les hommes, avant de vous pardonner, attendent de vous l'aveu, la pénitence, la contrition parfaite et la réparation de votre faute. »

L'abbé s'était levé pour prendre un de ses livres et lire ce passage.

— Qui donc a écrit cela? demanda le préfet.

— C'est, répondit l'abbé en se rasseyant, un moine français nommé Gratry. C'était un homme sage et vraiment religieux, qui pensait, comme nous aujourd'hui et comme nos pères autrefois, que l'on ne doit pas compromettre la religion en de pareilles aventures. Quand le plus dévot de nos anciens, Plutarque, prêche à sa femme la véritable piété : « Il faut, dit-il, vivre saintement et philosophiquement, saintement en honorant les dieux, mais philosophiquement aussi en cherchant partout la vérité, car il est deux écueils également funestes, la sottise et l'athéisme. » Nous pensons, de même, qu'un peuple, pour être heureux, doit vivre saintement et philosophiquement. Nous croyons la science et la religion également nécessaires à notre bonheur. Nous voulons que l'une et l'autre soient confiées aux gens les plus habiles, aux savants et aux prêtres, et que chacun travaille de son mieux, suivant les règles de son art.

II

A ce moment, le démarque rentra... Il apportait, piqués à des fourchettes, bien rissolés et tout brûlants, les rognons des

deux agneaux. Il parcourut le cercle, en donnant à chacun sa part; derrière lui, Sotiri remplissait un petit verre que chacun vidait à son tour. Ils eurent pour le vieil évêque des attentions câlines et le démarque s'époumonnait à souffler sur la fourchette, pour refroidir un peu le morceau.

— Voici, dit l'abbé en montrant le démarque, un bon chrétien, je dirais le meilleur des chrétiens, s'il aimait un peu plus les moines.

Le démarque s'excusa des menaces qu'il avait proférées à la légère, et protesta de ses intentions :

— Je ne suis pas comme ces chiens de Francs, moi. Pour être un bon chrétien malgré tout, tu sais que je suis un bon chrétien.

— En Europe, dit l'abbé, ce serait pourtant un gibier de potence.

— Qu'a-t-il dit? s'écria le démarque en brandissant sa fourchette.

Mais, voyant que tous riaient aux larmes, il imita le ton de l'abbé :

— Tu vois cet higoumène. C'est un saint, je dirais le plus grand des saints, s'il payait ses dettes à la commune, s'il avait moins d'amies dans toute la plaine, et, dans son couvent, moins de petits moines.

— Ils vont encore se disputer, gémit l'évêque, inquiet pour le beau rognon piqué sur la fourchette. Tais-toi, seigneur démarque! Toutes tes histoires contre l'higoumène sont de pures menteries!

— Il n'en croit pas un mot lui-même, reprit l'abbé. Mais, admettons qu'il me tienne, à tort ou à raison, pour un coureur de filles, un corrupteur de la jeunesse, un mauvais payeur : il me croit cependant meilleur chrétien que lui. Et voilà ce qui fait la solidité de nos convictions religieuses : jamais nous ne confondons la religion et la morale. Or, je vois bien ce que l'on gagne à les séparer, mais je vois mieux encore ce que l'on perdrait à les unir.

Étonné, je lui demandai ce que la religion pouvait perdre à cette alliance avec la morale.

— Vois seulement, répondit-il, ce qui se passe dans ton pays. Vous enseignez au peuple que la religion est inséparable de la vertu : le peuple en conclut que les prêtres doivent être

exempts de tous les vices, et, quand il trouve un homme comme les autres sous la robe de son curé, il crie à l'imposture et s'éloigne de la religion.

Je confessai que souvent les choses se passaient ainsi.

— C'est très mal, dit l'évêque. Un prêtre, quelle que soit sa conduite, est toujours un prêtre, et n'est-il pas évident que les fautes d'un homme ne doivent diminuer en rien notre respect des choses divines ?

— C'est évident pour nous, reprit l'abbé, parce que nous vivons dans la vérité et que toutes les vérités se tiennent. Chez eux, l'erreur engendre aussi l'erreur. Les prêtres, uniquement occupés de vertu, ont perdu le souci, la connaissance et jusqu'à l'intelligence des choses religieuses. Il est difficile d'imaginer des hommes plus honnêtes, mais il est impossible de trouver, même en Turquie, des prêtres plus ignorants. Tout à l'heure, saint évêque, tu leur prouvais qu'ils ne savent plus ni baptiser, ni même faire le signe de la croix. Tu ne t'en étonnerais pas, si, comme moi, tu avais fréquenté leurs écoles. J'ai vu, dans un de leurs séminaires, un vieux prêtre dicter à ses élèves un cours de théologie qu'il ne comprenait pas, mais que dans sa jeunesse il avait soigneusement écrit sous la dictée d'un autre : cet autre, lui-même, le tenait de son maître, et le cours remontait ainsi jusqu'à la fin du siècle dernier, plus haut peut-être. Instruits par de tels hommes, ils ne savent plus un mot de leur religion : vois, notre ami se déclare incapable d'en discuter une minute ! Tous ces Européens connaissent par cœur l'histoire païenne et l'histoire juive. Mais leur histoire chrétienne, et leurs saints, et leur liturgie, et leur art religieux, presque personne parmi eux ne connaît, même de nom, les auteurs qui en traitent. Ils sont tellement déshabitués de ces études que, le jour où un de leurs meilleurs prêtres a écrit, sur les Origines du Culte chrétien, un livre que j'ai là, ils lui ont fermé la porte de leur Institut catholique... Si tu trouves, ajouta-t-il, en se tournant de mon côté, que la religion a gagné en tout ceci, je t'admire.

Le démarque trouvait la discussion bien sérieuse et bien longue :

— Tu parles comme un député, dit-il à l'abbé pour l'interrompre.

Mais l'abbé, tout plein de son sujet :

— J'ai pourtant rencontré en Europe quelques prêtres intelligents. C'étaient des Jésuites... En as-tu jamais fréquenté? me demanda-t-il.

— Assurément, et de fort près, et tous en effet étaient d'une intelligence remarquable et d'un admirable dévouement à la cause de leur ordre.

— Tant mieux, continua l'abbé, car c'est la cause de la religion. Ils ont eu la force, eux, de combattre vos préjugés. Ils ont fait le départ rationnel des choses. Religieux avant tout, ils n'ont jamais hésité à lâcher la morale. Leur bon sens sera, je crois, récompensé. Ils auront contre eux les ennemis de la religion, et peut-être aussi les fanatiques de la vertu ; mais on dit que le nombre des uns et des autres va diminuant chez vous tous les jours. Il faudra qu'en fin de compte vous sépariez les choses inconciliables. La religion, divine et immuable. ne peut être liée à la morale qui. d'année en année, de pays à pays et presque d'homme à homme, varie comme toutes les choses humaines. Réfléchis un peu, raisonne. Tout homme de bon sens doit comprendre ces différences... Écoute, d'ailleurs. ce que dit l'un de vos meilleurs écrivains.

Et, se levant encore pour prendre un autre livre, il lut en français :

« On me demandera ce que je pense de la vie des Vaudois, que Renier a tant vantée. J'en croirai tout ce qu'on voudra, car le démon ne se soucie pas par où il tienne les hommes. Les hérétiques toulousains, manichéens constamment, n'avaient pas moins que les Vaudois, cette piété apparente. C'est d'eux que saint Bernard a dit : « Leurs mœurs sont irréprochables ; ils n'oppriment personne ; ils ne font de tort à personne ; ils ne mangent point leur pain comme des paresseux, et ils travaillent pour gagner leur vie. » Qu'y a-t-il de plus spécieux que ces hérétiques de saint Bernard? mais après tout c'était des manichéens. Mais que dirons-nous des Vaudois qui se sont exemptés de ces erreurs manichéennes ! Fussent-ils à l'extérieur encore plus justes qu'on ne dit, Saint Jean m'apprend qu'ils sont homicides. Fussent-ils aussi chastes que les anges, ils ne seront pas plus heureux que les vierges folles, dont les lampes étaient sans huile ».

III

Il y eut un silence. L'évêque s'était assoupi ; son diacre le réveilla doucement. Mais, pour se défendre d'avoir dormi :

— Voilà, dit-il, de belles paroles, et maintenant, Sotiri, tu dois être convaincu. Commences-tu à voir pourquoi vous n'êtes pas chrétiens ?

— Je ne vois qu'une chose, répondit Sotiri, c'est que, malgré tout, quand tu veux dans ton église une belle fresque ou un bel air de musique, c'est encore à moi que tu t'adresses ; et, tout bon chrétien qu'il est, le démarque ne t'aurait pas peint, comme moi, *la Vie chrétienne.*

Sotiri, fils d'Italien, était peintre, musicien, poète. Il jouait du flageolet et de la guitare ; il décorait de fresques les murs de nos amis. A l'évêché, il avait peint un grand panneau symbolique qu'il appelait *la Vie chrétienne :* en bas, la terre semée de fleurs : en haut, le ciel étoilé ; entre les deux, un grand arbre épanoui dont les branches très minces portent tout au bout quelques fruits d'or ; un homme, qui tient un écriteau « bon chrétien », grimpe le long de l'arbre et, regardant toujours le ciel, approche du sommet ; un autre grimpe derrière lui, mais (c'est le chrétien plus tiède) regarde les fruits et, tenté par eux, s'arrête pour les mieux voir ; enfin un troisième (c'est le mauvais chrétien) grimpé jusqu'aux premières branches, marche vers les pommes : la branche plie sous le poids et commence à craquer, et, en bas, des monstres guettent parmi les fleurs ; c'est le doute, l'impiété, le désespoir, ainsi que l'indiquent de petits écriteaux qui leur sortent de la gueule. Sotiri était très fier de son œuvre, comme peintre et comme chrétien. Avant de l'exécuter, il en avait scrupuleusement pesé et combiné tous les détails. Il avait consulté l'higoumène, pour savoir si tout en haut du ciel, planant sur les nuées, Dieu lui-même ne devait pas apparaître et tendre la main au chrétien fidèle. Mais, comme le ciel était tout petit, la place ne lui avait pas paru suffisante pour la majesté divine, et, pieusement, il avait effacé une première esquisse. Son œuvre définitive lui plaisait : dans sa dévotion,

il disait volontiers que notre succès aux fouilles avait été la récompense de ce travail.

Il répéta :

— Bien sûr que le démarque, tout bon chrétien que tu le trouves, n'aurait pas fait *la Vie chrétienne*.

— Qu'est-ce que cela prouve ! s'écria le démarque : que je n'ai pas l'habitude de salir les murailles ? mais je m'en vante !

— Pour Sotiri, dit l'abbé, cela prouve encore autre chose : c'est que tu n'as pas, comme ils disent en Europe, le sentiment religieux.

— Et qu'entendent-ils par là ? demanda le démarque ; que je ne suis pas chrétien, parce que je ne barbouille pas les murs et que je ne souffle pas, comme Sotiri, dans une clarinette ?

— Je serais fort embarrassé, dit l'abbé, pour te donner une définition précise du sentiment religieux : ce mot, suivant les époques, a désigné chez eux les choses les plus différentes. Car ils font faire à la religion toutes sortes de métiers. Pour leurs ancêtres, elle fut le lien de toute société, la source de tout pouvoir ; le sentiment religieux consistait alors à respecter le gouvernement et à chérir le roi, comme les représentants de Dieu sur la terre. Puis leurs grands-pères, au siècle dernier, se sont avisés que la nature était le vrai temple du Seigneur : pour être bons chrétiens, il fallut alors admirer le silence des forêts, le chant des petits oiseaux, l'industrie du castor, la chasteté de l'éléphant, et le dévouement maternel du crocodile ou du serpent à sonnettes. Leurs pères, qui étaient de grands poètes, promenèrent leur religion sous la lune, au bord des lacs rêveurs et des mers embrumées. Elle en revint toute mystique et ne parlant plus que d'amour. Elle n'était plus qu'élancements, soupirs d'un cœur trop oppressé, appels au bien-aimé, abattements et langueurs.... Eux-mêmes, à présent, ils la livrent aux cabotins et aux artistes. Aujourd'hui, elle est beaucoup plus gaie : elle s'habille dans leurs loges d'acteurs, se déshabille dans leurs ateliers de peintres, pose pour leurs tableaux, monte sur leurs théâtres...

— Saint higoumène, dit l'évêque un peu scandalisé, ta langue est vive.

— Mais je raconte seulement ce qu'ils font tous les jours et j'essaie d'expliquer ce qu'ils appellent le sentiment religieux. En tout temps, c'est l'union de la religion à un genre de folie ; actuellement, c'est la folie de la musique, de la peinture et de la rhétorique. Tu penses bien que tout ce baladinage ne peut rien avoir de commun avec la vraie religion ; sinon, je n'en parlerais pas ainsi.

— Très bien alors, dit l'évêque ; ton langage m'étonnait un peu.

— Oh ! ils sont, comme toujours, admirables de logique ! Ils s'appellent chrétiens et se croient en pleine renaissance religieuse ! or, cette religion de couleurs, de musique et de phrases, à qui l'ont-ils empruntée ? au pire ennemi du Christ, à Renan. C'est lui qui en est le véritable auteur, le « négatif », comme ils disent.

— « Négatif ? » interrogea le diacre ; que veut dire ce mot ?

— C'est un de leurs mots nouveaux, un mot suisse, je crois. Il a été importé chez eux par un Genevois, qui l'avait emprunté aux photographes : en photographie, on appelle négatifs les plaques où la lumière a gravé si profondément une image qu'on en peut tirer des centaines d'exemplaires. Renan est donc le négatif de leur religion nouvelle, et si tu savais, saint évêque, ce que cet homme a dit du Christ ? Il a voulu prouver que le Seigneur avait des frères !

— Ils sont fous, s'écria l'évêque : ils ne savent même plus leur Symbole des Apôtres !

— Non, ils ne sont pas plus fous en ceci qu'en tout le reste ; mais jamais ils ne réfléchissent. La religion étant pour eux affaire de sentiment, ils l'accommodent à toutes leurs fantaisies, et tu as vu combien leurs fantaisies sont capricieuses. Après le théâtre, j'ai bien peur que des gens peu scrupuleux ou maladroits, — il y en a partout, — ne la mènent encore en de plus mauvais lieux, dans la politique...

— Pourquoi faire ? demanda le diacre.

— Comme gendarme, reprit l'abbé. Ces honnêtes gens ne peuvent vivre sans gendarmes ! Chez eux, depuis vingt ans, les financiers ont fait de si jolis coups que le peuple, perdant tout respect de la fortune, s'est persuadé que le plus souvent

elle était mal acquise. Les riches désirent que le bon Dieu défende leurs coffres-forts contre les affamés : pour apaiser le monstre, ils veulent lui chanter un nouveau couplet de la vieille chanson religieuse.

— Ah! c'est une chanson, maintenant, dit l'évêque. Mais que répondent les affamés?

— Ils veulent aussi mettre la religion au service de leur faim, et prétendent que le Seigneur a dit : « Tout riche est un voleur ou un fils de voleur! »

— Les braves gens! dit l'évêque en éclatant de rire. Mais que font ceux qui les gouvernent?

— Ils sont fort embarrassés. La plupart voient encore assez clair et pensent sagement que la religion et la politique ne doivent rien avoir de commun. Mais chez eux tout est affaire de mode, et l'on traite de vieilles barbes ceux qui ne cèdent point à la folie du jour. Quelques-uns ont donc lancé une théorie nouvelle, sous prétexte de restaurer le principe d'autorité!

— Comment! dit le préfet. C'est toi, abbé d'un monastère, qui prêches contre la discipline et le principe d'autorité!

— Mais, dit l'évêque, pourquoi mêler la religion à toutes ces intrigues?

— Dans mon couvent, reprit l'abbé, j'ai toujours maintenu la discipline la plus rigoureuse, sans jamais recourir à aucun principe : mon autorité naît d'elle-même et s'impose. Ceux-là seuls ont besoin de la chercher au dehors qui ne la possèdent point en eux, et ceux-là ne devraient point toucher au gouvernement.

— Il a raison, dit le démarque. Moi, je gouverne aussi ma commune sans jamais rien demander à personne.

— Et ce n'est pas toujours ce que tu fais de mieux, dit le préfet.

— Assurément, dit l'abbé. Mais si, comme préfet, cette indépendance te choque, moi, comme religieux, je la préfère à l'obéissance servile imposée au nom du Seigneur. Car c'est encore la religion que certains voudraient prendre comme instrument d'autorité, en disant au peuple : « Tout pouvoir vient de Dieu, donc il faut obéir à tous les pouvoirs. » Je ne puis, moi, approuver cette théorie : elle tient trop peu de compte des véritables intérêts de la religion.

— Non, dit l'abbé. Chez nous, les gouvernements passent ; mais, au-dessus d'eux, la religion reste, parce que nous ne l'abaissons pas à de pareilles besognes. Delyannistes, tricoupistes, tous les partis me sont égaux. J'aime bien Delyannis qui m'a envoyé en Europe et qui me nommera évêque : mais j'accueille de mon mieux le préfet et le démarque, qui sont pourtant d'affreux tricoupistes.

— Ce serait pourtant bien commode, dit le démarque, de t'avoir avec nous pour faire les élections.

— Oui ! mais je soutiendrais plutôt tes adversaires.

— Alors, ton couvent ne serait pas longtemps debout.

— Tu vois bien que, dans l'intérêt de mon couvent, je ne dois pas me mêler de la chose publique, et dans l'intérêt de la chose publique aussi. Car ce n'est point servir l'État que d'enseigner aux citoyens une obéissance aveugle : il vaut mieux, je crois, les habituer à réfléchir et leur apprendre à raisonner. Mais ceci regarde le préfet. Moi, je n'ai à considérer que l'intérêt de la religion.

IV

Il se tut, et il y eut un long silence. Tout le monde fumait. Par la porte ouverte, entrait maintenant une lourde chaleur. Des odeurs de graisse brûlée montaient de la cour. L'évêque, dans son coin, s'était rendormi. Brusquement, il se réveilla, et, surpris du silence :

— Vous ne discutez plus ? me demanda-t-il : l'higoumène t'a-t-il converti ? ou n'as-tu rien à dire ?

— Je ne puis rien ajouter à notre éloge qu'il vient de faire. Car il devait expliquer pourquoi et comment nous sommes irréligieux, et il a établi, sans réfutation possible, que, même incrédules, nous mettons encore la religion dans toute notre vie.

— Alors vous êtes plus religieux que nous ?

— Je ne le dirais pas, si l'higoumène ne l'avait prouvé.

— Raisonnons un peu, dit l'abbé. Mets-tu du sel dans ta cuisine ?

— Tout comme vous.

— Mais en mets-tu dans tous les plats ou seulement dans ceux qui en ont besoin? Et si j'en versais à tort et à travers, dans mon café, mon vin et mes sucreries, en l'oubliant seulement dans mes viandes et mes légumes, dirais-tu que j'en sais l'usage mieux que toi?

— Tu veux dire sans doute que nous semons la religion un peu partout, sans en connaître le véritable usage. Mais je voudrais bien savoir quel rôle tu lui réserves? Si je t'ai bien compris, elle ne doit influer ni sur notre science, ni sur notre morale, ni sur nos sentiments, ni sur nos volontés : quel est donc, à ton gré, le domaine de la religion?

— Dieu, répliqua vivement l'évêque, Dieu, que tu oublies! Au-dessus des choses humaines, il y a les choses divines, comme au-dessus de la terre il y a le ciel, et ce que nous demandons à la religion, ce sont des règles de conduite envers la divinité. Le Christ, comme le disait si bien le diacre, n'est pas venu sur la terre pour nous faire des cours de médecine ou de géométrie, non plus que pour nous donner un code, une justice et des constitutions. Mais il nous a apporté la Loi Nouvelle qu'il plaisait à son Père de nous révéler, afin que, dans nos souffrances, nous puissions être consolés, et secourus dans nos malheurs. Il nous a appris tout ce que nous devons dire et tout ce que nous devons faire, pour que son Père sache nous exaucer. Car il a dit : « Quand vous direz : Notre Père qui êtes aux Cieux : mon Père vous répondra. » Et il a dit aussi : « Faites ceci en souvenir de moi », et encore : « Quand vous serez réunis, je serai au milieu de vous », et il a ajouté : « Aimez-vous les uns les autres », afin que nous puissions souvent nous réunir et qu'il soit toujours au milieu de nous.

— Mais alors, la religion n'est plus qu'un ensemble de gestes et de formules?

— J'attendais cette belle phrase, s'écria l'abbé : elle résume toute votre sagesse européenne. Le Seigneur disait aux Juifs : « Ai-je besoin de vos victimes? » Et vous, quel besoin pensez-vous qu'il ait de vos disputes scientifiques, de vos querelles de ménage ou de politique, de vos expositions de nudités, de vos comédies, de vos chansons et même de tous

vos étalages de vertus? Pensez-vous l'amuser avec ces folies? Il vous a envoyé son propre Fils pour vous dire ce qui lui plaisait et ce qu'il attendait de vous! Adorez-le comme il lui plaît et non comme il vous plaît. Ce n'est pourtant pas difficile! Ce qu'il vous demande est cent fois plus simple que ce que vous lui offrez, quand vous êtes croyants, et ce que vous lui disputez, quand vous êtes incrédules. Avoue qu'ainsi comprise, la religion ne présente aucune de ces difficultés. que tu voyais peut-être à celle de tes prêtres: elle ne gêne en rien ni ta raison ni ta liberté; elle n'engage ni ton bras ni ton vote, et, si parfois elle t'oblige à chômer les Apôtres, avoue que malgré mes sermons cette exigence n'est pas trop dure... Voilà la religion véritable. C'est elle que nous pratiquons et que nos pères ont toujours pratiquée. La Pythie, — tu ne mettras pas en doute la sagesse des oracles! — la Pythie disait autrefois: « La piété consiste à honorer les Dieux suivant les rites des ancêtres. » Nos pères n'avaient alors pour guide que l'expérience de leurs ancêtres: ils servaient la divinité en observant fidèlement les prescriptions, qui, de tout temps, avaient paru lui plaire. Mais nous, ne devons-nous pas avoir bien plus de confiance encore aux règles que le Seigneur lui-même nous a révélées. Voyons, qu'en penses-tu?

— Il est certain, lui répondis-je, que tes raisonnements paraissent sans défaut, et qu'ils suppriment bien des obstacles qui m'éloignaient un peu de la religion...

— Tu vois, interrompit l'abbé, que si vous vouliez réfléchir et raisonner, vous seriez tous, comme nous, de bons chrétiens.

— Sans doute, mais j'ai grand peur que ces vérités ne soient pas du goût de nos maîtres.

— Quels maîtres? demanda l'évêque. Est-ce ton curé ou ton évêque que tu redoutes? donne-moi leur adresse; je leur écrirai: je leur ferai bien comprendre...

A ce moment, le docteur Lagopoulos entra, suivi d'un compagnon.

— Nous ne t'espérions plus, dit l'abbé.

— Je suis en retard, dit le docteur, mais ce n'est pas ma faute. Ils ont eu dimanche des élections à Tégée, et depuis deux jours, je remets des bras, je recouds des ventres. Je te présente, ajouta-t-il, un ami du Français, le seigneur Van-

debild, un ingénieur belge qui fait dans la plaine les études du chemin de fer : c'est un charmant garçon et un philhellène.

— Il sera notre ami, dit l'abbé, pourvu que sa ligne traverse nos terres.

— Comment ? dis-je en français à mon ami Vandebild pour le taquiner un peu ; vous, le bon libéral belge, vous, l'anti-clérical farouche, vous fréquentez maintenant les monastères ! et vous fêtez les saints Apôtres !

L'abbé se mit à rire et Vandebild rougit un peu.

— Ne lui parle pas ainsi, dit le docteur : il s'en irait. J'ai eu toutes les peines du monde à l'amener, mais je lui ai promis que nous le mettrions auprès du démarque et que, tous deux, ils s'entendraient bien vite. Le démarque lui racontera les bonnes histoires des moines, et il chantera au démarque sa chanson socialiste.

— Laquelle ? demanda l'abbé. Pour ta bienvenue, seigneur Vandebild, chante-nous ta chanson !

Mais Vandebild refusa en riant :

— Tu me mettrais ensuite à la porte et, par cette chaleur, j'aime mieux boire et rester au frais.

Toutes les instances furent inutiles.

— Elle est bien belle pourtant, disait le docteur. Mais je ne sais que le refrain :

Sainte sueur, tu vaux bien l'eau bénite !
Voilà comment nos enfants prieront Dieu...

L'abbé et le préfet éclatèrent de rire, et l'abbé traduisit pour l'évêque, qui s'écria :

— C'est encore un chrétien à la mode d'Europe !

— Oui, dit l'abbé ; nous tâcherons de le convertir.

Le moine Savas vint annoncer que les agneaux étaient à point et qu'un homme de Goritza demandait l'higoumène.

— C'est bien, dit l'abbé. Fais-le venir et monte-nous du vin... C'est l'homme de Goritza, ajouta-t-il de mon côté, dont il te faut les terres pour les fouilles. S'il ne voulait pas consentir à tes fouilles, que ferais-tu ?

— Je tâcherais de le décider à prix d'argent.

— S'il refusait ?

— Oh ! dit le démarque, je lui parlerais ; tous ceux de Goritza sont de notre parti.

— Mais s'il était de l'opposition, lui, ou s'il ne voulait pas t'écouter ?

— Alors, dit le préfet, on pourrait lui demander ses titres de propriété : il ne doit pas les avoir en règle.

— Mais s'il les avait en règle ?

— On pourrait, dit l'évêque, le mettre en prison : il doit avoir, comme tous les autres, quelque histoire sur la conscience.

— Mais s'il n'en avait pas, ou si, une fois enfermé, il refusait encore ?

— Alors, dit Vandebild, on se passerait de ses terres : il ne manque pas dans la plaine d'autres endroits de fouilles.

— Que voilà bien, s'écria l'abbé, la parole d'un homme irréligieux ! et comme ce raisonnement montre à nu vos conceptions européennes ! Nous, quand nous avons tenté tous les moyens, épuisé toutes les chances, et que tous nos calculs ont été déjoués, nous savons qu'il nous reste encore une ressource. Nous croyons que, si Dieu voulait s'intéresser à nos affaires, si nous avions à notre service sa toute-puissance, il pourrait, envers et contre tous, nous tirer d'embarras. Après toutes les tentatives humaines, il nous reste encore la religion. Tu vas voir.

Le moine Savas revint avec l'homme de Goritza et un grand pot de vin blanc.

— Sois le bienvenu, dit l'abbé au paysan qui lui baisait la main ; je suis heureux de t'avoir sous mon toit en ce jour des Apôtres et de pouvoir montrer à ces Français un chrétien vraiment digne de ce nom. Assieds-toi sur le divan, près de sa Toute Sainteté l'évêque. Tu dois avoir grand soif, car la montée est dure sous le grand soleil. Tu aurais dû venir plus tôt. Tu nous aurais aidé à convaincre ces hérétiques qui attaquaient notre religion. Savas, verse-lui donc à boire !

Savas, tenant la cruche et un verre, s'avança près de l'homme et lui versa une rasade :

— A ta santé, frère ! reprit l'abbé. A ta femme et à tes fils !

Mais le paysan, confus de tant de prévenances, voulait que l'évêque fût servi le premier :

— Non, non, dit l'abbé. Nous autres, nous sommes restés au frais, à ne rien faire. Tu as peiné. Tu as eu chaud. A toi de boire !

Et quand il eut bu :

— Voici mon ami le Français. — c'est pourtant un honnête garçon et un philhellène, — qui me refuse vingt francs, dont j'ai besoin pour repeindre mon iconostase? Je lui promets, s'il me les donne, de prier pour la réussite des fouilles, et il me répond qu'il aimerait mieux te les donner à toi, pour avoir ton champ, et que mes prières lui sont inutiles! Voyons ; après la moisson, veux-tu me prêter ton champ pour une semaine? Comme cela je forcerais le Français à me repeindre mon église, ou bien il pourrait attendre longtemps ses fouilles !

Le paysan fit la moue. Mais l'évêque intervint :

— C'est une bonne idée que tu as là, saint higoumène. Quand doit commencer la moisson?

Le paysan, de plus en plus gêné, répondit que le blé n'était pas encore mûr et qu'on en reparlerait.

— C'est cela, dit l'abbé. Et maintenant. seigneur Français, je te tiens. Mais je suis bon prince : donne-moi vingt francs pour mon église et je te laisse fouiller.

Le paysan eut un geste de surprise :

— Tu es content, n'est-ce pas, lui dit l'abbé, de jouer un bon tour à ces hérétiques d'Européens? C'est comme cela qu'il faut les prendre et leur faire rendre l'argent que leurs financiers nous volent !

— Le Français n'est pas content! dit le diacre. Mais il est assez riche et il peut bien payer. Allons. donne les vingt francs à l'higoumène !

Je tirai, comme à regret, un billet de vingt drachmes.

— Mais, dit le paysan, mon champ est au milieu des terres de mon frère, et il est tout petit.

— Alors, dit l'abbé, nous permettrons aussi au Français de fouiller les champs de ton frère : il faut être généreux, bien que ces Européens ne le soient pas toujours. A ta santé, frère! et descendons! il ne faut pas que les agneaux brûlent!

Il but et fit remplir le verre pour notre homme qui but aussi ; je bus ensuite : le pacte était conclu.

On descendit dans la cour. On s'installa sous l'ombre des platanes. L'abbé dépeça avec ses doigts le premier agneau et le partagea équitablement entre tous. Seulement il donna une

double part à l'homme de Goritza, que tout le jour il combla d'attentions. Mais l'homme restait morose ; il fallut, pour le dérider, beaucoup de vin blanc et beaucoup de bonnes paroles.

On mangea longtemps. On but. On sommeilla quelque peu entre les deux agneaux. On fuma durant les heures les plus chaudes. Vers le soir on se mit à chanter. L'abbé vanta beaucoup la voix et la chanson du paysan. Nous allâmes tous à la chapelle, pour voir l'iconostase à repeindre.

— Tu t'appelles Nicolas, je crois, dit l'abbé au paysan. Eh bien ! Nicolas, puisque tu m'as prêté ton champ, je ferai peindre sur l'un des panneaux ton saint patron bénissant les petits enfants dans la cuve, veux-tu ? et en bas je ferai écrire : *Saint Nicolas prie pour Nicolas de Goritza.* Seras-tu content ?

— Tu mettras aussi : *et pour sa femme*, dit l'autre. C'est ma femme qui ne voulait pas laisser fouiller le champ : mais, quand elle saura ce que tu veux écrire, elle n'osera plus se fâcher.

— Elle est si pieuse ! dit l'abbé.

Et il fit longuement l'éloge de ce ménage chrétien. Le paysan, flatté, déclara qu'il mettrait cinq francs de sa poche pour embellir encore la nouvelle iconostase. Puis, une fois en veine de largesse, il me promit toutes ses terres et celles de sa famille et celles de son parti. Il me dévoila toutes les cachettes où, craignant la confiscation légale, ses amis et lui-même avaient enfoui leurs antiquités. Aussi, quand à la nuit close je rentrai du couvent, la tête un peu lourde et l'estomac trop plein, je bénissais dans mon cœur la religion et les Saints Apôtres, qui après un si beau sermon m'avaient encore valu une si bonne affaire.

Depuis, quand je rencontre un incrédule, je pense toujours au bon abbé de Tsipiana : que ne vient-il nous prêcher un carême ?

VICTOR BÉRARD.

L'IMPÉRATRICE CATHERINE

ET

LE PRINCE DE LIGNE[1]

La faveur du prince de Ligne n'avait fait qu'augmenter pendant le voyage de Tauride, et, arrivé à Saint-Pétersbourg, il eut désormais ses grandes et petites entrées ; sa gaieté intarissable, l'agrément de sa conversation et même la liberté qu'il prenait quelquefois de contredire la Czarine plaisaient fort à celle-ci.

On parlait un jour de courage et Catherine dit tout à coup :

— Si j'avais été homme, j'aurais été tué avant d'être capitaine.

Le prince lui répondit vivement :

— Je n'en crois rien, madame, car je vis encore.

L'Impératrice ne comprit pas tout de suite et resta un instant muette, puis elle se mit à rire de la leçon de modestie que Ligne lui donnait en refusant de croire qu'elle eût été plus brave que lui. Parfois, Catherine le prenait pour juge d'une discussion avec Mamonoff, son favori, et était enchantée lorsqu'il lui prouvait qu'elle avait tort. Aussi ne manquait-il pas de le faire, en riant sous cape.

Le prince avait un goût passionné pour les jardins, et l'Impératrice lui demandait souvent conseil pour l'embellissement de sa résidence favorite Czarskoé-Sélo. Il était rarement de

1. Voir la *Revue* du 15 juin.

son avis, car, disait-il : « elle avait tous les goûts sans avoir du goût. » Il se moquait fort, entre autres, d'une rivière qu'elle avait fait faire et qu'il appelait une prétention de l'Impératrice. Un jour, un ouvrier s'y noya ; dès que Catherine aperçut le prince, elle lui annonça la nouvelle. « Quoi, Madame, un ouvrier s'est noyé dans la rivière de Votre Majesté? — Oui, prince, qu'avez-vous à dire à cela? — Le flatteur! » s'écria Ligne.

On se doute bien que le prince était au courant des terribles accusations qui pesaient sur la Czarine : il attacha un grand prix à vérifier sur place ce qu'elles pouvaient avoir de fondé, et pour cela il se rendit à Oranienbaum et questionna longtemps les serviteurs survivants de Pierre II. Il en revint complètement persuadé que Catherine était étrangère à la mort de Pierre. « Les gens de ce fou, à qui j'ai parlé à Oranienbaum, dit-il, racontent toute l'histoire à qui veut l'entendre. Mais un mauvais sujet comme un M. de Rulhière, des Masson, des Chantreau, et autres, ont voulu piquer la curiosité et intéresser la méchanceté de toute l'Europe. C'est par amour pour la vérité et pour que rien ne troublât le plaisir que j'avais d'être toute la journée avec elle, que j'ai éclairci tous ces faits. »

Un mois après le retour de la Czarine, la guerre éclata entre la Porte et la Russie [1].

Une alliance secrète avait été conclue entre Joseph et Catherine pendant le voyage en Tauride, mais Joseph ne déclara ouvertement la guerre à la Porte qu'en février 1788 et le prince de Ligne, impatient de combattre, lui demanda l'autorisation de servir dans l'armée russe. Cette permission lui fut accordée d'autant plus volontiers que Joseph II attachait une grande importance à être au courant des projets, des plans et des opérations de son alliée. Ligne avait donc une double mission à remplir, celle de *jockey diplomatique*, comme il le dit plaisamment, et celle de général sous les ordres du maréchal Potemkin. A peine la permission accordée, et dès le mois de novembre, il part en toute hâte pour le camp devant Oczakoff. Toujours optimiste et confiant, et persuadé, bien à tort, que le prince Potemkin serait charmé

1. Le 18 août 1786.

de le voir, il court jour et nuit pour arriver plus vite, car il croyait déjà le siège commencé. Il s'en fallait de beaucoup que les choses fussent aussi avancées. et la patience de Ligne devait être mise à une rude épreuve.

Cependant il fallait renseigner l'empereur d'Autriche sur les plans de Potemkin, et Ligne, particulièrement chargé de le faire, pressait le maréchal de questions; enfin celui-ci répond qu'il lui rendra compte de son plan le lendemain, par écrit; huit jours, quinze jours se passent, et arrive le plan de campagne que voici : « Avec l'aide de Dieu, j'attaquerai tout ce qui sera entre le Bog et le Dniester. » On comprend le dépit qui s'empara du prince à la révélation de ce beau plan ! Les hésitations et les lenteurs de Potemkin se prolongèrent plus d'un an, au grand déplaisir du prince de Ligne. Ses rapports avec le général en chef devinrent de plus en plus tendus, il ne put prendre sur lui d'écrire à l'Impératrice que tout allait bien quand tout allait mal, et elle fut piquée de ce silence.

Le prince de Ligne avait tout le temps d'étudier de près le bizarre et curieux caractère du prince Potemkin. Voici un fragment du portrait inimitable qu'il nous en a laissé :

« Inquiet avant le danger, gai quand il y est, triste dans les plaisirs, malheureux à force d'être heureux, blasé sur tout, se dégoûtant aisément, morose, inconstant, philosophe profond, ministre habile, politique sublime ou enfant de dix ans. Point vindicatif, demandant pardon d'un chagrin qu'il a causé, réparant vite une injustice, croyant aimer Dieu, craignant le diable qu'il s'imagine être encore plus grand que lui; d'une main donnant des signes de son goût pour les femmes, de l'autre faisant des signes de croix: les bras en crucifix aux pieds de la Vierge ou autour du cou d'albâtre de celles qui, grâce à lui, ont cessé de l'être... Ne lisant jamais, mais fouillant tous ceux dont il parle, et les contredisant pour en savoir davantage: ayant la mine la plus sauvage ou la plus agréable, les manières les plus repoussantes ou les plus attirantes, l'air du plus fin satrape d'Orient ou du courtisan le plus aimable de Louis XIV. Voulant tout avoir comme un enfant, sachant se passer de tout comme un grand homme, sobre avec l'air gourmand, rongeant ses ongles. ou des pommes ou des navets... »

Voyant que la campagne menaçait de demeurer sans issue et que la situation devenait intenable avec Potemkin, le prince de Ligne fit demander en secret à Joseph II de le rappeler. L'Empereur y consentit volontiers, et il partit le 12 octobre. Potemkin avait été toute la journée d'une mélancolie hypocondriaque et profonde. et traita fort mal le prince surtout devant les chefs de l'armée. Mais le soir, lorsque Ligne prit congé de lui, il parut sortir d'un rêve : « Vous partez donc? » dit-il. Puis il s'attendrit, le serra dans ses bras, courut après lui, recommença encore et ne le quitta enfin qu'avec beaucoup de peine.

Mais il fallait prendre congé de l'Impératrice, et voici la lettre que le prince lui écrit de Jassy ; elle n'était pas aisée à faire.

LE PRINCE DE LIGNE A L'IMPÉRATRICE CATHERINE

Jassy, 30 novembre 1788[1].

« Madame.

» Je ne saurais point prendre de papier assez grand pour dire à Votre Majesté impériale qu'on ne s'éloigne de sa personne qu'avec un regret qu'elle seule pourrait se peindre, si elle savait se rendre justice, mais elle est la seule à qui elle ne la rende pas.

» Quand on est gai, on peut prendre du petit papier, une mauvaise plume et l'on barbouille quelquefois des bouts-rimés. Hélas! ceci est de la prose. Il faudra des temps plus tranquilles pour aller me mettre aux pieds de Votre Majesté impériale. Charles vient de m'arriver, en courrier, avec une lettre de S. M. l'Empereur qui a la bonté de me rapprocher de lui, pour avoir le bonheur de servir sous ses yeux...

» J'emporterai en Hongrie le souvenir des deux plus beaux rêves que j'aie faits de ma vie, mes deux voyages à Pétersbourg et celui de la Tauride. Je rêverai dans ce genre-là le plus tôt que je pourrai, après avoir tâché de donner à S. M. l'Empereur en sa présence des preuves de mon zèle pour les deux Empires.

1. Inédite.

» M. de Hertzberg peut détacher le cœur des républiques, mais pas le mien; il est plein, et il est gros, lorsque j'ose en essayer une effusion. Si Votre Majesté impériale était un peu savante, elle verrait ce qui s'y passe : mais le ciel lui a refusé tant de bienfaits qu'elle est vraiment à plaindre. Si elle rencontre quelqu'un [1] qui a aussi pitié d'elle que moi, qui voit, juge, dessine, grave, et qui est gravé dans mon souvenir, Votre Majesté impériale pourrait quelquefois lui parler d'un enthousiaste qui ne peut pas prononcer le nom de Catherine le Grand sans être touché vivement.

» Je finirai par un trait d'esprit : j'ai l'honneur d'être avec un attachement sans borne, et le plus profond respect, Madame, etc. »

L'Impératrice ne fut qu'à moitié satisfaite et la lettre qu'elle répond au prince est plus froide qu'à l'ordinaire; même, il est aisé de lire à travers les lignes une allusion assezclaires aux difficultés qui s'étaient élevées entre Ligne et Potemkin :

L'IMPÉRATRICE CATHERINE AU PRINCE DE LIGNE

2 décembre 1788.

« Monsieur le prince de Ligne. pour prendre congé de moi en partant de Jassy, vous m'avez écrit le 30 novembre une lettre sur une feuille de papier aussi grande que celles par lesquelles les chancelleries congédient leurs employés. En voyant arriver ce format, j'appréhendais déjà qu'il ne fût de mauvais augure; je vois que je ne me suis pas trompée. Il est vrai qu'après une visite prolongée pendant près de deux ans, on ne devrait pas trouver étrange que quelqu'un qui n'est pas condamné à vivre avec nous, nous quitte; mais dans le monde cependant il y a des gens qu'on ne saurait voir partir sans regret... C'est M. votre fils qui vous mène à l'armée de S. M. l'Empereur pour servir sous ses yeux; valeur, honneur, bonheur et fortune vont sans doute guider vos pas. Soyez assuré de la part sincère que je prendrai aux succès

1. Il s'agit ici du comte Mamonoff, « dit l'Habit rouge», favori de l'Impératrice.

brillants que vous ne sauriez manquer d'avoir. Si notre campagne n'a pas été merveilleuse parmi les roches arides de la Finlande, du moins n'en avons-nous pas perdu une seule, ni la largeur d'un pouce de ce que nous avions. J'ai été élevée dans l'amour et le respect des républiques, mais l'expérience m'a convaincu que, plus il y a de monde rassemblé pour raisonner, et plus on entend déraisonner... »

Peu de jours après le départ de Ligne, et comme si le maréchal n'eût attendu que ce moment pour livrer l'assaut, Potemkin attaqua Oczakoff qui se rendit au bout d'une heure et demie. Le prince se hâta de féliciter l'Impératrice, dont voici la réponse, qui rayonne d'une joie triomphante.

L'IMPÉRATRICE CATHERINE AU PRINCE DE LIGNE

Février 1789.

« Par votre lettre du 16 janvier que je viens de recevoir, je vois la joie que vous a causée la prise d'Oczakoff. Le maréchal prince Potemkin, comme de raison, a tenté toutes les voies avant que d'en venir à l'assaut. Le temps le plus convenable pour cette opération était sans contredit celui où le Liman, couvert de glace, rendait la côte de la mer inaccessible aux secours pour les assiégés, et la ville une fois prise donnait le temps de prendre les précautions nécessaires pour l'avenir. Mais l'impatience des jeunes gens remplis de courage, des demi-têtes, des trois quarts de tête, des envieux, des ennemis ouverts et cachés est assurément en pareil cas la chose la plus insupportable, et c'est de celle-là que la fermeté et la persévérance du maréchal a eu infiniment à souffrir, ce qui lui fait à mes yeux le plus grand honneur. Entre autres grandes et bonnes qualités qu'il a, je lui ai toujours vu celle de pardonner à ses ennemis et de leur faire du bien, et par là, il l'a su emporter. Cette fois, il a battu les Turcs et ceux qui le critiquaient en une heure et demie; à présent, on dit qu'il aurait pu prendre Oczakoff plus tôt; cela est vrai, mais jamais avec moins d'inconvénient.

» Ce n'est pas la première fois, chez nous, que les malades

sortent de l'hôpital pour aller à l'assaut : dans toutes les grandes occasions, j'ai vu arriver la même chose. Je vous dirai bien plus : cet été, lorsque le roi de Suède nous attaqua à l'improviste, je fis dire aux villages des domaines de la couronne d'envoyer des recrues et qu'ils eussent à taxer eux-mêmes combien de villages en donneraient. Eh bien, qu'en arriva-t-il? Un village de mille mâles m'envoya soixante et quinze belles recrues ; un autre, sur quatre mille, envoya deux cent cinquante; un troisième de Csarskoé-Sélo, où il y a trois mille paysans, envoya quatre cents chevaux avec hommes et charrettes, pour le transport des magasins de l'armée. Ceux-ci ont fait toute la campagne en Finlande; mais ceci n'est pas tout : les gouvernements d'alentour et ensuite de proche en proche, tous les autres ayant entendu ce qui se passait ici, m'offrirent un bataillon, un escadron par gouvernement. La ville de Moscou, seule, aurait mis dix mille hommes sur pied si je l'eusse laissée faire. Notre peuple est guerrier-né, et nos recrues sont dressées dans un zest. La noblesse, vieux et jeunes, tous ont servi, et quand le besoin l'exige, on n'a jamais dit non à rien, et tout le monde court à la défense de l'État et de la patrie: il ne faut aucun effort pour les faire aller... »

Ce que dit l'Impératrice dans cette lettre est absolument vrai, et, sans vanité exagérée, elle pouvait s'attribuer une grande partie de cet élan national. Si Pierre s'était efforcé de détruire chez les Russes le sentiment de la patrie, s'il avait dit un jour à ses sujets : « Nous ne serons plus Russes et désormais j'écraserai tout ce qui y ressemblera », Catherine vit que le régime contraire à celui qu'avait établi Pierre était le seul remède qu'on pût appliquer aux maux toujours croissants dont il était la source. Avec quel art l'Impératrice profita des circonstances les plus désolantes, des sacrifices que renouvelait son ambition, pour rattacher les Russes à la Russie! Des recrutements successifs, et dont partout les frais et les douleurs retombent toujours sur le peuple, devinrent un des moyens les plus actifs pour y parvenir.

Les édits, les proclamations ne parlaient d'elle qu'autant qu'il le fallait pour rendre hommage à l'autorité souveraine;

au delà de cette formule, il ne s'agissait que de la gloire et de l'influence de la Russie. « Les troupes n'entendaient parler que de leur héroïsme. Le Russe est vain et le système d'électricité l'enivra complètement. Chacun vit partir son frère et son fils. On leur donnait de quoi adoucir les premiers moments, c'est-à-dire de quoi boire en chemin.

» Lancé dans la carrière, le soldat se passait de nourriture et de repos, arpentait sans murmure un empire immense, supportait la paix comme la guerre et, se croyant de la gloire, devenait tous les jours plus glorieux, si bien que, depuis 1771, Catherine, qui jusque-là n'était pas aimée, le fut sincèrement, non pour elle-même, mais comme l'instrument de la gloire nationale. Cet enivrement remonta bientôt des sujets à la souveraine, et, dès que les Russes furent persuadés que rien n'était impossible à leur Impératrice, elle n'en douta plus elle-même. »

C'est cette confiance absolue en elle que le prince de Ligne appelait son *imperturbabilité*. Mais revenons à lui. Son fils, le prince Charles, venait d'obtenir la permission d'entrer au service de la Russie, sous les ordres du maréchal Souvarof, au printemps de 1789. Il se distingua dans cette campagne et fut désigné pour diriger une partie des opérations du siège d'Ismaïl. Son père avait beaucoup hésité à lui permettre d'entrer au service de la Russie ; il eût préféré le garder auprès de lui, connaissant bien son imprudente hardiesse, mais il avait fini par céder à ses instances. La correspondance avec Catherine continuait toujours avec la même intimité.

LE PRINCE DE LIGNE A L'IMPÉRATRICE CATHERINE

18 septembre 1789 [1].

« Madame,

» Pour que Votre Majesté impériale ne croie pas que c'est quelque voisin mal avisé qui se repent, de telle religion qu'il soit, je ne la menace pas d'un paquet signé par des barons ou des marabouts coiffés de linge. Le voisin chinois a de plus

1. Inédite.

petits yeux que les autres voisins de notre empire de Russie; mais il voit mieux. Il dit peut-être quelques sottises, mais il n'en fait pas, car il a le bonheur de ne pas avoir à sa cour des intrigues de celles de l'Europe.

» Le voisin de Perse, dont je ne connais pas les yeux, les a assez perçants pour respecter de même sa bonne voisine qui n'a jamais fait mal qu'aux royaumes et aux empires qui veulent se jouer au sien, et encore bien malgré elle... Si j'étais envieux, je tuerais le comte Louis de Stahremberg qui va avoir le bonheur de se mettre à ses pieds, pour le priver de celui que je ne peux pas avoir encore, dans ce moment-ci. Mais je le laisse vivre, parce qu'il a montré son goût, son jugement et son esprit, en sollicitant la grâce d'aller, moins porter une nouvelle de couronne, que pour admirer la Grande Souveraine qui la porte le mieux, et à qui elle va si bien à l'air de son visage. Il a eu le choix, et un voyage qu'il préméditait toujours, sur tout ce qu'il a su par moi et la renommée, l'a fait décider bien vite et a augmenté mon tendre attachement pour le plus aimable de mes parents. Il me croira un bien habile homme de lui avoir dit tout ce que je lui ai dit, mais ce n'est pas la millième partie de ce que je pense.

» J'assure Votre Majesté, etc... »

L'IMPÉRATRICE CATHERINE AU PRINCE DE LIGNE

16 novembre 1789.

« N'ayez pas peur, je ne traiterai jamais vos lettres comme celles de mes voisins : les vôtres me font toujours plaisir, et les autres souvent m'ennuient : aussi, je les livre bien vite à la méditation profonde de mon Conseil (de l'avis duquel je suis toujours lorsqu'il est du mien), tandis que je m'occupe bien volontiers moi-même du soin de vous répondre. La *Gazette de Pékin* disait que mon voisin chinois aux petits yeux, dont vous faites aussi honorablement mention, suit avec une exactitude vraiment exemplaire les innombrables rites auxquels il est soumis.

» Pour mes voisins perses, ils s'entre-tuent régulièrement tous les mois; ils ne ressemblent pas mal aux glaçons de la

mer Glaciale, qui s'entre-choquent et se brisent mutuellement pendant les tempêtes.

» Les Polonais, pour mettre le comble à la liberté, se disposent à se soumettre au despotisme militaire le plus arbitraire, par un choix d'autant plus volontaire qu'il dépend d'un chacun de prendre ou de refuser les espèces sonnantes qu'on leur donnera pour cela.

» Sélim et son divan ont jugé à propos de se mettre en tutelle, et de laisser le soin à leur tuteur de galvauder leurs affaires. Cela est commode, au moins : en attendant, nous les battons et les battrons, selon notre louable coutume, par terre et par mer[1].

» Vous, vous faites la paix, les deux barons vont consolider celle de Wérélaw[2] par une ambassade réciproque.

» L'Angleterre arme, l'Espagne négocie, le roi de Prusse a des prétentions à la dictature que son oncle n'avait pas en 1762, la France a douze cents législateurs auxquels pas un homme n'obéit, excepté le roi ; la Hollande aimerait mieux gagner par son commerce que de dépenser en armements, etc.

» Mais je m'oublie, je ne devais parler que de mes voisins, et, au lieu de cela, j'ai passé l'Europe et l'Asie en revue. Le comte Louis de Stahremberg, en m'apportant votre lettre, à laquelle celle-ci sert de réponse, m'a épargné les frais de poste, et par là, vous avez fait un bien à mes finances, qui, au dire de ceux qui sont mieux informés que moi, sont en très mauvais état, parce que j'ai soutenu deux guerres à la fois, sans inventer le moindre petit impôt, faute de ressources ou par ignorance peut-être.

» Vous êtes très bien en cour ici, mon prince ; le comte de Stahremberg paraît fort aimable ; je souhaite qu'il revienne content de son séjour ici, et qu'il vous retrouve mieux portant qu'il ne vous a quitté.

» Adieu, mon prince, soyez assuré de mon invariable façon de penser à votre égard.

» CATHERINE. »

1. Le général Souvarof avait battu les Turcs le 21 juillet à Feokszany, en Moldavie, et le 22 septembre à la Martinestie, sur les bords du Rimniky. Ces importantes victoires amenèrent la paix.

2. La paix de Wérélaw avait été conclue le 14 août, par le baron Ingelstrom pour l'Impératrice, d'une part, et le baron Armsfeld, de l'autre, pour le roi de Suède.

Nous verrons plus tard l'effet imprévu de cette lettre si remarquable; mais auparavant, et pour ne pas interrompre l'ordre des temps, revenons pour quelques instants au prince Charles. Souvarof, enchanté de la bravoure et du talent de ce jeune officier, le désigna pour diriger une partie des opérations du siège d'Ismaïl, sur le Danube, place forte des Turcs à laquelle ils attachaient la plus grande importance. Après d'assez longs travaux de siège, on commença le 19 novembre à battre la ville en brèche, et le 22, l'assaut fut donné; il dura dix heures; les Russes, repoussés trois fois par un feu terrible, pénétrèrent enfin, grâce à un incendie qui éclata dans la ville. Le prince Charles montait une chaloupe de la flottille. « Il a sauté le premier hors de la chaloupe, écrit le général Ribas à son père, et, malgré une assez forte blessure à la jambe, il a escaladé les remparts de la place sous le feu le plus meurtrier; il s'en est emparé après avoir brûlé une frégate turque qui nous faisait beaucoup de mal, et avoir établi et dirigé celle de nos batteries qui a fait le plus de mal à l'ennemi. »

La joie de l'Impératrice en apprenant la prise d'Ismaïl fut extrême, et sa première pensée fut de récompenser les vainqueurs. Elle envoya entre autres au prince Charles le cordon de Saint-Georges, accompagné de la charmante lettre qui suit.

L'IMPÉRATRICE CATHERINE AU PRINCE CHARLES DE LIGNE

1790.

« Monsieur le prince de Ligne, on a beau me dire que tous les hommes sont égaux; quand l'expérience me prouve journellement qu'ils ne le sont pas et qu'il y en a de forts, comme il y en a de faibles, je n'en croirai jamais que ce que je vois; mais ce qui m'en donne une plus grande conviction encore, c'est que je connais des races dans lesquelles la valeur et les vertus militaires se perpétuent de père en fils. Telle est la vôtre, monsieur le prince de Ligne. Né d'un père aussi aimable que valeureux et rempli de connaissances, vous avez hérité de ces dons heureux, vous les avez fait briller aux yeux de ces

illustres guerriers dont vous avez partagé les dangers en escaladant sans tranchées ouvertes, sans brèche battue, la formidable forteresse d'Ismaïl, où une armée entière d'ennemis du nom chrétien se trouvait enfermée. Le corps d'armée qui s'en est emparé était moindre en nombre, mais non pas en zèle et en courage. L'ordre de Saint-Georges ayant pour base de ses statuts les lois de l'honneur et de la valeur, synonymes précieux aux oreilles héroïques, est toujours, par son institution, empressé d'agréger et de compter parmi ses valeureux chevaliers quiconque donne des preuves de ces vertus militaires. Recevez, monsieur le prince de Ligne, la croix de Saint-Georges et le cordon que je vous envoie: vous le porterez, s'il vous plaît, au cou, en témoignage de vos exploits dans mes armées. Recevez-les encore comme une marque de mon estime et de mon affection, que vos actions vous ont acquises, que votre blessure honorable a méritées, et continuez de donner au monde l'exemple utile et nécessaire dans ce temps-ci, comme quoi les vertus se perpétuent de père en fils dans les races illustres depuis longtemps par les services de leurs ancêtres et par leur attachement à leur légitime souverain. Sur quoi, je prie Dieu qu'il vous prenne dans sa sainte et digne garde.

» CATHERINE. »

Au moment où l'Impératrice écrivait cette lettre si flatteuse pour le prince Charles et son père, elle en recevait une de Grimm qui aurait pu brouiller à jamais le prince et la souveraine. On sait que Grimm, admirateur fanatique et jaloux de Catherine, était à Paris son correspondant et son factotum. Il avait vu d'assez mauvais œil l'intimité qui s'était établie entre Ligne et la Czarine, et il saisit le premier prétexte venu pour chercher à la rompre. La lettre écrite par l'Impératrice le 16 novembre, fort remarquable au point de vue du coup d'œil rapide jeté sur l'état de l'Europe, parut au prince si digne d'attention qu'il en laissa prendre copie. D'indiscrétion en indiscrétion, la malheureuse lettre finit par être imprimée dans les gazettes. Grimm n'était pas homme à laisser échapper si belle occasion de nuire au prince qu'il ne pouvait souffrir; et il se hâte d'écrire à son impériale correspondante: « Que dirai-je à Votre Majesté du prince de Ligne? Il laisse échapper

une lettre de notre impératrice, il permet qu'on la lui vole, et de Vienne elle passe à Paris, et paraît imprimée dans une feuille archi-démocratique, de sorte qu'en moins d'une colonne le gazetier passe en revue la moitié de l'Asie et de l'Europe convenablement drapée au grand magasin de l'Hermitage de Pétersbourg... Il y a donc deux poids dans la balance de l'Impératrice : l'un pour le prince de Ligne à qui tout est permis et pardonné d'avance : l'autre pour le souffre-douleur à qui l'on ne passe rien... » Grimm continue ses lamentations pendant deux pages : « Cette lettre a tout perdu, tout compromis, elle a déplu à l'Assemblée nationale, etc., etc. » L'Impératrice prit assez mal l'observation de Grimm et lui répondit sèchement : « Eh bien! qu'avez-vous avec votre prince de Ligne ?... Ayant relu cette lettre dans la feuille archi-démocratique que vous m'avez envoyée, je n'y vois pas ce que vous m'accusez d'avoir fait. Voici, mon cher monsieur, ce que vous me dites mot à mot : « De sorte qu'en moins d'une » colonne, le gazetier passe en revue la moitié de l'Asie et de » l'Europe convenablement drapée. » Or je n'ai drapé personne. J'ai dit ce que chacun faisait et ce que chacun, je pense, sait qu'il fait ainsi ; il n'y a pas de draperie à cela : mais au contraire, c'est la vérité en très grand déshabillé... C'est en vérité une querelle d'Allemand que vous me faites, et je ne les aime pas. »

Cependant, l'Impératrice fit savoir indirectement au prince de Ligne qu'elle trouvait indiscret à lui d'avoir laissé copier sa lettre. Il reçut cet avis presque en même temps que la nouvelle de la décoration de son fils, et une copie de la charmante lettre accompagnant cette décoration. Le prince se hâta de répondre et, tout en s'excusant au sujet de la fameuse missive imprimée, il glisse assez légèrement là-dessus.

LE PRINCE DE LIGNE A L'IMPÉRATRICE CATHERINE

A Vienne, après une petite querelle, l'assaut d'Ismaïl et le cordon de Saint-Georges.
1790.

« Madame.

» Mon cœur qui va toujours le premier et si vite que je ne puis jamais l'arrêter se dépèche de se prosterner devant la

grandeur du bienfait accordé par Votre Majesté impériale à mon excellent et heureux Charles et de l'accompagnement de ce bienfait qui ne paraîtra dans le monde qu'en ruban, mais point en *impression*. Il n'y en aura pas d'autre que celle de la reconnaissance sur nos âmes, et même je crois que c'est plus que de l'*impression*, c'est de la gravure.

» Je ne puis pas dire ce vers :

Ce que j'ai fait, je le ferais encore.

Car c'est à mon grand étonnement que deux ou trois mémoires trop excellentes ont retenu ce que je donne ma parole n'avoir jamais été copié. Mais si cela est imprimé exactement, Votre Majesté impériale trouvera que, si j'avais eu le courage de rendre public le chef-d'œuvre de génie, j'aurais eu le mérite d'ajouter, s'il est possible, à sa gloire.

» Qu'y a-t-il de plus inouï, de plus éclatant que de dire, deux mois avant les Tulzi, les Isacki, les Kilia, les Ismaïl et les exploits aquatiques et terrestres du brave et spirituel général Ribas si bien choisi par le prince, par sa profonde et étonnante connaissance des hommes : *Pour nous, nous continuerons à battre les Turcs, selon notre louable coutume, par mer et par terre*? Qu'y a-t-il jamais eu, Madame, comme votre petit tableau de l'Europe? On voit bien que ce n'est pas un manifeste politique fait à l'usage des pauvresses chancelleries des autres États qui ne sont que les servantes de celle de Votre Majesté. C'est le manifeste philosophique jeté en passant sur tout ce qui bourdonne autour d'elle. Et il s'est trouvé tant de justesse, de profondeur et de caractère, que le monde entier, qui, grâce à l'impression, l'a vu (heureusement ou malheureusement), en a été aussi frappé que des victoires de Votre Majesté impériale... Je suis bien mécontent des Anglais et des Prussiens. Leurs ministres ne m'ont pas cru. J'ai conseillé à tous ceux que j'ai vus d'attaquer Votre Majesté impériale parce qu'ils seraient perdus de réputation s'ils ne le faisaient pas, et je vois, à mon grand regret, qu'elle n'ordonnera pas le même jour à sa flotte de la mer Noire de bombarder le Sérail, à sa flottille de la Baltique de brûler les vaisseaux anglais tout en serpentant au milieu d'eux, et à son armée de terre de détruire les Postdamites. Je voyais Votre Majesté,

après avoir mis tranquillement l'adresse sur ces trois lettres, venir tranquillement faire un coup de trois avec grâce, ou une triple carambole désolante, puis tourner et retourner trois ou quatre médailles, puis faire une petite scène sur *les illuminés*, et puis en aller admirer une de Molière.

» *Je me rends pourtant*, comme dit M. Van Schura. Je conviens de votre ignorance, Madame, il faudra la paix pour que Votre Majesté se remette même à avoir de l'esprit, car voilà bientôt quatre ans qu'elle n'a que de l'âme et du génie, dans ce qu'elle fait et ce qu'elle écrit, et puis du génie et de l'âme, et puis, pour changer, de l'âme et du génie. Mon Dieu, qu'il y en a dans sa lettre à mon bon Charles!...

» J'ai peur que mon Charles n'en devienne fou. J'ai arrangé son ruban de la manière pittoresque que le portait autrefois le prince Potemkin lorsque l'infortuné et à jamais intéressant tendre ami et zélé allié de Votre Majesté impériale[1] lui disait en voiture : *Usez ce ruban, vous en aurez bientôt un autre.*

» Je suis heureux d'avoir assisté à plusieurs jours glorieux du prince et des braves Russes, sous les murs d'Oczakoff, et à des promenades très vives par mer et par terre.

» Je suis bien heureux que, dans cette lettre si honorable, vous daigniez, Madame, par votre magie, ensorceler le père avec le fils, en disant quelque chose pour lui : cette phrase-là vaut mieux pour moi que tous les titres, parchemins et diplômes, nourriture des rats, disait Lisimon. Les rats respectent votre précieuse écriture, comme les chats couronnés, qui voulaient attraper quelque chose du grand gâteau, respectent le vert et le rouge... Je souhaite que l'Empire germanique fasse son devoir et suis fâché de l'éloignement d'un autre empire mieux monté qui aurait déjà envoyé cinquante mille prédicateurs, non avec des barbes, mais avec des piques, pour soutenir la cause des rois... »

L'Impératrice ne tarda pas trop à répondre au prince. Au fond, elle n'était point si fâchée de voir sa lettre imprimée, et se souciait fort peu de déplaire à l'Assemblée nationale, ayant horreur de tout ce qui tenait de près ou de loin à la Révolution.

1. Joseph II. Il venait de mourir le 21 février.

L'IMPÉRATRICE CATHERINE AU PRINCE DE LIGNE

Péterhof, 30 juin 1790.

« Monsieur le prince de Ligne, si par la grandeur de son format votre dernière lettre ne ressemblait pas mal à un cerf-volant, son contenu en vingt paragraphes bien distincts, au premier aspect, lui donnait l'air d'un traité définitif. Il faut pardonner pareille méprise dans un temps où l'on a l'esprit occupé de pareilles choses, n'entendant parler depuis dix à onze mois que de cela, sans cependant que la besogne en soit plus avancée pour un pouce de largeur cubique.

» Mais passons au contenu de votre énorme lettre. Le premier point traite de la reconnaissance. Vous me dites que c'est plus que de l'impression, c'est de la gravure ; vous me prenez là par mon faible, je me suis toujours senti une prédilection marquée pour les belles pierres. Quant aux excellentes mémoires qui retiennent par cœur à la lecture ce qu'on n'a jamais copié, je pense que vous les punirez en ne leur fournissant plus de quoi exercer leur talent.

» Mes prophéties ressemblent à celles des sibylles, de l'âge desquelles j'approche : l'expérience du passé pouvait donner quelques droits à ces dames-là de voir dans l'avenir.

» La beauté du tableau en miniature de l'Asie et de l'Europe qui vous a fait tant de plaisir n'a pas trouvé une approbation générale ; tel est sans doute l'ordre des choses ; chacun a son goût et le proverbe dit que sur celui-ci et sur les couleurs il ne faut pas disputer. Ainsi je ne désire point d'en entamer avec âme qui vive, tout comme je ne changerai pas non plus d'avis lors que je penserai que j'ai raison. Ceux qui ont lu en blanc dans ce tableau ont donné aux paroles plus d'étendue peut-être qu'elles n'en comportaient.

» Des lanternes magiques de Varsovie je ne dis pas un mot. On y demande à cor et à cri les Jésuites dont vous paraissez faire cas. Je disais souvent à leur sujet à mon grand et bien cher ami, le comte de Falkenstein (que je regretterai éternellement), que j'en conservais l'espèce intacte, afin que quand on en aurait besoin je puisse avoir la satisfaction de les

donner gratis au pays catholique romain; notez que le roi de Prusse les leur avait offerts à un ducat la pièce.

» Il faut que vous trouviez un plus grand plaisir encore que M. Freeport[1] à voir les gens se battre, puisque vous conseillez à tout le monde d'attaquer, tandis que lui seulement trouve mauvais qu'on sépare ceux qui ont envie d'en venir aux mains. Jusqu'ici, Dieu merci, vos conseils n'ont pas été suivis. Si tout ce que vous dites m'arrivait, je crois que cette carambole-là m'ôterait le temps et l'envie de jouer au billard à l'Hermitage. On a dansé dans cet endroit avec âme cet hiver, comme votre cousin le comte de Stahremberg vous l'aura raconté; il y a eu aussi des spectacles avant et après souper, et des soupers après lesquels on courait aux bals masqués: sous prétexte d'amuser les Alexandre et Constantin, tout le monde était enchanté de s'y trouver et moi la première, et c'est à qui se masquerait le mieux.

» Eh bien, après cela, dites que le grand écuyer a tort, quand il prouve à sa manière et dans son galimatias physico-comique, que la gaieté est très propre à donner ce que vous appelez de l'âme, tandis que le sérieux, le triste, et surtout le monotone, glace jusqu'à la moelle des os. Ne trouvez-vous pas singulier que ce soit moi qui vous dise cela de la monotonie ! Mais j'ai bien autre chose en tête : je pense que les académies devraient fonder un prix : *primo* pour la question : « *Qu'est-ce que l'honneur et la valeur synonymes précieux* (je le répète) *aux oreilles héroïques*, deviennent dans l'esprit d'un citoyen actif, sous un gouvernement soupçonneux, et jaloux jusqu'à proscrire toute distinction; tandis que la nature même a donné à l'homme d'esprit la prééminence sur le sot et que le courage est fondé sur le sentiment de la force du corps ou de celle de la tête. » Second prix à donner pour la question : « *A-t-on besoin de l'honneur et de la valeur* ? » Si on en a besoin, il ne faut pas proscrire l'émulation et lui donner pour entrave son insupportable ennemie l'égalité.

» Il me semble déjà entendre crier M. votre fils : « Non, non, il n'y en a pas, ni n'y en aura (d'égalité): elle n'est pas dans la nature, je l'ai prouvé, et je le prouverai en chaque

1. Personnage de l'*Écossaise*, de Voltaire.

occasion où je me trouverai; mes deux croix sur ma poitrine et mes blessures en font foi. mon père lui-même a pris plaisir à arranger d'une manière pittoresque ces marques distinctives comme cet autre prince les portait auquel Joseph II prédisait qu'il en aurait encore d'autres, la même chose m'arrivera, n'en doutez pas. Les rats ont mangé tous les titres d'Alexandre et de César, mais non leurs actions, chacun de nous les sait par cœur...

» Je m'étais réjouie un moment de voir la famille royale hors de Paris, on nous annonçait cette délivrance faite par huit mille gentilshommes français. Cette joie a été de courte durée, et l'escorte n'ayant point fait de résistance contre la municipalité de Sainte-Menehould, il est à supposer qu'elle n'existait pas à cheval dans ce moment-là, je désespère de les y voir jamais.

» Je suis très flattée de la confiance que vous me marquez; vous trouverez en moi toujours cette même bonhomie dont vous paraissez faire quelque cas; je suis persuadée que mes petits-fils qui sautillent dans ce moment autour de moi en auront beaucoup aussi. Alexandre a quatre doigts de hauteur de plus que moi, son frère lui vient à l'épaule; si vous les voyiez, je pense que vous en seriez content... »

Quelques mois après cette lettre, l'Impératrice reçut comme un coup de foudre la nouvelle de la mort du prince Potemkin. On a prétendu que Catherine, lassée de l'arrogance et des caprices de son ancien favori, avait envoyé des pouvoirs secrets au prince Repnin, soit pour continuer la guerre, soit pour conclure la paix avec les Turcs sans que Potemkin s'en doutât. Repnin, après avoir remporté sur les Turcs une brillante victoire, leur dicta les conditions de la paix et en signa les préliminaires. Cette nouvelle fit partir précipitamment le maréchal qui arriva à Jassy comme une bombe: faisant appeler le prince Repnin, il le traita de la façon la plus insultante pour avoir osé faire la guerre et la paix sans son aveu, puis il partit pour Nicolaïeff. Au bout de quelques instants, pris d'un malaise subit, il ne peut plus supporter le mouvement de la voiture, il descend, et meurt entre les bras de la comtesse Branicka, sa nièce (15 octobre 1791).

L'Impératrice témoigna un grand chagrin de la mort de Potemkin, mais il n'était pas dans sa nature de s'attarder trop longtemps à pleurer les morts ; au bout de peu de temps, elle fut consolée. Le prince de Ligne ne manqua pas de lui écrire à ce sujet.

LE PRINCE DE LIGNE A L'IMPÉRATRICE CATHERINE

Coblentz, 15 février 1792[1].

« Madame,

» Les événements glorieux se sont un peu trop multipliés depuis quelque temps. J'ai été obligé de laisser passer des batailles sur terre et sur mer, la paix la plus brillante et la plus sage[2], et la protection à découvert de cette belle et malheureuse noblesse française. Un écrivain vient de dire tout cela, dans une phrase que je mettrais en peinture si je savais peindre, quoique je n'aime pas les allégories en tableau. C'est Votre Majesté impériale d'une main courbant l'Orient, et de l'autre soutenant l'Occident.

» Ce n'est point aux autels de la gloire que je vous cherche, Madame, aujourd'hui, c'est à celui de l'amitié. Je viens y répandre mes larmes, sans y jeter des fleurs, cela ne se fait que sur la tombe de la maîtresse qu'on n'aime pas : mais le redoublement de sentiments dont m'a souvent assuré le malheureux prince, depuis quelque temps, ne fait que redoubler ma douleur. Il m'écrivit surtout au sujet de Charles, qu'il appelait son fils, des lettres si remplies de sensibilité, que je voudrais presque ne pas l'avoir connu.

» Il m'y rappelait nos disputes, nos brouilleries passagères, nos touchants raccommodements, et le besoin que nous avions de nous voir, et de nous aimer. Je pensais souvent au bonheur de me relever des pieds de Votre Majesté, quand les circonstances me le permettront, pour voler dans les bras de ce génie rare, et extraordinaire.

» Celui de Votre Majesté impériale peut seul réparer la perte

1. Inédite.

2. La paix de Jassy entre la Russie et la Porte, le 9 janvier 1791.

de celui-là, et il ne fait que se reposer, lorsqu'elle donne de la confiance et de l'autorité à un autre. Ces deux mots si nécessaires pour être bien servi sont inconnus des esprits médiocres, qu'on a vus quelquefois sur le trône...

» Je m'en retourne à Vienne dire *la* vérité sur les Pays-Bas et la France. J'espère être assez sage pour ne point dire de vérités, car elles ne sont pas toujours bonnes à dire. Mais *la* vérité est une vierge trop fraîche, trop aimable, trop peu entourée, pour qu'on ne lui présente pas son hommage.

» Elle est cousine germaine de l'*imperturbabilité*, et me dicte pour elle des renouvellements d'admiration, d'attachement le plus touchant, le plus sensible, le plus senti, et du respect avec lequel je suis, Madame, etc. »

Le prince de Ligne, en écrivant cette lettre, était très sincère. Potemkin avait gagné son cœur en lui parlant avec éloges du fils qu'il aimait si tendrement. Le prince Charles, après s'être distingué d'une façon si brillante à l'assaut d'Ismaïl, sachant que l'Impératrice entamait secrètement des négociations avec les Turcs, demanda son congé. Il rentra à Vienne, puis accompagna son père lors de son installation officielle à Mons en qualité de grand-bailli du Hainaut. L'été se passa tranquillement à Bel-Œil : le premier soin du prince père fut de faire élever à son bien-aimé Charles un monument qui rappelât sa brillante conduite à Sabacz et à Ismaïl : il le dessina lui-même et disposa l'emplacement de manière à rappeler un site de Czarskoé-Sélo. « En suivant la rivière, dit-il, on trouve sur la rive gauche un obélisque en marbre de quarante-cinq pieds; sur un côté, il y a en lettres d'or : « A mon cher Charles pour Sabacz et Ismaïl. » Sur la seconde face :

Nec te, juvenis memorande, silebo.

et sur la troisième : « Sa gloire fait mon orgueil, son amitié mon bonheur. »

» Ce n'est pas ma faute si Charles s'est distingué à la guerre, ce n'est pas ma faute si j'ai donné le jour à une créature aussi parfaite. »

Pendant ce temps, la marche effrayante de la Révolution

française et la présence des émigrés dans les Pays-Bas préoccupaient fort les esprits; le prince de Ligne adorait la reine Marie-Antoinette et il s'indignait chaque jour davantage à la pensée des dangers qui la menaçaient. Son fils partageait ses sentiments, et il sollicita et obtint sa rentrée dans l'armée autrichienne et fut nommé dans le corps d'armée du général Clairfayt avec le grade de colonel.

Trois mois s'écoulèrent sans aucun engagement important; mais, doué d'un esprit juste et observateur, le prince Charles mit ce temps à profit pour se rendre compte des illusions des émigrés et de l'inexactitude du tableau qu'ils avaient tracé de l'état de la France. Il écrivait à son père du camp de Boux une lettre qui tomba au pouvoir des républicains et fut lue en pleine Convention.

« Nous commençons à être assez las de cette guerre où messieurs les émigrés nous promettaient plus de beurre que de pain. Nous avons à combattre des troupes de ligne dont aucune ne déserte, des troupes nationales qui restent toutes. Les paysans, qui sont armés, tirent contre nous ou nous assassinent quand ils trouvent un homme seul ou endormi dans une maison... Le temps, depuis que nous sommes en France, est si détestable que tous les jours il pleut à verse, et les chemins sont si impraticables que, dans ce moment, nous pouvons tirer nos canons; de plus, la famine... Les villages sont déserts et ne fournissent ni légumes, ni eau-de-vie, ni farine; je ne sais comment nous ferons, et ne sais ce que nous deviendrons... »

Au moment où le prince écrivait cette lettre découragée, Dumouriez se préparait à empêcher l'armée des coalisés de s'emparer des défilés de l'Argonne. Il fit occuper fortement les principaux passages, sauf celui de la Croix de Bois qui, jugé d'importance médiocre, n'était défendu que par deux bataillons et deux escadrons; des espions allemands révélèrent au duc de Brunswick l'importance de ce passage mal gardé, et Clairfayt en confia l'attaque au prince Charles. L'attaque et la défense furent vives; Dumouriez, fort inquiet, envoya sur-le-champ des renforts; six fois le poste est pris par les Français et repris par les Autrichiens; il faut à tout prix se rendre maître d'une batterie française meurtrière pour

les coalisés. Le prince Charles commande lui-même l'assaut : huit hommes sont tués au premier rang, il s'élance lui neuvième et, atteint à la tête par un boulet, il tombe foudroyé[1] !

Rien ne saurait dépeindre le désespoir de son père ; il perdit à jamais tout le plaisir qu'il prenait à vivre. On n'osa plus prononcer le nom de son fils en sa présence, et quand, chose rare, il lui arrivait d'en parler, sa voix s'éteignait dans un sanglot.

L'Impératrice apprit promptement la perte cruelle que son ami venait de faire, et elle lui écrivit.

L'IMPÉRATRICE CATHERINE AU PRINCE DE LIGNE

Fin septembre 1792.

« Monsieur le prince de Ligne, parmi tant de malheurs divers qu'a amenés cet été ou plutôt cette année, un de ceux qui m'ont causé le plus de peine, qui m'a serré le cœur doublement, triplement, c'est la perte que vous pleurez. Si, par la part que je prends à ce triste événement, vous pouvez être soulagé, soyez assuré que mes regrets égalent l'estime que les qualités et les actions de valeur du prince Charles, votre digne fils, m'avaient inspirée. La patrie doit en ce moment regretter en lui l'un de ses défenseurs. Cette pauvre Allemagne a un plus grand besoin de héros fermes et inébranlables dans leurs principes que de négociateurs peureux et astucieux ; d'ailleurs elle court risque d'être engloutie dans un volcan nouveau de maux incalculables.

» Ce qui m'étonne, c'est que les pluies, les bombes, les disettes de vivres n'empêchent point que Custine, Dumouriez, Montesquieu et séquelle n'aillent en avant ! D'où vient qu'il pleut pour les uns et pas pour les autres ? Pourquoi ne s'embourbe-t-on pas des deux côtés ? L'herbe et les grains croissent-ils sous les pas des rebelles, tandis que ceux qui les combattent meurent de faim ? Ce sont des énigmes dont le *Mercure* du mois prochain nous devrait bien indiquer le mot ou le mode. Hélas ! hélas ! hélas !

1. Le 14 septembre 1792.

» J'ai une bien misérable consolation pour quelqu'un qui s'intéresse vivement à une belle et grande cause; c'est qu'on a pris en tout le contre-pied de ce que j'avais proposé et que ce contre-pied a produit les résultats que nous voyons. Le cœur me saigne en voyant les princes de la maison de Bourbon et la noblesse française, pour prix de son dévouement à la cause des rois, être abandonnés et mourir de faim et de misère sans abri et sans ressources : cet exemple n'est pas encourageant, assurément... »

Le désespoir du prince fut trop grand pendant les premiers temps qui suivirent la mort de son fils, pour qu'il pût répondre tout de suite à l'Impératrice. Il ne lui écrivit que le 15 décembre suivant.

LE PRINCE DE LIGNE A L'IMPÉRATRICE CATHERINE[1]

Vienne, 15 décembre 1792.

« Madame,

» Comment exprimer à Votre Majesté impériale ma reconnaissance des pleurs qu'elle veut bien répandre sur le tombeau de mon pauvre Charles! C'est apparemment quand on mérite des panégyriques mieux que Trajan qu'on s'entend en oraisons funèbres. Votre Majesté est Bossuet et Robertson quand elle le veut, ou Montesquieu et Louis XIV, ou, pour mieux dire, est plus que cela ; elle est elle-même, c'est-à-dire davantage que les grands rois et les grands hommes que nous connaissons...

» La lettre dont Votre Majesté a daigné m'honorer, et qui a été un mois en chemin, est comme la manne céleste qui avait tous les goûts. Outre l'élévation, la justice et la logique, il y a la bonté et la compassion. C'est à ces deux dernières vertus qu'un Montmorency, l'un des meilleurs et des plus zélés généraux émigrés, va porter cette lettre-ci. Il ne voit plus d'honneur qu'en habit vert, à porter n'importe où, sur les rives du Tanaïs, du Borysthène, du Volga, du Bog, du

1. Inédite.

Dniester et des cinq mers qui sont les très humbles servantes de Votre Majesté impériale.

» Oubliant ce nom si imposant, surtout lorsqu'on le porte si bien, j'aurais été porter mes peines à ses pieds, ou plutôt à son âme, sans ma pauvre fille qui a besoin de moi. J'ai, outre cela (puisque à présent j'ai connu le malheur), une inquiétude continuelle pour mon petit Louis, qui, au commencement de cette campagne, est venu réparer un ou deux jours d'étourderie. Il a toujours accompagné son frère à toutes les affaires, a eu un cheval tué sous lui à celle de Mons, et se distingue tous les jours, dans toutes les arrière-gardes, qu'il changerait en avant-gardes, si on le croyait.

» J'ai eu tant de plaisir à voir ici le brave général Zoubof dont mon malheureux Charles m'a tant parlé, au sujet d'Ismaïl où il l'a vu faire des merveilles...

« Daignez, Madame, etc... »

Quelques mois après avoir écrit cette lettre, le prince de Ligne voyait s'écrouler la magnifique fortune qu'il avait possédée jusqu'à la Révolution. A deux reprises, la Belgique était tombée entre les mains des Français et les biens du prince furent séquestrés; il supporta cette perte avec une philosophique indifférence : le jour où il apprit cette nouvelle, étant à Vienne, il vint comme à l'ordinaire passer la soirée chez sa vieille amie, madame de Romberg, et lui dit en entrant et en riant : « Je suis ruiné ; qui donc payera mes dettes? » Sans s'appesantir plus longtemps là-dessus, il prit part à la conversation, comme si rien ne s'était passé. « Je pourrais, disait-il plus tard, regretter mon existence de trois cent mille florins de rente, la plus belle campagne, la plus belle forêt, etc., etc., mais la crainte d'un quart d'heure de réflexion pénible m'a toujours empêché d'y penser. » L'Impératrice, apprenant la ruine presque totale du prince, lui fit proposer de la façon la plus délicate de vendre au comte Zoubof ses propriétés de la Tauride. Le prince fut extrêmement touché de la façon affectueuse avec laquelle l'Impératrice cherchait à réparer un peu la brèche considérable que la Révolution venait de faire à sa fortune, et il lui répondit la lettre suivante :

LE PRINCE DE LIGNE A L'IMPÉRATRICE CATHERINE[1]

A mon refuge, avril 1793.

« Madame,

» J'ai encore eu l'occasion de voir que Votre Majesté impériale s'entend à tout. Si tous mes intendants me servaient aussi bien, je serais du double plus riche que je ne suis. Son fort est de donner, racheter, redonner, vendre, racheter, prêter et donner. Elle a fait de bonnes spéculations dans ce genre de commerce, car le résultat est de s'enrichir, en enrichissant les uns, pour enrichir les autres; et ainsi, il tombe par plusieurs tuyaux une pluie averse de bienfaits sur l'Empire. Je suis très content des ondées que j'ai reçues en passant; en diamants, tabatières, bagues, pelisses, robes de chambres, et terres, etc... Voici par exemple une bonne affaire pour M. le grand maître d'artillerie et pour moi, mais il ne sait pas que je suis un chicaneur. Il faut bien que je le sois pour chicaner quelqu'un qui ne chicane personne. Car tout le monde en dit du bien: et je me sens en train de l'aimer pour peu que je le connaisse.

» Que M. le grand maître d'artillerie sache donc que je ne lui vends pas un certain rocher à trois ou quatre toises dans la mer que j'ai traversée ayant de l'eau jusqu'à la moitié du corps pour graver dessus le mot divin de Catherine le Grand, et le nom divin de la dame de mes pensées d'alors d'un autre côté. J'en demande pardon à Votre Majesté, mais celui-ci a été tracé en si petits caractères qu'il pourrait bien être effacé. Votre Majesté impériale peut voir ce rocher dans le dessin que je lui ai donné de Parthenizza où il y avait des projets de bâtisse; que j'aurais exécuté sans Insuff-Bacho, à qui la Russie a tant d'obligation pour l'augmentation de sa gloire.

» Je veux, je prétends, j'exige même que le rocher s'appelle Rocher-Ligne: point de médiation, ni de médiateur.

» C'est ainsi que j'ai appris d'une certaine cour à traiter. S. M. l'Empereur, de glorieuse et éternelle mémoire, comme

1. Cette lettre a été publiée dans le volume édité par madame de Staël, mais elle présente de si grandes différences avec le texte original, dont nous possédons la copie, qu'elle est presque inédite.

dit si bien Votre Majesté impériale en parlant de son digne ami, m'avait promis des vignes et des vignerons de Tokay. Je suis sûr que notre excellent et très aimé et estimé ambassadeur comte Razoumowsky, fort attaché à M. le comte Zoubof, fera tout au monde pour lui en procurer, s'il le désire ; à moins que cela ne soit devenu tout à fait impossible. Si l'ingénieux et vertueux Sélim obligeait Votre Majesté à aller à Constantinople, j'y irais porter mes trois boutons sur la manche de l'habit vert que j'ai encore, et que j'aime de tout mon cœur.

» On fait des plans de campagne ; mais je crains qu'avant qu'ils passent et repassent les mers, le Rhin et le Danube, les régicides ne passent la Meuse, la Sambre et la Lys, par trois masses considérables sur trois points éloignés, avant qu'on ait fait les rassemblements nécessaires pour les prévenir, en sautant, à la russe, dans le camp retranché de Maubeuge, chose que j'ai prié de faire tout l'hiver, que les infâmes carmagnoles étaient massées les uns vers le Rhin, les autres à la Vendée. Mais depuis deux ans je prêche *(deux mots illisibles)*; mon royaume n'est pas de ce monde et je ne désire pas qu'il en soit, car il faudrait que tout allât bien mal et qu'il y eût une quatrième campagne, pour me venir chercher, moi qui ne sais pas me présenter, ni à qui, ni comment...

» Je n'ai qu'une grâce à demander à ma souveraine : c'est qu'elle me sache gré de ne pas prendre la liberté de lui écrire toutes les fois que j'en ai envie, et de me continuer ses bontés précieuses à mon cœur : il est toujours rempli des mêmes sentiments depuis quatorze ans. Ceux d'admiration existent depuis trente ; mais il s'y est mêlé ensuite de la reconnaissance le plus chaud des enthousiasmes, l'adoration. »

La Czarine ne répondit que longtemps après ; elle n'avait pas grand temps à consacrer à sa correspondance, absorbée qu'elle était par les soins de *son petit ménage*, la guerre avec les Turcs et le mariage du grand-duc Alexandre. Les fêtes furent splendides. On commença par arranger la partie du palais d'hiver qui fait le coin de la Néva et de l'Amirauté. On y plaça des glaces et des tentures sans prix. La chambre à coucher devint une merveille d'élégance et de magnificence. La tenture était d'une étoffe blanche de Lyon

avec les bordures brodées en grosses roses. Les colonnes de l'alcôve, les portes et lambris de même couleur de rose étaient montés en bronze doré, avec des bas-reliefs en camaïeu blanc, qui, appliqués sur ces masses transparentes, avaient l'air de flotter dans le vague d'une atmosphère plus étendue que celle de la chambre. « Hors Sa Majesté, M. de Zoubof, le général Toutchinoff, secrétaire du cabinet, et moi, dit Golowkin, nul ne fut admis à voir ces féeries. Le baptême de la princesse de Bade et ses fiançailles se firent le 20 mai 1793. Elle fit à haute voix, au milieu de la chapelle du palais, sa confession de foi. Elle était belle comme un ange. Sa robe était rose, brodée en grosses roses blanches, avec un jupon blanc brodé en roses de la même espèce, mais couleur de rose; pas un diamant, et ses beaux cheveux blonds flottants, c'était Psyché ! » Golowkin se sert de la même comparaison que l'Impératrice va employer ; c'était la formule d'admiration adoptée à la cour. Le grand-duc, à qui on avait changé sa coiffure enfantine, avait un habit de brocart d'argent, rebrodé d'argent ; la princesse reçut le nom d'Elisabeth en mémoire de l'Impératrice par qui Catherine avait été choisie, et elle fut déclarée grande-princesse. Le mariage eut lieu le 9 octobre 1793 ; le grand-duc avait seize ans.

Les fêtes une fois passées, l'Impératrice reprit ses occupations ordinaires, et son ami, le prince de Ligne, ne fut pas oublié.

L'IMPÉRATRICE CATHERINE AU PRINCE DE LIGNE

Octobre 1793.

« Monsieur le prince de Ligne, si je ne vous ai pas répondu de six mois, excusez ; je n'ai fait que suivre d'illustres exemples qui, pour des affaires pressantes, m'ont appris que quand on promet un courrier qui partira dans huit ou dix jours, en politique c'est comme qui dirait que vous l'attendez huit ou dix mois, mais un bon ménage n'en va pas moins son train.

» Je suis assez contente du mien, surtout depuis que nous avons été exténués de fêtes et de fatigues. *Primo* pour la paix avec la Sublime Porte; *secondo* pour le ménage de M. Alexandre, mon petit-fils. C'est Psyché unie à l'Amour.

» Pendant ces fêtes, nous est venu l'ambassadeur de Sa Hautesse, qui ne fait pas honneur aux finances du sultan Sélim, sa suite étant déguenillée selon la dernière des modes et privée des pièces d'habillements les plus nécessaires jusqu'ici à un honnête homme : mais n'importe, au premier jour ils me déclareront peut-être une troisième guerre ; cela est aisé, il n'y a qu'à le vouloir. Les Turcs ne sont pas comme les puissances chrétiennes, ils ne font ordinairement leur plan de campagne que dans l'arrière-saison, ce qui leur donne le temps d'y penser, et, en attendant, les raisins mûrissent d'eux-mêmes. Pour Czarskoé-Sélo qui, de votre aveu, est en droit de posséder tous mes caprices, je l'ai décoré en dernier lieu d'une pente douce qui mène de la colonnade au jardin, et d'une rotonde ouverte de trente-deux colonnes de marbre de Sibérie. C'est de là que je veux voir courir sur l'herbe mes petits-fils avec leurs femmes et enfants, ces derniers quand les premiers en auront...

» M. le gouverneur de la Tauride, comte Zoubof, va vous remettre l'argent qu'il a tiré de la vente de Parthenizza et Niscita ; je ne sais s'il emploiera à cela l'israélite qui jouit de votre confiance, ou si celui-ci est mort et enterré... »

L'Impératrice prend plaisir dans ses lettres à constater que *son petit ménage* est bien rangé ; il est certain que, malgré les dépenses excessives qui se faisaient à la cour, Catherine avait au fond un esprit d'ordre et d'économie : elle ne supportait pas l'idée que les réformes portassent sur d'autres que sur elle-même, et une générosité déplacée s'opposait à des innovations peu importantes en détail, mais en masse dignes d'attention. Le grand maréchal Bariatinsky lui proposa un jour d'abolir un usage dont le détail paraîtra incroyable. A chaque mutation de service, on portait dans la chambre de chaque personne de la cour deux bouteilles de chaque espèce de vin de table connu, une de chaque espèce de liqueur, ce qui montait au nombre de soixante, sans compter les bières anglaises, les hydromels, les eaux minérales, etc. Sa Majesté écouta le discours avec quelque patience, puis répondit : « Je vous prie, monsieur, de ne jamais me proposer des économies de bouts de chandelle. Cela pourrait être bon ailleurs, chez moi ce serait inconvenant. » Cet abus était si considérable, d'après Golow-

kin, que le baron de Nicolaï, secrétaire du grand-duc Paul, se monta, en trente ans, la cave la mieux fournie de l'Empire! Mais en revanche l'Impératrice acceptait de bonne foi les réformes qui ne portaient que sur elle-même, et, quels que fussent les projets qu'elle caressait en fait de monuments et d'acquisitions d'objets d'art, elle résistait à tout et à elle-même lorsqu'elle n'avait pas d'argent. « Retire-toi, Satan, ou donne-moi des roubles », disait-elle d'un ton à la fois douloureux et comique à qui voulait la tenter.

La dernière lettre du prince demeura dix-huit mois sans réponse et, désespéré, il prit trois fois la plume pendant ce long intervalle. Voici la dernière de ses trois lettres.

LE PRINCE DE LIGNE A L'IMPÉRATRICE CATHERINE

Vienne, 13 avril 1795 [1].

« Madame,

» Si un *hélas !* n'était pas tout ce qu'il y a de plus triste dans le monde, je commencerais ainsi la dernière lettre que j'ai l'honneur d'écrire à Votre Majesté impériale, car je crois qu'elle ne veut plus en avoir. Autrefois, je me privais ou plutôt je me modérais dans cet honneur, de peur d'abuser de la bonté qu'elle avait de me répondre tout de suite. Mais n'ayant pas eu entre mes doigts, ou plutôt mes lèvres, ses précieux et sacrés caractères depuis dix-huit mois, je crains que ce ne soit, comme écrivit une fois Joseph II, de glorieuse mémoire, à un grand *seccatore* [2] faiseur de mémoires : *pas de réponse, réponse.*

» Depuis quinze ans, je n'avais jamais été six mois sans jouir de ce suprême bonheur ineffable. Depuis ces dix-huit mois, voici la quatrième lettre que je prends la liberté d'écrire à Votre Majesté, et la première qui soit triste de plus de soixante qu'elle a daigné accueillir avec sa grâce bienveillante.

» Madame Le Brun qui la porte a beau être le meilleur

1. Inédite.

1. *Seccatore*, en italien, signifie ennuyeux.

peintre qu'il y ait à présent au monde, elle ne pourra pas peindre ma douleur.

» La perte de ma fortune ne m'a pas fait grand'chose, car je m'y attendais, connaissant les ouvriers qui devaient perdre tant de pays et sauter tant de rivières à reculons. Mais la perte de la plus précieuse, agréable et honorable des correspondances est bien pire que celle de Bel-OEil.

» J'en ai donné le nom à un petit pavillon que j'ai bâti en dix pieds de diamètre sur le coin d'un rocher de la montagne que j'appelle *mon Refuge*, ainsi cela est réparé.

» Je sais toujours ce qui concerne Votre Majesté impériale. Je sais qu'elle jouit d'une santé imperturbable, ainsi que j'ai toujours appelé son âme. La mienne, sans l'être de même par la force de l'esprit, l'est sur les événements, parce qu'on se blase sur les maladresses et les intrigues, qui ont rendu la guerre la plus facile, la guerre la plus malheureuse.

» Je pense sans cesse au temps passé : je regrette les moments où je portais mon hommage aux pieds de Votre Majesté impériale, que j'entendais, que je voyais, que j'admirais ; c'est ce qu'on ne fait jamais de près ordinairement et qui vous est réservé, Madame. C'est ce que je fais de loin malheureusement, en priant Votre Majesté de recevoir encore cette fois-ci, etc.

Cette fois-ci, l'Impératrice répondit promptement, et sa lettre est des plus affectueuses.

L'IMPÉRATRICE CATHERINE AU PRINCE DE LIGNE

Czarskoé-Sélo, 3 juillet 1795.

« Monsieur le prince de Ligne, autrefois, comme disait M. de Betzky quand il était dans son bon sens, autrefois, donc avant de condamner quelqu'un, au moins se donnait-on la peine de l'entendre. Vous êtes bien décisif ; parce que je ne vous ai pas répondu de dix-huit mois, vous croyez que je ne veux plus avoir de vos lettres. Autrefois, avant d'en venir aux conclusions finales, il me semble qu'il était d'usage d'entendre le petit mot à dire des gens intéressés et surtout d'anciennes connaissances de quinze ans...

» Fallait-il donc vous entretenir des hélas! des misères,

et de mon parfait mécontentement de tout ce qui se passait, vous faire des lettres, avec de la bouillie dans la bouche, des critiques ennuyeuses et augmenter vos déplaisirs! Non, j'aime mieux, pour vous répondre, saisir ce moment où une lueur d'espérance vient égayer mon imagination et où il me paraît que tout le mal qui s'est fait peut diminuer et se tourner en bien dans un zest, et les mauvaises et les méchantes machinations se déjouer aisément: et où il ne s'agirait que d'en revenir aux principes immuables de la cause des rois, en reconnaissant sans délai pour roi Louis XVIII et en permettant à ses sujets fidèles d'employer les moyens convenables pour faire noyau en France...

» Le nouveau roi ne manquerait ni de vivres ni de moyens, le reste serait sa propre besogne, pas la nôtre. Vous sortiriez alors de votre refuge de dix pieds de diamètre pour retourner à Bel-Œil. Nous cesserions nos regrets sur le temps passé, et madame Le Brun, après avoir peint la grande-duchesse Élisabeth, l'épouse de mon petit-fils Alexandre et l'aînée de mes petites-filles qui sont toutes les deux fort jolies, s'en retournerait en France avec tout le reste des émigrés, à la suite de quoi nous nous écririons des lettres aussi gaies que ci-devant. Adieu, portez-vous bien, et soyez assuré de mon inaltérable façon de penser à votre égard. »

Cette lettre fut la dernière que le prince reçut de l'Impératrice, et lui-même n'en écrivit plus que deux pour solliciter un ordre de Catherine qui empêchât sa belle-fille la comtesse Potocka, veuve du prince Charles de Ligne, de déshériter sa fille au profit de son second mari [1]. L'Impératrice le satisfit aussitôt, et voici la dernière lettre du prince.

LE PRINCE DE LIGNE A L'IMPÉRATRICE CATHERINE.

Vienne, 18 avril 1796.

« Madame,

» Je prends la liberté de remercier Votre Majesté impériale des ordres qu'on m'a dit qu'elle avait donnés en Lithua-

1. Voir le tome II de l'*Histoire d'une grande dame*, la comtesse Potocka.

nie pour empêcher une mauvaise mère de déshériter une fille, dont elle n'a pas demandé une seule fois des nouvelles, après l'avoir quittée âgée de quatre semaines; petite-nièce d'une victime de l'affreuse insurrection de Varsovie et fille d'une victime de la guerre qui avait l'honneur de porter au cou le bel ordre de Saint-Georges. Elle est plus intéressante qu'un espèce de mari fort intéressé qui veut, à une petite pension près, la priver de sa considérable fortune.

» Tout cela me rappelle, après les plus tristes souvenirs, le bonheur dont jouissait l'Europe et dont surtout je jouissais il y a neuf ans, dans ce temps-ci, au commencement de notre superbe navigation sur le Borysthène. La présence réelle de Votre Majesté impériale embellissait tout et, indépendamment du bonheur de sa société, nous avions tous l'air de participer à tous ses genres de triomphes.

» Depuis ce temps-là, grand Dieu! que de gens ont perdu l'honneur, la vie et la fortune! Trois ou quatre millions d'hommes ont disparu de la surface de la terre. Il n'y a que celle qui porte Votre Majesté qui soit demeurée pure, intacte, honorée et honorable...

» Si les brigands des *Cinq Sires*[1] ne m'avaient pas volé tout ce que j'avais en Flandre, en France et même en Empire; et si je savais me faire donner le bien d'autrui, comme l'espèce de mari a cherché à faire, j'irais me consoler depuis les portes du Nord jusqu'à celles de l'Orient, voir encore fleurir ce bel Empire, que j'ai vu s'accroître, et dont je portais les couleurs glorieuses sous les murs d'Oczackof. Mes trois boutons sur la manche me font toujours le plus grand plaisir à regarder, quand je vais voir, comme une relique, mon cher habit vert. Tous les moments que j'ai eu le bonheur de passer près de Votre Majesté impériale, et dans ses armées triomphantes, me sont toujours présents et adoucissent bien des maux. Si elle daigne se souvenir quelquefois de mon admiration et de mon enthousiasme, je lui en aurai la plus grande obligation. Je n'ose plus l'en assurer qu'une fois par an : peut-être est-ce encore trop : mais je n'ai pu résister au départ de ce courrier et je me mets à ses pieds avec, etc. »

1. On désignait ainsi les membres du Directoire, dans les pamphlets du temps.

» *P.-S.* — Je jouis avec plaisir, puisque cela m'aide à vivre, de la rente du capital de M. le prince Zoubof, pour le temple d'Iphigénie que je n'ai pas quitté sans peine. »

L'Impératrice avait en effet donné les ordres nécessaires pour assurer le sort de la petite Sidonie de Ligne, et peu de temps après l'avoir fait, le 17 novembre 1796, frappée d'une apoplexie foudroyante, elle succombait au bout de quelques heures, sans avoir repris connaissance. En apprenant la mort de sa vieille et fidèle amie, le prince de Ligne saisit la plume. et, en quelques pages émues, écrivit rapidement le portrait de la souveraine qu'il aimait sincèrement [1].

« Catherine le Grand n'est plus. Ces deux mots sont affreux à prononcer; je n'aurais pas pu hier les écrire: aujourd'hui, je serai plus libre de donner d'elle l'idée qu'on en doit avoir.

» Elle était encore bien il y a seize ans, on voyait qu'elle avait été belle plutôt que jolie ; la majesté de son front était tempérée par des yeux et un sourire agréables, mais ce front disait tout, on y lisait comme dans un livre : génie, justice, justesse, courage. profondeur, égalité, douceur, calme et fermeté. La largeur de ce front annonçait les cases de la mémoire et de l'imagination; on voyait qu'il y avait place pour tout : son menton, un peu pointu, n'était pas absolument avancé, mais il était loin de se retirer et avait de la noblesse. Son ovale n'était pas bien dessiné: mais, malgré cela, elle devait plaire infiniment, car la franchise et la gaieté habitaient ses lèvres...

» On ne s'apercevait pas qu'elle était petite : elle m'a dit lentement qu'elle avait été extrêmement vive, chose dont on ne pouvait pas se faire d'idée. Ses trois révérences d'homme à la russe se faisaient toujours de même en entrant dans un salon : une à droite, une à gauche, et l'autre au milieu. Tout était chez elle mesuré et méthodique. Elle avait l'art d'écouter, et tant d'habitude de présence d'esprit, qu'elle avait l'air d'entendre quand même elle pensait à autre chose...

1. Il faut lire le portrait en entier ; il existe dans toutes les éditions des œuvres du prince de Ligne.

» Catherine ne visait pas à l'esprit dans la conversation, elle en plaisantait elle-même : « *N'est-ce pas*, me disait-elle, *vous ne vous attendiez pas à me trouver si bête?* » Puis elle ajoutait en riant : « *Je n'aurais pas assez d'esprit pour Paris! Je suis persuadée que si j'y avais été comme les femmes de mon pays qui y vont en voyageant, on ne m'y aurait jamais donné à souper!...* »

Le prince de Ligne termine son crayon par quelques lignes éloquentes :

« Les prétendus trouveurs d'anecdotes, les librettistes, les faux-furets de l'histoire, les indifférents, pour dire quelque chose de piquant, ou gagner de l'argent, les mal intentionnés et les méchants de profession, voudront peut-être diminuer sa célébrité, mais elle en triomphera. On se rappellera ce que j'ai vu moi-même, en faisant deux mille lieues avec elle, dans ses États; l'amour et l'adoration de ses sujets, et dans ses armées, l'amour et l'enthousiasme de ses soldats. Je les ai vus dans la tranchée bravant les balles des infidèles, et toutes les rigueurs des éléments, se consoler ou s'animer au nom de Matouschka, leur mère et leur idole!... »

Le prince survécut dix-huit ans à son impériale amie; mais le but de notre étude étant seulement de le présenter au lecteur dans ses rapports avec Catherine, nous ne le suivrons pas plus longtemps, et nous le laisserons finir en paix sa longue vie, dans son petit refuge de Léopoldsberg, entouré des nombreux souvenirs du temps passé, parmi lesquels le portrait de l'Impératrice occupait toujours la place d'honneur.

LUCIEN PEREY.

POÉSIES

I

SOIR DE PRINTEMPS

La sève de la vie ardente est remontée
Dans les doux yeux troublants des femmes et des fleurs,
Et toute âme, ce soir, tremble et brûle, exaltée
Par les parfums trop forts et les chaudes couleurs.

Les femmes, par les bois, en fine robe blanche,
Marchent lourdes d'amour au bras de leur amant,
Appelant d'un regard la bouche qui se penche :
Et la lune sur eux rêve ineffablement.

— Oh ! souviens-toi, mon âme, ou bien plutôt oublie :
Cœur gonflé de désirs, n'espère plus aimer,
Et laisse-la passer, la sublime folie
Qui jadis te savait consoler et charmer !

II

SUR LA PLAGE

L'Océan, cuve d'or, où le ciel se reflète,
Recèle un peuple entier de morts au blanc squelette,
Dont nul ne reverra ce tremblement vermeil
Des flots incendiés le soir par le soleil.
Or, tout ce monde est plein de mort et de mystère,
Les flots comme les cieux, les cieux comme la terre :
Et je rêve parfois à tous ces naufragés,
Hommes, soleils éteints, univers très âgés,
Disparus, engloutis, oubliés dans l'espace :
Ma pensée, un moment, comme un éclair qui passe,
Illumine soudain ces grands fonds ténébreux :
— Et je songe à nos vains espoirs des jours heureux.

III

LES ÉPOUSES DU VENT

Sur la steppe, sais-tu la plante
Que l'air emporte dans son vol,
La sœur de la tsigane errante,
Sans racine attachée au sol,

Qui, légère, et si pâle et frêle,
Toujours vole, vole en avant,
Et qu'en Ukraine l'on appelle
La petite épouse du vent ?

Elle adore ce vent qui passe,
Soupire à son oreille et fuit,
Et sans fin à travers l'espace
Insoucieuse elle le suit.

Et toi, mignonne, dont la tête,
Avec son charme et sa douceur,
Pour les lointains est toujours prête,
La plante folle est bien ta sœur ;

Et des âmes, j'en sais plus d'une,
Au cher caprice décevant,
Qui, sous le soleil ou la lune,
Sont bien les épouses du vent.

IV

CHANT FUNÉRAIRE

Sur un thème védique.

Soleil, qui redescends vers l'océan des morts,
Retourne à la substance errante dont tu sors :
Esprit, rentre dans l'air qui t'a soufflé la vie,
Rentre dans le grand vent des mers qui purifie ;
Dans les mers, ô mon cœur, roule avec tes désirs :
Nuit chaude, nuit aimante, emporte mes soupirs ;
Feu créateur, Dieu pur, je te rends mes pensées :
Qu'elles fuient par l'espace en d'autres dispersées :
Terre, reprends ma chair, dissous mes ossements,
Transforme-les en fleurs que baisent les amants ;
Et, lueur qui t'éteins, fugitive étincelle,
O mon âme, retourne à l'Ame universelle !

V

LE CLAIR JARDIN DE VOLUPTÉ

C'était dans un jardin adorablement beau.
Les marbres blancs rêvaient sous la lune très douce ;
Et, comme d'heureux morts couchés en leur tombeau,
Des amants assoupis reposaient sur la mousse.

Et l'Amour m'apparut, non sous ses traits d'enfant,
Avec ses yeux d'enfant couleur des violettes :
Dur, et tel qu'un César, il trônait triomphant,
Et je crus voir, gisant à ses pieds, des squelettes.

Il ressemblait aux Dieux sinistres d'Orient,
Tout saoulés du sang rouge et du cri des victimes :
Et son bleu regard morne, impassible, effrayant,
Autour de lui semait la folie et les crimes.

Propice aux meurtriers, complice des amants,
La Nuit le bénissait, frissonnante d'étoiles ;
Et ses dévots venaient lui crier des serments :
Lui, semblait l'araignée au centre de ses toiles.

Et dans le jardin clair, de Lui me rapprochant,
Tremblant, halluciné, je fus pris de vertige ;
La brise errante avait la tendresse d'un chant ;
Et j'aperçus des fleurs, et j'en brisai la tige ;

Et pleurant, sanglotant d'amour, je les mordis,
Et ne sus plus dès lors, tant l'extase était forte,
Si j'étais dans l'enfer ou dans un paradis,
N'ayant joui jamais ni souffert de la sorte !

Les astres s'allumaient comme des yeux ardents ;
Des parfums lourds soufflaient le délire des plantes,
Et sur leurs cœurs, avec les pollens fécondants,
Le vent du sud roulait ses caresses brûlantes.

Des amants enlacés s'éloignaient deux par deux,
Sous la lune magique, au profond d'une allée :
Et des faunes rôdaient cyniques et hideux :
Des vierges revenaient, la face désolée.

Dans l'ombre, j'entendais tout à l'entour de moi
Les râles, les soupirs, l'effroi des bien-aimées ;
Et des gémissements entrecoupaient l'émoi,
Le tendre tremblement des lèvres mi-fermées.

... Et ce fut un orage où j'étais emporté
D'implacables baisers et d'atroces morsures ;
L'horreur me pénétrant de cette nuit d'été,
Ma bouche ivre reçut et rendit des blessures...

*
* *

De l'ivresse éveillé, j'aperçus au matin
Du sang partout, des morts s'étreignant par la taille,
Et le Dieu monstrueux ressemblait au Destin,
Et son jardin était comme un champ de bataille.

Du sang, partout du sang ; serrant leurs nouveau-nés,
Pâles et tendres fleurs, sur leur poitrine nue,
Des mortes, aux beaux corps gisant abandonnés,
Révélaient en leurs yeux leur douceur méconnue.

D'autres, vivant encor, des entailles au cou,
Gardaient le désespoir muet des délaissées ;
Et des hommes erraient, tragiques, l'esprit fou
Et tourné pour toujours vers des choses passées ;

Chez quelques-uns d'entre eux, en leurs grands yeux hagards,
Soudainement flambait comme un éclair de haine :
Et j'entrevis alors, aux feux de ces regards,
Ce qu'il survit d'amer à toute ivresse humaine ;

Et je compris, par tous ces meurtres dévoilés,
Qu'à l'orgie, à la fête, aux divines furies
Le crime et la torture étaient aussi mêlés,
Et des duels à mort, et d'affreuses tueries ;

Et j'eus peur, contemplant ces femmes au plein jour,
Qui blanches devant moi dormaient inanimées,
D'avoir, inconscient, dans mes rages d'amour,
Moi-même au cœur frappé l'une de ces aimées !

VI

AURORE

Près des Baléares.

L'Aurore claire est comme une vierge aux seins blancs,
Qui vers le bien-aimé lève ses yeux tremblants,
Entr'ouvre les longs cils qui frangent leur paupière
Et l'attendrit par la douceur de leur lumière.

L'Aurore est la danseuse en ses fins voiles d'or,
Qui lentement découvre et montre le trésor
De ses deux seins d'enfant, pareils à des fleurs pâles.
L'Aurore a dans les yeux les lueurs des opales.

L'Aurore a des candeurs de vierge, et des baisers
Par qui nos sens brûlants peuvent être apaisés ;
Chaste et blanche, l'Aurore au sourire de femme
Lave de sa lumière et rafraîchit notre âme.

JEAN LAHOR.

L'EMPREINTE[1]

XIV

« Mon cher Clan,

» Vous avez toujours fait passer l'intérêt de notre cause avant les considérations de personnes. Cette fois encore, j'ai cru pouvoir compter sur votre dévouement à nos idées et votre abnégation.

» Pour des raisons que j'ignore, le donateur généreux qui assure notre nouvelle fondation revient sur son premier avis et l'on m'impose, à votre place, un certain Cheudaine. Je le connais peu : mais il est votre ami, je crois, et cela suffirait à me rassurer.

» Nul plus que moi ne regrette une décision par laquelle nous voilà privés de votre concours immédiat ; mais croyez bien qu'en pareille occasion, si je suis libre, ce sera vous le premier choisi.

» J. RONCHARD. »

Léonard laissa tomber la lettre, ne se rendant pas un compte exact de l'événement.

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 juin et 1er juillet.

Cheudaine nommé! C'était bien à lui, cependant, à lui, Léonard Clan, qu'on avait donné cette place. Sur la table était l'ébauche de la première conférence. Les livres ouverts, les feuilles éparses, les revues jetées pêle-mêle, dans une rage de recherche, témoignaient d'une propriété sienne, inaliénable...

Cheudaine! quelle absurdité! Ce grotesque à sa place! moins qu'un être méchant : l'insignifiance! Cheudaine! était-ce possible?

Il ramassa la lettre et la retourna avec défiance. Elle était bien de Ronchard. Il reconnut l'écriture, le papier à en-tête, le bureau d'origine. Il relut ensuite lentement, pesant les mots :

« ... et l'on m'impose, à votre place, un certain Cheudaine... »

Soudain, il poussa un cri : la lumière s'était faite. Derrière la phrase, il avait retrouvé Propiac!

Tout d'abord, un délire s'empara de son être. Les idées tournaient dans sa cervelle comme sous l'action d'un ressort détendu trop vite. Son cœur s'était ralenti ; il désira mourir.

Une impression unique survivait en lui : il n'était plus rien! Comment cela s'était-il fait? quelle aventure avait provoqué ce désastre? Il ne s'en préoccupait pas. Peu importait que Propiac ou d'autres eussent amené ce dénouement. Il ne percevait que cela, désespéré : n'être plus rien!

Finis les rêves, évanoui cet avenir qu'il avait presque serré dans ses bras! Il entendit les gens de Nevers : « A son âge, il n'est rien, rien! » La voix de Bernières tintait à son oreille : « Où sont la vie maîtrisée, l'apostolat? Tu n'es arrivé à rien! » Comment oser sortir désormais? Il s'écoutait dire aux camarades rencontrés : « Ne vous dérangez pas! je ne fais pas de cours. Je l'avais cru, mais je m'étais trompé... » C'était à la fois l'invraisemblable et le ridicule, c'était la déroute et l'écrasement de son orgueil...

Puis, à mesure qu'il se précisait, le sentiment de la catastrophe survenue devint plus douloureux. Tel un corrosif, après avoir atteint l'épiderme, pénètre la chair.

Que devenir? De quel côté se diriger? Il se tourna vers sa jeunesse et l'interrogea. Donc tant de luttes, son acharnement

au travail, l'effort de sept années aboutissaient à ce néant! Étape par étape, il résuma sa vie et la maudit. D'abord la sortie du collège, aurore décevante où son désir s'était emporté au delà du possible. Ensuite le droit, — heures mortes remplies par l'étude de textes rebutants et ses désillusions de fort en thème. N'aurait-il pas dû comprendre alors, qu'il fallait renoncer à ses ambitions? Au lieu de cela, l'imbécile avait cru en lui! Il n'était pas journaliste, il n'était pas littérateur, il essaye de tout, tout le rejette. Plus il va, plus il erre. Le temps passe. Chaque jour des voix crient : « Ne lutte plus, tu n'arriveras pas! » N'importe! il s'obstine. Ah! que ne les a-t-il écoutées, ces voix! Car elles avaient raison: il n'est pas arrivé, il n'est rien, il est un raté!

Léonard répéta, fouetté par l'outrage :

— Un raté!

Encore, s'il eût différemment vécu! Riche, jeune, fort, il fallait être heureux! A défaut de travail, il devait s'en tenir à la joie bestiale de bien vivre. Mais non! un ascétisme de pion, un régime de châtré, un cœur vieilli avant que d'avoir battu, et jamais n'avoir été pareil aux autres, ni simple ni sain!...

Une explosion de rage enfin succéda. — Dire que l'autre, toujours l'autre! avait fait cela!

Il se leva. Des envies de meurtre passaient dans son cerveau. Si Propiac se fût trouvé devant lui, il l'aurait tué! Il poussa des cris, déchira ses cahiers, jeta ses livres sur le sol. Ces violences physiques le soulageaient. Que de telles traîtrises fussent tolérées ici-bas lui parut monstrueux. Où donc était Dieu? A quoi bon une Providence, des lois, une morale? Tout n'était qu'injustice ou cruauté. Des pleurs lui vinrent, et, son cœur se brisant, il retomba sur son siège, sanglota.

Aussi, il était par trop seul. De quel isolement la vie l'avait enveloppé! Personne ne l'avait jamais défendu. Ceux qui auraient dû le guider l'avaient trahi ou dupé. Ni mère, ni père, ni amis : M. Artus était mort, Jouques ne venait plus depuis le départ de Madeleine pour Nevers, madame None était si glaciale que les plaintes s'arrêtaient sur les lèvres en sa présence. Il en était à ignorer la douceur de la pitié! Son âme, vidée d'ambitions, se replia comme un ballon qui crève.

Éperdu, il leva les bras :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ?

Sa voix résonna dans la pièce : rien ne répondit que le bruit de Paris qui, menaçant, assombrissait le silence.

Léonard répéta, déchiré :

— Mon Dieu, que vous ai-je fait ?

Il en appelait au Christ de son enfance, au bien-aimé qui tant de fois l'avait rempli de béatitude et tant de fois consolé.

— O Jésus ! Jésus ! faites-moi mourir, ou que justice me soit rendue !

Sa souffrance l'avait fait redevenir enfant. Il était tombé à genoux. Les oraisons de jadis s'échappèrent de ses lèvres en phrases de fièvre, en soupirs haletés :

— O Jésus ! je n'ai personne, vous êtes mon abri, mon recours, mon désir. Quand vous traîniez votre croix, d'autres sont venus qui partagèrent votre fardeau. Pourquoi cet abandon, cet oubli ?...

Peu à peu, pareilles à l'eau d'un baptême nouveau, ces plaintes l'inondaient de fraîcheur. Il fondait de pitié pour lui-même, goûtait en même temps l'extase du Christ retrouvé. Depuis longtemps il n'avait plus ressenti semblable douceur. La présence divine agissait dans sa plénitude : il perçut un être idéal accouru pour le bercer de paroles délicieuses :

— C'est moi, murmurait l'apparition. Je t'apporte des délices vraies à la place d'ambitions vaines. Je suis la voie, la vérité, la vie...

Léonard répéta :

— Vous l'avez dit, vous êtes la voie, la vérité, la vie...

Et un répit survint. Léonard se releva presque tranquille. Il y avait une heure à peine que la lettre de Ronchard était sur sa table : il croyait souffrir depuis un an !

A pas lents, Léonard rôda devant sa bibliothèque et en examina les livres. Désormais tous lui seraient indifférents. La plupart lui rappelaient des espérances mortes. Il en caressa quelques-uns de la main, sans même en regarder le titre : mais une reliure ancienne l'attira, et, l'ayant prise, il revint à sa table, puis ouvrit le volume au hasard.

C'était les Évangiles.

Quel autre meilleur aurait-il pu choisir dans ce moment de

crise? Là étaient les paroles suprêmes, celles que, depuis des siècles, le monde médite dans sa douleur, sans pouvoir en épuiser la vertu consolatrice.

Chose incroyable, Léonard n'avait jamais lu en entier l'Évangile. Si, à Saint-Louis de Gonzague, on vivait de son esprit, les Pères évitaient avec soin de le mettre entre les mains des élèves. L'Eucologe contenait simplement la version latine de l'Évangile des dimanches; beaucoup de paresses étaient rebutées par l'obligation de traduire le texte. Personne, d'ailleurs, n'éprouvait le désir de connaître l'enchaînement des quatre livres.

A quoi cela aurait-il servi? Ignorée, l'œuvre était plus grande. On connaissait un Christ très humain, très tendre, maternel en son intérêt pour les événements de la vie du collège. On savait, par ouï dire, que ce Christ était raconté dans l'Évangile. Lire n'eût rien appris de plus. Le peu qu'on savait donnait l'illusion de tout posséder, et laissait la place élargie au rêve. Même, une telle ignorance augmentait le respect. Pour Léonard, pour tous, l'Évangile était le Livre, par excellence, quelque chose d'inaccessible, une histoire en dehors de l'histoire et au-dessus d'elle. Dans cette narration inspirée, les moindres mots étaient à la fois enseignement et vérité. Dieu l'avait dictée. Les faits, les mots étaient de lui. Volontiers on les eût adorés comme la croix. On professait à leur égard plus qu'une vénération, une soumission vierge de critique, le sentiment qu'ils étaient la clé de toute science, la beauté sublime, la justice faite verbe.

Léonard choisit une page au hasard. Ses yeux tombèrent sur le verset de Mathieu :

Jésus ayant fait venir un enfant, le mit au milieu d'eux et dit : — Je vous le dis en vérité, si vous ne vous convertissez et si vous ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.

Bien souvent, on avait cité devant Léonard cette phrase du Christ. Retrouvée en ce moment, elle lui parut merveilleuse. Comme elle était bien la réponse cherchée !

Il baissa la tête et rêva.

Toujours l'orgueil avait été son mobile, sa jouissance. Dieu

le frappait dans son orgueil ; c'était justice. Il fallait redevenir enfant.

Mot d'une poésie sereine... et cependant très vague. Qu'était-ce, au juste, que redevenir enfant? Suffisait-il de s'humilier? Léonard l'avait tenté jadis : humiliation stérile et hypocrite. Fallait-il prier, s'abandonner, être innocent? L'enfant commande, ne cède qu'aux violences et obéit à ses instincts.

Peu à peu, l'analyse subtile détruisait le prestige. Après avoir paru d'une profondeur divine, ce commandement devenait simplement la surface d'eau qui reflète le ciel, mais sans y rien ajouter. Léonard, déçu, tourna les feuillets avec le désir de trouver un précepte plus précis et commença le premier chapitre dont l'en-tête apparut :

Alors Jésus parla au peuple et à ses disciples et dit :

— Les scribes et les pharisiens sont assis dans la chaire de Moïse. Observez donc et faites tout ce qu'ils vous disent d'observer, mais ne faites pas comme ils font, parce qu'ils disent et ne font pas...

Le discours, très long, se poursuivait en anathèmes. Il rappelait aussi à l'observation des lois de Moïse. Aucune parole de paix n'en attendrissait la colère.

Léonard éprouva un étonnement douloureux. Certes il avait appris à haïr les Juifs impudents et hypocrites auxquels Jésus s'adressait là. De telles violences, cependant, étaient si loin de l'idée qu'il s'était faite du Sauveur! Plus anxieux, il quitta l'Évangile de Mathieu, et ouvrit celui de Marc.

Des versets l'attirèrent en haut d'une page : il les lut à haute voix ainsi qu'une prière, pour en mieux pénétrer le sens :

Le lendemain, comme il sortait de Béthanie, Jésus eut faim. Et, voyant de loin un figuier qui avait des feuilles, il alla voir s'il y trouverait quelque chose ; et, s'en étant approché, il n'y trouva que des feuilles, car ce n'était pas la saison des figues. Alors, Jésus prenant la parole dit :

— Que jamais personne ne mange de ton fruit!

Et ses disciples l'entendirent...

Et le matin, comme ils passaient, ses disciples virent le figuier séché jusqu'aux racines. Alors Pierre, s'étant souvenu, lui dit :

— Maître! voilà le figuier que tu as maudit qui est séché.

Et Jésus, répondant, leur dit :

— Ayez foi en Dieu.

La voix de Léonard s'éteignit. Que se passait-il? Sans doute, il avait mal compris. Il recommença, pesant chaque mot :

... car ce n'était pas la saison des figues. Alors Jésus prenant la parole dit :

— Que jamais personne ne mange de ton fruit !

Et ses disciples l'entendirent.

Les phrases étaient lumineuses. Elles racontaient sans surprise, sans commentaires aussi, l'injustice de Jésus frappant de malédiction l'arbre qui ne porte pas de fruits quand ce n'en est pas la saison.

Injuste, lui ! le Christ ! Dieu !

Subitement un calme tout intellectuel succéda en Léonard au désordre de son âme. Des raisonnements se déroulèrent dans son esprit, si impersonnels qu'une force étrangère à lui semblait les enchaîner.

Ou Dieu n'existe pas, ou il est souverainement juste — et l'Évangile mentait... Pourtant, comment l'Évangile aurait-il pu mentir puisqu'il est l'œuvre de Dieu même et fut écrit sous sa dictée ?

Logique funeste ! Quel que fût le côté vers lequel Léonard se tournait, la conclusion était identique, — destructive. Fou d'inquiétude, il murmura :

— Si tout n'était que mensonge ?...

Ce fut la première expression de son doute, doute blasphématoire qui ne mettait plus en question seulement des cupidités mesquines d'avenir, des calculs d'ambition ou la jouissance d'une vaine gloriole, mais la raison d'être de la conscience, le ressort de toute foi et de toute morale. Fleur prête depuis longtemps à s'épanouir, ce doute venait d'apparaître sans effort à l'occasion du premier trouble. Et devant lui, vraiment, les autres inquiétudes devinrent puériles, s'effacèrent. Qu'importait une place perdue, en face de l'éternité niée ?

Aussitôt, Léonard voulut anéantir cette pensée dont il découvrait l'horreur sacrilège. Il éclata en repentirs humiliés.

— O Jésus ! vous étiez là, tout à l'heure ; pour une phrase, pour un mot que je n'ai peut-être pas compris, voici que je vous renie !

Il l'appela ensuite, sans demandes formulées, pour s'étourdir :

— Jésus ! Jésus !...

Son cœur frémissant s'attachait à la vision spéciale du Christ qui n'avait jamais cessé de le suivre. Il la voyait *vivante*, à la fois présente et voilée. Sans elle, ses actes, ses volontés, ses moindres désirs eussent été un non-sens. Elle lui était nécessaire. Une tentation seule avait pu l'obscurcir un instant.

Une tentation ! Le mot tomba magique, apaisant sa fièvre. Ravalant Dieu, il permet au fidèle de côtoyer le mal sans remords, et excuse les pires chutes.

Oui, certainement, ç'avait été une tentation. Elle s'éloignait déjà. Du geste de l'homme qui sort d'un sommeil, et comme pour chasser de sa pensée des images atroces, Léonard passa les mains devant ses yeux. Il soupira largement, se croyant délivré. Mais de nouveau ses regards tombèrent sur l'Évangile ouvert à la même page :

— Cependant, si tout, tout n'était que mensonge ?...

Le doute encore parlait, voix silencieuse qui, une fois entendue, ne se lasse plus.

Léonard rejeta l'Évangile. Très pâle, il s'examina. Aucune fièvre : il n'agissait pas sous l'action d'un délire. Au contraire, jamais logique n'avait été plus lucide. Des analyses instinctives décomposaient ses sensations. Il raisonna.

Sur quel *fait* reposait son doute ? Un texte peut être mal interprété. Or en un livre divin, infaillible, livre donné uniquement pour la vie des âmes, la lettre importait moins que l'esprit. Comment pénétrer cet esprit sans étudier le livre entier ?

« Des milliers d'hommes ont lu cela, et n'ont pas été arrêtés ! songeait-il. De quel droit le serai-je ? »

Une anecdote lui revint en mémoire. Bossuet, le grand honnête homme, n'avait pu comprendre que, d'après la Bible, la lumière eût été créée avant les astres. Deux cents ans plus tard, la science avait donné raison à son acte de foi.

Et, soudain, il eut le sentiment de l'ignorance des textes dans laquelle sa religion avait été endormie. Cette ignorance lui parut incompréhensible, presque monstrueuse. Si elle n'avait été que le moyen sûr d'étouffer l'examen ? De Propiac, des autres Pères voués comme celui-là aux détournements d'enfants, tout n'était-il pas possible ?

Léonard ressaisit l'Évangile.

— Ah ! tout lire ! la lumière est là !

Fiévreusement, il revint au début de Mathieu. Le désir d'étancher sa soif de lumière étouffait en lui les autres volontés. Il ne se rendait pas compte de l'enfantillage d'une lecture ainsi faite, s'imaginait seulement goûter après elle une extase de bien-être.

Autour, le silence aidait au recueillement. Les secondes frappées par l'horloge semblaient appeler la chute des versets. Il commença.

Il dévora les pages.

Il n'avait aucune notion de critique ; il était uniquement le croyant qui demande à sa foi de rester vierge. A chaque mot, à chaque parabole, il appelait le Christ de son âme, celui qui lui avait imposé le délice de l'aimer. Successivement trois autres passèrent, devant son cœur glacé, — combien différents !

Le Christ de Mathieu, d'abord : Christ, fils de David et fils d'Abraham, judaïsant, farouche. Celui-là prescrivait « de ne point donner les choses saintes aux chiens ni les perles aux pourceaux... » Il répondait à la Chananéenne : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues d'Israël. » « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » demandait-il aux disciples lui annonçant l'approche de la Vierge. Et du récit de l'Évangéliste, il ressortait pareil aux icones allongées qui dorment sur les mosaïques au fond des églises byzantines ; il s'enveloppait de phrases rudes, de discours menaçants, aux Juifs seuls réservant des colères plus attendries ou ne pleurant que sur Jérusalem, la ville sainte...

Après le Christ de Mathieu, le Christ de Marc, aux origines incertaines, aux allures mystérieuses. « Il leur défendit de le dire à qui que ce fût, mais plus il le défendait, plus ils le publiaient. » Celui-là, au contraire, rappelait la loi de Moïse comme une légende, se racontait avec des verbes fleuris et des préciosités de lettré. Il ne prophétisait plus sur la montagne, mais, suivi par de grandes foules, guérissait avec des formules en langue araméenne et des gestes de kabbaliste.

Et Luc venait après, suscitait à nouveau le terrifiant pro-

phète de Mathieu ; mais, cette fois, les imprécations de Jésus retombaient sur les brebis perdues d'Israël. Malheur aux Juifs aveugles ! « Ils éclateront en plaintes bruyantes quand ils verront des gens venir d'Orient et d'Occident, du Nord et du Midi, pour prendre place à la table avec Abraham, Isaac, et Jacob, tandis qu'ils seront eux-mêmes jetés à la porte ! » Pour accroître la terreur, le déchu, Satan ! rival redoutable, apparaissait. Il devenait le double du Dieu fait homme ; et c'était entre eux un duel tragique, ou bien encore des signes violents devant lesquels la foule fuyait, épouvantée.

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu et le verbe était Dieu... » Harassé, Léonard s'arrêta à ce début de saint Jean, trop souvent récité aux fins de messe et dont il n'avait jamais pénétré la singulière obscurité. Il ferma l'Évangile, s'accouda, et regarda dans le vide.

Devant son esprit à la dérive, les trois Christ qu'il venait de connaître se groupaient en une synthèse. Un seul trait leur était commun, le plus inattendu, le plus révoltant aussi : la violence. Tout le reste, noyé dans le mystère. Jésus avait-il rêvé la rénovation des gentils ? Avait-il été l'amoureux de l'Humanité douloureuse, le prophète miséricordieux devant lequel toutes misères doivent se fondre en cris de reconnaissance ? Mathieu disait non. Luc répondait : peut-être. Marc se taisait.

Des détails se détruisaient les uns les autres. C'étaient deux généalogies d'apparences si diverses que nulle bonne volonté ne semblait pouvoir les faire coïncider. C'était, à Jéricho, un aveugle qui, selon Mathieu et Marc, était guéri au moment de l'entrée de Jésus dans la ville, et, suivant Luc, à la sortie. C'étaient surtout à propos de la résurrection — ce fait capital — des récits enchevêtrés...

Suivant Mathieu, Marie de Magdala et l'autre Marie trouvent le sépulcre ouvert, sont accueillies par l'ange, et les premières voient Jésus ressuscité. Suivant Marc, elles sont trois femmes venues dès l'aube : Marie de Magdala, Marie mère de Jacques et Salomé ; Marie de Magdala seule aperçoit Jésus. Suivant Luc, elles sont une foule et le Christ n'apparaît à aucune d'elles.

Erreurs d'historien, sans doute ; mais ici, l'historien c'était

Dieu ! L'Évangile avec ces taches n'était plus l'Évangile. Contradictoire, il devenait humain et, tombant de si haut, emportait dans sa chute le Christ Dieu !

Léonard se leva, poussé par une soudaine folie. Loin d'avoir été rassuré, il n'avait fait que se rapprocher du gouffre et subir mieux son vertige.

Il était donc possible que la religion ne fût qu'un rêve; la vie future, une illusion; la divinité de Jésus, une imposture !

Qui le disait? la raison, la logique mise dans son cœur par ceux qui l'avaient formé. On l'avait élevé dans le culte unique de la lettre : la lettre atteinte déterminait la mort de l'esprit !

Si l'Évangile se trompait dans un détail, il n'y avait plus de blasphème à crier que Jésus n'est pas Dieu. Si l'Évangile se trompait dans un détail, tout ce qu'il annonce devenait absurdité ou sottise,.

Il semblait à Léonard qu'une rafale dépouillait son âme de ses vêtements d'amour. Pour des mots vides, sa conscience avait été déformée, son avenir détruit ! Pour des mots encore il avait souffert, expié. Il devenait vraisemblable qu'il n'y eût rien au delà, comme il n'y avait rien eu en deçà. L'existence? un acte sans but. L'homme? une force réalisée par hasard et détruite de même. Ses douleurs, ses idées? un accident sans lien avec quoi que ce fût.

Cependant, placée en face de cette universelle négation, la conscience de Léonard eut une révolte suprême :

— Non ! même devant l'évidence, il ne pourrait jamais accorder cela !

Sa croyance indéracinable en une survie, son amour du Christ, sa chasteté si durement gardée, tout proclamait Dieu supérieur à des spéculations incertaines ! Il dit presque le mot du religieux qui, repassant sa vie d'ascète peut-être soufferte en vain, s'écria : « Si Dieu n'existait pas, à cause de moi seul il faudrait qu'il devînt ! »

Comment osait-il juger de pareilles matières? Est-ce qu'une lecture incomplète et furtive pouvait suffire pour établir une certitude.

Il avait cru reconnaître des contradictions? Ignorance ou erreur de sa part. Il disait :

— Après mille ans d'études, le livre demeure inattaquable.

Chacun s'agenouille encore devant lui et adore. Moi seul, je viendrais nier ! c'est impossible ou puéril !

Enfin, ressource dernière : étaient-ce bien les Évangiles qu'il venait de feuilleter? Quelle preuve démontrait leur intégrité? Dans l'histoire du figuier, des phrases lui avaient paru se relier mal aux voisines. En d'autres endroits, il avait ressenti l'impression d'une main étrangère venue pour écarter les versets et glisser entre eux des préceptes.

Avec un haussement d'épaules furieux, il se rappela la preuve enfantine de cette intégrité, donnée par le père Labre. A Éphèse, un évêque avait fait descendre de chaire un prêtre citant mal un passage de Marc : la mémoire des fidèles avait donc été l'inviolable coffret à l'abri duquel les textes avaient bravé le souffle des siècles. Anecdote dérisoire ou conte, est-ce qu'on savait? Sans l'avoir voulu, il en était venu à désirer que les Évangiles fussent tronqués. Une dernière fois, le doute fermait l'issue : cet effort pour l'écarter n'avait abouti qu'à rendre la ruine plus complète.

Alors Léonard fut pris de peur. Un effroi physique lui glaça les os. Il s'aperçut avec effarement que la nuit était venue. Le feu était mourant. Des reflets de gaz dansaient sur les vitres avec des formes fantasques.

Léonard courut vers la porte. Son logis le chassait. Ah ! aller ailleurs, ne plus penser, renoncer à sa raison! Peu importe quelle est la réalité ; il faut fuir ! Il doit bien y avoir un endroit au monde où l'on ne soit pas contraint de retrouver pareille angoisse. Sinon, mieux vaut tout de suite se jeter du haut d'un pont dans le fleuve, et reposer — à jamais.

Justement, comme il allait partir, les cloches de Saint-Sulpice s'ébranlèrent. Leurs cris, traînés par le vent, couvrirent par volées tumultueuses les bruits de Paris.

D'habitude, la ville jalouse prend au passage ces voix pieuses pour les dissiper dans sa régulière palpitation de vie ; mais ce jour-là, hasard providentiel, les coups se succédaient très distincts : ils enveloppèrent Léonard.

Ils célébraient la foi des naïfs, des humbles, des illettrés, celle-là seule qui fut toujours secourable : ils disaient la prière, remède souverain, évoquaient les *ave* répandus le soir — telles des roses — dans le sanctuaire.

Léonard écouta. N'avaient-elles pas raison, ces voix ? L'église était l'asile. Il fallait y courir.

Aussitôt, il gagna l'escalier. En pleine rue seulement, il s'aperçut qu'il avait à la main la lettre de Ronchard : — ah ! il s'agissait bien d'elle désormais ! — il la déchira d'un geste rude, en jeta les morceaux, puis s'éloigna dans la nuit.

XV

De l'obscurité des voûtes, les pilastres laissent tomber leurs cannelures immobiles. Des lampes brûlent devant chacun. Leur lueur incertaine s'accroche aux croix de dédicace, fouille les replis des pierres, puis, lasse, glisse à terre pour y éclairer tout un peuple de chaises silencieuses. C'est l'église.

Personne : le soir, Paris oublie ses piétés du matin. Dans les bas-côtés, des pauvres groupés autour des calorifères chuchotent, mystérieux. Parfois ils regardent l'autel et lui sourient. Comme il rayonne ! Il est colossal, massif ; une montagne d'or ! Aucune fleur pour atténuer sa richesse. Le tabernacle, les gradins, la table, le palladium, tout est métal. Le Dieu des pauvres a voulu cette prison, — calvaire ou coffre-fort, on ne sait.

Léonard se dirigea d'un pas rapide vers la sacristie :

— Un prêtre pour me confesser !

Le bedeau leva la tête, abandonnant la lecture attachante du *Petit Journal* :

— Est-ce pour un malade ?

« Un malade ! » Le mot, en somme indifférent, fit chanceler Léonard.

— Non... c'est pour moi.

— Il est trop tard.

A partir de six heures, Dieu n'était plus chez lui.

— Il me faut un prêtre, reprit Léonard durement. Demandez-le au séminaire, où vous voudrez...

— Il y a bien le sacristain...

Dédaigneux, le bedeau le montra qui manipulait des ornements.

— Celui-là ou un autre.

L'abbé, prévenu, s'approcha :

— Une confession? passons à côté... Un peu vite, n'est-ce pas? le salut va commencer.

Il emmena Léonard dans une salle voisine, décorée de boiseries en rocaille et d'oraisons *ante missam*. Puis, l'ayant installé sur un prie-Dieu, il s'arrondit en boule, pencha sa tête grise et attendit, résigné, la petite pluie d'ennui qui arrose ce genre de corvées :

— Avez-vous fait vos Pâques?... bien, bien. Qu'est-ce qui vous amène?

— Vous qui êtes prêtre, qui devez croire et savoir pourquoi, pouvez-vous me prouver que le Christ soit Dieu?

Le prêtre qui avait compté sur une peccadille de jeune homme à nettoyer d'une brève absolution, laissa tomber ses bras :

— Mon Dieu! est-ce possible!

Au même instant, le rire des enfants de chœur venus pour le salut retentit à côté. Instinctivement, l'anxiété du sacristain redoubla, à l'idée qu'il ne pourrait surveiller leur défilé.

— Voyons, mon ami, reprit-il, vous admettez bien qu'il y a un Dieu?

— Comment le démontrer?

— Il faut pourtant être raisonnable! n'avez-vous pas lu nos saints Évangiles qui l'affirment?

— Je ne crois plus aux Évangiles.

— Voilà votre péché. Il faut y croire.

— Pourquoi?

— Parce que Notre Seigneur — il souleva sa barrette à ce nom respecté — parce que Notre Seigneur nous l'ordonne. Ne pas admettre la divinité de Notre Seigneur! De quelle manière expliqueriez-vous donc sa résurrection, dont les Apôtres furent témoins?

— C'est de cette résurrection même que je doute.

— L'Évangile parle de César, et vous croyez bien à l'existence de César? De même...

La cloche des offices interrompit sa phrase. Il soupira, finit en hâte :

— Il est incompréhensible que votre esprit se refuse

à la lumière. Promettez-moi que vous ferez désormais vos efforts pour ne plus succomber à cette tentation. Je vais vous indiquer un moyen qui vous y aidera. Chaque matin, pendant huit jours, récitez une dizaine de chapelet et priez la Sainte Vierge...

— Est-ce tout ce que vous pouvez me dire?

— Je vais encore vous donner l'absolution.

Léonard se leva, révolté :

— Je n'en veux pas : je n'ai pas de repentir !

— Cela ne fait rien : elle vous soutiendra.

— Inutile de commettre un sacrilège : vous n'y ferez plus rien.

Il rentra dans l'église.

Voilà donc le secours que Dieu lui réservait : des pratiques de dévotes, une absolution vaine ! Encore s'il avait pu prier ! Mais comment? Quels mots adresser à un Dieu qu'on soupçonne de n'être pas?

Il regarda la nef. En dépit de l'office qui allait son train, elle était vide. Des voix de chantres montaient vers les voûtes avec une régularité de besogne payée. L'autel était pareil à une idole, l'officiant pétrifié dans sa chape ; des enfants de chœur riaient. Léonard eut la sensation d'une religion réduite au décor. Ce salut semblait une parade divine. Après le prestige du prêtre, le prestige du culte s'évanouissait à son tour.

— Il n'y a rien, rien ! murmura-t-il.

Et il s'enfuit, chassé par l'église, comme il l'avait été par sa demeure.

Il marcha.

Il allait devant lui, sans rien voir. Il percevait seulement que la solitude dont il s'était plaint venait encore de s'accroître. L'être invisible qui accompagne la vie humaine — qu'on l'appelle ange gardien, joie de la conscience ou présence divine, cela importe peu — cet être avait abandonné son âme. Un vide succédait, dépassant toute pensée. Dieu avait été l'unité donnant une valeur définie à sa vie morale : l'unité disparaissant, cette vie redevenait un zéro, le néant.

Paris également s'effaçait. Un brouillard descendait, étouf-

fant les lumières, les bruits, les choses. Le ciel même était devenu fantôme. Plus on s'approchait de la Seine, plus le voile s'épaississait, rendant les murailles légères, donnant l'idée que tout à l'heure les demeures monteraient, pareilles à des navires, pour flotter au-dessus des nuages.

Tout à coup, le sol disparut. De tous côtés, les maisons s'évanouirent. Un océan de vide.

Léonard distingua vaguement un parapet près de lui. Il s'accouda.

« Si je me jette en bas, songea-t-il, personne ne s'en apercevra. Ce sera fini...

» Fini!... et après? »

Il frissonna. Le froid de l'atmosphère le pénétrait jusqu'aux moelles.

« Après? rien... »

Il détailla ce suicide. Il ressentirait, d'abord, le contact glacé de l'eau ; puis, l'abominable commencerait. Il étoufferait, une minute ou moins, qui le sait? Ce serait le débat suprême... Enfin la chute dans l'inconnu, la certitude: un sommeil à jamais ou l'enfer!

Léonard recula violemment. Comment, pendant cette journée, n'avait-il pas songé à l'enfer? Et il demeura anéanti, rendu lâche tout d'un coup.

Ah! cet enfer, vraiment, avait rempli sa vie! Plus encore que le Christ, il avait obsédé ses pensées. Avec quel soin jaloux les Pères de Saint-Louis de Gonzague, disciples stricts du maître des *Exercices*, avaient su le décrire! On en connaissait les cris, les puanteurs, les tourments. Le reste pouvait disparaître sous l'action du doute ; il demeurait le lieu réel, l'horreur certaine.

Jamais Léonard n'avait désiré le paradis ; il ne savait même pas ce qu'il peut être. Tous ses actes, au contraire, avaient eu la terreur de l'enfer pour mobile! Devant cet enfer, sa religion avait des platitudes de chien courbé sous le fouet. Un mot la résumait : se sauver!

Encore si cet enfer n'eût été qu'une simple douleur morale, il en aurait supporté l'idée : mais il défaillait devant la souffrance physique, qui torture les os et les nerfs. L'idée du déchiquetage de la chair, de ce feu dont une étincelle fit éva-

nouir sainte Thérèse, suffisait pour réveiller les couardises de son âme. Devant cela, plus de raisonnement, plus de dilettantisme ; l'aveugle choix dont mourut Pascal restait seul : il fallait croire, quitte à être dupe.

Léonard répéta comme un fou :

— Croire, je veux croire!

Une phrase, un mot devaient exister, capables de ressusciter la foi évanouie : puisque Dieu s'était refusé à les dire, d'autres devaient les prononcer !

Il reprit sa marche. Une force irrésistible l'entraînait. Il lui fallait maintenant une pensée agissante, un cœur d'homme accueillant la détresse du sien : certain de les trouver en Jouques, il allait à lui.

Ce fut Jouques lui-même qui ouvrit.

— Ah! j'ai eu peur! s'écria Léonard. L'idée m'était venue que tu pouvais ne pas y être.

Sa voix tremblait. Jouques leva la lampe, aperçut son visage bouleversé :

— Un malheur?

— Oui.

— Entre.

A l'annonce d'une catastrophe, toutes les rancunes s'effaçaient : l'amitié seule avait parlé.

Un calme claustral régnait dans l'appartement. Les rideaux tombés l'isolaient de l'obscurité du dehors. Une tiédeur douce allégeait l'atmosphère. Léonard se tut, pris de faiblesse au moment de raconter l'effroyable journée.

Impatient, Jouques demanda :

— Qu'y a-t-il? parle vite!

— Je t'en prie, laisse-moi ; si tu m'interromps, je sens que je n'irai pas au bout.

— C'est donc très grave?

— Oui... Depuis ce matin, je n'ai plus de position.

— Ton cours est supprimé?

— Donné à un autre.

— Tu rêves !

— Je ne rêve pas : c'est vrai.

— Mais encore, il faut un prétexte, une cause...

— J'ai refusé à un jésuite de devenir jésuite comme lui. Il se venge. C'est son droit. Cela ne compte pas : je souffre cent fois pis.

— Alors, une mort? un deuil?

— Un deuil, tu l'as dit... un deuil!

La voix de Léonard fondit dans un sanglot, il éclata :

— Ah! tiens! c'est horrible! depuis deux heures, je ne crois plus!... Le Christ, la religion, tout est imposture!

Il y eut un silence. Jouques avait ouvert les bras. D'un geste maternel, il serra Léonard sur sa poitrine. Contre cette douleur-là, il ne pouvait rien!

— Pauvre vieux! pauvre vieux... C'était fatal.

Léonard se redressa, irrité par ce dernier mot :

— On voit bien que tu ne devines pas! tu ne peux pas deviner! Si, comme moi, tu avais été croyant, si ta vie, comme la mienne, avait été placée dans un Dieu, dans un être...

Il passa la main sur son front, cherchant à en écarter le passé. Dans une dernière convulsion, son mysticisme essaya de revivre :

— Mais dis-moi donc que je mens! s'écria-t-il avec un geste de délire. Ne vois-tu pas qu'il faut que je croie, que je veux me sauver!

Jouques répondit :

— Tu t'exaltes pour des idées, rien que des idées...

Il chercha ensuite à l'apaiser, d'une voix tendre :

— Calme-toi, d'abord. Si tu n'as pas le courage de t'expliquer à toi-même ce que tu ressens, ce que tu veux, comment pourrai-je t'aider?

Et, ses habitudes d'esprit positif l'emportant, il poursuivit :

— Il faut, avant tout, se mettre en présence du fait, l'analyser, puis raisonner. L'être qui raisonne un événement l'a déjà maîtrisé. Aie le courage de l'examen. Dis-moi ce que tu as pensé avec la même impartialité que s'il s'agissait d'un autre ; nous réfléchirons après.

— Tu as raison. Il faut être fort, voilà le vrai mot.

Léonard respira largement, et, marchant à travers la pièce, tenta d'établir le bilan que Jouques réclamait :

— C'est, en vérité, très simple et très logique. En apprenant

que Ronchard revenait sur sa parole, je crus d'abord que le sol s'effondrait. Imagine une révolte, de la colère, un atroce sentiment d'impuissance, quelque chose de pis, le sentiment de la fatalité qui s'acharne et l'emporte... A qui en appeler ? Quel secours chercher ? Dieu seul restait : je pris l'Évangile. En l'ouvrant, j'espérais... est-ce que je sais ? tout ce que le divin promet et doit à ceux qui souffrent, des mots guérisseurs, un conseil, un encouragement. Ah ! je te jure que ma lecture n'allait être ni celle d'un savant, ni celle d'un curieux, ni celle d'un blasé ! J'étais l'âme qui appelle à l'aide, sincère, humiliée, désemparée surtout ! Depuis des années, j'avais le cœur séché comme un désert. Les prières qu'autrefois mes lèvres trouvaient sans effort ne venaient plus à ma pensée ; je les redemandais à l'Évangile que j'adorais : rien de plus. Donc, j'ouvre l'Évangile... C'était la première fois. Pourquoi ?... Comment se fait-il que moi, vivant de l'Évangile, je n'aie jamais eu auparavant la tentation de ce livre ? Ce matin encore, j'aurais trouvé cela très naturel. Ce soir, je déraisonne... J'ai peur... Si j'avais été la victime d'un système ? J'ai la hantise de leurres misérables endormant mon enfance et déformant mon être à plaisir. Ce n'est qu'un soupçon, mais ce soupçon grandit, il m'emplit d'épouvante. Et, je le répète, rien que d'y penser, je perds mes idées ; l'affolement qui m'a conduit près de toi me ressaisit...

— Je t'en supplie, dit Jouques, pas de rêves : des faits.

Léonard ne parut pas entendre :

— Je me mis à lire. J'allais, j'allais... puis, tout à coup, j'ai senti qu'une catastrophe survenait. J'avais cru dans un Évangile : j'en découvrais un autre, différent, contradictoire. Je n'agissais plus : je délirais. Un étranger s'était substitué à moi, tuait ma vie passée, labourait ma conscience, jetait Dieu dans la boue... et j'en suis là : je n'ai plus de Dieu ! ou plutôt, je ne sais plus... je doute ! Par instant, j'ai envie de me traîner à terre en demandant pardon de mes blasphèmes. Une seconde après, le vertige revient : je ris de ma bêtise !

Il s'abattit sur un siège :

— Restait le suicide ; la mort m'a épouvanté !... j'ai peur de l'enfer !

Jouques, de nouveau, eut une légère impatience :

— Des mots! encore des mots...

Il attendit ensuite. Un tel débat produisait en lui une impression curieuse. Il le trouvait à la fois puéril et tragique.

— Dépouillons les faits de la rhétorique dont tu les revêts, reprit-il froidement : l'aventure est courante. Tu avais vécu jusqu'ici dans une croyance. A la suite d'une violente secousse morale, cette croyance te paraît menacée. La séparation est douloureuse : soit! au lieu de suivre en aveugle l'emportement de ton cœur, ne vaut-il pas mieux peser la valeur des causes qui la déterminent?

— Bien! raisonnons... dit Léonard. Je raisonne depuis ce matin : où en suis-je? Sais-je seulement si ma raison peut prouver quelque chose? Quel soulagement est-elle capable de m'apporter?

— La joie de posséder la vérité et d'avoir haussé ton intelligence à des notions nouvelles.

— Et que m'importe cette joie? Tu parles en dilettante! C'est jeu de prince que de jongler avec des idées quand les idées ne correspondent à aucune réalité; mais ici, c'est ma vie qui se joue! Risquerais-tu ta vie sur un syllogisme?

— Ta vie! allons donc! tous ont dit cela quand ils sont arrivés à la crise que tu subis... et ils vivent!

— Toute ma vie, te dis-je!... Imagines-tu seulement quelle a été mon enfance? J'ai là, présent comme d'hier, le visage de mon père mort qu'on voulut me faire embrasser. J'avais huit ans. Devant cette cire, cet être qui n'avait plus rien d'humain, je m'évanouis d'horreur. Je n'éprouvais aucun chagrin : la terreur seule de la mort m'avait frappé. Dès lors, je la vis partout! Où que j'allasse, elle me suivait! Je la retrouvais sur les murailles du collège, sur la robe noire de madame None, dans le logis de la rue des Récollets. Certains soirs au moment de m'endormir, je sursautais, grelottant de peur : j'avais cru que je ne respirais plus et que j'allais mourir! Cela dura ainsi trois années, — trois années de peurs grandissantes, d'effrois sans nom devant l'inconnu qui est au delà... Tout à coup survient une journée unique : ma première communion. Pendant des mois, préparant cette heure suprême, on m'avait promis un paradis : ce fut mieux. Saisis-tu? Ce Christ qui était en moi, ce Jésus que j'adorais

et qui se fit ma chair, était l'apaisement ! Il m'apportait la certitude. Il me disait que grâce à lui la mort n'est plus épouvantable, qu'il suffit de vivre selon ses désirs pour qu'elle devienne la porte des délices ! Rien que pour cela, je serais devenu son esclave. Je m'absorbai en lui. C'était entre nous de l'amitié, de l'amour sensuel, quelque chose d'inexprimablement tendre. Autour de moi, d'ailleurs, le collège était plein de lui. Chacun m'en parlait, l'exaltait, le faisait vivre à mes côtés. Jésus était toujours présent, toujours plus proche. J'en étais fou, en vérité ! oui, fou ! Pour lui, j'aurais répandu mon sang, battu mes épaules, jeûné ; pour lui, je salissais tout plaisir ; et quand, logique, un jésuite plus perspicace que les autres vint me dire : « Vous ne donnez pas assez, il faut encore vous donner vous-même ! » je trouvai cela très simple. Jésus ayant déjà tout pris en moi, si je suivais le conseil, je ne lui accordais rien de plus que d'habitude !

Léonard avait oublié Jouques. Le Jésus dont l'amour brûlait encore ses lèvres était revenu : c'était à lui qu'il demandait compte de ses efforts vains.

— Brusquement, je me suis ressaisi. Les raisons ? qu'importe ! elles étaient justes, cela suffit. Je ne me donnais plus tout entier, mais, en dehors de cela, qu'y avait-il de changé ? Cependant, voilà l'énigme : le paradis s'est clos. Jésus m'a quitté. Qu'avais-je donc fait de mal ? N'était-ce pas mon droit strict de me refuser ? Quel précepte réclame le don total de soi-même ? Une vie droite, le renoncement aux joies permises, le formalisme d'un pharisien, depuis dix ans, j'ai accepté tout ! Depuis dix ans, j'appelle, je supplie ! Pour unique réponse, Jésus s'est acharné. Ce n'est rien, pensais-je ; plus tard, — ah ! plus tard ! cette ressource de ceux qui espèrent comme on respire ! — plus tard, l'heure de justice sonnera ; il ne s'agira plus de bonté ni de grâce : j'aurai gagné ma part de Dieu ! Et je comptais sur cette part, je redoublais de sacrifices, je tuais mes passions, j'étais chaste, fidèle... Soudain, voici qu'il n'y a plus ni justice ni revanche, ni droit ni Dieu : tout s'effondre...

La voix de Léonard prit un accent tragique :

— Alors je serais dupé, volé ! Voyons, est-ce possible ? Est-il possible que j'aie souffert pour rien, pleuré pour des chimères ? Rends-moi donc le prix de ma jeunesse que je ne

peux plus revivre! Je n'ai jamais aimé! J'ai vécu comme un religieux! Je me suis plié à des disciplines désolantes. Ma vie a été monstrueuse, inepte... Si l'autre monde n'est pas là pour payer, que celui-ci s'en charge! Je veux ma part: on me la doit!

Il écarta d'un geste raide les larmes qui avaient coulé sur ses joues et, se tournant vers Jouques :

— Tu ne réponds plus? Crois-tu toujours qu'il s'agisse de vains mots?

Jouques baissa la tête. Un monde nouveau s'ouvrait à lui. Jusque-là, il avait été habitué à un rationalisme doctrinaire et à des visions géométriques de la vie. Son enfance était restée à l'abri des séductions religieuses. L'éducation classique avait ensuite fortifié son positivisme. Tout à l'heure encore les problèmes de l'existence lui paraissaient parfaitement limités et susceptibles de solutions qui s'enseignent. Connaître bien ces solutions était à ses yeux le but et la récompense de l'homme intelligent. Voici que la vie intime dévoilée par Léonard bouleversait des théories si bien ordonnées. Il éprouvait une anxiété cruelle. Le pouvoir de la dialectique lui semblait moindre; il eut désiré presque ranimer la foi de son ami, pour lui épargner cette agonie.

— Tu as eu raison de parler ainsi, dit-il enfin. Il me manquait les éléments nécessaires pour saisir exactement la portée de la révolution qui t'agite. Il y a deux individus en toi : un mystique et un raisonneur. Les deux sont en guerre. Il s'agit d'arrêter le conflit.

Léonard aquiesça d'un signe de tête.

— Je vois aussi deux solutions possibles, reprit Jouques lentement. Tu doutes : soit. Te sens-tu le courage de vivre avec ce doute, de l'user au frottis du temps qui détruit journellement des impressions plus vivaces? As-tu assez de force pour répéter à chaque instant ce que tu as dit tout à l'heure : « Je veux croire! il faut que je croie! » En ce cas, la guérison est certaine. Illusion ou vérité, tu garderas ta foi. La mort résoudra. Pascal a fait ainsi; c'est peut-être ce qui l'a rendu si grand.

Léonard laissa passer deux longues minutes d'attente :

— L'autre solution?

— L'autre est plus radicale : faire la lumière.

— Mais comment!

— Oui, je sais, comment connaître en un jour ce que le labeur de toute une vie ne suffirait pas à éclaircir ? Pour acquérir une certitude valable, ne faut-il pas des notions de linguistique, une science théologique, une connaissance intime des religions, que ni l'un ni l'autre nous ne possédons ? Eh bien ! d'autres existent qui, plus patients, ont osé ce labeur. Allons à eux !... Malville, par exemple.

Léonard poussa un cri :

— Ah ! tu me renvoies à un athée !

Jouques se leva.

— Un athée ! et quand cela serait ?... A-t-il les connaissances nécessaires pour répondre à tes demandes ? A-t-il la bonne foi et la simplicité d'âme qui suffiront pour rendre ses réponses loyales ? Il n'est pas ici question de t'imposer des idées, mais de profiter de sa science. Que faut-il pour te satisfaire ? Un savant : il l'est. Un honnête homme : j'en suis garant. Consulte-le comme tu consulterais un dictionnaire bien fait. Puis, après l'avoir écouté, une fois seul avec ta conscience, juge en dernier ressort.

Jouques attendit. Il suivit des yeux le combat suprême qui se livrait en Léonard. Sans doute, l'idée avait de quoi surprendre. Choisir pour juge de ce débat un homme renommé pour le scandale de ses opinions, lui réclamer des armes en faveur d'une religion combattue par tous ses actes, n'était-ce pas déterminer d'avance le résultat ? Pourtant, il ne s'agissait là que de documents et de faits ; si partial qu'on l'imagine, l'historien ne parvient pas à les détruire.

L'image d'innombrables journées pareilles à cette journée passa devant Léonard. A son tour, il se leva, puis grave, sentant que la dernière partie dont son âme était l'enjeu allait se jouer, il répondit :

— A la garde de Dieu ! nous irons demain chez Malville.

XVI

Ils étaient assis, formant un groupe sévère.

Léonard, pâle comme un ivoire, écoutait. De temps à autre,

il souriait. On n'aurait pu deviner alors s'il suivait les phrases de Malville ou s'amusait d'un rêve à lui.

Jouques, au contraire, avait des approbations discrètes, plus curieux de retrouver au passage les traces d'un enseignement aimé que de goûter la poignante nouveauté du récit.

En face de Jouques, par la fenêtre largement ouverte, le Bois s'apercevait. Il formait une mer bleuissante, tachée par la pourpre des bouleaux, l'argent des peupliers et les aigrettes noires des ormes. Cela frémissait au loin comme une bête amoureuse. Cela frissonnait, innombrable. De longues ondulations courbaient les faîtes, puis s'évanouissaient ; et l'œil, suivant leurs moires d'un bleu doux, allait jusqu'à l'horizon, devinait partout la vie, la force, le printemps succédant aux sommeils de l'hiver.

Sur ce cadre, la tête de Malville se détachait, hautaine. Un foulard de soie brune, comme un capuce de moine, l'enveloppait. La voix, d'un timbre assourdi, pénétrait la chair. On devinait cet homme impassible et vibrant, violent et mesuré, lutteur de race et impartial.

Il disait :

— La foi est pareille à ces ampoules de verre batavique qui résistent longtemps aux chocs. Arrive une heure où une main, ni moins ni plus imprudente que les autres, les abandonne maladroitement. Elles sont tombées mille fois sans se briser. Ce jour-là, on ne sait pourquoi, une explosion survient : le cristal se met en poussière : une poudre d'éclats recouvre le sol d'une couche impalpable. Le vent passe : il n'en reste rien.

» Vous avez eu des soucis d'exégèse : les mots de l'Écriture, plus que sa substance, ont fait hésiter votre foi. Ce premier doute sera suivi par d'autres.

» Plus tard, dans un an, peut-être demain, vous connaîtrez combien puéril était le besoin d'affirmations historiques qui vous fit venir, et que seules les idées étaient en cause. Ces idées, vous les discuterez alors, et elles s'évanouiront sous l'action de votre analyse inquiète. Comme aujourd'hui, et sans qu'il y ait une ruine de plus au fond de votre conscience, tout vous paraîtra perdu de nouveau. Sisyphe douloureux,

votre cœur ne travaille donc qu'à remonter la lourde pierre qui le doit écraser.

» Eh bien ! je vais répondre à votre confiance par une confiance égale. Si âpre qu'on l'imagine, la vérité est un fruit tentateur que poursuivent nos désirs ; un seul arbre le porte : beaucoup s'égarent à sa recherche : je veux vous dire quels sentiers m'ont conduit à lui. La mort proche et que j'attends donnera à ce récit la sincérité qu'il exige.

» J'ai été protestant.

» Que ce mot n'éveille pas en vous de défiance ! Le christianisme qu'on m'enseigna dans ma jeunesse remonte aux mêmes sources de foi que le catholicisme qui berça le vôtre. Il a les mêmes ardeurs et les mêmes charités agissantes. La crainte du péché, enfin, pèse sur lui plus lourde : aucun tribunal de pénitence tel que la confession ne peut lui certifier la rémission divine.

» L'enfance est une aube. Cependant, cherchant à faire revivre l'image de la mienne, j'ai peine à ne pas l'imaginer semblable à un soir d'avril. Les rougeurs du couchant, qui incendient les nuages, en avril, ont des douceurs d'aurore ; mais, le soir, la nature est plus paisible, les bruits sommeillent, les pensées se calment et les rêves, troupe silencieuse, guérissent les blessures que la journée a faites.

» Une grande pureté d'âme et de corps, par-dessus tout, une parfaite insouciance, tels furent en ce temps-là les secrets éléments de mon existence morale. Je ne désirais rien, parce que je ne soupçonnais rien. La vie, à mes yeux, était simplement délicieuse. Je la suivais comme on suit une belle route, goûtant la fraîcheur des arbres qui l'ombragent et sans me demander vers quel but elle mène.

» Ce n'est pas que mon âme fût indifférente aux choses divines. Mon père — orthodoxe strict — avait une foi si robuste que de plus difficiles à conquérir en auraient subi la contagion. Il avait réalisé dans nos actes les plus ordinaires la présence de Jésus-Christ : il avait su la rendre vivante et désirable. Je me rappelle ainsi avoir prié le Seigneur pour n'être pas fouetté : si je m'adressais à lui en cette circonstance grave, c'est que, certainement, son intervention me

paraissait plus efficace que celle de ma mère, par exemple, ou de mes frères.

» Je me représentais, d'ailleurs, le Christ d'une façon déterminée. La lecture de la Bible, que mon père faisait chaque soir après le repas, contribua surtout à cette sorte de réalisation divine. Heures lointaines et suaves ! Il ouvrait le livre; choisissant un texte au hasard, il le commentait avec d'infinis respects et une admiration toujours nouvelle. En l'écoutant, j'éprouvais une émotion délicate et je remerciais Dieu d'être si parfaitement pareil à ce que j'en imaginais.

» Une seule fois, un doute — moins que cela peut-être — effleura ma conscience.

» Croyant à l'inspiration littérale des Écritures, mon père avait pour coutume de faire ressortir, après sa lecture, avec quelle sagesse les mots et jusqu'à leur ordre même avaient été choisis par Dieu. Je fus surpris de constater qu'une des phrases analysées contenait plusieurs mots écrits en italique. Mon père m'apprit qu'ils avaient été ajoutés par le traducteur afin de rendre plus fidèlement le texte.

» — Et pourtant, dis-je, vous les avez commentés comme les autres !

» Mon père ne s'embarrassa point, mais fut blessé de ma remarque.

» — Sans doute, répondit-il : ne représentent-ils pas également ce qui est dans la Bible?

» Le premier éveil de mon intelligence au sens critique fut celui-là : il ne laissa pas de trace : je souris de mon enfantillage et continuai d'être heureux.

» Je me revois collégien, mais moins distinctement.

» Le temps du collège est une époque curieuse où les idées, l'une après l'autre, s'étiquettent, se combinent, et forment peu à peu un tout souvent contradictoire. En philosophie, le cours d'un professeur excellent mais parfaitement officiel acheva de consolider ma foi. Loin d'être choqué par l'éclectisme spiritualiste, j'y trouvai un soutien pour mes croyances, soutien d'autant plus ferme que celles-ci avaient moins besoin de secours.

» L'heure vint où je dus choisir une carrière. Plus le calme

m'avait jusque-là enveloppé, séparé du monde pour ainsi dire, plus je fus alors étonné et troublé. On a suivi une voie large, facile, qui semblait indéfinie ; soudain le chemin disparait, mille sentiers se découvrent, menant on ne sait où. Mon père m'avait trop pénétré de l'importance de la vie morale pour que je méconnusse la gravité d'une pareille décision. J'attendis donc et je réfléchis.

» L'avouerai-je? Jamais je ne fus plus heureux qu'à ces heures où, sous prétexte d'étudier mon cœur, je donnai libre carrière à mes rêves. J'ai gardé la mémoire de promenades solitaires, peuplées de chimériques avenirs. J'avais le sentiment de marcher vers l'inconnu, et cet inconnu renfermait mille buts également désirables. La nature me grisait. Je me découvrais à la fois hardi et prudent, capable d'étonner le monde ou de le dominer.

» Un mot m'éveilla de ce songe.

» Comme je rentrais, le soir, harassé, d'une de ces courses auxquelles je me plaisais, le pasteur Crabb m'aperçut devant lui.

» Ce pasteur était un homme dur. Il avait des mépris infinis pour le monde, la haine de l'imagination, et professait la crainte plutôt que l'amour de Dieu. Dès mon enfance, ce redoutable saint m'avait inspiré une terreur superstitieuse.

» Quel pressentiment le saisit, je l'ignore. L'âme humaine lit parfois dans l'avenir plus clairement que dans son propre passé. Il hâta le pas, m'atteignit. J'entends encore sa voix métallique sonner à mon oreille :

» — Garde ton âme ! dit-il, garde ton âme !

» Et il passa.

» La nuit était obscure. Sa haute taille, ses bras maigres s'agitant comme pour fouailler une foule, disparurent. Un mystère emplissait la solitude. Mes veines se glacèrent : j'eus peur. Oui, vraiment, j'eus peur et, dès cette seconde, je compris que ma résolution était prise. Je voulus garder mon âme. Deux mois après, je quittais mes parents et venais faire ici ma théologie.

» Remarquez que la plupart des actes importants d'une existence d'homme sont provoqués par un fait insignifiant. Les

contingences sont les facteurs habituels de nos volontés les plus graves. Cela ne veut point dire que ces contingences en soient à proprement parler l'origine. Un train lancé à toute vapeur rencontre une petite pierre et est culbuté : est-ce à la vitesse ou à la pierre qu'il convient d'attribuer la catastrophe? Dans le cas présent et malgré l'apparence, mon choix résultait plus d'un état d'âme spécial et continu que de l'impression physique produite sur mes nerfs par le mot du pasteur Crabb.

» Je partis donc...

» Auparavant, j'étais allé dire adieu au pasteur. Malgré la crainte singulière qu'il me causait, j'entrai chez lui l'âme légère.

» Il m'écouta sans mot dire. Il prit mes mains dans les siennes et, me regardant avec une pitié glacée, répondit simplement :

» — Prends garde, ils vont te disséquer ta Bible!

» Je compris huit jours après.

» Ah ! cette impression que vous éprouvâtes hier, cinq mots suffirent pour me la faire goûter dans son entière amertume. Ce furent les premiers de ce cours de théologie où j'arrivais si vibrant de confiance :

» — Messieurs, *Jésus n'a rien écrit!*

» Brusquement ils séparèrent Jésus-Christ de l'histoire et creusèrent entre le monde et lui un tel abîme qu'une foi miraculeuse aurait pu seule le combler.

» Jésus n'a rien écrit!... Sentez-vous quel doute s'élève, quelle obscurité enveloppe déjà ce Dieu dont la présence humaine eût été à elle seule une telle merveille que le monde aurait dû en être bouleversé? Tous les penseurs, tous les créateurs — créateurs d'empires, de mythes ou d'idées, qu'importe! — tous ceux que nous savons avec certitude avoir existé, tous ont écrit ; ou bien, s'ils n'ont pas écrit, d'autres, leurs contemporains, amis ou ennemis, en parlent, les discutent, les exaltent ou les dénigrent. Un peuple entier condamne Socrate et, à travers Platon ou Xénophon nous connaissons sa vie, ses mœurs, ses doctrines. César a dicté ses conquêtes. Mahomet bataille, fonde un empire, écrit. Jésus seul — un Dieu fait homme! — passe inaperçu, insaisissable. Rien ne l'affirme. Il échappe à l'histoire. Un document unique le révèle, les Évangiles, dont le premier parut trente ans après sa mort!

» Je sortis du cours stupéfait. Rien, sans doute, n'était encore attaqué dans ma foi ; pourtant mon culte était déjà changé. J'avais perdu mes belles assurances. Je ne devais plus revenir que l'âme défiante.

» Le lendemain, les jours suivants, la dissection qu'avait prévue le pasteur Crabb commença.

» Œuvre de démolition la plus innocente et la plus efficace! Le fait de lire l'Écriture comme on lit un livre humain suffit. Les contradictions éclatent et nient l'œuvre divine. Je ne m'y attarderai pas. J'ai déjà dit que ceci vous paraîtra plus tard puéril. Que vous fait, en somme, que les livres dits de Moïse ne soient point de lui ou que la notion de l'immortalité de l'âme soit postérieure au livre de Job? Ce qui importa pour moi, ce fut la progressive disparition du Christ, correspondant à ce travail de destruction rationnelle.

» Il cessa, par degrés lents, d'être le Rédempteur. Il redevint Messie, c'est-à-dire un idéal juif accompli. Je le vis fils de Juif, Juif lui-même, rapetissé aux dimensions de son peuple. Le dogme de la Rédemption s'évanouit à son tour. Comment concevoir un Dieu s'offrant à lui-même en holocauste pour ses créatures? Quel rapport peut exister entre un pareil sacrifice et les fautes de l'humanité? Admettons même que ce rapport existe, admettons l'héritage monstrueux d'une faute originelle : où est la justice? Des saints ont existé avant Jésus ; avant sa venue, des hommes ont été droits, pieux, purs : Dieu devait arriver plus tôt pour les sauver, sous peine d'être inique et de n'exister pas!

» Devant choisir entre la notion divine et le dogme, j'allai d'un bond à la négation de ce dernier. Le pasteur Crabb avait eu raison : en une année, la riche moisson de mes croyances avait été fauchée. Dieu seul — un Dieu impersonnel et réduit à l'idée pure — continua de régner sur mon âme.

» Ne vous étonnez pas trop d'une marche aussi rapide. L'exégèse est une étude redoutable pour un cœur confiant et neuf. Au contact de l'analyse journalière, il perd bientôt son respect. Un prêtre qui devrait décomposer chimiquement une hostie consacrée oublierait fatalement la présence réelle. L'étudiant en théologie discute une multitude de faits et de doctrines qu'il avait acceptés jusque-là sans effort. Les doutes à

combattre lui apprennent à douter. L'équilibre entre les besoins de sa raison et les élans de son âme se trouve rompu.

» Quelles déchirantes angoisses en résultèrent, ceci est presque inutile à dire. J'avais adoré le Christ : ce Christ n'était plus. Je m'étais sacrifié pour une œuvre divine ou que j'estimais telle : cette œuvre n'existait plus. Je passai des nuits à frapper ma poitrine : « O mon Dieu, m'écriais-je, rends-moi la foi, rends-moi la vérité ! » Ceux à qui je confiais mon désespoir me répondaient par des phrases toujours semblables : « Laissez le torrent passer : vous oublierez cette épreuve! » Je les écoutais, mais sentais ma blessure si profonde que le temps lui-même ne pourrait la guérir !

» Je poursuivis pourtant mes études théologiques. Puisque la religion se réduisait à une morale, je serais le prêtre de cette morale, le garde-fou devant lequel la foule passe, qu'elle heurte de ses mains inconscientes et qui, sans qu'on lui en soit reconnaissant, préserve des chutes. Ainsi compris, mon rôle avait bien encore sa grandeur.

» Je pus me féliciter de cette résolution. Au début de mon ministère, la tourmente fut suivie par une accalmie. Le sentiment d'être à la fois séparé du monde et supérieur à lui enivrait mon âme. La croyance en une loi morale très définie me dirigeait. Je savais qu'il y a un bien à faire, un mal à éviter. D'autres vous diront que je fus alors éloquent, et s'étonnèrent ensuite de mes opinions. J'étais sincère. Les sophismes du doute sont toujours semblables. N'avez-vous pas eu hier, ne fût-ce qu'une seconde, le désir d'une vie sans foi, mais si droite et si rigide qu'elle en justifierait l'absence? Je poursuivis le même idéal à cette époque. Arrivai-je ou non à l'atteindre? Ceci importe peu. Nos meilleures volontés trébuchent au piège des événements ; elles sont nôtres quand même et nous excusent.

» Nous voici arrivés à la crise suprême qui décida de ma vie.

» Quel enchaînement de causes obscures la provoqua? Faut-il croire que, durant ces deux années dont j'ai parlé tout à l'heure, ma pensée avait marché inconsciemment et malgré moi? Je l'ignore. Admettez que je vous fasse l'histoire de mes sentiments plutôt que celle de mes idées. Nos idées s'en-

chaînent suivant des lois précises et définies d'avance; les sentiments aussi ont une conduite fatale, mais le lien logique qui les unit est assez mystérieux pour que l'on soit tenté de le nier.

» Il arriva qu'à force d'être « la voix clamant dans le désert », mon âme fut écrasée de fatigue. L'absolu auquel je me sacrifiais me parut vide et absurde. Mon dieu philosophique sonna le creux. Il manquait d'humanité. Il était trop loin du monde pour que le monde pût l'appeler, trop loin de l'homme pour que la faute de l'homme pût l'atteindre. Je doutai de nouveau.

» Je sens que les mots expriment mal cet état d'âme inattendu. J'étais las, découragé. A la place de la lande aride où mon cœur se traînait, je voulus retrouver les bois, la fraîcheur saine, l'eau qui désaltère. Le mirage fascinant de ces joies, mille fois plus délicieuses peut-être parce qu'elles n'étaient plus, hanta mes veilles. Le cœur a toujours des raisons. J'en trouvai — je l'imaginai, du moins — de décisives.

» J'avais fait trop vite table rase. J'avais été le paysan qui, voyant de l'ivraie dans son champ, coupe le blé avant l'heure et succombe, l'hiver venu, à la famine. Après avoir rejeté le Christ, j'étais contraint de le désirer. En somme, aucune différence essentielle ne séparait la morale évangélique de la morale rationnelle dont je m'étais fait le prêtre. Puisque la raison et la foi se rencontraient sur tant de points, leur accord devait être encore plus étendu.

» J'abandonnai mes prédications, mon ministère. Que m'importaient les autres hommes! Il s'agissait bien d'eux, vraiment! Je rouvris la Bible, résolu de mettre autant d'ardeur à démontrer le Christ Dieu que j'en avais mis jadis à le nier. L'énigme m'avait ressaisi. Cette fois seulement, les secours étrangers me furent suspects et je résolus de tout vérifier par moi-même. Ce fut une œuvre écrasante, un labeur de dix années durant lesquelles je cherchai Jésus-Christ comme vous l'avez cherché hier.

» Dix années!... Vous les avez à peine vécues deux fois, déjà la vie vous paraît longue. Dix années sans quiétude, sans une heure paisible! Dix années avoir entendu dans sa conscience, la voix d'Hamlet : « Des mots, toujours des mots!

» J'ai fait le tour des religions, de l'exégèse contemporaine, de littératures lointaines et admirables ; j'ai passé pour savant, je suis devenu célèbre : ce n'est rien ! Je cherchais l'acte de foi que la première venue, parmi les femmes du peuple, prononce sans peine, et je n'ai pu le retrouver.

» Loin de là, mon travail a créé des ruines définitives. Les rois égyptiens consumaient ainsi leur existence à préparer leur tombeau. J'avais commencé croyant au moins en Dieu : j'ai fini le niant !

» Telle est la loi : une fois lancée, la pierre va, roule, ne s'arrête plus qu'au fond du gouffre.

» A force de me promener dans le vaste cimetière des religions, j'ai eu le courage de m'élever au-dessus de mes sentiments, de vaincre des respects qui faisaient partie de ma vie même, et j'ai regardé en face ces trois facteurs essentiels de la morale : Dieu, le bien et le mal.

» Ici, toutes querelles de mots, tous litiges d'histoire s'évanouissent. Recueillons-nous : j'ai conscience que mes paroles sont graves, je les prononce dans la plénitude de ma raison, convaincu que, si le vrai peut exister, elles le contiennent.

» Dieu, le bien, le mal, autant d'idées abstraites. Dieu n'est pas. Il n'y a pas de péché ; il n'y a pas de bien. Le monde est assez vaste, ne l'élargissons pas.

» D'où viendrait le péché ? Ce ne pourrait être de Dieu, en admettant que celui-ci existât. Reste que l'homme conscient et libre en soit l'origine. Entendez-vous ce mot ? l'homme libre, *absolument libre*, pouvant par suite se déterminer sans cause, sans un motif, sans une impulsion de son âme ou de sa chair ? Si je vous dis qu'une machine se met en marche d'elle-même, loin de l'engrenage qui la commande, vous haussez les épaules. De quel droit l'admettrait-on pour l'homme ?

» Cette liberté, prétendez-vous, l'homme la découvre en lui : elle est l'attribut inaliénable de sa conscience ! Illusion. La conscience est le produit de nos sensations et leur ensemble. Elle est un tout variable de personne à personne, et jusque dans un même être. Des forces irrésistibles la produisent et la modifient à leur gré. Imaginez la glaise que le pouce du

seulpteur modèle, tantôt face de monstre, tantôt visage de vierge : supposez une seconde que cette glaise devienne sensible. Elle ne voit rien, ne devine rien : elle sent seulement qu'elle est un être toujours identique et ne soupçonne pas que ses formes changent sous une main étrangère. Voilà l'homme.

» Non, le mal n'est pas : l'homme, n'étant pas libre, ne peut pas pécher ; — et si le mal n'est pas, le bien s'efface ; avec lui le bien suprême, Dieu !

» Remarquez que la langue elle-même se refuse à définir cette divinité que l'homme a créée par un besoin de nommer l'inexplicable. Tout ce qui la décrit est contradictoire. Si Dieu est absolu, il n'est pas cause première : une idée de cause implique, en effet, une relation de cause à effet. Si, cherchant à tourner l'obstacle, on suppose qu'il existait par lui-même avant d'être cause et créateur, il cesse d'être infini, car l'infini suppose tous les modes d'existence possibles et simultanés.

» Pas de bien, pas de mal, pas de Dieu. J'en suis là.

» Je me souviens de la nuit horrible durant laquelle la solution m'apparut. Je me levai. Une force m'entraîna au dehors. Je sentais qu'un voleur était venu et m'avait dépouillé. Je me mis à courir, sous le ciel dont le mystère infini nous oppresse même aux heures de joie. J'appelai désespérément. Je crus ma vie finie : elle n'était que renouvelée !

» Vous tressaillez : je lis dans vos yeux une révolte et sur vos lèvres ce mot dont jadis je flagellais les athées : orgueilleux !

» Ah ! orgueilleux vous-même, qui voulez l'immensité faite pour vous seul, qui réclamez un être en dehors de toute conception, uniquement occupé de suivre vos caprices et de soupeser le mérite de vos impulsions ! Orgueilleux qui, non content de prétendre vôtres les univers ignorés, et les êtres dont vous ne soupçonnez même pas la forme, imaginez encore, pour vous grandir, un maître unique fait à votre image ! Pour vous, l'espace, l'illimité, l'infiniment grand et l'infiniment petit ! Des milliards de soleils décorent vos nuits : vous trouvez naturel que ce soit pour le plaisir de vos yeux ! La goutte d'eau abrite un indéfini de germes : vous dites sans

rire qu'ils sont là pour vous servir! Rentrez en vous-même! vous n'êtes rien. C'est lorsqu'on a compris le néant de ces rêves, quand les au-delà chimériques ont disparu et qu'il ne reste plus face à face que l'homme et la nature, c'est alors seulement que l'on connaît l'âpre goût de l'humilité!

» L'homme ne vit que par la nature; il n'est que pour la servir. Elle le façonne, l'élève; docile, plein d'illusions, il obéit, accomplit son rôle et, modifiant les énergies disponibles, concourt à l'œuvre commune de transformation.

» Regardez encore de plus près: il n'y a partout que justice. Rien ne se perd ni ne se crée, dit un axiome de physique: chaque force, quelle que soit sa nature, rencontre une autre force qui lui est égale. Notre être misérable n'échappe pas à l'universalité de la loi. Matière et esprit subissent les mêmes nécessités mécaniques. Il n'y a, je le répète, ni bien ni mal: il n'y a que des forces et des équilibres.

Malville se leva, réfléchit, puis termina d'une voix plus grave:

— Je vous ai dit ces choses, ne me souciant pas de vous convaincre. Croyez-en mon expérience, je viens d'éclairer la route que vous suivrez. Si vous êtes pris aujourd'hui de vertige devant l'abîme, il ne fallait pas vous en approcher, car le pas est irrévocable: vous ne reculerez plus.

» Après avoir nié votre foi, vous reviendrez à elle, rapetissant volontairement la querelle à des arguties de mots et de puériles exégèses. Bon gré mal gré, vos forces s'useront à ce jeu. Vous irez plus loin, toujours plus loin, jusqu'à ce qu'élevant le débat, vous découvriez dans vos révoltes moins un élan religieux qu'un effroi du néant. Je vous plaindrais de tant souffrir, si je ne savais que le calme est au bout!

» Allez! Plus nombreux seront les cœurs qui se traînent sur la voie douloureuse, plus le chemin s'aplanira. Nous travaillons pour les âmes qui viennent; à leur tour, celles-ci avanceront au delà. La nature est un cycle; comme l'annonçaient les mythes anciens, elle dévore pour faire vivre...

Muets, Jouques et Léonard se levèrent.

— Eh bien ? demanda Jouques, lorsqu'ils furent sortis.

Léonard répondit avec un étrange regard :

— Laisse-moi...

Il serra la main de Jouques en signe d'adieu. Celui-ci fut pris de frayeur : Léonard lut dans ses yeux la pensée qui l'inquiétait.

— Sois sans crainte, dit-il ; puisqu'il n'y a rien ni avant, ni après, je vivrai...

Il s'éloigna d'un pas rythmé.

XVII

De la vie qui suivit, Léonard ne conserva plus tard qu'un souvenir à demi effacé. Ceci, seulement, resta dans sa mémoire :

Tout d'abord, une matinée inoubliable.

En sortant de chez Malville, il avait erré au hasard. Une colère soulevait son âme contre Dieu qui l'avait trahie. En vain *savait-il* maintenant que ce Dieu n'existe pas : son cœur s'obstinait à le faire encore vivant. Il aurait voulu l'insulter, montrer par des actes en quel mépris il le tenait. C'était, pour se venger, un besoin animal de dire des blasphèmes, de faire le mal, de détruire tout ce que jadis il avait adoré !

Un hasard — que Léonard trouva logique — voulut que, d'elle-même, l'occasion s'offrît de salir cette chasteté, gardée jusque-là comme un joyau: il rencontra Marcelle.

Plus l'aventure menaçait d'être vulgaire, meilleure elle parut. Léonard suivit cette fille...

Puis ce fut un effacement de rêve. Tout s'évanouit dans l'emportement de la chair et du plaisir révélé. Il oublia.

Des joies l'enivrèrent. Il s'imaginait rentré en pleine santé physique et morale. Entre le monde et lui, ce roman — triste roman, s'il en fût ! — avait mis un voile magnifique. Un nouvel être était né dans son âme, indépendant de toute influence initiale, n'ayant conservé d'autrefois qu'une naïveté de sentiments propre à fortifier l'illusion.

Dès le premier soir, il fut convenu qu'il resterait chez Marcelle. On envoya prendre chez lui le nécessaire. Puis, fermant la porte de l'appartement, il fit grincer la serrure, et, comme Marcelle se jetait à son cou, disant: « C'est pour toujours, n'est-ce pas ? » il répondit, s'adressant à cet autre lui-même qui avait été jadis et qu'il croyait avoir tué :

— Oui, c'est fini, personne ne viendra plus !

Au dehors, avril éblouissait. Des parfums exaltaient les désirs. Il voulut s'abreuver d'air loin de Paris, eut des fringales de verdure et des volontés impérieuses de se rouler dans l'herbe fraîche. Chaque jour, ils s'en allèrent dans la banlieue.

Marcelle, qui adorait les guinguettes, dirigea leurs promenades. Certaines furent délicieuses. C'est ainsi que plus tard Léonard se rappelait, toujours avec un frisson de regret, un dîner à Joinville. Ils s'étaient attablés sous une tonnelle. A leurs pieds, la Marne reflétant le ciel semblait couverte de paillettes d'or. De l'autre côté de la rivière, des bosquets décorés de lanternes peintes frissonnaient de romances. Tandis que sa maîtresse et lui savouraient la tiédeur de la nuit, un chanteur ambulant survint. Il dit son répertoire d'une voix fluette de boîte à musique : c'étaient des chansons 1830, à devinettes et calembredaines, d'une polissonnerie à la fois très sentimentale et très libertine. A mesure qu'il bissait de lui-même les couplets croustillants, Léonard évoquait en rêve des fantoches costumés comme les héros de Balzac. Ce soir-là, Marcelle et lui revinrent par les bois, les oreilles pleines de refrains. Ils chantaient à gorge déployée, se trouvant bêtes à en mourir de plaisir.

Une autre fois, sur un bateau-mouche. Tous deux contemplaient silencieux Paris, qui, fleuve de pierre, coulait le long des rives. La ville s'anima aux yeux de Léonard. Un ciel blêmissant la couvrait. Les clapotis s'agitaient sur la rivière en fuyant vers les arches lointaines : et c'était, en travers de la Seine, une succession de ponts qui, marcheurs étranges, la franchissaient. Quelques-uns filaient droit, comme d'un seul jet, hâtifs. D'autres, maladroits, passaient à dos courbé. D'autres encore, couronnés de créneaux, brisaient le courant avec des airs de forteresse. Les pierres elles-mêmes semblaient vivre.

Une joie éperdue inonda Léonard. Jamais il ne s'était découvert si proche des autres hommes. Il aurait voulu pousser des cris d'allégresse, comme au retour dans une patrie.

A toutes les heures, ainsi, son âme s'ouvrait. La nature, ne trouvant plus en lui de révolte, lui imposait sa beauté. Parfois il disait :

— Est-ce bien possible? est-ce que j'aime?

Et il répétait :

— J'aime! j'aime! — stupéfait de n'éprouver aucune contrainte.

Ce fut une floraison que nul hiver ne paraissait pouvoir détruire : elle dura huit jours à peine : — renaissance ou illusion, qu'importe! puisque son bonheur fut une réalité.

Un matin, Léonard se leva, le cœur changé. C'en était fait de son bonheur!

Marcelle devina aussitôt que leur union était menacée. Elle demanda :

— Es-tu malade?

Il répondit :

— Je n'ai rien, laisse-moi.

Il regardait autour de lui. Oh! ce logis où il se retrouvait, logis de fille, dont les meubles sentaient le garni de passage, aux reps tachés, encombré de crochets à franges et de cadres à faveurs. Sa maîtresse allait et venait dans la pièce avec une allure tranquille de ménagère. Elle avait les cheveux emmêlés, le visage flétri. Un détail exaspéra Léonard. N'ayant plus la coquetterie des premiers jours, elle traînait des savates sous ses pieds. On entendait à chaque pas le claquement des talons.

— Je t'en prie, dit Léonard, fais moins de bruit.

— Méchant! répondit Marcelle.

Elle s'approcha pour l'embrasser, mais il se dégagea violemment :

— Assez, habille-toi plus vite!

Il attendit devant la fenêtre. Une honte mystérieuse le faisait frissonner. Quelle comédie s'était jouée dans sa conscience, quels faux-fuyants l'avaient leurré, pour qu'en définitive tout se réduisît à cette déchéance vulgaire? Il essaya ensuite

de s'arracher aux pensées qui le hantaient, se tourna vers Marcelle. La bouche plissée de colère, celle-ci attendait à son tour :

— Allons-nous-en! s'écria-t-il. Nous déjeunerons dehors.

Ils partirent, les bras unis. Rien entre eux ne semblait changé : à tout jamais, cependant, ils étaient séparés.

Alors une vie étrange succéda.

Des disputes sans cause étaient survenues. Marcelle eut des caprices. Des mots à double entente se glissèrent dans leurs phrases. Le rêve fit place à un abaissement continu de pensée. Le plaisir même, qui les enchaînait l'un à l'autre, avait perdu l'excuse de la passion. Léonard se retrouvait en pleine réalité, en pleine boue.

Au cours d'un répit qui succédait à une scène plus violente, Marcelle dit un jour :

— Je ne t'en veux pas. Je sens bien qu'à certains moments c'est *l'autre* qui est dans tes yeux.

L'autre — elle l'avait deviné — c'était l'être marqué jadis d'une empreinte indélébile, celui que Léonard avait cru chasser de lui-même et qui était revenu. Lui seul leur chuchotait les mots qui enveniment, lui seul glaçait leurs étreintes, rendait leurs pensées hostiles. Et désormais, sans trêve, Léonard le sentit dévorer son âme. En même temps, son supplice s'affina : il découvrit qu'il n'aimait pas.

Douleur tragique! le savoir! comprendre que le cœur est mort, que, s'il n'aime pas, c'est qu'il *ne peut pas aimer !* En vain des ivresses de sens l'aveuglaient comme les autres. Si le corps avait échappé au cylindrage de l'éducation initiale, l'âme, elle, n'avait point résisté. Trop souvent on avait dit devant elle que l'amour est une abomination. Façonnée pour la prêtrise, elle était veuve à jamais !

Parfois Léonard se révoltait. « Je suis fou ! songeait-il; comment juger de l'amour par celui de cette fille? »

Et volontairement, il évoquait Madeleine Jouques, s'obligeait à imaginer les joies possibles, la sainteté du foyer, la grâce des enfants... Vains efforts : il n'arrivait même pas à éprouver des regrets.

D'autres jours, résolu à ne plus revenir, il partait, allait devant lui au hasard, dévisageant les femmes au passage.

Pourquoi n'en trouverait-il pas une capable de lui révéler cet amour si éperdument désiré? Ou bien encore il s'arrêtait devant son logis d'autrefois, dont les fenêtres closes semblaient l'attendre : « Il n'y a qu'à monter, se disait-il; j'irais les ouvrir... D'elle-même la vie d'autrefois serait retrouvée! » Puis, soudain, une force inexplicable l'entraînait. L'image de Marcelle passait dans son esprit. Aucune autre, sans doute, n'avait les yeux de cette femme, ni sa démarche, ni ce dessin délicieux de la nuque dont la seule vue fait tressaillir la chair; et Léonard rentrait ivre de mépris pour lui-même, esclave de son plaisir, le corps vibrant, l'âme inerte.

Encore, s'il eût ramené du désastre de sa foi une conscience impassible! Mais non : il eut des remords.

Des remords! A quel propos? Que pouvait lui faire un Dieu auquel il ne croyait plus? N'importe! il se levait le front lourd de vice, obsédé par une tristesse sans objet. L'œuvre de chair lui laissait une flétrissure. Il éprouvait après elle d'instinctifs désirs de crier pardon, ou bien des besoins furieux de braver la vengeance divine, toujours présente quoique niée. Il cherchait alors à accroître son péché. Il rêvait de blasphèmes ou de sacrilèges, si bien que la vie commune encore le rejeta : il redevint anormal. Le passé tout entier revivait : Dieu seul en avait disparu...

Autour d'eux, la solitude qu'ils avaient voulue s'était agrandie. Marcelle n'avait point d'amies. Seule, Féli, la maîtresse de Servet, venait en voisine. Elle arrivait la bouche gonflée de bavardages ineptes, écoutés attentivement. Ces visites, d'ailleurs, irritaient Léonard. Plus que le reste, elles certifiaient que la société l'avait écarté. Il devinait aussi, obscurément, que ces deux femmes devaient échanger des doléances et scruter sa vie intime.

Une seule fois, le monde parut vouloir se rappeler à lui. En lisant un journal, ses yeux tombèrent sur le nom de Jouques.

Par une rare fortune, le début de Jouques au *Globe* l'avait rendu célèbre. Il avait osé discuter, en critique impartial, un romancier dont la maîtrise semblait consacrée : Paris applaudissait; la gloire avait suivi.

Léonard relut l'article; une vague envie serrait sa gorge.

Quoi ! tant de chance pour les uns, tandis qu'aux autres nulle joie n'était accordée ! Il eut ensuite le sentiment qu'une pareille renommée achevait la séparation. L'ami aimé, chez lequel il n'avait pas voulu — osé peut-être — revenir, s'éloignait sans retour. La déchéance était définitive : et il sanglota de solitude...

Aucun miracle ne semblait capable de réveiller cette âme et cette volonté mortes, quand survint un incident futile — presque rien en vérité.

Léonard rencontra Servet.

— Devine ce qui m'arrive, s'écria celui-ci.

Léonard haussa les épaules.

— Encore une histoire de femmes...

— Pas du tout : on me marie !

— Et qui a découvert l'oiseau rare ?

— Le Père Propiac.

Servet raconta l'aventure. Ses parents, trouvant qu'il s'amusait trop, s'étaient adressés au Père, qui avait imaginé ce moyen pour le séparer de Féli. La jeune fille avait une dot suffisante, des héritages en perspective et des sentiments religieux. A ceux-ci, d'ailleurs, Servet tenait par-dessus tout, étant lui-même bien pensant.

Léonard écouta, silencieux.

— Et Féli ? demanda-t-il enfin.

— Voilà l'embarras : comment l'avertir ?

Léonard répliqua, poussé par une inconsciente envie :

— Faut-il que tu sois bête pour hésiter !

Dès lors, ses habitudes changèrent. Sournoisement, et comme si sa propre délivrance en eût dépendu, il surveilla le drame qui allait se jouer entre Servet et sa maîtresse.

Il assistait aux visites de Féli, contre sa coutume, et se plaisait à l'interroger :

— Rien de nouveau ?

— Non.

« Allons, tant pis. Ce sera pour demain », songeait-il.

Et, dévoré d'impatience, il sortait, ne rentra plus qu'à des heures tardives.

Il prit en haine son désœuvrement. L'idée d'un livre sur la charité lui traversa l'esprit et fournit un but à ses courses.

Il visita les maisons de retraite, les asiles de nuit, les demeures de banlieue aux fenêtres desquelles des loques s'étalent. Il éprouvait un soulagement à confronter sa misère avec d'autres misères également sans remède.

A vrai dire Léonard en était à cette limite où le moindre événement détermine une orientation nouvelle de la vie. Ainsi qu'il s'y attendait, cet événement survint le jour même où se rompit la liaison de Servet, imprévu comme tous les facteurs de l'existence humaine : et de celui-là seulement Léonard conserva toujours le souvenir, précis jusqu'en ses plus infimes détails.

Ce jeudi-là il montait la rue du Rocher, en quête d'une des cités ouvrières qu'abritent les hauts quartiers. Les maisons de pauvres ont un aspect spécial : chemin faisant, Léonard s'étonna d'en découvrir une, passage Dany, qui tachait la correcte propreté de ce quartier opulent. Pris de curiosité, il entra.

La gérante demeurait au premier. C'était une petite femme alerte, la taille ronde, la joie de vivre en pleine terre natale peinte sur les joues.

— Avez-vous ici des malheureux? interrogea Léonard.

— Ah! monsieur, de bien braves gens!

Le bavardage de la gérante commença, aussi précis qu'un guide de château historique.

Des Italiens vivaient au premier : le mari était aveugle, la femme cousait pour le Bon Marché. Pas de pain, mais un tel cœur à l'ouvrage!

— Entendez-vous le bruit de sa machine? Une dame charitable lui en a procuré une; malgré cela, impossible de joindre les deux bouts. Et au second!...

Le boniment suivit les étages, racontant les communes aventures de ce monde toujours pareil, ouvriers pochards, veuves aux progénitures innombrables, jeunes filles vertueuses et dévouées à leurs vieux parents.

Léonard, avisant une porte restée entre-bâillée par mégarde, l'interrompit :

— Vous faites le commerce?

— Ah! monsieur...

— Pourquoi vous en cacher? je ne suis ni de la régie ni de

la police, continua Léonard amusé par la confusion de la gérante.

Celle-ci parut se rassurer, ferma la porte révélatrice, avoua enfin :

— Pas un commerce, oh ! non... De temps à autre seulement, lorsqu'on s'adresse à moi, je vends un peu de vin et des liqueurs.

— A vos locataires ?

— Vous n'y pensez pas ! avec des loyers si chers, comment pourraient-ils se payer des douceurs ?

— Vraiment, ils sont si chers ?

— La situation, vous comprenez... Il y a bien des petits avantages ici : ces dames sont très bonnes dans l'arrondissement ; l'Assistance publique donne aussi beaucoup d'argent, grâce aux fondations spéciales au quartier...

Elle s'embarrassait de nouveau dans des réticences. Quelqu'un l'appela de l'escalier :

— Madame Pervent !

— Une minute... vous permettez ?

Elle se retourna, affairée, courut prendre une bouteille, et sortit. Un colloque eut lieu sur le palier, très gai et à voix haute. Des bouts de phrases parvinrent à Léonard. On parlait d'une nouvelle venue et d'une petite fête, là-haut, à l'un des étages.

— Quelle est cette nouvelle ? demanda Léonard à madame Pervent qui rentrait.

Elle eut un haussement d'épaules miséricordieux :

— C'est-y bête tout de même de parler comme cela si haut !... Une dame de charité encore inconnue était montée tout à l'heure. On avait eu l'idée de s'égayer un peu, en l'honneur de cette aubaine.

— Que voulez-vous ! il faut bien aussi que le pauvre monde ait son brin de plaisir...

Léonard écoutait, trouvant curieuse cette fausse misère organisée en douce exploitation, lorsque la porte s'ouvrit brusquement :

— Êtes-vous là, madame ? dit une voix dont le timbre le fit tressaillir au plus profond de l'âme.

Le Père Propiac venait d'entrer.

Léonard se leva, comme mû par un ressort. Le Père lui jeta un regard rapide, salua sans affectation, puis, s'adressant à la gérante :

— Demain, dit-il, les élèves viendront à quatre heures et demie. Vous voudrez bien, madame, indiquer les ménages intéressants et veiller à ce que tout y soit préparé.

Il s'inclina encore, et disparut sans attendre une réponse. On n'aurait pu savoir s'il avait reconnu Léonard.

— Que vient-il faire ici ? demanda celui-ci d'une voix étranglée.

Madame Pervent se mit à rire gaiement.

— Figurez-vous, mon bon monsieur, c'est pour les élèves de la rue de Madrid ! Car ils viennent aussi... Ne faut-il pas que chaque vendredi j'aille avertir là-haut, pour que ces messieurs ne voient rien d'inconvenant !

— Vos locataires, je le vois, ne sont pas à plaindre, répliqua Léonard, et il partit chancelant.

Qu'avait-il ? suffisait-il qu'il vît ce prêtre pour que subitement son esprit fût à la dérive ? Pourquoi une simple rencontre, la plus accidentelle, la plus brève aussi, lui causait-elle une pareille émotion ?

Il était le vaincu, soit ! Mais des deux, quel était encore le meilleur ?

Léonard ne croyait plus en Dieu. Propiac y croyait-il mieux, lui qui, prêchant un Christ de paix, un Christ vérité et droiture, n'avait usé du prestige sacerdotal que pour venger son amour-propre ?

Léonard avait été ambitieux. Son ambition, du moins, avait été de celles qui s'avouent. Quel désir, au contraire, entraînait l'autre ?

Léonard enfin avait été le passionné de vérité. Il avait suivi en sanglotant la voie douloureuse qui mène aux négations. Tout mentait dans celui-là, jusqu'à sa charité !

Sans doute, cloîtré dans sa soutane, il était chaste. Chaste ! le mot, cette fois, parut affreux à Léonard. Quel mystère peut faire que Dieu, s'il existe, exige la désobéissance à la suprême loi de nature ?

Une lumière imprévue enveloppa Léonard. Ne suffirait-il pas, au contraire, d'accomplir vraiment cette loi sainte pour

que, de lui-même, le bonheur revînt? Un délire pareil à celui qu'il avait ressenti aux premières heures de sa rencontre avec Marcelle s'empara de lui. Son cœur s'était réveillé, battit d'espoir. Est-ce que l'amour-fantôme après lequel il avait désespérément couru allait enfin venir? Ah! ce jour-là du moins, il ne lui fermerait plus sa porte : il l'ouvrirait toute grande!

Il revint chez lui, ivre de la vie prochaine qu'il avait entrevue. Un bruit de dispute l'arrêta sur le seuil. La première, Marcelle, l'apercevant, cria :

— Il est joli, ton ami Servet!

Féli, les poings serrés, blanche de colère, répéta :

— Ah! oui, il est joli!

L'heure attendue de la rupture était venue. Léonard n'en éprouva aucune joie : une colère l'avait aveuglé subitement, de sentir son rêve s'évanouir au choc de ces voix : il répliqua violemment :

— Laissez-moi en paix. Est-ce que je me mêle de vos affaires?

Mais Féli s'était levée :

— Je suis lâchée! lâchée salement, après cinq ans!

Elle s'emportait, détaillait un plan de représailles, la famille avertie, un envoi de lettres gardées par elle; enfin, s'il le fallait, du grabuge à l'église.

Marcelle approuvait rageusement. Léonard haussa les épaules :

— Et après, qu'y gagnera-t-elle?

— Elle y gagnera de se venger!... Essaye seulement de faire comme Servet!

— Ne me défie pas!

— Pourquoi pas?

Les ripostes montaient, haineuses, quand un violent coup de sonnette retentit.

Féli eut un mouvement d'anxiété :

— Qui peut venir?

— Ah! c'est cela qui m'est égal! répondit Marcelle exaspérée.

La porte s'ouvrit. Madeleine Jouques entra.

Léonard devint livide :

— Vous ! vous... ici ! balbutia-t-il.

Une honte l'accablait. Il eut envie de la chasser pour lui épargner le contact infâme de ces filles ; mais elle ne semblait pas les voir.

Raidie, la voix changée, elle dit simplement :

— Je viens vous chercher... mon frère se meurt et vous demande.

Léonard poussa un cri : puis, tout à coup, sans un mot, sans même une explication pour Marcelle stupéfaite, il fit passer Madeleine devant lui :

— Partons vite ! dit-il.

Il descendit avec elle : il ne devait jamais revenir...

ÉDOUARD ESTAUNIÉ.

(La fin au prochain numéro.)

CRIMINOPOLIS

I

Le Maroni, qui sépare la Guyane française de la Guyane hollandaise, a deux kilomètres de largeur moyenne, et son chenal pourrait recevoir des cuirassés de premier rang. Auprès de lui, le Tibre et la Seine auraient l'air de ruisseaux. C'est un roi parmi les fleuves, un roi sauvage, mais d'aspect imposant : sur ses deux rives, des palétuviers tortueux et courbés ont l'air de vieux courtisans faisant éternellement la haie.

Quand l'aviso *le Bengali*, où j'étais passager, pénétra dans l'estuaire immense, je fus saisi d'une très vive admiration ; mais au bout de deux heures de navigation, mon enthousiasme était tombé, et il avait peu à peu cédé la place à un ennui invincible mêlé d'une sorte de tristesse vague.

Cette voie triomphale qui ne mène nulle part, cette énorme masse d'eau qui, depuis des siècles et des siècles, descend à travers la solitude, des sommets mystérieux du Thumuc-Humac, tant de grandeur qui paraît inutile, tant de forces qui semblent perdues — cela finit par devenir agaçant dans sa solennité.

Abrités des rayons brûlants du soleil par une double tente, nous nous étions, messieurs les officiers et moi, étendus plu-

tôt qu'assis sur nos chaises de bord. Notre conversation, qui avait commencé par être gaie, devint languissante, puis cessa; nous nous sentions gagnés par un engourdissement physique et intellectuel, sorte de demi-sommeil que berçait le bourdonnement confus des insectes. Je ne sais vers quels songes flotta l'esprit de mes compagnons; pour moi, je me figurai que nous étions transportés dans quelqu'un de ces paysages préhistoriques ingénieusement reconstitués et décrits par MM. Figuier et Flammarion : je m'imaginai que, pour la première fois, en nos personnes, l'être humain y manifestait sa présence.

Tout concourait à la vraisemblance de mon hallucination : c'étaient, de temps en temps, soit un grand ara qui passait très haut dans le ciel bleu, en poussant des cris discordants, soit des bandes de singes qui se poursuivaient dans les arbres, gambadaient de branche en branche ou, s'accrochant par leur longue queue, se balançaient la tête en bas, soit des maïpons qui se baignaient, et dont les grosses têtes, aperçues au ras de l'eau, figuraient parfaitement celles des ichthyosaures antédiluviens.

Tout à coup, le sifflet du navire nous fit brusquement rentrer dans le monde réel. Chacun se frotta les yeux, se leva, et gravit l'échelle de la passerelle.

A notre gauche, sur la terre française, une petite ville apparaissait; les toits de ses maisons et le clocher de son église étincelaient, et, çà et là, s'élevaient de légères fumées qui s'éparpillaient, comme des flocons de ouate, dans l'atmosphère sans nuages.

C'était Saint-Laurent-du-Maroni, la capitale du bagne.

L'emplacement en a été fort heureusement choisi. Le fleuve y est moins large et se divise en deux bras qui entourent un îlot verdoyant et boisé. Vis-à-vis est un campement de Peaux-Rouges dont les pirogues sont échouées sur la plage; un peu plus loin, on distingue nettement le petit poste hollandais d'Albina. Cet ensemble est vivant, pittoresque, agréable à l'œil.

Bientôt nous mouillons près d'une estacade fort bien construite, à laquelle sont amarrés des canots, des yoles, des chaloupes, une vraie flottille.

Le « youyou » de l'aviso me conduit au wharf que je franchis en quelques enjambées.

II

Me voici à l'entrée d'une vaste place de forme rectangulaire. Au centre est un joli square très fleuri, bien sablé, où s'élève, supporté par une stèle de pierre rouge, le buste en bronze de la République.

Cette place est le quartier *select*, le quartier administratif. Tout de suite, les yeux se portent sur une très belle maison qui est la résidence très intermittente — puisqu'il ne l'habite pas plus de huit jours par an — du gouverneur, son palais de Fontainebleau. Grande galerie au rez-de-chaussée, large véranda au premier étage, dépendances variées, rien n'y manque, et il serait à souhaiter que les représentants de la République dans nos colonies eussent tous un hôtel semblable à celui que l'administration pénitentiaire tient, pour un séjour d'une semaine, à la disposition du gouverneur de la Guyane.

Passim, autour de la place, les maisons des fonctionnaires, des médecins, celle du juge de paix, celle de l'officier commandant le détachement d'infanterie, la mairie, la succursale de la trésorerie, etc...

Faisant perspective, une avenue plantée d'une quadruple rangée d'arbres superbes aboutit à l'hôtel du « commandant supérieur », charmante demeure très confortable, entourée d'un grand jardin et de massifs ombreux. Je garde un souvenir reconnaissant de l'hospitalité qui m'y a été offerte, et dont je fus d'autant plus heureux de profiter que Saint-Laurent ne possède pas une auberge où l'on puisse décemment entrer. Nulle part mieux que dans la salle de bains de M. le commandant, je n'ai savouré les charmes de l'eau fraîche. Un bon forçat, son domestique, me préparait mon ablution avec un empressement et une sollicitude que je n'ai jamais rencontrés chez les « gens de maison » électeurs et éligibles.

Mais le joyau de Saint-Laurent, ce n'est pas sa statue, ce n'est pas le palais du gouverneur ni la maison du commandant, c'est le jardin botanique. Bien peu de nos villes de province, j'entends des plus importantes, en possèdent un

comparable. Il est réellement merveilleux, ce jardin, plein de fleurs et de plantes rares, d'arbres et d'arbustes intelligemment groupés, spécimens intéressants de la végétation tropicale.

Une vaste pelouse, réservée, m'a-t-on dit, pour la construction d'un hôpital modèle, sépare cette délicieuse promenade du marché public et sert de transition entre l'agréable et l'utile. Le marché est tout neuf, spacieux, orné d'une belle fontaine, installé suivant les règles de l'hygiène la plus moderne, et muni des plus récents perfectionnements. Il est approvisionné de légumes et de fruits par les condamnés concessionnaires[1] européens, d'œufs et de volailles par leurs « collègues » d'origine arabe, de poisson et de gibier par les indigènes.

Pendant une heure, chaque matin, il présente un spectacle très animé et fort original. C'est un kaléidoscope amusant : les concessionnaires-forçats venus avec leurs bourricots de tous les points du territoire pénitentiaire; les Indiens tatoués, mais peu vêtus, suivis de leurs épouses qui portent sur la tête des paniers en tresse de jonc, des corbeilles en fibre de cocotier ou des poteries de leur fabrication ; les Bosch crépus avec leurs filets ; et, au milieu de ces singuliers commerçants, les plantons et ordonnances militaires flirtant avec les négresses bavardes et rieuses; des policemen couleur ébène, graves, dignes, corrects en leur uniforme, veillant au respect des actes et arrêtés de l'autorité municipale ; des femmes de petits employés et de gardiens qui font elles-mêmes leurs emplettes.

Tout cela se coudoie dans un méli-mélo familier, jacasse, plaisante, s'interpelle et discute l'offre et la demande avec loquacité. En contemplant cette foule bigarrée, composée d'éléments si disparates, d'échantillons humains si divers comme races et conditions sociales, une réflexion vous vient à l'esprit : voilà des gens qui ne se seraient jamais trouvés réunis s'il n'existait des assassins et des voleurs ; voilà une petite ville qui serait déserte demain, des familles qui seraient sans ressources, s'il prenait fantaisie au crime de faire grève, si un

1. J'expliquerai plus loin dans quelles conditions des forçats obtiennent des concessions de terre.

certain nombre d'individus n'étaient pas continuellement occupés à chouriner des vieilles femmes, à étrangler des passants, à fouiller dans les poches et à crocheter les serrures.

L'église, située dans la principale rue de Saint-Laurent, est toute neuve, coquette et d'un assez bon style ogival. Pendant que je la visite, le bedeau, vieux bonhomme portant le costume de forçat, est occupé à épousseter l'autel; toutes les fois qu'il passe devant le tabernacle, il exécute une génuflexion trop classique pour ne point trahir l'ancien prêtre.

De l'église au *couvent*, la distance est courte, mais l'association d'idées n'est qu'apparente, car l'établissement qu'on a l'habitude de désigner ainsi dans le pays porte en réalité le nom de « Maison centrale de force et de correction pour les femmes ». Tous les jeudis, au soleil couchant, on peut voir, sur la route de Saint-Louis, une longue théorie féminine marchant lentement, avec des religieuses en serre-file : ce sont les « dames de la Relégation », les habitantes du couvent qui, les yeux chastement baissés, accomplissent leur promenade hebdomadaire et respirent l'air embaumé du soir. Elles portent — c'est la toilette de gala, — un uniforme composé d'une robe de cotonnade dite à mille raies, d'un fichu noir, d'un grand chapeau de paille garni d'un ruban de même couleur; *at home*, la mise est plus fantaisiste, et les visages flétris ont une expression plus naturelle, c'est-à-dire plus effrontée. Heureusement pour moi, le jour de ma visite n'est pas jour de sortie, et le pensionnat est au grand complet.

La première chose qui me frappe quand on m'introduit, c'est l'état d'incroyable délabrement de cette maison, et je ne puis m'empêcher d'exprimer à la vénérable supérieure mon pénible étonnement de la voir, elle et ses sœurs, logées dans un pareil taudis.

— En effet, me répond-elle, nous ne sommes pas très bien installées. Néanmoins, nous nous contenterions de ce qu'on nous a donné s'il nous était possible de nous isoler un peu.

— Quoi, madame la supérieure, vous n'avez pas un appartement à vous?

— Hélas non! Et je ne vous cache pas que cela nous manque beaucoup. Nous sommes continuellement au milieu

des femmes condamnées, et il nous est impossible de nous soustraire un instant, même pour faire nos prières, à leur contact, à leurs conversations obscènes, parfois à leurs injures. Vous concevez, monsieur, combien une telle situation est pénible, surtout pour nos jeunes sœurs qui ne sont pas encore habituées à tout entendre.

— Il est inouï qu'on vous ait placées dans de pareilles conditions !

— Oh! je n'incrimine pas la bonne volonté de l'administration. Elle reconnaît les inconvénients dont je viens de parler, mais elle trouve que les bâtiments que nous occupons ne méritent pas une réparation qui serait trop dispendieuse en comparaison de leur valeur. Et puis, il y a une autre raison : notre présence à Saint-Laurent est contraire à la loi.

— Contraire à la loi?

— Oui, puisque nous devrions être installées sur le territoire de la Relégation[1], c'est-à-dire dans le périmètre du pénitencier de Saint-Jean.

— Alors, pourquoi vous a-t-on logées dans cette baraque qui ne tient pas debout?

— Parce que Saint-Jean est trop malsain.

— En sorte, si je comprends bien, qu'on vous laisse à Saint-Laurent parce qu'on ne peut pas vous envoyer à Saint-Jean, et qu'on ne répare pas votre logis de Saint-Laurent parce que vous devriez être à Saint-Jean.

— C'est cela.

— Puissamment raisonné !

Ainsi que me l'avait fait observer la supérieure, plusieurs de ses religieuses sont très jeunes et n'ont certainement pas vingt-cinq ans. Conçoit-on quel supplice ce doit être pour elles que de vivre dans la promiscuité d'horribles mégères, rebuts de tous les trottoirs, épaves de la plus basse prostitution, ivrognesses impudiques et abjectes autant que peuvent l'être des créatures humaines? Conçoit-on dévouement plus sublime que celui de ces vierges passant leurs jours et leurs nuits, tous leurs jours et toutes leurs nuits, dans un milieu que fuiraient avec dégoût les plus cyniques débauchés !

1. Loi du 27 mai 1885, décret du 26 novembre 1885 (art. 31).

Les bonnes, humbles et douces filles de Saint-Joseph de Cluny sont des saintes, — le mot n'est pas trop fort.

Pourquoi a-t-on envoyé, à grands frais, au Maroni les quatre-vingts femmes reléguées qu'on y a entassées dans un édifice aussi en ruine qu'elles-mêmes? J'en suis encore à me le demander, car le plus grand nombre, ayant dépassé l'âge canonique, n'est pas utilisable pour le peuplement.

Ma surprise, je l'avoue, ne fut pas mince lorsque, interrogeant l'une d'elles sur ce que je pouvais solliciter en sa faveur, cette « vieille garde » me répondit en minaudant et d'une voix de rogomme :

— Un mari.

Et les autres de reprendre en chœur :

— Moi aussi, monsieur, un mari ! un mari s'il vous plaît !

Jamais, je suppose, aucune agence matrimoniale ne retentit d'un pareil enthousiasme.

Hélas ! dans ce palais des grâces surannées, le prince Charmant, sous la forme d'un forçat concessionnaire ou d'un libéré ennuyé de sa solitude, se présente rarement, et les pensionnaires du couvent sont, à peu d'exceptions près, destinées à voir s'écouler dans un célibat morose le restant de leurs jours.

L'hôpital peut rivaliser de délabrement avec la prison des femmes. Non seulement les malades, dans leurs lits, sont continuellement menacés de l'effondrement du toit, mais encore ils sont exposés — tant les murs, les plafonds sont lézardés, disjoints, crevassés — à gagner des insolations, des accès pernicieux, ou à être trempés jusqu'aux os par les pluies tropicales, véritables douches dont on ne peut pas se faire idée quand on n'en a pas reçu. C'est, m'assure-t-on, une installation provisoire. Provisoire, ah ! combien on chante ce refrain-là dans nos colonies et surtout à la Guyane ! En attendant l'hôpital modèle auquel je faisais allusion plus haut et dont les plans mirifiques sommeillent dans des cartons verts, on meurt comme mouches dans l'hôpital provisoire où l'on n'a pas même de place pour soigner les terribles épidémies spéciales au pays.

J'aurai terminé l'énumération des principaux monuments et établissements de Saint-Laurent quand j'aurai cité le

« Camp » où sont enfermés derrière de hautes murailles huit cents forçats environ.

Comme j'ai décrit ici même l'intérieur d'une chiourme[1], je me garderai de placer sous les yeux du lecteur un nouveau croquis auquel son analogie avec le premier ôterait tout intérêt. En pareille matière, plus qu'en aucune autre, il convient de ne pas transgresser la maxime : *Non bis in idem.*

Aussi bien, j'ai hâte d'arriver au but de mon voyage, qui est de prendre sur le fait la colonisation pénale, de constater les efforts accomplis et les résultats obtenus.

III

Il y a vingt-six ans, on détacha de l'immense arrondissement de *Mana* un vaste territoire inoccupé, longeant la rive française du Maroni sur une étendue de soixante kilomètres, et on en fit présent à la Transportation pour servir de champ d'expérience à une opération des plus délicates : la régénération morale du forçat par l'influence combinée de la vie champêtre, de la famille et de l'initiative individuelle substituée au régime de la discipline rigoureuse du bagne.

Cette entreprise fut faite en exécution de la loi de 1854, qui l'a formellement ordonnée et qui a posé le problème. Elle a un intérêt social incontestable, et même, comme je le montrerai tout à l'heure, un intérêt économique important ; elle est donc de nature à séduire les esprits les moins habitués aux études criminalistes. J'espère qu'on ne me saura pas mauvais gré d'exposer franchement, sans parti pris d'optimisme ni de dénigrement, comment elle a été conduite jusqu'ici et quels résultats ont été obtenus.

Les condamnés aux travaux forcés sont divisés en trois classes, trois degrés de hauteur inégale, que ces hommes misérables devront franchir pour sortir du gouffre profond où les sentences de la justice les ont précipités.

Bien entendu, la dernière classe est de beaucoup la plus

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre dernier.

nombreuse ; elle comprend tous les individus qui n'ont pas encore subi deux années de bagne, ceux que leur mauvaise conduite empêche d'être portés sur les états « d'avancement », enfin ceux qui ont été « rétrogradés » par mesure disciplinaire, autrement dit : les nouveaux débarqués, les incurables, les malades atteints d'une rechute.

Qu'on leur applique le même régime, régime d'expiation et d'épreuve — coucher sur un lit de camp, n'avoir comme ration normale que du pain et de l'eau[1] — je trouve cela parfait ; mais je blâme fort qu'on les laisse ensemble. Il serait très important de séparer ces trois catégories. La méthode de la sélection future consiste précisément en ceci : faire la part du feu — ou de l'égout, comme on voudra — et tâcher de garantir le reste.

Il est évident qu'il ne faut pas confondre l'incorrigible et le rétrogadé. Celui-ci a montré des symptômes d'une bonne volonté qu'on pourra peut-être raviver si on ne le place pas dans un trop mauvais milieu. Quant aux nouveaux débarqués, aux forçats tout frais émoulus de la cour d'assises, il semble que le groupement en soit difficile. Cependant, on a un critérium à peu près certain. Chacun des forçats composant les « convois » partis de la métropole est accompagné de son dossier ; chaque dossier contient une notice individuelle, fort bien faite, dans laquelle on a réuni les renseignements suivants : 1° circonstances du crime ; 2° biographie du criminel jusqu'au jour du crime ; 3° son attitude à l'audience et l'impression qu'il a laissée dans l'esprit de ses juges ; 4° sa conduite en prison ; 5° ses aptitudes professionnelles ; 6° son degré d'intelligence et d'instruction ; 7° l'opinion du médecin sur son tempérament et ses aptitudes physiques.

Une lecture très attentive de ces documents, faite par un fonctionnaire expérimenté, lui permettra, après qu'il aura vu le sujet, qu'il l'aura interrogé, de diagnostiquer s'il se trouve en face d'une maladie morale sans remède, ou au contraire guérissable. La gravité de la peine prononcée par les jurés ne sera qu'un faible élément de cette appréciation : tel, en effet,

1. Ce menu frugal peut être amélioré par l'obtention d'une portion de viande et de légumes accordée en récompense d'une tâche déterminée et convenablement accomplie.

qui est condamné à perpétuité pour assassinat est souvent, très souvent, bien moins gangrené qu'un voleur auquel on n'a infligé que cinq ans de travaux forcés. On tue parfois sous l'empire du délire alcoolique ou dans un moment de folie passionnelle, et qui pourrait affirmer que le plus honnête homme emporté par la jalousie ou la colère ne jouera pas du couteau ou du revolver? Mais jamais on ne fracture un coffre-fort, on ne falsifie des comptabilités, si l'on n'est pas un coquin d'habitude, un paresseux invétéré, un homme vicié jusqu'aux moelles.

Par conséquent, il serait nécessaire, à l'arrivée des forçats sur la terre d'exil, de placer telle catégorie dans la pépinière n° 1 qui sera celle des moins moralement — je ne dis pas des moins *juridiquement* — coupables, telle autre, qui sera celle des guérisons problématiques, mais possibles, dans la pépinière n° 2, et d'enfermer le reste, les scories, dans des cases éloignées.

Je reconnais que cette répartition par petits paquets des condamnés de troisième classe se heurterait à de sérieuses difficultés. Il faudrait des locaux très considérables, et, partant, fort coûteux; il faudrait aussi un personnel nombreux, dont le plus modeste membre devrait posséder un tact et un dévouement qu'on n'oserait réclamer des fonctionnaires les plus copieusement brodés et galonnés.

Néanmoins, j'ai de bonnes raisons de penser qu'avec un peu de soin, on arriverait à atténuer, dans une large mesure, les effets de la contagion si désastreuse pour les nouveaux arrivants. Deux réformes, à mon avis, y contribueraient efficacement :

La première, qui est préconisée par M. Léveillé, le plus éminent de nos criminalistes, serait que l'État reprît la libre disposition de sa main-d'œuvre pénale sans jamais la louer, ni la prêter soit à des compagnies industrielles, soit à des municipalités, soit à des particuliers. De cette façon, n'étant pas lié par des contrats qui l'obligent à donner un nombre d'hommes déterminé, et à les prendre où il peut, dans toutes les classes, l'État pourrait répartir les condamnés sur ses chantiers, en se préoccupant moins d'avoir les bras nécessaires pour tel travail que d'approprier la tâche à l'expiation. Ce

système n'est autre, ou à peu près, que celui dont les Anglais font usage et qu'ils appellent « la servitude pénale ».

La seconde réforme consisterait à ne pas diriger indistinctement les forçats débarqués par la *Ville-de-Saint-Nazaire* sur tous les pénitenciers de la colonie, en se réglant uniquement sur le besoin de tenir les effectifs au même niveau.

Malheureusement, la plupart de ceux auxquels on a confié la garde des forçats ne semblent pas se douter qu'ils en ont aussi la surveillance morale. Chez les uns, cette indifférence vient de la conception mesquine qu'ils se font de leurs devoirs : tout se réduit pour eux à bien assurer le logement, la nourriture, l'habillement, la discipline ; chez d'autres, elle est une conséquence du découragement : ils ont fini, à la longue, par se lasser devant les obstacles de tous genres opposés à la plus sincère bonne volonté.

Le résultat, c'est que la troisième classe est un cloaque où les nouveaux venus se trouvent en contact avec les pires éléments.

Au bout de deux années, au minimum, passées dans la troisième classe, le forçat qui n'a pas de punitions graves et dont le travail a été satisfaisant est porté sur « l'état d'avancement ».

Le voilà donc sur le second degré, le degré intermédiaire : s'il a été condamné à plus de vingt ans, le stage qu'il y fera sera de dix ans au moins ; dans le cas contraire, il aura une durée équivalente à la moitié de la peine.

Pendant cette longue période, il lui faudra une persévérance énergique dans la bonne conduite, car quelques jours de cellule, motivés par une réponse insolente ou par un verre de tafia bu en cachette, suffisent pour que notre homme retombe de la deuxième à la troisième classe. Sisyphe recommencera à rouler son rocher qui, cette fois, l'écrasera peut-être.

Les condamnés de deuxième classe sont soumis à un régime moins rude, — ils couchent dans un hamac, et leur ration se compose non plus seulement de pain, mais de haricots et de viande. — En revanche, on est plus exigeant au point de vue de la conduite, et on examine de plus près les feuillets de punitions.

Il semble que les forçats promus à la première classe devraient représenter la véritable sélection que le législateur a

entendu obtenir. Malheureusement, dans la pratique, les choses ne se passent pas tout à fait ainsi. Ces hommes ont-ils ou n'ont-ils pas commis d'infraction au règlement depuis tant de temps, voilà ce dont, uniquement, se préoccupe l'esprit bureaucratique des employés subalternes chargés de dresser les états de propositions qu'on signe ensuite, souvent, sans les lire. La garantie est insuffisante, et c'est montrer qu'on ne comprend pas le premier mot de la question, que de se contenter d'obtenir d'un certain nombre de condamnés d'être disciplinés, dociles et laborieux. Ce qu'il faut, c'est faire entrer en leur âme le repentir, la volonté du retour au bien.

En matière de colonisation pénale, le succès de l'entreprise est étroitement solidaire de l'amendement des condamnés ; travailler à l'une est assurer l'autre, mais comment obtenir cette régénération ?

Par deux moyens, l'un matériel, l'autre moral.

Le moyen matériel, c'est la concession, provisoire jusqu'à l'époque de la libération des travaux forcés, définitive cinq années après cette date, d'un lot de terrain cultivable appartenant à l'État.

Le moyen moral, c'est le changement progressif des milieux, le mariage et l'existence familiale ; c'est l'éveil d'un instinct nouveau chez presque tous les forçats, et qui se développe très rapidement, l'amour de la propriété.

L'administration guyanaise était dans des conditions excellentes pour appliquer ces principes. Absolument maîtresse sur son territoire, rien ni personne ne l'empêchait de s'y installer à sa guise, et la puissante main-d'œuvre dont elle dispose facilitait singulièrement la réalisation de ses plans.

Le Maroni fut divisé en plusieurs circonscriptions : les Hattes, réservés pour l'élevage du bétail, Saint-Maurice et Saint-Louis destinés à la colonisation proprement dite et fractionnés en une multitude de lots d'une contenance variant, d'après leur degré de fertilité, entre deux et cinq hectares. On construisit une briqueterie et une usine à sucre pourvues d'un outillage industriel considérable ; on installa des chantiers forestiers, on traça des routes, on jeta des ponts sur quelques rivières. Les trois groupes furent placés sous l'autorité d'un fonctionnaire résidant à Saint-Laurent, qui reçut le titre de

commandant supérieur. Plus tard le territoire fut organisé en commune indépendante, ayant son budget propre, jouissant de privilèges très étendus ; le commandant supérieur, assisté d'un conseil composé de ses chefs de service, en est le maire par droit de galon.

Il est difficile, ce semble, de trouver réunis des moyens d'action plus nombreux et plus efficaces. On ne saurait se dissimuler, néanmoins, que le résultat de tout cela, c'est un piteux échec.

Voici, tels que j'ai cru les démêler en parcourant le pays et en interrogeant ses habitants, les principaux motifs de cet insuccès.

IV

L'administration locale, toujours apathique, a eu le grand tort de faire passer sans transition ni préparation aucune ses deux cent cinquante forçats-concessionnaires du régime du bagne à l'existence de propriétaire rural. On n'a pas pris le soin si nécessaire, de grouper d'abord — comme on l'a fait en Nouvelle-Calédonie — tous ces hommes dans un pénitencier agricole, sous la direction d'un agent technique chargé de les initier à la culture et à l'élevage du bétail, chargé aussi de les noter et s'assurer qu'ils sont capables d'exploiter utilement le lot de terrain dont ils sont titulaires. Cette méthode n'a pas seulement pour avantage de former des cultivateurs ou de les perfectionner : elle suscite l'émulation, développe l'initiative, et dose prudemment la liberté à ces malheureux habitués à n'être que des numéros matricules, comme on dose la nourriture à des convalescents.

Le choix même de ces concessionnaires a été opéré sans discernement. Au lieu de les prendre en grande majorité, sinon en totalité, parmi les forçats d'origine européenne, dont beaucoup sont d'anciens paysans, qu'a-t-on fait ? On les a pris parmi les individus de race arabe, plus rebelles, peut-être, à l'anémie, mais nomades par nature et inaccessibles à l'attrait du chez soi. Puis, sans réflexion, on leur a fait

épouser des femmes condamnées ou reléguées qui ont accepté les maris pour avoir le mariage et sortir du « couvent ». On devine ce qui a pu résulter de pareilles associations entre des êtres plus étrangers encore les uns aux autres par les mœurs et les habitudes que par le langage.

Les unions ainsi formées sont tout bonnement monstrueuses. La femme a pour son mari une répulsion qui va jusqu'à l'effroi ; le mari n'a pas des notions conformes aux nôtres sur le mariage ni sur les devoirs de protection qu'il impose.

De là, comme inéluctable et funeste conséquence, une prostitution éhontée partout répandue. Le plus grave, ce n'est point que d'anciennes ribaudes ne se soient pas purifiées au flambeau de l'hymen ; c'est que des enfants naissent de ces mariages, ou du moins à l'abri de la fiction légale.

Qui songe à s'occuper de cette triste progéniture ? Personne. Qu'a-t-on essayé pour soustraire ces pauvres petits au milieu déplorable où l'aveugle et cruelle destinée les a placés ? Absolument rien. Au lieu de chercher à les transformer en colons honnêtes et travailleurs, on les laisse aux prises avec les plus détestables exemples, et l'on prépare insoucieusement des candidats à la cour d'assises.

Le remède à une pareille situation, si fâcheuse pour le bon renom de l'Administration, n'est cependant pas difficile à trouver et, en l'indiquant, je n'ai point le mérite de l'avoir inventé. Ce serait la création d'instituts professionnels pour les enfants, garçons et filles, issus des ménages des condamnés. L'importance de ces maisons serait capitale au point de vue de l'avenir de la colonisation pénale, car il ne faut pas oublier que celle-ci est, par essence, une colonisation à deux degrés, c'est-à-dire où la première génération, facteur initial, est d'avance sacrifiée. C'est un arbre dont les branches ne sauraient donner de fruits qu'à la condition d'être greffées ; or, élever les enfants, c'est précisément greffer le sauvageon.

Des rudiments d'écoles de ce genre ont été installés, en Nouvelle-Calédonie, à Héméara et à Boureil. Voulez-vous savoir l'influence qu'elles ont eue sur le sort des fils et des filles de forçats qu'on leur a confiés ?

Pas un seul de ces enfants, pas un seul, vous entendez bien, n'avait passé en police correctionnelle avant l'année 1892,

époque à laquelle j'ai visité la colonie ; tous travaillaient et gagnaient honorablement leur vie. Que les théoriciens de l'atavisme s'arrangent de cela comme ils voudront, peu m'importe, mais voilà un fait, un document humain de premier ordre.

A Cayenne, on se plaint très légitimement qu'il n'y ait ni forgerons, ni menuisiers, ni cordonniers, ni boulangers, ni maçons, car on ne peut donner le titre d'ouvriers aux rares indigènes qui manient maladroitement de vieux outils ébréchés. Eh bien, messieurs de l'Administration, faites des ouvriers : vous n'avez qu'à le vouloir.

Bâtissez des écoles, gardez-y jusqu'à dix-huit ans les enfants des concessionnaires, donnez-leur une bonne instruction primaire, apprenez aux uns l'agriculture, aux autres des métiers manuels ; et, au bout de peu d'années, vous aurez ce peuplement que vous réclamez vainement à tous les échos. Vous aurez des colons intelligents, industrieux, acclimatés, et qui n'auront pas — c'est un point très important — l'arrière-pensée de quitter le pays après fortune faite.

Cela vous coûterait beaucoup moins cher que d'importer des nègres africains — si tant est que vous y réussissiez — qui augmenteront le nombre des paresseux et des incapables, ou des Annamites qui ne s'assimilent pas nos mœurs, et travaillent pour eux seuls sans profit pour la collectivité.

Ah ! ce serait une belle entreprise, une entreprise passionnante !

Je me résume. On réaliserait un progrès considérable, si on voulait bien prendre ces mesures très simples : ne mettre en concession que des Européens, encourager beaucoup les mariages, s'emparer des enfants aussitôt qu'ils atteignent l'âge de cinq ou six ans (il ne saurait être ici question de puissance paternelle), les élever dans des instituts professionnels bien organisés, bien dirigés, et ne pas les en laisser sortir avant dix-huit ans.

De son côté, l'administration métropolitaine garderait dans les maisons centrales toutes les femmes condamnées, dont la conduite serait trop mauvaise ou l'âge trop avancé pour qu'on puisse les donner en mariage à des forçats ou à des libérés.

Si je poursuis l'énumération des causes auxquelles on peut attribuer l'état lamentable de la colonie pénitentiaire, je

trouve l'habitude prise de limiter étroitement l'initiative des concessionnaires au lieu de leur rendre la main. Tandis qu'il faudrait les laisser se « débrouiller » et montrer ce qu'ils savent faire, on a la manie d'*imposer* à chacun tel ou tel genre de culture. Comme, d'autre part, les agents civils sont, pour la plupart, mulâtres, la culture de la canne est pour eux l'alpha et l'oméga de l'agriculture. La Guadeloupe et la Martinique hantent leurs rêves. C'est pour l'amour d'elles qu'on a construit, à huit kilomètres de Saint-Laurent, une usine à sucre, qui, d'ailleurs, ne fabrique que du tafia. Je crois inutile d'ajouter que, si le propriétaire de ladite usine ne s'appelait pas l'État, son exploitation l'aurait conduit en droite ligne dans un asile d'indigents. L'année dernière, l'usine était en déficit de plus de cinquante mille francs pour une seule *roulaison* (récolte). Or, pas de cannes, pas d'usine : cruel dilemme. Pour donner au paysage un vague aspect de vallée guadeloupéenne ou de mamelon martiniquais, — car il m'a été impossible de découvrir un autre prétexte à cet entêtement saugrenu — on oblige le concessionnaire, sous peine de dépossession, à planter de la canne, et encore de la canne, et toujours de la canne[1]. Pendant ce temps on fabrique partout du sucre avec de la betterave, et, dans les colonies sucrières, peu à peu on abandonne la vieille industrie démodée.

Aussi le pauvre diable se gardera bien, s'il a femme et enfants en France, de solliciter pour eux un passage ; s'il est célibataire, il se gardera bien de se créer une famille. Découragé ou peu encouragé, n'ayant aucune perspective d'aisance, il ne voit bientôt dans sa situation privilégiée que la jouissance d'une demi-liberté. Quand il a quatre sous dans sa poche, il les boit en compagnie de femmes de concessionnaires arabes.

Les cabanes devant lesquelles passent les chemins vicinaux de Saint-Laurent sont donc, pour la plupart, des repaires de la pire espèce. De loin en loin, on rencontre une maisonnette à peu près habitable, entourée d'une velléité de jardinet. Mais combien rares, ces oasis !

1. Un gouverneur, qui était un homme de couleur, fit arracher des plantations entières de café en plein rapport.

V

Ma visite aux *concessionnaires ruraux* de la commune de Saint-Laurent m'a fort désappointé, car je n'ai trouvé aucun cas caractérisé de régénération morale et de réascension sociale. Que dirai-je des *concessionnaires urbains*, forçats en cours de peine ou libérés, qui peuplent les faubourgs et se partagent avec les cabaretiers usuriers, d'origine libre, le commerce de la localité ?

Les concessionnaires urbains sont presque tous — car il y a parmi eux de simples favorisés — d'anciens ouvriers professionnels que l'administration a employés pendant leur séjour au bagne. Comme on avait besoin d'eux dans les ateliers, on ne leur a jamais mis la bêche en mains, et ils sont impropres à recevoir une éducation agricole. Évidemment, ce n'est pas leur faute, et il serait peu équitable qu'on les privât, le cas échéant, de la récompense qu'a pu mériter leur bonne conduite. Pour tout concilier, on a imaginé de leur concéder des « lots de ville » d'une superficie suffisante pour qu'ils y bâtissent une case de deux ou trois pièces, dont l'une servira de boutique ou d'atelier.

Ils n'ont pas le droit de quitter Saint-Laurent, mais ils peuvent — même s'ils sont en cours de peine — vendre, acheter, avoir des correspondants et des représentants. En sorte que de respectables négociants ou banquiers échangent avec ces messieurs des lettres où on lit : « J'ai reçu votre honorée en date du... » ou bien : « toujours dévoué à vos ordres... »

Cela ne paraît-il pas un peu bizarre et choquant ? La création d'une classe de commerçants à la fois patentés et forçats et dont le Bottin — s'ils étaient assez nombreux pour avoir un Bottin — indiquerait les numéros matricules en même temps que l'adresse, est, assurément du domaine de la fantaisie, et jamais la loi de 1854 n'y a fait allusion. On comprend, en effet, très bien que, chez le colon *rural*, l'amendement psychique se développe avec l'aisance matérielle ; cette aisance ne s'obtiendra qu'au prix d'efforts persévé-

rants, de travail opiniâtre, de fatigues supportées avec énergie, d'épargnes réalisées sou à sou — toutes choses qui constituent des témoignages tangibles de résipiscence. Mais il n'en va pas de même pour le concessionnaire *urbain*. Comment le négoce peut-il avoir sur l'âme et sur le cœur du condamné une influence bienfaisante? Je ne le vois pas du tout. Ici, la chance, l'habileté, le hasard feront souvent plus que le labeur. L'esprit de lucre tiendra lieu de l'amour de la terre. Et puis, la vie de famille, sans l'isolement, perdra sa vertu spécifique ; femme et enfants voisineront, et les commérages, entre gens de cet acabit, seront funestes.

Remarquez encore que le concessionnaire rural, tout en jouissant d'une sorte de liberté conditionnelle, demeure astreint au labeur, puisque, sans ce labeur, il ne peut vivre. La société n'a pas abdiqué ses droits sur lui ; le travail forcé est devenu le travail volontairement obligatoire : en somme, la servitude pénale est toujours là. L' « urbain », au contraire, sera souvent un gaillard adroit, qui terminera sa peine en prenant le frais sur le pas de sa porte, la tête coiffée d'un bonnet grec, les pieds chaussés de pantoufles en tapisserie.

Si l'on ne trouve pour récompenser les condamnés non cultivateurs d'autre moyen que d'en faire des concessionnaires urbains, je voudrais que les seuls métiers autorisés fussent ceux qui sont directement utiles à l'industrie agricole : charrons, charpentiers, forgerons, mécaniciens, bourreliers. Il faut supprimer absolument le coiffeur qui va tous les matins faire la barbe aux fonctionnaires et le type hybride du galérien-homme d'affaires : c'est assez que de nombreux hommes d'affaires deviennent galériens.

Je suis convaincu que des cantines administratives suffiraient largement pour procurer à la population pénale les quelques denrées dont elle a besoin ; car il ne faut pas perdre de vue que le colon issu du bagne doit vivre *sur* son champ et *de* son champ ; il doit construire lui-même sa maison, fabriquer de ses mains son mobilier. N'est-il pas une sorte de Robinson échappé à la tempête?

Quant à la population libre, — restreinte, si c'est possible, aux seuls fonctionnaires, officiers et agents — deux magasins pourvus d'une autorisation spéciale et révocable, soumis à

d'étroits règlements de police, lui vendraient les objets qu'elle désirerait acheter sur place. Tout le monde y gagnerait, consommateurs et commerçants.

L'organisation de Saint-Laurent se prêterait facilement à l'exécution des quelques réformes que j'ai indiquées. Mais l'État devrait profiter des avantages que lui offre ce territoire, où il est libre de ses mouvements, pour y concentrer tout son personnel. Pourquoi ne point constituer une province du Maroni, où l'on transférerait tous les pénitenciers égrenés le long des côtes de la Guyane, les dépôts, prisons, exploitations et ateliers? Il y a place pour eux à côté de la colonisation pénale, à côté de la relégation, qui s'y est établie depuis 1887.

Cette province formerait une colonie distincte qui échapperait entièrement à l'autorité du gouverneur de la Guyane. La Guyane, évidemment, perdrait beaucoup à l'exode général des employés du service pénitentiaire, des surveillants militaires, des troupes : elle serait réduite à ses propres ressources en fait de main-d'œuvre, de matériel, de batelage ; les navires affrétés par l'État ou que ses fournisseurs lui envoient de Bordeaux, de Saint-Nazaire, de Marseille mettraient le cap sur Saint-Laurent et ne toucheraient point à Cayenne. Il est certain que les revenus de l'octroi baisseraient sensiblement et que nombre de magasins fermeraient. Mais ce serait donner satisfaction aux revendications du Conseil général, qui ne cesse de protester en termes indignés contre la présence du bagne, honte imméritée qu'on inflige au pays.

Les Guyanais seraient mal venus à se plaindre puisqu'ils demandent si instamment à être délivrés de l'odieux voisinage de la chiourme. Je sais bien qu'ils ne fulminent aussi bruyamment que parce qu'ils se croient certains qu'on n'exaucera pas leurs prières. C'est une raison de plus pour les prendre au mot et les mettre en demeure de montrer qu'ils sont gens à avoir le courage de leur opinion.

VI

La colonie autonome du Maroni, ayant à sa tête un homme intelligent, dévoué, actif et capable d'initiative, serait une belle

entreprise à tenter. Il lui serait facile d'attirer sur son territoire bon nombre de tribus sauvages ou à demi civilisées, qui errent sur la rive hollandaise ou dans les régions du haut Maroni, et qui formeraient un appoint précieux de population.

Les principales sont les Oyacoulets, les Bonis, les Galibis, les Youkas ou Bosch, les Poligoudoux, les Paramakas.

Seuls, les *Oyacoulets* ne paraissent pas assimilables. Ce sont des Peaux-Rouges dignes des romans de Cooper, dont les héros s'appellent « la pluie qui marche » ou « le grand Vautour ». Ils sont tellement primitifs, qu'ils ne connaissent pas l'usage du fer. Ils obéissent à un chef héréditaire. Leur costume n'est pas plus compliqué que leur gouvernement ; ces gens-là estiment que peindre son corps, c'est le vêtir : comme ornements, ils portent des plumes, des colliers de dents d'animaux et des bracelets en coquillages.

Bien différents sont les *Bonis*. Ce peuple a soutenu vaillamment plusieurs guerres contre les Hollandais, contre les Galibis et les Oyacoulets. Les Bonis nous ont aussi combattus, mais les vieilles querelles sont oubliées, et ils ne cessent de nous prodiguer des témoignages de sympathie. En 1892, plusieurs groupes de Bonis traversèrent le fleuve et vinrent solliciter le protectorat de la France. On leur concéda un territoire près de Saint-Laurent, où ils s'établirent aussitôt [1]. Leur chef, ou Gran-man (great man), nommé Ouato, les y conduisit et, nouveau Moïse, mourut en abordant cette terre promise.

Avant d'expirer, il réunit ses capitaines et désigna, pour lui succéder, le plus jeune de ses fils, Occhi [2], notre partisan dévoué. Celui-ci, conformément à la volonté du défunt, reçut, après les deux années de deuil prescrites par les coutumes, l'investiture solennelle devant l'assemblée des guerriers. La France lui sert une liste civile de douze cents francs. Occhi s'en contente ; mais, cependant, il nourrit une ambition : celle de posséder un uniforme et, surtout, un casque orné d'une aigrette tricolore. Ce costume et ce pompon lui semblent né-

1. Ce village a été baptisé, un peu prétentieusement, *Bonisville*.

2. Chez les Bonis, le pouvoir du Gran-man est héréditaire, mais le droit d'aînesse n'existe pas. Le Gran-man gouverne avec l'assistance d'un conseil des notables dont tous les vieillards de la tribu font, de droit, partie.

cessaires à son prestige et il y verrait le gage de notre amitié. Les bureaux de Paris ont, jusqu'ici, regimbé devant cette dépense somptuaire.

Tout en face de Saint-Laurent, à côté du poste hollandais d'Albina, demeure, je l'ai dit, une assez nombreuse tribu de *Galibis*. Ces naturels sont doux, mais un peu nonchalants, quoique hardis pêcheurs et bons chasseurs. Ils fabriquent, pendant leurs fréquents moments de loisir, des poteries qu'ils échangent contre des victuailles et surtout contre du tafia. Petits et laids, ils ont la peau bronzée, portent les cheveux longs et n'ont pas de barbe. Ils s'enduisent le corps d'une peinture sur laquelle ils dessinent — le dessin mutuel — des arabesques plus ou moins artistiques. Un calimbé et des bracelets composent leur costume; les femmes y ajoutent deux paires de jarretières en cordelette, très serrées l'une au-dessus, l'autre au-dessous des mollets, ce qui produit l'effet très apprécié d'atrophier ceux-ci au profit du haut de la jambe. Ces dames ont les lèvres percées d'aiguilles : qui s'y frotte, s'y pique! En les voyant fumant de vieilles pipes en terre très « culottées », je ne pus retenir cette exclamation :

— Mon Dieu, que voilà de vilaines créatures!

— Si vous restiez deux ans à Saint-Laurent, vous les trouveriez charmantes, me répondit le compagnon qui me guidait.

Et comme je riais de sa boutade paradoxale, il me conta — en me citant noms et dates — l'aventure d'un médecin de la marine qui s'était épris follement d'une demoiselle galibi. Afin de se rendre incognito auprès de sa belle, il traversait chaque nuit le Maroni, étonnant exploit de tendresse et de natation! Le docteur finit par enlever la chère enfant et par l'épouser très légitimement après avoir donné sa démission.

Une remarque assez curieuse à propos de cette peuplade, c'est que nous parlons galibi sans le savoir, tout comme M. Jourdain faisait de la prose; ainsi, caïman, pirogue, ananas, tapir, hamac, sont des mots galibis. Quand on pense que Littré s'est donné beaucoup de mal pour faire dériver hamac de hangenmatten (*hangen*, suspendre; *matten*, nattes)!

Les *Youkas*, plus connus sous le nom de *Bosch* (nègres des bois) descendent de nègres marrons qui se sont enfuis de la Guyane hollandaise en 1712, après la prise de Surinam par

l'amiral français Cassar. Très vigoureux, extraordinairement habiles à tous les exercices du corps, ce sont d'incomparables canotiers ; ils font franchir à leurs légères pirogues les plus dangereux rapides et on n'a pas le temps de dire ouf ! qu'on est en bas du saut.

Presque toutes les marchandises envoyées dans les placers sont transportées par eux. Nous ferions bien, pour nous les concilier, de ne pas frapper leurs produits des droits exorbitants que le fisc de la Guyane exige. Le jour où la province du Maroni serait autonome, les Bosch y viendraient en foule[1].

Les *Poligoudoux* seraient encore bons pour le peuplement. Ce sont d'anciens soldats noirs à la solde de la Guyane néerlandaise, qui ont déserté pendant la guerre avec les Bonis ; leurs sympathies et leurs intérêts les portent de notre côté, mais les règlements fiscaux sont là qui les repoussent.

Il en est de même des *Paramakas*, race nombreuse, issue des croisements des nègres et des Peaux-Rouges, habiles canotiers, bons pêcheurs, curieux de la civilisation, capables d'y être initiés et préférant les Français aux Hollandais.

Je suis revenu du Maroni avec leur Gran-Man et sa famille. Ce Grand-Man est un beau vieillard aux traits réguliers, et dont l'attitude ne manque pas de dignité. Pendant la traversée, j'ai causé avec lui en me servant de son fils qui parle le français avec l'accent provençal, et j'ai pu me convaincre qu'il a le sincère désir d'obtenir notre protectorat.

Lorsque nous fûmes, à l'arrivée, sur le point de nous séparer, il me tendit sa main chargée de bagues et inclina gravement la tête en prononçant une longue phrase.

— Que dit-il? demandai-je au dauphin.

— Le Père désire savoir si l'eau coule à Paris, comme à Saint-Laurent, car il a l'intention de voir Paris. Lorsqu'il y sera, il te demandera de le conduire par les rues.

1. Chez les Youkas, la polygamie est le privilège des chefs, qui possèdent deux ou trois femmes. Leur Gran-Man ne permet à ses sujets de se marier qu'autant qu'une enquête a prouvé que les candidats sont en mesure de nourrir leur famille éventuelle. Ils croient en Dieu qu'ils appellent *Gadou* ; ce « Dieu », disent leurs prêtres, est celui qui a fait les hommes, les singes rouges, le riz, les pingos, le manioc. Ils admettent aussi l'existence du Diable qu'ils nomment *Didibi* : après la mort, les bons sont en présence de Gadou, les méchants sont frappés par Didibi. On croit qu'il n'y aurait pas beaucoup à faire pour christianiser les Bosch.

J'assurai au Grand-Man que je me ferais un véritable plaisir de me promener avec lui sur le boulevard.

Ces quelques détails au sujet des anciens habitants de la Guyane, refoulés dans les environs de la commune pénitentiaire, montrent qu'on pourrait en tirer un bon parti. La colonisation pénale trouverait dans cet élément indigène une aide puissante à son développement; le voisinage de ces peuplades libres, mais pour lesquelles nul ne réclame encore l'électorat, n'aurait aucun des inconvénients qui empêchent l'administration pénitentiaire de vivre côte à côte avec l'administration coloniale. Parmi les sauvages ou demi-sauvages, le bagne n'effraierait, ne gênerait personne.

Supposons la colonie du Maroni constituée avec sa puissante main-d'œuvre, réunie sous une seule autorité; supposons qu'on ait fondé des écoles professionnelles pour les enfants des condamnés; qu'on ait donné des terres à ces peuplades indiennes ou métisses, valeureuses, fortes et dociles; supposons enfin qu'il se soit écoulé un laps de temps égal au moins à la durée d'une génération. Ces hypothèses admises, nous pouvons prophétiser qu'alors Saint-Laurent-du-Maroni sera devenu une grande ville, que ses wharfs seront encombrés de marchandises, ses quais couverts de docks, ses rues sillonnées de tramways; entre les rives de son fleuve majestueux se croiseront des navires qui emporteront en France des chargements de bois précieux, de minerais d'or et d'argent, de rhum, de café, et qui rapporteront de France des vins, des farines et des journaux de modes.

PAUL MIMANDE.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

LETTRES

A

LA MARÉCHALE

— 1854 —

Madame la maréchale comtesse de Saint-Arnaud nous a fait l'honneur de nous communiquer la série complète des lettres que lui écrivit le maréchal pendant la guerre de 1854. Ces lettres sont adressées à Yeni-Keuï, puis à Thérapia, où madame la maréchale habitait un palais mis à sa disposition par le Sultan. Elles sont datées de Gallipoli, de Varna, de la mer Noire — à bord de la *Ville-de-Paris* — et de Crimée.

Le maréchal écrivait à la maréchale presque tous les jours, quelquefois plusieurs fois par jour. Les grands et les petits événements, les affaires publiques et les affaires privées se mêlent dans l'intimité d'une correspondance qui est une chronique saisissante de la guerre jusqu'à la mort du maréchal : installation à Varna; formation de l'armée; relations avec les alliés, premiers projets de campagne contre les Russes, qui assiègent Silistrie; trouble et incertitudes après que les Russes se sont retirés derrière le Pruth; crainte que la guerre ne devienne européenne ou ne finisse par une transaction bâtarde; et

cette terrible question : « Que faire de l'armée? Où aller? Verra-t-on enfin les Russes? » Puis, c'est la décision prise d'aller en Crimée et de frapper un grand coup à Sébastopol; mais alors, à Varna, le choléra, l'incendie, tous les fléaux; enfin, le départ pour la Crimée, la bataille et la victoire.

Quelques-unes de ces lettres ont été publiées au tome II des *Lettres du maréchal de Saint-Arnaud* (2 volumes, Michel Lévy) et encore est-ce le plus souvent par extraits. L'éditeur de cette correspondance n'a guère retenu que les renseignements sur des faits historiques connus. Nous n'avons reproduit aucun des passages publiés de ces lettres, mais nous donnons ce qui en a été exclu, la partie personnelle, intime et vivante.

Cela, s'ajoutant aux nombreuses lettres, tout entières inédites, que nous avons choisies dans la correspondance, donne un document direct sur le maréchal de Saint-Arnaud. Il se montre là comme il était, caractère énergique jusqu'à l'héroïsme, cœur aimant et tendre. Il souffrait d'être séparé d'une femme charmante et qu'il adorait. Il luttait contre une maladie atroce, et qu'il savait mortelle; ses jours étaient comptés; par moments, il désespérait de vaincre avant de mourir. Il y a, dans cette correspondance, mêlé au drame historique, un drame personnel poignant. Elle est donc un de ces documents sur les personnes que recherche la *Revue de Paris* et qu'elle aime à publier pour éclairer notre histoire contemporaine, si riche, si variée, si mal connue encore. — ERNEST LAVISSE.

I

Varna, 19 mai 1854, 2 heures.

Chère bien-aimée,

Une minute pour te dire que je t'aime et qu'arrivé ici à neuf heures, j'ai déjà fait une besogne immense. Tous mes plans ont été adoptés à l'unanimité, et j'ai pris la position et l'influence qui conviennent à un maréchal de France qui tient le drapeau de son pays.

Je me porte bien, je vais passer les Turcs en revue, visiter les établissements militaires, et cette nuit, à deux heures, nous

partons pour Schumla[1]: mardi matin, je t'embrasserai. J'ai bien pensé à toi et je t'aime de toutes les forces de mon âme.

II

Gallipoli, le 26 mai, 11 heures du soir.

Ma bien-aimée Louise,

Je ne puis pas dormir et j'ai quitté mon lit pour t'écrire. J'y étais mal à mon aise et je me sens mieux depuis que je suis occupé de toi et que je te dis que je t'aime. Je viens de donner vingt baisers à ton portrait, tu me les rendras. Si je ne t'écrivais pas ce soir, ma Isette, je ne pourrais peut-être pas t'écrire demain, car j'aurai bien à faire. Je me lève à cinq heures pour aller passer la revue des troupes, puis je déjeune chez le prince Napoléon[2] et vers deux heures je serai de retour à Gallipoli.

Aujourd'hui j'ai fait bien des choses et j'ai acquis la triste certitude que l'armée n'était pas encore prête à faire ce que je voulais. J'espère que dans peu nous serons en mesure.

Canrobert passera par Yeni-Keuï le 31 ou le 1er juin, et il te remettra une lettre et te donnera de mes nouvelles. Je ne serai près de toi que le 3, et, le 5, je repartirai pour Varna. Ensuite je reviendrai passer quelques jours à Yeni-Keuï, et je repartirai pour Gallipoli ou Andrinople.

Yusuf[3] ira à Varna avec moi pour organiser les bachi-bouzouks.

Nador est superbe et mon cheval noir aussi. Youk est très bien, mais Trilby et Mina sont fous depuis leur voyage sur mer : c'est peut-être le changement d'air et de nourriture qui les anime. J'ai été très bien la nuit dernière et toute la journée : il paraît que l'opium attaque vigoureusement ma douleur[4], — et puis je n'ai pas le temps d'être malade, mais j'ai toujours celui de t'aimer et de te le dire. Adieu, ma Isette, à demain.

1. Les troupes turques étaient à Schumla, sous le commandement du généralissime Omer-Pacha.

2. Lieutenant-général, commandant la 3e division de l'armée d'Orient.

3. Le général Yusuf, dey de Constantine, qu'on fit venir d'Algérie pour organiser les troupes indigènes.

4. Le maréchal souffrait, depuis l'hiver précédent, d'une péricardite avec adhérence du cœur.

III

Gallipoli, 30 mai.

Ma femme bien-aimée et chérie,

On m'a remis ce matin les deux gentilles lettres que j'ai baisées et rebaisées, comme ton portrait que j'ai fait admirer hier soir à mes convives qui t'ont trouvée bien gracieuse et bien gentille. ceux pas bêtes.

J'ai reçu de bonnes nouvelles de Silistrie par un aide de camp qui en arrive et qui m'est envoyé par Omer Pacha avec des dépêches. Les 23, 24 et 25 les Russes ont attaqué Silistrie et ont été repoussés partout avec une perte de cinq mille tués ou blessés qu'ils n'ont pas pu enlever. Ils se sont retirés à trois heures de Silistrie et j'espère que la place tiendra six semaines. Tout va bien, et j'aurai le temps d'organiser mon armée, et d'être fort pour achever les Russes. On m'annonce la division Forey[1] qui arrive d'Athènes : dans deux heures, deux frégates chargées de troupes seront dans le port. Le reste suit. Les bâtiments à vapeur que j'ai envoyés dans la Méditerranée m'ont ramené quatorze transports chargés de chevaux. Je suis plus content, tout arrive peu à peu. Un coup de vent du sud de trois jours me ferait tant de bien !...

Ma santé est très bonne ; progrès général lent mais sûr.

Adieu, ange aimé, je n'ai plus que le temps de t'envoyer des millions de baisers.

A toi pour la vie.

IV

Varna, 27 juin.

Quelle journée j'ai passée hier, ma chère Louise : c'est la plus mauvaise depuis plus de six mois. Cinq crises avec des douleurs atroces : forcé de m'arrêter au milieu de la rue, d'entrer dans une maison et de m'asseoir. Je voulais aller

1. La 5e division ; elle avait fait une démonstration au Pirée.

chez lord Raglan[1], mais je n'en ai pas eu la force, et j'ai été obligé de m'arrêter chez Canrobert, où je me suis tordu sous d'horribles douleurs. Une fois la crise passée, je suis rentré dans mon état ordinaire, mais brisé, anéanti. Cabrol[2] est un peu désarçonné : impossible de voir clair dans cette affreuse maladie. Ma nuit a été un peu fiévreuse et agitée ; ce matin, je vais bien. Le *Berthollet* t'a apporté quelques lignes écrites à la hâte et entre deux douleurs. Tu sais la grande nouvelle, la fuite des Russes, qui ont abandonné le siège de Silistrie[3], ont repassé le Danube et n'ont pas osé nous attendre dans les retranchements qu'ils avaient élevés avec tant de peine. Tout cela est bon pour les Turcs, mais pas aussi bon pour nous. J'avais quatre-vingt-dix-neuf chances contre une de battre les Russes sous Silistrie, et les voilà qui s'en vont, et je suis sûr qu'ils ne s'arrêteront que derrière le Pruth, où je ne veux pas aller les chercher. Ce sont de nouveaux embarras.

J'ai des affaires par-dessus la tête comme partout, et chaque jour cela augmente, car chaque jour les troupes arrivent à Varna. La 5e division a commencé à débarquer. Ce sera un grand ennui que cette agglomération de troupes à Varna. On ne peut pas laisser les soldats inactifs sans danger... Quelle boutique à mener! Ce ne serait rien devant l'ennemi, c'est énorme dans les conditions où nous sommes.

Adieu, ma Isette bien aimée. ta lettre m'a fait du bien.

V

Varna, le 27 juin.

Chère bien aimée Isette, ma femme chérie et adorée,

J'ai, après-demain jeudi, à dîner le prince Napoléon, le duc de Cambridge, lord Raglan, lord de Ross et tous les généraux anglais et français. Tâche de m'envoyer assez à temps

1. Le général en chef de l'armée anglaise.

2. Le docteur J.-F. Cabrol, médecin en chef de l'état-major de l'armée d'Orient, médecin ordinaire du maréchal. Son Journal a été publié tout récemment, par M. P. de Régla (Librairie Tresse et Stock).

3. Le 23, après un échec devant le fort d'Arabtabia

des légumes frais, des fraises, des cerises et des groseilles, ce que tu trouveras de plus beau. Je veux leur donner un bon dîner si cela est possible. Tu n'as pas une minute à perdre et il faudra guetter le passage du premier vapeur se dirigeant sur Varna. Si tu avais les légumes et les fruits prêts, tu pourrais en charger le *Lloyd* autrichien qui part mercredi. Mais je crois que cela sera difficile.

Pas de nouvelles de ces gueux de Russes : je n'en aurai que dans quelques jours et alors je verrai ce que je veux faire. Il faut aussi attendre ce que vont décider les Autrichiens[1]. Nous sommes dans un moment critique. Que Dieu nous inspire ! Je dîne ce soir chez lord Raglan ; nous sommes toujours les meilleurs amis du monde. Les Français et les Anglais sont pêle-mêle dans les camps. Adieu, chère bien aimée, le temps me presse. Crois bien que personne au monde ne t'a aimée, ne t'aime, et ne t'aimera autant que ton mari.

VI

Le 27.

Le *Naïb* est en rade avec cinquante chefs circassiens ; je les recevrai à midi et demi. C'est une chose grave et qui, selon la réponse que je vais recevoir de ma commission envoyée à Sébastopol et que j'attends, pourrait bien me mener droit à Anapa et en Circassie. C'est ce qui serait le plus facile à faire et le plus vite fait : à moins que Sébastopol ne soit bien facile, je le garderai pour le printemps prochain. Alors nous aurons plus de moyens de tous genres, plus d'hommes, et nous serons mieux préparés.

Comme tout cela est embarrassant à caser et à concilier ! quelle responsabilité ! Ce sera bien pire encore si je suis envoyé au Congrès, s'il y en a un. Je ne me vois pas de longtemps à Paris. Adieu. Je ne ferme pas ma lettre. Je t'aime, je t'aime, je t'aime.

Ouf ! chère Isette, quelle corvée ! Quelle odeur ! Ces chefs

1. Les troupes autrichiennes, massées en Transilvanie, commençaient à pénétrer dans les principautés, sans empressement : la retraite des Russes donnait à l'Autriche toute satisfaction.

circassiens sont superbes, mais ils puent comme des boucs de première classe.

Adieu, ma Isette adorée. Ce dîner à bord du *Bellerophon* m'embête beaucoup, mais je ne puis reculer. Je n'aime plus que le repos.

VII

Varna, 29 juin.

Chère bien-aimée,

Je suis dans tous mes états, le temps passe, l'heure marche, le dîner s'apprête et les fruits n'arrivent pas. Je vais faire comme Vatel! J'ai un lustre en feuillage, des glaces, des écrevisses, un *projet* superbe (prononce brochet), des dindonneaux truffés et des cailles, mais pas de fruits, bon Dieu! en plein juin. Enfin je mets ce malheur avec la fuite des Russes.

Tu dois être en pleine installation et tu ne m'en parles pas. J'ai un peu moins souffert aujourd'hui ; il y a moins d'orage et Cabrol m'a farci de ventouses sèches. Il voudrait me mettre des sangsues, je m'y oppose. Cette nuit je ne l'ai pas fait lever. Adieu, chère Isette chérie et aimée, j'attends des nouvelles pour t'en donner. J'ai écrit à l'Empereur. Je t'aime et t'adore.

VIII

Varna, 30 juin, 8 heures du matin.

Chère Isette,

Tu es une drôle de petite femme aimée bien amusante. Ou tu dormais ou tu donnais une médecine à ton chien quand tu as lu ma lettre. Où as-tu vu que je t'avais demandé de la viande et du poisson?... Je regorge de ces denrées peu coloniales. Je ne voulais que des légumes et des fruits. Ton envoi et tes paniers viennent de m'arriver par Jabuteau[1]... Tout était pourri, excepté Jabuteau cependant. La viande et le poisson étaient en putréfaction et avaient communiqué leur maladie aux fruits et aux légumes. C'était une infection. On a tout

1. Commandant du *Dauphin*.

jeté, et je crois les paniers aussi. C'était capable de donner la peste. Leçon pour l'avenir, ma Isette : d'abord tu liras mieux mes lettres, ensuite tu ne m'enverras plus que des fruits et des légumes très frais et par occasion opportune, c'est-à-dire qui ne fasse pas attendre.

Tes bonnes lettres ont fait passer tout cela, ma Isette chérie, et j'en avais besoin, car j'ai eu une nuit horrible. Jamais je n'ai tant souffert, j'ai cru que j'étouffais. J'ai presque perdu connaissance. J'ai pris de l'arsenic, rien ne fait, il faut souffrir jusqu'au bout, c'est atroce. Ce matin je suis bien, un peu brisé, mais c'est tout. La crise a duré plus d'une heure, c'est la plus forte que j'aie jamais eue. Espérons que Dieu aura pitié de moi.

Le dîner d'hier s'est très bien passé, gai et convenable. Le duc de Cambridge était près de moi, il a bu à ta santé... avec ma permission. Il est toujours excellent. Le prince Napoléon a couché chez moi. Il m'a gêné, car il m'a empêché de crier cette nuit, et j'y étais bien disposé.

J'ai eu hier quelques nouvelles, mais peu positives, et peu intéressantes. Les Russes sont concentrés de l'autre côté du Danube au nombre d'environ cent à cent vingt mille hommes. Je crois qu'ils réunissent leurs paquets pour s'en aller plus loin. J'ai fait partir ce matin de Villers pour Silistrie. Dans quatre jours j'aurai des nouvelles. La 4e division commence à arriver ce matin et débarque. Je n'aurai pas tout mon monde avant le 10 juillet.

Adieu, chère Isette, je prépare cette lettre d'avance, et je ne sais quand elle partira. Je t'envoie des foules de baisers.

IX

Varna, 1er juillet.

Chère bien-aimée,

Je rentre à Varna après une journée bien fatigante et je ne me suis jamais mieux porté : six lieues, revue de trois divisions, huit heures de cheval, vent de siroco, pluie et pas de douleurs ! C'est inconcevable. Je suis monté à cheval à huit heures du matin après une assez bonne nuit, coupée

par une petite heure de douleurs, et je suis rentré à six heures et demie du soir. Le prince était abîmé par le siroco. Je vais me coucher en pensant à toi, et je me lève demain matin à cinq heures pour aller à la flotte qui m'attend. On a fait de grands préparatifs. J'y entendrai la messe et prierai Dieu pour que tu m'aimes. Je rentrerai le soir à Varna.

Pas encore de nouvelles des Russes. J'enrage. Mon armée, que j'ai vue tout entière, est superbe et pleine d'ardeur : ils m'ont reçu comme les Anglais aux cris de : « Vive le Maréchal ! » Quels braves gens, et quel malheur de les faire tuer ! La 1re brigade de ma 5e division est débarquée, me voilà bien fort. Je vais avoir une grande conférence demain avec les amiraux : il faut que nous fassions quelque chose.

Adieu, ma Isette, j'attends de tes nouvelles avec impatience.

X

Varna, 2 juillet, 8 heures du soir.

Je rentre de Baltchick[1] ma Isette bien-aimée, et j'ai payé assez cher la vue d'un magnifique spectacle. La flotte, déjà superbe par elle-même, était augmentée aujourd'hui de cinq gros vaisseaux de ligne de l'escadre de Bruat, qui est venue mouiller devant nous par une belle brise. Le mouillage a été habilement fait, et les Anglais, chez qui j'étais dans ce moment, ont dû applaudir eux-mêmes. Nos vaisseaux n'ont rien à envier aux leurs sous aucun rapport. J'ai vu la *Ville-de-Paris* de l'amiral Hamelin, et la *Britannia* de l'amiral Dundas, et j'aime mieux la *Ville-de-Paris*. Mais out cela était assaisonné d'une houle affreuse, nous avons eu toute la journée gros vent et grosse mer, et j'étais tout malade. Jamais je ne m'accoutumerai au perfide élément. C'est stupide. Le général Bosquet est arrivé, et sa colonne le suit de près. Nous avons de mauvaises nouvelles d'Asie, où les Turcs se sont fait frotter par les Russes. Il faudra peut-être aller par là. Pas de nouvelles des Russes, c'est inconcevable. Je n'ai pas eu de tes nouvelles depuis hier, ma femme chérie, et cela me semble un peu long. J'espère bien en avoir demain. Je

1. Le mouillage des flottes alliées, dans le golfe de Varna.

te suis de la pensée; aujourd'hui tu dois t'être installée à Thérapia. J'ai entendu la messe à bord de la *Ville-de-Paris*, et j'ai prié pour toi avec ferveur. J'ai eu de petites crises dans la journée, et ce n'est pas étonnant, après la détestable nuit que j'avais passée : orage, tonnerre, grêle, vent, pluie et crise qui a duré une heure.

Adieu, Isette chérie, je vais me reposer et penser à toi que j'aime.

XI

Varna, 3 juillet, 10 heures du matin.

Chère bien-aimée Isette chérie,

J'ai passé une nuit excellente, pas de douleurs et un sommeil réparateur jusqu'à sept heures. Je suis très bien ce matin. J'ai fait mon rapport, donné mes ordres et je me prépare à supporter le siroco qui va encore souffler aujourd'hui. C'est le troisième jour.

J'ai reçu quelques nouvelles du Danube. Les Russes se concentrent, font de grosses démonstrations, et construisent des batteries, mais c'est évidemment une ruse de guerre pour cacher leur retraite qui est difficile à cause de leurs gros bagages et de leur grosse artillerie. Il leur faut plus de dix mille arabas [1]. Avant un mois, ils seront derrière le Pruth, et en attendant ils font filer des troupes par derrière Braïla, ils prendront la ligne de la Seret d'abord. Tout cela ne me fait pas espérer de les joindre et je m'en désole. Il faut inventer quelque chose pour leur faire du mal autre part que sur le Danube.

C'est une grosse responsabilité que la mienne, chérie, et j'en suis souvent épouvanté. Cependant je marche franchement au but.

Omer-Pacha m'a écrit une lettre prétentieuse et orgueilleuse. Cet homme s'attribue tout ce qui est bien. C'est lui qui a sauvé Silistrie, forcé les Russes à s'en aller et c'est vraiment risible; je le laisse dire. Pas de nouvelles encore des Autrichiens. On dit cependant que l'empereur d'Autriche a déclaré

1. Chariots en bois.

hautement qu'il ferait la guerre aux Russes s'ils ne quittaient pas les principautés... Voilà les Russes qui commencent à filer, alors il n'aurait plus besoin de leur faire la guerre. L'avenir est gros de suppositions et d'événements graves. Tout cela ne m'empêche pas de t'aimer et de penser à toi à chaque instant du jour.

Adieu, chérie, aimée Isette.

XII

Varna, 4 juillet.

Chère petite bien-aimée,

En me réveillant, on me remet tes trois gentilles petites lettres, et j'en avais bien besoin pour me faire oublier ma crise de la nuit qui n'a cependant pas été aussi longue qu'à l'ordinaire, et mes autres ennuis. Je ne sais ce que fait le *Berthollet*, il ne m'a pas rapporté le courrier de France, je n'ai que les lettres assez insignifiantes et officielles qui me sont adressées sous le couvert de l'ambassadeur. Je n'y comprends rien. Le *Bauschu*, qui ramènera le duc de Cambridge, sera probablement plus adroit et nous rapportera nos lettres de famille. J'ai baisé et rebaisé tes lettres. Si tu m'aimes je suis bien heureux, ton amour me tient lieu de tout et je me soucie peu alors de la paix ou de la guerre.

Omer-Pacha est ici et déjeune avec moi. La diplomatie va commencer. Le monsieur est très fin et il voudrait se servir de nous pour tirer les marrons du feu, nous faire faire les corvées et en retirer le profit et la gloire, mais il a affaire à un singe aussi malin que lui. Il est bien difficile de manœuvrer entre tous ces écueils, les Anglais qui ont leur politique invariable et intriguent toujours pour saisir de l'influence partout; les Turcs faibles, sans moyens, et qui ont à leur tête aujourd'hui un homme ambitieux, vaniteux, et qui rêve la toute-puissance: il se croit l'homme de la victoire, l'homme du siècle, et les Turcs en ont besoin et ont peur de lui. Les Anglais le soutiennent. Tout cela me met dans une position délicate, difficile, mais j'en sortirai avec beaucoup de réserve, de mesure et une dignité ferme. Je crains la faiblesse et la versa-

tilité du sultan. Pas de nouvelles de l'Autriche, tout est là.

Te voilà installée, j'en suis bien aise, pauvre amie; je ne sais pas si je pourrai aller t'embrasser, mais je ne peux pas te faire venir à Varna; je suis dans une véritable caserne, tu ne voudrais pas y rester, ce n'est pas convenable. Laissons les affaires s'éclaircir.

XIII

Samedi, 8 juillet, Varna.

Nous n'avons pas encore notre courrier du 4, ma Isette adorée, conçois-tu cela? Quelle boutique mal installée ! Je vais organiser un service spécial pour cela. Personne à Constantinople ne s'occupe de cela, ni le chargé d'affaires, ni le directeur des postes, ni la marine, ni personne, et nous, nous attendons le bec dans l'eau. Je suis bien mécontent et je vais distribuer des coups de boutoir. Je ne sais pas quand mes lettres et tes journaux te parviendront. Je ne vois que le *Berthollet* qui, sans doute, me rapportera enfin le courrier, et que je ferai repartir de suite pour porter le nôtre à Constantinople. Tous ces inconvénients sérieux sont la conséquence des distances et d'un service mal organisé.

L'Autriche a encore fait un petit pas et nous envoie un majoralick pour s'entendre avec les commandants des armées alliées. Nous verrons, quand il viendra, ce qu'il a dans le cœur. Je ne vois pas encore l'armée autrichienne en Moldavie : que l'on se batte ou que l'on traite, je crois que l'intérêt de la France est que je me porte en avant et que j'aille occuper Bucharest, pour avoir quelque chose entre les mains. D'ailleurs, l'armée sera mieux en Valachie pour y passer l'hiver qu'à Varna. Je me prépare à tout, mais je n'ai encore rien arrêté.

J'ai éprouvé une grande satisfaction en apprenant le retour à la santé de ton illustre chien *Tom*. Je lui envie sa gaieté et son appétit féroce. Je ne peux pas être gai loin de toi et je n'ai faim que le matin. J'avais enrôlé un compagnon pour *Tom*, un beau lévrier qui m'avait suivi en allant au camp anglais; mais il m'a quitté comme il m'avait pris.

Je travaille toujours beaucoup, ma femme chérie, et j'ai besoin de cela pour ne pas trop penser. J'avoue que tu me fais un grand vide et que je sens chaque jour davantage que je ne puis être heureux que près de toi ; quand tu n'es pas là, tout me manque. Et cette guerre ne fait que commencer, et elle peut être bien longue ; ou on fera la paix avant trois mois, ou la guerre sera longue et terrible. Il faut attendre patiemment les événements, mais le cœur en souffre. Adieu, ma Isette.

XIV

Varna, 9 juillet.

Chère Isette, ma femme chérie.

Je prépare ma petite lettre, qui partira ce soir avec le bateau qui portera notre courrier de France à Constantinople. Croirais-tu que nous n'avons pas encore notre courrier du 4? Je suis furieux, et je prends un arrêté pour faire venir à Varna les bateaux-postes qui viennent de France. Cela coûtera de l'argent à l'État, mais je ne m'en soucie.

Le courrier arrive, et quel courrier ! Cent lettres à répondre : l'empereur, le ministre, Fould, etc. On divague toujours à Paris. Persigny n'est plus ministre; il a donné sa démission!... Soubeyran est préfet à Blois, mais toujours de troisième classe ; il est désolé. Je t'envoie une lettre de sa femme. Persigny a promis de le porter à la deuxième classe. Aura-t-il eu le temps? J'écrirai à son successeur Billaut. Je t'envoie toutes tes lettres.

Adieu, ma Isette bien-aimée, j'ai bien prié pour toi ce matin à la messe. Je t'aime de toutes les forces de mon âme.

XV

Varna, 13 juillet.

Chère Isette aimée,

Tes instances pour venir à Varna m'affligent, j'ai l'air d'éviter de te voir quand c'est mon seul bonheur. Tu ne veux

pas comprendre que je ne peux pas te faire venir ici : cela n'est ni convenable ni possible, outre que je n'aurais pas le temps de te voir, car tu ne t'imagines pas tout ce que j'ai à faire. Si je pouvais m'absenter vingt-quatre heures, j'irais t'embrasser, mais je suis enchaîné ici, et Dieu sait avec quelle responsabilité, avec quels soucis. Il faut donc, Isette aimée, être raisonnable et prendre son mal en patience. Il y a des femmes plus malheureuses que toi, elles ne reçoivent pas de lettres de leur mari tous les jours.

J'attends l'oreiller en cuir de ma voiture, désespéré de déranger les habitudes de M. Tom.

Nous allons voir comment les affaires vont tourner. Il faut qu'elles se décident. La paix ou la guerre. Aussitôt la réponse de la Russie connue, si elle est négative, je fais un mouvement en avant.

J'ai beaucoup causé avec l'envoyé de l'Autriche, M. de Lowenthal, parti ce matin, enchanté de ma réception. Je lui ai fait voir l'armée et il est en admiration. Je lui ai dit tout ce que je *veux* qu'il redise à l'empereur d'Autriche et au général en chef de Hesse, et il ne sait rien de mes projets. Je suis un diplomate fini.

Le courrier arrive, rien de nouveau. Gâchis et incertitude politique en France, dont les lettres de mon frère[1] que je t'envoie te donneront une légère idée.

Adieu, ma Isette, je vais me mettre à piocher et à répondre à mon courrier officiel qui est énorme et vide.

XVI

Varna, le 14 juillet.

Chère amie,

Je commence comme toujours ma journée par t'envoyer mon souvenir et mon baiser.

Je crois avoir soulevé un peu le voile qui cache la pensée de l'Empereur, de son gouvernement, et même de l'Angleterre. Je crois avoir démêlé ce qu'ils veulent tous et je vais agir en

1. M. Leroy de Saint-Arnaud, conseiller d'État.

conséquence. Il m'a fallu beaucoup de soins et un peu de finesse pour arriver là, mais j'y suis et je vais en profiter. Chère amie, la politique et la gloire ne marchent pas de front.

Continue de te bien porter et compte sur mon amour pour préparer le moyen de te voir si cela est possible. Je désire bien te faire une petite visite, mais c'est bien difficile. Je ne puis confier le commandement de l'armée à personne... Je n'ai pas un homme sous moi!!...

Adieu, chère amie adorée.

XVII

Varna, 17 juillet.

Chère Isette bien-aimée,

Je t'écris dans d'assez mauvaises conditions. Cette nuit, j'ai eu une crise assez longue et douloureuse, puis l'orage qui continue agit sur ma carcasse et me fatigue. Puis j'ai chaud, je sue et je suis obligé de travailler beaucoup. Ma pauvre tête, mon imagination, tout cela est en action parce que je vois que les affaires reculent au lieu d'avancer. Tout cela m'ennuie et je ne suis pas content. La politique va mal même à Constantinople, et je serai peut-être obligé d'aller y passer deux jours pour voir cela de près. J'aurai une si douce compensation que je ne peux pas me plaindre de la corvée, quelque *délicate* qu'elle soit et même *difficile*.

J'attends des nouvelles pour prendre un parti. Demain grande conférence, grand conseil de guerre à Varna. Les amiraux, lord Raglan et moi, nous allons prendre de grandes et graves déterminations, et fermer la bouche et ouvrir l'esprit et le jugement à nos gouvernements... Ce n'est pas chose facile.

Je t'adore, je t'envoie des millions de baisers.

Si le *Berthollet* avait l'esprit d'arriver demain avec des fruits!

XVIII

Varna, 18 juillet.

J'ai reçu hier soir ta petite lettre du 16, ma Isette adorée. Pour faire passer la soirée, j'ai lu ta lettre, et je l'ai relue en me couchant, et cette nuit en souffrant, et ce matin je la relis et la baise en te répondant.

Le choléra fait quelques victimes à Gallipoli. Il a enlevé rapidement le général d'Elchingen. Ici nous avons très peu de cas, mais les malades augmentent et je suis obligé de faire de nombreuses évacuations sur Constantinople. Je n'avais pas besoin de cette triste complication. Mauvaise année... Je ne crains cependant pas que le choléra se propage, ce n'est ni son pays ni sa saison. Tout cela vient de France, et surtout de Marseille, où l'on a été bien imprudent d'entasser avec la chaleur des hommes faibles sur des bâtiments pendant une traversée de dix jours. Tout le mal vient de là.

J'attends les amiraux, — ils ne sont pas encore arrivés, — Nous allons avoir une lourde séance, bien grave et bien importante... Mais il faut en finir et que l'on sache bien partout que je ne recule devant rien, si ce n'est devant l'Absurde et l'Impossible. Je vais faire faire un petit mouvement aux troupes pour les faire changer d'air et les désennuyer. Cela durera dix ou douze jours. Je ne fais remuer qu'une division et demie, donc je ne bouge pas. C'est d'ailleurs sans importance, une promenade pour faire faire des combinaisons aux Russes et les intriguer.

Adieu, ma Isette bien-aimée. Je te couvre de doux baisers.

XIX

Varna, 19 juillet.

Chère Isette adorée,

J'ai reçu tes gentilles lettres des 17 et 18. Je vois que M. A..., qui a une tête de linotte, se laisse influencer comme les autres et s'effraye de quelques cas de choléra, que MM. les docteurs, intéressés à la chose, font sonner bien haut.

C'est M. P... et M. R... qui font tout ce bruit. Ils ont une peur de chien et font l'*article*. Ils ne me donnent pas le choléra, et j'attends M. P... pour le remettre à sa place, et s'il m'ennuie, je vais le renvoyer en France. C'est pitoyable. Il y a eu quelques cas et quelques décès à Gallipoli, voilà tout. Le général d'Elchingen est mort, c'est un malheur. La France nous envoie ces embarras de plus, c'est une faute. Mais je n'y peux rien, je ne peux pas mettre en quarantaine les provenances venant de France ou de Gallipoli, parce que ces provenances nourrissent mon armée et me mettent en mesure de faire la guerre. Les Turcs, qui ont si peur du choléra, ne me donnent rien et ne nourrissent pas les soixante mille hommes que j'ai à Varna. Sois tranquille, ma responsabilité est très à couvert, et je ne m'en inquiète pas. Ne te tourmente pas plus que moi.

Malgré la séance mortelle d'hier, cinq heures en conférence et une grande fatigue de tête et d'esprit, je n'ai pas eu la moindre crise cette nuit et j'ai dormi comme un plomb. Je suis très bien aujourd'hui, mais débordé par la besogne. Il faut que je rende compte à l'Empereur des choses bien graves qui ont été décidées hier. J'espère que nous réussirons et que cela diminuera la durée de la guerre. Je commence à m'en fatiguer parce que je ne te vois pas. Je ne sais pas si j'aurai le temps d'aller t'embrasser quelques heures; j'espère que oui, mais je n'en réponds pas. Je ne réponds pas à M. A... Je suppose qu'il va revenir à son poste. Ces messieurs ne se gênent guère et me gênent souvent. B... est à la chasse, A... en bordée, D... sous emplâtre... c'est vraiment incroyable ! Encore quinze jours et cela changera.

J'attends le *Berthollet* et tes fruits, et tes baisers.

Adieu, ma chérie aimée femme.

XX

Varna, 21 juillet.

Chère bien-aimée,

Le *Lloyd* est arrivé hier sans lettres de toi. Yusuf est venu me dire que sa femme lui marquait qu'une migraine très forte

t'empêchait d'écrire. Tu souffrais donc bien, ma Isette, que tu n'as pas pu écrire quatre lignes à ton pauvre mari!... Cela me tourmente. Moi, je n'ai pas écrit hier, parce que j'ai été tellement occupé toute la journée que je n'ai pas eu une seconde de liberté. Je suis dans un grand coup de feu, ma Isette, et il ne faut pas s'étonner si d'ici à la fin d'août mes lettres sont moins longues et moins régulières, mais les affaires me débordent et je veux en finir avec ces bougres de Russes par un coup de tonnerre. Il faut que tout soit terminé avant septembre, parce qu'alors la mer Noire n'est plus sûre. Si je réussis comme je l'espère, je serai plus libre cet hiver et je pourrai te voir.

Le choléra, dont on fait tant de bruit à Constantinople, puisque l'on m'envoie ici le docteur X..., que j'ai fort mal reçu, ne fait nul progrès ici. Nous prenons des précautions et il s'éteint peu à peu. Gallipoli me préoccupe davantage. Je n'avais pas besoin de ce surcroît d'ennui.

Adieu, ma Isette bien-aimée, je t'aime de toute mon âme.

XXI

Varna, dimanche 23 juillet.

Chère bien-aimée,

M. Benedetti me marque que le courrier est arrivé. D'après ce qu'il me dit, ce courrier ne sera pas fort intéressant parce que l'on ne connaît pas encore à Paris la réponse *officielle* des Russes. Le télégraphe seul m'avait dit quelque chose. Il paraît que l'on a toujours grande confiance dans les Autrichiens et qu'ainsi que moi on regarde la réponse russe comme évasive. C'est égal, j'ai bien peur que l'on traite et qu'on ne fasse du replâtrage.

Je t'ai dit toute ma pensée sur A... Je ne veux pas que ces pleureuses-là te démoralisent au lieu de te donner de la fermeté et de la distraction. Je n'aime pas les figures de croque-morts pour des riens ou des bêtises. Parbleu! on ne lui mangera pas son mari, qui exerce bien souvent ma patience. J'aurais bien du regret de l'avoir appelé, s'il n'y avait der-

rière cette mesure un intérêt général positif. Le choléra se soutient sans augmenter beaucoup, et j'espère que ce ne sera rien. Ce qui a fait du mal, c'est la mort rapide de deux généraux à Gallipoli, — d'Elchingen et Carabucia. Cela a frappé les esprits faibles. Si le fléau avait choisi deux caporaux au lieu de deux généraux, on n'en aurait pas parlé.

J'ai passé une assez bonne nuit sans crise et sans douleurs. Mon vésicatoire me démange à crever. J'ai fait diète et je vais bien ce matin. Je veux entendre la messe et prier Dieu pour toi, et pour qu'il délivre mes soldats du fléau et bénisse nos entreprises. Adieu, cher ange. Je ne sais quand mes lettres partiront avec mes baisers et mes tendresses.

XXII

Varna, 24 juillet.

Chère bien-aimée,

Le *Vauban* vient de revenir d'une mission que je lui avais donnée sur les côtes de Circassie, et il me rapporte de très bonnes nouvelles. Je suis enchanté parce que, d'une manière ou d'une autre, la campagne ne finira pas sans que nous ayons fait quelque chose de bon et d'utile.

Les Russes ont beau vouloir nous flouer, c'est nous qui les mettrons *dedans*. Je vais donner audience à une foule de Circassiens, chefs de quinze tribus qui viennent se mettre à ma disposition. C'est une corde nouvelle à notre arc ; seulement, il faut savoir la faire vibrer. Quelle besogne, chère Isette ! quel travail de tête ! quelle responsabilité ! Je secoue la tête comme un bourriquot trop chargé. Notre état sanitaire n'empire pas, mais ne s'améliore pas. Il faut que cet affreux mal ait son cours et s'éteigne comme il est venu. On ne sait comment.

Je me porte bien. J'ai passé une bonne nuit ; j'ai pris un bon bain ce matin, et je pioche pour être prêt pour le courrier. Je n'ai plus que deux lettres à faire, mais une bien longue pour l'Empereur. Fould m'a écrit une bonne lettre. Leurs Majestés devaient partir pour Biarritz le 19, mais j'ai peine à croire que l'Empereur s'éloigne de Paris dans les cir-

constances actuelles. Cependant, s'il l'a mis dans sa tête et s'il le croit bon pour la santé de l'Impératrice, il le fera. Ce sont des retards pour les affaires.

Adieu, ma Isette adorée, mes Circassiens m'attendent. Nous allons voir ce qu'ils ont dans l'âme.

XXIII

Varna, 26 juillet.

Je ne t'écrirai pas longuement, ma douce Isette ; je me suis levé plus tard et fort fatigué, et j'ai beaucoup à faire. J'ai eu cette nuit une crise bien douloureuse, elle n'a heureusement duré qu'une demi-heure.

Je n'ai pas encore mon courrier, ce dont j'enrage ; c'est le *Dauphin* qui est la cause de cela. Lord Raglan n'a pas le sien plus que moi. Le pauvre lord a été indisposé. Nous sommes toujours les meilleurs amis du monde. Nous allons dîner demain à bord du *Bellerophon*, commandé par lord Paulet, homme fort excentrique et très hospitalier : nous aurons spectacle après le dîner, cela m'amusera peut-être, pourvu que la mer ne soit pas mauvaise. Je t'envoie l'invitation de lord Paulet qui te donnera une idée de l'homme. Il fait les choses comme à Londres. Il a à son bord une musique à ses frais, on le dit fort riche. Je lui rendrai son dîner et sa musique dimanche. Tâche de m'envoyer des légumes et des fruits par le *Vauban* quand il reviendra. Recommande à M. de Place[1] de presser M. Benedetti pour qu'on nolise tous les bateaux à vapeur de commerce possible pour le compte de l'armée et qu'on me les envoie à Varna ; plus ils seront gros, mieux cela vaudra.

J'attends avec impatience des nouvelles de la commission que j'ai envoyée reconnaître un point de débarquement près de Sébastopol. Canrobert et Trochu en font partie avec le colonel Lebœuf, et le général Brown pour les Anglais. J'ai tant de choses dans la tête que je ne sais pas comment tout cela se case. Je voudrais bien être plus vieux de six semaines.

1. L'un des deux aides de camp du maréchal.

Maurice[1] promène mes chefs circassiens dans les camps. Cela l'amuse. Les gredins montent bien à cheval. Ils sont enchantés de mes chevaux et admirent Nador *qu'ils ne montent pas*.

Adieu, ma Isette adorée; je te prie de croire que jamais femme au monde n'a été plus aimée que toi. Amour pour toujours.

XXIV

Varna, 28 juillet.

Chère bien-aimée,

Les joies et les plaisirs de ce monde ne sont plus faits pour moi. Le travail est la seule chose que je supporte encore et, après le travail, le repos. Je me suis rendu hier à cinq heures et demie à bord du *Bellerophon*. Lord Paulet est un homme du monde qui reçoit parfaitement et donne des dîners comme à Paris et à Londres. C'est incroyable. Nous cuisions à table à sept heures ; nous sommes sortis d'un four pour rentrer dans un autre, et le spectacle, amusant pour les Anglais seuls, a duré jusqu'à onze heures et demie ; après le spectacle, souper superbe. Mais je n'y tenais plus. A onze heures, j'avais commencé à souffrir. Je suis parti à onze heures et demie et je suis rentré chez moi pour avoir une crise atroce. En vérité, c'est trop souffrir. Heureusement cela n'a duré qu'une demi-heure. Ensuite j'ai dormi, et ce matin je me réveille brisé mais bien. Cette soirée était trop longue et trop chaude, il me faut mon lit avant dix heures. Voilà l'existence qui m'est désormais réservée. Je la supporterai si je suis soutenu par ta douce présence, sinon c'est difficile. Je rendrai dimanche le dîner à lord Paulet et ses deux frères, et ensuite je n'accepte plus de ces longues invitations que je paie trop cher.

Je pioche mon courrier, car j'ai des dépêches bien graves et bien importantes à expédier. Plus je considère la situation politique, plus je la trouve difficile et délicate. C'est aussi

1. Le marquis de Puységur, gendre du maréchal.

l'opinion de lord Raglan. Mais nous nous entendons bien et nous ne ferons pas de bêtises. Quelle responsabilité, chère amie, quand j'y pense. Elle est effrayante. Espérons que Dieu me donnera la force de supporter le fardeau dont il a permis que je fusse chargé. Ce qui me vexe, c'est que je ne vois pas la fin de tout ceci.

La chaleur est très forte et notre choléra continue tranquillement sans faire de grands ravages. C'est égal, c'est fort triste.

J'attends avec une impatience fébrile ma commission de Sébastopol... Un vaisseau est en vue et l'on me dit que c'est l'*Agamemnon* qui me ramène mes hommes. Ce soir mes plans seront arrêtés et je saurai si je puis espérer d'aller t'embrasser. Adieu, cher ange adoré.

T'ai-je dit que le *Vauban* m'avait ramené de Circassie et d'Anapa quatre chefs circassiens qui viennent m'offrir de soulever leur pays, de nourrir mon armée et de réunir soixante mille fusils pour détruire les Russes? Tout cela n'est pas à négliger. J'ai ce matin les quatre chefs à déjeuner; ils sont très bien et très intéressants. Mais ce qu'il y a de mieux c'est que j'attends à chaque instant le lieutenant de Shamyl lui-même, Naïb-Pacha, homme fort distingué et qui vient aussi se mettre à ma disposition. Je crois que je pourrai tirer parti de ces gens-là, qui sont braves et intelligents, pour écraser les Russes en Asie; d'abord il y a à Anapa et Soudjak-Kali vingt mille Russes qui m'appartiennent, pas un n'échappera, et avant trois semaines ils seront mes prisonniers. Je verrai ensuite si je ne pousserai pas plus loin pour porter un coup plus sensible aux Russes. Il faut absolument faire quelque chose de *bon* et de retentissant cette année, sans cela on nous jugerait en France comme des propres à rien, et la guerre cesserait d'être populaire; il faut qu'elle garde ce caractère, surtout si elle doit se prolonger. Je crains que la politique n'embrouille les affaires au lieu de les arranger. Nous saurons tout cela d'ici à quinze jours, et alors ou je t'aurai rejoint parce qu'il nous sera *défendu* de faire quelque chose, ou j'aurai avancé notre réunion en faisant de bons coups pendant le mois d'août. Tu vois bien qu'en mettant les choses au pire, nous serons tou-

jours réunis en septembre, et je t'avoue que ce sera un grand bonheur pour moi. C'est quand on est séparé de sa femme que l'on sent bien tout ce qu'elle vaut et combien on l'aime.

J'ai deux nouveaux chevaux qui te plairont : l'un est superbe, c'est un syrien poil gris ; l'autre est arabe café au lait, c'est une chaise, c'est bon pour la marche. Je vais me défaire des deux noirs.

Adieu encore, ma Isette.

XXV

Varna, 29 juillet.

Chère Isette,

J'ai le cœur si plein de joie que je puis à peine me contenir et t'écrire. J'ai pu arrêter des dispositions suivantes : demain dimanche, après un grand dîner donné aux Anglais, je m'embarquerai à dix heures du soir sur le *Berthollet*, et, à dix heures du matin, j'embrasserai ma Isette adorée. Tu m'attendras pour déjeuner. J'emmène Maurice et un autre aide de camp, je resterai lundi et mardi pleins, et je rapporterai à Varna le courrier de France. Mon cœur bondit de joie à l'idée de te voir et t'embrasser.

Adieu, ma Isette, à bientôt; je te préviens que j'arrive sans lit et *sans rien*, tu seras obligée de me donner place au feu, à la chandelle; tâche de me faire faire ripaille à Thérapia, je vis bien mal à Varna.

Mille et mille baisers que tu me rendras bientôt.

XXVI

Varna, le 3 août, midi,

Chère bien-aimée,

Je viens de débarquer à Varna[1] aussi bien portant que possible; c'est incroyable. J'ai passé une nuit excellente, dix heures de sommeil *sans douleurs, sans crises;* j'ai bien déjeuné

1. Après un séjour de quarante-huit heures à Thérapia.

et j'ai retrouvé ma triste maison et des montagnes d'affaires assez douloureuses, car le choléra a envahi ma pauvre armée et sévit assez raide. Que Dieu nous protège ! J'espère que ces mauvais moments passeront. Les spahis d'Orient sont pincés comme les autres et peut-être plus fort. A Varna le fléau diminue et est entré dans la période décroissante. Les Anglais sont pincés comme nous. Ils font de la politique avec moi et disent que leur état sanitaire est excellent. Je ferai comme eux, mais ! hélas, la triste réalité est là.

Les Russes s'en vont toujours...

Je suis triste de ne pas te voir, ma femme adorée, je te cherche et tu me fais bien faute; la vie tranquille avec toi a seule à présent quelque attrait pour moi. Aussi je ne demande que le repos, tu ne te fais pas d'idée du dégoût avec lequel je suis rentré à Varna et surtout dans ma maison. Adieu, ma Isette chérie, je t'écrirai demain.

XXVII

Varna, 4 août.

J'ai passé une nuit assez tranquille, ma bien-aimée, à l'exception d'une crise qui n'a duré qu'une demi-heure et m'a laissé reprendre mon sommeil.

Nous sommes toujours bien tristes à Varna. Le fléau continue sans augmenter et ne frappe que les imprudents; en se ménageant, en s'observant, on est sûr de se garantir. Les ivrognes sont frappés.

La 1re division est bien maltraitée, les deux autres sont plus épargnées; c'est un mauvais moment à passer, l'avenir me préoccupe beaucoup : pourrai-je agir avec une armée affaiblie, empestée? C'est en vérité une position bien difficile.

J'ai reçu de Suisse une lettre de Persigny fort originale; il ne me dit pas la vraie cause de sa sortie du ministère. Il me dit que tant qu'il a été ministre, il a soutenu toutes mes demandes au conseil et que mes ex-collègues étaient fort ardents à m'attaquer. Cela ne me surprend pas. Je les en remercierai quelque jour, je l'espère. Le monde n'est peuplé que d'intrigants et de jean-f...

XXVIII

Varna, 5 août.

J'ai passé une bonne nuit, ma Isette adorée. Je n'ai eu qu'une lueur de douleur et je me suis retourné pour dormir. Je me lève avec une besogne monstrueuse. Je travaille toujours à faire mes préparatifs, et, plus j'y pense, plus je me fortifie dans l'opinion qu'il n'y a que Sébastopol pour en finir, et il ne faut pas perdre de temps. Tous les renseignements que je reçois sont favorables. Nous aurons un bon coup de collier à donner et tout sera dit.

Enfin, chère amie bien-aimée, en résumé, j'ai une belle et bonne armée, et, malgré les bâtons dans les roues que ne cessent de me mettre mes honorables alliés, bientôt je serai sous Sébastopol, après avoir bien battu les Russes. Tu verras le commandant de la *Tisiphone*, qui a déjeuné ce matin avec moi et qui veut bien te rendre compte de notre situation générale, la *mienne* et celle de l'armée. Elles sont satisfaisantes. Je ne pense au résultat avec quelque plaisir que parce que je sais qu'il me rapprochera de *toi*. Je ne pense ni aux lauriers ni à la gloire, je pense à toi, à ma Isette chérie, à ma femme adorée.

Adieu. J'ai des monceaux de lettres à répondre et d'ordres à donner, mais avec tout cela, je t'aime par-dessus tout et je t'envoie des millions de baisers. Amour pour la vie.

J'ai reçu une lettre de Louise[1], du 22 ; elle me fait un plan de campagne pour la Crimée et Sébastopol, c'est à mourir de rire. Je vais lui répondre que ses raisonnements m'ont décidé et que je vais à Sébastopol.

La 3e division est rentrée avec quelques cholériques et des malades. Notre état sanitaire est toujours le même; c'est fort triste. En Grèce, cela va mieux. La division Canrobert a été bien éprouvée; il y a amélioration. Tout cela revient.

Je reçois tes deux lettres des 3 et 4. Ma Isette, je t'en sup-

1. Sa fille, marquise de Puységur.

plie, au nom du ciel, ne t'inquiète pas, ne te crée pas de soucis et de chagrins inutiles. Ma santé est telle, elle sera telle, je souffrirai s'il faut souffrir, mais j'irai droit à mon but.

XXIX

Varna, 6 août.

Chère Isette,

Les zouaves débarquent dans un état pitoyable; ils ont perdu plus de cinq cents hommes et ramènent autant de malades. La division Canrobert est abîmée. J'espère que, le 15, je serai en état de m'embarquer. Il faut que tout cela finisse, et promptement: Varna n'est pas tenable.

J'ai reçu une lettre de douze pages de Fould. On est content de moi en *haut lieu*, malgré toutes les bêtises que l'on débite à l'Empereur sur ma prétendue pointe à Bucharest, etc., etc. On me laisse carte blanche et, si le courrier qui me parviendra le 13 ou le 14 ne me donne pas *contre-ordre*, je file le 15 ou le 16. Nous nous préparons à force.

Le Père Parabère va me dire la messe. Les prêtres ont bien du mal avec nos malades. Quelle épreuve! En vérité, j'en aurai vu de cruelles dans ma vie. Combien le repos, si jamais j'en puis goûter, me semblera doux! Si jamais je rentre chez moi, je ne bouge plus. Mais il ne sera pas facile de m'éloigner de la cour et des affaires. Je suis cependant bien déterminé à vivre tranquille et près de toi et pour toi et au milieu des miens. J'ai payé ma dette à mon pays.

XXX

Varna, 8 août.

J'ai eu hier une triste et pénible journée. Plus de deux mille malades me sont arrivés de la 1re division qui se traîne péniblement pour rentrer à Varna, où elle ne pourrait arriver que dans quelques jours. Mais je l'arrête dans de bons bivouacs sur le bord de la mer, pour prendre du repos, et je

lui envoie ce qui est nécessaire. J'ai passé cinq heures au milieu de mes soldats affaiblis et malades et ils sont visiblement mieux. Il ne leur fallait que du repos et du bon air. Dans dix jours il n'y paraîtra plus. Mais quelle épreuve! Quel moment! Rien ne m'aura été épargné dans ma vie, ni peine, ni plaisir. Je retournerai aujourd'hui voir mes malades et les encourager. Cela leur fait du bien et à moi aussi. Je ne me suis jamais mieux porté et je n'ai pas eu la moindre douleur cette nuit. C'est que, dans ces moments solennels, tout est tendu chez moi, que mon moral se raidit, se monte, et que je n'ai plus de pensée que pour ceux qui souffrent autour de moi.

Le fléau diminue visiblement à Varna et partout. Dans la ville, hier, il y a eu cinq cas, et on a compté jusqu'à cinquante cas et trente décès par jour. Tout est fini, grâce à Dieu.

Adieu, ma Isette adorée, écris-moi quand tu pourras.

XXXI

Varna, 12 août.

Chère Isette,

Notre situation est toujours aussi tendue. Les deux officiers autrichiens, les colonels Kalek et Lowenthal, sont à Varna: ils déjeunent chez moi tous deux et viennent me demander de coopérer au grand mouvement que préparent les Autrichiens contre l'aile droite des Russes. C'est un peu tard... Je vais en causer avec lord Raglan, et nous répondrons. Je ne vois qu'une chose possible pour moi, si le choléra me permet de la tenter et d'embarquer mes hommes.

Comment vont tes malades? Débarrasse-toi de ceux qui vont bien pour ne pas encombrer ta maison. Yusuf m'embête bien avec ses bachi-bouzouks, devenus impossibles. Je regrette amèrement de l'avoir fait venir. On apprend à tout âge et on fait des brioches avec la barbe grise. Si jamais je forme encore une armée, elle ne sera composée que de mes ennemis les plus acharnés. Que le diable emporte les amis!

Adieu, ma Isette. Je t'aime trop.

XXXII

Varna, 13 août.

Tu es un ange de bonté et de résignation, ma Isette, et je ne saurais trop t'aimer, et te le dire, et te le prouver. Tu as accepté en chrétienne et en amie la part de mes misères et de mes embarras. Te voilà garde-malade[1].

Moi, je suis toujours là à cheval ou au travail. Les Autrichiens sont venus hier avec des instructions verbales du général Hess. J'ai demandé une note écrite, et j'ai rédigé de suite une réponse diplomate numéro un, qui a été approuvée et signée par lord Raglan, et qui n'a pas fait rire le Kalek et le Lowenthal. Ils sont repartis cette nuit. J'ai mené lord Raglan sur le théâtre de l'incendie[2] : il en était effrayé. La nuit a été tranquille ; j'espère que tout est fini. Je prends toujours des précautions. Le temps n'est pas beau ; notre état sanitaire s'améliore de jour en jour ; je ne pense qu'à la flotte. J'ai vu l'amiral Bruat ; il était fort triste de tout ceci. Qui ne le serait ! Je suis le plus ferme et le plus gai... en apparence... Mais le fond de mon cœur est déchiré. Cependant, je ne désespère de rien et je continue à marcher vers mon but.

Tes raisonnements, ma Isette, sont d'une femme dévouée et pleine de sens à ton point de vue. Tu as raison et moi aussi, chacun dans la ligne de nos devoirs. Quand j'aurai fait le possible, que je n'aurai rien à me reprocher, et qu'il me faudra courber la tête devant une force plus puissante que celle des hommes, je m'inclinerai, mais avec le sentiment d'avoir accompli tous mes devoirs. Je ne veux être ni téméraire, ni imprudent. Je serai ce que je dois être et je serai toujours digne de toi et de la haute position que j'occupe.

Nous sommes réduits à la portion congrue et à la plus détestable cuisine. L'incendie a tout détruit, l'on ne trouve

1. Le maréchal envoyait à Constantinople des officiers malades, qu'il recommandait à la maréchale.

2. L'incendie de Varna, raconté dans une lettre publiée au tome II des *Lettres du Maréchal de Saint-Arnaud.*

plus rien. Envoie-moi une cargaison de dindons, oies, canards et poulets et légumes et œufs.

XXXIII

Varna, 16 août.

Chère bien-aimée,

Le dîner d'hier s'est assez bien passé malgré l'absence de tes provisions... comme à l'ordinaire. Je rirai quand je les verrai arriver dans quelques jours. La maladie et la mer avaient fait des vides à table. Le duc de Cambridge s'est fait excuser : il est très souffrant, je vais aller le voir. Il ira demain à Thérapia.

Le général Lyons n'a pas pu débarquer. Canrobert et le général Morris étaient indisposés. Avec tout cela le dîner a été fort gai, et j'ai porté un gentil toast à notre Empereur, à la reine Victoria, et à nos amis de France et d'Angleterre qui ont le cœur tourné vers l'Orient. A neuf heures et demie j'ai pu me coucher et je n'ai eu qu'une crise d'une heure, en deux volumes. Du reste, j'ai bien dormi et je suis ce matin ferme sur pieds et au travail. La mer se calme et mes débarquements et embarquements se font. Je respire un peu.

Si je prends Sébastopol, je vais me coucher après, mais j'ai bien peur que le canon me réveille. Si l'Autriche se jette entre nos bras, c'est qu'elle ne peut plus compter sur la Prusse et l'Allemagne, et que ces petites puissances se tournent vers la Russie. Alors, guerre générale et sérieuse. Je ne me vois pas près de goûter le repos auquel j'aspire et dont je sens le besoin. J'aimerais tant n'avoir rien à faire qu'à t'aimer !

Nous avons ici bien des *patraques*, bien des *mollasses*. M... est comme une fille, il se tâte et, au moindre bobo, il va embêter Cabrol deux heures. M. D... est plus sérieusement malade, fièvre nerveuse, inflammation, dysenterie ; c'est un garçon à renvoyer en France ; il y sera mieux qu'ici, s'il peut être bien quelque part. P... a des clous, mais il boit et mange bien. Maurice est pâle, maigre, il ne boit ni ne mange. Trochu a été dérangé. Je souffre et je porte mieux ma voile que tous ; en général, j'ai un entourage peu solide au physique. Le

gros T... se soutient, mais il est souvent préoccupé, ou de sa santé ou de la France, et son intelligence en souffre, il ne comprend plus.

Je ne sais pas ce qui arriverait si nous luttions encore un mois dans cette stupide et dégoûtante situation. Tout le monde se décourage, tout le monde s'ennuie.

J'envoie une foule d'officiers et de soldats en congé ; ils meurent ici. On se rappellera la campagne d'Orient, surtout si elle finit par un coup de tonnerre. C'est la plus rude qu'on puisse imaginer. Les soldats n'aiment pas à être séparés longtemps de leur pays par la mer. L'Afrique a des charmes, des compensations ; on est presque chez soi, on y retourne en quelques heures, on ne manque de rien, les combats sont rares et courts, on parle français dans les villes. Ici, il faut prendre le contrepied de tout cela : des souffrances, des privations, des maladies, pas une compensation. C'est fort triste. Il faut être bien trempé pour prendre le dessus, et peu de gens le sont. L'hiver sera terrible à passer... Je tremble d'y songer, et cependant il le faudra bien. Je ne sais pas où je mettrai toute cette armée pour qu'elle ne meure pas de froid et de misère. Et mes dix mille chevaux !... Les nourrir ! les abriter !... ils crèveront comme des mouches ; et au printemps, comment rester en campagne ? Tout cela me préoccupe beaucoup.

Adieu, chère bonne petite Isette, on vient m'arracher à ma douce causerie, mon bonheur de chaque jour... Je la reprendrai si je puis dans la journée, et si j'ai quelque chose à te dire qui en vaille la peine.

Je n'ai plus entendu parler de Yusuf ; il travaille à régler les comptes de ses bachi-bouzouks qui s'envolent comme des hirondelles de nuit.

XXXIV

Varna, 18 août.

Ma Isette bien-aimée,

Le *Pluton* m'a apporté hier soir ta petite lettre du 15. Il ne me manquait plus que de savoir le choléra à ta porte ! Ce

n'est pas qu'il y ait plus de danger là qu'autre part, mais, au milieu de mes soucis, j'avais la consolation de ne point en avoir pour toi. Le choléra est partout, sévit partout, mais j'avais une grande consolation à penser qu'il n'était pas près de toi. Dieu ne le veut pas. Raidissons-nous, Louise, tu es ma femme et tu ne seras pas moins forte que ton mari : comme lui, mets ton espoir en Dieu... C'est égal, j'ai passé une mauvaise nuit.

L'état sanitaire de la flotte est déplorable. Je suis navré. L'état de l'armée est beaucoup meilleur, vingt-six entrées, huit décès, trente-cinq guérisons. Beaucoup de fièvres et de dysenteries.

La discorde est dans le temple du Seigneur. P... et V... ont failli se battre ; tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots ! Je leur ai fait dire de s'embrasser, que l'Évangile n'était pas fait pour qu'on se le jetât à la tête, et que, s'ils ne pouvaient pas vivre en paix, je les enverrais tous deux à l'empereur de Russie.

L'ambition et l'orgueil sont sous toutes les robes.

Toujours même temps, toujours mêmes affaires bien graves et bien tristes. Je n'ai plus de quoi nourrir ma cavalerie.

Adieu, ma Isette. Je t'aime bien.

XXXV

Varna, 20 août.

J'ai eu une nuit meilleure que les précédentes, quoique toujours un peu agitée, ma gentille femme chérie. J'ai pris ce matin un bon bain et je vais aussi bien que possible.

J'espère que, Dieu aidant, nous nous tirerons de là. C... est toujours sur le flanc. L... gargotte sans cesse. Oh ! que je serais heureux de faire un bon petit déjeuner en tête à tête avec toi dans un cabinet particulier, chez Véfour ou Véry. Quand mangerons-nous une friture de Montalais? Mon estomac se refuse aux saletés qu'on me donne, et le soir à dîner je ne mange jamais rien. Souvent même pas de soupe. Cependant je ne maigris pas et mes forces sont toujours au

même degré. Oh! comme je jouirai de la vie tranquille, libre et *flâneuse* quand je serai débarrassé de mon collier de misère! Et bien fin qui m'y rattrapera! J'ai assez travaillé et fatigué dans ma vie pour avoir conquis le droit de me reposer.

XXXVI

Varna, 23 août.

Chère Isette,

J'ai eu une bonne conférence ce matin avec lord Raglan. Tout se règle petit à petit. Samedi ou lundi, grande et dernière conférence où chacun dira son avis hautement. Maintenant il n'y a plus à reculer, quand même on en aurait envie. Il faut prier Dieu de nous donner du beau temps et de la santé.

J'ai reçu par occasion une lettre de Morny du 27 juin, et je lui ai répondu une bonne lettre destinée à faire effet dans le monde parisien. Je suis sûr que Morny la lira dans tous les salons.

Pas de nouvelles nouvelles. L'Autriche va bien, nous verrons si cela dure. Omer-Pacha s'établit à Bucharest pour l'hiver avec sa femme et ses enfants, et il a pour voisins une brigade d'Autrichiens que je n'aime pas là. Ils ne croient plus à la guerre de ce côté-là. Nous, nous allons commencer, puisqu'ils croient avoir fini; c'est en vérité très drôle et très curieux. Ce qui me fait plaisir, c'est que tout le monde sera forcé de reconnaître combien notre politique et notre conduite ont été sages, réglées, fermes et dignes. Il n'y a qu'une voix à ce sujet. Quelle bêtise j'aurais fait d'aller sur le Danube! Que ferais-je aujourd'hui? Il n'y a que la Crimée, et j'y cours.

Adieu, Isette aimée. Je t'aime.

Les fruits sont arrivés gâtés et ce sera toujours ainsi quand on les entassera sans soin dans un panier. Les fruits doivent être mis dans des caisses, enveloppés avec soin, ou mis dans du son.

XXXVII

Varna, 24 août.

Ma douce amie,

Je t'écris bien vite ce matin parce que j'ai tant d'affaires, tant de lettres à écrire que, par force, je suis obligé de rogner mes plaisirs et de prendre sur notre correspondance.

Après avoir écrit hier il m'est arrivé une queue de lettres et entre autres une de Fleury fort intéressante. Il me dit que l'Empereur est on ne peut pas plus satisfait de moi, de mon activité, de mes dépêches, de mes projets, etc. Sa Majesté est on ne peut plus heureuse de savoir que je vais à Sébastopol ; il m'accompagne de ses vœux.

Je te renvoie tes paniers et je pense que tu peux te dispenser de m'envoyer dorénavant tes compotes de pêches et de raisins. L'aide de cuisine a une fièvre typhoïde. Je suis bien mal servi. Si je ne trouve pas un cuisinier en Crimée, je suis frit.

Le temps n'est pas mauvais. Je demande à Dieu qu'il dure comme cela tout le mois de septembre. Ce serait trop de bonheur. Adieu, ma femme adorée.

XXXVIII

Varna, 26 août.

Chère amie,

J'avais raison de redouter ma nuit : elle a été bien mauvaise. J'ai souffert comme un damné jusqu'à minuit malgré les ventouses et les frictions. Je ne pouvais pas me mettre sur le côté droit et encore moins sur le côté gauche. Ce n'est pas la même douleur, mais celle-ci est aussi mauvaise. J'étouffe. Elle ne me quitte pas et je l'ai encore, mais tolérable. C'est moins aigu quand je suis debout. Si cela continue, ce soir je mettrai quelques sangsues.

Je prends un bain à cinq heures, après le conseil. Quelle journée fatigante! Cela tombe mal. N'importe, je prendrai le dessus. Suis-je assez éprouvé, mon Dieu! et personne ne

le supposerait à me voir! Comme je voudrais être plus vieux d'un mois!

Le revirement du Prince [1] ne me surprend pas: c'est la même chose ici. Mais le diable n'y perd rien. Je te l'ai dit, si je réussis, je serai le plus grand homme du monde; si cela va mal, je ne serai pas bon à jeter aux chiens. Mais on n'aura pas le droit de me blâmer à Paris, car on m'y pousse, et on le veut et on le désire autant que moi. C'est la même chose en Angleterre.

Quel beau temps, et comme je le vois avec dépit! Dieu veuille qu'il se prolonge pour nous : c'est le succès.

Adieu, ma Isette adorée.

Tu écris à Cabrol que tu souffres, et tu ne m'en dis rien... Je n'avais pas besoin de ce nouveau souci. Soigne-toi; ta santé faisait ma joie.

XXXIX

Varna, 26 août.

Cher ange,

Le conseil vient de finir. Je n'ai jamais vu de pétaudière pareille... Vraie tour de Babel... Chacun parlant de tout en langue différente; de tout, excepté de la grosse affaire. Cela m'a ennuyé, et je l'ai dit à lord Raglan, et j'ai levé la séance. Nous n'avons rien décidé, puisque tout l'était: mais personne n'a osé formuler d'opinion. Tout le monde a parlé d'obstacle; moi seul ai parlé de réussite. Quand on veut patauger et ne rien faire de bon, on n'a qu'à assembler un conseil de guerre. Il y avait là dix hommes de mérite, et pas une âme de bon sens... Je vois que les Anglais sont arrivés avec le parti-pris de ne pas prendre de parti. Je les ferai aller en Crimée malgré eux.

Adieu, je t'aime de cœur, ma Isette chérie.

1. Le prince Napoléon s'était rallié au projet d'expédition en Crimée, qu'il avait d'abord critiqué. Il est fait allusion ici à des conversations que le Prince avait eues avec la Maréchale, à Constantinople.

XL

Varna, le 27 août.

Le général M.... me remet ta petite lettre, ma Isette adorée. Je l'ai trouvé raisonnable plus que je ne le croyais, et je lui ai fait sa leçon un peu sévère. Quant aux autres, je m'en soucie peu. Il faut que chacun obéisse et se mette à sa place. Je leur prouverai à tous que je sais remplir la mienne partout, surtout devant l'ennemi.

Plus je pense à ce déplorable conseil, plus j'en suis dégoûté. Tous ces gens-là rendraient poltron un homme qui ne croirait pas à la possibilité de l'être. Toute la nuit, j'ai pensé à cette immense affaire, et je crois avoir trouvé le moyen, quels que soient les obstacles, les impossibilités que je rencontrerais en temps, en mer et en Russes, de ne pas rentrer sans avoir rien fait. Il ne faut pas nous ridiculiser aux yeux de l'Europe; c'est là l'important. Et si nous sommes obligés par la force des choses de remettre la prise de la Crimée au printemps, je veux du moins laisser aux Russes une terrible carte de visite dont ils se rappelleront. Je vais avoir dès aujourd'hui une explication bien nette et bien franche avec lord Raglan, et je ne veux plus de conseil ni de conférence inutiles.

Nous arrêterons ensemble ce qui devra être fait, et nous donnerons des ordres. Il est impossible que cela marche autrement. C'est une terrible chose que de mener les hommes quand leur peau est en jeu... d'abord, et leur responsabilité ensuite. Les hommes sont rares, ma Isette, bien plus rares que je ne le croyais. Leur société est peu attrayante, j'aime mieux celle des femmes.

Plus je pense à mon affaire de Crimée, plus j'ai la conscience de réussir. J'ai une foule de petites combinaisons militaires qui gêneront plus les Russes que leurs canons ne me feront de mal.

Après le courrier que je vais faire partir le 29, je ne sais plus quand j'écrirai en France ni à Thérapia, ma Isette. Il faudra attendre que j'aie pris pied quelque part... et Dieu

sait où ! Cette longue lacune, ce long silence inquiétera bien du monde et il faut s'y attendre ; tu auras ton petit journal et tu recevras mes pensées et mes baisers tous à la fin.

Adieu, ma Isette, la nuit a été moins mauvaise, la souffrance diminue.

XLI

Varna, le 28 avril.

Chère bien-aimée,

Je suis dans une triste période de souffrance contre laquelle je lutte avec mon énergie habituelle, mais qui me fatigue bien. J'ai encore pris un bain de souffrance ce matin ; ma nuit a été agitée mais sans forte crise. A présent la douleur ne me quitte pas et par moments elle m'arrache des cris : ensuite elle se cache un peu et je la tolère, mais elle est toujours là, m'oppressant la poitrine et battant comme un abcès qui veut percer, c'est un triste état !... Si j'avais le temps, je m'en affecterais et je céderais, c'est-à-dire je m'en irais. Mais je suis lié. Je ne puis pas. Il faut que je souffre. Encore quatre jours et je serai embarqué. Je voudrais pouvoir préciser de même le jour de mon débarquement : cela dépendra des dispositions qu'auront prises les Russes et que j'irai reconnaître avec lord Raglan.

Dans tous les cas nous ferons pour le mieux. On nous fait un tas d'histoires si bêtes, si contradictoires que c'est risible. Le fait est que nous savons fort peu à quoi nous en tenir. Jamais expédition importante ne se sera faite dans des conditions aussi défavorables. Nous n'en aurons que plus de mérite. Ne me parle pas d'une armée composée de trois nations différentes, cela ne fait pas une grosse force, cela fait trois faiblesses. En vérité, si je n'étais retenu par le respect humain et par ce que je me dois à moi-même, il y a des moments où je serais tenté d'envoyer tout faire f... Ce ne sont certainement pas les motifs qui me manquent. A la grâce de Dieu ! Je sais bien que nous nous en tirerons et que nous nous en tirerons bien, parce qu'au moment de l'action je retrouverai toute ma puissance et tous mes moyens, mais

pour arriver là je souffre bien au moral comme au physique.

Adieu, chère Isette. Je t'aime bien.

XLII

Varna, 29 août.

Je n'ai pas besoin de te dire, ma Isette chérie, quel bonheur m'ont causé tes deux lettres. Tu les trouvais longues, moi je les ai trouvées bien courtes, et pour les allonger je les ai relues déjà quatre fois. Le précieux paquet m'est arrivé hier soir, les deux lettres en même temps.

J'ai vu le prince. Je l'ai trouvé un peu changé. Il a été mal traité et son sang s'est appauvri. Quel embarras que le prince, et souvent sans qu'il s'en doute ! Au feu, ce sera bien autre chose. J'ai assez peu de chance pour qu'il soit blessé et tout le monde me jettera cela sur le dos... Enfin, il faut avaler tous les calices et jusqu'à la lie.

M. Ferri Pisani m'a parlé de ton désir d'avoir un petit *topo* de la Crimée, prise seulement sur les points que nous rendrons célèbres. Je te l'envoie, tu chercheras la *Kascha* et le *Bolbeck*, c'est probablement entre ces deux rivières que je débarquerai, à moins que pour tromper les Russes je n'aille débarquer plus au nord en remontant vers *Alma* et *Eupatoria*. Tu suivras nos mouvements sur ta petite carte. Moi, je te suivrai pas à pas du cœur et de la pensée.

Comme toutes ces petites affaires viennent se mêler désagréablement à mes soucis journaliers ! Je n'ai qu'un petit coin où je puisse reposer ma pensée et mon cœur, c'est toi, ma Isette, toujours calme, noble et bonne.

XLIII

A Varna, 30 août, 5 heures.

Ordinairement, ma Isette chérie, je commence ma journée par t'écrire : c'est ma première occupation en me levant, c'est un moyen de me donner de douces et heureuses pensées en les reportant sur toi que j'aime, enfin c'est pour moi une jouis-

sance véritable. Eh bien, j'ai été privé de tout cela aujourd'hui.

Je ne puis pas te dire, ma femme adorée, à quel point je suis dévoré par l'impatience de commencer et de finir. C'est que tous ces événements, quels qu'ils soient et quels qu'ils deviennent, me séparent de toi ; c'est là ma continuelle pensée : te rejoindre et surtout ne plus te quitter.

J'ai des Anglais, des Turcs et des Autrichiens par-dessus la tête. A propos des Autrichiens, ils se conduisent d'une manière bien étrange, bien inconvenante et bien peu politique avec Omer-Pacha. J'en écris à M. Benedetti sans espérer que cela fera grand'chose. Mais cela me donne beaucoup à penser, car certes, si le général Hesse me jouait de ces petits tours, je le redresserais d'une dure façon. Ces Autrichiens ne savent pas vivre ou sont d'une outrecuidance incroyable.

J'ai encore vu le prince hier. Il descendait des camps voir sa division, et a encore voulu me parler de l'opinion des généraux, etc. etc., au sujet de l'expédition... Je me suis fâché. Je l'ai prié de garder sa propre opinion pour *lui seul* et de ne pas faire parler les autres — que les chemins de la France étaient ouverts, et, qu'une fois un ordre donné, j'entendais que chacun l'exécutât sans réflexion ni commentaire. Je lui ai dit cela bien fermement et avec calme. Il s'est excusé sur son désir de me mettre au courant de l'opinion de l'armée etc...

Adieu, ma femme bien-aimée, ma Isette chérie, adorée.

XLIV

Varna, 31 août.

Chère bien-aimée.

Le *Berthollet* est arrivé hier soir à huit heures et j'étais déjà couché et trop souffrant pour voir personne. Je n'ai même pas pu lire tes lettres... Songe... J'ai essayé et cela m'a été impossible !... Je ne les ai lues que ce matin, j'ai baisé et rebaisé tes fleurs qui me suivront en Crimée et que je mettrai souvent sur mon cœur.

Je ne te parle pas des détails de ma nuit. Ce matin je vais

un peu mieux. Le vésicatoire a bien pris et commence son effet. J'attends les effets de la miséricorde de Dieu, et j'en ai besoin, car sans elle je n'irai pas jusqu'au bout. La force et l'énergie des hommes ont une limite, et j'y arriverai si mes souffrances n'en ont pas une. Tout ce que j'ai surmonté jusqu'ici n'était rien... de véritables roses.

Et moi aussi, je t'envoie une petite feuille de citrouille. C'est la seule chose de présentable que j'aie pu glaner dans la triste cour de ma triste maison de Varna. La petite feuille te rapporte tes baisers avec usure.

Il faut embellir notre retraite, ma Isette ; j'aime mieux Montalais[1] avec toi que le palais du sultan ou Aloupka en Crimée. Tu peux bien compter que, si cela est possible et si je suis forcé de passer l'hiver en Crimée, tu viendrais m'y rejoindre. Ne faisons pas de châteaux en Espagne, ils ne sont pas solides dans ce pays-là. La révolution les démolit. Quel pauvre peuple ! Et quel imbécile que cet Espartero, qui va singer ce niais de Lafayette[2] !...

Nous avons eu un fort coup de vent cette nuit, mais cela soufflait de terre et n'a pas nui à nos embarquements. Ce vent-là nous donnera peut-être du calme. Dieu le veuille !

J'emmène un *Iatas* qui descend en droite ligne de Genghis Khan, généalogie en main : c'est une espèce de mandrin à cheval, capable de révolutionner toute la Crimée.

Adieu, ma Isette adorée ; je vais aller me reposer un peu en pensant à toi, en songeant au bonheur que j'aurai de ne plus te quitter.

Mille et mille baisers d'amour.

XLV

Varna, 1er septembre 1854

J'ai reçu hier, ma Isette adorée, par le *Caradoc*, tes deux lettres du 30. Cette journée d'hier, j'avais besoin qu'elle fût consacrée tout entière au calme et au repos le plus complet,

1. Maison de campagne du maréchal, à Meudon.

2. Ces dernières lignes sont publiées, mais inexactement, dans les *Lettres du maréchal de Saint-Arnaud*, t. II, p. 329.

je n'en ai jamais eu de plus orageuse, de plus fatigante, et tout à la fois. La tête la mieux organisée n'y suffirait pas. A peine si j'ai eu le temps de lire tes lettres, le loisir de les relire à mon aise. Visites, conférences, discours, explications pour convaincre les incrédules ou des poltrons, et enfin grand dîner. J'ai eu une conférence avec le gros sot de..., une longue conversation avec le duc de Cambridge, auquel j'ai dit son fait, et qui s'est presque excusé les larmes aux yeux, une longue conférence avec lord Raglan. Enfin une longue et fatigante conférence avec sir Burgoyne, le général-chef du génie anglais, et son second le colonel Alexander et le général Bigot. Les deux Anglais, officiers de mérite, sont opposés à l'expédition et cependant la feront bien. Je les ai ébranlés. Enfin à six heures et demie j'ai eu à dîner le duc de Cambridge, Burgoyne, Alexander, colonel Loyd, Bizot, etc. Je n'en pouvais plus. A neuf heures j'ai pu aller me coucher et la nuit n'a pas été trop mauvaise, je n'ai eu que deux crises. Ce vésicatoire fait encore plus d'effet que les autres, mais il n'enlève pas la douleur. Patience, le jour approche où tout sera décidé et je battrai en retraite devant le mal, mais non pas devant les Russes.

Tes petits plans, tes petits raisonnements sont charmants, ma Louise, tu t'occupes des affaires de ton triste mari et tu veux entrer dans ses soucis. Je t'en remercie. Je goûte tout ce que tu me dis, car c'est plein de bon sens et de raison. Tu peux être assurée, ma Isette, que je ne ferai pas de folies et le moins de fautes possible. Je ne perdrai jamais de vue ni les grands intérêts qui me sont confiés, ni ce que je dois à mon pays, à l'armée que j'ai l'honneur de commander, à moi-même. Je ferai tout ce qui pourra être fait sans m'embarrasser plus de l'opinion que je m'en soucie aujourd'hui. On se cuirasse contre tout. Je suis peut-être l'homme le plus mal secondé qu'on puisse imaginer, à de très honorables exceptions près, mais bien peu nombreuses... Enfin nous marcherons comme nous pourrons, mais nous marcherons droit et du bon côté. Ma santé me donne maintenant plus de soucis que les Russes.

Te rappelles-tu le colonel Lebœuf? Te rappelles-tu son frère capitaine Lebœuf que nous avons trouvé à Constantine, factotum du général Herbillon? Eh bien, ce Lebœuf-là est devenu intendant militaire et est à Varna. Le pauvre garçon se meurt

de la fièvre typhoïde et son frère qui s'embarque demain est obligé de le laisser là entre la vie et la mort. C'est une triste et pitoyable situation ! J'aime beaucoup le colonel Lebœuf et je le plains.

T'ai-je dit que mon parc de siège arrivait : je l'aurai en temps utile. Chance de succès de plus. Oh ! si je puis débarquer, Sébastopol sera bien vite à moi. Il faut prendre pied, tout est là. Que Dieu me donne beau temps et bonne mer !

La rade de Varna se vide, demain tout le monde se tire à Baltchick, et le soir ou le 3 de grand matin nous partirons.

Après cela, Isette adorée, quand aurons-nous des lettres ? Quand aurons-nous des nouvelles ? Les premières que je te donnerai de Crimée seront intéressantes, elles te feront pressentir la tournure que prendra l'expédition. Si j'avais beau temps, tout cela pourrait être décidé le 12.

Adieu, ma bien-aimée, ma femme chérie, mon trésor adoré. Je t'écrirai encore demain et je t'aimerai toujours.

XLVI

Rade de Baltchick, *Ville-de-Paris*, 3 septembre.

Chère bien-aimée Isette,

Je suis arrivé hier soir à sept heures à bord de la *Ville-de-Paris*, très souffrant, et je me suis de suite mis au lit avec une crise assez forte. La nuit a été assez calme, elle eût été presque bonne sans les ronflements désespérants de Cabrol qui, couchant près de moi, m'a empêché de dormir jusqu'à minuit. Alors, je n'y ai pas tenu, je l'ai réveillé et renvoyé. Quelle infirmité, mon Dieu ! J'aimerais mieux ne jamais dormir.

Je me suis levé très faible, mais j'ai pris le dessus, et après déjeuner, j'allais assez bien, j'ai été forcé de beaucoup parler, de beaucoup travailler avec les amiraux. Aucun de ces hommes ne voit les choses comme moi. Je les vois du haut du toit de la maison, et ils ne les aperçoivent que du fond de la cave. C'est pitoyable ! Cependant j'ai constaté ce fait remarquable et dont je suis fier, c'est que les Français sont embarqués, c'est

que la flotte française est prête à mettre à la voile et que la flotte anglaise n'est pas prête. Lord Raglan et l'amiral Dundas sont encore à Varna. Je pourrais bien leur jouer quelque mauvais tour en lançant un ordre du jour. Je ne le fais pas. Mais je m'arrangerai de manière à ce que tout le monde le sache, et je l'écris à Fould pour qu'il le dise à l'Empereur.

On dirait qu'il est écrit que tout sera toujours en retard. Je me fais un mauvais sang atroce. Je me travaille des heures entières pour être calme ; il arrive un moment suprême où la bonde éclate. Je suis si mal secondé ! Adieu, ma Isette aimée, adorée. J'espère que nous mettrons à la voile demain.

XLVII

A bord de la *Ville-de-Paris*, 5 septembre, 8 heures du matin.

Nous sommes sous voile depuis une heure, ma Isette adorée, c'est-à-dire *nous*, la flotte française, car messieurs les Anglais ne sont pas prêts, et pour leur donner du cœur au ventre et piquer leur amour-propre j'ai donné l'ordre d'appareiller. Mais nous allons bien doucement, le vent est contraire, ils nous rejoindront ce soir. D'ailleurs nous ne débarquerons pas sans eux. Mais comme c'est contrariant de perdre deux jours pour ces bougres-là et de les attendre.

Je ne t'ai pas écrit hier ni avant-hier, ma pauvre amie. La lettre de Cabrol t'en explique la cause. J'ai été plus malade que jamais : une crise qui a dépassé tout ce que l'on peut imaginer de supplices et de tortures et de souffrances. Je suis mieux ce matin, il ne me reste que la courbature et la faiblesse. Tout cela reviendra, je l'espère, mais j'ai bien souffert. Je ne demande à Dieu que la force d'aller jusqu'au bout, et je rentre me reposer. Je ne puis plus aller, les soucis et les fatigues de corps et d'esprit ne me vont plus.

Adieu, ma femme adorée, je suis un peu fatigué, et je n'ai de force que pour t'adorer et te le dire. Le temps est beau, froid, et le vent contraire. Que Dieu nous conduise. Sois tranquille, je ferai quelque chose. Je t'aime.

XLVIII

12 septembre, cinq lieues sud du cap Tarkan.

Je vais écrire à l'Empereur et lui demander positivement de me donner un successeur. Ainsi, chère amie, tu n'as pas besoin de te préoccuper d'un logement pour l'hiver à Constantinople. Nous serons à Paris à la fin d'octobre et, si l'hôtel qu'on doit au Grand Écuyer de France n'est pas prêt, nous irons descendre à Montalais. Je voudrais bien y être près de toi, ma femme adorée, d'abord parce que de grands événements se seraient accomplis, et surtout parce que je jouirais enfin d'un repos complet dont j'ai pour longtemps un indispensable besoin. Tu vas reprendre ta vie de garde-malade, de sœur de charité. Pauvre amie, tu es bien jeune pour l'emploi.

Adieu... Je t'aime, ma Isette.

Cabrol a été parfait pour moi, il m'a sauvé.

XLIX

13 septembre, baie de Kalamita, à deux lieues d'Eupatoria.

Encore un baiser, ma Isette adorée. Un coup de vent de nord-est nous a désunis cette nuit et nous allons nous rallier à Eupatoria, où notre drapeau flottera ce soir. Demain matin nous débarquerons à Old-Fort et la danse commencera. Ma santé se soutient au milieu de crises douloureuses qui viennent de temps à autre, jour ou nuit. Les forces reviennent un peu. La terre et le canon me feront du bien et j'espère pouvoir aller jusqu'à Sébastopol, mais pas plus loin.

Adieu, le temps me presse. Je t'aime bien et te couvre de bons baisers.

Les dernières lettres à la maréchale ont été publiées dans les *Lettres du Maréchal de Saint-Arnaud* (t. II, p. 332 et suivantes). Le maréchal y raconte la traversée : il souffre de plus

en plus : à peine a-t-il la force d'écrire, et il répète sa prière : « Je ne demande à Dieu que des forces pour aller jusqu'au bout. » Puis, tout à coup, apparaît l'allégresse : « Victoire! Victoire! ma Louise bien-aimée : hier, 20 septembre, j'ai battu complètement les Russes... » Le maréchal se voit déjà devant Sébastopol : « Je t'écrirai de Sébastopol. » Mais arrive la nouvelle que les Russes ont fermé l'entrée du port en y coulant trois de leurs vaisseaux. Le maréchal prévoit que la résistance sera désespérée : « C'est un commencement de Moscou. » Il annonce qu'il va changer ses plans, mais il n'ose parler de sa santé : « Je ne me soutiens que par miracle... » Cependant, il continue sa marche. Le dernier billet est du 24 septembre, six heures du soir, daté du bivouac sur le Bolbeck; le maréchal promettait d'écrire « dans deux jours ». De ce bivouac, il apercevait Sébastopol...

Ce même jour, 24 septembre, il eut une attaque de choléra qui ne fut point grave, mais qui acheva de détruire ce qui lui restait de force. Le 26, il remettait le commandement au général Canrobert et prenait congé de ses soldats : « Soldats, disait-il dans cet ordre du jour, vous me plaindrez, car le malheur qui me frappe est immense et peut-être irréparable. » Il fut embarqué le 29 septembre sur le *Berthollet*, à destination du Bosphore; il mourut l'après-midi, vingt heures avant l'arrivée à Thérapia, où l'attendait la maréchale. — E. L.

L'EMPREINTE[1]

XVIII

Ils se turent, d'abord.

Tandis que la voiture les emmenait, le mourant était devant leurs yeux. Sa présence était si réelle qu'elle imposait silence. L'angoisse arrêtait sur les lèvres de Léonard les mots qu'il aurait voulu prononcer. Madeleine, elle, paraissait insensible.

— Je vous fais mes excuses, dit enfin Léonard, de vous avoir obligée à me chercher... là !

Elle l'interrompit :

— Il vous demandait !

A l'intonation, Léonard comprit aussitôt combien il lui était indifférent, mais qu'elle eût traversé le monde pour obéir à celui qui l'avait envoyée.

— C'est chez moi, n'est-ce pas, qu'on vous a donné cette adresse ?

Il vit à peine le signe d'acquiescement qu'elle faisait. De pareilles phrases, d'ailleurs, n'étaient qu'un leurre : à vrai dire, ils ne pensaient qu'à Jouques.

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 juin, 1er et 15 juillet.

— Qu'est-ce que c'est? demanda tout à coup Léonard.

Madeleine répondit :

— Une méningite.

— Grave?

— Il est perdu.

Léonard eut un geste de révolte :

— C'est impossible ! il faut qu'il vive !

Madeleine haussa les épaules. Une pâleur de cire marquait seule sa lutte héroïque contre la douleur.

— Montez, dit-elle d'une voix éteinte, quand la voiture se fut arrêtée.

— Y a-t-il quelqu'un près de lui?

— J'ai fait venir une garde.

Elle ajouta d'un ton de défi :

— Tout pour lui. Après... le déluge !

Ils gravirent les escaliers avec une lenteur involontaire. Léonard vacillait, il s'imaginait aller auprès d'un être inconnu et effrayant.

— Marchez doucement, dit Madeleine : le bruit lui fait du mal.

Elle, songeant à l'aggravation qui avait pu survenir durant son absence, ressentait l'épouvante de l'arrivée; la montée lui paraissait à la fois interminable et trop brève.

Tout à coup elle chancela. Un cri aigu avait traversé l'air.

— Je vous en supplie, allez-y ! je ne peux plus ! s'écria-t-elle défaillante.

Elle s'appuya contre la muraille. Léonard courut.

Dans la chambre, il commença par ne rien voir. Ses yeux pleins de soleil ne parvenaient pas à pénétrer l'obscurité. Il comprenait seulement que les cris continuaient, il les écoutait, blême d'horreur. Cela dura deux minutes — un siècle ! — deux minutes d'appels inarticulés, n'ayant plus rien d'humain, hurlements de vivant qu'on écrase ou que le scalpel déchire ; puis un de ces silences atroces, par lesquels l'anxiété augmente comme l'ombre s'allonge au soleil couchant.

— La crise est passée, fit la voix paisible de la garde. Monsieur devrait bien m'aider.

Alors, il approcha. Il obéissait machinalement aux de-

mandes, apportait d'une main tremblante les objets réclamés, et, peu à peu, la vision émergea de l'obscur : une tête convulsée, des traits immobilisés dans leur supplice, des yeux à la fois dilatés et hagards, un front de blessé qu'enveloppaient des linges et la glace ruisselante. C'était Jouques !

Léonard eut un élan de tout son être. Il se pencha, et, appelant comme si déjà une distance infinie était entre eux :

— C'est moi, dit-il, moi ! Clan ! que tu demandais !

Jouques se détourna :

— Pourquoi n'est-il pas là, murmura-t-il d'une voix lasse.

— Que demande-t-il ? interrogea Madeleine qui arrivait.

— Ah ! fit Léonard, il délire !

Désespérés, tous deux s'assirent au chevet du lit. Le délire désormais, voile impénétrable, les séparait de l'aimé.

Car il était bien l'aimé : avec sa vie, la vie même de Madeleine allait partir. Il avait été l'objet constant de ses inquiétudes, son ambition, sa gloire. Elle l'avait encouragé, admiré, adoré. Dépense de cœur et de pensée, tendresses de jeune fille, lui seul avait tout pris ! Et pour Léonard aussi, ce Jouques transfiguré par la mort prochaine était l'aimé : la trame de leurs existences s'était faite de peines et de désirs pareils. Quelle amitié l'avait fleurie ! perpétuel résumé de leurs générosités, grave et profonde, sans mots bruyants et rayonnante !

Madeleine dit :

— Vous voyez comme il souffre.

Elle se tordit les mains, exaspérée par son impuissance.

— Il n'y a donc rien, rien qui puisse le sauver ?

Léonard murmura :

— En sommes-nous là que l'espoir même s'évanouisse ?

Un désir fou de se rassurer emporta son cœur. Une voix impérieuse lui commandait de croire à la guérison. La vie était devenue, à ses yeux, analogue à une substance magnétique : à force de volonté extérieure, on devait pouvoir la retenir.

Il reprit :

— Ce n'était qu'une crise : elle est déjà finie. Les médecins ne savent pas. Je vous le dis : il faut qu'il vive ! Si nous le

voulons réellement, rien ne pourra nous l'enlever. Soyez décidée à le garder : il ne s'en ira pas.

Un nouveau cri l'arrêta. La crise, qu'il prétendait finie, recommençait.

— Oh ! ma tête ! ma tête !...

Les mains collées au front, Jouques se dressa d'un seul bond. Il prononçait des mots sans suite. D'autres fois, ses dents grinçaient avec un bruit de noisettes qui se brisent. Après une courte lutte, il s'abattit : et le silence encore s'étendit, sinistre, prolongé en quelque sorte par une plainte régulière, que nulle fatigue ne semblait devoir éteindre.

Faite à ces choses, la garde se rassit. Madeleine et Léonard attendirent.

Qu'espéraient-ils ? Ils surveillaient le temps. Pourquoi, tout à l'heure, en déroulant un pli nouveau de sa robe mystérieuse, ne laisserait-il pas tomber un peu de fraîcheur sur cette tête ? Ils avaient la sensation aiguë de l'énigme que toute seconde renferme. Celle qui passait n'était rien ; mais la suivante ? Et c'était une anxieuse tension de leur être vers l'avenir immédiat. Ils le savaient devant eux, ne désespéraient pas, puisque la provision en est inépuisable.

Une heure passa.

La pièce était obscure : on avait rabattu les rideaux pour que le jour n'entrât point ; les bruits arrivaient, tamisés au travers. Une bougie jetait dans un angle une lueur de cierge.

La garde s'approcha de Léonard :

— Monsieur devrait emmener madame, puisque le malade est plus calme.

Léonard se tourna vers Madeleine. Elle était accroupie. Sa bravoure l'avait abandonnée. Ses yeux regardaient obstinément un même coin de la chambre. Une torture se lisait sur ses traits, si effroyablement douloureuse que la pensée d'autres malheurs surgit en Léonard.

— Il le faut ! dit-il, venez vous reposer,

Elle répondit : « Non ! » têtue.

— Il le faut ! Je l'exige pour lui. Vous devez lui conserver vos forces.

Elle s'obstina, demeurant immobile.

— Je le veux, reprit-il avec une sorte de violence.

Et il l'entraîna dans le cabinet de travail.

Rien n'y était changé. Un désarroi de livres régnait, comme avant la maladie. L'enfant de Donatello souriait toujours au milieu de la cheminée. Le souvenir de Jouques flottait partout. Léonard murmura :

— N'ayez pas de remords : ce n'est pas le quitter que de rester ici.

Il eut ensuite des mots affectueux, presque fraternels.

— Vous l'avez veillé les nuits qui précèdent. Dormez. Puisque vous avez bien voulu de moi, je vous remplacerai. Si quelque chose survenait, — je parle du mieux que nous attendons, et qui viendra, j'en suis certain, — si ce mieux arrivait, j'accourrais tout de suite...

Elle lui tendit la main, sans répondre. Il la conserva dans la sienne. Le souvenir lui revenait tout à coup d'une soirée pareille, la dernière où ils eussent été réunis en tête à tête. Ils occupaient à peu près les mêmes places dans la même pièce. Seules, les fleurs ornant les vases étaient parties.

Que d'événements depuis lors avaient passé, les séparant, bouleversant leurs fragiles bonheurs !

Le cœur de Léonard se brisa. Dire qu'ils auraient pu être si heureux et que, par sa faute, cette félicité ne se retrouverait jamais !

— Il faut que je vous avoue... commença Madeleine d'une voix tremblante.

— Ne me dites rien, répliqua Léonard : c'est moi qui dois vous demander pardon.

Elle sourit amèrement :

— Ah ! il s'agit bien de cela !

Léonard avait cru qu'elle voulait parler du refus inexplicable de jadis ; il se pouvait qu'elle y eût pensé une seconde, mais elle se le reprochait déjà, tout entière reprise par l'angoisse de l'heure présente.

— Non ! non ! il faut que vous en soyez instruit ; cela vaut mieux. Mon frère meurt, à cause des événements de là-bas. A Nevers, mon père avait trop agrandi la maison : il a été réduit à une liquidation... désastreuse. Il est parti sans nous

prévenir. Je ne sais même pas où lui écrire... C'est horrible! Tout s'en va d'un seul coup.

Un sanglot l'arrêta. Jusque-là, elle avait accepté avec vaillance l'effondrement de l'honneur familial; elle succombait enfin. Jouques, lui, allait en mourir.

Léonard étouffa un cri. C'était donc là, cette catastrophe qu'il pressentait.

— Que je le plains!

Par une intuition délicate, il ne parlait que de Jouques. Madeleine devait rester en dehors de cette tragédie; et il chercha d'autres mots, s'irrita de sentir qu'ils lui échappaient. Avec leurs contours trop nets, leur signification précise, tous auraient pu blesser.

Madeleine reprit :

— Je ne pouvais pas vous laisser ignorer cela; le mensonge aurait été sans but et malhonnête. Vous êtes ici... chez des faillis.

— Vous êtes la droiture et le courage, répondit Léonard. Il faut être Dieu pour faire retomber sur les enfants la faute qu'ils n'ont pas commise! Croyez-moi, les hommes seront plus doux.

Un long silence suivit. Le soir mourait. Au dehors, une superbe agonie de soleil rougissait les nuages. L'astre qui s'éloignait dans la sérénité de l'espace paraissait emporter avec lui leur jeunesse, leurs orgueils, cela même que les plus misérables peuvent garder en leur misère, l'honneur. La nuit pouvait maintenant noyer Paris dans ses flots incertains : jamais son ombre ne parviendrait à égaler celle qui enveloppait leurs âmes.

Léonard baisa la main de Madeleine avec un respect infini :

— Je vous en supplie, dit-il doucement, moins d'inquiétude et plus de courage.

Il la quitta ensuite à pas furtifs, alla congédier la garde et se rassit auprès de Jouques. Sa veillée commença.

Ce fut d'abord une longue immobilité. Il regardait Jouques avec une immense compassion. Quelle ironie! Cet être loyal atteint par une faillite déshonorante! Qu'il fût juste et sincère, cela importait peu. Un hasard le rendait responsable. Le délire

bienfaisant, descendu ainsi qu'un rideau entre le monde et lui, l'abritait maintenant de l'abominable réalité. Mais demain ? mais le jour où il cesserait d'être enfermé dans sa folie comme dans une geôle, que deviendrait-il ?

Léonard songea : « Aurai-je eu tort de lui souhaiter si éperdument de vivre ? » Et il s'étonna de découvrir à tel point misérable cette existence qui avait excité son envie. Il la revoyait tout entière, la jugea.

À Nevers, une enfance dure, des semaines régulières de travail réfléchi et conscient de son but. Pour première tristesse, la haine de la boutique et du commerce paternel, comme si, par une prescience, Jouques eût deviné que l'honneur sombrerait là. Ensuite, à Paris, des journées d'étudiant crève-la-faim, une bataille acharnée pour conquérir l'indépendance. Léonard se rappelait ainsi une visite faite à son ami, qui demeurait en ce temps-là rue des Arènes. Quoique fier, celui-ci avait accepté le dîner cordialement offert, et le soir, amolli par la béatitude de l'appétit satisfait, il avouait n'avoir pas mangé la veille, un élève qui ce jour là devait acquitter sa dette ayant fait défaut. Jamais cependant il n'avait ressenti de découragement. Nul abandon au pessimisme qui châtre les volontés. Toujours il avait cru à la justice du monde, à son équilibre. Léonard se rappela le mot de Jouques : « J'ai eu quinze ans de peines, c'est quinze ans de bonheur devant moi. » Avec des mots différents, lui aussi avait crié la même chose : « La vie paiera ! » Ni à l'un ni à l'autre, elle n'avait payé !

Qu'avait-elle donné ? Elle avait accru leurs désirs sans les satisfaire, élargi leurs rêves sans accorder la réalité qui peut les accomplir. A l'un, montrant la gloire, elle avait dit : « Tends les bras ; je courberai la branche. Tout à l'heure le fruit sera dans tes mains. » A l'autre : « Approche, tue le passé, renonce à l'idéal pour lequel ton cœur a battu ! L'amour comblera le vide ! » Puis, souriante, elle avait accordé une semaine de gloire, huit jours de l'illusion d'aimer, moins qu'une aumône, ce qu'il en fallait seulement pour que chacun perçût mieux sa misère !

Léonard frissonna.

Que lui, détourné des voies normales, se fût heurté à cette

banqueroute, il l'acceptait; mais Jouques, ce rude laboureur qui, ayant déchiré sans relâche le sillon, avait droit aux récoltes?

Sommé de s'acquitter, le hasard tuait. La justice dernière se réduisait à cette injustice : la mort!

Un vide se fit dans les idées de Léonard. Une peur superstitieuse enveloppait sa pensée.

Les minutes scandaient la marche lente de la nuit. Le mystère de l'ombre aggravait la solitude. Pour échapper à l'angoisse qui s'emparait de lui, Léonard se leva. Il alla renouveler la glace autour de la tête de Jouques, longuement s'absorba en de menus soins, puis se rassit.

Ah! combien Marcelle était loin! Cinq heures avaient suffi pour rejeter à l'oubli ce passé qui avait failli devenir une vie. Le dégoût même en était effacé. Amour, désirs déçus, fièvres d'orgueil blessé, regrets ou remords, la mort avait tout rapetissé subitement, le mesurant à sa taille. Sa présence, au contraire, devenait obsédante. L'obscurité contribuait à la réaliser. On la devinait prenant possession de la pièce, rôdant autour des meubles, à chaque instant plus proche.

Les veines de Léonard se glacèrent. Il eut envie d'appeler au secours. Les gémissements de Jouques, dont la succession haletante remplissait le silence, lui causaient presque du plaisir. Il se disait à chacun d'eux : « C'est encore la vie; pourvu que cela dure jusqu'au jour! » Et sa pitié disparut. Il ne songea plus qu'au tête-à-tête possible avec le cadavre. A un moment, il tressaillit : il avait cru surprendre un pas furtif. La voleuse peut-être venait d'entrer! Hallucination ou rêve, Jouques changeait. La pâleur de son visage s'était accrue. La barbe poussée drue rendait plus mat l'ivoire des joues. Sur les draps blancs du lit élevé comme un catafalque de parade et vaguement éclairé par la lueur des bougies (bougies ou cierges, est-ce qu'il savait!) les cheveux noirs formaient une tache sinistre.

Ce fut une minute horrible. Homme, Léonard retrouvait la sensation terrifiée de l'enfant. Il voulut fuir : un appel de Jouques l'arrêta.

Celui-ci s'était levé brusquement :

— Je ne veux pas! Laissez-moi, je ne veux pas! cria-t-il.

Lui aussi, comme Léonard, se débattait contre une vision. Qui sait si l'invisible dont le vivant avait senti seulement l'approche ne s'était pas révélé à ses yeux !

Léonard se précipita.

— Qu'as-tu ? calme-toi... il n'y a rien...

Jouques cria encore :

— Non, pas cela ! pas cela !

On n'aurait pu deviner s'il s'adressait à la souffrance qui martelait son crâne ou au fantôme qui approchait. Léonard le prit dans ses bras :

— N'aie pas peur ! nous sommes ensemble. Me voici !

Mais Jouques le regarda, égaré, puis son corps se tendit en arc :

— Oh ! ma tête ! ma tête !

Ce fut une clameur qui déchira l'air.

— Mon Dieu ! dit Léonard, voilà donc ce que vous faites !

Vraiment, cette souffrance était abominable. La mort, soit ; mais la douleur, le dépècement de l'être, la chair ainsi torturée pendant des jours, quel était le but ? quel fou avait rêvé cette inutile barbarie ?

— Oh ! ma tête ! ma tête !...

La crise augmentait, devint terrible. Une bave blanchâtre inondait les lèvres de Jouques. Des gestes nerveux secouaient ses membres, et, comme Léonard s'efforçait de le contenir, il eut un délire lucide pire que le délire même.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Va-t'en ! tu me fais mal...

Il l'injuriait, éclata de rire, sembla suivre un instant sur le plafond un cortège qui passait, et, tout à coup, entonna d'une voix éclatante :

— *Beatus vir qui timet Dominum !...*

La maladie l'avait rejeté au temps où les mots se gravent dans le cerveau comme sur une cire : il se retrouvait enfant de chœur, et se voyait, vêtu d'une soutanelle rouge, chantant les vêpres.

Léonard eut un geste d'épouvante.

— Ah ! tais-toi ! je t'en conjure !...

La voix de Jouques reprit avec plus de force :

— *Exortum est in tenebris lumen rectis* !...

Les mots du psaume s'illuminaient, célébrant la revanche

de la religion niée. On eût dit que, vengeresse, la Providence se parait de cette dépouille humaine et, la galvanisant, l'obligeait à proclamer son triomphe.

— Tais-toi! répéta Léonard. Je te défends de chanter cela! Tu ne sais ce que tu dis : un autre a pénétré en toi et te possède!

Sans l'entendre, Jouques continua :

— *In memoria æterna erit justus : ab auditione mala non timebit...*

Alors, livide, Léonard recula. Ces phrases réveillaient en lui les menaces oubliées. Un doute affreux s'empara de son être : si, par hasard, Dieu qu'il niait, parlait dans ce délire? Si, parvenu à cette limite où les choses s'effacent et où l'esprit devient le voyant de l'au-delà, Jouques confessait la vérité définitive? Emporté par une contagion de folie, Léonard poussa un grand cri :

— Maurice! Maurice! Est-ce vrai? dis-moi ce que tu vois!...

Les yeux de Jouques s'animèrent. La voix était parvenue jusqu'à lui, mais lointaine et pareille à des coups frappés derrière une épaisse muraille. Il leva les bras, puis, repris par son délire, hurla d'une voix de fanfare :

— *Dedit pauperibus : justitia ejus manet in sæculum*!

— Seigneur! si vous existez, ne viendrez-vous pas à son secours? s'écria Léonard.

L'appel désespéré retentit dans la pièce vide. Jouques battit l'air de ses mains ; des mots s'étranglèrent dans sa gorge : il retomba sur le lit, et le silence encore plana.

Une sueur froide inonda le front de Léonard. Il ramena les draps sur Jouques, mit de la glace autour de sa tête, et, quand il eut fini seulement, il découvrit que le silence dernier s'était encore accru. La plainte inlassable qui avait mesuré les heures jusque-là venait de s'éteindre. Les traits paisibles, la bouche calmée, Jouques s'était assoupi.

Léonard demeura immobile. Il n'osait croire au miracle. Autour de lui, l'ombre farouche semblait s'être pourtant adoucie. La respiration de Jouques avait repris, très légère, encore hâtive, et reposée. C'était bien le sommeil qui était venu, un sommeil si calme qu'il en devenait effrayant.

Une joie extrême, comme l'avait été sa crainte, inonda Léonard. Avait-il donc suffi de croire à nouveau pour être exaucé? Un cantique d'allégresse résonnait dans son cœur. Il compta les minutes : « En voilà cinq... en voilà dix... » et chacune lui apparaissait démesurément longue. Il n'y tint plus enfin, courut éveiller Madeleine :

— Guéri ! il est guéri ! il dort !

Croyant à son rêve continué, Madeleine répéta, hésitante :

— Guéri ! Guéri !

— Je vous assure qu'il dort. Après une crise terrible, il s'est ressaisi. Maintenant il repose. On ne repose pas ainsi quand on doit mourir !

— Guéri ! Vous dites qu'il est guéri ?... fit encore Madeleine.

Et elle éclata en sanglots. Forte dans la douleur, elle se retrouvait femme devant une pareille félicité.

— Je veux le voir ; vite...

Léonard serra les mains de Madeleine :

— Venez ! son sommeil vous reposera.

Il l'entraîna. Une veillée commença, nouvelle, bienheureuse. Ils s'étaient assis, presque en face l'un de l'autre. De leurs places, ils apercevaient le mouvement régulier, parfois traversé de légères saccades, qui abaissait et soulevait alternativement la poitrine de Jouques. Comme il dormait !

Ils savouraient à longs traits ce repos. Ils n'avaient plus la perception du temps, ne pensant qu'à son œuvre bienfaisante, à ce sommeil qui, toujours, toujours, se faisait plus profond. Ah ! c'était bien le miracle attendu ! Ils avaient presque peur de le mettre en fuite. Un tel bonheur ne pouvait être que fragile. Ils n'osaient ni parler ni bouger. Les bruits lointains de la rue les irritaient. Peu à peu, même, ils surveillèrent moins Jouques, s'accoutumant à ce calme. Ils ne lurent plus que dans leurs propres yeux. Le silence, effrayant jusque-là, était si propice à leurs pensées ! Un apaisement infini flottait dans l'air. On devinait d'instinct qu'un acte sublime s'opérait là et qu'à jamais ils en garderaient la mémoire.

— Il y a longtemps qu'il dort, murmura enfin Léonard. Peut-être faudrait-il renouveler la glace.

Madeleine, ayant la superstition de ce sommeil, répondit :

— Pas encore.

Léonard insista :

— Faites-le vous-même : vos mains sont si légères qu'il ne s'en apercevra pas.

Elle obéit, s'approchant à regret, se pencha sur le front du bien-aimé... Tout à coup Léonard entendit un cri déchirant; Madeleine avait tournoyé sur elle-même, puis glissait à terre, évanouie. Le miracle était un leurre : Dieu avait menti : Jouques était mort !

. . . .

L'enterrement eut lieu le surlendemain, par une de ces matinées où la nature semble vouloir revivre le printemps. Une lumière jeune se tamisait en poussière d'or à travers l'espace. Du Luxembourg, empanaché d'arbres rouges, mille bruits charmants s'élevaient. Des traînées d'ombres et des feuilles mortes étalaient sur le sol un tapis oriental.

Quelques hommes, la plupart amis de la veille, suivirent le cortège. Sur le désir de Madeleine, il y eut une messe à Saint-Sulpice.

Elle fut célébrée dans une chapelle latérale. Tandis que le prêtre l'expédiait en hâte, d'autres cercueils entraient par une porte voisine, débris de gueux, restes de misérables jugés indignes d'oraisons complètes, et pour lesquels ce convoi était la première aumône de la société. Un abbé en surplis surveillait ce va-et-vient des morts, pareil à celui des vivants, et goupillonnait le tréteau sans drap. Cela ressemblait à une levée d'écrou hâtive.

L'office terminé, Madeleine et Léonard restèrent seuls. Ni l'un ni l'autre ne pleurait. Ils durent traverser Paris pour se rendre au cimetière de Passy. On n'arriva que vers onze heures seulement.

Le cimetière avait l'air d'un jardin : des haies de géraniums roses y dessinaient des parterres ; des lauriers taillés voilaient les tombes ; les cyprès et les ifs se mêlaient à la chevelure des ormes.

La minute où la bière heurte la terre fut horrible. Ce fut ensuite un allègement. La gêne matérielle de la mort s'évanouissait avec le cercueil. Désormais, Jouques allait revivre de cette vie idéale et radieuse que nous prêtons aux disparus.

Madeleine et Léonard s'engagèrent dans une allée. Ils

n'avaient plus envie de partir : des liens mystérieux les attachaient au sol dont l'aimé venait de prendre possession.

L'allée était si touffue que nulle ombre n'y pénétrait. De tous côtés, on apercevait de la verdure, de la verdure encore, et parfois un treillis couvert de vigne folle isolant de Paris cet enclos.

Ils écoutaient le murmure des choses. Des marbriers riaient en bâtissant un caveau. Une femme passa, un bouquet de fleurs dans les mains et mystérieuse comme pour un rendez-vous. Madeleine dit à voix basse :

— Ah ! ce Paris maudit, il m'a tout volé !

En vain les feuillages le cachaient : son bruit déferlait au pied des murailles du cimetière. On aurait dit une houle. Les passants, le roulement des voitures, le son déchirant des tramways s'y distinguaient ; cependant toutes ces harmonies se fondaient en une résultante unique et menaçante.

Oui, Paris avait tout pris à Madeleine. Même, dans son désespoir, elle refaisait sa propre existence, imaginait Jouques toujours resté au magasin familial, le gardant de l'horrible faillite : et sa haine contre la ville s'accroissait, car ce bonheur, grâce à elle, était resté chimère.

Léonard baissait la tête. A lui, de même qu'à Madeleine, Paris avait tout pris. Grâce à Paris, il avait le cœur mort, l'esprit vide, la volonté lâche. Plus de Dieu ! plus d'amour ! plus de but !

Il fit un geste de colère :

— Ce bruit, dans lequel on est perdu ! ce bruit qui vous écrase de son indifférence !...

Et ils se remirent à l'écouter. Au moins, là, ils étaient presque à l'abri de son atteinte. Un désir de rester toujours dans le cimetière les alanguit. Ils auraient aimé s'asseoir sur une des tombes bordant l'allée, y demeurer à jamais.

— Qu'allez-vous devenir ? demanda enfin Léonard.

Madeleine sourit douloureusement :

— Je vais retrouver mon père.

— Vous savez donc où il est ?

— Depuis hier.

— Après ?

— Après ? Qu'importe !...

— Voulez-vous me promettre de songer à moi?... Tout ce que j'ai encore d'affection et de ressources demeure vôtre. Vous serez simplement juste en y recourant.

Madeleine le regarda et répondit :

— Je vous remercie : je n'ai plus besoin de rien.

Son roman était fini. Le livre de son cœur se fermait. Aucune main n'était plus capable d'en rouvrir les pages.

Elle ajouta, presque détachée :

— Je m'excuse d'avoir pris votre temps. Sans lui qui vous demandait...

Léonard l'interrompit :

— Oh! vous êtes cruelle!

Un flot de paroles amères était monté à ses lèvres. Que parlait-elle de son temps et d'excuses? N'avait-elle donc pas compris que lui aussi était résolu à aller cacher sa faillite morale en un coin perdu.

Pour Léonard comme pour Madeleine, la fin de la bataille était venue. Il désertait. Depuis la veille, il était dévoré du désir de quitter ce pays maudit où n'avaient germé que misères. Lui aussi venait de relire son roman. Tous les êtres par lesquels il avait souffert, Marcelle, Propiac, Malville, ces comparses obscurs qui avaient contribué à la défaite, Servet, Bernières, Cheudaine, tous avaient reparu dans son esprit, et devant eux il s'avouait vaincu. Il n'avait plus qu'à partir. Il irait, il ne savait où, uniquement avide de repos, abdiquant son ambition, ne demandant à la vie que la paix de l'oubli, doutant même qu'elle pût l'accorder.

Justement, le hasard des pas les avait amenés près d'un haut monument de forme grecque. Des roses et des lys d'or semaient ses murailles somptueuses.

Il frissonnèrent en passant devant la porte grillagée. Une chaise longue, quelques sièges, des pinceaux, des palettes étaient placés à l'intérieur, autour d'un buste de jeune fille et mêlés à des palmes flétries. Sans doute, un caprice avait voulu reconstituer la pièce aimée au-dessus de la morte. Mais les meubles, à leur tour, s'évanouissaient dans la lente dissolution du silence éternel.

Léonard montra le monument :

— Voici mon existence : fleurs et lumière au dehors, aban-

don et pourriture au dedans... A quoi bon la jeunesse et la fortune, quand l'âme est stérile?

— Les heureux sont ceux qui partent, répondit Madeleine.

— Peut-être la mort est-elle le seul bienfait de la vie? murmura encore Léonard.

Pour la première fois, il comprenait que la mort redoutée pouvait être bonne et désirable.

— Attendons-la comme on espère, dit Madeleine.

Ils se quittèrent, allant par des routes inconnues vers un avenir nouveau, — vers Elle!

XIX

JOURNAL DE LÉONARD

(Extraits.)

NEVERS. — *Septembre 189...* — La ville, l'ombre de Saint-Cyr, les cœurs des girouettes qui grincent au-dessus du grenier, l'herbe dans la rue, le tour de madame None, tout est pareil. Le ciel somnole. Les nuages qui flottent ressemblent à des toiles d'araignée noires qu'on aurait oublié d'épousseter. La Loire ne coule pas : elle s'arrête pour ne pas troubler l'image des demeures qui se reflètent... Sur tout cela, le silence ou le bruit des cloches, bruit que je hais.

Il me semble que mes pensées se prolongent, comme dans une salle trop sonore. Elles vont frapper douloureusement mon cerveau, rebondissent, toujours pareilles et confuses. Je cherche à les noter : les mots m'échappent.

C'est un vide, à s'évanouir...

Septembre. — Je sors le soir : j'ai la peur d'être vu. Je refais obstinément des promenades d'autrefois.

Il faut passer d'abord par la rue du Cloître. Les arbres de l'Évêché ont grandi. Ils jettent maintenant leurs branches en travers de la chaussée. Je descends l'escalier de la rue des Faïenciers et j'arrive à la Loire.

Le fantôme de ma jeunesse me guide. Je le suis, le cœur serré. J'ai conscience de n'être que son ombre, cette ombre qui accompagne le marcheur, toute plate, et que chacun piétine sans qu'elle en souffre. De temps à autre, les murailles évoquent les rêves que je fis jadis devant elles. L'être mystérieux qui me précède se retourne; il ne me plaint pas: il me trouve ridicule et lâche, et je reconnais qu'il a raison. Il dit encore qu'avec plus de clairvoyance et moins de naïveté, ma vie eût été profitable. Il ajoute :

— Veux-tu recommencer, armé de l'expérience acquise?

Et je refuse...

Ce soir, je me suis trouvé sans y penser à l'entrée de la rue des Quatre-Fils-Aymon : j'hésitais à continuer; un élan m'a entraîné. J'ai fait un grand effort pour conserver mon allure ordinaire.

La porte basse de Saint-Louis de Gonzague était fermée. Le collège dormait...

Septembre. — Sur la place de la cathédrale.

— Quel hasard! je ne me trompe pas, c'est bien Clan!

— Je vous demande pardon, monsieur, votre visage ne m'est pas inconnu, mais votre nom m'échappe.

— Lanie.

Tout de suite, il conte que son second fils a la rougeole : la maison est mise en quarantaine pour ne pas propager l'épidémie. Il est notaire à Sancerre, affairé, honoré, bedonnant, rustaud. Ses pensées sont épaisses, son accent traîne.

— Et toi, que fais-tu ?

Je réponds :

— Je ne fais rien.

Ce mot me déchire. Nous nous séparons sur un adieu correct et sans promesse de revoir.

Octobre. — Non, ce calme, ce détachement des choses, ces promenades au clair de lune avec des sentimentalités de souvenir, tout cela n'est qu'un leurre! Je hais la solitude; je ne veux pas être le raté que j'ai dit; j'ai d'impérieux besoins de domination. Je ne souffre réellement que de ma vanité blessée : le reste est mort, aucune tourmente n'a été capable de la tuer.

Elle demeure, elle est mon vice. Je veux, j'exige que — fût-ce un jour seulement ! — la réalité la satisfasse.

Hier, mon cœur n'a pas souffert de l'adieu banal qui a clos mon entretien banal avec Lanie. Sans doute, cette fin d'amitié est ironique. On dépense des trésors de tendresse pour un être, on réalise ce miracle de se faire, pendant huit ans, l'esprit de son esprit ; le temps passe, et l'on s'aperçoit que cet être vous est plus étranger qu'un domestique. Cependant on n'en est pas blessé, car l'affection se place à fonds perdu : elle cherche sa jouissance en elle-même.

C'est de s'être abusée que mon âme est révoltée...

J'ai possédé une poupée animée à laquelle, durant mon enfance, j'ai prêté les qualités que je me souhaitais. Je lui tenais des discours passionnés. Je trompais auprès d'elle le besoin juvénile de tendresse par lequel l'amour se cherche. Jeu d'enfant, attirant parce qu'il est pervers, et pris au sérieux, comme tous les actes humains. Le jeu fini, j'ai mis la poupée dans une armoire et nous nous sommes oubliés. Rien que de logique là dedans, ou qui vaille la peine d'un étonnement.

Mais voici qu'une fantaisie ramène mon jouet au grand jour. Je découvre qu'il était vilain. Je n'avais pas su le regarder ou l'on s'était moqué de moi : bêtise ou duperie. Et de cela, de cela seulement, je m'irrite à en crier !...

Octobre. — Pendant le repas, madame None parlait de Nevers ; j'avais conscience qu'une foule entourait la table et nous regardait manger.

Les Rohn-Mayer ont aussi fait faillite. La tribu s'est envolée, emportant avec son bagage les économies de curés de campagne, de servantes et d'associations pieuses.

Madame None a des réticences bienfaisantes à leur égard :

— Le banquier le plus honnête peut être victime d'une catastrophe, tandis que cet abominable Jouques s'est conduit en canaille ! Que fait son fils ?

— Il est mort.

— C'est heureux.

Et elle passe à d'autres thèmes de conversation :

— Servet se marie.

— Je le sais.

— Voilà un garçon qui aura donné aux siens toutes les satisfactions qu'ils désirent !

Enfin, madame de Bernières s'est informée de ma santé. Une convalescence pénible peut seule lui expliquer mon séjour à Nevers.

— Que dirai-je quand on me questionnera au sujet de tes intentions ?

— On n'aura qu'à ne pas vous questionner.

— J'ai la haine du mystère.

— J'ai celle de l'indiscrétion.

Le dîner s'achève en silence.

Octobre. — Agir ! Mais comment ?

Je me sens enfermé dans mon désir comme dans un cachot. Je vais, je viens, je jure que je ferai ceci, que j'irai là... Mais je ne sais par quel moyen enfoncer la muraille et gagner la liberté qui permettrait tout cela.

Octobre. — Lentement, les causes se dégagent.

J'ai vu agiter, pour une expérience de physique, un flacon où plusieurs liquides avaient été versés. Le mélange perdit toute couleur définissable, bouillonna, puis les densités opérèrent et chaque liqueur se superposa par ordre, très pure. La solitude produit cet effet sur les âmes : elle débrouille le chaos des pensées. C'est ainsi que je découvre avec netteté quel organisme particulier est le mien.

Comment douterai-je qu'une fois cette analyse fixée, le but apparaisse ? Tout est réalisable ; les réussites ne sont que des adaptations rationnelles : il serait absurde de demander à un géomètre un cours d'esthétique et à une locomotive de fabriquer du pain. Un philosophe a indiqué la règle suivante pour faire le bien : « Ne jamais détourner un objet du but pour lequel il fut créé. » Que les dramaturges soient heureux : une telle vertu est nécessairement récompensée.

L'être intelligent qui vit en moi n'a pas changé depuis Saint-Louis de Gonzague. Pourquoi, d'ailleurs, un changement ? L'arbre garde la forme de l'arbuste et refuse d'en prendre une nouvelle.

Je veux être précis. Décomposons, d'abord, le moteur : c'est l'imagination.

La mienne est dépourvue d'intuitions : elle décrit. Je n'ai jamais découvert de solutions : j'ai toujours développé celles qui m'avaient été suggérées. Je suis stérile et abondant. J'emprunte un chalumeau, de l'eau savonneuse, et je souffle. La bulle grossit, s'irise. Je n'ai rien ajouté qu'un peu d'air, mais je m'émerveille, je crie : « Voilà mon œuvre ! » et la bulle crève.

Si loin que je remonte, je découvre en moi une déformation initiale. Elle fut le résultat d'efforts patients.

A Saint-Louis de Gonzague, la lecture était interdite (je ne parle pas des romans ridicules qui égayaient la bibliothèque). J'ai entendu un Père examiner sérieusement si l'on peut lire Molière sans péché mortel. Les procédés du catéchisme s'étendaient à la littérature et à la philosophie. J'ai pu discuter avec aisance les mérites de La Bruyère ou de Régnier sans avoir ouvert leurs ouvrages ; je n'ai jamais éprouvé le désir sérieux de les lire. En philosophie, j'étais accablé sous le nombre des dissertations. Deux heures devaient suffire pour chacune d'elles. Encore ces heures étaient-elles trop longues, car il s'agissait de mettre en phrases correctes un bout du résumé dicté par le Père Labre.

Le travail d'amplification, auquel mon esprit fut alors condamné, avait d'ailleurs une forme fixe. Il était caractérisé par l'amour désordonné du plan. Ce plan avait le droit de rester étranger au groupement rationnel des idées : mais il était essentiel qu'il se traduisît en tableaux synoptiques avec accolades et tirets.

J'ai appris à admirer le plan dans La Fontaine : puisse le bonhomme me le pardonner ! On me le découvrit également dans l'histoire. Le Dieu qui est censé gouverner l'univers a composé l'aventure de celui-ci comme un sermon de jésuite. Ses moyens sont peu variés : les peuples libertins ou ennemis de la papauté sont battus par les peuples plus sages ; un traité cimente la honte des premiers. La Providence se repose ensuite...

Une personnalité amoindrie, le goût des opinions reçues, le plaisir de les dépecer d'après la méthode du plan, voilà bien les caractéristiques de mon imagination.

Aucune sensation d'art : elle supposerait des mouvements de l'âme et une perception originale. Presque pas de curiosité, car j'ignore l'effort de la science. Pour contrepoids, deux défauts qui sont une force. Le peuple adore, en effet, qu'on lui répète ce qu'il sait; les notions nouvelles lui paraissent condamnables. On éprouve aussi du plaisir aux classifications, même fantaisistes. Elles n'ajoutent pas un seul nom au catalogue, mais elles en changent le format.

Enfin, je jouais avec les pensées qui m'ont été fournies comme avec des dominos. Elles étaient toujours pareilles et en même nombre, mais le fait de les pouvoir retourner rendait leurs combinaisons infinies et j'y ai gagné d'être subtil. En décomposant, j'ai appris à distinguer : je sépare et je défigure...

Un terme manque à l'équation. Le problème reste obscur : il faut l'éclairer. On a arraché de moi l'esprit critique.

En parlant de ma vie intellectuelle, le mot de « jeu » revient fréquemment à ma pensée. Il est le plus juste. On a amusé mon esprit avec des idées inoffensives de peur qu'il ne songeât à autre chose. Après avoir ainsi tué en lui le désir de nouveauté, on a voulu qu'il acceptât sans hésitation ce qu'on lui offrait. Rien de plus logique.

J'ai eu la religion de la lettre, car on m'a appris à la trouver commode. J'ai eu le mépris du sens critique, car on m'a enseigné son inutilité. De quelles ironies on enveloppait les études scientifiques, à Saint-Louis de Gonzague! Le programme des cours les reléguait parmi « les études accessoires ». Le Père Decurvil, qui professait la géométrie, apprenait par cœur ses démonstrations. A quoi bon, du reste, la critique, puisque rien n'y donnait lieu? Les résumés du Père Boijol ou du Père Labre en supprimaient le besoin. Ma paresse a été leur complice.

Octobre. — Il faut être calme. J'ai besoin d'une souveraine indifférence pour achever l'examen auquel je me suis résolu. Cependant je m'irrite, analysant ma situation présente, de toujours me heurter au passé. Mon éducation est le prisme placé à l'origine des rayons qui m'éclairent : elle les décompose et les dévie. Je n'ai jamais perçu, grâce à elle, que des

réalités déformées. Je reste le mime douloureux de l'élève de Saint-Louis de Gonzague.

Pour faire de moi le soumis qu'*ils* voulaient, *ils* ont amusé ma volonté comme ils avaient amusé mon esprit : je suis un mystique.

Je m'interroge. Qu'est-ce qu'un mystique? Je ne parviens pas à me l'expliquer, et cela justement fait que je le suis. Tel un moulin qui tourne à vide. Il est une machine qui peut servir à tout et ne sert à rien.

Je veux aimer, et je n'aime rien, pour pouvoir aimer autre chose. Je veux agir, et je n'agis pas, pour pouvoir agir dans une autre existence, qui est une énigme. J'ai adoré une divinité : cette divinité a disparu, parce que j'ai voulu en préciser la notion. Mon mysticisme est la recherche de l'impossible. Je ne crois à rien, je désire tout : il suffit qu'on m'accorde la possession rêvée, je ne m'en soucie plus.

Le but ainsi déplacé a modifié l'effort. Ma volonté est une antinomie : l'inaccessible l'exalte ; les faits l'épouvantent. J'ai des ambitions démesurées et la frayeur des responsabilités.

Ils m'ont enseigné jadis que les moindres actes ont une valeur parce qu'ils ont une sanction : je me suis habitué dès lors à voir le péché partout. Je suis devant le possible comme au pied d'un mur élevé : j'imagine que ce mur cache un merveilleux paysage ; j'emploie toutes mes énergies à en désirer la vision ; mais je songe aussi qu'en franchissant ce mur je pourrais me blesser, que ce paysage peut être pareil à celui que je vois... et je reste.

Octobre. — Deux lettres. Leurs adresses surchargées montrent qu'elles ont longtemps erré avant de découvrir ma retraite.

L'une est de Servet : il m'invite à son mariage.

L'autre est de Marcelle : qui demande une entrevue... et encore de l'argent.

Les deux dénouements de la passion sont là, côte à côte : la comédie est finie, baissons le rideau.

Octobre. — Cette idée me hante : à force de scruter les conséquences, j'ai attribué aux faits une importance qu'ils n'avaient pas. Ma bêtise grandit à mesure que ma vie se rapetisse.

J'ai fréquenté les revues éphémères du Quartier latin, et j'ai cru faire de la littérature. J'ai écrit — assez mal — dans des follicules, et j'ai cru que le journalisme me repoussait. J'ai ouvert des livres de science sociale, et je me suis pris pour un savant. Une intrigue banale a eu pour résultat de me priver d'un cours sans auditeurs, et je me suis imaginé perdre le monde. Enfin j'ai pris une maîtresse.

Ma vie tient en dix lignes. Rien de spécial ne la traverse. Tous les hommes ont eu des maîtresses, et tous ont sollicité en vain une situation sans juger, pour cela, que la société fût cruelle outre mesure. N'y a-t-il pas aussi de quoi rire à songer que j'ai voulu sérieusement diriger mon pays du haut d'une chaire de classification sociale ?

Cependant ma vie a été tragique. J'ai souffert, je souffre. Il n'est pas une circonstance futile qui n'ait blessé ma chair. Puisque les faits étaient simples, c'est donc moi qui ne l'étais pas.

Les événements ne sont pas coupables ; d'autres l'auraient été également. Et ceci est le mot de l'énigme : je suis anormal. Mon être a été spécialisé, déformé : je ne m'adapte plus...

Octobre. — Voici qui est effrayant : *ils* ont pétri ma conscience, détruit ma vie, et j'ignore pourquoi.

Quel était leur dessein ? Faire de moi un jésuite comme eux ? Soit. Mais encore, pourquoi le voulaient-ils ? Qui recrute des soldats doit vouloir combattre quelqu'un ou quelque chose. Je cherche : ils n'ont personne à vaincre. Ils ne peuvent avoir de buts, n'ayant pas de désirs. L'argent ? ils n'en jouissent pas. Le pouvoir ? ils l'ont possédé sans l'utiliser. L'amour ? ils sont chastes. L'autorité ? ils passent leur vie à obéir.

Je me rappelle le cri de Saint-Simon interrogeant le Père Letellier : « Je fus saisi, tandis qu'il parlait, de ce que c'était qu'un jésuite qui, par son néant personnel et avoué, ne pouvait rien espérer pour sa famille, ni par son état et par ses vœux, pas même une pomme ni un coup de vin plus que les autres ; qui par son âge touchait au moment de rendre compte à Dieu, et qui, de propos délibéré et amené avec grand artifice, allait mettre l'État et la religion dans la plus terrible

combustion pour des questions qui ne lui faisaient rien et qui ne touchaient que l'honneur de leur école de Molina. »

Après deux siècles, ils sont semblables. Effaçons de la phrase Molina qui est démodé : je retrouve Propiac.

Non seulement ils n'ont pas de but, mais ils sont impuissants. On ne les a craints sérieusement qu'au temps où Voltaire se changeait en Père de l'Église : deux aventures également sottes. Ils ont converti les Indes, gouverné le Paraguay : les Indes et le Paraguay leur ont échappé. Ils ont dirigé trois monarchies d'Europe : l'histoire, qui dit leurs efforts pour y parvenir, se tait sur leur règne. Ils veulent dominer la papauté : ils se refusent à être papes.

En faisant le tour de ma conscience, j'avais cru découvrir la leur : le moteur reste inconnu. Peut-être n'est-il pas.

J'ai vu des exécutants qui ne se piquaient pas de musique, mais se pâmaient d'aise aux difficultés. Ils jouaient du violon, sans doute ; ils auraient aussi volontiers construit des châteaux de cartes : simple affaire d'oublier le temps. Le jésuite doit jouer des âmes pour oublier le temps. Il est un dilettante. Il aime l'autorité pour elle-même. Dans les batailles qu'il livre, les individus ne lui sont de rien, ni l'objet disputé, ni le résultat : le plaisir de l'action existe seul. Il jouit d'agir.

Tel l'écureuil enfermé dans une roue. Follement, il fait tourner cette roue. Elle s'emballe, l'axe tressaute. Un vertige paraît emporter la cage... L'écureuil est resté à la même place : il n'avance ni ne recule, il ne produit rien, il ne veut rien, il agit...

Dans l'ordre intellectuel, le jésuite ne pense que pour habituer sa cervelle aux subtilités. Il ne doit pas s'attacher aux idées, mais les regarder sous leurs angles divers. Le nombre de ces idées est volontairement restreint. Une foule encombrerait sans mieux servir. Saint Ignace recommande ainsi d'éviter certains sujets, le problème du mal, la théorie de la substance, etc., les bons esprits s'y égarant sans profit. On fournit donc au novice un fagot de ces idées triées. Il doit se chauffer avec, toute sa vie durant. A lui de couper les branches en petits morceaux pour les faire durer. Encore les coupe-t-il rarement, — il est indifférent au froid, — et toujours avec méthode.

Méthode stérile en ses effets d'ensemble, car elle est sa propre fin ; redoutable en ses actions de détail, car l'ouvrier qui l'emploie est bien armé.

Un bon jésuite doit être indifférent : il a, par suite, l'impassibilité nécessaire au jugement des situations. Il doit être croyant, c'est-à-dire convaincu aveuglément de son droit; mystique, et dès lors contempteur des réalités qui l'entourent; subtil, ce qui lui permet de faire face aux accidents imprévus; obéissant, ce qui supprime la responsabilité; dépourvu de désirs, ce qui laisse la place libre au désir du moment. Il n'est pas un isolé, enfin : il fait partie d'une collectivité, ce qui lui donne le sentiment de sa force.

L'outil est merveilleux !...

Et je songe que toutes ces qualités, je les ai, que tous ces défauts, je les possède... L'ensemble a fait de moi un raté : il suffirait que je rentrasse dans la collectivité pour qu'il me rendît redoutable : — et cela, vraiment, est une pensée curieuse.

Octobre. — Nuit horrible. Le cadavre de Jouques obsédait mon sommeil. Le vent faisait grincer les cœurs du grenier. De même que ce vent pour les girouettes, l'enquête qui a occupé mes derniers jours a ramené mon cœur à la même place, sans le fixer...

Octobre. — Rendre le ciel imprégné de chaleur : au zénith, une couleur qui n'est ni le gris ni le bleu ni l'or, mais un résumé des trois, d'une transparence qui suggère l'immensité de l'espace : vers l'horizon, une imperceptible brume, l'or qui s'accroît, deux raies d'un noir rosé : — ce sont des bancs de nuages qui tracent un trait japonais sur l'écran du ciel; — puis des épaisseurs, l'or plus roux, comme si le contact de la terre salissait l'atmosphère...

Et dire surtout l'impassibilité insolente de ce ciel qui n'est ni beau, ni même mystérieux, mais silencieux ; sentir qu'une vie est en lui et que cette vie n'a pas conscience d'elle, subir l'obsession des choses, semblables seulement par leur indifférence ; comprendre qu'elles sont belles uniquement par nous qui les percevons et qu'elles demeureront après nous, sans

nous — éternellement! — comme si nous n'avions jamais été !...

Octobre. — Je ne puis me faire aux solutions de Malville. La nature est un dieu absurde.

Hier, j'ai marché sur les coteaux. J'allais à Guerrigny. Les pentes étaient d'un vert souriant. La terre semblait béate. Elle était irritante comme un visage d'imbécile. Son inertie m'a révolté.

Si j'obéis à des forces, il faut qu'elles soient conscientes. Je les veux à mon image. J'ai besoin de me refléter en elles comme dans l'eau d'un lac. Il n'y a pas de raison à cela; mais j'ai besoin d'un dieu pareil à moi, remuant, agissant, parlant.

On a creusé la niche : qu'on y place la statue!

Octobre. — Ah! qui n'a point connu les affres de la crise religieuse ne les peut concevoir. Le déchirement de l'amour trompé n'en approche pas!

Le Christ a été mon univers. J'ai goûté en communiant des joies dont ma chair tressaillait. J'avais, même lorsque je péchais, le sentiment d'aimer encore Jésus, puisque je le faisais souffrir, et que torturer l'aimé est un des besoins de l'amour.

Soudain, il disparaît! Là où je voyais une flamme capable d'incendier le monde, il n'y avait même pas un miroir à prendre des alouettes.

Après avoir aimé un être, on peut encore le haïr, ce qui est une autre forme d'aimer ; je ne puis pas haïr Dieu : — il n'est pas!

Mon supplice s'affine. Je découvre que ma raison n'a jamais cru en Dieu. Gamin, je souriais déjà des cavernes de Fénelon, et des sept preuves de l'Existence. Par raisonnement j'ai toujours été athée ou panthéiste, ce qui équivaut. Cependant toutes mes sensations appellent un Dieu : je sens que je ne puis vivre s'il n'est pas. Je ne rêve que de sophismes endormant ma raison. Je ne crois pas, et l'on m'a fait de telle sorte que je veuille croire. Je me sais noyé dans le vide, et, comme s'il n'était pas, je crie...

Novembre. — Je ne voulais pas assister au mariage de Servet... et j'irai.

Je ne veux pas non plus écrire cette pensée qui revient et qui est logique, et qui est monstrueuse... et je ne me plais qu'en elle !

Tout est à la dérive. Je voudrais mourir.

Novembre. — La cérémonie fut digne et de bon goût.

L'héritière est campagnarde. Son château — toute maison est château pour une héritière — est situé sur un sommet verdoyant qui domine Autun. On partit de bon matin ; la soie des robes grinçait sous un soleil de givre ; les visages étaient souffletés par le froid. A l'entrée de la ville, les portes romaines ont jeté sur le cortège leur ombre triomphale, mais personne ne s'est trouvé petit ni ridicule. Propiac n'est pas venu bénir son œuvre.

A la sacristie, j'ai félicité Servet. Il avait l'air radieux d'un homme qui change enfin de cuisine.

— Tout s'est bien passé, ajoutai-je.

— Ah ! mon ami, c'est une bonne fille ! a-t-il répondu sans que je pusse deviner s'il s'agissait de la mariée ou de Féli.

Peut-être ne le savait-il pas lui-même.

Les compliments commencèrent ensuite. L'église, comme un sac de blé auquel on vient de faire un accroc, laissa filer son grain dans la main des époux. J'en pus, à loisir, juger la qualité.

Le R. P. de Bernières passa, l'un des premiers. Il est demeuré pâle, étroit de corps et de cervelle. Des respects l'entouraient. On murmurait son nom. Il se réfugia près d'une table, se laissant, avec courtoisie, saluer par des inconnus. J'ai entendu une dame lui recommander sa fille : car sa figure, qui n'a plus d'âge, permet, sans hérésie, de supposer qu'il en est à ce point de la vie religieuse où commence le courtage matrimonial.

Cheudaine suivit et dit un madrigal à la mariée. Ses cheveux brillaient ainsi qu'un soulier verni. Il souriait en découvrant des dents jaunes ; je l'ai trouvé horrible et pédant, inoffensif et insupportable.

Quelqu'un demanda, en le regardant :

— Savez-vous quel est ce monsier si grand et si laid ?

Une Autunoise a répondu :

— C'est un homme très intelligent. Il est professeur à l'une des facultés de Paris.

La légende s'envole ainsi des bouches innocentes.

Delestang n'était pas du cortège. Il vint avec la foule. Il était vêtu de drap campagnard et Servet lui fit peu d'amitiés. Comme il errait dans la sacristie, nous nous reconnûmes.

— Eh bien! fis-je, l'oncle qui fut à Saint-Privat, est-il mort ?

Mais il ne se rappelait pas ce que je voulais dire. A son tour, il m'interrogea :

— Connais-tu le directeur du Jardin d'Acclimatation ?

Et sur ma réponse négative, il poussa un soupir d'ennui. Ce soldat belliqueux place toujours des engrais.

La cohue stationnait. On jugeait les toilettes. On se montrait surtout Bruet dont le gardénia éblouissait. Les plus renseignés murmuraient :

— C'est l'un des gros banquiers de la capitale.

A cette occasion, ils parlaient contre les juifs. Indifférent à ces rumeurs, Bruet écoutait Bernières avec attention.

Je consultai méchamment l'un de mes voisins :

— N'est-ce point ce Bruet qui jadis fut chassé de chez les Pères ?

Il se récria :

— Les Pères, au contraire, le protègent !

Cependant, obscur et dédaigné, je jugeais ces fantoches décorés d'un nom ou d'un habit, que la convention sociale appelle, par ironie, des dirigeants, et dont une partie a fait ma vie. J'escomptais le plaisir d'être le manieur invisible des fils qui les commandent. Je savourais l'ivresse d'être toujours obéi, l'orgueil de savoir — seul ! — à quel dessein contribuait cette obéissance...

Je n'écris même ces lignes que pour mieux fixer ma vision ; — et je pensais : « Il suffirait d'accepter l'hypocrisie d'un vêtement pour que cela, tout cela ! devînt réalité... »

Novembre. — Je n'explique pas mon délire : je l'enregistre.

J'envie Bernières. Il n'est rien, il est tout. Ce cadavre, à mes yeux s'anime de la vie la plus redoutable et la plus secrète. Il est une des formes d'un pouvoir protée qui, pour son plaisir, commandite les banques et les familles. Il représente une direction sociale.

Et j'envie également madame None. Madame None est en dehors du présent. Son cœur n'a jamais désiré. La rue du Cloître et Saint-Cyr limitent son univers. Sa piété est inébranlable comme un usage. Elle prie, de même qu'elle mange, à heures fixes et pour garder sa santé. C'est le palais abandonné devant lequel le voyageur s'arrête, qui ne sert à rien, que le présent respecte, mais dont le passé mystérieux raille nos activités...

Novembre. — Vivre, planer au-dessus des médiocres dont la réunion est la foule, être un conducteur d'hommes, ne point le dire, le savoir, en user... et en jouir!

Ceci n'est pas un rêve. Un train a stoppé en pleine voie, la machine siffle pour repartir, joue des pistons, patine et reste en place ; un homme passe, jette du sable sous les roues : domptée et retrouvant sa puissance, la machine s'ébranle aussitôt.

Il suffit donc d'un grain de sable! et je sais quel il est... Après tout, est-il certain que ce serait une hypocrisie ?

Novembre. — La neige tombe en flocons menus. De ma fenêtre, je regarde le ciel qui descend et dévore la plaine. Il n'y a de bruit nulle part. Aucune maison presque n'est visible. Ma solitude se prolonge et couvre l'univers.

Pour échapper au silence de mon âme, je fouille la bibliothèque. J'ai rouvert mes livres de prix. Quelques-uns ont leurs tranches dorées. Tous sont décorés de reliures éclatantes que rehausse le soleil de la Compagnie. Une feuille rouge collée à l'intérieur dit en latin l'origine du prix.

Et je revois des heures joyeuses, une cour fleurie, nos uniformes entourant l'assistance d'un cadre d'or. Du haut d'une estrade, le Père Sixte proclame les noms. Les couronnes et les livres quittent la table voisine. L'évêque embrasse les

prix de sagesse. Les parents remettent les prix moindres. Une musique banale accompagne, comme au cirque, cette cérémonie longue.

Peut-être n'est-ce que l'hiver dont la mélancolie me fait frissonner. J'éprouve, à me souvenir, un plaisir singulier.

Novembre. — Table des matières d'une étude du P. Cahours sur Victor Hugo :

I. Monsieur Victor Hugo, poète chrétien.

II. Monsieur Victor Hugo fait connaissance avec Shakespeare.

III. Monsieur Victor Hugo se déclare indépendant. — Son mépris pour les poétiques anciennes.

IV. Monsieur Victor Hugo passe de l'indépendance littéraire à l'indépendance religieuse et tombe dans le scepticisme.

V. La poésie de Monsieur Victor Hugo devenu sceptique devient puérile et matérielle.

VI. Influence du scepticisme sur la poésie puérile et matérielle des *Orientales*.

VII. Tendance irrésistible du poète incrédule au matérialisme de l'idéal et au mécanisme du style.

VIII. Impuissance du poète incrédule à planer au-dessus des jeux de l'image et des idées.

IX. Monsieur Victor Hugo tombe dans le chaos du style et des idées.

X. Le mot de l'énigme.

Ce mot est utile à connaître : Monsieur Victor Hugo est manichéen.

Autres extraits. Le P. Delaporte s'adressant aux élèves :

Vous avez peut-être dans ces murs chértiens et paisibles ouï parler d'une Association générale des étudiants, patronnée par le blasphémateur de Jésus-Christ (toujours Monsieur Victor Hugo), auquel les ennemis de Dieu décernaient, l'an passé, une sacrilège apothéose. Mais vous ignorez peut-être qu'il y a une Ligue démocratique des Écoles, à laquelle, près de cette Sorbonne inaugurée par saint Louis, on enseigne l'outrage de l'Église et des gloires françaises ; où l'on déclare qu'au *Credo* de la France catholique il faut substituer le *Credo* de la Révolution, c'est-à-dire la *Déclaration des Droits de l'homme !...* Que peut-il germer derrière les fronts de vingt ans qui osent porter ces étiquettes où le rouge domine ! Que peut-il y avoir de français ou d'humain dans ces poitrines ?

Plus loin :

En 1870, au milieu de Paris encombré de ces faux patriotes et faux braves, un ancien élève de Vaugirard, le jeune et intrépide lieutenant Maurice de Laumière, qui allait être victime de son intrépidité, écrivait : « Je ne puis garder mon sang-froid quand j'entends les ivrognes mourir pour la patrie sur l'air des *Girondins.* » C'est qu'il avait appris admirablement, et dans sa famille et au collège, son Histoire de France — l'histoire chrétienne d'un peuple chevaleresque dont les annales s'intitulent : *Gesta Dei per Francos.*

Ils s'arrêtent donc en histoire à 1789, en littérature à Delille. Ils savent ne pouvoir être que par cette liberté maudite, mais, le sachant, ils la nient et la font nier.

L'audace est une des formes de la force. Loin de m'irriter, celle-ci m'apparaît curieuse. Je comprends. J'approuve presque...

Novembre. — Il est fort difficile d'admettre la bonne foi chez un adversaire. Le plus souvent, ce courage vient, en visiteur hâtif, un jour que l'âme est plus apaisée ou renonce par fatigue à ses ressentiments.

Hier soir, tandis que je rêvais, immobile dans la pénombre de la chambre, j'ai senti qu'un jour nouveau éclairait mon passé.

A quel propos haïr Propiac ? S'il *croit* vraiment, ce qu'il a fait n'est-il pas, au contraire, juste et même héroïque ?

J'ai cherché, autrefois, sans le découvrir quel moteur *les* entraînait. J'étais aveugle. Ils *croient* et cela suffit.

Croyants, ils ont le mépris de cette vie — car elle n'est rien devant l'autre — et de la société — car les nations n'ont pas de paradis à espérer. — Une seule chose importe : sauver les individus, leur imposer, au besoin, la béatitude. Un médecin ne regarde pas au goût des remèdes. Il ne s'occupe que de guérir.

Et je songe que la foi — ainsi comprise — est une source de formidable puissance et d'étrange faiblesse. Imaginons un général uniquement occupé de surprendre les traînards imprudents ou les détachements isolés : le pays sera peut-être ruiné, il ne sera pas conquis.

Au surplus, la foi est toujours naïve. Il suffit de peu de chose pour la faire dupe : une soumission des lèvres, une attitude repentie ou simplement dévote... J'ai peur que, dans les combats livrés par elle, le vainqueur ne soit souvent l'ennemi — s'il parlemente.

Novembre. — Spencer commence de cette manière ses *Premiers Principes :*

Il nous arrive trop souvent d'oublier non seulement qu'il y a une âme de bonté dans les choses mauvaises, mais aussi une âme de vérité dans les choses fausses.

Ce mot rayonne.

Novembre. — Plus de subterfuges ! Disons ce qui m'étouffe. L'acte ne m'effraye pas, puisque je le désire ; il reste la peur du mot, peur sotte que je veux tuer.

On a pétri mon intelligence, déformé ma conscience, émasculé ma volonté, pour que cette intelligence, cette conscience, cette volonté fussent précisément celles qui conviennent à un jésuite. Je suis donc une machine construite pour accomplir un travail dans des conditions déterminées. Au nom de ce bien qui, dit-on, consiste à ne rien détourner de son but, je ne puis me soustraire à ces conditions sans fausser mon organisme.

En vain me suis-je révolté, les faits m'ont donné tort. On ne va pas impunément contre la loi. Pour retrouver les larges routes, rentrons dans la logique : je dois être jésuite ou n'être rien.

La conclusion révolte? Un étranger, impartial puisque désintéressé, approuverait. La vie brutale impose des solutions. Nous ne choisissons pas, et c'est pour cela que la responsabilité est un leurre.

J'ai menti, lorsque j'analysais mon être moral. Je suis peut-être ce que j'ai écrit : je suis surtout autre chose, qu'un mot résume : j'ai l'âme prêtre. Encore ce prêtre est-il spécial, car j'ai la haine de la cléricature de campagne.

Mais, dira-t-on, je suis athée !

Je traîne le désir de Dieu comme un forçat. Tous mes actes suent Dieu. Je ne crois pas au péché, et j'ai des remords. Je ne crois pas à la religion, et je m'épuise à sa recherche.

Mais ce prêtre est monstrueux!

Pourquoi la fin divine de mes actes ne suffirait-elle pas à les justifier? Qu'importe le métal dont est fait le vase, pourvu qu'il verse l'eau rafraîchissante? Au surplus, les actes ont-ils seulement une valeur, et sais-je si le bien, le vrai, ne sont pas le leurre de l'humanité?

Novembre. — Lutte affreuse. Il ne sert à rien de découvrir le terme logique d'une évolution : il faut pouvoir l'accepter. J'ai des raisons implacables pour fixer le nouveau but de ma vie et des cris de cœur pour lui échapper. Tout s'obscurcit en moi. Je me détourne de la lumière que j'ai faite. Je souhaiterais de toute mon âme qu'elle n'eût jamais été.

C'est chose absurde que se condamner à la passivité quand on cherche l'action; c'est chose absurde que se clore en cellule pour satisfaire son vice d'orgueil. Je songe au façonnage terrible du noviciat : sans l'amour du Christ, sans la folie de la croix, est-il possible qu'un être en subisse jusqu'au bout la torture?

Ce n'est rien. Comment, toute la vie, rester le comédien qu'il faut, servir un Dieu et le blasphémer, se livrer à lui et le nier? Je ne veux pas être le cabotin de Dieu ; je ne peux pas grimper à l'autel comme sur un tréteau et, du haut de ses marches, mentir aux âmes qui viendront. J'ai la peur du sacrilège!

Et la raison répond :

— Croire au sacrilège est une manière de croire à Dieu : plus que l'idée, le sentiment fait l'âme. Il n'y aura ni tréteaux, ni parade, puisque tu prêcheras le *possible*. Enfin, comment le noviciat serait-il une torture, puisque là seulement tu t'adapteras?

L'horrible débat recommence. Un coup de hasard pourrait décider seul.

Novembre. — J'ai repris les *Exercices* de saint Ignace. L'exemplaire est celui-là même qui servit à ma retraite. Une seconde fois, ma destinée s'accroche à ses feuillets.

J'avais mal lu autrefois : ce livre est un manuel d'athée. Il ne parle pas de Dieu. S'il fait des saints, c'est en dehors du Christ et au mépris de sa grâce. L'homme de Manrèse commande les extases comme une manœuvre militaire. Pour exercer les volontés, il écarte Jésus qui serait trop doux. « C'est par le secours des sens et des objets matériels qu'il faut s'élever à l'esprit ! » dit-il rudement.

Rien ne me trouble dans ma lecture. Je la goûte : je goûte surtout l'indifférence qu'elle recommande. Cette indifférence est la couronne de ceux qui ne peuvent aimer, et leur revanche... Plus que jamais, je m'adapte.

Décembre. — Le hasard, que j'appelais, a frappé ; j'ai dit non.

Nous étions assis dans la salle à manger. Le feu ronflait. Madame None travaillait en silence. Je lisais. Tout à coup, la servante annonce Propiac.

Madame None l'accueille, cérémonieuse et glaciale ;

— Mon Père, quel hasard nous vaut votre visite ?

Il répond :

— Je prêche ici l'Avent, et suis heureux de profiter de mon passage pour renouer avec mes amis.

Après quelques vagues banalités sur Nevers et la santé de madame None, il se tourne vers moi :

— Vous avez donc auprès de vous ce cher enfant ?

— Vous le voyez, mon Père. Il ne s'occupe pas, et ceci me chagrine.

— Vous avez tort, madame : les recueillements sont nécessaires parfois, et il n'en peut sortir que du bien.

Il s'est ensuite levé :

— Je reviendrai, puisque vous le permettez.

Et depuis cette heure seulement je sens combien je hais cet homme que j'aurais dû appeler mon frère !

Décembre. — Est-ce bien de la haine, ou de l'envie, ou l'humiliation d'être vaincu ?...

Ma vie est arrêtée Depuis que je le sais ici, j'attends son retour, car je sais qu'il reviendra *pour moi*. J'ai l'effroi de cette minute et j'ai peur... oui j'ai peur qu'elle n'arrive pas !

25 décembre. — Une agonie...

La solitude est affreuse. Et ce pays qui reste blanc, qui n'a plus de visage, qui semble un mort enveloppé dans son linceul ! Il faut renoncer à ce jeu abominable où se perd ma raison. Je veux fuir, je veux crier, je souffre !

Je n'aurais pas cru que le désir pût ainsi torturer. Tout ce que j'approche disparaît; tout ce que je touche meurt. Je voudrais prier, je ne sais qui prier. Mes haines elles-mêmes s'évanouissent. Je pense, par instants, que je vais me dissoudre dans l'air; ma substance devient légère, elle est une fumée qui monte : soudain, je me réveille, rien n'est changé, et j'ai horreur de moi !

Depuis trois semaines, je n'ai plus noté mes idées. A quoi bon un effort illusoire? Ce que je sais m'importune : ce que je veux... je l'ignore.

Il n'est pas venu.

Jour de Noël... Ininterrompues, les cloches sonnent et couvrent la ville de leur allégresse persistante. Ah! disparaître dans leur glas, ne plus penser, ne plus vivre, Seigneur! Seigneur ! si vous êtes, le fruit est mûr : il est à qui le touchera !

28 décembre. — Je reproduis avec une exactitude sténographique, autant du moins que ma mémoire me le permet, cet entretien qui servira peut-être de base à ma vie spirituelle.

Il est entré sans bruit. J'étais seul : je rêvais. Je me suis levé ; sans lui tendre la main, j'ai attendu qu'il parlât.

Lui. — Je m'excuse de vous troubler... Mais madame votre tante est sortie ; je désire qu'elle connaisse mon regret de ne la point rencontrer et j'ai compté sur vous pour lui en faire part.

Moi. — Votre commission sera faite.

Lui. — Je vous en remercie.

Un silence.

Lui. — Je suis également heureux de l'occasion qui nous rapproche un instant. Nous nous sommes quittés sur une mutuelle colère. Je désirais vous adresser des excuses pour un mot, peut-être un peu vif, et dont un bon religieux aurait dû s'abstenir.

Moi. — Vous n'avez pas d'excuses à présenter. L'un et l'autre nous avons exprimé nos pensées comme nous le jugions convenable. Vous auriez tort d'en retrancher quoi que ce fût, puisque moi-même je n'en retranche rien.

Lui. — Je devine, à l'amertume de vos paroles, un ressentiment injuste et persistant. Il est douloureux d'être méconnu par ceux qu'on affectionne. J'ai peur que vous n'ayez attribué à mon influence une déception... passagère et à laquelle je suis resté étranger.

Moi. — J'ignore à quelle déception vous faites allusion.

Lui. — Je n'ai point recommandé Cheudaine. Je vous connais trop : vous valez mieux et plus.

Je l'ai regardé sans répondre et j'ai vu qu'il mentait, mais je n'ai pu deviner sur quelle phrase portait son mensonge.

Lui. — Je serais satisfait de montrer, d'une façon matérielle pour ainsi dire, l'intérêt que je vous porte. Mon appui — qui est médiocre, croyez-le bien, — vous est acquis, et s'il m'est possible d'abréger la période douloureuse que vous traversez...

Moi. — Ce serait peine inutile. Je ne me plains pas et ne demande rien.

Lui (après une courte pause). — Vous m'aviez habitué à plus de franchise. Bien que l'aveu vous soit pénible, je le ferai à votre place : vous n'êtes pas heureux...

Moi. — Libre à vous de faire des hypothèses. Je ne vous reconnais pas le droit de pousser l'indiscrétion jusqu'à m'interroger sur leur justesse.

Lui. — Vous avez tort, mon enfant. Je suis en présence d'une âme malade : je viens la soigner. C'est le devoir de tout prêtre et son droit. Je ne parle pas du droit de l'amitié. le seul que je voudrais invoquer ici. Pourquoi, d'ailleurs, le cacher ? je connais votre mal.

Moi. — Comment le connaîtriez-vous, puisque je l'ignore ?

Lui. — Vous oubliez qu'on est toujours un mauvais médecin pour soi-même. Voyez, déjà, vous ne niez plus avoir souffert. Je vous retrouve, enfin.

Moi — Votre perspicacité a des adresses qui ne devraient plus m'étonner.

Lui. — Laissez donc à d'autres, je vous prie, ces mots

blessants. Il faut avoir le courage de dépouiller des rancunes mesquines. Je le répète, vous valez mieux, et c'est pourquoi j'ai résolu de vous sauver : malgré vous, s'il est nécessaire. Vous demandiez, tout à l'heure, quel était votre mal. Il se dit en une phrase : le monde vous a déçu. Vous étiez ambitieux : les satisfactions qu'il vous a accordées furent misérables. Vous avez cru que la passion vous dédommagerait...

Moi. — J'admire la sûreté de vos informations.

Lui. — Eh! qui vous parle d'informations? Croyez-vous donc l'univers si grand, pour que ce qui s'y passe demeure ignoré de tous? Cette passion en laquelle vous aviez espéré ne vous a laissé que du dégoût. Vous possédez la fortune, la jeunesse, la santé, une maturité que je me plais à reconnaître : de tout cela, vous n'avez rien fait, vous ne pouvez rien faire — et voilà l'origine de la révolte qui vous agite.

Moi. — Vous avez raison. Avec vous, il ne servirait à rien de feindre plus longtemps. Votre analyse, cependant, est incomplète : vous avez omis de dire que cette stérilité fut votre œuvre.

Lui. — Ou celle de Dieu!

Moi. — Il est aisé de confondre. Pour un dessein que je ne veux pas discuter ici, il vous a convenu de prendre mon cerveau d'enfant et de le frapper comme une médaille. Depuis lors, j'ai vécu malheureux et inactif. A qui la faute? Vous me reprochiez, tout à l'heure, des phrases blessantes. Remarquez cependant combien je parle sans colère. Je ne vous en veux plus. Je ne puis même m'empêcher d'admirer la facilité avec laquelle vous portez la perte d'une âme. Vous avez désiré que je devinsse pareil à vous. De quel droit? l'avais-je demandé? Ce monde, dont vous m'inspiriez la haine, l'avais-je connu? Étais-je seulement capable de comprendre le sacrifice auquel vous m'incitiez? Ayez, du moins, le courage de reconnaître votre œuvre : regardez! Grâce à vous, je ne suis ni homme ni prêtre. Je ne crois plus en Dieu et le monde m'a rejeté!

Lui. — Je vous ai laissé parler, mon cher enfant, parce que toute pensée doit s'exprimer librement. Le cri de votre douleur plus que celui de la raison vient de se faire entendre. Ne vous irritez pas : voici mon tour d'être précis et

peut-être brutal. Vous m'accordez à tort des habiletés que je n'ai pas. Seule, la Providence est maîtresse de nos actes. Dites qu'elle a voulu faire de vous son instrument, qu'il est temps de lui obéir et que vous tentez en vain de lui échapper.

Moi. — Je ne vous comprends plus : je croyais, en effet, vous avoir déclaré que je n'avais plus la foi.

Lui. — Votre objection prouve, au contraire, que vous avez compris. Donnons aux causes, et pour une seconde seulement, le nom qu'il vous plaira; l'effet est précisément celui que vous avez dit : vous n'êtes ni homme ni prêtre. Sous peine de mort cependant, il faut devenir l'un ou l'autre. Vous avez essayé d'être l'un, sans réussir, vous l'avouez : soyez l'autre...

Ici je me suis senti pâlir. Après un long silence, j'ai répondu enfin, affectant l'ironie :

— Vous avez d'étranges divinations.

Lui. — Je sais ce que vaut la solitude, pour les esprits de votre trempe. Je répète simplement ce qu'elle a dû proclamer dans le recueillement de votre conscience.

Moi. — Qui vous assure que j'aie envisagé cette seule issue? Il y en a d'autres.

Lui. — Il n'y en a pas. Notez que j'étudie uniquement votre intérêt. Il vous appelle auprès de nous. Auprès de nous et rien que là. vous trouverez l'emploi utile des belles facultés que la grâce vous a départies. Vous l'ai-je dit déjà? Le renoncement à soi-même n'est pas redoutable. Vous auriez tort de vous laisser effrayer par lui. Il n'est que l'échelon qui permet de s'élever au-dessus du monde en se détachant de lui. On voit mieux ce qui s'y passe.

Moi (après un nouveau silence). — En vous écoutant, je me demande en vérité, si c'est bien vous qui parlez. Je croyais que par règle vous deviez détourner votre cœur de toute ambition terrestre, non seulement mépriser, mais oublier. Vous n'insistez, au contraire, que sur l'effort et la réussite personnels. Vous ne parlez pas de Dieu que vous servez, mais vous me proposez son service comme une carrière!

Lui. — Je m'adresse à une intelligence, et j'emploie les arguments qu'elle peut comprendre. Tout ce que j'ai dit là, je vous défie de nier l'avoir déjà pensé.

Moi. — J'y ai songé, peut-être.

Lui. — Il ne suffit pas d'y songer : il faut agir. *Age quod agendum.* C'est aujourd'hui l'heure de Dieu ; gardez-vous de la laisser passer.

Moi. — J'affirme, sur ma conscience, que je ne crois pas en lui !

Lui. — Il n'est pas de pires illusions que celles de la raison. Savez-vous seulement si la raison peut prouver quelque chose ? Vos lèvres nient Dieu, votre cœur le confesse.

Moi. — Étrange Dieu, qui accepterait le mensonge de son serviteur !

Lui. — Vous ne mentirez pas. Il reviendra. Dieu ne se démontre pas ; il est une habitude du cœur.

Moi. — La foi est un sentiment ; nous ne commandons pas aux sentiments.

Lui. — La foi est un acte. Il n'est pas demandé de la sentir, mais de s'y tenir.

Il m'a regardé ensuite longuement, à me faire frissonner.

Lui. — Nous échangeons des paroles graves, mon enfant. Que ce soient les dernières et les plus brèves. Aujourd'hui comme il y a huit ans, je vous répète : vous êtes l'élu de Jésus-Christ ! Ne lui résistez pas ! votre salut est en jeu.

Moi. — Ah ! il s'agit bien de salut ! je veux vivre !

Lui. — Vous vivrez. L'infini satisfera la faim désordonnée de votre cœur. Vous vouliez aimer : les âmes seront votre conquête et vous les chérirez. Vous vouliez agir : l'apostolat sera votre œuvre : l'apostolat ! c'est-à-dire l'action secrète la plus profonde et la plus irrésistible qui soit ici-bas ! Vous rêviez d'orgueil et de puissance : vous serez une partie de Dieu même ! Qu'avez-vous désiré qui ne vous soit accordé là ? Ne me répondez pas ; je ne veux plus un mot, plus un geste... Je suis certain de vous, ce soir, demain peut-être, non pour moi qui ne suis rien, mais pour vous qui ne souffrirez plus...

Il est parti sans autre adieu. En effet, tout ce qui pouvait être dit l'avait été.

Même nuit.

Seigneur ! l'heure suprême est arrivée.

Seigneur ! vous faites partie de la nuit profonde où se perd

notre ignorance : nous ne sommes pas assurés que les objets visibles soient distincts de nos rêves ; comment vous, l'Invisible, n'auriez-vous point d'énigme ? Rien de vous ne semble nécessaire. Des poètes vous ont imaginé. En tous les points de ce monde infime perdu dans l'immensité des mondes, votre légende se répète avec les mêmes espoirs et les mêmes doutes. Ce que l'on raconte de vous est moins vous-même que l'appel de notre misère : le mal de la création eût paru trop affreux sans créateur. C'est pourquoi beaucoup vous adorent. Je ne crois pas en vous.

Cependant, Seigneur ! mon appel monte vers vous. C'est en vous que se consommera mon suicide. Je serai votre prêtre. J'observerai la chasteté de l'ascète, la prudence du pontife. Je serai silencieux comme le sanctuaire. Mon âme veillera, lampe mystérieuse, au fond du chœur. Je clamerai votre justice. Mon mensonge planera au-dessus des foules, faisant tomber sur elle le miel de vos promesses et le baume de la pitié. Nul ne sera plus fidèle et plus sûr. Je garderai vos secrets et le mien. On aimera la prière parce que mes lèvres prieront, et votre règne, car mes bienfaits seront répandus en votre nom. Seigneur ! n'aurai-je gravé votre louange que sur le sable ? Pour tant d'offrandes, quel sera votre don ?

Je viens en votre Église comme le naufragé aborde un rivage inconnu : si arides qu'en soient les bords, ce naufragé s'y jette ; il le bénit sans même savoir s'il y trouvera sa nourriture, car c'est déjà la terre ferme et le sol qui ne se dérobe point. Seigneur ! je vois bien la terre ferme, mais quelle sera ma nourriture ?

Vous avez promis d'être la Voie qui mène sans détour. Puisque je serai votre prophète, m'accorderez-vous de conduire les hommes à mon gré ? Me sera-t-il donné de prendre leurs volontés et de les faire vôtres, en les sentant miennes ? de vous offrir en holocauste leurs cœurs méprisables et de calmer leurs gémissements ? Serai-je enfin l'instrument de vos colères, et pourrai-je à mon aise proclamer votre puissance au monde, qui déroule à vos pieds sa théorie ?

Vous avez promis d'être la Vérité. Goûterai-je le vin enivrant de la certitude, ou faudra-t-il toujours subir l'affreuse tristesse de mon doute ?

Vous avez promis enfin d'être la Vie. Cette vie, Seigneur, je ne l'imagine pas, mais je l'attends avec angoisse. Aurai-je à récolter des âmes et à vous les apporter, comme une gerbe, en les serrant contre ma poitrine? Sera-ce le parfum d'amour passant à travers les grilles de votre Tribunal qui, pareil à un encens profane, fera vibrer ma chair de sourds désirs? Sera-ce uniquement le bonheur de vous aimer, puisque nous n'adorons que des chimères, et que de toutes les chimères, vous êtes la plus chimérique?

Je donne tout : je veux tout!

Que vous fait mon mensonge? Si vous n'êtes pas, il n'est que paroles vaines et fumée. Si vous êtes, vous tolérez de ne pas être confessé par les animaux, les plantes et le marbre. Le silence de mon cœur me plongera dans le sein de la nature et vous m'y verrez sans colère.

Seigneur, je veux tout! Mes demandes se déroulent ainsi qu'un horizon. En cherchant à les dire, j'en recule les bornes. Mais il en est une qui, soleil mystique, illumine les autres. Seigneur! donnez-moi votre désir! Il importe peu que je ne croie pas en vous; il me suffira de vous espérer. L'homme qui se tue a toujours une espérance : qu'elle lui annonce le néant ou une vie nouvelle, elle adoucit et guide son sacrifice. Moi aussi, qui vais me tuer en vous, j'ai droit à la consolatrice!

J'ai mordu au fruit de science, et, le trouvant amer, je l'ai jeté loin de moi. Laissez-moi croire, Seigneur! qu'à votre table, les mets sont plus doux et qu'au sortir du festin, vos convives se reposent à jamais — toute l'éternité!...

ÉDOUARD ESTAUNIÉ.

LES
VUES DE HOCHE[1]

LE COUP D'ÉTAT[2]

I

Les élections de 1797 avaient mis le Directoire en minorité dans les Conseils et porté Pichegru, chef de la coalition des royalistes et des modérés, à la présidence des Cinq-Cents. Dès le mois de juin, les « triumvirs », Larevellière, Reubell et Barras se concertèrent pour « sauver la République de la subversion totale » dont elle était menacée. Il s'agissait d'expulser du Directoire Carnot et Barthélemy, suspects de connivence avec la majorité, et d'*épurer* les Conseils en proscrivant les députés nouvellement élus. Larevellière et Reubell étaient assez en confiance l'un avec l'autre. Ils se méfiaient tous les deux de Barras : ils le soupçonnaient de conspirer à la fois avec les royalistes et avec les anarchistes, avec les meneurs des faubourgs et avec les agents du comte de Provence. Mais, comme Barras leur était nécessaire et pour former une majorité et pour préparer le coup

1. Voir la *Revue* du 15 juillet.

2. Outre les ouvrages cités dans la précédente étude, j'ai consulté pour celle-ci : *les Procès-verbaux du Directoire*, la correspondance de Hoche, aux Archives de la guerre ; — Victor Pierre, *18 Fructidor*, documents, Paris, 1893 ; — *Mémoires* de Barante, Larevellière-Lépeaux, Barras, Bourrienne, Thibaudeau, Bigarré ; — Sybel, *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française ;* — Lanfrey, *Histoire de Napoléon Ier ;* — Bougier, *le Général Chérin (Revue historique*, 1878) ; — Bailleu, *Correspondance de Sandoz*.

de main, ils s'ouvrirent à lui. Il leur « donna sa parole » de tout tenter avec eux. Le premier point était de s'assurer des moyens d'exécution. Les triumvirs, qui étaient capables d'ourdir un complot, étaient hors d'état de l'exécuter. A eux trois, ils ne faisaient pas un homme. Il leur fallait des troupes, et un militaire pour faire marcher les soldats. Rien désormais, dans la République, même le pouvoir civil, même les derniers représentants de l'esprit conventionnel, ne pouvait plus prévaloir et gouverner que par la force organisée et commandée, par l'armée, en un mot, et par les généraux. Ils hésitèrent entre Moreau, Bonaparte et Hoche. Moreau passait pour pur, mais il s'était montré singulièrement hésitant et tiède depuis les élections, il se piquait de légalité, et ses liaisons avec Pichegru inquiétaient les Directeurs. Bonaparte semblait trop envahissant, d'ailleurs il était nécessaire en Italie.

Hoche était inoccupé; l'armistice le neutralisait en quelque sorte. Il n'avait pas de liaisons parmi les hommes politiques. Il passait pour républicain, sans épithète. On le savait hostile au parti modéré parce que ce parti se confondait avec les monarchistes et « la faction des anciennes limites », qu'il ferait la paix, disperserait les armées, mettrait les généraux en réforme et les dépouillerait du rôle qu'ils avaient pris d'arbitres de la République. Hoche se prononçait très fortement contre toute tentative de restauration : ses convictions, très sincères, son patriotisme et ses intérêts l'attachaient irrévocablement à la république. Pas plus que Bonaparte, il ne se serait contenté d'un titre de maréchal et il ne se serait résigné à tomber du premier rang où il s'était élevé dans l'État, à celui d'officier de fortune, classé à la suite de l'état-major des émigrés rentrés. Sa grande réputation de droiture, ce fond de candeur qu'il avait conservé des temps héroïques, permettaient aux Directeurs d'attendre de lui ce qu'ils ne pouvaient espérer de Bonaparte, un instrument docile, une dupe vaillante, loyale et magnanime, « sous la triple couronne de chêne, de myrte et de laurier ». En l'appelant à ce rôle, d'ailleurs compromettant, les Directeurs l'opposaient publiquement à ses émules militaires, et, en attisant la rivalité des généraux, ils les affaiblissaient tous. Ajoutez les petites passions qui, pour ces politiques mesquins, valaient de grands motifs. Hoche n'aimait

pas Carnot, qui l'avait fait destituer et enfermer au temps de la Terreur, ni Pichegru, son rival de 1793, alors courtisan de Saint-Just, devenu un rival politique, courtisan du comte de Provence, passé des terroristes aux clichyens, et aussi détestable à Hoche dans l'un que dans l'autre personnage. Quant à Bonaparte, on ne peut dire que Hoche le haït : il l'admirait au contraire et témoignait noblement de cette admiration. Mais, rapporte Larevellière, « rival de gloire de Bonaparte, il voulait aussi rivaliser de patriotisme avec lui, et ne pas le laisser, en quelque sorte seul, plus en vue que tous les autres généraux, dans les chances que pouvaient amener de si graves circonstances. » Enfin, il avait des troupes disponibles, et un prétexte, l'expédition d'Irlande et d'Angleterre, pour déplacer ces troupes par détachements et les rapprocher immédiatement de Paris.

Hoche fut sondé ; le fut-il par lettres directes? On n'en a point trouvé de traces. Par émissaires? C'est le plus vraisemblable. Il avait auprès de lui, pour les ordres secrets et le secrétariat intime, Chérin, ci-devant généalogiste de France, volontaire de 1792, républicain par patriotisme et par amour de la gloire ; homme de l'ancien monde, cultivé, répandu, politique, chef d'état-major de l'armée où il jouait à la fois le rôle de Berthier et celui de Lavallette à l'armée d'Italie : il fut à la seconde partie de la vie de Hoche, la partie de grande action, ce que Le Veneur avait été aux années d'apprentissage. Il paraît bien que, depuis vendémiaire an IV, Hoche avait arrêté ses vues sur une intervention militaire dans les rues de Paris; Barras avait pensé à lui, à ce moment-là ; les rapports entre eux avaient continué. « Il nous donna, rapporte Larevellière, les assurances d'un entier dévouement à la cause que nous défendions. » Il donna davantage. Un plan d'action fut arrêté, et il fallait qu'il y en eût un, sans quoi les triumvirs se laissaient prévenir, envelopper par Pichegru, et d'*épurateurs* devenaient *épurés*. Toutefois, Larevellière affirme qu'il ne s'en occupa point, et que Reubell y demeura aussi étranger que lui[1]. Le fait est possible. Reubell était assez retors, et il se montra, dans l'affaire, assez

1. Barras contredit formellement Larevellière, sur cet article. Il dit (t. II, p. 484) : « Mes collègues m'avaient autorisé à traiter cette affaire avec Hoche, et l'approche des troupes était le résultat de nos conférences. »

pusillanime et enclin à la fuite[1], pour vouloir ignorer des mesures compromettantes, sauf à en profiter si elles réussissaient. Il entrait dans la vertu de Larevellière de se glorifier devant l'histoire d'avoir sauvé la République, et de désavouer les moyens grossiers et les instruments brutaux du Salut public. Il qualifiait volontiers ces mesures de « tripotages » et en laissait la responsabilité à l'homme « sans conscience », c'est-à-dire à Barras. Il ferma les yeux : en cas de scandale, il pourrait tout rejeter sur ce collègue discrédité, et condamner comme « hasardeux et inutiles » des préparatifs qui mériteraient d'être jugés ainsi, puisqu'ils auraient échoué. Ce fut donc Barras qui se chargea de donner des ordres ; mais il les donna au nom des triumvirs et les fit passer par un ministre.

Hoche était convaincu, il était impatient, il ne demanda pas de garanties, il se lança en avant, se découvrit et se livra tout entier. Le 29 juin, à son retour de Hollande, il reçut, à Gueldre, l'ordre de reprendre les préparatifs d'une expédition en Irlande et de rassembler, à cet effet, à Brest, dix mille hommes tirés de l'armée de Sambre-et-Meuse. Il les avait triés d'avance. Avertis, endoctrinés par Chérin, les chefs, ardents patriotes comme leur général, attachés comme lui à la Révolution qui les avait élevés aux premiers rangs, comme lui adversaires acharnés d'une restauration monarchique, qui les rejetterait dans la foule, ne demandaient qu'à marcher contre les « infâmes royalistes ». Le 30 juin, Lefebvre fut désigné pour faire partie de l'expédition. « Je suis bien aise, écrivait-il à Chérin, de quitter enfin les bords du Mein, mais je suis encore plus aise si je suis destiné à aller faire peur aux malheureux qui veulent déchirer notre pauvre patrie. Ces monstres ne sont pas faits pour se présenter devant des braves qui ont osé attaquer et vaincre toutes les puissances de l'Europe... J'aurai le 10e régiment de hussards... je saurai bien les faire marcher, ou le diable m'emportera !... Soyez persuadé du désir ardent que j'ai de maintenir le gouvernement en tout jusqu'au tombeau, car je ne change pas aisément quand j'aime une chose ou une personne... »

1. Il était « hors de lui » le 17 fructidor, la veille du coup d'État. Il dit à Larevellière : « Je ne veux pas rester stupidement sous le fer des bourreaux, je te déclare que je pars. » Voir les *Mémoires* de Larevellière, p. 77 et suiv., 120 et suiv.

Les troupes se composaient de la division Richepanse et de la fameuse « légion des Francs » organisée, en 1796, pour l'expédition d'Irlande et commandée par Humbert : troupe de deux mille six cents hommes d'élite, tous volontaires, « d'un choix tout particulier », dit Bigarré qui s'y engagea ; avec des officiers jeunes, robustes, de bonne volonté, indifférents aux dangers, avides de gloire, idolâtres de leur général. Ils partirent le 9 juillet. Ils savaient qu'ils marchaient sur Paris. « A ce nom de Paris, rapporte l'un d'eux, un Français éprouve ce qu'éprouvait un Romain à trois cents lieues de Rome. Le bonheur de revoir son pays, celui de se trouver au milieu de la plus belle capitale du monde, nous enivrèrent au point que nous faisions mille folies, mille conjectures et autant de projets sur ce voyage. Les uns pensaient que le Directoire, voulant célébrer la paix avec magnificence, faisait venir une division de chaque armée à Paris ;... d'autres prétendaient que le gouvernement était menacé par des factieux et que nous nous rendions à Paris pour le secourir. Ce qu'il y avait de plus positif dans tout cela, c'est que les armées en France étaient essentiellement obéissantes, que nous ne faisions qu'exécuter les ordres de ceux qui avaient le droit d'en donner, et que, sans nous mêler des raisons qu'on mettait en avant pour nous faire mouvoir, nous marchions gaiement vers la capitale de notre république... » Hoche suivit ses hommes, alla, en passant, voir sa jeune femme à Metz, et arriva à Châlons le 19 juillet.

Trois jours avant, le 16 juillet, la crise attendue avait éclaté dans le Directoire. Carnot avait proposé de renvoyer plusieurs ministres, notoirement hostiles aux Conseils, et de les remplacer par des hommes dont les noms seraient plus conformes « au vœu de la majorité ». Les ministres furent changés, en effet ; mais les triumvirs en désignèrent de plus prononcés encore dans l'opposition aux Conseils. Ils s'étaient entendus avant la séance. Larevellière avait indiqué Hoche pour la guerre. Reubell et Barras objectèrent que ce général n'avait pas l'âge requis par la Constitution. « Je le sais, répliqua Larevellière, et nous ferons un autre choix ; mais le sien aura été pour l'armée entière la preuve que c'est la majorité du Directoire qui dirige l'administration de la

guerre et que Carnot n'y a plus d'influence. Il est dans la nature de l'homme, et surtout du militaire, de se ranger du côté où se distribuent les grades et l'argent. » Ils comptaient bien que, dans l'intervalle, les troupes seraient arrivées et que le coup serait frappé : Hoche serait ministre juste le temps qu'il faudrait pour investir le Corps législatif et emprisonner les députés. En cela, le calcul des « triumvirs » les trompa. Ils voulaient tenir secrètes, pendant quelques jours, les nominations qu'ils avaient arrêtées. Ni Carnot, ni Barthélemy contre qui elles se faisaient, n'avaient intérêt à les cacher. Elles furent connues aussitôt. En même temps, le bruit des mouvements des troupes transpira, et l'on établit entre ces mesures et le choix, d'ailleurs inconstitutionnel, du ministre de la guerre, un rapprochement très inquiétant pour les Conseils.

Le 17, de nombreux députés allèrent confier leurs alarmes à Pétiet, le ministre de la guerre disgracié, mais encore en fonctions. Pétiet confirma le fait qu'une partie de l'armée de Hoche s'était mise en marche ; il ajouta qu'il n'en avait point été avisé. Carnot, interpellé par les mêmes députés, assura qu'il ignorait complètement que les ordres eussent été donnés. Les députés menacés se crurent à la veille du coup d'État qui paraissait imminent à tout le monde, mais qu'ils étaient aussi incapables de déjouer que de prévenir. Un des inspecteurs de la salle, chargés de veiller à la sécurité du corps législatif, se rend, le 19, au Directoire. Carnot, qui préside, affirme, avec une entière bonne foi, que Hoche a agi sans ordres, qu'il a voulu rassembler à Brest des troupes en vue de l'expédition d'Irlande, et que, dans tous les cas, contre-ordre va lui être donné par le Directoire. Ce discours ne suffit point à rassurer les Conseils. Déjà Lacuée avait proposé d'arrêter Barras ; Pichegru demande qu'on réorganise les gardes nationales. Le 20 juillet, Aubry, aussi méfiant de Hoche qu'il l'était de Bonaparte, et pour les mêmes motifs, fait voter un message au Directoire. Le Directoire y adresse une réponse dérisoire : La marche des troupes est le résultat de l'inadvertance d'un commissaire des guerres ! Cette défaite est accueillie par des murmures ; le message directorial est renvoyé à une commission de cinq membres; Pichegru, Willot, Pontécoulant en font partie. On ne parle que de bataille.

« Puisqu'on veut nous faire monter à cheval, aurait dit Pichegru, nous y monterons. Le Luxembourg n'est pas une Bastille, il sera réduit en une demi-heure. »

Le jour même, Hoche, mandé officiellement au Directoire par Carnot pour s'expliquer, secrètement par les triumvirs pour se concerter avec eux, arrive à Paris. Il écrit aux Directeurs : « Ce n'est qu'hier, à mon passage à Châlons, que j'ai appris des nouvelles de Paris, où je n'ai et ne veux avoir que fort peu de connaissances. » Mais il est fort connu, et, dès qu'on est averti de sa présence, on annonce le coup d'État. « C'est lui! C'est lui! les troupes, les canons! nous sommes cernés, bloqués! raconte-t-il. Tels furent les cris qui m'accueillirent. » Cependant, il voudrait prendre l'air de la ville, reconnaître le terrain. Ses amis le recherchent, curieux de ce qu'il pense, préoccupés de ce qu'il projette. Parmi eux, un député aux Anciens, Marbot, le père du brillant chroniqueur, ci-devant noble, ancien membre de la Législative, général de division après le 10 Août, destitué comme ultra-révolutionnaire après Thermidor, jacobin déclaré, acharné contre les émigrés, très chaud pour les triumvirs, de la faction de Barras dont ses origines le rapprochaient. Il trouve Hoche très affecté de la crise que traversait la République, mais persuadé qu'avec du courage on pourrait la sauver : « Vous nous y aiderez, dit Marbot. — La victoire est aux patriotes, répond Hoche, si l'on veut me seconder avec énergie. Je compte sur quelques hommes de cœur dans le Corps législatif, et sur les trois fidèles Directeurs ; mais on ne sent pas assez la nécessité de prendre des mesures sur-le-champ ; cependant, les progrès de la royauté deviennent tous les jours plus effrayants : Louis XVIII peut être sur le trône avant quinze jours, si l'on ne frappe un coup vigoureux. Les corps de troupes qui étaient destinés pour l'expédition d'Irlande se trouvent fort heureusement placés sous la main du Directoire, leur solde est assurée ; aussitôt qu'elles en recevraient l'ordre, elles seraient dans Paris avant deux jours. — Êtes-vous sûr de vos troupes? Vos chefs de corps sauront-ils fouler un moment à leurs pieds le prestige de la représentation nationale? Auront-ils le dévouement intrépide de ne pas balancer entre la crainte de la destitution, de l'échafaud même, et l'inexécution de vos ordres? — Je suis

assuré des officiers et des soldats : les uns et les autres sont républicains ; ils respecteraient le Corps législatif, s'il défendait la liberté ; ils le méconnaîtront toutes fois qu'il favorisera la marche des contre-révolutionnaires. Un Corps législatif qui n'est point populaire ne peut avoir l'armée pour lui. » C'est l'esprit du 31 mai, ce sera l'esprit de Brumaire : révolutionnaire et parisienne, organisée et enrégimentée, c'est toujours la force armée qui se fait l'arbitre de la liberté et juge du législateur.

Les intentions de Hoche étaient incontestablement pures, et, décidant de l'État comme il décidait de la guerre, les moyens lui semblaient légitimes qui menaient à ses fins. Il s'attendait à lutter contre une insurrection royaliste, et le fait est que cette insurrection couvait : en même temps que Hoche rapprochait ses légions de Francs, Frotté, Rivière, Polignac acheminaient leurs chouans vers Paris. Un second Vendémiaire, en permettant de les écraser, fournirait l'occasion naturelle de grandes mesures politiques. Le gouvernement que Hoche voulait faire prévaloir, dans la République épurée, devait être honnête, probe, austère. C'était chez lui la partie de l'idéal et de l'illusion. Barras la lui laissait.

II

Le 21 juillet, Hoche se rendit au Directoire. Il s'y trouva très déçu, et fort gêné, dès l'abord, du personnage équivoque que les triumvirs lui faisaient jouer. Carnot l'accusait de conspirer contre la République ; Barthélemy opinait comme Carnot. Reubell et Larevellière, que Hoche croyait « fidèles » et dont il se croyait sûr, feignaient de tout ignorer. Barras, qui savait tout, l'abandonna. Aux questions pressantes de Carnot sur la marche des troupes, aux menaces de mise en accusation, s'il ne se disculpait pas, Hoche se troubla. « Tout interdit, rapporte Larevellière, il jetait continuellement les yeux sur Barras, et Barras eut la lâcheté de tenir continuellement les siens sur le papier qu'il avait devant lui, sans oser proférer un seul mot... » Pour se défendre, Hoche aurait dû découvrir les triumvirs ; leur secret n'était pas le sien ; ils le

trahissaient, mais lui, en les trahissant, aurait compromis la cause qu'il servait avec eux, la cause de la République, à laquelle il était prêt à tout sacrifier. Il balbutia, il tâcha d'éluder. Alors, Larevellière, considérant « qu'il n'était plus possible sans compromettre ou, pour mieux dire, sans perdre la République, de désavouer ou de dénoncer les mesures », — interpella Carnot, lui demanda de quel droit il interrogeait le général : le Directoire ne l'y avait autorisé par aucun acte, par aucune délibération collective, et ses attributions de président ne lui permettaient pas de se substituer au Directoire : « Je m'oppose, pour ma part, à ce que cette espèce d'instruction judiciaire se continue. » Puis, s'adressant à Hoche : « Quant à vous, général, ne prenez aucune inquiétude de ces vaines menaces. Vous pouvez compter sur moi... Je ne crains pas de vous donner la même assurance au nom de la majorité des membres qui siègent dans ce conseil... »

L'affaire tournait aux querelles quotidiennes des Directeurs. Elle finit comme les autres : Carnot, ne se sentant pas soutenu, s'arrêta ; les triumvirs, ne se sentant pas prêts, ajournèrent. Hoche se rendit chez Larevellière qui l'accueillit avec effusion, lui dénonça la perfidie de son collègue Barras, l'engagea à mettre toute sa confiance en lui seul, et à ne travailler qu'avec lui au salut de la République. Il lui déclara, en outre, que ni lui ni Reubell n'avaient connu les mouvements des troupes : Barras avait pris sur lui seul de les ordonner au nom de la majorité. Hoche se rendit de là chez Barras. Il se répandit en récriminations : « Les généraux et l'armée sont également mécontents : Carnot et son bureau topographique les abreuvent d'amertume ; ils favorisent les aristocrates et font également preuve d'incivisme et de bêtise ». L'insidieux Barras lui démontra sans doute que qui ne sait pas dissimuler ne sait pas conspirer. Hoche sortit du Luxembourg sans illusions sur les Directeurs, mais parfaitement résolu à reprendre la partie, et le plus tôt possible, avec eux ou sans eux. Cependant, prévenu que Willot allait proposer aux Cinq-Cents un message pour protester contre l'illégalité de sa nomination au ministère, il le prévint, et, le 22 juillet, envoya sa démission au Directoire : « Il est douloureux pour un ami de la patrie de ne pouvoir coopérer aux grands travaux dont vous

êtes chargés. Je me propose de prendre aujourd'hui même les derniers ordres du Directoire. » C'était une lettre destinée au public. Hoche ne partit point ; toutes ses démarches tendent à prouver qu'il avait partie liée avec Barras et qu'il n'attendait qu'un ordre ou un aveu des triumvirs pour engager l'action. Il avait assumé la responsabilité des mesures militaires : c'est contre lui que se déchaînaient les journaux et les orateurs des Conseils. Mais il était convaincu que « s'il périssait, il voyait périr en même temps la République ». Il était sûr de ses intentions : il ne l'était ni de celles des triumvirs, ni de celles des autres chefs d'armée que les Directeurs chargeraient de l'opération s'il ne l'exécutait pas. Il comprenait qu'une autorité dictatoriale serait nécessaire, au moins pour un temps : il était prêt à la prendre et décidé à l'abdiquer dès que le péril serait conjuré. « La chose sur laquelle on l'entendait dans toutes ses conversations témoigner son inquiétude, dont il avait autant d'horreur que de la royauté même, c'était le pouvoir militaire. — Je vaincrai les contre-révolutionnaires, disait-il, et, quand j'aurai sauvé la patrie, je briserai mon épée. » D'autres fois, pour pallier l'illégalité qu'il se voyait contraint de commettre, il annonçait que, la révolution accomplie, il chercherait une grande diversion au dehors, et tournerait contre les Anglais toutes les passions nationales et toute l'ardeur de l'armée.

Cependant Reubell demeurait impénétrable ; Larevellière conseillait à Hoche de quitter Paris ; Barras proférait des discours menaçants et reculait toujours l'action. Il voulait que les Conseils prissent l'offensive et se missent dans leur tort : l'intervention de l'armée eût alors été presque légale, et, dans tous les cas, plus populaire. « Nous tiendrons ferme si nous sommes attaqués et si nous sommes décrétés d'accusation, disait-il, le 22 juillet, à Lavalette, l'émissaire de Bonaparte; alors, nous monterons à cheval et nous les écraserons ». Par-dessus tout, l'argent manquait pour entretenir les troupes que l'on acheminait vers Paris. Lavalette avait pour instruction d'offrir, en cas de nécessité, aux Directeurs l'aide de Bonaparte. Il jugea le moment venu de les mettre de la sorte, encore davantage, à la discrétion de son chef. « Je lui ai fait votre proposition, écrit-il à Bonaparte

en sortant du Luxembourg, il l'a acceptée avec transport. » Les triumvirs reprennent quelque confiance. Ce sont, comme toujours, les nouvelles d'Italie qui relèvent leur courage. Bonaparte est avec eux, décidément! Un courrier leur arrive apportant les adresses des divisions, la proclamation fulminante du général en chef, le 14 juillet. « Hoche assure que l'armée de Sambre-et-Meuse est dans les mêmes dispositions. » Ils ont déjà les pièces extraites du portefeuille de d'Antraigues, la dénonciation de la trahison de Pichegru, la présomption de la complaisance de Moreau : Pichegru, l'espoir des royalistes : Moreau, le refuge des républicains modérés, des « loyalistes » de la Constitution. Ils livrent ces pièces à la publicité [1]. Barras espère que, l'argent de Bonaparte aidant, avec de larges distributions, à coups de grosses sommes, on évitera une effusion de sang. Il le dit, le 23 juillet, à Lavalette : « Je pense que, sans commotion violente, nous rétablirons l'ordre ». Il écrit lui-même à Bonaparte : « Moi, Reubell et Larevellière, nous défendrons la Constitution jusqu'à la mort. Nous arrêterons à la fin ce cours d'assassinats... Hoche est ici, il va préparer son expédition d'Irlande. Nous allons nous occuper d'épurer l'intérieur. » L'argent, qui purifie tout, sera l'instrument de cette épuration. Mais le temps presse, l'Italie est loin. Les Directeurs confient leur détresse à Hoche.

Le 24 juillet, au matin, il vient prendre congé de Barras, et il met sa caisse à la disposition du Directoire. Cette caisse n'est pas aussi bien garnie que celle de Bonaparte; toutefois, les réquisitions levées en Allemagne y ont laissé quelques réserves. Barras raconte que, dans cet entretien, Hoche lui dit « en le serrant dans ses bras » : « Le royalisme nous déborde : avec quel regret je vous quitte. Rappelez-vous que, pour nous, il n'y a pas de transaction ; si vous ne prévenez pas ceux qui veulent nous tuer, on fera mieux que nous tuer : on nous livrera, et la liberté sera perdue... Si vous n'êtes pas soutenu ici, il faut que vous vous rendiez à l'armée que je commande. Nous prendrons ensemble une vigoureuse détermination... » Barras répond que son poste est à Paris, que ses collègues et lui sont « irrévocablement résolus à agir, et sous peu de jours » ;

1. *Moniteur* du 23 juillet et note dans le *Rédacteur* du 26 juillet.

mais il est instant que Hoche retourne à son armée et mette ses troupes en marche. Barras fera approuver ces mouvements par le Directoire. Hoche fera faire des adresses par son armée; il correspondra avec Barras, il enverra à Paris son chef d'état-major général, Chérin, « homme sûr et patriote éclairé ». Hoche s'en va, très ému [1].

En sortant de chez Barras, il aperçoit, près de Saint-Sulpice, Marbot qui passait dans la rue. Il fait arrêter sa voiture: « Il n'y a rien de changé, dit-il à Marbot, je pars pour ma destination »; et, lui serrant fortement les mains: « Dites aux patriotes, ajouta-t-il, qu'ils comptent sur Hoche; je suis à vous à la vie, à la mort. » Avant de partir, il adressa à Chérin cette lettre significative : « Il est on ne peut plus urgent que vous m'envoyiez deux cent mille livres à Reims, avec la plus grande diligence, c'est-à-dire en poste. Faites, pour plus de célérité, que j'aie beaucoup d'or. » Et il se mit en route pour Charleville. Tout, cette fois, semblait arrêté en vue d'une action rapide.

Cependant Barras, après « avoir serré Hoche dans ses bras », se retourne vers Bonaparte, et, le même jour, 24 juillet, lui écrit: « Point de retard; songe bien que c'est avec *lui* seulement (*lui*, c'est l'argent promis par Lavalette) que je puis remplir tes honorables et généreuses intentions. » Le 26, il fait prendre par le Directoire un arrêté approuvant Hoche d'avoir détaché six mille fantassins, deux mille cavaliers et mille artilleurs de l'armée de Sambre-et-Meuse, et lui enjoignant de les conduire dans l'Ouest où ils s'embarqueront pour l'Irlande. L'accord se fait, un moment, entre les cinq Directeurs, sur cet ordre équivoque. Carnot et Barthélemy le prennent à la lettre: c'est, pour eux, un moyen d'enterrer l'affaire et de se débarrasser de Hoche : c'est pour les triumvirs un moyen de garder Hoche et ses soldats à leur disposition et de masquer la marche sur Paris. Les Conseils n'en sont pas dupes. Le même jour, Pichegru fait un rapport aux Cinq-Cents: « Quel est donc ce nouveau pouvoir qui fait mouvoir à son gré, d'une extrémité de la République à l'autre,

1. George Duruy, *Mémoires de Barras*, t. II, p. 497. Les dates données par Barras, dans ses notes, ne sont pas toujours d'accord avec les procès-verbaux du Directoire et les correspondances.

des corps de troupes suivis d'une artillerie considérable? » Il propose et fait voter une motion portant que la distance constitutionnelle de six myriamètres que les troupes ne peuvent franchir, autour de la capitale, sera marquée par des colonnes établies sur les routes, et que tous ceux qui la franchiraient ou ordonneraient de la franchir, sous quelque forme que ce fût, se rendraient coupables d'attentat contre les libertés publiques ; qu'aucun déplacement de troupes n'aura lieu, sur le territoire de la République, que sur un ordre du ministre de la guerre, en vertu d'un arrêté du Directoire.

III

Cependant Hoche prépare la concentration de ses troupes à Reims. Le Directoire a prescrit la marche de neuf mille hommes vers l'Ouest, Hoche en achemine quinze mille sur Paris. En passant, il les inspecte, les exhorte. Le 28, il est à Charleville, il presse les agents. « Comme l'expédition dont il s'agit est de la plus haute importance, mande-t-il à l'ordonnateur Jujardy, le retard que feraient éprouver les subsistances pour la marche des troupes demeure sous votre responsabilité ». Là-dessus, il reçoit un contre-ordre : c'est l'effet de la proposition de Pichegru. Le nouveau ministre de la guerre, Schérer, qui n'est pas dans le secret et qui s'émeut fort des menaces des Conseils, s'étonne de voir quinze mille hommes en route, quand, paraît-il, les états n'en annoncent que huit mille; il ordonne de les faire rétrograder. Hoche le mande aussitôt à Jujardy : « Les troupes que je devais réunir à Reims rétrogradent toutes sur l'armée de Sambre-et-Meuse. » Il arrête le mouvement en avant; mais il ne commande pas la retraite. Sa lettre envoyée, il se demande s'il est, encore une fois, joué, trahi par Barras? Il s'impatiente, il s'agite, et il prête aux troupes les inquiétudes qui le troublent lui-même. « Dix fois au moins, écrit-il à Schérer, elles ont été en avant et ont rétrogradé par suite des ordres qu'ont donnés les généraux et les ministres. Fatiguées, harassées, elles ne savent plus qui entendre, et à peine osé-je leur

adresser des ordres en conséquence de ceux que je viens de recevoir de vous... » Puis, il réfléchit. Il attendra ; il gardera les soldats dans leurs cantonnements et sous sa main. « Les troupes, ajoute-t-il aussitôt, continuant sa lettre à Schérer, ont besoin de quatre jours de repos. Marquez-moi, par le retour du porteur de la présente, si définitivement elles doivent aller à l'Ouest. Rappelez-vous, citoyen ministre, qu'on peut aimer son pays sans cependant prétendre sacrifier son existence à des erreurs telles que sont celles qui ont eu lieu depuis dix jours. »

Dans la soirée, nouvelle instruction du Directoire : Se porter vers l'Ouest. Est-ce une feinte ? Est-ce un désaveu ? Entend-on l'écarter, le paralyser, se débarrasser de lui ? Il ne s'y prêtera pas. Il refusera d'aller en Irlande; il retournera au Rhin. Il le décide, il le fait répéter dans les cantonnements et dans les garnisons. Toutefois, il ne part pas encore. Il ordonne, le 28 à sept heures du soir, « que les troupes soient arrêtées et séjournent où elles se trouvent, jusqu'à ce que les généraux qui les commandent reçoivent de nouveaux ordres de lui personnellement ». C'est sa réponse à la motion de Pichegru. Comme il lui faut un prétexte pour différer l'exécution des ordres de Paris, il le prend dans la fatigue et l'irritation des soldats. Fatigue réelle, irritation très vraisemblable, mais non contre leur chef ni contre l'expédition projetée. Un des officiers de la légion des Francs représente, en ces jours-là mêmes, l'armée célébrant à Charleville son retour en France « en savourant le champagne » et filant gaiement les amours de garnison. Mais le prétexte est plausible : on y croira, on aura peur, et le temps sera gagné. Hoche écrit à Schérer, le 29 juillet, qu'il va répondre à Pichegru et à Willot : « Mon honneur y est intéressé. » « Je me suis porté ici (Dinant) contrairement à ma lettre d'hier, afin de visiter et de calmer les troupes dont le mécontentement est à son comble; il a pour cause les différentes marches qu'on leur a fait faire et le défaut absolu de solde. Hier, le 2e bataillon de la 9e demi-brigade a refusé net de marcher. Je doute qu'aucunes troupes veuillent aller maintenant à Brest, l'armée étant informée de mon refus d'embarquer. »

Ce sont les arguments sans réplique de Bonaparte. Mais Hoche est compromis, Hoche est moins menaçant, Hoche

n'a pas frappé les grands coups de prestige de son émule, enfin il ne dispose que de 200 000 livres ! Les triumvirs ne cherchent qu'à gagner du temps : ils sont tout à la crainte, et, pour le moment, c'est des Conseils qu'ils ont le plus peur. Ils signent une trêve et ils la concluent aux dépens de Hoche. « Les projets d'oppression contre le Corps législatif ont été abandonnés, écrit Sandoz, le 29 juillet. Les trois Directeurs qui en étaient les complices sont revenus à l'opinion de Carnot et de Barthélemy. Ainsi la division qui régnait à ce sujet dans l'intérieur du Directoire exécutif a cessé pour un moment ; mais Barras et Reubell ont failli se trouver dans le plus grand embarras. On a recueilli les preuves matérielles des ordres expédiés de leur part pour la marche des deux régiments sur Paris. Ils devaient être dénoncés et mis en accusation au Corps législatif si le rapprochement ne fût pas survenu. La femme du dernier m'en a fait indiscrètement l'aveu. »

Le 30 juillet, la délibération recommence au Directoire, et cette fois solennellement, sur ces fameux mouvements de troupes. Carnot déclare « qu'il rend justice aux intentions du général Hoche, et qu'il le croit très pur » ; mais il est d'avis de ne pas affaiblir l'armée de Sambre-et-Meuse et il conclut que les détachements de cette armée doivent, jusqu'à plus ample informé, suspendre leur marche vers l'Ouest. Reubell est d'un avis contraire : l'expédition d'Irlande n'est pas une chimère, les renforts sont indispensables à l'armée de l'Ouest, la marche des troupes sur Brest est nécessaire. Il a été établi que l'ordre de route vers le rayon constitutionnel était l'effet de l'ignorance ou de la perfidie d'un subalterne. Les Hollandais proposent une expédition en Irlande : le ministre de la marine leur a promis de les soutenir par un corps de huit à dix mille hommes. D'ailleurs, la Vendée s'agite : une explosion s'y prépare. Il faut effrayer les traîtres. Il n'y a aucune apparence de rupture avec l'Autriche. « L'essentiel est l'intérieur, qu'il faut préserver de toute secousse révolutionnaire :... un mouvement de troupes vers l'Ouest est indispensable pour déjouer les manœuvres des conspirateurs, beaucoup plus dangereux que tous les ennemis du dehors. » Puis, si l'on fait rétrograder ces troupes, on accréditera l'imposture qui les destinait à Paris. Larevellière appuya

Reubell. Barras trouva l'argument admirable et renchérit : le Directoire se compromettrait en arrêtant la marche des troupes : il fortifierait les « atroces calomnies » colportées de toutes parts!... Nul danger du côté de l'Allemagne. « C'est vers l'Angleterre qu'il faut aujourd'hui diriger tous nos efforts : c'est l'Angleterre seule qui... s'oppose à la pacification générale... Le gouvernement anglais est perdu le jour où les Français et les Hollandais débarqueront dans leur île. — On nous parle d'alarmes sur la marche des troupes ; elles ne peuvent exister que chez les ennemis de la République : ce sont les Anglais, c'est Pitt, c'est Blankenbourg qui tremblent... » « Une minorité perverse, rapporte-t-il, veut perdre le général Hoche depuis qu'il a donné son assentiment aux pétitions de l'armée. Reubell et Larevellière parlent avec véhémence : ils partageront le sort qu'on réserve à deux généraux qui servent la patrie avec tant de distinction que Hoche et Bonaparte ! Carnot est interdit. »

Sur la proposition de Larevellière, le Directoire arrêta de nouveau que les deux mille cavaliers, six mille fantassins et mille artilleurs détachés de l'armée de Sambre-et-Meuse suivraient leur destination vers l'Ouest. Le reste, s'il en avait été détaché davantage, retournerait à l'armée de Sambre-et-Meuse. Le ministre de la guerre écrivit, le lendemain, à Hoche, que le Directoire le confirmait dans le commandement de l'expédition d'Irlande, mais que jusqu'à cette expédition il conserverait « le titre de général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse ». C'était, comme l'arrêté sur les troupes, une mesure à deux fins : l'expédition d'Irlande restait le prétexte, l'intervention à l'intérieur l'objet réel ; toutefois, à défaut de cette intervention, ou après cette intervention, les troupes et leur général pourraient reprendre la marche vers l'Ouest. Quant à Hoche, s'il contribuait à la révolution, le Directoire préférait, le coup accompli, l'éloigner de Paris. Ce général menaçait de devenir trop puissant à l'armée de Sambre-et-Meuse ; on l'enverrait courir les grandes aventures et les grands périls en Angleterre. L'opinion prendrait confiance en le voyant chargé de cette grande entreprise ; elle y reconnaîtrait la juste récompense des services qu'il aurait rendus à la patrie, et les triumvirs, après

l'avoir employé à établir leur suprématie, se délivreraient d'une compétition inquiétante pour eux. C'est la conduite qu'après Campo-Formio ils tinrent avec Bonaparte.

Les meneurs des Conseils ne virent dans ces allées et venues des troupes, dans ces ordres et ces contre-ordres du Directoire, dans ces pompeuses menaces à l'Angleterre, que des faux-fuyants, et crurent plus que jamais à une conspiration dont Hoche était l'âme. Le 30 juillet, le jour où le Directoire prenait cet arrêté, Dufresne, aux Cinq-Cents, attaqua la gestion financière de Hoche, l'accusa de malversations, et dénonça un détournement, pour un objet inconnu, mais aisé à soupçonner, de plusieurs centaines de mille francs provenant des contributions de guerre. Le lendemain, Willot reprit l'offensive : « Le général de l'armée de Sambre-et-Meuse vient de se rendre à Reims où des forces considérables se réunissent. Contre qui ? » Il demanda la mise en accusation de Hoche, de son chef d'état-major et de l'ordonnateur en chef de son armée. Le Directoire, cette fois, fut directement visé. « Il ne peut, dit Pontécoulant, y avoir de mouvements sans que le gouvernement en soit le complice. »

Ces dénonciations produisent leur effet habituel. Les Conseils ne sont pas populaires ; mais le Directoire l'est encore moins. Les orateurs du parti antidirectorial font appel au vieux et noble sentiment d'indépendance des Parisiens, à l'horreur du coup d'État militaire, de l'intervention de l'armée dans les affaires intérieures : ils se croient encore à la veille du 14 juillet ou du 10 août, et ils retournent contre les républicains retranchés dans la Constitution la manœuvre employée alors par les partis révolutionnaires contre la Couronne. Ces souvenirs ont gardé du prestige ; les triumvirs s'en émeuvent. Ils ne se doutent pas eux-mêmes à quel degré de lassitude, d'énervement, d'indifférence ils ont, à force d'abuser du mot de liberté, conduit l'opinion. Ils s'étonneront, au jour de l'action, de la facilité de l'ouvrage. Ils n'y croient pas encore, et, de loin, les fantômes de la Révolution les épouvantent.

Mais le coup d'État n'est que différé. Le 2 août, Barras dit à Lavalette : « J'attends le décret d'accusation pour monter à cheval et marcher contre les conspirateurs des Conseils,

et bientôt leurs têtes rentreront dans les égouts. » C'est qu'il était arrivé une lettre de Bonaparte et que Augereau, mis par ce général à la disposition du Directoire, était, le soir même, attendu à Paris. C'était le sabre étincelant, irrésistible et inintelligent qu'il fallait au Directoire. Bonaparte avait, une fois de plus, pénétré les désirs des triumvirs: il leur envoyait, à l'heure opportune, l'instrument dont ils avaient besoin. Avec Hoche ils n'étaient sûrs que de la journée; avec Augereau, ils étaient sûrs du lendemain. Hoche fut dès lors sacrifié. Il sortait diminué de cette aventure équivoque: il avait perdu son prestige de pureté républicaine: il s'était entaché de politique; il devenait suspect aux yeux de beaucoup de bons citoyens. C'était un double bénéfice pour le Directoire. Hoche comprit et ne pardonna point. Le Directoire le chargeait du commandement de l'armée d'Irlande : il vit dans cette mesure un piège ou un ostracisme déguisé : il refusa décidément. Le Directoire lui laissait, par provision, le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse ; c'est à cette armée qu'il résolut de se rendre, pour y attendre les événements et préparer sa revanche. Le 2 août, il arriva à Wetzlar. « Ses amis, rapporte le chroniqueur de sa vie, furent frappés, en allant à sa rencontre, de le voir, contre son habitude, accompagné de son épouse et d'un enfant en bas âge qu'il amenait avec lui. Pour ceux qui suivaient plus particulièrement le fil de ses affaires, il fut évident qu'il venait avec ce qu'il avait de plus cher au monde, chercher un asile contre ses persécuteurs, au milieu de ceux qui lui étaient restés fidèles. »

IV

Lorsqu'en 1793, au temps de la guerre immortelle, la guerre d'indépendance, les jeunes généraux de la République, appelés à Paris pour discuter un plan ou confondre quelque délateur, retournaient à la frontière, ils y trouvaient, selon l'admirable expression de Taine, « vierges pures dans l'imagination de l'officier et du soldat », toutes les nobles idées qui avaient fait la Révolution et soutenaient la République :

liberté, égalité, droits de l'homme, avènement de la raison. Rien n'était plus beau, à leurs yeux, que de mourir pour la patrie, et ils donnaient avec enthousiasme leur vie à une chose qui dominait la Révolution même, la France, pendant qu'à Paris tant d'honnêtes Français tombaient sur les échafauds, sacrifiés stérilement au fanatisme ou aux rivalités de quelques démagogues. Avec l'offensive et la conquête, tous les sentiments se déplacèrent et les perspectives furent changées.

Les généraux ne revinrent plus aux camps sous le coup de cette horreur sacrée du drame qui se passait à Paris, que la fatalité menait et dont ils détournaient les yeux. Paris ne leur laisse désormais qu'une impression d'impatience et de dégoût: la besogne de factions et d'intrigues qui s'y opère leur semble trouble et funeste. Paris, aux temps héroïques, avec la Convention et ses Comités, portait l'âme de la République. Mais, en même temps que le grand péril, le mystère du pouvoir s'est dissipé. Le Directoire, ridicule et méprisé, a trahi le secret du temple. On n'aperçoit plus dans le sanctuaire que des hommes qui se querellent, des hommes très petits et des querelles médiocres. L'âme de la République est désormais dans les armées. La nation, qui semble s'échapper à soi-même et se cherche vainement dans les Conseils, le Directoire, les journaux pleins de cabales, de délations, d'agiotage politique, se retrouve là, vivante et passionnée. Le volontaire de 1792 est devenu militaire de profession : mais il conserve, en la tournant toute à la gloire, l'ardeur des premiers jours. Là, « on garde un but commun, des passions communes, quand la nation n'en a plus. Le lien de la nation se détend, à mesure que le lien de l'armée se resserre[1]. » L'armée sent la Révolution s'incarner et survivre en elle. A Paris, on lutte pour le pouvoir et pour l'argent, pour dominer la République et pour l'exploiter. Aux armées, on lutte pour la glorifier. On ne reçoit pas l'argent de l'État, on nourrit l'État avec l'argent de la conquête. On sait où est l'ennemi : on l'a devant soi. On sait où sont ses amis : on les a autour de soi. On obéit avec allégresse ; on commande avec sécurité ; on peut opérer librement le bien que l'on conçoit pour

1. Tocqueville, *Fragments et Correspondance*, t. Ier, p. 291-292.

la cause que l'on sert; le chef est maître à son quartier général: il est sûr d'être approuvé et d'être suivi. On s'explique que Bonaparte voulût demeurer en Italie et que Hoche, après s'être un instant laissé dévoyer vers Paris, eût hâte de revenir au Rhin.

Exerçant le pouvoir, et l'exerçant — ils en sont convaincus — pour conserver la République et affermir la Révolution, comment ne songeraient-ils pas à étendre ce pouvoir à la France entière, à l'enlever aux mains maladroites qui l'énervent, aux factions surtout qui l'anéantissent en se le disputant? Ni anarchie, ni restauration, c'est leur vœu, c'est leur intérêt: c'est le vœu et l'intérêt de l'immense majorité des Français. Ils se jugent seuls capables de le remplir. Considérez leur âge, c'est celui des grandes passions, des grandes aventures; l'âge des grands ambitieux de tous les temps. Ils ont sauvé la République des ennemis du dehors ; on les appelle à la sauver des ennemis du dedans : pourquoi ne la gouverneraient-ils pas?

L'esprit tout romain et césarien de Bonaparte se porte directement à ce dessein et s'y arrête. Hoche en est agité: il y incline avec inquiétude: il y dérive, pour ainsi dire, en se débattant dans les tourbillons du courant: mais il se sent entraîné. Il est jeune, il est fier, il se sait fort, il ne veut pas périr ; il entend surnager.

Comme Bonaparte, Hoche ne manque pas une occasion de manifester son hostilité au pouvoir militaire; mais, comme Bonaparte, il ne confond point avec le « pouvoir militaire » la magistrature d'un général d'armée. Cromwell et Washington ont commandé des armées et gouverné des républiques. Ils se sont élevés au pouvoir par l'autorité militaire, ils s'y sont maintenus par l'autorité civile. Hoche est bien décidé à ne plus se compromettre pour le Directoire. Le jour venu d'épurer la République, il agira par lui-même et pour la France seule, dont il se fera l'arbitre et le garant. La Révolution finie, il la consacrera et, après avoir écrasé les factions par un coup de force, il les empêchera, par un gouvernement juste, austère et fort, de relever la tête. Quand il parle de briser alors son épée, c'est pour revêtir la toge, à laquelle les autres épées céderont.

Il est plein de mépris pour le Directoire, ulcéré contre les réacteurs et les Conseils, mécontent de tout le monde, mécontent de lui-même surtout qui s'est laissé duper, qui est

sorti de sa circonspection habituelle pour sauver son pays, qui n'a fait que se compromettre dans une intrigue, qui paraît ravalé au rang de prétorien d'un gouvernement avili. Il ne compte plus que sur lui-même, mais il se sent diminué : et sur son armée, et il la sent bien à lui. C'est en elle qu'il se retrempe. Il se tient en communion constante avec elle, ouvrant son cœur dans les entretiens intimes, parlant par allusions aux troupes, mais par allusions transparentes, comme dans cet ordre du jour de rentrée[1] : « C'est avec la joie la plus pure que le général Hoche leur annonce (aux braves avec lesquels il a ouvert la campagne) que, renonçant au ministère de la guerre où il a été élevé, à la gloire de toute expédition maritime, il se rend dans le sein d'une armée qui lui a donné des preuves de confiance, et pour laquelle il vient de prendre des arrangements tels que la pénurie en disparaîtra. » Les soldats l'acclament, les officiers protestent de leur dévouement à sa personne. Les choses vont vite et le revirement s'achève. En l'an II, c'était contre les chefs militaires que les délateurs de profession et les émissaires de Paris soufflaient la suspicion ; désormais ce sont les officiers qui la prêchent et ce sont les pouvoirs publics, c'est la presse de Paris qu'ils dénoncent, comme complices de l'étranger, ennemis de la patrie, ennemis de l'armée[2]. Le changement de langage et d'attitude des troupes est si manifeste qu'il frappe les Allemands : un habitant de Cologne le relève dans son journal. « Les officiers, écrit-il le 5 août, disent qu'ils ont reçu l'ordre de se rendre à Paris en dix jours ; jamais le trouble n'aurait été plus grand en France. Ils ajoutent que les Jacobins ou les Terroristes veulent s'emparer du pouvoir, mais, avant qu'ils y arrivent, l'armée, même sans ordres, entrera en France et s'y opposera[3]. »

L'armée avait déjà déclaré ses sentiments le 14 juillet. Le

1. Voir les *Mémoires* de Thibaudeau, t. II, p. 222 ; — Rousselin, t. Ier, p. 388, t. II, p. 476 ; — *Mémoires* de Soult.

2. *Journal de Fricasse*, armée du Rhin. — Comparez le *Journal de Bricard*, armée d'Italie, après avoir rapproché les discours de Hoche et de Bonaparte, que commentent, chacun à leur façon, ces deux soldats.

3. Hüffer, *Rheinisch-Westphälische Zustände*. Bonn, 1873.

10 août offre l'occasion de manifestations plus solennelles. Hoche les prépare; on le voit, dans les jours qui précèdent, travaillé à la fois par la maladie qui le mine et par le chagrin qui échauffe et aigrit sa fièvre. Dans son intimité, il se montre, par moments, découragé jusqu'au désespoir. Il maigrit, ses yeux s'éteignent, ses joues se creusent: il a une toux sèche et de fréquents accès de suffocation.

Il se plaint d'être trahi, poursuivi, persécuté. On a voulu le perdre! on veut l'exiler en Angleterre, on veut l'empêcher de servir la République! Il s'abandonne à ses nerfs : « J'ai, écrit-il au ministre de la guerre, le 4 août, donné au général Lemoine l'ordre de conduire à Avranches la légion des Francs; quant à moi, je n'irai ni à Rennes, ni à Avranches, ni à Brest. Plusieurs raisons m'y déterminent. L'expédition d'Irlande, éventée par les agents de l'Angleterre et publiée sous des prétextes oiseux et ridicules, n'aura pas lieu. Il ne fallait rien moins pour l'entreprendre qu'une somme de dix-huit cent mille francs. Truguet, à la vérité, l'eût trouvée, et j'y joignais deux cent mille francs pour compléter les deux millions. Je doute qu'aujourd'hui le gouvernement ait quelque crédit, et les sommes que j'avais réservées pour cette expédition ont été, par mes ordres, versées à la caisse des payeurs et ont servi à faire le prêt de l'armée... » Il rappelle les anciennes injustices qu'il a subies, au temps des « décemvirs » et de leurs « assassinats juridiques » : son travail sans relâche à pacifier l'intérieur, puis à combattre l'Angleterre. « Tout entier à ce dernier objet, je ne m'occupais d'aucun autre, pas même de ce qui se passait à Paris, lorsque, rentrant dans mon pays, je me vois assailli par des hurlements affreux. Je veux parler, on me ferme la bouche sous prétexte de secret d'État: encore un peu, et, pour récompense de cinq ans de travaux, j'allais être traité comme un criminel! » Les Directeurs voudraient le voir s'embarquer, errer sur l'océan, comme en 1796, y sombrer peut-être dans un naufrage ou n'échouer en Angleterre que pour tomber entre les mains de Pitt! « Sans les circonstances actuelles, je fuirais une terre aussi ingrate, mais je serais coupable envers la France et mes amis... J'aime trop la France pour lui susciter de nouveaux maux; elle en a assez. Le plus grand sans doute est d'avoir accordé sa confiance à des hommes qui ne la

méritent pas; mais je suis tranquille sur ce point. elle s'en corrigera un jour... » Et le lendemain : « Je vous réitère... Je me bornerai à défendre la République de toute invasion et n'irai pas faire le Don Quichotte sur les mers pour le plaisir de quelques hommes qui voudraient me voir à fond. Peu m'importent et les Anglais et l'Angleterre. Je ne veux plus songer qu'à la France. »

Il demande des juges qui prononceront entre *lui* et *ses* ennemis. « Il est temps que le peuple français connaisse l'atrocité des accusations réitérées contre *moi* par des hommes qui sont *mes* ennemis particuliers. » « Depuis longtemps je suis en possession de l'estime publique, non à la manière de quelques égorgeurs révolutionnaires, devenus ou plutôt reconnus les agents en chef de nos ennemis, mais ainsi qu'un homme de bien peut y prétendre. On doit donc s'attendre que je n'y renoncerai pas pour l'amour de quelques Érostrates parvenus depuis un moment sur la scène de la Révolution, et qui ne sont encore connus que par des déclamations insignifiantes et des projets destructifs de toute espèce d'ordre et de gouvernement. » Il identifie *sa* cause avec celle de la République; il fait imprimer sa correspondance pour la publier: il l'annonce à un ami : « La nation française connaîtra ses véritables ennemis[1]... »

Le 10 août, la fête a lieu. Encore que très affaibli, il se raidit, paraît devant les troupes et prononce ces paroles « d'une voix énergique et retentissante » : — « Amis, je ne dois pas vous le dissimuler, vous ne devez pas encore vous dessaisir de ces armes terribles avec lesquelles vous avez tant de fois fixé la victoire; avant tout, il faut assurer la tranquillité intérieure que des fanatiques et des rebelles aux lois républicaines essaient de troubler.... Semblables aux conseillers de Louis XVI, avant la journée du 10 août, ils espèrent nous redonner des maîtres. Nous leur opposerons la loyauté, le

1. Lettre au Directoire, 6 août. — Thibaudeau, t. II, p. 225. Lettre à un ami, 11 août, *Moniteur* du 18 août. Comparez : Bonaparte au Directoire : « Je vois que le Club de Clichy veut marcher sur mon cadavre pour arriver à la destruction de la République... Faites briser les presses des journaux vendus à l'Angleterre, plus sanguinaires que ne le fut jamais Marat... » Le Conseil des Cinq-Cents « marche droit à la désorganisation du gouvernement... »

courage, le désintéressement. l'amour des vertus dont ils ne connaissent que le nom, et ils seront vaincus... » Un simulacre de guerre a lieu : on y voit figurer Lefebvre, Championnet, Grenier. Le soir, un grand banquet les réunit; c'est toute un élite de conquérants républicains et de futurs maréchaux de France. Ils donnent la réplique aux adresses de l'armée d'Italie, le 14 juillet. Hoche boit à la République, à l'anéantissement des factions; Lefebvre, à la haine des coquins qui souillent le sol de la liberté; Grenier, à la mort des conspirateurs : Legrand, au 10 août ; Ney, au maintien de la République : « Politiques de Clichy, daignez ne pas nous forcer à donner la charge ! » Championnet : « A l'armée d'Italie! nous vous avons entendus, braves camarades, et nous marcherons avec vous ! » Un général de brigade se lève et s'écrie : « A Bonaparte! Puisse-t-il... » Hoche l'interrompt : « A Bonaparte tout court, son nom dit tout[1] ! »

Le lendemain, Hoche dépêche à Paris, pour surveiller les événements, pour y mettre la main aussi, son fidèle Chérin. Ce général jouera le double rôle que Bonaparte a réparti entre Lavalette et Augereau. Il donnera des avis, il offrira son épée au Directoire et frappera, s'il le faut. En attendant, il observera. Hoche lui recommande la circonspection : bien voir, ne pas se compromettre. Mais il n'est plus capable lui-même de garder la mesure qu'il prescrit à son représentant. Les journaux lui apportent, avec leurs commentaires, les comptes rendus des séances des Cinq-Cents. Comme Bonaparte, dans le même temps, ces lectures l'exaspèrent; il prend la plume, il brouillonne des réponses. Le 12 août, il écrit au Directoire : « Citoyens directeurs, prenez-y bien garde, l'indignation est à son comble. Elle est telle que souvent je suis obligé de lui opposer une barrière... Je tempérerai le zèle des amis de la liberté autant qu'il sera en

1. Voir ces adresses au *Moniteur* du 12 août 1797; dans Rousselin, l. I, p. 401. Et comparer avec les discours de Masséna, Augereau, Sérurier, au 14 juillet, en Italie. — « Soldats..., les mêmes hommes qui l'ont fait triompher de l'Europe coalisée sont là... Des montagnes nous séparent de la France; vous les franchiriez avec la rapidité de l'aigle, s'il le fallait, pour défendre la liberté, protéger le gouvernement et les républicains... Les royalistes, dès l'instant qu'ils se montreront, auront vécu. » Bonaparte à l'armée d'Italie, 14 juillet 1797.

moi, mais il peut arriver un terme auquel je ne pourrai plus rien[1] ».

Les attaques continuent. Le 8 août, Willot le dénonce encore. Willot ne craint pas que César passe le Rubicon : César, c'est Bonaparte, et l'orateur oppose à Hoche « ce héros », Bonaparte, « qui consolide la liberté des peuples! » Mais, ajoute-t-il, « Marius peut arriver aux portes de Rome et s'indigner de ce que les sénateurs délibèrent. » Marius, c'est Hoche. Hoche multiplie ses lettres, et ce qu'il expédie n'est rien à côté de ce qu'il minute. Ce n'est plus aux tribunaux qu'il en appelle; c'est à la France. Le 13, il écrit à Dufresne, rapporteur des comptes de la trésorerie, et proteste contre les accusations de malversation. « Avant de compromettre tout un état-major... commencez à servir... Vous auriez dû vous renseigner. Êtes-vous de la faction qui poursuit les armées? » Quand je suis arrivé à cette armée, il n'y avait rien. « Vous dites que j'ai une caisse particulière, où est-elle? Depuis trois mois et demi, je fais vivre cinquante mille hommes sur la rive droite du Rhin, sans qu'il ait été délivré, je ne dis pas de l'argent, mais des bons aux fournisseurs... Et voilà quelle est la récompense des économies que j'ai faites! J'ai poursuivi l'agiotage, les fripons; et c'est moi qu'on ose accuser. Justes dieux! mes comptes eussent été remis au ministre de la guerre, sans les persécutions que j'ai éprouvées à mon retour de Paris ; maintenant, je vais les rendre à la Nation; ils sont sous presse. » En attendant, la lettre, livrée au public, entamera cette éclatante procédure d'appel direct au peuple[2]. Le lendemain, il prie le ministre de communiquer cette lettre au Directoire, « afin qu'il soit bien persuadé que désormais une calomnie ne sera pas lancée d'une tribune sans être relevée sur-le-champ et que *nous* traduirons devant les tribunaux quiconque nous insultera de loin ». Le *moi* déborde et s'impose dans ces

1. « L'armée reçoit une grande partie des journaux qu'on imprime à Paris... L'indignation est à son comble... Citoyens directeurs, il est imminent que vous preniez un parti »... « J'emploie toute mon influence à contenir dans les bornes le patriotisme brûlant qui est le caractère distinctif de tous les soldats de l'armée. » Bonaparte au Directoire, 15 et 18 juillet 1797.

2. *Moniteur* du 28 août 1797.

lettres; la hiérarchie s'y efface. Hoche élève tribune contre tribune; par ce *nous* final, il engage toute l'armée dans sa querelle et l'oppose au pouvoir législatif. Les bulletins de sa correspondance, en ces semaines de fièvre, commencent presque tous par ces mots : « Se plaint de... » « S'indigne de ce que... » On lit, dans un de ces projets de réponse à ses ennemis, cette apostrophe adressée à Pitt : « En attendant, le peuple souffre. Lorsque l'épée sera tirée, vos serviteurs seront anéantis : nul ne les défendra, ne les plaindra même... »

V

Il ne trouve de distraction et d'adoucissement qu'à s'occuper des peuples qu'il gouverne encore et qui, vraisemblablement, à la paix, ne seront pas réunis à la République. N'ayant pu les donner à la France, au moins il les affranchira de l'Empire. Bonaparte ne sera pas seul à « consolider la liberté des peuples! » Hoche s'attache de plus en plus, de cœur et de gloire, à cette séduisante idée d'une république cisrhénane qui serait à l'est ce que la république batave est au nord, et ce que la cisalpine est au midi. Elle serait son œuvre. Les Rhénans, fort inquiets d'une restitution possible de leur pays aux Allemands, s'empressent autour de lui. Il les encourage, il les charme. Il leur apparaît comme son lieutenant et son émule, Championnet, apparaîtra aux Napolitains : le pacificateur, l'ordonnateur, le garant de leur liberté. Il avait tout pour gagner les cœurs, rapporte un patriote rhénan : jeune, beau, plein d'honneur, plein d'essor dans les idées, plein d'enthousiasme, actif, énergique, le type du républicain modéré[1].

Sous son impulsion, au bruit, colporté partout, qu'il protège l'œuvre des républicains, leur propagande s'étend et s'anime. On revêt la cocarde rhénane : verte, rouge et blanche; on répand des brochures, on multiplie les conciliabules, on prépare des fêtes pour la plantation d'arbres de la liberté. La commission de Bonn, se réclamant et s'autorisant du général,

1. Venedey, *Die deutschen Republicaner*. Leipzig, 1870 p. 250. et suiv., 303.

invoque le droit national du peuple de se constituer à l'état d'indépendance, et annonce que les populations qui se prononceront pour la république cisrhénane seront, le 22 septembre, c'est-à-dire le premier jour de l'an VI, affranchies des droits féodaux. Pour le 17, on annonce à Cologne une importante fête populaire : les maisons et les navires seront pavoisés aux couleurs cisrhénanes, les cloches sonneront, on plantera l'arbre symbolique : le 19, on installera un sénat cisrhénan, après avoir entendu une messe solennelle. Le cri de : « Vive Hoche ! » est, pour tous ces Rhénans allègres et de bonne volonté, le cri d'affranchissement. « Tandis que d'indignes Français redemandaient des fers, écrit Hoche au Directoire, un peuple tout entier recouvrait sa liberté ; les habitants de la rive gauche du Rhin proclament hautement les droits de l'homme, et déjà le canton entier de Rheinsbach s'est déclaré indépendant et a pris le nom de république cisrhénane. Bientôt, si vous le voulez, de Landau à Düsseldorf, paraîtra, entre nos frontières constitutionnelles et le Rhin, une république amie des Français. C'est à vous, citoyens Directeurs, à juger de quelle utilité peut être un peuple libre entre l'Empire et nous. » La conception de cette république s'étendait, dans la pensée de Hoche ; il y entrevoyait une solution, politique et vraiment républicaine, de cette terrible question du Rhin qui menaçait d'éterniser la guerre et altérait le principe même de la paix, par la nécessité humiliante et par l'injustice du partage des peuples.

Cette lettre est du 12 septembre. Cependant, le coup d'État s'était consommé, sous la direction occulte de Chérin, grâce à l'appui des troupes de l'armée de Sambre-et-Meuse, demeurées à la disposition du Directoire et portées sur Paris, malgré le rayon de six myriamètres, les poteaux constitutionnels et les décrets du Corps législatif. Le jour venu, une très subtile ruse de guerre permit de tourner la difficulté et d'investir les Conseils, tout en demeurant en deçà de la légalité. On trouva des accommodements avec les symboles républicains, comme on en trouvait, au moyen âge, avec les reliques. « Des poteaux, placés à cette distance des barrières, portaient une inscription qui intimait cette défense, et ces poteaux étaient répandus autour de Paris. Le 15 fructidor, la division n'en reçut pas moins l'ordre du ministre de la guerre de se diriger vers la

capitale. Le 17, le général Humbert fit arracher les deux poteaux que nous trouvions sur notre chemin, les fit charger sur une charrette, et, la faisant transporter à la tête de l'avant-garde de la première légion des Francs, nous conduisit par les boulevard du Nord à la caserne de Rueil[1] »...

Augereau avait été nommé commandant de l'armée de Paris : c'était la garantie de Bonaparte dans l'affaire. Chérin fut nommé général de division et commandant de la garde constitutionnelle : c'était la garantie de Hoche. En même temps, le Directoire s'associait ces deux généraux et se les rendait complices. Quant à Moreau, fâcheusement compromis pour sa complaisance envers Pichegru, le Directoire le manda à Paris pour fournir des explications. Il confia l'intérim du commandement à Hoche, qui se trouva ainsi avoir dans les mains les deux armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin, avec le gouvernement de toute la rive gauche. Il reçut dans la nuit du 7 septembre une lettre de Barras, annonçant l'événement du 18 fructidor (4 septembre). — Il était fort malade, mais, dans l'emportement de sa joie, il s'élança hors de son lit, réveilla ses officiers : « Vive la République ! s'écria-t-il avec exaltation. Les traîtres ne sont plus. Mon rhume est guéri ! » Puis, aussitôt, on le vit pâlir et s'affaisser, défaillant. Il fut contraint de regagner sa chambre. Il était si faible qu'il pouvait à peine tenir sa plume.

Tout débile qu'il se trouve, Hoche s'occupe ardemment d'exécuter son Fructidor militaire, d'épurer son armée, d'en expulser les agents de Carnot, les suppôts de Clichy. Il a comme un retour de passion révolutionnaire. Il dénonce fébrilement des corps de troupes, des généraux, et, dans la masse, le plus résolu, le plus droit des patriotes, Kléber. Il félicite le Directoire et l'excite à compléter l'ouvrage : « Vos armées sont pleines d'espions envoyés par le misérable Schérer, et de royalistes. Je vous supplie de nous en débarrasser promptement, bien qu'aujourd'hui ils soient les plus lâches et les plus soumis des hommes. » Il voudrait des détails sur le 18 ; c'est *Sa journée* qui lui a été comme dérobée. Il avait d'ailleurs tout prévu pour le cas où il aurait été chargé de l'affaire. Chérin lui a

1. *Mémoires* de Bigarré.

rassemblé des notes sur les employés des ministères ; les hommes sur lesquels on peut compter, les douteux, ceux qu'il faut « épurer ». Le résultat du travail est effrayant et explique l'emportement de Hoche. Au ministère de la guerre, sur six chefs de division, trois sont marqués d'un *r. f.*, ce qui signifie *royaliste fanatique:* deux n'ont pas de signe près de leur nom ; à peine quelques chefs de bureaux portent-ils la note : *bon*. Les *r.*, *royalistes*, l'emportent. Le reste est marqué douteux, intrigant, monarchiste. Les ennemis de la République forment une sorte de ligue occulte, minant les administrations, énervant le pouvoir et se soutenant les uns les autres [1]. Chérin, cependant, croit l'avenir assuré ; les abus vont disparaître, les « honnêtes gens » vont arriver au pouvoir. Il juge sa besogne achevée. Il a hâte de rejoindre son général, et le 14 septembre — 28 fructidor, — il donne sa démission de commandant de la garde constitutionnelle, pour retourner au Rhin.

Mais Hoche n'estime pas que tout soit terminé. A-t-on assez fait? Ne va-t-on pas faiblir dans la répression et dans la défense, se montrer plus indulgent que n'auraient été les adversaires en cas de victoire? « Les royalistes, écrit-il au ministre de la guerre, ne nous auraient pas déportés ; mais, puisqu'on a pris la mesure sage et généreuse de la déportation, pourquoi ne l'avoir pas étendue aux coupables les plus dangereux? Il n'y a point eu d'erreurs dans le tri des déportés, mais il y a beaucoup d'omissions, et ces omissions peuvent devenir encore la source de nouvelles révolutions. » Enfin il faudra recoudre. Les triumvirs, pour avoir triomphé par l'armée, restent aussi divisés, aussi brouillons, aussi incapables qu'avant le coup d'État. La journée du 18 fructidor a chassé ou épouvanté les ennemis de la République; elle n'a ni converti ni éclairé les républicains. Les causes profondes de la

1. Bougier, *le Général Chérin* (*Revue historique*, t. VI.) — Voir dans Pingaud, *Un agent secret, le comte d'Antraigues*, Paris, Plon, 2e édition, les détails sur le soi-disant Vannelet, qui a ses entrées chez Schérer, Talleyrand, aux finances : « Cet homme faisait partie d'un groupe de mécontents, en conspiration permanente contre le gouvernement et en relations également permanentes avec l'étranger, notamment avec Londres. » « Ils avaient des complices dans les administrations et les états-majors. » Voir aussi les lettres de Mallet du Pan qui impliquent tout un système d'informations directes, et qui viennent vraisemblablement, en partie, de la même source.

crise subsistent et continuent d'agir après l'évènement qu'elles ont nécessité. Hoche écrit à Chérin, le 12 septembre :

Vous me dites que le Conseil des Anciens a approuvé la résolution relative aux déportés; mais quels sont-ils? en quel nombre? où vont-ils?... La République a été sauvée, j'en demeure d'accord;... mais comment? quels ont été vos coopérateurs? quelle marche a-t-on suivie? quels sont les hommes destinés à remplacer les Directeurs?

En politique comme en guerre, c'est peu de gagner une bataille : il faut en assurer le succès par sa conduite ultérieure; s'endormir à côté de la victoire, c'est vouloir qu'elle vous fuie. Songez donc, mon cher, qu'elle est femme et veut des soins. Qu'a fait Vendémiaire à la République? Rien, ou au moins peu de chose. Si, après cette affaire, on eût cassé les élections chouannes, nous n'aurions pas vécu deux années dans l'anxiété la plus cruelle.

Évitez qu'on publie nos intentions; faire beaucoup sans bruit et en peu de mots, voilà le grand art. C'est dans ce sens que vous devez agir; faites-le bien entendre aux patriotes, et, en outre, modération et fermeté.

Demandez de suite un travail pour les armées; faites qu'on épure les officiers généraux : beaucoup tenaient à la faction...

Ne songez pas à quitter Paris de quelque temps : la guerre seule devrait vous ramener aux bords du Rhin : en attendant, songez à employer votre crédit pour le bien public. Songez qu'il faut, par-dessus tout, éviter la guerre civile, que des échappés pourraient susciter à notre déjà trop malheureuse patrie... Que voulez-vous dire par... cette phrase : « Tous les ennemis de la République sont anéantis ! » Ceci donne beaucoup à penser... Et puis *tous*, dites-vous; mais les agents, mais les directeurs des complots? Ne croyez pas qu'ils soient anéantis; prenez garde à la Vendée, à la Bretagne, au Midi, à Lyon...

Prêchez l'économie, tonnez contre les fournisseurs, faites payer les troupes et surtout évitez que le peuple murmure, ce qui arriverait si on créait de nouveaux impôts : ceux qui sont perçus suffisent au delà ; mettez-vous bien cela dans la tête ; mais bien des gens n'ont pas lu et ne veulent pas lire le troisième volume des *Mémoires* de Sully. »

Il a ses vues sur la constitution à établir. Avant tout, point de monarchie : « Quel que fût le monarque, écrit-il à Chérin, et par cela seul qu'il serait le monarque, il lutterait contre le principe, contre l'œuvre de la Révolution, qui est l'abolition des classes; il serait, malgré lui, forcé de recréer une noblesse, et la résurrection de cette noblesse deviendrait la cause de sa ruine en irritant le *tiers-état* qui ne serait plus tout, c'est-

à-dire tout le monde... Il nous faut un gouvernement qui consacre, dans le fait, comme dans le droit, le principe de l'égalité... Ce gouvernement ne peut être que le gouvernement républicain... Voilà mes idées fondamentales : président électif, rééligible ; deux Chambres, l'une entièrement élective, l'autre par moitié seulement. » Le suffrage serait-il universel ? Hoche y voyait des dangers. « Tout homme n'est pas un citoyen... » Il voulait régler l'usage du vote, le protéger contre les aristocrates et les démagogues qui menaçaient de l'exploiter, et « contre lesquels la France vraiment laborieuse, patriote, honnête, aura longtemps à se défendre ». « Le peuple qui souffre est toujours désireux d'un mieux quelconque, et il croit le trouver en changeant sans cesse », avait-il écrit au Directoire. La conséquence était de restreindre singulièrement la liberté de la presse, surtout en temps d'élections. Ni le gouvernement ni les journalistes ne devraient s'interposer entre l'électeur et le candidat. « Agir autrement serait faciliter les menées de l'aristocratie et de la démagogie. Ce sont deux minorités qu'il faut désarmer et empêcher de faire trop de bruit. C'est servir la liberté que de la restreindre chez qui la réclame pour opprimer. »

Enfin, il s'occupe de son œuvre, sur le Rhin. « Vous ne me parlez pas du commandement des deux armées, mande-t-il encore à Chérin. Moreau reviendra-t-il ? Voilà ce qu'il faut savoir... Je serai contraint de faire une épuration, ce que je ne veux point entreprendre pour un autre qui briserait mon ouvrage. Parlez donc plus souvent de la commission intermédiaire (de Bonn) qui nous a été très fidèle, qui a ramassé beaucoup d'argent... ; remarquez qu'elle vient aussi de nous former une *République cisrhénane* qui chaque jour va prendre plus de consistance ; il faut que vous exposiez ces faits au Directoire assemblé et que vous demandiez le maintien de l'arrêté qui m'investit de l'administration des pays conquis ; dites-vous, à chaque instant du jour, que c'est dans la prospérité qu'on doit songer à ses amis... Si cela ne se peut pas, parlez de Championnet... »

Ces lettres furent son testament politique. Ses amis l'avaient décidé à consulter un médecin, à Francfort. Wolf Tone était à Wetzlar quand Hoche revint de ce voyage. Il le

trouva épuisé. « Il a été sérieusement malade d'un gros refroidissement, écrit Wolf Tone dans son journal, le 13 septembre; il a une toux continuelle qui m'inspire beaucoup d'inquiétude. Il ne semble rien redouter lui-même, mais je ne serais pas surpris que, dans trois mois, il fût perdu. Il est sensiblement changé : il a une toux sèche et creuse, extrêmement pénible à entendre... » Le 17, Wolf Tone ajoute : « La santé du général est dans l'état le plus alarmant, et personne ne semble s'en douter... Aujourd'hui il s'est fait porter d'une chambre dans l'autre par quatre grenadiers, car il est incapable de marcher. Il est terrible de voir un si bel homme, dans toute la fleur de la jeunesse et de la force, si complètement affaibli... » — Deux jours après, le 19 septembre, Hoche s'éteignit.

Son armée lui fit des funérailles touchantes et magnifiques. Six enseignes à la romaine portaient des couronnes de chêne et de laurier avec ces inscriptions : « *Général en chef à vingt-quatre ans, an Ier de la République. — Il débloqua Landau. — Il pacifia la Vendée. — Il vainquit à Neuwied. — Il chassa les fripons de l'armée. — Il dejoua les conspirateurs.* » Ailleurs, à l'armée du Rhin, on disposa un grand cortège avec un char symbolique. Ce char était entouré de jeunes filles qui portaient des guirlandes de roses et des bannières sur lesquelles on avait écrit : « *Il allait être le Bonaparte du Rhin: Immortel après sa destinée: Il a inspiré la terreur aux rois : Son ennemi fuit devant sa vaillance.* »

Deux ans après, rapporte Carnot, « le Directoire était arrivé à un tel point de déconsidération qu'à défaut de Bonaparte quelque autre chef d'armée aurait fait un 18 Brumaire comme lui : Hoche peut-être, s'il eût vécu. Je dis *peut-être*, car Hoche avait les qualités du citoyen: et, s'il eût vécu. deux grandes ambitions se trouvant en présence, la plus noble aurait pu paralyser l'autre. » Et Thibaudeau : « Il était facile à irriter; une grande injustice eût pu le porter à opprimer la République, mais jamais à la trahir. L'amour de la gloire le rendait jaloux de Bonaparte: sa propre ambition lui faisait pressentir celle du vainqueur de l'Italie. La mort de Hoche fut-elle un bien ou un mal? La solution de cette question reste cachée dans sa tombe[1]. »

1. *Mémoires sur Carnot par son fils*, t. II, p. 39; — Thibaudeau, t. II, p. 316.

Ce *peut-être* est le secret du culte, du noble culte, que la France républicaine a voué à sa mémoire. L'histoire a fixé, dans le bronze et le marbre, l'image de Bonaparte; celle de Hoche apparaît toujours plus fuyante, baignée de cette lumière purpurine, dont Virgile enveloppe l'ombre des jeunes héros, fauchés dans leur matin. Bonaparte a tout consommé : la grandeur jusqu'à l'hyperbole, les défaites jusqu'à la catastrophe. Quelle serait son épopée et combien attrayante aux imaginations, au lieu de fatale et écrasante qu'elle demeure, s'il était tombé le soir de Marengo en plein essor dans l'inconnu? Hoche a profité de l'immense déception de l'Empire. On aime à ne connaître de lui que ses vertus et les promesses de son génie. La France le pare de toutes ses illusions rétrospectives ; elle s'imagine que s'il avait vécu, elle eût rompu, avec lui, les âpres destinées. Il ouvre comme une sorte d'au-delà dans l'histoire de la Révolution.

Avec lui, en effet, disparaît de cette histoire le seul homme qui, Bonaparte vivant, pouvait barrer le chemin à Bonaparte et dériver le cours de la Révolution française vers un autre flanc de la montagne. L'eût-il fait, et comment? Le moins italien, le moins anglo-saxon des hommes, ni puritain ni machiavéliste, aussi peu familier avec la Bible qu'avec le Digeste, lisant Sully, se berçant de ses chimères de république européenne, pacifiée par les Francs, tandis que Bonaparte se nourrissait des maximes de Frédéric et de son réalisme d'État; le plus complètement et le plus foncièrement français, parmi tous les héros de la Révolution ; passionné, enthousiaste, soupçonneux, emporté aux extrêmes et tout à coup rejeté par son instinct de justice, son tact de race, dans la mesure et la prudence, il avait tour à tour montré de la modération et de la force; mais était-il capable de les combiner avec cette conséquence et dans ces proportions qui sont le caractère même de l'homme d'État français? Eût-il été assez fort pour se modérer lui-même et modérer la nation dans la victoire, contenir l'entraînement aux conquêtes et, la conquête accomplie, se faire pardonner, par l'usage de la conquête, la suprématie de l'Europe? Eût-il modéré cette Europe qui refusait de ratifier les conquêtes de la France, parce qu'elle ne voulait point subir la suprématie française? S'il eût détourné

le cours de la Révolution en France, en eût-il contenu et réglé, en Europe, les débordements et les reflux? Eût-il réduit l'Angleterre à accepter et à respecter la paix romaine de la République? L'Angleterre seule, subsistant, inaccessible dans son île et irréconciliable dans sa rivalité séculaire, suffit à suspendre toutes les hypothèses.

Hoche n'eût été ni César — il n'avait rien de latin dans son génie, — ni Washington, car rien ne ressemblait moins aux États-Unis que la France de 1797 et personne ne ressemblait moins à Hoche que ce président de république, anglais, aristocrate et protestant. Mais, tant que les imaginations françaises en appelleront de la fatalité des choses accomplies au rêve de l'histoire recommencée et de l'histoire heureuse, Hoche demeurera comme le guerrier sans peur et sans reproche, chevalier errant de l'espérance, qui, à force de vaillance et de magnanimité, eût résolu l'énigme. Ils poursuivront, avec son ombre, la chimère vainement poursuivie par leurs pères, renouvelant, contre la réalité des faits constatés et contre les documents écrits du passé, la lutte que leurs pères ont soutenue contre la nature des choses européennes, les impulsions héréditaires de la nation française, les nécessités de la Révolution ; tant était belle cette ambition de concilier, sans rien sacrifier de l'une à l'autre, ces trois choses qui se sont, il y a un siècle, détruites l'une l'autre : la liberté, la République et la limite du Rhin. *Magna apud populum memoria,... credebaturque, si rerum potitus foret, libertatem redditurus.*

ALBERT SOREL
de l'Académie française.

MÉMOIRES D'UN ARTISTE[1]

III

L'ALLEMAGNE

Quittant Rome pour me rendre en Allemagne, j'avais ma route tracée tout naturellement par Florence et le nord de l'Italie, en inclinant sur la droite par Ferrare, Padoue, Venise et Trieste.

Je m'arrêtai à Florence, dont je n'entreprendrai pas de dresser l'inventaire. Florence est, ainsi que Rome, une ville inépuisable sous le rapport des œuvres d'art. Les *Uffizi*, avec leur admirable tribune (une vraie châsse de reliques du beau), le musée Pitti, l'Académie, les églises, les couvents regorgent de chefs-d'œuvre. Mais là encore, dans cette délicieuse ville de Florence, le sceptre est dans la main de Michel-Ange, qui domine tout du haut de cette merveilleuse et saisissante Chapelle des Médicis. Là, comme à Rome, son génie a laissé sa trace unique, souveraine, incomparable.

Partout où on le rencontre, Michel-Ange impose le recueillement : dès qu'il parle, on sent qu'il faut se taire; et cette suprême autorité du silence, il ne l'a peut-être exercée nulle

1. Voir la *Revue* des 1er juin et 1er juillet.

part avec plus d'empire que dans cette crypte redoutable de la Chapelle des Médicis. Quelle prodigieuse conception que celle de ce *Pensieroso*, sentinelle muette qui semble veiller sur la mort et attendre, immobile, le clairon du Jugement ! Quel repos et quelle souplesse dans cette figure de la Nuit, ou plutôt de la Paix du sommeil, qui fait pendant à la robuste figure du Jour étendu et comme enchaîné jusqu'à l'aurore du dernier des jours ! C'est par le sens profond, par l'attitude à la fois idéale et si naturelle, que Michel-Ange s'élève partout à cette intensité d'expression qui est le caractère propre de sa puissante individualité. L'ampleur de sa forme est comme le lit creusé par le fleuve majestueux de la pensée, et c'est ce qui condamne forcément à l'emphase et à la boursouflure toute imitation d'une enveloppe que son génie seul pouvait absoudre parce que seul il pouvait la remplir et la vivifier.

Mais je suis en route pour l'Allemagne, où le temps et l'argent me pressent d'arriver : il faut glisser rapidement sur Florence et sur les beaux souvenirs que j'en emporte. Je traverse Ferrare la déserte ; je m'arrête à Padoue un jour ou deux pour y visiter les belles fresques de Giotto et de Mantegna.

Mon séjour en Italie m'avait fait connaître les trois grandes villes qui sont les principaux foyers d'art de cette terre privilégiée : Rome, Florence et Naples ; Rome, la ville de l'âme ; Florence, la ville de l'esprit ; Naples, la ville du charme et de la lumière, de l'ivresse et de l'éblouissement. Il me restait à en connaître une quatrième, qui a tenu, elle aussi, une place immense et glorieuse dans l'histoire des arts, et à laquelle sa situation géographique a fait une physionomie exceptionnelle et unique au monde, Venise.

Venise, joyeuse et triste, lumineuse et sombre, rose et livide, coquette et sinistre, contraste permanent, assemblage étrange des impressions les plus opposées : une perle dans une sentine.

Venise est une enchanteresse. C'est la patrie des maîtres rayonnants : elle a ensoleillé la peinture.

Au rebours de Rome, qui vous attend, vous sollicite lentement et vous conquiert invinciblement et pour toujours, Venise vous saisit par les sens et vous fascine à l'instant même.

Rome, c'est la sereine et la pacifiante ; Venise, c'est la capiteuse et l'inquiétante : l'ivresse qu'elle procure est mêlée (du moins l'a-t-elle été pour moi) d'une mélancolie indéfinissable comme serait le sentiment d'une captivité. Est-ce le souvenir des drames sombres dont elle a été le théâtre et auxquels sa situation même semble l'avoir prédestinée ? Cela peut être ; toujours est-il qu'un long séjour dans cette sorte de nécropole amphibie ne me paraît pas possible sans qu'on finisse par s'y sentir asphyxié et comme englouti par le *spleen*. Ces eaux dormantes dont le morne silence baigne le pied de tous les vieux palais, cette ombre lugubre du fond de laquelle on croit entendre sortir les gémissements de quelque victime illustre, font de Venise une espèce de capitale de la Terreur : elle a gardé l'impression du Sinistre. Et pourtant, par un beau soleil, quelle magie que ce Grand Canal ! Quel miroitement que ces lagunes où le flot se transforme en lumière ! Quelle puissance d'éclat dans ces vieux restes d'une ancienne splendeur qui semblent se disputer les faveurs de leur ciel et leur demander secours contre l'abîme dans lequel ils s'enfoncent chaque jour davantage pour disparaître enfin à jamais !

Rome est un recueillement; Venise est une intoxication. Rome est la grande ancêtre latine qui, par la canalisation de la conquête, répandra sur le monde la catholicité du langage, prélude et moyen d'une catholicité plus vaste et plus profonde; Venise est une orientale, non grecque mais byzantine : on y songe aux satrapes plus qu'aux pontifes, au luxe de l'Asie plus qu'aux solennités d'Athènes ou de Rome.

Il n'y a pas jusqu'à cette merveille de l'église Saint-Marc qui ne tienne plutôt d'une mosquée que d'une basilique ou d'une cathédrale, et qui ne s'adresse à l'imagination plus encore qu'au sentiment et à l'âme. La magnificence de ces mosaïques et de cet or dont le chatoiement sombre ruisselle du haut de la coupole jusqu'à la base est quelque chose d'absolument unique au monde. Je ne sais rien de comparable comme vigueur de ton et puissance d'effet.

Venise est une passion ; ce n'est pas un amour. Je fus séduit en y entrant ; lorsque je la quittai, je n'éprouvai pas ce déchirement que j'avais ressenti en me séparant de Rome, et qui est le signe et la mesure des attaches et des racines.

Naples est un sourire de la Grèce : ses horizons noyés dans la pourpre et dans l'azur, son ciel bleu se reflétant dans des flots de saphir, tout, jusqu'à son ancien nom de Parthénope, tout vous replonge dans cette civilisation brillante à laquelle la nature avait préparé un cadre enchanteur. Tout autre est le sourire de Venise, à la fois caressant et perfide : c'est une fête au-dessus d'une oubliette. C'est pour cela, sans doute, que, sans m'en rendre compte, j'eus plutôt, en la quittant, l'impression d'une délivrance que celle d'un regret, malgré les chefs-d'œuvre qu'elle renferme et la magie dont elle est enveloppée.

Le bateau à vapeur me conduit à Trieste, où je monte immédiatement en diligence pour Graetz. En route, je visite les curieuses et superbes grottes de stalactites d'Adelberg, véritables cathédrales souterraines. Je traverse les montagnes de Carinthie dont je dessine, chemin faisant, la silhouette dentelée. J'arrive à Graetz, puis à Olmutz, d'où le chemin de fer me conduit jusqu'à Vienne, ma première étape dans cette Allemagne que je ne songeais qu'à traverser le plus vite possible pour abréger l'exil qui m'éloignait de la maison maternelle.

Vienne est une ville animée. La population y est presque plus française qu'allemande par sa vivacité de caractère : elle a de l'entrain, de la bonhomie, de la gaieté.

Je n'avais pour Vienne aucune lettre de recommandation ; je n'y connaissais âme qui vive. Je me logeai provisoirement à l'hôtel, sauf à chercher le plus tôt possible une installation plus tranquille et moins coûteuse dans cette ville où j'allais passer des mois et où il fallait proportionner mon train de vie à mes ressources : un compagnon de voyage m'avait conseillé de me loger, si je le pouvais, dans une maison particulière, en pension bourgeoise. L'occasion s'offrit bientôt de mettre cet avis en pratique.

Pour rien au monde je n'aurais voulu que ma mère se privât pour engraisser mon petit pécule ; d'ailleurs, eussé-je eu la moindre velléité d'une dépense inutile, que l'exemple d'une vie laborieuse comme la sienne eût suffi pour m'en ôter la tentation. Mon logement, ma nourriture et le théâtre où

m'appelait nécessairement l'étude de mon art, c'était là tout mon budget, et, avec de l'ordre, le montant de ma pension pouvait y suffire.

Le premier ouvrage que je vis sur les affiches de l'Opéra de Vienne fut *la Flûte enchantée* de Mozart. J'y courus avec empressement, et pris un billet des places les moins chères, tout en haut de la salle. Pour modeste que fût ma place, je ne l'aurais pas donnée pour un empire.

C'était la première fois que j'entendais cette adorable partition de *la Flûte enchantée*. Je fus ravi. L'exécution fut excellente. C'était Otto Nicolaï qui dirigeait l'orchestre. Le rôle de la Reine de la nuit était supérieurement tenu par une cantatrice d'un très grand talent, madame Hasselt-Barth ; celui du grand-prêtre Sarastro était chanté par un artiste d'une grande réputation, doué d'une voix admirable qu'il conduisait avec une grande méthode et un grand style : c'était Staudigl. Les autres rôles étaient tous tenus avec un très grand soin, et je me rappelle encore les charmantes voix des trois garçons qui remplissaient les rôles des trois génies.

Je fis passer au directeur ma carte de pensionnaire, et demandai si je pouvais le voir. Il m'envoya chercher, et je fus conduit vers lui sur le théâtre où il me présenta aux artistes, avec qui je me trouvai, dès lors, en relations assez suivies. Comme je ne savais pas un traître mot d'allemand et que la plupart d'entre eux ne parlaient guère mieux français, les premiers temps furent assez durs.

Par bonheur, je rencontrai sur la scène un des artistes de l'orchestre auquel Nicolaï me présenta également, et qui parlait français : il se nommait Lévy et était premier corniste, — père de Richard Lévy, qui était alors un enfant de quatorze ans, et qui a tenu depuis à l'Opéra de Vienne l'emploi de son père. — Il me fit charmant accueil et m'invita à venir le voir. En peu de temps, nous devînmes très bons amis. Il y avait dans la maison trois autres enfants : l'aîné, Carl Lévy, était pianiste de beaucoup de talent et compositeur distingué ; le second, Gustave, est aujourd'hui éditeur de musique à Vienne, et la fille, Mélanie, charmante personne, avait épousé le harpiste Parish Alwars.

Ce fut à lui que je dus d'entrer en relations, au bout de quelques semaines de séjour, avec le comte Stockhammer, l'un des hommes qui m'aient été le plus utiles à Vienne. Le comte Stockhammer était président de la Société philharmonique. Lévy, à qui j'avais fait entendre ma messe de Rome, me conduisit chez lui, et lui parla de ma messe en termes très favorables. Le comte m'offrit, avec un bienveillant empressement, de la faire exécuter, dans l'église Saint-Charles, par les solistes, les chœurs et l'orchestre de la société[1]. Le jour choisi fut le 14 septembre. On parut assez content de mon ouvrage, et le comte Stockhammer m'en donna sur-le-champ la preuve en me demandant une messe de requiem, — soli, chœurs et orchestre, — pour être exécutée dans la même église, le 2 novembre, fête de la Commémoration des morts.

Je n'avais que six semaines devant moi. Il était impossible d'être prêt pour l'époque indiquée, à moins de travailler jour et nuit, sans trêve ni relâche. J'acceptai avec joie et ne perdis pas un instant. Le requiem fut achevé en temps voulu. Une seule répétition fut suffisante pour que tout marchât à merveille, grâce à une généralité d'éducation musicale qu'on ne trouve qu'en Allemagne et qui est bien agréable à rencontrer. Je fus surtout émerveillé de la facilité avec laquelle les garçons des écoles déchiffraient à première vue : ils lisaient tous la musique aussi couramment que si c'eût été leur langue maternelle. Aussi l'exécution des chœurs fut-elle parfaite. J'avais, parmi les solistes, une voix de basse superbe : c'était Draxler, qui était alors tout jeune et partageait avec Staudigl l'emploi de première basse au théâtre. Depuis lors, Staudigl est mort fou, dit-on ; et Draxler, qui l'a remplacé, était encore au théâtre vingt-cinq ans après, en 1868, lorsque je retournai à Vienne pour y faire représenter mon opéra de *Roméo et Juliette*.

Quelque temps avant l'exécution de mon requiem, Nicolaï m'avait mis en relation avec un compositeur éminent nommé Becker, qui s'adonnait exclusivement à la musique de chambre ; chez lui se réunissait, toutes les semaines, un quatuor dont le premier violon, Holz, avait intimement connu Beethoven, circonstance qui, en dehors de son talent, rendait sa fréquen-

1. Voir, à l'*Appendice*, une lettre de Gounod à Lefuel, en date du 21 août 1842.

tation très intéressante. Becker était, en outre, le critique musical le plus accrédité peut-être à cette époque dans toute l'Allemagne. Il vint entendre mon requiem et en fit un compte rendu très élogieux, qui, pour un jeune homme de mon âge, était fort encourageant. Il disait, que cette œuvre, « tout en étant celle d'un jeune artiste qui cherchait encore sa voie et son style, révélait une grandeur de conception devenue très rare de son temps ».

Ce grand travail que j'avais accompli en si peu de semaines m'avait tellement fatigué que je tombai malade d'une angine très grave, avec abcès à la gorge. Ne voulant pas inquiéter ma mère, je ne donnai de nouvelles véridiques et confidentielles qu'à mes excellents amis Desgoffe, qui étaient à Paris. Dès qu'il me sut malade à Vienne, Desgoffe ne balança pas un instant : il quitta sa femme, sa fille, laissa de côté les tableaux qu'il préparait pour le Salon, et partit pour venir s'installer auprès de moi et me soigner.

On mettait, à cette époque, environ cinq ou six jours pour aller de Paris à Vienne ; nous étions en plein hiver, au mois de décembre, et ce trajet, déjà bien pénible dans une telle saison, le devint plus encore par suite d'une indisposition grave que mon pauvre ami avait contractée en route. Il arriva donc à Vienne ayant besoin lui-même de se soigner. Il n'en passa pas moins vingt-deux jours auprès de mon lit, dormant d'un œil sur un matelas par terre, épiant, avec la sollicitude d'une mère, le moindre de mes mouvements, et ne me quitta, pour retourner à Paris, que quand le médecin l'eut rassuré sur ma parfaite convalescence.

De telles amitiés ne se rencontrent pas souvent, et, sous ce rapport, la Providence m'a comblé.

Cependant le succès de mon requiem était venu modifier tous mes plans de séjour en Allemagne en me faisant prolonger ma résidence à Vienne. Le comte Stockhammer me fit, au nom de la Société philharmonique, une nouvelle commande. Il s'agissait d'écrire une messe vocale, sans accompagnement, destinée à être exécutée, pendant le carême, dans cette même église de Saint Charles, — mon patron. — Je n'eus garde de laisser échapper cette nouvelle occasion de m'exercer d'abord, puis de m'entendre, chose si rare et si précieuse au

début de la carrière. Ce fut mon second et mon dernier travail à Vienne, d'où je partis aussitôt après pour me rendre à Berlin par Prague et Dresde où je ne fis que passer. — Je voulus, cependant, ne pas quitter Dresde sans avoir visité l'admirable musée où se trouvent, entre autres chefs-d'œuvre, la célèbre Vierge d'Holbein, et la merveilleuse Madone dite de Saint-Sixte, due au pinceau de Raphaël.

A mon arrivée à Berlin, je m'empressai d'aller voir madame Henzel, ainsi qu'elle m'avait engagé à le faire ; mais, au bout de trois semaines environ, je tombai de nouveau gravement malade d'une inflammation d'intestins, au moment même où je venais d'écrire à ma mère que je me disposais à partir et que j'allais enfin la revoir après une séparation de trois ans et demi.

Madame Henzel m'envoya aussitôt son médecin auquel je posai l'ultimatum suivant :

— Monsieur, j'ai à Paris une mère qui attend mon retour et qui, maintenant, compte les heures : si elle me sait retenu loin d'elle par la maladie, elle va partir et est capable d'en devenir folle en route. Elle est âgée. Il faut que je lui donne un motif de mon retard, mais ce ne peut être qu'à bref délai. Quinze jours, c'est tout ce que je puis vous donner pour me mettre en terre ou me remettre sur pied.

— C'est bien, me dit le docteur ; si vous êtes résolu à suivre mes prescriptions, dans quinze jours vous partirez.

Il tint parole : le quatorzième jour, j'étais hors d'affaire, et quarante-huit heures après, je partais pour Leipzig, où résidait Mendelssohn pour qui sa sœur, madame Henzel, m'avait donné une lettre d'introduction.

Mendelssohn me reçut admirablement. J'emploie ce mot à dessein pour qualifier la condescendance avec laquelle un homme de cette valeur accueillait un enfant qui ne pouvait être à ses yeux qu'un écolier. Pendant les quatre jours que je passai à Leipzig, je puis dire que Mendelssohn ne s'occupa que de moi. Il me questionna sur mes études et sur mes travaux avec le plus vif et le plus sincère intérêt ; il voulut entendre au piano mes derniers essais, et je reçus de lui les paroles les plus précieuses d'approbation et d'encouragement.

Je n'en mentionnerai qu'une seule, dont j'ai été trop fier pour jamais l'oublier. Je venais de lui faire entendre le *Dies iræ* de mon requiem de Vienne. Il mit la main sur un morceau à cinq voix seules, sans accompagnement, et me dit :

— Mon ami, ce morceau-là pourrait être signé Cherubini !

Ce sont de véritables décorations que de semblables paroles venant d'un tel maître, et on les porte avec plus d'orgueil que bien des rubans.

Mendelssohn était directeur de la Société philharmonique *Gewandhaus*. Cette Société ne se réunissait pas à cette époque, la saison des concerts étant passée : il eut la délicate prévenance de la convoquer pour moi et me fit entendre sa belle symphonie dite « Écossaise » en *la* mineur, de la partition de laquelle il me fit présent avec un mot de souvenir amical écrit de sa main. — Hélas ! la mort prématurée de ce beau et charmant génie devait bientôt faire pour moi de ce souvenir une véritable et précieuse relique !... Et cette mort elle-même suivait, au bout de six mois, celle de la charmante sœur à qui je devais d'avoir connu son frère !

Mendelssohn ne borna pas ses attentions à cette convocation de la Société philharmonique. Il était organiste de premier ordre, et voulut me faire connaître plusieurs des nombreuses et admirables compositions que le grand Sébastien Bach a écrites pour l'instrument sur lequel il régna en souverain. Il fit, à cette intention, visiter et remettre en état le vieil orgue de Saint-Thomas que Bach lui-même avait joué jadis, et là, pendant plus de deux heures, me révéla des merveilles que je ne soupçonnais pas ; puis, pour mettre le comble à ses gracieusetés, il me fit cadeau d'un recueil de motets de ce Bach pour lequel il avait une religieuse vénération, à l'école duquel il avait été formé dès son enfance, et dont, à l'âge de quatorze ans, il dirigeait et accompagnait par cœur le grand oratorio de la *Passion selon Saint Mathieu*.

Telle fut pour moi l'obligeance parfaite de cet homme charmant, de ce grand artiste, de cet immense musicien, enlevé, dans la fleur de l'âge, — trente-huit ans, — à l'admiration qu'il avait conquise et aux chefs-d'œuvre que lui eût réservés l'avenir. Étrange destinée du génie, même le plus aimable ! ces œuvres exquises qui font aujourd'hui les délices

des abonnés du Conservatoire, il a fallu la mort de celui qui les avait écrites pour leur faire trouver grâce devant les mêmes oreilles qui les avaient autrefois repoussées.

Après avoir vu Mendelssohn, je n'avais plus qu'un souci : revenir le plus tôt possible à Paris et retrouver ma pauvre chère mère. Je partis donc de Leipzig le 18 mai 1843 ; je changeai de voiture dix-sept fois en route : sur six nuits, j'en passai quatre en voyage ; et enfin, le 25 mai, j'arrivais à Paris, où allait commencer pour moi une vie nouvelle. Mon frère m'attendait à l'arrivée de la diligence, et tous deux nous prenions le chemin de cette chère maison où j'allais retrouver et rapporter tant de joie.

IV

LE RETOUR

Soit que ces trois ans et demi d'absence m'eussent beaucoup changé, soit que ma dernière et encore récente maladie jointe à la fatigue du voyage eût terriblement altéré mes traits, lorsque ma mère me revit elle ne me reconnut pas. J'avais, il est vrai, une ébauche de barbe, mais si peu qu'on en aurait, je crois, même compté les rudiments.

Ma mère avait, pendant mon absence, quitté la rue de l'Éperon, et elle était venue s'installer rue Vaneau, sur la paroisse dite des Missions étrangères, dont l'église fait le coin de la rue du Bac et de la rue de Babylone, et où m'attendait le nouveau poste que j'allais occuper pendant plusieurs années.

Le curé de ladite paroisse, l'abbé Dumarsais, avait été autrefois mon aumônier au lycée Saint-Louis. Il avait succédé, dans la cure des Missions, à l'abbé Lecourtier. Pendant mon séjour à l'Académie de France à Rome, l'abbé Dumarsais m'avait écrit pour me demander d'être, à mon retour à Paris, organiste et maître de chapelle de sa paroisse. J'avais accepté mais en posant mes conditions. J'entendais ne recevoir d'avis.

encore moins d'ordres, ni du curé, ni de la fabrique, ni de qui que ce fût. J'avais mes idées, mon sentiment, mes convictions : en un mot, je serais le « curé de la musique »; sinon, non. C'était radical. Mes conditions avaient été acceptées ; cela ne devait pas faire un pli. Mais les habitudes sont tenaces. Le régime musical auquel mon prédécesseur avait accoutumé ces bons paroissiens était tout l'opposé des tendances que je rapportais de Rome et d'Allemagne. Palestrina et Bach étaient mes dieux, et je venais brûler ce qu'on avait adoré jusqu'ici.

Les ressources dont je disposais étaient à peu près nulles. En dehors de l'orgue, très médiocre et très limité, j'avais un personnel chantant qui se composait de deux basses, un ténor, un enfant de chœur: puis moi, qui remplissais à la fois les fonctions de maître de chapelle, d'organiste, de chanteur et de compositeur. Je travaillai donc en raison et en vue de ce maigre budget, et ce fut un bien que cette nécessité où je me trouvais de tirer le meilleur parti possible de moyens si restreints.

Les choses n'allèrent pas mal tout d'abord, mais, à une sorte de réserve et de froideur, je devinai que je n'étais pas absolument dans les bonnes grâces de mon auditoire. Je ne me trompais pas. Vers la fin de ma première année, mon curé me fit appeler et me confia qu'il avait à subir les plaintes et les récriminations de ses paroissiens, M. tel, et madame telle, qui ne trouvaient pas que le service musical fût le moins du monde jovial et divertissant. Le curé m'invita donc à « modifier mon genre » et à « faire des concessions ».

— Monsieur le curé, lui répondis-je, vous savez quel est notre contrat ! Je ne viens pas consulter vos paroissiens; je viens tâcher de les édifier. Si *mon genre* ne leur convient pas, la situation est bien simple : je me retire, vous rappelez mon prédécesseur, et tout le monde est content. C'est à prendre ou à laisser.

— Eh bien ! me dit le curé, c'est très bien ; c'est entendu, j'accepte votre démission.

Et là-dessus, nous nous quittons les meilleurs amis du monde.

Je n'étais pas rentré chez moi depuis une demi-heure que le domestique du curé sonnait à ma porte.

— Eh bien ! Jean, qu'y a-t-il ?

— Monsieur, c'est M. le curé qui voudrait vous parler.

— Ah !... C'est bien, Jean, dites que j'y vais.

J'arrive chez le curé, qui reprend la conversation en me disant :

— Voyons, voyons, mon cher enfant, vous avez jeté le manche après la cognée, tout à l'heure ; est-ce qu'il n'y a pas moyen de s'entendre ? Examinons la question avec calme. Vous êtes parti là comme la poudre !...

— Monsieur le curé, c'est inutile de recommencer cette discussion ; je maintiens tout ce que j'ai dit. S'il me faut essuyer les objections du tiers et du quart, il n'y a pas moyen de rien faire ; ou bien je reste avec une indépendance complète, ou bien je m'en vais : ce sont là nos conventions, vous le savez, et je n'en rabattrai rien.

— Ah ! mon Dieu, dit-il, quel terrible homme vous faites !

Puis, après une pause :

— Eh bien, allons, restez.

Et à partir de ce jour, il ne m'en reparla plus et me laissa la plus parfaite liberté d'action. Depuis lors, mes opposants les plus déterminés devinrent peu à peu mes plus chauds partisans, et mes petits appointements se ressentirent, par suite, de ce progrès dans la sympathie de mes auditeurs. J'étais entré à douze cents francs par an : ce n'était guère ; la seconde année, on m'accorda une augmentation de trois cents francs ; la troisième, j'eus dix-huit cents francs, et la quatrième deux mille cent. — Mais je ne veux pas anticiper sur l'ordre des événements.

Ma mère et moi, nous habitions la même maison que le curé. Dans cette maison logeait aussi un ecclésiastique, de trois ans plus âgé que moi, et qui avait été un de mes camarades au lycée Saint-Louis. C'était l'abbé Charles Gay. La distance d'âge et de classe qui nous séparait au lycée nous eût sans doute laissés parfaitement étrangers ou, du moins, indifférents l'un à l'autre, si un élément commun ne nous eût pas rapprochés. Cet élément fut la musique. Charles Gay, qui avait alors quatorze ans, avait de grandes aptitudes musicales, et chantait, dans les chœurs, la partie de second

dessus. Il était, en outre, un des élèves les plus brillants du collège. Il termina ses études, et je restai trois ans environ sans le revoir. Je le retrouvai au foyer de l'Opéra, un soir où l'on jouait *la Juive*. Je le reconnus et j'allai droit à lui.

— Comment! me dit-il, c'est toi! Et qu'est-ce que tu deviens?

— Mais je m'occupe de composition.

— Vraiment? dit-il. Moi aussi. Et avec qui travailles-tu?

— Avec Reicha.

— Tiens! moi aussi. Oh! mais c'est charmant; il faudra nous revoir.

C'est ainsi que se renoua cette amitié qui avait commencé au collège et qui est restée l'une des plus chères affections de ma vie.

J'étais en admiration devant cet ami en qui je reconnaissais une organisation d'élite et des facultés bien supérieures aux miennes. Ses compositions me semblaient révéler un homme de génie, et j'enviais l'avenir auquel il me paraissait appelé. J'allais souvent passer la soirée chez lui, où l'on faisait beaucoup de musique. Sa sœur était excellente pianiste, et j'entendais là (outre ses propres compositions qu'on y essayait entre invités intimes) des trios de Mozart et de Beethoven.

Un jour, je reçus de mon ami, qui était à la campagne, un mot par lequel il me priait de venir le voir, me disant qu'il avait à me faire part d'une nouvelle qui m'intéresserait. Je crus qu'il s'agissait d'un mariage. Lorsque j'arrivai chez lui, il m'annonça qu'il voulait se faire prêtre. Je m'expliquai alors le sens des in-folio et autres gros livres dont, depuis quelque temps déjà, j'avais remarqué que sa table était chargée. J'étais trop jeune pour comprendre un tel revirement, et je le plaignais d'une préférence qui lui faisait sacrifier un si bel avenir pour un sort qui me paraissait si peu digne d'envie.

Sur ces entrefaites, il résolut d'aller passer quelque temps à Rome pour y commencer ses études théologiques. Je venais alors de remporter le Grand Prix qui allait m'envoyer moi-même à Rome pour deux ans, et ce fut ainsi que j'y retrouvai mon ami, dont l'arrivée avait précédé de trois mois la mienne. A mon retour d'Allemagne, les circonstances nous rapprochaient encore en nous faisant habiter à Paris sous le

même toit. Prêtre aujourd'hui depuis trente ans, vicaire général de son intime ami l'évêque de Poitiers, l'abbé Gay[1] est devenu par ses vertus et ses talents d'orateur et d'écrivain un des membres les plus éminents du clergé de France.

Vers la troisième année de mes fonctions de maître de chapelle, je me sentis une velléité d'adopter la vie ecclésiastique. A mes occupations musicales j'avais ajouté quelques études de philosophie et de théologie, et je suivis même pendant tout un hiver, sous l'habit ecclésiastique, les cours de théologie du séminaire de Saint-Sulpice.

Mais je m'étais étrangement mépris sur ma propre nature et sur ma vraie vocation. Je sentis, au bout de quelque temps, qu'il me serait impossible de vivre sans mon art, et, quittant l'habit pour lequel je n'étais pas fait, je rentrai dans le monde. Je dois cependant à cette période de ma jeunesse une amitié dont je tiens à honneur d'associer la mention à cette histoire de ma vie.

L'abbé Dumarsais, l'abbé Gay et moi, nous avions été envoyés, pendant l'été de 1846, aux bains de mer de Trouville pour notre santé. Je faillis un jour m'y noyer, et la presse s'empara si vite de cet incident que la nouvelle en était publiée le lendemain même dans des journaux de Paris, pendant que, de son côté, mon frère que j'avais heureusement informé de suite du danger auquel j'avais échappé, rassurait ma mère en lui apportant ma lettre qu'il venait de recevoir. On annonçait sans façon que « j'avais été rapporté mort sur une civière » ! La vérité a bien de la peine à courir aussi vite que le mensonge.

Or, dans le courant de notre saison de bains, nous rencontrâmes sur la plage un excellent abbé qui se promenait avec un jeune garçon dont il était le précepteur. Cet enfant de douze à treize ans se nommait Gaston de Beaucourt. Sa mère, la comtesse de Beaucourt, possédait une fort belle propriété à quelques lieues de Trouville, entre Pont-l'Évêque la Lisieux. Elle nous engagea, de la façon la plus courtoise et et plus gracieuse, à nous y arrêter avant de retourner à Paris.

1. L'abbé Gay, depuis, est devenu lui-même évêque de Poitiers.

Ce cher et charmant enfant, qui est aujourd'hui un homme de quarante-trois ans et le meilleur des hommes, est devenu un ami de toute ma vie : je dois à son affection si sûre, si solide et si tendre, non seulement les joies que peut donner par elle-même une aussi parfaite amitié, mais les preuves du dévouement le plus complet et le plus résolu.

La révolution de Février 1848 venait d'éclater lorsque je quittai la maîtrise des Missions Étrangères. J'avais rempli, pendant quatre ans et demi, des fonctions qui, tout en étant très utiles et très profitables à mes études musicales, avaient néanmoins l'inconvénient de me laisser végéter, au point de vue de ma carrière et de mon avenir, dans une situation sans issue. Pour un compositeur il n'y a guère qu'une route à suivre pour se faire un nom : c'est le théâtre.

Le théâtre est un lieu dans lequel on trouve chaque jour l'occasion et le moyen de parler au public : c'est une exposition quotidienne et permanente ouverte au musicien.

La musique religieuse et la symphonie sont assurément d'un ordre supérieur, absolument parlant, à la musique dramatique; mais les occasions et les moyens de s'y faire connaître sont exceptionnels et ne s'adressent qu'à un public intermittent, au lieu d'un public régulier comme celui du théâtre. Et puis quelle infinie variété dans le choix des sujets pour un auteur dramatique! Quel champ ouvert à la fantaisie, à l'imagination, à l'histoire! Le théâtre me tentait. J'avais alors près de trente ans, et j'étais impatient d'essayer mes forces sur ce nouveau champ de bataille. Mais il fallait un poème, et je ne connaissais personne à qui en demander un ; mais il fallait trouver un directeur qui voulût de moi et consentît à me confier un ouvrage : lequel y eût été disposé devant mes antécédents de musique religieuse et mon inexpérience de la scène? Aucun : je me voyais dans une impasse.

Les circonstances placèrent sur mon chemin un homme qui me mit en lumière. Ce fut le violoniste Seghers, qui dirigeait, à cette époque, les concerts de la Société Sainte-Cécile, rue de la Chaussée-d'Antin. J'eus l'occasion de faire entendre, à ces concerts, quelques morceaux qui firent une bonne impression. Seghers connaissait la famille Viardot : Madame

Viardot était alors dans tout l'éclat de son talent et de sa réputation : c'était en 1849, au moment où elle venait de créer, avec une autorité si magistrale, le rôle de Fidès dans le *Prophète*, de Meyerbeer. Madame Viardot m'accueillit avec la meilleure grâce et m'engagea à lui apporter plusieurs de mes compositions pour les lui faire entendre : je me rendis à son offre avec empressement. Je passai plusieurs heures au piano avec elle ; et, après m'avoir écouté avec le plus bienveillant intérêt, elle me dit :

— Mais, monsieur Gounod, pourquoi n'écrivez-vous pas un opéra ?

— Eh ! madame, répondis-je, je ne demanderais pas mieux : mais je n'ai pas de poème.

— Comment ? vous ne connaissez personne qui puisse vous en faire un ?

— Qui le puisse, mon Dieu, peut-être : mais qui le veuille, c'est autre chose !... Je connais, ou plutôt j'ai connu jadis, dans mon enfance, Émile Augier, avec qui j'ai joué au cerceau dans le Luxembourg : mais depuis, Augier est devenu célèbre ; moi, je n'ai pas de crédit, et le camarade d'enfance ne se souciera sans doute guère de refaire une partie autrement risquée qu'un tour de cerceau !

— Eh bien, me dit madame Viardot, allez trouver Augier, et dites-lui que je me charge de chanter le principal rôle de votre opéra s'il veut vous en écrire le poème !

On devine si je me le fis dire deux fois. Je courus chez Augier, qui accueillit ma proposition à bras ouverts.

— Madame Viardot ! s'écria-t-il, comment donc ! mais tout de suite !...

C'était Nestor Roqueplan qui se trouvait alors à la direction de l'Opéra. Sur la recommandation de madame Viardot, il consentait bien à m'abandonner une partie du spectacle, mais non la soirée entière. Il fallait donc trouver un sujet qui réunît trois conditions essentielles : 1° être court ; 2° être sérieux ; 3° offrir un rôle de femme comme figure principale. Nous nous décidâmes pour *Sapho*. L'ouvrage ne pouvait être mis à l'étude que l'année suivante ; d'autre part, Augier avait à terminer une grande pièce dont il s'occupait en ce moment : c'était, je crois, *Diane* pour mademoiselle Rachel.

Enfin, je tenais une promesse et j'attendis à la fois avec impatience et tranquillité.

Un événement douloureux vint frapper notre famille au moment où j'allais me mettre au travail. C'était au mois d'avril 1850. Augier venait d'achever le poème de *Sapho*, lorsque mon frère tomba malade, le 2 avril. Le 3, je signais chez Roqueplan le traité par lequel je prenais l'engagement de lui livrer la partition de *Sapho* le 30 septembre au plus tard. J'avais six mois pour composer et écrire une œuvre en trois actes, mon début au théâtre. Dans la nuit du 6 avril, mon frère rendait le dernier soupir. C'était un coup affreux pour ma vieille mère et pour nous tous !

Mon frère laissait une veuve, mère d'un enfant de deux ans et d'un autre petit être qui devait venir au monde sept mois plus tard, au milieu des larmes, et dont la destinée était d'entrer dans la vie le 2 novembre, le jour même où l'Église pleure avec nous ceux que nous avons perdus. Cette situation amenait des difficultés et des complications d'existence auxquelles il fallut songer immédiatement. Les questions de tutelle des enfants, de succession du cabinet d'architecte de mon frère, dont la mort laissait une foule d'affaires en suspens, toutes les conséquences enfin d'un malheur aussi soudain et aussi imprévu réclamèrent pendant un mois ma participation directe au règlement des intérêts et aux arrangements de la vie de ma pauvre belle-sœur anéantie et inconsolable. De plus, ma malheureuse mère avait pensé perdre la raison sous le coup foudroyant qui venait de la frapper. Tout conspirait, en moi-même comme autour de moi, à me rendre incapable de me livrer au travail pour lequel j'avais déjà si peu de temps.

Au bout d'un mois cependant, je pus songer à m'occuper de mon ouvrage, qu'il était si urgent d'aborder. Madame Viardot, qui était à ce moment en Allemagne, en représentations, et que j'avais instruite du malheur qui venait de nous atteindre, m'écrivit sur-le-champ pour me presser de partir avec ma mère et d'aller nous installer dans une propriété qu'elle avait dans la Brie : là, je trouverais, me disait-elle, la solitude et la tranquillité dont j'avais besoin.

Je suivis son conseil, et nous partîmes, ma mère et moi,

pour cette résidence où se trouvait la mère de madame Viardot (madame Garcia, la veuve du célèbre chanteur), en compagnie d'une sœur de M. Viardot et d'une jeune fille (l'aînée des enfants), aujourd'hui madame Héritte, remarquable musicienne compositeur. Je rencontrai là aussi un homme charmant, Ivan Tourgueneff, l'éminent écrivain russe, excellent et intime ami de la famille Viardot. Je me mis au travail dès mon arrivée. Chose étrange ! il semble que les accents douloureux et pathétiques auraient dû être les premiers à remuer mes fibres si récemment ébranlées par de si cruelles émotions ! Ce fut le contraire : les scènes lumineuses furent celles qui me saisirent et s'emparèrent de moi tout d'abord, comme si ma nature courbée par le chagrin et le deuil eût éprouvé le besoin de réagir et de respirer après ces heures d'agonie et ces jours de larmes et de sanglots.

Grâce au calme qui régnait autour de moi, mon ouvrage avança plus rapidement que je ne l'avais espéré. Après sa saison d'Allemagne, madame Viardot fut appelée par ses engagements en Angleterre ; elle en revint au commencement de septembre, et trouva mon travail presque terminé. Je m'empressai de lui faire entendre cette œuvre sur laquelle j'attendais son impression avec grande anxiété : elle s'en montra satisfaite et, en quelques jours, elle fut si bien au courant de la partition qu'elle l'accompagnait presque en entier par cœur sur le piano. C'est peut-être le tour de force musical le plus extraordinaire dont j'aie jamais été le témoin, et qui donne la mesure des étonnantes facultés de cette prodigieuse musicienne.

Sapho fut représentée à l'Opéra, pour la première fois, le 16 avril 1851. J'allais donc avoir bientôt trente-deux ans. Ce ne fut pas un succès ; et cependant ce début me plaça dans une bonne situation aux yeux des artistes. Il y avait à la fois, dans cette œuvre, une inexpérience de ce qu'on nomme le sens du théâtre, une absence de connaissance des effets de la scène, des ressources et de la pratique de l'instrumentation, et un sentiment vrai de l'expression, un instinct généralement juste du côté lyrique du sujet, et une tendance à la noblesse du style. Le final du premier acte produisit un effet

dont je fus tout surpris ; on le bissa avec des acclamations unanimes, auxquelles je ne pouvais croire en dépit de mes oreilles qui en bourdonnaient d'émotion inattendue, et ce *bis* se reproduisit aux représentations suivantes. L'effet du second acte fut inférieur à celui du premier, malgré le succès d'une *cantilène* chantée par madame Viardot, et celui d'un *duo* de genre léger, chanté par Brémond et mademoiselle Poinsot : « Va m'attendre, mon maître ! » Mais le troisième acte produisit une très bonne impression. On bissa la chanson du pâtre : « Broutez le thym, broutez mes chèvres ». et les stances finales de Sapho : « O ma lyre immortelle » furent très applaudies.

La chanson du pâtre fut le début du ténor Aymès, qui la chantait à merveille et s'y était fait une réputation. Gueymard et Marié remplissaient les rôles de Phaon et d'Alcée.

Ma mère, naturellement, assistait à cette première représentation. Comme je quittais la scène pour aller la rejoindre dans la salle, où elle m'attendait après la sortie du public, je rencontrai, dans les couloirs de l'Opéra, Berlioz tout en larmes. Je lui sautai au cou, en lui disant :

— Oh ! mon cher Berlioz, venez montrer ces yeux-là à ma mère : c'est le plus beau feuilleton qu'elle puisse lire sur mon ouvrage.

Berlioz se rendit à mon désir, et, s'approchant de ma mère, il lui dit :

— Madame, je ne me souviens pas d'avoir éprouvé une émotion semblable depuis vingt ans.

Il publia sur *Sapho* un compte rendu qui est assurément une des appréciations les plus flatteuses et les plus élevées que j'aie eu l'honneur et le bonheur de recueillir dans ma carrière.

Sapho ne fut jouée que six fois : l'engagement de madame Viardot touchait à sa fin : elle fut remplacée dans son rôle par mademoiselle Masson avec qui l'ouvrage n'eut que trois représentations de plus.

On peut, je crois, poser en principe qu'une œuvre dramatique a toujours, à peu de chose près, le succès de public qu'elle mérite. Le succès, au théâtre, est la résultante d'un tel ensemble d'éléments qu'il suffit (et les exemples en

abondent) de l'absence de quelques-uns de ces éléments, parfois même des plus accessoires, pour balancer et compromettre l'empire des qualités les plus élevées. La mise en scène, les divertissements, les décors, les costumes, le livret, tant de choses concourent au prestige d'un opéra! L'attention du public a un tel besoin d'être soutenue et soulagée par la variété du spectacle! Il y a des œuvres de premier ordre par certains côtés qui ont sombré, non dans l'admiration des artistes, mais dans la faveur publique, faute de ce condiment nécessaire pour les faire accepter de ceux à qui ne suffit pas le pur attrait du beau intellectuel.

Je ne prétends en aucune sorte réclamer pour la destinée de *Sapho* le bénéfice de ces considérations. Le public apporte, au jugement d'un ouvrage, des titres et des droits qui constituent un genre de compétence et d'autorité à part. On ne doit ni attendre ni exiger de lui les connaissances spéciales qui permettent de décider sur la valeur technique d'une œuvre d'art; mais il a, lui, le droit d'attendre et d'exiger qu'une œuvre dramatique réponde aux instincts dont il vient demander l'aliment et la satisfaction au théâtre. Or une œuvre dramatique ne repose pas exclusivement sur les qualités de forme et de style : ces qualités sont essentielles, assurément; elles sont même indispensables pour protéger un ouvrage contre les rapides atteintes du temps dont la faux ne s'arrête que devant les traces de la beauté idéale; mais elles ne sont ni les seules ni même, en un certain sens, les premières : elles consolident et affermissent le succès dramatique, elles ne l'établissent pas.

Le public du théâtre est un *dynamomètre :* il n'a pas à connaître de la valeur d'une œuvre au point de vue du goût; il n'en mesure que la puissance passionnelle et le degré d'émotion, c'est-à-dire ce qui en fait proprement une œuvre dramatique, expression de ce qui se passe dans l'âme humaine personnelle ou collective. Il résulte de là que public et auteur sont réciproquement appelés à faire l'éducation artistique l'un de l'autre : le public, en étant pour l'auteur le critérium et la sanction du Vrai : l'auteur, en initiant le public aux éléments et aux conditions du Beau. Hors de cette distinction, il me paraît impossible d'expliquer cet étrange phéno-

mène de l'incessante mobilité du public, qui se déprend le lendemain de ce qui le passionnait la veille et qui crucifie aujourd'hui ce qu'il adorera demain.

Pour n'être pas ce qu'on appelle un succès, le sort de *Sapho* n'en eut pas moins des conséquences profitables à ma carrière et à mon avenir. Et d'abord, Ponsard me demanda, le soir même de la première représentation, si je voudrais écrire la musique des chœurs d'une tragédie en cinq actes, *Ulysse*, qu'il destinait au Théâtre-Français. J'acceptai sur-le-champ, sans connaître l'ouvrage; mais la réputation de l'auteur de *Lucrèce*, de *Charlotte Corday* et d'*Agnès de Méranie* m'inspirait plus que de la sécurité sur la valeur de l'œuvre à la collaboration de laquelle j'avais l'heureuse chance d'être appelé.

Arsène Houssaye était alors directeur de la Comédie-Française. Il fallait annexer au personnel ordinaire du théâtre, un personnel choral et un renfort de l'orchestre accoutumé [1].

Ulysse fut représenté le 18 juin 1852. Je venais d'épouser, quelques jours auparavant, une fille de Zimmerman [2], le célèbre professeur de piano du Conservatoire, à qui est due la belle école de piano de laquelle sont sortis Prudent, Marmontel, Goria, Lefébure-Wély, Ravina, Bizet et tant d'autres ; je devenais, par cette alliance, le beau-frère du jeune peintre Edouard Dubufe, qui déjà portait dignement le nom de son père, et dont le fils, Guillaume Dubufe, promet aujourd'hui de soutenir brillamment l'héritage et la réputation.

Les principaux rôles d'*Ulysse* étaient tenus par mademoiselle Judith, MM. Geffroy, Delaunay, Maubant, mademoiselle Nathalie et autres. La part de la musique ne représentait pas moins de quatorze chœurs, un solo de ténor, plusieurs passages de mélodrame instrumental et une introduction d'orchestre. Il y avait pour le musicien un certain danger de monotonie dans l'emploi uniforme des mêmes ressources, l'orchestre et les chœurs.

1. Voir, à l'*Appendice*, une lettre de Berlioz à Gounod en date du 19 novembre 1851.

2. Voir, à l'*Appendice*, une lettre de Gounod à Lefuel, sans date.

J'eus, néanmoins, la bonne fortune de tourner assez heureusement la difficulté, et ce second ouvrage me valut une nouvelle bonne note dans l'opinion des artistes. Ma partition eut en outre une chance que n'avait pas eue celle de *Sapho*, pour laquelle aucun éditeur ne s'était présenté : MM. Escudier me firent l'honneur et la faveur de graver mon nouvel ouvrage *gratis*.

Ulysse fut joué une quarantaine de fois. C'était la seconde épreuve dont ma mère fut témoin dans ma carrière dramatique.

Les « chœurs d'*Ulysse* » me semblent empreints d'un caractère et d'une couleur assez justes et d'un style assez personnel ; le maniement de l'orchestre y laisse encore bien à désirer sous le rapport de l'expérience, plutôt que sous celui du coloris dont l'instinct est en général assez heureux.

Peu de jours après mon mariage, je fus nommé Directeur de l'orphéon et de l'enseignement du chant dans les écoles communales de la Ville de Paris. Je remplaçais, à ce poste, M. Hubert, élève et successeur lui-même de Wilhem, le créateur de cette institution.

Ces fonctions que j'ai remplies pendant huit ans et demi ont exercé une heureuse influence sur ma carrière musicale par l'habitude qu'elles m'ont conservée de diriger et d'employer de grandes masses vocales traitées dans un style simple et favorable à leur meilleure sonorité.

Ma troisième tentative musicale au théâtre fut *la Nonne sanglante*, opéra en cinq actes de Scribe et Germain Delavigne. Nestor Roqueplan, qui était toujours directeur de l'Opéra, s'était pris d'affection pour *Sapho* et d'amitié pour moi : il disait qu'il me trouvait une tendance à « faire grand ». C'était lui qui avait désiré que j'écrivisse pour l'Opéra un ouvrage en cinq actes. *La Nonne sanglante* fut écrite en 1852-53 ; mise en répétition le 18 octobre 1853, laissée de côté et successivement reprise à l'étude plusieurs fois, elle vit enfin la rampe le 18 octobre 1854, un an juste après sa première répétition. Elle n'eut que onze représentations, après lesquelles Roqueplan fut remplacé à la direction de l'Opéra par M. Crosnier. Le nouveau directeur ayant déclaré qu'il ne laisserait

pas jouer plus longtemps une « pareille ordure », la pièce disparut de l'affiche et n'y a plus reparu depuis.

J'en eus quelque regret. Le chiffre excellent des recettes n'autorisait assurément pas une mesure aussi radicale et aussi sommaire. Mais les décisions directoriales ont parfois, dit-on, des dessous qu'il serait inutile de vouloir pénétrer : en pareil cas, on donne des prétextes: les raisons demeurent cachées. Je ne sais si *la Nonne sanglante* était susceptible d'un succès durable; je ne le pense pas: non que ce fût une œuvre sans effet (il y en avait quelques-uns de saisissants); mais le sujet était trop uniformément sombre; il avait, en outre, l'inconvénient d'être plus qu'imaginaire, plus qu'invraisemblable: il était en dehors du possible, il reposait sur une situation purement fantastique, sans réalité, et par conséquent sans intérêt dramatique, l'intérêt étant impossible en dehors du vrai ou, tout au moins, du vraisemblable.

Je crois qu'il y avait à mon actif, dans cet ouvrage, une part sérieuse de progrès dans l'emploi de l'orchestre; certaines pages y sont traitées avec une connaissance plus sûre de l'instrumentation et avec une main plus expérimentée ; plusieurs morceaux sont d'une bonne couleur, entre autres le chant de la Croisade, avec Pierre l'Ermite et les chœurs, au premier acte; au second acte, le prélude symphonique des Ruines, et la marche des Revenants; au troisième acte, une cavatine du ténor, et son duo avec la Nonne.

Mes principaux interprètes furent mesdemoiselles Wertheimber et Poinsot, MM. Gueymard, Depassio et Merly.

Je me consolai de mon déboire en écrivant une symphonie (nº 1, en *ré*) pour la Société des Jeunes artistes, qui venait d'être fondée par Pasdeloup et dont tous les concerts avaient lieu salle Herz, rue de la Victoire. Cette symphonie fut bien accueillie, et cet accueil me décida à en écrire pour la même société, une seconde (nº 2, en *mi bémol*), qui obtint aussi un certain succès. J'écrivis, à cette même époque, une messe solennelle de Sainte-Cécile qui fut exécutée avec succès par l'Association des artistes musiciens, le 22 novembre 1855, dans l'église Saint-Eustache, pour la première fois, et qui a été jouée plusieurs fois depuis; elle est dédiée à

la mémoire de mon beau-père, Zimmerman, que nous avions perdu le 29 octobre 1853.

Un autre malheur vint frapper notre famille : le 6 août 1855, la mort nous enleva une sœur aînée de ma femme, Juliette Dubufe, femme d'Edouard Dubufe, le peintre, nature douée d'un rare assemblage des plus charmantes qualités joint à un talent exceptionnel de sculpteur et de pianiste. « Bonté, esprit, talent », telle fut l'inscription simple, mais aussi méritée qu'éloquente, qui résuma l'éloge et les regrets inspirés par cette femme dont la grâce exquise captivait irrésistiblement ceux qui l'approchaient.

La direction de l'orphéon occupait alors la plus grande partie de mon temps : j'écrivais, pour les grandes réunions chorales de cette institution, nombre de morceaux dont quelques-uns furent remarqués, et parmi lesquels se trouvent deux messes dont l'une avait été exécutée sous ma direction, le 12 juin 1853, dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris. Ce fut pendant une des grandes séances annuelles de l'orphéon que ma femme me donna un fils, le dimanche 8 juin 1856. (Trois ans auparavant, le 13 du même mois, nous avions eu la douleur de perdre un premier enfant, une fille qui n'avait pas vécu.) Le matin du jour où naquit mon fils, ma courageuse femme, au moment où j'allais partir pour la séance de l'orphéon, eut la force de me cacher les douleurs dont elle ressentait les premières atteintes ; et, lorsque, dans l'après-midi, je rentrai à la maison, mon fils était au monde.

La venue de cet enfant, que j'avais tant désiré, fut pour nous une joie et une fête : nous avons eu le bonheur de le conserver; il a maintenant vingt et un ans accomplis et se destine à la peinture.

Depuis *la Nonne sanglante*, je n'avais travaillé à aucune œuvre dramatique : mais j'avais écrit un petit oratorio, *Tobie*, que m'avait demandé, pour l'un de ses concerts annuels à bénéfice, George Hainl, alors chef d'orchestre du Grand-Théâtre à Lyon. Cet ouvrage a, je crois, quelques qualités de sentiment et d'expression ; on y avait remarqué un air assez touchant du jeune Tobie et quelques autres passages qui ne manquaient pas d'un certain accent pathétique.

En 1856, je fis connaissance de Jules Barbier et de Michel Carré. Je leur demandai s'ils seraient disposés à travailler avec moi et à me confier un poème ; ils y consentirent avec beaucoup de bonne grâce. La première idée sur laquelle j'attirai leur collaboration fut *Faust*. Cette idée leur plut beaucoup : nous allâmes trouver M. Carvalho, qui était alors directeur du Théâtre-Lyrique, situé boulevard du Temple, et qui venait de monter *la Reine Topaze*, ouvrage de Victor Massé, dans lequel madame Miolan-Carvalho avait un très grand succès. Notre projet sourit à M. Carvalho, et aussitôt mes deux collaborateurs se mirent à l'œuvre. J'étais parvenu à peu près à la moitié de mon travail, lorsque M. Carvalho m'annonça que le théâtre de la Porte-Saint-Martin préparait un grand mélodrame intitulé *Faust*, et que cette circonstance renversait toutes ses combinaisons au sujet de notre ouvrage. Il considérait, avec raison, comme impossible que nous fussions prêts avant la Porte-Saint-Martin ; et, d'autre part, il jugeait imprudent, au point de vue du succès, d'engager, sur un même sujet, la lutte avec un théâtre dont le luxe de mise en scène aurait déjà fait courir tout Paris au moment où notre œuvre verrait le jour.

Il nous invita donc à chercher un autre sujet : mais cette déconvenue soudaine m'avait rendu incapable de diversion, et je restai huit jours sans pouvoir me livrer à d'autre travail.

Enfin M. Carvalho me demanda d'écrire un ouvrage comique et d'en chercher la donnée dans le théâtre de Molière. Ce fut là l'origine du *Médecin malgré lui*, qui fut représenté au Théâtre-Lyrique le 15 janvier 1858, jour anniversaire de la naissance de Molière. L'annonce d'un ouvrage comique écrit par un musicien dont les trois premiers essais semblaient indiquer des tendances tout autres fit craindre et présager un échec. L'événement déjoua ces craintes, dont quelques-unes étaient peut-être des espérances, et le *Médecin malgré lui* fut, *malgré cela*, mon premier succès de public au théâtre. Le plaisir devait en être empoisonné par la mort de ma pauvre mère qui, malade depuis des mois, et complètement aveugle depuis deux ans, expirait le lendemain même, 16 janvier 1858, à l'âge de soixante-dix-sept ans et demi. Il ne m'a pas été donné d'apporter à ses derniers jours ce fruit et cette récom-

pense d'une vie toute consacrée à l'avenir de ses fils ! J'espère, du moins, qu'elle a emporté l'espoir et le pressentiment que ses soins n'auraient pas été stériles et que ses sacrifices seraient bénis[1].

Le Médecin malgré lui donna une série non interrompue d'une centaine de représentations. L'ouvrage fut monté avec beaucoup de soin, et l'acteur Got, de la Comédie-Française, eut même, à la demande du directeur, l'obligeance de prêter l'appui de ses précieux conseils aux artistes pour la mise en scène traditionnelle de la pièce et la déclamation du dialogue parlé. Le rôle principal, celui de Sganarelle, fut créé par Meillet, baryton plein de rondeur et de verve, qui y obtint un grand succès de chanteur et d'acteur. Les autres rôles d'hommes furent confiés à Girardot, Wartel, Fromant et Lesage (remplacés depuis par Potel et Gabriel), qui s'en acquittèrent fort bien. Les deux principaux rôles de femmes étaient tenus par mesdemoiselles Faivre et Girard, toutes deux pleines d'entrain et de gaieté. Cette partition, la première que j'aie eu l'occasion d'écrire dans le genre comique, est d'une allure facile et légère qui se rapproche de l'opéra bouffe italien. J'ai tâché d'y rappeler, dans certains passages, le style de Lulli ; mais l'ensemble de l'ouvrage reste néanmoins dans la forme moderne et participe de l'école française. Parmi les morceaux qui furent le plus goûtés, se trouve la *Chanson des glouglous*, supérieurement dite par Meillet, à qui on la redemandait toujours ; le *Trio de la bastonnade*, le *Sextuor de la consultation*, un *Fabliau*, la *Scène de consultation des paysans*, et un *duo* entre Sganarelle et la nourrice.

Le *Faust* de la Porte-Saint-Martin venait d'être représenté, et le luxe déployé dans la mise en scène n'avait pu assurer à ce mélodrame une très longue carrière. M. Carvalho se reprit alors à notre premier projet, et je m'occupai immédiatement de terminer l'œuvre que j'avais interrompue pour écrire le *Médecin*.

Faust fut mis en répétition au mois de septembre 1858.

1. Voir, à l'*Appendice*, une lettre de Gounod à l'un de ses beaux-frères, M. Pigny.

Je l'avais fait entendre, au foyer du théâtre, à M. Carvalho, le 1er juillet, avant mon départ pour la Suisse, où j'allais passer les vacances avec ma femme et mon fils, alors âgé de deux ans. A ce moment, rien n'était encore arrêté quant à la distribution des rôles, et M. Carvalho m'avait demandé de laisser assister à l'audition que je lui avais donnée madame Carvalho, qui demeurait en face du théâtre. Elle fut tellement impressionnée par le rôle de Marguerite que M. Carvalho me pria de le lui donner. Ce fut chose convenue, et l'avenir a prouvé que ce choix avait été une véritable inspiration.

Cependant les études de *Faust* ne devaient pas se poursuivre sans rencontrer de difficultés. Le ténor à qui avait été confié le rôle de Faust ne put, en dépit d'une voix charmante et d'un physique très agréable, soutenir le fardeau de ce rôle important et considérable. Quelques jours avant l'époque fixée pour la première représentation, on dut s'occuper de le remplacer, et on eut recours à Barbot qui était alors disponible. En un mois, Barbot sut le rôle et fut prêt à jouer, et l'ouvrage put être représenté le 19 mars 1859.

Le succès de *Faust* ne fut pas éclatant; il est cependant jusqu'ici ma plus grande réussite au théâtre. Est-ce à dire qu'il soit mon meilleur ouvrage? Je l'ignore absolument; en tout cas, j'y vois une confirmation de la pensée que j'ai exprimée plus haut sur le succès, à savoir qu'il est plutôt la résultante d'un certain concours d'éléments heureux et de conditions favorables qu'une preuve et une mesure de la valeur intrinsèque de l'ouvrage même. C'est par les surfaces que se conquiert d'abord la faveur du public; c'est par le fond qu'elle se maintient et s'affermit. Il faut un certain temps pour saisir et s'approprier l'expression et le sens de cette infinité de détails dont se compose un drame.

L'art dramatique est un art de portraitiste : il doit traduire des caractères comme un peintre reproduit un visage ou une attitude; il doit recueillir et fixer tous les traits, toutes les inflexions si mobiles et si fugitives dont la réunion constitue cette propriété de physionomie qu'on nomme un personnage. Telles sont ces immortelles figures d'Hamlet, de Richard III, d'Othello, de Lady Macbeth, dans Shakespeare, figures d'une ressemblance telle avec le type dont elles sont l'expression

qu'elles restent dans le souvenir comme une réalité vivante : aussi les appelle-t-on justement des créations. La musique dramatique est soumise à cette loi hors de laquelle elle n'existe pas. Son objet est de spécialiser des physionomies. Or ce que la peinture représente simultanément au regard de l'esprit, la musique ne peut le dire que successivement : c'est pourquoi elle échappe si facilement aux premières impressions.

Aucun des ouvrages que j'avais écrits avant *Faust* ne pouvait faire attendre de moi une partition de ce genre; aucun n'y avait préparé le public. Ce fut donc, sous ce rapport, une surprise. C'en fut une aussi quant à l'interprétation. Madame Carvalho n'avait certes pas attendu le rôle de Marguerite pour révéler les magistrales qualités d'exécution et de style qui la placent au premier rang parmi les cantatrices de notre époque : mais aucun rôle ne lui avait fourni, jusque-là, l'occasion de montrer à ce degré les côtés supérieurs de ce talent si sûr, si fin, si ferme et si tranquille, je veux dire le côté lyrique et pathétique. Le rôle de Marguerite a établi sa réputation sous ce rapport, et elle y a laissé une empreinte qui restera une des gloires de sa brillante carrière. Barbot se tira en grand musicien du rôle difficile de Faust. Balanqué, qui créa le rôle de Méphistophélès, était un comédien intelligent dont le jeu, le physique et la voix se prêtaient à merveille à ce personnage fantastique et satanique : malgré un peu d'exagération dans le geste et dans l'ironie, il eut beaucoup de succès. Le petit rôle de Siebel et celui de Valentin furent très convenablement tenus par mademoiselle Faivre et M. Raynal.

Quant à la partition, elle fut assez discutée pour que je n'eusse pas grand espoir d'un succès[1]...

CH. GOUNOD.

1. Ici, malheureusement, s'interrompent les *Mémoires d'un artiste*. Pour la suite, nous avons l'espoir d'en offrir l'équivalent à nos lecteurs en publiant, plus tard, la *Correspondance de Gounod*.

APPENDICE

I

A MONSIEUR H. LEFUEL,

A Gênes, poste restante.

Si M. Lefuel ne vient pas réclamer ses lettres à Gènes, lui envoyer celle-ci à l'Académie de France, à Rome.

Vienne, le 21 août 1842 (lundi).

Mon cher Hector,

J'ai reçu, l'autre semaine, une lettre d'Hébert, auquel j'avais écrit le premier de Vienne ; il m'apprend que tu es quelque part autour de Gênes, mais il ne peut pas me dire au juste où tu es. Comme tu m'as abandonné tout le long de mon voyage, cher ami, et que je n'ai trouvé ni à Florence ni à Venise ni à Vienne une ligne de tes nouvelles, je me suis vu obligé de demander à quelque ami commun si, par hasard, il ne saurait pas ton adresse et s'il ne pourrait pas me la donner. Par la réponse que j'ai reçue d'Hébert, j'ai vu qu'il avait été plus heureux que moi, puisqu'il savait au moins où tu étais et où il pouvait te donner de ses nouvelles en recevant des tiennes. Tu sais pourtant bien, abominable et monstrueux père, combien ton fils aurait été content de voir quelques lignes de toi ! mais tout le long du voyage, pas une panse d'A ! moi, de mon côté, comment t'écrire ? partout j'en ai eu envie, nulle part je n'en ai eu par toi le moyen. D'un autre côté, je crains maintenant que cette lettre-ci ne te trouve déniché d'où tu étais : de sorte que cette incertitude m'a décidé à prendre pour l'adresse

de ma lettre les précautions que tu vois. Si j'étais près de toi, va, je te gronderais bien fort. Comment! tes entrailles patriarcales ont donc dégénéré au point de n'avoir plus besoin d'envoyer quelques-unes de ces bonnes lignes auxquelles tu sais que ton premier-né est si sensible! avec ton nom et ton adresse, si tu n'avais pas le temps d'écrire, moi au moins j'aurais pu te tenir au courant de tout ce qui m'avait intéressé, de ce qui m'intéresse encore aujourd'hui, choses auxquelles je ne puis pas te croire indifférent. Enfin, cher et très cher père et ami, maintenant que je t'ai bien grondé, j'oublie tes iniquités; je te pardonne du fond du cœur, je sais depuis longtemps que cela t'embête d'écrire: je sais aussi que tu ne perds pas ton temps, et j'en eu trop souvent la preuve à Rome pour jeter le manque de tes nouvelles sur le compte de la flânerie. Ainsi donc, tout est oublié excepté toi.

J'aurais voulu pouvoir te dire déjà depuis longtemps ce qui m'arrive d'heureux ici: c'est de pouvoir faire exécuter à grand orchestre, le 8 septembre, dans une des églises de Vienne, ma messe de Rome, qui a été jouée à Saint-Louis-des-Français à la fête du Roi. C'est un grand avantage et qui n'est encore échu à aucun pensionnaire: je dois cela à la connaissance de quelques artistes fort obligeants qui m'en ont fait connaître d'autres, *influents*. A Vienne, je travaille; je n'y vois que très peu de monde, je ne sors presque pas: je suis jusqu'au cou dans un requiem à grand orchestre qui sera probablement exécuté en Allemagne le 2 novembre. On m'a déjà offert ici, dans l'église où sera jouée ma messe de Rome, de m'exécuter aussi mon requiem. Comme je ne sais pas encore jusqu'à quel point je serai satisfait de l'exécution, je n'ai encore rien décidé à part moi. A Berlin, par la connaissance de madame Henzel et de Mendelssohn, il serait fort possible que j'obtinsse une exécution beaucoup plus belle qu'à Vienne, et qui aurait l'avantage de me donner une position meilleure aux yeux des artistes. A Vienne, je suis toujours libre d'accepter: si je suis content de l'exécution de ma messe du 8 septembre, je me déciderai à donner mon requiem ici: sinon, je le porte à Berlin. Madame Henzel, lorsqu'elle était à Rome, me disait: « Quand vous viendrez en Allemagne, si vous avez de la musique à faire jouer, mon frère pourra vous

être d'un grand secours. » Je lui ai écrit à Berlin, il y a quelques jours, et, comme je dois partir d'ici le 12 septembre pour faire une tournée à Munich, Leipzig, Berlin, Dresde, Prague, je la prie de vouloir bien me dire si elle croit que je puisse ou non arriver à Berlin avec des projets d'y faire jouer de ma musique: sa réponse influencera encore ma décision à cet égard. Si elle me dit oui, je reste à Berlin jusque dans les premiers jours de novembre, et puis je reviens ensuite à Paris; sinon, il me faut redescendre à Vienne, où je reviens en quatre jours par les chemins de fer. Il y en a un qui va de Vienne à Olmutz, et qui me fait faire près de soixante lieues. Si je dois rester à Berlin pour mon requiem, je serai obligé d'arranger mon voyage différemment et de le faire ainsi : Munich, Prague, Dresde, Leipzig, Berlin. Au reste, je t'en informerai quand j'en serai sûr.

J'ai bien des fois regretté notre belle Rome, cher Hector, et j'envie bien le sort de ceux qui y sont encore; ce n'est presque que dans le souvenir de ce beau pays que je trouve vraiment quelque charme et quelque bonheur : si tu savais ce que c'est que tous les pays que j'ai traversés, quand on les compare à l'Italie!

La dernière chose qui m'ait bien vivement et profondément impressionné, c'est Venise! tu sais combien c'est beau : ainsi je ne m'étalerai pas en descriptions, ni en extases, tu me comprends.

Tu as probablement appris de ton côté, cher ami, la mort de notre bon camarade Blanchard. Je mesure à l'affliction que j'en ai eue celle que tu as dû éprouver, toi, qui étais plus étroitement lié que moi avec lui. Voilà, cher, comme on est sûr de se revoir quand on se quitte, et, bien qu'il n'y ait rien de plus banal, il n'y a rien de plus terriblement nécessaire que de mettre au bas de chacune de ses lettres :

Adieu, cher ami, adieu; je t'embrasse comme je t'aime, c'est-à-dire en ami, comme un frère : j'espère toujours que nous nous reverrons.

Adieu, tout à toi de cœur.

CHARLES GOUNOD.

II

MONSIEUR CHARLES GOUNOD,

47, rue Pigalle, Paris.

19 novembre.

Mon cher Gounod,

Je viens de lire très attentivement vos chœurs d'*Ulysse*. L'œuvre, dans son ensemble, me paraît fort remarquable et l'intérêt musical va croissant avec celui du drame. Le double chœur du Festin est admirable et produira un effet entraînant s'il est convenablement exécuté. La Comédie-Française ne doit ni ne peut lésiner sur vos moyens d'exécution. La musique seule, selon moi, attirera la foule pendant un grand nombre de représentations. Il est donc de l'intérêt le plus direct, le plus commercial, du directeur de ce théâtre, de faire au compositeur la part large dans les dépenses et la mise en scène d'*Ulysse ;* et je crois qu'il la lui fera telle. Mais ne faiblissez pas. *Il faut ce qu'il faut*, ou rien. Prenez garde aux chanteurs que vous chargerez de vos *solos :* un solo ridicule gâte tout un morceau.

A la page marquée d'une corne, se trouve une faute de ponctuation dans la musique du commencement d'un vers que je vous engage à corriger. *Les honnêtes gens* ne doivent pas scander ainsi ; laissons cela aux pacotilleurs.

Mille compliments empressés et bien sincères.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ.

III

MONSIEUR HECTOR LEFUEL,

Rue de Tournon, 20, Paris.

Mon cher Hector,

Je suis allé chez toi, il y a environ un mois, pour t'informer d'un événement très important et à la connaissance duquel

ton vieux titre d'ami et de *père* te donnait un droit spécial. Je vais me marier, le mois prochain, avec mademoiselle Anna Zimmerman. — Nous sommes tous on ne peut plus contents de cette union, qui nous paraît offrir les plus sérieuses assurances de bonheur durable. La famille est excellente, et j'ai l'heureuse chance d'y être aimé de tous les membres.

Je suis sûr, cher ami, que tu vas t'associer de tout ton cœur à cette nouvelle joie : elle sera momentanément troublée, cependant, par le souvenir cruel pour notre pauvre Marthe[1] du même bonheur qu'elle a goûté et qu'elle pleure maintenant tous les jours. Dieu veuille que ma nouvelle compagne la dédommage par son affection du mal involontaire que sa joie aura réveillé dans le cœur de sa nouvelle sœur ! Ce sera, j'espère, ainsi : car ces deux excellentes natures se sont déjà bien sympathiques.

Adieu, cher Hector ; tout à toi de cœur.

CH. GOUNOD.

Mes respects affectueux à madame Lefuel.

IV

MONSIEUR PIGNY[2],

rue d'Enghien, Paris.

La Luzerne, mardi 28 août 1855.

Mon bon et cher Pigny,

Dans la lettre que je reçois d'elle aujourd'hui, ma mère me parle, avec la reconnaissante émotion d'un cœur qui s'y connaît, des attentions toutes filiales que vous lui avez témoignées depuis mon départ et des précautions délicates dont vous lui avez offert d'entourer, par votre assistance personnelle, son déménagement de la campagne, pénible à ses années déjà lourdes, si réduit qu'il soit par la simplicité de ses habitudes et de sa vie.

Vous qui avez, dit-on, une mère Dévouement, une mère

1. La veuve de son frère.

2. M. Pigny, architecte, avait épousé, lui aussi, une fille de Zimmerman.

Abnégation (j'emploie les noms à dessein, car les épithètes ne suffisent pas pour ces sortes de cœur-là), vous me comprendrez si je vous dis que donner à ma mère, c'est me donner, à moi, ce qui m'est le plus doux et le plus cher : car c'est me suppléer et m'aider dans une œuvre que je n'accomplirai jamais selon mon cœur, c'est-à-dire lui rendre une faible partie de ce que sa longue, digne et laborieuse existence m'a prodigué de soins, de sacrifices, d'inquiétudes, de dévouements de tout genre; en un mot, nous avons été toute sa vie, elle n'aura été qu'une portion de la nôtre!...

Croyez, mon cher Pigny, que je suis profondément touché de voir votre âme déjà si parente pour moi, et rien, avec l'affection unanime qu'on vous porte ici, ne pouvait vous donner plus de titres et plus de droits à la mienne que la pieuse déférence dont vous avez fait si cordialement l'hommage à ma vénérée et bien-aimée mère.

CH. GOUNOD.

POLITIQUE D'ISLANDE

Depuis plusieurs années les peuples de l'Europe septentrionale manifestent des aspirations politiques opposées à celles qui prévalent dans le reste de l'Europe : le grand principe des nationalités qui domine l'histoire de la seconde moitié du XIXe siècle soulève des protestations sur les bords de la Baltique. Alors que l'Allemagne et l'Italie viennent de se constituer en puissantes nations, que les races de la presqu'île des Balkans se soudent en royaumes et en principautés, que les Slaves rêvent de réunir en un corps tous les membres épars de leur famille, la race scandinave a une tendance marquée à l'émiettement et à la division. Un instant, il est vrai, en 1864, lors de la malheureuse guerre du Slesvig-Holstein, un mouvement unitaire se produisit, principalement en Suède. A la nouvelle des désastres éprouvés par le Danemark, un frisson belliqueux secoua Suédois et Norvégiens, et le chevaleresque Charles XV parut un moment devoir être le fondateur d'une confédération scandinave, prête à se dresser en face du pangermanisme. La prudence de ses ministres arrêta cet élan, et le seul résultat du mouvement unitaire fut la conclusion, dix ans plus tard, d'une

convention monétaire entre les trois royaumes du Nord. Mais, bientôt après, des dissentiments graves s'élevèrent entre les Chambres norvégiennes et le roi Oscar; aussitôt un souffle d'indépendance passa à travers la Norvège, et vers 1880 commencèrent les manifestations séparatistes. Depuis, le désaccord s'est accentué entre le *storthing* norvégien et le roi, et aujourd'hui un parti nombreux réclame la dissolution de l'union avec la Suède. Une République complètement indépendante du royaume voisin est l'idéal que rêve une fraction importante du peuple norvégien. Ces tendances séparatistes ont été contagieuses et voici qu'à son tour l'Islande aspire à s'affranchir de la tutelle du Danemark et à constituer à elle seule un nouvel État.

Pour comprendre les revendications des insulaires et les juger, un historique rapide de la constitution actuelle est nécessaire ; une fois de plus on verra la vanité des concessions en politique.

Pendant la première moitié du siècle, l'Islande eut le même régime que les autres provinces danoises. Lorsque la loi du 15 mai 1834 eut établi quatre conseils provinciaux pour les diverses parties de la monarchie, deux délégués nommés par le roi furent chargés de représenter l'île à l'une de ces assemblées. En 1843, pour répondre aux doléances des Islandais qui se plaignaient que leurs intérêts fussent sacrifiés à ceux du Danemark, le roi leur accorda un conseil consultatif particulier qui prit le nom d'*Althing* en souvenir de l'assemblée populaire du temps de la république. Le moindre grain de mil aurait mieux fait l'affaire des indigènes; car ce qu'ils demandaient avant tout, c'était la liberté du commerce et l'abolition du monopole dont jouissaient les négociants danois. C'est alors qu'à la voix de Jon Sigurdsson l'Islande prit conscience d'elle-même. Le grand patriote réveille le sentiment national en rappelant au peuple les exploits des ancêtres. Les vieilles *sagas* pénètrent dans toutes les chaumières, et pendant les longues soirées d'hiver les paysans apprennent par cœur les récits homériques des chroniqueurs. Dans cette griserie d'histoire, les esprits s'enflamment et ne rêvent plus que de la résurrection de l'antique république islandaise. Les documents historiques fournissent des arguments en faveur

de l'indépendance de l'île! Figurez-vous Villehardouin, Joinville ou Froissart invoqués dans les polémiques électorales.

Vint 1848, et l'Islande tint à montrer qu'elle était une grande nation en réclamant, elle aussi, sa réforme. La constitution proclamée en Danemark et qui était applicable à l'île ne satisfit pas les Islandais : le roi dut leur promettre un régime spécial qui serait défini de concert avec l'*Althing*. En attendant, le gouvernement de Copenhague sut maintenir le *statu quo* pendant vingt-trois ans. Durant toute cette longue période, pas un seul instant Sigurdsson ne se lassa de réclamer une constitution. C'était entre les deux partis à qui ferait preuve du plus tenace entêtement. Pour calmer les insulaires, le roi leur accorda en 1854 la liberté du commerce. En 1871 seulement fut promulguée la première réforme octroyant à l'île l'autonomie financière. Enfin trois ans plus tard, pour fêter le millième anniversaire de la fondation de l'État islandais par les émigrants scandinaves, le roi de Danemark donna la constitution si longtemps attendue à ses sujets arctiques rassemblés dans la plaine historique de Thingvalla.

A une journée de cheval de Reykjavik, au milieu d'âpres montagnes volcaniques, de laves tourmentées, de scories rugueuses, au milieu d'une terre malade et désolée apparaît tout à coup le lac de Thingvalla avec l'éternelle gaieté de l'eau ; au bout, une plaine rocheuse verdit de plaques de gazon et de broussailles rabougries. C'est dans cette solitude grandiose que, près de neuf siècles durant, de 928 à 1800, l'*Althing*, l'assemblée des délégués du peuple islandais, légiféra et rendit la justice. Cette plaine a été le *forum* de l'Islande. Les vieux noms des localités pieusement conservés par la tradition disent leur histoire. Voici le *Lögberg*, la montagne de la loi, un mamelon où les députés délibéraient et où les juges prononçaient les sentences ; à côté, c'est une crevasse ouverte dans la lave, où les condamnés à mort étaient précipités aussitôt après le jugement ; un peu plus loin, une île sablonneuse du torrent voisin servait de champ clos pour les duels au couteau. Depuis, cette terre a conservé son aspect primitif ; les phénomènes volcaniques qui bouleversent si fréquemment le sol de l'Islande ont respecté cette plaine sacrée

par le souvenir. Par une attention délicate, le bon roi Christian voulut promulguer lui-même la constitution dans cette localité historique, pour relier en quelque sorte le présent au passé des *sagas*. De toutes les parties du pays les habitants vinrent en foule ; le désert se couvrit d'une ville de tentes, et le 1er août 1874, après un service divin, du haut du Lögberg, comme le *lögsögumadr* de l'antique *Althing*, l'ancêtre de nos présidents de chambre, le roi Christian proclama la loi fondamentale. Dans tous ces cerveaux brouillés par les souvenirs historiques, l'allégresse fut générale. Aux pauvres Islandais cette journée sembla une résurrection du passé glorieux.

D'après cette constitution l'Islande jouit d'une autonomie presque complète. La situation de l'île à l'égard du Danemark est à peu près la même que celle de la Norvège vis-à-vis de la Suède. Ce sont deux pays indépendants, unis seulement dans la personne de leur roi, ayant des administrations et des budgets absolument distincts. En Islande le pouvoir législatif est exercé par deux Chambres, et l'exécutif par un gouverneur nommé par le roi et relevant d'un ministre spécial résidant à Copenhague[1].

D'autre part les Islandais ne peuvent accuser les Danois de s'immiscer dans leurs affaires ou d'émarger à leur budget ; actuellement, à l'exception d'un seul, tous les fonctionnaires sont des insulaires. Bien plus, loin de contribuer aux dépenses de la monarchie, l'île reçoit au contraire de la métropole une subvention annuelle de cent mille francs. Enfin, pour protéger les indigènes contre les déprédations des pêcheurs anglais et américains, le Danemark expédie chaque été un croiseur sur les côtes d'Islande. Cette situation ne satisfait pourtant pas les Islandais, et, comme les Norvégiens, ils

1. Le corps législatif se compose de trente membres élus par les électeurs, lesquels ont à remplir certaines conditions d'âge, de cens et de capacité, et de six membres nommés à vie par le roi. Ces derniers constituent la Chambre haute avec six autres députés que l'*Althing* choisit dans son sein, dans sa première séance. Les vingt-quatre autres représentants forment la Chambre basse. Les deux sections de l'*Althing* ont des droits législatifs égaux. Si un désaccord se produit, elles se réunissent en assemblée générale : dans ce cas, les deux tiers des suffrages sont nécessaires pour l'adoption d'une loi, sauf en matière financière. En outre, la constitution de 1874 proclame le droit de revision. Enfin, pour bien marquer sa séparation absolue avec le Danemark, l'île a un régime douanier spécial, des timbres-poste à elle et des billets de banque à elle.

demandent aujourd'hui la séparation absolue avec la nation sœur.

Ainsi la race scandinave déjà divisée en deux unités politiques aspire à se fractionner en quatre nations par un développement exagéré de l'esprit d'indépendance. Et pourtant Suédois, Norvégiens, Danois, Islandais sont frères. Ils forment tous une même unité ethnique et ont pour ainsi dire la communauté d'idiomes. En dépit des apparences, le suédois et le danois sont presque des dialectes d'une même langue, et seul l'accent distingue le danois du norvégien. Conversant chacun dans leur idiome, les Scandinaves se comprennent sans grandes difficultés, et si les Islandais font exception c'est qu'ils ont conservé la langue archaïque des anciens Normands.

La tendance au séparatisme manifestée par les Scandinaves est une conséquence de leur esprit d'individualisme. En Suède, en Norvège, comme en Islande, les agglomérations rurales sont extrêmement rares : il n'y existe ni bourg, ni village. La population est dispersée par maisons isolées dans les vallées ou sur les bords de la mer, et souvent des distances relativement considérables, dix, quinze et même vingt kilomètres séparent ces habitations éparses. Les paysans norvégiens et islandais vivent comme perdus dans des déserts, presque sans relations les uns avec les autres. Cet isolement qui nous paraîtrait pénible, bien loin de l'éviter, ils semblent le rechercher. Un Scandinave fonde-t-il une ferme, jamais il ne l'établit près d'une habitation préexistante, mais va s'installer en pleine solitude. Dans les déserts riverains de l'Océan Glacial, ce trait du caractère scandinave est particulièrement apparent ; en Norvège tous les colons vivent solitaires au milieu des forêts et des montagnes, tandis qu'en Russie tous sont agglomérés en petits villages. Les Slaves ont au plus haut degré l'instinct de l'association, de la vie en commun ; chez les Scandinaves domine au contraire le goût de l'isolement et de l'indépendance, et ce sentiment, ils le portent tout naturellement en politique. D'autre part, en Norvège, en Suède comme en Danemark, la liberté du citoyen vis-à-vis de l'État est presque absolue. Dans ces conditions toute ingérence étrangère, si faible soit-elle, paraît à ces peuples un empiètement sur leurs droits.

Enfin cet esprit a été singulièrement développé par les relations suivies de la Norvège et de l'Islande avec les États-Unis. De ces deux pays partent chaque année pour l'Amérique du Nord de nombreux émigrants en quête d'une vie plus facile que la dure existence qu'ils mènent sous le cercle polaire. Actuellement les Norvégiens et les Islandais constituent de florissantes communautés dans le Minnesota et l'Illinois. Très peu reviennent au pays, après avoir ramassé un pécule: mais très grande est leur influence. Les descriptions enchanteresses des émigrants tournent les têtes. Le bon paysan norvégien ou islandais est ébloui par le récit des gains réalisés là-bas: un salaire de plusieurs dollars par jour lui semble une fortune; et comparée à sa triste et pénible condition, la vie aux États-Unis lui apparaît la plus heureuse et la plus désirable qui soit, et le régime politique de l'Amérique le meilleur de tous, puisque les pauvres gens gagnent si facilement leur vie en ce pays. C'est ainsi que grâce au mirage de l'éloignement les institutions des États-Unis apparaissent comme un idéal vers lequel doivent tendre toutes les aspirations.

De ces causes diverses et des souvenirs historiques est né le mouvement qui se manifeste actuellement en Islande.

A peine promulguée, la constitution de 1874 a été déclarée insuffisante et depuis dix ans les radicaux en poursuivent la revision avec la même opiniâtreté qu'ils réclamaient naguère un régime particulier pour l'île. Jon Sigurdsson n'est plus, mais dans le *Sysselman* (sous-préfet) Sveinsson il a un énergique continuateur. En ce pays où tout est extraordinaire, le chef de l'opposition est un fonctionnaire de l'ordre administratif. Dans la Scandinavie si respectueuse de la liberté individuelle, la loi dédouble tout employé du gouvernement en deux personnalités absolument indépendantes : le fonctionnaire et le citoyen, le premier responsable de ses actes administratifs devant ses supérieurs, le second complètement libre de ses opinions politiques. On peut ainsi assister au curieux spectacle d'un préfet attaquant dans une réunion publique le gouvernement dont il est l'agent. Ne craignez pas qu'il abuse de sa situation en faveur de son parti; la pression administrative est inconnue dans les pays scandinaves. Lorsque je racontais

aux paysans islandais ou norvégiens les exploits de nos préfets sous tous les régimes en matière électorale, ils doutaient de mes récits. Comment un *amtmand* (préfet) — à leurs yeux le symbole vivant de l'honnêteté administrative et de la justice — pouvait-il ordonner à ses subordonnés de voter en faveur d'un candidat? Pour ces simples, nos préfets n'étaient pas de « braves gens ». Aux fonctionnaires la constitution islandaise assure l'exercice des droits politiques dans toute leur plénitude; comme tout autre citoyen ils sont éligibles à la seule condition de se faire remplacer par un suppléant appointé par eux et agréé par l'administration. C'est ainsi que le sous-préfet Sveinsson est le *leader* de l'opposition en Islande.

En 1891, lorsque je visitai l'île, l'*Althing* était réuni et la question de la séparation avec le Danemark agitait tous les esprits.

Après cinq longues journées de tempêtes et de brumes, nous venions enfin d'apercevoir l'Islande. Bientôt la mer tombe et un pâle soleil cuivré traverse de lourdes pannes de nuages. A droite apparaît le Reykjanes, énorme falaise sulfureuse entourée de volcans sous-marins; au large, surgissent de hauts rochers bizarres, érodés comme des dents cariées; tout annonce un pays étrange: l'aspect de la côte comme ce demi-jour livide qui semble un reflet de lune. Quelques heures plus tard, dans un horizon de montagnes nues, pelées, galeuses, nous distinguons une rangée de pauvres maisonnettes en bois. Nous sommes en vue de Reykjavik, la capitale de l'île. Le paquebot mouille sur rade et, pour gagner terre, nous sautons dans un canot monté par deux vigoureux rameurs.

— *Engelsk*? nous demandent aussitôt les bateliers, habitués à voir dans tout étranger un touriste anglais.

A l'annonce de ma nationalité, un bon sourire sympathique éclaire aussitôt ces deux rudes figures, hâlées par le grand air mordant de l'Océan Glacial, et ils s'écrient radieux :

— *Ah! Republican!*

Si la houle n'avait été si forte, mes rameurs auraient lâché les avirons pour venir me serrer la main. Un Français, un républicain, un frère! Pour les peuples travaillés par la contagion de la politique, nous sommes tous des commis-voyageurs

en révolution. Et, de suite, mes deux gaillards se répandent en lamentations sur le despotisme danois. A les entendre, la pauvre Islande gémirait sous la plus terrible des tyrannies. A chaque phrase, la liberté était invoquée comme le remède à tous les maux, et je ne pus débarquer qu'après avoir écouté un long dithyrambe sur les droits de l'homme et du citoyen.

— D'un bout à l'autre du pays vous entendrez l'expression des mêmes sentiments, s'écrièrent mes deux amis, tout en chargeant mes bagages pour les porter à l'hôtel.

En tout cas, Reykjavik est très calme. Les trois rues qui composent cette capitale sont presque désertes ; à peine toutes les heures passe-t-il une caravane des fameux poneys. Nous nous dirigeons vers la résidence du gouverneur, une maison blanchie à la chaux, l'habitation de quelque bon bourgeois d'une sous-préfecture de dernier ordre. Elle est construite en pierres et à ce titre passe pour un palais dans cette bourgade en bois. Aucune sentinelle, et les portes sont ouvertes à tout venant.

Nous tournons alors nos pas vers la chambre des députés, l'*Allthing*. Au bout d'une prairie, un grand édifice sombre, oblong, sans art, bâti en lave, roche emblématique pour un parlement. Au-dessus de la porte flotte le drapeau islandais, un grand faucon blanc sur fond bleu. A l'entrée, aucune garde, aucun employé : les séances sont absolument publiques. Nous grimpons un escalier qui n'a rien de monumental et nous voici dans une tribune encombrée de gamins. Comme dans les républiques de l'antiquité, les jeunes Islandais viennent s'instruire au spectacle des délibérations des pères conscrits sur la chose publique.

La salle est claire et gaie dans sa peinture blanche et verte avivée par un jour éclatant. A la place d'honneur, le portrait du roi de Danemark, et sur un bas-côté celui du patriote Jon Sigurdsson. L'estrade est occupée par le président et deux assesseurs ; devant, sur un petit bureau isolé, le gouverneur ; derrière, une grande table verte devant laquelle sont assis les vingt et un députés. La chambre compte vingt-quatre membres. Point de tribune ; comme dans le parlement anglais les orateurs parlent de leur place. Les débats ayant lieu dans la vieille langue islandaise qui est aux idiomes scandinaves ce qu'est le roman au français, je ne pus apprécier leur intérêt, mais je

serais injuste si je ne rendais hommage à la bonne tenue de l'*Althing*. L'orateur était religieusement écouté ; aucune interruption, aucune conversation particulière, aucun bruit ne l'interrompait. Tous les députés étaient graves et recueillis. Enfin, pour compléter cette impression favorable, j'ajouterai que la buvette était remplacée par deux carafes d'eau. Si je n'avais été prévenu, jamais je n'aurais pu me croire dans un parlement. Le calme de ces modestes législateurs avait quelque chose de grand et de noble et leur attitude indiquait leur respect absolu de la loi. Il me semblait assister à une délibération de ces sénats de l'antiquité, que les classiques ont mis dans nos mémoires de collégiens.

L'*Althing* islandais n'est pas seulement un parlement idéal par la dignité de ses séances ; il se distingue encore des institutions similaires d'Europe par sa gestion financière. Au lieu de chercher une popularité facile par des dépenses favorables aux intérêts privés, il établit et vote le budget conformément à la plus stricte économie. Grâce à ce régime l'Islande n'a point de dette publique, et son budget biennal (un million et demi de francs), se solde par un excédent de recettes s'élevant à 280 000 francs.

Je partis le lendemain pour une excursion aux fameux Geysers situés dans l'intérieur de l'île. Au milieu de ces solitudes je pensais être délivré des discussions politiques, lorsqu'à la première montée du sentier, mon guide pousse son poney à côté de moi et aussitôt entame l'antienne qui résonne à mes oreilles depuis mon débarquement. Comme toujours, c'est le refrain de l'oppression de l'Islande par le Danemark ; le peuple islandais veut l'autonomie absolue, un vice-roi et trois ministres responsables devant les Chambres, en un mot le parlementarisme avec toutes ses conséquences.

Impossible de convaincre mon interlocuteur de l'excellence du régime actuel, prouvée par la situation économique ; un vice-roi, trois ministres, il faudra bien les payer. De cela, les électeurs n'ont cure ; le pays des *sagas* doit être indépendant, et les descendants directs des Normands ne doivent obéir à personne. Leurs ancêtres ne quittèrent-ils pas la Norvège pour venir sur cette île, afin de fuir le despotisme des rois. Depuis, les Islandais n'ont point dégénéré. Est-ce que,

d'ailleurs, l'Islande ne devrait pas être le centre du monde scandinave? Pour un peu, mon guide aurait demandé l'annexion du Danemark.

Dans toutes les conversations comme dans tous les articles de journaux se manifeste à l'égard des Danois une malveillance de parti pris qui souvent se produit sous une forme des plus inattendues. Les Islandais font aux Danois un gros grief du peu d'accueil que leur littérature trouve à Copenhague. Avec autant d'acrimonie qu'ils se plaignent du régime politique, ils reprochent à leurs frères des rives du Sund leur ignorance de la langue islandaise et de ses chefs-d'œuvre actuels. « Lequel de nos auteurs contemporains avez-vous traduit? demandent-ils aux habitants de Copenhague. Aucun! tandis que nous Islandais, nous lisons vos livres ; et pourtant nos auteurs sont dignes de votre attention, témoin l'accueil qu'ils reçoivent en Angleterre. » « Le Danemark exerce donc sur notre patrie une tyrannie tout à la fois politique et littéraire », concluent les journaux de Reykjavik. Enfin il n'existe point d'Université en Islande et les jeunes indigènes doivent aller chercher à Copenhague l'enseignement supérieur. Et les étudiants islandais sont nombreux. Tout fils de paysan rêve un titre de docteur ou tout au moins de *candidat*, titre le plus souvent inutile mais dont il est très fier. Le développement exagéré de l'instruction supérieure a créé ici les plus singulières situations. A leur retour au pays, les exigences de la vie obligent certains diplômés à prendre des métiers manuels, et non des plus relevés. Pour se procurer quelque argent que ses parchemins ne peuvent lui faire gagner, un étudiant islandais ne dédaigne pas, par exemple, la place de palefrenier dans la caravane d'un voyageur étranger[1]. Mais il n'est pas de sot métier. Ces pauvres gens sont, comme nos étudiants du moyen âge, légers d'argent, et dans un sage esprit de philanthropie, le paternel gouvernement danois a multiplié les libéralités à leur égard. Une maison est affectée par une pieuse fondation au logement des jeunes Islandais pendant leur séjour à l'Université, et de nombreuses bourses d'études sont accordées aux plus intéressants. Mais tous ces bienfaits sont restés inutiles; à leurs yeux les nobles descen-

1. Labonne, *L'Islande et les Ferœer.*

dants des *Vikings* subissent la dernière des humiliations en écoutant un enseignement donné en danois, l'idiome abâtardi de la noble langue des *sagas*. En guise de protestation, les dignes fils de la fière Islande se renferment dans une réserve hautaine; ils vivent à l'écart de tous leurs camarades, et, dans leur association particulière, absolument fermée, demeurent réfractaires aux idées continentales. Aussi les insulaires réclament-ils énergiquement l'institution d'une université à Reykjavik, dont la langue officielle serait l'islandais. La querelle politique entre les deux pays se résout donc, en fin de compte, en une polémique historique et littéraire.

J'avais presque oublié cette conversation, lorsque des nouvelles récentes sont venues me rappeler ces discussions politiques sous le cercle polaire. Des élections ont eu lieu dernièrement, en Islande, elles sont un échec complet pour le Danemark, tous les nouveaux députés sont partisans résolus de la revisionà l'exception des trois *Althingman* nommés par le roi. L'autonomie absolue avec union personnelle, un prince danois comme vice-roi, et trois ministres responsables devant l'*Althing*, tel est le programme officiel des revisionnistes. Mais dans les idées des radicaux cette réforme n'est qu'un acheminement vers l'établissement d'une autre forme de gouvernement. Une fois l'île indépendante et simplement rattachée au Danemark par le principe de l'union personnelle, on pourra couper ce lien et fonder enfin la république islandaise rêvée dans la lecture des *sagas*.

L'aspect de l'Islande est bien l'image du caractère de ses habitants. Partout, vous apercevez d'immenses glaciers ; sous la nappe livide des neiges, la nature semble dormir dans un silence de mort; tout d'un coup, la nappe cristalline grince, se disloque, se brise, et, du milieu des glaciers, sortent des cratères vomissant des torrents de lave dévastatrice. Tel l'Islandais ; son beau calme d'homme du nord cache une impétuosité de sentiments toute méridionale, et, comme la lave, une fois en mouvement, rien ne peut l'arrêter.

CHARLES RABOT.

LE MOULIN SILENCIEUX[1]

II

Les jours s'écoulent. Jean a dépassé comme camarade de jeux toutes les espérances de Gertrude. Ils sont maintenant inséparables : et Martin, qui fait le troisième, est réduit au rôle de spectateur : il ne peut, avec son sourire grognon, que dire amen à toutes leurs folies.

C'est un plaisir de les voir, à la poursuite l'un de l'autre, traverser la cour, comme s'ils avaient des ailes aux talons. Gertrude vole, si légère que ses pieds touchent à peine le sol : malgré cela, Jean est plus rapide : si longtemps que dure la poursuite, elle finit toujours par être prise. Voit-elle qu'il n'y a plus moyen d'échapper, elle s'accroupit comme un poussin effarouché : quand, triomphant, il l'enlace de ses bras, son corps svelte se dresse comme si, au contact de Jean, une commotion électrique la secouait tout entière.

David, le vieux domestique, observe leur manège avec une grande attention, par la lucarne du grenier où il a établi sa résidence ; il gratte sa tête grisonnante, et murmure entre ses dents toute sorte de choses incompréhensibles.

1. Voir la *Revue* du 15 juillet.

Gertrude l'aperçoit, un jour, et le montre à Jean :

— Il nous faudra faire une farce à ce vieux sournois, murmure-t-elle.

Jean lui raconte le tour plaisant qu'il a joué à David, autrefois, en découvrant la cachette où le vieux gardait la farine qu'il avait chipée.

— Si nous pouvions réussir à en faire autant aujourd'hui? dit-il en riant.

— Eh bien, il faudra chercher!

Aussitôt dit, aussitôt fait, ou presque. Le dimanche suivant, le moulin est arrêté, les domestiques et les garçons meuniers sont sortis; Jean prend le trousseau de clefs accroché au mur et fait signe à Gertrude de le suivre.

— Où allez-vous? demande Martin en levant les yeux de son livre.

— Une poule pond en dehors du poulailler, dit vivement Gertrude : nous allons chercher son nid.

Et elle ne rougit même pas.

Alors ils font une enquête minutieuse dans les étables, dans la grange, le grenier, le fenil : mais ils fouillent surtout le moulin, escaladent et dégringolent les escaliers, grimpent aux échelles droites, remuant les vieilleries dans la chambre de débarras.

Depuis deux heures, au moins, ils furètent sans succès, quand tout à coup Gertrude, qui n'a pas craint de se glisser dans le coin le plus reculé du grenier, annonce qu'elle a trouvé ce qu'elle cherchait. Parmi des fagots qui tombent en poussière et des roues d'engrenage mises au rebut, parmi les débris des dix dernières années, se dressent quelques sacs remplis de farine et de gruau ; à côté, s'étalent toutes sortes de menus outils, des marteaux, des tenailles, des brosses, des couteaux de table. Les yeux étincelants, le visage couvert de poussière, des toiles d'araignées dans les cheveux, Gertrude sort de la cachette en poussant des cris de joie : lorsque Jean s'est assuré qu'elle ne s'est pas trompée, le conseil de guerre s'assemble et délibère. Faut-il admettre Martin dans le secret? Non : il se fâcherait et finirait par leur gâter cette plaisanterie. Jean a une idée. Il verse le contenu des sacs dans une mesure de contenance égale, puis il les emplit de

terre et de sable et étale au-dessus une couche de noir de fumée, comme celui dont se sert le cocher pour noircir les harnais. Il plonge rapidement les outils dans la tonne de goudron, et, quand il a remis toutes choses dans l'ordre primitif, il regarde sa tâche comme terminée. Tous deux quittent le moulin pénétrés d'une joie profonde ; ils se rendent à la pompe pour laver leur visage et leurs mains, s'aident mutuellement à nettoyer leurs habits et rentrent à la maison en s'efforçant de prendre l'air le plus innocent possible. Martin cependant ne tarde pas à remarquer sur leurs lèvres de légers mouvements qui les trahissent ; il les menace du doigt en souriant, mais sans leur adresser la moindre question.

Deux jours, trois jours se passent dans la plus vive impatience ; puis, un matin, Jean, hors d'haleine, accourt dans le jardin vers Gertrude, le visage tout rouge d'avoir réprimé son envie de rire. A l'instant, elle jette sa houe et se précipite avec lui dans la cour.

Devant la pompe se tient, furieux et décontenancé, le vieux David, moitié blanc, moitié transformé en ramoneur. Il a le visage et les mains noirs comme du charbon, et sur ses vêtements s'étalent d'énormes taches de goudron. Aux fenêtres du moulin, on voit les figures des garçons meuniers qui rient aux éclats, et Martin se promène devant la maison, vivement surexcité.

La scène est d'un comique irrésistible et Jean et Gertrude pensent en mourir de rire. David, qui suppose bien de quel côté il lui faut chercher ses ennemis, leur lance à tous deux un regard chargé de haine. Il essaie encore de se débarbouiller, mais ce terrible noir, mélangé au goudron, tient si bien qu'on dirait la couleur naturelle de sa peau. A la fin, Martin, pris de pitié pour ce pauvre diable, le fait entrer dans la salle des domestiques et dit à Gertrude — qui, de rire, a les larmes aux yeux — d'aller lui chercher un vieux vêtement de travail.

A midi, pendant le repas, tous deux racontent à Martin le tour qui leur a si bien réussi. Il secoue la tête, d'un air désapprobateur, et dit qu'il eût mieux valu l'avertir de la découverte qu'ils avaient faite. Puis, on l'entend murmurer, en quittant

la salle, des mots comme « vingt-huit ans de services » et « farces d'enfants ».

Gertrude et Jean échangent un regard d'intelligence qui veut dire : « Quel trouble-fête ! » Pendant trois jours encore, l'événement est pour eux une source de joie qu'ils savourent en secret.

Le dimanche venu, Martin fait une tournée dans le pays pour faire rentrer de vieilles créances : à peine reviendra-t-il avant la nuit. Les garçons meuniers sont allés à l'auberge. Le moulin est vide.

— Je vais renvoyer aussi les servantes, dit Gertrude à Jean : alors nous serons absolument seuls au moulin ; nous pourrons encore entreprendre quelque chose.

— Mais quoi ?

— Nous trouverons bien, dit-elle en riant.

Et elle se rend à la cuisine.

Au bout d'une demi-heure, elle reparaît :

— Ah ! les voilà parties ! Maintenant, nous sommes libres.

Ils s'assoient en face l'un de l'autre et cherchent.

— Un tour comme celui de dimanche dernier, nous n'en retrouverons jamais de pareil, dit Gertrude en soupirant. .

Et, après un moment :

— Dis donc, Jean !

— Quoi ?

— Sais-tu bien que tu es pour moi un vrai bienfait du ciel !

— A quel point de vue ?

— Depuis que je t'ai ici, je suis trois fois plus heureuse encore ! Vois-tu... il est foncièrement bon... et, tu sais, je l'aime beaucoup, beaucoup, mais... il est toujours si sérieux ! il le prend de si haut avec moi ! Ne dirait-on pas que je suis une créature stupide, sans l'ombre d'intelligence ? Et pourtant je suis laborieuse, je dirige le ménage comme une femme mûre ! Si le bon Dieu m'a faite gaie comme un pinson, je n'y puis rien ; et, après tout, ce n'est pas un crime ! Mais quand on est devant lui et qu'il vous regarde de son air grave et, courroucé, l'envie vous passe de faire des folies... et quand on reste assis immobile, on s'ennuie parfois, on...

Elle s'arrête et réfléchit. Elle voudrait se plaindre, mais elle ne sait pas bien de quoi.

— Avec toi, c'est tout autre chose, continue-t-elle: tu es un bon garçon qui ne dis jamais non! Avec toi, on peut faire ce qu'on veut!... Tu n'as pas non plus ce sourire dédaigneux, qui est toujours sur ses lèvres, quand je lui raconte quelque chose, et qui veut dire : « Je t'écoute bien, mais tu ne débites que des sottises. » Alors les paroles me restent dans la gorge... tandis que toi... oui, à toi l'on peut confier tout ce qui vous passe par la tête.

Pensive, elle appuie son visage sur ses deux mains, faisant glisser ses deux coudes, par un mouvement de va-et-vient, sur ses genoux.

— Et qu'est-ce qui te passe par la tête, en ce moment-ci? demande-t-il.

Elle rougit et se lève vivement.

— Attrape-moi! s'écrie-t-elle en se retranchant derrière la table.

Mais, comme il veut se mettre à sa poursuite, elle s'avance tranquillement au devant de lui :

— Laisse! nous allons entreprendre quelque chose. Tiens les clefs prêtes à tout hasard... il nous viendra peut-être une idée en route.

Il s'en va prendre à son clou le gros trousseau de clefs et la suit dans la cour où le soleil de midi darde ses rayons brûlants.

— Ouvre le moulin, dit-elle: il y fait frais.

Il obéit : et elle, d'un bond hardi, franchit les marches et saute dans la pénombre de la salle où règne le silence du dimanche.

— Seule, j'aurais peur ici! fait-elle en se retournant vers lui et montrant du doigt la porte du bureau, dont le bois clair brille d'un éclat mystérieux au milieu de cette demi-obscurité.

Elle écarte les doigts et frissonne.

— Il ne t'a toujours rien dit? murmure-t-elle au bout d'un instant, penchée à son oreille.

Il secoue la tête. Il se sent un peu mal à son aise dans cette salle humide et sombre : il respire péniblement, il a besoin d'air et de lumière.

Mais Gertrude ne se trouve que mieux dans cette atmosphère chargée de vapeurs, dans ce demi-jour mystérieux : le soleil, filtrant par les lucarnes fermées, jette sur le sol ses rayons obliques, pareils à des rubans d'or, où des myriades de fines poussières dansent leur sarabande. Le frisson qui s'empare d'elle lui cause une sensation agréable ; elle baisse la tête, elle tressaille et gravit avec précaution l'escalier, comme si elle voulait faire la chasse aux fantômes. En haut, sur la galerie, elle pousse un grand cri : saisi d'inquiétude, Jean lui demande ce qu'elle a ; elle répond qu'elle a simplement voulu se dilater la poitrine.

Elle grimpe à une trémie, franchit la balustrade et redescend jusqu'en bas en glissant sur la rampe de l'escalier. Puis elle disparaît dans l'ombre des machines, à l'endroit où les roues puissantes dressent leurs masses gigantesques. Jean la laisse faire : aujourd'hui il n'y a pas de danger, aujourd'hui tout est immobile.

Quelques secondes plus tard, elle reparaît. Elle se serre contre Jean, et, jetant autour d'elle un regard craintif, elle tire de sa poche une petite clef pendue à un cordon noir.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demande-t-elle à voix basse.

Jean lance un coup d'œil vers la porte du bureau et regarde Gertrude d'un air interrogateur.

Elle fait un signe de la tête.

— Remets-la en place ! s'écrie-t-il effrayé.

Elle balance la clef dans sa main, caressant des yeux le métal qui brille.

— Un jour, par hasard, je l'ai vu la cacher là-bas, murmure-t-elle.

— Remets-la en place ! crie-t-il encore une fois.

Elle fronce les sourcils ; puis, avec un léger rire :

— Voilà ce qu'on pourrait entreprendre !...

Et, tout en parlant, elle lui jette de côté un regard inquiet, elle cherche à lire sur son visage ce qu'il pense.

Le cœur de Jean bat violemment. Il sent poindre au fond de son âme le pressentiment qu'ils vont commettre une faute.

— Cela resterait tout à fait entre nous, Jean, dit-elle d'un ton caressant.

Il ferme les yeux. Que ce serait beau de partager un secret avec elle !

— Et puis enfin, quel mal y a-t-il ? continue-t-elle. Pourquoi est-il si cachottier, surtout avec nous qui sommes ses plus proches parents au monde ?

— C'est justement pour cela que nous ne devrions pas le tromper.

Elle frappe la terre du pied.

— Tromper ! fi, quelles expressions tu emploies !

D'un ton boudeur, elle ajoute :

— Allons, n'en parlons plus !

Elle se prépare à reporter la clef dans sa cachette. Mais elle la tourne deux ou trois fois entre ses doigts ; et, finalement, avec un joyeux éclat de rire :

— Du reste, ce n'est pas la bonne.

Elle s'approche de la porte et compare, en secouant la tête, l'entrée de la serrure avec le panneton de la clef ; puis, d'un mouvement brusque, elle l'enfonce dans la serrure.

— Mais elle va !

Et feignant la surprise, elle regarde par-dessus son épaule Jean qui, debout derrière elle, suit avec anxiété les mouvements de sa main.

— Tourne, dit-elle en plaisantant et reculant d'un pas.

Jean frissonne. O Ève, ô tentatrice !

— Tourne et laisse-moi passer la tête par l'ouverture, dit-elle en riant ; toi, tu n'as besoin de rien voir.

Alors, cédant à un brusque mouvement de violence, il fait d'un geste jouer le ressort : par la porte grande ouverte, il leur arrive de la fenêtre un éblouissant jet de lumière.

Sur la figure de Gertrude se peint le désenchantement. Ils ont devant eux une salle très simple, meublée comme le bureau d'un commerçant, les murs nus et blanchis. Au milieu se dresse une grande table de travail, grossièrement peinte, couverte d'échantillons de grains et de livres de comptes ; à l'un des murs sont suspendus de vieux vêtements : sur l'autre, en face, est accrochée une tablette chargée de cahiers bleus et de livres à la reliure modeste. Jean promène autour de lui un regard timide, puis il s'approche des livres et se met à lire les titres. Quelle lugubre bibliothèque ! Ce sont des ouvrages de

médecine, traitant des maladies du cerveau, des lésions du crâne et autres sujets du même genre ; des dissertations philosophiques sur l'hérédité des passions, une *Histoire des accès de colère et de leurs terribles conséquences*, un *Traité de l'empire sur soi-même* et, de Kant, *l'Art de maîtriser par la seule volonté les sentiments morbides*. Il y a aussi là des ouvrages de littérature, mais ils roulent presque tous sur le fratricide. A côté de romans lugubres, comme *la Fir tragique de toute une famille à Elsterwerda*, se trouvent *la Fiancée de Messine*, de Schiller, et *Jules de Tarente*, de Leisewitz. La théologie elle-même est représentée par un certain nombre de petits traités du péché mortel et de son pardon. A côté, dans les cahiers bleus, sont consignés avec soin des extraits, différentes études, entremêlés de considérations mélancoliques sur les expériences et les pensées personnelles de Martin.

Jean laisse tomber ses mains.

— Le pauvre, pauvre frère ! murmure-t-il en soupirant, le cœur serré.

Alors la main de Gertrude se pose sur son épaule. Et voici qu'elle montre du doigt un écriteau mis au-dessus de la porte et demande d'une voix basse, anxieuse :

— Que signifie cela ?

Sur l'écriteau se lisent, en grosses lettres d'or, ces trois mots :

PENSE A FRITZ !

Jean ne répond pas. Il se laisse tomber sur une chaise, cache son visage dans ses mains et pleure amèrement.

Gertrude tremble de tous ses membres. Elle l'appelle par son nom, elle lui jette ses bras autour du cou, elle essaye de lui retirer les mains du visage, et, comme tout est inutile, elle fond elle-même en larmes.

Au bruit de ses sanglots, il se lève lentement et regarde autour de lui, l'œil hagard. Il aperçoit les vêtements pendus au mur : des habits d'enfant, d'une époque déjà très ancienne. Il les connaît bien. Mère les conservait comme des reliques au fond de son armoire ; elle les lui avait montrés, un jour, en lui disant : « Ce sont les habits de ton petit frère mort. » Depuis le jour où elle avait quitté ce monde, les vêtements avaient disparu. Du reste, il n'y avait plus pensé.

Un frisson glacé lui parcourt le corps.

— Viens, dit-il à Gertrude, qui n'a pas cessé de pleurer.

Ils quittent le bureau. Gertrude veut tout de suite sortir du moulin.

— Reporte d'abord la clef, dit-il.

Ensemble ils descendent les marches qui mènent aux machines : et, quand la clef a repris sa place, ils se précipitent dehors au grand air, comme si les Furies étaient à leur poursuite.

Dès lors, il n'y a plus dans leurs relations l'innocente gaieté d'autrefois.

Ils sont devenus complices.

Avec quelle joie ils eussent confessé à Martin la sottise qu'ils ont faite! Mais comparaître ensemble devant lui et lui dire : « Pardonne-nous, nous avons péché!... » Ce n'est pas possible, ce serait une mise en scène par trop théâtrale, et celui des deux qui prendrait sur lui de faire cet aveu aurait sur son compagnon un trop grand avantage : ils touchent à Martin d'aussi près l'un que l'autre, et celui qui, le premier, romprait le silence passerait nécessairement pour le plus sincère, le moins coupable. En outre, ils se sont promis une discrétion absolue ; et ils sont d'autant plus disposés à tenir leur promesse qu'ils redoutent d'aborder le sujet : ils n'oseraient en causer, même entre eux, ouvertement.

Alors ils prennent de plus en plus l'habitude des cachotteries et du mystère : toute parole prononcée à table, si innocente qu'elle soit, a pour eux un sens particulier, plus grave ; tout regard qu'ils échangent est pour eux le signe d'une entente secrète.

Martin ne voit rien de tout cela; une fois ou deux, il a remarqué que « ses deux enfants » ont beaucoup perdu de leur ancienne sérénité, que les chansons ne jaillissent plus aussi joyeuses de leurs gosiers. Il ne dit rien : il pense qu'ils se sont disputés, peut-être, et qu'ils se boudent encore.

La semaine d'après, un jour que Martin s'est encore enfermé dans son bureau, Gertrude s'arme de courage et dit :

— Vois-tu, Jean, c'est de la folie de nous tourmenter ainsi. Laissons dormir cette sotte histoire.

— Si c'était aussi facile à faire! dit-il en prenant un air mélancolique.

Elle pousse un joyeux éclat de rire, il rit aussi.

— En réalité, c'est bien facile.

Mais ils ont pris goût au mystère, ils ne peuvent plus s'en déshabituer. La moindre plaisanterie a un charme de plus, parce qu'il faut « à tout prix » que Martin n'en sache rien; et si, par hasard, ils rapprochent leurs têtes en chuchotant, ils s'éloignent avec frayeur au moindre bruit, comme s'ils tramaient des complots criminels.

Ils n'ont pas encore dit un mot, échangé un regard, à peine ont-ils eu une pensée qui ait à redouter la lumière du jour; mais leur âme a perdu sa fleur d'innocence.

Cependant la veille de la Saint-Jean est arrivée.

Le vent souffle brûlant. La terre est comme enivrée, elle disparait sous les fleurs, et boit à longs traits leurs capiteux parfums.

Les touffes des jasmins et les boules-de-neige semblent couvertes d'une écume blanche, les roses printanières ouvrent leurs calices et les boutons des tilleuls commencent à s'épanouir.

Gertrude, assise dans la véranda, a laissé tomber sa broderie sur ses genoux, elle s'abandonne à sa rêverie. Le parfum des fleurs, la chaleur du soleil lui ont un peu troublé la tête, mais cela ne fait rien : le parfum des fleurs, la chaleur du soleil, c'est là son élément. Elle voudrait baigner ses membres dans ce souffle embrasé, elle voudrait vider tous les calices, si toutefois il y avait dedans quelque chose qui pût se boire.

Au moulin, le travail a cessé un peu plus tôt que d'habitude : les garçons meuniers veulent aller au village fêter la Saint-Jean. Ils vont danser, brûler des tonnes de goudron, faire les fous tant qu'ils auront des forces.

Gertrude soupire. Qui donc ici pourrait encore y aller? Martin peut bien rester à la maison; mais Jean, Jean devrait en être, naturellement...

Le voilà justement à l'entrée, qui lui fait un signe de la tête. Puis il se jette sur le banc en face d'elle... Il est fatigué, il a bien chaud : il a rudement travaillé.

Quelques minutes plus tard, il se relève :

— Je ne reste pas ici. Il fait une chaleur étouffante.

— Où veux-tu aller ?

— Je descends à la rivière. Viens-tu ?

— Oui.

Et elle laisse son ouvrage, pour se suspendre à son bras.

— Ils vont danser aujourd'hui, là-bas, au village, dit-elle.

— Tu voudrais bien y aller, petite chatte ?

Elle se tord les mains en gémissant pour mieux exprimer son désir.

— « *Mais puisque je ne le puis, je reste à la maison* », fredonne-t-il.

— N'est-ce pas scandaleux ? reprend-elle d'un ton boudeur ; je n'ai encore de ma vie dansé avec toi, et je le voudrais tant !... Tu danses bien, très bien !

— Comment le sais-tu ?

— Il a le front de le demander ! dit-elle en affectant un certain dépit : rappelle-toi cette fête des tireurs, il y a trois ans. Les jeunes filles racontaient de toi des choses merveilleuses ; elles disaient que tu étais charmant, que tu les tenais très bien en dansant, ni trop lâche, ni trop serré : que tu étais élancé et joli garçon. Cela je l'ai bien vu moi-même, mais à quoi cela me servait-il ? tes regards dédaigneux passaient au dessus de moi comme si je n'avais pas existé.

— Quel âge avais-tu à ce moment-là ?

Elle hésite un instant et répond à demi-voix :

— Quatorze ans et demi.

— Ah ! alors... dit-il en riant.

— Mais j'étais grande et... j'étais déjà développée à cette époque-là, réplique-t-elle vivement. Tu n'aurais pas compromis ta dignité en me faisant faire une fois ou deux le tour de la salle.

— Eh bien ! nous pouvons rattraper cela dans quinze jours, à la fête des tireurs.

— Oui, vraiment ? demande-t-elle, les yeux brillants.

— Martin est un des chefs de la corporation des tireurs : il faut absolument qu'il y soit.

Gertrude pousse un grand cri de joie ; puis, tout à coup, interdite :

— Mais je n'ai pas de souliers de bal.

— Tu en feras faire.

— Ah ! ce que fait le cordonnier du village est si mastoc !

— Alors, je vais écrire pour t'en commander une paire à la ville. Il suffira que tu me donnes ta mesure.

— Oui, tu veux bien ? mon cher, mon bon Jean !...

Et soudain, s'arrachant à son bras, elle bondit de quelques pas en avant et crie :

— Attrape-moi !

Et elle s'enfuit comme le vent.

Jean s'élance à sa poursuite ; mais il est fatigué : il ne peut la rattraper. La course traverse le pont-levis du barrage, pour se continuer sur l'immense prairie, qui ne se termine que là-bas, à la forêt de sapins. Gertrude fait un détour habile, passe comme une flèche à côté de Jean et, avant qu'il ait pu la suivre, elle est de nouveau de ce côté de la rivière. Hors d'haleine, elle saisit la chaîne au moyen de laquelle on fait de la rive manœuvrer le pont-levis, elle tire de toutes ses forces : la pièce de bois tourne en grinçant sur ses gonds, et se dresse en l'air, au moment même où Jean s'engage sur la passerelle. Surpris, il pousse un cri, et parvient par un violent effort, en se cramponnant à la poutre, à arrêter sa course tout juste au bord de l'abîme.

Gertrude est devenue livide ; toute décontenancée, elle le regarde fixement ; lui, cherchant à reprendre haleine, plonge ses regards dans le sombre gouffre.

— Je n'y ai pas pensé, Jean ! balbutie-t-elle, avec des yeux qui implorent son pardon.

Il éclate de rire. Une joie farouche, qui lui fait oublier tout danger, s'empare de lui.

— Attends ! attends ! s'écrie-t-il, ouvrant les bras ; je t'attraperai tout de même.

Et, d'un bond follement téméraire, il s'élance sur l'étroite poutrelle qui traverse comme un pont la rivière et dont la partie supérieure se compose de deux faces inclinées, en forme de toit.

— Jean... pour l'amour de Dieu... Jean !

Il n'entend pas. Au-dessous de lui, les eaux bouillonnent

dans l'abîme; sans cesse, il s'efforce de garder l'équilibre; il avance, il tremble, il chancelle; plus que trois pas, plus que deux, plus qu'un saut hardi... le voilà passé.

— Eh bien! cours, fait-il, en poussant un cri de joie sauvage.

Mais Gertrude reste immobile. Paralysée par la frayeur, elle le regarde fixement. D'un bond de tigre, il se précipite sur elle; il l'enlace de ses bras, il la serre contre lui; elle ferme les yeux, respirant avec peine: il l'enlace et pose sa bouche brûlante et altérée sur ses lèvres tremblantes; elle pousse un grand cri de douleur; son corps, qu'agite la fièvre, tremble entre les bras de Jean. Alors il la laisse glisser à terre; d'un œil craintif, il examine tout autour de lui. Personne ne l'a vu?... Non, personne... Et puis, après?... Qu'est-ce que cela fait?... Le frère de Martin peut bien embrasser la femme de Martin. Ne l'a-t-il pas lui-même exigé un jour?

Elle ouvre les yeux: elle semble sortir d'un rêve. Son regard évite celui de Jean.

— Ce n'est pas bien, ce que tu as fait là, Jean. Je te défends de recommencer à l'avenir.

Sans répondre, il se penche pour ramasser la rose qui est tombée de son corsage.

— Je veux rentrer à la maison, dit-elle, promenant sa vue à la ronde, l'air inquiet.

En silence, ils marchent un moment côte à côte.

Elle tient ses prunelles fixées au loin, tandis qu'il respire avidement la rose qu'il a ramassée.

— Elle sent bon, dit-il d'un ton innocent.

Elle fait signe que oui.

— Aimes-tu les roses? continue-t-il.

Elle tourne les yeux vers lui. « Comme si tu ne le savais pas! » dit son regard.

— Écoute, reprend-il vivement, pourquoi ne mets-tu plus de fleurs à mon chevet?

Elle ne répond pas.

— Est-ce que, par hasard, je n'en vaux plus la peine?

— Il me l'a défendu, balbutie-t-elle.

— Ah! c'est autre chose, réplique-t-il, décontenancé.

La conversation tombe tout à coup.

Dans la véranda, Martin reçoit Gertrude avec des reproches affectueux : il a une faim de loup et le souper n'est pas encore servi ! Gertrude se précipite à la cuisine pour y mettre la main elle-même.

Ils prennent leur repas en silence. Les deux jeunes gens ne lèvent pas les yeux de leur assiette.

Une chaleur étouffante, intolérable, pèse lourdement sur la terre. Un vent brûlant fait tourbillonner de petits nuages de poussière ; des voiles de vapeur bleuâtre descendent lentement sur le sol.

Jean s'appuie la tête aux vitres de la véranda ; mais elles sont chaudes comme si elles étaient restées tout le jour dans une fournaise.

Soudain, Gertrude se lève.

— Où veux-tu aller ? demande Martin.

— Au jardin, répond-elle.

Un moment après, on entend son pas dans l'escalier qui mène à la mansarde.

Quand elle rentre, elle jette timidement un coup d'œil sur Jean, puis se rassied à sa place, les yeux baissés.

Du village arrivent des cris de joie, des acclamations, auxquels se mêlent les notes aigues du violon et les sons graves de la contre-basse.

— Vous iriez bien, hein, les enfants ?

Ils ne répondent rien, et il prend leur silence pour un acquiescement.

— Eh bien, venez !

Il se lève ; Gertrude s'étire d'un air gêné, regarde Jean avec hésitation, puis dit en secouant la tête :

— Je n'y tiens pas.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écrie Martin tout abasourdi. Depuis quand tournes-tu le dos à la danse ? Vous vous êtes encore chamaillés, sûrement... hein ?

Jean a un rire bref, et Gertrude tourne la tête. Brusquement, elle se lève à son tour, dit bonsoir et disparaît.

Un moment après, les deux frères se séparent.

Jean monte lourdement l'escalier, ouvre la porte de sa chambre : une enivrante odeur de fleurs flotte dans l'air. Il respire profondément et pousse un soupir de satisfaction.

C'est donc pour cela qu'elle est retournée si tard au jardin ! A côté de son oreiller est un large bouquet de roses et de jasmin. Il se jette sur son lit comme s'il voulait s'enfouir dans cette masse de fleurs. Un instant, il laisse aller tranquillement sa rêverie, mais sa respiration devient de plus en plus pénible, ses pensées s'obscurcissent ; à chaque pulsation, une douleur, pénétrante comme une pointe, lui traverse les tempes ; il lui semble qu'il va suffoquer sous l'intensité de ces parfums.

Rassemblant toutes ses forces, il se redresse et tire un des battants de la fenêtre. Mais là encore il ne trouve ni repos ni fraîcheur. Un véritable flot de parfums monte du jardin jusqu'à lui, un souffle brûlant lui frappe le visage et des gouttes de pluie tiède lui caressent les joues. Par moments, les tonnes de goudron qui brûlent au village lancent des lueurs douteuses à travers les masses de vapeur sombre qui voilent l'horizon.

Jean fixe ses regards en bas. Il attend. Le cœur lui bat dans la poitrine. Son désir lui paraît tout-puissant : il va forcer la fenêtre d'en-dessous à s'ouvrir et... Écoutez ! un léger grincement des gonds... puis un des battants s'ouvre, et, hardiment penché au dehors, enveloppé de ses cheveux dénoués qui voltigent, le visage de Gertrude se dresse vers lui, muet et passionné.

Une seconde... et elle disparaît.

Doit-il crier de joie, doit-il pleurer ?... il ne sait.

Maintenant il peut bien se laisser aller à un engourdissement délicieux : quel effet auraient sur lui les parfums ?

Il se déshabille et se met au lit ; mais, avant de se disposer à dormir, il se dresse encore une fois, atteint le vase d'une main tremblante et plonge son visage dans les fleurs.

Quelle ressemblance avec ce premier soir, et pourtant quelle différence ! Alors, paisible et joyeux ; et maintenant...

Un souvenir s'éveille soudain qui lui glace le visage ; ses doigts serrent plus violemment le vase ; il prête l'oreille, il prête l'oreille... il lui semble que ce rire si franc dont la musique jadis a monté jusqu'à lui à travers le plancher va résonner encore. Il écoute avec une angoisse croissante, jusqu'à ce que sa tête s'emplisse d'un bourdonnement, qui gronde,

qui éclate comme un rire aigu... Un affreux sentiment de haine et d'envie s'élève en lui tout à coup : avec un rire farouche, il lance au loin le vase, qui se fracasse au milieu de la chambre.

Le lendemain matin, Jean est rempli de honte. Tout cela lui paraît un mauvais rêve. Il rassemble les débris du vase, les rajuste et décide qu'il ira acheter de quoi le recoller. Il a beau y réfléchir, il ne réussit pas à voir clair dans le sentiment qui lui a fait commettre cet acte stupide ; tout ce qu'il sait, c'est que c'était un sentiment très bas, exécrable.

Il serre la main de son frère plus cordialement que jamais et le regarde au fond des yeux silencieusement, comme s'il avait une faute grave à se faire pardonner.

Gertrude est de cette pâleur que donne une nuit sans sommeil. Son regard évite celui de Jean, et la tasse de café qu'elle lui offre tinte dans sa main qui tremble.

Ne trouvant rien de mieux, il se met à parler des souliers de bal, pour tâter en même temps les intentions de Martin. Celui-ci n'élève aucune objection : il faut que Gertrude se fasse prendre mesure sur-le-champ ; et, comme elle refuse d'ôter sa chaussure en présence de Jean, il l'appelle « mijaurée ».

Elle est vexée, se met à pleurer et sort. Le soir, elle apparaît toute confuse avec la mesure, et Jean peut faire partir sa lettre.

Mais le souvenir du vase qu'il a brisé lui pèse lourdement sur le cœur ; et, quand il se trouve seul avec elle il avoue péniblement :

— Écoute, j'ai fait une maladresse.

— Quoi donc ?

— J'ai cassé ton vase.

— Ah !... Est-ce bien une maladresse !

— Et que veux-tu que ce soit ?

— Je pensais que tu l'aurais fait exprès, réplique-t-elle, très indifférente en apparence.

Il ne répond rien, et elle secoue doucement la tête comme pour dire : « J'avais donc bien raison ! »

Les jours passent. Entre Jean et Gertrude, les rapports sont plus froids qu'auparavant. Ils ne s'évitent pas, ils causent

même ensemble, mais ils ne peuvent retrouver le ton joyeux de la franche et libre camaraderie d'autrefois.

« Elle a mal pris ton baiser, » se dit Jean : mais il ne s'avise pas que lui aussi a changé.

— Qu'avez-vous donc ? les enfants, dit un soir Martin en grondant. Est-ce que vous avez le gosier rouillé, que vous ne chantez plus jamais ?

Tous deux, un instant, gardent le silence; puis Gertrude, à demi tournée vers Jean :

— Veux-tu ?

Il fait signe que oui : mais, comme elle n'a pas jeté les yeux sur lui, elle croit qu'il ne répond pas : elle reprend, tournée vers Martin :

— Tu vois bien, il ne veut pas !

— Moi ! je ne veux pas ? s'écrie l'autre en riant.

— Pourquoi alors ne le dis-tu pas tout de suite ? réplique-t-elle, cherchant à se mettre à l'unisson de son ton enjoué.

Là-dessus, elle prend l'attitude qui lui est habituelle pour chanter, croise les mains sur ses genoux et fixe ses regards au loin, dans la direction du pigeonnier.

— Qu'allons-nous chanter ? demande-t-elle.

— « *Hélas ! comment serait-ce possible ?...* » propose-t-il.

Elle secoue la tête.

— Rien qui parle d'amour, dit-elle un peu sèchement : c'est toujours si stupide !

Il lui jette un coup d'œil étonné. Après un instant de réflexion, elle entonne un air de chasse. Il attaque vigoureusement sa partie, et leurs deux voix se fondent en une seule comme deux vagues dans la mer. Surpris par cet accord, ils se regardent : jamais encore ils n'ont si bien chanté.

Mais ils ont bientôt fini : nous autres Allemands, nous n'avons pas beaucoup de chants populaires qui ne soient aussi des chants d'amour.

Enfin elle se décide :

Beau rosier, si bien fleuri,
Quand je vois mon amour,

commence-t-elle, avec une sorte de cri de joie.

Il la regarde en souriant, et, rougissante, elle détourne la tête. Elle vient de se prendre elle-même.

Leurs voix s'animent d'une vie extraordinaire ; il semble que les battements de leurs cœurs rythment leurs accents. Elles s'enflent et s'élèvent comme emportées par le flot de leur sang, puis elles retombent, comme si la source de la vie était tarie en eux par une douleur intime et profonde.

Et puisqu'on ne peut pas tout dire,
Puisque l'amour est infini,
Tu peux demander à mes yeux
Combien tu es cher à mon cœur...

Pourquoi tout à coup leurs regards se croisent-ils? Qu'ont-ils donc à trembler, tous deux, comme si un choc électrique leur secouait les membres?

Il ne se passe pas une heure dans la nuit
Que mon cœur ne s'éveille
Et ne pense à toi,
Ne pense que tu m'as des milliers de fois donné ton cœur...

Quelle ivresse de passion dans leur accent fébrile! Comme leurs voix se cherchent! il semble qu'elles veuillent s'embrasser!

Sur le bord du torrent s'accrochent des saules,
Dans les vallées s'étend la neige.
Chère enfant, il faut nous séparer :
Je pars pour la guerre, je vais affronter la mort;
La séparation, ma bien-aimée, est cruelle...

Leurs voix se perdent en un frémissant murmure. C'en est fait : le désir et l'espoir, les tristesses de la séparation et la douleur de la mort, tout cela se trahit dans les sons qui s'échappent de leurs lèvres.

Le visage de Gertrude se crispe comme pour retenir des larmes ; mais ses yeux brillent, et soudain, se redressant, elle entonne la vieille et mélancolique chanson de meunier, la chanson de la maison dorée qui se dresse « là-haut sur la montagne ».

Jean la suit ; d'une voix vibrante, il attaque son entrée. Ils achèvent le premier couplet et commencent le second :

> En bas, dans cette vallée,
> L'eau fait tourner une roue
> Qui ne moud que de l'amour,
> Toute la nuit et tout le jour.
> La roue du moulin est brisée...

Et là... un cri... une chute... Gertrude s'est affaissée devant le banc et, le front appuyé à la cloison, elle sanglote désespérément.

Les deux frères bondissent. Martin lui prend la tête dans ses deux mains et bégaye des mots sans suite, entrecoupés et confus ; mais elle n'en sanglote qu'avec plus de violence.

Et lui, désolé, il frappe le sol du pied ; il se tourne vers Jean, qui est d'une pâleur de mort, il s'écrie :

— Qu'a-t-elle donc ?

Alors Gertrude lui jette les bras autour du cou, se hausse jusqu'à lui et cache un visage baigné de larmes dans son épaule, comme pour y chercher protection. Il caresse doucement ses cheveux en désordre et cherche à la calmer, mais il n'entend rien aux consolations, le pauvre Martin ! et chacune des paroles qu'il gronde à mi-voix ressemble à un juron étouffé.

Elle laisse retomber sa tête contre le feuillage ; ses lèvres remuent, et, comme si elle voulait continuer son chant, elle murmure, encore à moitié suffoquée par les sanglots :

> La... roue... du moulin... est brisée...

— Non, mon enfant, elle n'est pas brisée, dit Martin dont les yeux s'emplissent de larmes, elle ne se brisera pas... pas la nôtre. Elle continuera à tourner, tant que nous vivrons.

Elle secoue violemment la tête et ferme les yeux comme devant une vision.

— Et d'où te vient pareille idée ? continue-t-il. Est-ce que tout n'a pas été mieux que nous ne pensions ? Est-ce que Jean aussi n'est pas avec nous ? Ne vivons-nous pas tous heureux et contents... au travail du matin au soir ? Et par où le malheur arriverait-il ? et pourquoi viendrait-il ? Et... et... est-ce

que tout ne va pas bien pour ta famille aussi? Est-ce que nous ne veillons pas à ce que ton père ait largement le nécessaire?... Et...

Il soupire et essuie la sueur qui couvre son front. Il ne trouve plus rien à dire, et, s'adressant à Jean qui, le dos tourné, la tête appuyée au montant de la porte, est debout à l'entrée de la véranda :

— Pourquoi aussi chantez-vous des choses si tristes? lui dit-il d'un ton rude. Moi-même je me sentais devenir tout... je ne sais comment, quand vous avez commencé : et elle... elle n'est qu'une femme.

Gertrude secoue la tête comme pour dire : « Ne gronde pas... » Puis elle se lève, murmure sans lever les yeux, un « bonne nuit » à peine distinct, et rentre dans la maison.

Martin la suit.

Jean, la tête cachée dans ses bras, se met à songer. Il la voit encore devant lui se dresser, les yeux brillants, puis soudain, comme frappée de la foudre, s'affaisser. Et alors il se reproche de n'avoir pas plus tôt bondi vers elle pour l'empêcher de tomber.

Tout à coup dans son cerveau brille une lueur sinistre, sanglante. Il comprend maintenant ce qui s'est passé en lui la veille de la Saint-Jean, pourquoi il a jeté le vase à terre — et il fait un mouvement comme pour le mettre en pièces une seconde fois!... Ce n'est qu'un moment, un moment de torture infernale; puis cette lueur s'éteint brusquement, et la nuit se fait autour de lui, une nuit sombre et pleine d'angoisses. Il se passe la main sur le front comme s'il cherchait à rallumer cette lueur, mais tout reste sombre; sombre et mystérieux reste pour lui ce qu'il vient d'éprouver. Il lui semble qu'il va crier, qu'il va confier à la nuit la détresse indéfinissable dans laquelle il se débat. Il se jette à genoux, à la place même où s'est abattue Gertrude, et, le front appuyé sur l'angle du banc, il gémit doucement.

Soudain une porte claque dans la maison. Les pas de son frère retentissent dans le vestibule.

Il saute sur ses pieds, il s'assoit.

La silhouette de Martin, se découpant en noir, apparaît dans la véranda.

— Frère, frère! lui crie Jean tandis qu'il s'avance.

— Tu es là, petit! — et il se laisse tomber, avec un bruyant soupir, sur le banc. — Eh bien, cela va mieux : elle a fini par s'endormir à force de pleurer; maintenant elle repose, bien tranquille, et sa respiration même est calme et profonde! Je suis encore resté un moment auprès de son lit à la regarder. Je me sens bien perplexe! Jusqu'ici je voyais clair dans son âme d'enfant, comme dans un miroir... et voilà que, tout d'un coup... Qu'est-ce que cela peut bien être? J'ai beau y réfléchir, je ne trouve pas la bonne piste... Elle finit par s'attrister de n'avoir toujours aucune... aucune espérance. Oui, ça pourrait bien être cela. Pourtant j'ai toujours bien gardé pour moi mon ardent désir : je ne voulais pas la chagriner, car elle n'y peut rien. Et, si l'on y songe bien, elle n'est encore qu'une enfant, et bien loin de la maturité nécessaire pour remplir les devoirs de mère. Oui, il faut prendre patience!

Et ainsi il soulage son âme du chagrin secret qui l'obsède. Jean garde le silence. Il a le cœur si plein, si plein! Il voudrait témoigner son affection à son frère : il ne sait pas comment. Il voudrait aussi se débarrasser de son propre tourment, et, saisissant la main de Martin, il lui dit du fond du cœur :

— Oh! oui, tout ira bien, tout s'arrangera!

— Certainement, pourquoi pas? balbutie l'autre, interdit.

Il secoue la tête, fixe un instant ses regards devant lui, le front soucieux, puis avec un air contraint :

— Va dormir, Jean. La roue brisée te trotte par la tête!...

Le lendemain, Gertrude reste au lit, malade. Elle ne veut voir personne, et Martin lui-même aussi peu que possible. Jean se traîne désœuvré. Les heures de repas se passent ternes et silencieuses... De plus en plus épaisses s'étendent les ombres autour du moulin de Felshammer.

Mais le soleil perce encore une fois. Le quatrième jour, Gertrude est à peu près remise ; Jean peut entrer chez elle et causer avec elle.

Il la trouve assise à la fenêtre, une robe blanche sur les genoux. Elle est pâle et fatiguée, mais ses traits sont éclairés par cette mélancolie paisible qui est particulière aux convalescents.

Elle tend la main à Jean avec un sourire.

— Comment vas-tu? demande-t-il doucement.

— Bien, comme tu vois, répond-elle en montrant la robe blanche: je rumine déjà des idées de bal.

— Quel bal? demande-t-il avec étonnement.

— Comme tu as peu de mémoire! dit-elle en cherchant à plaisanter. C'est dimanche prochain la fête des tireurs.

— Eh! oui, c'est vrai.

— Tu ne te réjouis donc plus à l'idée de danser avec moi?

— Si!

— Beaucoup? dis, beaucoup?

— Beaucoup!

Un sourire d'enfant, un sourire insouciant éclaire son visage pâle et abattu : elle chiffonne les dentelles et les ruches de tulle : elle est heureuse de manier ce tissu blanc et léger.

Son épuisement physique paraît avoir rendu à son esprit son ancienne candeur d'enfant : et quand elle s'informe avec une sorte d'anxiété de ses souliers de bal, elle est manifestement redevenue tout entière l'être virginal et insouciant qui naguère tendait la main à Jean avec une cordialité naïve pour lui souhaiter la bienvenue.

Il s'assied en face d'elle sur un tabouret: tout en faisant glisser entre ses doigts l'étoffe de la robe de bal, il écoute, avec un sourire indulgent, le bavardage de Gertrude.

Et ce qu'elle trouve à lui raconter est plein de soleil et respire la joie de vivre. Cette robe qu'elle tient a été sa robe de mariée; elle l'a cousue et garnie elle-même, car elle sait tailler comme pas une... Elle aurait bien mis une robe de soie, comme il seyait à la fiancée du riche Felshammer, mais elle n'avait pas pu ramasser la somme nécessaire; et quant à se laisser offrir sa robe de noces par son fiancé, sa fierté n'y avait pas consenti. Aujourd'hui, elle a presque du chagrin de défaire les coutures... Que de projets et de rêves fous n'y avait-elle pas, pour ainsi dire, cousus avec son aiguille! Mais que faire? elle a beaucoup engraissé depuis son mariage.

Puis la conversation passe à la fête des tireurs qui approche, effleure les nouvelles connaissances faites au village, s'égare un moment jusqu'à la ville et à la boutique du cordonnier; mais toujours et toujours, Gertrude la ramène au temps

de ses fiançailles et s'attarde aux sentiments et aux événements de cette époque bienheureuse.

Elle paraît se sentir redevenue jeune fille. Le sourire un peu rêveur, le sourire de pressentiment qui se joue sur ses lèvres, ressemble à celui d'une fiancée, comme si la fête à laquelle elle se prépare devait être celle de ses noces.

Toutes ses pensées désormais appartiennent à ce bal. Tandis qu'elle se rétablit complètement, que ses yeux reprennent leur éclat et que sur ses joues fleurit de nouveau le rose d'autrefois, elle chante nuit et jour, elle se voit au moment de se parer, elle rêve à la volupté qui, telle une ivresse inconnue, inconcevable, va en ces heures de fête l'envahir tout entière.

III

Les trompettes retentissent; aux notes aigues des clarinettes les cymbales mêlent leurs grondements sourds.

Avec des taratata et des rataplan, la corporation, en cortège solennel, se déroule tout le long de la rue: en tête, deux hérauts à cheval: Franz Maas et Jean Felshammer, les deux uhlans de la garde. Ils ne se seraient pas laissé enlever cet honneur, quand la corporation aurait dû se dissoudre !

Le visage de Franz est rayonnant, mais Jean n'a que des regards sérieux, presque indifférents. Que lui importent les hommes? A présent, tous ne sont pour lui que des étrangers. Il ne salue personne, son œil ne s'arrête sur personne; mais il cherche, il fouille les rangs de la foule, et voilà qu'un éclair de joie et de fierté illumine ses traits. Il s'incline, il salue de l'épée : là-bas, au coin de la rue, la rougeur sur les joues et une lueur dans les yeux, agitant son mouchoir, se tient celle qu'il cherche, la femme de son frère.

Elle rit, elle fait des signes, elle se dresse, elle s'appuie sur la haie, elle saute sur la borne : elle veut le suivre des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse dans un tourbillon de poussière. Elle en oublie presque Martin, qui marche près de la bannière. Pourquoi, aussi, passe-t-il son chemin si calme et si raide, pourquoi enfonce-t-il tant sa tête dans son collet?... Dans le lointain, Jean fait encore un signe avec son épée...

L'emplacement du tir, où s'arrête le cortège, se trouve sur la lisière de la forêt de pins, qui, vue du barrage, encadre les prairies. A vol d'oiseau, on n'est guère qu'à mille pas du moulin de Felshammer : il semble faire signe par-dessus le bouquet d'aunes de la rivière. Si la foule des tireurs ne faisait pas ce bruit assourdissant, on entendrait clairement le mugissement de l'eau.

— Si toutes ces niaiseries, dit Jean, pouvaient donc finir !

Il jette un regard d'envie sur la salle de danse, une vaste tente carrée, dont le toit s'élève bien haut, dominant le fourmillement de baraques et de tentes plus petites qui se pressent alentour.

Ce n'est que dans l'après-midi, quand le roi de la fête a été proclamé, que les parents des tireurs peuvent pénétrer sur la place.

Les heures passent et les détonations résonnent, monotones, sur la bordure de la forêt. Vers midi vient le tour de Jean. Il tire... dans le vague, malgré les fleurs que Gertrude lui a mises à sa carabine... « des fleurs qui portent bonheur », avait-elle dit, et Martin qui était là avait souri, comme on sourit à un enfantillage.

Aussitôt son devoir accompli, Jean tourne le dos au tir ; il entre dans la forêt où l'on n'entend plus ni cris ni bavardage, où seul l'écho des coups de fusil roule doucement dans l'air. Il se laisse tomber sur la mousse et lève ses regards vers les rameaux des pins, dont les fines aiguilles, sous le soleil de midi, lancent des éclairs comme autant de petites lames fraîchement aiguisées.

Alors il ferme les yeux et rêve. Que le monde entier lui est devenu étranger !... Comme toute sa vie passée est loin derrière lui ! Ce n'a pas été grand'chose : la femme et la passion n'y ont joué encore aucun rôle, et cependant comme cette vie lui a paru riche et étincelante de couleurs ! Maintenant un abîme a tout englouti, et sur cet abîme flottent des brumes roses.

Deux heures peuvent s'être écoulées ; il entend une sonnerie de trompettes lointaines qui annonce le choix du nouveau roi. Il saute sur ses pieds. Encore une demi-heure et Gertrude arrivera...

Sur la place, il apprend que la royauté est échue à son ami Franz Maas. Il l'entend dire comme dans un rêve... Que lui importe? Ses regards se dirigent sans cesse vers la route, où, dans la poussière et l'éclat du soleil, des femmes aux vêtements clairs arrivent à pied ou en voiture.

— Tu cherches Gertrude? demande tout à coup derrière lui la voix de Martin.

Tiré brusquement de sa rêverie, il tressaille :

— Mille millions! petit, qu'est-ce que tu as? demande Martin en riant. Est-ce que tu as sur le cœur ton coup manqué, ou dors-tu en plein midi?

C'est une bonne journée pour Martin. La compagnie de tout ce monde — il est un des plus hauts dignitaires de l'association — l'a tiré de sa torpeur : ses yeux brillent, un sourire jovial se joue sur sa large bouche. Si seulement il pouvait paraître un peu moins gauche dans ses habits de fête! Son chapeau, enfoncé profondément sur le front, laisse passer derrière la tête une touffe de cheveux hérissés qui regardent curieusement par-dessus le bord; au-dessous, s'entortillent les larges cordons blancs de son devant de chemise, qui sont sortis du collet de son habit.

— La voilà, la voilà! crie-t-il tout à coup, en agitant son chapeau.

Ce brillant équipage, attelé de deux superbes bais bruns, c'est le carrosse d'apparat des Felshammer, celui que Martin s'est fait faire exprès pour son mariage. Au fond, cette forme blanche qui s'appuie dans le coin avec indolence, en regardant autour d'elle d'un air sérieux et guindé, c'est elle, « la femme du riche Felshammer », comme on se le murmure à la ronde.

— Vois donc, est-elle assez fière! dit Martin à demi-voix en tirant Jean par la manche.

Au même instant, elle découvre les deux frères, et le diable soit des façons étudiées! elle se dresse dans la voiture, agite son ombrelle d'une main et son mouchoir de l'autre, elle rit avec abandon, et, de la pointe de son ombrelle, pique le dos du cocher pour qu'il aille plus vite.

Et quand la voiture s'arrête, elle n'attend pas que la por-

tière soit ouverte, mais saute sur le rebord et, de là, directement, dans les bras de Martin.

Elle est fiévreuse, agitée, haletante; ses lèvres remuent comme pour parler, mais la voix lui manque.

— Du calme, enfant, du calme! dit Martin en caressant ses cheveux qui, aujourd'hui, tombent en une forêt de boucles sur son cou découvert.

Jean reste immobile, plongé dans sa contemplation.

Qu'elle est belle!

Comme un voile léger, sa robe blanche et diaphane flotte autour de son corps charmant. Et son cou blanc! Et ces fossettes, là, à la naissance des seins! Et ces bras pleins et superbes sur lesquels frissonne un léger duvet d'argent! Et sa poitrine ronde et ferme, qui s'élève et s'abaisse comme les flots! Elle lui paraît d'une beauté inaccessible, tout à fait « femme » et tout à fait « reine »; et ces deux idées de « femme » et de « reine » se confondent dans son âme naïve, se confondent en quelque chose qui le remplit de volupté à la fois et de mélancolie. Ses yeux se sont ouverts tout à coup et vacillent encore, éblouis de contempler dans toute sa royale majesté la femme devant laquelle il a passé comme un aveugle durant toute sa jeunesse.

Qu'elle est belle! Comment « la femme » peut-elle être si belle!

Et maintenant Gertrude laisse échapper de ses lèvres déliées un torrent de paroles confuses : elle est presque morte d'impatience! et cette bête d'horloge! et le déjeuner, toute seule! et ces absurdes souliers de bal où ses pieds ne voulaient pas entrer!...

— Ils sont trop étroits, ils me serrent beaucoup; mais ils sont jolis, n'est-ce pas?

Et, pour montrer ses chevilles, elle soulève légèrement le bas de sa robe : de petits souliers bleu ciel, à hauts talons, attachés sur le cou-de-pied avec des nœuds de soie bleue.

— Ils ont l'air trop courts, dit Martin en secouant la tête d'un air inquiet.

— Ils le sont, en effet, répond-elle avec un sourire. Le bout des pieds me brûle comme du feu! Mais on n'en dansera que mieux, n'est-ce pas, Jean?

Et elle ferme les yeux, un moment, comme pour évoquer à nouveau des rêves évanouis. Puis elle se pend au bras de Martin et veut qu'on la conduise à sa tente. Les principales familles du pays se sont fait élever là des demeures particulières, de légères cabanes ou des tentes de toile qui leur assurent un abri pour la nuit, car la fête se prolonge d'ordinaire jusqu'au matin. Gertrude est venue elle-même, hier, surveiller la construction de sa tente. Elle y a fait porter des meubles et en a richement couronné la porte de guirlandes de feuillage. Elle peut être fière de son œuvre : la tente des Felshammer est la plus belle de toutes.

Tandis que Martin cherche à se frayer un chemin à travers la foule, elle se tourne vers Jean et lui dit hâtivement, à voix basse :

— Es-tu content, Jean? Est-ce que je te plais ainsi?

Il fait un signe.

— Beaucoup?... dis. beaucoup?...

— Beaucoup!

Elle respire profondément; puis elle rit, rit doucement, satisfaite.

La belle meunière fait sensation dans la foule. Les propriétaires qui ne sont pas d'ici s'arrêtent pour la dévisager : les bourgeoises se poussent le coude à la dérobée; les jeunes gens du village la saluent gauchement. Un chuchotement, un murmure parcourt les groupes dès qu'elle paraît. Sérieuse, avec une importance un peu affectée, elle s'avance au bras de Martin, repoussant de temps à autre les boucles qui flottent sur son épaule : et quand elle rejette la tête en arrière, elle a l'air d'une reine ou, plutôt, d'une enfant folle de joie qui va jouer la reine dans une féerie et qui n'est pas trop à son aise dans ce rôle.

Quand, une heure plus tard, les premiers coups d'archet résonnent, elle crie avec un frémissement de joie :

— Maintenant, je suis à toi, Jean !

Martin lui recommande de prendre garde au froid, de ne pas attraper de mal : mais, avant qu'il ait fini de parler, ils se sont envolés. Alors, il se résigne, se verse un plein verre de bon vin de Hongrie et s'étend sur le sofa pour se reposer.

Des pensées agréables lui viennent à l'esprit. Est-ce que tout ne s'est pas bien arrangé depuis que Jean vit au moulin ? Les heures troubles, pleines de pressentiments sinistres, infestées par la peur des fantômes, ne sont-elles pas devenues de plus en plus rares ? Est-ce qu'il ne renaît pas à vue d'œil, gagné par la joie de ces deux innocents ? Cette journée qu'il vient de passer n'est-elle pas la meilleure preuve que son effroi des étrangers a disparu et qu'il sait maintenant s'associer à la joie des autres ? Et Gertrude, comme elle est heureuse, elle aussi !... L'autre soir, il est vrai... Mais quoi ! Les femmes sont des êtres faibles, sujets à bien des caprices ! Et comme tout s'est vite réparé !

Le mot que Jean lui a dit ce soir-là lui revient à l'esprit : « Tout ira bien, tout s'arrangera... » Il heurte de son verre plein les deux verres vides que les enfants ont laissés.

— A votre santé, vous deux ! A notre joyeuse union à tous trois jusqu'à la fin de nos jours !...

Pendant ce temps-là, Gertrude et Jean se sont frayé un passage à travers la foule compacte, ils arrivent à la porte de la salle de danse. Comme un flot bruyant, la musique s'élance au devant d'eux ; l'air de l'intérieur leur souffle au visage ainsi que la respiration brûlante d'une poitrine humaine. Dans le clair-obscur de la tente, les couples qui tourbillonnent, étroitement enlacés, passent devant eux : on dirait des ombres.

Jean marche comme dans un rêve. Il ose à peine abaisser les regards sur Gertrude : cette terreur mystérieuse l'étreint toujours et lui serre la poitrine d'un lien de fer,

— Tu es bien tranquille, aujourd'hui ! murmure-t-elle en approchant son visage du bras de son cavalier.

Il ne répond pas.

— Ai-je fait quelque chose qui t'ait déplu ?

— Rien, rien, balbutie Jean.

— Alors, viens, dansons !

Au moment où il lui passe son bras autour de la taille, elle tressaille, puis, avec un profond soupir, elle s'abandonne. Et ils s'élancent légèrement. Elle incline son visage, en respirant avec force, contre la poitrine de Jean. Tout contre son œil gauche brille la cocarde, insigne des tireurs, qu'il porte ce

jour-là ; le ruban de soie blanche tremble contre ses cils. Elle incline un peu la tête de côté, et. levant les yeux vers lui : elle murmure :

— Sais-tu ce que j'éprouve?

— Quoi donc?

— Il me semble que tu m'emportes au ciel !

Et, quand il leur faut s'arrêter :

— Viens vite, sortons, dit-elle, que je ne sois forcée de danser avec personne autre.

Elle lui serre étroitement la main, tandis qu'il lui ouvre un chemin au milieu de la foule. Heureuse et fière, les joues empourprées, les yeux brillants, elle se promène dehors à son bras. Elle rit, elle bavarde, elle plaisante, et il l'imite de son mieux. Dans le feu de la danse, il a complètement perdu sa timidité. Une joie farouche brûle dans ses veines. Aujourd'hui, elle lui appartient corps et âme, à lui seul : il le sent au frémissement de son bras, qui, avec tendresse, et comme à la dérobée, presse plus fortement le sien : il le lit dans l'éclat humide de ces yeux qui se lèvent furtivement sur son visage.

Au bout d'un moment, elle dit avec un peu de gêne :

— Écoute, il faut voir ce que fait Martin.

— Oui, répond-il avec empressement.

Mais ils s'en tiennent à cette bonne intention. Chaque fois qu'ils se dirigent vers la tente, il se passe, du côté opposé, quelque incident extraordinaire qui leur fait oublier leur résolution.

Tout à coup, Martin en personne s'avance à leur rencontre, au milieu d'une bande de villageois qu'il emmène avec lui pour les régaler.

— Holà, les enfants! crie-t-il, maintenant je vais établir mon quartier général à l'hôtel de la Couronne; si vous voulez boire, venez avec nous.

Gertrude et Jean échangent un rapide regard d'intelligence, puis remercient d'un commun accord.

— Alors, adieu, mes enfants, et amusez-vous bien!

Et là-dessus, il s'éloigne.

— Je ne l'ai encore jamais vu si gai, remarque Gertrude en riant.

— C'est bien son tour! dit Jean d'une voix tendre, en suivant son frère d'un regard affectueux.

Il voudrait étouffer le sentiment qui le ronge et qui s'est réveillé en lui à la vue de Martin.

Le soir est venu. La foule en fête est baignée d'une lueur pourprée. Un crépuscule rose enveloppe la plaine et la forêt.

Dans un coin solitaire de la prairie, Gertrude, immobile, jette des regards enivrés sur le soleil qui s'éteint.

— Ah! s'il pouvait ne pas se coucher pour nous aujourd'hui! crie-t-elle en ouvrant les bras.

— Eh bien, ordonne-le-lui! dit Jean.

— Soleil, je t'ordonne de rester avec nous!

Et, tandis que le globe de feu s'enfonce de plus en plus, elle frissonne soudain et dit :

— Sais-tu quelle pensée vient de me traverser l'esprit? Que nous ne le verrions plus jamais se lever.

Puis, éclatant d'un rire clair :

— Oui, je sais, c'est pure folie! Viens danser!

H. SUDERMANN

(Traduction de M. Rémon et G. Devaussanvin.)

(La fin au prochain numéro.)

THÉODORE AUBANEL

— L'HOMME ET L'ŒUVRE —

Au mois de janvier 1864, quand je partis pour professer la rhétorique au lycée d'Avignon, l'excellent et grand poète Théophile Gautier, dont la famille était originaire de Vaucluse, me donna deux missions bien diverses. La première — elle n'aboutit qu'à une scène digne des *Fourberies de Scapin* — était de réclamer discrètement à ses locataires de la rue Calade certains loyers échus depuis un temps fabuleux. La seconde moins chimérique, était de transmettre à Théodore Aubanel un salut de sympathie. C'est que Théophile Gautier, attentif au félibrige provençal depuis le succès de *Mireille* et la prompte renommée de Mistral, avait lu *la Grenade entr'ouverte* et pensait déjà du poète ce qu'il en a dit plus tard dans son fameux rapport de 1867 : « Auprès de Mistral il est juste de placer Aubanel, auteur de *la Grenade entr'ouverte*, dont les vers ont la fraîcheur vermeille des rubis que laisse voir en se séparant la blonde écorce de ce fruit éminemment méridional. »

A peine débarqué dans cette ville, d'un pittoresque unique, je fis ma première démarche auprès du poète que m'avait désigné le maître; et pendant près de deux ans je renouvelai

tous les jours ma visite Dans nos promenades quotidiennes, dans les réunions de félibres auxquelles je pris part, j'ai connu profondément celui dont ses concitoyens ont inauguré le monument, au mois d'août de l'an dernier, sous ce soleil dont il aimait tant la lumière ; j'ai senti de près son naturel ardent et son imagination toujours en feu. D'ailleurs, pendant les longues années qui suivirent mon départ d'Avignon, nous ne cessâmes de nous revoir, soit dans le Midi même où, plus tard, je passai encore deux ans, soit à Paris, soit à Clermont-Ferrand, où il m'apportait en passant les pages inédites de ses *Filles d'Avignon.* Il m'est permis aujourd'hui de rendre à sa vie, à son œuvre, un témoignage véritable et complet.

I

Énergie et tendresse, — intermittente volupté, chasteté latente, — enthousiasme à la fois païen et mystique pour la beauté, — large éclat de la couleur et nette précision de la ligne, — telle est la perpétuelle antithèse, à première vue singulière, que présente le talent de Théodore Aubanel. Mais, lorsqu'on y regarde de près, on n'a plus devant soi que l'harmonieux accord de dons et d'aptitudes contraires seulement en apparence. Tout s'explique, tout se vérifie par les origines du poète, par l'influence souveraine de son éducation, de ses croyances et de sa vie domestique sur le vol de ses rêves et ses plus lyriques emportements. L'union d'une conscience pure et d'une imagination fougueuse, voilà comment se constitue, en ses deux manières successives, toute la poésie de Théodore Aubanel.

Le poète a lui-même, dans le sonnet liminaire des *Filles d'Avignon*, rattaché sa famille maternelle à un capitaine grec, grand ravisseur de Sarrasines et grand pourfendeur de Turcs, dont l'épée « reluisait cramoisie au soleil ». De là, dit-il, « mon vers parfois rouge de sang, mon amour des femmes et du soleil ». Cette inspiration farouche, en quelque sorte belliqueuse, cette passion pour les flèches d'or du ciel provençal, cet enthousiasme pour l'éternel féminin, sont

bien, en effet, des modes habituels de sa poésie. Si l'on croit à l'atavisme, c'étaient des formes héréditaires de sa pensée.

D'autre part, dans sa famille paternelle, depuis plusieurs siècles, tout n'était que tradition de sévérité personnelle et professionnelle, d'austérité presque mystique, de foi vivace et d'attachement à la Papauté. Cette famille d'imprimeurs du Saint-Siège, bien avant la réunion du Comtat Venaissin à la France, avait un caractère patriarcal et rigide dont Aubanel s'est autant ressenti que des belles furies de son ancêtre le capitaine Seyssalis.

Aubanel, qui rendait volontiers hommage à la mémoire de son père, homme de rare droiture et de mœurs exemplaires, avait été, de son aveu propre, élevé comme ses frères, suivant les anciennes méthodes de commandement et de répression, excluant toute familiarité, châtiant toute mutinerie, discipline excellente pour former la conscience morale, enseignement de soumission aux lois sociales. Il eut pour maîtres les Frères gris d'Aix, épouvantail de l'enfance, bonnes gens mais rudes correcteurs. Peut-être, malgré les encouragements de sa mère, tendre comme la Grecque mère d'André Chénier, prit-il en ces milieux une certaine timidité qui, jointe au sentiment du devoir et à une piété sincère, comprima dans la réalité l'élan de ses passions et le tempéra dans son œuvre poétique. Il était fait pour la vie d'aventures et préparé pour la vie de famille. Aussi bien nous apparaît-il, d'après ses lettres, d'après tous les documents que nous avons sur ses années de jeunesse, comme un adolescent rêveur et timide : il passait les journées, couché dans l'herbe, à lire des contes de fées. Jeune homme, il rechercha la société des jeunes filles, mais avec un sentiment de crainte et de discrétion qui lui cachait à lui-même la violence de son admiration pour la beauté féminine.

A vingt ans, nous le voyons dans un cercle d'amis où il rencontra les deux grandes puissances qui l'inspirèrent, le lyrisme provençal et l'amour. Le salon de madame Giéra, mère d'un poète mort prématurément, groupait Roumanille, le précurseur et l'initiateur de tous ces jeunes hommes, Crousillat, leur Pontus de Tyard, Mistral dont les apparitions à Avignon étaient de véritables fêtes, Alphonse Tavan,

Anselme Mathieu, un ronsardisant de la nouvelle Pléiade, tous compagnons de la première heure, auxquels se joignirent Gaut, Brunet, Alphonse Michel, Roumieux, l'improvisateur étincelant de Beaucaire. Ce fut dans un castel appartenant à Paul Giéra, à Font-Segugne, en 1854, que la restauration de la langue provençale fut décidée entre sept poètes et le nom de « félibre » adopté pour désigner les lyriques nouveaux, de « félibrige », pour consacrer leur association[1].

Ce fut également à Font-Segugne (ô le joli nom d'idylle!) qu'Aubanel vit pour la première fois celle dont le souvenir ne peut pas plus être séparé de son nom que du nom de Pétrarque le souvenir de Laure. Même poésie, même pureté. C'était une jeune fille de la moyenne bourgeoisie, amie des sœurs de Paul Giéra, qu'à la campagne et dans le salon de la rue Banasterie Aubanel remarqua parmi ses compagnes et se prit à aimer avec toute l'impétuosité de sa jeunesse « tranquille et sombre ». Cette jeune fille avait, sinon une rare beauté, du moins un charme expressif, de la grâce, une mélancolie poétique, avant-courrière de la vocation religieuse. Il est à croire qu'elle ne devina pas les sentiments du poète et que celui-ci n'osa point les montrer, sinon par une admiration muette. Rien n'indique qu'avant de se faire sœur de charité, comme elle en avait manifesté l'intention, elle ait reçu la confidence de cet amour si fervent. L'intimité cependant ne manquait pas à leurs entrevues ; le poète peut évoquer le souvenir d'une innocente mais tendre familiarité :

« Voici l'été, les nuits sont claires ; à Châteauneuf, le soir est beau ; dans les bois la lune encore monte, la nuit sur Camp-Cabel. T'en souvient-il? dans les pierrées, avec ta tête d'Espagnole, quand tu courais comme une folle, quand nous courions comme des fous au plus sombre, et que nous avions peur !

» Et par ta taille délicate je te prenais, et que c'était doux ! Au chœur des petites bêtes des bois nous dansions alors tous les deux ; grillons, rainettes et rossignols disaient toutes leurs chansonnettes ; toi, tu y mêlais ta voix claire. O belle amie, où sont maintenant tant de rondes et de chansons? »

Cette Jenny était une vraie méridionale, éprise de pro-

1. Voir la *Revue* du 1er octobre 1894 : *Frédéric Mistral*, par M. Gaston Paris.

menades, de danses, de rondes, et prompte ensuite à réciter la prière du soir. Quand elle vit Aubanel pour la dernière fois, elle lui donna, sur sa demande, le chapelet à grains blancs dont elle avait coutume de se servir. Racontée par M. Legré d'après une lettre d'Aubanel, cette suprême entrevue est saisissante comme la vérité, poignante comme le sacrifice. Si pourtant cette Jenny, qu'Aubanel chantera sous le nom de Zani, avait connu dans toute sa force l'amour du poète, sa vocation n'eût-elle pas été ébranlée? On peut se le demander lorsqu'on voit la sœur Julie pleurer en jetant les yeux sur une page de l'*Armana prouvençau*. A coup sûr, nous y aurions perdu l'un des plus beaux livres que l'amour ait inspirés.

Ce fut après le départ de Jenny, ou plutôt de Zani, car nous devons lui donner son nom de gloire, que Théodore Aubanel égrena un à un, comme des perles ensanglantées, les chants qui forment le *Livre de l'amour*, première partie de son premier recueil. Celui-ci parut en 1860, avec une préface de Mistral, sous le titre charmant et significatif que nous avons déjà cité : *la Grenade entr'ouverte*.

J'essaierai de suivre rapidement la teneur de ce *Livre de l'amour*, qui me paraît le chef-d'œuvre d'Aubanel : parmi les siens, d'autres poèmes isolés jettent peut-être plus d'éclat ; ils n'offrent pas une beauté plus durable. C'est ici le mieux composé de ses ouvrages ; ici tout est gradué avec un art merveilleux.

C'est d'abord à la marge d'un chemin, devant une croix, que le jeune homme rencontre Zani. Elle dit une prière qui pénètre son cœur. Et cette prière écrite de sa main, c'est tout ce qu'il aura d'elle, avec une petite fleur cueillie à Font-Clarète, jusqu'au jour de la séparation, où elle lui donnera son chapelet. Il demande à son cœur de prendre des ailes pour voler vers la bien-aimée : on croirait du Pétrarque rajeuni. J'aime mieux cette note provençale : « Par votre bouche il est doux d'être plaint ; vous savez si bien dire *Pécaïré!* » C'est encore d'un ton sincère qu'il nous dit guetter le coucher du soleil et les veillées où babille, où sourit la douce fée. Il voit ensuite Zani danser et chanter, parmi le gazouillis des oiseaux. Elle tombe, il la reçoit dans ses bras, la soutient chancelante. Ce sont les petits, les immenses bon-

heurs de l'amour timide : pendant quelques moments il tient la main chaude et brune de Zani dans sa main frémissante, et tout son sang bout et rebout dans son cœur. Voilà vraiment la note passionnée qui s'éveille. Quelques indices rapides et brûlants, c'est tout leur amour ; bientôt, Théodore apprend la résolution de Zani et proclame sa douleur.

« Je suis monté sur la cime des mornes, sur le sommet où est le castel ; je suis monté sur la cime des tours.

» Blanches et ouvertes dans le ciel comme les ailes d'un oiseau, j'ai vu les voiles d'un navire bien loin, bien loin, longtemps, longtemps encore... Puis je n'ai plus vu que le soleil et les splendeurs sur l'onde amère.

» Lors, de là-haut, lors je suis descendu. Le long de la mer et des grandes vagues j'ai couru comme un inconsolé, et par son nom, tout le jour, je l'ai criée. »

Cette absente, il l'évoque dans une pièce admirable, nostalgie d'outre-mer. Mais plus admirable encore est cette chanson au refrain célèbre :

« Ah ! voilà pourtant la chambrette où vivait la jeune fille ! Mais maintenant comment la retrouver dans les lieux qu'elle a tant hantés ? O mes yeux, mes grands yeux buveurs, dans son miroir regardez bien. Miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent ! »

Et il se la figure trempant son visage dans l'eau claire, laissant tomber ses cheveux sur ses épaules, allant et venant d'un pas léger, se parant pour l'église, filant pour les pauvres, pleurant à la veille de son sacrifice :

« Le lundi qu'elle s'en est allée, ses joues étaient noyées de larmes. Ah ! qu'ils avaient pleuré ces beaux yeux ! ils avaient pleuré toute la nuit. Pourtant elle n'a pas regardé en arrière quand au couvent elle s'est enfermée. Miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent !

» Sous la treille morte à demi, en entrant là-bas près de sa porte, j'ai lu : « Maison à louer. » Écriteau, tu m'as serré le cœur ! Personne ! plus personne ! Je ne veux pas y croire : toujours au seuil mon cœur revient. Miroir ! Et tu ne me la montres pas, toi qui l'as vue si souvent ! »

C'est, avec *le Premier Soupir* de Lamartine, avec *le Saule* d'Alfred de Musset, une des plus belles élégies de la poésie

française : — car je n'hésiterai jamais à appeler française la poésie des félibres et à revendiquer pour notre pays tout entier cette part de génie et de gloire.

Les brunes jeunes filles qu'il rencontre rappellent au poète sa chère Zani. C'est une aimante illusion qu'Aubanel conserva toujours, se plaisant à des ressemblances fugitives. Et toujours il se rappela « l'ange de l'hôpital, celle à qui les malades disent : Ma sœur ». Qu'a-t-elle fait de la robe qu'elle portait quand il la vit pour la première fois, qu'a-t-elle fait de ses cheveux noirs? Le poète voyage, il arrive à Rome : devant cette grandeur calme et silencieuse, il regrette Saint-Pierre d'Avignon « avec son clocher effilé »; mais il regrette surtout « celle que là-bas il n'a pas vue ». Et les accents deviennent de plus en plus passionnés : « Va! les caresses de la femme ne sont bonnes que pour les enfants; quand on est homme, quel mal elles nous font! Dans leurs baisers que de larmes! »

Cependant le livre conclut à la paix dans l'amour de Dieu. Tel est le réconfort que donne la foi; telle est, visible même en tout ce qui précède, l'action consolatrice et réparatrice du christianisme sur l'âme enflammée du poète.

La deuxième partie du recueil, l'*Entre-lueur*, est inférieure de beaucoup à la première. Et cela se conçoit sans peine : ici nous n'avons affaire qu'à une suite de pièces de circonstance. Elles sont bien rythmées, pleines de couleur provençale, charmantes presques toutes, mais sembleront médiocres, si nous les comparons au *Livre de l'amour*, ou bien aux poèmes lyriques de Mistral, ou même d'Anselme Mathieu, de Félix Gras.

La troisième partie, le *Livre de la mort*, a été préférée à la première par un critique fort avisé, M. Lintilhac : il admire, chez Aubanel, l'aptitude dramatique plutôt que les dons lyriques et élégiaques. Et, sans doute, il y a dès ce moment, chez le poète de la *Miougrano*, un sens de l'émotion et de l'horreur qui se montrera mieux dans le second recueil et dans les essais scéniques d'Aubanel. Cependant, nous ne trouvons dans le *Livre de la mort* ni l'unité, ni la perfection de détail, ni la sincérité continue, ni la beauté poétique, en un mot, du *Livre de l'amour*. Le goût, si pur chez Mistral, est ici parfois en défaut. *Le Neuf Thermidor*, *les Innocents*, ne sont pas exempts de déclamation. Seules la pièce à Jean Brunet et *les*

Atours de la morte me semblent deux compositions justes de ton et d'accent, deux poèmes parfaits. Je reconnais de réels mérites dans le *Livre de la mort;* mais, comme il pâlit entre le beau cantique amoureux dédié à Zani et les splendeurs rayonnantes des *Filles d'Avignon !*

II

Au moment où je connus Théodore Aubanel, il était entré dans la meilleure saison de la vie. *La Grenade entr'ouverte* lui avait mérité une réputation déjà grande et qui devait bientôt s'étendre à Paris par l'action persévérante de deux provençaux fidèles à leurs amis, Alphonse Daudet et Paul Arène. D'autre part, un homme qui faisait autorité dans la critique, Saint-René Taillandier, secondait Aubanel comme il avait soutenu Roumanille et Mistral. Armand de Pontmartin, leur compatriote de Vaucluse, combattait pour eux dans ses causeries qui ressemblaient toujours à des polémiques. Dans la presse fantaisiste, la verve de Charles Monselet, de Charles Bataille, s'était mise au service du félibrige. Les félibres avaient encore trouvé des adhérents précieux dans la personne d'un petit-fils de Lucien Bonaparte, M. Wyse, et d'un gentilhomme russe qui fut en français un aimable poète, un romancier distingué, Nicolas de Séménov.

Aubanel était alors dans la maturité du talent et d'une vie heureuse. Il avait encore son oncle le chanoine, gardien du foyer paternel, ses deux frères, l'un peintre de valeur, voué à une retraite prématurée, l'autre son associé dans la librairie de famille, cœur droit, esprit solide, caractère éprouvé. Ce frère s'était uni en 1860 à une jeune fille bien née et bien douée. Théodore remarqua la sœur de la mariée, la demanda et l'obtint. Ce fut un ménage béni entre tous, où l'entente resta parfaite; la naissance d'un fils, Jean de la Croix, mit une joie suprême dans un bonheur inaltérable. Hôte cordial, Aubanel, à maintes reprises dans l'année, recevait la visite de poètes parisiens ; il gardait autour de lui ses amis de la première heure, auxquels était venu s'adjoindre en 1856 un

véritable frère d'affection et de dévouement, M. Ludovic Legré, l'un des avocats les plus distingués de Marseille. M. Ludovic Legré ne cessa d'être son correspondant que pour devenir son plus chaleureux biographe, le plus sûr illustrateur de son âme et de son génie.

On prétendait qu'Aubanel se laissait aller au *far niente*, il n'en était rien. Dans un repos apparent, il méditait, il composait les plus beaux poèmes de ce qu'on peut appeler sa seconde manière. C'est ainsi, dans une de ces réunions de félibres dont rien ne peut exprimer la gaieté communicative, l'enthousiasme chaleureux, la vie débordante, au bord du Rhône, en face des remparts d'Avignon, devant le décor le plus merveilleux, qu'Aubanel nous lut un jour son invocation à la Vénus d'Arles, aussi belle qu'une statue antique. C'est, avec la glorification de la déesse, l'apothéose de la Provence : pour le poète, la Vénus d'Arles personnifie toute cette jeunesse provençale à laquelle elle a transmis en quelque sorte sa chair et son sang. Une traduction rendra toujours de façon imparfaite le mouvement superbe, l'allure entraînante, le lyrisme éblouissant de ce poème qui atteint au sublime :

« Ah ! venez, peuples, venez teter à ces beaux seins jumeaux l'amour et la beauté. Oh ! sans la beauté que deviendrait le monde ! Luise tout ce qui est beau, que tout ce qui est laid se cache ! Montre-nous tes bras nus, ton sein nu, tes flancs nus, montre-toi toute nue, ô divine Vénus ! Ta beauté te revêt mieux que ta robe blanche ! »

Malgré le correctif qui terminait la pièce : « Et voilà pourquoi, moi chrétien, je te chante, ô grande païenne ! » ce poème nous découvrait, ainsi que les suivants, la seconde moitié de la nature et du talent d'Aubanel, la véhémence passionnée et sensuelle. Dans son premier recueil éclatait déjà la passion, mais la sensualité — une sensualité d'imagination — ne se trahissait pas encore. Avec *la Vénus d'Arles*, elle fait explosion à son tour dans la poésie d'Aubanel ; elle va pleinement s'épanouir dans le recueil des *Filles d'Avignon*. Un païen ou, si vous l'aimez mieux, un ancien va se juxtaposer à l'amoureux timide et mystique de Zani. Théocrite avec ses cris farouches, Catulle avec ses brûlantes images, vont s'associer intimement au disciple de Dante et de Pétrarque.

Désormais, Aubanel pourra dire avec l'apôtre : « Je sens deux hommes en moi. » Et dans sa seconde manière, assurément, il n'est pas un moins grand poète ; par le soin du détail, par le souci de l'exécution, il s'y montre un plus grand artiste.

La note dominante du recueil est donnée par la première pièce, chef-d'œuvre égal, en vérité, à *la Vénus d'Arles*, et qui porte pour titre : *la Vénus d'Avignon*. La rencontre, dans la rue, d'une jeune fille qu'il ne devait pas revoir suffit pour inspirer le poète. Il avait de ces saisissements d'enthousiasme, de ces illuminations subites. Irréprochable en ses mœurs, Aubanel se croyait le droit d'admirer librement la beauté entrevue. Des hypocrites seuls ont pu lui en faire un reproche. Catulle n'a-t-il pas dit : « Qu'importe si les vers sont libres quand le cœur est pur » ? Elle est admirablement dépeinte, cette Avignonnaise de quinze ans, avec ses yeux profonds et verts, ses dents plus blanches que le lait, avec le velours cramoisi qui rattache sa chevelure : — « On dirait le sang de Vénus, ce ruban de la jeune fille : » — avec sa robe qui moule son jeune sein, avec sa marche ailée, tout son beau corps triomphant. Après tous ces détails que n'aurait pas risqués le poète de Zani, voici de vrais élans de passion :

« Oh ! qui m'ôtera la soif de la jeune fille ?... Tu fais ton chemin, semant troubles et poisons dans la poitrine des jeunes hommes... Ah ! si je ne puis en parler à personne, j'irai le dire aux bêtes fauves des forêts. »

Une fièvre circule à travers ces strophes, où revient, comme l'élancement d'un cœur soulevé, le refrain extatique et brûlant : « Ne passe plus, car tu me fais mourir, ou laisse-moi te dévorer de baisers. » Un seul détail nous reporte au mysticisme d'autrefois : « Allons-nous-en dans les étoiles !... »

Il y a là une voluptueuse ivresse, ou, du moins, la révolte d'une imagination en tumulte contre une volonté toujours vertueuse. Le catholique pratiquant, le pénitent blanc d'Avignon, l'irréprochable père de famille est demeuré toujours impeccable ; aucun doute ne s'élève à cet égard : cela ne doit-il pas suffire aux plus exigeants ? C'est le même état d'âme qui se manifeste dans *les Sept Baisers*, *En Arles*, *la Coupe*, *Belmone;* c'est le même encore dans les essais dramatiques d'Aubanel.

Un grand nombre de poèmes rentrent toutefois dans le ton des vers à Zani : — ainsi les pièces dédiées à mademoiselle Sophie de L... et à Doña Violette d'Or, la gracieuse félibresse. — Les vers *A l'amie que je n'ai jamais vue* forment un heureux compromis entre les deux manières. *Une Vénitienne* et *les Noces de feu*, dédiées par Aubanel à Théodore de Banville, marquent ses progrès en art, la virtuosité rythmique de son talent.

Les jeunes félibres, Félix Gras, Antonin Glaize, Christian de Villeneuve, Paul Mariéton, l'applaudissaient dans cette évolution. C'était la précision de la ligne qui donnait son caractère à *la Grenade entr'ouverte*; ici le dessin n'est pas moins pur ni moins ferme et la couleur s'épanouit. Quel poète parnassien n'envierait cette strophe sur la Vénitienne admirée :

« O belles tresses noires, noires comme la brume et comme la nuit, comme l'aile des oiseaux de proie, comme le nuage que l'éclair déchire, farouches et enivrantes, qui m'avez si fort lié d'amour !... Cheveux noirs de la reine Jeanne et de madame Marcabrun, épis serrés d'Italienne, tordus à flots sur le cou brun comme l'enlacement du serpent ! »

Tantôt la description est gracieuse et fraîche : « Sur les tuiles un grand bruit d'ailes; on dirait que quelqu'un rit; ce sont les folles hirondelles qui jouent autour des nids. » Tantôt elle est ardente et comme empourprée : « Le soleil saigne dans les nuées, et du ciel le sang rouge pleut sur la forêt noire et vivante ». — « A travers les célestes vallées, des cavaliers, sur les chevaux qui font feu des pieds et des naseaux, embouchant la trompette d'or, réveillent le monde qui dort. »

Il me reste, pour faire apprécier justement ce beau recueil des *Filles d'Avignon*, à signaler cette force croissante qui n'est pas la vertu maîtresse d'un pareil talent, mais l'un de ses attributs principaux. C'est dans *les Forgerons*, *la Danse*, et *le Voyage* qu'éclate cette énergie latine, parfois dantesque, dirai-je, qui est, tout comme la grâce, un legs des troubadours provençaux. C'est une image digne d'Alighieri que cette vision des forgerons géants fabriquant avec des gestes farouches les rayons de diamants qui seront la couronne du Soleil. Non

moins saisissante est cette peinture de la frénésie amoureuse dans le bal rustique, — avec le diable qui rit dans la haie voisine ou dans l'ombre lointaine. — De même ce voyage en wagon à travers la nuit obscure produit une impression profonde : l'écrivain qui provoque une telle intensité d'émotion paraît bien être doué pour la poésie dramatique. Aussi Mistral a-t-il pu dire, en prononçant l'éloge d'Aubanel devant l'Académie de Marseille : « Un tel poète était né pour soulever le frisson tragique. »

En effet, tout en nous donnant sa floraison lyrique, Aubanel tentait, avec une hardiesse méritoire, de créer un théâtre provençal. Dès 1863, il avait écrit *le Pain du péché* qui devait être représenté en 1878, à Montpellier, aux fêtes latines ; — depuis, une adaptation en vers français, par M. Paul Arène, a été applaudie à Paris, au Théâtre-Libre. — J'ai entendu lire ce drame, je l'ai relu moi-même en manuscrit : c'est la seule œuvre moderne, avec *l'Arlésienne*, d'Alphonse Daudet, qui m'ait communiqué la sensation de la tragédie antique. La franchise de l'émotion, la mâle simplicité du dialogue, l'ardeur frémissante et graduelle des situations, le rôle énergique et large d'une Phèdre rustique, font plus d'une fois penser à Euripide.

Je n'ai connu que par des fragments le deuxième drame d'Aubanel, *le Pâtre*, œuvre puissante et forte, au dire de ses amis, — Mistral, Antonin Glaize, Legré, — « étrange et folle », d'après l'aveu de l'auteur, et qui répond bien à tous ses combats intimes. Le sujet semble des plus périlleux ; c'est une oarystis criminelle, le rapt d'une jeune fille par un pâtre sauvage, enfiévré de désirs. La conclusion était le suicide de la jeune fille pour échapper à son persécuteur. Il est à présumer que des scrupules religieux ont décidé Aubanel à détruire son manuscrit.

Son troisième drame, *les Ravisseurs*, composé en 1872, a de grandes beautés, mais Aubanel se proposait d'y faire de nombreux remaniements ; il n'en eut pas le loisir : on a considéré ce drame comme une œuvre inachevée. Aussi bien *le Pain du péché* suffit pour assurer à Théodore Aubanel le titre de poète dramatique.

Nous n'insisterons pas sur la fin de sa vie, troublée par un

incident qu'on ne saurait cependant passer sous silence. En 1885, le recueil des *Filles d'Avignon* sortait à peine de l'imprimerie; quelques exemplaires avaient été distribués: il se trouva un honnête homme pour porter le livre à l'archevêque d'Avignon et lui dénoncer *la Vénus d'Arles*. Léon X avait entendu et approuvé de bien autres hardiesses. Un pape eût souri, sans doute, avec l'indulgence italienne et l'humanisme traditionnel du Saint-Siège; un prélat, originaire de Normandie, ne comprit rien à la fantaisie d'un poète qui se proclamait chrétien dans son œuvre la plus audacieuse: il menaça de la disgrâce et de la ruine l'imprimeur héréditaire de l'archevêché.

« Le chrétien se soumit », nous dit le docteur Pamard dans sa belle étude sur Aubanel, « mais l'homme souffrit doublement, avec l'âme d'enfant, le cœur naïf et tendre que nous lui avons connu. » A partir de ce moment, Aubanel changea comme à vue d'œil. Tout son être était abattu; sa muse devint silencieuse. Il était « frappé à mort », nous dit M. Legré.

Le 24 décembre, en effet, il fut atteint par l'apoplexie qui, le 31 octobre 1886, l'achevait à cinquante-huit ans. Il mourut avec une foi ardente et une piété exemplaire, entourée de la famille qu'il avait tant aimée. Ainsi finit ce poète si complexe, pourvu de tous les dons du talent, faculté de vision, invention des métaphores, sûreté du trait, abondance de la couleur, souplesse du rythme, entente de la plastique, triple puissance élégiaque, lyrique et dramatique.

L'auteur du *Pain du péché*, des *Filles d'Avignon* et de *la Grenade entr'ouverte* n'est pas seulement le plus grand poète du félibrige après Mistral; c'est, comme Mistral, un des grands poètes de la France. Ses drames se placent d'eux-mêmes à la suite du répertoire d'Euripide, ses idylles auprès des idylles de Théocrite, son *Livre d'amour* entre les élégies de Catulle et l'*Intermezzo* de Henri Heine, ses *Filles d'Avignon* à côté des chefs-d'œuvre d'évocation plastique de Gautier et de Swinburne: il a fait refleurir le laurier de Pétrarque sur la terre prédestinée d'Avignon.

EMMANUEL DES ESSARTS

LES

PAGES DU ROI LOUIS XV[1]

Nous arrivâmes à Versailles vers les neuf heures du matin. L'aspect de Versailles, que je n'avais pas encore vu, me frappa d'étonnement. Paris n'avait pas fait une grande impression sur moi; sa vaste étendue m'avait assurément étonné, mais, à mon entrée par le faubourg Saint-Marceau, qui est très mal bâti, j'avais eu une déception dont le souvenir m'était peut-être trop resté. Les monuments m'avaient donné de l'admiration, mais m'en auraient donné davantage s'ils avaient été isolés, au milieu de grands et beaux emplacements, au lieu d'être entourés de méchants bâtiments peu dignes de les accompagner. La fameuse colonnade du Louvre si admirée par les connaisseurs n'était pas à vingt-cinq toises des maisons de la ville.

1. La famille du comte de X... veut bien m'autoriser à publier l'extrait suivant de Mémoires qui resteront inédits. Ces renseignements me paraissent de nature à compléter utilement les *Souvenirs du comte d'Hézecques*, dont une nouvelle édition vient d'être donnée (à la librairie Plon). — Le récit qu'on va lire commence en 1766, au moment où un parent du jeune comte, M. de L..., le conduit à Versailles pour le faire admettre à l'école militaire de la Grande-Écurie. — LOUIS BATIFFOL.

L'arrivée à Versailles est magnifique; trois avenues, celle de Saint-Cloud, celle de Paris et celle de Sceaux viennent aboutir à une grande place d'armes, bornée, à l'opposite du château, par la Grande et la Petite-Écurie, immenses bâtiments de l'aspect le plus régulier. L'avenue de Paris, qui est la plus directe, est en face de la grille du château. Après la grille est une cour immense où les gardes françaises et les gardes suisses se mettaient en bataille. Les deux côtés du château sont formés par deux gros corps de bâtiments qui servent de caserne aux deux corps. Entre ces deux bâtiments, est, à leur extrémité, au bout de la première cour, une deuxième grille qui ferme la dernière cour dite cour de marbre, et le corps de logis du centre qui renferme la fameuse galerie tapissée de superbes glaces à l'opposite des fenêtres, et garnie de meubles précieux. L'aspect du château est extrêmement imposant; les cours présentent un enfoncement spacieux qui a l'air majestueux; le bâtiment, très élevé, remplit l'idée qu'on peut se faire d'une demeure royale; et, quoique l'élévation du clocher de la chapelle, qui domine à droite, produise une irrégularité, puisque rien n'y correspond à gauche, la vue du tout emporte l'admiration.

Après avoir mis pied à terre, nous nous rendîmes au château par la cour des princes qui est à gauche; nous montâmes le grand escalier jusqu'aux appartements les plus élevés; parvenus à cette hauteur, nous aperçûmes plusieurs petits corridors extrêmement étroits, et nous arrivâmes enfin jusqu'à l'appartement de monseigneur de Coetlosquet, qui consistait en trois ou quatre petites chambres placées tout à fait dans les combles du bâtiment, et dont on pouvait presque toucher les plafonds avec la main. Monseigneur de Coetlosquet, ainsi que son neveu monseigneur d'Argentré, évêque de Séez, étaient à la messe du roi et nous attendîmes leur retour. Je témoignai à M. de L... ma surprise sur la manière dont était logé l'instituteur des Enfants de France; il me dit que c'était l'usage à la cour où les plus grands seigneurs n'étaient pas mieux logés, et que tel prince ou princesse qui habitait un palais à Paris, se trouvait trop heureux d'obtenir au château un petit bouge qu'il n'offrirait pas chez lui à un valet de chambre.

Aussitôt que la messe fut finie, nous vîmes arriver monsei-

gneur de Coetlosquet et son neveu. M. de L... m'annonça, et aussitôt, ces messieurs, qui avaient toujours eu beaucoup d'attachement pour ma famille et qui avaient vécu dans l'intimité avec ma tante et ma sœur, vinrent m'embrasser. M. de L... leur rendit compte de l'objet de notre voyage. Monseigneur de Coetlosquet nous retint à dîner et nous dit qu'il devait se rendre aussitôt chez les princes, sans quoi il m'aurait conduit lui-même au gouverneur des pages qu'il connaissait particulièrement, mais que son neveu, qui était libre, se chargeait d'aller me présenter tout de suite de façon que la démarche fût faite avant le dîner. Il nous quitta là-dessus, et, tandis que M. de L... restait au château pour remplir les autres objets de son voyage, monseigneur d'Argentré me conduisit à la Grande-Écurie où était la résidence des pages.

Je fus présenté à M. de Viguier, gouverneur, au nom de mon protecteur. C'était un ancien capitaine de grenadiers qui avait conservé un air militaire qui convenait à la place qu'il occupait. C'était un bel homme dont la gravité en imposait aux jeunes gens qu'il était chargé de surveiller. Il me toisa de la tête aux pieds comme l'on fait d'une recrue qui se présente pour s'engager, demanda mon âge et ajouta :

— Je crois que Monsieur agréera à la princesse: je dois me rendre à trois heures chez elle au château : si Monsieur veut m'accompagner, je le présenterai.

Je lui promis de m'y rendre et nous prîmes congé de lui.

Après avoir dîné chez mon protecteur qui me combla de marques d'intérêt, je me rendis chez madame de Brionne, princesse de Lambesc. La place de grand écuyer était, pour ainsi dire, tombée en quenouille. Le prince était mort, laissant pour héritier le jeune prince de Lambesc, qui était encore trop jeune pour occuper la charge de son père, et, en attendant qu'il ait atteint vingt et un ans, sa mère en faisait les fonctions, mais non le service qui était fait alors par M. de Tourdonnet, premier écuyer cavalcadour.

Le gouverneur me présenta donc à la princesse qui était alors la plus belle femme de la cour. Elle jeta les yeux sur moi et parut satisfaite de ma tournure. Elle me demanda mon nom; je le lui dis, et j'ajoutai que j'avais l'honneur d'être allié de la maison de Rohan par les Bonneval (elle était

Rohan). Elle me répondit qu'elle en avait quelque idée et qu'il y avait eu même des affaires d'intérêt à démêler entre nos deux familles. Je ne le savais pas, mais cela était vrai. Elle ajouta qu'elle me recevrait, quoiqu'il fût contraire à l'usage de recevoir des pages après seize ans, et j'en avais dix-huit et demi.

Je me retirai et allai rejoindre M. de L... Nous prîmes congé de nos deux évêques et nous nous rendîmes à la Grande-Écurie pour faire visite à M. de Tourdonnet qui était mon proche parent. On sera peut-être étonné que je ne me sois pas adressé à lui pour me faire présenter à la princesse. En ceci j'avais suivi le sentiment de M. de L... qui était très lié avec l'instituteur des enfants de France. M. de Tourdonnet promit de me recommander à la princesse, et me conseilla d'écrire sur-le-champ à mon frère pour qu'il adressât à M. d'Hozier, généalogiste de la cour, les papiers et titres nécessaires pour ma réception aux pages. Je suivis cet avis, mais la négligence de mon frère à envoyer mes pièces retarda de quatre mois mon installation aux pages.

C'est à juste titre que l'école des pages était renommée; on y recevait la meilleure instruction; les maîtres étaient excellents; il y en avait deux pour chaque partie: l'un enseignait les éléments et l'autre nous poussait aussi loin que nos facultés intellectuelles ou notre application le permettait. On nous apprenait l'écriture, la géographie, le dessin, l'histoire et les mathématiques, et, lorsqu'un élève témoignait un goût spécial pour quelque étude particulière, il trouvait toute facilité soit de la part du gouverneur, soit de la part des maîtres.

Les pages étaient formés aux exercices militaires tels que le maniement du fusil, la marche, les armes, la voltige et l'équitation. On montait à cheval tous les jours pendant la première année, et, lorsqu'on avait acquis un certain degré de force en équitation, on ne montait plus que trois fois par semaine. Le tir des armes avait lieu trois fois par semaine pendant la première année et deux fois seulement pendant les années suivantes.

Si l'instruction des jeunes gens était bien réglée dans cette école, il n'en était pas de même de leurs mœurs. Toutes leurs

après-midi étaient libres jusqu'à neuf heures du soir, excepté le vendredi et le samedi où ces heures-là étaient consacrées aux armes; d'ailleurs, on obtenait trop facilement la permission d'aller à Paris le dimanche. Il est à remarquer que, pour être reçu aux pages, il fallait avoir au moins seize ans, avoir cinq pieds un pouce, être vigoureusement constitué, que la trop grande liberté dont je viens de parler était donnée dans l'âge du développement des passions et qu'enfin les nouveaux arrivants étaient sollicités au mal par les anciens et que leur retenue était un sujet de raillerie pour leurs camarades.

L'exemple de nos anciens n'était pas le seul agent de corruption pour nous; la société des jeunes gardes du corps et des chevau-légers qui communiquaient habituellement avec les pages et dont la vie était fort désordonnée, contribuait encore à nous pervertir.

Dès que la brume arrivait, les rues de Versailles se garnissaient de femmes débauchées; les bosquets même du château se peuplaient soit de femmes de cette espèce, soit de la plupart des femmes de chambre de la cour qui profitaient de l'obscurité pour aller rejoindre leurs amants ou chercher des aventures : il était attrayant pour elles d'être sûres que le premier qu'elles rencontreraient serait jeune, beau et bien fait et, de plus, vigoureux généralement. On prétendait même que quelques dames de la cour s'amusaient parfois à emprunter les robes de leurs femmes de chambre pour aller jouer leur rôle dans les bosquets. Le gouverneur infligeait impitoyablement la prison à tous ceux qui manquaient aux appels, mais, quoique le temps fût assez long jusqu'à neuf heures du soir pour ce que nous appelions « courir les filles », il était rare qu'il n'y eût pas trois ou quatre d'entre nous détenus pour ce fait.

Je portais aux pages le goût que j'avais pour les exercices violents et j'étonnais mes camarades par ma vigueur; les occupations les plus pénibles n'étaient qu'un jeu pour moi, je n'étais jamais fatigué; et pendant les quatre années que j'y ai passées, je n'ai pas eu une minute d'incommodité.

Nous avions bien des heures de désœuvrement : heureusement pour moi, j'avais contracté au collège, par raison, l'habitude de l'application. Cette habitude était devenue un goût et un besoin pour moi; aussi je sus employer les moments

d'oisiveté. Je n'avais aucune notion de musique et aucune de mathématiques. Croiriez-vous que je ne savais pas compter jusqu'à mille? Enfin je n'avais lu d'autres livres que nos livres classiques et le roman de Robinson que les écoliers se prêtaient en cachette.

J'eus d'abord un maître de cor de chasse, ensuite un maître de flûte; je voulais avoir aussi un maître de violon, mais on me persuada que je n'étais plus assez jeune pour faire des progrès sur cet instrument. Bientôt je me dégoûtai du cor, il m'épaississait les lèvres et gâtait l'embouchure de la flûte; je me bornai donc à ce dernier instrument. Dans le début, je ne pouvais en tirer aucun son; je ne connaissais du reste aucune note de musique, mais la persévérance vient à bout de tout. Je me mis avec fureur à l'étude de la musique, je me levais de bonne heure; j'employais tout le temps que mes autres exercices me laissaient libre, et au bout de six mois j'étais en état de me présenter pour faire ma partie dans de petits concerts que les pages organisaient entre eux. Je m'étais procuré une clef des bosquets du parc; j'allais m'y enfermer, surtout dans ceux qui étaient les plus solitaires; j'y emportais ma flûte et mon livre de mathématiques qui m'occupaient jusqu'à la nuit. Mes séances étaient longues; car nous dînions à midi moins un quart, et on ne nous laissait qu'une petite demi-heure à table; au signal que faisait le gouverneur, il fallait se lever quand même on n'avait pas terminé son repas. L'application que j'apportais dans toutes mes études était bien nécessaire, car j'avais moins de dispositions naturelles que beaucoup de mes camarades. Grâce à elle, néanmoins, je suivais avec distinction toutes les branches d'instruction, et je m'attirai la bienveillance des gouverneurs et des maîtres; ces derniers se faisaient un plaisir de faciliter mon travail, et les premiers avaient toujours un compte favorable à rendre de moi à la princesse que nous allions ordinairement visiter au château une fois par mois.

Lorsque j'eus vaincu les premières difficultés, je commençai à varier mes occupations et à les entremêler de lectures amusantes. Je m'abonnai chez un libraire, et je puis dire que pendant les deux dernières années de ma résidence à Versailles, je dévorai presque toute sa collection. Les réflexions que me

suggéraient et ces lectures et les circonstances où je me trouvais et les occupations auxquelles je me livrai pendant ces quatre années me formèrent l'esprit, et j'adoptai dès lors les principes de doctrine qui m'ont dirigé pendant tout le reste de ma vie.

Les pages étaient divisés en trois classes dénommées *livrées*, parce que nous portions la livrée du roi, en soie pendant les deux premières années, et en or pendant la troisième. Celle-ci consistait en un surtout bleu galonné en or, que l'on portait plus communément pour accompagner le roi à la chasse. Ces trois livrées étaient appelées les nouveaux, les semis, les anciens. Les anciens exerçaient sur les nouveaux un empire absolu ; les semis n'étaient plus sous la férule des anciens et n'avaient pas non plus le pouvoir de vexer les nouveaux. Il allait que les nouveaux fussent soumis à tous les caprices des anciens ; trop heureux le nouveau qui en entrant pouvait être sous la protection d'un ancien, car les anciens poussaient leur droit de vexation à un degré inimaginable.

Pour donner une idée de leur empire, je vais transcrire ici, dans son français de corps de garde, ce que l'on appelait le catéchisme des nouveaux.

« Un nouveau est un animal savatable, bernable, croquignolable, argent prêtable et non rendable, foutable par les fenêtres, si les anciens, ses seigneurs et maîtres, veulent bien s'en donner la peine, sans se salir les mains. Un nouveau, parmi nous, ne fut jamais qu'un sot. Fût-il aussi savant que Cicéron, il doit ignorer s'il est au monde ou non... »

Il est des catéchismes qui ne sont point pratiqués, mais celui-là l'était en tous points, et par des jeunes gens qui en avaient éprouvé les rigueurs, et voulaient s'en venger sur d'autres.

Ce qu'on a déjà vu de mon caractère doit faire supposer qu'il n'était pas facile de me vexer impunément. Peu de jours après mon arrivée, on était fixé sur mon humeur peu tolérante, et j'avais eu soin également de donner quelques preuves de force de nature à inspirer un certain respect. Il était d'usage que tous les matins, après le lever, les nouveaux de service se rendissent dans l'appartement des anciens pour prendre leurs

ordres. Il aurait été à propos d'accoutumer à une subordination rigoureuse des jeunes gens destinés au service militaire, mais à la condition que les anciens fussent des gens raisonnables, prudents, réfléchis, honnêtes, et non pas des écervelés. Je me soumis plusieurs fois par prudence aux caprices de ces messieurs, mais je me lassai vite de leurs vexations et je refusai absolument toute soumission.

Notre livrée était très nombreuse. Sur quarante-huit, nous étions dix-neuf; les semis étaient seize; il n'y avait que treize anciens. Je représentai à mes camarades combien il serait honteux de nous laisser maîtriser et les déterminai à lever l'étendard de la révolte. Tous les nouveaux n'étaient pas courageux, et même les plus grands étaient les plus lâches à l'exception de l'un d'eux qui s'appelait Chateaubodeau du Ligondès. C'était le meilleur camarade que je pusse avoir. Cinq ou six des plus grands nous abandonnèrent, comme l'on verra; les autres avaient du courage, mais pas assez de vigueur.

Nous étions prévenus que les anciens devaient se présenter dans nos appartements pour nous contraindre par voie de fait à la soumission. Voici comment nous avions organisé notre défense : nous avions fait une campagne dans les bosquets et nous nous étions munis de gros bâtons que nous avions rapportés cachés sous nos habits. Au moment où nous apercevrions les anciens dirigeant leur marche sur nos logements (ils habitaient dans un corps de logis séparé de nous par une vaste cour), nous devions nous retirer dans une salle d'étude où l'on accédait par un escalier fort étroit. Là, armés de bâtons, et moi à la porte avec le plus gros que nous avions nommé gourdin-major, nous devions défendre la montée de l'escalier, et repousser avec notre armement inattendu les assaillants que nous espérions bien intimider. Nos espérances furent trompées : nous fûmes surpris.

Après le souper, qui avait lieu à neuf heures, il y avait à peu près une heure avant l'appel : pendant ce temps on ne pouvait pas franchir la grille, mais on pouvait se promener dans la cour, ou se retirer dans ses appartements, au choix de chacun. Depuis notre rébellion nous ne paraissions plus dans la cour de peur de nous trouver mêlés avec les anciens et les semis qui avaient dit hautement qu'ils porteraient secours aux anciens, car il y allait

de l'honneur du corps. Nous nous réunissions donc dans nos appartements où nous dissertions sur les éventualités futures. Or, un soir, vers cette heure, voilà que les anciens forcèrent notre porte et se précipitèrent sur nous. Nous n'avions pas nos bâtons, nous dûmes nous défendre à armes égales, mais pas à forces égales, car nous étions en général plus jeunes. Trois ou quatre des plus forts de notre parti ne parurent pas et furent par la suite convaincus d'avoir été se cacher sous leurs lits. Les anciens, qui avaient environ vingt ans, et que les exercices avaient fortifiés, avaient beau jeu avec nous et commencèrent à nous houspiller d'importance. Je fus, à cause de ma réputation, attaqué par le plus vigoureux des anciens, nommé de Colambert; il avait cinq pieds, huit pouces, et passait pour le plus robuste des pages. Le premier choc me fut favorable, et la bataille aurait été bientôt décidée, si d'autres anciens, craignant de voir leur général terrassé, ne fussent venus, au nombre de trois, se jeter sur moi. J'en saisis deux par la boutonnière et envoyai au troisième, qui était le marquis de Séran, un coup de pied dans la poitrine, qui fut d'autant plus fort que les deux que je tenais m'avaient servi de point d'appui. Il s'en fut rouler au fond de la salle et se releva pour aller au lit dont il ne sortit que quinze jours après. Mais, pendant ce temps, Colambert avait repris ses esprits: d'une main il me saisit aux cheveux, et de l'autre il fit pleuvoir sur mes oreilles une grêle de coups. Sans les deux autres adversaires que je tenais au collet et qui me soutenaient sans s'en rendre compte, j'aurais certainement mordu la poussière.

Cet exercice bien pénible pour moi dura plusieurs minutes et me sembla bien plus long. Cependant mes adversaires ne parvenaient ni à me terrasser, ni à me faire demander grâce, lorsque quelques-uns de mes camarades, ayant réussi à s'échapper, montèrent à la hâte dans la salle d'étude où étaient les bâtons, et, ayant à leur tête le chevalier de Linars d'Anval, mon ami et mon parent, ils descendirent armés de gourdins et commencèrent à épousseter vigoureusement les habits de ceux qui étaient acharnés après moi. Ce nouveau genre de combat déconcerta les anciens qui m'abandonnèrent et l'on chercha à s'arracher les bâtons. Je me rappelle qu'aussitôt lâché je fus saisi d'une colère furieuse, et, sans songer à me munir d'un

bâton, je me ruai avec tant de violence contre mes trois précédents adversaires, qu'en un clin d'œil ils furent sur le carreau. Linars, monté sur une table, armé de son bâton, frappait indifféremment sur tous ceux qui passaient auprès de lui. Ceux qui s'étaient cachés sous les lits ou sur les lits et qui regardaient au travers des rideaux, voyant la fortune très décidément en notre faveur, se précipitèrent dans la mêlée, et voulaient même se montrer les plus violents.

La bataille dura bien une demi-heure. Les garçons de chambre, montant après leur souper, survinrent au plus fort du combat. Ils coururent aussitôt avertir le gouverneur. Les anciens, lorsqu'ils eurent le dessous, vers la fin du combat, se conduisirent avec courage : ils ne lâchèrent pas pied et n'effectuèrent leur retraite qu'à l'arrivée du gouverneur, en bon ordre, quoique meurtris et déchirés et nous faisant mille menaces pour le lendemain.

Le lendemain, le gouverneur nous réunit tous chez lui pour nous sermonner d'importance ; il ne nous donna pas de prison pour ne pas éterniser les haines par une punition trop forte : il se contenta de nous mettre aux arrêts. Puis il fit comparaître les anciens et leur fit promettre sur l'honneur, serment usité chez les pages et les militaires, qu'ils ne nous attaqueraient plus et qu'ils useraient, dans l'avenir, modérément des droits que leur donnait sur nous leur ancienneté. Peut-être les gouverneurs avaient-ils la recommandation particulière de ne pas détruire en totalité les vexations à l'égard des nouveaux, peut-être craignirent-ils de n'être pas complètement obéis et de compromettre inutilement leur autorité, car rien n'était plus commun que de voir notre troupe écervelée opposer une opiniâtre résistance aux prétentions des gouverneurs. Quoi qu'il en soit, sur ce chapitre, ils se bornaient toujours à de simples recommandations amicales.

Dès le lendemain, les anciens nous signifièrent qu'ils ne voulaient plus se battre avec nous comme des crocheteurs, à coups de poing et de bâton ; que, par honneur et délicatesse, ils ne voulaient pas non plus nous provoquer l'épée à la main, parce que, étant plus exercés, ils auraient trop d'avantages, mais que nous ayons à nous préparer à leur rendre raison au bout de la première année, avant leur sortie. Au bout de

l'année, personne n'avait envie de se battre et nous nous séparâmes bons amis et en riant de bon cœur de notre grande bataille.

Je ne puis pas raconter toutes les aventures survenues dans ce temps de folies. J'en raconterai seulement une autre qui se produisit pendant le cours de la troisième année de mon séjour à Versailles.

Le chevalier de Linars, dont j'ai parlé tout à l'heure, était naturellement querelleur : vingt fois il faillit occasionner entre les gardes du corps et nous des rencontres qui auraient pu être meurtrières, si la prudence des camarades ou l'intervention de l'autorité n'y avait mis obstacle. Il était fort libertin, et avait toujours des disputes à propos de filles. Dans l'aventure que je vais raconter, et dont je fus le seul à souffrir, ce fut son caractère brouillon qui m'attira une punition sévère.

Une après-midi, Linars était sorti avec trois ou quatre de ses amis, et avait été se promener avec eux à la campagne. Ils rencontrèrent les élèves du collège à la promenade. Je n'ai jamais su quel fut le sujet de la querelle, toujours est-il qu'une dispute s'éleva entre écoliers et pages et que ceux-ci furent rossés d'importance. Quelqu'un courut dire à la Grande-Écurie qu'on assommait nos camarades dans une campagne qu'on nous indiqua. Je me trouvais à ce moment au billard, car on avait mis deux billards dans nos salles pour tâcher de nous retenir à l'hôtel par l'attrait du jeu. Mon premier mouvement fut de saisir une queue de billard et de gagner en courant le lieu assez proche qu'on nous avait indiqué, suivi de cinq ou six pages, les seuls qui se trouvaient à l'hôtel.

En approchant, je trouvai nos gens aux prises avec au moins trente écoliers qui trouvaient plaisant de rosser les cinq pages, parmi lesquels j'aperçus Linars tout échevelé, les habits déchirés, et le visage en sang. Nous fîmes bientôt changer la face du combat; j'avais cependant la prudence de ne pas me servir de mon arme, je me contentais de peloter à droite et à gauche et de culbuter d'une poussée les plus jeunes ; quant aux grands, je les traitais avec moins de ménagements ; le gros bout de ma queue de billard appuyé sur l'estomac leur faisait rapidement perdre l'équilibre ; mes

camarades employant les mêmes moyens, nous eûmes bientôt mis en déroute cette troupe de jeunes gens, la plupart moins âgés que nous et dont surtout les membres étaient moins exercés. Malheureusement, à ce moment, se présenta à moi le maître qui conduisait ces jeunes gens et qui vint vers nous d'un air fort menaçant; il croyait sans doute pouvoir nous parler comme à ses écoliers. J'étais fort animé, on m'avait dit que les écoliers avaient été les agresseurs; je lui reprochai de n'avoir pas su contenir ses élèves et, par sa négligence, de les avoir exposés à recevoir quelque mauvais coup. Mon homme, qui avait l'habitude de régenter les autres, indigné d'être morigéné lui-même de cette manière, le prit sur un tel ton que la patience m'échappant, je le chargeai avec tant de violence qu'il fut d'abord par terre. Je m'arrêtai aussitôt. Dans mes emportements les plus grands, mes sens se calment aussitôt que mon ennemi est renversé. Mais il n'en fut pas de même de ceux qui avaient été rossés, et surtout du chevalier de Linars qui avait été le plus maltraité. Ils se précipitèrent sur mon pédant d'une telle manière que je crus qu'ils l'allaient tuer, et je fus obligé d'intervenir pour le tirer de leurs mains.

Nous nous retirâmes après cet exploit. Cependant, la princesse fut instruite sur-le-champ par le principal du collège qui lui porta sa plainte directement, de peur que la justice des gouverneurs ne fût pas assez sévère. Elle envoya aussitôt l'ordre de mettre en prison ceux qui avaient pris part à la bataille. Voilà le gouverneur bien embarrassé, il n'en connaissait aucun. Il fait atteler et se rend au collège pour se renseigner. Là, on ne connaissait pas nos noms, mais on avait bien vu ma croix de Malte, et, comme j'avais joué le plus grand rôle dans l'affaire, le gouverneur fut très complètement édifié sur mon cas. Je dois ajouter que le pédant rossé eut la loyauté d'expliquer, après m'avoir beaucoup chargé, que je lui avais sauvé la vie en le tirant des mains des autres pages.

Du collège, le gouverneur monta au château pour prendre les ordres de la princesse. Elle témoigna beaucoup de chagrin de me voir mêlé à une aventure aussi désagréable, moi dont, jusque-là, on lui avait rendu un compte si avantageux. Elle ordonna néanmoins que l'on me mît en prison jusqu'à ce que j'eusse déclaré mes complices. Le gouverneur, à son re–

tour du château, me fit appeler, m'annonça que j'avais été reconnu, et me somma de déclarer ceux de mes camarades qui étaient avec moi. Je convins de tout ce qui concernait ma conduite personnelle, en lui représentant qu'à ma place il en eût fait autant. Quant à dénoncer mes camarades, je lui dis bien formellement que je n'en ferais rien. Il me répondit que dans ce cas, il avait l'ordre de la princesse de me mettre en prison et de m'y laisser jusqu'à ce que je les lui eusse nommés. Je lui dis que si j'avais la lâcheté de le faire, il serait le premier à me mésestimer, et je me rendis sur-le-champ en prison.

La prison des pages était une punition fort rigoureuse. Le local était sous les combles des bâtiments. Les donne-jours, grillés de barreaux en fer très serrés, donnaient sur les plombs. Il y faisait une chaleur excessive en été; nous étions à la fin de juin. Tous les matins on nous portait pour la nourriture de la journée une livre et demie de pain et une grande aiguière d'étain pleine d'eau qui devenait noire et prenait rapidement une mauvaise odeur.

Je n'avais pas encore été puni depuis mon entrée aux pages, j'étais au désespoir. A peine pouvais-je me résoudre à manger une partie de ma ration. Je passai quinze jours dans cette étuve, en un état de transpiration continuelle, au bout desquels j'étais arrivé à un état de fureur inexprimable. Il y avait quatre prisons contiguës, séparées par un simple torchis. Dans un accès de colère, je brisai la chaise, qui, avec un mauvais bois de lit et une paillasse, formait tout le mobilier de la pièce, et armé de ces morceaux, j'enfonçai et j'abattis les cloisons, faisant une seule pièce des quatre cellules, au risque d'être étouffé par le nuage de poussière que mon travail faisait tourbillonner. J'espérais en perçant les murs arriver sur l'escalier, et de là m'enfuir et abandonner l'école, quoi qu'il pût arriver. Mais les cloisons seules cédèrent, je ne pus entamer les gros murs : la porte aussi résista à tous mes efforts. Elle était croisée par deux barreaux de fer assurés par deux verroux énormes fixés chacun par un gros cadenas.

Cependant les valets de service voyant au dehors les nuages de poussière qui s'élevaient au-dessus du bâtiment, montèrent, et, entendant l'affreux tintamarre que je faisais, coururent

avertir le gouverneur qui m'envoya l'ordre de me rendre chez lui. Ma fureur s'apaisa à peu près et je suivis son envoyé d'un air assez calme. Nous dûmes traverser la salle d'étude où se trouvaient la majeure partie des pages avec le sous-gouverneur et les maîtres, qui, en m'apercevant, crurent voir un sauvage. J'étais sans bonnet, je n'avais été ni rasé, ni peigné depuis mon entrée en prison ; mes cheveux étaient hérissés ; la poussière qui me couvrait des pieds à la tête était collée sur mon visage par la transpiration. Ce fut un cri de surprise général. Les maîtres, qui m'aimaient à cause de mon application, demandèrent ce que j'avais fait pour subir un tel traitement : le sous-gouverneur, qui était excellent et m'aimait aussi, s'approcha de moi, m'engageant à me calmer avant de paraître devant le gouverneur. Je passai tristement au milieu de tous, et arrivai chez le gouverneur. C'était un homme extrêmement bon, mais non moins sévère ; il avait conservé la gravité d'un capitaine de grenadiers : il était plein d'honneur, mais un peu borné, et n'avait pas assez d'esprit pour conduire une troupe de jeunes gens et distinguer le caractère de chacun. Quand il me vit, il me dit d'un air brusque qu'il était indigne d'un gentilhomme de se conduire comme je venais de le faire. Ces mots et son air me rendirent toute ma fureur et je fus bien prêt de me jeter sur lui pour l'étrangler... Pour concevoir mon emportement, il faut se représenter que j'étais un jeune homme des plus fougueux, très sensible, indignement traité pour ne pas vouloir souscrire à une lâcheté, enfermé depuis quinze jours sous un toit brûlant, livré à de cruelles réflexions, privé de livres, de plumes, de papier, seul vis-à-vis de son désespoir. Je pense que mon état en ce moment était bien près de la folie... Je ne cédai heureusement pas à mon premier mouvement et pris sur-le-champ la très sage résolution de ne rien répondre à tout ce que le gouverneur pourrait me dire. Voyant que je le regardais sans lui répondre, il me fit beaucoup d'autres questions, me demanda si j'étais décidé à déclarer mes complices. A mesure que mon interrogatoire avançait, son ton devenait plus doux. Il me dit que la princesse avait décidé que, si je persistais dans mon obstination de ne pas déclarer les coupables, je serais renvoyé des pages. Je restai toujours muet. Mon juge, se radoucissant enfin tout

à fait, me rappela les témoignages d'amitié qu'il m'avait toujours donnés, me rappela ma bonne conduite passée, m'observa qu'il ne fallait pas perdre par un mouvement d'entêtement déplacé le fruit de trois années de sagesse et d'application. Voyant que je ne répondais rien, il finit par me demander si j'étais devenu muet.

— Oui, pour vous, lui répondis-je.

— Je croyais, me dit-il, mériter votre confiance, mais puisque vous ne voulez pas me la donner, je vais engager M. de Tourdonnet, votre parent, à venir vous voir. Je n'ai jamais cessé de vous être attaché : il a été bien pénible pour moi d'exercer contre vous toute la rigueur que ma place exige. Je vous promets que je me joindrai à votre parent pour changer les dispositions de la princesse. Retournez tranquillement dans votre prison, conduisez-vous avec prudence et modération. Je vais m'occuper de votre liberté.

Je retournai dans ma prison. En passant, je reçus les embrassades de mes camarades. Le sous-gouverneur m'embrassa aussi en m'assurant qu'il allait parler pour moi.

Le lendemain, M. de Tourdonnet vint me voir, je lui rendis compte de tout ; il me dit que le gouverneur admirait beaucoup ma fermeté et qu'il m'aurait fait mettre en liberté, si je n'avais pas été emprisonné par ordre de la princesse; que du reste la princesse devait venir au château le dimanche suivant, et qu'ils iraient ensemble demander ma grâce. Je restai donc encore cinq ou six jours dans ma prison, mais, sur la demande de M. de Tourdonnet, on me donna de la soupe tous les matins, deux verres de vin par jour, et on changea mon eau deux fois dans la journée.

Le dimanche suivant, mes deux ambassadeurs allèrent voir la princesse qui m'accorda la liberté sans peine, mais demanda à me voir le jour même. J'étais furieux contre elle, aussi quand le gouverneur me parla de cette condition, je lui représentai l'état de ma toilette, qu'il était trop tard pour y mettre ordre, et il promit de m'excuser pour ce jour-là.

Le lendemain, je fus faire ma visite à M. de Tourdonnet, qui me demanda en riant si j'avais été au château; je lui répondis que non, que j'y avais une absolue répugnance, que j'étais outré de la cruauté avec laquelle j'avais été traité par elle.

— Je ne veux pas y aller, lui dis-je, car elle voudra me faire des représentations, je m'emporterai et nous nous brouillerons tout à fait.

Il me dit alors que je me trompais, que la princesse était fâchée que l'on eût exécuté ses ordres avec tant de rigueur; que ma fermeté lui avait plu, que j'avais toujours montré du caractère, et qu'elle voulait absolument me voir pour me témoigner de sa bonne volonté, afin que je ne conservasse pas de prévention contre elle. M. de Tourdonnet me pressa tellement, que je consentis enfin à me présenter chez elle, mais à la condition qu'il la préviendrait de ne pas me faire de reproche, et que si je n'avais pas encore été chez elle, c'était de crainte d'être morigéné.

Le dimanche suivant, je me rendis donc au château, et en entrant dans l'appartement de la princesse, je la trouvai seule, dans un déshabillé extrêmement riche et galant, étendue sur une chaise longue. D'abord qu'elle m'aperçut, elle me dit avec un signe de tête gracieux de m'approcher, et me demanda en souriant si elle avait l'air si terrible, qu'on dût avoir de la crainte de se présenter devant elle. J'ai déjà dit que c'était la plus belle femme de la cour. L'opinion publique prétendait qu'elle n'avait pas la sagesse de Minerve, mais elle en avait le port, la taille, la majesté. Si elle avait eu l'air plus doux et les formes féminines plus développées, elle aurait fort bien représenté Vénus. Cependant, comme je savais que les femmes aiment mieux ressembler à cette dernière déesse, c'est à cette dernière que je me permis de la comparer dans ma réponse dont elle parut très satisfaite. Elle me demanda dans quel corps je voulais servir, car je devais quitter les pages six mois après, et promit d'employer son crédit pour satisfaire mon vœu à cet égard. Je lui témoignai toute ma reconnaissance et pris congé d'elle.

Je repris avec ardeur tous mes exercices, et M. Viguier, le gouverneur des pages, qui avait toujours été bon pour moi, me témoigna encore plus de bienveillance pendant la fin de mon séjour et rechercha toutes les occasions de me donner des éloges, sans doute pour me faire oublier la sévérité dont il avait usé avec moi. Mon affaire avait fait du bruit dans le monde militaire de Versailles, et mes camarades furent géné-

ralement blâmés d'avoir souffert que je fusse puni si longtemps et de ne pas s'être déclarés eux-mêmes. Il est certain qu'à leur place je n'aurais pas agi comme eux, mais je n'en témoignai rien, et l'estime de tous fut ma récompense.

J'eus plusieurs liaisons particulières aux pages, car mon cœur était très sensible à l'amitié, et j'ai toujours eu des amis jusqu'à ce qu'une connaissance plus réfléchie du caractère des hommes et l'expérience pénible de leurs vices ait détruit la confiance aimable des premiers âges. Je n'avais point d'ennemi parmi mes camarades; j'étais dévoué à tous, mais je m'étais attaché plus particulièrement à MM. de Volonzac, de Boysseuil et d'Avejean, le languedocien avec qui j'avais été au collège. J'étais surtout fort intime avec Volonzac; nos caractères avaient beaucoup de rapport, à cette différence près, toutefois, qu'il était un peu libertin. Il était proche parent de M. le maréchal de Castries, qui devait le prendre dans son régiment de mestre de camp général de cavalerie.

Pour moi, je voulais entrer dans les carabiniers. Mon goût pour ce régiment avait été décidé par les observations de M. de L..., qui connaissait particulièrement M. de Poyanne, commandant de ce corps; mais, comme on va le voir, je ne suivis pas cette première inspiration.

Je me rendis à Paris auprès de M. de L... pour être présenté à ce colonel, qui avait la réputation d'être extrêmement sévère et de n'être pas toujours juste. Il avait la fureur des beaux hommes, et ses officiers formaient, sans contredit, le plus beau corps de l'armée. Lorsque M. de L... me présenta à lui, il m'examina beaucoup, me fit toiser, ce qui me déplut infiniment, n'ayant envie ni de me donner, ni de me vendre à la toise. Je n'avais que cinq pieds cinq pouces. Après m'avoir bien inspecté par devant et par derrière, il ajouta :

— Votre tournure me convient assez, mais vous êtes un peu court; vous serez le plus petit officier de mon corps. Malgré cela je consens à vous prendre en considération de mon ami, votre parent. Vous pourrez donc, dans la liste qui vous sera présentée au bureau de la guerre, vous faire porter pour mon régiment.

A la sortie des pages, le grand écuyer, représenté, comme je l'ai dit, par la princesse de Lambesc, demandait à chaque page sortant dans quel corps il voulait entrer. On formait une liste de toutes les demandes que l'on présentait à signer au roi, puis qui était portée aux bureaux de la guerre où l'on expédiait les brevets.

J'avais été mécontent de la réception de M. de Poyanne contre lequel j'étais du reste prévenu. Mon usage a toujours été de prendre mon parti sur-le-champ. Je changeai d'opinion sur la route de Paris à Versailles, et me déterminai à suivre mon ami Volonzac. D'Avejean prit la même détermination et nous nous fîmes inscrire tous les trois pour le mestre de camp de cavalerie et allâmes nous présenter chez M. le maréchal de Castries, munis de la recommandation de la princesse.

M. de Castries était un homme de moyenne taille, de la tournure la plus élégante, d'une charmante figure, d'un caractère aimable; il passait pour un des seigneurs les mieux maniérés de la cour. Il nous reçut avec l'air affable qu'il savait fort bien prendre; il était d'ailleurs réellement satisfait, il aimait beaucoup Volonzac, son proche parent; il connaissait la famille d'Avejean, et, sur moi, il avait la recommandation de la princesse qui était fort pressante et faisait de moi l'éloge le plus flatteur. Il nous invita à joindre aussitôt notre corps qui était en quartier à Épinal, en Lorraine, et nous dit que pour éviter tout retard, il allait lui-même passer au bureau de la guerre pour accélérer l'expédition des brevets.

J'écrivis aussitôt à mon père, à C..., pour lui apprendre ma destination et lui annoncer que je partirais pour aller le voir aussitôt qu'il m'aurait envoyé de l'argent pour faire ma route. Je lui demandai en même temps de me faire l'emplette d'un cheval d'escadron.

Enfin le temps de ma sortie arriva, et mon brevet de sous-lieutenant à la suite du régiment de mestre de camp de cavalerie étant expédié, je me disposai à aller à C... pour me munir de tout ce qui m'était nécessaire afin de joindre mon régiment.

COMTE JEAN DE X...

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

CORRESPONDANCE INTIME

1842-1845

I

MADEMOISELLE RENAN, CHEZ MONSIEUR LE COMTE ANDRÉ ZAMOYSKI

Par Cracovie, Zawichost. — à Zwierziniec (Pologne) [1].

Issy, 15 septembre 1842.

Je n'ose me plaindre, ma bonne Henriette, de la rareté de tes lettres, tant l'espace qui nous sépare est désespérant. Pourtant qu'il m'en coûte de n'avoir de toi que des nouvelles indirectes par maman et Alain[2] : elles suffisent, il est vrai, à me rassurer sur les inquiétudes que je pourrais concevoir, mais elles ne peuvent satisfaire au besoin que je m'étais fait de m'entretenir seul à seul avec toi. Je voudrais des volumes, et à peine ai-je quelques mots. Si nos cœurs étaient faits autrement, nous devrions presque être étrangers l'un à l'autre ; mais, ma très chère Henriette, entre nous, c'est un malheur que nous n'aurons jamais à craindre.

Tu sais probablement que, cette année, je ne vais pas passer

1. Le lecteur sait, par la publication de *Ma sœur Henriette*, que mademoiselle Renan occupait une place d'institutrice en Pologne ; la correspondance avec son frère était sujette à de longs retards.

2. Le frère aîné d'Ernest Renan.

mes vacances en Bretagne. La privation de voir ma bonne mère et des amis auxquels je suis sincèrement attaché a bien pu me coûter quelques regrets ; mais ils ont dû céder aux avantages réels de transporter le voyage à l'an prochain. Car, puisque nos finances ne nous permettent pas de l'exécuter chaque année, j'aime beaucoup mieux y renoncer en faveur de l'an prochain. Alors j'aurai achevé ma philosophie et mon séjour à Issy, et, étant sur le point d'entrer au séminaire de Paris, le voyage de Bretagne formera une fort agréable transition. De plus, cette année a passé si vite qu'il me semble encore être à mon retour de Bretagne : jamais mes impressions n'avaient été si fraîches. D'ailleurs, ma bonne Henriette, comment me plaindre quand je pense à toi et au courage avec lequel tu supportes ton exil, bien plus long et plus pénible que le mien, qui, après tout, n'en est un que par mon éloignement des objets que j'aime.

Du reste, Issy est fort propre à passer d'agréables vacances. La position en est agréable, le parc vraiment délicieux. On y jouit d'un repos et d'une tranquillité qui entrent merveilleusement dans mes goûts. On peut y penser et y étudier à son aise. La société y est assez choisie, on y trouve même d'agréables délassements, et la liberté y est pleine et entière. Du reste, je m'y trouve si bien que j'ai peine à en sortir, comme pendant l'année, où il m'arrivait de passer des trois et quatre mois sans sortir de la maison. Les courses par ici sont si longues et pour moi presque toutes si indifférentes depuis ton départ, que je manque de courage toutes les fois qu'il faut sortir, et que je me réduis au strict nécessaire en fait de visites.

Nous avons couronné dernièrement notre première année de philosophie et de mathématiques. C'est une chose singulière que la révélation que ces études opèrent dans l'esprit au sortir des études frivoles de la rhétorique. On y fait autant de chemin en un an que le genre humain en un siècle. On voit les choses d'une manière si différente ; on reconnaît tant de préjugés et d'erreurs, là où l'on ne croyait voir que vérité, qu'on serait tenté d'embrasser un scepticisme universel. C'est là la première impression de l'étude de la philosophie. On est frappé de l'incertitude des connaissances humaines et du

peu de fonds de toutes les opinions qui ne sont fondées que sur la raison. On serait porté à douter de tout, si la nature le permettait et si rejeter toute vérité n'était pas plus absurde encore que d'embrasser toutes les erreurs. C'est là, il est vrai, un résultat bien négatif et peut-être faudrait-il être sobre de louanges envers la philosophie, si elle n'avait d'autre effet que d'ébranler toute conviction. Mais elle en a d'autres infiniment précieux, surtout quand on y joint l'étude des mathématiques qu'on ne doit jamais en séparer, non plus que la physique. Elle forme à une raison inflexible, elle apprend à tout voir à nu et sans voile, ce qui est aussi rare que difficile, à observer les faits, à les combiner, à raisonner sur ces faits, et surtout à ne pas vivre en aveugle au milieu des merveilles et des singularités qui nous environnent de toutes parts, plus encore dans l'ordre intellectuel que dans l'ordre physique, et auxquelles on ne fait aucune attention. C'est encore là une des impressions les plus vives de l'étude de la philosophie, c'est de montrer des singularités partout. Si elle ne donne pas la solution des problèmes, au moins apprend-elle à les voir. J'aime beaucoup la manière de tes penseurs allemands, quoique un peu sceptiques et panthéistes. Si tu vas jamais à Königsberg, je te charge d'un pèlerinage au tombeau de Kant.

Cette disposition d'esprit à la réflexion, jointe à la tranquillité et à la liberté d'esprit dont on jouit ici, vu qu'aucune occupation n'est imposée, m'a permis de réfléchir un peu sur moi et sur mon avenir. Jusqu'ici, je l'avoue, j'y avais peu pensé, et je m'étais contenté de suivre les impulsions que l'on me donnait; j'ai commencé enfin à y porter un examen attentif. J'ai d'abord été frappé de l'influence prodigieuse des premiers actes de la vie sur cet avenir, et pourtant de la légèreté avec laquelle on les fait. Je me suis alors rappelé tout ce que tu m'as souvent répété, mais que je ne comprenais guère autrefois. J'ai d'abord craint d'avoir fait quelques démarches téméraires, et je me suis réjoui de n'en avoir fait aucune de décisive et d'irrévocable. Toutefois, après y avoir mûrement réfléchi, après avoir étudié mes goûts et le fond de mon caractère, après avoir examiné l'esprit de l'état que je voulais embrasser, les diverses carrières qu'il pourrait m'offrir,

et le caractère de ceux que j'aurais pour collègues, enfin après avoir bien pesé mes convictions (quelque ébranlées qu'elles aient pu être par les premières études de la philosophie, qui donnent toujours un peu de fièvre), j'ai cru que je n'avais pas à me repentir des premiers pas que j'avais faits, et que si j'étais à refaire le choix, je ferais le même.

Ce n'est pas que sur tous les points que j'ai mentionnés je n'aie trouvé d'immenses inconvénients : j'avouerai même à une sœur pour qui je n'ai rien de caché, qu'il y a bien des choses que l'opinion a classées dans l'esprit de cet état et qui jamais ne sauraient entrer dans le mien ; que si j'étais condamné à vivre avec plusieurs de mes futurs collègues, dont je connais la frivolité, la duplicité, le caractère courtisan et rampant, j'aimerais mieux vivre à jamais séparé des hommes. Je ne me suis pas caché que je me soumettais à une autorité quelquefois ombrageuse, et qui ne me fera jamais plier si en pliant il faut faire une bassesse. Mais ces énormes inconvénients, je les rencontrais ailleurs, avec mille autres qui méritaient moins d'être appelés inconvénients qu'impossibilités ; j'ai cru remarquer qu'aucun autre état ne me mettait plus à portée de me livrer à mes goûts. Une vie retirée, libre, indépendante des volontés ou caprices d'un autre, utile toutefois, en un mot une vie d'études et de travail, tel est depuis longtemps mon but et mon désir. J'ai cru découvrir avec certitude que je n'étais pas fait pour vivre dans ce que l'on appelle vulgairement le monde, c'est-à-dire les cercles et les salons. Il faut pour cela tout ce que je n'ai pas, et tout ce que j'ai y est complètement inutile. D'ailleurs mes goûts y répugnent. Je ne suis pas né pour des fadaises et des niaiseries, et j'ai cru remarquer que ce monde, puisqu'il faut l'appeler ainsi, en était pétri.

Je ne dis pas ceci par le zèle d'une dévotion spirituelle : oh ! non ; ce n'est plus là mon défaut ; la philosophie est merveilleusement propre à en corriger les excès, et une réaction trop violente sur ce point est seule à craindre. Autrefois je l'ai haï par principe de religion : maintenant je le hais par principe de raison et de philosophie, et, je le reconnais, aussi par goût. Une pareille vie où l'on ne pense pas, où l'on ne réfléchit pas, où l'on ne vit pas un moment

avec soi est donc incompatible avec le fond de mon être. Cela posé, je dois donc regarder comme fermée pour moi toute carrière qui n'est pas d'étude et de méditation. Dès lors, la question est bien simple et le choix facile; de plus, la sublimité du sacerdoce, quand on le regarde d'un œil élevé et vrai, m'a toujours frappé; quand même le christianisme ne serait qu'une rêverie, le sacerdoce n'en serait pas moins un type divin. Je sais bien que s'il est si grand par lui-même, les hommes l'ont fait bien petit, il fallait bien qu'ils l'abaissassent à leur niveau: je m'explique même fort bien, tout en le regardant comme une prévention, le mépris que quelques-uns ont pour lui: mais cela ne regarde que les hommes qui l'exercent, et il est clair que dès qu'un ministère quelconque exigera de nombreux ministres, il se trouvera parmi eux des âmes basses et viles, qui le rabaisseront aux yeux de ceux qui ne regardent les choses que superficiellement, mettent toujours l'homme à la place de son ministère: mais il faut regarder les choses en elles-mêmes : d'ailleurs, ce n'est là qu'une opinion, et, grâce à Dieu, je crois être au-dessus de l'opinion.

Je viens de t'exposer, avec toute l'ouverture de cœur que tu me connais pour toi, le résultat de mes réflexions sur cet article important: ce n'est pas que j'aie cessé d'y penser: je cherche, au contraire, à m'éclairer et à raffermir de plus en plus mes idées sur ce point; mais jusqu'ici, voilà ce que j'ai trouvé de plus positif. Je t'en prie, ne parle pas à maman de ces hésitations; si elles n'ont d'autre résultat que de me confirmer dans les dispositions du passé, il vaut mieux qu'elle les ignore : elles lui causeraient de l'inquiétude; toutefois, ne crois pas qu'elle ait jamais influencé mes décisions sur ce point; on ne peut désirer une liberté plus entière que celle qu'elle m'a laissée.

J'ai reçu, avant-hier, une lettre de cette bonne mère; elle m'y paraissait contente et en bonne santé : la veille, j'en avais reçu une d'Alain, également satisfaisante, sauf, toutefois, le torrent d'occupations dont il se plaignait et qui ne lui laissaient pas un moment de liberté. Quand donc ce pauvre Alain jouira-t-il d'un peu de repos et de lui-même ! — Je me flatte de recevoir bientôt une lettre de toi: j'ai bien quelque crainte, en t'expédiant celle-ci, qu'elle ne puisse te parvenir: je l'affran-

chis toujours jusqu'à Huningue, peut-être vaudrait-il mieux prendre une autre frontière. Dis-le-moi dans ta prochaine.

Adieu, ma bonne et chère Henriette ; quand même tout l'univers serait entre nous, je ne t'en aimerais pas moins, ta pensée ne m'en serait pas moins présente à tout moment. Je ne cherche pas à t'exprimer mon amitié, tu la sais mieux que je ne pourrais la dire.

Ton frère et ami,

E. RENAN.

II

30 octobre 1842.

Il y a environ douze jours que ta lettre du 15 septembre m'est parvenue, mon Ernest bien aimé ; puisses-tu en lisant ces lignes comprendre la joie qu'elle m'a donnée ! Oui, cher ami, un monde nous sépare, et, à voir la rareté de nos lettres, un indifférent pourrait croire que, pour nous aussi, l'éloignement a entraîné l'oubli : nos cœurs seuls sentent qu'un tel malheur ne peut nous atteindre, car tu ne saurais hésiter à croire que, dans tous les lieux, j'aurai pour toi une tendresse sans égale, un dévouement sans limites. Mon pauvre enfant ! je ne vis que de souvenirs : mais aussi la pensée de ceux que j'aime ne me quitte jamais : qu'est-ce qui pourrait en détacher mon âme ?...

Ta lettre, mon Ernest, est, depuis que je l'ai reçue, l'objet de mes continuelles réflexions. Involontairement, je frissonne en lisant les questions qui s'agitent dans ton esprit et en songeant que tu es livré à ces graves pensées dans l'âge où la vie est ordinairement insouciante et frivole ; et, cependant, malgré toute ma tendresse pour toi, je ne puis qu'être heureuse en te voyant envisager sérieusement ce que tant d'autres ne jugent qu'avec légèreté ou d'après les passions de leur cœur. Oui, mon bon ami, les premiers débuts de la vie ont une influence souvent irréparable sur toute l'existence et je le sentais profondément lorsque j'appelais sans cesse tes réflexions sur cette vérité. On prend pour un goût inné les velléités que témoigne un ado-

lescent de quatorze à seize ans, sans songer que l'homme de seize ans et celui de trente ans sont deux êtres presque différents.

Je ne saurais trop te le répéter, mon Ernest chéri, et te le demander avec une tendresse presque maternelle : que rien de précipité ne te lie; que tu sois capable de connaître, avant de les accepter, les engagements qui fixeront ton sort. Je pourrais peut-être, cher ami, employer envers toi l'ascendant que me donnent mon amitié et l'expérience d'une vie éprouvée ; mais j'en serai sobre parce que je crois en ta raison et que je me contenterai toujours d'y faire appel. Tu le dis avec vérité, mon Ernest, tu n'es point né pour une vie légère, et je conviendrais avec toi que celle dont tu te fais l'idée serait peut-être la meilleure pour tes goûts, si elle pouvait se réaliser. Plus que tout autre, ta sœur est capable de comprendre le charme d'une vie *retirée*, *libre*, *indépendante*, *laborieuse* et surtout *utile ;* mais où la trouver?... Partout je crois cette indépendance, sinon impossible, du moins accordée à un bien petit nombre, et pour ma part je ne l'ai jamais connue ; comment donc puis-je espérer qu'elle sera ton partage dans une société dont la hiérarchie est la première base et où tu entrevois avec raison une autorité soupçonneuse?...

Il ne faut pas se faire d'illusion ; cette autorité existe dans toutes les carrières ; mais ici n'est-elle pas plus à redouter qu'ailleurs, puisqu'un serment indélébile oblige de s'y soumettre? Je ne te pose ceci qu'en question, te laissant entièrement la liberté d'y répondre, le droit d'en décider. A cette demande j'en ajouterai une autre qui en dépend : un ecclésiastique peut-il disposer de lui-même? n'est-il pas obligé de suivre la direction que lui donnent ses supérieurs? Je ne combattrai point ce que tu me dis de l'élévation de ce ministère ; certainement, si tous ceux qui l'embrassent l'envisageaient comme toi, rien ne serait plus grand, plus digne d'une âme supérieure que de consacrer sa vie à alléger le malheur, à propager et à mettre en pratique les sublimes vérités de l'Évangile : je n'ajouterai qu'un mot à tes réflexions. Tu souffres, mon Ernest, en découvrant personnalité et ambition où ton cœur droit et pur n'avait rêvé qu'abnégation et

dévouement : tu as senti qu'une grande partie de ceux qui semblent voués à cette mission sont loin de la comprendre et de la pratiquer dignement ; mais te sera-t-il accordé de choisir la voie que tu voudras suivre ? n'y a-t-il pas un chemin tracé duquel il ne faut en rien s'écarter ? Le nombre et la coutume n'entraînent-ils pas la minorité et le devoir ?... Je te le répète, mon ami, je ne te pose ici que des questions ; puissent ta raison et ta conscience t'aider à les résoudre !... J'ai beaucoup vécu, je t'aime comme un cœur dévoué sait aimer, — et pourtant je m'arrête lorsqu'il s'agit en cette circonstance de te donner des conseils. Si précédemment il avait dépendu de moi de guider ta carrière, je ne me serais pas contentée de te laisser une entière liberté, car tu n'étais encore qu'un enfant ; j'aurais cru devoir résister longtemps avant de céder aux goûts que tu témoignais ; — aujourd'hui j'agis différemment parce que je te crois une raison au-dessus de ton âge et que je sens qu'il faut que ta détermination vienne de toi seul et non des convictions d'autrui. Mais, mon bon Ernest, c'est un motif de plus pour te supplier de ne rien hâter en un sujet de telle importance. Laisse venir l'âge où tu seras homme et capable de juger ce que tu repousses, ce que tu acceptes. Lors même que tu persisterais dans tes opinions présentes, ne te serait-il pas toujours nécessaire d'avoir acquis l'expérience de la vie avant de te trouver chargé d'y conduire les autres ? Comment un jeune homme de vingt-quatre ou de vingt-cinq ans, qui ne serait jamais sorti d'une studieuse retraite, serait-il capable de servir de guide ou d'appui à ceux qui ont sans cesse à lutter contre mille orages ?

Qu'aucune considération sur l'intérêt de ta famille ne puisse t'arrêter ; je te demande en grâce de ne point exposer le bonheur de ta vie entière pour calmer les craintes de ton bon cœur : ne trouvé-je pas un allègement à mes travaux en songeant que le fruit en peut être utile à ceux que je chéris, à mon enfant d'adoption, à mon Ernest bien-aimé ? Un jour, ce sera ton tour, si je reste longtemps sur la terre ; d'ailleurs, pense-t-on à s'acquitter envers ceux que l'on aime ?

Sois parfaitement tranquille sur le secret que tu me demandes à l'égard de maman ; j'en sens toute l'importance. Tu sais que sans agir avec dissimulation, j'aime à ne lui rien faire connaître

de ce qui peut troubler son repos. Sa tranquillité est le bien de ma vie. Dis-moi toujours ta pensée tout entière et sois sûr qu'elle ne sortira jamais de mon cœur. Écris-moi plus souvent, je t'en supplie ; j'ai besoin de lire dans ton âme, de me sentir encore et toujours ta première amie. Dans mes réponses, il m'arrivera sans doute, comme aujourd'hui, de te redire des choses que je t'aurai déjà exprimées plusieurs fois ; mais je ne te les répète que parce qu'elles occupent vivement ma pensée. Mon pauvre enfant ! Souviens-toi que, quoi qu'il arrive, tu as pour tout partager avec toi une sœur dont tu seras toujours l'affection chérie ! Reçois ce que je pourrai te dire comme étant dépouillé de tout sentiment personnel et dicté par le plus tendre intérêt, par le plus grand désir de te voir heureux. Heureux !... l'est-on sur cette terre de troubles et de douleurs !... Et sans compter les coups des hommes et du sort, ne trouve-t-on pas dans son propre cœur une source intarissable d'agitations et de misères ?...

Ce que tu me dis de ton goût pour les philosophes germaniques me fait plaisir sans m'étonner : l'Allemagne est la terre classique de la tranquille rêverie et des raisonnements métaphysiques. Difficilement les autres nations de l'Europe élèveront leur école philosophique à la hauteur où s'est placée l'école allemande : son humeur contemplative, ses mœurs tranquilles, son climat même. tout tend à développer chez l'Allemand du Nord cette liberté d'esprit qui fait partie de son être et dont il jouit entièrement. Notre esprit français si vif, si aimable, si prompt à tout saisir, est généralement trop léger pour être profondément philosophe ; l'Anglais est froid, calculateur, soumettant tout au plus glacé des raisonnements ; mais l'Allemand, conservant partout sa bonhomie, même dans les questions les plus élevées, se laisse aller à sentir, à penser, à tout poétiser. Si tu continues tes études dans la langue de Kant, de Hegel, de Gœthe et de Schiller, tu trouveras bien de douces distractions dans cette littérature si riche et si variée : je ne puis saisir que des parcelles de ces richesses, mais ce peu-là m'a fait souvent bien plaisir. Malheureusement, loin d'avancer, je recule depuis mon séjour en Pologne ; nous habitons un désert où il m'est impossible d'avoir un maître, et en étudiant seule je me trouve arrêtée à chaque pas. —

L'étude, mon bon Ernest, fait oublier bien des dégoûts: on vit alors dans un monde idéal qui, quel qu'il soit, vaut toujours mieux que le monde positif. Moins il m'est possible de m'y livrer, plus j'en apprécie le charme et la douceur.

J'ai passé à Varsovie, dont nous sommes à environ soixante lieues, le mois d'août et une partie de septembre : nous ne sommes de retour que depuis environ un mois. — Pour te former une idée du pays que j'habite, il faut, mon bon ami, te représenter d'immenses et monotones plaines de sable qui feraient penser à l'Arabie ou à l'Afrique si d'interminables forêts de sapins et de bouleaux ne venaient, en les interrompant, rappeler qu'on se trouve dans le voisinage du nord. D'ailleurs, le climat ne le laisse pas oublier : il a déjà fait froid, mais froid comme à Paris à la fin de décembre. Le 30 avril, j'ai vu tomber de la neige en traversant la Galicie, et le 14 octobre, j'ai revu des glaçons, en me promenant à midi sur le bord de la rivière Le printemps, l'été et l'automne occupent ici un intervalle de cinq mois, l'hiver prend tout le reste.

Nous passerons celui qui commence, dans cette solitude dont rien en France ne peut donner une idée. C'est une fort belle demeure entourée d'immenses forêts et où l'on vit entièrement séparé du reste de l'univers. Ceci me serait bien égal si les correspondances n'y étaient si lentes et si difficiles : ce ne sont point les nouvelles de ce pays que je regrette, ce sont celles de ma famille chérie et si éloignée ! Il est des lettres qui m'arrivent assez promptement, mais d'autres ne me parviennent qu'ouvertes, retardées...

Tu vois, mon cher Ernest, que mes goûts laborieux et sédentaires sont ici un bienfait. Qu'irais-je d'ailleurs chercher au dehors ? Le paysan polonais est l'être le plus pauvre, le plus abruti que l'on puisse se représenter : les deux tiers de la population des villes sont formés de juifs, malpropres et dégoûtantes créatures qui vivent dans un état d'abjection inimaginable. Nulle part, on ne pousse plus loin que dans ce pays l'esprit de fanatisme et de haine religieuse, nulle part, on ne couvrit plus souvent les passions des hommes du nom de la divinité : battre un juif est une action méritoire pour un chrétien ; voler un chrétien est le seul but de l'israélite. Ce n'est pas tout encore : les dissidences du christianisme ne sont

guère plus tolérantes entre elles, et partout on voit se former des haines au nom de celui qui n'a enseigné que paix et charité. « Pardonnez-leur, Seigneur, ils ne savent ce qu'ils font ! »

J'ai reçu hier une lettre de maman, du 22 septembre ; elle paraît bien portante et tranquille. De Varsovie, je lui ai fait une remise sur laquelle je la priais de t'envoyer cent cinquante francs pour ton commencement d'hiver. Je lui demandais cependant de ne pas se gêner, et, en réalité, si elle ne te les a pas envoyés, je trouverai un autre moyen pour te les faire parvenir. Dis-le-moi franchement et n'en parle qu'à moi seule. Sois tranquille, mon bon enfant, tout cela m'est possible. Je fais peu de dépenses personnelles : quoique obligée de vivre dans le monde que tu appelles avec raison vain et frivole, j'y porte mes goûts de simplicité ; il est impossible que je croie acquérir un mérite de plus en m'entourant d'une robe plus brillante. Adieu, mon bon Ernest ! j'ai peine à me séparer de toi. Pour t'écrire plus longuement, j'ai rétréci mon écriture, j'ai rempli tous les coins de mon papier. — Conserve-moi ton souvenir et ton affection et ne doute jamais de mon inaltérable amitié. Adieu ! oh ! bien tendrement adieu !

H. R.

III

MADEMOISELLE RENAN, CHEZ MONSIEUR LE COMTE ANDRÉ ZAMOYSKI

Zwierziniec-Zawichost, par Cracovie (Pologne).

Issy, 17 janvier 1843.

Depuis que j'ai reçu ta dernière lettre, ma très chère Henriette, elle m'est un continuel entretien. L'affection sans bornes dont j'y retrouve l'expression est une bien douce consolation pour mon cœur, et les réflexions si sages et si vraies que tu m'y proposes sont le perpétuel objet de ma pensée. Je ne puis t'exprimer tout ce que sa lecture répétée a fait naître en mon âme de sentiments contraires, de désirs qui se combattent.

Depuis longtemps, j'avais commencé à regarder d'un œil sérieux ce qu'auparavant je n'avais fait qu'entrevoir, ce que j'avais même évité d'approfondir : ta lettre est venue me plonger plus avant encore dans ces importantes réflexions.

Le tableau que tu me traces des innombrables difficultés auxquelles m'expose le choix de l'état ecclésiastique, n'offre aucun trait que mon imagination ne m'eût déjà présenté. Une autorité ombrageuse et souvent crédule, un lien indissoluble, l'obligation (si c'en est une) de suivre les voies tracées, fussent-elles les moins droites, la nécessité d'appeler ses frères et ses collègues ceux que souvent on est forcé de mépriser, tout cela m'avait apparu, grossi même peut-être par la surprise de l'imagination étonnée de trouver des difficultés là où auparavant elle ne voyait nul obstacle. La singulière conformité de la peinture que tu m'en fais avec les impressions qui me dominaient m'a étonnamment frappé, et m'a fait redouter qu'elles ne fussent que trop vraies. J'ai désiré bien des fois que le coup décisif eût été porté d'un côté ou de l'autre pour trancher tant de pénibles incertitudes, quoique plus souvent je me sois réjoui d'avoir encore en mon pouvoir cette liberté, le plus précieux de tous nos biens, et par là même le plus difficile à conserver.

Quand je traite la grande question qui occupe mes pensées les plus sérieuses, je pose toujours en principe que chacun, pour connaître l'état auquel il est destiné, doit chercher dans l'étude de lui-même la solution de ce problème, le plus important et le plus négligé de tous. Les goûts et les penchants de chaque homme en sont les véritables données. et je crois qu'il n'y a si peu d'hommes à leur place que parce qu'il y en a si peu qui se connaissent. Ceci étant démontré pour moi, je cherche de toutes mes forces et avec toute l'application dont je suis capable, à connaître mes inclinations et mes penchants. Or, je le répète, une seule chose a ressorti pour moi de cet examen, c'est un goût constant et exclusif pour une vie retirée et tranquille, pour une vie d'étude et de réflexion. Toutes les occupations ordinaires des hommes me paraissent fades et insipides, leurs plaisirs feraient mon ennui, les mobiles qui les gouvernent dans leurs diverses conditions

ne m'inspirent que du dégoût : d'où je conclus sans hésiter que je ne suis pas fait pour elles.

La carrière de l'instruction elle-même, quoique mieux accommodée à mes goûts studieux et sédentaires, me répugne par les manœuvres qu'elle nécessite pour sortir de la poussière de l'enseignement élémentaire. Mais, me diras-tu, l'état ecclésiastique t'offre-t-il plus de facilité pour te livrer à tes goûts chéris? Hélas! ma bonne Henriette, je te le répète, je ne me flatte point le tableau : j'ai vu et je vois encore les choses de trop près pour me livrer à des illusions, qui seraient désormais impardonnables comme provenant d'une irréflexion manifeste. Mais, que veux-tu donc que je fasse? Une de ces carrières toutes remplies d'occupations extérieures répugne à mes goûts; là, on ne vit point avec soi, on ne réfléchit pas, on est étranger à soi-même. Une vie toute privée, si je peux le dire, ferait bien mon bonheur; mais elle me paraît entachée d'égoïsme : là on vit bien avec soi, mais aussi on ne vit que pour soi; d'ailleurs pourrais-je soutenir la pensée d'être à charge à ceux que j'aime? L'état ecclésiastique, au contraire, en réunit tous les avantages, sans en avoir les inconvénients : le prêtre est le dépositaire de la sagesse et des conseils, c'est l'homme de l'étude et de la méditation, et c'est avec cela l'homme de ses frères.

Cet heureux mélange de vie privée et publique, de solitude pour soi, de sacrifice pour les autres, constituerait pour moi le beau idéal de la vie heureuse et parfaite. Pourquoi faut-il que la malice des hommes vienne le troubler! Du reste, c'est une chose à laquelle il faut s'attendre : tout ce qu'il y a de plus beau et de plus pur s'altère et se corrompt en passant par leurs mains; quoi de plus bienfaisant et de plus grand que la religion! quoi de plus funeste et de plus petit, si on la considère dans les hommes, qui en font l'instrument de leurs passions, et la rabaissent au niveau de leur petitesse! Quoi de plus sublime que le sacerdoce, quoi de plus vil si on l'envisage en ceux qui l'exercent par un méprisable intérêt! Mais il faut s'accoutumer à s'élever au-dessus de ces vues superficielles, faire abstraction des hommes, et voir les choses en elles-mêmes, si on veut trouver quelque chose de bon et de beau.

Les hommes qui m'entourent (je parle des directeurs de la maison) seraient du reste assez propres à me faire concevoir des préventions favorables, si je ne me souvenais qu'il en est bien peu qui leur ressemblent. Les séminaires de Saint-Sulpice et d'Issy sont dirigés par une congrégation de prêtres, indépendante de l'autorité épiscopale, et toujours connue par sa modération. M. Cousin vient de faire paraître un ouvrage où il en fait un éloge mérité. La parité que j'ai reconnue entre mes aspirations et celles de notre supérieur m'a fait prendre en lui une grande confiance. Je l'ai poussée jusqu'à m'ouvrir à lui sur le sujet qui nous occupe, avec la réserve, toutefois, qui ne doit jamais être exclue qu'en famille : « Monsieur, lui ai-je dit avec simplicité, je vous avoue que j'aimerais bien à n'être comptable qu'à moi-même de mes actions : une vie libre et indépendante serait bien de mon goût. — Hélas ! mon cher ami, me répondit-il, où la trouverez-vous ? » Il avait l'air de me dire : « Moi aussi, je l'ai cherchée, et je l'ai cherchée en vain. » Je le reconnais, pour être libre dans un siècle comme le nôtre, il faut commander : cela seul serait capable de me donner de l'ambition. Du reste, c'est une réflexion que je fais souvent et qui me console. L'homme a toujours une ressource assurée : c'est de se retrancher en lui-même, et là de se venger, en jouissant de lui, de toutes les servitudes extérieures. C'est un bienfait inestimable de celui qui est l'auteur de notre être d'avoir cette liberté intérieure à l'abri de toute force extérieure, du moins pour qui sait la conserver : car ce bien encore, combien peu en jouissent ?

Si je faisais cet examen froidement et en parfait équilibre, il ne me serait pas aussi pénible. Mais ce qui me cause une peine indicible, c'est que je ne sens que trop que le bonheur de ma pauvre mère en dépend. Cela ne m'influencera pas : car ma conscience me le défend. Mais il me faut pour l'empêcher recueillir toutes les forces dont je suis capable. Car je t'assure bien du fond de mon âme, que s'il ne s'agissait que de mon bonheur, je consentirais volontiers à être malheureux toute ma vie, plutôt que de lui causer une heure de déplaisir.

Continue, je t'en prie, ma bonne Henriette, à m'entretenir avec toute ta franchise. Dis-moi ta pensée tout entière et ne crains pas d'indiscrétion. Tu peux me faire parvenir les lettres

directement : elles ne sont point ouvertes ; d'ailleurs nous pouvons aller les prendre chez le concierge, à l'heure où le courrier les remet. Je t'envoie cette lettre par l'entremise d'Alain : l'affranchissement jusqu'à la frontière est une affaire trop compliquée pour l'esprit du domestique que je suis obligé d'en charger, j'ai toutes les peines du monde à la lui faire comprendre et plus de crainte encore qu'il ne sache pas l'exécuter.

L'étude de la philosophie et de la physique qui m'occupe cette année continue à avoir pour moi le même attrait et m'est un véritable soutien. Ce que tu me dis dans ta lettre des charmes de l'étude est d'une ravissante vérité, et j'en fais tous les jours l'expérience. Notre professeur de physique est un homme de premier mérite : ses digressions sur l'histoire de la science et l'esprit propre qui la caractérise sont du plus grand intérêt. Quant à la philosophie, notre professeur en est à ses premiers essais : mais je me convaincs de jour en jour que pour la philosophie la médiocrité du professeur est un fort mince inconvénient : pour bien faire la philosophie, il faut à la lettre la faire soi-même : nulle part le dire du professeur ne doit avoir moins d'influence. Je lis en ce moment avec un extrême plaisir les œuvres philosophiques de Malebranche, qui était bien le plus beau rêveur et le plus terrible logicien qui ait jamais existé. J'y trouve une double joie : Malebranche était sans doute un hardi penseur, et pourtant il était prêtre, bien plus, membre d'une congrégation religieuse, et il vécut tranquille à une époque où le concours de l'autorité séculière et l'esprit du siècle donnaient à l'autorité ecclésiastique encore plus de fierté et de pouvoir. Voilà comme l'homme est porté par son propre poids vers l'espérance.

L'espace me manque, ma chère et excellente Henriette, je m'effraie en songeant que, dans un mois peut-être, cette lettre ne te sera point parvenue, et que plusieurs mois s'écouleront peut-être avant qu'il me soit donné d'en recevoir la réponse. Je te supplie que ce soit le plus tôt possible. Adieu, ma très chère Henriette ; mon bonheur est de me reposer dans ta pensée : ton amitié fait toute ma joie, puisses-tu comprendre combien je te paie de retour !

E. RENAN.

IV

12 mars 1843.

Mon Ernest,

Ta dernière lettre est arrivée dans mon désert depuis environ quinze jours. Comme nul doute sur ma tendresse pour toi ne peut, je l'espère, entrer dans ton cœur, je ne te répèterai point que recevoir un témoignage de ton amitié est l'une des joies les plus vives qui puissent m'être accordées. Oui, c'est une douce pensée que celle d'avoir une affection à l'abri de tout changement au milieu d'une vie où tout est si instable, si incertain ; eh bien ! mon bon frère, ce bonheur-là, le seul qu'il me soit donné de t'offrir, tu peux toujours y compter en t'appuyant sur ma vieille et dévouée amitié. Rappelle-toi quelquefois ce souvenir qui me fortifie fréquemment et qu'il me serait si précieux de t'inspirer. Que ne m'est-il possible de partager plus directement ce qui a tant d'écho dans ma pensée, ce qui est toujours dans mon cœur !... Pauvre ami ! comme, en lisant ta lettre, j'ai cruellement senti combien il est dur d'être séparés quand l'esprit et l'âme ont besoin d'appui !

Je reviens, cher bien-aimé, aux idées que ta lettre m'exprime. Tu as parfaitement raison en disant que les goûts et l'inclination de chaque homme sont la base sur laquelle doit s'appuyer toute décision relative à son sort. Cela est tellement vrai que tout le monde trouvera naturellement cette conclusion que ce qui ferait la félicité des uns ne serait souvent pour les autres qu'une source de malheurs. En te répétant souvent que ta décision ne peut venir que de toi seul, j'ai appliqué ce principe à ce que j'ai de plus cher sur la terre, à ton repos, à ton avenir, mon pauvre ami. Cependant, sois-en certain, autant je désire que tes déterminations viennent de toi-même, autant je suis résolue à te dire toujours sans restriction mon avis et mes craintes. Jamais je n'ai eu ni n'aurai la pensée de te les imposer ; je ne veux qu'appeler ton attention sur ce qui me frappe, et te laisser ensuite la plus grande liberté d'action en ce qui touche mes conseils. Que ceci, je t'en prie, soit bien entendu dans toutes les circonstances.

Oui, mon ami, une vie de solitude pour soi, de dévouement pour autrui, d'indépendance envers tous serait certainement la réalité des rêves de toute âme généreuse; malheureusement, elle n'existe pas sur notre terre. L'indépendance, ce premier des biens, est à elle seule une brillante chimère, et le supérieur qui s'est attiré ta confiance avait bien raison de te dire : « Hélas! où la trouverez-vous? » Que de fois, comme toi, je l'ai désirée au-dessus de tout! Que de fois, dans un salon magnifique ou près d'une table somptueuse, je me suis écriée dans mon cœur : « Mon Dieu! du pain, du repos et la jouissance de moi-même! » Vains désirs, que bien d'autres ont sans doute inutilement formés et qui ne doivent se réaliser que pour un petit nombre. Je dirai avec toi qu'il est heureusement en nous des facultés que nul homme ne peut contraindre et dont le témoignage nous fait oublier bien des injustices; mais, crois-moi, mon Ernest, je puis, par expérience, t'assurer qu'il faut bien des combats pour mettre cette liberté intérieure à l'abri de toute investigation et qu'il est bien difficile de faire comprendre *à ceux qui paient* qu'il est des choses dont on ne doit compte qu'à Dieu et à sa conscience.

Ces vérités sont pénibles à dire, plus pénibles encore à sentir; mais cela *est*, il faut donc avoir le courage de l'envisager. Cependant, alors même que les conditions humaines enchaîneraient toujours, il y aurait encore la grande différence du plus au moins. Comme femme et comme institutrice, j'ai dû n'avoir en partage que le *minimum*: mais, mon bon Ernest, je suis loin d'être convaincue que, par opposition, la plus grande part de cette chère indépendance se trouve dans la carrière que tu dois embrasser. Là particulièment la subordination me fait peur, parce qu'il ne reste aucun moyen de s'y soustraire. Je sais, mon ami, qu'on peut opposer beaucoup d'objections à mes craintes, et, si je ne le pensais pas, mon langage serait probablement plus explicite encore; je sais aussi que je puis être accusée de juger ce que je n'ai pas dû examiner de près; — mais tu avoues toi-même que bien des espérances que tu avais formées se sont évanouies sous tes yeux; comment donc ne serais-je pas portée à craindre pour l'avenir de nouvelles déceptions? Mon Ernest,

mon bien cher ami, pardonne-moi d'ajouter mes inquiétudes à celles de ton propre cœur, sans te rien dire qui puisse résoudre tant de difficultés. Je m'accuse souvent de creuser de plus en plus l'abîme de tes pensées en te portant à les sonder, en les approfondissant avec toi; mais, mon ami, il me serait impossible de te dissimuler la moindre de mes impressions ; pourrais-je par conséquent te cacher celles qui tiennent le premier rang dans mon cœur ?...

Tu dis avec beaucoup de vérité, cher Ernest, que les manœuvres qui font réussir dans la plupart des carrières, et même dans celle de l'enseignement, répugneraient à tes sentiments ; j'ajoute qu'elles pourraient souvent aussi blesser la droiture de ton âme. — L'instruction publique, prise à une certaine hauteur, offre une voie attrayante et noble en ce qu'elle permet une vie studieuse et qu'elle comporte les moyens d'être utile ; mais y arriver est fort difficile, et tout ce qui n'est pas à cette élévation est bien rebutant : comme moi, tu as pu voir ceci de bien près. Remarque cependant que, si je parle de grandes difficultés pour arriver au professorat, je suis loin de croire qu'on ne puisse pas y atteindre; d'autres y arrivent, ce n'est donc pas une chose impossible. D'ailleurs, il faut bien penser qu'il n'est pas une profession où les premiers pas ne soient difficiles. L'enseignement privé est pour un homme une carrière sans perspective qui souvent ne lui laisse pas la possibilité de songer aux jours à venir, et qui l'expose par conséquent à être bien à plaindre dans sa vieillesse. C'est encore une vie où la dépendance et l'assujettissement sont poussés à l'extrême, où il faut sans cesse renoncer à ses goûts et faire le sacrifice d'études chéries pour surveiller ou accompagner des élèves dont l'instruction est souvent hérissée de difficultés par la faiblesse de leurs parents. Elle exige moins de travaux et de fatigue que la carrière de l'enseignement public, et cependant je crois que pour *un homme* cette dernière est bien préférable.

Je ne cherche, mon pauvre ami, à t'embellir aucun tableau : partout, hélas ! je me vois forcée de dire que vivre c'est souffrir et combattre, que se faire un sort est une chose difficile. Cependant, il ne faut pas perdre courage, bien au contraire : si la route est pénible, nous avons beaucoup de forces pour

en franchir les obstacles. Avoir en tout une conscience droite, un but louable, une volonté ferme et constante, c'est avoir déjà acquis le fonds principal sur lequel l'édifice doit reposer. Quoi qu'il arrive, mon bon, mon cher Ernest, tu auras, en tout cas, une coopération active et dévouée. Malheureusement, ce que je puis est bien borné, mais du moins ce peu-là ne te faillira jamais. Courage, mon ami, continue à marcher avec droiture, raison et prudence, et, quel que soit ton choix, tu seras toujours un honnête homme. N'affaiblis jamais ta confiance en moi ; sois bien certain qu'elle me sera toujours chère et sacrée. J'y compterai toute ma vie, comme sur la réciprocité de l'affection sans bornes que je te porte; il est si doux de se sentir une telle force et de pouvoir s'y appuyer sans aucun mélange de crainte !

Depuis bien longtemps, je n'ai pas de nouvelles de notre bonne et chère maman. Sans en concevoir aucune inquiétude particulière, j'en suis profondément attristée, et cela parce que je semble être coupable envers elle d'une négligence qui m'est pourtant bien involontaire. — Depuis près de trois mois, je lui ai promis une remise de fonds que je m'étais mise en mesure de lui adresser. Comme j'habite un pays où je ne connais presque pas une âme et où par conséquent je ne puis rien par moi-même, j'ai été obligée, et je le suis toujours en pareil cas, de m'adresser au père de mes élèves. Il y a d'abord mis beaucoup de retard, comme les riches en mettent toujours, sans mauvaise intention, en affaires d'argent ; puis il s'est absenté et n'est pas encore de retour. Notre pauvre mère m'accuse peut-être, tandis que je n'ai rien négligé pour être exacte à remplir ma promesse ; il n'est pas un moment où je ne songe qu'elle est peut-être dans l'embarras, et que toi-même... Mon Dieu ! cela me désole !... Pourquoi donc les grands ne peuvent-ils pas penser que ceux qui n'ont d'autre fortune que le fruit de leur travail ont besoin de le recevoir régulièrement ! C'est qu'hélas ! mon cher ami, l'homme ne sait entrer que dans les peines qu'il a souffertes, tout le reste n'existe pas pour lui ; que de fois j'ai eu l'occasion de reconnaître cette vérité. Ceci n'est une accusation contre personne ; au contraire, c'est une excuse. — J'espère que bientôt je pourrai lever cette difficulté qui me pèse si lourdement.

Dis-moi, mon ami, à quelle époque commencent tes vacances; je n'oublie pas que tu dois les passer cette année près de notre bonne mère et je veux à l'avance prendre mes mesures pour la réalisation de ce cher projet. Écris-moi, je t'en supplie, quand cela te sera possible. Ah! si tu savais comme je suis heureuse en recevant une lettre de toi! Pauvre Ernest! que mon cœur a souffert en te quittant! Adieu, mon bien cher ami! Aime-moi toujours et sois bien assuré que j'invoque souvent ton souvenir dans les moments où mon âme est oppressée de cette tristesse que l'on retrouve fréquemment sur la terre étrangère, quels que soient les efforts que l'on fasse pour la vaincre. Que ceci ne t'attriste pas, cher Ernest; si j'ai rencontré bien des difficultés dans ma vie, j'ai aussi trouvé en moi bien du courage et j'en puise de nouveau dans la pensée de ta bonne amitié. — Adieu encore! n'oublie jamais que je serai toujours ta première amie.

H. R.

Donne de mes nouvelles à maman, je te prie. Voici mon adresse exacte; il n'est pas nécessaire d'affranchir pour que les lettres me parviennent :

Mademoiselle R..., au château de Clémensow, poste de Zwierziniec, près *Zamosc* (Pologne).

V

MADEMOISELLE RENAN

Au château de Clémensow, poste de Zwierziniec, près Zamosc (Pologne).

Issy, 16 juin 1843.

Ma bonne Henriette,

Tu me pardonneras mon long silence quand tu en connaîtras les motifs. Depuis nos derniers entretiens, il s'est passé bien des choses, qui dans une vie aussi paisible que la mienne peuvent passer pour des événements, et dont je sens plus que jamais le besoin de m'entretenir avec toi. Je n'avais jamais si bien senti quel mal est l'isolement de ses proches,

que dans ces moments de perplexité, dont je vais me soulager en t'offrant le récit. Oh! que je me suis souvent rappelé avec envie ce temps heureux où mes peines n'étaient jamais longues; car je pouvais, en te les confiant, les calmer aussitôt. C'est maintenant, ma bonne Henriette, que j'aurais besoin de ta présence et de tes conseils. Mon Dieu! c'est donc un sort jeté que nous n'apprécierons jamais nos biens que quand il ne nous est plus donné d'en jouir.

La fin de mon séjour à Issy a amené l'époque où l'usage de la maison est d'appeler à la tonsure ceux que l'on en a jugés dignes : effectivement j'ai été du nombre de ceux que MM. les directeurs ont cru devoir inviter à faire ce premier pas de la carrière ecclésiastique. Tu conçois que ceci ne pouvait être un ordre, à peine même un conseil : ce n'était qu'une simple permission dont l'usage était laissé aux réflexions de chacun et aux conseils de son directeur particulier. Tu peux sentir, mais je ne peux t'exprimer toutes les incertitudes et les perplexités où une telle proposition a dû me plonger. Je ne crois ni m'être exagéré, ni m'être dissimulé l'importance de la démarche qui faisait l'objet de mes réflexions. L'engagement que l'on me proposait n'était pas irrévocable : ce n'était pas un vœu, mais c'était une promesse, une promesse faite sur l'honneur et la conscience, une promesse faite à Dieu : or une telle promesse approche bien d'être un vœu. J'ai donc cru qu'elle exigeait avant d'être faite les plus sérieuses méditations, et ma conscience ne me reproche d'avoir omis aucun des moyens qui étaient à ma portée pour m'éclairer.

Les conseils ne m'ont pas manqué : Dieu m'a ménagé un trésor également rare et inestimable dans un directeur d'une sagesse et d'une bonté remarquables : j'ai trouvé en lui un caractère simple et vrai, parfaitement en harmonie avec le mien, et surtout un tact fin et exercé, habile à comprendre et à sentir ce qui ne peut se dire qu'à demi en des matières aussi délicates. Ses conseils ont d'abord penché vers une décision affirmative : à un certain moment même ils ont été positifs : mais mes tentations et mes incertitudes semblaient redoubler à mesure que j'envisageais avec plus de fixité une détermination d'une aussi haute portée.

J'avais d'ailleurs l'exemple de plusieurs de mes amis, qui s'étaient décidés à attendre leur séjour à Saint-Sulpice et l'époque de leurs études théologiques (suivant l'usage généralement établi), pour prendre leur premier engagement. En un mot toutes les difficultés qui m'avaient occupé se sont de nouveau présentées en foule à mon esprit : tes conseils, mes propres réflexions, tout contribuait à augmenter mon anxiété. Je dois, il est vrai, à la vérité de dire que l'idée de faire un pas en arrière de la carrière sacerdotale ne s'est pas présentée à moi : je n'ai jamais envisagé la question que comme un *délai*, et mon directeur m'a engagé à ne pas l'envisager autrement. Mais je n'ai pu lui cacher que ce délai était devenu presque un besoin pour moi. Enfin les nouvelles considérations que je lui ai présentées l'ont emporté sur son premier avis, et il m'a déclaré que puisqu'il n'y avait aucun inconvénient à attendre, et qu'il pouvait y en avoir à précipiter dans ma disposition actuelle, il consentait au délai que je lui demandais. « Mais toujours, ajouta-t-il, séparez la question qui nous occupe de celle de votre vocation à l'état ecclésiastique : elles sont entièrement et absolument distinctes, et vous savez ma décision sur la seconde. »

Voilà, ma bonne Henriette, le simple récit de ce qui s'est passé. Peut-être traiteras-tu ma conduite d'irrésolution : reconnais au moins que le sujet le comportait, s'il en fut jamais. Dieu sait si l'inconstance et la légèreté ont eu quelque part à mes motifs. Si j'ai commis quelque faute, en tout ceci, c'est, peut-être, lorsque l'affaire sembla prendre une tournure plus décisive, de l'avoir présentée à maman sous un point de vue trop positif, et peut-être d'avoir fait naître en elle des espérances qui lui étaient chères et que j'ai ensuite été obligé de lui ravir. C'est là, je te l'avoue, le point qui m'a été de beaucoup le plus sensible : il m'a fallu rappeler tout mon courage pour suivre la voix de ma conscience, contre celle du sang et de la tendresse, dans une occasion où je craignais de causer une vive peine à la plus chérie des mères. Ses lettres ont semblé me témoigner qu'elle n'en avait pas été trop affectée ; néanmoins les terribles appréhensions que j'en ai conçues seront pour moi une grande leçon pour l'avenir.

Du reste, ma bonne Henriette, tu vas peut-être être sur-

prise, quand je te dirai que jamais mes idées sur l'état ecclésiastique n'avaient été plus arrêtées que depuis cette première épreuve à laquelle je viens d'être soumis. Jamais je n'ai cru plus intimement, jamais mes supérieurs ne m'ont assuré avec plus de concert que la volonté de Dieu était que je fusse prêtre. Ce n'est pas que je m'y construise un idéal de bonheur humain. Ni mon caractère, ni l'expérience ne m'y portent. Mais après tout, ma bonne Henriette, c'est folie de nous amuser à courir après une telle chimère, puisqu'elle n'est pas d'ici-bas. Le devoir, la vertu et les jouissances inséparables de l'exercice des facultés nobles, voilà tout ce qu'il est permis et raisonnable à l'homme de rechercher ; la jouissance, dans le sens le plus étendu du mot, n'est pas faite pour lui, il s'épuise en vain à la poursuivre. Le christianisme une fois posé, comme cela se peut rationnellement, il a bien une autre fin à remplir. Rien ne me prouve mieux la divinité de la théorie chrétienne de l'homme et du bonheur, que les reproches mêmes que lui font si amèrement les écoles modernes, d'obliger l'homme à sortir sans cesse de lui-même, à refluer, pour ainsi dire, contre sa nature, à placer son bonheur hors du moi et des jouissances. En vérité, je leur pardonne bien volontiers de n'admettre pas le christianisme ; l'homme n'est pas chrétien par lui-même, mais par Dieu ; ce n'est donc qu'à demi leur faute : mais je ne leur pardonne pas de n'avoir pas vu que cette théorie n'est que l'expression d'un fait, la déchéance et la misère actuelle de l'homme : la simple étude expérimentale de l'homme aurait dû les y conduire.

Ce point établi, le christianisme prouvé, et la volonté de Dieu manifestée, comme j'ai lieu de croire qu'elle l'a été pour moi, la conséquence logique est, ce me semble, inévitable. Il est pourtant une difficulté qui m'a souvent occupé. Supposé même, comme je le crois, que la crainte de me priver de quelques douceurs et peut-être de m'attirer bien des peines, ne soit pas une raison suffisante pour reculer, au moins, me suis-je dit à moi-même, le désir de conserver cette douce liberté et cette honnête indépendance si nécessaire pour la pleine action des facultés intellectuelles et morales, ne pourrait-il pas suffire pour me dispenser d'embrasser une carrière

où je ne puis me dissimuler que je ne saurais guère les trouver?

Voici ce que je me suis répondu : Il y a deux sortes d'indépendance d'esprit, l'une, hardie, présomptueuse, frondant tout ce qui est respectable : celle-là, mon devoir de prêtre me l'interdit; mais quand même j'embrasserais une autre voie, ma conscience et l'amour sincère de la vérité me l'interdiraient encore; ce n'est donc pas de cette sorte d'indépendance qu'il peut être question. Il en est une autre plus sage, respectant ce qui est respectable, ne méprisant ni les croyances ni les personnes, examinant avec calme et bonne foi, usant de sa raison puisque Dieu la lui a donnée pour s'en servir, ne rejetant ni n'adoptant jamais une opinion sur une simple raison d'autorité humaine. Voilà celle qui est permise à tous, et pourquoi ne le serait-elle pas au prêtre? Il est vrai qu'il est soumis sur ce point à un devoir de plus que les autres. C'est de savoir se taire à propos et de garder pour lui sa pensée : car le nombre de ceux qui s'effarouchent de ce qu'ils ne comprennent pas est infini. Mais après tout, est-il donc si pénible de ne penser que pour soi, et n'est-ce pas par un secret mobile de vanité que l'on est si empressé de communiquer ses réflexions aux autres? La loi de silence dont je viens de parler, tout homme qui veut vivre en paix ne doit-il pas se l'imposer? « Il faut avoir une pensée de derrière, dit Pascal, et juger du tout par là; en parlant cependant comme le peuple. » C'est aussi ce que me disait l'habile directeur dont je t'ai déjà dit quelques mots, et qui a tant appuyé sur ce point qu'il semblait en parler par expérience : « Mon cher, me disait-il, si je savais que vous n'eussiez pas la force de vous taire, je vous supplierais de ne pas entrer dans l'état ecclésiastique. — Monsieur, lui ai-je répondu, je me suis consulté, et j'ai cru pouvoir me répondre de la trouver. »

Voilà, ma bonne Henriette, le récit historique de l'état où je me trouve. C'est pour moi une indicible consolation, de songer que j'aurai au moins toujours dans ton cœur un refuge où je pourrai trouver cette liberté qu'il est si difficile de rencontrer hors de soi. Je crois que c'est par un effet tout spécial de bienveillance, que Dieu a ménagé à l'homme, dans les jouissances et l'abandon de la famille, une compensation aux

contraintes auxquelles il est nécessairement soumis par les conditions de la société. J'éprouve souvent beaucoup de plaisir à rêver à ces vieux temps où elle constituait l'unique lien social. On a, dit-on, beaucoup progressé depuis : en vérité, tout est relatif.

Une consolation un peu moins chimérique est celle que j'éprouve à songer qu'avant peu je jouirai de ma bonne mère et de notre cher Alain. Jamais, je crois, je n'avais désiré avec tant d'empressement de les revoir. Les itinéraires sont déjà dressés. Il est décidé que j'irai directement à Tréguier et que, vers la fin des vacances, nous nous rendrons, maman et moi, à Saint-Malo. Maman y fera quelque séjour après mon départ. Serait-ce ici un acheminement à une réunion plus décisive ? Je me permettrais de l'espérer, si les considérations pleines de prudence dont tu me faisais part en ta dernière lettre ne me rendaient bien circonspect en mes désirs dans une affaire aussi délicate. Enfin, ce sera toujours un essai, lequel, comme tu l'as bien senti, devait en être le préliminaire indispensable.

Tu as sans doute appris l'heureuse affaire qu'Alain vient de conclure, en se chargeant de la suite des opérations commerciales de M. Lemonnier. Quoique je sois bien peu à portée d'en apprécier les suites, je m'imagine pourtant qu'elle devra lui être fort avantageuse.

Rassure-moi, ma bonne Henriette, sur les alarmes que m'avait fait concevoir un passage de ta dernière lettre. Tu semblais m'y dire à demi-mot, du moins j'ai cru comprendre, que la famille à laquelle tu t'es attachée semblait peu attentive à payer de retour les immenses sacrifices que tu as faits pour elle, et qu'il te fallait bien des combats pour mettre à l'abri de toute investigation cette liberté intérieure qui est notre premier bien. O mon Henriette, serait-il possible que l'on payât ainsi tes services, et que ce fût là le prix de ton exil ! Dis-moi tout, je t'en supplie, ne mets pas plus de réserve à m'exposer tes peines, que je n'en mets à te confier les miennes. Je souffrirai moins en voyant la triste réalité qu'en songeant que, peut-être, tu en es réduite à concentrer en toi-même des chagrins d'autant plus vifs qu'ils supposent une indigne ingratitude en ceux à qui tu as consacré ta vie. C'était là la plus terrible de mes appré-

hensions. Faudrait-il qu'elle se fût vérifiée? Rassure-moi, je t'en prie. Alain m'a fait passer un billet de deux cents francs pour les frais du voyage et de la fin d'année, et maman m'a parlé d'un envoi plus considérable que tu lui avais fait pour remonter ma garde-robe. C'est donc sur toi que tout cela doit retomber de droit? Pauvre Henriette, que te rendrai-je pour tout ce que je te dois! Dieu sait que le plus grand sacrifice que je lui fais en me consacrant à lui est de renoncer à la pensée, non de te payer de retour, mais de le faire autant que tu le mérites. Ma tendresse y suppléera.

Mon départ aura lieu du 20 au 28 juillet; si donc ta réponse, d'après tes calculs, ne pouvait me parvenir avant cette époque, tu me l'adresseras en Bretagne. J'aimerais pourtant beaucoup à la recevoir ici. Dis-moi donc un peu, est-ce que tu n'aurais pas quelque lueur d'espoir d'un voyage en France avant quelques années, soit en accompagnant tes élèves, ou la famille, ou autrement? Tu m'en avais parlé lors de ton départ. Cette pensée me revient très souvent. Dis-moi si c'est un rêve.

Adieu, ma chère, mon excellente Henriette. Puisque l'unique consolation ici-bas est d'aimer et d'être aimé, aimons-nous sans réserve. Espérons aussi : espérer est toujours un bonheur et souvent un acte de courage. Soutenons-nous par ces pensées : pour moi, je n'aurai jamais de peine incurable tandis que je pourrai m'appuyer sur ton affection. Puisses-tu comprendre combien je sais la reconnaître!

E. RENAN.

VI

MADEMOISELLE RENAN

Palais Zamoyski, Varsovie (Pologne).

Paris, 27 novembre 1843.

C'est avec bonheur, ma chère Henriette, que je reprends la suite de nos entretiens, qu'avaient interrompue les divers changements qui, depuis quelques mois, sont venus rompre la

monotomie accoutumée de mon existence. Mon départ d'Issy, mon voyage à Tréguier et à Saint-Malo, mon installation à Saint-Sulpice sont autant d'événements, qui m'ont fait de très vives, quoique bien différentes impressions. Maintenant que je suis enfin rentré dans le cours ordinaire de ma vie, je viens, ma bonne Henriette, repasser un instant avec toi sur le passé, et essayer de te donner quelque idée de mon état présent. Tu es peut-être le seul être au monde à qui je puisse en faire l'entière confidence, sans voile et sans ménagements.

Le temps de mon séjour à Tréguier a été pour moi, chère Henriette, un vrai temps de bonheur. Il est vrai que j'en avais un extrême besoin : le travail sérieux et assidu auquel je me suis livré durant mes deux années d'Issy, le manque de vacances de l'année dernière, — car je ne compte pas pour vacances celles que j'y ai passées dans une solitude presque absolue — et surtout des peines sensibles que j'ai éprouvées sur la fin de ma seconde année, m'avaient tellement abattu au physique et au moral, que j'en étais devenu méconnaissable. J'ai presque effrayé toutes nos connaissances, et je n'ai pas été peu surpris à la question qu'on m'a parfois adressée, si j'étais enfin remis de *ma maladie*. Tu sais comme dans ce pays on est fécond en hypothèses, surtout sur le compte d'autrui. Quoi qu'il en soit, les soins de notre bonne mère m'ont complètement remis de mes fatigues, et les douceurs que j'ai goûtées auprès d'elle ont dissipé au moins momentanément les soucis qui depuis longtemps obsédaient ma pensée. Je ne crois pas, en effet, avoir jamais passé deux mois plus heureux dans ma vie, surtout à cause du contraste qu'ils faisaient avec le passé.

J'y ai trouvé une vie douce et tranquille, accommodée à mes goûts, une amitié franche et sincère, le plaisir de revoir ma Bretagne, auquel je serai toujours sensible, et par-dessus tout j'y ai trouvé ce cœur si bon, si aimant, si attentif, si sensible qu'on ne saurait trouver qu'en une mère et dont la nôtre est vraiment le modèle. C'est à peine si je l'ai quittée durant ces deux mois, je ne trouvais nulle part autant de douceur qu'avec elle, car nulle part je ne trouvais tant d'abandon, de simplicité, de vérité. J'ai été ravi, ma chère Henriette, de l'état satisfaisant où j'ai trouvé notre mère sous tous les rapports. Sa santé est aussi bonne qu'elle peut l'être à son âge et après une

vie comme la sienne; elle a dans le caractère un courage et même une gaîté qui lui font parfaitement supporter son isolement, et d'ailleurs elle est entourée de tous les égards possibles de la part de nos parents et de tous ses compatriotes : enfin, ma bonne Henriette, c'est un bonheur pour moi d'avoir vu tout cela de mes yeux, et de pouvoir me rassurer complètement sur son état; je suis persuadé que, tant qu'à être séparée de ses enfants, il est impossible que nulle part elle soit mieux.

J'en viens maintenant, ma bonne Henriette, à ce qui me concerne personnellement, et vais commencer par te dire quelques mots de la nouvelle maison que j'habite. Elle ne ressemble guère aux deux par lesquelles j'ai déjà passé. Le régime y est plus large et plus général qu'à Issy. Tout ce qui sentait encore à Issy la maison d'éducation est ici éliminé; en effet, ce sont tous des jeunes gens de vingt à trente ans, ayant, pour la plupart, terminé leurs études ecclésiastiques, et travaillant en leur particulier. Aussi chacun a-t-il, pour ainsi dire, sa vie particulière. Le ton des élèves est excellent, ce sont des égards parfaits, mais une froideur et une indifférence remarquables. L'immense majorité venant des provinces pour y passer un ou deux ans, on se soucie peu d'y faire des connaissances, qu'on ne reverrait plus. C'est donc une vie absolument particulière. D'ailleurs, on est si nombreux (environ deux cent vingt), qu'on se voit à peine l'un l'autre tous les deux ou trois mois. Tu peux juger, d'après cela, que les intimités sont rares. Tu conçois aussi que sur ce grand nombre il doit y avoir bien du *mélange*. Cela est vrai, pourtant le mauvais esprit, l'esprit intrigant, l'esprit envieux, etc., est comprimé, sinon étouffé.

La vie n'a pas ici cette monotonie qui rendait le séjour d'Issy insupportable à ceux qui ne savaient pas réfléchir. Pour moi, je me plaindrais plutôt de sa dissipation, et si je regrette quelque chose à Issy, c'est la douce quoique un peu triste tranquillité dont on y jouissait, à cause du petit nombre des élèves et du calme des lieux. Quant aux directeurs, ce sont encore des attentions et des soins admirables, mais on sent que tout cela est mécanique, que ce sont des hommes accoutumés, depuis vingt à trente ans, à en faire autant au premier venu, et qui n'envisagent en vous que l'élève confié à leur soin, et non votre individualité personnelle. Du reste, j'ai

été surpris du nombre d'hommes distingués et savants qui se trouvent ici réunis. De tous les professeurs, il n'en est aucun qui n'ait un mérite réel, et quelques-uns sont remarquables par leurs talents et leur érudition. Les cours sont faits avec un soin extrême, et l'instruction y est beaucoup plus complète qu'en aucune autre maison ecclésiastique ; en un mot, on y trouve toutes les facilités possibles pour le travail. Quant au matériel, tout est parfait; la propreté même y approche du luxe, tout en s'arrêtant à la limite convenable.

Quant aux études, l'unique, à proprement parler, qui soit ici professée, c'est la théologie avec tous ses accessoires, droit canon, Écriture sainte, etc. L'hébreu est la seule science, indépendante de la théologie, qui y ait un cours spécial. Il y a dans la théologie deux parties bien distinctes, aussi différentes par leur objet que par leur méthode, et pour lesquelles aussi je suis bien différemment disposé. L'une est ce que j'appellerais, pour ainsi dire, partie de démonstration ou apologétique, laquelle établit les principes généraux, les preuves de la religion, de l'Église, etc. La seconde, que j'appellerais partie d'exposition, laquelle, supposant la première, expose les décisions, les dogmes définis par l'Église ou contenus dans les Écritures. La première de ces parties est grande et belle : c'est une vraie philosophie, nécessitant des analyses de l'homme, de la société, des discussions de critique, des recherches toutes expérimentales, en un mot. Elle est liée aux plus hautes questions qui ont préoccupé l'esprit humain, et me semble indispensable à tout homme qui veut réfléchir.

Il n'en est pas de même de la seconde. Sans doute, rien de plus profond que les dogmes qui en font la matière, mais c'est précisément là la source du mal. L'esprit humain a voulu pénétrer ces abîmes et s'y est perdu. En voulant catégoriser et soumettre à la forme de son entendement ce qui est d'un autre ordre de choses, il n'a enfanté que d'inconcevables subtilités, d'inintelligibles explications. Telle est cette seconde partie de la théologie, toute empreinte de la scolastique du moyen âge, moulée encore, pour ainsi dire, sur les formules abstraites et creuses de l'école. Heureusement que cette forme ne fait rien au fond des choses; il y a eu une théologie dogmatique sans scolastique, rien n'empêche qu'elle s'en rende

de nouveau indépendante. Rien n'en prouve mieux la possibilité que la forme si belle et vraie de la théologie apologétique, toute fondée sur des faits et des inductions, ce qui n'empêche pas qu'elle soit d'une profondeur étonnante ; car c'est, à mon sens, une des plus grandes marques de vérité du christianisme, que, pour en prouver la vérité, il faille analyser tout ce qu'il y a de plus profond dans l'homme : son nœud est là. S'il était faux, au contraire, l'analyse ne pourrait que le détruire.

A l'étude de la théologie, j'ai ajouté celle de l'hébreu, et je compte donner à cette dernière une ample part de mes heures de travail. Nous avons un excellent professeur d'une érudition immense et au courant de tout ce que la science moderne a ajouté à cette étude. Il nous a parlé plusieurs fois de ce M. Latouche, dont, ce me semble, je t'ai souvent entendu parler. J'ai entre les mains son ouvrage sur la grammaire hébraïque, et j'ai pris connaissance de sa méthode en général. Ses principes me semblent vrais, mais, autant que j'en puis juger, c'est une tête trop ardente pour construire l'édifice d'une science : il a outré presque tous ses principes, quoique, je le répète, parfaitement vrais en eux-mêmes. Toutefois il y a là des vues excellentes, et surtout une pénétration et un esprit d'observation et de généralisation vraiment rares. C'est aussi le jugement de notre professeur. Nous suivons pour texte des leçons un abrégé français de la grammaire du célèbre Gésénius. Ici encore la palme aux Allemands : ce sont eux qui ont fait de l'hébreu une vraie *science*, toute rationnelle, une géométrie en un mot. Aussi la mémoire y joue-t-elle un rôle très minime. Après tout les difficultés n'y sont que médiocres, dès qu'on s'est accoutumé au mode bizarre de l'écriture sans voyelles, et à la variété des sons qui sont communs à une même lettre. Du reste, cette étude mène à des lois de linguistique si importantes, et est d'une si indispensable nécessité pour entendre le plus ancien et le plus singulier, quand même on ne dirait pas le plus respectable des livres, qu'on ne saurait se repentir d'en payer les avantages par quelques travaux.

Tu t'étonneras peut-être qu'ayant déjà commencé l'allemand, j'aie entrepris l'étude d'une autre langue, avant d'avoir poussé un peu loin la première. S'il faut te faire ma confession, voici le fait. Tu sauras qu'à l'époque où je commençai cette

étude, les finances étant en souffrance, je vécus d'abord en parasite pour les livres, c'est-à-dire qu'au lieu d'acheter grammaire, dictionnaire, auteurs d'explication, etc., je me contentai de les emprunter à un de mes condisciples, qui avait fort cultivé cette étude. Mais il est arrivé par malheur que ce condisciple a quitté la maison, emportant avec lui toute ma bibliothèque allemande. Force donc m'a été d'interrompre pour un temps. Arrivé à Saint-Sulpice, j'aurais pu reprendre la suite de mes études : mais comme j'avais ici l'avantage d'un cours spécial d'hébreu, fait avec un soin et un talent remarquables, tu comprends que j'ai dû préférer la seconde langue à la première, dans laquelle je n'eusse pu me diriger que par mes études particulières.

L'espace va bientôt me manquer, ma bonne Henriette, et je ne t'ai encore rien dit de la grave pensée qui occupe mon esprit, durant tous les instants où il n'est pas rempli par l'étude. Tu la devines sans peine. De nouvelles invitations, quoique nullement impératives, de faire un premier pas, m'ont été adressées presque dès mon entrée dans la maison. Me voilà donc rejeté dans toutes mes incertitudes et mes troubles. Je n'avais été heureux durant les vacances qu'en m'imposant la loi de la plus sévère abstraction à cet égard. C'est maintenant un devoir pour moi de reprendre l'examen, quelque pénible qu'il puisse être. Mon Dieu ! qu'il est dur de se décider si jeune sur une question qui doit avoir l'influence la plus immédiate sur toute l'existence. Mais enfin, ma bonne Henriette, c'est une nécessité entièrement inévitable et, de quelque côté que je me tourne, je suis obligé de la subir. Car enfin, l'éviterais-je en renonçant à l'état ecclésiastique ? Non sans doute ; c'est une décision pour une décision, mais toujours une décision : or ce mot est terrible.

S'il y avait un parti pour éviter la décision, bien certainement je le prendrais ; mais il n'y en a pas : c'est un dilemme d'une inflexible rigueur. A droite ou à gauche, c'est toujours un abîme. Jamais je n'avais compris combien l'action de la Providence est puissante sur les destinées de chaque homme, qu'en voyant combien l'acte le plus influent sur cette destinée est peu en son pouvoir. Car enfin je ne puis me cacher à moi-même que toutes mes réflexions ne peuvent que

fort médiocrement me diriger, vu que l'avenir, qui seul pourrait me donner un point fixe en cette recherche, m'est impitoyablement caché. Oui sans doute, nous sommes *menés*... Heureusement que le chrétien peut ajouter : nous sommes *bien menés*. Voilà à vrai dire la seule consolation logique et vraiment solide.

Du reste, mes idées sont à peu près les mêmes. Les choses en elles-mêmes, abstraction faite des faits. l'*a priori* m'attire, mais l'expérience m'épouvante. Mes réflexions et les faits dont je suis journalièrement témoin ne font que confirmer ces deux tendances opposées. Croirais-tu que déjà j'en puis appeler sur ce point à ma propre expérience ! Si l'espace me le permettait, ma bonne Henriette, je te raconterais diverses choses qui te feraient comprendre que mes craintes ne sont pas imaginaires, et que si je persévère, ce ne sera pas sans sacrifice de moi-même. Il te suffira de savoir que l'envie et le petit esprit ont bien empoisonné les derniers mois de mon séjour à Issy. Heureusement qu'après tout l'avantage m'est resté devant ma conscience et même devant les hommes.

Adieu, ma bonne Henriette. J'attends sans tarder une lettre de toi. Il m'a semblé par les dates que mentionnait le billet de mademoiselle Ulliac[1] que les lettres parviennent plus rapidement de Varsovie. Je serai donc en attente dans quelques jours. Oh ! si tu savais comme tes lettres me rendent heureux ! Ce sont des époques dans ma vie.

Adieu encore une fois : tu connais la confiance sans bornes et la tendre affection de ton

ERNEST.

VII

MADEMOISELLE RENAN,

Palais Zamoyski, Varsovie (Pologne).

Paris, 16 avril 1844.

Ma bonne et chère Henriette,

Je viens me reposer quelques instants avec toi des études et des réflexions qui m'absorbent. Jamais peut-être je n'avais

1. Mademoiselle Ulliac-Trémadeure, amie dévouée de mademoiselle Renan, dont il est parlé dans *Ma sœur Henriette*.

senti plus vivement le besoin de ce doux entretien qu'après six longs mois d'un isolement, qui pourrait paraître intolérable à celui qui ignore ce que peut l'habitude et l'assujétissement de l'esprit par la volonté, pour nous familiariser avec les situations les plus pénibles. Figure-toi que depuis que j'ai dit adieu à notre bonne mère, je n'ai pu trouver que dans tes lettres et dans les siennes cet échange d'affection véritable et désintéressée dont notre pauvre cœur a un besoin si impérieux. Pas un de ces chers entretiens, où deux cœurs se parlent et s'entendent, sans un intermédiaire embarrassant de formes artificielles et d'un langage d'emprunt. Parmi tous ceux qui m'entourent, les uns (heureusement peu nombreux) ne sont guères dignes de posséder mon amitié et ma confiance; les autres, jetés ici en passant, ont leurs affections ailleurs, ou peut-être n'en ont pas du tout, et se soucient fort peu de celui que le hasard a fait asseoir à côté d'eux, et qui sera toujours pour eux un étranger. Figure-toi une de ces vieilles murailles romaines, qu'on dit être composées de pierres juxtaposées sans ciment, voilà exactement l'image de la maison où je passe la plus grande partie de ces années, que le monde appelle les plus belles de la vie. La contiguïté de lieu est l'unique lien qui réunit ces éléments souvent disparates et que des vues bien différentes ont rapprochés les uns des autres.

Aussi c'est vers toi, ma bonne Henriette, c'est vers notre mère chérie, que se porte comme par son propre poids ma pensée, sitôt qu'elle peut en liberté se tourner où l'appellent ses affections. Que de fois je me suis surpris, au milieu de travaux ardus et d'études abstraites, transporté dans cette Pologne dont tu me fais de si tristes tableaux, mais que je ne puis m'empêcher de faire belle et riante, en songeant qu'elle possède l'objet de mes affections! Que de fois encore je me suis figuré réuni avec toi et maman, complétant le délicieux trio. C'est une loi de notre nature de suppléer par des rêves à la réalité. Croirais-tu, ma bonne Henriette, qu'à un moment je me suis cru au moment de les voir s'accomplir. Il y a environ un mois je reçus une lettre de notre bonne mère, et juge avec quel étonnement et quelle joie j'y lis ces mots : « Henriette m'annonce qu'elle va

faire un voyage en France ; nous tâcherons que ce soit à l'époque de tes vacances », etc., etc., etc., en un mot le plus admirable projet qui ait jamais été conçu. Il n'y avait pas jusqu'aux dates, jusqu'au nombre de jours qui n'eût été calculé.

Un si grand projet si peu attendu, si subitement concerté, me fit tomber de surprise ; toutefois tu peux croire qu'il flattait trop agréablement mes désirs les plus chers, pour trouver beaucoup de difficultés dans ma croyance; je crus donc, et moi aussi je me mis à dresser des plans, à enchérir presque sur les rêves de notre bonne mère : il paraît que cette maladie est contagieuse. Toutefois je ne pouvais m'empêcher d'éprouver parfois quelques arrière-pensées : si par hasard notre bonne mère avait plus écouté ses souhaits que les règles de l'interprétation !... si elle avait métamorphosé l'expression d'un désir en une réalité!... Cette possibilité me faisait d'autant plus appréhender, qu'en conférant avec le projet en question mes souvenirs du passé, je ne pouvais m'empêcher d'y voir de trop nombreuses invraisemblances. Enfin une nouvelle lettre m'a prouvé que mes craintes étaient trop bien fondées : « Hélas! mon pauvre Ernest, m'y disait notre bonne mère, j'avais mal compris le passage de la lettre d'Henriette : Madame Gaugain m'a fait remarquer que ce n'est qu'à condition que la famille se décide au voyage de France!...» Quelle déception, ma pauvre Henriette! Cela m'a mis de si mauvaise humeur, que j'ai pensé renoncer pour toujours aux châteaux en Espagne.

Par une coïncidence bien singulière, ma bonne Henriette, ta dernière lettre m'est parvenue le jour, je dirai presque à l'heure même, où, après de longues et pénibles incertitudes, je venais de faire le premier pas de la carrière ecclésiastique. L'avant-veille, j'étais encore dans l'hésitation la plus accablante; maman, personne au monde, excepté celui avec qui j'en devais conférer, n'en savait rien. Je ne ferais que te répéter ce que je t'ai si souvent dépeint, si je voulais te représenter les pensées et les impressions qui se sont succédé dans mon âme, à l'occasion de cette démarche importante. Je ne l'ai faite que parce que je voyais que ne la pas faire, c'était faire la démarche contraire à laquelle après tout je me sentais plus opposé. J'ai

donc dû me décider ; d'autant plus que l'engagement que je contractais n'avait encore absolument rien d'irrévocable devant Dieu et devant les hommes : ce n'était tout au plus que l'expression d'une intention actuelle, sauf l'avenir ; or cette intention, ma conscience me la témoignait.

D'ailleurs, je le répète, reculer encore une fois devant ce pas si peu décisif eût été faire en arrière le pas le plus décisif, eu égard aux circonstances, quoique je puisse t'assurer que je n'ai obéi à nulle détermination étrangère. En me consacrant à Dieu et à ce que je crois la vérité, en la prenant pour mon partage et la portion de mon héritage, selon les paroles que j'ai dû prononcer, en renonçant pour elle aux vanités et aux superfluités, aux folles joies et à ce qu'on appelle les plaisirs, je n'ai fait après tout que ce que j'ai toujours sans hésitation voulu faire. Je n'ai jamais hésité que pour savoir où *était* la vérité, ou si elle voulait que je la servisse dans l'Église, en dépit des difficultés humaines que je ne pouvais me dissimuler. Mais soit que j'eusse embrassé ou non l'état ecclésiastique, je dis plus, quels qu'eussent été mes sentiments sur la religion dans laquelle j'ai cru trouver la vérité, une vie sérieuse et retirée, éloignée des superfluités et des plaisirs eût toujours fixé mon choix : or voilà tout ce que j'ai promis, et ces promesses me paraissent comme le préambule nécessaire de toute recherche vraiment sérieuse, l'initiation indispensable à une vie consacrée à la vérité et à la vertu.

Si j'eusse été chef de quelque école de philosophie, j'eusse imposé à mes disciples la cérémonie que l'Église a instituée au premier pas de la consécration sacerdotale, puisque son esprit se résume dans le renoncement à ce qui n'est ni beau, ni bon, ni vrai, et que, sans ce renoncement, il n'y a pas de philosophie. Si jamais je devenais un homme vain et futile, attaché à ces méprisables biens d'un jour, ou à une opinion plus misérable encore (je ne parle pas de la gloire, qui n'est pas une vanité, quand on sait l'entendre), alors seulement je croirais avoir manqué à ma promesse.

J'ai longtemps réfléchi, ma bonne Henriette, sur la proposition que tu me faisais dans ta dernière lettre par rapport à l'acceptation de quelque place qui me fournît l'occasion de voyager avant mon entrée définitive dans l'état ecclésiastique.

Tu conçois, ma bonne Henriette. que sans pouvoir te donner sur un point si important une décision positive, qui d'ailleurs ne pourrait avoir son effet immédiatement, je conserve précieusement pour l'avenir la possibilité d'user d'un offre si avantageux. Je crois comme toi que rien n'est plus propre à faire connaître les hommes et les choses et à former en nous cette raison, qui ne saurait être le fruit que de l'expérience et du contact avec les hommes. Ce n'est pas, je te l'avoue, que je me croie jamais destiné à être un homme d'action proprement dit, je crois que la pensée serait plutôt mon domaine ; mais je ne laisse pas de croire que, même sous ce rapport, la pratique, sinon l'habitude des voyages, n'ait encore de grands et inappréciables avantages, en élevant l'esprit au-dessus des préjugés partiels et bornés, où est comme resserré de force celui qui n'a respiré que l'atmosphère des opinions de son pays.

Toutefois, je me demande souvent si, eu égard à l'avenir vers lequel se tourneraient mes goûts, ces années qui resteront à ma disposition ne pourraient pas être plus utilement employées à d'autres études. Dans l'état actuel de mes idées, je n'oserais répondre ; tu sens bien que, par là, je ne veux nullement préjudicier à la liberté que je me réserve de prendre à l'avenir une résolution sur ce point. En tout cas, ce ne pourrait guère être avant dix-huit mois ; car je désire passer encore l'année prochaine toute entière à Saint-Sulpice, pour y avancer mes études théologiques et perfectionner celle de l'hébreu, pour laquelle on y trouve des facilités toutes particulières.

Il est plus que probable que l'on me proposera d'aller passer quelques années comme professeur à Saint-Nicolas : cet offre même pourrait assez peu tarder ; mais, quoique ce parti ne fût pas sans avantages, je ne le désire que médiocrement sous d'autres rapports. M. Dupanloup est un homme que j'estime et que j'aime pour l'esprit et pour le cœur : il joint à une pénétration remarquable une générosité de sentiments et une élévation assez rares dans le siècle où nous vivons : mais c'est un fait reconnu de tous que c'est l'homme le plus impérieux que la terre ait porté. Il est vrai que quelques désagréments fort sensibles qu'il vient d'éprouver en suite de ce caractère peuvent porter à croire qu'il profitera de la leçon, si un pareil défaut est corrigible. D'ailleurs. il règne parmi la plus grande partie des

professeurs de cette maison un esprit de petitesse, quelquefois limitrophe du commérage, et qui s'accommoderait fort peu avec le mien. Néanmoins, comme je ne prétendrais pas disputer à M. Dupanloup le gouvernement de sa maison, et que, pour le second inconvénient, on peut toujours s'en mettre à couvert, au moins quant aux influences intérieures, en s'isolant, je ne répugnerais pas à y passer une ou deux années, afin de pouvoir, durant ce temps, fréquenter certains cours, et me livrer à certaines recherches qui ne peuvent se faire commodément qu'à Paris : après quoi, mon rêve serait d'aller m'ensevelir quelque temps au fond de notre Bretagne avec notre mère, pour y ruminer à mon aise les faits que j'aurais amassés et mûrir certaines idées. Je crois que les recherches doivent se faire à Paris, et la méditation et l'élaboration dans le silence et la tranquillité que je ne pourrais mieux trouver que dans notre petit réduit, auprès de ma pauvre mère; d'ailleurs, cela la rendrait quelque temps heureuse, et moi aussi. Mais tu sens bien, ma chère Henriette, que je comprends trop bien notre position, pour oser entrevoir la réalisation de ce dernier point autrement que comme un souhait, tout au plus comme une espérance bien éloignée. Ç'a pourtant été depuis longtemps un élément de tous mes projets. Que de rêves, ma chère Henriette, et que nous serions ridicules si en les formant nous n'en riions nous-mêmes!

Quant à un avenir plus éloigné, bien souvent, il est vrai, il attire aussi ma pensée ; mais je me suis imposé la loi de ne m'en laisser jamais préoccuper. Toutefois, je crois qu'il est utile d'y jeter parfois un coup d'œil pour régler sa marche d'après le point où l'on vise. Or, j'ai déjà des données importantes qui m'assurent que je ne serai pas contre mes inclinations engagé dans une sphère d'occupations disproportionnée à mes goûts et à mes besoins intellectuels. La principale de ces données est l'opinion bien formulée de mes directeurs sur mes aptitudes et la tendance de mon caractère, opinion qui, tu peux le croire, a la plus décisive influence sur l'avenir. Ils me l'ont souvent formellement déclaré, et je me l'étais dit avant eux : le ministère ordinaire, ce qu'on peut appeler le ministère des paroisses, ne serait nullement la fonction convenable à mon esprit.

Mais, dit-on, en dehors de ce ministère, il n'y a que l'instruction, et l'instruction en général, l'instruction surtout pour un ecclésiastique, *dans les circonstances actuelles*, n'est pas une perspective bien riante. Cela est vrai, ma bonne Henriette ; mais je crois qu'il y aurait quelque milieu possible entre ce ministère auquel Dieu ne m'a jamais appelé et la carrière épineuse de l'éducation. Sans le définir, je crois en entrevoir au moins la possibilité. L'archevêque de Paris mûrit actuellement un grand projet : c'est la fondation d'une maison de hautes études, dont les fins seraient assez nombreuses et assez larges pour satisfaire tous les goûts. Mon directeur actuel au séminaire, homme d'un mérite assez distingué, est destiné à en être une des colonnes, et il m'a donné à entendre par plusieurs mots couverts, quand je lui exprimais la crainte qu'on ne m'appliquât à des fonctions peu en harmonie avec mes goûts, qu'il ferait en sorte que, supposé que je le voulusse, la porte m'en fût ouverte. Mais j'avoue que je serais difficile et qu'avant d'y entrer, j'en étudierais de près l'esprit et les constitutions. En tout cas, j'ai un pis aller : ce serait d'entrer au moins pour quelques années dans la société de Saint-Sulpice, où je suis *sûr* d'être reçu à bras ouverts, d'après les propositions même assez explicites que j'en ai reçues, mais auxquelles je n'ai eu garde de rien répondre. Comme ces messieurs ne sont chargés que des grands séminaires, le professorat n'y a pas les épines que présente nécessairement l'enseignement élémentaire et classique. Mais je n'y entrerais qu'à la condition de n'être employé que dans les séminaires du diocèse de Paris, et avec l'intention de m'en retirer au bout de quelques années, comme le font la plupart de ceux qui s'y attachent, car, quoique la réunion de ces messieurs porte le nom de société, parmi eux comme parmi les élèves, la juxtaposition est le seul lien d'agrégation, il n'y a ni engagement ni promesses.

Sans cela, je n'en voudrais pour rien au monde ; je veux absolument me réserver l'espérance de mener un jour cette vie solitaire et privée qui, dans un cercle peu nombreux, mais présidé par l'amitié, a tant de charmes pour celui qui sait penser et sentir. O ma bonne Henriette, c'est là que je te retrouve comme élément nécessaire de mon bonheur ! C'est

toi que Dieu m'a donnée afin d'aimer et d'être aimé de cette amitié pure, que la nature, c'est-à-dire la Providence elle-même, a instituée, et dont elle est d'ailleurs si peu prodigue. Je t'ai exposé tous les rêves qui occupent mon esprit dans ses moments d'oisiveté. A qui les dirais-je, sinon à la confidente de mes pensées les plus intimes, à celle qui ne partage qu'avec une autre un cœur que Dieu a fait capable d'aimer? Quelle qu'en soit la réalisation, ce que je désire par-dessus tout, ce à quoi je me sens prêt à tout sacrifier, ce que je veux toujours conserver, quoique je sente bien que cela soit au-dessus des forces de la nature, ce sont ces principes de droiture et de vérité, qui mettent le bonheur au-dessus des événements fortuits et de tous les efforts des hommes.

J'ai reçu, il y a peu de temps, une lettre de notre bonne mère. Elle est toujours bien portante, gaie, contente, ne vivant que de nous et par nous. Cette pauvre mère est déjà tout en fête, en songeant que dans quelques mois elle me possédera encore : tu penses bien que ma joie ne serait pas moindre que la sienne. Mais, ma pauvre Henriette, je t'avoue que c'est pour moi une pensée bien pénible de songer que c'est au prix de tes fatigues et de ton exil que nous goûtons tout ce bonheur. Cette pensée m'empêche de m'y livrer sans une sorte de scrupule. Quand donc cesseras-tu d'être la seule à ne pas jouir de tes travaux?

Adieu, mon excellente Henriette. Je remercie le ciel de m'avoir donné, dans ton amitié, la compensation de bien des peines, et, dans la confiance dont je peux user envers toi, une ample compensation de la réserve et du silence imposé à mon cœur dans ma vie habituelle. Je calcule les jours qui s'écouleront avant que tu reçoives ma causerie, et je cherche à en induire l'époque où je puis espérer une réponse. Tu conçois combien je la désire. Adieu encore une fois. Celui qui m'a donné mon affection pour toi comprend seul combien elle est vive.

(A suivre.) ERNEST RENAN.

Cl. t.[1]

1. Clerc tonsuré.

UN BONHEUR

I

L'hôtel du baron Paul de Mers, le gentilhomme usinier, ouvre son magnifique portail sur le faubourg Saint-Honoré et prolonge ses vastes jardins jusqu'à l'avenue Gabriel.

Là, par un jour de décembre, dans la salle à manger décorée de panneaux célèbres, le romancier Trévaux déjeunait avec les maîtres du logis, pour les accompagner ensuite, rue de Sèze, visiter une très curieuse exposition de Primitifs.

Les deux hommes portaient le même âge, — environ trente-cinq ans, — bien que Trévaux fût l'aîné de plusieurs années : tous les deux bruns, de taille moyenne, avec l'élégance sobre et le maintien aisé des gens du vrai monde, mais différents de type, de tournure, de façons. L'écrivain représentait l'homme pleinement épanoui, satisfait de la vie et qui sait en tirer les agréments à son usage : large d'épaules, la face colorée, les traits gros, comme écrasés, une courte moustache rude au-dessus de la lèvre épaisse, le geste abondant, la voix forte, le rire éclatant, et, avec tout cela, une distinction naturelle que faisait d'autant mieux valoir ce physique lourd et vulgaire. L'industriel, au contraire, mince, le profil régulier, le teint mat, une fine barbe taillée en pointe, avait dans la mine et dans l'allure je ne sais quoi de délicat, de réservé, de tranquille : la quiétude un peu grave d'une âme régie par l'idée du devoir.

— J'ai bien envie de risquer une niaiserie, dit Trévaux à la maîtresse de la maison, — qui, ayant cueilli dans la corbeille de table une orchidée idéalement rosée, en caressait machinalement son visage : — il est impossible de ne pas comparer la joue et les pétales...

Malgré ses vingt-neuf ans, Jacqueline de Mers gardait sa radieuse carnation de jeune fille. Un visage rose, d'une fraîcheur extraordinaire : un de ces visages qui produisent tout d'abord une sensation d'éblouissement et une vague impression de parfum, comme l'aspect d'une belle fleur. Puis, un cou rond, très blanc ; une nuque délicieuse, bien dégagée sous une torsade haut relevée de cheveux couleur noisette, ce blond rare et exquis ; l'oreille petite, merveilleusement ourlée, toute rose, elle aussi, d'un léger ton de carmin.

— Oh! Trévaux, répliqua-t-elle, le madrigal n'est pas neuf.

— Mais si juste !

Le mari ajouta :

— Bah! Jacqueline, acceptez l'intention.

Elle posa sur Trévaux deux yeux vifs, pénétrants, aux très larges prunelles foncées et brillantes ; de beaux grands yeux de brune dans ce visage de blonde rose à la bouche particulièrement ravissante, les coins relevés lui donnant beaucoup de grâce et d'esprit, les lèvres d'un rouge cerise, humides, un peu charnues, bien vivantes. Elle répondit :

— Oui, j'accepte.

Et là-dessus, elle se leva.

Elle était grande, svelte, très souple dans sa robe en drap velouté d'une fine teinte grise, sa nuance préférée pour le jour. Assurément, cette taille si élégante ne devait rien à la science d'une corsetière, mais tout aux harmonieuses proportions d'un corps superbe.

— On prend le café chez moi, dit-elle.

Cinq minutes après, dans son salon particulier, au premier étage, Jacqueline elle-même servait le café. On apporta le courrier ; Paul de Mers s'en empara vivement. Il attendait d'importantes nouvelles d'affaires et demanda la permission de passer dans son cabinet de travail.

— Toujours à la besogne ! dit le romancier. Malgré tous vos millions, Mers, vous subissez un esclavage.

— Non, j'ai l'habitude et le goût de mon métier. L'usine m'intéresse de toutes les façons. Je suis de ceux que la question sociale préoccupe; et je ne prétends pas en trouver la solution tout seul, mais je tâche d'y aider autrement que par des phrases. Je m'emploie sincèrement à améliorer le sort de l'ouvrier.

— A la bonne heure! s'écria Trévaux. Il y a fort à faire et il n'est que temps...

Jacqueline et Trévaux étaient demeurés seuls. Légèrement renversée sur un canapé, elle contemplait son hôte : assis très à l'aise dans un large fauteuil, il fumait, à petites bouffées, la cigarette russe qu'elle venait de lui offrir.

— Savez-vous que vous paraissez un homme complètement satisfait? dit-elle tout à coup.

Il riposta gaiement :

— C'est bien cela, complètement satisfait. C'est un délicieux moment que celui qui suit un bon repas. Et vous avez, sans conteste, la meilleure table de Paris...

Trévaux ne cachait pas sa gourmandise. On pouvait établir, suivant la fréquence de ses acceptations, la valeur culinaire des maisons où il dînait.

— Et moi, reprit-elle, je suis contente de vous avoir un peu à moi. C'est si rare!

Il repartit avec effusion :

— Eh bien! là, vrai, cette gracieuse parole me fait grand plaisir. Vous avez, j'espère, la pleine assurance que je suis devenu pour vous un ami?

— Je l'ai. J'ai, d'ailleurs, la certitude que ma situation est votre œuvre. Oui, parfaitement; c'est à vous que je dois tout ce que je suis...

— Allons donc! Mettons que j'y ai peut-être aidé... Vous êtes diablement intelligente de le reconnaître...

— Non, vous avez été le bon génie. Un peu malgré vous, ajouta-t-elle en souriant. Je sais... je sais tout.

— Parbleu! je m'en doute bien, depuis longtemps!

— Il n'importe, mon bon ami, poursuivit-elle, — en appuyant sur le qualificatif. — Je vous ai obligé à revenir sur mon compte, j'en suis très fière, et les petits dissentiments passés ne peuvent qu'affermir notre sympathie... acquise. Et puis, j'ai le pres-

sentiment — moi qui ne crois guère à ces machines-là — que votre influence s'étendra sur toute ma vie...

— Mon amitié, en tout cas.

Trévaux s'était levé, pour jeter dans la cheminée sa cigarette éteinte.

— Ah çà ! mon ami, — demanda Jacqueline dès qu'il se fut rassis, — qu'est-ce donc que le bonheur ?

Un peu interloqué, il se dressa dans son fauteuil. Puis, de sa voix de fanfare :

— Le bonheur ? mais c'est vous, tout simplement !... Belle, jeune, une santé magnifique, adorée du meilleur des maris, puissamment riche, intelligente, spirituelle, et, par-dessus le marché, grande artiste...

Elle interrompit avec impatience :

—Non, non, pas de personnalités... Je vous en prie, répondez-moi sérieusement. Qu'est-ce que le bonheur, en général ?

— En général ? Bigre ! voilà qui m'embarrasse...

— Dites tout de même.

— Je ne sais comment dire. Le bonheur, c'est un mot.

— Sans doute ! Après ?

— Vous tenez absolument à une définition ?

— J'y tiens.

— Eh bien ! à mon sens, ce qu'on appelle le bonheur, c'est l'espoir.

Elle le regarda sans avoir l'air de comprendre.

— Absolument ! poursuivit-il : espoir en Dieu, espoir en la créature, espoir en son génie, en son étoile, en son métier, en son commerce, même espoir aux courses !... Tout est là, dans l'espérance. Notez bien que c'est à la fois la dépense nécessaire de notre activité et la confiance dans le résultat de cette activité !... Même le mourant retrouve encore une parcelle de joie quand il espère guérir.

Elle se pencha vers lui.

— Eh bien ! mon ami, savez-vous que je me demande, moi, si je suis heureuse ?

— Allons donc !

— C'est que je n'espère rien, moi. Depuis cinq ans, j'ai tout épuisé. J'ai satisfait tous mes désirs. Quelle étrange impuissance ! Si l'on m'enlevait une seule de ces bagatelles,

que j'ai tant convoitées, j'en souffrirais, certainement, et je ne suis plus capable d'en jouir. Le croiriez-vous? mon chant ne me donne plus ce plaisir intense du succès. Je suis lasse, même des bravos mérités.

— Ah! femme!... changeante et insatiable!

— Est-ce vraiment parce que je suis femme?

— Non, c'est l'histoire de tous les intelligents trop comblés...

Soudain, il s'arrêta, et, promenant son regard sur l'opulence royale qui les entourait :

— Eh bien! oui, dit-il, quelque chose manque ici : c'est l'enfant.

Elle fit « non » de la tête. Et, d'un air résolu :

— Voyez à quel point je veux être sincère avec vous. Non, l'enfant ne me manque pas. Je tiens, avant tout, à ma taille et à mon teint. Et puis, j'ai la terreur de la souffrance.

A cette déclaration d'un égoïsme si puissant, Trévaux ne put retenir un mouvement de surprise peinée. D'un ton sérieux, il riposta :

— Prenez garde! si l'on met toute sa vie en soi-même, on risque fort de se faire banqueroute.

Elle n'eut pas le temps de répliquer. Son mari entrait.

— Mon Dieu! Jacqueline, j'espère que je ne vous ai pas fait trop attendre, dit-il, — avec l'empressement d'un amoureux sans cesse occupé à devancer le moindre caprice. — J'ai dû écrire à Blainville...

— Non : il est une heure et demie; nous partirons à deux heures.

— Donc, mon bon, ajouta Trévaux, vous avez tout loisir de fumer une cigarette... Mais, sapristi! je crois bien que vous ne fumez plus?

— Ah! dit Jacqueline à son mari, qui s'était assis auprès d'elle sur le canapé, ce n'est pas moi qui vous en empêche.

— C'est moi qui, naturellement, conçois le dégoût d'une jolie femme pour l'odeur du tabac.

— Mon cher, s'écria Trévaux, vous êtes héroïque!

Et, rallumant une seconde cigarette, offerte encore par Jacqueline, il demanda :

— Que se passe-t-il à Blainville?

— Rien de trop inquiétant, répondit Mers, pour l'instant, du moins. Hier, nouvelle réunion d'ouvriers lamineurs et chauffeurs. Ah! on sent bien là-dessous des menaces de grève. Je voudrais, surtout, persuader au lieu de sévir.

— Mon ami, dit Trévaux avec une pointe d'émotion, vous êtes le plus brave cœur que je connaisse.

— Mais non, mais non, je cherche à remplir mon devoir, c'est tout.

Légèrement agacée, Jacqueline coupa net:

— Paul, si vous demandiez mon chapeau?

— Ici?

— Oui.

Il sonna. Sur l'ordre donné au valet de pied, la femme de chambre parut bientôt avec le chapeau et la pelisse de velours gris doublée de zibeline.

N'ayant pas à refaire son visage, qui se passait même de poudre, elle mettait une certaine coquetterie à s'attifer sans minutie. Le chapeau vivement fixé, Mers, dans son incessant besoin de s'occuper d'elle, s'approcha pour aider la camériste à poser l'ample manteau; Jacqueline dit brusquement:

— Non, laissez, mon ami...

Sans un mot, il s'éloigna, mais son visage trahit, malgré lui, un dépit mêlé de peine.

Jacqueline prête, ils descendirent tous les trois et prirent place dans le landau qui attendait sous la marquise monumentale. On partit.

Trévaux, soudainement édifié, percevait chacun de ces indices qui dénoncent chez la femme le commencement de l'indifférence: les petits agacements, la froideur du ton, cette façon inconsciente de s'adresser exclusivement à l'étranger dans la causerie. Déjà, peut-être, Jacqueline se laissait aimer, voilà tout, lassée par cette tendresse sans défaillance. Même, par moments, son humeur devenait agressive. Durant le trajet, son mari fut réprimandé plusieurs fois: il avait laissé tomber le mouchoir, il ne retrouvait pas immédiatement le carnet déposé dans une des poches de la voiture, il marchait sur le manteau. Enfin, les deux hommes reparlant de Blainville et des préoccupations qui, aujourd'hui, pouvaient hanter tout grand industriel, Jacqueline interrompit avec impatience:

— Voyons ! mon ami, c'est très beau, votre Blainville, et vous êtes un excellent usinier, on le sait. Mais le sujet manque d'agrément, de nouveauté surtout.

Puis, se tournant vers Trévaux :

— J'ai donné rendez-vous aux Sergy, et à Flora, naturellement.

On arrivait. Le valet de pied ouvrit la portière : Paul en se levant le premier, frôla du bras la tête de sa femme.

— Dieu ! que vous êtes maladroit ! dit-elle durement.

Il affecta un grand calme et demanda :

— Vous êtes souffrante?

— Pas du tout.

— Alors, ma chère, prenez garde, vous devenez au moins nerveuse.

Tous trois étaient descendus. Trévaux entraîna vivement Jacqueline.

— Allons! allons! lui dit-il à l'oreille, — masquant sous un petit rire un intérêt très amical, — décidément, la femme a besoin d'être battue.

Le produit de cette exposition était destiné à une œuvre de bienfaisance : on avait décrété que ce jour d'ouverture serait une solennité. Toutes les toiles étant prêtées par des gens du monde, ils s'étaient réservé les entrées, généreusement tarifées à un louis. C'était donc une affluence choisie qui se pressait à travers la galerie, se précipitait par l'escalier, pour remplir ce coquet salon de la peinture, si avantageusement éclairé. L'arrivée de la baronne de Mers fit sensation.

— C'est tout de même bon d'être belle ! lui dit Trévaux.

— Bah ! toujours la même histoire : je n'y pourrais renoncer, et je n'y suis plus sensible.

Son oncle et sa tante Sergy se trouvaient là, comme elle l'avait annoncé, avec leur fille, Flora de Novaray.

Au milieu de la salle, le trio avait accaparé l'un des divans de velours grenat et quelques chaises : il tenait salon.

— Bon ! nous sommes signalés, dit Jacqueline.

Soixante-douze ans, très droit, très alerte, portant haut sa tête fine à longs favoris blancs, souriant et satisfait, surtout de lui-même, M. de Sergy venait à leur rencontre. Dès qu'il

les eut rejoints, il dit avec un accent précieux, qui détachait chaque syllabe :

— A la bonne heure ! vous êtes à peu près exacts. Mais, Jacqueline, où donc est mon neveu ?

— Soyez rassuré : il suit.

— Parfait ! nous avons gardé des sièges pour vous, sans oublier le cher maître.

Mais le « cher maître », déjà, ne s'appartenait plus. Autour de lui, c'était l'assaut des belles amies.

— Trévaux ! Trévaux !...

Toutes les femmes le connaissaient, comme toutes avaient lu ses livres. Chacune, presque sans variante, aurait pu raconter sa vie, son talent.

Trévaux, fils d'un premier président, et destiné lui-même à la magistrature, avait tout planté là, vers la trentaine, pour s'improviser romancier. De la verve, du naturel, des principes religieux, l'entente parfaite de l'élégance, une pointe de sentimentalité, tout cela formait un talent moyen, mais agréable, un art facile et décent qui, par une chance heureuse, enchanta les femmes, ces arbitres souveraines du roman. Il est si rare qu'un auteur sache le monde ! Elles se retrouvaient en ces portraits calqués par un des leurs. Aussi lui livraient-elles volontiers leurs petites histoires, quittes pour en mettre les moins édifiantes au compte d'une amie. Autant que le confident et le romancier, elles adoraient le convive. Il les amusait, les intéressait, les intriguait, l'anecdote parfois hardie sauvée par le ton, le tact, la subtilité de l'expression, et surtout par ce respect sincère qui les traitait un peu en déesses. Très laid, il leur semblait presque beau d'énergie puissante, de belle humeur saine, d'esprit jeune, alerte, primesautier, intarissable. Il passait pour un cavalier remarquable, on citait ses chevaux. Enfin, exception rare, l'homme de ses livres : le mondain doublant l'écrivain, ou plutôt déguisant l'écrivain.

Tandis que M. de Sergy s'emparait glorieusement de son neveu, Jacqueline s'installait auprès de sa vieille tante, à cheveux couleur d'épis très murs, frisés comme une perruque de poupée. Debout, sa cousine Flora, au minois chiffonné de « Lisette » maigre, surveillait Trévaux, qui manœuvrait, du reste, pour se rapprocher du groupe.

Dès qu'il fut tout près, elle s'assit, affectant de ne pas le voir.

— Tiens, vous êtes là, vous! dit-elle d'une petite voix aigrelette, comme il la saluait avec une déférence marquée.

Il se mit à son côté.

— Vous qui n'aimez pas la chaleur, reprit-elle, je vous avertis qu'on jouit ici d'une atmosphère d'étuve.

Il répliqua, d'un ton sincère:

— Vous savez qu'auprès de vous tout m'est agrément.

En réalité, plus que les tableaux, c'étaient les gens que l'on regardait. Toute réunion parisienne est affaire de papotages, exhibition de toilettes, concours de beauté, occasion de flirt.

Madame de Sergy ne se lassait pas de citer les noms, multipliant les saluts, toujours appliquée à prouver le grand nombre de ses relations.

— Ah! le duc Fred! dit-elle.

Elle désignait ainsi, à quelques pas d'eux, un jeune homme qui causait debout, un joli blond de taille moyenne, mais bien prise, le monocle à l'œil, la longue moustache rousse crânement relevée, le profil un peu sec, ayant réellement grand air.

— Parfaitement! fit Jacqueline, c'est le duc Fred.

Le duc Frédéric de Vigneulles, un des grands et purs noms de France, le représentant le plus accompli de la jeune génération élégante: à des façons anglaises de sportsman, il joignait le ton tranchant, le scepticisme froid, la blague tranquille, l'esprit de club aiguisé d'une pointe d'originalité, beaucoup de goût dans les petites choses auxquelles il attachait une importance capitale; puis, très crâne à l'occasion, prodigue d'argent et de santé, n'aimant plus la femme, mais très indulgent aux filles, religieux d'apparence et peut-être de conviction, capable d'un acte chevaleresque pour soutenir le parti, et d'un rôle politique avisé; capable aussi, victime des courses et du baccara, de finir par une alliance avec Chicago. Vêtu avec une étonnante minutie de recherche, dans cette banalité morne du costume moderne, il imposait la mode. On lui devait la boutonnière d'œillets blancs, qu'il portait en toute saison. Brillant conducteur de *mail*, incomparable ordonnateur de fêtes de charité. Enfin, une très grande dame, audacieusement excentrique, affichant sa passion pour lui

quand il atteignait à peine ses vingt ans, l'avait baptisé de ce diminutif, bientôt répandu dans tous les mondes, et qui semblait devenu son seul nom.

— C'est singulier ! reprit Jacqueline, je ne connais vraiment ce garçon-là que depuis avant-hier.

Et pourtant, depuis son mariage, depuis cinq ans, elle le rencontrait un peu partout. Il paraissait même à son jour, le samedi, très rarement, sans qu'elle eût jamais pris le temps ni que la fantaisie l'eût prise de causer avec lui. Donc, l'avant-veille, à une vente de charité, il avait imaginé un boniment devant sa boutique : un entrain étourdissant, un comique d'autant plus irrésistible avec ce flegme altier, des saillies extraordinaires, des bouffonneries imprévues ; bref, un accent, des expressions, toute une manière à lui de pitre muscadin.

— C'est vrai, dit Trévaux, il sait être drôle.

Le duc Fred les avait reconnus. Sur un sourire de Jacqueline, il se permit d'approcher.

— Vous vous êtes sauvé l'autre jour, lui dit-elle, sans que j'aie pu vous remercier selon votre mérite.

Il s'inclina froidement.

— Vraiment, madame, vous me rendez confus.

Les saluts échangés, Jacqueline montra une chaise au duc Fred. Il s'assit.

— J'ai bien envie de vous faire la cour, monsieur de Vigneulles, dit en minaudant madame de Sergy.

— Grand Dieu ! madame, vous me permettrez, au moins, de renverser les rôles.

— Je voudrais vous enrégimenter dans « la Flora ». C'est le nom de notre petite troupe de comédie, dont ma fille est la marraine !...

— Et l'étoile, ajouta galamment Trévaux.

Madame de Sergy désigna son mari.

— Voici notre directeur...

— Le plus parfait des régisseurs ! appuya Trévaux.

Le vieillard répliqua, de son ton emphatique :

— Régisseur, oui : c'est là, maintenant, toute ma charge. Parfait, j'y tâche.

Il se leva pour rejoindre son neveu qui regardait les tableaux. Madame de Sergy poursuivit sa requête :

— Allons! monsieur de Vigneulles, je vous inscris parmi les nôtres.

— Oh! madame, je ne mérite pas une telle faveur.

— Mais si, mais si! vous êtes, paraît-il, un comédien merveilleux.

— Moi? je ne peux jouer que les saltimbanques!

Il répondait avec d'autant plus de politesse à toutes ces avances qu'il voulait s'y dérober, ayant toujours fui les cabotins Sergy et leur salon. Au reste, on ne savait jamais trop, avec lui, où finissait la politesse, où commençait la raillerie. Cependant, comme la dame blonde insistait, il l'interrompit, légèrement impatienté.

— Par-dessus le marché, madame, je déteste la comédie.

Flora, ainsi attaquée, fit la moue, et, de son accent pointu:

— Monsieur de Vigneulles, vous passez pour être très original.

— Oh! madame, vous me flattez!

— Franchement, vous y tâchez, au moins?

— Non, madame, je n'y tâche même pas. Je suis persuadé, au contraire, que nous avons tous une tendance à la singerie... ce qui explique l'universel cabotinage.

Trévaux voulut soutenir Flora.

— C'est égal! Il faut avouer que les gens du monde ont parfois du talent.

— Oui, car vous en avez, vous, mon cher!...

Le ton était aimable et franc. Le duc Fred voyait surtout dans Trévaux l'homme bien élevé, à qui ne messied pas trop le métier d'écrivain, qui sait distinguer un cob d'un carrossier, et les conduire. En conséquence, il lui témoignait une certaine familiarité qui, chez lui, dénotait l'estime.

— Est-il vrai, mon cher duc, demanda le romancier, que vous êtes candidat dans l'Orne?

— C'est vrai.

— Quelle idée! s'écria Flora, non sans quelque malice.

— Le duc Fred, député! ajouta Jacqueline. Eh bien! non, je ne vous vois pas.

Il répliqua fort posément:

— On se fait à tout, vous verrez ça.

Mers et M. de Sergy reparaissant, le duc Fred se leva.

— N'oubliez pas, lui dit Jacqueline, que je suis chez moi le samedi.

— Merci, madame : je m'en souviendrai certainement.

Dès qu'il eut pris congé, avec sa façon sèchement correcte, Flora, qui ne pardonnait guère les petites piqûres faites à son amour-propre, se mit à railler toute cette importance étudiée qui recouvrait la nullité, l'ignorance.

— Que veux-tu? riposta Jacqueline, tout le monde ne fait pas des livres... Et demande à Trévaux s'il faut s'en plaindre!

— Grand Dieu! c'est déjà l'avalanche! s'écria Trévaux.

Il ajouta que chacun, ici-bas, avait sa mission : le duc Fred semblait fabriqué pour être décoratif.

— C'est un homme d'écurie, s'écria étourdiment madame de Sergy.

Sur un signe de son mari, elle ajouta, penaude :

— Oh! cher maître, ce n'est pas comme vous... C'est Pégase, vous, qui vous emporte!

On était là depuis une heure quand madame de Sergy, soudainement prise de sa migraine, parla de se retirer. Mais Flora désirait faire, au moins, le tour de la salle : M. de Sergy, désolé de quitter sa fille, dut se résigner à accompagner sa femme ; les Mers reconduiraient leur cousine.

En la petite déroute de ce départ, Jacqueline aperçut Trévaux qui parlait bas à Flora. Aussitôt « l'étoile » éclata de rire.

— Mon Dieu ! que les hommes sont bêtes !

— Quelle trouvaille ! dit Jacqueline en riant aussi.

— Merci pour nous tous, murmura Trévaux piqué, et pour moi en particulier.

— Il n'y a pas de quoi, répondit Flora, entraînant sa cousine pour se rapprocher enfin des tableaux.

Durant toute l'après-midi, Mers et Jacqueline avaient évité de se parler. Mais, si le sourire de la jeune femme affirmait toute sa gaieté reconquise, la mine du mari trahissait l'invincible tristesse.

Pour la sortie, Mers, tout naturellement, accompagnait Flora ; Trévaux offrit son bras à Jacqueline.

— Vous savez, dit-elle, — comme ils descendaient lentement l'escalier, presque portés par la foule, — j'ai deviné... Décidément, ça marche avec Flora?

Il répliqua, de son air tout rond :

— Si ça marchait, je ne vous l'avouerais pas... Au contraire, elle est invulnérable votre cousine. Depuis six mois, je dépense pour elle ma meilleure encre et le plus fin de mon esprit. Résultat : on lit mes épîtres en famille. Il paraît que je suis catalogué,

— Bah ! Flora catalogue ?

— Je suis le dossier n° 7.

Jacqueline éclata de rire :

— C'est très drôle !

— Pour eux.

Elle reprit, vivement :

— Tout de même, vous continuez ?

— Oui, oui, oui, je continue... L'obstacle, parbleu !... C'est l'inconnu qui crée le désir, cette forme vive de l'espérance !...

Dès que les deux femmes furent assises dans le landau, Jacqueline dit charitablement au romancier :

— Allons ! montez ! on vous mettra au cercle.

Flora laissée rue Saint-Florentin, chez ses parents, Trévaux descendit rue Boissy-d'Anglas ; après quoi, le landau fila vers l'hôtel, les époux toujours plongés dans le silence de leur première bouderie.

A son insu, Trévaux venait de jeter en cette âme avide et rassasiée le germe des pensées malsaines. Toute surprise devant l'amour tenace du romancier pour sa cousine, Jacqueline se répétait ses paroles : « C'est l'inconnu qui crée le désir... »

Cependant, le landau arrêté sous la marquise, M. de Mers ne pouvait se dispenser, devant ses gens, d'aider sa femme à descendre. Sitôt dans le vestibule, elle se précipita pour gagner le premier étage. Mais, comme elle pénétrait dans son salon, il la suivit et referma la porte sur eux.

Un moment, il resta immobile, tandis qu'elle défaisait son manteau. Puis, d'une voix profondément altérée :

— Voyons ! dit-il. Pourquoi me fais-tu souffrir ?

Elle haussa légèrement les épaules :

— Vraiment, mon ami, c'est de l'enfantillage !...

Un peu nerveuse, elle s'assit dans un fauteuil. Il s'agenouilla presque devant elle :

— De l'enfantillage, soit! Mais comprends donc: je ne puis être insensible à tes accès d'humeur, qui me jettent dans cette horrible crainte... oui, peut-être, te détaches-tu de moi? Pour te plaire, je suis prêt à tout, tu le sais; toutes les concessions, tous les sacrifices, j'y suis résolu. Mais ne joue pas avec ma tendresse. Ne laisse pas s'éveiller cette idée que tu serais de celles qui se lassent d'être trop aimées, et qui ont, à la fois, la sottise et la cruauté du cœur... Non, je t'ai placée trop haut dans mon affection! J'ai besoin de croire en ton âme. Du jour, vois-tu, où tu m'enlèverais ma foi, tu n'entendrais aucune plainte, aucun reproche; mais tu m'aurais bien perdu... Tu ne serais qu'une ombre vite évanouie. Tu n'existerais plus pour moi.

Aussitôt, comme pour démentir la dureté de ses paroles, il la saisit à pleins bras, et, la serrant contre lui, il répéta, presque avec des larmes:

— Je t'aime! je t'aime!

II

Jacqueline disait vrai: elle devait à Trévaux sa prodigieuse fortune.

Cinq ans auparavant, les Sergy inauguraient au Théâtre d'application ces galas mondains qui sont devenus une mode. Pour la circonstance, le romancier célèbre avait écrit sa première œuvre dramatique, dans laquelle, sur une vraie scène, allaient se produire Flora de Novaray et son mari, ainsi que madame de Sergy.

Il est des hasards qui tiennent du destin. Le jour même de la représentation, dînant au cercle, Trévaux retrouvait le baron Paul de Mers qui, justement, venait de quitter le deuil; et, presque de force, il l'entraînait à « la Bodinière ».

A cette époque, déjà, le jeune industriel comptait parmi les « personnalités parisiennes ». Son père, de vieille noblesse, possesseur, dès sa majorité, d'une fortune considérable et sorti de l'École polytechnique, avait eu l'idée extraordinaire, pour un homme de sa naissance, de créer ces fameuses usines

de Blainville, réalisant ainsi un double rêve de travailleur et de philanthrope. Il avait satisfait une autre ambition en épousant celle qu'il aimait : une jeune fille pauvre et très belle. Le monde avait assisté à ce spectacle presque incroyable d'une félicité honnête et parfaite ; félicité courte, du reste, la baronne de Mers étant morte en donnant la vie à son fils, que le veuf inconsolable éleva dans une retraite austère. Cependant, parvenu à l'âge d'homme, Paul de Mers, membre du Jockey et de l'Union, comme son père, et titulaire à l'Opéra d'une des grandes loges d'avant-scène, rouvrait, chaque hiver, le somptueux hôtel de l'avenue Gabriel. Puis, frappé par la mort de ce père admirable, il s'était cloîtré durant deux longues années. Sa rentrée en ce milieu mondain paraissait donc une sorte de résurrection.

Il ne connaissait les Sergy que de vue. Présenté par Trévaux, ce spectateur d'importance fut accueilli avec enthousiasme. La salle était comble ; mais M. de Sergy voulut le caser avec sa famille. On traversa un minuscule foyer sur lequel ouvrait une loge en retrait, sorte de baignoire où des femmes étaient assises ; vivement, le vieillard présenta le baron de Mers à madame de Novaray, la mère de son gendre, et partit avec Trévaux.

Un peu interloqué, le jeune homme hésitait, en arrière de deux vieilles dames, énormes, qui remplissaient à peu près la baignoire, lorsqu'il entendit ces mots :

— Voici une chaise libre, monsieur.

Il n'est pas douteux que certaines voix produisent sur certains de nous un effet très particulier : celle-ci lui sembla d'une suavité indicible. Il s'avança dans la loge : retournée vers lui, une jeune fille était debout. Simplement coiffée de jolis cheveux noisette, légers, voltigeants ; vêtue d'une robe rose qui découvrait de ravissantes épaules, à la fois pleines et délicates, des bras ronds et fermes, au coude très fin ; blanche, rayonnante, elle lui apparut « la femme » : celle qui réalise la beauté parfaite, celle qui fait palpiter l'être entier, qui s'empare de la chair, — révélation soudaine de la volupté.

Et pourtant elle n'était pas belle, classiquement belle de lignes et de type. Mais sa fraîcheur, sa couleur étaient d'un incomparable éclat. Exubérante de vie, elle captivait par

l'ensemble harmonieux, surtout par cet attrait singulier de blonde brune, fait de puissance et de douceur, d'agréments opposés, de saisissants contrastes qui semblent réunir, mêler toutes les séductions. Enfin, elle était du très petit nombre de celles où l'on n'admettrait aucun changement, pas même la retouche la plus légère du dessin parfois incorrect, tant cette incorrection impose l'irrésistible charme.

Madame de Novaray la lui nomma :

— Mademoiselle Jacqueline Randon.

Ces corvées mondaines se ressemblent toutes : la chambrée, silencieuse, attentive par force, affectant l'admiration, étouffant les désobligeantes remarques, échangeant les malicieux clins d'œil qui dénoncent la gaucherie des gestes, la fausseté du ton, les défaillances de mémoire, toutes ces faiblesses enfin de l'amateur, si inférieur au moindre professionnel. Ce qui étonnait, surtout, c'était la puérilité de cette première œuvre dramatique du romancier en vogue : action indifférente, banale, d'un naïf suranné, ridicule. A demi-voix, madame de Novaray s'appliquait à démontrer la supériorité de son fils, l'élève d'un grand artiste, sur sa belle-fille, qui dédaignait toute méthode. En réalité, le mari et la femme manquaient également de talent.

Mais qu'importait à Paul de Mers? Durant toute cette représentation, il ne vit que l'affriolante Jacqueline. Assis derrière elle, il se sentait vraiment enveloppé, étreint, l'étoffe de la jupe débordant sur ses pieds ; presque sous ses lèvres, les belles épaules nues à la chair si fine, délicate et ferme, fascinante, une chair de fleur.

A la fin du spectacle, en aidant la jeune fille à s'emmitoufler dans sa petite mante rose à bordure de cygne, il effleura de ses mains les beaux bras nus, restés froids comme du marbre sous la chaleur étouffante, et il la quitta enivré, appartenant à la charmeuse qui le captait de son être tout entier : voix, regard, sourire, chair.

Le lendemain matin, Paul tombait chez Trévaux, qui habitait, rue de Miroménil, un tout petit rez-de-chaussée annexé à de très belles écuries.

L'auteur interrompit les compliments obligés pour demander avec insistance :

— Voyons, cher ami, quelle était l'impression, autour de vous ?

— Mais... bonne.

— Vous savez, c'est toute la vérité que je réclame.

— Ma foi ! peut-être, de ci, de là, quelques petites longueurs...

— Mais non, mais non ! tout ce qui se dit est nécessaire à l'action.

Paul se garda d'insister et reprit aussitôt :

— Qui est-ce, mademoiselle Randon ?

— C'est « la cousine pauvre ».

Et Trévaux raconta ce qu'il savait.

Cette rose Jacqueline était fille d'une sœur de madame de Sergy : une demoiselle de Grède qui avait épousé un M. Randon, bien né, riche et faisant quelque figure à Angers. Viveur et joueur, comme beaucoup d'Angevins, il avait recherché les placements trop avantageux, qui le ruinèrent ainsi que sa femme. Par chance, il leur restait une façon de petit domaine qui représentait un revenu d'environ cinq mille livres. C'est là que les Randon vivaient, absolument retirés du monde, honorables et très fiers dans cette pauvreté relative. Depuis le désastre, madame Randon refusait obstinément de se montrer à Paris ; pour la première fois, cet hiver, elle avait confié Jacqueline à sa tante, avec l'espérance, peut-être, d'un de ces hasards qui servent les jolies filles sans dot.

Paul de Mers était ravi de ces renseignements. Ayant toujours eu le dégoût des aventures, il n'enviait que l'amour dans le mariage, et tel était son rêve : la vraie jeune fille élevée en dehors de Paris, dans un milieu très simple. C'est qu'il reconnaissait bien sa faiblesse, épouvanté devant certaines unions : d'avance, il se jugeait incapable de lutter contre la mondaine qui ne voit dans son mari qu'un banquier chargé de la produire au bal. Enfin, à l'exemple de son père, il eût voulu, pour la femme aimée, être le dispensateur de toutes les joies.

Trévaux pénétrait à fond cette nature d'homme sage, fidèle, dévoué, spécialement né, lui semblait-il, pour le mariage. Il convenait volontiers qu'avec sa fortune Mers avait raison d'épouser une fille pauvre qui lui plaisait. Cependant, le psychologue avoua ses défiances.

— Une jeune fille, c'est une promesse... voilà tout. A vous dire vrai, je n'aime pas, pour le mari, cette chair grisante, l'avidité de ces grands yeux brillants, l'étonnante coquetterie des gestes, des expressions de cette provinciale, cette irrésistible séduction à laquelle, vous-même, l'homme sérieux et maître de lui-même, avez d'emblée succombé. Enfin, une blonde brune est deux fois femme. C'est le double guêpier!

En forme de conclusion, Mers répliqua nettement :

— Il ne s'agit pas là, mon ami, d'un coup de tête de collégien. Oui, mademoiselle Randon a produit sur moi une très vive impression. Pourtant, je ne suis pas prêt à l'épouser, mais disposé à en examiner la possibilité ; donc, à me rapprocher d'elle pour essayer de la connaître. Et je compte sur vous pour m'ouvrir la maison Sergy.

Telle avait été la participation involontaire du romancier à ce double avenir.

Ce que Trévaux n'avait pu révéler, c'était l'effet de la ruine sur l'éducation de Jacqueline Randon. Elle avait six ans, quand ses parents s'étaient comme terrés dans la vieille maison de village : sorte de gentilhommière déchue, enclose d'assez bonnes vignes dont le rendement demeurait leur unique subsistance. Les Randon étaient fiers, mais non stoïques. Jacqueline grandit sans sourires, sans joies, presque sans caresses, dans un ménage à la diable, entre un père chagrin, irascible, violent, et une mère larmoyante, aigrie, incapable d'ordre, de volonté, de dévoûment, d'affection. A huit ans, toute la vie se résumait pour la fillette dans ces mots : « Nous n'avons plus les moyens... », qu'elle entendait sans en pénétrer le sens, n'ayant l'occasion ni d'un désir ni d'une comparaison dans cette implacable solitude. Mais, à dix ans, placée dans un couvent d'Angers, elle avait bientôt compris. Auprès de ses compagnes, appartenant aux meilleures familles de cette aristocratique et opulente contrée, quelle humiliation pour elle que le dénûment du trousseau, des jouets, jusqu'à l'insuffisance des choses utiles aux classes ! On n'imagine pas ce que l'orgueil d'un enfant peut souffrir. Jacqueline apprit à dissimuler ses convoitises et ses déceptions. Elle inventait d'adroits prétextes pour se dérober aux appels de quête et aux petits

arrangements de pique-niques ; feignait le dédain des friandises et des poupées quand, aux jours de sortie, elle rentrait les mains vides ; repoussait héroïquement les générosités des camarades. Mais, ardente au travail, quoique naturellement paresseuse, elle voulut à toute force conquérir une supériorité, être d'une façon quelconque « la première ». Servie par une remarquable intelligence, elle devint l'élève prodige, admirée et enviée de ses compagnes, adulée et gâtée de ses maîtresses.

Le temps des vacances redevenait le temps d'épreuve. A mesure qu'elle grandissait, qu'elle comprenait mieux, la maison de famille lui semblait d'autant plus insupportable. Son père, complètement détaché, abusait des longues absences, tandis que sa mère s'abandonnait aux lamentations, aussi désemparée qu'aux premiers jours de la catastrophe. Madame Randon avait le chagrin bavard, l'injustice d'imposer son humeur acariâtre. Les récriminations contre son mari s'augmentaient maintenant des jérémiades sur l'avenir de sa fille. Quand Jacqueline, triomphante, lui rapportait, à pleins bras, les beaux prix à tranches dorées, elle se détournait avec amertume.

— A quoi bon ? cela ne donne pas des rentes.

A dix-huit ans, Jacqueline rentra bien triste dans son village. Mais sa verte jeunesse nourrissait l'espoir. Si jolie et si séduisante, comment le mariage ne lui apporterait-il pas la délivrance prochaine, avec la facilité de satisfaire ses fantaisies, et, par-dessus tout, son amour excessif de la toilette ? Car, pas un instant, elle n'admettait le mari pauvre diable, lui offrant une maisonnette de campagne ou quelque mesquine « position » à Angers. Ce mari, d'ailleurs, ne prenait aucune forme dans son imagination ardente : il représentait seulement la richesse, cette richesse constamment regrettée autour d'elle, cette richesse qui l'avait tant humiliée au couvent et qui dispensait toutes les satisfactions de la vie.

Dans ce rêve unique, incessant, les mois, les années passèrent. En vain, Jacqueline s'attifait, l'été, de robes d'indienne claire, lavées à la maison ; en vain, elle promenait par le village sa fraîche personne, soignant sa grâce, son allure, acquérant toute seule un charme impérieux et subtil, fait de naturel, de santé, de volonté, de coquetterie : les amoureux ne se montraient pas. Aucun des jeunes châtelains d'alentour,

rencontrés à cheval sur les routes, ne risqua la moindre démarche.

Et les vingt-quatre ans avaient sonné, dissipant toutes les illusions de la fille sans dot. Soudain l'offre de la tante Sergy réveilla les ambitions, leur ouvrant un champ nouveau. Mais Paris n'est-il pas encore le plus brutal révélateur? Dès la première semaine, Jacqueline reconnaissait le néant de ses songes et, par surcroît, apprenait à douter d'elle. Mal coiffée, mal habillée, il lui parut qu'elle se découvrait tout à coup sotte, gauche, désorientée, affreusement provinciale. Cependant, l'initiation fut rapide. Vite, elle utilisa les fins cheveux noisette, qu'il suffisait de laisser bouffer à leur gré. La tante fit présent d'une robe rose, simple, mais gentiment troussée; Jacqueline, d'ailleurs, devait garder toute sa vie ce don si rare d'être jolie par elle-même, sans que sa toilette semblât jamais une parure; malheureusement, si elle triomphait au bal, tout se bornait aux hommages d'un soir. Que de fois elle avait entendu derrière son dos cette appellation de « cousine pauvre », qui glaçait subitement le zèle des danseurs!

Enfin, le printemps était venu, enterrant comme à jamais toute espérance; l'heure du départ approchait, et, cette fois, c'était bien la vie qui se murait, lorsqu'un hasard la mettait en présence du baron de Mers. Du premier regard, elle avait deviné l'impérieuse victoire de sa chair rose. Et, tout à coup réveillée, sa fougueuse imagination l'emportait en un rêve fou: une fortune immense, un beau nom! Paris!... toutes les satisfactions, toutes les royautés!

Durant un long mois, ce fut une cour discrète, presque une défense contre lui-même. Comme il se l'était imposé, Paul s'approchait de Jacqueline surtout pour étudier l'âme qu'il ignorait. A la surprise de l'attrait sensuel avait succédé, chez lui, une tendresse réfléchie, hésitante, presque chaste, pour celle qui pouvait devenir sa femme, c'est-à-dire la créature éperdument, mais respectueusement adorée. Habile par instinct, elle recevait l'hommage avec une simplicité haute qui semblait, à la fois, le dédain de l'argent et la conscience de sa valeur personnelle. Il s'avançait d'autant plus qu'elle se retirait, charmé par le tact, la grâce réservée, la dignité de

cette jolie créature en laquelle, avec les agréments d'une fine intelligence, il croyait voir un sens droit, un grand cœur. Bref, ses exigences d'homme sage ainsi satisfaites, l'amoureux se donnait libre carrière. Peu à peu il confiait ses aspirations, ses ambitions d'amour, ses espérances, ses plans d'avenir. Il contait sa jeunesse grave auprès du veuf désolé qui lui enseignait, par son propre exemple, l'infini du sentiment avec le goût du travail, le besoin de se sentir utile. Pénétré de cette croyance que le bonheur réside dans le mariage, il poursuivait un rêve unique : l'union absolue de deux êtres dévoués l'un à l'autre, se tenant lieu de tout l'un par l'autre. Il avait ainsi gardé intactes ses tendresses, toujours se défiant d'une irréparable méprise. Entre temps, il avait perdu son père. Durant ces deux dernières années, il s'était dévoué tout entier à l'usine créée par ce philanthrope... Jacqueline savait écouter, approuvant de son joli sourire qui inspirait la foi entière, l'absolue confiance.

Enfin, il fit sa demande. Les Sergy n'y pouvaient croire. Eh quoi ! cette petite provinciale sans le sou, jolie surtout par sa fraîcheur, allait devenir une des reines de Paris!... La mère et la fille se révoltaient, à l'idée que la parente si humble les éclipserait désormais par l'argent et par le titre, qui manquait à leur nom. Cependant, c'était leur parente: elles finirent par reconnaître que le prestige d'une telle alliance ne pouvait manquer de rejaillir sur la famille.

Quelle revanche pour la « cousine pauvre » ! Du jour au lendemain, elle devenait l'idole. Sous le patronage de sa tante, elle visita le somptueux hôtel de l'avenue Gabriel et passa une journée à Blainville : une contrée semée d'ateliers, de hauts fourneaux, vaste comme un monde, monde de fer, de flammes, d'outils gigantesques, de machines immenses, tout cela soumis à l'homme qui était son esclave à elle. Son contrat lui constituait une dot de plusieurs millions et assurait à son père et à sa mère cent mille livres de rente.

Ce fut donc un de ces mariages cités parmi les événements parisiens. Puis, sur le yacht du baron de Mers, aménagé pour le voyage de noces avec la coquetterie et le confort d'un nid d'amants, ils parcoururent les fiords de Norvège, délicieux en juin.

Jacqueline gardait, au fond d'elle, l'étonnement d'une pareille fortune. Elle contemplait, émerveillée, les nombreux et exquis raffinements de l'installation et du service, indifférente aux paysages qui se déroulaient. Cependant, le plus beau spectacle était en elle : elle admirait sa radieuse destinée.

Comme elle, d'ailleurs, Paul de Mers ne regardait vraiment qu'en lui-même, extasié, absorbé par sa passion. Amant et mari, il gardait, jusque dans ses effusions les plus ardentes, le respect de celle qui portait son nom. Jacqueline croyait sincèrement répondre à cet amour éperdu, reconnaissante au dispensateur de ces merveilles. Pourtant, malgré son humeur aimable, sa spirituelle gaieté, elle conservait une sorte de réserve fière qui ajoutait un piquant toujours neuf de conquête aux douceurs de la possession. Comme toutes les grandes séductrices, même dans l'abandon, elle restait la déesse.

Dès l'hiver suivant, la baronne de Mers prenait rang parmi les mondaines. D'emblée, elle avait discerné le parti le plus savant à tirer de sa personne : sa principale beauté consistait dans la vérité.

Parfaite de forme, magnifique de carnation, elle inaugura une manière charmante de taille aisée, habillée à miracle de souples draperies; des étoffes inédites, — toujours roses pour ses robes du soir, — des dentelles sans rivales, des modèles particuliers, tout cela lui constituait une façon de parure très rare et très coûteuse, mais d'un effet très simple. Elle avait trouvé dans sa corbeille un diamant de la grosseur d'une petite noix, catalogué parmi les gemmes célèbres. Elle le portait souvent, mais à l'exclusion de tous autres bijoux, jeté sur ses cheveux comme une étoile.

Son salon, bientôt, fut un centre à la fois aristocratique, intellectuel et artistique. Toutefois, la musique n'était là qu'un accompagnement de la causerie. La salle de spectacle, tant réclamée par Flora de Novaray, ne devait jamais exister.

— Tu as beau dire, ma chère, répliquait Jacqueline aux instances de sa cousine, le Théâtre-Français était inventé avant moi, ce n'est pas ma faute.

Mais cette créature si prodigieusement comblée voulait encore la gloire du talent. Jeune fille, elle n'avait pu produire sa voix superbe, faute d'argent pour prendre des leçons. Du-

rant deux longues années, en secret, elle s'astreignit au labeur des commencements, à la tâche ardue de l'émission, aux insipides exercices du mécanisme, enfin à l'étude minutieuse et continue. Ce fut chez elle, un soir, que, pour la première fois, on l'entendit. Les trois immenses salons de l'hôtel de Mers se trouvaient tapissés, murailles et plafonds, d'azalées roses. Les serres de Blainville, prétendait-on, avaient pu fournir cette tenture de féerie. Sur ce fond de fleurs, à sa couleur, la chanteuse apparut, vraiment fleur elle-même, absolument merveilleuse dans ses draperies d'un vieil alençon unique. Son succès fut un triomphe, et un triomphe réel : capable de discerner la franchise des bravos, elle en goûta d'autant mieux l'ivresse.

N'était-ce pas un bonheur, en effet, un bonheur accompli, que cette existence de femme adorée, belle, riche, intelligente, possédant toutes les royautés, jusqu'à celle de l'art?

III

Le samedi suivant, comme elle était encore seule, Jacqueline vit entrer le duc Fred. Elle lui tendit gaiement la main.

— Mes compliments! C'est bien de tenir ses promesses. J'espère que vous me délaisserez moins cette année que les autres hivers. Au fait, jusqu'à présent, pourquoi êtes-vous venu si peu chez moi?

Il se taisait.

— Répondez!

— Non, je risquerais d'être insolent.

— Insolent?

— Oui, si je disais la vérité.

— La vérité sur quoi?

— Sur la rareté de mes visites.

— Par exemple!... je la veux tout de suite, entendez-vous.

— Soit!... Eh bien, j'attendais.

— Vous attendiez quoi?

— Ah! c'est pour le coup, si je vous répondais franchement, que vous me mettriez à la porte!

L'aparté interrompu par de nouveaux arrivants, elle lui fit du doigt un gentil geste de menace :

— Soyez tranquille, il faudra vous expliquer !...

Quelques instants après, comme elle revenait d'accompagner jusqu'au seuil du salon une visiteuse d'importance, elle arrêta le duc Fred qui sortait.

— Vite, lui dit-elle, le mot du mystère !

— Impossible.

— Si je vous en priais ?

— Je serais désolé de vous refuser, mais je vous refuserais... maintenant.

— Maintenant ? Alors, plus tard ?...

— Peut-être.

Elle sourit, fort amusée.

— Venez donc le mardi soir : on cause mieux...

Exact à l'appel, le mardi suivant, le duc de Vigneulles parut tôt dans la soirée. Jacqueline lui fit compliment de son obéissance.

— Non, ne me félicitez pas, répliqua-t-il : je suis très égoïste et ne cède qu'à mon plaisir.

— C'est bien ainsi que je l'entends !

Auprès des femmes, toute manière peut réussir. Ce très joli duc, alliant la mièvre élégance d'un mignon aux allures décidées d'un sportsman, ne se confondait pas en flatteries : il opérait surtout par la critique, comme arbitre suprême de la toilette. Ses nombreuses amies lui demandaient ses conseils, elles s'y soumettaient. Son jugement fort recherché conférait un privilège flatteur.

Vers le milieu de la soirée, Jacqueline vint s'asseoir dans un groupe de coquettes qu'il semblait présider. On causait toilette, comme par hasard !

— Monsieur de Vigneulles, dit soudain Jacqueline d'un ton d'admiration sincère, savez-vous que vous vous entendez en chiffons mieux que nous autres femmes ?

— Naturellement... parce que vous subissez la mode.

Il développa sa théorie : la plupart s'ignorent, inhabiles à accommoder leurs avantages ; presque toutes ont assez d'agréments pour en fabriquer une manière de beauté, avec l'aide du savoir-faire.

Un instant plus tard, le petit cercle s'étant rompu, Jacqueline, restée seule avec le duc Fred, lui demanda :

— A mon tour... Que pensez-vous de ma façon, à moi, de m'accommoder ?

Il commença par approuver le choix de cette couleur rose qui se fondait si bien avec le ton de sa peau, comme une particularité fort heureuse; puis, le naturel du teint, cette originalité moins accessible encore, et la taille sans cuirasse, qui révélait la forme vraie; enfin, l'absence de parfum qui permettait de saisir la pureté de son haleine... Mais il eût préféré le « décolleté », qui montre l'attache du bras.

— Chez vous, la chute de l'épaule doit être jolie, n'est-ce pas? ajouta-t-il.

Elle répondit en riant :

— Je crois qu'elle n'est pas mal.

— Ensuite... la coiffure vaporeuse, c'est bien; mais je voudrais la nuque plus découverte. La vôtre mérite d'être montrée... Est-ce vrai ?

Elle répliqua, toujours riante :

— Peut-être.

C'était une des coquetteries de Jacqueline de rester sans gants à ses petits mardis. Le regard du jeune homme se porta sur ses jolies mains nues qui jouaient avec son éventail. Il demanda :

— Voulez-vous me permettre encore une remarque?

— Parfaitement.

— Changez votre manicure,

— C'est ma femme de chambre qui m'arrange les ongles.

— Eh bien! ils sont trop pointus... Ah! ce n'est pas facile d'arriver à l'amande parfaitement dessinée, allongée...

— Je parie que vous auriez l'artiste voulue?

— Oui.

— Alors, adressez-la-moi, dit-elle en se levant.

Le duc ne s'y trompait pas : pour cette adulée, la critique, au moins, semblait une nouveauté. Ce lui fut soudain une occupation, en même temps qu'une excitation, de corriger les erreurs signalées par ce maître.

Donc, huit jours plus tard, elle inaugurait le décolleté, qui montrait toute la ligne de l'épaule et l'attache du bras, en effet

charmante. Sa coiffure avait également subi le changement indiqué. Il la félicita.

— Ah ! dit-elle, votre manicure est venue...

Elle lui tendit l'adorable petite main dont les ongles vraiment ressemblaient à de fines amandes de nacre.

— Parfait, déclara-t-il.

A quelque temps de là, Jacqueline dînait chez sa tante. Comme elle entrait dans le salon, elle faillit s'arrêter, stupéfaite. Auprès de M. de Sergy, lequel adossé à la cheminée, pérorait de son air important, c'était bien le duc Fred, en personne.

Les Sergy — prétendant relier « les deux Paris artistiques », rive droite et rive gauche, — habitaient, rue Saint-Florentin, un entresol très vaste, meublé bourgeoisement de faux objets anciens, garni et chamarré de tentures de peluche, la salle de billard convertie en salle de spectacle. « Le père de Flora », ainsi qu'il s'intitulait lui-même, alliait deux prétentions : être gentilhomme et cabotin. Il croyait sincèrement garder à la France les traditions de haut maintien du siècle dernier, ainsi que la causerie coquette, badine, finement musquée, intérêt charmant et suprême de ces existences oisives et spirituelles, toutes remplies par la galanterie, joli et facile semblant de l'amour. Ses modèles aimables ayant volontiers joué la comédie, jeune, il avait été un comédien zélé ; il montrait un régisseur convaincu dans le vétéran. Bref, comme disait Trévaux, le parodiste pieux du XVIIIe siècle.

Quant à madame de Sergy, toujours mince à se briser, obstinément blonde, coiffée en folles bouclettes, habillée d'étoffes claires, portant un ridicule, faisant la révérence, elle donnait assez bien l'idée d'une vieille poupée maladroitement ravivée au pastel. Éprise de son mari comme à vingt ans, elle demeurait sa collaboratrice active, toujours sur la brèche, piochant quelque rôle et préparant les sujets de causerie de ses huitaines. Leur fille avait forcément hérité de la « théâtromanie » de ses parents : c'était en qualité de jeune premier que M. de Novaray avait conquis son titre de gendre. Hélas! la rivalité crée la discorde. Déjà les amis se divisaient : le camp Sergy, le camp Novaray.

Tel qu'il est encore à l'heure présente, le salon Sergy con-

serve le premier rang parmi les cénacles du genre. Chaque jeudi, il se tient là des assises cérémonieuses et doctorales; on disserte, dissèque, juge, critique, condamne, frondant à la fois l'Académie, le Conservatoire et le Théâtre-Français, que la maison prétend surpasser. De jeunes et jolies femmes parent agréablement la pédante assemblée. Enrôlées déjà dans « la Flora », elles suivent les cours en vogue et font imprimer leurs notes un peu prises au hasard, mêlant ainsi les deux cabotinages : celui du bas-bleu et celui de la « diseuse », avides surtout d'être citées par les journaux.

Depuis un moment déjà, madame de Mers était assise et le duc ne l'avait pas encore saluée. Il paraissait attendre qu'elle eût répondu à toutes les salutations, même à celle de Trévaux, retenu et bientôt rappelé par Flora. Alors, seulement, il s'approcha: un colloque très animé s'établit à voix basse :

— Eh bien ! oui, c'est moi.

— Par quel miracle?

— Voulez-vous prendre la peine de regarder ma boutonnière?

— Bah! votre œillet blanc est devenu rose?

— Votre couleur.

— Grand Dieu! mais c'est une déclaration!

— S'il vous convient d'en juger ainsi, répliqua-t-il, toujours debout devant elle, dans l'attitude la plus déférente.

— Donc, c'est pour moi que vous voici dans cette maison... assommante, disiez-vous.

— Qui ne m'assomme plus, puisque vous y êtes.

— Oh! oh! de la galanterie!... De votre part, c'est tout à fait amusant.

— Soit, amusez-vous. Soyez tranquille, d'ailleurs, je n'aurai jamais rien de Werther, ni autres bonshommes de roman ou de tragédie.

On annonça le dîner. Le duc Fred dut offrir son bras à madame de Sergy. Mais Jacqueline, à table, se trouva son autre voisine. Et, dès le potage, comme la maîtresse de la maison inclinait ses folles bouclettes sur la gauche, vers Trévaux, Jacqueline demanda, presque sans remuer les lèvres :

— Ainsi, vous avez fait votre paix avec ma tante. Contez-moi ça !

Paix très facile. Il avait rendu une visite un peu longue, feignant d'être converti, de s'intéresser à « la Flora ». En attendant une représentation très prochaine, on l'avait convié à ces agapes où on lui octroyait la place enviée.

— A la droite de ma tante ?

— Oui !... c'est bien cela que je voulais dire...

Ces dîners de la rue Saint-Florentin étaient prétextes à joutes littéraires et artistiques. Là, surtout, rivalisaient les deux camps représentés par la blonde madame de Sergy et l'énorme madame de Novaray, les deux belles-mères.

Sans plus tarder, la discussion s'ouvrit : M. de Sergy déclara sentencieusement que les femmes de théâtre manquent toutes de distinction.

— Et puis, ajouta madame de Sergy, qui s'étudiait cependant à vibrer et à moduler, ces gens-là ont trop d'école.

— Ça vous gêne ? demanda madame de Novaray.

— Oui, ils jouent trop bien, c'est insupportable.

— Pour ceux qui jouent moins bien qu'eux, j'imagine... mais pour vous ?

Trévaux, interpellé, essaya de mettre l'accord : à talent égal, ou même avec un talent un peu moindre, une femme du monde peut représenter mieux qu'une actrice un personnage dont elle a tout naturellement la parfaite connaissance.

L'un à côté de l'autre, Jacqueline et le duc Rob restaient fort indifférents au litige. Ils continuèrent de causer, durant tout le repas, sans même prendre garde, un seul instant, à l'entretien général, où madame de Sergy plaçait quelques citations préparées à loisir.

On prenait le café dans le grand salon. Malgré la solennité de la maison, c'était là, comme partout, un moment de détente, chaque invité semblant avoir conquis enfin le droit de causer à son gré. Pour Trévaux, c'était l'instant du triomphe. Ses dévotes, en général jeunes et jolies, se disputaient la joie de l'entourer, de le servir, de lui parler, de l'admirer.

Idole de la maison, Trévaux lui devait sa renommée, s'il fallait en croire madame de Sergy, attachée à la gloire du romancier dès sa première nouvelle : — une satire vraiment drôle du salon Sergy où elle avait reconnu un salon de la rive gauche, qu'elle exécrait et poursuivait de ses moqueries. —

Aussi considérait-elle Trévaux comme sa chose. Elle ne l'appelait jamais que « le maître ». Et, celui-ci raillait l'appellation, lorsqu'elle s'adressait aux confrères ; mais, pour son compte, il laissait dire.

En fait, quoique blasé sur l'encens, Trévaux savourait ce fanatisme féminin : il évitait seulement les airs olympiens, ayant trop de goût pour poser en demi-dieu, préférant bénéficier en simple mortel des revenants-bons de l'auteur. Il s'abandonnait donc à sa verve et rendait ses oracles le plus gaiement du monde. A l'envi, elles l'interrogeaient sur son travail, ce qui l'horripilait : il redoutait, par-dessus tout, de déflorer son œuvre et de se laisser voler une idée, vite colportée par des femmes glorieuses de paraître renseignées. Pourtant il semblait se prêter aux interrogatoires, écoutait, parfois même réclamait un conseil. C'était une de ses finesses d'insinuer à chacune qu'elle était un peu sa collaboratrice, et même son modèle, moyen de l'intéresser doublement à son succès.

Jacqueline s'était assise devant la cheminée ; elle chauffait les pointes de ses souliers, — qu'elle portait trop larges, pour ne pas déformer ses pieds petits et minces. — M. de Sergy s'approcha d'elle.

— Jacqueline, votre mari refuse de me suivre au fumoir, il se fait un scrupule de vous rapporter l'odeur du tabac.

Elle répliqua aimablement :

— Emmenez-le, mon oncle ! pour une fois, je la subirai.

Le duc appartenait à ce clan de plus en plus nombreux des jeunes gens qui ne fument pas : il s'installa sur un tabouret auprès du fauteuil de Jacqueline.

— Les bénéfices de la propreté, dit-il avec un flegme comique.

— Vous êtes dur !

— Jamais assez contre ce vice idiot et gênant.

Ils se trouvaient là comme en tête à tête, Trévaux tenant cercle dans la pièce voisine.

— A propos, lui demanda-t-elle tout à coup, vous me devez toujours une réponse, vous savez ?

— Ah !

— Vous souvenez-vous que je vous ai demandé pourquoi vous étiez si rare les années précédentes ?

— Je m'en souviens.

— Pour me répondre, vous attendiez, paraît-il, et vous me diriez cela plus tard... Est-il venu ce plus tard ?

Il la regarda.

— J'ai grande envie de le croire.

— Alors, croyez et parlez !... Encore une absurdité, j'en suis sûre.

— Absolument.

— Ça ne fait rien, j'écoute.

— Vous ordonnez ?

— J'ordonne.

— Eh bien, je suis un piètre raisonneur, mais un grand fataliste.... Après ça, je suis peut-être fataliste, parce que je manque de raisonnement, ou pas raisonneur parce que je suis fataliste... N'importe, voilà le cas. Je vous ai rencontrée pour la première fois, à l'ambassade d'Angleterre, il y a cinq ans. Dans le vestibule, vous avez laissé tomber votre éventail; je l'ai ramassé et vous l'ai rendu. A cette minute, à cette seconde, j'ai senti que vous, madame, qui êtes là, vous m'appartiendriez.

Il avait débité tout cela de son ton froidement railleur, comme il eût raconté une chose très simple, en jouant avec son monocle, tandis que Jacqueline s'éventait lentement.

— Vous êtes d'un burlesque achevé ! répliqua-t-elle, un peu interloquée.

Mais, entrant aussitôt dans le jeu, elle ajouta :

— L'éventail, c'est celui-ci...

— Je le reconnais.

Elle poursuivit crânement :

— Donc, vous m'avez trouvée ainsi toute désignée, toute marquée d'avance, comme une de vos victimes ?

— Victime ? Non, Dieu merci ! le genre bourreau n'est pas mon genre.

— Alors ?

— Alors ?... Je ne raisonne jamais, moi : c'est le métier de Trévaux. En vous voyant, je me suis dit : voici une femme qui sera à moi.

— Tout simplement ?

— Tout simplement.

— Bon ! mais je ne comprends pas que, pour amener ce rapprochement fatal, vous vous soyez tenu éloigné...

— Parbleu ! vous veniez de vous marier. Un mariage d'amour !... Après le coup de foudre... d'avertissement, je vous suivis des yeux une partie de la soirée, et je conclus : trois ans de fidélité parfaite, une année d'indifférence, une autre de lassitude. La sixième...

— Elle cédera.

— J'en suis certain.

— Non, vraiment, dit-elle en riant à pleines lèvres, vous êtes le bouffon le plus plaisant que j'aie jamais rencontré.

Moins sûre d'elle, Jacqueline se serait révoltée de l'impertinence. Mais, dominant de si haut, elle ne pouvait pas même admettre une intention d'outrage : elle était égayée seulement par l'étrangeté, le ridicule même de l'histoire.

— Ainsi, reprit-elle, vous m'aimez à peu près depuis cinq ans ?

— Pardon, je n'ai pas dit que je vous aime.

— Comment ! pas même ?

— J'ai dit que vous seriez à moi, voilà tout, sans phrases... je ne sais pas en faire.

— Très bien. Mais vous auriez pu, au moins, venir juger, de temps à autre, votre petite réserve... guetter le moment opportun de l'attaque.

— Je l'ai fait. D'abord, je vous rencontrais forcément dans le monde ; puis, je suis venu plusieurs fois chez vous, ce qui me permettait de suivre l'évolution.

Les fumeurs commençaient à revenir dans le grand salon.

— Vite, reprit-elle, encore une question. A cette vente de charité, quand vous vous êtes chargé de la parade pour ma boutique, était-ce par hasard ?

— Non.

— Alors, vous aviez estimé l'heure venue de conquérir ?

— D'essayer.

— Eh bien ! voyez comme vous avez réussi !

Il répliqua fort tranquillement :

— Mieux que je ne l'espérais.

Elle replia brusquement son éventail.

— Décidément, vous soutenez la charge jusqu'au bout.

Les fumeurs avaient tous reparu. De nombreux invités survenaient pour la soirée. M. de Sergy s'occupait de faire placer

un paravent et quelques accessoires : Flora allait réciter un monologue. En parente dévouée, Jacqueline se leva pour se rapprocher de la petite scène improvisée. Et, comme le duc Fred, se levant aussi, regardait la porte ·

— Vous, dit-elle, vous allez filer. Bonsoir, mon amoureux !

— Prenez garde, c'est vous qui le dites.

Ce fut ainsi que se noua leur camaraderie singulière, qui n'avait rien de l'amour, rien même de la galanterie ni de la coquetterie. On eût dit, de part et d'autre, une sorte de jeu absurde qu'ils soutenaient avec un égal entrain ; lui, affectant la paisible confiance dans le résultat : elle, autorisant la folle recherche, sans qu'elle admît toutefois la moindre suite à cette baroque aventure : tout se réduisait pour Jacqueline à un amusement très neuf, qui pimentait son fade bonheur.

Quoi qu'il en fût, le duc Fred montrait l'assiduité d'un amoureux. Il avait le don d'imaginer des fêtes et des atours, de rester en verve toute la durée des cotillons, de les conduire avec brio ; le talent des racontars piquants, des imitations cocasses, de la farce réellement bouffonne. Jacqueline goûtait cette inépuisable drôlerie de bateleur avec la hautaine tenue d'un élégant de race. Sa toilette déjà soumise au jugement de ce fin connaisseur, elle lui permettait de régenter son train de maison et ses équipages ; il se montrait pour elle, presque autant que pour lui, extrêmement soucieux du moindre détail, aussitôt qu'il s'agissait de représentation et de costume. Enfin, dans l'abandon de cette intimité bizarre, il en était arrivé à l'appeler « Jaquotte » ; elle le nommait « Fred ».

Entre temps, le duc Frédéric de Vigneulles, élu député, surprenait la Chambre par un discours de casse-cou, pétillant d'humour, d'une argumentation solide et juste, où se déclarait, tant bien que mal, à sa manière, un politique habile. Trévaux, tout le premier, constata ce très particulier succès.

— Allons, allons, dit-il à Jacqueline, ce joli monsieur pourrait bien devenir quelqu'un.

Cependant, cette extravagante poursuite gardait, dans les façons, toute la réserve du respect le plus absolu. Jamais Fred n'avait paru songer à tirer quelque profit de son servage agréé. Jamais la moindre tentative de caresse, la plus légère témérité,

le moindre oubli du geste, pas même un baiser sur la jolie main qu'il avait aidé à embellir. En revanche, il se rattrapait dans la causerie, abordant carrément les plus scabreux sujets, contant les histoires les plus salées, jusqu'aux potins du monde des filles. Un jour, en veine d'amusante méchanceté, comme disait Jacqueline, il avait pris soudain à partie quelques femmes hautement estimées par leur entourage, il s'appliquait à dévoiler les dessous de ces existences considérées. A l'entendre, la vertu n'existait pas : et quand, par hasard elle existait, ce n'était qu'un leurre, une duperie. Jacqueline, pourtant, se récria :

— Comment ? comment ?

— Sans doute, pour une femme, il n'y a que l'amant.

— Ah bah !

— Parce qu'il est l'amour.

— Mon pauvre ami, où avez-vous ramassé cette guitare ?

— Je n'ai rien ramassé du tout.

— Mais vous ne savez même pas, vous, ce que c'est que l'amour.

— Par exemple !...

— Bon, vous allez poser les chérubins, maintenant.

— Mais l'amour ne convient pas seulement aux chérubins... au contraire !

— Au contraire ?

— L'amour est surtout affaire de tempérament. Il n'y a pas un amour, il y a des amours : sentiments et sensations, au choix des lymphatiques et des sanguins.

— Voilà que vous raisonnez, que vous dissertez même !...

— Ma foi, non. L'amour, Jaquotte, c'est le plaisir que vous ignorez.

— Oh ! ça ! oui.

— Ce qui est inepte.

— Eh ! mon pauvre Fred, on ne se fabrique pas. Je ne suis pas une sensuelle, moi !

— Justement, vous n'en savez rien du tout.

— Que si, je le sais.

— Non.

Tranquillement, il lui exposa l'ineptie tant rebattue et toujours écoutée : la plupart des femmes se croient insensibles;

c'est que le mari ne révèle pas l'amour; cette initiation demeure l'apanage de l'amant. De plus, l'accoutumance conjugale éteint forcément toute gourmandise. Enfin, l'habileté triomphe là comme en toute matière : la caresse est une science, ou, du moins, un art, le plus délicat des arts plastiques.

Pour la forme, Jacqueline protestait par de petits : « Oh ! oh ! » d'un très léger effarouchement. Sûre d'elle-même, de sa volonté, de son impassibilité, elle écoutait, curieuse et sans révolte.

Dès lors, une licence plus complète encore s'insinua dans leurs entretiens. Jacqueline, se sentant toujours le pied ferme, recherchait le terrain le plus glissant. Décidément, il lui agréait de s'ébattre en une situation qu'elle se figurait unique : l'apparence du péché avec l'entière chasteté ; les plus vives audaces du langage et la parfaite correction de la tenue. Elle se complaisait ainsi dans l'épreuve de son sang-froid, affirmant sa supériorité de femme inaccessible à la séduction et qui, tout comme une autre, a des sens, mais les domine par l'esprit. Chaque jour accentuait donc ce dévergondage de la causerie, qu'elle tolérait surtout comme une crânerie de haute mondaine, une dépravation purement intellectuelle, et qui la récréait, la délassait de l'adoration presque religieuse de son mari.

Au fond, d'ailleurs, elle se demandait si Fred n'avait pas un peu raison. Assurément Paul de Mers avait toutes les qualités du cœur et du caractère, mais son humeur gardait, en dépit de lui-même, une douce gravité. La dignité réglait sa vie. Il voulait que sa femme fût belle, fêtée, encensée, à la façon des madones, auxquelles on parle à genoux... Et elle se répétait cette parole blagueuse de Fred : « Un parfait honnête homme, c'est très beau, mais très ennuyeux ! »

IV

On atteignit ainsi les premiers jours de mars.

Cependant la coquetterie de Jacqueline commençait à se piquer de la retenue, de la patience, de la quiétude conservées par son partenaire. A la longue, elle s'étonnait qu'il fût, lui aussi, complètement maître de sa tête. Elle en arrivait

presque à mettre en doute l'irrésistible fascination de sa chair grisante.

Depuis une semaine, Fred semblait même avoir oublié la folle visée de ces deux derniers mois. Dépitée d'un pareil renoncement, Jacqueline imagina de véritables traquenards. Elle lui tendait sa main pour qu'il examinât la forme de ses ongles : il la prenait, la regardait, approuvait ou critiquait, et lui rendait l'objet, comme s'il n'eût réellement songé qu'à une inspection de manicure. Puis, c'était sa toilette qu'elle lui offrait à reviser : il ajustait quelque pli, replaçait une épingle, chiffonnait un ruban, et c'était tout : on eût dit un couturier occupé seulement de son office. Une fois même, elle lui abandonna sa tête pour qu'il arrangeât à son gré les ondes de ses fins cheveux noisette. Pas une seconde, sa main ne trembla ; son froid regard ne s'alluma d'aucune étincelle : nulle tentation ne l'avait effleuré.

Mais, avec lui, tout n'était que surprise.

Un mardi soir, resté chez elle parmi les derniers, il lui dit en prenant congé :

— A propos, le *home* de Jaquotte est enfin terminé.

— Le *home* de Jaquotte ? répéta-t-elle ébahie.

— Oui. Voulez-vous le visiter ?

La farce lui parut si énorme qu'elle demeura court quelques secondes. Puis, vivement :

— Par exemple ! j'ai bien envie de vous prendre au mot.

— Prenez.

— Eh bien ! mon cher, sortez de là comme vous pourrez : j'accepte.

— Alors, demain ?

— Demain, soit !

— Quatre heures, voulez-vous ?

— Quatre heures. Et l'adresse ?

— 54 *bis*, rue Saint-André-des-Arts.

— Drôle de quartier !

— Pas drôle... tranquille... vous verrez... Bonne nuit !

Jacqueline dormit avec son calme habituel. Le matin, elle s'éveilla dans cette pensée qu'une chose très amusante devait remplir son après-midi. Elle déjeuna en face de son mari, sans la moindre gène ni remords.

Un peu avant quatre heures, habillée de drap gris sous la longue pelisse de loutre, elle sortit à pied de son hôtel. Un joli temps d'hiver : le soleil de mars attiédissait l'air chargé de gelée. Elle traversa la place de la Concorde. Sur le quai relativement désert qui longe les Tuileries, elle osa, d'un signe, arrêter un fiacre et y monter, en nommant au cocher la rue Saint-André-des-Arts. Suivant la tradition, elle couvrit son visage d'une épaisse voilette.

Comment Fred allait-il s'en tirer? Cette offre saugrenue lui paraissait encore la plus extraordinaire facétie de ce bouffon, singulièrement embarrassé peut-être devant une acceptation aussi prompte. Toutefois, très fertile en ressources, il avait dû s'exécuter. Mais improviser le *home* de Jaquotte en moins de vingt-quatre heures ! Bah ! il connaissait quelque logis à louer qu'on lui cédait pour une journée. Il avait tout prévu, même la possibilité d'un défi... Elle rougit à la brusque pensée que cette maison, dont il lui avait donné l'adresse, pouvait bien être déjà pour lui une sorte de « petite maison ». Mais non : Fred, capable de toutes les folies, n'eût à aucun prix commis une grossièreté.

Du boulevard Saint-Germain, la voiture s'était engagée dans la rue de l'Ancienne-Comédie ; elle s'arrêta soudain à l'extrémité de la rue Saint-André-des-Arts — un désert — devant une petite porte percée dans un mur étroit. Aussitôt, comme par enchantement, cette porte s'ouvrit. Jacqueline descendit. Fred parut, lui prit la main, la fit entrer et, prestement, congédia le cocher. La porte se referma sur eux.

Alors, seulement, elle osa le regarder, et, affectant un ton très crâne :

— Eh bien, me voilà !

Il sourit, de son joli visage toujours persifleur :

— Savez-vous que vous avez l'air d'une pécheresse?

Elle répondit délibérément :

— Va pour l'air !

Il lui offrit son bras.

— Vous avez beau dire, Jaquotte, vous tremblez... un tout petit peu.

— Mon cher Fred, je gèle, voilà tout.

Une longue allée, resserrée entre deux murs de lierre, accé-

dait à un petit bâtiment quelconque. Au moins, Fred s'entendait à sauvegarder le mystère.

— Vous conduisez la pécheresse au couvent? dit-elle.

— Il est de fait qu'ici vous êtes vraiment hors du monde.

Ayant gravi les marches d'un perron vulgaire, ils entrèrent droit dans un atelier, converti en une façon de *hall*, qui formait le rez-de-chaussée. Jacqueline observa que tout était neuf.

— Tiens! nous sommes en Angleterre, s'écria-t-elle.

C'était vrai. Ne pouvant réaliser en deux mois une bonbonnière qui rappelât Trianon, — les bibelots anciens ne s'improvisent pas, — Fred avait confié la maisonnette à des tapissiers anglais, qui avaient tout apporté de Londres, jusqu'aux revêtements des murailles en acajou clair... Ainsi, depuis deux mois, on travaillait au décor de la faute!

— Vous êtes un garçon très avisé, dit-elle, en le toisant, railleuse.

On ne pouvait s'y méprendre. Ce joli *hall* était bien un asile d'amoureux, rassemblant à peu près tout ce qui peut convenir à leurs furtives rencontres. Dans un coin, une table toute servie. Un autre coin formait boudoir: divan, fauteuils, guéridon chargé de livres à images. Puis, de-ci de-là, un mignon bureau avec le nécessaire pour écrire; un piano et le casier plein de musique; enfin partout des fleurs, et des fleurs exclusivement roses.

Narquoise, Jacqueline continuait l'inspection.

— Décidément, c'est bien, dit-elle.

— Alors, riposta Fred, compliments aux Anglais?

— Non, à vous, mon cher.

Après tout, elle recouvrait son calme et ne songeait plus qu'à s'amuser de l'escapade, guettant du coin de l'œil la mine du séducteur. Sur le divan elle avait jeté son manchon. Elle se laissa enlever son manteau.

— Si vous retiriez votre chapeau? dit Fred. Vous allez goûter, n'est-ce pas?

— Sans doute.

Comme il s'approchait pour détacher la voilette, prestement elle la défit. Il n'insista pas et se contenta de lui prendre des mains le chapeau et le voile, qu'il posa auprès du manteau.

— Là ! vous êtes chez vous, dit-il d'un ton parfaitement naturel.

Elle s'assit sur une chaise toute préparée devant la table.

— Je suis le larbin, reprit-il. Nous sommes seuls dans la maison de Jaquotte.

— Je l'espère bien !

C'est toujours un réel allègement que cette absence de plantons derrière soi, en face de soi : il faut l'avouer, le service idéal serait le service invisible des contes de fées.

— La jolie dînette ! dit Jacqueline, très à l'aise.

Le lunch était merveilleusement ordonné. Toutes sortes de fruits, de bonbons, de gâteaux ; sur des réchauds, les petits pâtés, la théière, la chocolatière ; dans les seaux à glace, les vins de Champagne et du Rhin. Jacqueline cueillit quelques fraises présentées en bouquets avec leurs feuillages.

— L'idée est charmante, dit-elle : bravo, mon maître d'hôtel !

On aurait pu croire que Fred ne souhaitait point d'autre office. Aux gentilles façons de serviteur adroit il prêtait cependant son humour, il ajoutait par sa fantaisie et son flegme habituels au piquant de ce goûter si bien paré.

Tout en mangeant de belles cerises attachées à leur branche, Jacqueline écoutait les saillies de l'amoureux, décidément rassurant pour sa visiteuse : elle ripostait, l'esprit très libre.

— A propos, dit Fred, je vais vous réciter mon compliment.

Il se campa devant elle. Outrant la prononciation anglaise, il débita une sorte de monologue burlesque. Il s'agissait du *home* de Jaquotte, qui s'ouvrait enfin à Jaquotte : paroles, voix, gestes, tout était vraiment d'une impayable cocasserie. Jacqueline riait aux larmes. Quand il eut achevé :

— Mon Dieu ! Fred, que vous êtes drôle ! fit-elle.

— Soit ! répliqua-t-il.

Et, arrondissant le bras comme l'acteur le plus élégant du Théâtre-Français, il ajouta :

— Mais je vous ferai observer, madame, que le jour baisse, et que vous ne connaissez qu'une partie de votre royaume.

Elle le regarda avec défi :

— Allons ! dit-elle en se levant et acceptant son bras, achevons la connaissance.

Dans cette situation extravagante, tous deux continuaient à

manœuvrer avec la même apparence tranquillement téméraire prise dès le début de l'entrevue, chacun aussi parfaitement maître de soi, guettant surtout le jeu de l'autre : il semblait bien que ce fût toujours la même partie de folie qui achevait de se jouer entre deux partenaires de force égale.

L'escalier gravi, un palier, sur lequel ouvrait une baie encadrée de portières haut relevées, donnait l'impression d'un second *hall*.

Il est parfois si ténu le fil qui fait trébucher les plus solides!... Jacqueline se trouva conduite sur le seuil d'une pièce aux murs laqués blancs, le grand lit de milieu voilé de soie blanche, des rideaux de même étoffe tombant sur les fenêtres. Elle eut pourtant un involontaire mouvement de recul. Fred la regarda, comme s'il cherchait à surprendre quelque défaillance. Elle avança,

— Tout ce blanc n'est-il pas un peu froid ? demanda-t-il.

Elle reprit tout son aplomb.

— C'est, au moins, très propre.

— Tenez, ajouta-t-il en l'entraînant toujours, ce laqué fait surtout bien dans le cabinet de toilette.

Décidément, il s'appliquait à la dérouter, absorbé, semblait-il, par le soin de constater la réussite de l'installation. Elle dut regarder la baignoire, l'immense toilette simple et pratique, la combinaison des robinets : eau chaude et eau froide.

— Parfait ! parfait ! murmurait Jaquotte en surveillant du coin de l'œil son guide.

Mais il se maintenait impassible, en pleine possession de lui-même, à cent lieues, eût-elle juré, de toute arrière-pensée galante.

Le jour déclinait. La pendule sonna six heures. Jacqueline sourit à cette pensée : les deux heures de tête-à-tête, au fond de ce pavillon isolé, où l'on avait goûté, visité une chambre à coucher, un cabinet de toilette, restaient, après tout, absolument pures, presque ridiculement pures.

Enfin, sans avoir quitté le bras de Fred, elle rentra du cabinet de toilette dans la chambre à coucher. Comme ils passaient devant la blanche chaise longue, soudain elle se sentit arrêtée, assise, pressée. L'assaut était si brusque, si inattendu, qu'il la trouva sans défense.

— Fred ! Fred ! dit-elle, c'est de la folie!

Elle riait, insensible, sans la moindre vibration entre ces bras qui la retenaient. L'assaillant lui paraissait comique. Et elle riait, riait, riait... L'étreinte se resserrait, non pas tendre, mais impérieuse, toujours muette. La lutte dura peu. Désarmée par l'irrésistible rire, Jacqueline ne se donna pas, elle fut prise, sans trop en avoir conscience. Quand elle se redressa, elle ne trouva que ces mots à dire:

— C'est très bête, vous savez !

Il s'éclipsa. Quelques secondes plus tard, une lumière électrique, très douce, éclairait tout l'étage. Jacqueline, seule, gardait surtout une impression d'effarement. Devant la svelte psyché, elle rajusta sa coiffure à peine dérangée. Puis, vivement elle descendit.

En bas, dans le *hall*, Fred parcourait un album de sport.

— Je m'en vais, dit-elle.

Sans répondre, il lui tendit son chapeau, sa voilette, et la couvrit de sa pelisse.

— Il y a une voiture à la porte, fit-il : dois-je vous accompagner pour le retour ?

— Non.

Dehors, c'était la bise, la bise aigre de mars, froide, glaciale. Au sortir de ce nid chaud, elle frissonna en prenant le bras de Fred pour traverser l'allée toute noire entre ses hautes murailles. Silencieux, ils gagnèrent ainsi la petite porte de la rue. Elle sortit seule. Une voiture attendait. Elle y monta en indiquant la place de la Concorde. Et la voiture partit.

V

Jacqueline avait un amant. Ce fait énorme lui laissait une impression de surprise, voilà tout, le très léger dépit d'une partie perdue : Fred s'était montré plus fort qu'elle. Aucun murmure ne s'élevait dans sa conscience parfaitement paisible. Élevée par des parents dépourvus de croyances sincères, elle avait vite oublié les pieux enseignements du couvent parmi les

familiers de sa tante. Certes, en ce milieu de Philamintes, pas une qui ne se fût défendue de paraître libre-penseuse : mais cette religion, plus ou moins réactionnaire, n'empêchait pas les lectures philosophiques, les dissertations, les controverses, ni même la blague : sape insensible, mais sûre. Enfin, pour Jacqueline, comme pour tant d'autres, la foi, toute de surface, n'était qu'une apparence, un des modes de l'élégance.

Rentrée le plus facilement du monde à l'avenue Gabriel, Jacqueline s'habilla pour aller après le dîner à l'Opéra et rejoignit son mari avec l'aisance accoutumée. Vers neuf heures et demie, elle s'installait, pimpante, dans sa grande loge, où l'attendaient déjà les Sergy et leur fille.

Un amant, elle !... C'était vraiment drôle !... Quelques secondes d'abandon stupide, sans que sa volonté y participât, ni son cœur, ni ses sens... En regardant ces femmes qui l'entouraient, elle se rappelait les histoires de Fred, et elle inclinait volontiers à croire que toutes se laissent aller, tôt ou tard, à l'aventure galante. Forcément, ne se trouvait-il pas dans cette aventure un attrait différent pour chacune : passion, plaisir, curiosité, distraction, changement ?

A l'entr'acte, la porte de la loge s'ouvrit pour quelques visiteurs ; le duc de Vigneulles parut. En lui donnant la main, Jacqueline sentit pourtant un lien nouveau entre eux. Après tout, Fred passait pour le séducteur irrésistible. Qui sait ? Comme il le prétendait, peut-être apportait-il dans sa vie l'inconnu du plaisir ?

En la quittant, il murmura :

— A demain... comme aujourd'hui.

Elle fit oui de la tête.

Une façon de Ninon mondaine a osé l'écrire : « En amour, la première fois ne compte pas. » Pour Jacqueline, aucune fois ne compta.

Cependant, si elle restait insensible aux bras de l'amant, elle trouvait dans cette liaison quelque nouveauté. Deux jours par semaine, Jaquotte eut d'abord à imaginer ses fanfreluches du rendez-vous : sous la robe de drap gris, des recherches merveilleuses qu'elle s'amusait à varier. Puis, une agitation, le frémissement du mystère, l'heure à guetter, et cette course

en fiacre, la crainte d'être reconnue, l'arrivée à la maison anglaise, l'entrée, le jabotage libre avec Fred : ceci, du moins, l'amusait. L'amour ne semblait là que le prétexte. Ils avaient gardé leur ton de camarades, sans aucune visée de poésie ni de sentiment : Fred, galant par éducation, pitre par nature, Jaquotte aimant surtout la halte au rez-de-chaussée, la préférant à ce qu'elle nommait : « le quart d'heure du premier étage ».

Presque tout homme marié, ayant une maîtresse, peut rester le mari de sa femme, et même, à l'occasion, un excellent mari. Mais la femme, ayant un amant, se détache immédiatement de son mari, et lui marque d'autant plus de froideur, de répulsion, qu'elle conserve plus de dignité dans le parjure. Jacqueline était trop raffinée pour subir un partage auquel, d'ailleurs, elle put aisément se soustraire. Il lui suffit, un soir, de fermer la porte de sa chambre. Mers se résigna. Son amour fier ne s'imposerait jamais.

Comme tant de jeunes mariées, elle avait eu la convoitise des parties en cabinet particulier suivies de quelque spectacle grivois. Mers avait cédé, une fois, parce qu'il ne savait rien lui refuser. Mais quelle piteuse fredaine dans ce cabaret à la mode où, guindé devant les garçons, humilié, il n'arrivait pas à vaincre son malaise ! Pourtant, on avait achevé la soirée au café-concert, où se jouait une revue très épicée. Mais, là encore, l'air malheureux de son mari avait glacé la rire de Jacqueline. Bref, elle s'était lassée dès le premier essai.

Combien Fred devait gaillardement mener pareilles escapades ! Ils en causaient volontiers. L'amant cherchait même le moyen le moins fou de la faire libre quelques soirs. Pourtant, si elle prétendait que l'intelligence doit surtout servir à multiplier les agréments de la vie quotidienne, sans jamais tenir compte d'aucun devoir, elle reculait devant une témérité, en femme toujours soucieuse des apparences.

— C'est drôle, lui disait Fred, vous avez tout à coup des timidités...

— Mon cher, il faut savoir choisir entre deux plaisirs, préférer le grand au petit... Le grand, c'est ma situation.

Mais tout désir d'elle semblait commander même aux événements. Soudain une menace de grève appela son mari à Blainville. Et Jacqueline ne devina rien de la détresse où brusque-

ment son âme s'abattit, quand il la vit agréer sans chagrin leur première séparation, qui pouvait durer de longs jours.

Demeurée seule à Paris, elle y vécut une quinzaine folle. Fred excitait ses curiosités, se complaisant à cette initiation corruptrice, habile à combiner les excursions audacieuses, mais à en assurer le secret tant bien que mal. Après les petits théâtres, où l'on trouve au moins des loges grillées, ils visitèrent plus hardiment les *boui-bouis* « artistiques ». Enfin la mi-carême leur fournit l'occasion d'aller en tête à tête au bal de l'Opéra.

Ce fut l'événement capital de leur liaison. Pour justifier aux yeux de ses gens toute une nuit d'absence, la baronne de Mers feignit de rejoindre les Sergy à Louveciennes où ils se trouvaient depuis une semaine, surveillant les réparations de leur villa. Vers sept heures du soir, son valet de pied l'installa en wagon. Dès qu'il eut disparu, elle descendit et prit un fiacre qui l'emporta rue Saint-André-des-Arts.

Une dînette retentissant d'éclats de rire, toute servie, d'après le système de Fred. qui suppléait si parfaitement à l'aide insupportable des « larbins ». Puis, sans plus attendre, elle voulut revêtir le domino de satin noir qu'il avait commandé lui-même, ayant pris ses mesures. Le costume allait. L'ordonnance de ce déguisement valut à l'amant des éloges enthousiastes : il s'était montré, en outre, excellent habilleur. Jacqueline était contente : jusqu'après minuit, jusqu'à l'heure du départ, la causerie ne chôma guère.

Elle avait imaginé une fête prestigieuse où elle ferait assaut de crânerie, résolue d'oublier sa personnalité sous le masque, d'avoir de l'audace, au moins en paroles ; bref, pour un soir, de n'être plus que Jaquotte. Mais, dès l'entrée, tout son courage tomba. Elle gagna, timide, épeurée, la loge louée, juste en face de la sienne, — qui demeurait toujours inoccupée en son absence : son mari le voulait ainsi. — Là, elle se remit un peu, fascinée par le spectacle nouveau de cette bacchanale en même temps magnifique et piteuse.

Elle comptait cependant tout visiter. Ils s'aventurèrent dans les couloirs. Des hommes de son monde la frôlaient, les uns indifférents, presque l'air ennuyé, les autres bêtement effrontés. Loin de songer à les intriguer, elle n'apercevait plus

que la vulgarité, la stupidité de ces fantoches. Fred, lui-même, très reconnu, manquait de verve; il évitait de répondre, préoccupé de soustraire sa compagne à quelque farce de malotru. Au foyer, elle ne vit que des poursuites ineptes, elle n'entendit que des échanges de grivoiseries imbéciles : toute une affectation de gaieté banale, toute une agitation outrée, qui faisait d'autant mieux sonner le vide de ces réjouissances. Ils descendirent sur la scène, dans une cohue plus ignoble encore. Ils parcoururent ces recoins des étages supérieurs où Fred prenait plaisir à lui signaler d'immondes tableaux. Son rire avait cessé. Elle se taisait, presque grave.

— Ce n'est pas très drôle, hein? dit-il.

— Non, c'est hideux!

La grosse affaire de cette veillée devait être le souper. L'amant y avait convié ses amis les plus fous et quelques vulgaires habituées des restaurants de nuit : les « hétaïres » de marque, souvent économes de leur santé, n'auraient probablement offert que le spectacle de leur tempérance. Fred n'avait pas coutume de manquer ses effets. Seule gardant son masque, Jaquotte put assister à une véritable orgie. Les filles avaient vite deviné la femme du monde. Comme si elles prenaient une sorte de revanche par l'étalage de leurs obscénités, elles se surpassèrent, ayant, d'ailleurs, reçu le mot d'ordre, et payées en conséquence. A l'aube, Jacqueline sortit de cette saturnale, non pas amusée, mais profondément écœurée. Combien elle regrettait, en ce moment, la noble sérénité de sa maison! Mais il lui fallait, d'abord, regagner la rue Saint-André-des-Arts.

Jamais trajet ne lui parut plus morne. Elle demeurait tapie dans le coin de la voiture, muette, les yeux clos, affreusement lasse et désabusée. Enfin, arrivée là, en ce nid tiède qui, d'ordinaire, retentissait de leurs ébats, elle s'enferma dans le cabinet de toilette : quand elle reparut, toute prête pour le départ, Fred ne put cacher son désappointement.

— Ah! par exemple, j'attendais une autre fin de fête.

Elle répliqua sèchement :

— Je suis très fatiguée.

Le surlendemain, Paul de Mers rentrait à Paris. Il revit

Jacqueline sans effusion, absorbé, semblait-il, par ses inquiétudes sur l'avenir de Blainville. Pourtant, elle aurait dû lire dans ce regard, si amoureusement triste, la cause réelle de sa mélancolie douloureuse. Elle n'en soupçonna rien. Exclusivement préoccupée d'elle-même, cette femme si intelligente ne devait jamais pénétrer jusqu'au fond les cœurs de ceux qui l'aimaient.

La présence du mari interrompit les équipées. Jacqueline n'en ressentit nul regret ; au contraire, un allègement. Ses curiosités étaient satisfaites. Aussi, dès la semaine suivante, elle se leva un matin, absolument ennuyée. C'était jour de rendez-vous. Elle commençait à s'avouer net que l'aventure réservait plus d'un mécompte. D'abord, la sujétion des entrevues déterminées ; puis, quel monotone et long trajet de l'avenue Gabriel à cette rue laide et sombre en ce quartier perdu ! Les saillies de son bouffon devenaient rengaines. Et encore, l'agacement de se dévêtir, de se rhabiller sans aide. Une maladresse de Fred, remplaçant la femme de chambre, ne l'amusait plus, mais l'irritait, autant que le mystère du retour dans une piteuse voiture. Par surcroît, toute escapade de ce genre, malgré les précautions les plus habiles, n'est-elle pas à la merci du hasard?

Pourtant, à deux heures, elle fut prête à sortir... Elle allait retrouver l'amant pour la dernière fois.

Comme d'ordinaire, à l'arrêt du fiacre, la petite porte s'ouvrit, derrière laquelle Fred attendait. De la même allure délibérée, elle accepta son bras pour traverser l'allée. Comme les autres fois aussi, dès qu'ils eurent pénétré dans le *hall*, elle lui permit d'enlever son chapeau, laissa même un baiser se poser sur ses cheveux ; et ils s'assirent côte à côte.

Sa résolution prise lui rendait sa bonne humeur. En abandonnant à Fred ses deux mains pour qu'il retirât ses gants, elle réclama l'adresse d'un nouveau chapelier anglais. Tout à coup, ayant hâte d'en finir, sans autre préambule :

— A propos, mon ami, je vous annonce que je ne viendrai plus ici.

Il ne comprit pas.

— Alors, demanda-t-il, achevant de la déganter, où vous verrai-je?

— Mais... chez moi, à mon jour... chez les amis, au théâtre, aux courses, dans le monde...

Abasourdi sous le coup, il la regarda :

— C'est-à-dire, jamais seuls?

— Justement.

Il se leva d'un bond.

— Alors, c'est une rupture?

Elle répondit en souriant :

— Oh! le mot est bien gros pour nous.

Une minute, il arpenta le *hall* en mordillant sa moustache effilée: puis, s'arrêtant devant elle, les bras croisés :

— Enfin, que me reprochez-vous?

— Moi? absolument rien.

— Quelque ennui vous est-il survenu? Un soupçon de votre mari?...

— Mais non, mais non.

— Craignez-vous que ces rendez-vous, au même endroit, ne vous compromettent ?

Elle eut une moue d'impatience.

— Ce n'est pas cela.

— Cette maison vous déplaît-elle?

Elle le regarda avec un réel étonnement.

— Ah çà ! vous tenez donc à moi?

Oui, certes, à ce moment-là, il tenait à elle, par toutes les fibres de son amour-propre. Il se rapprocha vivement et reprit sa place auprès d'elle.

— Voyons ! Jaquotte, si c'est une farce, elle a assez duré.

Elle laissa prendre sa main.

— Mais tout, mon ami, a été farce entre nous.

Il retrouva son ton de câlinerie :

— Soit ! eh bien, gardez-moi !

D'un geste d'impatience mutine, elle lui serra le poignet, comme pour le mieux pénétrer de sa volonté.

— Non, non, non! entendez-vous, c'est fini.

Pâle de colère, il se releva.

— Ah çà ! quelle femme êtes-vous donc?

Elle répliqua, avec sa tranquillité railleuse :

— Prenez garde, vous allez entamer les niaiseries, mon pauvre Fred.

— Tant pis! vous m'entendrez. Ainsi, une femme comme vous peut choisir un amant...

Elle interrompit :

— Choisir? Ceci, mon ami, me paraît un mot bien ambitieux. Non, je n'ai pas choisi.

Elle ajouta, en le toisant :

— Vous m'avez prise.

Il ricana :

— Ah! par exemple!... Je me figure qu'une femme qui vient chez un garçon n'a guère songé à la résistance. Vous veniez, vous, dans la maison préparée tout exprès...

Elle se leva brusquement.

— Allons! je vous ai mis en garde contre les niaiseries.

Il continua, exaspéré :

— Mais, au moins, prenez donc la peine d'alléguer un prétexte... Car, vous l'avouez, vous rompez sans le moindre motif...

— Si! j'ai un motif, et le meilleur : ça ne m'amuse plus.

Il blémit, comme sous la sensation d'un soufflet. A son tour, il la cingla d'une réelle insolence :

— Et l'on parle des filles!... Mais elles ont plus de cœur!...

Elle éclata d'un rire très franc :

— Vraiment, mon ami, vous avez gardé une naïveté admirable. Non, c'est à n'y pas croire! Vous serez tout à fait drôle jusqu'au bout. Comment! vous avez pu imaginer un instant que mon cœur était de la partie!... Eh bien! et le vôtre?... Voyons! voyons! nous ne sommes pas si bêtes, l'un et l'autre, que nous ne sachions à quoi nous en tenir.

Démonté par ce persiflage, il essaya pourtant de riposter :

— Mais c'est, au moins, l'honnêteté d'une femme du monde...

Le rire de Jacqueline recommença de plus belle :

— Ah çà!... c'est absolument délicieux. Vous appelez honnêteté, vous, l'adultère en votre faveur!... Oui, c'est un joli mot, Fred... est-il bien neuf?

— Tenez! vous êtes odieuse!

Elle reprit son ton de raillerie méprisante :

— Oh! ceci est un grand mot qui n'est plus dans vos cordes. Tenez-vous-en au genre de la parade, qui est bien le

vôtre... Et maintenant, écoutez cette très simple et très sincère déclaration, puisque vous voulez que je m'explique. Donc, après cette... surprise, aucunement plaisante, du reste, un peu influencée par vos promesses, j'ai voulu tenter... de m'amuser. Ce qui revient à dire que j'ai fait comme vous. Mais pas un seul instant, vous m'entendez bien, je n'ai songé à me dévouer à votre plaisir : il s'agissait uniquement de ma seule satisfaction, la vôtre m'étant absolument indifférente... Eh bien ! que voulez-vous ? ce n'est pas ma faute : vous n'avez même pas réussi à me dépraver.

Fred étouffait de rage. Il la laissa mettre son chapeau, sa voilette, ses gants, reprendre la pelisse de loutre. Et elle sortit sans qu'il pensât même à l'accompagner jusqu'à la petite porte sur la rue.

Le lendemain soir, un mardi, Jacqueline, après le départ de ses hôtes, se trouvait seule avec son mari. Soudain, il se tourna vers elle :

— A propos, M. de Vigneulles n'a pas paru ce soir ?

Quoique frappée de la remarque, elle ne se troubla pas, et répondit nettement :

— Mais je crois bien, mon ami, que le duc Fred ne paraîtra plus chez moi.

— Il vous a fait la cour ? demanda Mers avec une certaine hésitation.

Elle soutint bravement son regard si droit.

— Oui, et je ne le veux pas.

Le visage du mari s'éclaira d'une tendresse reconnaissante.

— Merci, Jacqueline, dit-il d'une voix profondément émue.

Donc, il avait ressenti quelque crainte, un doute, peut-être ?... Combien elle se félicita de la rupture qui lui rendait sa pleine sécurité !

JACQUES VINCENT

(*A suivre.*)

L'EXPÉDITION

DE

MADAGASCAR

Pourquoi nous sommes allés à Madagascar?... Qui le sait? Parce que nos pères y étaient allés eux-mêmes, parce que nous voulons coloniser à toute force, nous qui n'avons pas de colons à envoyer dans nos colonies; parce qu'il faut un dérivatif extérieur aux préoccupations du dedans, ou même qu'une guerre coloniale paraît à beaucoup de gens (je ne dis pas les plus avisés) un sûr moyen d'éviter la guerre européenne. Et aussi parce que Madagascar est une île, un peu grande sans doute, presque un continent, mais une île pourtant, où nous n'aurons pas de voisins, et que personne ne nous disputera, hors ses habitants, comme il est naturel. L'Angleterre elle-même se résigne à nous y voir installés, comptant bien au surplus que nous la laisserons tranquille sur le Nil, tandis que nous aurons les mains embarrassées là-bas.

Tant y a que nous avons résolu vers le mois de décembre 1894 de conquérir Madagascar et, pour commencer, de réduire les Hovas en occupant l'Imérina et Tananarive. Cette résolution prise, et comme il n'y avait point péril en la demeure, puisque nos nationaux étaient à l'abri à Diégo, Nossi-bé, ou Mayotte, il a été convenu que l'on ferait à loisir tous les

préparatifs d'une belle expédition. L'époque favorable étant l'hiver austral, saison sèche, on avait six mois devant soi. C'était plus qu'il n'en fallait pour être prêts.

On le pensait du moins. Il paraît que cet espoir ne s'est pas réalisé. La marche en avant a subi des retards inattendus, la santé des troupes a été compromise, et l'on a douté un moment si l'on atteindrait Tananarive avant les pluies. Le public s'est ému de ces nouvelles, d'ailleurs pessimistes, il me semble, et la presse a fait grand bruit. Elle demande une enquête parlementaire, qui ne saurait manquer de relever toutes les négligences, de signaler toutes les fautes, de dévoiler toutes les trames, car il y en a, on l'affirme.

L'enquête parlementaire est la panacée de notre fin de siècle. Cela fera sourire nos arrière-neveux. Le raisonnement et l'expérience devraient pourtant nous convaincre que ce remède à tous les maux n'en a jamais guéri aucun. Il s'agit toujours, n'est-ce pas? d'établir une responsabilité. Mais c'en est une grave déjà que de l'établir, fort grave même dans certaines affaires de gouvernement. Dès lors personne n'en veut, pas même un organisme collectif comme les commissions parlementaires, et le cercle est vicieux dans lequel nous tournons. Ce qu'il faudrait avant tout, ce serait de restaurer les caractères. Ce ne sera pas l'œuvre d'un jour, à supposer qu'on veuille l'entreprendre.

*
* *

Personne ne veut plus de la responsabilité, disais-je, et le seul souci des gens en place est de ménager une valable excuse à tous leurs actes, au moins dès que leur initiative personnelle est en jeu. Les bureaux des ministères n'échappent pas à cette préoccupation. Aussi, quand ils se sentent « couverts », n'en demandent-ils pas davantage et les choses leur semblent-elles aller pour le mieux. Pendant l'expédition du Tonkin et à l'époque où la Marine avait passé la main à la Guerre, un transport de l'État apporta là-bas un certain nombre de caisses d'armes (je ne me souviens plus si c'était des fusils, des mousquetons ou des revolvers) sans les faire suivre des cartouches correspondantes. On haussa les épaules, on

gronda contre la Marine, qui n'avait pas su faire le chargement. Un mois après, un nouveau bâtiment débarqua des cartouches, mais des cartouches qui n'étaient pas du même modèle que les armes. Cette fois, il y eut un cri général contre l'administration de la rue Royale et contre le port de Toulon. Dans ce temps-là, nous n'avions pas, nous autres « marsouins », une affection bien vive pour la Marine, qui nous traitait en marâtre, au dire de certains ambitieux. On fit donc, du côté des pantalons bleus, très volontiers chorus avec les camarades de l'armée, à qui étaient destinés ces malencontreux envois. Pourtant, quelques-uns observèrent que l'expédition des caisses avait dû être faite par les arsenaux de la Guerre, et que la Marine n'avait probablement eu que le tort (était-ce un tort?...) de les embarquer sans discussion.

Il en était ainsi, on le sut plus tard. Eh bien! j'imagine qu'il a dû se passer quelque chose d'analogue dernièrement, lorsque canons, chevaux, artilleurs, embarqués sur des navires différents et qui n'étaient pas astreints à marcher de conserve, sont arrivés à Majunga à d'assez longs intervalles. On ne peut pas dresser des horaires de marche pour des paquebots comme pour des trains de chemin de fer, du moins quand ces paquebots dépassent les limites de la Méditerranée et qu'ils sont pris de toutes mains. L'administration de la Guerre a-t-elle assez compté avec les hasards de la navigation? Il semble que non. Quant à l'autre, « couverte », elle a dû se taire.

Voilà qui est fort bien, m'objectera-t-on, mais il en résulte clairement que l'accord n'est point intime entre Guerre et Marine, puisque cette dernière est tenue ou se tient volontairement à l'écart. Et ceci est inquiétant pour qui songe à l'avenir. Je ne dis pas non. Mais n'exagérons rien. Placé pendant toute ma carrière entre l'armée, à laquelle nous rattachent notre recrutement, notre instruction, notre manière de servir, et la Marine qui nous administre, nous emploie, nous commande, je crois connaître ces deux organismes, et j'ai toujours pensé qu'il y avait entre eux plus de malentendus que de réelle antipathie. Si on le voulait bien, tout s'arrangerait aisément.

A la vérité, le mal remonte assez haut et il y a, dit-on, de

vieux officiers de marine qui ont des griefs contre l'armée depuis la guerre de Crimée. Ténacité admirable! L'armée ne remonte guère dans ses reproches au delà de l'expédition de Chine, en 1860. Un journal qui lui paraît dévoué citait avec complaisance quelques extraits de la correspondance officielle du général Cousin-Montauban. Ce n'était d'ailleurs pas bien décisif.

Dans la très courte guerre d'Italie, il y eut, s'il m'en souvient, quelques conflits à Gênes, toujours à propos des transports de troupes. Au Mexique ce fut plus grave : c'était un marin, l'amiral Jurien de la Gravière, qui dirigeait d'abord. Il s'en tira fort bien; c'est-à-dire qu'il conclut une convention avantageuse. En France, malheureusement, l'empereur et l'armée goûtèrent peu cet arrangement. On fit une grande expédition, qui tourna de piteuse manière, bien qu'elle n'ait pas été sans gloire. Le rôle de la Marine fut encore là de transporter les troupes, ce qui lui est assez désagréable, et de garder les côtes, ce qui était fort dangereux. Il y eut des mots maladroits, par exemple le fameux : « Que les familles se rassurent; il n'y a plus que des marins dans les terres chaudes ». Au nombre de ces marins il y avait beaucoup de soldats d'infanterie de marine, mais on n'y regardait pas de si près.

Vinrent ensuite les grandes épreuves de 1870. Les petites rivalités, les jalousies mesquines furent emportées dans ce flot de catastrophes, et les deux départements se prêtèrent un appui sans réserve. La Marine surtout, qui était restée intacte, mit à la disposition de la Guerre, si éprouvée, les ressources les plus précieuses en personnel et en matériel. On me permettra de rappeler la division de Vassoigne et Bazeilles, les marins de Lamothe-Tenet et le Bourget, ceux de Gougeard et le plateau d'Auvours. J'ajouterai que les arsenaux des cinq ports en étaient arrivés à fabriquer canons de campagne, caissons, harnachements même : il y avait à Brest, à la fin de la guerre, cent bouches à feu prêtes à marcher.

Mais justement ce rôle très brillant des marins à terre, la popularité dont ils jouissaient à Paris, les comparaisons aussi fâcheuses qu'injustes pour l'armée que la malignité publique ne manquait pas de faire, eurent pour résultat d'aigrir beaucoup d'esprits. Les blessures d'amour-propre s'enveniment si

facilement chez nous ! C'est peut-être là l'origine immédiate des petites difficultés actuelles.

Le Tonkin n'a rien changé à cet état de choses, on peut le croire. Courbet y faisait merveilles. L'armée revendiqua le commandement quand elle vit qu'il y avait de la gloire à gagner. Cela est naturel, cela est humain et surtout français. Du reste l'amiral n'avait laissé que peu de chose à glaner. Aussi, cette fois, a-t-on voulu arriver dès le début de l'affaire, moyen assuré d'arriver à temps.

Au fond, tout cela importe peu à la masse du pays. Que ce soit un général de l'armée de terre qui commande à Madagascar, ou un général d'infanterie de marine, voire d'artillerie, ou même un amiral, pour le « contribuable » c'est tout un. Il faudra toujours payer, et assez cher sans doute. Quant à nos querelles de bouton, les braves gens n'y comprennent pas grand'chose. Lorsqu'il meurt là-bas un pauvre petit soldat, que leur fait la couleur de son habit? C'est toujours une mère française qui pleurera.



Revenons à l'expédition d'aujourd'hui. Le gouvernement de la République en a confié la direction et imposé la responsabilité au département de la Guerre. Il n'y a rien à reprendre à cette décision, qui est absolument correcte. Mais, de ce que la Guerre a la haute main sur l'affaire, s'ensuit-il nécessairement que le commandement suprême revienne à un officier de l'armée de terre? Non, certes. C'est un axiome de philosophie pratique que l'on ne fait bien que ce que l'on est habitué à faire. A ce compte nous pouvons, je crois, revendiquer une petite supériorité sur nos camarades de l'armée quand il s'agit d'expédition coloniale, leur laissant d'ailleurs les hautes conceptions stratégiques « et les vastes pensers ». A chacun sa spécialité. Nous ne prétendons pas au maniement des armées, ni, bien moins encore, des groupes d'armée. Conduire sans encombre, sans trop de pertes, dix mille hommes à Tananarive, comme M. le général Dodds conduisit les siens à Abomey, suffit à notre gloire.

Voilà ce que se disaient probablement, il y a sept ou huit

mois, quelques-uns de nos chefs. Probablement, car je confesse qu'ils ne m'ont pas fait part de leurs réflexions. Quoi qu'il en soit, on n'en jugea pas ainsi. Un officier général de l'armée fut désigné, qui s'était distingué au Tonkin, et tout le monde s'inclina devant un nom respecté.

Restait à préparer l'expédition. Allait-on faire appel à l'expérience spéciale des officiers des troupes de la Marine, dont un bon nombre connait fort bien le pays ? Utiliserait-on les rapports d'exploration, les projets de campagne, que le ministère de la Marine avait réunis ? S'il fallait écouter certaines voix amères et trop intéressées dans le débat, la réponse à ces questions serait négative. J'avoue qu'il me faudrait d'autres preuves que celles que l'on en donne pour me faire croire à un tel parti pris. Les organisateurs de l'expédition se sont certainement entourés de tous les avis, de tous les renseignements qui pouvaient les éclairer. Qu'ils n'aient pas adopté tel ou tel plan, présenté de toutes pièces, cela est fâcheux peut-être : mais qui pourrait en avoir la certitude ? Si le général Trochu avait suivi sa première idée, sortir par la basse Seine, il était assuré de percer, disent les stratégistes de cabinet. Comment peuvent-ils le savoir, puisque l'expérience n'a jamais été faite ?...

Laissons tout cela. Fuyons les questions de personnes pour nous attacher aux principes, aux idées générales.

Il est très vrai que le premier principe des expéditions coloniales, comme d'ailleurs de toute guerre, est qu'il faut avoir reconnu le pays. Mais jusqu'où pousser cette reconnaissance ? Voilà la question, et une question bien délicate. Car enfin on se heurte à toutes sortes de difficultés. Sans parler des maladies et des obstacles naturels, les explorateurs, forcément isolés ou en très petit nombre, ont à compter avec la barbarie naturelle ou la défiance des gens du pays. Et cependant, pour n'avoir pas de mécomptes, quelle minutie ne faudrait-il pas apporter dans ces opérations de reconnaissance ! Quelle quantité de documents à recueillir, et quel choix difficile à exercer entre des renseignements souvent contradictoires !

La Betsiboka avait-elle été sondée sur tout son parcours et le régime de ses eaux avait-il été étudié ? Savait-on quelle était la vitesse du courant que rencontreraient les canonnières

à telles et telles époques?... Je crains que non. D'aucuns partent en guerre là-dessus : « Comment cela se fait-il? Quelle imprévoyance!... » Tout doux, s'il vous plaît. On a pu faire cette étude, longue et difficile, sur le fleuve Rouge au Tonkin, parce que, coups de main de pirates à part, nous sommes les maîtres du pays. Encore n'y a-t-on réussi que tout dernièrement, en 1893 et 1894, pour le haut fleuve de Yen-baï à Laokay. A Madagascar, dans la situation précaire, ambiguë, que nous faisait un protectorat contesté, je doute qu'une canonnière française eût pu se livrer à ce genre d'opérations sans être arrêtée par les Hovas.

Faut-il que je rappelle, pour rabattre la superbe de quelques-uns, que chez nous-mêmes, en France, on a vu des opérations capitales manquer uniquement parce que l'on avait négligé de reconnaître la force du courant d'un fleuve? Ce fleuve, c'est la Seine, qui est assez connue pourtant. L'opération est celle du 29 novembre 1870. Au reste, je ne veux accabler personne, pas même le service des ponts et chaussées, de ce fâcheux souvenir. Napoléon Ier, à qui l'on s'accorde à reconnaître quelque prévoyance, se laissa surprendre, le 22 mai 1809, par une crue du Danube qui emporta ses ponts, tandis que la moitié de son armée combattait à Essling et Aspern. Il avait cependant des postes qui tenaient tout le fleuve au-dessus de Vienne, et par conséquent un service de courriers bien organisé pouvait l'avertir en temps utile de la montée des eaux en amont.

Et la reconnaissance de la forêt — je reviens à Madagascar — de cette grande brousse qui couvre les pentes du plateau de l'Imérina, avait-elle été faite avec un soin suffisant? Oui, j'ai tout lieu de le croire. On était parfaitement averti qu'il faudrait commencer par y frayer une route et l'on pensait bien qu'une telle besogne sous un tel climat serait des plus pénibles. Se faisait-on pourtant une idée juste du surcroît de fatigues, et par conséquent de maladies, qui allait en résulter pour les troupes? Je n'oserais l'affirmer, et voilà où se serait retrouvé l'avantage de l'expérience des pays exotiques.

Lorsque Bugeaud, sous un ciel moins débilitant, employait ses « Africains » à construire des routes, il avait affaire à des hommes de vingt-cinq à trente ans, et souvent davantage. Il

utilisait aussi des corvées d'Arabes, ce qui soulageait d'autant ses troupes. Il y eut cependant beaucoup de malades et la génération qui précède la nôtre se souvient du mauvais renom de ces fièvres d'Afrique, aujourd'hui disparues. Nous savions que nous allions les retrouver à Madagascar. Avons-nous pris toutes les précautions nécessaires pour limiter étroitement leurs ravages? Oh! s'il s'agit des précautions hygiéniques, des précautions médicales, je suis sûr que oui, encore que la quinine ait manqué, dit-on, ce qui semble peu croyable, et que le corps de santé de l'armée soit peut-être un peu dépaysé dans une contrée tropicale, ce qui n'est pas pour diminuer la valeur des services qu'il est appelé à rendre dans la grande guerre européenne de demain. Mais la précaution essentielle, la seule qui pût être efficace, nous l'avons négligée. Nous avons envoyé là-bas des hommes trop jeunes et à qui leur bonne volonté ne pouvait donner une résistance suffisante à l'intoxication paludéenne.

Mais, dira-t-on, comment faire? Nos régiments n'en ont pas d'autres!... — Hé! justement, c'est là ce qui me peine, et il faut être imprudents comme nous le sommes pour vouloir faire la guerre coloniale sans armée coloniale!



En fait de reconnaissance, il y en a une qui a été fort mal exécutée à Madagascar, au gré de nos camarades de l'armée. C'est celle des fonds sur lesquels devait reposer le wharf de Majunga. On avait annoncé du sable ferme ou de la vase, je ne sais au juste, et voilà que l'on trouve du corail friable où les pieux à vis ne mordent pas. Impossible de pousser cette jetée aussi loin qu'il l'eût fallu pour le déchargement direct des transports. De là des retards, partant des frais inattendus, des « surestaries » ; finalement, une perturbation initiale dans le programme des opérations. Et cela, c'est la faute de la Marine. Qui pourrait en douter?...

Je n'ai pas à ma disposition de carte hydrographique à grande échelle de la baie de Bombetoke, mais je sais qu'il en existe une et un marin de mes connaissances m'a affirmé que des fonds de coraux y étaient indiqués. Que si, dans la zone

restreinte où l'on a refait des sondages en vue de la construction du wharf, on n'a rencontré que du sable ou de la vase, c'est qu'il y avait là une couche superficielle, assez mince sans doute, et au-dessous de laquelle pieux ou pilots devaient attaquer le substratum de corail. Mais quels moyens les marins avaient-ils de s'en assurer? Ils ne disposent que du vulgaire plomb de sonde, qui s'arrête à la surface. Et en quoi, du reste, ce travail d'ingénieur pouvait-il les regarder? — Voilà ce que me dit mon ami le lieutenant de vaisseau. J'estime qu'il a raison.

Et en cela je ne suis pas le seul, apparemment, car on a pu lire dans tous les journaux, vers le 1er août, une note d'allure officieuse, où la responsabilité, — ah ! ah ! la responsabilité ! — de l'erreur commise était rejetée sur un ingénieur de la Marine, ou plutôt sur ses sous-ordres, car lorsqu'il faut trouver des responsables pour satisfaire le public, on descend volontiers au plus bas possible. Les petits ne sont pas de conséquence.

Je viens de dire un *ingénieur de la marine*. J'ajoute, pour préciser, un ingénieur des constructions navales, ou *officier du génie maritime*. Or, et ceci est important, il n'y a aucune assimilation possible entre officier du génie maritime et *officier du génie*... de l'armée. Le corps du génie maritime n'est chargé que de la construction des vaisseaux. Les travaux hydrauliques, travaux de fondation et de construction *en mer*, sont confiés, dans les ports militaires, comme dans les ports de commerce, à des ingénieurs des ponts et chaussées, détachés temporairement au département de la marine.

S'il est vrai (je l'ignore et ne tiens pas à le savoir) que l'on ait cru devoir confier à M. X..., visé dans la note en question, les délicates opérations préliminaires de la construction du wharf de Majunga, je crains que le département de la Guerre, à la disposition duquel cet ingénieur avait été mis, ne se soit laissé abuser par la similitude des dénominations. Un officier du génie de l'armée eût été compétent pour établir ce wharf: un officier du génie maritime ne l'était pas ou pouvait très légitimement ne pas l'être.

Il y a une observation analogue à faire pour les affrètements, sur lesquels on a tant discuté, il y a quelques mois. Ce ne

sont pas les ingénieurs de la marine qui sont chargés de passer ces marchés avec les armateurs ou compagnies de navigation. Ce soin revient de droit au corps administratif, le commissariat; ce qui n'empêche pas les ingénieurs de faire partie des commissions nommées pour examiner les bâtiments proposés par leurs propriétaires, avec lesquels il est bon de ne traiter qu'à bon escient, surtout quand il s'agit d'étrangers. Au surplus il existe au ministère de la Marine un service spécial des affrètements. La Guerre aurait pu recourir à ses bons offices, même pour la catégorie de transports que la loi du 6 décembre 1894 mettait complètement à sa charge. Elle a cru mieux faire, ou plus vite, ou plus économiquement en passant par le canal du seul M. X... Je n'ai rien à dire là contre. Ce serait à l'enquête, vous savez... l'enquête parlementaire, de décider si elle a eu raison ou tort. Mais on peut être tranquille à cet égard.

Pour moi qui n'ai point, Dieu merci! d'enquête à poursuivre, je me tiens à une idée simple, c'est qu'il est bon de laisser faire les choses par les gens compétents.

Partant de là, je n'ai rien à objecter, bien au contraire, à la commande des dix canonnières et des chalands faite, au nom du ministère de la Guerre, par l'officier du génie maritime qui avait été détaché ad hoc à la rue Saint-Dominique, toujours M. X... Cet officier avait d'ailleurs parfaitement réussi dans une mission analogue, lors de l'expédition du Dahomey, et les canonnières qu'il acheta aux Anglais avaient rendu de précieux services. Il était naturel d'en attendre d'aussi bons de celles que l'on destinait à Madagascar, d'autant que ces dernières bénéficiaient des améliorations proposées pour leurs aînées. Et cependant il y a eu des mécomptes dont toute la presse a retenti!

A quoi cela peut-il tenir? — Oh! c'est bien simple. Aussi simple que l'œuf de Christophe Colomb. Mais il fallait encore s'en aviser.

La baie de Bombetoke, sur la rive nord de laquelle est bâti Majunga, n'est point ce qu'un vain peuple pense, une petite baie tranquille, aux flots paisibles et caressants. Non; c'est un golfe, un vrai golfe de 23 milles marins de profondeur (plus de 40 kilomètres), de 10 milles ou 18 kilo-

mètres dans sa plus grande largeur, et d'une ouverture de 5 milles environ, entre la pointe de Majunga et la côte ouest. Avec un goulet de 8 à 9 kilomètres de large, me dit mon ami le marin, le vent, les vagues, la houle entrent là comme ils veulent et l'on n'est plus du tout dans les mêmes conditions que dans la lagune abritée de Porto-Novo ou de Kotonou. Or, il faut remarquer que Majunga, devenu notre base d'opérations, Majunga, le seul point où l'on pût remonter les canonnières démontables de la maison Yarrow, est à 18 ou 20 milles de l'embouchure de la Betsiboka. On voit quel trajet ces frêles bateaux à fond plat avaient à parcourir dans le golfe avant de se trouver en eau calme. Quant à leur faire remorquer des chalands, il n'y fallait pas songer. On commanda donc de robustes chaloupes à vapeur, des remorqueurs profonds et hauts de bordé. L'un de ceux-ci, le meilleur, en tout cas le plus tôt prêt, est venu du Natal anglais, je crois. Mais tout cela prit beaucoup de temps.

Ce n'est pas tout : ces chalands même, dont je viens de parler, ont donné des mécomptes, toujours pour le même motif. Ils devaient porter vingt tonnes de matériel chacun et l'on avait basé sur cette donnée théorique de superbes calculs. vingt tonnes, oui, mais en eau tranquille. Quand il s'est agi de leur faire traverser le golfe et affronter ses lames, on a vite reconnu qu'il fallait diminuer leur chargement de plus de moitié. Jugez du retard !

Vous me direz peut-être que les marins qui étaient sur les lieux depuis longtemps pouvaient donner sur tout cela de bons avis. Sans doute. Reste à savoir si on le leur a demandé. Leur a-t-on dit, de plus, ce que l'on voulait faire exactement? quelles dimensions auraient les canonnières et quelle puissance? quel port auraient les chalands, quelle forme et quelle hauteur de plat-bord? Je ne le pense pas.

Et puis, autre cause de lenteurs, on n'avait pas réuni un outillage suffisant à ce Majunga (bourgade qui ne vaut pas, comme ressource, le Lagos du Dahomey) pour monter rapidement tout le matériel fluvial, du reste arrivé un peu trop tard. Pas plus que l'on n'avait des magasins pour recevoir, pour abriter de la pluie et du soleil dévorant, les milliers de tonnes de vivres, de munitions, d'effets d'habillement et de

campement, de matériel roulant, de canons, de caissons, etc., qu'apportaient les transports. En un mot, la base d'opérations n'était pas organisée en temps utile.

***

Ainsi la préparation se révèle partout insuffisante :

La reconnaissance des lieux n'a pas été poussée comme il l'eût fallu ; et je ne dis pas que cela fût facile dans les conditions où l'on se trouvait.

La composition du corps expéditionnaire n'offre pas les garanties convenables d'endurance et de résistance aux maladies des pays chauds. Les troupes sont trop jeunes ; point entraînées ni acclimatées. Ceci, c'est la faute de la nation qui n'a jamais su dire nettement qu'elle voulait une armée coloniale — peut-être, avouons-le, parce qu'elle ne se soucie pas du tout des guerres et des conquêtes exotiques. Et alors !... mais, je m'arrête.

Enfin la base d'opérations, nous venons de le voir, ne satisfaisait pas aux besoins de l'expédition lorsque les corps sont arrivés : et là se découvre, avec l'inconvénient des tergiversations qui ont marqué la phase politique de l'affaire, certain défaut de discernement dans l'adaptation des moyens aux circonstances locales.

Un coup d'œil maintenant sur l'organisation des convois.

On savait combien cette question est importante à la guerre et qu'elle est absolument essentielle dans les expéditions coloniales. On a donc pris toutes les mesures que pouvait dicter la prudence, mais une prudence lointaine, une prévoyance de cabinet. On a fait de très gros achats de voitures ingénieuses, que devaient traîner des mulets. Il paraît que ces voitures ingénieuses ne roulent pas sur les sentiers de la brousse malgache et qu'il convient d'attendre pour les utiliser qu'une route soit tracée. Or, comme ce sont nos soldats qui la font, cette route, il est clair qu'il n'y a plus de ressource pour la marche en avant des premières colonnes que dans le transport à dos d'hommes ou à dos d'animaux. On avait proposé la formation d'un convoi de ces petits bœufs du pays qui servent de bêtes de somme aux indigènes. La diffi-

culté d'en réunir un assez grand nombre dans un délai rapproché a fait revenir aux mulets. Ceux-ci étaient nécessaires, d'ailleurs, pour les batteries de montagne et pour beaucoup de services particuliers. Excellents animaux, sobres, robustes, faciles à diriger en dépit de leur réputation, et bien connus de nos conducteurs.

Mais, tout d'abord, il fallait les transporter, et ici se place une intéressante question sur laquelle, moins compétent que je ne le voudrais, j'ai encore eu recours aux lumières de mes connaissances de la Marine.

Nous avions sous le second Empire et même jusque dans ces dernières années une belle flotte de transports. C'est cette flotte qui avait servi pour la guerre d'Italie, pour les expéditions de Chine et du Mexique, pour le coup de main de Mentana. Ce sont ces bâtiments qui devaient nous débarquer, nous autres, dans le Schleswig, en août 1870. J'imagine, par parenthèse, que nous y aurions été aussi braves qu'à Bazeilles et plus utiles qu'à Sedan. Cette flotte survécut assez longtemps à l'Empire. Mais, n'étant pas employée, elle dépérit, ou du moins elle finit par paraître d'un entretien trop onéreux. A cette époque l'armée ne voulait plus entendre parler d'expéditions d'outre-mer. Elle a changé depuis; sans reproche, du reste. Cette grande guerre du continent, pour laquelle on a tendu tant de ressorts, tarde bien à venir, et il est naturel que les énergies surexcitées cherchent à s'employer ailleurs.

Pour revenir à nos transports, ils eurent aussi contre eux, il y a quelque dix ans, une école de marins qui ne voulaient plus entendre parler que de bâtiments de combat et de navires rapides. Cette école avait-elle tort, avait-elle raison, il ne m'appartient pas d'en juger. Le fait est qu'elle arriva à ses fins et que peu à peu les anciens transports disparurent de la liste de nos navires sans être remplacés par des unités nouvelles. Il faut avouer que ce qui se passe aujourd'hui pourrait nous les faire regretter. La flotte de charge d'il y a vingt ans nous eût épargné bien des embarras, et à la Marine bien des reproches: car le public, qui n'y entend pas malice, ne peut comprendre comment une flotte si puissante, et qui coûte si cher, n'assure pas par elle-même le transport d'une quinzaine de mille hommes.

Les affrètements de vapeurs anglais, surtout, ont choqué beaucoup de gens, et pas tout à fait sans motif. Mais il faut bien prendre les paquebots où ils sont, et il paraît qu'il n'y en a pas assez chez nous, ou que la location en est trop chère. Je passerais condamnation assez volontiers s'il ne s'agissait que du transport du matériel, et je me résignerais encore pour le transport du personnel (précautions prises pour qu'un bien-être convenable fût garanti aux troupes), mais, dès qu'il est question de faire porter à un bâtiment des chevaux ou des mulets, je tiens que ce bâtiment doit avoir des installations toutes spéciales, des installations faites à loisir, et qu'une marine militaire peut seule entreprendre. En un mot, nous devrions avoir à nous, bien à nous, *des transports-écuries*. Il y en avait deux, me dit-on, jusqu'à ces dernières années, la *Nive* et la *Gironde*. On les a désaffectés. Supposez qu'ils fussent encore en service avec leurs hautes batteries, leurs boxes, leurs appareils de ventilation, leurs aménagements pour la désinfection et l'évacuation des matières, les chevaux de selle ou de trait, les mulets des pièces de montagne seraient arrivés là-bas en bon état, soignés par leurs conducteurs ordinaires ou par leurs cavaliers. Supposez enfin que l'on eût quatre de ces bâtiments au lieu de deux, six cents mulets de bât auraient été jetés dès le début de l'opération sur la plage de Majunga, tout prêts à marcher avec l'avant-garde.

Je donne mon idée pour ce qu'elle vaut, mais j'ai la ferme conviction qu'on se trouverait bien d'avoir à Toulon des transports-écuries pour mille ou douze cents animaux. Rien n'empêcherait, je crois, de les prêter en temps de paix au commerce, à charge d'entretien et pour de courts voyages. Les boxes seraient démontables, bien entendu.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avec le système adopté, ou imposé par les circonstances, on a perdu beaucoup de chevaux et de mulets, et que ceux qui ont atteint Majunga sont arrivés dans les plus fâcheuses conditions.

Quant aux porteurs, de ce côté-là encore, beaucoup de déceptions. L'idée de les prendre dans le pays même était séduisante et l'on ne manquait pas d'invoquer l'exemple du Tonkin. Exemple mal choisi, pourtant. Au Tonkin, la population est dense et fixée sur le sol. On est donc toujours sûr

de trouver des porteurs. Nous sommes d'ailleurs assez maîtres du pays pour que ces hommes, si peu satisfaits qu'ils soient de la corvée que nous leur infligeons, se sentent retenus dans la colonne par la crainte d'être repris ou d'exposer leurs familles à des désagréments. Les Sakalaves et autres indigènes de la côte ouest de Madagascar n'offrent aucune de ces garanties. Ce sont des nomades ou demi-nomades, peu nombreux, fort indisciplinés, volontiers pillards, et qui ne paraissent pas bien convaincus que nous soyons décidés à en finir avec les Hovas. L'affaire avortée de 1885 justifie assez leurs défiances. Aussi n'a-t-on pas lieu d'être très satisfait de leurs services et il est question, je crois, de louer — je n'ose pas écrire d'acheter, encore que ce soit la même chose en réalité — de braves et bons nègres du Mozambique. Espérons que ceux-ci vaudront mieux et que les convois, bêtes et gens, finiront par se former d'une manière régulière.



Résumons-nous, maintenant. Quelle est l'impression d'ensemble que doit laisser la préparation de l'expédition de Madagascar aux hommes impartiaux, dépourvus de tout parti pris dans un sens ou dans un autre, dépourvus surtout de cet esprit de dénigrement systématique qui nous fait tant de mal à l'intérieur et qui nous nuit singulièrement vis-à-vis de l'étranger?

J'ai constaté que le département de la Guerre en avait assumé la complète responsabilité; que les reproches faits à la Marine ne semblaient pas justifiés; que, pour le fond même de l'affaire, la reconnaissance du pays n'avait pas été poussée assez loin, ni la base d'opérations organisée assez tôt, ni les convois formés assez vite, ni le corps expéditionnaire composé d'éléments assez robustes.

Voilà les faits précis, les faits immédiatement tangibles, les raisons bien apparentes de la pénible situation où nous nous trouvons. Mais ne peut-on pénétrer plus avant? Ne peut-on remonter de ces causes secondes, pour ainsi dire, aux causes premières? Essayons.

Les préparatifs de l'expédition, tout d'abord, ont été faits

avec conscience, avec un véritable zèle pour le bien du service et même avec prévoyance, avec une *prévoyance générale et théorique*, comme je l'ai fait entendre déjà ; mais aussi avec une connaissance insuffisante des conditions spéciales de lieux, de temps et de climat; avec des vues superficielles sur les pays exotiques et en particulier sur Madagascar; avec une certaine ignorance, d'ailleurs naturelle, du degré de précision et de minutie qu'il faut donner aux mesures qui touchent les choses de la mer et de la navigation.

Que les leçons d'aujourd'hui ne soient pas perdues pour l'avenir, c'est ce dont je suis convaincu. L'armée se perfectionnera dans la science de l'organisation des guerres coloniales comme elle s'est perfectionnée en tout le reste. C'est un apprentissage qu'elle fait, un apprentissage coûteux, mais nécessaire, puisque aussi bien il est clair qu'elle n'abandonnera plus à personne ce coin de son domaine.

On sourit déjà de nos mécomptes, paraît-il, de l'autre côté des Vosges et par delà le Pas-de-Calais; on fait entendre que, décidément, notre légèreté est incurable. Qu'on ne s'y fie pas trop pourtant. Une guerre européenne pourrait bien montrer quelque jour que, nous aussi, nous savons prévoir. Au reste il ne serait pas juste de nous juger sur une seule expérience. Les plus habiles s'y trompent, dans ces expéditions coloniales: les Anglais ont eu leurs échecs du côté du Cap, ils doivent s'en souvenir, et aussi les Allemands dans l'Afrique orientale.

Mais, d'autre part, faut-il compter que nous arriverons à la perfection du genre, que nous saurons jamais obtenir le maximum de résultats avec le minimum de dépenses, en existences humaines et en argent? Je voudrais le croire. Je ne le crois pas. Et ici il faut remonter d'un degré dans la recherche de la cause première.

Nous sommes des Gaulois. Nous sommes les fils de ces hommes généreux, héroïques, aventureux, qui ont semé leurs ossements sur toute la terre. Malgré les progrès de la civilisation matérielle et ceux de l'égoïsme qui en découlent, la France est encore la nation qui craint le moins de verser son sang, de dépenser son or pour atteindre le but qu'elle se propose... Et ce but est souvent un idéal abstrait! — Il faut tenir compte de cela, un large compte, car ainsi s'expliquent

notre apparente légèreté, notre apparente imprévoyance. A quoi bon tant de précautions, de soins et de délais pour qui ne marchande jamais ni ses biens, ni sa vie?

Nous sentons cela tout au fond de nous-mêmes, et peut-être sans trop nous l'avouer. Nous laissons à d'autres le lustre de l'habileté, gardant intact celui du sacrifice!... Et qui sait, en fin de compte, si ce n'est point là l'habileté suprême? Si la trace que nous laisserons sur le monde ne sera pas la plus profonde, la plus durable, si dans notre sillon ne lèvera pas la plus belle moisson d'humanité?

Descendons de ces hauteurs. Quelque bénignes et philosophiques que soient les observations présentées dans cette courte étude, il faut, par un juste retour, que l'auteur soumette à la critique la solution qu'il aurait proposée. J'y consens d'autant mieux que cette solution, je l'emprunte à un homme de valeur et d'expérience s'il en fut jamais, mon vieil ami le colonel P***.

L'expédition de Madagascar, selon lui, était une expédition à faire en deux saisons :

Saison de 1895 : Préparation en France et à Madagascar.

Reconnaissance minutieuse par une *commission mixte* de l'armée et de la marine. Formation et acclimatement progressif du corps expéditionnaire. On aurait pu envoyer la partie jeune et exclusivement européenne à Bourbon, par exemple: ou à Mayotte, ou à Diego-Suarez :

Organisation de la base de Majunga : ateliers, magasins, hôpitaux; wharf et engins de débarquement; canonnières. remorqueurs, chalands; recrutement des porteurs, etc., etc.;

Premières opérations : marche sur Suberbieville et prise de possession de ce poste avancé par les troupes les plus robustes, la légion étrangère, les algériens, les bataillons indigènes encadrés, certains éléments solides de l'infanterie et de l'artillerie de marine;

Construction *par des noirs, des Indiens ou des Chinois*, dirigés par le contingent du génie, d'une bonne route d'étapes de Majunga à Suberbieville, avec chemin de fer à voie étroite, si possible.

Saison de 1896 : marche sur Tananarive, dès la fin de la saison des pluies et aussitôt après l'arrivée du deuxième éche-

lon du corps expéditionnaire. Le premier échelon prenant la tête, bien entendu. On aurait alors eu le temps d'occuper, non seulement la capitale, mais tous les points importants de l'Imérina, ce qui supprimait toute velléité de résistance de la part des Hovas.

Voilà, je crois, un plan rationnel. Eût-il réussi? C'est une autre question. Le meilleur plan ne saurait tout prévoir, et laissant une grande part à l'inconnu, laisse aussi le plus clair du mérite, en cas de succès, au chef qui l'exécute.

Au moment où j'écris ces derniers mots, d'importantes nouvelles arrivent de là-bas. La marche sur Tananarive va se poursuivre avec 6 000 hommes des troupes les plus robustes, tout juste le premier échelon dont je parlais tout à l'heure. D'ailleurs, les maladies ne sont pas aussi cruelles qu'on l'avait dit, ni le ravitaillement aussi difficile. Les canonnières remontent la Betsiboka tant qu'il y a de l'eau; les chalands en font de même. Les voitures Lefebvre marchent, huit cents mulets gagnent au pied. A la bonne heure! Voilà les alarmistes confondus encore une fois, et je me sais gré d'avoir fait toutes réserves, au début de cette causerie, sur la valeur de leurs pronostics.

LIEUTENANT-COLONEL K.

LA VIE DE JOURNAL

— SCÈNES ET PORTRAITS —

Quel livre on ferait sur la Presse !...

C'est ce que chacun pense depuis longtemps, et ce livre, cependant, on ne le fait pas. On a bien excursionné dans la Presse, et Balzac, avec son génie, les Goncourt, avec leur sensitivité perçante, nous en ont bien montré certains côtés ; mais le livre même de la Presse, sa comédie intense et complète, telle que nous la voyons se jouer, qui nous les donnera dans leur bloc et leur intégralité ? Personne, probablement, et pour bien des raisons.

Comment écrire, à l'heure qu'il est, le *vrai livre* sur la Presse ? Ou il le serait, et pas un éditeur ne se risquerait à le publier. Ou il ne le serait pas, et ne représenterait plus, dès lors, le vrai livre à écrire, *le Livre*, celui dont nous pourrions dire avec une admiration mêlée d'effroi : « C'est bien ça ! »

Ou bien on ferait un roman, et toute fiction quelconque, si près de la réalité qu'on l'imagine, semblerait nécessairement froide à côté d'elle. Ou bien on montrerait la vérité toute nue, la Presse démaquillée et déshabillée, et voudrait-on la regarder ?

Tous les romans mondains ont quelque chose de mort et de glacé auprès de la réalité mondaine, car rien n'est difficile à bien « romaniser » comme ce que les lecteurs connaissent, et les romans mondains ne s'adressent précisément qu'à des lecteurs connaissant le « monde ». N'en serait-il pas de même d'un roman sur la Presse, et quelle gêne n'éprouverions-nous pas, à chaque page, en comparant les personnages réels aux personnages fictifs, et les faits authentiques aux faits dénaturés? Quelle désillusion tout le long de la lecture! Quelle impression d'enfantillage! Et, quant à rejeter tout artifice romanesque, à ne rien défigurer, à montrer les gens avec leur vrai visage, leurs vrais habits, et se livrant à leur véritable besogne, qui l'oserait?

Vaut-il mieux, décidément, ne rien dire là où il est aussi délicat de parler? Ce serait évidemment le plus simple, mais ne serait-ce pas aussi trop simple? Laissons donc, d'abord, de côté l'ambition et la prétention de faire *le Livre*, ce livre impossible et périlleux, et tâchons seulement de nous souvenir. Souvenons-nous, mais avec choix, et ne touchons pas, par exemple, à ce qui serait encore trop brûlant ou trop nouveau. Ne remontons pas trop loin et tenons-nous-en, pourtant, à ce qui a déjà du recul. Enfin, et surtout, ne défigurons rien... Pas de faux nom, pas de faux nez; mais ne disons pas tout, ne montrons pas tout le monde, et, même dans ce cadre réduit, à cette lumière mesurée, nous verrons encore assez de choses et assez de gens.

I

PREMIERS SOUVENIRS

L'un des journaux les plus lointains où je me vois aller, entre cinq et sept heures du soir, remettre « ma copie » au secrétaire de la rédaction, est *la Tribune*, de F.-X. Trébois.

Nos bureaux se trouvaient rue du Croissant, et nous occupions là, dans l'usine à journaux de l'ancien Hôtel Colbert, un local fort honorable, celui-là même où avaient pontifié le

Siècle et la *République française*. F.-X. Trébois était un radical de nuance vive, mais un homme sociable malgré cela, poli, maigre et sec, aimable et froid, avec les qualités des hommes froids et secs. Il avait un journal très bien monté, rédigé avec beaucoup de vie, et dont il payait même très régulièrement la rédaction, chose qui tenait alors du miracle pour un journal radical.

La Tribune, d'ailleurs, ne me rappelle rien de pénible, et me laisse le souvenir d'une feuille alerte et bien faite. Paul Arène y donnait déjà de ces savoureuses chroniques parisiennes où il vous fait déguster toutes les herbes du Midi, un peu comme dans ces bouillabaisses qui arrivent en boîtes de Marseille et qu'on peut aller manger à Suresnes. Richepin chroniquait aussi dans la maison, mais dans une note d'âpre blague, et rendait compte des séances de la Chambre avec un pittoresque et un *brio* supérieurs. Tous les jours, vers cinq heures, un monsieur en cheveux demi-longs, le tuyau de poêle sur l'oreille, le nez rouge et les yeux clairs, arrivait invariablement avec un éternel paletot noisette sur le bras et un éternel coryza : c'était Drack, auteur d'une série de « lettres » à succès signées *Panurge*. Un autre, l'air triste et doux, blond jusqu'aux cils, avec une longue moustache pâle dont la mélancolie avait quelque chose de polonais, rédigeait l'article de fond : c'était Gellion-Danglars, un excellent homme, ancien universitaire et ancien préfet de Gambetta. Il y avait enfin la rédaction socialiste, mais elle ne nous parlait pas, se terrait dans son bureau, et ne comptait que deux rédacteurs : le fameux Chabert, vieil ouvrier à barbiche et à lunettes, avec une figure chafouine et des cheveux de prêtre, et un jeune homme nommé Pauliat, très intelligent, qui est devenu sénateur. Tantôt l'un, tantôt l'autre, ils ouvraient vivement leur porte, toujours fermée à targette, sortaient, traversaient la salle commune, disparaissaient dans le couloir, revenaient, rentraient chez eux, et remettaient la targette. Chabert avait une veste de toile fripée qui lui donnait l'air d'un serrurier en train de poser des sonnettes dans la maison, et passait sans regarder personne ; Pauliat, lui, avait la correction d'un jeune chef de bureau, et s'excusait en souriant quand il dérangeait quelqu'un. Tout ce monde allait et venait, arrivait, s'en

retournait, en se mêlant ou sans se mêler, et le bon Philibert, le secrétaire de la rédaction, recevait et classait la « copie » de chacun. C'était un garçon énergique et bon enfant, très brun, avec des lunettes, le crayon bleu ou la plume toujours à la main, numérotant des dépêches, corrigeant des épreuves, et secouant sa pipe dessus pour sécher les corrections. Il composait aussi, quand il en avait le temps, des ïambes d'une torrentueuse éloquence anti-cléricale, les apportait au journal, et se mettait en manches de chemise pour nous les lire.

Et le pauvre Gabriel Guillemot !

Celui-là était un jacobin fanatique, et affligé, avec cela, d'une atroce maladie nerveuse, sans qu'il fût possible de dire si son jacobinisme lui avait donné sa danse de Saint-Guy, ou si sa danse de Saint-Guy lui venait de son jacobinisme. Il pouvait avoir une quarantaine d'années, sautelait douloureusement sur deux cannes, et rissolait, du matin au soir, dans son frénétisme politique, ou gigotait comme à des secousses électriques. On aurait dit qu'il avait au bout des membres des ficelles que tirait quelqu'un. Il brandissait tout à coup le poing sans raison, tendait la jambe, se mordait un doigt en agitant le coude, et poussait des petits cris stridents :

— Hi ! hi ! hi ! hi !...

— Tenez, disait-il à Philibert, voilà ma *Petite Guerre*...

Il menaçait en même temps la lampe d'un geste terrible, ses yeux se retournaient, ses dents grinçaient, il ricanait en suffoquant : « Hi ! hi ! hi ! hi ! » puis il continuait en reprenant sa physionomie naturelle :

— J'y traîne dans la boue tous les partisans du Sénat !...

Cette *Petite Guerre* était sa rubrique, et il y faisait, en réalité, beaucoup plus la guerre que la petite guerre, tant il y malmenait les gens pour de bon. Il avait une verve à lui, cinglante, sifflante, une espèce de drôlerie crissante et furieuse qui déchiquetait, avec une joie d'oiseau, tout ce qui était roi, empereur, soldat, moine ou religieuse.

— Ces gens-là, vous disait-il en parlant des généraux et des colonels du coup d'État...

Et il avait là une petite crise, se mordait la main, la

secouait avec une grimace, puis reprenait d'un air de gaieté maladive :

— Je les alignerais tous sur le boulevard enfoncés jusqu'au cou dans des tonneaux...

Là, une seconde crise, des grincements, des spasmes, des cris, puis, avec une hilarité hagarde :

— Et je ferais venir tout Paris pour leur cracher à la figure !

Alors, il était content, et soupirait des « Ah ! » de satisfaction, tout reposé par ces éructations forcenées. Elles étaient « son genre » et le public républicain s'en délectait. C'était lui qui avait trouvé tous ces mots ricanants et satiriques de *badingouins*, de *badingueusards*, de *cléricanaille* et de *vaticancanards*, qu'on jetait aux conservateurs comme des cailloux. C'était encore lui qui avait imprimé ce mot atroce sur les statues expiatoires qu'on voulait élever à Louis XVI et à Marie-Antoinette :

— Je vote pour des statues *sans tête !*

Et pas méchant ! Honnête, bon camarade, mais enragé, possédé comme par un fanatisme physique, tiré par ses épouvantables ficelles, et toujours entre deux séances d'hydrothérapie, avec son frissonnement d'épileptique, ses dents qui claquaient, son rictus, ses lèvres blanches, et ses cheveux collés en mèches constamment mouillées de l'eau de ses douches.

— Bonsoir, Guillemot ! lui disait le secrétaire de la rédaction en le voyant clopiner sur ses deux cannes... Vous nous apportez votre copie ?

Il commençait alors par crisser, brandissait ses bâtons et poussait sa petite stridulation :

— Hi ! hi ! hi !

Puis il souriait et tirait de sa poche un article *gai* où il mettait les bonapartistes dans des tonneaux ou reguillotinait Louis XVI.

Et X... ?

Il était aussi de *la Tribune*, mais n'avait pas la danse de Saint-Guy. Solide, avec une petite panse de rond-de-cuir, une moustache de sous-officier, un bout de barbiche, des pommettes fleuries, et toujours en veston, en melon et en gilet

clair, il tenait à la fois du campagnard et du gendarme en congé. Sous cette rondeur champêtre, cependant, il y avait un fonds de malice, et comme une petite pointe narquoise entre le coin de l'œil et de la moustache. Il faisait du reportage, mais on lui prenait aussi des petits contes, et ces petits contes, bons ou mauvais, contenaient déjà par avance toutes les contorsions et toutes les perversions de rhétorique des écoles excentriques et décadentes d'à présent. Sa prose, dans le reportage, coulait simple et clairette, comme une bonne prose de reporter, mais devenait, dans le « petit conte », un entortillement de catachrèses qui exaspérait les bourgeois, et Guillemot, qui en était un, comme tout vrai jacobin, en brandissait ses béquilles d'indignation, en grinçait des dents, en roulait des yeux blancs. Les « petits contes » lui donnaient des crises.

— Ah ! râlait-il exaspéré, en voilà un qui aurait besoin...

Là, une grimace furieuse.

— ...de passer une année à ne lire que du Voltaire, et rien que du Voltaire, et encore du Voltaire, le Voltaire de *Candide*, de *l'Homme aux Quarante écus*... de...

Un gigotement général. Puis, dans un soulagement :

— ... de *la Correspondance !*

Rien ne met les reporters en route comme les démêlés d'auteurs qui se disputent l'idée d'une pièce ou d'un livre. Il se débite toujours beaucoup de « copie » là-dessus. Les bagarres littéraires font la joie des badauds, comme toutes les autres bagarres, et il s'en produisit une à ce moment-là. Alphonse Daudet avait fait une pièce en collaboration, et son collaborateur l'attaquait dans les journaux. Quel était le sujet de l'attaque ? Quel était même le collaborateur ? Je ne me rappelle plus l'affaire, mais X... était tout fébrile en revenant d'information. Il s'installa sans rien dire à une table, s'épongea, prit du papier, et se mit à écrire en fredonnant.

— Tu as vu Daudet ? lui demanda alors quelqu'un.

— Non, répondit-il du coin de la bouche.

— Tu as des renseignements ?

— Oui.

— Tu vas faire un article ?

— Oui.

On parla d'autre chose. Il écrivait toujours. Puis, on lui

demanda de nouveau, pendant qu'il continuait à noircir ses feuillets :

— En somme, là dedans, qui est-ce qui a raison?

— Qui est-ce qui a raison?

— Oui.

— Mais c'est Daudet, parbleu, qui a raison!

— Alors, tu éreintes ce pauvre Machin?

— Ah! non.

— Tu n'éreintes pas Machin?

— Non.

— Alors qui éreintes-tu?

— Qui j'éreinte?...

— Oui.

— Mais Daudet, parbleu!

— Comment, Daudet?

— Mais parfaitement, Daudet!

— Mais c'est idiot!

— Comment, idiot?...

On n'imaginera jamais la face d'envie noire qu'avait fini par devenir la bonne figure de pêcheur à la ligne du joyeux X..., les jets de vitriol qui lui partaient des yeux, et l'effrayant coup de poing qu'il asséna sur la table. Il était livide, et cria d'une voix dont vibrèrent les carreaux :

— Je l'éreinte, *parce qu'il est arrivé!*

Ce sont là de ces cris du cœur qui s'entendent dans les journaux, et personne, au bout d'un quart d'heure, ne se rappelait même plus le mot du gros X... Il achevait son reportage, « éreintait » Daudet de pied en cap, et il avait recommencé à nous réjouir, comme d'habitude, par sa saine physionomie de campagnard, quand un journal, un matin, publia sur lui un dossier terrible... Il était tout simplement de la police! L'encre de la place Beauvau coulait dans ses métaphores! Sa petite bedaine et ses gilets clairs représentaient le ministère de l'Intérieur! Il surveillait F.-X. Trébois pour le compte de MM. de Broglie et de Fourtou!

Qu'est devenu ce précurseur oublié de « l'écriture artiste »? C'est ce que la Sûreté générale est sans doute seule à savoir. Il disparut, d'ailleurs, le jour même du journalisme, exécuté dans toutes les rédactions avec une férocité sauvage, comme

si on avait cru lui sentir du talent, et Gabriel Guillemot haletait le soir dans les bureaux de *la Tribune* en trépignant de joie sur ses bâtons :

— C'était un mouchard !... Un mouchard !... Un mouchard !... Nous ne lirons plus ses sales contes !... Il était de la Préfecture !

II

« L'HOMME LIBRE »

A peu près à la même époque, mais peut-être un peu plus tard, vers 1877, Louis Blanc avait fondé *l'Homme libre*. Tous ceux qui l'ont vu à ce moment-là se rappellent ce tout petit homme glabre, courtois, vieillot, compassé, ingénu, aussi bien élevé que ratatiné, et dont les yeux avaient gardé, sous ses cheveux plats encore noirs, dans sa petite figure marmottante, une étonnante flamme, noire aussi. Il était d'une honnêteté antique, et douloureusement comique dans le monde où il était condamné à vivre. D'une excessive bonté d'âme, il n'osait jamais vous dire non, mais n'osait pas non plus vous dire oui, par scrupule, et se trouvait ainsi perpétuellement ballotté dans une indécision où la préciosité de sa petite voix finissait par avoir un fond d'angoisse, tout en découpant toujours méticuleusement les mots.

La fondation de *l'Homme libre* avait déjà été pour lui un supplice. Il s'y était cependant résigné par l'espèce d'affection mélancolique qu'il portait à son entourage. Mais ce fut bien autre chose, une fois le journal paru, les guichets ouverts, et les bureaux envahis par la foule des rédacteurs, des poètes, des courtiers, des politiciens et des gens d'affaires ! Ce fut alors, pour le pauvre grand homme, un enfer de tribulations.

— Voyons, mes amis, voyons, avait-il dit doucement, dès le premier jour, à ses collaborateurs, nous sommes des socialistes, des démocrates, des amis du Peuple, nous ne devons pas avoir de bulletin financier !

— Mais, mon cher maître, lui avaient alors répondu ses

amis, — dont le socialisme ne s'alarmait plus à l'idée d'un bulletin financier, dès l'instant qu'il était question pour eux d'en avoir un, — c'est qu'un bulletin financier...

— Eh bien, quoi ?

— C'est qu'un bulletin financier rapporte !

— Rapporte ?... Comment, rapporte ?... Mais nous ne faisons peut-être pas un journal pour... Rapporte !... Oh ! c'est trop fort !...

On avait ensuite passé aux annonces, et, là encore, il s'était rembruni.

— Mais ces annonces, mon cher ami, avait-il demandé à l'administrateur, qui était un homme du Midi et qui avait une chevelure de ténor, dites-moi donc un peu, ces annonces... me répondez-vous de leur moralité ?

— Alors, lui avait répondu l'administrateur, si vous ne voulez pas d'annonces, mon cher maître, il n'y a plus de journal possible, car il faudrait le vendre au moins six sous, et pas un ouvrier ne l'achèterait à cause de son prix... Pas un bourgeois ne l'achèterait non plus à cause de sa couleur, et vous n'auriez pas un lecteur !

C'était d'une logique si péremptoire qu'il avait bien fallu, en effet, ou renoncer à tout journal, ou passer par les annonces, et l'on avait fini par y passer ; mais l'excellent Louis Blanc ne s'en était pas consolé. Il en avait gardé comme la conscience d'une diminution, presque d'une honte, et, chaque soir, en revoyant l'épreuve de « la quatre », sa figure se rassombrissait.

— Mais enfin, mon cher ami, disait-il au secrétaire de la rédaction avec sa prononciation soignée et ses expressions proprettes, je vois là des adresses de banques, de prêteurs sur gages, de spécialités pharmaceutiques... Je ne veux certes pas révoquer en doute l'honorabilité de ces maisons, mais les connaissez-vous ?... Avons-nous qualité pour les recommander ?

— Mais nous ne pouvons pas toucher à cette page, mon cher maître, lui répondait le secrétaire de la rédaction, elle est affermée !

— Affermée, mon ami, affermée, oui, sans doute, je sais bien qu'elle est affermée, et je ne voudrais pas non plus empiéter sur autrui en violant un domaine qui ne serait pas le

mien... Mais il faut cependant aussi observer certaines limites, et nous finirons, sous prétexte de ferme, par recommander des matrones.... Et cette somnambule? Quelle est cette personne-là?... Et devons-nous aussi, je vous le demande, nous faire les intermédiaires des agences matrimoniales? Est-ce que nous pouvons ignorer ce que sont malheureusement trop souvent ces sortes d'industries?... Et regardez... là encore... Que peuvent bien être, je vous prie, ces « photographies captivantes »?... Écoutez, mon cher ami, j'en arrive à patronner véritablement des choses...

Il se sentait compromis. Quoiqu'il fût d'un autre âge, il était au fond très fin, et se rendait parfaitement compte du milieu inférieur où il se fourvoyait. Il était fait pour vivre dans une académie, se sentait dans une boutique, et il en souffrait beaucoup. On lui voyait toujours une figure amère, et il ne s'habituait pas davantage aux violences de mots, qui étaient cependant l'ordinaire de son parti. Les plus petites audaces, les plus anodines fantaisies de langage ou de littérature l'inquiétaient. L'ombre d'un substantif un peu coloré l'effrayait; la moindre épithète un peu vive le désolait.

— Voyons, mon cher ami, me dit-il un soir paternellement avec cet air de détresse douce dont la continuité le vieillissait de vingt ans, j'ai là une chronique de vous sur un combat de rats et de chiens dans un sous-sol... Est-il bien possible que ces choses-là se passent encore en France, sous un gouvernement républicain, et avez-vous bien mesuré toute la barbarie de votre récit?... Et vous ne protestez même pas! Vous vous bornez à décrire!... Et l'humanité, cependant, mon cher enfant, l'humanité...

Et tout cela était dit avec tant de bienveillance, de tristesse, une telle crainte de m'attrister moi-même, que j'en étais touché. Je me demandais presque, en l'écoutant, si je n'étais pas effectivement un sauvage, et je lui répondais timidement, tout en essayant de sauver mes rats:

— Oh! mon Dieu, mon cher maître, protester, protester... Oui, peut-être... On pourrait peut-être ajouter un mot...

— Un mot, comment, un mot!... Mais au moins quelques lignes, mon cher ami, une dizaine, une vingtaine ou une trentaine de lignes, et quelques lignes indignées... Et vous pourriez

même rappeler ici ce qui se passa sous l'Empire, à l'occasion des courses de taureaux que le gouvernement impérial avait voulu tenter d'acclimater chez nous, l'indignation du pays, la France tout entière dressée comme un seul homme...

Qu'allaient devenir mes rats dans cette page de style noble qu'il voulait bien m'inspirer? J'en tremblais. Il leur fit cependant les honneurs de l'impression, afin de ne pas me chagriner, mais ce fut dur! Ces rats l'épouvantaient presque autant que les somnambules et les photographies captivantes.

Nous avions, dans la maison, un poète roussillonnais, Lafagette, l'auteur des *Aurores*, et Lafagette aimait et vénérait Louis Blanc, mais n'en était pas moins devenu un de ses cauchemars. Il s'entendait admirablement à le contrefaire, à imiter sa voix, et d'une façon si saisissante que tout le monde s'y laissait toujours prendre. C'était le même ton précieux de sagesse sermonneuse, la même petite manière saccadée de prononcer lentement sa phrase en n'y laissant tomber que des mots choisis et reléchés, la même mimique grave de petit vieillard marmottant. C'était stupéfiant de réalité.

— Lafagette, fais-nous Louis Blanc..,

Et Lafagette nous « faisait » Louis Blanc, et ne demandait même qu'à le « faire ». Immédiatement, et de cette petite voix légendaire qu'on se figurait toujours entendre même quand on ne l'entendait plus, il entamait une jérémiade sur la « dissolution des *mœur* », les « vices de la *Cons-ti-tu-tion* », ou n'importe quel thème habituel au grand homme, et les têtes, aussitôt, se montraient aux portes. Chacun croyait Louis Blanc là, arrivait pour lui parler, et Louis Blanc lui-même s'était ainsi entendu radoter un jour, avec sa propre voix, sur un de ses propres « dadas », au milieu des fous rires. Il ne s'en était pas plaint, mais s'en était attristé.

— Comment, avait-il paru penser, dans ma propre maison, chez moi, mes amis même me bafouent!

Et, tout en aimant encore Lafagette, il n'avait plus autant aimé le voir, ni entendre trop rire ses rédacteurs.

Tout, d'ailleurs, le blessait et l'écœurait de plus en plus dans la maison. Le journal ne se vendait pas, le désordre le

plus extraordinaire régnait dans l'administration, l'administrateur s'en prenait la tête à deux mains comme pour s'arracher la chevelure, et une histoire d'un ridicule atroce finit par couronner le tout.

Personne ne savait aussi mal défendre sa porte que le pauvre Louis Blanc. La terreur des hommes connus est généralement d'être importuné, mais sa terreur, à lui, était de rebuter les importuns, et il en était dévoré. Quelque temps après la fondation du journal, il avait perdu madame Louis Blanc, et, le jour même des obsèques, un bas-bleu socialiste, une femme terrible qui avait de la barbe, et d'une taille de grenadier, s'était emparée de lui d'autorité. Elle était venue dès le matin à la maison mortuaire, s'y était mise à sangloter comme si elle avait été de la famille, et le malheureux Louis Blanc, à partir de ce jour-là, n'avait plus jamais pu se débarrasser de cette effrayante coreligionnaire. Elle le suivait partout, larmoyant toujours, avec sa carrure de femme colosse, et sa grande figure à poils. Elle allait le relancer chez lui, à la Chambre, dans les banquets, chez les amis où il dînait, lui aidait à mettre son paletot, veillait à ce qu'il n'oubliât pas son foulard, l'accompagnait dans la rue, et le préservait des voitures. On ne le rencontrait plus qu'avec sa géante ; elle ne le quittait plus d'une semelle, ou ne le lâchait un instant que pour le rattraper ensuite. On voyait tout à coup apparaître au journal une visiteuse monumentale qu'on était d'abord tenté de prendre pour « la belle Milanaise » ou « la belle Bruxelloise... » Mais c'était elle, toute soufflante d'avoir monté, et demandant d'une voix mouillée :

— Monsieur Louis Blanc est-il là ?

— Oui, répondait le garçon.

— On peut entrer ?

— Oui.

Et le garçon introduisait le monstre. Ou bien il fallait attendre, et elle modulait dans ses mentons :

— J'attendrai.

— C'est prodigieux ! se disait-on... Comment Louis Blanc peut-il s'affubler d'un pareil cyclope ?

Il ne s'en affublait pas, n'avait aucune raison de s'en affu-

bler, et se désespérait même d'en être affublé, mais là comme en tout, n'était que trop bon, et se livrait à qui voulait le prendre. Il sentait fort bien tout le grotesque de son cyclope, mais éprouvait d'autant plus de bonté et de pitié pour lui qu'il le sentait plus grotesque. Quand il arrivait à *l'Homme libre* et qu'il y retombait au milieu des criailleries, des querelles, des réclamations, et de toutes les cuisines de presse qui s'y gargotaient et s'y fricotaient, il avait déjà l'air amer, et profondément malheureux; mais si on lui annonçait son colosse, ou si l'heure de ses visites approchait, c'était la détresse du martyre qu'exprimait littéralement sa figure, quelque chose comme un effroi muet, comme un cri de physionomie qui vous appelait au secours et vous suppliait de le sauver. A quoi la femme géante se croyait naturellement obligée de le plaindre, s'humectait l'œil en conséquence, et reparaissait toujours avec cette barbe de condoléance qui éternisait le souvenir de l'enterrement. Elle finit même par l'accaparer tout à fait, et ne voulut plus permettre à personne de le voir. Elle prétendait qu'on l'ennuyait, qu'on lui faisait perdre son temps, qu'il se laissait envahir, et le barricada chez lui.

— Comment va monsieur Louis Blanc? lui demandait-on.

— Mais bien... bien... *je vous remercie*... Mais vous ne venez pas pour le voir?

— Mais si!

— C'est que je ne sais pas si c'est possible...

— Mais il m'a écrit pour me donner rendez-vous!

— Ah!... Il vous a écrit?... Alors, attendez, je vais m'informer... C'est que si je n'étais pas là, voyez-vous... *Sans moi, il serait assailli!*

Un jour, le bon Louis Blanc cessa de venir au journal. Les coreligionnaires et les solliciteurs défilaient bien toujours dans l'antichambre, mais sans le trouver.

— Peut-on parler à monsieur Louis Blanc?

Mais le garçon répondait :

— Monsieur Louis Blanc n'est pas là.

— Le citoyen Louis Blanc? demandaient à leur tour les socialistes.

Mais on leur répondait aussi :

— Le citoyen Louis Blanc n'y est pas.

La femme à barbe elle-même ne parvenait plus à le trouver. Elle entrait en soufflant, roulait des yeux terribles, s'informait, questionnait, mais on lui disait comme à tout le monde :

— Monsieur Louis Blanc, madame? il n'est pas là.

— C'est que je suis déjà venue hier et avant-hier.

— Oui, madame, oui, nous le savons, mais monsieur Louis Blanc ne vient plus.

— Est-ce qu'il ne doit pas venir aujourd'hui?

— Non, madame.

— Est-ce qu'il ne viendra pas demain?

— Non plus, madame, non plus... Mais puisqu'on vous dit qu'il ne vient plus!

Et c'était vrai, il ne venait plus. On entendait bien encore sa petite voix parler des « vices de la *Cons-ti-tu-tion* » et du « déplorable état des *mœur* », mais ce n'était pas lui, c'était Lafagette, et le vrai Louis Blanc n'y était plus. Il avait fui, et il y avait de quoi. La désorganisation avait tourné à la bagarre, les créanciers exaspérés envahissaient l'antichambre, cognaient les portes, tapaient des pieds, ricanaient aux guichets, et la chevelure de l'administrateur s'agitait, comme un drapeau, au milieu d'émeutes de camelots et de marchands de papier. On comprenait que l'auteur de l'*Histoire de Dix ans* se fût décidé à quitter cette pétaudière, et le journal, un matin, disparut aussi. C'était fini, il n'y avait plus d'*Homme libre*, ou l'homme libre, plutôt, c'était Louis Blanc. Courtiers, fermiers, annonciers, il allait enfin pouvoir ignorer tous ces gens-là, goûter la paix, connaître le repos, et ne plus s'entendre appeler « cher maître » que dans le cercle de ses amis...

Mais il n'était pas encore au bout, et un an s'était à peine écoulé que les « amis » retentaient encore la fondation d'une autre feuille, revenaient trouver le « cher maître » et essayaient de le refourrer dans l'affaire. Le « cher maître », seulement, ne s'y laissa pas remettre, promit sa collaboration, leur accorda même une lettre de bienvenue pour le premier numéro, mais s'en tint là, repoussa toute direction, toute ingérence, toute influence, toute solidarité ou semblant de solidarité, et défendit, cette fois, à ses admirateurs de le reclouer en croix

par admiration. Ils firent bien un peu la grimace, mais ne se démontèrent pas. Quand le général manque, dans la « Sociale », on le remplace par les caporaux, et le *Réveil social*, autrement dit un second *Homme libre*, et plus libre même encore que le premier, se trouva bientôt sur pied. On racolait des bailleurs de fonds, on battit le rappel des rédacteurs, et tous, commanditaires, actionnaires, collaborateurs, amis, frères, et amis de frères et amis, se réunirent un soir dans les bureaux du journal.

Que se passa-t-il exactement dans cette réunion qui se qualifiait de « générale » ? Il ne m'en reste plus que le souvenir très vague d'une soirée très bigarrée dans un local étouffé, où le surchauffement du gaz vous donnait très soif, et où le garçon du café voisin ne cessait pas de monter des *moss*. Il y avait là des petits jeunes gens, des vieilles barbes, des littérateurs, des bourgeois, des faiseurs d'émeutes, des faiseurs tout court, des têtes patibulaires, des honnêtes gens, et, au milieu de toutes ces figures, deux personnages singuliers, autour desquels on faisait cercle, et qui étaient deux bailleurs de fonds. L'un d'eux était complètement sourd, l'autre un Turc, et je les vois encore tous les deux, le sourd très vieux, et le Turc en gilet blanc.

Le sourd ne percevait pas un son, et avait un secrétaire qui lui parlait dans une pipe comme on devait parler plus tard dans le téléphone. Le Turc, lui, n'entendait pas non plus, mais parce qu'il ne comprenait pas le français, et avait un interprète.

Ils étaient là, chacun sur une chaise, entourés de groupes, le sourd avec sa figure qui ressemblait à une pendule arrêtée, le Turc nasillant du bout des dents, et tous deux attendant Louis Blanc.

— Est-ce que Louis Blanc n'est pas là ? questionnaient les arrivants.

— Il est malade, disaient les uns.

— Il ne viendra pas, disaient les autres.

— Mais si... mais si... Il va venir...

— Mais non...

— Mais si...

Et le secrétaire, pendant ce temps-là, cornait dans la pipe du sourd : — allô, allô !... allô, allô !

Et l'interprète nasillait dans l'oreille du Turc, qui nasillait à son tour pour lui répondre...

Puis, la porte s'ouvrait, le garçon de café entrait avec un *moss* à bout de bras, et tout le monde se levait ou tournait la tête. On croyait que c'était Louis Blanc...

Vint-il?... Ne vint-il pas?... Je ne le sais plus, mais je crois bien qu'il ne vint pas.

Il avait un lieutenant qui s'appelait Salle, et il dut se faire représenter par lui.

III

FEMME DE JOURNALISTE

Lorsque j'allais à l'X..., entre cinq et six heures, j'y voyais souvent une jeune femme pâle, à l'air très malheureux, qui attendait dans l'antichambre. Elle était là quand j'arrivais, et je l'y retrouvais encore en partant. Quelquefois, elle se levait pour aller parler au caissier, ou bien écoutait patiemment le garçon de bureau, un intarissable bavard, dont elle subissait les histoires avec une figure résignée.

Un original, ce garçon! Il avait perdu une main au siège de Saint-Quentin, et portait toujours dans sa poche une vieille photographie d'Anatole de la Forge, usée jusqu'au carton, dont il vous montrait fièrement la dédicace : *Au brave Un Tel, à mon concitoyen, à mon compagnon d'armes, au républicain, au patriote*... Il n'avait qu'un défaut : trop de familiarité, et la manie de vous faire des confidences, en vous parlant près du nez. Il arrivait à vous dans la salle de rédaction, vous y donnait un petit coup de moignon, vous emmenait dans le corridor, et vous y disait mystérieusement, avec d'autres petits coups de moignon dans les côtes : « Monsieur, il y a là un citoyen qui vient de se faire écraser le pied... Il a de la famille, je le connais, c'est *un bon*... Donnez-lui donc une pièce de trente sous. » Ou bien : « Monsieur, il y a cinq ou six messieurs qui sont venus pour tâcher de vous voir...

Mais *j'ai l'œil américain... C'étaient des raseurs*, et je les ai tous renvoyés. » Ou encore : « Monsieur, il y a là une dame qui a demandé quelqu'un... Je ne sais pas qui elle demande, mais elle n'a pas l'air d'avoir envie de s'ennuyer, et je lui ai toujours dit que vous étiez là... Si vous n'avez pas d'argent, je peux toujours vous prêter un louis... » Un petit coup de moignon par là-dessus, un petit coup d'œil entendu, puis il retournait dans l'antichambre où il entamait la conversation avec les solliciteurs, ou causait avec la femme pâle.

— Quelle est donc la femme qui est là? demandai-je un soir à la rédaction.

Mais je recevais en même temps un coup de coude dans le dos, et un camarade me disait tout bas, en me montrant à une table un gros joufflu, nommé Z..., qui faisait de la copie en fumant sa pipe :

— Tais-toi, c'est sa femme !

Je ne dis plus rien : la femme était encore dans l'antichambre à mon départ, et, le lendemain, on m'expliqua tout.

La malheureuse était bien madame Z.... et il y avait même des enfants. Z...., seulement, ne rentrait pas tous les jours chez lui. et madame Z... arrivait alors au journal, pour avoir des nouvelles de son mari. Il la laissait sans argent, et elle venait alors lui en demander, espérant le rencontrer avant qu'on fermât la caisse; mais il n'était jamais là pour elle, et le « moignon » avait la consigne.

— M. Z... est-il là? s'informait-elle d'un ton gêné.

— Pas encore, répondait le blessé de Saint-Quentin.

Elle allait s'asseoir sur la banquette, attendait. regardait l'horloge, voyait avec angoisse le caissier ranger ses livres, demandait « à quelle heure venait son mari », et le mari, pendant ce temps-là, installé dans la salle de rédaction, gros, gras, tranquille sur sa chaise, et fumant sa pipe, « faisait du style » devant son paquet de tabac.

— Écoute, vous disait-il enchanté de lui-même, avec ses deux gros yeux vaniteux, en tirant une bonne bouffée de pipe, écoute un instant que je te lise « ça »...

Et, quand il vous avait lu « ça » :

— Hein? Je crois que ça y est?... C'est buriné?...

Puis, il levait la tête. pinçait la bouche, et l'ami d'Anatole

de la Forge arrivait à lui avec un sourire particulier, lui faisant un signe de moignon, et lui disant dans la figure :

— Monsieur Z... !

— Quoi ?

Mais Z... avait compris d'avance : sa femme était encore là ; et il répondait sèchement :

— Non..... je ne veux pas... je ne veux pas.. Mais non ! Mais non !

— Voyons, cependant, monsieur Z... voyons... voyons...

— Mais non... mais non.., Je vous dis que non !

Le « moignon », alors, s'en allait, mais ne tardait pas à revenir, parlait encore à Z..,, ressortait, et faisait ainsi la navette, allant raconter des histoires à la femme dans l'antichambre, revenant essayer d'attendrir le mari dans la salle de rédaction. Mais le mari ne faiblissait pas, pinçait toujours la bouche, et secouait de plus en plus sèchement la tête, surtout quand on interrompait la lecture d'un de ces articles où « c'était buriné ». Il lui passait, dans ces moments-là, une pâleur de colère sur ses grosses joues, un éclair de fureur dans ses gros yeux, et il criait avec exaspération :

— Il n'y a pas seulement moyen, dans « cette boîte », d'être tranquille une minute !

Il était de fondation, à l'V..., d'aller manifester aux « enterrements civils », et toute la rédaction, un matin, se rendit en corps aux obsèques d'un « bon citoyen ». Le cimetière, seulement, se trouvait loin, personne n'avait déjeuné, et toute la bande, en route, s'échoua dans un restaurant. On continua par une tournée de brasseries, et les funérailles, à la fin de la journée, se terminaient à *La Cigarette*, où toutes les femmes, en nous apercevant, arrivaient s'abattre à nos tables, secouant leur monnaie dans leurs sacoches, et nous demandant ce que nous allions leur offrir. Z... exultait. Ces fêtes-là étaient son élément, et il interpella tout de suite ces demoiselles. Il en connaissait quelques-unes, demanda leur nom aux autres, les prit par la taille, les tira, les pinça, se mit à taper sur les tables avec sa canne, et commençait à faire un charivari qui nous assourdissait tous, quand il s'arrêta brusquement... Il venait d'en remarquer une qui se tenait der–

rière les autres, une pauvre petite blondasse, laide, plate, maigre, souffreteuse, qui était là parce qu'elles y étaient toutes, mais sans gaieté, mélancolique, et il lui cria brutalement, furieux, rouge de colère :

— Et toi, là-bas... tu ne dis rien?... Ah! non, tu sais, tu me dégoûtes!... Elle ressemble à ma femme, je ne lui offre rien!

Nous n'étions pas en veine de sentiment, mais il y eut cependant un silence, et tout le monde cessa de rire pendant quelques minutes... C'était pousser « l'enterrement civil » un peu loin...

Et, maintenant, parmi ceux des siens prématurément disparus, et pour lesquels la Presse trouve le temps d'avoir des larmes, nous revoyons quelquefois citer le gros Z... Il était ce qu'on appelle « un sympathique », et on nous le donne en exemple, comme un vaillant, un bon enfant, un cœur d'or, et même un homme de famille.

IV

ROCHEFORT

Je déjeunais, ce matin-là, chez Jean Destrem, secrétaire de la rédaction du *Rappel*. Il habitait Montrouge, où il avait une maisonnette et un jardinet, et j'étais à peine là qu'une voiture s'arrêtait devant la maison. Quelqu'un en descendait, refermait la portière, et un monsieur pâle et grand, avec une barbiche, entrait dans le jardin. Il tenait dans ses bras un énorme paquet, et ses cheveux grisonnants frisottaient sous son chapeau. C'était Rochefort. Il venait aussi déjeuner, avait envoyé d'avance des fleurs à madame Destrem, et apportait lui-même un cheval à bascule pour les enfants.

Il fut, pendant tout le repas, très gai, sans pose, à la « bonne franquette », mais n'avait pas cet « œil naïf » que de candides portraitistes ont cru lui voir. Ce qu'il avait, seulement, c'était de jolies dents, les plus jolies que puisse avoir un homme, des dents de jolie fille et presque de joli enfant.

Quant à l'œil, il n'était pas « naïf », il s'en faut, mais, au contraire « très averti », moqueur, d'un gris bizarre, et non sans lueur, mais sans lumière. La lumière venait des dents.

Au départ, il embrassa les enfants comme aurait pu le faire un oncle-gâteau, et les laissa dans l'éblouissement du cheval à bascule...

Rochefort, à cette époque, cinglait déjà vers la cinquantaine, si même il n'y arrivait pas, mais n'en vivait pas moins comme un étudiant à qui le banquier de sa famille aurait remis cent francs pour son argent de poche tous les matins. C'était le même décousu, le même sans-souci dans la vie : les courses la journée, le théâtre le soir, l'existence à bâtons rompus, et une heure à trouver, à travers ces distractions, pour expédier son article. Il habitait, cité Malesherbes, un petit hôtel où ne manquaient ni les beaux meubles, ni les belles toiles, mais s'y trouvait plutôt campé qu'installé ; il y semblait toujours en déménagement, et vous recevait là sans façons, en homme qui ne veut pas avoir l'ennui d'une maison montée, et se contente d'un groom et d'une cuisinière. Il vous montrait ses tableaux, le dernier bahut qu'il avait acheté, le dernier bibelot qu'il avait déniché, grimpait son escalier avec une rapidité de clown, vous menait voir dans les mansardes un meuble qui ne pouvait se placer nulle part, mais dont il avait fait tout de même l'acquisition, puis vous gardait à déjeuner, et vous empilait cordialement les morceaux dans votre assiette.

A son journal, il n'y était pas souvent, ni surtout régulièrement. Il y passait dix minutes, une demi-heure, trois quarts d'heure, une heure au plus, n'aimait pas les visites, redoutait les « raseurs », ne supportait pas certaines figures, exécrait les politiciens, et revoyait les articles de ses rédacteurs comme un général goûte la soupe de ses soldats, une ou deux fois par mois, quand il en avait le temps.

Vers six heures, presque tous les soirs, le secrétaire de la rédaction entendait la sonnette du téléphone, et répondait à l'appareil :

— Allô, allô... Qui parle?... Monsieur Rochefort?...

— Oui, répondait Rochefort qui revenait des courses ou de l'Hôtel Drouot, c'est moi... Qu'est-ce qu'il y a de neuf?

Le secrétaire lui racontait alors les nouvelles, les on-dit, les potins de la Chambre, les incidents, puis écoutait à son tour, répondait aux questions, complétait ses renseignements, saluait, raccrochait les anneaux, et l'article, deux heures plus tard, était là.

Rochefort, d'autres fois, n'avait pas encore donné signe de vie à minuit, arrivait enfin tout essoufflé, en cravate blanche, en habit, demandait vite « un sujet », et chacun, immédiatement, lui offrait le sien. Mais un auteur, même quand il vous les demande, n'aime pas les sujets que vous lui donnez, et Rochefort les rejetait tous par de petits mouvements de barbiche, les déclarait mauvais, puis sa figure s'éclairait, et il trouvait lui-même tout à coup le bon. Il se levait alors de sa chaise, riait d'avance des plaisanteries qu'il entrevoyait, s'intallait à une table, commençait, et il y avait, le lendemain, comme d'habitude, « une soupe trempée pour quelqu'un ».

Le « grand pamphlétaire » était-il aimé de la petite troupe qui bataillait à son ombre, et y disparaissait? Il l'était peu, et par une raison très humaine. Elle sentait trop qu'elle n'était rien pour lui, qu'il n'avait pas besoin d'elle, et qu'il pouvait la changer sans inconvénient tous les matins. Entre un César et ses soldats, il y a un lien. Entre un César de théâtre et sa figuration, il n'y en a pas, et un César de journal est un César de théâtre. Les trop gros journalistes, comme les trop gros acteurs, étouffent ceux qui se produisent autour d'eux, et Rochefort est un rieur énorme, un rieur gigantesque. C'est le plus formidable rire de corrosion et de destruction qu'on ait entendu depuis Voltaire : et Voltaire, encore, ne riait que pour l'aristocratie, Rochefort rit pour la foule. C'est Voltaire dans un porte-voix. Autour d'une pareille figure, nous n'étions tous que des hachures, et les hachures se rendaient fort bien compte qu'elles avaient, derrière lui, la valeur d'un barbouillage toujours facile à gratter ou à recouvrir par un autre! Quelqu'un, à chaque instant, arrivait tout affolé, et racontait que la Rédaction allait être renvoyé. Un Tel l'avait dit au « petit café », et Un Tel était un garçon sérieux, un ami... Tout le monde devait être « balayé » à la fin du mois... A la fin du mois, personne n'était balayé, mais les mauvaises nouvelles n'en recommençaient pas moins à courir. Cette fois.

on avait vu Rochefort déjeuner avec un boursier, et personne n'imaginera toutes les conséquences qu'on tirait d'un déjeuner! D'autres fois, il était allé à une première représentation avec un directeur de journal, et chacun en présagait les plus graves bouleversements. D'où venaient toutes ces alertes et tous ces cancans? Étaient-ils purement illusoires, ou ne l'étaient-ils qu'à moitié? Étions-nous vraiment menacés par des « barbouillages » concurrents? N'étions-nous pas plutôt les dupes de quelques diplomates intéressés à troubler l'encre? On ne savait pas, mais les moindres prétextes mettaient les têtes en feu et faisaient bouillir les cervelles.

Rochefort cessait de venir?

— Tiens! pourquoi ne vient-il plus? Il ne veut plus nous voir?

Rochefort, au contraire, se montrait régulièrement?

— Tiens! Pourquoi vient-il si souvent? Qu'est-ce qu'il a donc?

Rochefort donnait par hasard un coup d'œil à la *morasse*? Il « goûtait la soupe » ?

— Tiens! Pourquoi a-t-il regardé la *morasse*?

Rochefort s'enfermait pendant une heure dans son bureau avec un ami?

— Tiens! Avec qui donc est-il? Qu'est-ce qui se prépare?

Un soir que la rédaction cuisait ainsi dans son inquiétude, je montai le voir cité Malesherbes, mais je n'eus même pas à sonner chez lui. Au moment même où j'arrivais, il sortait de la cité avec son ancien camarade de déportation Olivier Pain, s'arrêtait devant la grille et regardait à droite et à gauche comme pour attendre ou éviter quelqu'un.

— Tiens, me dit-il tranquillement, c'est vous?... Mon cher, ne restons pas là... Il doit me venir un raseur, et je file pour lui échapper... Ah! les raseurs!... Arrivez vite... Et qu'est-ce qui se passe au journal? Qu'est-ce qu'on dit? Qu'est-ce qu'on raconte?... Je n'y vais plus, j'y ai trop de visites, mais je suis enchanté de ma rédaction... Bazire fait très bien, Gramont a du talent, je peux me reposer sur Degeorge... Tiens! voilà Humbert...

Humbert, en effet, descendait la rue. Il s'arrêta, finit par

se joindre à nous, et Pain nous proposa d'aller souper au Rat-Mort.

— Au Rat-Mort! dit Rochefort avec une grimace, au Rat-Mort... Autant là qu'ailleurs... Ça m'est égal... Ça existe donc toujours, le Rat-Mort?... Au Rat-Mort!... Au Rat-Mort!... Allons-y si vous voulez, mais j'ai horreur du café!

Quelques minutes après, nous étions au Rat-Mort. Il y avait peu de monde. Deux ou trois femmes, des peintres, des modèles, c'était à peu près tout. Quelques rentiers du quartier y lisaient cependant les journaux, des habitués y fumaient leur pipe, et un gros homme en blouse, qui avait comme des taches de cambouis à la figure et aux mains, somnolait devant son verre, tout congestionné sous sa casquette, à la table voisine de la nôtre. Rochefort commanda la carte, on servit, puis un « type du quartier », un individu en vareuse et en béret, à tête de père-éternel, et qui vendait de la peinture dans les cafés, entra avec ses toiles sous son bras. Il fit deux ou trois fois le tour de la salle, proposant ses marines et ses paysages, mais personne ne lui en achetait; les consommateurs secouaient la tête, et il allait ressortir lorsque l'homme à la blouse le rappela, lui prit pour une centaine de francs de croûtes, fit sonner les louis sur la table, puis se tourna vers Rochefort, et lui dit en posant sa grosse main sur notre nappe, avec un sourire aimable:

— Monsieur Rochefort, vous ne me reconnaissez pas, mais moi je vous connais bien... Qui est-ce qui ne connaît pas M. Rochefort?...

Et il lui cita toute une liste de champs de courses et de chevaux.

— Vous avez gagné cinq cents francs sur tel cheval, monsieur Rochefort, et, la veille, trois cents sur un autre, monsieur Rochefort, et six cents la semaine précédente, sur un troisième... Ah!... Ah!... L'autre jour, par exemple, monsieur Rochefort, vous vous étiez trompé sur le poids du jockey... Du jockey, monsieur Rochefort, pas du cheval... du jockey.. Mais le plus beau coup que vous ayez jamais fait... Ah! le plus beau coup de monsieur Rochefort, son plus beau coup, c'est quand il a gagné...

Et il indiqua une somme énorme, s'essuya la bouche,

souffla, avança encore sa grosse main, et reprit d'un air malin :

— Monsieur Rochefort ne se rappelle pas?... Ah! ah!... C'est que je me rappelle bien, moi!... Et il n'y a eu, ce jour-là, que deux gagnants, monsieur Rochefort, deux gagnants...

— Mais oui, mais oui, mais oui, finit alors par dire Rochefort intrigué, mais oui, c'est vrai... En effet, je me rappelle, nous n'étions que deux qui avions joué sur ce cheval-là... Il y avait moi, et puis qui donc?... L'autre... Attendez donc...

— C'était moi, monsieur Rochefort!...

Et le maquignon se levait, et nous disait, en ôtant sa casquette, avec un mélange de triomphe et de modestie :

— Monsieur Rochefort, et aussi ces messieurs, permettez-moi de vous offrir à souper...

— Merci, merci, merci! s'écria Rochefort avec terreur... Merci, merci!

— Voyons, monsieur Rochefort...

— Jamais!... Vous voyez bien que nous finissons de manger.

— Oh! monsieur Rochefort, voyons!... monsieur Rochefort et ces messieurs!

— Mais non! Mais je vous dis que non!

— Alors, une bouteille de champagne, monsieur Rochefort?

— Non plus!... Je n'en bois jamais!

— Alors, monsieur Rochefort, n'importe quoi, ce que vous voudrez.

— Non, non, non!... Je vous dis que je vous remercie bien... Rien du tout, rien du tout!

Mais le maquignon ne lâchait pas prise, et ne s'en acharnait que davantage :

— Monsieur Rochefort, écoutez-moi, monsieur Rochefort et ces messieurs... Je sais que je suis mal mis, mais j'ai de l'argent... Tenez... Tenez... Et si ces messieurs et vous, par hasard, vous en aviez besoin...

— Garçon, garçon, cria Rochefort épouvanté, garçon, garçon, garçon, l'addition!

Et nous nous sauvâmes du « Rat-Mort », poursuivis par l'homme à la blouse, qui nous courait après sur le boulevard, et voulait nous prêter de l'argent...

Rochefort, ce soir-là, n'avait pas eu de chance. Il n'aimait pas aller au café, et on l'y avait mené. Il avait horreur des gens sales, des ivrognes et des raseurs, et il était tombé sur un voisin qui était les trois à la fois.

V

PELLEPORT

Pelleport malade ! C'était presque une invraisemblance. On ne l'avait jamais que vu rempli de santé, exubérant, se couchant au petit jour, passant ses nuits à réciter des vers, toujours surpris par l'extinction du gaz dans tous les cafés du « Quartier », et heureux, dans cette vie-là, comme un merle dans un arbre. Les cheveux tout blancs, quoique très jeune, la figure au vent, la poitrine en bataille, et sans cesse escorté de « vieilles barbes », de garibaldiens, de républicains espagnols, ou de jeunes gens à chapeaux d'artistes, il était gérant du *Rappel*, mais un gérant lyrique et romantique, et le séide le plus convaincu de Victor Hugo. Il n'y avait pas, d'ailleurs, de garçon meilleur et plus brave, d'une loyauté plus naïve, et plus complètement poète dans le cœur, bien qu'il le fût de son métier.

— Comment, Pelleport, toi, malade !

C'était ce que je me préparais à lui dire en montant son escalier, mais je n'avais pas eu longtemps envie de plaisanter. Il habitait un petit cinquième, chez des compatriotes, M. et madame D..., et madame D..., à mon arrivée, se promenait sur le palier, toute bouleversée d'anxiété. Elle avait envoyé son mari chercher le médecin, et allait et venait, en attendant, ne pouvant plus « tenir en place ».

Je lui demandai tout stupéfait :

— Mais qu'est-ce qu'il a donc ?... Est-ce qu'il est gravement malade ?

Elle me fit signe que oui, me donna quelques détails, et me conduisit auprès de lui.

Le pauvre Pelleport avait la tête immobile sur l'oreiller, les bras allongés sur les draps, et ne vous répondait plus que d'une voix lointaine, qui n'était même plus la sienne.

— Qu'est-ce que tu as, Pelleport?

— Je ne sais pas... C'est la nuit...

— La nuit?... Comment, la nuit?...

— Oui, la nuit...

— Et qu'est-ce qu'il y a, la nuit?

— Je vois des choses effrayantes.

— Et qu'est-ce que tu vois d'effrayant?

— Je ne sais plus...

J'avais peur de le fatiguer en continuant à causer, mais il me dit au bout d'un moment :

— Pourquoi ne parles-tu pas?...

Et il me demanda des nouvelles de ses amis.

— Et Un Tel?... Un Tel?... Ils vont bien?...

— Oui, très bien.

— Et le père Hugo?

Victor Hugo était sa religion et sa vie, et les portraits du « père Hugo » tapissaient sa chambre. Il y en avait en photographies, en dessins de journaux, en gravures. Au fond de son lit, sur les murs, partout, on ne voyait que le « père Hugo », et il me répéta :

— Et le père Hugo?... Comment va-t-il?...

Il parlait toujours de sa même voix lointaine, s'interrompait, fermait les yeux, se rappelait des noms, les prononçait, et me demanda encore :

— Tu ne connais pas le docteur D...?

— Le docteur D...? Non.

— Il est venu me voir. C'est un brave homme...

Je cherchais à deviner sa maladie. Il était assoupi, mais ne paraissait pas souffrir, et madame D..., dont l'anxiété s'exaspérait de plus en plus, me dit lorsque je m'en allai :

— Croyez-vous que nous ne pouvons pas trouver un médecin!... Mon mari est parti, il y a deux heures, pour en chercher un... Mon fils devait en voir un autre aujourd'hui...

— Mais le docteur D...?

Elle fit un geste de désespoir.

— Ah! monsieur, le docteur D...! Ne me parlez pas de cet homme-là!... Je ne sais pas comment faire pour le mettre à la porte!

Ce docteur D... était une des « vieilles barbes » que

Pelleport traînait à sa suite dans les cafés et les bureaux de rédaction. Il avait eu, trente ans plus tôt, une célébrité comme savant, mais s'était jeté dans la politique, était tombé de là dans l'ivrognerie, et avait fini chansonnier. Il submergeait les journaux de ses refrains contre les curés, les hurlait aux tribunes des réunions publiques, et battait le pavé du boulevard Saint-Michel en laissant passer de sa poche un éternel foulard rouge rempli de tabac, qui sortait de là pêle-mêle avec des chansons. Dès qu'il avait su Pelleport malade, il était arrivé chez lui, et l'avait immédiatement soumis au régime des chansons anticléricales. Il braillait dans la chambre toute la nuit, battait la mesure, tapait des pieds, fusillait le bon Dieu en musique, et interrompait le concert par des coups de trompette dans son foulard.

— Des médecins comme ça, finit par me dire madame D..., M. Pelleport, voyez-vous, ferait mieux de ne pas en avoir !

Devais-je partir, moi aussi, à la découverte d'un médecin ? Je me le demandais presque en redescendant; mais M. D... en cherchait déjà un, le fils D... en cherchait un autre, le chansonnier en était un troisième, et je réfléchis qu'il valait mieux, au moins jusqu'à nouvel ordre, ne pas risquer d'en mettre un quatrième dans la maison. Le soir, seulement, je prévins quelques amis, et tout de suite, le lendemain, je m'informai à mon retour : « Avez-vous un médecin ? » Ils en avaient deux, mais c'était encore deux médecins politiques, plus ou moins journalistes ou candidats, et le malheureux Pelleport avait une méningite ! Les deux docteurs, d'abord, s'étaient empressés de venir soigner le gérant du *Rappel*, puis avaient fait une grimace à l'inspection du logis, une autre devant le malade, avaient paru furieux de s'être dérangés pour quelqu'un de si mal logé, laissé une ordonnance, et filé sans saluer. Ensuite, le chansonnier était revenu avec son foulard et ses chansons, avait éclaté de rire en lisant les papiers de ses deux collègues, les avait déclarés deux ânes, et s'était remis à guillotiner les curés dans ses couplets...

— Eh bien, Pelleport ! lui dis-je, comment vas-tu ?

Il était encore plus abattu, et parlait d'une voix plus vague, mais s'informa toujours de ses amis, et me répéta comme la veille :

— Et le père Hugo...?

Il ajouta :

— L'as-tu vu?...

Victor Hugo recevait tous les soirs, et j'allai, dans la soirée, lui annoncer l'état, du pauvre garçon. Il eut un mouvement de violente surprise, parut très contristé, et dit à un de ses amis qui se trouvait là, dans le salon :

— Docteur, vous connaissez bien Pelleport?... Il est très mal, allez donc le voir...

Hélas ! c'était encore un docteur politique, et il allait faire le quatrième ! Il entra comme un homme qu'embarrasse la vue d'un malade, regarda le malheureux comme on regarde un paysage, lui parla, ne reçut pas de réponse, passa aux gravures de la muraille, contempla les Victor Hugo des photographies et des estampes, vit les ordonnances, les lut, ne dit rien, esquissa un coup de chapeau, et sortit.

Le lendemain, dans l'après-midi, nous étions une quinzaine empilés dans le petit cinquième. On ne parlait jamais qu'en riant du pauvre Pelleport, mais personne, au fond, n'était plus aimé que lui, et il y avait des larmes dans les yeux, quand un grand coup de sonnette résonna. La porte, cependant, devait être ouverte, mais on avait sonné tout de même, et M. D..., qui était allé recevoir, revint brusquement tout effaré, les bras en avant, et nous dit en nous écartant tous :

— Victor Hugo!... Victor Hugo!...

En effet, c'était lui, c'était bien « le père Hugo », avec sa tête de neige, sa face de santé rose et ses quatre-vingts ans. Il venait voir son bon séide, mais le bon séide, depuis déjà une heure, ne reconnaissait plus personne, et ne le reconnut pas non plus.

— Pelleport, lui dit-il en l'appelant de sa voix rugueuse et en lui prenant la main, Pelleport, c'est Victor Hugo... votre ami... Victor Hugo!... Vous ne me reconnaissez pas?... Vous ne reconnaissez pas Victor Hugo?... Vous ne reconnaissez pas votre ami Victor Hugo?...

Mais il ne répondait pas, il râlait...

Un peu plus tard, il fit un dernier geste, comme pour repousser quelque chose — la mort, ou peut-être la vie, — puis ne bougea plus... C'était fini... Il avait cessé de respirer,

et une petite écume rousse, qui sortait avec un petit bruit, lui moussait seulement aux narines... — Pauvre Pelleport !

On l'emmena dans son pays, près de sa mère, et là-bas, avec elle, au pied des collines de sa petite ville, il échappa du moins à la mascarade d'un enterrement civil. Athée, jacobin, révolutionnaire, terroriste, et peut-être même anarchiste, il s'était toujours figuré être tout cela, et jamais la chrétienté n'avait eu pourtant de meilleur chrétien.

VI

L'HOMME S'AGITE

Tout le monde, ce jour-là, se disait dans les cafés :

— Tu as lu le *Matin*?

— Oui..., oui... *L'Homme s'agite*...

Ou bien :

— Tu n'as pas lu le *Matin*?

— Non... Qu'est-ce qu'il y a?

— Ah ! lis le *Matin* !... Il faut lire *l'Homme s'agite*.

Ou encore :

— Mon cher, as-tu lu le *Matin*?

— Oh ! oui, je l'ai lu !... *L'Homme s'agite*... Ah ! celui-là !

— C'est insensé !

— Il y a des gens qui vont redemander leur argent aux kiosques !

C'était un fou rire. A Tortoni, au Café Américain, au Café de Paris, dans tous les cafés de journalistes, on ne voyait que des gens qui riaient.

— Ah ! *L'Homme s'agite* !...

Et on se roulait.

Que se passait-il donc au *Matin*, et qu'était-ce que *l'Homme s'agite*?

Le *Matin*, à cette époque, n'était pas encore le journal qu'il est devenu, et son fondateur, M. Alfred Edwards, n'y était pas le maître absolu. Il y partageait le pouvoir avec deux Américains, M. H... et M. P..., et l'entreprise, tiraillée d'une

influence à l'autre, entre le parti Edwards et le parti américain. constituait une espèce de petite Espagne en chambre où sévissaient les *pronunciamientos*. Or, une révolution venait d'y éclater. Le parti Edwards, qu'on l'eût expulsé de force. ou qu'il se fût laissé expulser par calcul, avait brusquement cédé la place au parti américain, et les deux *managers*, M. H... et M. P..., s'étaient trouvés. un soir, à l'heure de leur dîner, dans l'obligation de composer leur numéro avec toute une nouvelle troupe. recrutée au dernier moment. En se retirant ainsi en masse, avec cette précipitation. le parti Edwards avait dû compter sur l'embarras où il allait nécessairement mettre l'autre, et toute l'ancienne rédaction était malicieusement revenue voir. sur les quatre heures du matin, si le journal paraissait... Mais un journal paraît toujours, et le numéro sortait des machines. Les plieuses le froissaient déjà sur leurs tables, et ce qui s'emportait par paquets aux bras des camelots et des crieurs, dans le petit jour de la rue. c'était justement cet extraordinaire *L'Homme s'agite*, mis on ne sait comment en leader-article, dans la confusion de la bataille. Que pouvait bien contenir *L'Homme s'agite*, pour justifier l'ahurissement qu'il allait produire? D'autres s'en souviennent sans doute. On rit souvent des grandes choses, et *L'Homme s'agite* en était peut-être une. Les camarades, néanmoins, en conclurent qu'il y avait de la place à prendre dans la maison, tout le monde chroniquant s'y abattit dans les vingt-quatre heures, et j'y entrais moi-même, au bout de quelques jours, quand je reconnus, dans le rédacteur en chef...

Qui?...

Alphonse Humbert, un ami.

— Comment, c'est vous?

— Moi-même!

— Et depuis quand?

— J'arrive.

— Alors, l'« homme s'agite »?

— Oui, me dit-il en riant, je crois qu'il s'agite un peu.

Et le fait est qu'on s'agitait prodigieusement chez MM. H... et P... On n'avait même jamais vu s'agiter autant. Les rédacteurs, d'eux-mêmes, ne demandaient qu'à s'agiter le moins possible, mais l'administration n'était pas aussi paisible, et

les rapports les plus étranges existaient entre elle et nous. Tous les employés en étaient Américains ; pas un d'eux n'y disait un mot de français, et aucun de nous ne comprenait un mot d'anglais. Il en résultait des relations comme entre sourds-muets, mais comme entre sourds-muets ennemis. Les bureaux de la comptabilité étaient au troisième, les nôtres au second, et nous ne trouvions jamais devant nous, quand nous montions, que des figures américaines qui nous riaient au nez en américain derrière des guichets. Nous riaient-elles vraiment au nez, ou n'était-ce qu'une apparence? Nous ne le savions pas très bien. Était-ce bien aussi de ce troisième, ou d'ailleurs, que soufflait le vent satanique dont les rafales bouleversaient la maison? Nous ne pouvions pas le dire non plus, mais il soufflait, ne laissait jamais debout quinze jours un rédacteur ni un secrétaire de rédaction, et plus les rédacteurs et les secrétaires tombaient les uns sur les autres, comme dans une pantomime bien réglée, plus les Américains du troisième ricanaient derrière leurs grilles.

Il me semble encore sentir la température détraquante de ces petites pièces étouffées ; sans doute, même, contribuait-elle au déséquilibrement des cervelles. Le soleil y dardait toute la journée, et le gaz y chauffait toute la nuit, entre des murs gros comme des planches, dans des chambres grandes comme des boîtes. Un été d'orages continuels pesait sur nous par là-dessus, et chacun se dissolvait dans un état de nervosité moite où personne ne gardait même plus son gilet. Seul, le secrétaire de la rédaction, obligé à plus de tenue, conservait le sien, mais en le déboutonnant. Tous les autres circulaient en costume de garçons de bain, et c'était ainsi accoutrés, fondant en eau, ruisselant, les bretelles pendantes, qu'on recevait constamment les affolantes nouvelles qui renversaient l'un ou l'autre de son poste. On n'imagine pas de quelle façon énigmatique on vous faisait dégringoler de votre emploi dans cette chaleur sénégalienne. Quelqu'un, à chaque instant, recevait comme un croc-en-jambe et semblait rentrer sous terre,

— Voilà ma copie, disait-on au secrétaire à qui on l'avait donnée la veille.

Mais il ne la prenait pas.

— Mon vieux, ça n'est plus moi.

— Ça n'est plus toi?

— Non, c'est Chose.

Et le secrétaire de la veille, effectivement, était en veston et en chapeau, avec sa canne à la main, signe évident de son congé, tandis que Chose, au contraire, avait le gilet du pouvoir.

Je me rappelle ainsi bien des figures déconfites sous leur chapeau, ou triomphantes sur leur gilet. Quelques-unes eurent même du relief, et notamment « le grand Maurel », un grand et beau diable à barbe en fourche et à jambes de sept lieues, un excellent garçon, qui mesurait les articles avec un centimètre de couturière.

— Combien *faites-vous de paquets*? vous demandait-il en feuilletant vos épreuves et en tirant son centimètre qui lui pendait derrière le cou... Attendez... *Vous en faites trois*... Le premier, vingt-cinq centimètres... Le second, trente... Le troisième, vingt-huit... En tout, quatre-vingt-trois... Ça pourra *aller à cheval entre la une et la deux*.

On avait engagé, comme nouveau *leader*, l'illustre M. Castelar, l'homme le plus éloquent d'Espagne, et nous attendions fébrilement sa première vaticination. Elle arriva, mais provoqua une certaine stupeur lorsque le grand Maurel l'eût mesurée. Il aurait fallu, au bas mot, trois numéros pour la contenir, et la première phrase, à elle seule, remplissait une demi-colonne. C'était un peu long, et l'on se consulta. Comment faire? Tronquer l'article? Avec M. Castelar, le procédé était leste, et Humbert objectait très justement : « Si je m'appelais Castelar, j'arrangerais bien les gens qui tripoteraient ma copie. » D'accord! Mais le moyen de ne rien « couper »? Faire un supplément? Il aurait dépassé douze pages! Donner l'affaire en feuilleton? Drôle de feuilleton! Ne rien donner du tout? Impossible! Publier des extraits? On retombait dans le « tripotage »! Le grand Maurel prenait et reprenait son centimètre, mais il avait beau le prendre et le reprendre, l'article ne raccourcissait pas. Même en remplissant deux pages, on n'arrivait qu'à six mètres de colonnes, et il en fallait au moins trente-six!

— Qu'on « coupe »! recommençaient alors à proposer les uns.

— Mais non !... On ne peut pas « couper » Castelar !

— Alors, qu'on fasse un supplément !

— Un supplément pour une chronique ?

— Alors, qu'on flanque l'article en feuilleton !

— Ah ! non... Merci !... On a déjà assez ri pour *l'Homme s'agite !*

— Alors, qu'on lui renvoie son affaire, et qu'il la retourne « resserrée ! »

— Il faudrait une semaine, et ça a déjà refroidi comme actualité !

— Alors, qu'il nous f.... la paix !

On s'y cassait la tête. Et l'article était annoncé, affiché, claironné, tambouriné depuis huit jours ! Et la fin d'une journée torride se combinait, dans nos boîtes, avec le ronflement d'une infernale chaleur de gaz ! On aurait bien ri au troisième, à une heure administrative. Le grand Maurel, à minuit, mesurait encore Castelar !

Mais le grand Maurel ne devait pas nous mesurer longtemps, et nous le trouvâmes un jour, lui aussi, le chapeau sur la tête et la canne à la main. Il n'était plus secrétaire... Pourquoi ?... Comment ?... On le savait peut-être au troisième, mais nous ne le savions pas au second. Ah ! cette chaise de secrétaire ! On en disparaissait vite, et je la revois aussi occupée par M. de Marthold, secrétaire élégant et ironiste. M. de Marthold, lui, n'avait pas de centimètre derrière le cou, mais une forte loupe à la main, et semblait toujours, à travers sa lentille, avec son œil de myope et sa petite moustache cirée, découvrir des bêtises dans les articles. Puis, M. de Marthold tomba aussi, nous reçut également une après-midi avec son habit et son chapeau, et le massacre continua.

M. H... et M. P..., dans cette extermination de rédacteurs, se montraient peu à la rédaction. Comme les directeurs de baraques foraines, qui se tiennent devant leur cirque ou leur panorama, la redingote boutonnée et le poing sur la hanche, ils se bornaient à stationner devant la porte de leur maison, au milieu des « bobines » et des « bouillons », et tous les deux avec beaucoup de dignité, M. H.... en gants jaunes, luisant comme un carrosse, et M. P... en long paletot clair à

taille. M. P..., cependant, avait une habitude. Généralement « ému » après son dîner, il aimait alors à causer, et. tous les soirs, vers minuit, il arrivait, raide, cramoisi, tortillant le bout de sa moustache, tapotant du bout de sa canne les basques de son paletot, et demandait d'une voix profonde :

— Avez-vous pensé à faire un petit *editorio* ?

Il voulait dire « un petit *editorial* », ou les trente lignes anonymes sur le fait saillant du jour, et chaque soir, à la même heure, du même ton, dans la même pose, il faisait la même question. Heulhard, qui avait précédé Humbert dans la rédaction en chef, n'y avait jamais échappé, Humbert n'y échappait pas, et tout le monde, à minuit, en revoyant M. P..., savait ce qu'il revenait demander. Il entrait, saluait, se plantait contre une table, tortillait sa moustache, tapotait son paletot, et, de sa voix caverneuse, somnolent et congestionné :

— Monsieur Heulhard?...

— Monsieur P... ?

— Avez-vous pensé à faire un petit *editorio* ?

Ou bien :

— Monsieur Humbert ?

— Monsieur P... ?

— Avez-vous pensé à faire le petit *editorio*?

Ou bien :

— Monsieur Maurel ?

— Monsieur P... ?

— Avez-vous le petit *editorio*?

Ou bien :

— Monsieur Marthold ?

— Monsieur P...?

— A-t-on pensé à faire un petit *editorio* ?...

Cette visite nocturne de M. P... et son *petit editorio* étaient comme un refrain, un thème, un *leit-motif*, ce qu'on était toujours sûr de retrouver dans la chanson. Tout y changeait. mais le *petit editorio* ne changeait pas, et nous aurions pu, pour un peu, le reprendre en chœur. Lorsque M. P..., une nuit, ne parut pas...

Que se passait-il? Quelque chose d'extraordinaire, évidemment, et Humbert, en effet, nous dit le lendemain :

— Je ne suis plus rédacteur en chef !

— Vous?

— Moi!

— Mais pourquoi?

— J'en ai assez!

Et, un de nos collaborateurs, Fabert, le soir même, *avait le gilet*. C'était un petit gros, sérieux, méthodique, à figure autoritaire et fleurie, avec une petite calotte, et décoré des « palmes ». Très poli! Mais il ne plaisantait pas souvent, et se promenait dans les bureaux en tâchant d'apaiser la rédaction, un peu plus houleuse que d'habitude, car une grosse nouvelle circulait dans le désarroi général.

Un nouveau personnage était tombé chez nous comme par la cheminée. On le disait devenu directeur du journal, il passait même pour l'avoir acheté, et quelques-uns reconnaissaient, tout stupéfaits, dans ce directeur imprévu, leur camarade Lapérouse, rédacteur à *la Liberté!* Il arrivait avec des projets monstres, et nous lui devions déjà Fabert. On ne voyait pas bien, seulement, Lapérouse en « acheteur ferme ». On le savait trop malin, trop boulevardier; nous le supposions simplement en pourparlers, et en pourparlers à sa façon. Il devait, pensions-nous, dire d'un côté aux Américains : « J'ai de l'argent, donnez-moi le journal »; dire, en même temps, aux capitalistes : « J'ai le journal, donnez-moi de l'argent », jouer les deux jeux, et chercher ainsi, en effet, à acheter le journal pour lui, mais en le faisant payer par les autres.

Et les plaisanteries allaient bon train.

— C'est Lapérouse qui est directeur!

— Sérieusement?

— Très sérieusement!

— C'est de la blague!

— Monte là-haut et tu verras!

— Messieurs, intervenait alors Fabert dans son gilet et bourrant sa pipe avec son pouce, messieurs, un peu de tenue... Vous êtes un peu légers, permettez-moi de vous le dire... Pour la première fois que nous avons un homme sérieux...

On ne le laissait pas achever, les plaisanteries couvraient sa voix, et il prenait le parti de se rasseoir en protestant avec ses petits bras.

— Mon cher ami, me dit-il un soir pendant que je corrigeais une épreuve, connaissez-vous Lapérouse ?

— Non.

— Je veux que vous le connaissiez... Il doit venir dans un moment, attendez-le... Vous verrez, il est charmant !

Au bout de quelques minutes, un jeune homme bien mis, brun, joli garçon, et l'air très affairé, arriva en se dépêchant. C'était lui. Il avait le chapeau sur l'oreille, deux yeux d'une malice gaie, et sa physionomie, d'une mobilité gamine, se moquait de ce qu'il vous disait.

— Mon cher ami, me déclara-t-il tout de suite comme à une vieille connaissance, je suis enchanté de vous rencontrer... J'ai ma voiture en bas, et, si vous n'avez rien à faire, je vous enlève, nous causerons... Une seconde pour voir si je n'ai pas de lettres, et nous partons...

— Eh bien ? me dit Fabert.

— En effet, charmant !... charmant !...

— N'est-ce pas ?... Et très sérieux !... Très sérieux !...

Mais Lapérouse revenait déjà, et, toujours pressé :

— Eh bien... Nous filons ?

— Nous filons...

Il me fit monter dans sa voiture, me raconta qu'il avait quatre rendez-vous à la même heure, puis me parla du *Matin*, m'annonça son intention « d'en faire quelque chose » et finit par me demander :

— Eh bien, et vous... et vous ?... Voyons, quelles sont vos vues ?

— Mes vues ?

— Oui.

— Mes vues sur quoi ?

— Mais vos vues sur le journal !

— Sur *le Matin* ?

— Mais parfaitement !

— Ma foi ! mon cher, mes vues !... Mes vues sur *le Matin*... Il me fait l'effet du journal des Hanlon-Lees. On y est administré comme par des clowns...

Il se mit à rire, et m'expliqua ses « vues » à lui. Elles étaient d'un *impresario*, mais il ne semblait pas, un seul instant, les prendre lui-même au sérieux. Puis, la voiture

s'arrêta, il se trouvait à l'un de ses rendez-vous, et nous convînmes de nous revoir le lendemain.

Combien pouvions-nous être à cette seconde entrevue ? Je ne le sais plus, ni exactement qui nous étions, mais j'y revois cependant Heulhard... Nous étions au journal vers les dix heures et demie, et Fabert, un instant après, nous disait en nous rejoignant :

— Vous attendez le patron ?

— Oui.

— Vous l'attendrez peut-être un peu longtemps...

Et le « patron », effectivement, ne parut guère avant minuit, s'excusa, et nous secouant les mains :

— Pardon, mes bons amis, pardon, pardon, pardon !... Je vous demande bien pardon, mais vous voyez un homme qui succombe sous les affaires, les courses, les rendez-vous... J'ai voulu tout expédier afin d'être mieux à vous... Et, maintenant, nous allons causer... Et où allons-nous ?... Nous serions peut-être mieux dans un café... Hein ?... Ça n'est pas aussi votre avis ?

— Mon Dieu !

— Oui, allons dans un café !

— Et auquel ? En avez-vous un ?...

— Allons à l'Américain.

— Vous tenez bien à l'Américain ?

— Mon Dieu !... Allons au Napolitain.

— Vous tenez bien au Napolitain ?

— Mais non, ça nous est égal...

— Eh bien, alors, si ça vous est égal, *et si personne n'a de café*, allons au Café de Paris. C'est le plus près, j'y dîne, on m'y connaît, et nous y demanderons un cabinet.

Quelques minutes après, nous étions dans le cabinet, devant des boissons où plongeaient des pailles, et Lapérouse, croisant les bras sur la table et nous regardant bien dans les yeux, avec son air de rire :

— Eh bien, messieurs, maintenant voyons, quelles sont vos vues ?

Mais Heulhard lui demanda tout de suite :

— Pardon, une petite question... Êtes-vous un acquéreur ?... Êtes-vous un directeur nommé par l'Amérique ?

— Acquéreur.

— Fort bien !... Êtes-vous vous un acquéreur ferme ?

Là, Lapérouse eut un sourire, et convint avec gaieté qu'il avait rendez-vous le lendemain pour verser les fonds.

— Fort bien, dit de nouveau Heulhard, notre religion est éclairée.

Et les projets roulèrent. On révolutionna tout, le reportage, les faits-divers, la critique dramatique. On parlait de « sang jeune et vivant » à « infuser », et l'on se proposait même de payer nos places au théâtre, « pour être plus indépendants ».

— Nous sommes des jeunes, que diable, faisons un journal jeune !

— Oui, oui, ajoutait-on, le journal est « gris ».

— C'est vrai, il est « gris ».

— Ne faisons pas « gris » !

— Il ne faut pas « faire gris » !

— Tous les journaux sont « gris »...

On se quitta avec la résolution de ne *pas faire gris*, et, le lendemain, dans la soirée, à l'heure fixée pour se rejoindre, Lapérouse arrivait avec une ponctualité militaire, mais commençait par nous prévenir que la conclusion de la vente, décidément, et irrévocablement, avait été remise au jour suivant... Il y avait eu, au dernier moment, une petite difficulté...

— Mais ce n'est qu'un retard... ce n'est rien... et, demain sans faute, à midi...

Le lendemain, seulement, il y avait encore une petite difficulté, et le journal, à dater de ce moment-là, se trouva tous les jours à la veille d'être acheté le lendemain, toujours sans faute, et toujours à midi.

— Mes amis, nous répétait invariablement Lapérouse avec ce brillant spécial qui lui miroitait dans l'œil, ce n'est pas encore pour aujourd'hui, mais ce n'est qu'un retard... ce n'est rien... et, demain sans faute, à midi...

On comprenait, et nous ne lui demandions même plus où en était cette vente fantôme, lorsque le bruit se répandit tout à coup qu'elle avait eu lieu... Il en fut lui-même le plus surpris, mais cela nous redonna la rage de nous réunir. On se remit à rouler des projets, à prendre des rendez-vous au

Café de Paris devant des boissons avec des pailles dedans. La fameuse vente, seulement, se heurtait toujours à « une petite difficulté ». Nous en arrivions à ressembler à des gens qui attendraient le résultat d'une grossesse nerveuse, et qui l'attendraient dans les cafés, aux plus étranges heures nocturnes! Et l'on reparlait toujours de « journal à faire », de « sang jeune » à « infuser », de la nécessité de ne pas « faire gris », et Lapérouse, à un moment, croisait toujours les bras, les mettait sur la table, et demandait à quelqu'un :

— Et vous, voyons, quelles sont vos vues?

— Nos vues, avait fini par répondre Heulhard en tirant sa montre, c'est qu'il est l'heure d'aller se coucher!

Le journal, d'ailleurs, continuait à paraître comme un journal naturel. On vendait toujours dans les kiosques quelque chose qui avait quatre pages, qui s'appelait *le Matin*, et qui coûtait deux sous. Mais nous avions bien le sentiment de ne vivre que d'une existence fantastique. Les Américains du troisième, quand nous montions, nous regardaient comme des phénomènes, nous renonçâmes encore à nos conjurations de cabinets, et Fabert lui-même, un jour, nous parut tout bouleversé.

— Qu'est-ce qu'il y a, Fabert?...

Il commença d'abord par ne pas nous répondre; puis il nous dit bientôt avec une dignité triste :

— Messieurs, je croyais M. Lapérouse plus sérieux... *Il ne l'est pas !...*

Mais il se ressaisit tout de suite :

— Eh bien! messieurs, je n'en démords pas... Il y a en ce moment *un journal à faire*... M. Lapérouse ne le fait pas?... Nous le ferons!

C'était de la folie, mais on n'en est pas à une folie près dans les maisons de fous, et Fabert, un soir, nous annonçait, en s'épongeant, dans nos quarante degrés en chambre :

— Messieurs, ça marche... Demain, à trois heures, soyez tous chez Schiller, faubourg Montmartre, dans la maison de *la Justice*.

On y était, mais le *journal à faire*, cette fois, fut bientôt « fait » et, lorsque l'excellent Fabert nous eût exposé les « espérances » qui formaient notre fonds de roulement :

— Messieurs, conclut Heulhard, je résume d'un seul mot le lumineux discours de notre ami Fabert, et l'état de notre caisse pour fonder le nouvel organe : *Nous n'avons pas de dettes !*

Ce fut une explosion de rire, et on riait encore, une semaine après, quand nous apprîmes, une après-midi, que *M. Edwards était à son bureau !!!*

Et il y était... C'était exact...

Le « parti Edwards », expulsé trois mois plus tôt, expulsait à son tour le « parti américain » ; le petit *Matin* disparaissait, et le grand *Matin*, dès le lendemain, paraissait à sa place, avec bulletin de victoire et salut au lecteur...

— Cher monsieur, dis-je alors à M. Edwards, les vainqueurs paient-ils les dettes des vaincus ?

Il me répondit :

— Parfaitement !... Mais vous allez d'abord m'avouer une chose, c'est que les vaincus ne vous auraient probablement jamais payé.

— Très volontiers ! J'en conviens !

— A la bonne heure !... Et vous allez, ensuite, me donner un petit renseignement...

— Un petit renseignement ?

— Quel était l'auteur de *l'Homme s'agite* ?

— Ça, je ne le sais pas.

— Eh bien ! je le regrette... J'aurais voulu le savoir !... Et combien vous doit-on ?

— Trois *Leaders*.

— Voilà le bon, cher monsieur... Et passez à la caisse...

MAURICE TALMEYR.

LA DÉFAITE

DU

PARTI LIBÉRAL EN ANGLETERRE

Les Libéraux comptaient 355 députés dans l'ancienne Chambre des communes; ils sont 259 dans la nouvelle. Déduction faite de leurs alliés irlandais, ils étaient 274; ils sont aujourd'hui 177. — La coalition unioniste comptait 315 membres dans l'ancienne Chambre; elle en compte 411 dans la nouvelle. A la veille des élections, la majorité libérale était de 28 voix; au lendemain des élections, la majorité unioniste est de 152. Déduction faite de leurs alliés libéraux-unionistes, les Torys sont au nombre de 338, et ont sur tous les autres partis réunis une majorité de 6 voix.

La défaite du parti libéral était prévue; un pareil désastre ne l'était pas. C'est très mal en rendre compte que de l'attribuer uniquement aux circonstances défavorables où se trouve actuellement le parti libéral. L'indiscipline, l'imprévoyance des Libéraux, l'incohérence de leurs efforts, puis aussi le système anglais des élections sans ballottages, puis encore l'accélération fatale de la défaite, au cours d'une votation répartie sur une période de quinze jours, toutes ces raisons

expliquent assurément quelque chose, mais n'expliquent pas tout, n'expliquent pas l'essentiel. La véritable cause est plus profonde. Les libéraux ont été battus parce qu'ils n'avaient qu'un programme politique et que les quatre articles de ce programme : la réforme de la Chambre des lords, le *Home Rule*, le *Disestablishment*, le *Local Veto Bill*, étaient impopulaires ou insuffisamment populaires. Les conservateurs ont triomphé parce qu'ils avaient un programme social, parce qu'ils promettaient des réformes pratiques, utiles à la masse de la nation.

*
* *

Tout l'effort de lord Rosebery a tendu à susciter dans le pays un mouvement contre la Chambre haute, et à donner à cette question la première place dans le programme de combat du parti libéral. Dans son manifeste de l'*Albert Hall* (5 juillet), il dépeignit avec beaucoup de verve les cinq cents pairs conservateurs, rangés en ordre de bataille sur l'un des côtés de la Chambre, et résistant « opiniâtrement et héréditairement » à toute tentative de législation libérale; tandis que de l'autre côté une vingtaine d'hommes, « clairsemés sur un océan de bancs rouges », sont censés représenter l'opinion libérale de la nation. Une des affiches électorales les plus répandues rendait cette idée sensible à l'esprit populaire : elle représentait les lords, en manteaux, ceints de couronnes, groupés autour d'un bon feu et jetant allègrement dans la cheminée les bills qui leur arrivaient de la Chambre basse. Mais, malgré les discours et les affiches, il n'a pas été possible d'inspirer au peuple de la Grande-Bretagne la haine du législateur héréditaire. On pourrait même prétendre sans paradoxe que durant ce siècle les lords n'ont jamais joui d'une plus grande popularité qu'à l'heure actuelle. Le rejet du Home Rule Bill a sans doute contribué à cette renaissance : les patriotes ont su gré à la Chambre haute d'avoir repoussé avec mépris, par une majorité de dix contre un, le bill que les « Séparatistes » avaient introduit en faveur de l'Irlande. Mais le respect du peuple anglais pour la Chambre des lords dérive de causes plus profondes; il tient réellement au fond même du caractère anglais.

Aucune nation n'a un sentiment plus tenace de la hiérarchie sociale que la nation anglaise : aucun peuple ne possède au même degré ce qu'un rédacteur du *Daily Chronicle* appelait récemment, en parlant des ouvriers de Londres, le « sens de l'infériorité ». « La structure de la société anglaise, écrivait Emerson en 1856, est aristocratique. Les goûts du peuple sont conservateurs. » Le peuple n'a pas changé. La présentation à la Cour continue d'être pour la haute société un des actes les plus importants et les plus sérieux de l'existence. La classe moyenne admire la haute société et s'applique à la contrefaire. La classe moyenne inférieure tâche de se glisser dans la classe moyenne supérieure. Écoutez au dîner la conversation de votre *boarding-house* : elle n'est qu'un long commentaire sur la « circulaire de la Cour » que vous avez lue dans les journaux du matin. Les classes inférieures ont le respect le plus profond pour toutes ces aristocraties. Nulle part la distinction n'est aussi tranchée entre le *gentleman* et celui qui n'est pas un *gentleman* ; et nulle part ce dernier n'a autant de vénération pour celui qui est un *gentleman*. Que cette vénération se traduise par une attitude respectueuse ou par une affectation brutale d'indépendance, dans l'un comme dans l'autre cas, le sentiment de l'égalité véritable est absent. De là le succès des associations aristocratiques comme la *Primrose League* : de là aussi, pour une large part, l'insuccès des candidats ouvriers dans les circonscriptions ouvrières. On leur préférera presque toujours un gentleman qui a de la naissance, une éducation universitaire, et de l'argent.

Les Anglais sont fiers de leur aristocratie, comme ils sont fiers de Hampton Court et de Westminster Abbey. Thackeray disait qu'en dépit de son radicalisme il regarderait comme le plus beau jour de sa vie celui où l'on pourrait le voir dans Pall Mall se promener entre deux ducs et s'entretenir familièrement avec eux. M. Labouchère est un radical endurci, mais son journal, le *Truth*, est peut-être le mieux informé des journaux anglais sur le déplacement des personnes royales et les nouvelles de la Cour.

Tout le monde convient que la Chambre des lords n'est pas une institution parfaite ; très peu de gens songent sérieusement à la réformer. Les Libéraux, eux-mêmes, ont laissé leurs

plans dans une obscurité prudente. On sait bien que la Chambre haute finira toujours par s'incliner devant la volonté manifeste de la nation ; et elle est une garantie contre la politique de *do ut des* que peuvent pratiquer les partis dans la Chambre des communes. Ceux de ses membres qui prennent part à la direction des affaires publiques ont, pour la plupart, une éducation politique sérieuse, une expérience considérable, et ne font pas de la politique un métier vulgaire. Quant à ceux qui préfèrent le yachting, les courses ou la grande chasse aux plaisirs austères de Westminster, ils sont les premiers parmi les jockeys et les chasseurs, et un peuple de sportsmen comme le peuple anglais ne peut manquer de les encourager par ses applaudissements. Pourquoi assisteraient-ils aux séances? disait à Emerson un de ses amis, « tout le monde en Angleterre travaille pour eux et est prêt à souffrir pour eux. » Au reste, le peuple anglais est trop avisé et trop pratique pour attacher une importance exagérée à l'existence d'un vestige des temps féodaux comme est la Chambre des lords. Ni la France ni les Etats-Unis n'ont de Chambre des lords, et cependant les ouvriers de France et d'Amérique s'agitent, comme les ouvriers de Londres; et un socialiste anglais, M. W. Clarke, écrivait, il y a quelques années, que la législation sociale de l'Angleterre était d'un demi-siècle en avance sur la nôtre.

Pour ces diverses raisons, l'agitation contre la Chambre des lords ne pouvait créer dans la nation le courant d'enthousiasme que rêvaient les chefs du parti libéral.

Le second article du programme, c'est le « Home Rule » de l'Irlande. Mais cette vieille plateforme a tout l'air d'avoir été reléguée dans le musée des antiquités politiques. Personne, en Angleterre, n'ignore que le Home Rule, sous la forme que lui avait donnée M. Gladstone, a un peu moins de chances d'exister jamais que le tunnel sous la Manche. Seul, peut-être, M. Gladstone aurait pu charmer et convertir « l'associé principal » ; mais l'associé principal vient de déclarer, à haute et intelligible voix, qu'il ne permettrait pas à ses coassociés de se séparer de lui. N'oublions pas qu'au seul mot de Home Rule, beaucoup d'Anglais, même d'Anglais instruits, voient déjà l'escadre française de la Manche

dans les eaux du canal Saint-Georges, et des myriades de pantalons rouges débarquant sur les côtes d'Irlande. N'oublions pas non plus le mépris héréditaire de l'Anglo-Saxon pour la race inférieure, ce mépris qui éclate dans les proclamations de Cromwell comme dans les allusions de lord Salisbury à la « bordure celtique » du Royaume-Uni.

Il convient d'ailleurs de reconnaître que, même pour un esprit libre de tout préjugé, les querelles entre Irlandais offrent un spectacle qui ne permet guère d'augurer rien de bon du *self-government* à venir de l'Irlande. Non contents de la scission déjà historique entre les « nationalistes » qui sont restés fidèles à la mémoire de Parnell et ceux qui ont suivi M. Gladstone, on a vu récemment les « antiparnellistes » se diviser en partisans de M. Healy et en sectateurs de M. Dillon. Durant la période électorale, à la grande joie des feuilles conservatrices, Dillonistes et Healystes n'ont laissé passer aucune occasion de se traiter réciproquement de traîtres et de vendus. Les questions personnelles jouent dans la politique irlandaise un rôle prépondérant, et l'indiscipline des députés est telle que chacun d'eux, comme il arrive souvent en France, est à lui seul un parti. Depuis la mort de Parnell, l'Irlande est retombée dans sa vieille anarchie : elle a perdu son chef. Le peuple irlandais a beau s'obstiner dans la résistance; les Home-Rulers irlandais qui étaient quatre-vingts dans le dernier Parlement ont beau revenir au nombre de quatre-vingt-deux; ils resteront à Westminster et, en dépit des prophéties de lord Rosebery, on ne les verra pas siéger à Dublin.

Le troisième article du programme libéral, c'est le *désétablissement* de l'Église d'Angleterre en Galles et de l'Église établie d'Ecosse. Il faut ajouter que le désétablissement de l'Église en Galles n'est considéré que comme un prélude au désétablissement général de l'Église anglicane.

On connaît les termes du problème : l'Église anglicane, en sa qualité d'église *établie*, a certains privilèges et certaines possessions. Elle est l'Église de l'État et doit être professée par le chef de l'État. Ses dignitaires sont nommés par l'État et siègent dans la Chambre des lords. Ses assemblées ou convocations se réunissent sur la demande de l'État. Sa doc-

trine et sa liturgie sont approuvées par le Parlement et ne peuvent être modifiées qu'avec la sanction du Parlement : les *XXXIX Articles* et le *Livre de prières communes* font partie de la loi du royaume. Par une sorte de fiction légale, tout Anglais est considéré comme membre de l'Église anglicane, et les actes passés en faveur des dissidents ont toujours conservé le caractère de lois d'exception. C'est en vertu de cette fiction qu'un Parlement composé en majorité de non-conformistes pourrait légiférer pour l'Église d'Angleterre. Dans la réalité, le seul privilège de quelque importance pratique que conserve de nos jours l'église anglicane est relatif au mariage : le clergyman anglican, étant un officier public, peut célébrer un mariage sans aucune intervention de l'autorité civile.

Il est probable que l'Église anglicane laisserait porter atteinte à ses privilèges légaux sans faire entendre de bien vives protestations. Mais le *disestablishment* pur et simple est intimement lié à une autre question qui est loin de laisser l'Église aussi indifférente : la perte de ses biens, le *disendowment*. Car les Radicaux prétendent consacrer les biens de l'église à bâtir des hôpitaux profanes et à fonder des musées plus profanes encore.

Après la Réforme du XVIe siècle, l'Église anglicane garda en sa possession les biens qui lui avaient été légués au cours des âges antérieurs, alors qu'elle n'était encore qu'une branche de l'église romaine. Elle était à cette époque la nation considérée au point de vue spirituel, comme l'État était la nation au point de vue temporel. Mais la situation n'est plus la même à l'heure présente. Les sectes se sont multipliées sur le sol de la Grande-Bretagne pendant les trois derniers siècles au point d'atteindre, aux dernières statistiques, le chiffre formidable de 268. Quelle est la force comparée de ces « Églises libres » et de l'Église d'État ? Il est bien difficile de le dire avec exactitude. La proportion des mariages célébrés suivant les rites de l'Église anglicane est d'environ 70 p. 100. Ainsi 30 p. 100 de la population se marient soit dans les chapelles non-conformistes, soit simplement au bureau du greffier *(registrar)*. Dans le pays de Galles, suivant toute vraisemblance, les Anglicans ne forment pas plus de

35 p. 100 de la population dans la principauté. La masse du peuple gallois a passé de l'anglicanisme au méthodisme ; et la religion anglicane n'est plus guère professée que par la *gentry* anglo-saxonne qui vit en étrangère au milieu du pays. Aussi, dans le Parlement de 1892, vingt-huit députés gallois sur trente étaient favorables au désétablissement ; ils sont encore vingt-trois aujourd'hui.

Et cependant, dans le pays de Galles, l'Église anglicane continue de jouir de ses biens et de percevoir ses dîmes. Il est vrai qu'elle est assez fréquemment obligée de requérir l'aide de la force armée et d'organiser de petites expéditions militaires. Les escarmouches qui accompagnent cette cueillette des dîmes sont d'ordinaire peu sanglantes. On s'injurie à la manière héroïque, on échange quelques coups de bâton, et les assaillants pénètrent dans la place. Le bétail a été préalablement conduit dans la partie la plus reculée de la ferme ; et, après que les recors se sont essoufflés pendant une heure à la poursuite d'un taureau réfractaire, le maître du logis se décide à financer, avec force protestations. Une Société puissante, composée surtout de dissidents et de « sécularistes », la « Société à l'effet d'affranchir la religion du contrôle de l'État », la *Liberation Society*, consacre chaque année de cinq à six mille livres à sa propagande, qui consiste principalement en distributions d'opuscules, et en conférences, avec projections à la lumière électrique. Mais il existe une Société rivale qui distribue un plus grand nombre d'opuscules et organise un plus grand nombre de conférences, avec projections à la lumière électrique : c'est l' « Institution pour la défense de l'Église » (*Church Defence Institution*). Le revenu annuel de cette Association atteint douze mille livres, et en six semaines, du 17 février au 31 mars dernier, elle a distribué un million et demi d'opuscules et de feuilles volantes. Ces opuscules et ces feuilles sont consacrés à démontrer que désétablir l'Église anglicane n'est pas autre chose que VOLER DIEU. Ces mots sont généralement imprimés en lettres capitales.

La lutte est menée vivement de part et d'autre. On a, de part et d'autre, scruté les origines ; on est remonté aux rois anglo-saxons, on a remué la poussière des vieilles chartes. Mais le point vital de la question n'est pas dans les trouvailles histo-

riques de lord Selborne : la seule raison d'existence de l'Église établie ne peut être que son influence et son utilité présentes. Or, une Église qui de 1861 à 1885, a reçu en dons volontaires, pour ses temples, ses écoles et ses missions, une somme supérieure à deux milliards de francs, n'est pas une Église morte. Une Église qui a pu, en vingt ans, de 1870 à 1890, dépenser 6 800 000 livres (170 millions de francs) à bâtir des écoles n'est pas une Église sans influence, au moins sur les classes supérieures de la nation. Si le nombre de ses adhérents n'augmente qu'avec lenteur, les « Églises libres » ne s'accroissent pas davantage : ceux qui s'écartent des rangs vont généralement grossir le nombre des indifférents, des « infidèles ». Et rappelons-nous combien l'Église anglicane est conforme à l'idéal religieux de l'Anglais moyen, le moins pieux des hommes et le moins suspect de mysticisme. Cette Église souple et raisonnable, dogmatique avec mesure, à égale distance des exagérations du papisme et de la sécheresse réformée, rebelle à l'enthousiasme, et qui a produit des milliers d'hommes de bien mais pas un saint, convient merveilleusement à ceux pour qui la vertu n'est point une folie sublime, mais un bon placement sur la vie éternelle.

L'anglicanisme est la religion des classes dirigeantes ; il est un signe de respectabilité ; et il n'est pas très rare de voir le dissident, une fois fortune faite, quitter sa chapelle pour un banc dans l'église de la paroisse. « Il est de meilleur ton d'aller à l'église qu'à la chapelle », me disait un Anglais. *It sounds better*. Sans doute, il y a vingt-cinq ans, et plus récemment encore, l'Église anglicane paraissait en danger de se voir réduite à n'être plus qu'une coterie aristocratique. Mais les temps sont changés. Les ministres anglicans se sont, surtout dans les grandes villes, rapprochés du peuple, et se préoccupent non seulement des intérêts spirituels, mais des intérêts matériels du peuple. Il faut, disent-ils, enlever la pierre du sépulcre avant de prononcer la parole de vie. Certaines associations, telles que l' « Union sociale chrétienne » et la « Guilde de Saint-Mathieu », qui se recrutent principalement parmi les jeunes « ritualistes » de la « Haute-Église », professent même ouvertement les principes du socialisme chrétien. D'autre part, le type du sécularisté intransigeant, du

mangeur de prêtres, qui n'était pas rare autrefois en Angleterre, va disparaissant de plus en plus, comme son congénère le républicain, qui fleurissait vers 1880. La majorité de la nation, qu'il eût peut-être été possible d'entraîner il y a quinze ans dans une croisade contre l'Église établie, est devenue profondément indifférente à la question du désétablissement. Beaucoup pensent sans doute dans leur for intérieur que si cette Église n'existait point, il ne faudrait peut-être pas l'inventer, mais peu sont disposés à porter la main sur une institution vénérable, et qui semble avoir maintenant un regain de vie. Il est probable que, dans quelques années cette agitation se terminera par un compromis, comme les agitations ont coutume de finir en Angleterre[1].

Aucun des articles du programme libéral n'a été aussi franchement impopulaire que la mesure de tempérance connue sous le nom de *Local Veto Bill*. La quantité d'alcool consommée par tête d'habitant en Grande-Bretagne est, nous disent les statisticiens, inférieure à la moyenne française ou allemande. Néanmoins, le samedi soir, dans certaines rues de Londres, il n'est pas rare de voir la famille entière, le père en tête, la mère affublée du châle traditionnel, et une troupe de marmots en guenilles, se transporter au *public house* voisin pour y dépenser en whisky une partie du salaire de la semaine.

Le remède proposé par sir William Harcourt consistait à permettre aux autorités locales de fermer, sur la demande des deux tiers des électeurs, la majeure partie ou la totalité des tavernes du quartier, sans compensation.

Il est naturel qu'un projet semblable ait rencontré de tous les côtés la plus vive opposition. L'ouvrier anglais, peu enclin au fanatisme, déteste le fanatisme des buveurs d'eau ; il est naturellement disposé à appliquer à la propagande des

1. La question religieuse se complique d'une question scolaire. Les conservateurs ont vivement reproché au gouvernement libéral d'avoir tout fait pour ruiner les écoles religieuses ou privées (*Voluntary Schools*) et pour augmenter le nombre des écoles d'État (*Board Schools*), au mépris des croyances et au détriment des intérêts du contribuable. Le corps électoral n'a su aucun gré aux libéraux de leur politique scolaire ; l'enseignement laïque compte fort peu de partisans dans le peuple anglais.

teetotalers contre les « breuvages qui détruisent les âmes » les noms de *cant*, de *humbug* et autres qualifications malsonnantes dont la langue anglaise est prodigue. Il n'entend point qu'on porte atteinte à sa liberté individuelle, ce « précieux apanage du peuple anglais, » et qu'on l'empêche d'aller au comptoir du *Prince of Wales* ou du *Hog in the pond* boire son verre d'ale comme il lui convient. Incontestablement, un nombre considérable d'électeurs crurent de bonne foi que sir William avait l'intention d'empêcher, bon gré mal gré, la vente de la bière et des liqueurs fortes dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne, et cette erreur a été entretenue soigneusement par les intéressés. L'enthousiasme de l'honorable corporation des « publicains » pour l'union de l'Angleterre et de l'Irlande faisait vraiment plaisir à voir; mais surtout, à côté des affiches aux couleurs de l'Union qui exhortaient le passant à « faire son devoir », comme les marins de Nelson à Trafalgar, se détachait en grosses lettres l'inscription suivante :

SIR WILLIAM HARCOURT RECOMMENCE SES VILAINS TOURS.

IL VEUT

PRIVER LE PAUVRE DE SA BIÈRE.

To rob the poor man of his beer! Voilà qui suffit. Le même individu qui verrait sans grand regret disparaître la Chambre des lords et l'Église établie, s'insurge et marche droit au scrutin quand il est question de toucher à sa bière. Les méchantes langues ont même parlé de libations électorales, et John Burns a jugé nécessaire d'avertir ses électeurs de « se tenir en garde contre le petit verre qui a trop souvent déshonoré la démocratie ». Les grandes brasseries ont multiplié les circulaires. Lord Burton, directeur de la Compagnie « Bass, Ratcliff and Gretton, Limited », protestait contre « une législation injuste et dangereuse » qui allait « donner à quelques fanatiques le droit d'intervenir dans les habitudes et les plaisirs sociaux des classes laborieuses ». Les candidats libéraux essayaient d'expliquer, mais leurs explications paraissaient obscures, comparées à la simplicité de l'inscription qui flamboyait aux fenêtres de tous les débitants.

Les membres de l'Association du Royaume-Uni, qui est la principale Société de tempérance en Angleterre, avaient annoncé l'intention de se battre « comme des chats sauvages » pour leur marotte favorite à laquelle, suivant eux, « nulle question politique n'est comparable en importance ». On s'attendait donc à voir apparaître sur le champ de bataille, sous les ordres de Sir Wilfrid Lawson, les bataillons serrés de l'armée du ruban bleu. Le jour du combat est venu, et, soit inertie, soit faiblesse, l'armée du ruban bleu n'a pas beaucoup fait parler d'elle, sauf en certains quartiers où les *teetotalers* ont trouvé bon de soutenir un candidat de leur cru, en opposition à un libéral, suspect de tiédeur ou d'hostilité contre la cause.

Le parti libéral a payé cher l'alliance de l'Association du Royaume-Uni. M. Herbert Gladstone reconnaît, dans son remerciement à ses électeurs de Leeds, qu'une des leçons qui ressortent le plus clairement de la campagne électorale, est que le pays n'est pas prêt à accepter le *Local Veto*. Le *Daily Telegraph*, peu suspect d'exagération en cette matière, disait en parlant de la défaite de Sir W. Harcourt : « Nous avions toujours prédit que le *Local Veto* serait la ruine du parti libéral. » Sir W. Harcourt avait fait de cette question l'article essentiel de sa « plate-forme » électorale à Derby ; son échec retentissant a prouvé que la prohibition des liqueurs fortes, sous forme de « contrôle local », ne s'établira jamais en Angleterre.

Ainsi, aucun des articles du programme libéral n'était capable d'exciter l'enthousiasme et de soulever les foules. Les uns étaient impopulaires, les autres n'étaient pas populaires. On est las, d'ailleurs, de la politique des « grandes questions » qui prennent des centaines de séances à la Chambre des communes, n'aboutissent à rien, et, si elles aboutissaient, ne serviraient à rien. La politique des réformes sociales, la politique du *roastbeef*, est la seule politique qui ait de l'attrait pour l'ouvrier anglais. Or, il sait que les réformes sociales offertes par les Libéraux sont entièrement subordonnées par eux aux réformes politiques et, du train dont vont les choses, ne seront pas réalisées avant des siècles. Et peu d'hommes en Angleterre comme ailleurs, ont le désintéressement de travailler pour leurs arrière-neveux.

De tous les paquets de lois que les Libéraux ont jetés pêle-mêle devant le dernier Parlement depuis 1892, qu'est-il sorti en définitive ? Une réforme excellente de l'impôt sur les successions, auxquelles Sir William Harcourt a, en 1894, appliqué un tarif progressif ; et l'organisation des conseils de paroisse ou, pour parler comme les journalistes libéraux, « l'établissement du Home Rule pour le village anglais ». Et c'est tout ! Le peuple anglais se lasse de suivre des gens qui répètent sans cesse : « Marchons ! marchons ! » et qui ne marchent pas.

Il est vrai que les Torys, qui reprochent aux Libéraux de n'avoir rien fait, ont fait leur possible pour les empêcher de rien faire, suivant le principe posé par Randolph Churchill : « Le rôle d'une opposition est de faire de l'opposition. » Mais les électeurs n'entrent pas dans ces considérations. Et beaucoup d'entre eux vont même jusqu'à se demander si les Libéraux avaient réellement l'intention de faire autre chose que des réformes politiques. Une « loi sur les manufactures », passée d'un commun accord dans les derniers jours du Parlement, et un projet de loi sur la « responsabilité des patrons », tel est le bilan du gouvernement Gladstone-Rosebery en matière de législation sociale. Un bill pour établir la journée de huit heures dans les mines ne reçut de la part du ministère qu'un très faible appui. M. J. Morley était dans le cabinet un des représentants les plus convaincus du vieil individualisme radical de 1875 et des théories du *laissez-faire*. Le gouvernement libéral se débarrassa de la question des « sans travail » (*unemployed*), qui revient périodiquement chaque hiver, en la renvoyant à une commission, qui n'a pas conclu. Mais l'autre jour, à Derby, un inconnu, après avoir entendu Sir William Harcourt parler une heure sur le gouvernement local, le budget de 1894, la question de l'alcoolisme et autres topiques du même genre, monta à la tribune et demanda à l'ex-chancelier de l'Échiquier ce que les Libéraux comptaient faire pour les sans travail. Cet inconnu est le symbole de la génération nouvelle, à laquelle les hochets politiques ne suffisent plus. Sir W. Harcourt répondit que, grâce au parti libéral, le pain et la viande étaient à bon marché, que les ouvriers étaient mieux payés que jamais, et que « l'on ne pouvait pas employer l'argent du contribuable à soutenir des gens qui ne

font rien ». — « Applaudissements », disent les journaux. Il est douteux que l'importun questionneur de Sir William ait battu des mains avec le reste de la salle.

Jetons les yeux sur le manifeste électoral d'un radical avancé comme M. Labouchère. Sauf de vagues allusions aux inégalités sociales et une demande pour le paiement des députés, nulle trace d'un désir sincère de réformes pratiques : mais une protestation contre la politique « jingoïste » d'expansion coloniale, un plaidoyer en faveur d'un Home Rule universel, « pour toutes les parties qui composent le Royaume-Uni », et diverses autres mesures qui n'ont qu'un rapport éloigné avec le bien-être des cordonniers de Northampton. Aussi, bien que M. Labouchère ait conservé son siège à la Chambre, les cordonniers de Northampton lui ont-ils donné comme collègue un député conservateur.

Ainsi, tandis que certaines audaces du parti libéral effrayaient les timides, beaucoup de gens s'accordaient à penser qu'il était opportun de « donner une leçon » aux Libéraux. Les électeurs semblent avoir tenu à renvoyer les Conservateurs au pouvoir avec une majorité telle qu'ils fussent obligés d'agir et ne pussent consumer leur temps en débats stériles. Ils leur ont donné carte blanche, dans le désir de voir s'ils auraient le courage de commencer ces réformes sociales que le parti libéral ne peut pas, et ne veut peut-être pas entreprendre.



Il peut nous sembler étrange d'attendre des réformes sociales d'un parti conservateur. Mais il est nécessaire, lorsque nous parlons du parti tory ou conservateur en Angleterre, de débarrasser nos esprits de l'idée continentale du conservateur. Le changement de régime qui vient de s'accomplir n'inaugure pas pour l'Angleterre une période de retour aux traditions féodales. Je crois qu'on trouverait difficilement, parmi les conservateurs français, les cléricaux belges ou les junkers allemands, des adeptes fervents de la journée de huit heures et de la nationalisation des chemins de fer. En Angleterre, des torys orthodoxes peuvent professer en cette matière les opinions les plus

radicales sans faire crier à la trahison. A Londres, M. Ridley Smith, le concurrent conservateur de M. John Burns, s'est déclaré en faveur de l'exploitation des chemins de fer par l'État « dans la persuasion que, par suite de la grande réduction de dépenses qui s'ensuivrait, il serait possible d'organiser le matin et le soir des trains à bon marché pour les ouvriers, de donner plus de facilités pour le transport des produits locaux, et d'offrir un emploi naturel et légitime aux soldats et aux marins qui ont achevé leur service ». Dans la circonscription d'Islington-Est (Londres), M. Cohen demande que l'on taxe les propriétaires du sol urbain lorsque, par suite d'améliorations auxquelles ils n'ont pas contribué (percement de rues nouvelles, etc.), la valeur du terrain qu'ils possèdent se trouve considérablement augmentée. Beaucoup réclament, sinon la journée de huit heures universelle, du moins un essai loyal de la journée de huit heures dans l'industrie minière. A Saint-Georges, dans l'est, le candidat radical, M. Benn, et le candidat conservateur, M. Marks, ont fait assaut de promesses démocratiques. Sans doute, beaucoup de squires campagnards, beaucoup de marchands, anoblis par la vente de la bière, et devenus torys par respectabilité, forment une sorte de poids mort que le parti doit traîner après soi. L'expérience nous apprend aussi que les promesses faites à l'époque des élections ne se réalisent pas toujours. Mais ces promesses, fussent-elles de simples concessions à « l'esprit du temps », prouvent du moins que l'ensemble du parti conservateur reconnaît l'existence de cet esprit.

Les orateurs et les journalistes torys ne s'en tiennent pas là. Ils vont sans cesse répétant que le parti tory a été, depuis le Reform Bill de 1832, le véritable parti populaire et démocrate. Cette assertion peut nous paraître un simple paradoxe, habitués que nous sommes à nous représenter la démocratie sous les traits de sir Robert Peel, de Richard Cobden et de M. Gladstone.

Cependant, si les Whigs ont donné la franchise électorale aux classes moyennes par l'acte de 1832, ce sont les Torys qui, en 1867, ont accordé le droit de vote à toute personne tenant maison dans une ville (*household suffrage*). Ce sont eux qui, en 1878, ont accepté le bill par lequel sir Charles

Dilke donnait les droits d'électeur à tout homme occupant un appartement. Si les Libéraux ont, en 1885, étendu la franchise électorale aux ouvriers des campagnes, ce sont les Torys qui, par la création des « Conseils de comté » (*Local Government Act* de 1888), ont rendu la vie aux institutions locales de l'Angleterre : ce sont eux qui ont fondé cette institution éminemment démocratique, le Parlement de Londres, le *London County Council*. Les Conseils de comté sont élus par un suffrage à peu près universel, et dont les femmes mêmes ne sont point exclues.

Ces quelques exemples suffiraient à montrer que nous voyons une fois de plus les privilégiés d'en haut tendant la main aux déshérités d'en bas pour empêcher de monter plus haut ceux qui sont déjà parvenus au milieu de l'échelle sociale. Il est certain, également, qu'une grande partie des lois qui ont réglé les conditions sanitaires des manufactures et réduit les heures de travail des enfants et des femmes (*Factory Laws*) sont l'œuvre du parti conservateur. Le parti libéral, au contraire, a longtemps considéré comme faisant partie de son credo politique le *laissez-faire* de l'école de Manchester, et, il y a quinze ans, regardait encore comme un des articles les plus importants de la foi libérale le principe qui défend à l'État d'intervenir entre l'employé adulte et son patron. Lord Shaftesbury, le principal promoteur de la législation ouvrière, n'eut pas d'adversaire plus acharné et plus habile que John Bright, l'ami de Richard Cobden. Il est vrai que la législation sociale des torys n'était peut-être pas inspirée par un amour bien sincère pour les classes laborieuses. Les intentions philanthropiques de lord Shaftesbury ne peuvent être mises en doute ; mais il est à craindre que la masse du parti conservateur n'ait regardé ces mesures que comme d'excellentes ruses de guerre destinées à détourner l'attention des réformes politiques et à faire tomber les anathèmes de la foule sur la tête des Libéraux.

Quoi qu'il en soit, le parti conservateur n'est pas sans avoir quelque titre à s'attribuer, comme il le fait, le nom de parti des réformes sociales. « Les lois sur les manufactures et les ateliers, écrit M. Chamberlain, les lois pour la réglementation des mines, les lois qui régissent la marine marchande,

les lois relatives à l'hygiène, aux habitations des artisans, aux allocations de terre, aux petites propriétés, à l'éducation gratuite, etc., sont toutes d'origine conservatrice ; et c'est, par conséquent, une erreur historique que de représenter le parti tory comme systématiquement opposé à toute législation socialiste. » Là se trouve l'explication d'un phénomène très fréquent et en apparence fort extraordinaire : une circonscription ouvrière donnant régulièrement une majorité considérable à un candidat conservateur. C'est ainsi qu'à Londres, Deptford, qui est représenté au Conseil de comté par deux progressistes, a toujours nommé, depuis 1885, un député conservateur. Le même fait s'est produit dans la circonscription de Mile-End, et, sauf en 1892, à Saint-Georges, dans l'est, tout comme à Saint-Georges, Hanover square. Hackney nomme deux Torys sur trois députés. Une cité ouvrière telle que Sheffield, sur cinq députés, choisit ordinairement trois conservateurs. Les habitants de Sheffield, de Mile-End, de Hackney et de Deptford n'ont pas un intérêt bien évident à « conserver » la Chambre des lords et les dîmes de l'Église établie. Il faut bien supposer qu'ils voient dans le parti conservateur autre chose qu'un club de ducs et de grands propriétaires fonciers. Et, en effet, le parti conservateur, loin de leur apparaître comme le représentant des théories politiques du moyen âge, leur apparaît plutôt comme le parti traditionnel des réformes sociales.

Vers 1880 cependant, le parti tory avait presque cessé d'être un grand parti populaire. Il n'avait ni chef, ni organisation, ni programme. Les *leaders* conservateurs, assoupis dans une quiétude béate, semblaient attendre patiemment l'heure où le peuple, reconnaissant sa folie, viendrait les prier, la corde au cou, de reprendre leur place sur le banc ministériel. Ils furent, par bonheur, tirés assez brusquement de cette léthargie par Randolph Churchill et les autres francs-tireurs du « quatrième parti ». On peut, sans être accusé d'injustice, affirmer que lord Randolph aurait pu faire un usage mieux réglé du talent qu'il gaspillait à l'aventure ; mais, s'il faut convenir qu'à plus d'un égard sa vie fut une vie manquée, l'influence de ses idées sur celles de son parti n'en a pas moins été considérable, et il avait le droit pendant ses derniers jours de répéter un

mélancolique *sic vos non vobis*. Le parti conservateur, tel qu'il existe à l'heure présente, est l'œuvre de Randolph Churchill.

Si ce parti est capable de quelque gratitude, la statue du créateur de la « démocratie tory » devra s'élever sur la pelouse de Westminster, à côté de celle de son maître, le fondateur du « torysme démocratique », Benjamin Disraëli. Certaines pages des manifestes publiés par Randolph Churchill et ses amis dans la *Fortnightly Review*, en 1882 et 1883, ont une netteté prophétique. « Si le parti tory veut continuer d'être un pouvoir dans l'État, il doit devenir un parti populaire. » Le temps n'est plus où une classe pouvait cyniquement légiférer pour ses intérêts de classe. « Les libertés et les intérêts du peuple sont les seules choses qu'il soit maintenant possible de conserver. Le droit de propriété, l'Église établie, la Chambre des lords, la Couronne elle-même, ne peuvent être défendus que si l'on montre la nécessité ou l'utilité de ces institutions pour la défense des libertés civiles et religieuses. » En termes assez irrévérencieux, l'enfant terrible du parti conservateur invitait ses chefs officiels à cesser de vivre dans l'atmosphère énervante du Carlton Club, à se rapprocher du peuple, à travailler pour le peuple. D'un jeu de mots de lord Beaconsfield : *sanitas sanitatum, omnia sanitas*, il tire tout le programme futur de réformes sociales que son parti adoptera douze ans plus tard : bureaux sanitaires, amélioration des logements des pauvres, assurance nationale pour la vieillesse, réforme des lois sur les boissons enivrantes, création de parcs populaires, de musées, de lavoirs publics, etc. « La démocratie tory, conclut-il, peut encore exister. Les éléments qui doivent la composer ne demandent qu'à être réunis, et le travail pourra peut-être un jour être accompli par celui, quel qu'il soit, sur lequel sera descendu le manteau d'Élie. » Qui l'eût deviné en 1883 ? Le manteau d'Élie a fini par se poser sur les épaules du marquis de Salisbury.

Pour réaliser l'alliance entre les conservateurs et la démocratie il fallait mettre l'aristocratie conservatrice en contact avec les masses populaires. C'est dans ce dessein que fut fondée en octobre 1883 une des associations qui ont eu le plus d'influence sur la vie politique de l'Angleterre contemporaine, la *Primrose League*. La Ligue des Primevères comprend maintenant plus

de douze cent mille « chevaliers », « dames » et « associés », et elle compte parmi ses membres la fleur de l'aristocratie britannique. Ses « habitations » locales sont sans cesse occupées à organiser des conférences, des bals, des concerts, qui fournissent à l'aristocratie l'occasion de se montrer au peuple et rapprochent les unes des autres les différentes classes de la société. Merveilleuse est la connaissance de l'âme anglo-saxonne que montrèrent les créateurs de la Ligue. Car quelle dame résisterait au plaisir de se rendre à un concert où figurera toute la bonne société du voisinage, où l'on coudoiera des baronets, voire même des lords? Et quel est le marchand de cotonnades dont les convictions tiendraient devant le sourire d'une duchesse? Alliance entre les torys et le peuple, réformes sociales sans révolutions politiques, maintien de l'Empire, de l'Église et des États du royaume : tels sont les principes que la Ligue fait passer entre deux valses ou deux tasses de thé. Et l'excellent John Bull, grisé de flatteries et d'honneurs, pense que, quoi qu'on en dise, il n'y a rien de tel que l'aristocratie.

L'entrée triomphale de M. Chamberlain, en complet gris et l'orchidée à la boutonnière, dans le cabinet de lord Salisbury, le choix qu'on a fait de lui pour diriger la Chambre des communes en l'absence de M. Balfour, prouvent que le parti conservateur va poursuivre son mouvement démocratique. On sait que le tribun des Midlands a eu ses jours de radicalisme. Ses opinions républicaines étaient même si notoires à l'origine que l'on craignait un éclat, lorsque, comme maire de Birmingham, il eut à recevoir le prince de Galles. On parlera longtemps encore à Birmingham de la bataille mémorable que se livrèrent en 1884 ses partisans et ceux de Randolph Churchill, bataille où plus d'un chapeau tory resta sur le carreau. M. Chamberlain voyait alors dans lord Salisbury le représentant de la classe « qui ne travaille ni ne file », et lord Salisbury laissait à entendre que si M. Chamberlain avait un jour la tête cassée dans quelque réunion publique, il ne devrait s'en prendre qu'à lui-même. La question irlandaise et la « grande trahison » de M. Gladstone détachèrent M. Chamberlain et les Libéraux-unionistes du parti libéral orthodoxe, et depuis 1886 ils étaient

restés à l'écart. Mais, abstraction faite de la question d'Irlande, les différences qui distinguent le programme libéral du programme conservateur sont si légères qu'ils devaient tôt ou tard faire le saut périlleux. Et voilà M. Chamberlain devenu le collègue de lord Salisbury. Or c'est par des mesures telles que la « municipalisation » du gaz et de l'eau que M. Chamberlain fonda entre 1874 et 1876 sa réputation de réformateur social à l'Hôtel de Ville de Birmingham. C'est surtout à des problèmes de ce genre et à la façon pratique de les résoudre que depuis cette époque il a consacré son attention. Il est donc à sa place dans le cabinet des réformes sociales ; lui et ses amis seront le sel de la combinaison ministérielle ; et, avec la personnalité puissante et dominatrice qu'on lui connaît, il est probable que le « Napoléon de Birmingham » y jouira d'une influence bien supérieure à celle que lui assure le nombre de ses partisans dans la Chambre.



L'alliance Salisbury-Chamberlain n'a pas promulgué de programme officiel. Le programme de Newcastle a rendu de trop mauvais services aux Libéraux pour que les Conservateurs aient été tentés de répéter la même faute. Un vaste programme éveille de vastes espérances ; si ces espérances ne sont point réalisées, ceux qui se trouvent déçus demandent ironiquement si « l'on appelle maintenant programme une liste de mesures que l'on n'a pas l'intention d'exécuter ». Les chefs du parti conservateur ont cependant, chacun de son côté, tracé avec plus ou moins de netteté les lignes principales de la politique qu'ils comptent suivre. Tous se sont accordés à dire qu'il faut laisser de côté la « législation destructive » du gouvernement libéral, qui semblait « avoir pris l'engagement de faire une révolution par semaine ». Tous ont répété qu'ils « n'avaient pas de panacée », qu'il ne fallait pas s'attendre à voir se réaliser immédiatement le millénium, que leur politique « ne ferait pas de mal et pourrait faire un peu de bien ». Tous se sont prononcés pour une « politique constructive de réformes sociales », pour des lois qui « améliorent la condition matérielle et sociale du peuple », qui

« diminuent la souffrance parmi les classes pauvres de la population ». Comment arriver à ce résultat? La chose est moins claire. Nous verrons, nous étudierons, dit lord Salisbury.

M. Chamberlain, dont une des faiblesses est la production de programmes à brefs intervalles, n'a pu, dans la circonstance présente, se défendre de mettre au jour un tout petit programme : huit articles seulement, imprimés, il est vrai, sur une feuille dont la superficie a étonné Birmingham.

Voici ce document, paru le 4 juillet dernier :

RÉFORMES SOCIALES UNIONISTES

Programme de M. Chamberlain.

Bienfaits dont il voudrait combler les travailleurs :

1. Améliorations dans le logement des classes laborieuses. Achat de leurs demeures par les artisans à des conditions favorables, en leur accordant les mêmes avantages qu'aux tenanciers irlandais.

2. Donner au gouvernement les pouvoirs nécessaires pour contrôler l'immigration étrangère.

3. Pensions de vieillesse.

4. Moins d'heures de travail dans les magasins.

5. Indemnité aux ouvriers pour tout accident causé ou non par négligence.

6. Essai de la journée de huit heures dans l'industrie minière.

7. Réforme des lois sur les boissons.

8. Création d'un tribunal dans tous les centres industriels pour mettre fin aux différends entre ouvriers et patrons.

Ce programme est à peu près identique à celui que M. Chamberlain avait fait paraître dans la *Nineteenth Century* peu de temps après les élections de 1892. L'idée qu'une semblable liste de mesures sociales pourrait un jour être acceptée par le parti conservateur avait été reçue alors avec beaucoup d'incrédulité. Cette fois encore les libéraux ont affecté de croire à une bonne plaisanterie. Dans la *Westminster Gazette*, au-dessous d'une caricature qui représentait M. Chamberlain, en prestidigitateur, un programme à la main, et son compère, lord Salisbury, assis à côté de lui, se lisait le dialogue suivant :

LE PRESTIDIGITATEUR. — Je vais maintenant, mesdames et messieurs, rouler ce vaste programme en forme de boule, et le Vieux Parti l'avalera sans la moindre difficulté.

LE VIEUX PARTI. — Ah ! mais, dites donc ! je ne vais pas avaler tout ça.

LE PRESTIDIGITATEUR, *à part.* — Restez donc assis tranquillement. Vous n'avez qu'à faire semblant. Je me charge d'escamoter la chose.

Mais M. Chamberlain est actuellement secrétaire d'État pour les Colonies : la moitié du ministère est composée de ses créatures ; et il n'a certainement point passé aux torys, avec soixante-douze députés dans ses bagages, sans fixer d'avance ses conditions. Les chefs du parti conservateur semblent très disposés à accepter d'une voix unanime l'article premier, qui a trait aux habitations ouvrières. C'est là un des projets favoris de M. Chamberlain. Au temps où il était maire de Birmingham, il fit adopter une résolution à la suite de laquelle des rues entières de la ville furent démolies, et plus de seize mille personnes logées dans des habitations nouvelles. Malgré les efforts des philanthropes et la création de grandes « constructions modèles », l'East End de Londres et certains quartiers des villes manufacturières sont encore loin de satisfaire à toutes les exigences de l'hygiène. M. Chamberlain voudrait donner aux autorités locales des pouvoirs très étendus pour exproprier les propriétaires de ces *slums* urbains, laissant ensuite à l'entreprise privée le soin de reconstruire, sous la surveillance des pouvoirs publics, des habitations conformes aux prescriptions de l'hygiène moderne. Quant à lord Salisbury, on sait qu'il rêve depuis longtemps, comme M. Chamberlain, de faire de chaque ouvrier un propriétaire, en permettant aux autorités de lui avancer la somme nécessaire à l'achat de son cottage. Le succès de cette entreprise est du reste extrêmement douteux : parmi les intéressés, les uns manqueront d'argent, les autres préféreront demeurer libres et ne pas se sentir attachés pour jamais au sol de la même ville.

C'est également d'un commun accord que le parti conservateur réclame une loi qui interdise l'immigration des étrangers indigents. Cette proposition plaira sans doute aux Trade-

Unions, car les ouvriers anglais voient d'un mauvais œil les juifs polonais et russes affluer dans Whitechapel et faire baisser les prix sur le marché du travail. Le congrès de Norwich en 1894 et récemment l'assemblée de Manchester se sont prononcés par de fortes majorités en faveur d'une mesure de ce genre. Peu de temps après l'assassinat de M. Carnot, lord Salisbury proposa sans succès, dans la Chambre des lords, de limiter l'immigration étrangère et de la soumettre à un certain contrôle. L'Union conservatrice, dans son manifeste aux électeurs de la Grande-Bretagne, n'a pas manqué de rappeler aux travailleurs anglais de quelle façon méprisante lord Rosebery et les capitalistes du parti libéral avaient alors repoussé tout protectionnisme de cette espèce.

Plus délicate est la question des pensions de vieillesse, qui se débat en Angleterre depuis plusieurs années déjà, et sur laquelle une Commission royale vient de faire un rapport où elle conclut à la nomination d'une nouvelle Commission qui fera de nouvelles enquêtes et présentera un nouveau rapport. Ce résultat est indubitablement médiocre, mais les discussions ont montré clairement que les systèmes proposés pour une assurance nationale contre la vieillesse pèchent tous en quelque chose d'essentiel. D'ailleurs, il faut compter avec la section « vieux tory » du parti conservateur qui voit dans tout projet de ce genre « une nouvelle atteinte contre le principe de la responsabilité personnelle », et vient de déclarer dans la *Quarterly Review* que « l'homme qui considère sérieusement les responsabilités de la vie fait provision pour sa vieillesse et ne devient pas un indigent à la fin de ses jours ». Il suit de là que ceux qui meurent de faim après soixante-cinq ans, c'est-à-dire au moins vingt pour cent des personnes qui dépassent cet âge, n'ont après tout que ce qu'ils méritent ; et l'écrivain de la *Quarterly* considère toute pitié comme une indigne et coupable faiblesse. Il semble bien, en résumé, que le travailleur britannique attendra longtemps encore les cinq shillings par semaine que lui ont promis les affiches électorales ; à moins qu'il ne prenne le parti de s'affilier à quelqu'une des *Friendly Societies* et de payer régulièrement sa cotisation mensuelle.

Le parti conservateur se retrouve d'accord sur la question

des tribunaux d'arbitrage. M. Chamberlain est également parvenu à faire accepter non seulement de Sir John Gorst, mais même de M. Balfour, le principe d'une indemnité pour tout accident, que cet accident soit ou non causé par la négligence des patrons. Il a depuis longtemps fait remarquer qu'un très grand nombre d'accidents, et des plus terribles, resteraient en dehors d'une loi comme celle que proposait M. Asquith. Que dire par exemple du cas où, par suite de l'imprudence d'un ouvrier qui ouvre sa lampe dans une galerie de mine, des centaines de travailleurs sont frappés d'une mort affreuse? On ne peut évidemment considérer l'employeur comme responsable pour un accident de cette nature. La théorie de M. Chamberlain est qu'il faut regarder l'indemnité pour accident comme une partie inhérente du coût de la production, charger l'employeur du paiement de cette indemnité dans tous les cas, quels qu'ils puissent être, et lui laisser le soin de se faire rembourser par le consommateur. Ce n'est certes pas un triomphe sans importance pour M. Chamberlain que d'avoir imposé une doctrine aussi radicale à l'ensemble du parti conservateur.

Les Conservateurs promettent aussi de s'occuper de la question des sans travail. Sir John Gorst préconise des bureaux d'information pour les travailleurs et la création de petites colonies ouvrières, capables de se suffire à elles-mêmes. Au reste, lord Salisbury tentera l'impossible pour faire revivre l'agriculture : et la dépression commerciale que l'on attribue, naturellement, au manque de confiance dans le gouvernement libéral, va faire place à une ère nouvelle de prospérité. Il est assez douteux cependant que les gens de Manchester, devenus protectionnistes à outrance, obtiennent du ministère conservateur les droits sur les soieries et les cotonnades indoues qu'ils réclament depuis longtemps à grands cris. Mais le gouvernement s'engage à faire son possible pour contenter tout le monde et pour ne mécontenter personne.



Il nous est maintenant facile de comprendre la catastrophe libérale. Il suffit de se représenter clairement l'homme de chair et d'os auquel le candidat anglais va demander ses suf-

frages. Qu'importe à cet ouvrier qui fabrique des semelles de souliers tout le jour dans une manufacture de Northampton, ou qui, quinze heures durant, confectionne des vestons à bon marché dans le bouge d'un *sweater* de l'East End, que M. Justin Mac-Carthy aille présider à Dublin une assemblée de gentlemen chargés de rendre l'Irlande heureuse? Ce qu'il veut, c'est le pain et la viande à bon marché, moins de travail et de meilleurs salaires, une habitation plus confortable que la chambre étroite, mal éclairée et mal aérée, où s'entasse sa famille dans un des *slums* les plus infects du quartier populaire. Peut-être même son ambition va-t-elle jusqu'à lui faire souhaiter de ne pas finir ses jours dans le *workhouse* de sa paroisse, loin des siens, dégradé dans sa propre estime depuis le jour où il a accepté l'aumône publique. Cet homme se passionnera difficilement pour la suppression du veto de la Chambre des lords. Il ne voit pas quel rapport a cette question avec le roastbeef journalier. Le temps est passé où il se serait volontiers fait casser la tête à Trafalgar Square pour réclamer la séparation de l'Église et de l'État et pour protester à pleins poumons contre le vote plural et les privilèges héréditaires. Il est de plus en plus convaincu qu'après avoir anéanti le veto des lords, établi un Parlement irlandais à College Green et désétabli l'église anglicane, il restera Gros-Jean comme devant. Son député radical lui avait fait croire, lors des dernières élections, que pour obtenir les réformes contenues dans un long, très long programme qu'il étalait devant ses yeux, il fallait d'abord voter ferme pour le Home Rule. Et il s'était résigné, ayant confiance en M. Gladstone. Il avait voté pour le Home Rule, le désétablissement et le reste. Il a longtemps attendu son tour avec patience. Mais il a fini par trouver que cela prenait beaucoup de temps tout de même.

Arrive sur ces entrefaites le *canvasser* du candidat tory, qui lui tient ce langage : « John Smith! Les gens que tu as envoyés à Westminster pour veiller à tes affaires ne sont préoccupés que de mettre sens dessus dessous la noble et antique Constitution qui fait l'honneur du Royaume-Uni. Si tu le veux bien, nous laisserons de côté le Home Rule, la Chambre des lords et le désétablissement. Ce sont là questions de haute politique dont tu ne retireras pas un penny. Nous nous occu-

perons de toi. Comme tu es mal logé vraiment ! Nous verrons à changer cela. N'aimerais-tu pas devenir propriétaire d'un petit cottage ? Eh ! ce n'est pas aussi impossible que tu le penses. M. Chamberlain y songera. Et que dirais-tu pour tes vieux jours d'une pension de cinq shillings servie par l'État ? Tu travailles dans une manufacture d'allumettes. Occupation dangereuse. Huit heures seulement. Patron responsable pour tous les accidents..., etc., etc. » Faut-il s'étonner que John Smith, qui est homme après tout, et qui n'a que des lueurs sur la question d'Irlande, se lève et aille immédiatement à la salle de vote mettre sa croix sur le bulletin électoral en face du nom du candidat conservateur ?

D. PASQUET.

LE MOULIN SILENCIEUX[1]

Une nouvelle danse vient de commencer. A travers la salle de bal, frissonnants de joie et se grisant à se contempler l'un l'autre, ils s'envolent, puis disparaissent dans un petit coin sombre qu'ils se sont choisi près de la tribune des musiciens, pour échapper aux regards indiscrets des autres danseurs qui veulent tous connaître la belle meunière.

Les cheveux de Gertrude se sont dénoués et flottent librement ; dans ses yeux alanguis luit cette flamme qui ne se voit que chez les gens ivres de bonheur ; tout son être paraît abîmé dans la volupté de l'heure présente.

— Si seulement mon pied pouvait ne pas me brûler comme le feu d'enfer, dit-elle à un moment où Jean la ramène à sa place.

— Mais, repose-toi donc !

Elle éclate de rire ; et voici que Franz Maas s'avance pour l'inviter, en sa qualité de roi de la fête, à la danse d'honneur : elle saisit son bras et s'éloigne dans un tourbillon

Jean passe la main sur son front brûlant et regarde le couple, mais lumières et gens se fondent à ses yeux en un

1. Voir *la Revue* des 15 juillet et 1er août.

chaos tumultueux : autour de lui, tout lui paraît tournoyer. Il chancelle, est obligé de se retenir à un poteau pour ne pas tomber ; et comme, à ce moment-là, Franz Maas revient avec Gertrude, il le prie de servir de cavalier à sa belle-sœur pour une demi-heure : il a besoin de sortir, de respirer l'air pur...

De cette salle chaude, chargée de vapeurs, où deux lustres garnis de chandelles répandent une fumée intolérable, il sort dans la nuit claire et fraîche. Mais là encore, quel vacarme et quelle musique ! Dans les baraques de tir, claquent les flèches des arbalètes ; devant les loteries, retentit l'appel enroué du patron qui amorce la pratique ; et les chevaux de bois, qui tournent avec un tintamarre assourdissant, illuminent l'obscurité de leur clinquant fugitif. Parmi tout cela roulent les flots sombres de la foule.

Derrière la forêt de pins, dont la couronne sombre et silencieuse domine tout ce mouvement, s'allume une lueur d'or : encore une demi-heure, et la lune versera sur cette scène sa lumière souriante.

Jean s'avance lentement parmi les tentes : devant l'auberge de la Couronne, il fait halte et regarde par la fenêtre. Mais quand il voit Martin, assis, le teint échauffé, au milieu d'un groupe de buveurs gais et bruyants, il se rejette dans l'ombre, comme s'il craignait de le rencontrer. De la maison voisine sortent des chants tapageurs : il hésite un moment, puis entre, car la langue lui colle au palais. Des cris de joie l'accueillent. A une longue table chargée de bière est assise toute une bande de ses anciens camarades d'école, des vauriens pour la plupart, qu'il évitait volontiers autrefois. On l'entoure, on l'invite à boire, on l'oblige à prendre place.

— Pourquoi te fais-tu si rare, Jean ? lui crie du bout de la table un de ses vis-à-vis, et où es-tu fourré tous les soirs ?

— Il est pendu aux cotillons de sa jolie belle-sœur, riposte un autre d'un air railleur.

— Laisse ma belle-sœur tranquille ! lui crie Jean en fronçant le sourcil.

Le tumulte le dégoûte, les cris enroués l'assourdissent, les plaisanteries brutales lui font mal. Il avale précipitamment deux verres de bière fraîche et sort, s'arrachant à grand'peine aux instances importunes de ses camarades.

Il se dirige nonchalamment vers la lisière du bois et plonge ses regards dans l'obscurité, qui maintenant s'anime de pâles reflets de lune ; puis il pénètre un peu sous les arbres, aspirant à longs traits l'atmosphère douce et aromatique des pins. Il veut, à toute force, dominer cette ivresse inexplicable qui le pénètre jusqu'aux moelles. Mais plus il s'éloigne de la place de la fête, et plus son trouble augmente...

Sur le point de rentrer dans la salle de danse, il aperçoit Franz Maas qui se précipite vers lui, en proie à une agitation manifeste. Un vague soupçon de malheur commence à poindre en son âme.

— Qu'est-il arrivé? crie-t-il.

— Enfin, je te trouve! Ta belle-sœur s'est sentie indisposée.

— Au nom du ciel!... Et où l'as-tu conduite?

— Martin l'a menée dans votre tente.

— Comment est-ce arrivé? Comment est-ce arrivé?

— Depuis un moment déjà, je remarquais qu'elle était devenue pâle et silencieuse ; et, comme je lui demandais ce qu'elle avait, elle me dit que son pied la faisait souffrir. Malgré cela, elle ne voulut pas rester assise, et, pendant que je dansais avec elle, tout à coup, au milieu de la salle, elle s'évanouit.

— Et alors? alors, quoi?

— Je la relevai et la ramenai aussi vite que possible à sa place pendant que j'envoyais chercher Martin.

— Pourquoi ne m'as-tu pas envoyé chercher, animal?

— D'abord, je ne savais pas où tu étais : ensuite, il était bien juste que ce fût d'abord son mari...

Jean pousse un éclat de rire strident :

— Tout à fait juste!... Mais ensuite?

— Elle ouvrit les yeux avant même que Martin arrivât. Son premier soin fut de renvoyer les femmes qui l'entouraient ; puis elle me chuchota : « Ne lui parlez pas de mon évanouissement. » Et quand il se précipita vers elle le visage tout pâle, elle alla au-devant lui, parfaitement gaie, en apparence, et lui dit : « Mon soulier me blesse, rien de plus. »

— Et alors?

— Alors, il l'emmena. Mais j'eus encore le temps de la voir éclater en sanglots et cacher sa tête sur son épaule. Et je me dis en moi-même : « Dieu sait où le soulier la blesse! »

Jean ne veut pas en écouter davantage : sans un mot de remerciement, il s'élance au dehors.

Le rideau qui masque l'entrée de la tente des Felshammer est complètement baissé. Jean écoute un instant. — Un léger bruit de larmes, mêlé à la voix de Martin qui cherche à les apaiser, vient jusqu'à lui de l'intérieur. — Il veut relever le rideau, mais le rideau ne cède pas : il paraît solidement fixé au cadre de la porte.

— Qui est là? crie la voix de Martin.

— Moi, Jean !

— Reste dehors !

Jean tressaille. Ce « reste dehors » lui a traversé la poitrine comme un coup de couteau. Quand il s'agit d'être près d'elle qui souffre, de lui apporter la consolation et la paix, on lui crie : « Reste dehors ! »

Il serre les dents et fixe ses regards brûlants sur le rideau que traverse une faible lueur rougeâtre.

— Jean ! crie de nouveau la voix de son frère.

— Qu'y a-t-il ?

— Va voir si notre voiture est là.

Il fait ce qu'on lui ordonne. Il est bien bon pour faire les commissions ! Il parcourt la rangée des voitures et, ne trouvant rien, revient vers la tente.

Maintenant le rideau est relevé. Elle est là, un fichu clair jeté sur ses épaules, — si pâle et si belle !

— J'y songe, en effet, dit Martin, je n'ai commandé la voiture que pour demain, au petit jour... Mais que faire maintenant?

— Gertrude veut partir? demande Jean tout saisi.

— Gertrude est obligée de partir, dit-elle.

Et, de ses yeux gonflés de larmes, elle lui jette un regard, où elle s'efforce de mettre un sourire.

— Résigne-toi, mon enfant ! réplique Martin, en lui caressant les cheveux. S'il ne s'agissait que de ton pied, il n'y aurait pas grand mal. Mais tes larmes tout à l'heure, ton agitation... J'imagine que ta maladie te tient encore, et le repos te fera du bien. Si seulement il ne fallait pas si longtemps pour aller chercher la voiture ! Je crois que le mieux sera que tu fasses à pied ce bout de chemin à travers la prairie... si tu ne sens plus aucune douleur, bien entendu. Cela ira-t-il ?

Gertrude lance un coup d'œil à Jean et s'empresse de faire signe que oui.

— L'air est tiède, l'herbe est sèche, continue Martin, et Jean pourra t'accompagner.

Gertrude tressaille, et le sang monte à ses joues brûlantes. Les yeux de Jean cherchent les siens, mais elle les évite.

— Tu peux être de retour ici dans une demi-heure, mon petit, ajoute Martin, qui prend le silence de Jean pour de la mauvaise humeur.

Jean secoue la tête et répond, tout en jetant un regard à Gertrude, que lui aussi, il en a assez.

— Alors, Dieu vous accompagne, mes enfants! dit Martin. Et quand je me serai débarrassé de ma compagnie, j'irai vous rejoindre !

Jean promène sa vue au loin : la plaine qui s'étend devant lui, toute voilée d'argent par le clair de lune, lui fait l'effet d'un gouffre sur lequel flottent des brumes ; il lui semble que le bras qui, en cet instant, se glisse sous le sien de façon si douce, si caressante, l'entraîne là-bas, au fond de cet abîme.

— Bonne nuit, murmure-t-il, sans regarder son frère.

— Est-ce que tu ne vas pas me donner la main? demande Martin sur un ton de reproche plaisant.

Et comme Jean la lui tend avec hésitation, il la serre cordialement... Ah! le mal que peut faire une poignée de main!

Le tumulte de la fête s'éteint de plus en plus dans le lointain. Le vacarme aux mille voix n'est plus qu'un bruissement affaibli sur lequel se détache seul en notes aiguës le tintamarre des chevaux de bois : et quand l'orchestre du bal, qui s'est tu pendant longtemps, recommence à jouer, il étouffe le reste sous l'éclat perçant de ses trompettes.

Mais ses sons, à lui aussi, vont s'affaiblissant ; la grosse caisse, qui jusque-là faisait discrètement sa partie, prend le dessus, car ses grondements sourds portent plus loin que le reste.

Ils s'avancent tous deux côte à côte, en silence ; ni l'un ni l'autre n'ose engager la conversation. Le bras de Gertrude tremble sur celui de Jean ; elle considère les brumes aux reflets verdâtres qui s'élèvent des prairies. Elle marche bravement,

quoiqu'elle ne puisse s'empêcher de boiter un peu et que de temps à autre, elle tressaille avec un faible gémissement.

Ils marchent bien depuis cinq minutes, quand elle se retourne et montre, en étendant la main, le fourmillement des lumières sur la place de la fête : elles scintillent sur le fond sombre de la forêt de pins. Les chevaux de bois tracent leur cercle brillant, et le mur de toile de la salle de bal chatoie comme un voile tissé de flammes.

— Regarde comme c'est beau, murmure-t-elle timidement.

Il répond d'un signe.

— Jean !

— Quoi, Gertrude ?

— Ne me garde pas rancune ?

— Et de quoi ?...

— Pourquoi as-tu quitté la danse ?

— Parce qu'il faisait trop chaud pour moi dans la salle.

— Ce n'est pas parce que je dansais avec un autre ?

— Oh ! pas le moins du monde.

— Vois-tu, quand tu as été parti, je me suis sentie brusquement si seule, si abandonnée, que j'ai eu besoin de tout mon courage pour ne pas éclater en sanglots. « Il aurait bien pu me défendre de danser, me disais-je !... Pour qui suis-je venue à la fête, si ce n'est pour lui ? pour qui me suis-je faite belle, si ce n'est pour lui ?... » Et mon pied me brûlait mille fois plus qu'auparavant ; j'eus un éblouissement, et puis... tout à coup... mais tu sais bien ce qui est arrivé...

Il serre les dents, un tressaillement secoue ses bras comme s'ils allaient, malgré lui, enlacer Gertrude. Elle incline lentement sa tête sur l'épaule de Jean, son œil brillant et clair se lève vers lui, mais soudain elle pousse un cri aigu : son pied endolori, qu'elle traîne péniblement sur le sol, vient de heurter une pierre. Elle cherche à se retenir, mais son bras échappe à celui de Jean ; épuisée par la douleur, elle se laisse tomber sur le gazon.

— Je voudrais rester étendue ici un moment. dit-elle en essuyant la sueur froide qui perle sur son front.

Puis elle se jette le visage contre le gazon et demeure là quelques secondes sans mouvement. Il s'inquiète.

— Viens, dit-il, tu vas prendre froid ici.

Elle lui tend la main droite en détournant le visage :

— Relève-moi.

Mais, quand elle veut marcher, ses genoux se dérobent encore sous elle.

— Tu vois, cela ne va pas, dit-elle avec un sourire las.

— Eh bien ! je vais te porter, crie-t-il en ouvrant les bras tout grands.

Des lèvres de Gertrude un murmure s'échappe, moitié joie, moitié plainte ; un moment après, son corps, soulevé de terre, est couché dans les bras de Jean.

Elle pousse un profond soupir, et, fermant les yeux, appuie la tête contre sa joue. Poitrine contre poitrine, ses cheveux ruissellent comme une onde sur le cou de Jean, et son souffle tiède lui caresse le visage.

Il serre plus étroitement contre lui ce corps tremblant. En avant, en avant, toujours plus loin, quand même ses forces le trahiraient, en avant, jusqu'au bout du monde!... De brusques élancements lui traversent le côté, un voile rougeâtre s'étend devant ses yeux, il lui semble qu'il va s'abattre et rendre l'âme. N'importe !... plus loin, toujours plus loin !

Là-bas la rivière l'appelle, la chute mugit sourdement à travers la nuit silencieuse, et les gouttes qui rejaillissent luisent aux rayons de la lune.

Elle laisse retomber sa tête en arrière sur le bras de Jean, un sourire douloureux et ravi erre sur sa bouche mi-close ; elle a rouvert les yeux et dans leur prunelle sombre se reflète la lune.

— Où sommes-nous ? murmure-t-elle.

— Au bord de l'eau, dit-il essoufflé.

— Pose-moi à terre.

— Je ne veux... je ne peux... pas.

Tout contre la rive, il la dépose sur le sol ; puis il s'étend sur l'herbe tout de son long, appuie sa main sur son cœur et fait effort pour reprendre haleine. Ses tempes battent, il est sur le point de perdre connaissance... Mais il se redresse d'un effort vigoureux, penche son buste au-dessus du courant, et y puise dans ses paumes de l'eau où il baigne son front.

Cela l'aide à reprendre ses sens. Il se tourne vers Gertrude. Elle se cache le visage dans les mains et gémit doucement.

— Tu souffres beaucoup ? demande-t-il.

— Cela me brûle !

— Mets ton pied dans l'eau, cela le rafraîchira.

Elle laisse tomber ses mains et le regarde avec étonnement.

— Cela m'a fait du bien à moi, dit-il en montrant son front d'où les gouttes d'eau coulent encore.

Elle se courbe en avant pour retirer son soulier : mais sa main tremble, elle s'arrête épuisée.

— Laisse-moi t'aider, fait-il.

Un mouvement brusque, et le soulier vole à côté d'elle ; le bas le suit, et, se traînant jusqu'à l'extrême bord de la rivière, elle plonge, jusqu'à la cheville, son pied nu dans la fraîcheur du courant.

— Oh ! que cela fait de bien ! murmure-t-elle en respirant profondément.

Puis, se tournant à droite et à gauche, elle cherche un appui pour son corps.

— Adosse-toi contre moi, dit-il.

Et elle laisse tomber sa tête sur l'épaule de Jean. Un frisson court dans son bras, mais il n'ose pas lui enlacer la taille : c'est à peine s'il ose faire un mouvement : il respire difficilement ; il regarde d'un œil fixe l'eau transparente à travers laquelle le pied blanc de Gertrude resplendit comme une coquille de nacre qui reposerait au fond.

L'un près de l'autre, ils restent assis, en silence. Devant eux, sur le barrage, les eaux mugissent et tourbillonnent. L'écume tend comme un pont d'argent à travers la rivière, et l'onde coule apaisée à leurs pieds. De temps à autre, le doux vent de la nuit leur apporte les sons amortis de la musique : au grondement monotone de la timbale se mêle le cri sourd du butor.

Tout à coup, Gertrude frissonne.

— Qu'as-tu ?

— J'ai froid !

— Ote tout de suite ton pied de l'eau !

Elle fait ce qu'il lui dit, puis tire de sa poche le fin mouchoir de batiste qu'elle a emporté au bal.

— Il ne peut pas servir à grand'chose, dit Jean, — et, d'une main tremblante, il prend son gros mouchoir. — Laisse-moi essuyer ton pied.

Muette, avec un regard timide et suppliant, elle se laisse faire; et, quand il sent dans ses mains ce pied doux et frais, un vertige le prend, un désir l'envahit, ardent et fou: il se courbe, et pose dessus son front brûlant.

— Que fais-tu? s'écrie-t-elle.

Il se redresse... Leurs regards se croisent, lourds d'ivresse, et, poussant un cri furieux, ils tombent dans les bras l'un de l'autre.

Ses baisers brûlants s'abattent sur la bouche de Gertrude. Elle rit et pleure à la fois, elle lui prend la tête dans ses deux mains, elle lui caresse les cheveux, elle appuie sa joue contre sa joue et le baise sur le front et sur les yeux.

— O toi, toi! comme je t'aime!

— Es-tu bien à moi?

— Oui, oui.

— M'aimeras-tu toujours?

— Toujours, toujours! Et toi... tu ne me laisseras plus jamais seule, comme aujourd'hui... pour que Martin...

Brusquement elle s'arrête. Le silence pèse sur eux, — et quel silence!... Dans le lointain gronde la timbale... L'eau mugit.

Ils se regardent maintenant, pâles comme la mort. Et elle se met à pousser des cris perçants :

— Jésus! Jésus!

Sa voix résonne dans la nuit.

Avec un gémissement violent, il se cache la figure dans les mains. Un sanglot sans larmes secoue tout son corps. Une flamme s'allume devant ses yeux, une flamme sanglante qui s'élève comme si elle allait embraser le monde entier. La lumière s'est faite en lui tout à coup. Cette lueur qui, la veille de la Saint-Jean, commença de poindre en lui, sinistre, et qui, le soir où Gertrude, au milieu de son chant, éclata en sanglots, traversa son front comme un éclair pour s'éteindre l'instant d'après, — cette lueur monte à présent devant ses yeux comme le disque étincelant du soleil. Et chaque flamme lui prêche la haine, chaque étincelle fait tressaillir son âme dans les tortures de la jalousie, chaque rayon lui perce le cœur d'un sentiment de terreur et de remords... Gertrude s'est jetée le visage contre terre, et elle pleure, elle pleure

amèrement... Le front penché, les mains jointes, il contemple d'un œil fixe le corps charmant qui gît là, devant lui, abîmé dans le désespoir.

— Rentrons, fait-il d'une voix sourde.

Elle lève la tête et raidit ses bras sur le sol ; mais, quand il veut la relever, elle pousse un cri aigu :

— Ne me touche pas!

A deux ou trois reprises, elle cherche à se mettre debout ; chaque fois, ses jambes plient sous elle. Alors elle tend les bras sans mot dire et se laisse soulever par lui. En silence, il soutient ses pas chancelants à travers la cour du moulin. Ses larmes sont taries ; la stupeur du désespoir se lit sur ses traits immobiles et pâles ; elle détourne le visage et se laisse traîner par lui comme sans volonté. Sur le seuil de la véranda, elle retire son bras de dessous celui de Jean et, rassemblant ses dernières forces, se précipite seule vers la porte. Elle disparaît dans l'ombre épaisse du feuillage.

Les coups du heurtoir retentissent sourdement, une fois, deux fois. Puis, des pas traînants se font entendre à l'intérieur, sur le parquet ; la clef tourne, et une lueur plus jaune se répand au dehors, dans la clarté de la lune.

— Au nom du ciel, madame, quelle figure vous avez! crie la voix effrayée de la servante.

Et la porte se referme.

Longtemps il reste là, les yeux fixés sur la place où elle a disparu. Une sensation de froid, qui le fait frissonner de la tête aux pieds, l'éveille de sa torpeur. Machinalement, il glisse à travers la cour, qu'emplit la lumière de la lune ; il caresse les chiens, qui, avec des aboiements joyeux, tirent sur leur chaîne ; il jette un regard hébété vers la roue immobile, sous laquelle l'eau rampe sans bruit, comme un serpent luisant. Une force mystérieuse le chasse ; le sol de la cour lui brûle les pieds.

Il retourne à travers la prairie jusqu'au barrage, à l'endroit où il s'est assis avec Gertrude. Sur le gazon brille son soulier bleu, et, tout près, le long bas, si fin... Elle est rentrée en boîtant, un pied nu, et ne s'en est pas même aperçue.

Il pousse un éclat de rire strident, les saisit et les jette bien loin, dans les eaux écumantes.

Où aller maintenant? Le moulin a fermé sa porte derrière lui pour toujours. Où aller? Va-t-il, pour se reposer, s'étendre au pied d'une meule de foin? Mais il ne pourra pas dormir... Halte! Voici une bande joyeuse!... Sans doute, il l'a dédaignée tout à l'heure, mais maintenant elle arrive bien...

Quand, vers deux heures du matin, Martin Felshammer s'est débarrassé de ses compagnons, buveurs enragés, et, que d'humeur riante, il arrive sur la place de la fête, où la clarté douteuse du jour gris qui se lève éclaire les allées et venues des promeneurs attardés, il voit venir à lui une bande de gars avinés, qui, hurlant des chants obscènes, circulent à la queue-leu-leu à travers les couples : en tête marche le serrurier Farmann, un garnement fameux, qui braconne la nuit, et derrière lui d'autres vauriens.

Bien résolu à les chasser de la place, il va droit à cette troupe, quand, tout à coup, il s'arrête pétrifié, les bras lui tombent : au milieu du groupe, les yeux hagards et l'air ivre, s'avance en titubant son frère Jean.

— Jean! crie-t-il stupéfait.

Celui-ci tressaille : son visage, de cramoisi, devient terreux : dans ses yeux vacille une lueur d'épouvante, il tremble, il étend le bras comme pour se défendre, et recule, en chancelant, de deux ou trois pas.

Martin sent faiblir sa colère. Ce lamentable spectacle excite sa compassion. Il suit Jean, et, le saisissant par le bras, lui dit d'une voix pleine de tendresse :

— Viens, frère ; il est tard, nous allons rentrer.

Mais Jean, avec un mouvement d'horreur, recule encore devant cette main qui l'effleure, et, levant sur lui un regard plein d'une angoisse mortelle, lui dit d'une voix enrouée :

— Laisse-moi!... je ne veux pas, je ne veux rien avoir de commun avec toi : je ne suis plus ton frère!

Martin sursaute, se cramponne des deux mains à la table qui se trouve près de lui, et s'affaisse, comme frappé d'un coup de couteau, sur le banc voisin.

Jean, lui, s'éloigne précipitamment et s'enfonce dans la forêt.

IV

A dater de ce jour, la tristesse plane sur la maison des Felshammer.

Quand Martin est rentré chez lui, ce matin-là, tout était calme, d'un calme profond. Il décrocha du mur la clef du moulin et se glissa jusqu'à cette pièce douloureuse dont il avait fait comme le temple de sa faute. C'est là que ses gens l'ont trouvé à l'heure du déjeuner, aussi blanc que le plâtre des murs, le front dans ses mains, et murmurant sans trêve :

— Fritz, Fritz! voilà l'expiation! voilà l'expiation!

Le spectre, l'ancien, le redoutable spectre qu'il croyait banni pour toujours, s'est abattu de nouveau sur lui, et de ses griffes lui serre la gorge à l'étrangler.

Il a presque fallu employer la force pour le tirer de sa retraite. D'un pas lourd et las, il est sorti en chancelant du moulin. Il a trouvé sa femme blottie dans un coin, les joues battues, le regard craintif et égaré. Alors il lui a pris la tête dans ses deux mains, attachant un instant sur la malheureuse toute tremblante ses yeux sombres, puis a murmuré son mélancolique :

— Voilà l'expiation! voilà l'expiation!

A ces paroles sinistres, un frisson glacé parcourt le corps de Gertrude... « Sait-il? Ne sait-il pas? Jean lui a-t-il avoué? A-t-il, par hasard, découvert le mystère?... Ou bien n'a-t-il que des soupçons?... »

Et, dès lors, elle se consume de terreur, corps et âme, devant cet homme : elle se consume de passion pour cet autre que son amour a chassé bien loin. Elle pâlit et maigrit, ses joues se creusent : elle erre çà et là comme une somnambule. Autour de ses yeux se tracent des sillons bleuâtres qui vont s'élargissant de plus en plus : autour de sa bouche se dessine un pli qui se contracte sans cesse et remue comme un follet qui danse.

Martin ne voit rien de tout cela. Tout son être est absorbé par la douleur d'avoir perdu son frère. Les premiers jours, il a espéré d'heure en heure le voir revenir, n'ayant peut-être

aucune conscience de ce qu'il a dit dans l'égarement de l'ivresse : et lui, Martin, sera certainement le dernier à le lui rappeler!

Mais, l'un après l'autre, les jours s'écoulent sans que Jean se présente : son angoisse grandit. Il commence à s'informer du disparu : avec peu de succès, d'abord : car les relations de village à village sont bien restreintes. Cependant, petit à petit, les nouvelles parviennent jusqu'au moulin : on l'a vu aujourd'hui ici et hier là, errant comme un vagabond, mais toujours entouré d'une joyeuse compagnie. Aussitôt que « ce diable de Jean », comme on l'appelle, se montre quelque part, le cabaret s'emplit, les bouchons sautent, les verres tintent : et même, quand la fête bat son plein, à travers les vitres qui éclatent, les bouteilles volent dans la rue. Mais bah ! « ce diable de Jean » paie toute la casse. Tous ceux qu'il trouve sur son chemin, il les régale ; et, par-dessus le marché, des chansons polissonnes et des histoires salées, à s'en désopiler la rate... Ah ! oui, c'est un rude compagnon et un fameux buveur que « ce diable de Jean ! »

Peu à peu se montrent à la porte du moulin toutes sortes de personnages louches, de ces gens auxquels on aimerait mieux ne pas avoir affaire : comme Löb Levi, de Beelitzhof, l'accapareur de grains, et Hoffmann, de Grünhaide, le marchand de biens : ils présentent des papiers jaunes et graisseux sur lesquels la main du frère a signé des billets à tant pour cent et à tant de jours... Martin regarde longuement ces lettres incertaines qui trébuchent, comme ivres, les unes sur les autres ; puis il va à son coffre-fort et paie, sans dire un mot, la dette et les intérêts exorbitants. Comme il donnerait volontiers la moitié de son bien pour acheter le retour de son frère !

A la fin, il fait atteler la voiture et se met lui-même à sa recherche. Il fait des lieues et des lieues, il est dehors des nuits entières, sans jamais réussir à mettre la main sur son frère. Les renseignements qu'il obtient des aubergistes sont incomplets et confus ; les uns lui répondent d'une façon évasive et embarrassée, les autres d'un air mystérieux et futé : ils paraissent tous se douter que leurs beaux bénéfices s'en iront à vau-l'eau sitôt que le maître du moulin de Felshammer aura repris son ivrogne de frère.

Quand Martin commence à s'apercevoir qu'on le trompe, le découragement s'empare de lui. Il fait remiser la voiture et s'enferme pour deux jours dans son « bureau ». Pendant ce temps, il se demande s'il ne serait pas bon de s'assurer le concours du gendarme de Marienfeld. Ce lui serait chose facile, avec son autorité, d'arracher la vérité aux gens. — Mais non !... faire rechercher son frère par la police, l'honneur du nom des Felshammer ne le permet pas ; le vieux père en frémirait dans sa tombe.

Un refroidissement, attrapé dans ses courses de nuit, l'oblige à garder le lit. Et, pendant deux mortelles semaines, Gertrude reste assise à son chevet, nuit et jour, torturée par les hallucinations de son délire, où ses deux frères, le mort et le vivant, viennent voltiger autour de lui, tantôt distincts, tantôt confondus en un seul être monstrueux, sorte de spectre à deux têtes.

Sitôt qu'il est à peu près rétabli, il fait apprêter sa voiture. Il faudra bien qu'il finisse par le trouver !

Et il le trouve, en effet.

Un soir, très tard, au commencement de septembre, ses recherches le conduisent à B..., village situé à deux lieues au nord de Marienfeld. A travers les volets fermés du cabaret, un tapage confus vient jusqu'à lui : trépignements, cris et chants avinés.

Il descend lourdement de voiture et attache son cheval à la porte de la cour. La flamme trouble de la lanterne vacille au vent de la nuit. De larges gouttes de pluie frappent le sol.

Le loquet grince dans sa main, il pousse la porte qui s'ouvre toute grande. D'épaisses fumées bleuâtres de tabac lui soufflent au visage, mêlées à des relents de bière fade et de mauvais trois-six.

Et là, au bout de la longue table mal jointe, les joues bouffies, les yeux bordés de rouge et luisant de cet éclat vitreux particulier aux ivrognes, les cheveux embroussaillés, la chemise sale et les habits en désordre, tout parsemés de brins de paille, restes sans doute de son dernier gîte, — ce type de vice précoce et d'irrémédiable détresse, voilà ce qui lui reste de ce frère adoré, qui était tout pour lui...

— Jean ! crie-t-il ; — et le fouet de roulier qu'il tenait à la main tombe à terre avec fracas.

Un silence de mort se fait dans la salle pleine de monde, et les buveurs dévisagent bouche bée le trouble-fête.

Le malheureux s'est levé de son banc, le visage pétrifié par une angoisse sans nom ; de sa poitrine sort en sifflant une sorte de râle creux ; d'un bond désespéré il saute sur la table, et d'un second élan il cherche à gagner le large par-dessus la tête de ses voisins.

C'est inutile : la main de fer de Martin l'a saisi au collet.

— Reste ici, gronde à son oreille une voix sourde.

Et, en même temps, il se sent poussé par une force prodigieuse dans le coin du poêle, où il s'abat brisé.

Martin, cependant, pousse la porte aussi loin qu'elle peut s'ouvrir; puis, montrant du manche de son fouet la nuit du dehors, il se plante au milieu de la salle.

— Allons ! dehors ! crie-t-il d'une voix qui fait trembler les verres sur la table.

Les buveurs, tout jeunes vauriens pour la plupart, vont prendre leur casquette et se retirent, intimidés ; à peine si l'on entend çà et là, dans la masse, un murmure étouffé.

— Allons ! dehors ! crie-t-il une seconde fois, en faisant un geste comme pour sauter à la gorge du premier qui protestera.

Deux minutes après, ils ont tous vidé la place... Seul, le patron se tient encore, paralysé de crainte, derrière son comptoir. Alors, comme Martin se tourne vers lui avec un regard menaçant, il commence, d'un ton pleurard, à se plaindre du trouble apporté dans son commerce.

Martin met la main à la poche, lui jette une poignée de pièces blanches, et dit :

— Je veux rester seul avec lui !

Et quand il a verrouillé la porte derrière l'aubergiste, qui sort en s'inclinant, il s'approche lentement de son frère, qui, le visage entre ses mains, est resté immobile, blotti dans son coin. Il pose doucement la main sur son épaule ; et, d'une voix que font trembler une tendresse infinie et une infinie tristesse :

— Lève-toi, mon petit, et causons.

Jean ne fait pas un mouvement.

— Ne veux-tu pas me dire ce que tu as contre moi ? Cela

fait du bien de s'expliquer, mon petit... Soulage ton cœur, mon petit.

Jean laisse retomber ses bras: éclatant de rire, la voix rauque :

— Soulager mon cœur !... Ha! ha! ha!

L'angoisse, qui faisait grimacer tout à l'heure ses traits contractés, s'est changée en une arrogance sourde, contenue.

Partagé entre le dégoût et la pitié, Martin contemple ce visage dont les plis profonds ne laissent plus rien voir du Jean autrefois si ouvert, au cœur si tendre. Il faut que toutes les passions les plus viles y aient poussé leurs racines pour défigurer leur homme de façon si désolante en six courtes semaines.

Maintenant il se redresse et jette un regard du côté de la porte.

— Tu m'as enfermé, n'est-ce pas? dit-il avec un nouvel éclat de rire qui pénètre Martin jusqu'à la moelle des os.

— Oui.

— Tu veux donc me traîner avec toi comme un criminel?

— Jean !

— Va toujours! tu es, en effet, le plus fort! Mais je te déclare une chose : je ne suis pas encore assez misérable pour ne pas me défendre. Je sauterais à bas de la voiture et je me briserais la tête sur une borne plutôt que de m'en aller avec toi !

— Dieu du ciel, pitié! crie Martin. Petit, petit, qu'ont-ils fait de toi !

Jean marche lourdement, de long en large, et fait claquer au passage les couvercles des pots à bière.

— Finissons! fait-il enfin en s'arrêtant. Que veux-tu de moi, pour venir m'enfermer ici?

Martin, sans rien dire, va à la porte, il ôte les verroux; puis il vient se placer devant son frère, tout contre lui. Sa poitrine est haletante, comme s'il voulait tirer ses paroles du plus profond de son âme. Mais à quoi cela l'avance-t-il? Sa voix reste dans sa gorge. Il n'a jamais été éloquent, le pauvre garçon, sauvage comme il est; et comment trouver tout à coup des traits de flamme capables d'arracher cet égaré à sa folie? Il ne peut articuler que ces mots :

— Qu'est-ce que je t'ai fait? Qu'est-ce que je t'ai fait?

Il les répète deux fois, trois fois, il les répète indéfiniment.

Et que pourrait-il dire de mieux? Toute sa tendresse et toute sa douleur tiennent là dedans.

Jean ne répond rien. Il s'est assis sur le banc et plonge ses deux mains dans ses cheveux incultes. Sur sa bouche erre un sourire, un sourire effrayant qui n'admet ni consolation ni espoir... Enfin il interrompt son malheureux frère qui répète indéfiniment sa phrase, comme si elle devait opérer un effet magique.

— En voilà assez, fait-il, tu ne sais que me dire, et tu ne peux rien me dire. J'en ai fini avec moi-même, avec toi et avec le monde entier. Si tu savais par où j'ai passé dans ces six dernières semaines!... Depuis que je suis parti du moulin, je n'ai pas dormi sous un toit : car j'avais la conviction qu'il m'écraserait...

— Mais au nom du ciel, qu'as-tu...?

— Ne me demande rien... tu ne parviendras pas à le savoir... pas de moi du moins. Laisse là les paroles, elles sont inutiles, et si tu voulais me jurer sur la mémoire de nos parents...

— Oui, nos parents... balbutie Martin avec joie.

Pourquoi n'y a-t-il pas songé plus tôt?

— Laisse-les tranquilles dans leur tombeau! réplique Jean avec son rire odieux. Cela, non plus, ne prend pas avec moi! Ils ne peuvent pas empêcher que je sois perdu, ils ne peuvent pas empêcher que je te haïsse!

Martin pousse un gémissement violent et retombe, comme assommé, sur le banc.

— Mais j'ai toujours pensé à eux, je me suis toujours et toujours rappelé que Martin Felshammer est mon frère! Et c'est pour cela que j'en suis arrivé où j'en suis... Cela m'a coûté un dur sacrifice, tu peux m'en croire!... Ainsi, ne te plains pas... crois-moi... j'ai très bien agi envers toi... ha! ha! ha! frère... très bien!

Martin n'a plus besoin de chercher : il voit clairement la solution de cette énigme : c'est la victime d'autrefois qui sort de la tombe pour demander vengeance, et, les mains jointes, il murmure doucement :

— L'expiation, l'expiation!...

L'autre continue :

— Mais tu as raison, en un sens, de me rappeler nos

parents : je n'ai pas le droit de faire une tache à leur nom, au nom des Felshammer... Et c'est une idée qui me tourmente depuis un bout de temps, bien qu'après tout je n'y puisse rien : car il faut bien que l'homme ait quelque chose pour se divertir... ha! ha! ha!... Et, à vrai dire, je suis bien aise de te rencontrer, nous pouvons causer de la chose tranquillement... je vais partir en Amérique!

Martin regarde, un instant, son visage luisant et bouffi, puis murmure doucement :

— Que Dieu t'accompagne!

Et il laisse retomber lourdement son front sur la table.

— Et bientôt! reprend son frère. Je me suis informé déjà : c'est le 1er octobre que le bateau quitte Brême ; il faut que je parte d'ici la semaine prochaine... Tu sais ce qui me revient sur notre héritage... d'ailleurs, je dois en avoir gaspillé une bonne part... Donne-moi là-dessus ce que tu auras sous la main d'argent liquide, et envoie-le à Franz Maas : j'irai le prendre chez lui.

— Et tu ne reviendras pas, une fois au moins, au... au...

— Au moulin? Jamais! crie l'autre en se redressant, une lueur inquiète d'angoisse et de désir dans les yeux.

— Et tu veux donc... il faut que je te dise adieu ici... ici, dans ce bouge infect?... adieu pour toute la vie... adieu pour toute la vie!

— Cela sera pourtant ainsi, fait Jean, baissant la tête.

Et Martin rentre en lui-même une fois encore, et murmure :

— C'est l'expiation!

Jean fixe un regard enflammé sur son frère, qui, le corps et l'âme brisés, reste affaissé devant lui... Il est fermement résolu à ne plus jamais le revoir... Mais il faut pourtant bien qu'il lui tende la main... au moment de la séparation.

— Adieu, frère, — dit-il en s'approchant de Martin qui reste assis, immobile. — Sois heureux et porte-toi bien!

Mais, tout à coup, il sent en lui comme un ruissellement de chaleur douce... Dans son cerveau, c'est comme un tourbillon d'images qui le traversent à la même seconde. Il se revoit, tout enfant, protégé, gâté par son grand frère; il se revoit, jeune homme, marchant fièrement à son bras ; il se revoit, debout avec lui près du lit de mort des vieux parents, il se revoit avec lui,

dans ce moment solennel où, la main dans la main, ils se sont promis de ne jamais se séparer et de ne jamais laisser personne s'introduire entre eux !...

Et maintenant !... maintenant !...

— Frère ! crie-t-il.

Et, avec de bruyants sanglots, il tombe à ses pieds.

— Mon petit ! Mon cher petit ! (Et Martin au milieu de ses larmes pousse des cris de joie, et il le tient embrassé, il le serre contre lui, comme s'il voulait ne jamais le laisser aller.) Enfin je te retrouve... O Dieu... enfin je te retrouve ! Maintenant tout ira bien..., n'est-ce pas ? Dis..., tout cela n'était que pure imagination, folie ? Tu ne sais pas ce que tu as fait, hein ? Tu ne te rappelles plus rien, hein ? Je parierais que tu n'en as pas la moindre idée, hein ? Tu te réveilles, n'est-ce pas, tu te réveilles ?

Jean, tristement, serre les dents et appuie son visage sur la poitrine de son frère. Mais, tout à coup, une pensée lui vient qui lui met un poids sur la poitrine et lui bourdonne dans les oreilles, une pensée semblable à un vampire froid et visqueux battant des ailes autour de lui : — dans ces bras, aujourd'hui même, Gertrude s'est abandonnée, aujourd'hui même !...

Et, brusquement, il saute sur ses pieds. Qu'il sorte de cette salle, qu'il ne respire plus cet air, ou la folie, pour de bon, s'abattra sur lui !

Il bondit vers la porte... Un bruit de serrure, un grincement des gonds... il a disparu.

Immobile de stupeur, Martin le suit des yeux un moment, puis se dit, comme pour chasser l'inquiétude qui se lève en lui :

— Il est trop ému, il avait besoin de respirer l'air frais, il va revenir.

Son regard tombe sur le porte-manteau qui garnit le mur ; il sourit, tout à fait rassuré : — Jean a laissé sa casquette... dehors il pleut, le vent fraîchit... il va revenir.

Là-dessus, Martin appelle l'aubergiste ; il fait mettre son cheval à l'écurie, préparer pour son frère un grog chaud et un lit : — « car, dit-il avec un rire bien heureux, il va revenir... »

Et quand tout est prêt, il s'assied et se plonge dans ses

méditations. De temps à autre il murmure, comme pour ranimer son courage qui s'éteint :

— Il va revenir !

Dehors la pluie bat les volets, le vent d'automne siffle sur le pignon de l'auberge ; et chaque goutte de pluie, chaque sifflement du vent annonce :

— Il va revenir, il va revenir !

Les heures passent, la lampe s'éteint, Martin s'est endormi dans son attente et rêve au retour de son frère...

Le lendemain matin, on le réveille. Effaré et frissonnant, il regarde autour de lui. Ses yeux tombent sur le lit vide, où son frère devait coucher, — son premier lit depuis six semaines ! Tristement..., il reste là, debout, à le regarder fixement.

Puis il fait atteler sa voiture et s'en va.

V

Cette année, l'automne est venu de bonne heure. Depuis huit jours souffle un vent de nord-ouest, aigu et pénétrant, comme si l'on était en novembre. Les averses claquent contre les vitres, et déjà s'étend sur le sol une couche de feuilles de tilleul d'un brun jaunâtre, que l'humidité réduit en pâte.

Et comme la nuit arrive vite ! Dans la boutique du boulanger, la suspension s'allume bien avant l'heure du dîner. Sous l'abat-jour, Franz Maas est assis, très occupé à faire des comptes. Devant lui, sur la table où s'étalent d'ordinaire en bel ordre, blancs et ronds, de petits tas de farine de gruau, brillent aujourd'hui, blancs et ronds, de petits tas de pièces d'argent ; et à la place des *bretzel* croquants, se fait entendre le froissement des billets de banque.

C'est le trésor que Martin lui a confié, ce dernier dimanche, avec mission de le remettre à Jean. Il a également déposé une lettre où le compte de l'héritage est inscrit jusqu'au dernier *pfennig*. Et depuis, chaque après-midi, il est venu frapper à la porte avec une question, toujours la même : « Est-il venu ? » et, sur un signe négatif de Franz, est reparti sans

rien dire. Ce trésor pèse très lourdement au jeune boulanger. Tous les soirs, il compte la somme sur la table, pour s'assurer que rien n'en a disparu dans le courant de la journée.

Il se livre justement à cette occupation. C'est aujourd'hui vendredi : il faut que Jean vienne aujourd'hui s'il veut arriver à temps pour le paquebot de Brême.

Jean a ouvert la porte sans bruit et se tient derrière le boulanger, comme il se dispose à mettre sous clef les rouleaux d'argent.

— Tout cela est bien pour moi? demande-t-il en lui posant la main sur l'épaule.

— Dieu soit loué, te voilà enfin! s'écrie Franz avec un saisissement joyeux.

Puis, d'un coup d'œil, il examine son ami de la tête aux pieds. Martin doit avoir exagéré quand il lui annonçait, les larmes aux yeux, l'apparition d'un être misérable et déchu. Jean Felshammer a une tenue très convenable et soignée : il porte un grand manteau tout battant neuf qui, légèrement entr'ouvert, laisse apercevoir un joli costume gris; ses cheveux lui tombent dans le cou, bien peignés; même, il est rasé... Mais, à vrai dire, son regard trouble où passent des lueurs inquiétantes, ces poches sous les yeux, cette affreuse rougeur des joues, sont de tristes symptômes sur un visage naguère radieux de jeunesse.

Et Franz, alors, lui saisit les deux mains.

— Jean, Jean, que t'est-il donc arrivé?

— Patience, tu sauras tout, réplique Jean. Il faudra bien que je le confie à quelque être humain, à un seul... ou cela m'étoufferait!

— Ainsi, c'est bien sérieux? tu veux...

— Cette nuit, on part avec la diligence. Ma place est retenue?...Avant de venir te trouver, j'ai traversé le village une dernière fois. Il faisait déjà sombre : je pouvais bien risquer cela : et j'ai pris congé de tout. Je suis allé jusqu'à la tombe des vieux parents, devant la porte de l'église... et aussi à la Couronne, car je devais encore une misère au patron...

— Et le moulin, tu l'as oublié ?

Jean se mord les lèvres, il tortille sa moustache et murmure :

— Cela viendra!

— Oh! quelle joie ce sera pour Martin! s'écrie Franz Maas, tout rouge de bonheur lui-même.

— Ai-je dit que j'irais voir Martin? demande Jean entre ses dents.

Et sa poitrine se soulève comme pour se débarrasser du poids formidable qui l'oppresse.

— Quoi? c'est furtivement, comme un voleur, sans te laisser voir de personne, que tu vas te glisser dans la maison de ton père?

— Non pas! J'ai à prendre congé..., mais pas de Martin.

— Et de qui donc, alors? Malheureux! de qui donc alors? s'écrie Franz Maas, en qui s'éveille un soupçon terrible.

— Ferme ta porte au verrou et assieds-toi là, dit Jean : je vais tout te raconter.

Les heures passent. La tempête secoue les volets. L'huile crépite dans la lampe qui fume. Tête contre tête, les deux amis sont assis, les regards plongés l'un dans l'autre. Jean fait sa confession : il ne dissimule rien, depuis sa première rencontre avec Gertrude jusqu'à l'instant où un frémissement d'horreur l'a rejeté des bras de Martin dans la nuit pluvieuse.

— Ce qui s'est passé ensuite, achève-t-il, peut se dire en deux mots. Je courus devant moi, sans savoir où, jusqu'à ce que l'humidité, le froid, m'eussent rappelé à la réalité. Le courrier de Marienfeld arrivait justement : je le hélai, et, du moins, je me trouvai au sec. Ainsi, j'arrivai à la ville où j'ai logé jusqu'à aujourd'hui. Löb Lévi m'avait donné cent *thaler* : avec cela je me suis équipé à neuf : déguenillé comme j'étais, je n'aurais pas voulu me présenter devant Gertrude.

— Malheureux!... tu veux?...

— Pas de morale! réplique-t-il d'un ton bourru. Tout est arrangé déjà. J'ai remis un billet pour elle à un enfant que j'avais rencontré dans la rue et dont j'ai attendu le retour. Il l'a prise à part, dans la cuisine, sans même que les servantes s'en aperçoivent. A onze heures, elle sera au barrage... et moi, ha! ha! ha!... moi aussi.

— Jean, ne fais pas cela, je t'en supplie, crie Franz avec angoisse : il arrivera un malheur!

Jean ne répond que par un rauque éclat de rire : et, les yeux luisants, la bouche collée à l'oreille de Franz, il murmure :

— Crois-tu donc, mon pauvre ami, que je serais capable d'aller vivre et mourir à l'étranger, si je ne l'avais pas revue encore une fois? Crois-tu que j'aurais le courage de contempler la mer pendant quatre semaines, sans m'y précipiter, si je ne l'avais pas revue encore une fois?... Mais le souffle me manquerait, la nourriture s'arrêterait dans mon gosier, je me consumerais tout vivant, si je ne l'avais pas revue encore une fois!

Alors, Franz renonce à le dissuader.

L'œil inquiet de Jean se lève, à chaque instant, vers la pendule.

— Il est temps, dit-il en prenant sa casquette. C'est à minuit que passe la diligence. Attends-moi à la poste aux chevaux et apporte-moi deux billets de cent *thaler;* cela me suffira pour la traversée. Le reste, tu peux le lui rendre : je n'en ai pas besoin... A tout à l'heure!

Sur le pas de la porte, il se retourne encore pour demander :

— Dis-moi, est-ce que mon haleine sent l'eau-de-vie?

— Oui.

Il pousse un éclat de rire :

— Donne-moi deux ou trois grains de café à croquer. Je ne veux pas, à la dernière minute, inspirer du dégoût à Gertrude.

Et quand Franz a satisfait son désir, il disparaît dans l'obscurité...

Il y a de la crue aujourd'hui.

Sifflantes et bruissantes, les eaux se précipitent du barrage pour aller, avec un grondement sourd et plaintif, se perdre dans le gouffre d'écume au-dessus duquel la poussière du flot qui se brise semble dresser une voûte étincelante.

Au fracas de la chute se mêle le hurlement de la tempête. Les vieux aunes qui bordent le rivage s'inclinent les uns vers les autres, pareils à de gigantesques fantômes qui viendraient à minuit danser en longues files une ronde magique.

Le ciel est voilé de nuages sombres, tout est noir aux environs; seule, l'écume d'un blanc neigeux répand une lueur incertaine dans laquelle les contours de la charpente s'estompent comme dans la brume. Au-dessus, se détache la balustrade de la petite passerelle mobile, dont la silhouette

ressemble à celle d'un chat, haut sur pattes, qui marche sur un toit.

C'est au milieu de la passerelle qu'ils se rencontrent.

Gertrude, la tête enveloppée d'un fichu sombre, se tenait depuis longtemps sous les aunes pour s'abriter de la pluie; et quand elle a vu surgir sa haute stature de l'autre côté du barrage, elle s'est élancée au devant de lui.

— C'est toi, Gertrude? demande-t-il précipitamment tout en essayant de voir son visage.

Elle garde le silence et se cramponne à la balustrade. L'écume danse devant ses yeux et se teint de mille couleurs.

— Gertrude, dit-il en cherchant à lui prendre la main, je suis venu te dire adieu pour toujours. Vas-tu me laisser partir au loin sans une parole?

— Et moi, je suis venue pour le repos de mon âme, dit-elle en reculant devant sa main qui tâtonne. Jean, j'ai beaucoup souffert à cause de toi... je suis plus vieille de vingt ans... Je suis faible et malade... ainsi, aie pitié de moi... ne me touche pas... je ne veux plus rentrer dans la maison de ton frère souillée d'une faute.

— Gertrude, es-tu donc venue ici pour me torturer?

— Silence, Jean, silence!... ne me fais pas de mal!... Nous allons nous séparer purs et honnêtes... et emporter avec nous de la paix et du courage pour toute notre vie. Il ne faut donc pas nous laisser entraîner... ni par l'amour ni par le ressentiment.

Elle s'arrête, épuisée. Sa respiration est sifflante. Puis, rassemblant avec peine toutes ses forces, elle continue :

— Vois, je savais bien que tu viendrais... il y a longtemps, bien avant de recevoir ton billet... et j'ai mille fois réfléchi au moindre mot... que je voulais te dire. Mais, vraiment, il ne faut pas ainsi me faire perdre mon calme.

Les yeux de Jean luisent dans les ténèbres, son souffle est brûlant ; avec un rire strident, il dit :

— Ne nous enveloppe pas d'une auréole, c'est bien inutile : nous sommes damnés tous deux sur terre et dans les cieux! Donc, profitons, au moins...

Il s'interrompt, l'oreille au guet :

— Chut!... j'ai cru entendre... sur la prairie!...

Il écoute en retenant sa respiration... On n'entend rien, on ne voit rien... Quoi que ce fût, l'orage et la nuit l'ont emporté.

— Descendons sur la rive, dit-il : nos silhouettes se dessinent sur le ciel, ici.

Elle marche devant, et il la suit. Mais le plancher est humide, elle glisse; alors, il l'enlève dans ses bras et l'emporte jusqu'en bas, au bord de la rivière. Sans défense, elle se suspend à son cou.

— Comme tu es devenue légère depuis le jour... dit-il tout bas, en la laissant glisser à terre.

— Oh! tu me reconnaîtrais à peine, si tu pouvais me voir, réplique-t-elle d'une voix aussi basse.

— Oh! que ne donnerais-je pas pour pouvoir!

Et il cherche à écarter le fichu qui lui enveloppe le visage. Un ovale pâle, deux cercles d'ombre noire à la place où sont les yeux, c'est tout ce que l'obscurité permet de distinguer.

— Je me fais l'effet d'un aveugle, dit-il.

Et sa main tremblante descend du front de Gertrude jusqu'à ses joues, comme pour reconnaître, en les touchant, ces traits chéris. Elle ne se dérobe plus et laisse tomber sa tête sur l'épaule de Jean.

— Que de choses n'avais-je pas à te dire! murmure-t-elle, et maintenant je ne trouve plus rien, plus rien du tout!

Il la serre dans ses bras plus étroitement; et ils restent là, silencieux et immobiles, tandis que l'orage les secoue et que la pluie les fouette.

Alors, du village leur arrivent par lambeaux les sons de la trompe du conducteur, à moitié emportés par la tempête.

— C'est fini, dit-il en frissonnant, il faut que je parte!

— Déjà... cette nuit? balbutie-t-elle d'une voix sourde.

Il fait signe que oui.

— Et je ne te reverrai plus?

Un cri farouche domine le bruit de l'ouragan.

— Jean... par pitié, ne me quitte pas... je ne puis pas... vivre sans toi.

Ses doigts s'enfoncent dans les épaules de Jean.

— Tu ne partiras pas... je ne veux pas.

Il cherche à se dégager de force.

— Ainsi... tu t'en vas... Oh! tu... tu es cruel! Tu sais que je mourrai si tu me quittes... Je ne puis pas... Emmène-moi avec toi. Emmène-moi avec toi!

— Perds-tu la raison, malheureuse?

Et il se cache le visage dans ses mains en gémissant.

— Vraiment! Tu appelles cela perdre la raison... Est-ce que l'agneau ne se débat pas quand on le mène à... Et tu voudrais?... Ah! est-ce ainsi que tu m'aimes? Ce n'est donc que cela? Ce n'est donc que cela?

— Songes-tu à Martin?

— C'est ton frère! c'est tout ce que j'en sais... Mais ce que je sais bien, c'est que je mourrai si je reste plus longtemps auprès de lui. Je frissonne rien que de penser à lui!... Emmène-moi avec toi, Jean! emmène-moi avec toi!

Il la saisit par les deux poignets, et, la secouant, lui dit d'une voix étouffée :

— Mais sais-tu aussi que je ne suis plus qu'un misérable, un être vil et perdu, un ivrogne, qui n'est plus bon à rien? Si tu pouvais me voir, je te dégoûterais!... Les honnêtes gens se détournent de moi, je suis devenu pour eux un objet de répulsion... Et te figures-tu que je pourrais t'aimer? Je ne te pardonnerais jamais d'être venue t'introduire entre Martin et moi; je ne te pardonnerais jamais le crime que j'ai commis pour toi envers lui. Il se dressera entre nous tant que nous vivrons. Je t'accablerais d'injures... et de coups, quand j'aurais bu. Ce serait l'enfer que la vie avec moi... Eh bien! qu'en dis-tu maintenant?

Elle baisse la tête comme pour se soumettre, et, les mains jointes :

— Emmène-moi avec toi!

Un cri de joie farouche s'échappe des lèvres de Jean.

— Alors, viens... mais viens vite... La diligence s'arrête juste un quart d'heure. Personne ne nous verra, que Franz Maas... mais il ne nous trahira pas. Arrivée à la ville, tu te procureras des vêtements, et alors... Hein? qu'est-ce que c'est que ça?

Le moulin s'anime. Par la porte grande ouverte, une clarté se répand dans les ténèbres... Une lanterne se balance à travers la cour, disparaît, puis reparaît, et, tout à coup, lancée

au loin, traverse l'air en décrivant une courbe, comme un météore...

Martin dormait dans son lit. On frappe au volet.

— Qui est là?

— Moi... David.

— Qu'est-ce que tu veux?

— Ouvrez, maître... Quelque chose d'urgent à vous dire.

Martin saute à bas du lit, allume une chandelle et passe ses vêtements à la hâte. Il jette un coup d'œil sur le lit de Gertrude : il est vide... Pour sûr, elle est dans la salle, endormie sur son ouvrage, car voilà déjà longtemps que le sommeil ne lui vient plus régulièrement.

— Qu'y a-t-il? demande Martin au vieux David, qui est entré dans le vestibule, trempé jusqu'aux os.

— Maître! fait l'autre en le guettant du coin de l'œil sous la visière de sa casquette... C'est à cause des vingt-huit ans de service... et comme feu votre père a toujours été bon pour moi...

— C'est pour me raconter cela que tu me fais lever au milieu de la nuit?

— Oui, mais c'est que cette nuit, quand je me réveillai et que j'entendis ruisseler la pluie, je me dis, avec inquiétude, que les empellements n'étaient pas levés... ça finirait par retenir trop les eaux, et demain nous ne pourrions pas moudre...

— Est-ce que je ne vous ai pas dit cinq cents fois, animal, crie Martin, qu'il ne faut lever les vannes qu'en cas de débâcle? En cas de crue, c'est peine perdue.

— Aussi ne l'ai-je pas fait, réplique David.

— Ah!... Eh bien?

— Car, en arrivant au barrage, j'aperçois deux amoureux sur la passerelle...

— Et c'est pour ça?...

— Et alors je me suis dit que c'était une honte, un scandale, et que ça ne pouvait pas durer...

— Laisse-les donc s'aimer, par tous les diables!

— Et que je devais bien ça à mon maître... si monsieur Jean et not' dame...

Il ne peut continuer : la main de son maître l'a saisi à la gorge.

Que se passe-t-il en Martin?... Le malheureux! Son visage devient violet et se congestionne, les veines de son front se gonflent, ses yeux semblent vouloir sortir de leurs orbites, une mousse blanchâtre paraît au coin de ses lèvres.

Il exhale un son plaintif, pareil au hurlement d'un chacal; et, lâchant David, d'une secousse il déchire en deux le col de sa chemise... Il aspire profondément, deux ou trois fois, comme un homme qui suffoque; puis il rugit, avec une violence tout à coup déchaînée :

— Où sont-ils?... Ah! ils me le paieront!... Ils ont joué la comédie... Ils se sont moqués de moi... Où sont-ils? que je les écrase, que je les écrase sur place!

Il arrache la lanterne des mains de David frappé de stupeur, et s'élance au dehors. Il disparait sous le hangar et en ressort une seconde après : au-dessus de sa tête brille le fer d'une hache... Il fait tournoyer trois ou quatre fois la lanterne au bout de son bras et la jette bien loin de lui, au milieu de l'eau, puis se précipite vers le barrage...

— Voici quelqu'un, murmure Gertrude en se serrant plus étroitement contre Jean.

— Ils ont sans doute quelque chose à faire aux vannes, répond-il sur le même ton. Ne bouge pas et sois sans crainte.

La forme sombre s'avance rapidement... Un cri, semblable au rugissement d'un animal, traverse la nuit, dominant le grondement de l'orage.

— C'est Martin! dit Jean, chancelant de quelques pas en arrière.

Mais bien vite il se redresse, enveloppe Gertrude de ses bras et l'entraîne avec lui tout contre la charpente du barrage, où ils se blottissent tous deux dans l'ombre plus épaisse.

Tout près d'eux, au niveau de leur tête, passe Martin emporté par sa fureur. La hache, qu'il brandit bien haut, étincelle à la faible lueur que répand l'écume blanche.

De l'autre côté du barrage, il s'arrête. Il semble interroger du regard la vaste plaine qui s'étend, sans un arbre, sans un buisson, plongée dans une obscurité uniforme.

— Fais le guet à l'écluse du moulin, David! crie-t-il vers la maison d'une voix tonnante. Ils sont dans la prairie; c'est là que je vais les prendre...

Jean laisse échapper une exclamation d'épouvante. Il a compris l'intention de son frère : il veut relever le pont-levis pour les enfermer tous les deux dans l'île... Et c'est juste derrière Gertrude que pend la chaîne, la chaîne qu'il faut tirer pour relever le pont !

Sa première pensée est : « Protège la femme ! » Il s'arrache aux bras de Gertrude et franchit d'un bond le talus de la rive, pour s'offrir en victime à la fureur de son frère.

Gertrude pousse un cri strident. Jean ici, en danger de mort... de l'autre côté, Martin hors de lui... La hache brille... Mais derrière elle, la chaîne, l'anneau de fer qui lui heurte presque la tête... de ses mains tremblantes, elle le saisit, s'y suspend de toutes ses forces, et, au moment même où Martin va poser le pied sur la passerelle, celle-ci se relève en claquant.

Jean ne voit rien de tout cela, il ne voit que l'ombre là-haut et la hache claire. Encore quelques pas, et la mort s'abattra sur lui. Alors, devant l'imminence du danger, le souvenir de sa mère lui traverse l'esprit, et de ce qu'elle a dit un jour à son frère furieux :

— Pense à Fritz ! crie-t-il à Martin qui s'avance.

Et voyez ! la hache lui échappe, il chancelle, il tombe... Un choc... un jaillissement de l'eau... il a disparu.

Jean s'élance en avant, son pied heurte le pont relevé ; devant lui, un trou noir, béant.

— Frère ! frère ! crie-t-il, dans une angoisse folle.

Il ne pense plus à rien, il ne sent plus rien. Une seule idée : — « Sauve ton frère ! » — lui bourdonne dans la tête.

D'un geste violent, il rejette son manteau : un bond... le bruit sourd que fait une chute, contre une arête vive...

Gertrude, à moitié évanouie, se cramponne à la chaîne : elle voit passer dans l'eau transparente une masse sombre, allongée, qui franchit comme un trait le plan incliné de la chute et disparaît dans le tourbillon d'écume. Une seconde après, une autre masse.., Comme deux ombres, elles passent devant elle.

Gertrude lève les yeux vers la charpente. Là-haut tout est tranquille... tout est vide. La tempête hurle... les eaux mugissent...Elle tombe sur la rive sans connaissance.

Le lendemain matin, on retira de la rivière les cadavres

des deux frères. Ils se balançaient côte à côte dans les flots, côte à côte on les enterra...

Gertrude était comme paralysée par la douleur. Hébétée, sans larmes, elle fixait les yeux devant elle; elle éloignait tous ses parents, son père même, et ne souffrait auprès d'elle que Franz Maas. Il lui montra un dévouement loyal, écartant les étrangers de sa demeure et se chargeant des rapports avec les autorités. Peu s'en fallut que, sur les insinuations ambigües de David, une enquête judiciaire ne fût ouverte contre elle.

Mais, si les propos du vieux domestique étaient trop incomplets et trop confus pour servir de base à une accusation, ils suffirent cependant à flétrir Gertrude Felshammer et à en faire aux yeux du monde une criminelle. Plus elle se dérobait timidement à toute société, plus elle fermait anxieusement la porte du moulin à tous les étrangers, plus se faisaient extravagants les bruits qui couraient sur elle. On la surnomma « la Sorcière du moulin »; et les histoires qui se répandaient sur son compte se transmirent d'une génération à l'autre.

Le moulin devint, dans la bouche du peuple, « le Moulin silencieux ». Les murs se délabrèrent, les roues pourrirent, la brillante rivière fut envahie par les herbes; et quand l'État fit un canal qui détourna le courant principal au-dessus de Marienfeld, ce ne fut plus qu'une fosse fangeuse.

Et Gertrude? Elle s'isola complètement: bientôt, elle ne voulut même plus tolérer auprès d'elle son ami et lui ferma sa porte. Elle se considérait comme une criminelle. Ses angoisses la menèrent à un confesseur, la jetèrent dans les bras de l'Église catholique. On la vit prosternée devant le crucifix, agenouillée aux portes des églises, égrenant son chapelet, se meurtrissant le front sur les pierres...

Elle expie ce grand crime qu'on appelle « jeunesse ».

H. SUDERMANN

(Traduction de M. Rémon et G. Devaussanvin.)

LES GRÈVES

« Les ouvriers qui se coalisent, se nuisent à eux-mêmes : la misère est le seul fruit qu'ils recueillent. Ils nuisent encore à ceux d'entre eux dont l'ouvrage est lié au leur et qui voudraient continuer de travailler. Les coalitions diminuent le revenu général du pays, en interrompant la production ; elles font souvent passer à l'étranger des commandes faites à l'industrie nationale ; enfin, elles menacent gravement la paix publique, étant sujettes à dégénérer en violences et même en émeutes. »

Ainsi parlait, en 1849, M. de Vatimesnil, dans le grand débat parlementaire où Bastiat défendit si éloquemment la liberté de coalition. Or, aujourd'hui, plus de trente ans après la loi du 15 mai 1864 qui a donné aux ouvriers le droit de coalition, nous entendons répéter les arguments mêmes, les paroles mêmes de M. de Vatimesnil. Il ne faudrait pas s'étonner si c'était seulement par ces hommes, dont parle H. Spencer dans son *Introduction à la Science sociale*, pour qui « la conduite de leurs concitoyens pauvres est dans toutes ces luttes uniformément blâmables. Une grève leur cause

toujours quelque embarras : donc, la grève a tort, et une liberté est intolérable, qui permet de refuser l'ouvrage au-dessous d'un certain salaire ou d'exiger une réduction dans les heures de travail ». Mais même parmi les économistes, dont les idées ont jadis largement contribué à la conquête de la liberté nouvelle, quelques-uns sentent une inquiétude en considérant les faits et les résultats. Ils doutent de leurs principes, et, à propos des grèves qui périodiquement émeuvent les gouvernements des deux mondes, ils ont des paroles sévères sur la futilité des causes du conflit, sur l'ignorance, l'inintelligence et la tyrannie des foules. Chez un grand nombre d'hommes politiques, des événements récents ont fait naître la conviction que la suppression du droit de grève s'impose pour les salariés de l'État et des grands services publics : aussi une proposition de loi a-t-elle été déposée au Sénat, visant ces deux catégories, et le gouvernement, par souci de la défense nationale, a-t-il cru devoir faire un pas dans la même voie. Quelque spéciale que puisse être la situation des travailleurs en cause, le dépôt de la proposition marque un désir de recul, *après expérience*, dans la pratique du droit de coalition.

Par contre, les classes ouvrières restent fermement attachées à la défense du droit de grève, témoignant ainsi qu'il ne leur a pas apporté que des mécomptes. La plupart des économistes continuent à défendre, en principe du moins, la liberté de coalition, malgré de fréquents et peut-être légitimes accès de mauvaise humeur. Des hommes sans visées intéressées, et qui ne peuvent passer pour des courtisans du peuple roi, des théoriciens comme M. Paul Leroy-Beaulieu, des industriels comme M. Julien Weiler, affirment que la grève a été et demeure aux mains des travailleurs un instrument de progrès.

Que faut-il penser de ces deux opinions ? L'impartial examen des faits autorise-t-il l'une ou l'autre ? Existe-t-il vraiment des résultats favorables obtenus par la liberté de coalition, ou n'a-t-elle engendré que des maux ? et ces maux sont-ils la conséquence obligée ou seulement fortuite de cette liberté ? Sont-ils irrémédiables et éternels, ou peut-on espérer dans l'avenir quelque amélioration partielle ou radicale ? Examinons ces questions sans préjugé. Cela est possible, en cette heure de bonne volonté générale où il semble qu'un instinct

nouveau de justice se répande dans le monde. Cela est nécessaire, d'ailleurs. Préjuger une question ne l'empêche pas d'être ce qu'elle est. Les faits, si nous ne voulons pas les voir, sont tout de même des faits, et la vérité, si elle nous déplaît, demeure la vérité. Chercher la vérité dans les faits où elle se révèle, l'accepter, y conformer sa conduite et ses sentiments, c'est le plus sûr, en même temps que c'est le plus honorable.

I

La grève est une *cessation* de travail, *concertée* entre salariés, en vue d'obtenir soit une amélioration matérielle de leur condition, soit le redressement d'une atteinte qu'ils croient portée à leur dignité : toute grève est fondée sur des réclamations de l'une ou l'autre sorte, parfois de l'une et de l'autre.

Il est évident que tout homme a le droit de vendre son travail au prix et aux conditions qui lui plaisent. Même dans le cas d'un travail ou d'une œuvre intimement liée à l'intérêt public, tout citoyen ne doit à l'État que la rémunération, strictement consentie par un quasi-contrat, des services que l'État lui rend : sinon, ce serait un reste de servitude à l'égard du souverain. Le principe général n'est pas contestable, et Bastiat avait raison de dire dans la discussion parlementaire de 1849 :

« Y a-t-il une conscience qui puisse admettre que le chômage en lui-même, indépendamment des moyens qu'on emploie, est un délit? On me dit : Cela est vrai quand il s'agit d'un homme isolé, mais cela n'est pas vrai quand il s'agit d'hommes qui se sont associés entre eux... Lorsqu'une action est mauvaise en elle-même, je conçois que si cette action est faite par un certain nombre d'individus, on puisse dire qu'il y a aggravation, mais quand elle est innocente en elle-même, elle ne peut pas devenir coupable parce qu'elle est le fait d'un grand nombre d'individus... On nous dit que le chômage est nuisible au patron, que cela nuit à sa propriété, de manière que l'ouvrier porte atteinte à la liberté du patron. C'est là un renversement d'idées...

» Je suis en face d'un patron ; nous débattons le prix ; celui

qu'il m'offre ne me convient pas, je me retire, et vous dites que c'est moi qui porte atteinte à la liberté du patron parce que je nuis à son industrie! Faites attention que ce que vous proclamez n'est pas autre chose que l'esclavage. »

Il semble donc que nous puissions poser ce premier principe : La liberté de se concerter, en vue d'un but licite, le chômage, ne peut être limitée que par l'intérêt public ou les droits de la liberté d'autrui. C'est à la puissance publique d'intervenir, le cas échéant, pour sauvegarder l'une et l'autre.

En ce qui regarde l'intérêt public, il ne semble pas qu'à notre époque il soit jamais directement compromis par les effets d'une grève. La facilité des transports et des échanges amène toujours, dans la région atteinte par le chômage, une quantité suffisante des marchandises nécessaires, quand la production vient à être totalement interrompue. Mais il paraît évident que, dans certains cas, l'État a un droit d'intervention. Par exemple en cas d'arrêt complet et prolongé des grandes entreprises qui, dans une région, auraient le monopole du service public des transports. Et je ne dis rien de la grève générale, qui n'est plus une coalition professionnelle, mais bien une action politique révolutionnaire.

Quant à la liberté de la vente du travail, que nous avons admise comme principe, la condition n'en est-elle pas aujourd'hui plus que jamais le droit de coalition? La vapeur et la machine ont produit les grandes agglomérations ouvrières. Elles ont produit aussi ce résultat que la plus grande partie des salariés ne sont plus que des manœuvres ou des demi-manœuvres. L'entrepreneur qui a besoin de main-d'œuvre la trouve sans aucune difficulté ; il n'a pas besoin, le plus souvent, de chercher une valeur professionnelle avec laquelle il lui faudrait compter. Il puise presque au hasard dans les réserves de main-d'œuvre qui sont à sa disposition, et cette concurrence que se font les salariés peut, à son heure, réduire l'individu isolé au minimum de salaire strictement indispensable.

Ajoutez que la concentration des entreprises facilite, entre patrons, une entente pour la fixation des tarifs, et cette entente a toujours été presque impossible à empêcher. Adam Smith écrivait dès 1776 : « On n'entend guère parler de

ligue entre les maîtres, et tous les jours on parle de celle des ouvriers. Mais il faudrait ne connaître ni le monde ni la matière dont il s'agit pour s'imaginer que les maîtres se liguent rarement entre eux. Les maîtres sont, en tout temps et partout, dans une sorte de ligue tacite, mais constante et uniforme, pour ne pas élever les salaires au-dessus du taux actuel... A la vérité, nous n'entendons jamais parler de cette ligue, parce qu'elle est l'état habituel, et on peut dire l'état naturel de la chose, et que personne n'y fait attention. »

Enfin il peut arriver que l'ouvrier congédié n'ait de ressources que dans le changement de domicile ou de métier, et, de ces deux solutions, l'une déprécie toujours la valeur du travailleur, l'autre est toujours onéreuse pour la famille ouvrière. Supposons donc l'ouvrier isolé; pesons toutes les circonstances qui le mettent sous la dépendance du patron : la bonne foi obligera de conclure que le contrat de louage serait, en réalité, non pas débattu entre ouvrier et patron, mais imposé par ce dernier, et il n'est pas permis de présumer que le patron soit toujours et partout juste. D'où la nécessité du droit de coalition. S'il n'existait pas, le sentiment public d'équité obligerait l'État à protéger l'ouvrier par des règlements d'embauchage, des taux de salaire, toute une législation protectrice et répressive, et un tel régime serait plus nuisible à l'industrie que toutes les grèves du monde.

En résumé, la grève ouvrière, cessation concertée de travail, semble un droit nécessaire, — sauf les restrictions accessoires — pour assurer à l'ouvrier sa liberté d'homme et sa liberté économique : c'est la conséquence logique de la suppression de l'esclavage ou du servage. M. Julien Weiler, ingénieur des charbonnages de Mariemont et Bascoup, organisateur des chambres d'explication et des conseils de conciliation dans cette importante Société, est un industriel, un praticien, non un révolutionnaire. Écoutons-le bien. Voici les paroles qu'il prononçait au congrès d'Anvers en 1894 :

« Reconnaissez-vous à un ouvrier, — me dira-t-on — le droit de quitter son patron quand cela lui convient et sans avoir à lui donner ses raisons? — Oui! répondrai-je. — Mais alors, ne reconnaissez-vous pas aussi au patron le droit de congédier un ouvrier selon son bon plaisir? — Ici je répon-

drai non en toute justice, parce que, quoi qu'il y paraisse à première vue, la seconde proposition n'est pas la réciproque de la première. Un patron et un ouvrier ont un conflit important. Chacun d'eux est convaincu de son bon droit et entend en user jusqu'à la limite. Chacun donc met son congé dans la balance. Seulement. l'ouvrier y met son va-tout; car si le patron dit « non », pour lui c'est l'exil, ou tout au moins une suspension de travail onéreuse. Le patron, lui, ne met dans la balance qu'une faible partie de son « employment » : le départ de l'ouvrier l'entamera à peine en laissant inactive une minime partie de son capital. Un contre mille, deux mille et même plus, voilà le rapport des forces dans la grande industrie.

» L'ouvrier est fondé à dire : « Pour lutter à armes égales, » je dois appeler à l'aide mes compagnons de travail, afin que » les choses se passent comme dans les petits ateliers, où il » n'y a qu'un seul ouvrier pour un seul patron. »

» Tout le travail contre tout le capital : en dehors de cela l'égalité n'existe pas et ne peut pas exister. »

En fait, il serait impossible de toucher au droit de coalition sans bouleverser toutes nos conditions de liberté industrielle et la forme même du contrat de travail.

Tant que les relations entre ouvriers et patrons sont celles d'acheteurs à vendeurs, un désaccord sur le prix de la vente s'élève forcément à des dates plus ou moins espacées, et entraîne la cessation du travail. Dès lors, ouverte ou cachée, une coalition des intérêts communs unit les ouvriers et amène la grève. Le Play, dans son *Organisation du travail*, avait observé déjà cet effet inévitable : « Quand le commerce hausse le prix et accroît la demande des produits manufacturés, certains patrons veulent à tout prix augmenter leur production; ils débauchent, par l'appât d'un salaire exagéré, les ouvriers de leurs concurrents et même ceux des ateliers ruraux du voisinage. Puis, dès que les demandes et les prix se réduisent, ils ne se font aucun scrupule de mettre leurs ouvriers dans l'alternative de rester sans emploi ou de se contenter d'un salaire qui ne répond plus aux besoins des familles. Les ouvriers ne manquent pas de prendre leur revanche lorsque le commerce redevient plus actif. »

Sans doute, ces procédés sont regrettables, et Herbert

Spencer a raison de nous dire que souvent « la conduite des grévistes dénote une injustice égale à celle des classes qui font travailler » ; mais il ajoute que ces mauvaises actions des grévistes sont l'accompagnement inévitable d'une défense forcée. « L'égoïsme résistant à l'égoïsme, dit-il encore, commet nécessairement des fautes ; il est impossible d'opposer une résistance efficace à de durs procédés, sans recourir soi-même à de durs moyens. »

Enfin à ceux qui rêvent une intervention de l'État et réclament une bonne loi qui réglemente la grève, M. Paul Leroy-Beaulieu, qui n'est pas, lui non plus, un révolutionnaire, répond par cette déclaration décisive : « On ne peut faire travailler les hommes de force à moins de rétablir l'esclavage, de multiplier les contremaîtres, et de les transformer en garde-chiourmes. »

II

Si l'on veut examiner l'usage fait du droit de grève depuis vingt-cinq ans, il faudra, pour ne pas se laisser entraîner à des conclusions fausses, étudier l'allure parallèle des mouvements ouvriers dans les pays industriels.

Pour la France, depuis 1870, les statistiques[1] nous montrent le chiffre annuel des grèves croissant de période en période : 25 en 1870 ; 50 par année moyenne de 1876 à 1880 : 130 de 1882 à 1885 ; 200 de 1886 à 1890 ; enfin 390 de 1891 à 1894. Je sais les réserves que l'on peut faire sur cette progression. Nous sommes mal renseignés sur la période antérieure à 1880, et ce chiffre initial de 25 est certainement beaucoup trop faible. Mais l'écart est tel entre les valeurs extrêmes, l'allure de la progression est si régulière, que l'erreur commise sur le point de départ devient presque sans importance.

En même temps que le nombre des grèves, s'accroissait annuellement le nombre des grévistes et, par conséquent, des journées chômées ; 110 000 ouvriers chômaient, bon an,

1. Voir les tableaux de la *Statistique annuelle* (1885-1890), et de la *Statistique des grèves* (Office du travail [1890-1894]).

mal an, 2 millions de journées en moyenne de 1890 à 1894 ; en 1893, année la plus défavorable, 634 grèves englobaient 170 000 ouvriers et faisaient perdre 3 millions de journées[1].

Ces résultats semblent à première vue fournir un bon argument contre l'usage qui a été fait en France des libertés nouvelles. Mais en Angleterre, malgré l'ancienneté du droit de coalition et d'association, aux États-Unis, malgré l'intervention possible et réelle parfois du pouvoir contre la grève concertée, le même phénomène s'est produit durant la même période. Pour le Royaume-Uni, les enquêtes signalent 30 grèves en 1870 (chiffre évidemment beaucoup trop faible), 250 par année moyenne de la période 1871-1880 ; 840 pour la période 1888-1892 ; 800 pour la période 1893-1894 ; les grévistes, au nombre de 375 000, ont chômé 10 millions de journées en 1891 : et en 1893, 630 000 grévistes ont chômé 30 millions de journées. Aux États-Unis, le chiffre de 24 grèves en 1870, indiqué par la grande enquête du Département du travail, est aussi trop faible et sûrement inexact ; mais, de 200 par année moyenne de 1876 à 1880, il monte à 500 pendant la période quinquennale suivante ; il atteint 1 400 en 1886, l'année de cette enquête, et englobe 500 000 ouvriers. Depuis 1886, si les résultats généraux nous manquent, certains exemples particuliers parlent assez : en 1890, dans l'État de New-York, peuplé seulement de 6 millions d'habitants, 95 000 grévistes chôment dans 6 258 établissements ; ces conflits, à peine moins graves en 1892, deviennent moins nombreux en 1893, en raison de la crise industrielle. En Italie le chiffre des grèves, de 25 en 1870, monte à 67 par an, de 1881 à 1885, 106 de 1886 à 1890, et atteint 127 de 1891 à 1893.

Bref, tous les pays soumis à un régime de liberté politique et économique analogue au nôtre subissent la même crise générale. Ce régime a eu pour effet de rendre les grèves moins bruyantes, moins violentes, plus rarement sanglantes qu'elles ne furent aux temps de la prohibition; mais il leur a donné une fréquence dont beaucoup d'esprits se montrent effrayés. Ces inquiétudes sont-elles légitimes ?

2. Pour la période décennale 1881-1890, on peut compter en moyenne annuelle 40.000 grévistes et près de 700 000 journées chômées.

Et d'abord, faut-il craindre pour le revenu général du pays? Si chaque année, dans la période troublée que nous traversons, on compte en France un chômage de grève de deux millions de journées, si, d'autre part, on réfléchit que nos quatre millions de travailleurs industriels, à deux cent cinquante journées par travailleur (chiffre minimum) pourraient fournir un milliard de journées, on voit que la perte de main-d'œuvre s'élève à la cinq centième partie de l'activité industrielle de la nation, soit à une demi-journée de chômage général. Si, comme il est plus juste, on compare cette perte à la totalité du travail national, où entre l'activité des quatorze millions de travailleurs agricoles, industriels, commerçants, etc., on trouve que la perte moyenne causée par les grèves est cinq fois plus faible que la perte d'un jour de fête légal. Sous ce chef, donc, il n'y a pas péril immédiat. D'autre part, il est certain que la grève peut détourner vers l'étranger les commandes faites à l'industrie nationale, mais c'est à charge de revanche. Aujourd'hui le chômage du Nord ou du Pas-de-Calais fait entrer en France des charbons belges, allemands ou anglais. Demain la Westphalie en grève ou le Midland ou le Borinage cesseront l'extraction et renverseront les échanges. La facilité du transport, empêchant les disettes locales, atténue les effets des grèves, et rétablit l'équilibre.

Ainsi les grèves ne sont point actuellement une cause grave de souffrance *matérielle* pour l'ensemble d'un pays. Mais on dit que les grèves ruinent les travailleurs ou qu'elles sont à tout le moins pour eux la cause de grandes souffrances. Si bien que l'on entend quelquefois réclamer la suppression des grèves dans l'intérêt des ouvriers. Mais, pour établir le bilan des pertes subies par les ouvriers, il faut classer les motifs qui les poussent à la grève et évaluer les résultats qu'ils obtiennent.

III

La cause immédiate de la grève est, le plus souvent, une discussion sur le salaire; c'est un conflit entre vendeur et acheteur sur le prix du travail. Les statistiques officielles

montrent, en France, en Italie, en Autriche, en Angleterre, aux États-Unis, partout, que les deux tiers des grèves ont pour cause unique ou principale une contestation au sujet du taux des salaires. Les demandes d'augmentation sont d'ailleurs beaucoup plus nombreuses que les luttes contre une diminution: la raison principale s'en trouve très probablement dans le fait que la valeur en argent du taux des salaires croît normalement depuis cinquante années: mais cela semble bien indiquer aussi que les patrons ont une tendance à laisser le salaire fixe, autant que les circonstances le permettent; ils ne l'augmentent ni ne le diminuent volontiers.

On entend fréquemment dire, par les uns, que c'est la misère qui pousse les ouvriers à la grève, par les autres, que ce sont les ouvriers *les mieux rétribués* qui se mettent ordinairement en grève. Nous avons vu, en effet, en 1893, une grève des pauvres bûcherons du Cher et des mineurs bien rétribués du Pas-de-Calais. En réalité, les conflits naissent, quel que soit le taux absolu du salaire, si les ouvriers pensent ou s'imaginent que leur travail est payé au-dessous de sa valeur équitablement estimée, ou que les conditions de ce travail sont réglées avec une excessive rigueur.

Une autre cause de grève, qui a joué un rôle important au cours des dernières années, est le désir des ouvriers de faire réduire la durée de leur journée de travail. Ce désir légitime est inspiré, au moins en théorie, par une idée élevée : assurer à un plus grand nombre d'hommes le loisir d'acquérir une culture intellectuelle. On constate, en parcourant les récits des grèves récentes, que cette idée-programme plus ou moins bien comprise, plus ou moins heureusement formulée, a inspiré la majeure partie des coalitions de cette catégorie. Il est rare, au contraire, que l'on observe des révoltes contre un travail excédant l'effort normal du corps humain, bien que de telles conditions n'aient pas encore disparu de l'industrie moderne. Le nombre des grèves pour obtenir la réduction de la durée du travail va croissant. En France, depuis 1875 jusqu'en 1885, 6 p. 100 seulement des grèves étaient provoquées par ce motif; la proportion a doublé pendant la période 1889-1893; en 1890 elle était de 17 p. 100. Aux États-Unis, où a pris naissance le mouvement des *Trois-Huit*, la propor-

tion des conflits relatifs à la durée du travail a dépassé de 1881 à 1886 le quart du nombre total et s'est encore élevé depuis dans certains États. Le même mouvement semble en faible décroissance en Angleterre : les *Trade-Unions* ont préféré l'action législative et les congrès.

Parmi les autres causes de grève, figurent en premier lieu les renvois d'ouvriers par les patrons — c'est le cas de la grève récente de Carmaux — et les demandes de renvoi de personnel par les ouvriers. Il est des abus de pouvoir, comme le renvoi d'ouvriers en raison de leur qualité de syndiqués, qui provoquent des revendications non moins injustes, comme les demandes de renvoi d'ouvriers non syndiqués. Mais tous les cas de cette nature ne sont pas aussi faciles à apprécier. Pourquoi les ouvriers demandent-ils le renvoi des femmes et des apprentis ? Évidemment par désir de ne pas laisser entrer dans la profession un excès de main-d'œuvre, qui tue les prix et accroît le chômage ; mais la masse ouvrière semble avoir quelquefois la vague conscience d'inconvénients réels, qu'elle ne peut exactement définir. Telles réclamations peuvent sembler absurdes, formulées par des esprits maladroits en termes mal définis, qui pourtant offrent à l'examen un fondement de justesse et d'équité. Aussi, quelles que soient les formules extérieures, faut-il toujours se garder de commencer par hausser les épaules. De même, il faudrait éviter les sarcasmes et les accusations de sottise moutonnière, que nous appliquons peut-être trop souvent à telles manifestations dont le mobile désintéressé nous surprend et dont la signification nous échappe : c'est quelquefois un honnête mouvement de solidarité, qui parfois cause une grève, afin d'appuyer des réclamations individuelles ou de défendre des intérêts communs, d'atténuer des souffrances présentes ou de conquérir pour l'avenir des améliorations collectives.

Enfin on attribue d'ordinaire à l'existence même des syndicats un rôle prépondérant dans la naissance des conflits, mais cela n'est pas vrai pour tous les pays. Le Département anglais du Travail concluait ainsi en 1888 [1] : « On affirme

1. *Report on the strikes and lockouts of 1888, by the Labour Correspondent to the Board of Trade.*

généralement que les grèves sont suscitées par les ordres ou à l'instigation du Comité central de l'Union ouvrière représentant le métier, bien plutôt que causées par l'initiative des travailleurs eux-mêmes : on affirme que les travailleurs, de nos jours, quittent le travail sous la pression de leur *Trade-Union*, malgré eux, contrairement à leurs souhaits et à leurs inclinations. C'est le contraire de la vérité pour la grande majorité des cas. Dans les neuf dixièmes au moins des grèves, le mouvement commence par les travailleurs d'une usine ou d'une localité, et ce n'est que plus tard que sont informés les chefs du syndicat ouvrier. » En effet les *Trade-Unions* hésitent, hors le cas d'urgence, à encourager des grèves qu'elles devront soutenir au moyen de subsides prélevés sur leurs fonds : une union riche et bien organisée, qui sert des retraites à ses membres, est moins disposée à prendre des résolutions inconsidérées qu'un syndicat sans ressources et sans responsabilité.

Ce qui est vrai, c'est qu'au moins en France l'existence d'un syndicat professionnel dans un groupe ouvrier le prédispose *actuellement* à la grève. Étant donné l'état déplorable des relations entre patrons et syndicats, ceux-ci ne peuvent être que des associations de résistance et de lutte, quelles que soient d'ailleurs les assurances pacifiques des statuts. Il est certain que les groupements professionnels donnent aux ouvriers le sentiment de leur force : et trop souvent ils trouvent un prétexte immédiat pour en user dans la répugnance absolue qu'ont les patrons à laisser discuter non seulement leurs actes techniques ou commerciaux, — ce qui est légitime — mais même les conditions du travail.

IV

Les causes étant connues, quels sont les résultats immédiats des grèves, quelles satisfactions apportent-elles aux revendications présentées ? Admettons la classification habituelle : réussite, réussite partielle ou transaction, échec. Dans le premier cas, les ouvriers ont obtenu tout ce qu'ils demandaient : dans le second cas, ils en ont obtenu une partie (et une réussite

partielle peut être en certains cas plus favorable par ses résultats que telle réussite complète, en d'autres cas elle sera tout à fait insignifiante); dans le troisième cas, rien.

En France, de 1874 à 1889, plus de la moitié des grèves (57 p. 100), depuis 1890 moins de la moitié (45 p. 100) aboutissent à un échec. La proportion des échecs est, en Italie, de 1878 à 1893, de 40 p. 100; en Autriche, de 1891 à 1893, de 37 p. 100; en Angleterre, de 1888 à 1893, de 20 à 30 p. 100; aux États-Unis, de 1881 à 1886, de 40 p. 100. On peut dire qu'actuellement, sur cent grèves, plus de trente et moins de quarante-cinq, suivant les pays, aboutissent à un échec. Quant aux réussites complètes, elles atteignent pour les mêmes périodes : en Italie, le cinquième, en France, le quart, en Angleterre et aux États-Unis, 45 p. 100 du nombre des grèves. Les autres conflits sont suivis de réussite partielle.

Cette brève et un peu sèche analyse montre immédiatement que la misère n'est pas le seul fruit que les ouvriers coalisés recueillent dans les grèves. Elle montre aussi l'influence de l'organisation ouvrière sur la solution des conflits : les résultats sont plus favorables aux ouvriers en Angleterre et aux États-Unis qu'en France, et, en France, ils semblent plus favorables aujourd'hui qu'avant les effets de la loi de 1884 sur l'association professionnelle. Il faut ajouter que les grèves qui réussissent le moins souvent sont celles qui sont motivées par des demandes de renvoi de personnel ou par des protestations contre des renvois d'ouvriers; les ouvriers sont sur un meilleur terrain lorsqu'ils discutent les conditions de vente de leur travail. Il n'est donc pas exact de dire que les résultats obtenus soient payés trop cher par les grévistes.

On a tenté fréquemment de mettre en regard les pertes et les gains matériels des ouvriers. Il va sans dire que ce procédé de calcul ne s'applique qu'aux grèves ayant eu pour objet le salaire (demande d'augmentation ou résistance à une réduction); dans les autres cas, ce mode d'appréciation fait défaut. Le résultat du calcul est ordinairement présenté sous une forme succincte : il faut tant de journées de travail pour que le supplément de salaire obtenu compense la perte d'argent faite par les ouvriers au cours de la grève. Pour la période 1881-1886, suivant le *Labour Department* américain, il a

fallu aux grévistes de l'Union, en cas de réussite, soixante-seize journées de travail pour combler le déficit, et trois cent soixante journées dans un cas de transaction : soit, pour l'ensemble, environ cent vingt journées. D'une façon générale, un accroissement de salaire de dix pour cent, très fréquent à la suite d'une grève, s'achète par cent cinquante journées de travail réparateur quand la grève a eu la durée moyenne des grèves françaises au cours des dernières années, soit quinze jours environ.

Ces chiffres montrent-ils que les résultats matériels d'une grève même heureuse sont payés cher par l'ouvrier? Oui, sans aucun doute. Mais trop cher? Non, car on pourrait dire : vingt journées de cinq francs perdues, — soit une perte de cent francs, — ont valu aux ouvriers cinquante centimes d'augmentation par jour, soit cent cinquante francs par an.

Voici, d'ailleurs, un exemple un peu exceptionnel, mais typique, de l'influence des grèves sur la situation ouvrière au XIXe siècle. Il est fourni par les charpentiers de Paris, et je l'emprunte à une étude de M. du Maroussem [1].

La grève de 1822 fait monter le salaire à l'heure de 0 fr. 30 à 0 fr. 35 : celle de 1832-1833 le fait monter à 0 fr. 40 ; celle de 1845 le porte à 0 fr. 50. Puis, en 1863, le salaire journalier s'élève à 6 francs sur une menace de grève qui n'eut pas besoin d'être suivie d'exécution. De nouvelles grèves font inscrire en 1875 le prix de 0 fr. 70 l'heure à la série des prix de la ville, en 1880 celui de 0 fr. 80. En 1882, le prix de 0 fr. 90 est inscrit dans les mêmes circonstances à la série, mais cette fois les patrons n'avaient pas cédé et ne reconnurent pas le nouveau tarif. Toutefois, le Conseil des Prud'hommes l'applique fréquemment. Il serait absurde de dire que, sans l'initiative des ouvriers, les salaires fussent restés stationnaires, mais leurs grèves, appuyées sur une solide et ancienne organisation ouvrière, le compagnonnage, accélérèrent singulièrement le mouvement de progression. En outre, dans une certaine mesure, tous les ouvriers du bâtiment en profitèrent [2].

1. *La Question ouvrière* : I. Charpentiers.

2. On remarquera aussi, à l'appui des observations déjà présentées, que la série de ces grèves n'est pas imputable à la misère.

Mais ce serait peut-être une grosse faute de calcul que de mettre en compte seulement les résultats financiers. D'abord, ce système de bilan est toujours inexact; car des éléments importants lui échappent, pertes des industries solidaires, qu'atteint indirectement le chômage des grévistes, ou bénéfices de la masse ouvrière qui profite tout entière à certains moments des conquêtes d'une minorité. Ajoutez que, pour le gréviste lui-même, la perte n'est pas réellement représentée par la somme des salaires non perçus. En temps ordinaire, il eût tout dépensé ; en temps de grève, il a vécu moins largement, mais, grisé de grands mots, il n'a pas été plus malheureux. La grève finie, la gêne est vite oubliée ; restent seulement les dettes qu'il a fallu contracter chez les fournisseurs, et qui sont la vraie perte : celle-là et celle-là seule devrait entrer pour nous en ligne de compte, et nous n'avons aucun moyen de l'apprécier.

Mais la perte ou le bénéfice financier n'est pas tout, et il faut aussi considérer les luttes qui n'ont pas le salaire pour cause. M. Paul Leroy-Beaulieu, condensant l'expérience du siècle, a écrit dans son *Essai sur la répartition des richesses* :

« On se tromperait en croyant que, considérée en soi, en bloc, la grève ait nui à la classe ouvrière. Elle a certainement contribué à faire respecter davantage les ouvriers par les patrons, à prévenir beaucoup d'abus de détail, toutes sortes de modes d'exploitation ou de dégradation... A vrai dire, ce sont moins les grèves effectives qui ont eu ces résultats que la simple crainte, la simple possibilité des grèves.

» Il existe encore dans beaucoup d'industries[1] des usages pernicieux ou humiliants pour l'ouvrier qui disparaîtront à la suite de grèves. Il est rare qu'un progrès notable dans l'humanité ait été obtenu sans quelques luttes, sans quelques souffrances passagères ; tout ce qui est bien s'achète en ce monde, non seulement par des efforts et par des controverses, mais par des conflits. Le repos et le calme ne sont pas le lot de l'humanité; l'agitation, pourvu qu'elle ne soit pas excessive, est sa condition, sinon d'existence, du moins de développement. »

1. De moins en moins, certainement, depuis l'époque où ont été écrites ces lignes (1881).

Aujourd'hui encore, bien des abus demeurent ; par exemple, les amendes, lorsque le taux en est supérieur au dommage éprouvé par le patron ; les économats, lorsque l'ouvrier est obligé de s'y fournir, ou qu'un système d'avances en marchandises l'asservit aux conditions actuelles de son travail ; les caisses de secours et de retraites, lorsque les clauses de déchéance, tout acceptées qu'elles sont par l'ouvrier, ne lui permettent d'acquérir aucun droit positif avant l'heure de la retraite ; les institutions patronales enfin, lorsque, par malheur, elles sont intéressées ou mal comprises.

Les anciennes caisses de secours des mines étaient utiles en principe, justes même dans une certaine mesure, puisque les déchéances profitaient uniquement aux fonds des retraites ouvrières, mais elles étaient viciées par l'élément de contrainte qui faisait du bienfait une chaîne. Plusieurs grèves dirigées contre elles aboutirent enfin à la loi imparfaite sur les caisses de secours et de retraites des ouvriers mineurs. Les fréquentes réclamations des mineurs ont été parfois absurdes dans la forme ; les accusations portées contre les Compagnies ont été souvent injustes, mais au fond de cette agitation on trouve ceci : dans un grand nombre de compagnies, un ouvrier pouvait être renvoyé après vingt, vingt-cinq, trente années même de service sans avoir aucun droit à la retraite sur laquelle il avait compté pour sa vieillesse. De là un vif mécontentement, d'autant plus violent que cet ouvrier n'aurait pu se rendre compte que ses versements n'équivalaient pas à la prime d'assurance nécessaire pour lui garantir la retraite promise.

C'est ainsi qu'en dehors d'abus criants de plus en plus rares, et qui ne peuvent résister au contrôle de l'opinion publique, d'autres souffrances naissent encore d'œuvres bonnes dans leur principe, et dont l'impopularité étonne, si l'on ne cherche pas la cause du malaise aperçu. L'ouvrier formule avec plus ou moins de bonheur ses revendications, mais il a le sentiment confus d'une oppression et d'un manque de liberté, et le besoin réel de plus de dignité et de progrès social. — Dans son huitième rapport annuel, le bureau du Travail de l'État de New-York dit à ce sujet : « Ceux qui regardent les grèves seulement comme une violente expression de mécontentement au sujet du taux trop bas des salaires

ou de la durée trop longue des heures de travail sont bien au-dessous de la signification profonde de ce genre de protestation. La grève est un sacrifice présent, positif, en vue d'un bien futur, éventuel; c'est une affirmation de la liberté du travailleur dans les conditions de vente de son travail. »

Les masses veulent bénéficier, elles aussi, du perfectionnement moderne de l'outillage industriel. et de sa puissance accrue: elles réclament une diminution de leur travail journalier : cette prétention est-elle au fond si déraisonnable? Notre conscience moderne a repoussé les théories d'autrefois : nous n'admettons plus que la masse humaine soit destinée seulement à entretenir un réservoir de vie, d'où émergeraient de temps à autre des grands hommes. Quel idéal pouvons-nous donner à notre civilisation, sinon d'amener l'individu, par un loisir de plus en plus grand, à une vie de plus en plus complète?

V

Ainsi les grèves se déclarent en vertu d'un droit naturel qu'il y a rarement lieu, à notre époque, de limiter au nom de droits supérieurs; elles peuvent être, en fait, plus ou moins fréquentes, mais elles ne sauraient être supprimées dans notre état économique et politique. La progression de leur nombre n'a point amené de troubles plus graves, depuis vingt-cinq ans, que n'en signale l'histoire des années où fut en vigueur la prohibition. Malgré cette progression, l'utilité publique générale ne souffre que très peu des chômages. Les grèves ont très généralement pour cause un désaccord sur les conditions du contrat de travail. Le résultat en est souvent favorable aux grévistes ; le succès n'en est pas acheté trop cher par eux ; en définitive, l'ouvrier a trouvé, dans le droit de grève, au milieu des souffrances qui accompagnaient inévitablement la lutte, une garantie d'indépendance et de progrès.

Cependant, si la question de droit et de fait paraît claire, les meilleurs citoyens pensent, et non sans raison, que la multiplication des grèves est un mal auquel il faut parer. Pourquoi?

Parce qu'elle accuse un antagonisme croissant entre employeurs et employés, tandis que le progrès moral doit être marqué par une croissante harmonie: parce que chaque grève, suivie de trop près, et envenimée parfois par les récits des journaux, laisse après elle de nouveaux ferments de haine, et de haine de classes, dans les milieux qu'elle a traversés.

En 1889, les quarante mille mineurs du Pas-de-Calais étaient très éloignés des idées de lutte de classes. Ils cherchaient certainement à tirer le meilleur parti possible de la situation favorable du marché des houilles; on ne saurait les en blâmer. Une grande grève leur fit donner satisfaction, puis le travail reprit. Quelques incidents significatifs montrent leur état d'esprit au cours de ce conflit. Au début, un rédacteur d'un journal socialiste révolutionnaire de Paris vient à Lens pour endoctriner les ouvriers : il est avisé que les journalistes n'ont point à prendre la parole dans les réunions où les mineurs discutent entre eux leurs affaires, leurs conditions de travail; il quitte la ville, laissant une affiche qui témoigne de sa déconvenue.

Dans ses tournées, l'orateur populaire des mineurs, le secrétaire général du syndicat, M. Lamendin, parle en phrases éloquentes de la nécessité du travail, qu'il veut seulement mieux rémunéré; il se maintient sur le terrain des revendications professionnelles. Les défilés de mineurs ne sont point menaçants, malgré l'irritation qui accompagne toute grève nombreuse; aux soldats qui gardent les puits et à leurs officiers, on chante lentement, sous la pluie : « Il n'a pas de parapluie... » et ce refrain pacifique, alternant avec des couplets sur la tour Eiffel, paraît être l'air favori des ouvriers. Dans une parade de grève, exécutée à Bruay et menée par un mineur *à cheval*, un gréviste, ancien cavalier, apercevant sur le bord du chemin un administrateur, rectifie en souriant la position équestre du chef de la colonne. Mais déjà, vers la fin de la grève, à Nœux notamment, où elle se prolonge, les esprits sont aigris, et patrons et ouvriers considèrent le succès de la grève comme une victoire, et non pas comme un accord entre les parties sur les conditions du travail.

Ce sentiment d'hostilité persiste en raison de l'isolement des deux partis, que ne vient point rapprocher la discussion

pacifique d'intérêts communs. Il dure encore, lorsque survient la grève de 1891. Celle-ci se termine rapidement par un arbitrage, cette fois imposé par l'État; ce rapprochement, opéré de force, est sans lendemain. Bien plus, le bruit fait au Parlement et dans la presse a grisé les mineurs; c'est bien une deuxième *victoire* sur l'*ennemi* qu'ils ont remportée. Le mouvement s'accentue; le syndicat grandit et se fortifie. Isolé des patrons qui le détestent, il ne saurait devenir un élément d'organisation harmonique; il reste une formidable machine de guerre. La grève de 1893 survient, traîne en longueur; le milieu ouvrier est maintenant prêt à recevoir la prédication qu'il n'a point voulu entendre en 1889. Les anciens meneurs sont débordés, les apôtres[1] arrivent en foule et la grève se termine aux cris poussés mille fois de : « Vive la révolution sociale! »

Récriminer sur les circonstances, distribuer le blâme ou l'éloge ne sert de rien. Supprimer la coalition ouvrière est impossible; le pourrait-on, ce serait immoral. Espérer une disparition immédiate et miraculeuse de ces haines de classes serait enfantin. Il faut donc chercher les moyens d'y remédier et voir s'il est impossible de chasser de ces conflits l'esprit d'inimitié et d'envie qui les aigrit.

Nous laissons de côté les systèmes économiques qui entraînent la suppression de la vente du travail, et qui résolvent le problème en l'annulant. Nous nous plaçons au point de vue de l'organisation sociale existante : deux moyens se présentent, la conciliation et l'arbitrage.

La conciliation a pour but de rapprocher les employeurs et les employés, de faire disparaître les malentendus par une discussion loyale et franche, en permettant un exposé réciproque des raisons d'agir, comme il convient entre gens s'engageant *librement*. Elle suppose le contact des intéressés ou de mandataires choisis parmi eux; elle aboutit à une convention, ou elle échoue.

1. Sur l'action des meneurs étrangers à la profession, lire un très suggestif article de M. Julien Weiler, dans la *Réforme sociale* du 16 septembre 1892. M. Weiler montre la nécessité de meneurs pour les classes ouvrières, l'excellence des meneurs professionnels, et comment, ceux-ci étant généralement exclus de la profession par les patrons, les ouvriers en arrivent à choisir des meneurs étrangers.

Si elle échoue, intervient l'arbitrage, c'est-à-dire le jugement des litiges par des tiers non intéressés, mais qui tiennent leur mission du libre choix des parties. Celles-ci se sont, moralement au moins, engagées à accepter la décision, dont l'exécution est assurée par leur loyauté et par le contrôle de l'opinion publique.

Toute organisation de conciliation et d'arbitrage suppose que l'on veut sincèrement assurer l'égalité du patron et du salarié dans la conclusion du contrat de travail. Le droit de coalition temporaire et le droit d'association permanente assurent cette égalité en opposant force à force. Mais, une fois l'égalité rétablie, la lutte ardente doit cesser, et elle ne peut cesser que par la constitution de conseils mixtes, formés de patrons et d'ouvriers, chargés par leurs pairs d'aplanir les différends dès l'origine. L'existence de tels conseils témoigne que le patron reconnaît et accepte l'égalité conquise par l'ouvrier, que celui-ci, de son côté, comprend les dangers de la guerre de classes. Ils doivent donc être envisagés comme un progrès de l'organisation du travail et de la nature humaine.

Écoutons M. Mundella, grand manufacturier de Nottingham, raconter la fondation, en 1860, du célèbre conseil de la bonneterie qui depuis servit de modèle à tant d'autres.

« Trois d'entre nous, dit-il, réunirent une douzaine de chefs d'associations ouvrières. Nous nous expliquâmes avec eux.

» Certes, les ouvriers étaient pleins de prévention, et je ne pourrais vous dire à quel degré la défiance régnait entre nous. Il y eut même des manufacturiers qui nous blâmèrent, prétendant que nous les dégradions ! Malgré tout, nous persistâmes dans notre projet, et nous arrivâmes à fonder ce qui fut appelé un Conseil d'arbitrage et de conciliation. On convint de soumettre à ce Conseil toutes les questions pendantes, et de le composer d'un nombre égal de patrons et d'ouvriers. Les délibérations ont lieu sans apparat aucun, chacun expose ses vues et discute celles de ses adversaires en toute liberté. Patrons et ouvriers arrivent à se convaincre aussi souvent les uns que les autres. Cela n'implique pas que tout le monde finisse toujours par être du même avis, bien que le cas se présente très souvent ; mais si l'on n'est pas convaincu, du moins consent-on à se prêter au meilleur

arrangement possible, pour éviter les fatales conséquences d'un désaccord. »

Les Conseils de conciliation se sont multipliés en Angleterre; des citoyens éclairés et impartiaux ayant rempli longtemps les fonctions de tiers arbitre, des hommes d'État et des écrivains qui ont suivi la marche de ces Conseils, signalent les progrès immenses qu'ils ont fait faire aux groupements industriels, à l'esprit de solidarité, à la culture morale des ouvriers et des patrons. L'Amérique a suivi la même voie, avec moins de bonheur dans le choix des organismes, et, partant, avec moins de succès. La Belgique nous montre aussi les résultats que l'on peut obtenir pour la paix sociale par de telles institutions.

La France a suivi timidement ces exemples. La loi du 27 décembre 1892 a permis de constituer rapidement des organismes accidentels, passagers, pour abréger les conflits ; on y recourt assez fréquemment sur la demande des ouvriers, sur la proposition du juge de paix, plus rarement sur l'initiative des patrons; mais bien peu nombreux sont les patrons qui ont constitué des conseils d'usine, et les groupements industriels, syndicaux et autres, qui ont fondé des conseils permanents de conciliation et d'arbitrage. Il est urgent de stimuler les initiatives qui sommeillent et vaincre la résistance qu'oppose à l'esprit de justice un esprit d'autorité mal entendu ! J'en appelle encore à l'expérience et à la sagesse de M. Weiler, l'ingénieur des mines de Mariemont et Bascoup, qui fut le promoteur en Belgique de la conciliation industrielle. Depuis 1876, depuis près de vingt ans, M. Weiler développe avec persévérance les chambres de conciliation et d'*explication*, dans la puissante compagnie houillère à laquelle il est attaché. Les comptes rendus qu'il publie marquent d'année en année d'heureux résultats, des conflits évités, la paix et l'harmonie croissant par une libre et franche discussion. — Nous pouvons en toute sécurité suivre les avis de ce *patron* qui a essayé, qui a réussi, qui a convaincu autour de lui les hésitants et les récalcitrants. M. Weiler disait au Congrès d'Anvers, en 1894 :

« Je me bornerai à rappeler que le patron peut asseoir son autorité sur une base plus noble et plus ferme à la fois que celle qu'il voit aujourd'hui saper de toutes parts. Je

dirai que l'ascendant légitime qu'il peut puiser dans un plus grand développement intellectuel et moral, conséquence de son instruction et de son éducation, doit lui suffire à obtenir de ses hommes le respect et l'obéissance dont je suis le premier à proclamer l'indispensable nécessité. Je dirai enfin que le pouvoir absolu, dont l'esprit d'autorité est la caractéristique, a fait son temps dans l'industrie comme dans l'ordre politique, et que le moment est venu de le remplacer par le régime de justice que vous êtes en train de discuter. »

ARTHUR FONTAINE.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août 1895

LIVRAISON DU 1ER JUILLET

LIVRAISON DU 15 JUILLET

LIVRAISON DU 1er AOUT

LIVRAISON DU 15 AOUT

